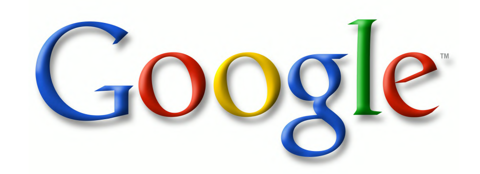
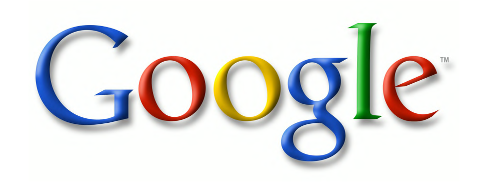
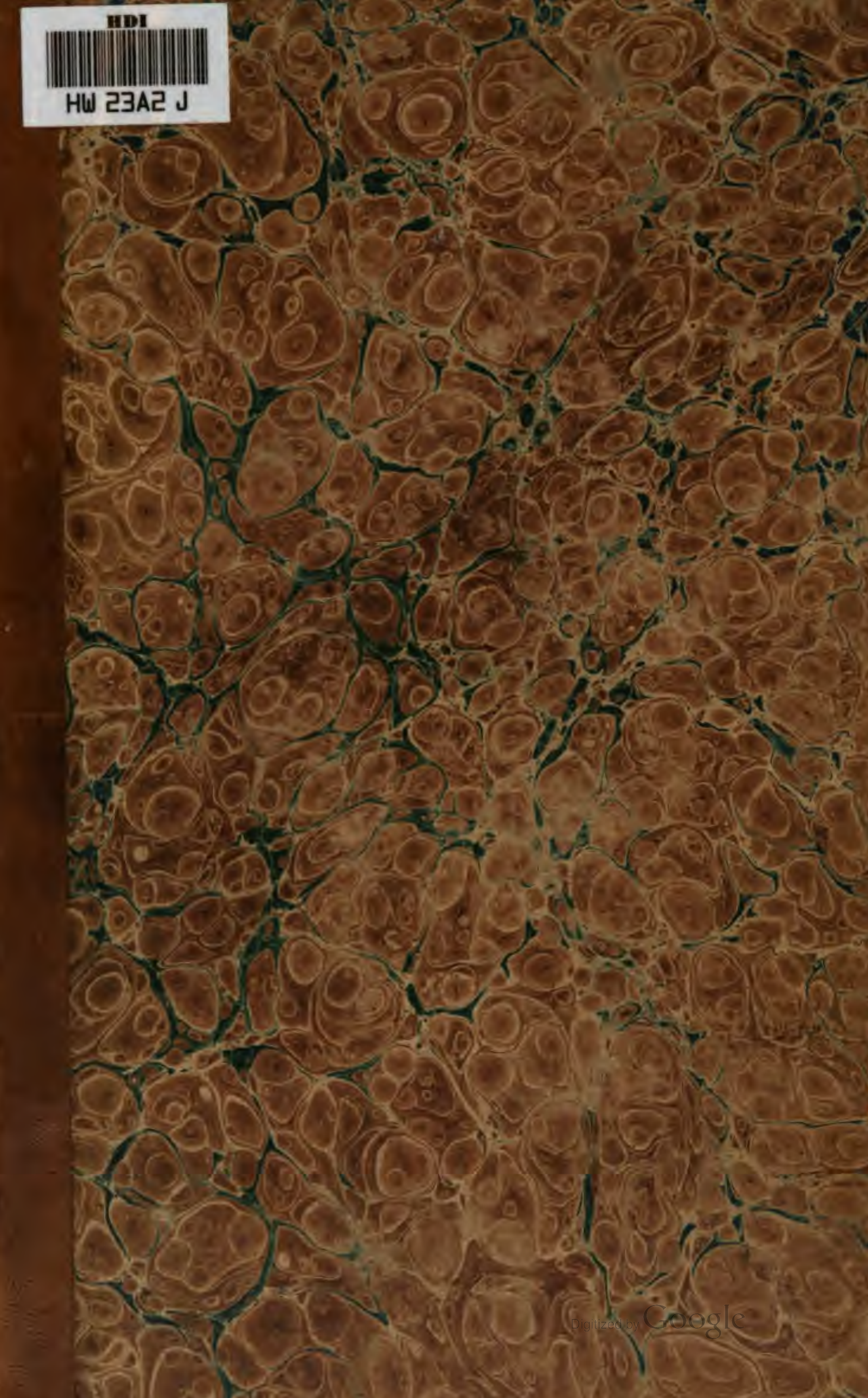
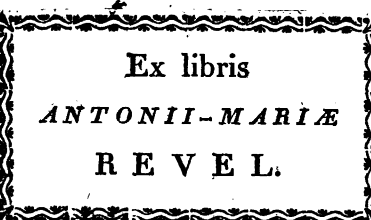

Google


Google




Ex libris
ANTONII-MARIÆ
REVEL.


Digitized by Google

# DICTIONNAIRE

## HISTORIQUE.

---

TOME XII.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

# DICTIONNAIRE

## HISTORIQUE,

OU

## HISTOIRE ABRÉGÉE

DES HOMMES QUI SE SONT FAIT UN NOM PAR LEUR GÉNIE, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS, LEURS ERREURS OU LEURS CRIMES, DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

**PAR L'ABBÉ F.-X. DE FELLER.**

**SEPTIÈME ÉDITION,**

ENRICHIE D'UN GRAND NOMBRE D'ARTICLES NOUVEAUX, INTERCALÉS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE; CORRIGÉE SUR LES OBSERVATIONS DE NOS MEILLEURS BIOGRAPHES, ET ORNÉE DU PORTRAIT DE L'AUTEUR.

**TOME DOUZIÈME.**



**PARIS.**

**MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,**

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M DCCC XXVIII.

# DICTIONNAIRE

## HISTORIQUE

# DE FELLER.



MOLINA (Louis), né Cuenca, dans la Castille-Neuve, d'une famille noble, entra chez les jésuites en 1535, à l'âge de 18 ans. Il fit ses études à Coïmbre, et enseigna pendant vingt ans la théologie, dans l'université d'Ebora, avec grand succès. Son esprit était vif et pénétrant, sa mémoire heureuse : il aimait à se frayer des routes nouvelles, et à chercher de nouveaux sentiers dans les anciennes. Cet habile jésuite mourut à Madrid en 1600, à 65 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° des *Commentaires* sur la première partie de la Somme de saint Thomas, en latin; 2° un grand et savant traité : *De justitia et jure*; 3° un livre, *De concordia gratiæ et liberi arbitrii*, imprimé à Lisbonne en 1588, en latin, avec un *Appendix*, imprimé l'année d'après, in-4°, fort cher. C'est cet ouvrage qui fit naître les disputes sur *la grâce*, et qui partagea les dominicains et les jésuites, en thomistes et en molinistes. Dès que la production du jésuite parut, Henriquez, son confrère, la censura dans son traité *De fine hominis*. Les dominicains soutinrent thèses sur thèses, pour foudroyer le nouveau système. Le cardinal de Quiroga, grand-inquisiteur d'Espagne, fatigué de ces querelles, les porta au tribunal de Clément VIII. Ce pontife forma, pour les terminer, en 1597, la célèbre congrégation qu'on appelle *de Auxiliis*. Mais après plusieurs assemblées des consulteurs et des cardinaux, où les dominicains et les jésuites disputèrent contradictoirement en présence du pape et de la cour de Rome, il ne fut rien décidé. Paul V, sous lequel ces disputes avaient été continuées, se contenta de donner un décret en 1607, par lequel il permit aux deux écoles d'enseigner leurs sentiments, leur défendit de se censurer mutuellement, et enjoignit aux supérieurs des deux ordres de punir sévèrement ceux qui contreviendraient à cette défense : décision sage et parfaitement équitable. Les deux écoles se réunissant dans tous les points décidés par l'Eglise, et détestant les erreurs opposées, il était inutile de prononcer sur

la manière dont elles établissaient leurs conclusions; il suffisait qu'elles y arrivassent bien ou mal. Le défaut de raisonnement, quel qu'il pût être, devenait une affaire de logique et non de théologie. (*Voyez* Lemos, Lessius, Meyer Livinus, Serry.) Il pouvait d'ailleurs se faire que les deux partis eussent tort; et en ce cas il eût été injuste de condamner l'un préférablement à l'autre. (*Voyez* Merlin Charles.) L'auteur de la *Théorie des êtres insensibles*, ouvrage profond et d'une logique exacte, a parlé de l'hypothèse de Molina d'une manière qui ne plaira pas à ses adversaires, et qui peut consoler en quelque façon sa mémoire, déchirée d'une manière cruelle pour une affaire d'opinion. « Je n'examine pas ici » si Molina a saisi la vraie marche » du Créateur, et si son système » est quelque chose de plus » qu'un système : je ne sais rien. » Mais je vois et je sens que si » Molina se trompe dans son » système, il se trompe du moins » en grand homme, en homme » de génie, et que s'il n'a pas atteint et saisi la vérité des choses, il a du moins démontré » qu'il n'y a point d'incomptabibité dans les dogmes qu'il a » à concilier, point de contradiction dans les opérations du » Créateur qu'il a à justifier, puisqu'il est évident que les opérations du Créateur, dans tout ce » qui concerne la liberté de l'homme, relativement à l'ordre naturel et à l'ordre surnaturel, doivent être quelque chose de mieux » encore que ce que présente un » système destiné à en montrer » l'action et l'harmonie. En vain » la rivalité aboya et cabala contre cette très ingénieuse et très » philosophique hypothèse. En » vain une plate et fabuleuse » histoire fut composée pour la » défigurer et la calomnier. En » vain la fanatique supercherie » osa fabriquer une bulle supposée, pour l'anathématiser et » pour la foudroyer. Tout cela » n'a servi qu'à démontrer au » philosophe que le génie survit » aux cabales, et que l'amour de » la vérité ne préside pas toujours aux bruyantes disputes » de l'école. » *Théorie des êtres ins.*, tom. 2, n° 1027, pag. 647. — C'est un artifice des jansénistes d'appeler *molinistes* tous ceux qui rejettent la doctrine de leurs coryphées, comme si tous les catholiques professaient la doctrine de Molina. Les nouveaux philosophes mettent en opposition le molinisme et le jansénisme, pour faire entendre que les catholiques ne sont pas d'acord: en quoi il y a deux impostures grossières, 1° parce qu'on met de niveau un sentiment orthodoxe avec une hérésie proscrite; 2° parce qu'on range parmi les catholiques une secte anathématisée et plus ennemie de l'Eglise que les nestoriens et les ariens.

MOLINA (Antoine), chartreux de Villa-Nueva-de-los-Infantes, dans la Castille, dont on a un traité de l'*Instruction des prêtres*. Cet ouvrage est très propre à honorer le sacerdoce, et à sanctifier ceux qui en sont revêtus. On l'a traduit en latin, à Anvers, 1618, in-8°, et en français, à Paris, chez Coignard, 1677, in-8°. Molina mourut vers 1612, après s'être acquis une grande réputation de piété.

MOLINA (Louis), jurisconsulte espagnol, fut employé par Philippe II, roi d'Espagne, dans les conseils des Indes et de Cas-

tille. On a de lui un savant Traité sur les substitutions des terres anciennes de la noblesse d'Espagne, en 1603, in-fol. Il est intitulé : *De Hispanorum primogenitorum origine et natura*.

MOLINA (Dominique), religieux dominicain, natif de Séville, publia en 1626 un *Recueil des bulles des papes*, concernant les priviléges des ordres religieux.

MOLINET (Jean), né à Désurennes, dans le diocèse de Boulogne, fut aumônier et bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, et chanoine de Valenciennes. On a de lui plusieurs ouvrages en prose et en vers. Le plus connu est intitulé : *Les Dits et faits contenant plusieurs beaux traités, oraisons et chants royaux*, Paris, 1537, in-fol., 1540, in-8°. Les curieux le recherchent. Ses *Poésies* ont été réimprimées à Paris en 1723, in-12. On a encore de lui 1° une *Paraphrase* en prose du roman de *La Rose*, Paris, 1521, in-fol., commencé par Guillaume de Lorris et achevé par Jean Clopinel. (*Voyez* ce nom.) Jean Gerson, dans son Sermon pour le quatrième dimanche de l'Avent, fait une sortie fort vive contre ce roman, qu'il croyait avec raison digne des flammes. 2° Une *Chronique* depuis 1474 jusqu'en 1504, manuscrite. Il mourut en 1507. L'abbé Goujet a donné une bonne analyse des ouvrages de cet écrivain dans la *Bibliothèque française*, tom. 10, 1-17.

MOLINET (Claude du), chanoine régulier, et procureur-général de la congrégation de Sainte-Genevieve, naquit à Châlons-sur-Marne en 1620, d'une famille ancienne. Il vint achever ses études à Paris, et s'appliqua ensuite à découvrir ce qu'il y a de plus caché dans l'antiquité. Il amassa un cabinet considérable de curiosité, et mit la bibliothèque de Sainte-Geneviève à Paris dans un état qui l'a rendue l'objet de l'attention des curieux. Louis XIV se servit de lui pour aider à ranger ses médailles et à lui en trouver de nouvelles. Le P. du Molinet en fournit à ce monarque plus de 800, qui lui méritèrent des gratifications considérables. Ce savant antiquaire mourut en 1687, à 67 ans, regretté de plusieurs illustres amis, que son savoir autant que son caractère lui avaient procurés. Ses principaux ouvrages sont : 1° une *Édition* des Epîtres d'Etienne, évêque de Tournai, avec de savantes notes, 1682, in-8° ; 2° l'*Histoire des papes par médailles*, depuis Martin V jusqu'à Innocent XI, 1679, in-fol., en latin ; 3° des *Réflexions sur l'origine et l'antiquité des chanoines séculiers et réguliers* ; 4° un *Traité des différents habits des chanoines* ; 5° une *Dissertation sur la mitre des anciens* ; 6° une autre *Dissertation sur une tête d'Isis*, etc. ; 7° le *Cabinet de Sainte-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol., peu commun. Ces différents écrits offrent des choses curieuses et recherchées.

MOLINETTI (Antoine), médecin de Venise, enseigna et pratiqua la médecine à Padoue avec une réputation extraordinaire. C'était un des plus habiles anatomistes de son siècle. On estime beaucoup son *Traité des sens et de leurs organes*, imprimé à Padoue en 1669, in-4°, en latin, et à Venise en 1675, avec des augmentations. Molinetti mourut à Venise vers 1675, avec la

reputation d'un savant présomptueux, trop amoureux de ses idées, et trop ennemi de celles des autres.

MOLINEUX. *Voyez* MOLYNEUX.

MOLINIER (Jean-Baptiste), né à Arles en 1675, entra dans la congrégation de l'Oratoire en 1700, et prêcha dans la suite avec applaudissemement à Aix, à Toulouse, à Lyon, à Orléans et à Paris. Massillon l'ayant entendu, fut saisi des traits vifs et saillants de son éloquence, et, surpris de ce qu'avec un talent si décidé, il était si inégal, il lui dit alors : « Il ne tient qu'à vous » d'être le prédicateur du peuple » ou des grands. » Il est certain que lorsqu'il travaillait ses discours, il égalait les plus célèbres orateurs; mais il comptait trop sur sa facilité, et ne modérait pas assez l'impétuosité de son imagination. Molinier quitta l'Oratoire vers 1720, pour se retirer dans le diocèse de Sens, d'où il revint à Paris reprendre l'exercice du ministère de la prédication. Le successeur du cardinal de Noailles (Vintimille) le lui ayant interdit à cause de son opposition à la bulle *Unigenitus*, et de ses liaisons avec les convulsionnaires, il ne s'occupa plus qu'à revoir ses sermons. Il mourut le 15 mars 1745, à 70 ans. On a de lui : *Sermons choisis*, en 14 vol. in-12, 1730 et années suivantes. Ces discours sont la production d'un génie heureux, qui s'exprime avec beaucoup de feu, d'énergie, de force, de dignité et de naturel. Il ne lui manquait que le goût; son style est incorrect, inégal et défiguré par des termes communs, qui font un étrange contraste avec plusieurs morceaux pleins de vie et de noblesse. De ces 14 volumes, il y en a trois de *Panégyriques*, et deux de *Discours* sur la vérité de la religion chrétienne. 2° *Exercice du pénitent et office de la pénitence*, in-8°; 3° *Instructions et prières de pénitence*, in-12, pour servir de suite au *Directeur des ames pénitentes* du P. Vauge; 4° *Prières et pensées chrétiennes*, etc.

MOLINOS (Michel), prêtre espagnol, naquit dans le diocèse de Saragosse en 1627, d'une famille considérable par ses biens et par son rang. Né avec une imagination ardente, il s'établit à Rome, et y acquit la réputation d'un grand directeur. Il avait un extérieur frappant de piété, et il refusa tous les bénéfices qu'on lui offrit. Le feu de son génie lui fit imaginer des folies nouvelles sur la mysticité. Il débita ses idées dans sa *Conduite spirituelle* : livre qui le fit enfermer dans les prisons de l'inquisition en 1685. Cet ouvrage parut d'abord admirable. « La théologie mystique, disait l'auteur dans sa » préface, n'est pas une science » d'imagination, mais de senti» ment........ On ne l'apprend » point par l'étude, mais on la » reçoit du ciel. » Cela était vrai à bien des égards, mais l'auteur en porta trop loin les conséquences, et en fit de fausses applications. Ce ne fut qu'en creusant dans une espèce d'abîme ou Molinos s'enfonce et son lecteur avec lui, qu'on aperçut tout le danger de son système. Le P. Segneri ayant entrepris d'en découvrir le venin dans un livre qu'il publia sous le titre de l'*Accord de l'action et du repos dans l'oraison*, peu s'en fallut qu'il ne lui en coûtât la vie. On le regarda comme un homme jaloux,

aveuglé par une basse envie, qui calomniait un saint. Son livre fut censuré, et on ne lui rendit justice que lorsque l'hypocrisie fut démasquée. « On vit, dit le P. » d'Avrigny, que l'homme prétendu parfait de Molinos est » un homme qui ne raisonne » point; qui ne réfléchit ni sur » Dieu ni sur lui-même; qui ne » désire rien, pas même son salut; qui ne craint rien, pas » même l'enfer; à qui les pensées les plus impures, comme » les bonnes œuvres, deviennent absolument étrangères et » indifférentes. » La souveraine perfection, suivant le rêveur espagnol, consiste à s'anéantir pour s'unir à Dieu : de façon que, toutes les facultés de l'ame étant absorbées par cette union, l'ame ne doit plus se troubler de ce qui peut se passer dans le corps. Peu importe que la partie inférieure se livre aux plus honteux excès, pourvu que la supérieure reste concentrée dans la Divinité par l'oraison de quiétude. Cette hérésie se répandit en France, et y prit mille formes différentes. Malaval, madame Guyon et Fénelon en adoptèrent quelques idées, mais non pas les plus révoltantes. Celles de Molinos furent condamnées en 1687, au nombre de 68. Il fut obligé de faire une abjuration publique de ses erreurs, et il fut enfermé dans une prison, où il mourut en 1696, âgé de près de soixante-dix ans. Quelques-uns ont avancé que Molinos en était venu jusqu'à ouvrir la porte aux abominations des *Gnostiques;* mais d'autres le justifient sur ce point, et soutiennent qu'il n'a pas admis cette horrible conséquence. Les sentiments dans lesquels on dit qu'il est mort viennent à l'appui de cette assertion. Des lecteurs superficiels ont quelquefois confondu avec le quiétisme ou la quiétude de Molinos, cette paix de l'ame que nous devons garder, même dans la détestation et la fuite du péché. Le quiétisme enseigne qu'il n'y a pas de péchés pour les ames unies à Dieu, et que dès lors il ne faut pas s'en inquiéter. La vraie théologie dit qu'il faut pleurer ses péchés sans agitation, sans se tracasser et sans s'abattre. « Il est difficile de comprendre, dit un ascétique, » qu'on puisse confondre de » telles disparates, et cela à la » faveur du misérable équivoque qui porte sur le mot *quies;* » la douleur, la componction, » les regrets les plus vifs d'avoir » offensé Dieu sont calmes et » paisibles. Le *Peccavi Domino* » de David, le *Flevit amare* de » saint Pierre, étaient sans agitation et sans trouble. La situation contraire vient de la » grande idée qu'on a de soi-même, de ses vertus, d'un désir de perfection rapporté à soi » et non pas à Dieu. » On trouve dans l'édition des Œuvres de Fénelon, chez Lebel, Versailles, tom. 4, une *analyse* judicieuse de la doctrine de Molinos. Le même volume renferme une *Refutation* des 68 propositions de Molinos, par l'archevêque de Cambrai.

MOLITOR (Ulrich) est connu par un livre rare, intitulé *De pythonicis mulieribus*, Constance, 1489, in-4°, où il y a des choses fort singulières, qu'on traiterait aujourd'hui de fables, et dont quelques-unes néanmoins paraissent avec tout l'appareil d'une critique savante. Son style est assez pur et nourri; et dans

ce qu'il raconte de plus extraordinaire, on reconnaît le ton d'un homme circonspect et réfléchi. Il mourut vers 1492.

MOLLER, ou MOELLER (Henri), théologien protestant, se rendit habile dans la langue hébraïque, et professa longtemps dans l'université de Wittemberg. Il mourut à Hambourg, son pays natal, le 26 novembre 1589, à l'âge de 61 ans. On a de lui des *Commentaires* sur Isaïe et sur les Psaumes, et des *Poésies* latines.

MOLLER (Daniel-Guillaume), né à Presbourg en 1642, voyagea dans toutes les parties de l'Europe, fut professeur en histoire et en métaphysique, et bibliothécaire dans l'université d'Altdorf, où il mourut le 25 février 1712. [Il s'était réfugié dans cette ville après avoir été à Vienne réclamer les priviléges des protestants de la Hongrie. Son langage déplut aux ministres, qui l'invitèrent à quitter cette capitale dans vingt-quatre heures. Craignant d'être arrêté à Presbourg, il se retira à Altdorf.] On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont, 1° *Meditatio de hungaricis quibusdam insectis prodigiosis, ex aere una cum nive in agro delapsis*, 1673, in-12; *Opuscula ethica et problematico-critica*, Francfort, 1674, in-12; 3° *Opuscula medico-historico-philologica*, 1694, in-12; 4° *Mensa poetica*, Altdorf, 1678, in-12; 5° *Indiculus medicorum, philologorum ex Germania oriundorum*, etc., Altdorf, 1691, in-4°; 6° divers autres ouvrages, et une prodigieuse quantité de thèses sur différents sujets, qui prouvent son érudition. Czittinger a rassemblé une foule de détails pleins d'intérêt sur la vie et les ouvrages de Moller, dans le *Specimen hungariæ litterar.*, pag. 256-75. On peut consulter aussi Horanvi, *Mem. Hungar.*, n° 628-41. Will, Dictionnaire des Nurembergeois, tom. 2, pag. 640-49; et Klein, Notice des pasteurs hongrois.

MOLLER (Jean), né à Hensbourg, dans le duché de Schleswick, en 1661, fut fait recteur du collége de son pays en 1701. On lui offrit dans des colléges étrangers des chaires qu'il refusa. Il ne voulut pas même accepter l'emploi de bibliothécaire d'Oxford, quelques instances qu'on lui fît. Il mourut le 20 octobre 1725. On a de lui plusieurs ouvrages. Les principaux sont: 1° *Introductio ad historiam ducatuum schlesvicensis et holsatici*, Hambourg, 1699, in-8°; 2° *Cimbria litterata*, 1744, 3 v. in-fol. Il contient l'histoire littéraire, ecclésiastique, civile et politique de Danemarck, de Schleswick, de Holstein, de Hambourg, de Lubeck et des pays voisins. 3° *Isagoge ad historiam Chersonesi cimbricæ*, in-8°, Hambourg, 1671; et dans la *Bibliotheca Septentrionis eruditi*, Leipsick, 1699, in-8°, qui renferme un détail circonstancié de ce qu'il faut lire pour l'histoire de ces provinces; 4° *De cornutis et hermaphroditis*, Berlin, 1708, in-4°. Sa *Vie* a été donnée par ses fils, en latin, à Schleswick, 1734, in-4°.

† MOLLEVILLE (Le marquis Antoine-François BERTRAND DE), historien, et ministre de Louis XVI, naquit à Toulouse en 1744. Il descendait de la famille de Jean de Bertrand ou Bertrandi, cardinal et chancelier au XVI° siècle, dont en 1775

il défendit la mémoire, que Condorcet avait attaquée dans son *Éloge du chancelier de l'Hôpital*. Le jeune Molleville termina son éducation à Paris, et fut nommé maître des requêtes sous le ministère du chancelier Maupeou. Dans ces funeste discussions entre les parlements et la cour, M. de Molleville, en sa qualité de commissaire du roi, et de concert avec M. le marquis de Thiars, fut chargé de dissoudre le parlement de Rennes. Mais les jeunes gens de la ville ayant pris les armes pour le défendre, les commissaires du roi furent obligés de s'enfuir pour mettre leur vie en sûreté. Le 4 octobre 1791, Louis XVI donna à M. de Molleville le portefeuille de la marine. Dès le commencement de la révolution, il s'était montré fortement opposé à ses principes, et le comité de marine s'étant déclaré en opposition avec le ministre, les dénonciations commencèrent à pleuvoir contre lui. Le 7 décembre, les députés du Finistère l'accusèrent, par l'organe de Cavalier, d'avoir trompé le corps législatif dans les états de revue de la marine de Brest, et d'avoir employé des *aristocrates* pour l'expédition de Saint-Domingue; mais, six jours après, M. de Molleville se justifia pleinement dans un *Mémoire* si bien conçu, que l'assemblée en demanda unanimement l'impression. Le 19 du même mois, il parla à la tribune sur les malheurs arrivés à Saint-Domingue, qu'il attribua aux amis des noirs. On l'écouta avec attention; mais il n'en fut pas de même le 13 janvier 1792, lorsqu'il présenta un *Mémoire* sur les officiers en congé : ce jour-là le même député Cavalier l'accusa de nouveau de vouloir soutenir le pouvoir *absolu*, comme le plus utile pour les ministres; et les députés du côté gauche, et même quelques-uns du côté droit, se déclarèrent contre M. de Molleville. A la séance du 19, où tous les ministres assistèrent, le député Charles Duval parla contre le ministre de la marine, et le somma de donner à l'assemblée des éclaircissements sur quelques points importants. M. de Molleville s'y prêta de bonne grâce, et annonça, entre autres choses, la destitution du marquis de Vaudreuil, officier-général, et qu'on regardait comme un des ennemis de toute *réforme*. M. de Molleville eut encore à subir, le 1er février, une autre accusation, celle de s'opposer secrètement à l'émancipation des hommes de couleur. Mais les avis étaient partagés, et on conclut enfin qu'il n'y avait pas lieu à accusation contre ce ministre. Malgré cette décision, le lendemain l'assemblée rédigea un rapport contre M. de Molleville, que Hérault de Séchelles fut chargé de présenter au roi, et auquel Louis XVI répondit : « Je » conserverai toujours ma con- » fiance à mon ministre, malgré » les dénonciations élevées con- » tre lui. » Cependant il s'amoncela tant d'accusations injustes sur le compte du fidèle ministre, que ses collègues l'engagèrent eux-mêmes à quitter le portefeuille. Il n'y a pas de doute que M. de Molleville voulait la monarchie *intacte*, et qu'il cherchait à opposer une digue au torrent de la révolution; mais la digue n'était pas assez forte; et, pour arrêter le torrent, il aurait fallu en tarir la principale source, ce qui répugnait au cœur trop

humain du meilleur des rois. Louis XVI, qui avait conservé la même confiance à M. de Molleville, le chargea de la direction d'une police secrète, dont le but était de surveiller le parti *jacobin*, et d'exercer de l'influence sur la garde nationale et les sections de Paris. La présence d'un bon royaliste étant toujours importune aux factieux, Carra accusa l'ex-ministre d'être un des principaux membres du comité *autrichien*, et en correspondance avec l'Autriche. M. de Molleville porta plainte contre cette accusation au tribunal de police correctionnelle, et elle fut admise par le juge de paix, Larivière. Mais bientôt l'assemblée législative décréta le juge d'accusation, pour avoir, disait-elle, poursuivi illégalement plusieurs de ses membres. Rien ne pouvant décourager sa fidélité, l'ex-ministre fit, au mois de juin, parvenir au roi le plan du juge de paix Buot, son adjoint dans la police secrète, pour neutraliser les tribunes du Corps législatif. Il présenta un autre plan à ce prince, après la triste journée du 20 juin; plan qui tendait à faciliter et à assurer la sortie du monarque de la capitale; l'indiscrétion ou la perfidie en empêcha l'exécution, et, cinq jours après (le 10 août, où Louis XVI cessa de régner), Gothier décréta d'accusation M. de Molleville. Étant parvenu à s'évader, il se rendit à Londres, où il se montra toujours attaché à la cause des Bourbons. C'est dans cette ville qu'il composa les *Annales de la révolution française*, que M. Dallas traduisit en anglais, et qui furent réimprimées en 1802, 9 vol. in-8°. M. de Molleville ne revint en France qu'après la restauration. Il ne fut appelé à aucune place, et mourut dans la retraite en 1824, âgé de 80 ans. On a de lui : 1° *Histoire de la révolution française*, Paris, 1801, 1803, 10 vol. in-8° (ce sont ses *Annales*, publiées à Londres). Cette histoire est aussi exacte que bien écrite, et l'auteur y raconte des faits qui se sont passés sous ses yeux. 2° *Costumes des états héréditaires de la maison d'Autriche, consistant en* 50 *gravures coloriées; dont les descriptions, ainsi que l'introduction, ont été rédigées par M. B. de M.*, in-fol., Paris, 1815, 6 vol. in-8°. Ouvrage très estimé. Il avait paru à Londres, en 5 vol. in-8°; 3° *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la fin du règne de Louis XVI*, Paris, 1816, 2 vol. in-8°. Ces Mémoires avaient déjà été imprimés à Londres, en 1797, et avaient eu, comme en France, un succès mérité.

MOLOCH, fameux dieu des Ammonites, à l'idole duquel ils sacrifiaient des enfants et des animaux. La statue de cette divinité barbare était un buste ou demi-corps d'homme, qui avait une tête de veau, et tenait les bras étendus. Elle était creuse, et dans sa cavité on avait ménagé sept armoires, dont la première était destinée pour la farine, les cinq suivantes pour les différents animaux qu'on lui immolait, et la septième pour les enfans qu'on voulait lui sacrifier. Ce demi-corps était posé sur une espèce de four, où on allumait un grand feu; et, de peur qu'on n'entendît les cris des enfants, on faisait un grand bruit avec des tambours et d'autres instrumens qui étourdissaient les spectateurs. Quelques auteurs pré-

tendent qu'on ne brûlait point absolument les enfants; mais que pour les purifier, on se contentait de les griller en les faisant passer entre deux feux que l'on allumait devait l'idole. Après cela des philosophes ont paru surpris de ce que les adorateurs insensés de cette abominable divinité aient été l'objet de l'anathème prononcé contre eux dans les saintes Lettres, et quelquefois exécuté par des princes zélés pour la raison, l'humanité, et la gloire du vrai Dieu. *V.* JOSUÉ.

MOLORCHUS, vieux pasteur du pays de Cléone, dans le royaume d'Argos, reçut chez lui Hercule avec magnificence. Ce héros, pénétré de reconnaissance, tua en sa faveur le lion néméen, qui ravageait tous les pays des environs. C'est en mémoire de ce bienfait qu'on institua, en l'honneur de Molorchus, les fêtes appelées de son nom *Molorchéennes*.

MOLSA, ou MOLZA (François-Marie), né à Modène le 18 juin 1489, s'acquit une grande réputation par ses vers latins et italiens. Ses talents lui auraient procuré une fortune considérable, si sa conduite avait été plus régulière et plus prudente. [Il avait eu pour protecteurs les cardinaux de Médicis et Farnèse; mais ni leurs largesses, ni leurs conseils ne purent jamais le tirer de la misère où le faisait toujours languir une vie licencieuse. Il avait abandonné une épouse vertueuse qui, malgré ses torts, vint souvent à son secours]. On estime surtout ses *Élégies*, et sa pièce sur le *divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, et de Catherine d'Aragon*. Son *capitolo in lode dei Fichi*, commenté par Annibal Caro, poète italien, est rempli d'obscénités, sous ce titre : *La Ficheide del padre Siceo, col comm. di ser Agresto*, 1549, in-4°. Ses *Poésies italiennes* se trouvent avec celles du Berni, ou séparément, 1513, in-8°; et 1750, 2 vol. in-8°, avec celles de Tarquina Molza, sa petite-fille. Ses *Poésies latines* se trouvent dans *Deliciæ poet. italor.* Ses *OEuvres* complètes ont été recueillies par Pierre-Ant. Serassi, Bergame, 1747-54, 3 vol. in 8°. L'éditeur les a fait précéder d'une *Vie* de Molza, remplie de détails intéressants. Molza écrivait aussi en prose avec beaucoup d'éloquence; mais il déshonorait ses talents par le commerce honteux qu'il avait avec les courtisanes de Modène. Il contracta cette honteuse maladie, fruit et punition de la débauche, dont il mourut à l'âge de 56 ans, le 28 février 1544.

MOLTZLER. *Voyez* MICYLLE.

MOLYNEUX (Guillaume), né à Dublin en 1656, y établit une société de savants, semblable à la société royale de Londres. Il était ami intime de Locke. Molyneux mourut de la pierre en 1698. On a de lui : 1° un *Traité de dioptrique*, in-4° : 2° la *Description*, en latin, *d'un télescope* de son invention, etc.

MOMBRITIUS (Boninus), écrivain milanais, est connu par son *Sanctuarium, seu Vitæ sanctorum*, 2 vol. in-fol., sans nom de ville et sans date. Ce livre, très rare et très cher, est recherché par les bibliomanes, pour l'ancienneté de l'édition. On croit qu'il parut vers l'an 1479. On a aussi des *Poésies* de cet auteur.

MOMUS, fils du sommeil et de la nuit, et le dieu de la rail-

lerie, s'occupait uniquement à examiner les actions des dieux et des hommes, et à les reprendre avec liberté. On le représente levant le masque de dessus un visage, et tenant une marotte à la main. Neptune ayant fait un taureau, Vulcain un homme, et Minerve une maison, il les tourna tous trois en ridicule : Neptune, pour n'avoir pas mis au taureau les cornes devant les yeux, afin de frapper plus sûrement, ou du moins aux épaules, afin de donner des coups plus forts; Minerve, pour n'avoir point bâti sa maison mobile, afin de pouvoir la transporter lorsqu'on aurait un mauvais voisin; et Vulcain, de ce qu'il n'avait pas mis une fenêtre au cœur de l'homme, pour que l'on pût voir ses pensées les plus secrètes. On voit par cet essai de critique, le genre d'esprit de ce Dieu. C'est la fable du gland et de la citrouille.

MONALDESCHI (Louis-Bonconte de), gentilhomme d'Orviette, naquit en 1326. Il passa à Rome une longue vie de cent quinze ans, pendant laquelle il jouit d'une santé parfaite et d'un jugement très sain. Il mourut en 1442. On a de lui des *Annales romaines*, en italien, depuis 1328 jusqu'en 1340. On croit qu'il les avait poussées beaucoup plus loin, mais que le reste est perdu ou caché dans quelque bibliothèque. [Muratori en a donné un *fragment* (*script. rer. ital.*, tom. 12); un autre *fragment* plus considérable est conservé à Paris dans la bibliothèque du roi.

MONALDESCHI (Jean de), favori ou écuyer de la reine Christine de Suède, composa secrètement, contre cette princesse, un *libelle* où il dévoilait ses intrigues. Christine le fit traîner à ses pieds, l'interrogea, le confondit. Après les reproches les plus violents, elle ordonna au capitaine de ses gardes et à deux nouveaux favoris de l'égorger. Cet attentat contre l'humanité, l'opprobre de la vie de Christine, fut commis à Fontainebleau en 1657. Le Bel, religieux de l'ordre de la Trinité, en a donné la relation. *Voyez* ce nom et CHRISTINE.

MONARDÈS (Nicolas), célèbre médecin de Séville, mourut en 1577 ou 1578. On a de lui : 1° un *Traité des drogues de l'Amérique*, Séville, 1574, in-8°, en espagnol; traduit en français par Collin, Lyon, 1619, in-8°, et en latin par Charles de l'Escluse, Anvers, 1579; 2° *De rosa*, Anvers, 1564, in-8°; 3° plusieurs autres ouvrages en latin et en espagnol. Ce savant n'y enseigne que ce qu'une longue expérience lui avait appris. Ses livres ne sont pas communs.

MONBRON (Fougeret de), mort au mois de septembre 1761, était né à Péronne. C'était un de ces auteurs qui ne peuvent vivre avec eux-mêmes ni avec les autres; frondant tout, n'approuvant rien, médisant de tout le genre humain qui les hait par représailles. On a de lui : 1° *La Henriade travestie*, in-12, qui ne vaut pas le Virgile travesti de Scarron, quoiqu'il y ait quelques bonnes plaisanteries. Voltaire lui-même en a ri, dit-on, ce qui est très difficile à croire. 2° *Préservatif contre l'anglomanie*, in-12 : ouvrage écrit avec emportement; 3° *Le Cosmopolite, ou le Citoyen du monde*, in-12 : livre où l'on trouverait quelques vérités morales assez utiles

si l'auteur ne paraissait outré ; 4° des *Romans* infâmes et indignes d'être cités.

MONCADE (Hugues de), capitaine espagnol, d'une très illustre et ancienne famille originaire de Catalogne, et autrefois souveraine du Béarn, accompagna dans sa jeunesse Charles VIII, roi de France, dans son expédition d'Italie. L'alliance de Ferdinand, roi d'Espagne, avec le monarque français étant rompue, Moncade s'attacha à la fortune de César Borgia, neveu du pape Alexandre VI. Mais lorsqu'après la mort de son oncle, Borgia se déclara pour les Français, Moncade passa dans l'armée espagnole, commandée alors par le grand Gonsalve. La guerre étant terminée en Italie, il se distingua contre les pirates des côtes d'Afrique, par des actions éclatantes, qui lui méritèrent le riche prieuré de Messine. [En 1516, il reçut de Ferdinand *le Catholique* l'ordre de réunir les milices napolitaines, pour aller au secours du pape, pressé par le duc d'Urbin, que les Français appuyaient secrètement.] Les services importants qu'il continua de rendre sur mer à Charles-Quint furent récompensés par la vice-royauté de Sicile. Il fut fait prisonnier, en 1524, par André Doria, sur la côte de Gênes, et n'obtint sa liberté que par le traité de Madrid. Le pape Clément VII étant entré, en 1526, dans la ligue formée entre les Vénitiens et François I^er^, pour le rétablissement de François Sforce dans le duché de Milan, Moncade, qui commandait pour l'empereur en Italie, fit avancer vers Rome un corps de troupes considérable s'en empara sans résistance, contraignit le pape à se réfugier dans le château Saint-Ange, abandonna au pillage le palais du Vatican et l'église de Saint-Pierre, qui se trouve dans son enceinte, et obligea le pape à signer une trève avec l'empereur : trève qui n'empêcha pas le duc de Bourbon d'attaquer Rome quelques mois après. (*V.* CLÉMENT VII.) Paul Jove, qui se récrie beaucoup sur cette conduite, attribue à la vengeance céleste la mort de Moncade, arrivée deux ans après, en 1528, au combat naval de Capo-d'Orso, près du golfe de Salerne, où Philippin Doria remporta une victoire complète sur la flotte impériale, que Moncade commandait.

MONCEAUX (François de), en latin *Moncæus*, jurisconsulte et poète d'Arras, s'appliqua à l'étude de l'Ecriture sainte ; il était seigneur de Froideval, et fut envoyé par Alexandre Farnèse, duc de Parme, en ambassade vers Henri IV, roi de France. On a de lui : 1° *Bucolica sacra*, in-8°, Paris 1589 ; 2° *Aaron purgatus, sive De vitulo aureo non vitulo, libri duo*, 1606, in-8° : livre qui a été réfuté par Robert Visorius. Il est inséré dans les *Critici sacri* de Pearson, et il a été prohibé à Rome, l'an 1609 ; 3° l'*Histoire des apparitions divines faites à Moïse*, Arras, 1594, in-4° ; 4° *Templum justitiæ*, poème, Douai, 1590, in-8° ; 5° *Lucubratio in caput* I *et* VII *Cantici Canticorum*, Paris, 1587, in-4° ; 6° une *Paraphrase* en vers sur le psaume 44. Tous ces ouvrages sont en latin ; il y a des recherches et des singularités.

MONCHESNAY (Jacques Lôme de), né à Paris le 4 mars 1666, d'un procureur au parlement,

se fit recevoir avocat, et se livra à la poésie. Il travailla pour le théâtre italien, et il y donna quelques pièces remplies de traits d'esprit, mais mal dialoguées et mal conduites. Dégoûté du théâtre par la religion, suivant les uns, et par trop de sensibilité à la critique, suivant les autres, il fit une satire contre cet art qui l'avait occupé pendant long-temps. Boileau, à qui il marqua ces sentiments, les approuva. Monchesnay était de la société de ce fameux satirique; mais ayant fait imprimer ses *Satires nouvelles*, 1698, que ce poète ne goûta pas, leur liaison se refroidit. « Il me vient » voir rarement, disait Boileau, » parce que quand il est avec » moi, il est toujours embar- » rassé de son mérite et du » mien. » Propos où l'égoïsme de Boileau se montre au moins égal à celui de Monchesnay. Le théâtre n'étant plus une ressource pour lui, et la médiocrité de sa fortune ne lui permettant pas de rester à Paris, il se retira en 1720 à Chartres, où il mourut le 16 juin 1740, dans sa 75e année. Plusieurs de ses poésies, qui consistent en *Epîtres*, en *Satires*, et en *Epigrammes* imitées de Martial n'ont pas vu le jour. [ Les cinq comédies de cet auteur se trouvent dans le *Théâtre de Gherardi* : elles sont passables, comparées avec les autres de ce recueil.] Il est encore auteur du *Bolæana*, ou *Entretiens de M. de Monchesnay avec Boileau*. Si cet ouvrage est vrai dans toutes ses parties, il donne une assez mauvaise idée du caractère de Boileau; et s'il est faux, il ne doit pas faire juger avantageusement de la probité de Monchesnay. On trouve l'éloge de Monchesnay dans le *Mercure*, septembre 1740.

MONCHRÉTIEN. *Voy.* MONTCHRESTIEN.

MONCHY (Charles de), connu sous le nom de maréchal d'*Hocquincourt*, était d'une noble et ancienne famille de Picardie, féconde en personnages de mérite. Il se signala par sa valeur dans plusieurs siéges et batailles, à la Marfée et à Villefranche en Roussillon. Il commanda l'aile gauche de l'armée française à celle de Rhetel en 1650. Cette journée lui valut, l'année suivante, le bâton de maréchal de France. Il défit les Espagnols en Catalogne, et força leurs lignes devant Arras; mais, sur quelques mécontentements qu'il prétendait avoir reçus de la cour, il se jeta dans le parti des ennemis, et fut tué devant Dunkerque, de trois coups de mousquet, l'an 1658, en voulant reconnaître les lignes de l'armée française.

MONCHY. *Voyez* MOUCHY

MONCK (George), duc d'Albemarle, né en 1608, d'une famille noble et ancienne, se signala dans les troupes de Charles Ier, roi d'Angleterre; mais ayant été fait prisonnier par le chevalier Fairfax, il fut mis en prison à la Tour de Londres. Il n'en sortit que plusieurs années après, pour conduire un régiment contre les Irlandais catholiques. Après la mort tragique de Charles Ier. Monck eut le commandement des troupes de Cromwel en Ecosse. Il soumit ce pays; et la guerre de Hollande étant survenue, il remporta en 1653, contre la flotte hollandaise, une victoire, où l'amiral Tromp fut tué. Cromwel étant mort en 1658, le général Monck fit pro-

clamer protecteur Richard, fils de cet usurpateur. Charles II, instruit de ses dispositions favorables à la famille royale, lui écrivit pour l'exciter à le faire rentrer en Angleterre. Le général Monck forma aussitôt le dessein de rétablir ce prince sur le trône. Après avoir dissimulé quelque temps pour prendre des mesures plus efficaces, il se met en 1660 à la tête d'une armée attachée à ses intérêts, entre en Angleterre, détruit par ses lieutenants les restes du parti de Cromwel, pénètre jusqu'à Londres, où il casse le parlement factieux, en convoque un autre, et lui communique son dessein. On s'y porte avec enthousiasme; Londres se déclare en faveur de son légitime souverain : Monck le fait proclamer roi, et va au-devant de lui à Douvres, lui porter le sceptre qu'il lui a rendu. Charles II, pénétré de la plus vive reconnaissance, l'embrassa, le fit général de ses armées, son grand-écuyer, conseiller d'état, trésorier de ses finances, et duc d'Albemale. Le général Monck continua de rendre les services les plus importants au roi Charles II. Il mourut comblé d'honneur et de biens en 1679, Charles qui lui devait sa couronne le fit enterrer à Westminster, au milieu des rois et des reines d'Angleterre. On a de lui des *Observations politiques et militaires*, Londres, 1671, in-fol., en anglais. Sa *Vie*, écrite par Thomas Gumble, in-8°, en anglais, a été traduite en français par Guy-Miége, in-12. On aperçoit dans toute la conduite de ce général un politique adroit qui, si l'on en excepte la lâcheté qu'il eut de reconnaître et de servir Cromwel, n'enfanta que des projets avoués par la politique, ou ordonnées par les circonstances.

MONCONYS (Balthasar) était fils du lieutenant-criminel de Lyon, où il naquit en 1611. Après avoir étudié la philosophie et les mathématiques, il voyagea dans l'Orient, pour y chercher les traces de la philosophie de Mercure Trismégiste et de Zoroastre. Ses recherches n'ayant pas satisfait sa curiosité, ces philosophes asiatiques étant plus célèbres et plus grands en Europe que dans leur pays, il revint en France, et mourut à Lyon en 1665. [Il fut précepteur du fils du duc de Luynes, qui l'avait envoyé à Rome, pour une négociation importante : il la termina avec succès, et parcourut ensuite l'Europe avec son élève. Monconys avait beaucoup d'érudition, et il se fit estimer des savants, surtout des amateurs de la chimie.] Ses *Voyages* ont été imprimés en 3 vol. in-4°, Paris, 1695, et en 5 vol. in-12. Ils sont plus utiles aux savants qu'aux géographes. L'auteur s'est plutôt attaché à remarquer les choses rares et recherchées qu'à donner des descriptions topographiques. Le style en est traînant, et n'anime pas le lecteur.

MONCRIF (François-Augustin Paradis de), secrétaire des commandements de M. le comte de Clermont, lecteur de la reine, l'un des quarante de l'académie française, naquit à Paris d'une famille honnête en 1687, et y mourut en 1770. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Essai sur la nécessité et sur les moyens de plaire*, plusieurs fois réimprimé in-12. Production agréablement et finement écrite, mais d'un

style quelquefois affecté. 2° *Les Ames rivales*, petit roman; et d'autres pièces telles que des *Ballets*, des *Romances*, des *Pastorales*, etc.; l'*Histoire des chats*, bagatelle jugée trop sévèrement dans le temps, et presque entièrement oubliée aujourd'hui. Ses *œuvres* ont été recueillies en 1768, 4 vol. in-12, et en 1801, 2 vol. in-18.

MONDEJEU. *Voy.* SCHULEMBERG.

MONDONVILLE (Jeanne de Juliard, dame de), fille d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut distinguée de bonne heure par sa beauté et son esprit. Recherchée par divers seigneurs, elle épousa en 1646 Turles, seigneur de Mondonville. Ayant perdu son époux, elle se mit sous la direction de l'abbé Ciron, et forma le projet d'employer ses biens à la fondation d'une congrégation, dont l'abbé Ciron dressa les statuts et les règlements. Ce nouvel institut fut confirmé par un bref d'Alexandre VII, en 1662, et autorisé de lettres-patentes en 1663, Peu de temps après, ces Constitutions furent imprimées avec l'approbation de dix-huit évêques et de plusieurs docteurs. C'est cet institut si connu sous le nom de *Congrégation des Filles de l'Enfance*. Il avait déjà formé des établissements dans plusieurs diocèses, lorsqu'on prétendit qu'il servait d'asile à des factions et à des menées dangereuses pour l'Eglise et pour l'état. On nomma des commissaire, et après un mûr examen, la congrégation de l'*Enfance* fut supprimée par un arrêt du conseil de 1686. L'institutrice fut reléguée dans le couvent des hospitalières de Coutances, et privée de la liberté d'écrire et de parler à aucune personne de dehors. Elle y mourut en 1703. Les filles de l'*Enfance* furent dispersées. L'abbé Racine, dans son *Histoire ecclésiastique*, en fait presque des martyres; les gens impartiaux les regardèrent comme les victimes d'un fanatisme dont elles ne connaissaient ni les vues ni les ressorts. « La » cour (dit un auteur très instruit de cette affaire) eut des » preuves incontestables que » cette fondatrice avait donné » asile à des hommes de mau- » vaise doctrine et malinten- » tionnés pour l'état, tels que » le P. Cercle et l'abbé Dorat; » qu'elle avait fourni à ceux-ci » les moyens de sortir du royau- » me; qu'elle avait fait impri- » mer, dans sa maison et par » ses filles, plusieurs libelles » contre la conduite du roi et » de son conseil. On enleva cette » imprimerie; on dressa des » procès-verbaux; et sur tous » ces faits, on eut quantité de » dépositions authentiques et ju- » ridiques, avec les témoignages » des plus anciennes filles de » cette maison. » *Voyez* JULIARD et REBOULET.

MONDONVILLE (Jean-Joseph Cassanéa de), l'un des plus célèbres musiciens du XVIII^e^ siècle, vit le jour à Narbonne le 24 décembre 1715. Il acquit d'abord de la réputation à Paris, où il se rendit en 1737. Trois morceaux de génie annoncèrent une lyre enchanteresse et savante, qui égalait celle de La Lande. C'étaient le *Magnus Dominus*, le *Jubilate* et le *Dominus regnavit*, que l'on entend encore avec applaudissement. Il fut rival et ami de Guignon, qui tenait alors le premier rang en ce genre. Ses

*Sonates*, ses *Symphonies* et ses *Motets* lui méritèrent la place de maître de musique de la chapelle du roi. Il mourut à Belleville, près de Paris, le 8 octobre 1772.

MONDRAINVILLE. *Voy*. Duval Etienne.

MONET (Philibert), né en Savoie l'an 1566, mort à Lyon en 1643, se distingua chez les jésuites, où il entra par goût pour l'étude. Les langues l'occupèrent d'abord, et elles lui durent quelques ouvrages éclipsés par ceux qu'on a donnés après lui. Son Dictionnaire latin-français intitulé : *Inventaire des deux langues*, Paris, 1636, in-folio, eut cours dans le temps. Monet se tourna ensuite du côté du blason et de la géographie de la Gaule : ce qu'il a fait sur cette matière est encore consulté par les savants. [La *Biographie universelle* a donné le catalogue le plus complet des œuvres de ce laborieux écrivain.]

MONETA (Le père), dominicain de Crémone, vivait du temps même de saint Dominique, et mourut vers 1240. Il se rendit célèbre par sa science et son zèle contre les hérétiques de son temps. Le P. Riccinius, du même ordre, fit imprimer à Rome, en 1643, in-fol., un *Traité* latin du P. Moneta *contre les Vaudois*.

MONFORT. *Voyez* Montfort.

MONGAULT (Nicolas-Hubert de), fils naturel de Colbert-Pouanges, né à Paris, en 1674, entra dans la congrégation de l'Oratoire. En étant sorti, il demeura successivement auprès de l'archevêque de Toulouse, de Colbert, qui le protégeait, et ensuite auprès de Foucault, qui lui procura une place à l'académie des inscriptions, et celle de précepteur du duc de Chartres, fils du duc d'Orléans. L'académie française se l'associa en 1718, et le perdit le 15 août 1746. Fréret prononça son éloge à l'académie des inscriptions. On a de lui : 1° une *Traduction française* de l'Histoire d'Hérodien, 1 vol. in-12, Paris, 1745 ; 2° une *Traduction* des Lettres de Cicéron à Atticus, Paris, 1714 et 1738, 6 vol. in-12, réimprimée depuis en 4 vol. Cette version, aussi élégante et aussi exacte que celle d'*Hérodien*, est enrichie de notes qui font honneur à son goût et à son érudition. On apprend dans le texte et dans les remarques à connaître l'esprit et le cœur de Cicéron, et les personnages qui jouaient de son temps un grand rôle dans la république romaine. 3° Deux *Dissertations* dans les Mémoires de l'académie.

† MONGE (Gaspard), savant célèbre, créateur de la géométrie descriptive, un des fondateurs de l'école Polytechnique, ministre de la marine sous la république, sénateur, etc., était fils d'un marchand forain. Il naquit à Beaune (en 1746), où il étudia chez les PP. oratoriens, avec ses deux frères, dont il était l'aîné. Ayant passé à Lyon, il y continua ses études dans un plus grand collége dirigé par les mêmes religieux. A l'âge de 16 ans, il savait déjà les langues classiques, les humanités, l'histoire, la physique, la chimie, les mathématiques, et professait cette dernière science dans ce même collége avec un succès étonnant. Il avait aussi appris le dessin, et, de retour dans sa famille, il traça le plan de Beaune

qui fut mis à la tête de l'*histoire* de cette ville, par Gaudriot. Un officier supérieur s'étant intéressé à lui, le fit entrer comme appareilleur dans l'école du génie établie à Mézières. Cependant, comme on le connaissait bon mathématicien, le commandant de l'école l'ayant chargé de faire les calculs pratiques d'une opération de défilement, Monge s'en acquitta en inventant une méthode plus prompte et aussi exacte que celle qu'on avait suivie jusqu'alors. Le pauvre appareilleur, mieux apprécié, fut employé à des opérations non moins difficiles, qu'il exécuta avec le même succès. Ces preuves de talents lui ayant donné de la réputation, le célèbre Le Bossu, alors professeur de mathématiques à Mézières, le demanda pour son suppléant. Il obtint, peu de temps après, la même place pour les sciences physiques, auprès de l'abbé Nollet, qu'il remplaça l'année suivante, quoiqu'il n'eût que vingt ans. Monge avait déjà fait à cet âge d'importantes découvertes, dont il fit l'application aux différents arts de construction, et il devint ainsi le fondateur de la *géométrie descriptive*. Mais ce ne fut qu'après vingt ans qu'il put faire adopter sa nouvelle doctrine aux architectes, ingénieurs, charpentiers et tailleurs de pierres, qui s'obstinaient à suivre l'ancienne routine. Quelques ouvrages qu'il publia sur le *calcul intégral* le firent nommer correspondant de l'académie des sciences, dont il devint membre en 1780. Dans la même année, il fut adjoint à Le Bossu dans l'enseignement de l'hydrodynamique, et donna en même temps des cours de mathématiques transcendantes, dans lesquels il eut pour élèves Lacroix et Gay de Vernon; Carnot, Coulomb, Meusnier, Tinseau, Ferry, furent aussi ses élèves à l'école de Mézières, qu'il quitta définitivement en 1783, ayant été nommé examinateur de la marine à la place de Bezout. Ce fut à la sollicitation du maréchal de Castries, qu'il composa son *Traité de statique*. Lors de la formation du Lycée, il y fut nommé professeur de physique; mais la révolution, dont il avait embrassé les principes, quoique avec modération, le jeta dans les affaires politiques. Après le 10 août, Condorcet, son ancien ami, lui fit donner le portefeuille de la marine, et on lui confia, *par interim*, celui de la guerre pendant l'absence du général Servan. Le pouvoir exécutif résidait alors dans le conseil des ministres, qui n'étaient guère que les exécuteurs des ordres de la convention nationale. Ce fut en sa qualité de membre de ce conseil qu'on vit figurer, le 13 janvier 1793, le nom de Monge sur *la mise à exécution* du jugement du roi. Il fit cependant une bonne action en sauvant son prédécesseur au ministère, M. Dubouchage; il l'éloigna de Paris et lui confia un grade qui le remettait en activité de service. Monge s'aperçut enfin qu'un savant se trouvait déplacé au milieu des combustions politiques, et demanda sa retraite. Forcé de garder le portefeuille encore deux mois, il donna sa démission et elle fut acceptée. Alors les jacobins l'accusèrent d'avoir abandonné son poste, et d'être du parti des *Girondins*; mais ces accusations n'eurent pas de suites. De concert avec Berthollet et Vander-

monde, il dirigea, pour résister à la coalition, les salpêtrières, les poudrières, fonderies de canons et autres établissements de la république, au moment où elle semblait dépourvue de tout moyen de défense. Ces savants ignoraient-ils que l'emploi de leurs lumières ne servait qu'à prolonger l'anarchie et à perpétuer les échafauds? Dans des temps un peu plus calmes, on établit l'École normale, dont Monge fit partie, et c'est alors qu'il put faire adopter sa *géométrie descriptive*, éminemment utile pour le perfectionnement de la main-d'œuvre dans les arts, la simplification des machines, etc. Sa nouvelle doctrine embrassait la charpenterie, la coupe des pierres, le défilement, la perspective linéaire, la distribution de la lumière et des ombres. Il donna plus de développement à ces avantages, et en ajouta de nouveaux dans l'École polytechnique qu'il fonda, secondé par Berthollet, Guyton-Morveau et les députés Carnot, Fourcroy et Prieur. Chargé, en 1796, par le directoire, d'aller recueillir les chefs-d'œuvre dont Buonaparte avait dépouillé l'Italie, il facilita, par des moyens mécaniques de son invention, le déplacement de ces objets. L'année suivante, il vint, avec le général Berthier, apporter au directoire le traité de Campo-Formio, que Buonaparte avait conclu avec l'Autriche. Il suivit celui-ci, en 1798, en Egypte, avec Berthollet et d'autres savants. Il fut le premier à observer, dans le désert, le *mirage*, phénomène qui se reproduit dans ces contrées, qu'un soleil brûlant rend arides : Monge en assigna les causes et en décrivit les effets. Tous les monuments de l'antique Egypte furent soumis par lui à un scrupuleux examen : les pyramides, l'obélisque, les ruines d'Héliopolis, les débris historiques épars dans la Basse-Egypte, les mékias, puits destinés à mesurer les eaux du Nil et construits par le calife Al-Mamountji. Il fut nommé président de l'institut fondé au Caire par Buonaparte; et, lors de la révolte de cette ville, Monge, à la tête des autres savants, défendit, l'épée à la main, ce dépôt des sciences européennes : c'est la tâche la plus difficile qu'eurent à remplir ces savants pendant leur séjour en Egypte. S'étant ensuite rendu à Suez, il chercha les vestiges du canal qui devait communiquer par le Nil à la mer Rouge. De retour en France, il fut chargé de coordonner les *Mémoires* sur l'Egypte, rédigés par lui et par ses collègues. Tous les honneurs l'attendaient à Paris. Nommé d'abord membre du sénat, Napoléon lui donna ensuite la sénatorerie de Liége, avec le titre de comte de Peluse. Il le décora, peu de temps après, du grand cordon de la Légion-d'Honneur et de l'ordre de la Réunion, lui assigna une dotation en Westphalie; et enfin il lui fit présent, en 1813, d'une somme de 200,000 livres. Les désastres de Moscou affligèrent vivement Monge, et plus encore la chute de Napoléon. La dissolution de l'Ecole polytechnique porta le dernier coup à sa santé, auquel vint se joindre le décret de bannissement contre les conventionnels qui avaient signé la mort de Louis XVI, et sa radiation de l'institut. A chacune de ces sinistres nouvelles, il avait eu une attaque d'apoplexie, et il

mourut enfin le 18 juillet 1818, âgé de 72 ans. Berthollet prononça sur sa tombe un discours funèbre, et M. Dupin a publié un *Essai historique sur les services et les travaux scientifiques de Monge*, Paris, 1819, in-4°. Monge était un homme probe, affable et bienfaisant; mais s'il avait eu le courage de quitter plus tôt l'emploi de ministre que lui avait confié l'anarchie, et qu'il se fût contenté de l'honorable titre de savant, il n'aurait pas signé un jugement inique, et son nom serait allé sans tache à la postérité. Son caractère porté à l'enthousiasme lui fit regarder Buonaparte comme une idole qu'il adorait de bonne foi. Madame Roland prit sa bonhomie naturelle et sa timidité dans la société pour du ridicule; elle fit de ce savant une grotesque caricature; mais ce n'est pas la première fois que cette femme auteur offre des tableaux infidèles. Monge a travaillé à plusieurs journaux scientifiques, et a donné différents *Mémoires sur le feu*, *sur l'attraction*, *sur les poids et mesures*, *etc.*; il a laissé en outre : 1° *Observations sur la fontaine de Moïse* (dans la description *de l'Egypte*), tom. 1[er], in-fol; 2° l'*Explication du miracle* dans la décade égyptienne, tom. III); 3° *Traité élémentaire de statique*, Paris, 1786, 5[e] édition, 1813, in-8°; 4° *Description de l'art de fabriquer les canons*, Paris, an 2, (1794), in-4°, avec soixante planches; 5° *Leçons de géométrie descriptive*, Paris, an 3 (1795); 3[e] édition, 1813, in-8°; 6° *Application de l'analyse à la géométrie des surfaces du premier et du deuxième degré*, Paris, 4[e] édit., 1803, in-4°.

MONGIN (Edme), né à Baroville, dans le diocèse de Langres, en 1668, fut précepteur du duc de Bourbon et du comte de Charolais. Il mérita, par ses talents pour la chaire, l'évêché de Bazas en 1724. C'était un homme d'esprit et de goût. Ces deux qualités se font remarquer dans le recueil de ses *OEuvres*, publié à Paris en 1745. Cette collection renferme ses *Sermons*, ses *Panégyriques*, ses *Oraisons funèbres*, et ses *Pièces académiques*. Ce prélat mourut en 1746 à Bazas. On trouve son éloge dans le recueil de d'Alembert.

MONGODIN (André-Jacques), prêtre et curé, mérite une place entre les hommes illustres avec beaucoup plus de raison que tant de guerriers qui ont désolé la race humaine, et tant de beaux esprits, qui l'ont empoisonnée de leurs erreurs ou amusée par des sottises d'un jonr. Né de parents pauvres, mais d'une condition honnête, il embrassa l'état ecclésiastique, et y porta les lumières convenables. Après s'être distingué pendant son vicariat par un zèle infatigable, il fut, à la demande et aux vœux unanime de la paroisse, nommé recteur, ou curé de Saint-Aubin, dans la ville de Rennes. Au moment de son installation, la fondation de rente pour les pauvres n'était que d'un écu, et à sa mort, arrivée vingt ans après, il en a laissé une d'environ 700 livres constituée en leur faveur. Il ne souffrit jamais qu'on fît des quêtes dans sa paroisse pour les pauvres; et lorsque le parlement permit à celles de Rennes de faire des emprunts, il ne consentit point que la sienne en fît : il pourvut lui-même à ses besoins; ses dîmes y étaient

employées. « Mon revenu, disait- » il, appartient aux malheureux ; » je suis leur caissier, qu'ils » viennent chez moi retirer ce » qui leur est dû. » Il se trouva quelquefois dans des moments de disette, et, n'ayant rien à donner, il partagea avec eux son repas. Enfin, épuisé par des travaux vraiment apostoliques, et l'activité d'une charité intelligente, généreuse, sans partialité et sans exception, toujours attentif, autant que les circonstances le permettaient, à cacher ses œuvres, il mourut en 1775 dans son confessional, en réconciliant les pécheurs avec Dieu : mort plus glorieuse aux yeux du vrai sage que celle des héros profanes qui expirent sur un champ de bataille, couverts du sang de leurs frères. Ses paroissiens lui ont dressé un monument avec cette inscription simple, mais touchante et énergique :

Hic jacet
Andreas Jacobus Mongodin
Hujus parochiæ rector,
Cleri diœcesani procurator;
Virtute, consilio, exemploque potens,
Pauperum pater, pauper ipse,
Ut divinæ Providentiæ, subsidio,
Egenis alimenta, vestes abunde suffecit;
Hanc sacram ædem
Refecit, ampliavit, exornavit;
In sacro pœnitentiæ tribunali sedens
Animam Deo reddidit.

† MONIGLIA (Le P. Thomas-Vincent), savant théologien de l'ordre de St.-Dominique, naquit à Florence le 18 août 1686. Il alla faire ses études à Pise et revint ensuite à Florence, où il embrassa la vie religieuse dans le couvent de Saint-Marc. Ses talents le firent bientôt remarquer de ses supérieurs, qui le chargèrent d'enseigner la philosophie; mais cette charge, en lui donnant la faculté de parcourir les écoles publiques, le perdit. Henri Newton, ambassadeur d'Angleterre près du grand-duc de Toscane, ayant eu occasion de l'y connaître, lui persuada de passer à Londres, où, disait-il, il jouirait d'une considération qu'il ne pourrait jamais obtenir en Italie. Le jeune religieux se laissa séduire, et abandonna sa patrie et son ordre pour passer en Angleterre; mais son espoir fut loin de s'y réaliser; après avoir épuisé toutes ses ressources, il fut obligé d'accepter chez un lord l'emploi de précepteur. Le grand-duc ayant eu connaissance de sa triste position, obtint de l'ordre le pardon de ses erreurs, et Moniglia revint en Italie, où il fut reçu par ses confrères avec une bonté qui augmenta son regret de les avoir quittés. Bientôt après, il fut adjoint au préfet de la bibliothèque de Casanate, le savant Minorelli. Il sut profiter des connaissances de ce docte vieillard, et lorsque ses supérieurs le rappelèrent à Florence, il leur parut digne de succéder au P. Orsi dans la chaire de théologie. Ses talents le firent connaître à toute l'Italie, et Benoît XIV, ainsi que le duc François, l'honorèrent de leur estime et le comblèrent de bienfaits. Il ne s'était pas borné à l'étude de la théologie; il possédait les langues savantes, avait de grandes connaissances en mathématiques et dans l'histoire naturelle, et, ce qui est bien plus précieux, toutes les vertus de son état. Ce savant religieux mourut à Pise le 15 février. 1767. Il a laissé : 1° *De origine sacrarum precum Rosarii B. M. V. dissertatio*, Rome, 1725, in-8°. Le père Moniglia écrivit cette dissertation par or-

dre de ses supérieurs ; elle est dirigée contre les bollandistes, qui prétendaient que saint Dominique n'était point l'auteur des prières du Rosaire. 2° *De annis Jesus-Christi servatoris, et de religione utriusque Philippi Aug. dissertationes duæ*, Rome, 1741, in-4°. Elles sont dédiées au grand duc François, qu'elles disposèrent favorablement à l'égard de l'auteur. 3° *Dissertazione contro i fatalisti*, deux parties, Lucques, 1744 ; 4° *Dissertazione contro i materialisti ed altri increduli*, 2 vol., Padoue, 1750 ; 5° *Osservazioni critico-filosofiche contro i materialisti, divise in due trattati*, Lucques, 1760. Moniglia fut un des premiers qui, en Italie, s'élevèrent contre les doctrines philosophiques. 6° *La mente umana spirito immortale, non materia pensante*, 2 vol., 1766. Il avait entrepris l'histoire des anciennes villes de Toscane; il a aussi beaucoup écrit sur l'*introduction et les progrès de la religion catholique dans les Indes*, particulièrement en ce qui concernait la mission à la Chine du cardinal de Tournon, dont il prit la défense. On a sa *Vie* écrite par monsignor Fabroni, et insérée dans ses *Vitæ Italorum*. Ce célèbre écrivain a d'autant moins cru devoir y dissimuler ce que la conduite de Moniglia avait eu de fautif, que cette erreur de jeunesse, expiée par le repentir, est plus que couverte par le long exercice des vertus religieuses, par de nobles travaux, et par de grands services rendus à la religion et aux lettres.

MONIN (Jean-Édouard du), natif de Gy, dans le comté de Bourgogne, a publié, sous le règne de Henri III, des *Poésies latines*, 1578 et 1579, 2 vol. in-8°; et *françaises*, 1582, in-12. On a encore de lui deux tragédies imprimées, l'une sous le titre du *Quarême de du Monin*, Paris, 1584, in-4° ; l'autre sous celui de *Orbec-Oronte*, dans le *Phœnix* de du Monin, 1585, in-12. Il donnait de grandes espérances lorsqu'il fut assassiné en 1586, à 29 ans. On le regardait non seulement comme un génie précoce, mais comme un des meilleurs esprits de son siècle. On ne partage guère ce jugement, quand on lit les vers de du Monin. Ils sont si obscurs, si plats, si traînants, si défigurés par une érudition pédantesque, qu'on ne trouve pas étrange qu'à son âge il eût enfanté de telles productions. Voétius a prétendu que le cardinal du Perron avait eu part au meurtre de ce jeune homme, pour se venger de quelques mauvaises satires : calomnie atroce, avancée sans preuve et sans vraisemblance par cet écrivain téméraire et emporté.

MONIQUE (Sainte), née en 332, de parents chrétiens, fut mariée à Patrice, habitant de Tagaste en Numidie, avec lequel elle eut deux fils et une fille. Elle convertit son mari, qui était païen, et obtint par ses prières et par ses larmes la conversion de saint Augustin, son fils aîné, qui était engagé dans les plaisirs du siècle et dans les erreurs du manichéisme. Après avoir enfanté ce cher enfant à l'Église et à la religion, elle mourut en 387 à Ostie, où elle s'était rendue avec lui pour passer en Afrique. L'Eglise célèbre la fête de sainte

Monique le 4e jour de mai. Par une application ingénieuse et touchante, on lit à l'évangile de la messe la résurrection du fils de la veuve de Naïm. L'oraison *Deus mœrentium consolator*, etc., est pleine d'onction et de la plus tendre piété.

MONMOREL (Charles Le Bourg de), né à Pont-Audemer, fut fait aumônier de la duchesse de Bourgogne en 1697. L'abbaye de Lannoi fut la récompense de son talent pour la chaire, autant que l'effet de la protection de madame de Maintenon. Nous avons de lui un recueil d'*Homélies* estimées, sur les évangiles des dimanches, des jours du carême, et des mystères de J.-C. et de la sainte Vierge. Cette collection, précieuse aux curés de campagne et même à ceux des villes, forme 10 vol. in-12. L'auteur écrit avec simplicité, avec précision, et ne s'éloigne guère de la méthode et du style des saints pères, dont il place à propos les plus belles sentences. Nous ignorons l'année de sa mort.

MONMORENCI. *Voyez* MONTMORENCY.

MONMOUTH. *Voyez* MONTMOUTH.

MONNEGRO, ou DE TOLÈDE (Jean-Baptiste), sculpteur et architecte, mort en 1590, dans un âge fort avancé, à Madrid, lieu de sa naisance, s'est fait une grande réputation en Espagne par son habileté. C'est lui qui fit bâtir, par ordre de Philippe II, l'église de l'*Escurial*, sous l'invocation de saint Laurent. Les statues des six rois qu'on voit sur la façade de ce temple sont aussi l'ouvrage de son ciseau.

MONNIER (Pierre Le), né dans les environs de Lille, vers l'an 1552, mort vers l'an 1615, parcourut diverses contrées de l'Europe, et particulièrement l'Italie. A son retour, il publia une *Description des monuments tant anciens que modernes* qu'il avait observés dans ses voyages, Lille, 1614, in-12.

MONNIER (Pierre Le), né auprès de Vire, d'une famille honnête, mérita par ses talents une chaire de philosophie au collége d'Harcourt à Paris. L'académie des sciences se l'associa, et le perdit en 1757, à 82 ans. On a de lui, *Cursus philosophicus*, 1750, en 6 vol. in-12. Ce cours a eu du succès; on l'a dicté dans plusieurs colléges de province. L'on y trouve non-seulement les notions géométriques nécessaires à tout physicien, mais encore les questions de physique traitées avec assez d'étendue, et pour l'ordinaire avec méthode et clarté. Son système général est le cartésianisme corrigé, étayé de faits supposés, si communs à tous les faiseurs d'hypothèses, qui supposent toujours ce qu'il faudrait démontrer, et qui élèvent souvent des colosses dont les pieds sont d'argile, semblables à ceux de la statue que Nabuchodonosor vit en songe. L'académie, dont Le Monnier était membre, lui doit aussi des *Mémoires*. — Pierre-Charles et Louis-Guillaume LE MONNIER, ses deux fils (le premier, professeur de philosophie au Collége royal, et savant astronome; le second, médecin ordinaire du roi à Saint-Germain-en-Laye), tous deux de l'académie des sciences, ont hérité de ses connaissances et les ont perfectionnées.

MONNOYE (Bernard de la), né à Dijon en 1641, fit paraître dès son enfance de grandes dis-

positions pour les belles lettres. On voulait l'engager à se consacrer au barreau; mais son inclination l'entraînait vers la littérature légère et la poésie. Il se contenta de se faire recevoir correcteur en la chambre des comptes de Dijon, en 1672. L'exercice de cette charge ne l'empêcha point de se rendre habile dans les langues grecqne, latine, italienne et espagnole, dans l'histoire et dans la littérature. Il remporta le prix à l'académie française en 1671, par son poème du *Duel aboli*, qui fut le premier des sujets que distribua l'académie. Les sujets de ses autres pièces qui remportèrent aussi le prix, sont, pour l'année 1673, *La Gloire des armes et des belles-lettres, sous Louis XIV;* pour 1677, *L'éducation de monseigneur le dauphin;* pour 1683, *Les grandes choses faites par le roi en faveur de la religion;* enfin pour l'année 1685, *La Gloire acquise par le roi en se condamnant en sa propre cause.* Sa pièce intitulée *L'Académie française sous la protection du roi*, ayant été envoyée trop tard en 1673, ne put être admise à l'examen. L'académie française se l'associa en 1713, et il était bien juste qu'un athlète qui avait été couronné cinq fois fût assis avec ses juges. La poésie ne faisait pas la principale occupation de La Monnoye; il avait su joindre dès sa jeunesse l'érudition aux belles-lettres. La parfaite connaissance des livres et des auteurs de tous les pays, et la discussion pénible des anecdotes littéraires dont aucune ne lui échappait, formaient en lui une érudition presque unique. Les bibliographes le regardaient comme leur oracle, et c'est ainsi qu'ils l'appelaient, malgré le silence que sa modestie avait exigé d'eux. Les qualités de son cœur égalaient celles de son esprit; son caractère était gai et égal, poli et officieux. Ce littérateur estimable mourut à Paris le 15 octobre 1728, à 88 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° des *Poésies françaises*, in-8°, imprimées en 1716 et 1721; 2° de nouvelles *Poésies*, imprimées à Dijon en 1743, in-8°. Ces deux recueils méritent des éloges; il y a plusieurs vers heureux et quelques morceaux agréables. Le style en est quelquefois prosaïque, et la douce chaleur de la poésie ne s'y fait pas toujours sentir; mais dans ces sortes de collections tout ne peut pas être égal. 3° Des *Noëls bourguignons*, 1720 et 1737, in-8°, que l'on regarde comme un chef-d'œuvre de naïveté; mais il faut être Bourguignon pour la bien sentir. Quand on ne l'est pas, on peut bien trouver grossier ce qui paraît naïf à d'autres. 4° Les tomes 3 et 4 du *Menagiana*, de l'édition de 1715, en 4 vol. in-12, avec une Dissertation curieuse sur le livre *De tribus impostoribus.* Il s'attache à prouver que cette affreuse production n'a jamais existé, du moins en latin. Il peut se faire effectivement que d'abord ce livre ait été imaginaire, et que ceux qu'on a vus depuis n'aient été faits que d'après le titre; mais il paraît que La Monnoye se trompe en croyant qu'il n'existait pas en 1712 : M. Crevenna, citoyen d'Amsterdam, en possédait un exemplaire latin dans sa riche bibliothèque, dont nous avons le Catalogue raisonné en 5 vol. in-4°. Cet exemplaire, de 46 pag. in-8°, porte l'année 1598; il est vrai

que M. Crevenna le croit postérieur à cette date; mais il n'est pas vraisemblable qu'il soit plus récent que la Dissertation de la Monnoye. Il y a cependant des gens qui attribuent cette fraude à Straubius, qui fit imprimer ce livre à Vienne en Autriche en 1753, sur une prétendue ancienne édition qui est très suspecte, et peut-être imaginaire. M. Crevenna a une traduction française qui n'a aucun rapport avec l'exemplaire latin. L'un et l'autre sont des libelles très plats, sans esprit et sans raison, indignes d'attention, et plus encore d'une réfutation sérieuse. (*Voy.* VIGNES Pierre des.) 5° De savantes *Notes* sur la Bibliothèque choisie de Colomiès; 6° des *Remarques* sur les Jugements des savants de Baillet, et sur l'Anti-Baillet de Ménage (*voy.* ce nom); 7° des *Remarques* sur les Bibliothèques de du Verdier et de la Croix-du-Maine; 8° des *Notes* sur l'édition de Rabelais de 1715; elles sont plus grammaticales qu'historiques; 9° c'est à la Monnoye qu'on doit l'*Edition* de plusieurs poèmes français, imprimés chez Coustelier; et le *Recueil de pièces choisies en prose et en vers*, publié en 1714, à Paris, sous le titre de Hollande. On a encore de lui la *Traduction* en vers français de la Glose de sainte Thérèse (*voyez* ce nom), ouvrage qui prouve autant les talents du poète, que son goût pour le langage de la religion et d'une piété tendre. [La Monnoye avait des connaissances très étendues, était en correspondance avec plusieurs savants de l'Europe, et se faisait aimer autant par ses talents, que par sa modestie.]

MONOSZLOI (André), d'une famille noble de Hongrie, fut élevé sur le siége épiscopal de Vesprin, après avoir rempli avec zèle plusieurs autres emplois. On a de lui *De invocatione et veneratione sanctorum*, Tyrnau, 1589, in-4°. Cette matière y est amplement et savamment discutée. Nicolas Gyarmati, ministre réformé, attaqua cet ouvrage; mais Pierre Pazman, depuis cardinal, le fit repentir de sa témérité par une très solide et élégante réfutation, où il mit au néant tout ce que le ministre avait opposé à l'ouvrage du savant et pieux évêque.

MONOYER (Jean-Baptiste), peintre, né en 1635 à Lille, mourut à Londres en 1699. On ne pouvait avoir plus de talent que Monoyer pour peindre les fleurs. On trouve dans ses tableaux une fraîcheur, un éclat, un fini, enfin une vérité qui le dispute à la nature même. Milord Montaigu ayant connu ce célèbre artiste pendant son séjour en France, l'emmena à Londres, où il employa son pinceau à décorer son magnifique hôtel. On a aussi beaucoup de ses tableaux en France. — Antoine MONOYER, son fils, a été son élève et membre de l'académie.

MONPENSIER. *Voy.* MONTPENSIER.

MONRO (Alexandre), célèbre professeur d'anatomie en l'université d'Edimbourg, est auteur de différents traités en anglais très estimés : 1° *Anatomie*, Edimbourg, 1726, et réimprimée plusieurs fois depuis : ce que l'auteur dit des nerfs a été publié en latin à Franeker, 1754, sous le titre d'*Anatome nervorum contracta*. M. Sue a donné

l'Ostéologie de Monro en français, sous ce titre : *Traité de l'ostéologie*, traduit de l'anglais de M. Monro, Paris, 1759, 2 vol. in-fol., avec un grand nombre de planches. C'est un vrai chef-d'œuvre de typographie. 2° *Essai sur les injections anatomiques*, traduit en latin, Leyde, 1741, in-8°; 3° *Examen des remarques* de MM. Winslow, Ferrein et Walthers, sur *les muscles*, Edimbourg, 1752; 4° *Médecine d'armée*, traduite en français par Le Bègue de Presle; 5° il a enrichi les Mémoires de la société d'Edimbourg d'un grand nombre de pièces intéressantes. Il vivait encore en 1765, dans un âge très avancé. Un de ses fils a publié sur l'hydropisie une *Dissertation*, que Savari a traduite en français, Paris, 1760, in-8°, et qui peut être d'un grand secours dans le traitement de cette maladie.

MONS-AUREUS. *Voy* MONT-DORÉ.

MONSIGNANI (Elisæus), natif du Frioul, entra dans la congrégation des carmes, fut nommé quatre fois procureur du père général de l'ordre, et mourut à Rome en 1737, après avoir publié *Bellarium carmelitarum*, Rome, 1715, 1718, 2 vol. in-fol., ouvrage qui a demandé beaucoup de recherches.

† MONSIGNI (Pierre-Alexandre), célèbre musicien français, naquit d'une famille noble à Fauquemberg, dans l'Artois, en 1729. Le florentin Lulli avait introduit en France la musique dramatique; Gluck, Piccini et Sacchini l'y perfectionnèrent et y firent d'heureux imitateurs, tels que Philidor (né en 1726), Duni, Dauvergne, Laborde, Lemonnier et Monsigni. Ce dernier reçut les leçons de Giannotti, italien, et son premier essai fut un petit opéra, *Les Aveux indiscrets*, représenté, en 1759, à la foire Saint-Germain, berceau de l'opéra-comique, dont Monsigni fut un des inventeurs. Cet ouvrage eut un grand succès, et son auteur soutint ensuite sa réputation, malgré la concurrence de Grétry, rival redoutable et jaloux. L'avant-dernier duc d'Orléans lui donna, en 1765, la place de maître-d'hôtel dans sa maison, et Monsigni ayant perdu sa fortune par suite de la révolution, les comédiens du théâtre Favart lui firent, en 1798, une pension de 2,400 francs. Deux ans après, il remplaca Piccini dans l'emploi d'inspecteur au Conservatoire de musique; mais il s'en démit en 1802, et eut pour successeur Martin (et non Martini), espagnol, né à Alicante. Il fut nommé, à la mort de Grétry, en 1813, membre de l'institut, obtint la croix de la Légion-d'Honneur dans la même année, et fut reçu, en 1816, à l'académie des beaux-arts. Monsigni était le doyen des musiciens; il habitait une petite maison au faubourg Saint-Martin, où il mourut le 14 janvier 1817, âgé de 88 ans. On a de lui, outre les *Aveux indiscrets* cités plus haut, les opéras suivants : *Le Roi et le Fermier*, 1762, qui eut plus de deux cents représentations; *Rose et Colas*, 1764; *Le Déserteur*, 1769; l'*Ile sonnante*, 1774 (avec Collé); le *Rendez-vous bien employé*, 1775 (avec Anseaume); la *Belle Arsène*, 1775; *Félix* ou *l'Enfant trouvé*, 1777. Il a composé aussi trois grands opéras, *Aline, reine de Golconde*, 1766; *Pagannis de Marègue*; *Philémon et Baucis* : ces deux derniers opéras n'ont

pas été représentés; la plupart des opéras de Monsigni sont encore joués au théâtre Feydeau. Le principal talent de ce musicien consistait dans la simplicité, l'expression, la mélodie; et Grétry n'a pu s'empêcher de dire : « Monsigni est le plus chantant » des musiciens...... il chante » d'instinct. »

MONSTIER (Artus du), récollet, né à Rouen, employa le temps que ses exercices de religion le laissaient libre, à travailler sur l'histoire de son pays. Il en a composé 5 vol. in-fol. Le 3e, qui traite des abbayes, a paru à Rouen en 1663, in-fol., sous le titre de *Neustria pia*, livre rare. L'auteur était mort en 1662, pendant qu'on imprimait ce volume, ce qui sans doute a empêché les autres de paraître. Les deux premiers traitent des archevêques et évêques, sous le titre de *Neustria christiana;* le 4e des saints, sous le titre de *Neustria sancta;* et le 5e, de différents objets, sous le titre de *Neustria miscellanea.* On a encore du P. du Monstier : 1o *De la sainteté de la monarchie française, des rois très chrétiens, et des enfants de France*, Paris, 1638, in-8o; *La piété française envers la sainte Vierge Notre-Dame de Liesse*, Paris, 1637, in-8o.

MONSTRELET (Enguerrand de), né à Cambrai au XVe siècle, d'une famille noble et ancienne, devint gouverneur de cette ville, et mourut en 1453. Il a laissé une *Chronique ou Histoire curieuse et intéressante des choses mémorables arrivées de son temps*, depuis l'an 1400, où celle de Froissard finit, jusqu'en 1467, Paris, 3 v. in-fol. L'Huillier l'imprima en 1572, 2 vol. in-fol., et Denys Sauvage en donna une édition en 1603. L'auteur y raconte d'une manière simple et vraie, mais très diffuse, la prise de Paris et de la Normandie par les Anglais, les guerres qui éclatèrent entre les maisons d'Orléans et de Bourgogne. Les quinze dernières années de son Histoire sont d'une main étrangère.

MONT. *V.* DUMONT et ROBERT.

MONTAGNE, ou MONTAIGNE (Michel de), naquit au château de ce nom dans le Périgord, le 28 février 1533, de Pierre Eyghem, seigneur de Montagne, d'une famille originaire d'Angleterre, et fut élu maire de la ville de Bordeaux. Son enfance annonça d'heureuses dispositions, son père les cultiva avec beaucoup de soin, et porta ses attentions pour lui jusqu'au scrupule; il ne le faisait éveiller le matin qu'au son des instruments, dans l'idée que c'était gâter le jugement des enfants, que de les éveiller en sursaut. Dès l'âge de 13 ans, il eut fini son cours d'études, qu'il avait commencé et achevé au collége de Bordeaux, sous Grouchy, Buchanan et Muret. Destiné par son père à la robe, il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux; il l'exerça quelque temps, et la quitta ensuite par dégoût pour cette profession. Il parcourut la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie; mais on voit, par la relation qu'il a laissée de ses voyages, qu'il n'avait pas l'esprit observateur, et qu'il était bien plus occupé de plaisirs que des objets qui s'offraient à sa curiosité. Se trouvant à Rome en 1581, il y fut honoré du titre de *citoyen romain;* cette même année, il fut élu maire de Bordeaux, après le

maréchal de Biron. En 1582, les Bordelais l'envoyèrent à la cour pour y négocier leurs affaires. Après deux ans d'exercice, il fut encore continué deux autres années. Il parut quelque temps après aux états de Blois, en 1588. Ce fut sans doute pendant quelques-uns de ses voyages à la cour, que le roi Charles IX le décora du collier de l'ordre de Saint-Michel, *sans qu'il l'eût*, dit-il, *sollicité*. Mais la vanité qui perce dans tous ses écrits rend cette circonstance très douteuse. Après différentes courses, tranquille enfin dans son château de Montagne, il s'y livra tout entier à la philosophie, qui chez lui était une espèce de scepticisme, et une liberté de penser qui ne tenait à rien. Sa vieillesse fut affligée par les douleurs de la pierre et de la colique, et il refusa toujours les secours de la médecine, à laquelle il n'avait point de foi. Il mourut d'une esquinancie, en 1592, à 60 ans. Montagne s'est peint dans ses *Essais*, mais il n'avoue pour l'ordinaire que quelques défauts indifférents, et dont même se parent certaines personnes. Il convient, par exemple, d'être indolent et paresseux, d'avoir la mémoire fort infidèle, d'être ennemi de toute contrainte et de toute cérémonie : « A quoi servirait-il de fuir la servitude » des cours, si on l'entraînait » jusque dans sa tanière? » Quelquefois il lui échappe des aveux plus graves, et ce sont ceux qui rendent le mieux son caractère. « Je suis, dit-il, tantôt sage, » tantôt libertin; tantôt vrai, » tantôt menteur; chaste, im» pudique; puis libéral, prodi» gue, avare; et tout cela selon » que je me vire. » Il ne suivait dans sa morale et dans sa conduite que la raison humaine, ou plutôt l'idée et le caprice du moment, et, fermant les yeux à la lumière de la foi, il flottait sans cesse dans un doute universel : il se plaignait de cette situation pénible, et regrettait la religion qu'une mauvaise philosophie lui avait fait perdre. « Quelle obligation, disait-il, » n'avons-nous pas à la béni» gnité de notre souverain Créa» teur, pour avoir déniaisé notre » croyance de ces vagabondes et » arbitraires opinions, de l'avoir » logé sur l'éternelle base de sa » sainte parole. Tout est flottant » entre les mains de l'homme. » Puis-je avoir le jugement si flexible? » Ailleurs, il se reproche à lui-même que *ses jugements de la veille ne sont jamais ceux du lendemain*. On a de lui : 1° des *Essais*, ouvrage qui a été long-temps le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre des étrangers qui pouvaient savoir le français. Le style n'en est, à la vérité, ni pur, ni correct, ni précis, ni noble; mais il est simple, vif, hardi et naïf. Malebranche prétend que c'est la corruption du cœur humain qui donne de l'attachement pour cette lecture, où elle trouve de quoi se rassurer et se nourrir, où elle reconnaît ses traits propres, et se contemple comme dans un portrait parfaitement ressemblant. Nicole, Pascal, et d'autres hommes célèbres ont porté de ce livre le même jugement. S'il est vrai que le cardinal du Perron l'a appelé le *bréviaire des honnêtes gens*, il ne peut, par *honnêtes gens*, qu'avoir entendu les gens du beau monde, qui effectivement le lisaient alors avec autant d'assiduité que les prêtres

lisaient leur *bréviaire*. Le célèbre Huet l'a bien mieux défini, *le bréviaire des honnêtes paresseux et des ignorants studieux qui veulent s'enfariner de quelque connaissance du monde et de quelque teinture des lettres*. Jamais auteur ne s'est moins gêné en écrivant que Montagne. Il lui venait quelques pensées sur un sujet, et il se mettait à les écrire : mais si ses pensées lui en amenaient quelque autre qui eût le plus léger rapport avec les premières, il suivait cette nouvelle pensée tant qu'elle lui fournissait quelque chose, revenait ensuite à sa matière, qu'il quittait encore, et quelque fois pour n'y plus revenir. Il effleure tous les sujets, hasardant le bon pour le mauvais, et le mauvais pour le bon, sans s'attacher ni à l'un ni à l'autre : de là les inconséquences et les contradictions sans nombre dont les *Essais* fourmillent; de là le désordre dans les choses comme dans la manière. Ce sont des digressions, des écarts continuels, des passages grecs, latins, italiens. Malebranche l'appelle un *pédant à la cavalière*, parce qu'il prend avec son lecteur un ton de cavalier qui le distingue des pédants ordinaires. Sa liberté dégénère en licence : vrai cynique, il nomme toutes les choses par leur nom, brave tout et s'égaie de tout. Après cela on se demanderait d'où vient la grande vogue de ce livre, si, comme nous venons de l'observer, tout ouvrage, d'accord avec la perversité de l'homme, ne devait naturellement en avoir. Les meilleures éditions de ses *Essais* sont celles de Bruxelles, 1659, 3 vol. in-12; de Coste, 1725, en 3 vol. in-4°, avec des notes, diverses lettres de Montagne, la préface de mademoiselle de Gournai, et un supplément, 1740, in-4°. En 1782, l'imprimeur Bastien a donné à Paris une édition des *Essais*, 2 vol. in-8°, où il se plaint beaucoup de l'altération du texte dans les éditions précédentes; comme si c'était une espèce de bible dont la lettre fût sacrée. Ces altérations, s'il y en a, sont fort peu importantes, et personne ne s'est plaint jusqu'ici de n'avoir pas entendu Montagne. Ce philosophe a donné une traduction française, in-8°, de la *Théologie naturelle* de Raimond de Sebonde, auteur espagnol; et une édition, in-8°, de quelques ouvrages d'Etienne de la Boëtie, conseiller au parlement de Bordeaux, son ami. Ses *Voyages en Italie* ont été imprimés en 1772, par les soins de M. de Querlon, en 1 vol. in-4°, 2 vol. in-12, et en 3 vol. petit in-12, avec des notes. La découverte du manuscrit de ces Voyages, enseveli dans l'oubli pendant 180 ans, est due au hasard, mais ce n'est point un hasard heureux pour Montagne, car il a nui à sa gloire. On se tromperait beaucoup si l'on croyait y trouver des observations savantes sur les antiquités de l'Italie, sur l'histoire naturelle, etc. Montagne n'en parle pas, parce que, dit-il, les autres en ont assez parlé. Pour dédommager le lecteur d'un silence si peu attendu de la part d'un philosophe observateur, Montagne parle très amplement de sa santé et des différentes situations physiques où il se trouva. Il nous apprend « que tel jour il eut » une colique très violente, » qu'elle dura quatre heures; » que tel autre il urina beau-

» coup dans le bain, sua plus » qu'à l'ordinaire, et fit quelque » autre évacuation; que dans » tel lieu il eut la migraine, » dans tel autre un mal de » dents, etc. » Ceux qui sont curieux d'apprendre tout ce qui se passa dans ce voyage à la gloire de Montagne, sauront que dans tous les lieux fréquentés, il a soin de laisser le cartel de ses armes. Dans les auberges, ce n'est pas à l'hôte qu'il le donne, c'est à l'auberge même, afin qu'il reste quand même la maison changerait de maître. A Lorette, il sollicite et il obtient de pouvoir placer dans la chapelle un tableau ou groupe de quatre figures d'argent, celle de Notre-Dame, la sienne, celle de sa femme et celle de sa fille. Il y a cent prétentions de ce genre. Mais la dernière peut paraître étonnante dans un philosophe. Ce qui surprend encore davantage, c'est qu'arrivé à Lorette, Montagne y fit ses dévotions, et ce qui serait incroyable, s'il ne nous l'apprenait lui-même, c'est qu'il y a été convaincu de la certitude des miracles que Dieu y opère par l'intercession de la sainte Vierge. « Il y avait » dit-il, en même temps là, Mi» chel Marteau, seigneur de la » Chapelle, Parisien, jeune » homme très riche, avec grand » train; je me fis fort particu» lièrement et curieusement ré» citer, à lui, et à aucuns de sa » suitte, l'événement de la gué» rison d'une jambe, qu'il di» soit avoir eue de ce lieu; il » n'est pas possible de mieux ni » plus exactement former l'effet » d'un miracle. Tous les chi» rurgiens de Paris et d'Italie » s'y étoient faillis; il y avoit » despandu (dépensé) plus de » trois mille escus: son genou » enflé, inutile et très doulou» reu, il y avoit plus de trois » ans, plus mal, plus rouge, en» flammé et enflé, jusques à lui » donner la fièvre; en ce même » instant, tous autres médica» ments et secours abandonnés, » il y avait plusieurs jours; dor» mant tout-à-coup, il songe » qu'il est guéri, apèle ses jans, » se lève, se promène, ce qu'il » n'avait faict oncques puis son » mal; son genou désenfle, la » peau flétrie tout autour du » genou, et comme morte, lui » alla toujours depuis en amen» dant, sans nul autre sorte » d'eide, et alors il étoit en cet » état d'entière guérison, étant » revenu à Lorette; car c'étoit » d'un autre voyage d'un mois » ou deus auparavant, qu'il » étoit guéri, et avoit été ce» pandant à Rome aveq nous. » De sa bouche et de tous les » siens, il ne s'en peut tirer » pour certain que cela. » Montagne, lorsqu'il croyait à ce miracle, était âgé de 50 ans, et avait fait ses *Essais*. [Il a paru, en 1819, un ouvrage intitulé le *Christianisme de Montaigne*, par M. L..... L'auteur, en réunissant des passages relatifs à la religion, ou même traduits de la théologie de Sebonde, et en exhumant du journal du gentilhomme voyageur quelques actes d'une piété non exempte de superstition, en a fait presque un chrétien religieux et dévot. Comment donc nos grands philosophes le mettent-ils au nombre de leurs confrères? Ce bon homme avait des préjugés, il doit être rayé du catalogue. M. Victorin Fabre a donné de Montaigne un *Eloge* (1812) qui a été couronné à l'acad. de Paris.]

MONTAGU (Jean de), vidame du Laonnais, fils d'un maître des comptes du roi de France, eut la principale administration des affaires sous Charles V et sous Charles VI. Celui-ci lui confia la surintendance des finances, emploi qui lui procura de grands biens et encore plus d'ennemis. Montagu, né avec un esprit emporté et superbe, se fit revêtir de la charge de grand maître de France en 1408, obtint l'archevêché de Sens et l'archevêché de Paris pour deux de ses frères, et du haut de sa grandeur il méprisa et irrita les premières personnes du royaume. Le duc de Bourgogne, de concert avec le roi de Navarre, qui détestait en lui son attachement pour la reine et pour la maison d'Orléans, lui imputèrent divers crimes, et le firent arrêter comme coupable, en 1409, pendant la maladie de Charles VI. Il eut la tête tranchée aux Halles de Paris, le 17 octobre de la même année. Son crime le plus avéré fut d'avoir détourné à son profit quelques parties des finances. Sa mémoire fut réhabilitée trois ans après, à la prière de Charles de Montagu, son fils, lequel fut tué en 1415 à la bataille d'Azincourt. Les célestins de Marcoussi, dont Jean avait fondé le monastère, obtinrent le corps de leur bienfaiteur, lui firent de magnifiques funérailles, et lui érigèrent un tombeau, monument de ses malheurs et de leur reconnaissance.

† MONTAGUE (Lady Marie Wortley), naquit à Thorosby, dans le comté de Nottingham, en 1694. Son père, le duc de Kingston, lui fit donner la même éducation qu'à ses fils, et elle apprit avec succès le grec, le latin, le français, l'allemand, l'italien, les belles-lettres, la philosophie, etc. Avec de telles connaissances, il est rare qu'une femme douée, comme l'était lady Montague, d'une imagination très vive, ne devienne romanesque et pédante. En 1712, elle épousa lord Edouard Wortley, riche héritier et fils d'une de ses amies, et le suivit dans son ambassade de Constantinople. Avant de joindre son mari, lady Montague visita la Hollande, l'Allemagne et la Hongrie. Arrivée à Constantinople, elle apprit en un an la langue turque, et obtint du sultan, Achmet III, la permission de voir le sérail, où elle se lia d'amitié avec la sultane Fatima, célèbre par sa beauté. Dans une petite ville, Bellegrad, à quatre lieues de Constantinople, elle connut, pour la première fois, l'*inoculation* de la petite vérole, en apprit les procédés, fit inoculer son fils, et introduisit ensuite ce procédé en Europe. En retournant en Angleterre avec son époux, elle débarqua d'abord en Afrique, se rendit à Tunis, et vit près de cette ville les ruines de la patrie d'Annibal. A Londres, elle se montra à la fois, *whig*, *freethinker*, *bleustocking*, poète et philosophe. Sa maison était le rendez-vous des hommes de génié les plus célèbres, tels que Pope, Addisson, Steale, Young, etc. Mais le parti des *thorys* ayant triomphé, lady Montague fut abreuvée d'amertume. S'étant permis quelques plaisanteries sur la difformité de son ami Pope, celui-ci y répondit par des traits aussi spirituels que piquants et satiriques. Par toutes ces raisons, elle engagea son mari à passer en Italie, où elle demeura vingt-deux ans, et ne rê-

tourna en Angleterre qu'en 1761, et lorsqu'elle devint veuve. Comme elle traversait la France, quelqu'un faisant devant elle l'éloge des lettres de madame de Sévigné : « elles sont fort jolies, » répondit-elle, mais dans 40 ans » les miennes ne seront pas moins » recherchées... » Un an après que lady Montague fût rentrée dans sa patrie, elle mourut le 21 août 1762, âgée de 73 ans. Miss Henriette Juge lui éleva, dans la cathédrale de Litchfield, un monument en marbre, où l'on voit la beauté versant des larmes sur le tombeau. En 1763 et 1767, il parut à Londres deux mauvaises éditions des lettres de cette dame. La meilleure édition anglaise de ses *OEuvres*, contenant *des lettres, des fragments* et *des poésies*, fut faite à Londres, en 1803, en 5 vol. et d'après les originaux. On les a traduites en français, Paris, 1804, 4 vol. in-12. On cite encore deux traductions de ses *Lettres*, dont la plus estimée est celle d'Anson, Paris, 1805, 2 vol. in-12, avec ses *Poésies*, traduites par M. Germain Garnier. On a voulu comparer, mais sans fondement, les lettres de lady Montague avec celles de madame de Sévigné. Le mérite de celle-ci consiste dans la grâce, la clarté et l'élégance, et surtout le naturel; lady Montague se distingue par des pensées profondes, par la sagacité des vues, par des connaissances classiques, par une critique fine et piquante, quoique le style manque souvent de naturel. Ses poésies supposent aussi du talent, mais l'auteur dédaignait de s'assujétir aux règles. Quant à son caractère, nous répèterons ce qu'en a judicieusement dit M. Fiévé. « A seize ans, » elle regrette de n'être pas homme; à trente ans, elle demande » déjà dix années de moins; mère » de famille, elle fait l'éloge » du célibat. La toilette des » Françaises lui paraît ridicule, » et tant qu'elle a l'espoir de » plaire, elle tire ses modes de » France. A soixante huit ans, » il y avait déjà huit années » qu'elle n'avait osé se regarder » dans un miroir; et lorsqu'on » venait lui rendre visite, elle » recevait en domino et en masque. Ses vœux les plus ardents » étaient qu'aucune de ses petites-filles ne lui ressemblât par » l'esprit et le caractère; enfin, » dans ses vieux jours, en voyant » passer une villageoise, elle regrettait de n'avoir pas été toute » sa vie ignorante et sans ambition. »

MONTAGU, ou MONTAGUE. *Voyez* WORTLEY.

MONTAGUE, ou MONTAIGU (Charles), comte de Hallifax, fils de George Montague, comte de Northampton, montra de bonne heure une grande facilité à s'exprimer éloquemment. Cet avantage lui servit dans les chambres des communes, où il parla avec chaleur pour Guillaume III. Ce monarque, étant parvenu à la couronne d'Angleterre, le récompensa de son zèle par une pension, et par les charges de commissaire du trésor, de chancelier de l'échiquier, et de sous-trésorier. Ce fut lui qui donna la première idée des billets de l'échiquier, si commodes dans le commerce d'Angleterre. Après la mort de Guillaume, il travailla sous la reine Anne à avancer et à soutenir la réunion entre l'Angleterre et l'Ecosse, et à faire fixer la succession à la couronne dans la maison de Hanovre. Le ministère ayant changé, il fut disgra-

cié par la reine; mais après la mort de cette princesse, il fut un des régents du royaume, jusqu'à l'arrivée de Georges Ier, qui le décora des titres de comte de Hallifax, de conseiller privé, de chevalier de la Jarretière, et de premier commissaire du trésor. Il mourut en 1715. On a de lui un poème intitulé l'*Homme d'honneur;* et d'autres ouvrages en anglais, en vers et en prose.

MONTAIGNE. *V.* MONTAGNE et MONTAN (Philippe).

MONTAIGNES. *Voyez* SIRMOND.

MONTAIGU (Guérin de), 13e grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait alors à Ptolémaïde, était de la province d'Auvergne. Il mena du secours au roi d'Arménie contre les Sarrasins, se signala à la prise de Damiette en 1219, et mourut en 1230, regretté de tous les princes chrétiens.

MONTAIGU (Giles Aicelin de), évêque de Térouane, chancelier de France et proviseur de Sorbonne, sous le règne du roi Jean, fut garde-des-sceaux de ce prince pendant sa prison en Angleterre. Mais ayant refusé de sceller les dons indiscrets que le monarque faisait à des seigneurs anglais, il fut congédié. Le roi Jean le rappela ensuite avec honneur, et le fit décorer de la pourpre par le pape Innocent VI, en 1301. Il rendit des services importants à la France, par sa prudence et par sa sagesse. Cet illustre prélat mourut à Avignon en 1378, après avoir travaillé à la réforme de l'université de Paris.

MONTAIGU (Pierre), frère du précédent, appelé *le cardinal de Laon*, fut proviseur de Sorbonne après lui, et rétablit le collége de Montaigu, qui tombait en ruine. Ce collége avait été fondé à Paris, en 1314, par Gilles Aicelin de MONTAIGU, archevêque de Rouen, de la même famille que les précédents. Pierre mourut à Paris en 1389, regretté des gens de bien.

MONTAIGU (Richard de) théologien anglais, s'acquit dans le parti protestant une grande réputation par ses ouvrages. Le roi Jacques Ier le chargea de purger l'Histoire ecclésiastique des fables dont quelques écrivains, plus pieux qu'éclairés, l'avaient remplie. Ce prince le connaissait très capable de s'acquitter de ce travail. Montaigu publia, en 1622, son livre intitulé: *Analecta ecclesiasticarum exercitationum*, in-fol. Son mérite le fit nommer évêque de Chichester en 1628, puis de Norwich en 1638. Ce prélat pensait en tout comme l'Eglise catholique, à laquelle il se serait réuni, si sa mort, arrivée en 1541, ne l'avait empêché d'exécuter cette résolution. Il était assez habile dans la langue grecque. Il traduisit 214 *Lettres* de saint Basile, et celles du patriarche Photius. On a de lui d'autres ouvrages pleins d'érudition.

MONTALBANI (Ovide), professeur en médecine et astronome du sénat de Bologne, naquit vers 1602, et mourut septuagénaire. On a de lui: *Index plantarum*, 1624, in-4°. C'est la description des plantes qu'il avait séchées, collées sur du papier, et qu'il avait distribuées en 4 gros vol.; 2° *Bibliotheca botanica*, sous le nom de Bumaldi, 1627, in-4°. Il la publia sous ce nom, afin de pouvoir se louer à l'ombre de ce voile. On l'a réimprimée à La Haye en 1740, à la suite

de la Bibliothèque botanique de Jean François Séguier. 3° *Epistolæ de rebus in bononiensi tractu indigenis*, 1634, in-4°; 4° *Cenotaphia clarorum doctorum bononiensium*, 1640, in-4°; 5° *Arboretum libri duo*, 1668, in-fol.; Francfort, 1690, in-fol.

MONTALEMBERT (André de), seigneur d'Essé et de Panvilliers, né en 1483, se signala de bonne heure par sa valeur. Il fit ses premières armes à la bataille de Fornoue, en 1495, et continua de se distinguer dans toutes les guerres de Louis XII. Sa bravoure était si connue, que François Ier le choisit, dans un tournoi, pour un de ceux qui devaient soutenir l'effort des quatre plus rudes lances qui se présenteraient. En 1536, il se jeta avec une compagnie de chevau-légers dans Turin menacé d'un siége, et n'en sortit que pour aller emporter Ciria par escalade. L'année 1543, il défendit Landrecies contre une armée commandée par l'empereur Charles-Quint, et donna le temps à l'armée française de venir le dégager. Après la mort de François Ier, il fut envoyé en Ecosse par Henri II. Il mit le siége devant Hédington, tailla en pièces les Anglais, et en moins d'un an il leur enleva tout ce qu'ils possédaient dans ce royaume. Henri II, qui avait besoin de son bras dans son royaume, le rappela en France, et s'en fit accompagner à la guerre du Boulonais contre les Anglais. Ambleteuse, place forte, ayant été prise d'assaut, le généreux Montalembert sauva de la fureur du soldat les femmes et les filles qui réclamèrent sa protection. La paix ayant été conclue en 1550, ce général se retira dans une de ses terres en Poitou. Il défendit ensuite Térouane contre Charles-Quint, et y fut tué le 12 juin 1553.

† MONTALEMBERT (Marc-René, marquis de), général français, né à Angoulême le 16 juillet 1714. Sa famille, noble et ancienne, lui donna une éducation conforme à sa naissance; il suivit de bonne heure la carrière des armes, se distingua aux siéges de Kehl et de Philisbourg, et dans la guerre de Bohême. Lorsque la paix vint mettre fin à ses travaux militaires, Montalembert se livra tout entier à l'étude de sciences, pour lesquelles il avait toujours senti un grand penchant. L'académie l'admit dans son sein en 1747, et le nouveau membre y présenta plusieurs *Mémoires* importants. Il fut attaché, pendant la guerre de sept ans, à l'état-major des armées russe et suédoise; eut part aux plans des généraux alliés, et leur rendit d'utiles services. Vers 1750, il avait établi dans le Périgord et l'Angoumois des forges importantes qui fournirent bientôt à notre marine des canons et des projectiles de toute espèce. Principalement occupé de l'étude de la fortification, il crut remarquer des imperfections dans le système adopté par Vauban, et se proposa de publier lui-même un ouvrage sur ce sujet; le duc de Choiseul, craignant que les ennemis de la France ne profitassent des idées de Montalembert, lui demanda son manuscrit, et le tint caché jusqu'en 1776. Le corps du génie, attaché à l'ancien système, désapprouva celui de Montalembert, parce qu'il était nouveau; celui-ci répondit victorieusement à leurs objections, par la construction d'un fort de bois qu'il fit élever

en 1779 à l'île d'Aix, dont la solidité et la perfection ne le cédaient en rien à un autre qui aurait coûté beaucoup plus cher. A l'époque de la révolution, il en embrassa les principes, et quoique sa fortune eût beaucoup souffert par l'impression de ses ouvrages et les expériences qu'il avait tentées dans l'intérêt des sciences, il abandonna pour les besoins de l'état une pension qui lui avait été faite. Craignant que la qualité de noble ne le rendît suspect aux révolutionnaires, il passa en Angleterre avec sa femme, mademoiselle de Comarieu, qu'il y abandonna après pour revenir à Paris, où il profita de la loi du divorce, et épousa la fille d'un apothicaire. Le séquestre avait été apposé sur ses biens; cette conduite lui en obtint la levée; et, pour payer ses créanciers, il vendit sa terre en Angoumois contre des assignats, qui n'améliorèrent pas sa fortune. Il mourut d'hydropisie le 29 mars 1800, âgé de 86 ans. Les ouvrages qu'il a laissés, sont: 1° *La Fortification perpendiculaire de l'art défensif supérieur à l'offensif*, Paris, 1776-96, 11 vol. in-4°, avec un grand nombre de planches. On trouve rarement cet ouvrage complet; 2° différents *Mémoires*, ou *Correspondances pendant la guerre de 1757*, Londres, 1777, 3 vol. in-8°; 3° *Relation du siége de St.-Jean-d'Acre*, 1798, in-8°; 4° *Mémoire historique sur la fonte des canons*, 1758, in-4°. Il faut ajouter à ces écrits plusieurs Mémoires lus à l'académie, et quelques comédies, telles que *La Statue*, *La Bergère de qualité*, *La Bohémienne supposée*, ainsi que des *poésies légères*, remarquables par le goût et la facilité. On peut consulter pour plus de détails la *Notice sur Montalembert*, de Lalande, insérée dans le *Magasin encyclopédique*, 6e année, tome 1er, pages 123-29; et son *Eloge historique*, par Delisle-de-Sales et le comte de la Rosière, Paris, 1801, in-4°. Son buste a été exécuté par le sculpteur Bonvallet.

MONTALTE (Louis): c'est le nom sous lequel s'est déguisé Pascal, lorsqu'il a fait paraître les *Lettres provinciales*, n'osant avouer une production qu'il savait bien n'être pas celle de la candeur, de la charité et de la vérité.

MONTAMY (Didier-François d'Arclais, seigneur de), né en Basse-Normandie, amateur éclairé des beaux-arts, mourut à Paris en 1794, âgé de 92 ans. Il est auteur des ouvrages suivants: 1° *La Lithogiognosie*, traduite de l'allemand de Pott, 1753, 2 vol. in-12; 2° *Traité des couleurs pour la peinture en émail et sur la porcelaine*, précédé de l'*Art de peindre sur l'émail*; imprimé à Paris en 1765, in-12. Diderot, auquel il le remit en mourant, en a été l'éditeur, et l'a augmenté.

MONTAN, né à Ardaban dans la Mysie au 2e siècle, fut un insensé qui joua le prophète. Il prétendit que Dieu avait voulu sauver le monde par Moïse et par les prophètes; qu'ayant échoué dans ce dessein, il s'était incarné; et que n'ayant pas encore réussi, il était descendu en lui par le moyen du Saint-Esprit, et dans deux prophétesses, Priscille et Maximille, toutes deux femmes de qualité, mais de mauvaise vie, qui abandonnèrent leurs maris pour suivre ce nouveau prophète. Destiné (comme

le prétendent être tous les illuminés) à réformer les abus, et à tirer les fidèles de l'enfance où ils avaient vécu jusqu'alors, Montan faisait plusieurs carêmes, regardait les secondes noces comme illicites, ordonnait de ne point fuir la persécution et de refuser la pénitence à ceux qui étaient tombés. L'austérité apparente de ses mœurs servit beaucoup à accréditer les délires de son esprit. Ses disciples furent appelés *Montanistes*, de son nom, et *Pépuzéniens*, à cause de la petite ville de Pépuzium, dans la Phrygie, dont ils avaient fait leur chef-lieu, et qu'ils nommaient *Jérusalem*. Eusèbe dit que Montan et Maximille tombèrent dans le désespoir et se pendirent. Saint-Apollinaire d'Hiéraple fut le plus zélé adversaire des montanistes, qui, ainsi que leur maître, étaient enthousiastes jusqu'à la démence. Ils furent condamnés et excommuniés par le concile d'Hiéraple avec Théodose le Corroyeur. Leurs erreurs ont été réfutées par divers auteurs sur la fin du second siècle; par Miltiade, savant apologiste de la religion chrétienne; par Astérius Urbanus, prêtre catholique, et par Eusèbe, dans son Histoire ecclésiastique, liv. 5, chap. 15 et 16. Ces écrivains reprochèrent tous à Montan et à ses prophétesses les accès de fureur et de démence dans lesquels ces visionnaires prétendaient prophétiser, indécence dans laquelle les vrais prophètes ne sont jamais tombés, la fausseté de leurs prophéties, démontrée par l'événement, l'emportement avec lequel ils déclamaient contre les pasteurs de l'Église qui les avaient excommuniés, l'opposition qui se trouvait entre leur morale et leurs mœurs, leur mollesse, leur mondanité, les artifices dont ils se servaient pour extorquer de l'argent de leurs prosélytes. Ces sectaires se vantaient d'avoir eu des martyrs de leur croyance; mais Astérius Urbanus leur soutint qu'ils n'en avaient jamais eu; que, parmi ceux qu'ils citaient, les uns avaient donné de l'argent pour sortir de prison, les autres avaient été condamnés pour des crimes. Ils trompèrent pour un moment le pape Victor, mais il ne tarda pas à les connaître. *Voyez* VICTOR.

MONTAN, archevêque de Tolède vers 530, aussi pieux que savant, fut en butte à la calomnie. On dit qu'ayant été accusé d'impudicité, il prouva son innocence en tenant, pendant la célébration des saints mystères, des charbons ardents dans son aube, sans qu'elle en fût brûlée. (*Voyez* Pierre IGNÉE.) Il nous reste de lui deux *Épîtres* qui décèlent beaucoup de savoir et de piété.

MONTAN (Jean-Baptiste). *Voyez* MONTANUS.

MONTAN (Philippe), ou plutôt PHILIPPE DE LA MONTAIGNE, savant docteur de Sorbonne, natif d'Armentières, était bon critique, et se distingua autant par ses mœurs et sa piété que par sa science. Il vécut dans le célibat et ne fut point élevé aux ordres sacrés. Il enseigna le grec avec réputation dans l'université de Douai, où il fonda trois bourses pour de pauvres écoliers, et où il mourut l'an 1567, âgé de plus de 80 ans. Erasme était son ami. On lui doit la révision de quelques traités de saint Jean Chrysostôme et la traduction du grec en latin des *Commentaires* de

Théophilacte, archevêque d'Acride, sur les Evangiles, les Epîtres de saint Paul et plusieurs petits prophètes, Bâle, 1554 et 1570.

MONTANARI (Germiniano), astronome de Modène, enseigna les mathématiques à Bologne avec réputation, et y mourut vers la fin du XVII^e^ siècle. On a de lui : 1° une *Dissertation sur les comètes*, en latin; 2° *De la manière de faire des observations astronomiques*; 3° *Discours sur les étoiles fixes qui ont disparu, et sur celles qui ont commencé à paraître*, etc. Bien des savants sont persuadés que ces prétendues étoiles fixes n'étaient que des météores qui avaient pris quelque consistance. (*Voy.* les Observations philos., n° 138, 207.) Montanari avait adopté plusieurs idées de Gassendi, mais, n'ayant pas son génie, il les défendait plus mal que lui.

MONTANUS. *Voyez* NÉRON.

MONTANUS, ou MONTI (Jean-Baptiste), né à Vérone en 1498, d'une famille noble, pratiqua et enseigna la médecine à Padoue, avec une réputation extraordinaire. Il fut même regardé comme un second Galien. On a de lui : 1° *Medicina universa*; 2° *Opuscula varia medica*, in-fol. 3° *De gradibus et facultatibus medicamentorum*, in-8°; 4° *Lectiones in Galenum et Avicennam*, in-8°; et d'autres ouvrages qui eurent un succès distingué de son temps, mais qui ne répondent pas à sa grande célébrité. Il a cultivé aussi la poésie, et a eu des liaisons avec les beaux esprits de son siècle. Il mourut en 1551, à 53 ans.

MONTANUS. *Voyez* ARIAS.

MONTARGON (Robert-François de), dit le Père HYACINTHE *de l'Assomption*, augustin de la place des Victoires, né à Paris le 27 mai 1705, se distingua dans la chaire. Le roi Stanislas de Pologne l'honora du titre de son aumônier, en témoignage de sa satisfaction d'un Avent qu'il avait prêché devant ce prince. Il périt malheureusement à Plombières, dans la crue d'eau qu'éprouva cette ville la nuit du 24 au 25 juillet 1770. On compte parmi ses ouvrages : 1° le *Dictionnaire apostolique*, 12 vol. in-8°, et 14 vol. in-12; 2° le *Recueil d'éloquence sainte*, 1 vol. in-12; 3° l'*Histoire de l'institution de la fête du Saint-Sacrement*, 1 vol. in-12. Le P. Bertholet en a donné une plus ample. (*Voy.* BERTHOLET.) Le *Dictionnaire apostolique* de Montargon est un répertoire utile; et il le serait davantage, si l'auteur avait eu plus de goût et un style moins incorrect.

MONTARROYO MASCARENHAS (Freyre de), né à Lisbonne en 1670, d'une famille noble, voyagea dans presque toute l'Europe. Il servit ensuite en qualité de capitaine de cavalerie, depuis 1704 jusqu'en 1710. Il quitta le métier de la guerre pour se livrer à l'étude. Ce fut lui qui introduisit le premier en Portugal l'usage des *gazettes* : en quoi on peut douter qu'il ait rendu service à cette nation, qui, du temps d'Emmanuel et de Jean III, ne connaissait rien de cela, et qui a bien dégénéré depuis qu'elle a ce qu'on appelle des *gens de lettres*. Il mourut en 1730. Ses ouvrages sont : 1° les *Négociations de la paix de Riswick*, 2 v. in-8°; 2° *Histoire naturelle, chronologique et politique du monde*; 3° *La Conquête des Onizes*, peuple du Brésil, in-4°; 4° *Relation*

*de la bataille de Peterwaradin*, in-4°; 5° *Evénements terribles arrivés en Europe en* 1717, in-4°; 6° *Détails des progrès faits par les Russes contre les Turcs et les Tartares*, in-4°, etc.

MONTAUBAN (Jacques Pousset de), avocat et échevin de Paris, mort en 1685, est auteur de quelques pièces de théâtre. Il était lié avec Despréaux, Racine et Chapelle.

MONTAULT (Philippe de), duc de Navailles, pair et maréchal de France, d'une famille ancienne, fut reçu page chez le cardinal de Richelieu en 1635, à l'âge de 14 ans. Instruit par ce célèbre cardinal, il abjura le calvinisme. Il parvint ensuite aux premiers grades militaires, et fut toujours très attaché au cardinal de Richelieu et au cardinal Mazarin. Il commanda l'aile gauche de l'armée française à la bataille de Senef, obtint le bâton de maréchal de France, le cordon de l'ordre du Saint-Esprit, la place de gouverneur du duc d'Orléans, depuis régent du royaume, et mourut à Paris en 1684, à 63 ans. Ses *Mémoires* ont été imprimés en 1701, in-12. L'auteur écrit en homme de qualité, avec une simplicité noble et élégante; il n'y manque que des faits curieux.

MONTAUSIER. *V.* S^te^ MAURE.

MONTAZET (Antoine de Malvin de), archevêque de Lyon, naquit au diocèse d'Agen en 1712. Etant entré dans l'état ecclésiastique, il devint grand vicaire de M. Fitz-James, évêque de Soissons, qui lui procura la place d'aumônier du roi, et qui lui inspira probablement sa manière de voir sur les contestations de l'Eglise. Toutefois, M. de Montazet ne manifesta pas tout de suite ses sentiments à cet égard. Nommé à l'évêché d'Autun en 1748, il parut réuni de vues avec ses collègues à l'assemblée du clergé de 1755, et fut des plus ardents à solliciter la justice du roi contre les entreprises des parlements. Mais le ministère de la feuille ayant changé peu après, l'évêque d'Autun parut changer aussi, et on profita de ces dispositions. La cour voulait faire cesser l'espèce d'excommunication portée par M. de Beaumont contre les hospitalières. On imagina de recourir à la primatie de Lyon, et le cardinal de Tencin étant mort, on nomma à ce siége l'évêque d'Autun, à condition, dit-on, qu'il lèverait les censures. Celui-ci se prêta à ce désir de la cour, et, même avant d'avoir obtenu ses bulles, il cassa l'ordonnance de l'archevêque de Paris. Cette complaisance rendit le prélat cher au parti qui protégeait ces filles; mais en même temps elle excita de grandes plaintes dans le clergé. Pour se justifier, l'archevêque de Lyon publia, en 1760, une *Lettre à l'archevêque de Paris*, où il rend compte de ses procédés et de ses motifs. Cet écrit avait été rédigé, à ce qu'on dit, par Hooke et Mey. Il fut question plus d'une fois de cette affaire dans les assemblées provinciales et générales du clergé; mais la cour empêcha qu'il ne fût pris aucune détermination contre un prélat qui avait favorisé ses vues. Depuis, l'archevêque suivit constamment les mêmes errements. En 1764, il rendit encore une ordonnance où M. de Beaumont n'avait pas voulu intervenir. Il s'entourait à Lyon des plus zélés appelants, et y fit venir successivement les

dominicains Lambert, Caussanel et Chaix, et les oratoriens Valla, Guibaud et Labat..... Il suivait principalement pour les affaires ecclésiastiques les conseils de Mey; et on a cru que plusieurs des écrits publiés par le prélat étaient de ce canoniste. On a entre autres du primat, car on ne l'appelait plus qu'ainsi, une *Instruction pastorale* contre Berruyer, en 1763, des *Mandements* sur le jubilé et pour les carêmes, et une *Instruction sur les sources de l'incrédulité*, en 1776. Il paraît que le fond de celle-ci lui fut fourni par le P. Lambert, et que l'archevêque ne fit qu'abréger le travail naturellement diffus du dominicain. Il eut fort à cœur de renouveler tous les livres liturgiques de son diocèse, afin qu'il n'y restât rien de contraire à ses sentiments. Il donna successivement un Catéchisme, un Rituel, un Bréviaire, une Théologie et une Philosophie, qui essuyèrent tous plus ou moins de contradiction. Le Catéchisme fut attaqué dans une *critique* imprimée, que l'archevêque condamna par un long Mandement du 6 novembre 1772; c'est une apologie de la doctrine augustinienne sur plusieurs points. Le nouveau Bréviaire parut en 1776, et le chapitre primatial l'accepta par une délibération du 13 novembre 1776. Cependant on publia peu après des *Motifs de ne point admettre la nouvelle liturgie*, écrit que le parlement de Paris condamna au feu, le 7 février 1777, sur le réquisitoire de M. Séguier. On ne peut se dissimuler qu'un tel traitement n'était guère en proportion avec le délit; l'auteur des *Motifs* pouvait avoir mal raisonné, et était peut-être trop vif; mais le réquisitoire n'était pas non plus modéré. Il faut bien convenir que le parlement, en cette occasion, comme en quelques autres, voulut soutenir un prélat en qui il avait trouvé des dispositions à le seconder. C'est ce qui explique encore pourquoi il donna gain de cause à l'archevêque dans le long procès qu'il suscita à son chapitre, pour le forcer à abandonner ses anciens usages. Il est à croire que sans ce motif on aurait laissé les comtes de Lyon dans la possession immémoriale où ils étaient, d'autant plus que les changements proposés par le prélat ne paraissaient ni nécessaires ni utiles. Sa *Philosohie* vit le jour en 1783, et son *Rituel* en 1787. La première avait été rédigée par le P. Valla, de l'Oratoire, le même que l'archevêque avait aussi chargé de composer une Théologie. Celle-ci, qui fut publiée en 1784, en 6 vol., est la plus fameuse des productions auxquelles M. de Montazet a attaché son nom. Prônée par le parti qui l'avait produite, elle a paru à d'autres se sentir du vice de son origine. Quoique l'archevêque n'eût pas permis, dit-on, à l'auteur de développer toutes ses idées, cependant il en restait encore assez pour motiver les réclamations qui se firent entendre. On y remarqua des réticences sur des points importants, et un langage trop conforme à celui des appelants sur quelques matières. Ce fut l'objet de quatre lettres qui parurent, en 1786, sous le titre d'*Observations sur la Théologie de Lyon*, par l'abbé Pey. Les prêtres de Saint-Sulpice, qui tenaient le séminaire Saint-Irénée, furent obligés d'enseigner cette théologie. D'abord

ils suppléèrent aux omissions par des cahiers dictés; mais l'archevêque leur ayant interdit ce moyen, ils furent réduits à se contenter d'observations et d'additions verbales. A sa mort, on cessa de l'enseigner dans son diocèse. Depuis, on la répandit avec soin en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Portugal. C'était dans le temps où l'on cherchait à opérer une révolution dans l'enseignement de ces pays. La Théologie de Lyon parut propre à seconder ces vues. Ricci la propagea en Toscane; Molinelli la commenta à Gênes; on l'adopta aussi à Naples; d'un autre côté, elle fut même attaquée par un journal de la Belgique. On dit qu'il en parut une *Défense* en 1 volume. Nous ne l'avons pas vue, mais une lettre d'un abbé Bigy, émigré français, datée du 13 février 1794, nous a paru renfermer ce qu'on peut dire de mieux en faveur de cette Théologie. Il y répond aux critiques du même journal. En 1793, le grand-duc de Toscane, Ferdinand, fit retirer la Théologie de Lyon des séminaires de ses États. L'ordre avait été sollicité par le nonce du pape, Louis Ruffo, secondé de Mancini, évêque de Fiésole. Dans d'autres endroits, on refusa de l'enseigner. Quant à l'archevêque de Lyon, ses dernières années furent troublées par des chagrins domestiques, par les éclats scandaleux des convulsionnaires dans son diocèse, et par les excès de quelques fanatiques à Lyon et à Fareins. On arrêta les plus coupables, entre autres un curé nommé Bonjour. Ces tristes résultats d'une imprudente protection empoisonnèrent et hâtèrent peut-être les derniers moments de l'archevêque. Il mourut à l'âge de 76 ans, peu aimé dans son diocèse, où il avait cherché à faire prévaloir un autre esprit, et où il avait suscité plusieurs procès. Il avait voulu ôter son séminaire aux prêtres de Saint-Sulpice. Une puissante intercession le força à les y laisser; mais il s'en dédommagea en faisant casser leur agrégation à l'université de Valence. Il était regardé comme le patron des jansénistes, et suivait le même système que M. de Fitz-James, reconnaissant l'autorité des constitutions, et proclamant cependant presque tous les principes des appelants. Aussi ceux-ci, tout en le louant avec excès, dirent-ils dans un de leurs écrits, que son *système pouvait avoir sa commodité pour ce monde*, *mais qu'il n'était pas sûr pour l'autre*. M. de Montazet, outre l'archevêché de Lyon, possédait l'abbaye de Saint-Victor, à Paris, et celle de Monstier. A sa mort, on s'empressa de rétablir la signature du formulaire, et on dispersa les opposants qu'il avait rassemblés de tous côtés, et qui semblaient faire de Lyon la place forte du jansénisme.

MONTBELIARD (Philibert Guéneau de), né à Sémur en Auxois en 1720, fit ses premières études à Dijon, puis acheva son cours à Paris. Retiré dans son pays natal, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle. Buffon l'associa à ses travaux; c'est à lui que l'on doit l'*Histoire des oiseaux*, 9 vol. in-4°, ou 18 vol. in-12, qui suivent les *Quadrupèdes* de Buffon. Il s'occupait de l'insectologie, lorsque la mort l'enleva le 18 novembre 1785, à Sémur. Buffon dit de lui, dans une préface, que « c'est l'homme » du monde dont la façon de

» voir, de juger et d'écrire, a le » plus de raport avec la sienne. » Montbeliard a travaillé aux premiers volumes de la *Collection académique*, imprimée à Dijon, in-4°, où l'on a prétendu donner ce qu'il y avait de plus intéressant dans les mémoires des différentes académies de l'Europe. Romé de l'Ile a réfuté son opinion sur l'origine des cristaux. Il a en d'autres qui pourraient faire l'objet d'une critique plus grave.

MONTBRUN (Charles Dupuy), dit *le Brave*, fut un des plus fameux capitaines du XVIe siècle. Il était né l'an 1530, au château de Montbrun, dans le diocèse de Gap en Dauphiné, d'une ancienne et illustre famille. Il se montra d'abord un fervent catholique. Une de ses sœurs ayant embrassé la réforme, et craignant le courroux de son frère, s'enfuit à Genève. Montbrun la suivit, décidé à la tuer, mais Théodore de Bèze parvint non-seulement à le raccommoder avec sa sœur, mais il lui fit abjurer la foi de ses pères. Depuis lors, les protestants eurent dans Montbrun le chef le plus déterminé. Divers exploits par lesquels il se signala en faveur de sa secte l'obligèrent de se retirer à Genève. Après environ deux ans d'absence, Montbrun rentra en France, et se rendit maître de plusieurs places en Dauphiné et en Provence. Il se trouva aux batailles de Jarnac et de Moncontour. Ayant pris diverses places, il eut l'audace de marcher contre l'armée de Henri III, qui faisait le siége de Livron, et d'ordonner à ses troupes de piller les bagages de ce prince en 1574. Enfin le marquis de Gordes poursuivit vivement ce sujet rebelle. Montbrun, en fuyant, se cassa la cuisse et fut pris. Le roi lui fit faire son procès à Grenoble, où il fut condamné à mort et exécuté le 12 août 1575. Sa vie a été publié par J.-C. Martin, sous le titre d'*Histoire de Charles Dupuis, surnommé le Brave, seigneur de Montbrun*, Paris, 1810, in-8°, 2e édition.

MONTCALM (Louis-Joseph de Saint-Voran, marquis de), lieutenant général des armées du roi, naquit en 1712 à Candiac, d'une famille de Rouergue, qui, dit-on, a produit ce fameux grand-maître Gozon, vainqueur du dragon qui désolait l'île de Rhodes. (*Voyez* GOZON.) Il porta les armes de bonne heure, et après avoir servi dix-sept ans dans le régiment de Hainaut, il fut fait colonel de celui d'Auxerrois en 1743. La connaissance que l'on avait de ses talents et de son activité, lui fit confier des commandements particuliers, et il ne perdit aucune occasion de se signaler. Il reçut trois blessures à la bataille donnée sous Plaisance, le 3 juin 1746, et deux coups de feu à la malheureuse affaire de l'Assiette. Devenu brigadier des armées du roi en 1747, et mestre de camp du nouveau régiment de cavalerie de son nom en 1749, il mérita d'être fait en 1756, maréchal de camp, et commandant en chef des troupes françaises dans l'Amérique. Il y arriva la même année, et arrêta par ses bonnes dispositions l'armée du lord Loudon au lac Saint-Sacrement. Les campagnes de 1757 et de 1758 ne furent pas moins glorieuses pour lui; il repoussa avec un petit nombre de troupes les armées anglaises, et prit des forteresses munies de garnisons fortes et nombreuses. Le froid, la faim, accablèrent

ses soldats, depuis l'automne de 1757 jusqu'au printemps de 1758. Il les soutint dans cette extrémité, et s'oublia lui-même pour les secourir. Le général Abercromby ayant succédé au lord Loudon, le marquis de Montcalm emporta sur lui, le 8 juillet 1548, une victoire complète, et reçut le titre de lieutenant général. Enfin, après avoir éludé long-temps les efforts d'une armée supérieure à la sienne, et ceux d'une flotte formidable, il fut engagé malgré lui dans un combat près de Quebec. Il reçut au premier rang et au premier choc une profonde blessure, dont il mourut le lendemain, 14 septembre 1759, à 48 ans, en héros chrétien. [C'est dans cette même action que périt le général anglais Wolf, mais il eut le temps d'apprendre que son armée était victorieuse.] La défaite entière de l'armée française fut suivie de la perte du Canada. Quelques auteurs, en particulier M. Carver (*Voyage dans les parties intérieures de l'Amérique septentrionale*), considèrent ce malheur comme une punition de la conduite tenue envers la garnison du fort Guillaume-Henri, qui fut massacrée par les sauvages malgré la capitulation. S'il est vrai que les Anglais ont exagéré dans leurs relations les torts du général français, il est vrai aussi qu'il est impossible de le justifier entièrement. On a une *Lettre* sur sa mort, publiée par le célèbre Bougainville. Il avait un frère qui fut compté parmi les savants précoces. (*Voyez* CANDIAC et MAS.) En 1776, un Anglais a publié des *Lettres*, faussement attribuées à ce général.

MONTCHAL (Charles de), né en 1589 à Annonay en Vivarais, célèbre et savant archevêque de Toulouse, est connu par des *Mémoires* imprimés à Rotterdam, 1718, en 2 vol. in-12. Ils roulent sur le cardinal de Richelieu. Ce ministre l'avait élevé à l'archevêché de Toulouse, sur la démission du cardinal de la Valette, dont il avait été précepteur. Il gouverna ce diocèse avec beaucoup de zèle, et fit plusieurs établissements qui font chérir sa mémoire. Il fut d'abord boursier, ensuite principal du collége d'Autun à Paris, et s'éleva de degré en degré. Ses *Mémoires* sont curieux; mais ils ont été imprimés avec peu de soin, et d'une manière incorrecte. Il travailla long-temps, et avec assiduité, à corriger *Eusèbe*. On a de lui des *Lettres*, publiées par le P. Michel Le Quien. Il possédait très-bien les langues savantes. On lui attribue encore une *Dissertation*, pour prouver que *les puissances séculières ne peuvent imposer sur les biens de l'Eglise aucune taxe, sans le consentement du clergé* (dans l'*Europe savante*, novembre 1718); effectivement, ces biens étant consacrés à Dieu, leur produit ne peut être employé a un usage quelconque, que du gré de leurs administrateurs naturels. Montchal était protectenr des savants et très savant lui-même. Les gens de lettres ont jeté des fleurs sur son tombeau. Il y descendit en 1651 à Carcassonne.

MONTCHRESTIEN DE VATTEVILLE (Antoine), poète français, fils d'un apothicaire de Falaise en Normandie, est plus connu par ses intrigues, par son humeur querelleuse et par ses aventures que par son talent pour la poésie. Un meurtre dont il fut accusé le força de se sauver en

Angleterre, où le roi Jacques Ier l'accueillit très bien. Le poète aventurier ayant obtenu sa grâce à la prière de ce monarque, revint à Paris, et y dressa une boutique de lunettes, de couteaux et de canifs. Il s'occupa quelques années de ce métier, soupçonné pendant ce temps-là de faire de la fausse monnaie. Il leva ensuite des troupes pour les huguenots, et fut tué au village de Tourailles, à cinq lieues de Falaise, après avoir assassiné ceux qui voulaient le prendre. On transporta son corps à Domfront, où les juges le condamnèrent à avoir les membres rompus, et à être jeté au feu et réduit en cendres. Cet arrêt fut exécuté la 21 octobre 1621. On a de lui un *Traité de l'économie politique, dédié au roi et à la reine*, in-4°; des *Tragédies*, une *Pastorale* en 5 actes, un *poème* divisé en 4 livres, intitulé *Suzanne ou la Chasteté*, in-12 et in-8°; des *Sonnets*, etc. Ce sont autant de productions de la médiocrité, pour ne rien dire de plus.

MONT-DORÉ (Pierre), en latin *Mons Aureus*, natif de Paris, et conseiller, ou, selon d'autres, maître des requêtes, fut chassé d'Orléans à cause de son attachement au calvinisme. Il se retira à Sancerre, où il mourut en 1570. On a de lui un *Commentaire* sur le 10e livre d'Euclide.

MONT-D'ORGE (Antoine-Gauthier de), maître de chambre aux deniers du roi, membre de l'académie de Lyon; il était né à la fin du XVIIe siècle, et mourut à Paris le 24 octobre 1768. On a de lui : 1° *Réflexions d'un peintre sur l'opéra*, en 1741, in-12; 2° *L'Art d'imprimer les tableaux en trois couleurs*, 1755, in-8°, brochure où l'on trouve des détails curieux; 3° un *Ballet*, un *Opéra*, etc.

MONTECLAIR (Michel), né à trois lieues de Chaumont en Bassigni, l'an 1666, mort en 1737 proche Saint-Denis en France, fut le premier qui, dans l'orchestre de l'opéra, joua de la contrebasse, instrument qui fait un si grand effet dans les chœurs, et dans les airs de magiciens, de démons et dans ceux de tempêtes. On a de lui : 1° une *Méthode pour apprendre la musique*; 2° des *Principes pour le violon*; 3° des *Trio* de violon; 4° des *Cantates*; 5° des *Motets*, etc.

MONTECUCCULI, ou plus exactement MONTECUCCOLI (Sébastien), gentilhomme italien, naquit à Férare. [Il avait servi Charles-Quint, lorsqu'il vint en France, où il fut employé comme échanson auprès du dauphin. Ce prince se trouvant à Tournus, l'été de 1536, et s'étant échauffé en jouant à la paume, il demanda un verre d'eau, que Montecucculi lui apporta; il tomba aussitôt malade et mourut au bout de quatre jours. Comme Montecucculi se connaissait un peu en médecine, et que l'on tient de lui un *Traité des poisons*, on crut trop légèrement qu'il avait empoisonné le dauphin. Il fut mis à la question, et en avouant ce crime par la force des tourments, il déclara, dit-on, qu'Antoine de Lève et Ferdinand de Gonzague, attachés à Charles-Quint, l'avaient porté à le commettre; mais ces grands généraux s'élevèrent contre une imputation ridicule et absurde, et rejetèrent ce forfait sur Catherine de Médicis, qui, en se défaisant de ce prince, assurait le trône à Henri II son époux, frère cadet du dauphin François. Tou-

tes ces conjectures étaient bien odieuses. Les généraux de l'empereur pouvaient-ils craindre un jeune prince qui n'avait jamais combattu? Que gagnaient-ils à sa mort? Quel crime bas et honteux avaient-ils commis qui pût les faire soupçonner? L'intérêt que Catherine de Médicis avait d'être reine de France est-il une raison assez forte pour lui imputer un crime sans des preuves positives? Quoi qu'il en soit, Montécucculi fut écartelé à Lyon en 1536. Quelques historiens ont tâché de laver sa mémoire, et ont prétendu que la véritable cause de la mort du dauphin François fut une pleurésie, et non le poison. La circonstance où il but l'eau demandée à Montécucculi vient très fort à l'appui de cette justification. [Au reste, l'histoire a lavé Charles-Quint de ce crime odieux.]

MONTÉCUCCULI (Raimond de), né dans le Modénois, en 1608, d'une famille distinguée, porta d'abord les armes comme simple soldat sous Ernest Montécucculi, son oncle, qui commandait l'artillerie de l'empereur. Le neveu ne parvint au commandement qu'après avoir passé par tous les degrés de la milice. La première action qui fit briller le courage du jeune héros fut en 1644. A la tête de deux mille chevaux, il surprit, par une marche précipitée, dix mille Suédois, qu'il contraignit d'abandonner leur bagage et leur artillerie. Le général Bannier, instruit de cette défaite, tourna ses armes contre le vainqueur, et le fit prisonnier. Celui-ci sut mettre à profit le temps de sa captivité, qui fut de deux années. Une lecture continuelle agrandit la sphère de ses idées, et assura ses succès en augmentant ses connaissances. A peine eut-il obtenu sa liberté, qu'il se vengea de sa prison par la défaite du général Wrangel, qui périt dans une bataille en Bohême. Après la paix de Westphalie, Montécucculi passa en Suède, et ensuite à Modène, où il assista aux noces du duc. Cette fête fut marquée par un événement bien triste pour lui : il eut le malheur de tuer dans un carrousel le comte Monzani, son ami, sa lance, poussée avec trop de force, ayant percée la cuirasse de cet infortuné courtisan. Le chagrin qu'il en ressentit hâta son retour en Allemagne. L'empereur attacha entièrement Montécucculi à son service en 1657, par le titre de maréchal de camp général. Jean Casimir, roi de Pologne, ayant été attaqué par Ragotzki prince de Transylvanie, et par la Suède, Montécucculi fut envoyé à son secours; il battit les Transylvains et prit Cracovie sur les Suédois. Charles-Gustave, roi de Suède, ayant tourné ses armes contre le Danemarck, Montécucculi eut le bonheur de prendre plusieurs places sur l'agresseur, et délivra Copenhague par terre, avant que les Hollandais y eussent jeté du secours par mer. La paix, fruit de ses victoires, ne le laissa pas long-temps oisif. Le vainqueur de Ragotzki devint son défendeur contre les Ottomans. Il les força d'abandonner la Transylvanie, et rompit par une sage lenteur toutes les entreprises d'une armée formidable, jusqu'à l'arrivée des Français, qui l'aidèrent à vaincre les Turcs à la célèbre journée de Saint-Gothard, en 1664. Cette victoire amena la paix, et ce qui peut pa-

raître étonnant, une paix peu avantageuse; mais l'armée impériale était si mal disciplinée, et composée de tant de nations et de milices diverses, faisant un ensemble mal uni et si difficile à diriger par le général le plus habile, qu'on jugea convenable de finir la guerre à tout prix. Montécucculi fut récompensé par la place de président du conseil de guerre de l'empereur Léopold. La guerre s'étant allumée quelque temps après entre la France et l'Empire, Montécucculi fut mis en 1673 à la tête des troupes destinées à arrêter les progrès des Français. La prise de Bonn, et la jonction de son armée à celle du prince d'Orange, malgré Turenne et Condé, lui acquirent beaucoup de gloire, et arrêtèrent la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de Hollande. On lui ôta pourtant le commandement de cette armée l'année suivante; mais on le lui rendit en 1675, pour venir sur le Rhin faire tête à Turenne. Les deux généraux passèrent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches et dans des campements, plus estimés que des victoires par les officiers allemands et français. L'un et l'autre jugeaient de ce que son adversaire allait tenter par les marches que lui-même eût voulu faire à sa place, et ils ne se trompèrent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse et l'activité. Les maîtres de l'art admiraient les judicieuses et profondes manœuvres des deux héros, sans prévoir où elles aboutiraient, lorsqu'un boulet de canon, qui tua le général français près du village de Saltzbach en 1675, fit le dénoûment de cette brillante scène. Il n'y avait que le prince de Condé qui pût disputer à Montécucculi la supériorité que lui donna la mort de Turenne. Ce prince fut envoyé sur le Rhin, et après avoir essuyé quelque perte, il arrêta le général impérial, qui ne laissa pas de regarder cette dernière campagne comme la plus glorieuse de sa vie : non qu'il eût été vainqueur; mais pour n'avoir pas été vaincu, ayant à combattre Turenne et Condé. Il passa le reste de sa vie à la cour impériale, occupé du bien de l'état, et des moyens d'en soutenir la gloire. Il mourut à Lintz, en 1680, à 72 ans. Comme le défaut de discipline avait été la cause de presque toutes les défaites des impériaux en Hongrie, il avait donné à cet objet tous ses soins, et c'est à lui que la maison d'Autriche doit les brillants succès de ses armes depuis le siége de Vienne, qui eut lieu trois ans après sa mort. Victor-Amédée, duc de Savoie, se plaisait à raconter le trait suivant. Montécucculi avait dans une marche donné ordre, sous peine de mort, que personne ne passât par les blés. Un soldat revenant d'un village et ignorant les défenses, traversa un sentier qui était au milieu des blés. Montécucculi, qui l'aperçut, envoya ordre au prévôt de l'armée de le faire pendre. Cependant ce soldat qui s'avançait allégua au général qu'il ne savait pas les ordres. *Que le prévôt fasse son devoir*, répondit Montécucculi. Comme cela se passa en un instant, le soldat n'avait pas encore été désarmé. Alors, plein de fureur, il dit: *Je n'étais pas coupable, je le suis maintenant;* et tira son fusil sur Montécucculi. Le coup manqua, et Montécucculi

lui pardonna. Il reste de lui des *Mémoires* en italien, traduits en français par Adam; ils sont utiles aux militaires et aux historiens. Les meilleures éditions de cet ouvrage sont celles de Paris, 1 vol. in-12, 1746, et avec les Commentaires de Turpin de Crissé, 3 vol. in-4°, fig., 1769; et d'Amsterdam, 3 vol. in-8°, fig., 1770. On peut consulter pour plus de détails sur ce grand capitaine, l'*Eloge* qui en a été fait par le comte Aug. Paradisi. (Voy. *Condé et Turenne*). Montécucculi faisait d'assez beaux vers; il était membre de l'académie italienne, établie à Vienne; et il contribua à l'établissement de celle des *curieux de la nature*.

MONTÉGUT (Jeanne de Ségla, épouse de M. de), trésorier de France de la généralité de Toulouse, naquit dans cette ville en 1709, et y mourut en 1752. Ses *OEuvres*, parmi lesquelles on trouve quelques Essais de Jean-François de Montégut son fils, ont été publiées à Paris en 1768, en 2 vol. in-8°. Il y a dans cette collection peu de poésies galantes; elles sont presque toutes morales ou chrétiennes, et souvent de simples tributs de société ou d'amitié; mais on y trouvera du naturel, de la douceur, et beaucoup de facilité. Le premier volume offre des *Odes*, des *Epîtres*, des *Idylles*, des *Pièces fugitives*. Le second renferme une *Traduction* presque complète, en vers français, des Odes d'Horace. Cette version est en générale élégante et fidèle; il y a quelques odes rendues avec génie. On désirerait quelquefois plus de force et de coloris. Le talent de madame de Montégut, pour la poésie se développa tard; mais il fut bientôt perfectionné. Elle remporta trois prix à l'académie des Jeux floraux, et fut déclarée *Maîtresse des jeux*: titre que l'on accorde aux athlètes honorés d'une triple couronne. Ce que ses écrits ont de précieux, c'est qu'on y découvre l'empreinte de son âme noble, sincère, sensible, nourrie des principes d'une saine philosophie, et pénétrée d'attachement pour la religion. Quoiqu'elle possédât le latin, l'anglais, l'italien, et qu'elle fût versée dans les sciences et dans les belles-lettres, elle cachait ses lumières avec autant de soin que d'autres en prennent à les étaler. Sa parure était simple et décente, son maintien noble et modeste. Un homme éclairé, vertueux et austère, dit en parlant d'elle : *C'est la seule femme à qui je pardonne d'être savante.*

MONTEIL (Aymard de), évêque du Puy et légat du pape Urbain II dans l'armée des croisés, mourut à Antioche en 1098, fort regretté de toute l'armée chrétienne, pour sa prudence et pour l'autorité qu'il s'était acquise. Il était le conseil des grands, le soutien des petits, et l'arbitre des différends qui naissaient entre les princes. Il avait une tendre dévotion envers la sainte Vierge; et l'on croit qu'il composa en son honneur le *Salve Regina*, que les anciens auteurs nomment quelquefois l'*Antienne du Puy*. Cependant les historiens ne s'accordent pas sur ce point. Albéric, dans sa Chronique, le lui attribue, et ajoute qu'il supplia le chapitre de Cluny de l'insérer dans l'office; ce qui lui fut accordé. Guillaume Durand le donne à Pierre, évêque de Compostelle; d'autres en font honneur à Herman Contract.

MONTEIL. *Voyez* GRIGNAN.

MONTE-MAJOR (George de), célèbre poète, ainsi nommé de Mont-Major, lieu de sa naissance, auprès de Coïmbre, naquit vers 1520; il suivit quelque temps la cour de Philippe II, roi d'Espagne. Il prit le parti des armes, sans abandonner ni la poésie ni la musique, pour laquelle il avait aussi beaucoup de talent. Le Parnasse espagnol le perdit vers 1560. On a de lui des poésies sous le titre de *Cancionero*, 1554, 2 vol. in-8°, et une espèce de poème en prose, intitulé *La Diane*, 1602, in-8°. [Ce poème pastoral inspira au fameux Cervantes le sujet de sa *Galatée*, imitée par Florian.] Il y a dans ses ouvrages de l'esprit et de la délicatesse. Les étrangers s'empressèrent de se les approprier en les traduisant.

MONTENAULT D'ÉGLY (Charles-Philippe de), Parisien, né en 1696, membre de l'académie des belles-lettres, rédigea long-temps le *Journal de Verdun*, et mourut à Paris en 1749. On a de lui: 1° l'*Histoire des rois des Deux-Siciles de la maison de France*, en 4 vol. in-12, 1741: ouvrage estimé par l'exactitude et la simplicité qui y règnent; 2° *La Callipédie, ou la Manière d'avoir de beaux enfants*, traduite en prose du poème latin de Claude Quillet, in-12. Cette version est non-seulement peu littérale, mais écrite sans génie, sans goût, sans grâces et sans aménité. Le traducteur n'a saisi ni la lettre ni l'esprit de son original, qui est écrit en vers et en vers latins.

MONTERCHI (Joseph), Romain, né vers 1630, mort au commencement du XVIII<sup></sup>e siècle, se rendit habile dans les antiquités, et mérita par ses connaissances dans cette science, de devenir bibliothécaire du cardinal Carpegna. Les antiquaires font quelque cas d'un livre italien qu'il donna sur cette matière, sous ce titre: *Scelta de' medaglioni più rari del cardinal Carpegna*, in-4°, Rome, 1679. Voyez le *Giornale de' letterati di Roma*, même année.

MONTEREAU (Pierre de), s'est rendu célèbre par plusieurs ouvrages d'arthitecture. Il était de Montereau, et mourut, selon quelques anteurs, l'an 1266, et selon d'autres en 1289. C'est cet architecte qui a donné les dessins de la Sainte-Chapelle de Paris; de la chapelle de Vincennes; du réfectoire, du dortoir, du chapitre, et de la chapelle de Notre-Dame, dans le monastère de Saint-Germain-des-Prés. Il fut enterré dans l'église de cette abbaye, et était représenté sur sa tombe avec un compas et une règle à la main.

MONTESPAN *Voyez* ROCHECHOUART Françoise-Athénaïs.

MONTESQUIEU (Charles de Secondat, baron de la Brède et de), d'une famille distinguée de Guienne, naquit au château de la Brède, près de Bordeaux, le 18 janvier 1689. Un oncle paternel, président à mortier au parlement de Bordeaux, ayant laissé ses biens et sa charge au jeune Montesquieu, il en fut pourvu en 1716. Sa compagnie le chargea six ans après, en 1722, de présenter des remontrances à l'occasion d'un nouvel impôt, dont son éloquence et son zèle obtinrent la suppression. L'année d'auparavant, il avait mis au jour ses *Lettres persannes*, satire où les choses les plus sain-

tes ne sont pas plus épargnées que les vices, les travers, les ridicules, les préjugés et la bizarrerie des Français. La mort de Sacy, traducteur de *Pline*, ayant laissé une place vacante à l'académie française, Montesquieu, qui s'était défait de sa charge, et qui ne voulait plus être qu'homme de lettres, s'y présenta pour la remplir. Le cardinal de Fleury, instruit par des personnes zélées, des plaisanteries du *Persan* sur les dogmes, la discipline et les ministres de la religion chrétienne, lui refusa son agrément. Montesquieu, devinant sans peine la raison de ce refus, fit faire (si on en croit Voltaire) en peu de jours une nouvelle édition de ces Lettres, où les passages blâmables, étaient adoucis ou supprimés. Cette espèce de rétractation, et les instances de quelques personnes de crédit, et surtout du maréchal d'Estrées, pour lors directeur de l'académie française, ramenèrent, dit-on, le cardinal, et Montesquieu entra dans cette compagnie. Son Discours de réception fut prononcé le 24 janvier 1728. Le dessein que Montesquieu avait formé de peindre les nations dans son *Esprit des Lois* l'obligea de les aller étudier chez elles. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie, la Suisse et la Hollande, il se fixa près de deux ans en Angleterre. De retour dans sa patrie, il mit la dernière main à son ouvrage *sur la cause de la Grandeur et de la Décadence des Romains*, qui parut en 1734, in-12. L'auteur trouve les causes de la grandeur des Romains dans l'amour de la liberté, du travail et de la patrie; dans la sévérité de la discipline militaire; dans le principe où ils furent toujours de ne faire jamais la paix qu'après des victoires. Il trouve les causes de leur décadence dans l'agrandissement même de l'état; dans le droit de bourgeoisie accordé à tant de nations; dans la corruption introduite par le luxe de l'Asie; dans les proscriptions de Sylla, etc.; mais quelques-unes de ses raisons, la dernière entre autres, sont plutôt les suites que les causes de la décadence que l'auteur prétend expliquer; on dit aussi qu'il a beaucoup profité d'un ouvrage anglais, écrit sur le même sujet, par Walter Moyle, et publié à Londres en 1726, 2 vol. in-8°: ouvrage qu'il ne cite pas, et qu'il a copié quelquefois peut-être avec trop de confiance. L'*Esprit des Lois* fut publié en 1748, en 2 vol. in-4°. Ouvrage qui présente des vues vastes, des réflexions profondes et lumineuses, une grande connaissance des gouvernements, d'excellentes réfutations des paradoxes, par lesquels des écrivains plus singuliers que solides ont prétendu faire admirer le gouvernement turc, et d'autres tristes produits du despotisme oriental. Voltaire, cet homme si jaloux de tout autre mérite que le sien, a appelé l'auteur *Arlequin Grotius*, et Linguet a nommé l'*Esprit des Lois*, l'*ouvrage d'un petit-maître français qui lisait fort légèrement*. Ces jugements sont un peu sévères; mais il faut convenir que l'auteur est peu exact, qu'il adopte d'anciennes idées qu'il donne pour neuves, et qu'il y attache une confiance que souvent elles ne méritent pas. C'est ainsi que son système des climats, qui fait une partie con-

sidérable de son livre, est pris tout entier *de la Méthode d'étudier l'histoire* de Bodin, et du traité *de la Sagesse* de Charron, sans qu'il les ait cités; système du reste excellemment réfuté par des faits sensibles, éclatants, brillants de toute la lumière de l'histoire et de la géographie. Les assertions les plus positives sont souvent dénuées de fondement. Il ne prouve pas, par exemple, qu'il naisse plus de filles que de garçons en Orient (le contraire est même certain), et quand cela serait, la conséquence qu'il en tire en faveur de la polygamie ne serait pas concluante; il faudrait prouver encore que, tout comparé, il y a plus de circonstances où les hommes meurent en Orient que les femmes: mais c'est tout le contraire, parce qu'en Orient un grand nombre de filles et de femmes étant renfermées ensemble, les maladies pour elles y sont plus fréquentes et plus contagieuses; ce qu'Aristote avait déjà remarqué. Ainsi, quand bien même il naîtrait en Orient plus de filles que de garçons, ce qui n'est pas, il ne s'ensuivrait point que la polygamie y dût être permise; de même qu'en Europe, quoiqu'il y naisse plus de garçons que de filles, il ne s'ensuit pas que la polyandrie y doive être tolérée, parce qu'il y a plus d'occasions où les hommes y meurent que les femmes; et que, tout considéré, le nombre des hommes n'en est pas assez grand pour que les femmes en puissent avoir plusieurs; il est d'ailleurs démontré par le fait, que les pays où la polygamie a lieu, sont moins peuplés que les autres, toutes choses étant d'ailleurs égales. L'influence qu'il donne aux climats sur la religion, jusqu'à exclure en quelque sorte de quelques-uns la religion chrétienne, est contraire aux faits les plus avérés. « Le christianisme » (dit un auteur qui n'a examiné cette matière que d'après les documents de l'histoire) « a produit les » mêmes effets, le même changement dans les mœurs de tous » les peuples chez lesquels il » s'est établi. La mollesse des » Asiatiques, la férocité des Africains, l'humeur vagabonde » des Parthes et des Arabes, la » rudesse des habitants du Nord » et des Sauvages, ont été forcées de céder à la morale de » l'Évangile. On peut s'en convaincre par le tableau des » mœurs qui ont régné avec le » christianisme pendant quatre » siècles sur les côtes de l'Afrique, en Egypte, en Arabie, » qui règnent encore chez les » Abyssins; par la révolution » qu'il a opérée chez les Perses, » au sixième en Angleterre, au » neuvième chez les peuples du » Nord, de nos jours parmi les » Américains, et aux extrémités » de l'Asie. Il y a sans doute des » climats sous lesquels les » mœurs sont ordinairement » corrompues, et les habitants » moins propres à s'instruire; » mais il n'est point de difficultés que le christianisme n'ait » autrefois vaincues, il peut donc » encore les vaincre aujourd'hui. Au second siècle, Celse » jugeait comme nos politiques » modernes, que le dessein de » ranger tous les peuples sous » la même loi était un projet » insensé; cette spéculation profonde s'est trouvée fausse, elle » le sera toujours; le christianisme a été destiné de Dieu

» à être la religion de toutes les » nations, comme elle doit être » celle de tous les siècles. Une » preuve démonstrative que la » religion a beaucoup plus d'em- » pire sur les mœurs des peu- » ples que le climat, c'est que » partout où le christianisme a » été détruit, la barbarie et l'igno- » rance ont pris sa place, sans » qu'aucun laps de temps ait pu » les dissiper. Y a-t-il quelque » ressemblance entre les mœurs » qui règnent aujourd'hui sous » le mahométisme dans la Grèce, » l'Asie mineure, la Perse, la » Syrie, l'Égypte et sur les côtes » de l'Afrique et celles que le » christianisme y avait intro- » duites? Dans peu d'années, » notre religion avait civilisé » toutes ces nations; il y a près » de onze cents ans qu'elles sont » retombées dans la barbarie, » et elles semblent condamnées » à y demeurer pour toujours, » à moins qu'elles ne reviennent » à la lumière de l'Evangile, » dont l'Alcoran les a privées. » Un voyageur qui a fait récem- » ment le tour du monde atteste » qu'il a vu le christianisme pro- » duire les mêmes effets dans » tous les climats, et partout » où les missionnaires sont par- » venus à l'établir. » Ce que Montesquieu avance sur les suicides, qu'il n'y avait contre eux chez le Romains aucune peine, n'est pas exact, puisqu'il est constant qu'ils étaient privés de la sépulture sacrée et religieuse. On reproche encore à l'auteur d'avoir ramené tout à un système, dans une matière où il ne fallait que raisonner sans imaginer; d'avoir donné trop d'influence aux causes physiques préférablement aux causes morales; d'avoir fait un tout irrégulier, une chaîne interrompue; d'avoir trop souvent conclu du particulier au général. L'abus actuel de la philosophie, pour quiconque veut en analyser les progrès, remonte à cet ouvrage célèbre, qui ramenant toute législation à son *Esprit*, et imprimant à tous les principes les plus constants, le caractère de système, s'efforçant avec un art pénible de les courber pour les ajuster à ses opinions, a malheureusement introduit dans le monde littéraire un esprit de discussions hardies et souvent téméraires. On a été fâché aussi de trouver dans cet ouvrage célèbre de longues digressions sur les lois féodales, des exemples tirés des voyageurs les plus décrédités, des paradoxes à la place des vérités, des plaisanteries où il fallait des réflexions, et ce qui est encore plus triste, des principes de déisme et d'irréligion. Mais ces écarts n'ont point empêché l'auteur de rendre au christianisme des témoignages éclatants, d'en démontrer les excellents effets. « Bayle » (dit-il), après avoir insulté » toutes les religions, flétrit la » religion chrétienne; il ose » avancer que de véritables chré- » tiens ne formeraient pas un » état qui pût subsister. Pour- » quoi non? Ce seraient des ci- » toyens infiniment éclairés sur » leurs devoirs, et qui auraient » un très grand zèle pour les » remplir; ils sentiraient très » bien les droits de la défense » naturelle; plus ils croiraient » devoir à la religion, plus ils » penseraient devoir à la patrie. » Les principes du christianis- » me, bien gravés dans le cœur, » seraient infiniment plus forts » que ce faux honneur des mo-

» narchies, ces vertus humaines des républiques, et cette » crainte servile des états despotiques..... Chose admirable » (dit-il ailleurs), la religion » chrétienne, qui ne semble avoir » d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » L'*Esprit des Lois* essuya des critiques bonnes et mauvaises. L'abbé Debonnaire donna le signal par une brochure, en style moitié sérieux, moitié badin. Le gazetier ecclésiastique, qui vit finement dans l'*Esprit des Lois* une de ces productions *que la bulle* Unigenitus *a si fort multipliées*, lança deux feuilles contre l'auteur, qui rendit son adversaire ridicule et odieux, dans sa *Défense de l'Esprit des Lois*. Mais quelque esprit qu'il y ait dans cette Défense, l'auteur ne se justifie pas sur tous les reproches que lui avait faits son adversaire. La Sorbonne entreprit l'examen de l'*Esprit des Lois*, et y trouva plusieurs choses à reprendre. La censure, long-temps attendue, n'a pas vu le jour. M. Crevier a fait sur le même ouvrage des observations sages et solides, quoique assez faiblement écrites. La meilleure de toutes les critiques, si on en juge par l'impression qu'elle fit sur l'auteur, a été celle de M. Dupin, fermier-général, qui avait une bibliothèque choisie et très nombreuse, dont il savait faire usage. M. de Montesquieu alla se plaindre de cette critique à madame la marquise de Pompadour, au moment où il n'y avait que cinq ou six exemplaires de distribués à quelques amis. Madame de Pompadour fit venir M. Dupin, et lui dit qu'elle prenait l'*Esprit des Lois* sous sa protection, ainsi que son auteur. Il fallut retirer les exemplaires, et brûler toute l'édition. Telle est la tolérance de ceux qui la prêchent le plus. Montesquieu fut attaqué au commencement de février 1755, d'une fluxion de poitrine. Il parla et agit dans ses derniers moments en homme qui ne voulait laisser aucun doute sur sa religion. *J'ai toujours respecté la religion*, dit-il. *La morale de l'Evangile*, ajouta-t-il, *est le plus beau présent que Dieu pût faire aux hommes*. Le P. Routh, jésuite, qui le confessa, nous a laissé là-dessus des détails intéressants, que de faux sages ont voulu révoquer en doute, comme si un ministre du Seigneur pouvait avoir quelque intérêt à en imposer sur cet objet, ou si témoin d'un fait il n'était pas plus croyable que des absents qui s'avisent de les contester. « Les soupçons » (dit-il dans une lettre à M. » Gualterio, nonce du pape) » que ses ouvrages avaient fait » naître sur sa religion me dé» terminèrent à m'assurer d'a» bord en détail, de ses senti» ments sur tous les grand mys» tères que l'Eglise catholique » propose à la créance des fidèles, » sur la soumission à toutes les » décisions de l'Eglise tant an» ciennes que récentes, et je puis » dire avec la plus exacte vérité, » qu'il me satisfit sur tous ces » objets avec une simplicité et » une candeur qui m'édifièrent » et me touchèrent tout à la fois. » Je lui demandai s'il s'était » trouvé quelque temps de sa » vie dans un état d'incrédulité: » il m'assura que non; qu'il lui » était passé par l'imagination » des nuages, des doutes, comme » il pourrait arriver à tout hom-

» me, mais qu'il n'avait jamais » rien eu d'arrêté, ou de fixe » dans l'esprit contre les objets » de la foi. Cette réponse amena » une autre question sur le prin- » cipe qui l'avait porté à hasar- » der dans ses ouvrages des idées » qui répandaient sur sa créance » de légitimes soupçons : il me » répondit que c'était *le goût* » *du neuf et du singulier*, *le dé-* » *sir de passer pour un génie su-* » *périeur aux préjugés et aux* » *maximes communes*, *l'envie* » *de plaire et de mériter les ap-* » *plaudissements de ces person-* » *nes*, *qui donnent le ton à l'es-* » *time publique*; *et qui n'accor-* » *dent jamais plus sûrement la* » *leur que quand on semble les* » *autoriser à secouer le joug de* » *toute dépendance et de toute* » *contrainte*. Si je ne rends pas ici » exactement les termes dont il » se servit, je n'ajoute certaine- » ment rien au sens de ses ex- » pressions. » Après avoir rap- porté les arrangements qu'il prit avec le malade pour réparer les mauvaises impressions que ses livres pouvaient avoir faites, le P. Routh ajoute : « M. de Mon- » tesquieu s'assujettit à ces con- » ditions avec toute la bonne » volonté imaginable. M. le curé » de Saint-Sulpice, qui vint » pour lui administrer les sacre- » ments, s'approcha d'abord du » malade, pour lui parler, et » commença une phrase que M. » de Montesquieu ne lui laissa » point achever; il l'interrom- » pit en lui disant à haute voix : » *Monsieur*, *j'ai pris avec le ré-* » *vérend père des arrangements* » *dont je me flatte que vous se-* » *rez content*. Comme je m'a- » perçus que l'embarras de sa » poitrine ne lui permettait guè- » re de continuer, je pris la pa- » role, et je rendis tout haut » compte au curé des résolutions » que M. de Montesquieu avait » formées, et des promesses » qu'il m'avait faites. Ce sage » pasteur lui en marqua sa sa- » tisfaction ; et après les exhor- » tations et les prières ordinai- » res, il lui administra l'extrême- » onction et le viatique. Le pré- » sident les reçut avec un air de » componction et de dévotion » bien édifiant, et en répondant » les mains jointes devant la » poitrine aux prières de l'Egli- » se. » Ceux qui ont paru éton- nés de trouver dans ce philoso- phe mourant des dispositions chrétiennes, ne savent sans doute pas comment il s'était toujours conduit à l'égard de la religion, et combien de preuves d'attache- ment il lui avait données. Dans le même temps que les traits scabreux répandus dans son li- vre de l'*Esprit des Lois* lui at- tiraient le plus d'applaudisse- ment de la part de tous les es- prits prétendus forts de l'Euro- pe, il fit éclater son zèle pour la religion par une démarche bien propre à démentir leur es- time pour lui. M. de Marans, maître des requêtes, et son pro- che parent, étant tombé dange- reusement malade, il courut chez lui, le pressa vivement de se confesser ; et comme le ma- lade résistait à ses remontrances, il employa à le déterminer, par les principes les plus solides, tant d'art et d'insinuation, que l'ayant enfin persuadé, il cou- rut à minuit d'une extrémité de Paris à l'autre, pour lui cher- cher un confesseur au collége des Jésuites, et le lui amena sur-le-champ. La confession étant finie, il ne consentit qu'a- vec peine, après bien des instan-

ces, et par ménagement pour le goût du malade, qu'on différât jusqu'au jour à lui administrer le saint viatique. « Quelle est » donc la faiblesse et la contra- » diction de l'homme, dit un » moraliste, de dissimuler et » d'étouffer des sentiments dont » il est si intimement pénétré, » pour mériter l'approbation des » esprits légers, faux et corrom- » pus, dont il connaît lui-même » à fond les travers et le ridicu- » le; et de sacrifier à une telle » jouissance des vérités dont il » sent profondément et les sa- » lutaires effets et les éternelles » conquences. » Le président de Montesquieu mourut le 10 février 1755, à 66 ans. On a publié après sa mort le recueil de ses *OEuvres*, in-4°, in-8° et in-12. Il y a dans cette collection quelques petits ouvrages dont nous n'avons pas parlé. Le plus remarquable est le *Temple de Gnide*, espèce de poëme en prose, où l'auteur fait une peinture riante, animée, quelquefois trop voluptueuse, trop fine et trop recherchée, de la naïveté de l'amour, tel qu'il est dans une âme neuve. Ce roman a été mis en vers par M. Colardeau. On trouve encore dans cette collection un fragment sur le *Goût*, où il y a plusieurs idées neuves et quelques-unes obscures. M. Deleyre a publié, en 1758, in-12, le *Génie de Montesquieu*. C'est un extrait, fait avec choix, des plus belles pensées répandues dans les différents ouvrages de cet écrivain. On a donné, en 1767, in-12, les *Lettres familières de M. de Montesquieu*. On a eu raison de mettre à la tête l'avis que *celui qui les a publiées n'a pas prétendu augmenter la gloire de Montesquieu;* elles ne donnent pas une idée favorable de sa modestie, de sa modération et de ses principes; il s'y montre comme un des fondateurs de la secte philosophique. En 1784, on vit paraître à Paris, *Arsace et Isménie, histoire orientale*, petit conte que l'éditeur a eu bien tort de nous donner comme un traité de morale politique, à l'usage des souverains et des ministres. C'est tout au plus dans les vingt dernières pages qu'on peut supposer cette intention à l'auteur. On sait que ces sortes de titres romanesques ne sont que des canevas destinés à recevoir toutes sortes d'idées, bonnes ou mauvaises, qu'on ne se hasarderait point à donner sous leur véritable titre, et l'on ne peut se dissimuler que le président n'ait eu un goût trop marqué pour ce genre d'ouvrages. [On cite quelques traits de bienfaisance de la part de Montesquieu. Sully, habile horloger anglais, établi à Paris, se voyant réduit à la misère, était sur le point de se détruire; Montesquieu vola à son secours et lui fait procurer de l'ouvrage. A Marseille, se promenant sur la mer dans un bateau, il apprend du jeune batelier qu'il est contraint à faire ce métier les jours de fêtes, qu'il ne travaille pas à son état de joaillier, afin d'aider sa mère et ses sœurs à racheter son père captif à Alger. Montesquieu prend des informations, rachette l'esclave, qui revient au sein de sa famille. Quant aux ouvrages de cet auteur, on en a donné une dernière *Edition* par Lequien, Paris, 1819, en 8 vol. in-8°. On trouve un jugement sur Montesquieu dans l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* (par M.

l'abbé Lamennais, tome premier, p. 397.)

MONTESQUIOU D'ARTAGNAN (Pierre de), maréchal de France, d'une famille très ancienne, qui tire son origine de la terre de Montesquiou, l'une des quatre baronnies du comté d'Armagnac, naquit en 1645, et fit ses premières armes contre l'évêque de Munster. Il servit avec distinction dans les guerres de Louis XIV, depuis le siége de Douai en 1667 jusqu'à celui d'Ypres en 1678. Le roi l'envoya, trois ans après, dans toutes les places du royaume, pour y montrer un exercice uniforme à toute l'infanterie. Montesquiou commanda l'infanterie française à la bataille de Ramillies et à celle de Malplaquet. Le bâton de maréchal de France fut la récompense de sa valeur, le 20 septembre de la même année 1709. Cette dignité ne l'empêcha pas de servir encore sous le maréchal Villars. Ce général mourut le 12 août 1725 avec les titres de chevalier de ordres du roi et de gouverneur d'Arras. Le maréchal de Montluc, et son frère l'évêque de Valence, étaient de la même famille. *Voy.* MONTLUC.

†MONTESQUIOU-FEZENSAC (Anne-Pierre, marquis de), né à Paris en 1748, fut élevé à la cour, où il se fit remarquer par un esprit facile et aimable, qui n'excluait point en lui une instruction aussi solide que variée. Son goût pour les belles-lettres lui mérita la bienveillance de Monsieur (Louis XVIII), dont il fut nommé premier écuyer en 1771. Son avancement dans les grades et les honneurs fut rapide. Elevé en 1780 au grade de maréchal-de-camp, il fut décoré, trois ans après, des ordres du roi. Ces faveurs auraient dû l'attacher aux intérêts de ses maîtres; mais lorsque la révolution vint éprouver la fidélité des courtisans, Montesquiou, s'il n'abandonna pas la cause des Bourbons, montra bien peu de zèle à la défendre. Ami des philosophes et de leurs principes, il s'était lié avec Voltaire, dont il ne parlait jamais qu'avec la plus grande admiration; ce qui explique un peu sa conduite équivoque lorsqu'il s'agissait de défendre la religion et le trône. Nommé, en 1789, député aux états-généraux par la noblesse de Paris, il fut un des premiers de son ordre à se réunir au tiers-état. Il parla plusieurs fois avec assez de talent sur des questions de finance, et présenta mêmes des projets sages et utiles. Après l'arrestation du roi à Varennes, Montesquiou s'empressa d'aller à l'assemblée protester de son dévouement, et fut envoyé dans les départements de la Meuse, de la Moselle et des Ardennes, pour y préparer les esprits en faveur de la constitution. C'est alors que Monsieur fit demander à Montesquiou sa démission de la place de son 1er écuyer. Montesquiou l'envoya, et l'accompagna d'une lettre où il cherchait à se justifier, mais qui, par le ton dont elle était écrite, n'était pas digne du prince à qui il l'adressait. A la fin de la session, il remplit plusieurs missions, et fut ensuite mis à la tête de l'armée du Midi, et entra le 22 septembre 1792, dans la Savoie, dont il fit la conquête sans verser une goutte de sang. Le 9 novembre 1792, il fut décrété d'accusation par les révolutionnaires, à qui sa *modération* le rendait suspect, et qui lui reprochaient de s'être rendu coupable de dilapidation,

et d'avoir avili la dignité nationale dans le traité avec l'état de Genève. Montesquiou, pour se soustraire à l'exécution de ce décret, quitta Genève, où il était alors, et se retira dans le fond de la Suisse. En 1795, lorsque l'orage commença à se calmer, il écrivit à la convention un mémoire justificatif et demanda la permission de rentrer en France, où il reparut en 1796. Après avoir fait de vains efforts pour se faire nommer député, il ne s'occupa que de belles-lettres, et figura pendant quelque temps dans un club formé à Paris sous le nom de *Cercle constitutionnel*. Montesquiou mourut dans cette ville le 30 décembre 1798. Il avait été reçu à l'accadémie çaise en 1784, à la place de M. de Coëtlosquet, évêque de Limoges. On a de lui, outre quelques *pièces de vers* insérées dans les Correspondances de Laharpe et de Grimm, et une comédie, intitulée *Émilie, ou les joueurs*, Paris, 1787, in-8°: 1° *Correspondance*, in-8°; 2° *Mémoire justificatif*, 1792, in-4°; 3° *Du gouvernement des finances de France*, 1797, in-8°; 4° *Coup d'œil sur la révolution française;* 5° plusieurs *Articles* dans le Journal de Paris. On peut consulter pour plus de détails *La France littéraire* de Ersch, et ses suppléments.

MONTÉZUMA, ou *Moteuczoma*, dernier roi du Mexique, dont quelques écrivains romanesques ont voulu faire un héros, était un tyran affamé de sang et de carnage, qui ne ravageait les pays voisins que pour multiplier les victimes de ses idoles. Les Américains eux-mêmes invoquaient le secours des Espagnols contre cette bête féroce, plus redoutable que les monstres du Maragnon et de l'Orénoque; et ce n'est qu'aux instances de ces peuples que Cortez résolut de porter la guerre dans le Mexique. « Dans ce des» sein (dit-il en rendant lui» même compte de cette expé» dition à Charles-Quint), je par» tis de Cempoal (que j'appelai » Séville) le 16 d'août, avec » quinze cavaliers et trois cents » fantassins des plus aguerris; » la circonstance était favorable. » Je laissai à la Véra-Cruz cent » cinquante hommes et deux ca» valiers, avec ordre d'y con» struire une forteresse, qui est » déjà bien avancée, et quant à » cette province de Cempoal, » qui contient cinquante villes » ou forteresses, et qui peut » fournir environ cinquante mil» le hommes de guerre, je la lais» sai en paix, et composée de » sujets d'autant plus sûrs, » loyaux et fidèles, qu'à peine » venaient-ils d'être soumis, à » force de violence, par Monté» zuma, qui les tyrannisait et fai» sait enlever leurs enfants pour » les sacrifier à ses idoles. In» struits de la puissance formida» ble de votre majesté, ils m'a» dressèrent leurs plaintes con» tre Montézuma; ils se soumi» rent, me demandèrent mon » amitié et me prièrent de leur » accorder ma protection; com» me je les ai bien traités, que » je les ai toujours favorisés, je » ne doute point qu'ils ne de» viennent de fidèles sujets, » quand ils n'auraient d'autre » motif que la reconnaissance de » les avoir délivrés de la tyran» nie de Montézuma. » Ces animaux guerriers, sur qui les principaux Espagnols étaient montés; ce tonnerre artificiel, qui se formait dans leurs mains; ces châteaux de bois, qui les avaient apportés sur l'Océan, ce

fer dont ils étaient couverts; leurs marches comptées par des victoires, tant de sujets d'étonnement, joints à cette faiblesse qui porte le peuple à admirer, tout cela fit que quand Cortez arriva dans la ville de Mexico, il fut reçu par Montézuma comme son maître, et par les habitants comme leur dieu. Mais la conduite que tint Cortez à l'égard du temple de cette ville occasiona des mécontentements. « Il y a, dit Cortez, trois nefs » dans l'intérieur de ce temple, » où sont placées des idoles de » la plus haute stature. Je fis » renverser toutes ces idoles; je » fis nettoyer toutes les chapelles » où se faisait les sacrifices hu- » mains, et j'y plaçai des images » de Notre-Dame et d'autres » saints. Montézuma, fut, ainsi » que ses sujets, très affecté de » ce changement; il me fit prier » d'abord de le suspendre, et me » fit dire que je devais m'atten- » dre à voir soulever contre moi » le peuple, qui croyait que ces » idoles lui donnaient tous les » biens temporels, et qu'en les » laissant maltraiter, il s'expo- » serait à les fâcher, à voir sé- » cher tous les biens de la terre » et à mourir de faim. » Le peu d'égard qu'eut Cortez à ces remontrances irrita les esprits. Montézuma voyant l'impossibilité de se défaire des Espagnols par la force ouverte, tâcha de les rassurer par des témoignages d'amitié et de bonne foi, pour les accabler lorsque la sécurité leur aurait fait partager leurs forces et affaibli leur vigilance. Un général de l'empereur, qui avait des ordres secrets, attaqua les Espagnols restés à la Véra-Cruz, et quoique ses troupes fussent vaincues, il y eut trois ou quatre Espagnols de tués. La tête de l'un d'eux fut même portée à Montézuma. Alors Cortez fit ce qui ne s'est jamais fait de plus hardi en politique : il va au palais, suivi de cinquante Espagnols, et, mettant en usage la persuasion et la menace, il emmène l'empereur prisonnier au quartier espagnol, le force à lui livrer ceux qui avaient attaqué les siens à la Véra-Cruz, et fait mettre les fers aux pieds et aux mains de l'empereur même, comme un général qui punit un simple soldat. Ensuite il le força à se reconnaître publiquement vassal de Charles-Quint. Montézuma et les principaux de l'empire donnèrent pour tribut attaché à leur hommage, 600 mille marcs d'or pur. Il est à croire que cet hommage de Montézuma fut sincère; il ne fit du moins rien dans la suite qui pût le contredire, et finit par être la victime de sa fidélité. Les seigneurs méxicains conspirèrent contre lui et les Espagnols. Montézuma et Alvarado, un des lieutenants de Cortez, furent assaillis dans le palais par 200,000 Méxicains. Montézuma proposa de se montrer à ses sujets, pour les engager à se retirer; mais, au milieu de sa harangue, il reçut un coup de pierre qui le blessa mortellement; il expira bientôt après, en 1520. Ce prince laissa des enfants: deux de ses fils et trois de ses filles embrassèrent le christianisme. L'aîné reçut le baptême, et obtint de Charles Quint des terres, des revenus, et le titre de *comte de Montezuma*. Il mourut en 1608. Sa famille est comprise dans la grandesse d'Espagne, cent fois plus heureuse que sur un trône cimenté par la tyranie, et dans les erreurs d'une superstition sanguinaire et atroce. Quel jugement porter de ces pré

tendus sages, qui déclament avec un zèle infatigable contre les conquêtes de Cortez, et qui ne sentent aucune émotion en lisant les étranges horreurs des Mexicains; qui entassent les exclamations les plus pathétiques sur le nombre plus ou moins exagéré des Américains tués par Cortez sur le champ de bataille, et qui ne témoignent nulle indignation contre les sacrificateurs des hommes, nulle horreur de cette innombrable multitude de victimes humaines, immolées suivant les lois les plus solennelles et les plus chères des Mexicains? *Mais*, dit-on, *quels que fussent les excès et les crimes de ces peuples, quel droit avait Cortez de les soumettre au joug de l'Espagne*? Admirons la timide et consciencieuse jurisprudence des philosophes; mais différons de leur donner les éloges mérités, jusqu'à ce qu'ils aient déployé autant de zèle ou de fureur contre les Scipion, les César, les Alexandre, qu'ils en montrent contre Cortez, Pizarro, Charles-Quint et Philippe; jusqu'à ce qu'ils aient accablé d'outrages et ce cher Marc-Aurèle, et ce Trajan; et cet Antonin, qui n'avaient d'autre ambition que d'étendre la gloire romaine sur les débris des nations qui valaient mieux que les vainqueurs. N'attendons pas cette époque, elle n'arrivera jamais. Les héros de l'ancienne Rome ne combattaient les nations que pour nourrir dans leur sang la célébrité d'un vain nom, et pour entrer à Rome au bruit des timbales. Mais Cortez avait la faiblesse de se proposer d'autres vues; il eût voulu abolir les sacrifices humains et tant de monstrueux usages qui outrageaient la nature. Il eut l'extravagance de parler quelque fois du vrai Dieu. Voilà son crime de lèse-philosophie. Le bon homme en fait lui-même la confession. « Je tâchai » de leur faire entendre par mes » interprètes combien il était » insensé de mettre leurs espé- » rances dans des idoles travail- » lées de leurs mains et compo- » sées d'ordures; qu'ils devaient » savoir qu'il n'y avait qu'un » seul Dieu, souverain, universel, » qui avait créé le ciel, la terre » et toute la nature; qui était » éternel, c'est-à-dire sans com- » mencement ni fin, qu'ils de- » vaient l'adorer, ne croire qu'en » lui, et non pas dans aucune » créature ni matière périssable : » j'y ajoutai tout ce qui pou- » vait les détourner de leur ido- » lâtrie, et les attirer à la con- » naissance du vrai Dieu. » La maxime qu'il ne faut pas occuper les pays qui ne nous appartiennent pas est raisonnable sans doute, mais si elle a lieu même à l'égard des anthropophages et des sacrificateurs d'hommes, il faut l'étendre jusqu'aux repaires des tigres et des hiènes. *Non dubitamus*, dit Grotius, *quin justa sint bella in eos qui in parentes impii sunt, quales Sogdiani, antequam eos Alexander hanc feritatem dedoceret : in eos qui humanam carnem epulantur, a quo more absistere Gallos veteres Hercules coegit ..... de talibus enim barbaris et feris, magis quam hominibus, dici recte potest quod de Persis, qui Græcis nihilo deteriores erant, perverse dixit Aristoteles, naturale in eos esse bellum; et quod Isocrates Panathenaico dixit, justissimum esse bellum in belluas, proximum in homines belluis similes.* De jure bell. et pac., l. 2, c. 20. *V.* Cortez, Atabalipa, Manco-Capac, etc.

MONTFAUCON (Bernard de) savant bénédictin, vit le jour le 17 janvier 1655, au château de Soulage en Languedoc, de l'ancienne famille de Roquetaillade, dans le diocèse d'Aleth. Il prit le parti des armes, et servit en qualité de cadet dans le régiment de Perpignan; mais la mort de ses parents l'ayant dégoûté du monde, il se fit bénédictin dans la congrégation de Saint-Maur, en, 1675. L'étendue de sa mémoire et la supériorité de ses talents lui firent bientôt un nom célèbre dans son ordre et dans l'Europe. En 1698, il fit un voyage en Italie pour y consulter les bibliothèques, et y chercher d'anciens manuscrits propres au genre de travail qu'il avait embrassé. Pendant son séjour à Rome, il exerça la fonction de procureur de son ordre en cette cour, et y prit la défense de l'édition des ouvrages de saint-Augustin, donnée par plusieurs habiles religieux de sa congrégation, et attaquée par quelques critiques. De retour à Paris en 1701, Montfaucon travailla à une relation curieuse de son voyage, sous le titre de *Diarium italicum*, in-4°, qu'il publia en 1702. Cet ouvrage offre une description exacte de plusieurs monuments de l'antiquité, et une notice d'un grand nombre de manuscrits grecs et latins, inconnus jusqu'alors. Le P. de Montfaucon, cher à ses confrères par la bonté et la candeur de son caractère, aux savants par sa vaste érudition, et à l'Eglise par ses travaux, mourut le 21 décembre 1741, et fut inhumé dans l'Eglise de Saint-Germain des Prés. [Il était âgé de 87 ans, sans avoir souffert d'infirmités, ce qui fait l'éloge de sa vie aussi laborieuse que réglée.] On a de lui: 1° un volume in-4° d'*Analectes grecques*, 1688, avec la traduction latine et des notes, conjointement avec dom Antoine Pouget et dom Jacques Lopin; 2° une nouvelle *Edition* des œuvres de saint Athanase, en grec et en latin, avec des notes, 1698, 3 vol. in-fol.; elle commence à n'être plus commune; 3° un *Recueil* d'ouvrages d'anciens écrivains grecs, 1706, en 2 vol. in-fol., avec la traduction latine, des préfaces, de savantes notes et des dissertations. Ce recueil contient les *Commentaires* d'Eusèbe de Césarée sur les psaumes et sur Isaïe, quelques *Opuscules* de saint-Athanase, et la *Topographie* de Côme d'Egypte. On joint ordinairement ce recueil à l'édition de saint Anathase; mais il est peu commun. 4° Une *Traduction* française du livre de Philon, de la *Vie contemplative*, in-12, avec des observations et des lettres. Le P. de Montfaucon s'efforce de prouver que les thérapeutes dont parle Philon étaient chrétiens: opinion qui a été combattue par le président Bouhier. 5° Un excellent livre intitulé: *Palæographia græca*, in-fol., 1708, dans lequel il donne des exemples des différentes écritures grecques dans tous les siècles, et entreprend de faire pour le grec ce que le P. Mabillon a fait pour le latin dans sa Diplomatie; 6° deux vol. in-fol., 1713, de ce qui nous reste des *Hexaples* d'Origène; 7° *Bibliotheca Coisliniana*, in-fol.; 8° *L'Antiquité expliquée*, en latin et en français, avec figures, 1719, en 10 vol. in-fol., auxquels il ajouta, en 1724, un *Supplément* en 5 vol. in-fol. Cet ouvrage lui procura plus de fatigues que de

gloire, et on ne le regarda que comme une compilation un peu informe: cependant il y a bien des des choses qu'on chercherait inutilement ailleurs, et les savants le citent tous les jours; 9° *Les Monuments de la monarchie française*, 1729, 5 vol. in-fol., avec figures; 10° deux autres vol. in-fol., 1739, sous le titre de *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova*; 11° une nouvelle *Edition* de saint Jean Chrysostôme, en grec et en latin, avec préfaces, des notes et des dissertations, 1718, en 13 vol. in-fol., etc. Il a adopté la traduction latine du P. Fronton du Duc, et n'a traduit que les ouvrages qui ne l'avaient pas été par le jésuite. Comme le P. de Montfaucon fit cette édition à contre cœur et uniquement pour obéir à ses supérieurs, sa version manque quelquefois de fidélité, et presque toujours d'élégance. 12° La *Vérité de l'histoire de Judith*, 1688, in-12: dissertation qui l'annonça bien à la république des lettres, par les savants éclaircissements que l'auteur y répandit sur l'empire des Mèdes et des Assyriens, et par un examen critique de l'Histoire de ce dernier peuple, attribuée à Hérodote; 13° quelques autres écrits, moins importants que les précédens, mais non moins remplis d'érudition. Le P. de Montfaucon a trop écrit pour que son style soit toujours élégant et pur. Quand on entasse tant de choses, on n'a guère le temps de faire attention aux mots. C'est principalement comme érudit qu'on doit le considérer, et non comme écrivain fait pour servir de modèle. Le pape Benoît XIII l'honora d'un bref très flatteur, qui avait été précédé de deux médailles, dont Clément XI et l'empereur Charles VI l'avaient gratifié. *Voyez* son *Eloge* dans les *Mémoires* de l'académie des inscriptions, par M. Gros de Boze: et dans l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur*, où l'on trouve une liste très détaillée de ses divers ouvrages.

MONTFLEURY (Zacharie Jacob, dit), d'une famille noble d'Anjou, naquit vers la fin du XVI^e siècle, ou au commencement du XVII^e. Passionné pour la comédie, il suivit une troupe de comédiens qui courait les provinces, et prit, pour se déguiser, le nom de *Montfleury*, après avoir quitté celui de Jacob, qui était son nom de famille. Il est auteur d'une tragédie intitulée *La Mort d'Asdrubal*, faussement attribuée à son fils, qui n'avait que sept ans lorsqu'elle parut. Il joua dans les premières représentations du *Cid* en 1637, et mourut au mois de décembre 1667, pendant le cours des représentations d'*Andromaque*. Les uns attribuent sa mort aux efforts qu'il fit en jouant le rôle d'*Oreste*; d'autres ajoutent que son ventre s'ouvrit, malgré le cercle de fer qu'il était obligé d'avoir pour en soutenir le poids énorme: catastrophe analogue à tant d'autres qui appartiennent à l'histoire du théâtre. Mademoiselle Desmares, sa petite-fille, a écrit que ces bruits sont faux, et que Montfleury, frappé par le discours d'un inconnu qui lui avait prédit une mort prochaine, mourut peu de jours après. [Ce fut en faveur de Montfleury, que Louis XIV rendit un *décret* portant que l'état de comédien ne dégradait pas un gentilhomme. Nous n'examinerons pas ce

décret ; c'est l'opinion publique qui prononce en de semblables cas.]—Son fils, Antoine Jacob MONTFLEURY, né à Paris en 1640, et mort en 1685, a donné un grand nombre de *Comédies* médiocres, ou au-dessous du médiocre, pleines d'idées et d'expressions licencieuses. On a recueilli son *Théâtre* en 4 vol. in-12, 1775.

MONTFLEURY (Jean le Petit de), né à Caen, membre de l'académie de cette ville, mort en 1777, à 79 ans, était un homme d'une candeur et d'une droiture peu communes. Il occupait ses loisirs des amusements de la poésie; mais cette simplicité qu'on remarquait dans ses mœurs se fait trop souvent sentir dans ses vers, quoique la matière et le but de l'auteur y mettent toujours dans ses intérêts la critique des lecteurs honnêtes et chrétiens. On a de lui : 1° *Ode* au cardinal de Fleury, 1727; 2° autre *sur le papier*, 1722; 3° autre *sur le zèle*, 1729; 4° les *Grandeurs de la sainte Vierge*, ode, 1751; 5° les *Grandeurs de J.-C.*, poème, 1752; 6° la *Mort justifiée*, poème plein d'idées fortes, de grandes leçons et de bonne philosophie; et l'*Existence de Dieu et de sa providence*, ode, 1761. — Son frère Jean-Baptiste le Petit de MONTFLEURY, mort chanoine de Bayeux en 1758, est auteur d'une brochure intitulée: *Lettres curieuses et instructives*, écrites à un prêtre de l'Oratoire, in-12.

MONTFORT (Simon, comte de), quatrième du nom, né dans la deuxième moitié du XII^e siècle, d'une maison illustre et florissante, était seigneur d'une petite ville de ce nom, à dix lieues de Paris. Il fit éclater sa bravoure dans un voyage d'outre-mer, et dans les guerres contre les Allemands et contre les Anglais. On le choisit pour chef de la croisade contre les *Albigeois* en 1209. Simon de Monfort se rendit très célèbre dans cette guerre. Il prit Beziers et Carcassonne, fit lever le siége de Castelnau, et remporta une grande victoire en 1213, sur Pierre, roi d'Aragon, sur Raimond, comte de Toulouse, et sur les comtes de Foix et de Comminges. Le pape Innocent III et le quatrième concile général de Latran lui donnèrent en 1215 l'investiture du comté de Toulouse, dont il fit hommage au roi Philippe-Auguste. Simon de Montfort fut tué au siége de Toulouse, le 25 juin 1218, d'un coup de pierre. Les catholiques lui donnèrent le nom de *Machabée* et de *Défenseur de l'Eglise*. C'était un des plus grands capitaines de son siècle. La force de son tempérament le rendait propre à soutenir les plus violents exercices de la guerre. Sa haute stature le faisait distinguer au milieu des batailles, et le mouvement de son sabre suffisait pour épouvanter les plus fiers ennemis. Il avait un sang-froid à l'épreuve des plus terribles dangers, jusqu'à remarquer tout, et pourvoir à tout, pendant qu'il cherchait le plus brave de ceux qu'il avait en tête pour l'abattre. Il était, hors du combat, d'un commerce très aimable. On le respectait, et on ne pouvait craindre de l'approcher; on trouvait dans lui cette noble franchise qu'on traite quelquefois de simplicité, mais qui n'est au fond qu'un bon sens supérieur, qui va droit et avec honneur au but où d'autres

ne peuvent parvenir que par de lâches artifices. En matière de politique, comme en matière de guerre, il découvrait précisément ce que peut voir un homme sage. Il avait naturellement de l'horreur pour le vice; rien ne faisait impression sur lui que ce qui était raisonnable. Il était éloquent, heureux, ferme, équitable; personne ne lui reprocha qu'il eût violé sa parole. Jamais il n'eut d'autres ennemis que ceux de l'Eglise. On ne peut avoir une foi plus vive que la sienne; c'est le témoignage que lui a rendu saint Louis, si bon connaisseur en cette matière. ( *Voy.* JOINVILLE, pag. 11, édition de 1761.) Son zèle, sans lui faire oublier ce qu'il était, l'égalait aux hommes apostoliques; et si l'on pouvait lui reprocher quelque chose, ce serait de l'avoir quelquefois poussé trop loin. Il ne faut pas s'étonner si son nom est odieux aux hérétiques, il faut convenir qu'il les traita quelquefois avec une rigueur extrême; mais il est juste d'observer que ces hérétiques n'étaient pas seulement des ennemis forcenés de la foi catholiques, mais de mauvais citoyens, des fanatiques turbulents et sanguinaires, des scélérats perdus de mœurs et d'honneur. Il ne faut jamais confondre le zèle pour la religion avec le zèle pour l'ordre et la sécurité publique: celui-là est toujours doux et patient, celui-ci est souvent sévère et armé du glaive de la justice. ( *Voyez* SAINT DOMINIQUE, RAIMOND VI et VII, comtes de Toulouse.) Il a paru en 1767 un opuscule intitulé *Les Jeux de Simon de Montfort*, ou *Les Jardins du parlement de Toulouse*. On l'attribua à Voltaire, mais il ne se trouve dans aucune édition de ses œuvres.

MONTFORT (Amauri de), fils du précédent et d'Alix de Montmorency, voulut continuer la guerre contre les Albigeois. Mais, n'ayant pas assez de force pour résister à Raimond le Jeune, comte de Toulouse, il céda à Louis VIII, roi de France, les droits qu'il prétendait avoir sur le comté de Toulouse et sur les terres situées en Languedoc. Le roi saint Louis le fit connétable de France en 1231. Envoyé en Orient au secours des chrétiens opprimés par les Turcs, il y fut pris dans un combat donné devant Gaza. Sa liberté lui fut rendue en 1241; mais il n'en jouit pas long-temps, étant mort la même année d'un flux de sang.

MONTFORT (Bertrade de), *Voyez* BERTRADE.

MONTGAILLARD (Bernard de Percin de) connu sous le nom de *Petit Feuillant*, né en 1563, d'une maison illustre, entra dans l'ordre des feuillants, où il se distingua par ses austérités, par ses sermons et par son zèle. Il fut prédicateur ordinaire de Henri III, et remplit cette fonction avec tant d'éclat, que ce prince lui offrit plusieurs abbayes et les évêchés de Pamiers et d'Angers; mais il les refusa. Il était animé d'un si grand zèle contre les nouvelles erreurs, qu'il écrivit à Henri III une *Lettre* très longue dans laquelle il l'exhortait, par tous les motifs de religion et de politique, de mettre un frein à l'hérésie. Cette lettre, qui est bien écrite et pleine de force, a été imprimée à Paris en 1589. Après la mort de ce prince, le feu de la ligue fut dans toute sa vivacité. L'ardeur qu'elle faisait paraître pour la défense de l'an-

cienne religion, engagea Montgaillard à prendre les intérêts de cette association. On l'appela le *laquais de la ligue*, parce que, quoique boîteux, il ne cessa de se donner beaucoup de mouvement pour ce parti, qui lui paraissait juste, et beaucoup plus légitime que l'association des protestants, contre laquelle personne ne se recrie dans ce siècle inconséquent, et dont toute la haine tombe sur les procédés des catholiques. Le pape Clément VIII, instruit de son mérite, le reçut très bien dans un voyage qu'il fit à Rome. Il passa ensuite dans les Pays-Bas avec la permission de ce pape. Il y prêcha avec beaucoup de succès à la cour d'Albert et d'Isabelle, qui le nommèrent à l'abbaye de Nivelles en 1612, et trois ans après à celle d'Orval, dans le duché de Luxembourg. Il fit revivre dans celle-ci toute la pureté de l'ancienne discipline monastique. La réforme qu'il y introduisit est assez semblable à celle de la Trappe. Elle a paru s'affaiblir après sa mort, mais elle ne tarda pas à être rétablie par Charles Bentzeradt. Montgaillard mourut dans cette édifiante maison en 1628, après avoir brûlé tous ses écrits par humilité. Cayet, d'abord ministre protestant, ensuite catholique assez équivoque, apologiste des lieux de débauche et de l'adultère, a déchiré la mémoire de cet homme respectable par des calomnies atroces, que l'abbé Dazès, dans son *Compte rendu des Comptes rendus*, et quelques compilateurs, ont inconsidérément répétés.

MONTGAILLARD (Pierre-Jean-François de Percin de), évêque de Saint-Pons, naquit le 29 mars 1633, de Pierre de Percin, baron de Montgaillard, gouverneur de Blême dans le Milanais, et décapité pour avoir rendu cette place faute de munitions. La mémoire du père ayant été rétablie, le fils fut élevé aux honneurs ecclésiastiques. Il termina sa carrière en 1713. On a de lui : 1° *Du droit et du devoir des évêques de régler les offices divins dans leurs diocèses, suivant la tradition de tous les siècles, depuis J.-C. jusqu'à présent* in-8°; ouvrages mis à l'*Index donec corrigantur*; 2° plusieurs *Lettres* touchant les affaires du jansénisme adressées à l'archevêque de Cambrai; ces lettres furent condamnées par un Bref de Clément XI, du 18 janvier 1710. Montgaillard, qui, dans l'affaire du formulaire, se déclara pour les quatre évêques réfractaires, et qui écrivit en faveur du rituel d'Aleth, paraît être revenu sur la fin de ses jours à d'autres sentiments, comme le prouve une lettre de sa main, trouvée dans les archives du Vatican.

MONTGEORGES. *Voyez* GAULMIN, sieur de.

MONTGERON (Louis-Basile Carré de), naquit à Paris en 1686, d'un maître des requêtes. Il n'avait que 25 ans lorsqu'il acheta une charge de conseiller au parlement, où il s'acquit une sorte de réputation par son esprit et par ses qualités extérieures. Plongé dans l'incrédulité et dans tous les vices qui la font naître, il en sortit tout à coup pour se donner en spectacle sur le cimetière de Saint-Médard. Il alla, le 7 septembre 1731, au tombeau du diacre Pâris. Son but (à ce qu'il nous apprend) était d'examiner, avec

les yeux de la plus sévère critique, les miracles qui s'y opéraient; mais ils se sentit, dit-il, tout d'un coup terrassé par mille traits de lumière qui l'éclairèrent. D'incrédule frondeur il devint tout à coup chrétien fervent, et de détracteur du fameux diacre, il devint son apôtre. Il se livra depuis ce moment au fanatisme des convulsions avec la même impétuosité de caractère qui l'avait plongé dans les plus honteux excès. Il n'avait été jusqu'alors que confesseur du jansénisme, il en fut bientôt le martyr. Lorsque la chambre des enquêtes fut exilée en 1732, il fut relégué dans les montagnes d'Auvergne, dont l'air pur, loin de refroidir son zèle, ne fit que l'échauffer. C'est pendant cet exil qu'il forma le projet de recueillir les preuves des miracles de Pâris, et d'en faire ce qu'il appelait la démonstration. De retour à Paris, il se prépara à exécuter son projet, et il alla à Versailles présenter au roi, le 29 juillet 1737, 1 vol. in-4°, magnifiquement relié. Ce livre, regardé par les convulsionnaires comme un chef-d'œuvre d'éloquence, et par les autres comme un prodige d'ineptie, le fit renfermer à la Bastille quelques heures après qu'il l'eut présenté au roi. On le relégua ensuite dans une abbaye de bénédictins du diocèse d'Avignon, d'où il fut transféré peu de temps après à Viviers. Il fut renfermé ensuite dans la citadelle de Valence, où il mourut le 12 mai 1754. L'ouvrage qu'il présenta au roi est intitulé : *La Vérité des miracles opérés par l'intercession de M. Pâris*, etc., in-4°. Il ajouta deux autres volumes en 1747. Il parut en 1749 un écrit intitulé : *Illusion faite au public par la fausse description que M. de Montgeron a faite de l'état présent des convulsionnaires*. Ce livre doit être d'autant moins suspect qu'il a été fait par un auteur du parti. L'ouvrage de Montgeron a été aussi solidement et peut-être trop sérieusement réfuté par dom la Taste. (*Voyez* ce nom.) On sait que le célèbre Duguet regardait également les prétendus miracles de Pâris comme des scènes de sottise et de scandale. « Ne » vous imaginez pas » (dit un écrivain protestant qui a examiné par lui-même le phénomène des convulsions) « que la vertu » émanée du corps du bienheu» reux Pâris ait la force de res» susciter des morts, de rendre » l'ouïe à un sourd, de donner » la vue à un aveugle de nais» sance, de faire marcher un cul» de-jatte; jamais elle ne s'est » avisée de pareils prodiges; non. » C'est un abbé Bécheran qui, » couché sur le tombeau, saute » à se briser les os, et, dans des » accès convulsifs, fait le saut » de carpe sans se faire mal. Ce » sont des fous qui avalent des » charbons allumés, qui gobent » comme pêches, cailloux gros » comme le poing, que l'on » frappe des demi-heures sans » qu'ils paraissent le sentir, qui » souffrent dix hommes mar» chant sur leur ventre, etc., » etc. J'ai vu dans mes voyages » vingt joueurs de gibecière qui » feraient nargue à la vertu mi» raculeuse émanée du corps de » l'abbé de Pâris.... Nos cami» sards en France se sont avisés » de débiter de pareilles bali» vernes; et la plupart des faits, » que M. Jurieu rapporte dans » ses lettres pastorales, ont

» beaucoup d'affinité avec les révélations des miracles de l'abbé Pâris. Les a-t-on crus? Le petit peuple a donné là-dedans pendant quelque temps : les sages en ont gémi, et ont vu avec déplaisir ces extravagances... Les jansénistes ne se font pas honneur, de vouloir s'accréditer par des voies aussi frivoles et des moyens si opposés au caractère de la religion. Cicéron leur prescrit une leçon qu'ils devraient observer : *Ut religio propaganda, sic superstitionis stirpes omnes elidendæ*. Ce n'est pas de la manière qu'ils agissent que l'on concourt à l'avancement de la religion. » *Recueil de litt., de phil. et d'hist.*, Amsterdam, 1730, p. 123. Quelques spectateurs, même philosophes, ont cru dans certains cas y voir l'intervention *du père du mensonge* et de la *puissance des ténèbres*, à laquelle cette secte devait être moins indifférente que toute autre. Le sage et pieux pape Clément XIII croyait que ces farces ridicules et sacriléges n'étaient que le fruit tout naturel de l'aveuglement dont Dieu avait frappé une secte qui s'était plus que toute autre couverte du voile de la piété et de la vertu : *Quas fœditates cum legeremus, in mentem nobis venit, jansenianorum, per simulationem pietatis jactare se volentium in Ecclesia, quam graviter superbiam Deus perculerit, et pestilentissimæ sectæ conatus ad hæc dedecora tandem rediisse permiserit; quasi dixerit Dominus*: REVELABO PUDENDA TUA, ET OSTENDAM GENTIBUS NUDITATEM TUAM, ET REGNIS IGNOMINIAM TUAM. *Nahum* 3. Bref à l'évêque de Sarlat du 19 novembre 1764. *Voyez* FILLEAU, JANSÉNIUS, LAFITAU, MARANDÉ, RICHER, ROCHE, VERGER.

† MONTGOLFIER (Joseph-Michel), célèbre pour avoir inventé, en France, avec son frère Etienne, les ballons aérostatiques, dont la première découverte est due à un jésuite portugais (*V.* Gusmao), qui vivait au commencement du dix-huitième siècle. Joseph-Michel, fils d'un fabricant de papiers établi à Annonay, naquit à Vidalon-lès-Annonay, en 1740. Dans sa première jeunesse, il eut l'étude en aversion, et s'échappa, à l'âge de treize ans, du collége de Tournon, où il avait été placé avec deux de ses frères. Ses parents l'ayant retrouvé dans une ferme du Bas-Languedoc, le remenèrent au collége. Au lieu de la théologie, qu'on voulut lui faire apprendre, il prit du goût pour la chimie et les sciences exactes; et, quoiqu'il ne s'assujettît à aucun cours régulier, il parvint à résoudre quelques problèmes mathématiques. Son caractère, ennemi de toute espèce de gêne, le porta à s'échapper une seconde fois du collége, et il se retira dans un quartier solitaire de la ville de Saint-Etienne-en-Forez. Il s'y occupa de quelques opérations chimiques, et de matières utiles aux teinturiers, qu'il colportait lui-même pour les vendre, dans les villages du Vivarais. Ce petit commerce, joint à la pêche qu'il faisait dans les rivières qu'il rencontrait en voyageant, pourvoyait à sa subsistance. Réconcilié enfin avec son père, Montgolfier et son frère Etienne durent chacun à un singulier hasard l'idée des aérostats. On dit que le second « vit, pendant qu'il était dans le » bain, une chemise, liée par le

» haut, et placée en rond sur un » réchaud, s'élever par l'effet de » l'air raréfié, et voltiger dans la » chambre.... » Il forma un cornet qu'il gonfla avec de la fumée, et le cornet ou petit ballon s'éleva vers le plafond. D'un autre côté, son frère Joseph (dont il s'agit dans cet article) ayant remarqué de sa fenêtre des masses de fumée se porter avec rapidité dans les airs, pensa que si l'on parvenait à *emmagasiner* des vapeurs pareilles ou plus légères, l'on pourrait trouver un *principe de force ascensionnelle*. Enfin, lui et son frère étudièrent l'excellent ouvrage du docteur Priestley sur les différentes espèces d'air; et, après plusieurs expériences, ils lancèrent, le 5 juin 1783, en présence des habitants de la ville d'Annonay, un ballon en toile doublée de papier, pesant cinq cents livres, ayant cent dix pieds de circonférence, et qui s'éleva à une hauteur de mille toises. Le ballon alla tomber dans un champ, et causa une grande frayeur aux paysans; ils crurent que la machine recélait dans son sein quelque être malfaisant, tombé des nues pour les exterminer; mais la voyant immobile après sa chute, ils se rassurèrent, et la déchirèrent avec leurs fourches. Etienne Montgolfier vint à Paris, et répéta son expérience à Versailles, le 20 septembre, devant la cour et de nombreux spectateurs. On plaça sous le ballon, et dans un panier, des animaux qui descendirent à terre en vie et sans danger. Pilâtre du Rozier et le marquis d'Arlandes furent les premiers qui osèrent monter dans un ballon et s'élever dans les airs, au château de la Muette : ils parcoururent huit mille toises en moins d'un quart d'heure. Le 19 janvier de l'année suivante, 1784, Joseph Montgolfier exécuta à Lyon ce dangereux voyage aérien, où plusieurs personnes se disputèrent l'honneur de l'accompagner. Le feu duc d'Orléans essaya également un de ces voyages, et partit du jardin de Mouceau; mais ce ne fut pas sans danger qu'il parvint à descendre à terre. Dans le commencement, pour élever les ballons, on dilatait l'air atmosphérique par le moyen d'un fourneau placé sous l'orifice de la machine, et dont on alimentait le feu avec de la laine et de la paille hachées ensemble; mais cette méthode ayant des inconvéniens très graves, M. Charles, habile chimiste, employa, au lieu du fourneau, *le gaz hydrogène*, qui n'a qu'un quinzième en densité, comparée à celle de l'air atmosphérique. Par ses soins et ceux de M. Robert, mécanicien, les ballons furent construits en taffetas, rendu imperméable par un vernis composé de gomme élastique dissoute dans l'huile bouillante. La force ascensionnelle devint alors plus grande, n'eut plus besoin de feu, et mit à l'abri des suites d'une secousse qui pouvait porter la flamme sur la machine. Les deux nouveaux inventeurs partirent des Tuileries, et descendirent à neuf lieues de Paris. Robert s'éleva ensuite, tout seul, à une hauteur de dix-sept cents toises. Les ballons aérostatiques changèrent alors de nom : on ne les appela plus *montgolfières*, mais *charlottes*. Joseph Montgolfier inventa le parachute, et, conjointement avec son frère Etienne, il s'occupa de la construction d'un

aérostat de deux cent soixante-dix pieds de diamètre, capable d'enlever douze cents hommes, avec armes et bagages. Ce projet colossal ne fut point exécuté, et la révolution fit oublier les ballons aérostatiques et leurs inventeurs. Joseph fut décoré, sous le consulat, de la croix d'Honneur; nommé, en 1807, membre de l'institut, et conservateur-administrateur de l'établissement des arts et métiers. On lui doit la première idée de la *Société d'encouragement pour l'industrie*. Aidé par son frère Etienne, il fut aussi l'inventeur du *bélier hydraulique*, machine qui, par l'impulsion d'une petite chute d'eau, la porte à une élévation de soixante pieds. Il inventa d'autres machines, *le clorimètre*, destiné à déterminer la qualité des différentes espèces de tourbes du Dauphiné; une *presse hydraulique*, un *ventilateur* pour distiller à froid, par le contact de l'air en mouvement; un *appareil* pour la dessiccation en grand, à froid, et la conservation des fruits et autres objets. Joseph laissa à son fils le projet d'un autre appareil, le *pyro-bélier*, moyen plus économique, et qui sert au même usage que les pompes à vapeur. S'étant rendu aux eaux de Balaruc, il y mourut le 26 juin 1810, âgé de 70 ans. Malgré l'utilité plus réelle de leurs dernières machines, c'est aux aérostats que les deux frères doivent leur plus grande réputation; cependant ces aérostats n'ont servi jusqu'à présent qu'à l'amusement du public et à faire périr plusieurs aéronautes, faute de n'avoir pu encore leur trouver une direction. Les services qu'on en attendait pour les armées se sont bornés, depuis quarante-deux ans, à un seul, celui d'avoir fait connaître, à la bataille de Fleurus, la position et les manœuvres de l'ennemi, et encore parceque dans ce moment l'air était favorable à l'ascension. Nous avons dit plus haut que *Gusmao* était le premier inventeur des aérostats, et en cela, nous n'avons fait que répéter ce qu'en a dit le *Journal des Savants*, année 1784, lequel place l'expérience de l'inventeur portugais à l'an 1720. Le *Journal de Murcie* en avait déjà parlé en 1765. Cependant on doit des éloges aux frères Montgolfier pour avoir perfectionné l'aérostat et facilité les ascensions. On en doit aussi à Charles et à Robert, qui ont donné nne nouvelle perfection à ces machines. Peut-être même les frères Montgolfier n'avaient-ils jamais entendu parler de Gusmao, et alors ce serait à leurs propres recherches qu'on devrait attribuer la construction de l'aérostat; mais cela n'exclut pas Gusmao d'en être le premier inventeur en Amérique, puis en Europe. Les journaux qui en ont parlé ne sont pas de la classe de ces ouvrages qu'une *Biographie nouvelle* appelle *romans de physique*, et dans lesquels nous ne chercherons pas certainement ni un *Cavallo*, qui lança à Londres des bulles d'eau et de savon, imprégnées d'air inflammable; ni ce vénitien qui, au treizième ou quatorzième siècle, « avait fait » voyager dans l'espace un glo- » be d'air raréfié, dont l'enve- » loppe était fabriquée en min- » ces feuilles métalliques. » Enfin, indépendamment des aérostats, le *bélier hydraulique*, le *clorimètre*; la *presse hydraulique*, le *ventila-*

*teur*, etc., sont de justes titres pour que le nom des Montgolfier passe avec honneur à la postérité.

MONTGOMMERY (Gabriel de), comte de Montgommery en Normandie, célèbre par sa valeur, mais plus encore par le malheur qu'il eut de crever l'œil de Henri II, le 2 juin 1559. Ce prince ayant déjà couru plusieurs lances dans un tournoi, fait à l'occasion du mariage de la princesse Elisabeth sa fille, avec Philippe, roi d'Espagne, voulut en rompre une dernière avec le jeune Montgommery, alors lieutenant de la garde écossaise. Montgommery, comme par un espèce de pressentiment, s'en défendit à plusieurs reprises, et ne se rendit qu'en voyant le roi prêt à s'indisposer de ses refus. « Dans la course, sa » lance rompit en la visière du » roi, si rudement (dit d'Aubigné) que la morne décrocha de » la haute pièce, et que la visière » levée en haut, le contre-coup » donna dans l'œil. » Le roi mourut onze jours après cette blessure. La circonstance malheureuse qui avait causé cet événement excusait entièrement Montgommery de cette mort déplorable. Par prudence cependant, il se confina quelque temps dans ses terres de Normandie. Il voyagea ensuite en Italie et ailleurs, jusqu'au temps des premières guerres civiles, qu'il revint en France, et s'attacha au parti protestant, dont il devint un des principaux chefs. Il défendit Rouen, en 1562, contre l'armée royale, avec beaucoup d'opiniâtreté, et continua à faire la guerre à l'état et à la religion avec divers succès, jusqu'à ce qu'il fût pris à Domfront en 1574 par Matignon. Plusieurs historiens protestants prétendent que la capitulation fut violée à l'égard de Montgommery; mais, sans parler d'autres témoignages contraires, il paraît certain par celui de d'Aubigné même, l'un des historiens protestants les plus accrédités, que le comte n'eut d'autre parole de la part de Matignon, que celle de lui conserver la vie et de le bien traiter tant qu'il serait entre ses mains. Ce général ne se rendit point garant de son pardon de la part du roi et de la reine mère. Cependant Matignon reçut ordre de Catherine de Médicis, alors régente du royaume par la mort de Charles IX, d'envoyer Montgommery à Paris, sous bonne et sûre garde. En y arrivant, il fut conduit à la conciergerie, et renfermé dans la tour qui porte encore son nom. Des commissaires furent nommés par la reine pour lui faire son procès. Il fut interrogé sur la conspiration imputée à l'amiral de Coligny; mais le principal chef d'accusation sur lequel ils le condamnèrent à mort, fut d'avoir arboré le pavillon d'Angleterre sur les vaisseaux avec lesquels il était venu au secours de la Rochelle. Le 26 juin 1574, après avoir subi une rigoureuse question, il fut amené en Grève, et y eut la tête tranchée. Il est certain qu'il ne pouvait être recherché ni puni pour la mort de Henri II, quoique après tout ce qui est arrivé depuis, quelques-uns ont pu croire que ce n'était point un coup du hasard. Mais après un malheur pareil, qui causa celui de tout l'état par les troubles qui en furent la suite, Montgommery osant s'armer contre son souverain, contre le fils même du roi dont il avait privé la France, fut infiniment plus coupable qu'au-

d'un autre chef protestant. Il était l'aîné des fils de Jacques de MONTGOMMERY, seigneur de Lorges dans l'Orléanais, l'un des plus vaillants homme de son temps, fameux dans les guerres de François Ier, sous le nom de *Lorges*, et qui mourut âgé de plus de 80 ans, vers 1559.

MONTHELON. *Voy.* FERNAND.

MONTHOLON (François de), seigneur du Vivier et d'Aubervilliers, se distingua par sa probité et par son érudition. Il plaida en 1522 et en 1523, au parlement de Paris, en faveur de Charles de Bourbon, connétable de France, contre Louise de Savoie, mère de François Ier. Ce monarque s'étant trouvé *incognito* à cette cause, l'une des plus épineuses qui aient jamais été agitées dans aucun parlement, nomma Montholon avocat-général en 1538, puis garde-des-sceaux en 1542. Il mourut à Villers-Cotterets en 1543. La famille de Montholon a produit un grand nombre d'autres magistrats illustres; mais celui qui est l'objet de cet article est le plus célèbre par ses vertus. François Ier lui ayant donné 200,000 francs (somme à laquelle avaient été condamnés les rebelles de La Rochelle), il ne les accepta que pour orner cette ville d'un hôpital.

MONTHOLON (Jean de), frère du précédent, chanoine de Saint-Victor de Paris, reçut le bonnet de docteur en droit à l'âge de 22 ans. Son mérite le fit nommer au cardinalat; mais il n'en reçut point les honneurs, étant mort dans l'abbaye de Saint-Victor, le 10 mai 1528. On a de lui *Promptuarium juris divini et utriusque humani*, Paris, chez Henri Etienne, 1520, 2 vol. in-folio.

MONTHOLON (François de), catholique zélé, fils de François, premier du nom, était avocat, et fort estimé des ligueurs. Henri III, pour leur complaire, lui remit les sceaux en 1588. Après la mort de ce prince, Montholon les rendit à Henri IV, de peur que ce roi ne le contraignît de sceller quelque édit favorable aux huguenots. Il mourut la même année 1590. Le parlement avait tant de confiance en sa probité, que « la cour n'avait jamais » désiré autres assurances de ses » plaidoyers, que ce qu'il avait » mis en avant par sa bouche, » sans recourir aux pièces » paroles au-dessus de tout éloge.

MONTHOLON (Jacques de), seigneur d'Aubervilliers, avocat au parlement de Paris, fils de François, deuxième du nom, mourut sans enfants le 17 juillet 1622. On a de lui un *Recueil d'arrêts du parlement*, qui servirent de réglement, 1622, in-4°. On a aussi de lui le *Plaidoyer* qu'il fit pour les jésuites, 1612, in-8°. Il y montra que tout ce que Martelière avait avancé n'était qu'un tissu de calomnies et de faits supposés, démentis par les témoignages les plus authentiques qu'il produisit. *Voyez* MARTELIÈRE.

MONTI. *Voy.* MONTANUS (Jean-Baptiste).

MONTI (Joseph), professeur de botanique et d'histoire naturelle à Bologne, naquit dans cette ville en 1682, et se fit connaître par les ouvrages suivants : 1° *Prodromus catalogi stirpium agri bononiensis*, 1719, in-4°; 2° *Plantarum varii indices*, 1724, in-4°; 3° *Exoticorum simplicium medicamentorum varii indices*, 1724, in-4°. Les deux derniers ouvrages ont reparu avec des corrections, à Bologne, 1753, in-4°, par les soins des fils de l'auteur,

Petronius et Cajetan. Ce dernier a traduit de l'italien en latin l'Histoire des plantes rares de Jacques Zannoni, Bologne, 1742, in-fol., avec 185 planches. —Il ne faut pas le confondre avec Jean-Philippe MONTI, prêtre de la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, professeur en théologie à Milan, dont on a *Dissertationes theologico-historicæ*, Milan, 1758, in-8°.

MONTIGNI (François de la GRANGE D'ARQUIEN, dit le *Maréchal de*), né en 1554, commandait cinquante gendarmes à la journée de Coutras, en 1587. Il alla trois fois à la charge, et fut pris par le roi de Navarre, qui lui rendit la liberté par estime pour sa valeur. Après la mort de Henri III, il se déclara contre la ligue. Il se distingua au combat d'Aumale en 1592, et au siége d'Amiens en 1597, fut fait gouverneur de Paris en 1601, lieutenant de roi de Metz, de Toul et de Verdun, en 1603, et en 1616 maréchal de France. Montigni commanda en 1617 une armée contre les mécontents, et prit sur eux, en Nivernais, Donzi et quelques autres places. Il mourut le 9 septembre de la même année, âgé de 63 ans. Voyez son *Oraison funèbre* par Jacques de Neuchaise, Bourges, 1618, in-4°. Ce maréchal n'eut qu'un fils, qui mourut sans postérité masculine; mais il avait un frère, qui eut, entre autres enfants, Henri, marquis d'Arquien, dont la fille, Marie-Casimire, épousa Sobieski, depuis roi de Pologne. Après la mort de sa mère, elle procura le chapeau de cardinal à son père, qui mourut en 1707, à Rome, où il s'était retiré avec sa fille. En 1714, elle revint en France. Le roi lui donna pour demeure le château de Blois, où elle mourut en 1716, à 77 ans.

MONT-JOSIEU (Louis de), *Monsjosius*, gentilhomme de Rouergue, né au XVI<sup>e</sup> siècle, apprit les mathématiques à Monsieur frère du roi, et accompagna le duc de Joyeuse à Rome, et 1583. Il composa un livre qu'il dédia au pape Sixte-Quint, sous ce titre : *Gallus Romæ hospes*, Rome, 1585, in-4°; ouvrage qui contient un *Traité*, en latin, *de la peinture et de la sculpture des anciens;* on l'a réimprimé dans le *Vitruve* d'Amsterdam, 1649, in-fol. Ce livre peut répandre du jour sur l'antiquité profane, il est plein d'érudition. L'auteur, de retour en France, s'y ruina dans l'entreprise de nettoyer Paris des immondices, et finit par épouser une méchante femme, qui fut cause de sa mort.

MONTIS (Pierre) est auteur d'un livre espagnol que G. Ayora a traduit en latin : *De dignoscendis hominibus*, Milan, 1492, in-fol. Il n'est pas commun.

†MONTJOIE (Félix-Christophe Galart de), nommé dans le Journal de la librairie (1816, page 215) Charles-Félix-Louis Ventre de la Touloubre, naquit à Aix en Provence, vers 1760, d'une famille noble. Reçu avocat à Paris, il exerça cette profession, et en 1790, il travailla avec Geoffroi et Royou à l'*Année littéraire*, fut ensuite un des rédacteurs de l'*Ami du roi*, qui parut jusqu'au 10 août, et était consacré à combattre les principes de la révolution. Montjoie se montra toujours un défenseur constant de la monarchie et du malheureux Louis XVI. Proscrit, après la mort de ce prince (le 21

janvier 1795), il se cacha aux environs de Bièvre, et ne reparut à Paris qu'après la mort de Robespierre. Il publia plusieurs écrits et des articles dans les journaux en faveur des royalistes; et ces écrits et ces articles lui valurent, en 1797, l'honneur d'être condamné à la déportation avec d'autres rédacteurs de journaux. Il se sauva en Suisse, et y fit paraître divers ouvrages historiques, la plupart pour la défense de la cause des Bourbons. Après le 18 brumaire, il revint à Paris, publia des Romans, et donna encore des articles à différents journaux. Louis XVIII étant remonté sur son trône en 1814, fit à Montjoie une pension de 3000 francs, et lui donna la place de conservateur de la bibliothèque Mazarine. Il mourut d'une attaque d'apoplexie le 6 avril 1816, âgé d'environ 56 ans. Il a laissé: 1° *Divertissement national*, à l'occasion de la naissance de Monseigneur le dauphin (depuis Louis XVII), Paris 1781, in-8°.; 2° *Lettres sur le magnétisme animal*, 1874, in-8°; 3° *Des principes de la monarchie française*, 1789, 2 vol., in-8°. Ils se rapportent à l'histoire du droit public français. 4° *L'Ami du Roi, des français, de l'ordre, et surtout de la vérité, ou histoire de la révolution de France et de l'assemblée nationale*, 1791, 2ᵉ part. in-4°; c'est une suite du journal de l'abbé Royou; 5° *Réponse aux réflexions de M. Necker* sur le procès intenté à Louis XVI, 1792, in-8°; 6° *Avis à la convention*, sur le procès de Louis XVI, 1792, in-8°. L'auteur prouve dans cet écrit, que la convention n'a pas le droit d'examiner les actes du gouvernement de ce monarque, et qu'il ne peut pas en être responsable; 7° *Almanach des honnêtes gens*, 1792, 1793, 2 vol. in-18; 8° *Almanach des gens de bien*, 1795-97, 3 vol.: recueil d'anecdotes assez piquantes; 9° *Histoire de la conjuration de Robespierre*, 1794, in-8°, traduit de l'anglais; 10° *Histoire de la conjuration de d'Orléans*, 1776, 3 vol. in-8°; 11° *Eloge historique de* Louis XVI, Neufchâtel, 1797, in-8°; 12° *Eloge historique de Marie-Antoinette, reine de France*, 1798, in-8°, traduit en allemand et en anglais. L'auteur refondit cet éloge et le publia sous le titre de l'*Histoire de Marie-Antoinette*, 2 vol. in-8°, figures: ouvrage qui donna lieu à des discussions entre l'auteur et M. Bertrand de Molleville, au sujet de quelques inexactitudes de la part de Montjoie. 13° *Histoire de la révolution de France*, depuis la présentation au parlement de l'impôt territorial jusqu'aux Etats-généraux; 14° *Histoire de quatre Espagnols*, Paris, Le Normant, 1801, 4 vol. in-12, 3ᵉ édit., 1805, 6 vol. in-12: ce roman est plein d'intérêt, mais le style en est traînant et diffus; 15° *Inès de Léon*, ou *histoire d'un manuscrit trouvé au Mont-Pausilippe*, 1802, 5 vol.; roman inférieur au premier; 16° *Eloge de Bochart de Saron*, 1800, in-8°; 17° *Les Bourbons* ou *précis historique sur les aïeux du Roi et sur Sa Majesté*, 1815, in-8°, avec 20 portraits. La vérité nous force de dire que Montjoie est ordinairement peu exact dans ses ouvrages historiques, et son style est parfois prolixe et incorrect.

MONTLEBERT. *Voyez* CAUX.

MONTLHÉRY (Guy de), comte de Rochefort, signa, en qualité de sénéchal de France, à

une charte du roi Philippe Ier, de l'an 1093, et fut de la première croisade en 1096. Le roi, qui estimait son mérite et qui craignait son crédit, voulant se l'attacher, obligea Louis le Gros, son fils aîné, d'épouser la fille de ce seigneur. Mais le prince ayant fait casser ce mariage trois ans après, sous prétexte de parenté, Guy en conçut un tel dépit, qu'il arma contre le roi, qui le défit auprès du château de Gournai, qui fut pris et confisqué. Il mourut au mois de juillet 1108. — Son fils Hugues de MONTLHÉRY, comte de Rochefort et seigneur de Cressy, succéda à son père dans l'office de sénéchal. Aprés avoir servi utilement l'état sous Philippe Ier, il pensa le bouleverser sous Louis le Gros, par ses violences, ses injustices et ses intrigues. On rapporte qu'ayant enlevé un de ses cousins, il le jeta par la fenêtre d'une tour après l'avoir étranglé, pour faire croire qu'il s'était tué en voulant se sauver. Le roi l'obligea de quitter sa charge, et il se fit religieux vers 1118 à Cluny, où il mourut quelques années après.

MONTLUC ( Blaise de Lasserand-Massencôme, seigneur de ), maréchal de France, né vers 1502, dans un petit village près de Condom, d'une famille noble et distinguée, branche de celle d'Artagnan-Montesquiou, l'une des premières de la Guienne, s'éleva par tous les degrés de la milice jusqu'au grade de maréchal de France. [ Il commença à porter les armes en Italie à l'âge de 17 ans, et se distingua en plusieurs occasions; il se trouva à la bataille de Pavie, où il fut fait prisonnier ; servit ensuite sous Lautrec, dans l'expédition de Naples ; et vint offrir ses services à la ville de Marseille, assiégée par Charles-Quint. Il se couvrit de gloire à la bataille de Cerisoles ; délivra *San-Domian*, défendit *Bene*, et prit *Catemiglia* et *Ceva*. Pendant ce temps il n'avait eu que peu de récompense de ses exploits, et s'était battu en soldat de fortune, jusqu'à ce qu'il fut envoyé au secours du général Strozzi, pour défendre Sienne, qui, en 1554, avait chassé la garnison impériale.] Montluc y soutint un siége de huit mois contre l'armée de l'empereur, commandée par le marquis de Marignan. Ce général, après avoir tenté inutilement plusieurs attaques, fut obligé de convertir le siége en blocus. La famine ayant réduit les habitants aux plus grandes extrémités, Montluc capitula et sortit de la place avec les honneurs de la guerre. Depuis cette époque jusqu'à la mort de Henri II, Montluc continua ses services en Toscane, en Piémont, et au siége de Thionville en 1558. Il commanda en Guienne pendant les guerres de religion qui agitèrent la France sous le règne de Charles IX, battit les huguenots en plusieurs rencontres, et entre autres à la bataille de Ver en 1562, où, quoique inférieur en nombre, il remporta sur eux une victoire complète. Cette victoire lui valut la place de lieutenant de roi en Guienne. Sa vigilance, et la célérité qu'il mettait dans toutes ses opérations, jointes à quelques exécutions militaires, le rendirent dans toute la Guienne la terreur du parti protestant. « Il fut fort » cruel en cette guerre (dit Bran-

» tôme), et disait-on qu'ils fai» saient à l'envi à qui le serait » davantage, lui ou le baron des » Adrets, qui l'était bien fort » à l'endroit des catholiques.... » Il est certain néanmoins que Montluc ne porta jamais la cruauté envers les hérétiques rebellés au point où un des Adrets, un Guillaume de la Marck, un Christian de Brunswick (voy. HALBERSTADT), l'ont poussée à l'égard des catholiques, armés pour la défense de leurs pays et de leur religion. Montluc assiégeant le château de Rabesteins en 1570, y fut blessé d'une arquebusade qui lui froissa les deux joues, et le défigura tellement, que le reste de sa vie il fut obligé de porter un masque; mais il ne laissa pas d'emporter la place. [Il assista ensuite au siége de La Rochelle en 1573 : ce fut son dernier fait d'armes.] Ses longs services furent récompensés, en 1574, par le bâton de maréchal de France. Il mourut dans sa terre d'Estillac en Agénois, l'an 1577. Le maréchal de Montluc avait toutes les qualités qui forment le grand homme de guerre; une valeur à toute épreuve, une passion démesurée pour la gloire, une activité infatigable, un coup d'œil sûr, et une présence d'esprit merveilleuse dans les occasions les plus difficiles. Ce fut à l'âge de 75 ans qu'il écrivit de mémoire l'*Histoire de sa Vie*, imprimée pour la première fois à Bordeaux en 1592, in-fol., par les soins de Florimond de Rémond, conseiller au parlement de cette ville, sous le titre de *Commentaires de Blaise de Montluc, maréchal de France;* ouvrage classique pour les gens de guerre, et que Henri IV appelait *La Bible des soldats;* réimprimé plusieurs fois, traduit en italien et en anglais. On a dit de Montluc, au sujet de ses Commentaires : *Multa fecit; plura scripsit.* Il est certain qu'il ne s'est pas reposé sur les historiens du soin de se louer, et qu'il parle souvent de lui-même avec assez de jactance et de vanité; et c'est le défaut de presque tous les hommes qui ont la faiblesse et l'égoïsme d'être eux-mêmes leurs historiens. (*V.* ADRIEN..) « Si » rien n'est plus petit, plus mes» quin, dit un moraliste, que » de parler de soi-même, d'oc» cuper la conversation par le » récit de ses actions et de ses » exploits, que sera-ce du degré » d'égoïsme qui va jusqu'à con» signer tout cela dans les regis» tres de l'histoire, à être soi-mê» me son héraut, à faire une es» pèce d'auditoire subsistant de » toute la postérité, et de discou» rir pendant des siècles sur » une existence de deux jours? »

MONTLUC (Jean de), frère du précédent, dominicain, mais qui n'eut jamais, ou qui ne conserva guère l'esprit de son état. La reine Marguerite de Navarre, instruite de son penchant pour le calvinisme, le tira de son cloître, le mena avec elle à la cour, et le fit employer dans diverses ambassades. Il en remplit jusqu'à seize. Ses services furent récompensés par les évêchés de Valence et de Die. Il n'en favorisa pas moins les calvinistes, et il se maria secrètement avec une demoiselle appelée *Anne Martin*, de laquelle il avait eu un fils naturel. Cette conduite le fit condamner par le pape, comme hérétique, sur les accusations du doyen de Va-

lence; mais le parlement, toujours prêt à entraver l'autorité de l'Eglise, obligea le doyen de lui faire amende honorable, quoique les vices du prélat fussent de notoriété publique. Montluc revint de ses erreurs dans la suite, professa de bonne foi la religion catholique, et mourut à Toulouse en 1579, dans les bras d'un jésuite, qui parla favorablement de ses dernières dispositions. On a de lui quelques ouvrages, qui furent lus avec avidité dans le temps. Ses *Sermons*, imprimés à Paris en 2 vol. in-8°, l'un en 1559, l'autre en 1561, sont infectés des erreurs pour lesquelles il s'était laissé prévenir.

MONTLUC (Jean de), fils naturel du précédent, connu sous le nom de *Balagni*, fut légitimé en 1567, et s'attacha au duc d'Alençon, qui lui donna le gouvernement de Cambrai en 1581. Après la mort de ce prince, il fut entraîné dans le parti de la ligue, et y joua un rôle assez important à la levée du siége de Paris et de celui de Rouen en 1592. Montluc avait épousé Renée de Clermont d'Amboise, qui parla si vivement à Henri IV en faveur de son mari, que ce monarque lui laissa Cambrai en souveraineté, et lui donna le bâton de maréchal de France en 1594. Montluc pilla et dévasta tous les environs, surtout les églises et les monastères, et opprima si cruellement les habitants de Cambrai, qu'ils appelèrent les Espagnols en 1595. La femme de Montluc, après avoir défendu la ville comme aurait pu faire le capitaine le plus brave, mourut de douleur avant la fin de la capitulation qu'on était sur le point de signer. Son indigne époux, insensible à tant de pertes, se remaria avec Diane d'Estrées, sœur de la fameuse Gabrielle, et termina sa vie en 1603.

MONTMAUR (Pierre de), né dans la Marche, entra chez les jésuites, enseigna les humanités à Rome, et quitta l'habit de saint Ignace par inconstance ou par mauvaise santé. Il mena dès lors une vie errante et malheureuse. Il fut successivement charlatan, vendeur de drogues à Avignon, avocat et poète à Paris, ensuite professeur en langue grecque au Collége royal. Il n'était point de science dans laquelle il ne se crût versé. Il dissertait imprudemment sur tous les sujets. Un esprit caustique, une mémoire chargée d'anecdotes contre les auteurs morts et vivants, sa réputation d'homme à bons mots, sa fureur de prendre le ton dans toutes les compagnies, sa profession de parasite, le rendirent le sujet des plaisanteries de tous les écrivains. Ménage (*voyez* ce nom) donna le signal de cette guerre en 1636. Il publia en latin la *Vie* de Montmaur, sous le titre de *Gorgilius Mamurra*. Tous les auteurs prirent les armes; épigrammes, chansons, couplets, satires, libelles anonymes, estampes, portraits, on employa tout contre lui. Sans ce bruit que firent tant d'attaques dirigées contre un seul homme, Montmaur serait peut-être oublié; car ses poésies, comme ces pièces fugitives que nos petits auteurs voient régulièrement périr le lendemain de leur naissance, ne sont dignes d'entrer dans aucun recueil intéressant. Il mourut en 1648, à 74 ans. Sallengre a recueilli

en 1715, en 2 vol. in-8°, sous le titre d'*Histoire de Montmaur*, les différents pamphlets lancés contre ce parasite. On appelait *montmaurismes* les allusions malignes, tirées du grec ou du latin, que ce satirique faisait aux noms propres des auteurs qui l'attaquaient. Bayle, dans son Dictionnaire, a consacré à Montmaur un article très curieux. La grande mémoire et le peu de jugement de ce parasite lui attirèrent cette épitaphe :

Sous cette casaque noire,
Repose bien doucement
Montmaur, d'heureuse mémoire,
En attendant le jugement.

MONTMÉNIL. *Voyez* SAGE.

MONTMORENCY (Matthieu Ier de), mort en 1160, fut connétable sous Louis le Jeune. Sa famille, l'une des plus illustres et des plus anciennes de l'Europe, tire son nom de la petite ville de Montmorency dans l'Ile-de-France. C'est la première terre du royaume qui ait porté le titre de baronnie, qu'on n'accordait autrefois qu'à des princes. Matthieu de Montmorency avait épousé Aline, fille naturelle de Henri Ier, roi d'Angleterre, dont il laissa des enfants; et en secondes noces Alix de Savoie, veuve de Louis VI, et mère de Louis VII. Cette seconde épouse ne lui a pas donné de postérité.

MONTMORENCY (Matthieu II de), dit *le Grand* et *le grand Connétable*, mérita ce titre par son courage et par sa prudence. Il se distingua surtout au siége de Château-Gaillard, près d'Andeli, où il accompagna le roi Philippe-Auguste en qualité de chevalier. Il contribua beaucoup au gain de la bataille de Bouvines en 1214, et y enleva 12 enseignes impériales. Sa valeur éclata l'année suivante contre les Albigeois du Languedoc, et lui mérita l'épée de connétable en 1218. Il eut sous Louis VIII beaucoup de part au gouvernement, et commanda en 1224 aux siéges de Niort, de Saint-Jean-d'Angéli, de La Rochelle et d'autres places enlevées aux Anglais. Il se croisa une seconde fois contre les Albigeois en 1226. Louis VIII, au lit de la mort, le pria d'assister son fils de ses forces et de ses conseils. Montmorency le lui promit, et lui tint parole. C'est lui qui dissipa cette formidable ligue qui se fit contre la reine Blanche pendant la minorité de saint Louis. Il prit sur les mécontents la forteresse de Bellesme en 1228, les poussa jusqu'à Langres en 1229, et les réduisit tous, ou par adresse ou par force, à se soumettre à la régente. Il mourut le 24 novembre 1230. Le mérite de ce grand homme, son crédit, son habileté, illustrèrent beaucoup sa famille, et commencèrent à donner à la charge de connétable l'éclat qu'elle a eu depuis.

MONTMORENCY (Matthieu IV) mena du secours à Charles, roi de Naples, et suivit Philippe le Hardi en Aragon l'an 1285. Créé chambellan de Philippe le Bel, et amiral de France en 1295, il servit dans la guerre de Flandre en 1303, et mourut en 1304.

MONTMORENCY (Charles de), maréchal de France en 1343, se distingua par ses exploits militaires. Il commanda l'armée que Jean, duc de Normandie, envoya en Bretagne au secours de Charles de Blois, son

cousin. Le courage avec lequel il combattit à la bataille de Crécy en 1346, lui valut le titre de gouverneur de Normandie. Aussi bon négociateur qu'excellent général, il contribua beaucoup au traité de Bretigni, conclu en 1360. Cet homme illustre mourut en 1381. Le roi Charles V faisait tant de cas de son mérite, qu'il le choisit pour être parrain du dauphin, depuis Charles VI.

MONTMORENCY (Anne de), second fils de Guillaume de Montmorency, fut élevé enfant d'honneur auprès du dauphin, depuis François Ier, et en 1515, il se trouva à la bataille de Marignan. Il défendit avec le fameux Bayard, en 1521, la ville de Mézières contre l'armée de l'empereur Charles-Quint, et obligea le comte de Nassau de lever le siége. Honoré du bâton de maréchal de France, il suivit en Italie François Ier, et fut pris en 1525, avec ce prince, à la bataille de Pavie, qui avait été donnée contre son avis. [Après avoir payé une forte rançon pour sa liberté, il vint en France traiter de celle de François Ier. Il se rendit ensuite en Espagne, et parvint à rendre moins onéreureuses les prétentions de Charles-Quint. Le roi fut relâché sur sa parole, mais les *états* ne voulurent point consentir à remplir les conditions imposées par l'empereur, et acceptées par François Ier.] Les services importants qu'il rendit ensuite à l'état furent récompensés par l'épée de connétable de France en 1538. Montmorency fut disgracié quelque temps après, mais il rentra en grâce sous le règne de Henri II, qui eut pour lui une confiance particulière. Cependant les Guises commençaient déjà à balancer le crédit de Montmorency. Le connétable prit le Boulonnais en 1550, Metz, Toul et Verdun en 1552; mais il fut défait et pris par les Espagnols, à Saint-Quentin en 1557, et ne sortit de prison qu'à la conclusion de la paix en 1559. En 1562, il gagna contre les calvinistes la bataille de Dreux, mais il fut aussi fait prisonnier. Ayant obtenu sa liberté l'année suivante, il prit le Havre-de-Grâce sur les Anglais. Quelques temps après, les calvinistes s'étant remis en campagne sous la conduite du prince de Condé, Montmorency les battit à la journée de Saint-Denis en 1567. Le vainqueur vit néanmoins mettre en déroute le corps qu'il commandait, et fut abandonné des siens, que la terreur avait saisis. Le généreux vieillard rappela toute sa vertu, pour terminer sa longue vie par une action héroïque. Il reçut huit blessures dangereuses, fut démonté, et rompit son épée dans le corps d'un officier calviniste, qu'il perça au défaut de la cuirasse. Enfin un gentilhomme écossais, appelé *Stuart*, le blessa mortellement d'un coup de pistolet dans les reins. Un cordelier, son confesseur, lui rappelant dans cette extrémité les grands objets de la religion pour le disposer à la mort: « Pensez-vous, lui répondit-il, » que j'aie vécu près de 80 ans » avec honneur, pour ne pas sa» voir mourir un quart d'heure? » Le connétable expira quelques instants après, à 74 ans, dans des sentiments très chrétiens. « C'est ainsi, dit un historien, » que mourut ce fameux capi» taine, homme sage et d'une » expérience consommée, grand

» homme de guerre, quoique un » peu plus soldat que général; » grand homme de cabinet, très » intelligent, jusque dans les fi» nances; grand travailleur, » doué d'une mémoire singu» lière et d'un bon jugement; » d'une fermeté hors d'atteinte » à toutes les vicissitudes de la » fortune, et d'une égalité qui » ne se décourageait pas plus » d'une défaite qu'il ne s'enor» gueillissait de la victoire; éga» lement rempli de probité et de » droiture, inviolablement atta» ché à l'etat et à la religion, » dont toutes les cabales et les » intérêts de famille ne purent » jamais le détacher; si fidèle » aux observances catholiques, » et même à ses dévotions ac» coutumées, que tout le tu» multe des camps n'était pas » capable de les lui faire omet» tre, ou seulement différer; » grand amateur de l'ordre, et » rigide observateur de la dis» cipline; d'un caractère natu» rellement peu flexible, durci » encore par une éducation sé» vère, qui lui laissa pour maxi» me capitale, qu'on ne sait » rien, quand on ne sait pas » souffrir; aussi, redouté par » les gens de tout état, qu'il » traitait à la première faute » sans le moindre ménagement, » c'est là tout ce qu'on peut re» procher à cet illustre person» nage, et peut-être encore un » peu trop d'attachement aux » biens de la fortune, sans pré» judice néanmoins de son in» violable probité. » Il s'était trouvé à huit batailles, et avait eu le souverain commandement dans quatre, avec plus de gloire que de fortune. On lui fit à Paris des funérailles presque royales, et on porta son effigie à son enterrement : honneur qu'on ne fait qu'aux rois, ou aux enfants des rois, Les cours supérieures assistèrent à son service. [Les belles manœuvres par lesquelles il dispersa l'armée de Charles-Quint, en Provence, que ce prince avait ravagée, lui méritèrent le nom de *Cunctator* et de *Fabius français*. Il dut sa grande élévation à la part qu'il prit à la liberté de François Ier, et à l'estime particulière que faisait de lui Charles-Quint. Il obtint en récompense le gouvernement du Languedoc, fut nommé grand-maître de France, et il eut l'administration des affaires. Après la mort de Henri II, son crédit diminua à proportion que s'élevait celui des Guises, mais il fut de nouveau employé sous Charles IX. Le bruit de sa réputation était passé au-delà de l'Europe. Soliman le Grand, et le fameux Barberousse, dey d'Alger, avaient coutume de lui envoyer tout ce que leurs états offraient de plus curieux et de plus rare. *V.* l'*Histoire de la maison de Montmorency*, par Duchesne; celle *des Hommes illustres de France*, par d'Aubigny, et son *Eloge historique*, par M. Château-Regnault, 1783.]

MONTMORENCY (François de), fils aîné du précédent, se distingua par sa bravoure. Il était grand-maître de France, dignité qu'il céda au duc de Guise. On lui donna, comme en échange, le bâton de maréchal de France et le gouvernement du château de Nantes. Il fut envoyé, en 1572, ambassadeur en Angleterre auprès de la reine Elisabeth, qui lui donna le collier de son ordre de la Jarretière. Accusé, à son retour,

d'avoir trempé dans la conjuration de Saint-Germain-en-Laye, par laquelle on avait résolu d'enlever le duc d'Alençon, il alla à la cour pour s'y justifier. Il y fut arrêté et enfermé à la Bastille. Ses ennemis et la reine Catherine de Médicis, qui n'aimait point la maison de Montmorency, avaient résolu sa perte; mais cette princesse le fit sortir de prison en 1575; Montmorency avait beaucoup de pouvoir sur l'esprit du duc d'Alençon, et elle voulut se servir de lui pour ramener ce prince, qui avait quitté la cour. Le maréchal eut le bonheur de le porter à un accommodement. Après s'être signalé par plusieurs autres actions dignes d'un héros et d'un citoyen, il mourut au château d'Ecouen, le 5 mai 1579, dans sa 50e année.

MONTMORENCY (Charles de), frère du précédent, pair et amiral de France, lieutenant général de la ville de Paris et de l'Ile-de-France, et colonel général des Suisses, était le troisième fils d'Anne de Montmorency. Il se signala sous le règne de cinq rois, et sa baronnie de Damville fut érigée en duché-pairie par Louis XIII, en 1610. Il mourut en 1612, à 75 ans, après avoir donné des exemples de valeur et de patriotisme. Il était bossu et glorieux: « ce » qui est assez ordinaire, dit un » écrivain contemporain; mais » en même temps c'était le plus » digne homme du conseil du » roi, et qui avait meilleure » cervelle et meilleur avis. »

MONTMORENCY (Henri Ier de), duc, pair, maréchal et connétable de France, gouverneur de Languedoc, etc., était le second fils d'Anne de Montmorency. Il se signala, du vivant de son père, sous le nom de seigneur de *Damville*. A la bataille de Dreux, en 1562, il fit prisonnier le prince de Condé, et servit la France avec beaucoup de gloire dans cette journée. Disgracié par la reine Catherine de Médicis, il chercha un asile auprès du duc de Savoie, et se mit à la tête des mécontents, qui déchirèrent le Languedoc sous Henri III. Henri IV étant monté sur le trône, il se soumit, obtint l'épée de connétable, et mourut à Agde en 1614. C'était un homme ferme et déterminé, qui n'avait puisé ses lumières que dans lui-même, car il ne savait, dit-on, ni lire ni écrire.

MONTMORENCY (Henri II, duc de), fils du précédent, né en 1595, fut fait amiral de France dès l'âge de 18 ans. Après avoir battu les calvinistes en Languedoc, et leur avoir enlevé diverses places, il les vainquit sur mer, près l'île de Rhé, et reprit cette île, dont ils s'étaient emparés. En 1628 il remporta un avantage non moins considérable sur le duc de Rohan, chef des huguenots. Montmorency, envoyé quelque temps après dans le Piémont en qualité de lieutenant général, attaqua près de Veillane les Espagnols, commandés par le prince Doria, et les mit en déroute. Cette victoire fut suivie de la levée du siége de Casal, et lui mérita le bâton de maréchal de France. Ses prospérités l'égarèrent; il se flatta de pouvoir braver le cardinal de Richelieu. Gaston, duc d'Orléans, aussi mécontent de ce cardinal, se rend auprès de Montmorency, gouverneur du Languedoc, et cette province devient dès lors le théâtre de la guerre. Le roi envoie contre les rebelles les maréchaux de la Force et de Schom-

berg, avec 2000 hommes de pied et 1200 chevaux. Montmorency est battu et fait prisonnier. Toute la France, pénétrée de ses services, de ses vertus, de ses triomphes, demande inutilement qu'on adoucisse en sa faveur la rigueur des lois, Richelieu croit devoir faire un exemple qui épouvante les grands, prétextant que l'impunité multiplierait des scènes aussi scandaleuses qu'inquiétantes, et exposerait l'état à un danger continuel. Le procès du prisonnier est donc instruit par les ordres du ministre. Les juges interrogent Guitaut, pour savoir s'il a reconnu le duc dans le combat : « Le feu et la fumée » dont il était couvert (répond » cet officier les larmes aux » yeux) m'ont empêché d'abord » de le distinguer; mais voyant » un homme qui, après avoir » rompu six de nos rangs, tuait » encore des soldats au septiè» me, j'ai jugé que ce ne pou» vait être que M. de Montmo» rency. Je ne l'ai su certaine» ment que lorsque je l'ai vu à » terre, sous son cheval mort. » Parmi les personnes qui sollicitèrent la grâce de cette illustre victime, il y eut un grand seigneur qui dit au roi, « qu'il » pouvait juger aux yeux et au » visage du public à quel point » on désirait qu'il lui pardon» nât. — Je crois ce que vous di» tes (répondit le prince); mais » considérez que je ne serais pas » roi, si j'avais les sentiments » des particuliers : il faut qu'il » meure. » Réponse qu'on ne peut désaprouver, si on en saisit le vrai sens. On lui trancha la tête à Toulouse, le 30 octobre 1632, à 37 ans. Son corps fut transporté dans l'Eglise de la Visitation de Moulins, où Marie Félice des Ursins, son épouse, dame illustre par sa vertu et par sa piété, lui fit dresser un magnifique tombeau de marbre. Comme il fut décapité au pied de la statue de marbre de Henri IV, après de vaines intercessions auprès de Louis XIII, on fit sur sa mort les vers suivants :

Ante patris statuam, nati implacabilis ira
Occubui, indigna morte manuque cadens.
Illorum ingemuit neuter, mea fata videndo :
Ora patris, nati pectora marmor erant.

Le sieur du Cros a donné sa *Vie* en 1643, in-4°. Il y en a une autre de 1699, in-12 : l'une et l'autre assez mal écrites. Les biens de cette maison passèrent dans celle de Condé, par la sœur du duc de Montmorency, Charlotte Marguerite, qui avait épousé Henri II, prince de Condé. Elle mourut en 1650. Mais il subsiste des branches de cette maison dans les Pays-Bas et en France. M. Désormeaux (assez avantageusement connu par l'*Abrégé de l'histoire d'Espagne*, mais très désavantageusement par son *Histoire de la maison de Bourbon*), a donné en 1764 une *Histoire* intéressante *de la maison de Montmorency*, Paris, 5 vol. in-12. Cotolendi a fait celle de la duchesse de Montmorency, morte en 1666, Paris, 1684, in-8°. Il y en a une plus récente en 2 vol. in-12.

MONTMORENCY (Jeanne Marguerite de), connue sous le nom de *la Solitaire des rochers*, naquit à Paris en 1649, de parents qui occupaient les premiers rangs à la cour, tout porte à croire qu'ils étaient du nom que nous donnons ici à cette fille célèbre; car cette maison perdit effectivement en 1666 une demoiselle âgée d'environ 15 ans, dont elle n'eut jamais de nouvelles; et ce fut justement à cette époque que *la Solitaire*, qui

avait le même âge, s'échappa du sein de sa famille. Après avoir pratiqué en divers états l'humilité et l'abnégation chrétienne, sans être reconnue, elle se retira dans les monts Pyrénnées, où elle mena une vie admirable dans deux retraites sauvages, qu'elle embellit, à un certain point, par son travail, et l'art de sculpteur et de menuisier qu'elle possédait parfaitement. Le crucifix dont madame de Maintenon hérita après la mort de son directeur, le P. Luc de Bray, fit l'admiration des plus habiles ouvriers. Elle quitta sa retraite pour aller à Rome recueillir les grâces du jubilé en 1700; et comme l'on ne sait plus rien d'elle depuis cette époque, on croit qu'elle mourut dans ce voyage. On a fait bien des recherches, par ordre même des premiers magistrats, pour découvrir sa sépulture, mais sans succès. Son Histoire a paru en 1787, sous le titre de *Vie de la Solitaire des rochers*. Comme l'auteur anonyme est un des plus fanatiques visionnaires de Saint-Médard, il a prétendu en faire, en dépit de l'évidence des faits parlants, une sainte du parti. « C'eût été » effectivement un beau sujet » de triomphe, dit l'abbé Bérault, qu'une jeune Montmorency, qui se dérobe à toutes » les grandeurs du siècle, et va » s'enterrer dans un désert inconnu, pour s'y faire janséniste. Mais qui serait assez dépourvu de bon sens pour croire » à cette chimère? Il la faut » reléguer avec tant d'autres » fictions de même espèce, dans » l'Eglise de Port-Royal et d'Utrecht, qui, avouant par là l'impuissance où elle est de produire les vrais saints, s'efforce » en toute rencontre de les ravir » à l'Eglise romaine. » On a d'elle plusieurs *Lettres* écrites au P. Luc de Bray, dont on n'a pu découvrir les originaux, qui furent quelque temps entre les mains de madame de Maintenon; mais on en a des copies qui portent toutes un caractère de vérité, propre à persuader les plus difficiles critiques, si on en retranche ce que le fanatisme jansénien de l'éditeur y a inséré d'une manière si gauche et si contrastante avec tout le reste, qu'il est impossible de s'y méprendre. D'ailleurs toute la vie de cette fille, les livres dont elle se servait, ses maximes et ses goûts, ses pratiques et ses exercices de piété, sont en opposition avec l'orgueilleuse hypocrisie de cette secte. Voyez le tome 23[e] de l'*Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Bérault, p. 1 et suiv., édit. in-12.

† MONTMORENCY - LAVAL (Matthieu-Jean-Félicité, duc de,) pair de France et ancien ministre des affaires étrangères, etc., naquit à Paris le 10 juillet 1766. Il entra très jeune et comme officier dans le régiment d'Auvergne, dont son père était colonel, et le suivit en Amérique, lors de la guerre de l'indépendance des colonies anglaises, connues aujourd'hui sous le nom de Provinces-Unies. On remarqua, dans ce temps, que toutes les troupes, et notamment les officiers qui avaient servi dans cette guerre, revinrent en France l'esprit rempli d'idées de *liberté* et d'*égalité*. Le jeune Montmorency fut de ce nombre; imbu de ces idées, il les manifesta clairement à la tenue des états - généraux en 1789. Nommé à cette assemblée par la noblesse du bailliage de Mont-

fort-l'Amaury (dont il était grand bailli d'épée), il fut un des premiers de son ordre, qui se réunît au tiers-état. M. de Montmorency n'avait alors que 23 ans; son cœur était généreux, s'il se trompa, il ne faut attribuer cette erreur, qu'il partagea avec bien d'autres, qu'à son âge, à son inexpérience et à des conseils pernicieux. On ne s'étonnera donc pas si, emporté par une imagination ardente et une abnégation entière de ses propres intérêts, il vota pendant toute la session avec la majorité, souscrivit à toutes les mesures dites de réforme, et fit ou appuya la motion qui abolissait la noblesse. Après la session, il servit en qualité d'aide-de-camp du maréchal Lückner, qui commanda l'armée du Nord. Bientôt les tristes journées du 20 juin et du 10 août portèrent le dernier coup à la monarchie; et sur les sanglantes dépouilles de l'infortuné Louis XVI, s'établit cette affreuse république d'exécrable mémoire. Quel triste réveil pour M. de Montmorency!.. Obligé de quitter la France, où, sous les noms spécieux de *liberté*, *égalité* et *fraternité*, s'étaient établis l'anarchie, les persécutions et les massacres, il erra long-temps dans la Suisse. Il trouva enfin un asile à Coppet, chez la célèbre madame de Staël, avec laquelle, malgré la différence de leurs principes, il s'unit d'une constante amitié. Ce fut à Coppet qu'il apprit que son frère avait péri sur l'échafaud (le 17 juin 1794), par un inique jugement du tribunal révolutionnaire. Il paraît que pendant cette époque, il s'était adressé à Monseigneur le comte d'Artois (à présent Charles X), et qu'il en obtint le pardon de ses erreurs passées. En septembre 1794, après la chute de Robespierre, M. de Montmorency revint à Paris, et y fut arrêté le 26 décembre 1795. On le croyait un émissaire des Bourbons, et peut-être cette supposition était-elle assez fondée. Quoiqu'il en soit, il recouvra bientôt sa liberté; mais il eut à subir de nouvelles poursuites à l'époque du 18 fructidor an V (1797). Depuis lors, M. de Montmorency se tint à l'écart, et, de concert avec le duc de La Rochefoucault et autres personnes distinguées, il ne s'occupait plus que d'actes de bienfaisance, qu'il a continuellement exercés jusqu'au moment de sa mort. A l'anarchie toujours existante, même sous le directoire, succéda le consulat: la religion sortit alors de ses ruines, les ministres de l'autel reparurent, les réactions cessèrent, et on jouit de quelques instants de calme et de paix. M. de Montmorency ne fut point inquiété, ni sous le consulat, ni dans les premières années du régime impérial. Mais madame de Staël étant rentrée en France (où l'on connaissait son animadversion pour Buonaparte), elle reprit ses anciennes liaisons d'amitié avec M. de Montmorency. Napoléon, naturellement soupçonneux, ne voyant pas de bon œil cette liaison, fit d'abord surveiller M. de Montmorency, et l'exila en 1811. Il demeurait à quelques lieues de Paris, où il eut bientôt la permission de revenir. Protecteur secret de tout ce qui restait de royalistes, il les soulageait par tous ses moyens, et quand ils étaient découverts par la police, et mis aux arrêts, il leur envoyait des secours dans les prisons, par

le moyen d'une ex-religieuse (mademoiselle Menager). La police, toujours active, découvrit ce charitable manège, et destitua (en août 1813) le concierge de la prison *de la Force*, qui la favorisait. L'abdication de Buonaparte (en 1814), par suite de l'entrée des alliés à Paris, ayant motivé le rappel désiré des Bourbons, monseigneur le comte d'Artois (Charles X), fut nommé, par son frère Louis XVIII, lieutenant général du royaume. M. de Montmorency fut aussitôt à la rencontre de ce prince, qui le fit son aide-de-camp. Il devint peu de temps après chevalier d'honneur de *Madame*, duchesse d'Angoulême (aujourd'hui *Dauphine*), et au retour de Buonaparte de l'île d'Elbe (en mars 1815), il accompagna cette princesse à Bordeaux, à Londres et à Gand, auprès du roi. Le résultat de la bataille de Waterloo donnant lieu à la seconde abdication de Buonaparte, Louis XVIII remonta sur son trône, et le 17 août de la même année S. M. créa M. de Montmorency pair du royaume. Il vota constamment dans le sens royalistes, et parla avec éloquence sur les finances, sur le clergé, sur les journaux et autres différentes matières. Après la retraite de MM. Siméon et Pasquier (en 1822), il eut le portefeuille des affaires étrangères, et devint président du conseil. Un des premiers discours que prononça le nouveau ministres à la chambre élective, fut une noble rétractation des principes politiques qu'il avait professés dans sa première jeunesse. Pendant la durée de son ministère, il partagea les sentiments du côte droit de la chambre, dont il se fit un appui. S'étant rendu au congrès de Vérone, il fit adopter le projet de la guerre d'Espagne. Ses collègues MM. de Villèle et de Corbière n'étant pas pour lors de son avis, il s'ensuivit une scission dans le ministère, dont le résultat fut la demande de démission faite par M. de Montmorency. Il eut pour successeur M. de Châteaubriand, qui, néanmoins se prononça pour la guerre d'Espagne, et M. de Villèle lui-même finit par adopter la même opinion. A peine sorti du ministère, M. de Montmorency fut crée duc par le roi; il avait auparavant le titre de vicomte. Quelques temps après il fut nommé gouverneur de M^gr le duc de Bordeaux. Ce choix fut applaudi de la France et de l'Europe entière, mais le jeune prince n'ayant pas encore atteint l'âge où il devait être confié aux soins des hommes M. de Montmorency se livra exclusivement à des œuvres charitables, et à des exercices de dévotion. Il visitait les hôpitaux, fréquentait journellement les églises, cherchait par tout des malheureux pour les soulager, et donnait l'exemple de toutes les vertus chrétinnes : il fut un des principaux fondateurs de l'association de Saint-Joseph et en fut nommé président. Le vendredi Saint de l'année 1826, s'étant rendu à Saint-Thomas d'Aquin, sa paroisse, pour adorer N. S. au tombeau, il fut frappé d'un coup d'apopléxie foudroyante dont il mourut sur le champ à trois heures après midi, âgé de près de soixante ans, laissant de vifs regrets, non-seulement parmi ses amis et ses parents, mais dans la cour

même : le roi, et toute son auguste famille se montrèrent très sensibles à la perte d'un homme aussi vertueux, et d'un sujet aussi loyal.

MONTMORENCY. *V.* LAVAL, LUXEMBOURG et NIVELLE.

MONTMORIN (Thomas de), se distingua au siége de Saint-Jean et d'Angeli, en 1368, à la bataille de Poitiers, en 1356, où il fut fait prisonnier. Il vivait encore en 1370. Il était d'une très ancienne famille d'Auvergne, divisée en différentes branches, de l'une desquelles étaient les deux comtes de Montmorin, l'un ministre d'état, l'autre gouverneur de Fontainebleau, assassinés par les Parisiens lors du massacre des prêtres, des nobles et des prisonniers, les 2 et 3 septembre 1792.

† MONTMORIN-ST-HEREM (Armand-Marc, comte de), né vers 1750, fut d'abord menin du dauphin (Louis XVI), et ensuite ambassadeur de France à Madrid. Il fut membre de l'assemblée des notables en 1787, et bientôt après Louis XVI lui confia le portefeuille des affaires étrangères. Il le possédait lors de l'ouverture des états-généraux (1789). Montmorin n'était pas dépourvu de talents; mais la tâche du ministère était bien difficile dans ces circonstances, à cause de la faiblesse du roi et de l'effervescence des esprits, et d'ailleurs il manquait de cette énergie qui pouvait seule arrêter les novateurs. Croyant entrer dans les intentions de Louis XVI, il se rapprocha du parti révolutionnaire, et perdit ainsi la confiance des royalistes sans gagner celle des factieux. Accusé par les deux partis, il fut renvoyé du ministère en 1789 avec M. Necker, dont il avait suivi les opinions et les principes, et rappelé avec lui par cette même assemblée, qui avait presque demandé sa démission. Il continua de vouloir tenir un milieu entre les deux partis, et augmenta ainsi la haine qu'ils lui portaient. Cependant il échappa à l'anathème dont tous ses collègues furent frappés en 1789, et il fut même chargé, par *interim*, du portefeuille de l'intérieur. Lors du malheureux voyage de Varennes, Montmorin fut mandé à la barre, et accusé d'avoir favorisé la fuite de la famille royale, en lui délivrant des passeports. Comme le roi ne l'avait pas mis dans la confidence, il ne lui fut pas difficile de se justifier; mais, le 31 octobre, ayant communiqué à l'assemblée les réponses faites par les divers souverains à la notification qui leur avait été adressée de la part de Louis XVI, les révolutionnaires y trouvèrent un nouveau motif d'accusation contre les ministres. Gensonné parla de la lettre du roi comme calomnieuse et pour l'assemblée et pour la nation, et dénonça de nouveau l'existence d'un cabinet autrichien dont, selon lui, Montmorin faisait partie. Cette dénonciation fut bientôt reproduite par le journaliste Carra, et Montmorin l'attaqua devant la justice de paix; mais cette plainte ne produisit pas grand effet, et elle devait bientôt être funeste à celui qui l'avait faite. Mandé à la barre, Montmorin se justifia avec autant d'énergie que d'éloquence, et donna sa démission. Il resta cependant encore quelque temps auprès du roi, dans le but de le

servir de ses conseils. Après la terrible journée du 10 août, les factieux n'oublièrent pas Montmorin; il fut mis sur la liste des proscrits, et décrété d'accusation sous les motifs les plus ridicules. Il alla se réfugier dans le faubourg Saint-Antoine chez une blanchisseuse qui, en usant de trop de précaution, fit soupçonner sa retraite. Le comité de section en étant informé, Montmorin fut arrêté le 21 août. Après avoir subi un long interrogatoire à la barre de la convention, il fut conduit à l'Abbaye, et bientôt après à l'échafaud révolutionnaire.

MONTMORT (Pierre Raimond de), mathématicien, né à Paris en 1678, d'une famille noble, fut destiné au barreau par son père. Dégoûté de cette profession, il se retira en Angleterre, d'où il passa dans les Pays-Bas, et ensuite en Allemagne. Il revint en France l'an 1699, n'étudia plus que la philosophie et les mathématiques, suivant en tout les conseils du P. Malebranche, son ami et son guide. En 1700, il fit un second vayage en Angleterre, qui lui fut plus utile que le premier. À son retour, il prit l'habit ecclésiastique, qu'il quitta en 1706, pour se marier avec mademoiselle de Romicourt, petite-nièce de madame la duchesse d'Angoulême. Depuis, il passa la plus grande partie de sa vie à sa campagne, et surtout à sa terre de Montmort. Il n'en sortit que pour faire en 1713 un troisième voyage en Angleterre, où il fit la connaissance du célèbre Newton, et où il observa l'éclipse solaire de cette année. La vie de Paris lui paraissait trop distraite, pour des méditations aussi suivies que les siennes. Ce savant estimable mourut en 1719, à Paris, de la petite-vérole, à 41 ans, universellement regretté. Montmort était vif et sujet à des colères d'un moment, auxquelles succédaient une petite honte et un repentir gai. Les malheureux chérissaient en lui un consolateur, et les pauvres un père. On a de lui un *Essai d'analyse sur les jeux de hasard*, dont la meilleure édition est de 1713, in-4°. Cet ouvrage, fruit de la sagacité et de la justesse de son esprit, fut reçu avec avidité par les géomètres. Il a encore donné un *Traité des suites infinies*. Voyez son Eloge par Fontenelle, *Histoire de l'académie des sciences*, 1719.

MONTMORT. *Voy.* HABERT (Henri-Louis).

MONTMOUTH ou plutôt MOUMOUTH (Jacques, duc de), fils naturel de Charles II, roi d'Angleterre, et d'une maîtresse de ce prince, Lucy Waltey. Il naquit à Rotterdam en 1639, fut mené en France à l'âge de 9 ans, et élevé dans la religion catholique. Le roi son père ayant été rétabli dans ses états en 1660, il le fit venir à sa cour, et lui donna des gages de sa tendresse. Il le créa comte d'Orkney (titre qu'il changea ensuite contre celui de Montmouth), le fit duc et pair du royaume d'Angleterre, chevalier de l'ordre de la Jarretière, capitaine de ses gardes, et l'admit dans son conseil. Le duc de Montmouth passa au service de la France avec un régiment anglais, se signala dans les Pays-Bas; il y servit sous le prince d'Orange, et se trouva à la bataille de Saint-Denis, que ce prince livra, en 1678, au maréchal de Luxembourg. De retour en Angleterre, il continua de se dis-

tinguer. Envoyé en 1679, en qualité de général, contre les rebelles d'Écosse, il les défit, mais peu de temps après il se joignit aux factieux, et trempa même dans une conspiration formée pour assassiner le roi Charles II son père, et le duc d'Yorck (depuis Jacques II), son oncle. Charles, sollicité par sa tendresse autant que par la bonté de son cœur, pardonna à ce fils rebelle. Cet excès de clémence ne changea point son cœur, naturellement porté à tous les attentats de l'ambition. Il se retira en Hollande, pour attendre le moment favorable de faire éclore ses projets. A peine eut-il appris que le duc d'Yorck avait été proclamé roi sous le nom de *Jacques II*, qu'il passa en Angleterre pour y faire révolter les peuples. Il parvint à rassembler des troupes, il leur persuada qu'il était issu du mariage légitime de Charles II, et de Lucy Waltey, et qu'ainsi il était le véritable héritier de son trône. Il hasarda donc le combat contre l'armée de son souverain. Il fut vaincu et contraint de se sauver à pied. Deux jours après la bataille, on le trouva dans un fossé, couché sur la fougère. Dès qu'il fut arrêté, il écrivit au roi dans les termes les plus soumis pour demander grâce, et obtint la permission de venir se jeter aux pieds du roi, mais rien ne put toucher le monarque, ni le parent qui craignait l'incorrigibilité de son neveu. Le coupable fut conduit à la tour de Londres, d'où il ne sortit que pour porter sa tête sur un échafaud, le 25 juillet 1685. M. de Saint-Foix a prétendu qu'à la place du duc de Montmouth, on fit mourir un malfaiteur qui lui ressemblait parfaitement, et que ce duc fut envoyé en France, et enfermé dans une prison des îles Sainte-Marguerite avec un masque de fer. Il conjecture que le duc de Montmouth est le même que le prisonnier nommé *Masque de fer*, dont nous avons parlé aux mots MASQUE et BEAUFORT; quoique ses preuves ne soient pas concluantes, il y en a de spécieuses, entre lesquelles il faut compter la permission que le duc eut d'abord de venir se jeter aux pieds du roi, ce qui ne s'accorde guère avec son supplice.

† MONTPENSIER DE CHATELLAULT (François de Bourbon, duc de), prince de Dombes, dauphin d'Auvergne, fils de Louis de Bourbon, 2e du nom, donna des preuves de sa valeur au siége de Rouen en 1562, aux batailles de Jarnac et de Montcontonr, en 1569 et au massacre d'Anvers en 1572. Henri III le fit chevalier de ses ordres et l'envoya en Angleterre. Après la mort de ce monarque il fut un des plus fidèles sujets de Henri IV, et un de ses plus braves généraux. Il se distingua à Arques et à Ivry en 1590. Il mourut à Lizieux en 1592, après avoir soumis Avranches au roi, et lui avoir rendu d'autres services non moins importants.

MONTPENSIER (Anne-Marie-Louise d'Orléans, plus connue sous le nom de *Mademoiselle de*), fille de Gaston, duc d'Orléans, naquit à Paris en 1627. [Elle fut élevée à la cour d'Anne d'Autriche, sa maraine, qui, d'accord avec Mazarin, lui fit espérer qu'elle serait l'épouse de Louis XIV.] Son père, prince bizarre, impétueux et intriguant, transmit ses défauts à sa fille. Mademoiselle prit le parti de Condé dans les guerres de la fronde, et eut la hardiesse de faire tirer sur les trou-

pès du roi le canon de la Bastille. Cette action violente la perdit pour jamais dans l'esprit de Louis XIV, son cousin. Le cardinal Mazarin, qui savait combien elle avait envie d'épouser une tête couronnée, dit alors : *Ce canon-là vient de tuer son mari.* La cour s'opposa toujours depuis aux alliances qu'elle désira faire, et lui en présenta d'autres qu'elle ne pouvait accepter. [Dans l'espérance d'épouser l'empereur, elle refusa la main du prince de Galles, depuis Charles II; ainsi son ambition démesurée et l'appui qu'elle accorda aux *Frondeurs* contre Louis XIV et Mazarin lui ôtèrent le moyen de se choisir une couronne. Son esprit élevé, son instruction, et les nombreux amis qu'elle avait, dérangèrent plutôt qu'ils ne les servirent.] Après avoir langui jusqu'à 43 ans, cette princesse, destinée à des souverains, voulut faire à cette âge la fortune d'un simple gentilhomme. Elle obtint en 1669 la permission d'épouser le comte de Lauzun, capitaine des gardes du corps et colonel-général des dragons, à qui elle donnait, avec sa main, tous ses biens estimés 20 millions, quatre duchés, la souveraineté de Dombes, le comté d'Eu, le palais d'Orléans, qu'on nomme le Luxembourg. Le contrat était dressé. La reine, le prince de Condé, représentèrent au roi l'injure que cette alliance faisait à la famille royale; et Louis XIV crut devoir révoquer son consentement. Les deux amants se firent donner secrètement la bénédiction nuptiale. Lauzun ayant éclaté contre madame de Montespan, à qui il attribuait en partie sa disgrâce, fut enfermé pendant 10 ans à Pignerol, et n'obtint sa liberté qu'à condition que Mademoiselle céderait au duc du Maine la souveraineté de Dombes et le comté d'Eu. L'élargissement de son époux, la liberté de vivre avec lui, parut contenter Mademoiselle; mais son bonheur ne fut pas de longue durée: Lauzun exerça sur elle un tel empire, qu'on prétend qu'un jour revenant de la chasse, il lui dit : *Louise d'Orléans, tire-moi mes bottes.* Cette princesse s'étant récriée sur cette insolence, il fit du pied un mouvement qui était le dernier des outrages. Le lendemain il revint au Luxembourg; mais la femme de Lauzun se rappela enfin qu'elle avait été sur le point d'être celle d'un empereur, et en prit l'air et le ton: « Je vous défends, lui dit-elle, de vous présenter jamais devant moi.... » Mademoiselle, après avoir passé le commencement de sa vie dans les plaisirs et dans les intrigues, le milieu dans l'amour et les chagrins, en passa la fin dans la dévotion et l'obscurité. Elle mourut le 5 mars 1693, peu regrettée et presque entièrement oubliée. On a d'elle des *Mémoires*, dont l'édition la plus complète est celle d'Amsterdam (Paris), 1735, en 8 vol. in-12. « Ces Mémoires » sont plus d'une femme occupée » d'elle, dit l'auteur du *Siècle* » *de Louis XIV*, que d'une » princesse témoin de grands évé» nements; mais à travers mille » minuties, on y trouve des cho» ses curieuses, et le style en est » assez pur. » Il y a dans l'édition que nous avons indiquée : 1° un *Recueil des lettres de mademoiselle de Montpensier à madame de Motteville, et de celle-ci à cette princesse;* 2° les *Amours de Mademoiselle et du comte de Lauzun;* 3° un *Recueil des por*-

*traits du roi, de la reine, et des autre personnes de la cour*: quelques-uns de ces portraits sont bien faits et intéressans; 4° deux romans, l'un intitulé *La Relation de l'île imaginaire* et l'autre *La princesse de Paphlagonie*. Ils sont pleins de goût et d'une fine critique. Le *Cyrus* du dernier roman est M. le prince, mort en 1686; et la reine des Amazones est mademoiselle de Montpensier. On a encore d'elle deux livres de dévotion. [L'un deux va être réimprimé dans la Collection des OEuvres des Bourbons, annoncée il y a quelque temps.]

MONTPER (Josse), peintre de l'école flamande, né vers l'an 1580, mourut vers le milieu du XVII^e siècle. Il a excellé dans le paysage. Ce maître n'a point imité le précieux fini des peintres flamands. Il a affecté un goût heurté et une sorte de négligence. Cependant il n'y en a point qui fasse plus d'effet à une certaine distance, qui offre une plus grande étendue à l'imagination, par l'art avec lequel il a su dégrader les teintes. Verhagen, célèbre peintre, encore vivant (1792), a adopté cette manière avec de brillants succès. Voyez le *Journ. histor. et littér.*, 1^er août 1788, page 499.

MONTPEZAT (Antoine de Lettes, dit *des Préz*, seigneur de), maréchal de France. Il n'était qu'un simple gendarme dans la compagnie du maréchal de Foix. Prisonnier à la bataille de Pavie, il se présenta si à propos et de si bon cœur pour servir à François I^er de valet de chambre dans sa prison, que ce prince prit confiance en lui, et l'envoya porter en France des ordres secrets à la régente. Cette aventure fit la fortune de Montpezat. Il se trouva au siége de Naples en 1528. Il défendit Fossan, petite ville de Piémont, contre une armée impériale, en 1536. Les assurances qu'il donna d'un heureux succès firent entreprendre le siége de Perpignan en 1541; mais son peu de prévoyance fut cause qu'on le leva. Cette faute n'empêcha point qu'il ne fût fait maréchal de France en 1543. Il mourut le 25 juin de l'année suivante.

MONTPLAISIR (René de Bruc, marquis de), d'une famille noble de Bretagne, était oncle du maréchal de Créqui. Il passe pour avoir eu quelque part aux ouvrages de la comtesse de la Suze, à laquel il fut très attaché. On a de lui des *Poésies*, 1759, in-12, parmi lesquelles son *Temple de la gloire* tient le premier rang. Il est adressé au duc d'Enghien (depuis le grand Condé) à l'occasion de la bataille de Nortlingue, qu'il avait gagnée sur le général Mercy. Montplaisir avait servi avec distinction sous ce prince. Il mourut vers 1673, lieutenant de roi à Arras. — Il ne faut pas le confondre avec Caillavet de MONTPLAISIR, avocat du parlement de Bordeaux, qui vivait vers l'an 1634, année de la 2^e édition de ses *Poésies*, in-12.

MONTRÉAL (Jean de). *Voyez* MULLER.

MONTRÉSOR. *Voyez* BOURDEILLES

MONTREUIL. *Voyez* EUDES de Montreuil.

MONTREUIL (Matthieu de), poète français, né à Paris en 1620, eut une jeunesse fort dissipée. Après avoir dépensé son bien en voyages et en plaisirs, il servit en qualité de secrétaire auprès de Cosnac, évêque de Valence, qu'il suivit à Aix, lorsqu'il fut nommé à l'archevêché de cette ville. Montreuil y mourut en

1691, à 71 ans. On a de lui plusieurs pièces de *Poésies* et des *Lettres*, qu'il recueillit lui même, in-12, 1666. Montreuil était un de ces écrivains ingénieux et faciles, incapables du grand, mais qui peuvent réussir dans le genre médiocre. On trouve dans le tome 1er des Mélanges historiques de Michault un *Mémoire sur la vie, le caractère, l'esprit et les ouvrages de Matthieu Montreuil*, pages 85-94.

MONTREUIL, ou MONTREEUIL (Bernardin de), jésuite, se distingua par ses talents pour la chaire et pour la direction. Nous avons de lui une excellente *Vie de Jésus-Christ*, revue et retouchée par le P. Brignon. Cette vie peut tenir lieu d'une bonne concorde des Évangiles. Elle a été réimprimée à Paris en 1741, en 3 vol. in-12. L'auteur a conservé, autant qu'il a pu, cette onction divine, qui est au-dessus de tous les vains ornements de l'esprit.

MONTREUX (Nicolas de), gentilhomme du Mans, qui prit le nom d'*Ollenix du Mont-Sacré*, mort vers 1608, à 47 ans, eut pour père un maître des requêtes de la maison de Monsieur, frère du roi. On a de lui : 1° des *Romans*; 2° plusieurs *Pièces de théâtre* et une *Histoire des Turcs*, 1608, in-4°; le tout peu estimé.

MONTROSS, ou MONTROSE (Jacques Graham, comte et duc de), généralissime et vice-roi d'Écosse pour Charles Ier roi d'Angleterre, né à Edimbourg en 1612 défendit généreusement ce prince contre les rebelles de son royaume. Il se distingua à la bataille d'Yorck, vainquit plusieurs fois Cromwel, et le blessa de sa propre main. La fortune l'ayant abandonné en Angleterre, il passa en Écosse, employa son bien et son crédit à lever une armée, prit Pert et Aberdeen en 1644, battit le comte d'Argyle, se rendit maître d'Édimbourg. Charles Ier s'étant remis entre les mains des Écossais, ils firent donner ordre au marquis de Montross de désarmer. Ce grand homme obéit à regret, et abandonna l'Écosse à la fureur des facteux. Inutile en Angleterre, il se retira en France, et de là en Allemagne, où il signala son courage à la tête de 12,000 hommes, en qualité de maréchal de l'Empire. Le roi Charles II, voulant faire une tentative en Écosse, le rappela, et l'envoya avec un corps de 14 à 15,000 hommes. Le comte de Montross s'y rendit maître des Orcades, et descendit à terre avec 4,000 hommes. Mais ayant été défait, il fut obligé de se cacher dans des roseaux, déguisé en paysan. La faim le contraignit de se découvrir à un Écossais, nommé *Brime*, qui avait autrefois servi sous lui. Ce malheureux le vendit au général Lessley, qui le fit conduire à Edimbourg, où, couvert de lauriers, et victime de sa fidélité envers son souverain, il fut pendu et écartelé au mois de mars 1650. L'empereur, les rois de France et de Suède firent tous leurs efforts pour le sauver. Le premier écrivit au parlement une lettre très vigoureuse; mais l'usurpateur prit toutes les mesures pour que sa victime ne lui échappât point. Charles II rétablit la mémoire de ce fidèle sujet. Il a été peint en deux mots par le cardinal de Retz : « C'est » un de ces hommes, dit-il, » qu'on ne rencontre plus dans » le monde et qu'on ne retrouve » que dans Plutarque. »

† MONTYON ou MONTHYON (Antoine-Jean-Baptiste-Robert-Auguste, baron de), ancien con-

seiller d'état, et connu par sa bienfaisance, naquit le 26 décembre 1733. Il était frère de madame de Fourgueux, dont il est fait souvent mention dans les anecdotes du XVIII^e siècle, et à laquelle on attribue quelques romans et des *Confessions* que M. de Montyon désavouait. Il entra jeune dans la carrière de la magistrature, et sous le voile de l'anonyme, il donnait des secours aux académies littéraires et aux jeunes littérateurs. Un d'entre eux, pauvre, mais d'un talent remarquable, avant de recevoir ces secours voulait en connaître l'auteur; mais M. de Montyon, par un excès de modestie, ne put se décider à en déclarer le nom. Dans un concours, l'académie ayant jugé favorablement quatre ouvrages, et ne pouvant décerner qu'un seul *prix*, M. de Montyon lui fit parvenir les trois autres prix dans trois lettres anonymes, comme s'ils eussent appartenu à trois bienfaiteurs différents. Ce n'était pas seulement dans ces occasions qu'il employait une grande partie de son immense fortune. L'Auvergne se rappelle encore ses nombreux actes de bienfaisance lorsqu'il était intendant de cette province. Quand il partit, les habitants d'Aurillac élevèrent un obélisque en son honneur. Il devint, en 1765, conseiller du roi, mais il perdit cette place pour s'être déclaré contre quelques projets du chancelier Maupeou. Il fut ensuite (en 1775), nommé conseiller d'état. Un jour, s'étant présenté à la cour pour obtenir une audience du roi, son costume antique et sa grande perruque excitèrent le rire des seigneurs. Le comte d'Artois (aujourd'hui Charles X), alors très jeune, se laissa entraîner à la gaîté générale. Louis XVI le sut et fut mécontent. Le lendemain, le prince se présenta au roi et lui dit avec la franchise de son noble caractère : « J'ai imaginé un bon » moyen pour réparer mes torts » envers M. de Montyon. Votre » Majesté n'a pas encore nommé » à l'emploi de chancelier dans » ma maison; je viens le de» mander pour lui ». Le roi y consentit, et le comte d'Artois donna toute sa confiance à son nouveau chancelier. M. de Montyon accompagna ce prince à l'étranger, en 1791, et ne rentra en France qu'en 1815. Il est mort à Paris le 29 décembre 1820, à l'âge de 87 ans. Les dotations qu'il avait faites à l'académie pour différents prix s'élevaient à un capital de 60,000 francs; et il les a renouvelées après son retour. M. de Montyon a légué en outre aux hospices une somme de près de trois millions, et une clause de son testament porte que, « les dif» férents legs qu'il a fondés » pour l'académie française et » les hospices augmenteront, » proportionnellement en rai» son de la fortune qu'il laissait, » et dont il ignorait toute l'é» tendue ». Les legs, depuis ce moment, et d'après cette clause, ont atteint une valeur décuple. M. de Montyon a laissé : 1° *Éloge du chancelier de l'Hôpital*, 1777, et qui obtint un accessit à l'académie; 2° *De l'influence de la découverte de l'Amérique sur l'Europe*; écrit qui lui valut le prix de l'académie; 3° *Mémoire sur les progrès des lumières dans le* XVIII^e *siècle*, et couronné en 1800 *par l'académie de Stockholm*; 4° *Rapport adressé à Louis XVIII sur les principes de l'ancienne monarchie française*, Londres, 1798; 5° *Par-*

*ticularités et observations sur les ministres des finances les plus célèbres depuis 1760 jusqu'en 1791*, Londres et Paris, 1812, in-8°; 6° *Quelle influence ont les diverses espèces d'impôts sur la moralité, l'activité et l'industrie des peuples*, Paris, 1808; 7° *Etat statistique de Tunkin*; 8° *Eloge de Corneille*, Londres, 1807. Cet éloge ne fut point admis au concours de l'académie, pour des raisons particulières à l'époque. On attribue à M. de Montyon une grande partie du livre de Moléon intitulé *Recherches et considérations sur la population de la France*: on le fait aussi auteur du *Mémoire des Princes*, 1789.

† MONVEL (Jacques-Marie-Boutet de), acteur et auteur dramatique, naquit à Lunéville le 25 mars 1745. Fils d'un comédien de province, il parut fort jeune sur la scène, et fut reçu au Théâtre-Français en 1772, deux ans après son début. Il montra beaucoup d'intelligence dans la comédie, et joua longtemps dans la tragédie avec le plus grand succès, d'abord les jeunes-premiers et plus tard les pères-nobles. Après avoir passé quelque temps à Stockholm, où il était lecteur et comédien ordinaire du roi de Suède, il revint à Paris, et y fut un des fondateurs du théâtre dit *de la république*. Jusque-là sa conduite n'avait été que celle d'un comédien; mais, au moment de la révolution, il se crut appelé à jouer un autre rôle, et se distingua parmi ces démagogues effréués qui, dans tous les carrefours, haranguaient la populace pour lui inspirer la haine de la religion et du trône. Non content de se signaler parmi les jacobins les plus déhontés, il voulut figurer aussi dans cette secte impie, qui, dans sa fureur insensée, avait déclaré la guerre à l'Eternel; il fut le digne émule de Clootz et de Chaumette, et se fit une gloire de renchérir sur leurs impiétés. On le vit, au mois de novembre 1793, dans l'église de Saint-Roch, prostituer la chaire de vérité, et terminer un discours blasphématoire par cette horrible imprécation: « S'il existe un » Dieu, je le défie en ce moment » de me foudroyer pour montrer sa puissance. » On dit qu'il se repentit amèrement d'une conduite aussi scandaleuse; il est à désirer qu'il ait versé assez de larmes pour expier tant de profanations. Il mourut à Paris le 13 février 1812. Ses principaux ouvrages sont: 1° l'*Amant bourru*, comédie en 3 actes et en vers libres, 13 août 1777, in-8°; 2° *Clémentine et Désormes*, drame en 3 actes et en prose; 3° les *Amours de Bayard*, comédie héroïque en 3 actes et en prose: ce qu'il y a de plus beau dans cette pièce, est le nom du héros; 4° *La Jeunesse du duc de Richelieu, ou le Lovelace français*, drame en 5 actes et en prose, avec M. A. Duval. Cette pièce, peu décente, n'est pas toujours conforme aux règles du bon goût. 5° Les *Trois Fermiers*, comédie en 2 actes, mêlée d'ariettes, musique de M. Dezède, 1778, in-8°; 6° *Le Charbonnier, ou le Dormeur éveillé*, comédie en 4 actes, 1780; 7° *Blaise et Babet*, en 2 actes, mêlé d'ariettes, 1783, in-8°. Cette pièce est assez intéressante et présente des situations fort naturelles. 8° *Sargines*, comédie lyrique: c'est un de ses meilleurs ouvrages. On a encore de lui un roman histori-

que, intitulé *Frédégonde et Brunehaut*, 1776, in-8°, et quelques poésies fugitives, qui furent insérées dans divers journaux. Monvel ne manquait pas de talent en littérature, et il aurait laissé un nom assez honorable dans les lettres, si on pouvait se le rappeler sans penser qu'il fut un des plus impies et des plus audacieux anarchistes qu'ait produits la révolution. Il a eu plusieurs enfants, et entre autres mademoiselle Mars, la meilleure de nos actrices dans la comédie.

MOOR (Antoine), peintre, natif d'Utrecht, mort à Anvers en 1597, âgé de 56 ans. On l'appelle aussi le *Chevalier de Moor*, parce que son mérite le fit décorer de ce titre par un prince souverain. Le séjour qu'il fit en Italie, et surtout à Venise, forma son goût, et lui donna une manière qui fit rechercher ses ouvrages. Ses tableaux sont rares et fort chers. Il a excellé à peindre le portrait; il a aussi très bien traité quelques sujets d'histoire.

MOPINOT (Simon), bénédictin de Saint-Maur, né à Reims en 1685, et mort en 1724, à 39 ans, professa les humanités dans son ordre avec beaucoup de succès. Il ne fut pas moins attentif à inspirer à ses élèves l'amour de la vertu, que le goût de la belle littérature. On a de lui des *Hymnes* qu'on chante dans plusieurs maisons de sa congrégation. Elles sont pleines de sentiments affectueux, et préférables, sous ce rapport, à celles de Santeuil, auxquelles elles sont inférieures pour l'énergie et la vivacité des images. Plusieurs peuvent être mises à côté de celles de Coffin et de Combault. Ce savant bénédictin a travaillé avec dom Coustant à la collection des *Lettres des papes*, dont il a fait l'épître dédicatoire et la préface. Cette préface ayant déplu à la cour de Rome, dom Mopinot la défendit par plusieurs *Lettres*. Il a fait encore l'épître dédicatoire qui est à la tête du *Thesaurus anecdotorum*. Il avait achevé le 2e vol. de la collection des lettres des papes, lorsqu'il mourut.

MOPSUS, fils d'Apollon et de Manto, et fameux devin du paganisme, vivait du temps de Calchas, autre célèbre devin, qui suivit les Grecs au siége de Troie. C'est aussi un nom commun parmi les bergers, comme on le voit dans les Bucoliques de Virgile.

MORABIN (Jacques), secrétaire du lieutenant général de police de Paris, était de la Flèche. Il mourut le 9 septembre 1762, avec la réputation d'un homme savant. On a de lui: 1° la *Traduction* du Traité des lois de Cicéron, in-12, et du Dialogue des orateurs, attribué à Tacite, 1722, in-12; 2° *Histoire de l'exil de Cicéron*, in-12; morceau estimé qui a été traduit en anglais; 3° *Histoire de Cicéron*, 1745, 2 vol. in-4°; écrite avec assez de savoir, de clarté et de méthode; 4° *Nomenclator ciceronianus*, 1757, in-12. Personne n'avait plus lu Cicéron que l'auteur, et ce petit livre peut être utile; 5° *Traduction* du Traité de la consolation de Boëce, 1753, in-12, faite avec exactitude.

MORAINES (Antoine) est particulièrement connu par son *Anti-Jansenius, hoc est selectæ disputationes de hæresi pelagiana et semipelagiana: deque variis statibus naturæ humanæ; et de gratia Christi Salvatoris; in qui-*

*bus vera de illis doctrina proponitur, et Cornelii Jansenii yprensis falsa dogmata refutantur*, Paris, 1652, 1 vol. in-fol. Cet ouvrage est cité dans le procès du P. Quesnel. L'auteur y refond avec beaucoup d'habileté tout ce qu'ont dit sur ces matières Sirmond, Petau, Etienne-des-Champs, Martinon, etc.

MORAINVILLIERS D'ORGEVILLE (Louis de), natif du diocèse d'Evreux, entra dans la maison de Sorbonne en 1607, et dix ans après dans la congrégation de l'Oratoire. Son neveu, Harlai de Sancy, ayant été nommé évêque de Saint-Malo, il le suivit en qualité de grand-vicaire, et mourut en cette ville l'an 1654. Son principal ouvrage a pour titre : *Examen philosophiæ platonicæ*, Saint-Malo, 2 vol. in-8°, 1650 et 1655.

MORALES (Ambroise), prêtre de Cordoue, mort en 1590, à 77 ans, contribua beaucoup à rétablir en Espagne le goût des belles-lettres. [Il enseigna la grammaire latine au fameux don Juan d'Autriche, fils naturel de Charles-Quint.] Philippe II le nomma son historiographe, et l'université d'Alcala lui confia une de ses chaires. Sa vertu et son esprit brillèrent dans ce poste. On a de lui : 1° la *Chronique générale d'Espagne*, qui avait été commencée par Florian de Ocampo, en espagnol, Alcala, 1553, et Cordoue, 1586, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage est un des plus estimés sur l'histoire d'Espagne. Il ne va que jusqu'à Vérémond III. Sandoval le continua par ordre exprès de Philippe III, jusqu'à Alphonse VII. 2° Des *Scolies* en latin sur les ouvrages de saint Euloge de Cordoue. [On a donné une édition complète des *OEuvres* de Moralès, Madrid, 1791, 1792. Voy. sur cet écrivain l'*Histoire de la littérature espagnole*, par Bouterweck, tom. 1er, pag. 369. Moralès eut pour élèves Sandoval, depuis cardinal, Guerra, Chacon, etc., et fut lui-même dirigé dans ses études par le savant Perez de Oliva, son oncle.]

MORAN. *Voyez* MAURAN.

MORAND (Sauveur-François), fils de chirurgien, et chirurgien lui-même très habile, né à Paris en 1697, passa en Angleterre l'an 1729, pour s'instruire de la pratique du fameux Cheselden, surtout dans l'opération de la taille. Il fut successivement premier chirurgien de la Charité, et chirurgien-major des gardes-françaises, directeur, et secrétaire de sa compagnie, enfin décoré du cordon de Saint-Michel en 1751. Membre de l'académie des sciences en 1722, il le devint de celle de Londres et de beaucoup d'autres. On a de lui : 1° *Traité de la taille au haut appareil*, Paris, 1728, in-12; en anglais, par Douglas, Londres, 1719; 2° *Eloge historique de M. Mareschal*, chirurgien du roi de France, Paris, 1727, in-4°; 3° *Discours dans lequel on prouve qu'il est nécessaire au chirurgien d'être lettré*, 1743; 4° *Recueil d'experiences et d'observations sur la pierre*, 1743, 2 vol. in-12; 5° le second et le troisième volume de l'*Histoire de l'académie de chirurgie*; 6° *Opuscules de chirurgie*, 1768-1772, 2 vol. in-4°. On lit avec plaisir et avec fruit plusieurs de ses *Mémoires* dans la Collection de l'académie des sciences et dans celle de l'académie de chirurgie. Il mourut en 1773, chirurgien en chef de l'hôtel royal des invalides. Il ne faut pas le

confondre avec Jean-François Morand, son fils, né à Paris en 1726, professeur d'anatomie, médecin de Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine. C'est de lui qu'est : 1° l'article du *charbon de terre et de ses mines*, qui forme le quarantième cahier des Arts de l'académie des sciences; 2° le *Mémoire sur la nature, les effets, propriétés et avantages du charbon de terre*, etc., Paris, 1770, in-12, avec figures. Pour acquérir des connaissances d'autant plus sûres sur ce fossile, il s'était rendu à Liége où on le trouve en quantité. Le collége des médecins de cette ville s'empressa de l'agréger à son corps, et on lui donna plusieurs autres marques d'honneur et d'estime dans ce pays. 3° L'*Histoire de la maladie de la femme Supiot*, dont les os s'étaient amollis, 1752, in-12; 4° l'*Eclaircissement sur la maladie d'une fille de Saint-Geosme*, près de Langres, 1754, etc. Jean-François Morand mourut en 1784, membre de plusieurs académies : son *Eloge* se trouve dans le recueil de l'académie des sciences de cette même année.

† MORAND (Pierre de), né à Arles en 1701, d'une famille noble, fit paraître de bonne heure beaucoup de goût pour la poésie. Il fit représenter en 1737 *Teglis*, tragédie qui eut quelque vogue, et successivement d'autres pièces dont plusieurs furent mal reçues. On n'y trouve ni grâce, ni chaleur, ni sublime de poésie; mais il y a de l'esprit et des idées. Il mourut en 1757, épuisé par ses excès et son incontinence. Ses *OEuvres* ont été imprimées en 3 vol. in-12. [Sa meilleure pièce est la Tragédie de *Childéric*, jouée en 1736, avec succès.]

† MORANDE (Charles-Thévenot de), célèbre pamphlétaire, né en 1748 à Arnay-le-Duc en Bourgogne. Son père, procureur, l'envoya faire ses études à Dijon; mais le jeune Thévenot, livré aux plaisirs, laissait les livres de côté, et lorsque son père, instruit de sa conduite, le menaça de lui refuser des secours, il s'enrôla dans un régiment de dragons. Racheté par son père, il parut être touché de sa bonté, et vouloir s'occuper sérieusement de la procédure. Mais ces bonnes intentions furent de courte durée; emporté par son penchant pour les vices, il déserta la maison paternelle et se rendit à Paris, où il se plongea dans toutes sortes de dissolutions. Le libertinage le conduisit bientôt aux actes les plus honteux, et il figura quelque temps parmi les plus hardis filous. Ces désordres déterminèrent sa famille à solliciter une lettre de cachet pour le faire enfermer au Fort-l'Evêque et ensuite à Armentières. Rendu à la liberté après quinze mois de prison, il passa en Angleterre, où il commença par publier *Le Philosophe cynique* et des *Mélanges confus sur des matières bien claires*, Londres, 1771, in-8°. Ces deux écrits, dont l'impudence et l'immoralité faisaient tout le mérite, trouvèrent assez de lecteurs pour encourager Morande à noircir encore ses crayons, et il publia *Le Gazetier cuirassé, ou Anecdotes scandaleuses sur la cour de France*, Londres, 1772, in-12. Cette dégoûtante satire, dans laquelle il déchirait impitoyablement tout ce que le rang ou la naissance rendait recommandable, obtint par cela même un succès prodigieux, et Morande

ne craignit plus de laisser couler tout le poison que distillait sa plume. Nouvel Arétin, il imposait un tribut à ceux qui ne voulaient pas figurer dans ses pages salies par les anecdotes les plus scandaleuses et les plus noires calomnies. Il avait spéculé sur la révélation des premiers scandales de la vie de madame Dubarry, et se disposait à le publier sous le titre de *Vie d'une courtisane très célèbre du* XVIII[e] *siècle*. La cour de Versailles en ayant été instruite, dépêcha aussitôt Beaumarchais à Londres avec la mission d'acheter, à quelque prix que ce fût, le silence du libelliste, qui exigea 500 guinées et une pension viagère de 4,000 liv., dont la moitié reversible à sa femme. Enflé de ce succès, il crut pouvoir rançonner à son gré toutes les puissances; mais il ne fut pas toujours aussi heureux. Il osa avertir Voltaire qu'il avait entre ses mains de quoi le diffamer; le philosophe, peu effrayé d'un tel adversaire, lui répondit en dénonçant au public ses propositions; et le comte de Lauraguais, depuis duc de Brancas, à qui il avait fait les mêmes menaces, le gratifia de coups de canne, dont il eut même soin d'exiger quittance. Après la mort de Louis XV, Morande cessa de toucher la pension, et il publia alors sa satire sous le titre d'*Anecdotes sur madame Dubarry*, Londres, 1776. Il rédigea pendant quelque temps une gazette intitulée *Courrier de l'Europe*, et rentra en France au moment de la révolution. Il avait, par ses dénonciations, fait mettre Brissot à la Bastille, comme auteur du pamphlet intitulé *Le Diable dans un bénitier*; celui-ci voulut s'en venger, et ils se trouvèrent en lutte. Morande rédigeait un journal sous le titre d'*Argus politique*, et l'on était loin de s'attendre aux principes de modération qu'il y professa. Flottant entre les deux partis, il finit par déplaire aux jacobins, qui signalèrent sa feuille comme indirectement favorable à la cour, et l'auteur périt victime des massacres de septembre. On est étonné qu'un homme comme Morande ait été traité comme ceux qui furent toujours fidèles à leur Dieu et à leur roi : il n'avait pas mérité cet honneur.

MORATA, ou MORETA (Olympia Fulvia), née à Ferrare en 1526, préféra le nom de femme savante à la profession de la vraie foi, embrassa le luthéranisme, et épousa Gruntler, professeur de médecine à Heidelberg. Elle enseigna publiquement en Allemagne les lettres grecques et latines, et on a d'elle des *Vers* en ces deux langues. Elle mourut en 1555. Ses *OEuvres* ont été imprimées avec celles de Cælius Curion, à Bâle, en 1562, in-8°.

† MORATIN (Martin-Léandre Fernandez de), célèbre poète dramatique, surnommé le *Molière espagnol*, naquit à Madrid en janvier 1760. Son père, avantageusement connu par plusieurs poésies lyriques, et par deux bonnes tragédies, dirigea l'éducation littéraire du jeune Moratin, qui termina ses études à Salamanque. Il passait pour un bon helléniste, et il était très instruit en plusieurs sciences. Son goût l'entraînant vers la poésie et le théatre, il apprit l'italien et le français, lut les chefs-d'œuvre des poètes de ces deux nations, et s'appliqua plus particulière-

ment à étudier Goldoni et Molière. Ses premiers essais poétiques furent un poème, *Granada rendida*, ou « La conquête de Grenade, » et une *Épître critique* sur la corruption de la langue espagnole. Ces deux pièces remportèrent le prix à l'académie royale de Madrid, en 1784. Déterminé à réformer le théâtre comique de sa nation, il donna la comédie intitulée *le Café*, qui est moins la critique des anciens auteurs espagnols, que celle des modernes, comme Zavala, Arellano, Comella, etc., d'ailleurs très bons versificateurs. Sa comédie eut un succès prodigieux; elle le méritait; et sous le rapport de l'art, elle est son chef-d'œuvre. Après cet heureux début, il voyagea en Italie, en France et en Angleterre, et de retour à Madrid, il donna plusieurs autres comédies qui établirent de plus en plus sa réputation. Elle lui attira les regards de Charles IV, qui le nomma successivement chef du bureau d'interprétation des langues, et membre honoraire du conseil, Depuis cette époque, Moratin (il n'avait pas encore 40 ans) se *reposa sur ses lauriers*, ne fit paraître aucune autre production, et on aurait dit qu'il n'avait écrit et acquis une renommée qu'afin d'obtenir des places. Il suivit en cela l'exemple de son ami Cienfuegos, qui, satisfait du succès de deux bonnes tragédies, laissa reposer sa verve à l'âge de 30 ans. Lorsqu'après l'invasion de Buonaparte, son frère Joseph monta sur le trône des Espagnes, Moratin, non-seulement conserva ses emplois, mais il fut nommé directeur de la bibliothèque royale. Condamné à l'exil en 1813, par suite du retour de Ferdinand VII à Madrid, il se réfugia en France, demeura quelque temps à Bayonne et à Bordeaux, et vint enfin se fixer à Paris, où il est mort le 23 juin 1828. Indépendamment du *Café*, déjà cité, ses comédies sont *Le Baron*, *la Jeune Hypocrite*, *Le Vieux Mari et la jeune Femme*, et le *Oui des jeunes filles*. Cette dernière (reproduite avec quelques changements à Paris, sur le Théâtre des Variétés), avait été mise à l'*index* par l'inquisition, à cause d'une intrigue de couvent, que l'auteur avait mêlée dans l'action de la pièce. Cette inconvenance exceptée, l'auteur respecte toujours la morale, et son principal but est de fronder les préjugés de son pays. Ses comédies ont été imprimées plusieurs fois à Madrid; et à Paris, chez Baudry, rue du Coq, 1820, en 2 vol. in-12, et chacune séparément. Quoique l'auteur de cet article ait été lié d'amitié avec Moratin, il croit (*amicus Plato, sed magis amica veritas*) devoir porter, dans le jugement de ce poète dramatique, la même impartialité dont il s'est fait une règle constante dans tous les autres articles de ce Dictionnaire, marqués d'une *croix* (1). Cette impartialité devient encore plus obligatoire, quand il s'agit d'un auteur célèbre. L'action dans les comédies de Moratin est fort simple; elle est rigoureusement renfermée dans les trois unités, et on peut lui appliquer ce précepte de Santeuil : *Castigat ridendo mores*. Le dialogue est vif, rapide, plein d'esprit et de saillies; le style en est correct, mais parfois rempli de ces *monosyllabes*, de ces *mots coupés*, de

(1) Une partie des articles ecclésiastiques, Pie VII excepté, portant le même signe, de la cinquième édition, sont de M. de l'Écuy, ancien abbé de Prémontré, et aujourd'hui grand-vicaire de Mgr. l'archevêque de Paris.

ces *expressions* proverbiales et de convention, usitées chez le peuple et même parmi les classes moyennes de Madrid. Ces mots, par exemple, *ya...,.. y qué?..... Pues!... Pues ya!... Y que no!... vaya!... digo!...* etc., renferment chacun une idée ou pensée tout entière, qu'on ne saurait rendre dans une autre langue, et que l'auteur se plaît trop à répéter. On ne saurait établir une comparaison entre Moratin et les anciens poètes comiques espagnols; car si les Lope de Vega, les Calderon, les Moreto, les Canizares, n'observaient pas les règles, de même que Shakespeare en Angleterre, Jodelle, Hardi en France, Fagiuoli et Martelli en Italie, etc., Moratin était loin de posséder la verve poétique, le *vis comica*, la riche imagination des auteurs espagnols du XVI[e] et XVII[e] siècle. Comme réformateur, Moratin mérite sans doute le surnom de *Molière espagnol*; mais il est très loin d'égaler ni cet immortel génie, ni même le *Molière italien*, Goldoni. On pouvait plutôt le comparer, pour le genre qu'il a suivi, à un de nos spirituels auteurs vivants, l'inépuisable Picard. Depuis long-temps Moratin avait promis une *Histoire du théâtre espagnol*, mais jusqu'à présent cet ouvrage n'est resté qu'en projet. *Beati qui procul negotiis*, etc., etc.

MOREAU (Réné), habile docteur et professeur royal en médecine et en chirurgie à Paris, natif de Montreuil-le-Bellai en Anjou, mort le 17 octobre 1656, à 69 ans, est auteur de plusieurs ouvrages. Nous avons de lui entre autres: 1° *De missione sanguinis in pleuritide*, Paris, 1622, et Halle, 1742. On y trouve un Catalogue chronologique de tous les médecins qui se sont distingués par leurs écrits. 2° *Tabulæ methodi universalis curandorum morborum*, Paris, 1647, in-fol; 3° une *Édition* de l'École de Salerne, avec des notes, 1625, in-8°; 4° une *Traduction* de l'espagnol en français du traité du chocolat, par Antoine Colmenero.

MOREAU DE BRASEY (Jacques), né à Dijon en 1663, capitaine de cavalerie, mort à Briançon à l'âge de 60 ans, est auteur: 1° du *Journal de la campagne de Piémont*, en 1690 et 1691; 2° des *Mémoires politiques, satiriques et amusants*, 1716, 3 vol. in-12; 3° de la *Suite* du *Virgile travesti* de Scarron, 1706, in-12: mauvaise continuation d'un mauvais ouvrage.

MOREAU (Jacques), habile médecin, né à Châlons-sur-Saône en 1647, disciple et ami de Guy-Patin, s'attira la jalousie et la haine des anciens médecins, par les thèses publiques qu'il soutint contre de vieux préjugés. On l'accusa d'avoir avancé des erreurs; mais il se défendit d'une manière victorieuse. Cet habile homme mourut en 1729. On lui doit: 1° des *Consultations sur le rhumatisme*; 2° un *Traité chimique de la véritable connaissance des fièvres continues, pourprées et pestilentielles*, avec le moyen de les guérir; 3° une *Dissertation physique sur l'hydropisie*; et d'autres ouvrages estimés.

† MOREAU (Le général Jean-Victor), né à Morlaix en 1763 d'un avocat de cette ville, fut destiné à la même profession; mais, entraîné par ses inclinations militaires, il s'engagea fort jeune dans un régiment. Racheté par son père, il continua ses études avec succès. Lorsqu'en 1787 le cardinal de Brienne

voulut essayer une révolution dans la magistrature ; Moreau, prévôt de droit à Rennes, figura dans les attroupements à la tête de la jeunesse, sur laquelle il avait beaucoup d'empire, ce qui le fit nommer *Le général du parlement*. Au moment de la révolution, il forma dans la garde nationale une compagnie de canoniers volontaires, qu'il continua de commander jusqu'en 1792, bien loin de prévoir quel rôle il devait jouer. Son goût pour l'état militaire se fortifiait de plus en plus. Le bruit des armes qui retentissait sur toute la France vint enflammer son ame, et il s'enrôla dans un bataillon de volontaires qui se rendait aux armées du Nord. Sa bravoure et ses connaissances lui procurèrent un avancement rapide. Nommé en 1793 général de brigade, il fut promu l'année suivante au grade de général de division, sur la demande de Pichegru, qui lui confia un corps d'armée. Moreau ne trompa pas l'espoir de son protecteur, et conquit en peu de temps, Menin, Ypres, Bruges, Nieuport, Ostende, l'île de Cassandria et le fort de l'Écluse. Au moment où il méritait si bien de la république, les jacobins immolaient à Brest son vieux père, appelé à Morlaix le père des pauvres. Cet événement dut lui faire détester le système révolutionnaire; cependant il ne quitta pas le commandement, l'ambition étouffant peut-être dans son cœur la douleur filiale ; et c'est alors qu'il jeta les fondements de sa brillante réputation militaire. Dans la célèbre campagne de 1794, il commanda avec beaucoup d'éclat l'aile droite de l'armée de Pichegru, et lorsque ce général fut appelé au commandement de l'armée du Rhin-et-Moselle, il obtint celui de l'armée du Nord, et succéda à Pichegru lui-même, après la retraite de ce général. C'est au mois de juin 1796 qu'il ouvrit cette campagne qui a immortalisé son nom ; après avoir défait le général Wurmser vers Manheim, il passe le Rhin à Strasbourg, et repousse le prince Charles sur tous les points. Les Autrichiens abandonnant la ligne du Rhin, Moreau se préparait à pénétrer en Bavière, lorsque la défaite de Jourdan vint mettre son armée dans une situation périlleuse. C'est alors qu'il effectua cette retraite, un des plus beaux faits militaires que l'histoire ait consacrés. Après avoir battu, dans sa marche rétrograde, presque tous les corps qui se présentèrent pour lui barrer le passage, il parvint, après les plus grands obstacles, à déboucher en Brisgaw, et revint passer le Rhin à Neuf-Brisach, conservant sur la rive droite deux têtes de pont, l'une à cette dernière ville, et l'autre au fort de Kehl. A l'ouverture de la campagne suivante, placé sur le haut Rhin, il passe ce fleuve en plein jour et de vive force, devant une armée rangée en bataille sur l'autre rive. La suite de cette action brillante fut la reprise du fort de Khel, l'enlèvement de plusieurs drapeaux et de quarante mille prisonniers. Les préliminaires de paix de Léoben par Buonaparte vinrent suspendre ses succès. Dénoncé au directoire, par suite des papiers saisis dans le fourgon de M. de Klinglin, qui compromettaient Pichegru, Moreau fut mandé à Paris, et, pour se disculper, il eut la faiblesse de publier une proclamation dans le

but, disait-il, de convertir beaucoup d'incrédules sur le compte de Pichegru, *qu'il n'estimait plus depuis long-temps*. Cette conduite à l'égard de son bienfaiteur fut condamnée par le public, et le directoire lui-même ne lui en sut pas bon gré, puisqu'il le força de prendre sa retraite. Mais ses talents devinrent bientôt nécessaires. Il fut nommé en 1798 inspecteur général, et envoyé l'année suivante à l'armée d'Italie commandée par le général Schérer, où il resta sans commandement, pour y être témoin des défaites que ses conseils ne pouvaient réparer ni prévenir; et lorsque cet indigne général lui remit les tristes restes de son armée, il sut, malgré l'extrême disproportion de ses forces, arrêter les progrès de l'ennemi; et il aurait pu reprendre l'offensive, sans la défaite de l'armée de Naples à la Trébbia. Il venait d'être nommé au commandement de l'armée du Rhin, lorsque Joubert vint pour le remplacer en Italie. Ce jeune général, connaissant l'habileté de Moreau, voulut, sur le point de livrer bataille, lui en laisser la direction; mais Moreau refusa et combattit sous ses ordres. A cette bataille de Novi, dans laquelle périt Joubert, Moreau eut trois chevaux tués sous lui, et reçut une balle dans ses habits. L'habileté avec laquelle il effectua la retraite rendit presque nulle pour les alliés cette sanglante victoire; et lui mérita le surnom de *Fabius français*. A cette époque, le directoire s'étant rendu encore plus méprisable, le parti qui avait formé le projet de le renverser jeta les yeux sur Moreau, pour en faire le régulateur des événements. Mais ne se croyant pas en état de diriger les affaires au milieu de tant de partis, il refusa sa coopération, et en laissa tout le profit à l'ambitieux Buonaparte. Appelé après la révolution de Saint-Cloud au commandement des armées du Danube et du Rhin, il eut d'abord quelques dissensions avec Buonaparte, qui, uniquement occupé de la conquête de l'Italie, ne voulait faire de l'armée du Rhin qu'une armée d'observation, tandis que le plan de Moreau était de pénétrer en Souabe et dans le sein des états héréditaires. Ce plan finit par être adopté, et les événements prouvèrent combien il avait été habilement conçu. Moreau débuta par forcer le feld-maréchal Kray à abandonner sa ligne d'opérations, et à se retirer au-delà du Danube. Après avoir perdu la bataille de Biberach, les Autrichiens se retirèrent dans leur camp retranché d'Ulm, et, séparés ainsi du Tyrol, laissèrent Buonaparte franchir librement le grand Saint-Bernard. Moreau voyant que ses démonstrations ne peuvent engager le maréchal Kray à quitter sa position inexpugnable d'Ulm, passe le Danube au-dessus de Donawert, attaque les Autrichiens sur toute la ligne, et obtint dans les plaines d'Hochstedt un avantage signalé. Le maréchal Kray ayant enfin abandonné sa position, Moreau se met à sa poursuite, le bat à Neubourg et à Oberhaussen. Ces brillants succès furent suivis d'un armistice. A la reprise des hostilités, Moreau avait en tête l'archiduc Jean et une armée de cent vingt mille hommes. Attaqué par les Autrichiens, il se replie jusque dans les défi-

lés de Hohenlinden, et c'est là qu'il leur livre, le 30 décembre 1800, cette bataille sanglante et décisive, où tous les corps de l'armée française rivalisèrent de courage. L'armée autrichienne, après avoir perdu onze mille prisonniers et cent pièces de canon, était en pleine déroute; Moreau la poursuivait sans relâche, et rien ne pouvait arrêter sa marche victorieuse jusqu'à Vienne, lorsque l'archiduc Charles vint solliciter un armistice. Après cette glorieuse campagne, qui le plaçait au rang des plus grands capitaine, Moreau se rendit à Paris, où il recueillit l'hommage de l'admiration publique, et Buonaparte, s'efforçant de dissimuler la jalousie que lui inspiraient de si beaux triomphes, lui fit présent d'une paire de magnifiques pistolets, en lui disant « qu'il aurait bien voulu y faire » graver toutes ses victoires, » mais qu'on n'y eût pas trouvé » assez de place. » Cependant il ne tarda pas à manifester combien il craignait un rival d'autant plus dangereux qu'il avait à la fois l'amour de l'armée et celui de la nation. Moreau, de son côté, se retira à sa terre de Grosbois, où il vivait au milieu d'un petit nombre d'amis et d'étrangers que sa réputation attirait auprès de lui. Cependant Buonaparte sut bientôt par les espions dont il l'avait entouré, qu'il désapprouvait hautement la révolution du 18 brumaire, et tout ce qui avait été fait depuis. Dès lors il considéra ce général comme le plus grand obstacle à l'exécution de ses projets ambitieux, et il saisit avec ardeur, pour le perdre, le prétexte du voyage de Pichegru et de George Cadoudal en France (1804). Il fut accusé d'avoir voulu rétablir l'autorité des Bourbons: ce qui n'est guère probable, si l'on considère les opinions politiques qu'il avait toujours manisfestées; quoi qu'il en soit, il aurait été condamné à mort si l'on n'avait craint un soulèvement dans l'armée. D'un autre côté, on n'osait l'absoudre en entier, craignant que son acquittement ne fût le signal de la guerre civile; il fut condamné à deux années de détention; mais sa femme, secondée par Fouché, obtint qu'il lui serait permis de voyager pendant tout le temps que devait durer sa détention. Au mois de juin 1804, il partit pour Cadix, sous l'escorte de quatre gendarmes, et passa de là aux États-Unis d'Amérique, où il vivait dans la retraite. Ce fut après les désastres de Moscou qu'il reçut les premières ouvertures de l'empereur Alexandre. Décidé à s'unir avec ce monarque pour combattre son rival Buonaparte, dont les succès ne pouvaient que l'aigrir davantage, il s'embarqua le 21 juin 1813. Arrivé à Prague, où étaient réunis les souverains alliés, il en reçut l'accueil le plus flatteur, et une sorte d'égalité parut s'établir entre la grandeur de ces monarques et la gloire du célèbre capitaine. Mais ses services devaient être de courte durée. Examinant, le 27 août 1813, à côté de l'empereur Alexandre, les positions de Buonaparte, il eut les deux jambes fracassées par un boulet, et mourut six jours après à Laun en Bohême. L'empereur Alexandre le pleura vivement, et le fit enterrer dans l'église catholique de Saint-Pétersbourg, avec tout les honneurs dus à son rang. Il écrivit

en outre à la veuve Moreau une lettre touchante, et lui fit don de 500,000 roubles, et d'une pension de 30,000. — Elle a reçu depuis de Louis XVIII le titre de *Maréchale*. Après les victoires qui ont illustré la carrière militaire de ce célèbre général, il est inutile de circonstancier ici ses talents divers. Tout en comblant d'éloges la rare modestie qui présida à toutes ses actions, on doit regretter qu'il n'ait pas eu plus d'ambition; il eût pu empêcher Buonaparte d'usurper le pouvoir souverain, et il aurait épargné à la France et à l'Europe entière ces flots de sang qui l'ont inondée pendant si long-temps.

† MOREAU (Jean), avocat, naquit vers 1760; en 1790, il fut nommé procureur-syndic du département de la Meuse, et en 1791, il devint membre de l'assemblée nationale, où, adhérant à l'adresse présentée par la section de la Croix-Rouge, il fit décréter la formation d'une commission chargée d'examiner les dangers *qui menaçaient la patrie*. Il passa en 1792 à la convention nationale, et s'y montra modéré. Lors du procès inique contre Louis XVI, il vota pour le *bannissement* de ce prince jusqu'à la paix. Moreau se retira en août 1793, donnant pour motif que la constitution ayant été acceptée, il avait terminé sa mission. Il se démit aussi de sa place de membre du conseil des anciens, auquel il avait été élu en 1795. Il est mort dans ces dernières années.

† MOREAU (N.), ingénieur à Châlons, député de Saône-et-Loire à la convention, se prononça, pendant le procès de Louis XVI, contre l'*appel au peuple*, et dit sur la peine à infliger au monarque : « Celui-là » ne réformerait pas le mal, » qui dirait : J'ai dans mon jar» din une plante vénéneuse, » mais je ne veux pas l'arracher » de peur qu'une autre ne vienne » à sa place. Vous voulez anéan» tir la tyrannie : le moyen? *Ce » n'est pas de conserver le tyran*, » sous le prétexte de l'opposer » à ceux qui voudraient le rem» placer; c'est au contraire de » les détruire tous successive» ment. Je vote pour la mort; » je ne suis pas de l'avis du sur» sis... » Il fut un des commissaires chargés d'examiner la conduite de Lebon; et, après le 13 vendémiaire, il appuya la demande en liberté de d'Aubigny et de Rossignol, le bourreau de la Vendée. On ignore l'époque de la mort de ce jacobin.

† MOREAU DE SAINT-MÉRY (Médéric-Louis-Élie), conseiller d'état, ancien administrateur-général des états de Parme, Plaisance et Guastalla, etc., né d'une famille distinguée, à la Martinique, le 13 janvier 1750. Il perdit son père à l'âge de 3 ans, et donna des preuves précoces d'un caractère compatissant. Il fit tous ses efforts auprès de son aïeul, grand sénéchal de la Martinique, pour sauver la vie d'un nègre esclave, qui avait cherché trois fois à s'échapper, délit que les lois de la colonie punissaient de la peine de mort. Il était parvenu à obtenir la grâce de l'esclave, à condition que celui-ci accepterait la place d'exécuteur des hautes-œuvres; mais le nègre ne voulut jamais y consentir, et préféra subir sa condamnation. Le sénéchal, sentant sa fin approcher, indiqua à son petit-fils un endroit où il avait

déposé 60,000 francs qu'il lui avait réservés. Après sa mort, au lieu de s'approprier cette somme, Moreau la distribua entre les héritiers de son aïeul : il n'avait alors que dix-sept ans. Cédant à ses instances réitérées, sa mère lui permit de venir en France; il s'établit dans la capitale, entra dans les gendarmes du roi, et suivit en même temps ses cours de jurisprudence et de mathématiques. Pour ne manquer à ses études ni à ses devoirs militaires, il ne dormait qu'une nuit sur trois. Après trois ans d'une application non interrompue, il fut reçu avocat au parlement. Il retourna dans sa patrie, où il apprit la mort de sa mère, et trouva sa fortune dissipée. S'étant fixé au Cap-Français, il devint avocat au conseil supérieur de Saint-Domingue, y exerça cet emploi huit ans, au bout desquels il fut nommé conseiller. Il fit alors de nombreuses recherches sur les lois éparses des colonies; et, dans une de ses excursions, il découvrit le tombeau, jusqu'alors ignoré, de Christophe Colomb, dans une ancienne église de San-Domingo. Appelé à Paris par ordre de Louis XVI, il s'y occupa de travaux sur l'administration et les lois de Saint-Domingue, créa la *Société des philadelphes du Cap-Français*, et avec Pilâtre du Rozier, il fonda le *Musée* de Paris. Au commencement de la révolution, i fut un des électeurs de cette ville, présida l'assemblée nommée alors des *Electeurs de* 1783, qu'il décida à nommer Lafayette commandant-général de Paris. Il harangua deux fois Louis XVI, savoir, à l'Hôtel-de-Ville, après la journée du 14 juillet, et le 6 octobre, lorsque ce monarque, venant de Versailles, fit son entrée dans la capitale. Sa conduite sage et modérée lui mérita de la part de ses collègues *une médaille d'honneur*. En 1790, il fut élu député de la Martinique à l'assemblée constituante : il ne s'y occupa que des affaires des colonies, et fut nommé membre du conseil de la justice, au ministère de ce nom. Il resta à Paris après la session de l'assemblée; mais sa modération et ses principes lui avaient fait de puissants ennemis parmi les jacobins. Quelques jours avant la fatale journée du 10 août, Moreau de Saint-Méry fut attaqué et grièvement blessé par plusieurs forcenés de la bande des *Marseillais*, d'affreuse mémoire. Il se cacha pendant quelques jours dans la petite ville de Forges; ayant été découvert, il se vit arrêté avec le duc de La Rochefoucault. Ce seigneur fut ensuite exécuté, et Moreau n'évita le même sort que par un heureux hasard. Un des hommes qui le conduisaient prisonnier avait reçu de lui plusieurs bienfaits; il s'en ressouvint, et lui facilita les moyens de s'évader. Il se retira au Hâvre; mais ayant appris qu'il allait encore être arrêté par ordre de Robespierre, il s'embarqua le jour même pour les Etats-Unis, avec sa femme et deux enfants en bas âge, n'ayant eu que le temps de sauver ses manuscrits. Arrivé à New-Yorck, il fut contraint d'entrer en qualité de commis chez un marchand, dont le caractère grossier le fit beaucoup souffrir. Étant parvenu à se procurer des secours de quelques nouveaux amis, il passa avec sa famille à Philadelphie, où il se fit libraire, puis imprimeur, et publia son ouvrage sur Saint-Domingue. Les orages ré-

volutionnaires s'étant un peu calmés, il revint en France, d'où il était absent depuis cinq années. Nommé historiographe de la marine par l'amiral Bruix, ministre de ce département, il contribua à la rédaction du Code pénal maritime. Moreau de Saint-Méry était parent de Joséphine, épouse de Buonaparte; celui-ci, devenu premier consul, l'appela, en 1800, au conseil-d'état, et, l'année suivante, le nomma administrateur général des états de Parme, Plaisance et Guastalla, avec des pouvoirs illimités. Moreau de Saint-Méry, naturellement juste et bon, se fit aimer de ses administrés, et déplut à Napoléon, alors empereur. La conscription avait occasioné une révolte parmi le peuple. En 1806, plusieurs compagnies de miliciens refusèrent de se rendre au camp de réserve établi près de Bologne; Moreau de Saint-Méry ne put les faire rentrer dans l'obéissance, et n'eut pas le courage de les punir. Il fut rappelé, on le priva de son traitement, et on refusa même de lui payer un arriéré de 40,000 francs qu'on lui devait. Il demanda une audience à Napoléon; il l'obtint : « Sire, lui » dit-il, je ne vous demande pas » de récompenser ma probité : » je demande seulement qu'elle » soit tolérée. Ne craignez rien; » cette maladie n'est pas conta» gieuse. La reconnaissance est » la fleur des tombeaux. » Napoléon sourit, et peut-être Moreau serait-il rentré en grâce, mais des courtisans officieux parvinrent à le faire oublier. Joséphine, sa parente, lui faisait de temps en temps passer des sécours. Après la chute de Napoléon, et pendant deux ans, il fut presque réduit à l'indigence; et, pour subsister, il se vit contraint de vendre ses tableaux, ses livres et jusqu'à ses vêtements... Enfin Louis XVIII, qui l'avait connu avant l'époque de la révolution, lui fit parvenir, en 1817, une somme de 15,000 francs. Il mourut le 28 janvier 1819, à l'âge de 69 ans. On a de lui : 1° *Lois et Constitutions des colonies françaises de l'Amérique sous le Vent, de 1750 à 1785*, Paris, 1784-1790, 9 vol. in-4°. Louis XVI ordonna qu'on en déposât un exemplaire dans chaque greffe et dans chaque bureau d'administration de l'Amérique française. 2°, *Description de la partie espagnole de Saint-Domingue*, Philadelphie, 1796, 2 vol. in-8°.; 3°, *Idée générale*, ou *Abrégé des sciences et des arts, à l'usage de la jeunesse*, Philadelphie, 1795, in-12, imité de l'ouvrage de Formey (1754); 4°, *Description de la partie française de la colonie de St.-Domingue, ibid.*, 1797-98, 2 vol. in-4°. On y trouve des détails exacts sur tout ce qui concerne cette colonie. 5° *De la Danse*, ibid., 1797, 2 vol. in-12. — Parme, Bodoni, 1801, in-12. L'auteur montre l'analogie qui existe entre les danses coloniales, celles des Maures, des Africains, et surtout celles des Grecs. 9°, *Histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay*, Paris, 1800, 2 vol. in-8°, traduit de l'espagnol, du chevalier Azzara; 7° plusieurs *Discours*, et une *Relation de l'ambassade de la compagnie des Indes à la Chine*, etc. Parmi les manuscrits qu'il a laissés, on cite: 1° une *Histoire générale des Antilles françaises*; 2° *Répertoire des notions coloniales*; 3° *Description de la Jamaïque*; 4° *His-*

*toire de Porto-Rico*; 5° *Histoire des États de Parme*, *Plaisance et Guastalla*; 6° *Vie de Moreau de St-Méry, écrite par lui-même*, etc. Moreau de St-Méry écrivait avec pureté et élégance, et tous ceux qui l'ont connu font l'éloge de ses vertus domestiques et de sa probité. Il était membre de la Société d'agriculture, de l'ancien Musée de Paris, de l'Athénée des arts et de la Société royale académique des sciences. Dans chacune de ces sociétés, on a prononcé son *Éloge*. M. Fournier le prononça sur sa tombe.

MOREL (Frédéric), né à Paris en 1558, fut professeur et interprète du roi de France, et son imprimeur ordinaire pour l'hébreu, le grec, le latin et le français. Il acquit beaucoup de gloire par ses éditions, qui sont aussi belles que nombreuses. Il publia, sur les manuscrits de la bibliothèque du roi, plusieurs *Traités* de saint Basile, de Théodoret, de saint Cyrille, qu'il accompagna d'une version. On estime l'édition qu'il donna des *Œuvres* d'Œuménius et d'Arétas, en 2 vol in-fol. Enfin, après s'être signalé par ses connaissances dans les langues, il mourut en 1630, à 72 ans. — Son père, nommé aussi Frédéric MOREL, mort en 1583, s'était distingué précédemment dans le même art. — Guillaume MOREL, directeur de l'imprimerie royale à Paris, mort en 1564 n'était pas de la même famille. On a de lui un *Dictionnaire-grec-latin-français*, 1622, in-4°, et d'autres ouvrages. Ses éditions grecques sont très belles. Son frère, nommé *Jean*, âgé d'environ 20 ans, mourut en prison, où il était retenu pour crime d'hérésie.

MOREL (Dom Robert), bénédictin de Saint-Maur, né à la Chaise-Dieu en Auvergne, l'an 1653, fut fait bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés en 1680. On le nomma depuis supérieur de différentes maisons. En 1699, il voulut être déchargé de tout fardeau, pour se retirer à Saint-Denis, où il s'occupa à composer des ouvrages ascétiques. Ce bénédictin, né avec un esprit vif et fécond, excellait dans les matières de piété, dans la connaissance des mœurs et des règles de conduite pour la vie spirituelle. Sa conversation était vive et délicate, ses réponses spirituelles et promptes, son humeur douce, égale, et d'une gaieté accompagnée de retenue. Dom Morel mourut en 1731, à 79 ans. On a de lui: 1° *Effusions de cœur sur chaque verset des Psaumes et des Cantiques de l'Église*, Paris, 1716, 5 vol in-12; 2° *Méditations sur la règle de saint Benoît*, 1717, in-8°; 3° *Entretiens spirituels sur les évangiles des dimanches et des mystères de toute l'année, distribués pour tous les jours de l'avent*, 1720, 4 vol. in-12; 4° *Entretiens spirituels pour servir de préparation à la mort*, in-12, 1721; 5° *Entretiens spirituels pour la fête de l'octave du Saint-Sacrement*, 1722, in-12; 6° *Imitation de N. S. J.-C.*, traduction nouvelle, avec une prière affective, ou effusion de cœur à la fin de chaque chapitre, in-12, 1723; 7° *Méditations chrétiennes sur les évangiles de toute l'année*, 2 vol. in-12, 1726; 8° *Du bonheur d'un simple religieux qui aime son état et ses devoirs*, in-12, 1727; la troisième édition est de 1752; 9° *Retraite de dix jours sur les devoirs de la vie religieuse*, in-

12, 1728; 10° *De l'espérance chrétienne, et de la confiance en la miséricorde de Dieu*, in-12, 1728. On prétend que l'on trouve dans quelques-uns de ces ouvrages des propositions qui ne sont pas assez exactes, et qui se ressentent du parti auquel il a été attaché pendant quelque temps. Il avait appelé, mais il renonça à son appel en 1729. On trouvera une liste complète de ses ouvrages, et des détails intéressants sur sa vie, dans le Dictionnaire de Moréri, édit. de 1759, et dans l'*Histoire de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin.

MORELL (André), antiquaire, né à Berne en Suisse, le 9 juin 1646, se fit connaître à Paris par son érudition, mais il y attacha trop d'importance et un trop haut prix. Il fut chargé de mettre en ordre et de compléter le cabinet des médailles de Louis XIV. La récompense qu'on lui avait promise s'étant fait longtemps attendre, il s'en plaignit hautement. Louvois en fut piqué et le fit mettre à la Bastille. Ses amis lui obtinrent la liberté le 16 novembre 1691, mais de nouvelles plaintes contre le ministre lui attirèrent les mêmes punitions; et ce qui paraîtra extraordinaire, c'est que, malgré les persécutions de Louvois, Morell ne perdit jamais la bienveillance de Louis XIV. Au bout de quelque temps, il se retira à Berne, et mourut d'apoplexie à Arnstadt en 1703. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Thesaurus Morellianus, sive Familiarum romanarum numismata omnia... et disposita ab Andrea Morellio, cum Commentariis Havercampi*, Amsterdam, 1734, 5 tomes en 2 vol. in-fol. C'est le recueil le plus complet des familles romaines; il est estimé, rare et recherché. Le lecteur est également frappé de la beauté des médailles, gravées par Morell lui-même sur les originaux, et de la justesse des descriptions. 2° *Specimen rei nummariæ*, Leipsick, 1695, 2 vol. in-8° : ouvrage digne du précédent. La *Vie d'André Morell* a été écrite en latin par A. P. Ginglianelli, et publiée en 1752 par Gori, à la tête de sa *Columna trajana*.

† MORELLET (L'abbé André), licencié en Sorbonne, membre de l'académie française, naquit à Lyon le 7 mars 1727, d'un marchand papetier qui lui fit faire ses premières études au collége des jésuites, d'où il se rendit à Paris, à l'âge de 16 ans, pour entrer au séminaire des Trente-Trois. Son caractère insinuant lui procura des amis qui le firent admettre à la Sorbonne, où il eut pour condisciples des sujets qui parvinrent ensuite à des emplois éminents, comme MM. de Loménie de Brienne, et Turgot, qui portait alors le petit collet. L'abbé Morellet et Turgot se délassaient des *études théologiques*, que le premier appelait *sottises théologiques*, par la lecture de Spinosa, de Bayle, de Voltaire, etc. Il paraît étonnant que l'abbé Morellet, avec les principes qu'il montra dès la première jeunesse, eût embrassé l'état ecclésiastique; mais il faut croire que, né de parents peu fortunés, il choisit cet état comme propre à l'élever au-dessus de sa naissance, et lui donner un rang distingué dans le monde. Lors même qu'il étudiait en Sorbonne, il se lia avec d'Alembert, Diderot, et autres philosophes, qui l'employèrent ensuite à l'*Encyclopédie*,

où il a donné les articles *Figures*, *Fils de Dieu*, *Fondamentaux*, *Fatalité*, *Gomaristes*, etc. Au sortir de Sorbonne, il fut chargé, en 1752, de l'éducation du fils de M. de la Galaizière, chancelier du roi de Pologne: il accompagna son élève en Italie, et en feuilletant à Rome dans une bibliothèque, il lui tomba entre les mains le *Directorium inquisitorum* d'Eymeric (*Voyez* ce nom; dès lors il conçut le projet d'en donner un *Extrait*. Quand il revint à Paris, ses anciens amis l'introduisirent dans toutes le maisons *à la mode*, et entre autres chez madame Geoffrin, qui le prit en amitié, et qui, en mourant, lui laissa une pension de 1,200 francs. Il eut aussi accès dans la maison d'Holbach, rendez-vous général de la secte ou faction philosophique, et où se trouvaient Diderot, Rousseau, Helvétius, Barthès, Venelle, Rouelle, Roux, Dorcel, Duclos, Saurin, Raynal, Suard, Marmontel, Lambert, La Condamine, Chastellux, etc. D'Holbach donnait à dîner le dimanche et le jeudi... « Il n'y a point » de hardiesse politique et reli» gieuse (dit Morellet dans ses » Mémoires) qui ne fût mise là » en avant; c'est là que Diderot, » Roux et le baron lui-même » établissaient dogmatiquement » l'athéisme absolu, celui du » *Système de la nature* (de d'Hol» bach).... mais nous étions là » bon nombre de *théistes* qui » nous défendions vigoureuse» ment.... » Les dîners du baron d'Holbach ressemblaient assez, à ce qu'il paraît, aux petits soupers de Frédéric, roi de Prusse. Malgré tout son théisme, Morellet s'était dévoué à la cause générale des philosophes et de ceux même d'entres eux qui n'étaient pas *théistes*; aussi se réunit-il à ses collègues lorsque ceux-ci accablèrent de plaisanteries amères Le Franc de Pompignan, qui avait *signalé* les philosophes dans son *Discours* à l'Académie, le 10 mars 1760. On sait que Voltaire fut alors un des détracteurs les plus acharnés de Pompignan, qu'il ridiculisa dans les *Quand* qu'il envoyait de Genève..... « J'ima» ginai (dit Morellet dans ses » Mémoires) qu'il fallait faire » passer Pompignan par les par» ticules; je fis les *Si*, les *Pour-quoi*, un commentaire sur » une traduction en vers de la » prière universelle de Pope, c'é» tait un feu roulant; il parais» sait un papier toutes les se» maines.... » Vers la même époque, Palissot avait donné sa comédie des *Philosophes*, qui souleva aussi la faction. Morellet, de son côté, écrivit la *Préface des Philosophes*, ou *Vision de Charles Palissot*, satire virulente, dans laquelle il eut la maladresse de lancer un trait contre la princesse de Rebecq, antagoniste des philosophes. Palissot crut ne pouvoir mieux se venger de son ennemi qu'en adressant un exemplaire du pamphlet à cette dame, comme s'il venait *de la part de l'auteur*. Son projet réussit: madame de Rebecq demanda justice au duc de Choiseul, alors ministre, qui fit mettre l'abbé Morellet à la Bastille. Il y resta six mois; et, loin de se plaindre de son emprisonnement, il en sut tirer de grands avantages..... « Je voyais » (a-t-il écrit) quelque gloire » littéraire éclairer les murs de » ma prison; les gens de lettres » que j'avais vengés, et *la phi-*

» *losophie* dont j'étais le martyr, » commencèrent ma réputation; » ces six mois de Bastille se» raient une excellente recom» mandation et feraient infailli» blement ma fortune..... » Il faut avouer que cette logique n'était pas celle d'un sot. En effet, ses partisans crièrent à l'injustice, à la persécution, et quand il reparut sur la scène, il jouit d'un surcroît de considération par le *tendre intérêt* qu'il avait inspiré à ses amis et à leurs adhérents. L'abbé Morellet acquit, en outre, une utile protectrice dans la maréchale de Luxembourg, qui, secondée par J.-J. Rousseau, lui avait fait obtenir sa liberté. Après avoir publié sa traduction du *Traité des délits et des peines* de Beccaria, il contribua, par ses écrits, à faire supprimer le privilége de la compagnie des Indes, dont les affaires se trouvaient dans un état désespéré. Ses travaux philosophiques lui avaient procuré l'amitié de Voltaire, qui, sans le connaître encore personnellement, disait à Thiriot, dans une de ses lettres, du 19 novembre 1760: « *Embrassez* » *pour moi l'abbé Mords-les*. Je » ne *connais personne* qui soit » plus capable de rendre *service* » *à la raison* ». Morellet eut des discussions polémiques avec Necker et le fameux abbé Galiani, au sujet de leurs ouvrages *sur le commerce des grains*, et auxquels il répondit peu poliment, suivant sa coutume. Tour-à-tour et à la fois *économique*, *encyclopédiste* et *libelliste*, sa plume n'était jamais oisive, et il en savait tirer des avantages réels. Il obtint, dit-on, du commerce de Paris, en sa qualité d'économiste, 500 louis pour faire le voyage des Indes et en rapporter quelques notions relatives au trafic. Il fut bien accueilli de lord Shelburn, depuis marquis de Landsdower, qu'il avait connu en France, et dans la maison duquel il se lia avec le fameux Francklin. Parti en 1772, il revint à Paris dans la même année, et, trois ans après, il eut la *consolation* de voir, à Ferney, le chef des philosophes et des *théistes*. Une lettre de d'Alembert lui servit d'introduction auprès de Voltaire, à qui le premier signalait son recommandé comme un des quatre théologiens que les philosophes étaient parvenus à attacher à l'*Encyclopédie*. Ami, depuis long-temps, de Marmontel, il lui fit épouser sa nièce, en 1777, quoiqu'elle fût très jeune, et que Marmontel eût alors 57 ans. L'abbé Morellet avait des protecteurs à la cour, dont il éprouva plus d'une fois les largesses. Il possédait à un degré supérieur le talent de faire agir à propos la bienveillance de ses protecteurs. Lors de la paix conclue, en 1783, avec l'Angleterre, lord Shelburn, ministre de ce gouvernement, se plut à en attribuer le principal mérite à l'abbé Morellet, dont, disait-il, les principes et les opinions l'avaient dirigé, malgré son opposition constante à traiter avec la France. Lord Shelburn avait adressé ces détails à M. de Vergennes: ce ministre les fit connaître à Louis XVI, qui gratifia Morellet d'une pension de 4,000 francs. En 1788, il devint titulaire du prieuré de Thimer, dont le revenu était de 16,000 francs, et qui lui échut en vertu d'un indult que lui avait procuré le ministre Turgot. L'abbé Morellet jouissait, tout compris,

de 30,000 livres de rentes, dont 21,000 des biens du clergé; et cela malgré son *théisme* philosophique. Peu de temps après, il devint, par la mort de l'abbé Millot, membre de l'académie française, à laquelle il fut très utile par le travail qu'il fit à son Dictionnaire. Au commencement de la révolution, il entretint une correspondance, sur des affaires de gouvernement, avec son ancien condisciple, M. de Brienne, devenu évêque et ministre de Louis XVI. Mais la combustion qui se manifestait dans les esprits aurait mis en défaut les talents du plus habile ministre, et M. de Brienne n'en était pas un. Dans la seconde assemblée, en 1788, l'abbé Morellet, partageant l'opinion du bureau de Monsieur (depuis Louis XVIII) sur la double représentation du tiers-état, défendit cette opinion dans deux écrits successifs, intitulés : *Observation sur la forme des états de* 1614, ou *Réponse au Mémoire des princes*. Il tâcha, dans deux autres écrits, d'insinuer aux novateurs des mesures équitables relativement à la vente des biens du clergé. Lui-même se trouvait lésé par les décrets de l'assemblée, qui lui firent perdre le revenu de son bénéfice, et peu après ses 4,000 francs de pension. Quelque cruels que fussent ces revers, cela ne l'empêcha pas de répondre énergiquement à la brochure de Champfort (en 1791), contre les académies. Il combattit ensuite, dans le Journal de Paris, et avec non moins de force, la doctrine subversive de Brissot sur les propriétés. Mais les maximes de Champfort et de Brissot prévalurent, parce qu'elles flattaient l'ignorance et la cupidité. L'académie fut supprimée en 1792: l'abbé Morellet en avait été nommé directeur. Par une courageuse prévoyance, avant que le *jacobinisme* en effaçât toutes les traces, il fit transporter chez lui les archives, les registres, les titres de création de cette société savante, le manuscrit du dictionnaire, et rendit tous ces objets à l'institut, lors de sa création. Morellet ne fut point inquiété pendant la funeste époque de la terreur, et dut peut-être cet avantage à sa réputation de philosophe. Après le 9 thermidor, il rompit le silence qu'il avait gardé long-temps, et publia des écrits qui lui font honneur, comme le *Cri des familles*, la *Cause des pères*, l'*Opinion publique*, etc., où il parle avec énergie en faveur des parents des émigrés. En 1797, l'abbé Morellet n'avait pour toute ressource que 1200 francs de rente sur le grand livre, et le produit qu'il tirait de ses ouvrages. Il crut améliorer sa fortune en choisissant un autre genre de littérature, et traduisit, jusqu'en 1800, des romans et des voyages anglais, le tout formant plus de vingt volumes. Il se trouvait comme isolé, presque tous ses amis étant morts; il eut encore la mortification de se voir oublié quand on créa l'institut; mais lors de sa réorganisation, en 1803, il y fut compris avec ses anciens confrères. Il jouit d'une nouvelle existence, en 1807, lorsqu'il fut appelé au corps législatif. Dans sa vieillesse, il s'amusa à faire des vers, à entendre de la musique, et à rappeler d'anciens souvenirs. L'abbé Morellet n'avait jamais eu de maladie sérieuse. A l'âge de 88 ans, il fit une chute et se brisa le fémur. Condamné à un

état perpétuel d'immobilité, il s'occupa encore de nouveaux ouvrages, et composa ses *Mélanges*, qu'il publia en 1818. C'était avertir le public qu'il vivait encore, mais sa carrière avançait vers sa fin, et il la termina, le 12 janvier 1819, à l'âge de 92 ans. M. Lemontey, qui a prononcé son *Eloge* à l'académie, n'a pu dissimuler, « qu'il avait, » à l'instar de beaucoup de littérateur modernes, consumé sa » vie *dans des fatigues frivoles et* » *des veilles sans méditation*. Ainsi, prêtre et académicien, au » fond il n'avait fait que peu de » chose pour les lettres, et il a » eu le malheur plus grave de ne » rien faire pour lui-même et » pour l'Eglise.... » Voici la liste des principaux ouvrages de Morellet : 1°. *Petit écrit sur une matière intéressante*, 1756, in-8°; 2° les *si*; les *pourquoi*; *la prière universelle*; *la vision de Palissot*, 1760 (dans les *Facéties parisiennes*); 3° *Traité des délits et des peines*, de Beccaria, traduit de l'italien, 1766, in-12; 4° *Legs d'un père à sa fille*, traduit de Grégory; 5° *Théorie du paradoxe*, 1775, in-12; 6° *De la liberté d'écrire et d'imprimer sur les matières d'administration*, 1775, in-8; 7° *Essai sur la conversation*; *maximes et pensées détachées*, imitées de Swift, et insérées dans le Mercure, qu'il avait essayé de ressusciter, 1780; 8° *Lettre de Brutus à Cicéron*, 1782, in-32, tirée à vingt-cinq exemplaires; 9° *Essai d'une cométologie nouvelle*, 1786; 10° *Observations sur la Virginie*, traduites de Jefferson, 1786, in-8°; 11° *Avis aux faiseurs de constitutions*, traduit de Francklin, 1789, in-8°; 12° *Pensées libres sur la liberté de la presse*, 1795, in-8°; 13° *Le Confessional des pénitents noirs*; — *Les Enfants de l'abbaye*; — *Phédora ou la forêt de Minski*; — *Clermont*, romans traduits de l'anglais; 14° *Histoire de l'Amérique*, ouvrage posthume de Robertson, contenant l'histoire de la Virginie jusqu'en 1688, et celle de la Nouvelle Angleterre jusqu'en 1762, Paris, 1798, 1 v. in-12; 15° *Voyage de Vancouver*, 1799, in-4°; 16° *Observations critiques sur le roman d'Atala*, où l'auteur du génie du christianisme n'est guère ménagé, 1801, in-8°; 17° *Mélange de littérature et de philosophie du* XVIII^e^ *siècle*, 1818, 4 vol. in-8°; 18° *Mémoires de l'abbé Morellet*, écrits par lui-même, Paris, Ladvocat, 1821; 2^e^ édition, ibid., 1822. Il a publié d'autres ouvrages *sur le commerce des grains*, *sur les fabriques des toiles peintes*, *sur l'inoculation*, etc., et a laissé divers manuscrits. « Sa vie, ses écrits » et ses *Mémoires* (de Morellet) » montrent en lui un talent très » médiocre, des vues très cour» tes, et je ne sais quelle bon» homie niaise, dont il tirait » quelquefois vanité, mais qui » lui appartenait beaucoup plus » qu'il ne pensait. On loue la » douceur de ses mœurs, l'en» jouement de sa conversation, » la sûreté de son commerce; il » était, dit-on, du petit nombre » de ces philosophes qui proté» geaient la tolérance qu'ils prê» chaient aux autres, et il souf» frait que des nièces, qui de» meuraient avec lui, suivissent » leur religion. C'est tout ce » qu'on nous a rapporté sur son » compte en pareille matière.... » (*l'Ami de la religion et du roi*, tom. 32, pag. 375).

MORELLY (N.). Nous ignorons la date de sa naissance et

de sa mort, arrivée vers la fin du XVIII^e siècle. Il a laissé : 1° *Essai sur l'esprit humain*, Paris, 1743, in-12; 2° *Essai sur le cœur humain*, ibid., 1745; 3° *Physique de la beauté*, Amsterdam, 1748, in-12; 4° *Le Prince*, *les Délices du cœur*, ou *Traité des qualités d'un grand roi, et système d'un sage gouvernement*, Amsterdam, 1751, 2 vol. in-12. Il reproduisit cet ouvrage dans sa cinquième *Basiliade ou Naufrage des îles flottantes*, poème héroïque en prose, qu'il supposa avoir traduit de l'indien de Pilpaï, Messine, 1753, 2 v. in-12, en 14 chants. L'auteur prétend qu'un peuple ne saurait être heureux s'il n'est pas régi par les lois de la nature. Les îles flottantes, selon lui, sont des préjugés, et la *Basiliade* est dérivée d'un mot grec qui offre l'idée d'un roi accompli. Il accuse les législateurs d'avoir introduit dans la société les éléments de corruption. En résumé, il voudrait ramener les hommes à une égalité absolue pour les replacer sous l'empire de la *nature* et de la *vérité*. Cette attaque contre la propriété avait déjà été manifestée par Pechméja dans son *Telèphe*. Si l'un et l'autre auteur eussent vécu au milieu de la révolution française, nul doute qu'ils auraient occupé le premier rang parmi les novateurs. Son extravagant ouvrage fut sévèrement critiqué par deux journaux de l'époque, *La Bibliothèque impartiale*, et *la nouvelle Bigarrure*. Morelly y répondit par le 6° *Code de la nature*, *où le véritable Esprit de ses lois*, *de tous les temps négligé ou méconnu*, 1755, in-12. C'est un développement de ses principes, qu'on attribua à Diderot, parce que cet ouvrage avait été imprimé dans une édition falsifiée de ses œuvres (Amsterdam, 1773, 5 vol. in-8°). La Harpe le crut aussi et le répéta dans un de ses cours au Lycée....... « Il » prétend, dit-il, que l'homme » n'est réellement méchant que » parce que nos gouvernements » l'ont rendu tel; que tous ses » maux et ses crimes naissent de » l'idée de propriété, qui n'est » qu'une illusion et non un » droit de l'inégalité des condi- » tions, qui n'est qu'une autre » illusion et une autre barbarie; » qu'enfin rien n'aurait été plus » facile que de prévenir entière- » ment, ou à peu près, tous ses » crimes et ses maux, seulement » en mettant à profit ses affec- » tions bienfaisantes et sociales, » qui suffisaient, selon lui, » pour établir et maintenir la » société, si on lui eût donné » pour fondement la commu- » nauté des biens. » Quoi qu'il en soit, les principes de Morelly, comme ceux d'autres philosophes, furent mis à exécution pendant les troubles révolutionnaires, avec cette différence qu'on ne dépouillait pas les propriétaires légitimes pour mettre leurs biens en communauté, mais pour se les approprier individuellement après les avoir proscrits ou fait périr sur l'échafaud. Les utopies de Morelly sont tout-à-fait oubliées; il serait à souhaiter qu'il en arrivât de même à d'autres écrits non moins extravagants que dangereux. Il fut l'éditeur des *Lettres de Louis XIV aux princes de l'Europe*, *à ses généraux*, *ses ministres* (depuis 1661, jusqu'à 1668, etc.), lettres recueillies par Roze, secrétaire du cabinet, Paris et Francfort, 1755,

2 vol. in-12, avec des *sommaires* et des *notes* de l'éditeur.

MORENA (Othon), natif de Lauden en Allemagne, dans la Franconie, dans le XIIe siècle, commença l'histoire de ce que l'empereur Frédéric Barberousse fit en Lombardie, depuis 1154 jusqu'en 1198, principalement par rapport à la ville de Lodi. Acereus. — Acerbus MORENA, son fils, acheva ce que le père n'avait pu finir. Ces auteurs étaient partisans de l'empereur contre les papes, et l'on doit se tenir en garde contre les jugements et anecdotes que la partialité leur a fait imaginer ou adopter. On trouve cette histoire dans la collection de Burmann, dans celle de Muratori, avec les notes de Saxius, et elle a été imprimée à Venise, 1636, in-4°, avec les notes et les corrections de Félix Osius.

† MORÉNAS (François), né à Avignon, en 1702, d'une famille pauvre, fit ses études dans cette ville, s'enrôla comme soldat, prit ensuite l'habit de cordelier, qu'il quitta après s'être fait relever de ses vœux, et se consacra entièrement à la littérature. Il fut, en 1773, rédacteur du journal intitulé : *Courrier d'Avignon*, lequel eut de la vogue dans la ville et dans les provinces. Nommé historiographe de la ville d'Avignon, Morénas ne fit paraître en cette qualité qu'une *Histoire de l'inondation de* 1755. Il publia en même temps plusieurs ouvrages dont voici la liste : 1° *Parallèle du ministère du cardinal de Richelieu et de celui du cardinal de Fleury*, Avignon, 1743, in-12; 2° *Entretiens historiques*, 1743-48, 18 vol. in-12; 3° *Histoire de la présente guerre*, 1774, in-12; 4° *Histoire de ce qui s'est passé en Provence, depuis l'entrée des Autrichiens jusqu'à leur retraite*, 1747, in-12; 5° *Abrégé de l'Histoire ecclésiastique de Fleury*, 1750 et années suivantes, 10 vol. in-12, avec de bonnes approbations. Son ouvrage cependant fut critiqué par D. Clemencet et le président Rolland, dans leurs *Lettres à Morénas*; 6° *Dissertation sur le commerce*, traduit de l'italien du marquis Belloni, La Haye (Paris), 1756, in-12; 7° *Dictionnaire portatif des cas de conscience*, Avignon, 1758, 3 vol. in-8°; 8° *Dictionnaire historique, portatif de la géographie ancienne et moderne*, Paris, 1759; 9° *Dictionnaire portatif, comprenant la géographie, l'histoire universelle et la chronologie*, Avignon, 1760-62, 8 vol. in-8°; 10° *Précis du résultat des conférences ecclésiastiques d'Angers*, ibid., 1764, 4 vol. in-12. Il a publié, en outre : 1° *Lettres historiques* (1739, in-12); 2° *Le Solitaire* (Arles, 1745), et différentes brochures. Morénas mourut en 1774, âgé de 72 ans.

MORÉRI (Louis), docteur en théologie, né le 25 mars 1643, à Bargemont, petite ville de Provence, prêcha à Lyon la controverse pendant cinq ans avec succès. Il s'était annoncé dans cette ville par une mauvaise allégorie, intitulée *Le Pays d'Amour*, qu'il publia dès l'âge de 18 ans; il se fit connaître bientôt par des ouvrages plus utiles. Il traduisit de l'espagnol en français le *Traité de la perfection chrétienne*, par Rodriguez; version qui a été effacée par celle de Regnier des Marais. Il publia en 1673, en un vol. in-fol., le *Dictionnaire* qui porte son nom. Ce fut vers le

même temps qu'il s'attacha à l'évêque d'Apt, Gaillard de Longjumeau, à qui il avait dédié cet ouvrage, en reconnaissance des soins que ce prélat s'était donnés pour lui faire trouver des matériaux. Madame de Gaillard de Venel, sœur de l'évêque d'Apt, le fit placer auprès de Pompone, secrétaire d'état. Il pouvait espérer de grands avantages de sa place; mais son application au travail épuisa ses forces, et le jeta dans une langueur presque continuelle. L'ardeur avec laquelle il s'occupa d'une nouvelle édition de son *Dictionnaire* augmenta son épuisement, et lui donna la mort. Il expira le 10 juillet 1680, à 38 ans. Le premier volume de sa nouvelle édition avait déjà paru, et le second vit le jour quelques mois après la mort de son auteur. Moréri avait des connaissances et de la littérature: il connaissait les livres modernes qu'il fallait consulter, et entendait assez bien l'italien et l'espagnol. Son ouvrage, réformé et considérablement augmenté par Jean Le Clerc, Dupin et d'autres, porte encore son nom, et n'est plus de lui. Les éditions les plus estimées du *Dictionnaire de Moréri* sont celles de 1718, 5 vol. in-fol.; celle de 1725, 6 vol. in-fol., et celle de 1732, aussi en 6 vol. in-fol. L'abbé Goujet a donné 4 vol. in-fol. de Supplément, que M. Drouet a refondus dans une nouvelle édition, publiée en 1759, en 10 vol. in-fol. Les gens sensés sont fâchés d'y trouver toutes les momeries du jansénisme, les prétendus miracles du diacre Pâris, etc. « Il est aisé d'apercevoir, dit » un critique judicieux, que des » personnes de différents états, » de différentes religions, de dif» férents partis, de différents gé» nies, ont contribué à cette aug» mentation. C'est la tour de Ba» bel; il y règne une confusion » grotesque, par la diversité des » langues et des esprits. Les » mensonges, les erreurs, les » contradictions y fourmillent. » Un livre de cette espèce, » pour être bon, aurait dû être » le fruit des travaux d'un seul ré» dacteur. Bien loin de là, cha» cun s'est empressé d'y four» nir, en différents temps et en » différents lieux, son contin» gent, et s'est arrogé le droit de » célébrer, selon ses vues et sa » manière, tout ce qui apparte» nait à sa nation, à sa secte, ou » à son parti. » Cet ouvrage a été traduit en anglais, en espagnol et en italien. Moréri est encore auteur des *Doux plaisirs de la poésie*, in-12, et éditeur des *Relations nouvelles du Levant*, de Gabriel Chinon, capucin: il a orné cet ouvrage d'une longue préface. Auteur infatigable, il avait rassemblé les matériaux d'un dictionnaire historique et bibliographique des Provençaux célèbres, et commencé une *Histoire* des conciles; il a laissé manuscrit un Traité des étrennes.

MORET (Antoine de BOURBON, comte de), fils naturel de Henri IV et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret, et prince légitimé de France, naquit en 1607. Il eut les abbayes de Savigny, de Saint-Étienne de Caen, Saint-Victor de Marseille; et ces bénéfices ne l'empêchèrent pas de porter les armes. Il reçut, en 1632, au combat de Castelnaudary, un coup de mousquet dont il mourut, à ce que disent la plupart des historiens. D'autres prétendent qu'il se retira en Portugal en habit d'ermite; qu'ensuite

il revint en France, et qu'il se cacha sous le nom de *Frère Jean Baptiste*, dans un ermitage en Anjou, où il mourut très âgé en 1693. Ils ajoutent que Louis XIII, frappé des bruits qui couraient au sujet du comte de Moret, fit demander, par l'intendant de Touraine, à l'ermite qui passait pour être ce comte, s'il l'était réellement? Le solitaire répondit: « Je ne le nie, ni ne veux » l'assurer; tout ce que je de» mande, c'est qu'on me laisse » comme je suis. » Cette réponse et d'autres circonstances répandent sur ce point d'histoire une obscurité que les critiques n'ont pu encore dissiper entièrement. Voyez la *Vie du Frère Jean-Baptiste*, par Grandet.

MORGAGNI (Jean-Baptiste), savant anatomiste, né à Forli dans la Romagne, le 25 février 1682, fut professeur à Padoue. Il s'est fait beaucoup d'honneur par ses découvertes et ses ouvrages. Les principaux sont : 1° *Adversaria anatomica sex*, Padoue, 1719, in-4°; Leyde, 1723-1740, 6 vol. in-4° avec fig. C'est un cours complet d'anatomie, fait avec cet esprit de critique qui pèse tout, qui réfléchit sur tout, et qui n'avance rien qu'il ne l'ait vu et bien vu. Cette dernière édition a, de plus que les précédentes, *Nova institutionum medicarum idea.* 2° *Epistolæ anatomicæ*, Leyde, 1728, in-4°; 3° *De sedibus et causis morborum*, Padoue, 1760, 2° in-fol.; Louvain, 1766, 2 vol. in-4°; 4° plusieurs *Lettres* insérées dans l'édition de Valsalva, qu'il publia à Venise, en 1740. Il a donné son nom à un trou de la langue et à un muscle de la lunette, parce qu'il les découvrit le premier. Ce savant, versé dans les belles-lettres aussi bien que dans la médecine, membre de l'institut de Bologe, et correspondant de l'académie des sciences de Paris, mourut le 6 décembre 1771, âgé de 90 ans. Il avait recueilli lui-même ses ouvrages, qui parurent à Bassano en 1765, en 5 vol. Les papes Clément XI et Clément XII, et plusieurs souverains, lui donnèrent des marques particulières de leur estime. Benoît XIV fait de lui une mention honorable dans son traité *De beatificatione servorum Dei.* Peu de savants ont joui d'une estimé plus générale. Tous ses ouvrages, qui sont très nombreux, ont été réunis et publiés par les soins de son disciple Larber, sous le titre d'*Opera omnia*, Bassano, 1765, 5 tomes en 2 gros vol. in-fol. La *Vie* de Morgagni a été écrite par Fabroni (*Vitæ Italorum*), et ensuite par Jos. Mossea, Naples, 1778, in-8°.

MORHOF (Daniel-George), né à Wismar, dans le duché de Meckelbourg, en 1639, fut professeur de poésie à Rostock, d'éloquence, de poésie et d'histoire à Kiel, et bibliothécaire de l'université de cette ville. Il se signala par un grand nombre d'ouvrages, fruit de son érudition et d'un travail infatigable. Les principaux sont : 1° *Dissertationes*, 1699, in-4°; 2° *Opera poetica*, 1694, in-8°; 3° *Orationes*, 1698, in-8°; mais le plus estimé est intitulé: *Polyhistor, sive De notitia auctorum et rerum;* il est rempli d'érudition, et la critique de l'auteur est en général saine et favorable aux bons principes; mais on ne peut s'empêcher d'y désirer plus de développement et de profondeur. La meilleure édition est celle qu'en a donné Albert, réimprimée à Lubeck, 1747,

2 vol. in-4°. Fabricius, dans un avis préliminaire, rend une justice complète à la science de Morhof, et convient que son ouvrage a beaucoup contribué à former sa jeunesse : *Cujus elucubrationes evolvere me memini adolescentem magno cum fructu.* Quoique Morhof fût très froid avec ceux qu'il ne connaissait pas, il était fort ouvert avec ses amis, et d'une conversation très agréable et fort variée. Il était si laborieux, qu'il travaillait même en mangeant. Il avait choisi pour devise ces trois mots : *Pietate, candore, prudentia.* Il avait toutes les vertus qu'on peut avoir hors de la véritable religion.

MORICE DE BAUBOIS (Dom Pierre-Hyacinthe), né à Quimperlay dans la Basse-Bretagne, en 1693, de parents nobles, entra dans la congrégation de Saint-Maur, et s'y signala par son érudition autant que par sa piété et sa modestie. Le cardinal de Rohan ayant demandé à ses supérieurs deux religieux pour travailler à l'histoire de son illustre maison, dom Morice se chargea de ce travail. Son ouvrage, demeuré manuscrit dans la maison de Rohan, formerait 3 ou 4 vol. in-4°. Ce savant travailla ensuite à donner une nouvelle édition de l'*Histoire de Bretagne* de dom Lobineau. Depuis l'année 1741 jusqu'en 1750, il donna 3 vol. in-fol. de Preuves ou Mémoires pour cet ouvrage, et le 1er vol. in-fol. de l'Histoire, laissant tous les matériaux du second et dernier volume, lorsqu'il mourut en 1750. Dom Taillandier, son confrère, a continué cet ouvrage.

MORILLO (Barthélemy) ou plutôt MURILLO, de Séville en Espagne, naquit en 1613. [Il fut l'élève de Moya et de Velazquez, et devint un peintre fameux, sans jamais quitter l'Espagne : les nombreux ouvrages qui lui étaient commandés ne lui permettaient point d'ailleurs de sortir de sa patrie.] Il se fit admirer par une manière de peindre qui lui était propre, et qui produisait un grand effet. Les Italiens, étonnés de la beauté de son génie et de la fraîcheur de son pinceau, ne firent point de difficulté de le comparer au célèbre Paul Véronèse. De retour en Espagne, Charles II le fit venir à sa cour, dans le dessein de le déclarer son premier peintre ; mais Morillo s'en excusa sur son âge, qui ne lui permettait pas de se charger d'un emploi aussi important : son extrême modestie était néanmoins l'unique cause de son refus. Il mourut en 1685. [Le Musée de Paris posséde de ce maître trois tableaux, savoir : l'*Enfant Jésus et la Vierge ; Jésus sur la montagne des Oliviers ; Un jeune mendiant*, etc. On y voyait en 1814, quatre autres tableaux de Morillo : 1° l'*Adoration des Bergers ;* 2° *Sainte-Elisabeth d'Hongrie ;* 3°-4° l'*Emplacement de Sainte-Marie Majeure, désigné au Patrice Jean, par un espace couvert de neige :* ce sont les chefs-d'œuvre de ce peintre.]

MORIN (Pierre), né à Paris en 1531, passa en Italie, où le savant Paul Manuce l'employa à Venise dans son imprimerie. Il enseigna le grec et la cosmographie à Vicence, d'où il fut appelé à Ferrare par le duc de cette ville. Saint Charles Borromée, instruit de ses profondes connaissances dans l'antiquité ecclésiastique, de son désinté-

ressement, de son zèle et de sa piété, lui accorda son estime et l'engagea à aller à Rome en 1575. Les papes Grégoire XIII et Sixte-Quint l'employèrent à l'édition des Septante, 1587, et à celle de la Vulgate, 1590, in-fol. Il travailla beaucoup à l'édition de la Bible en latin traduite sur celle des Septante, Rome, 1588, in-fol., à l'édition des Décrétales jusqu'à Grégoire VII, Rome, 1591, 3 vol. in-fol., et à une Collection des Conciles généraux, Rome, 1608, 4 vol. Ce savant critique mourut en 1608, à 77 ans. On a de lui un *Traité du bon usage des sciences*, et quelques autres écrits, publiés par le P. Quétif, dominicain, à Paris, en 1675, in-12. On y trouve des recherches et de bons principes; l'auteur était très versé dans les belles-lettres et dans les langues. L'édition de l'ancien *Testament* grec des Septante, Rome, 1587, in-fol., est rare. Elle passe pour la plus exacte. C'est sur l'exemplaire de cette belle édition que fut faite celle de Paris en 1628, par les soins du P. Morin, de l'Oratoire, qui y joignit l'ancienne version latine de Nobilius. *V*. CARAFFE.

MORIN (Jean-Baptiste), naquit l'an 1583 à Ville-Franche en Beaujolais. Après avoir voyagé en Hongrie pour faire des recherches sur les métaux, il revint à Paris et s'appliqua entièrement à l'astrologie judiciaire. Ses horoscopes lui ouvrirent l'entrée de la maison des grands. On prétend que le cardinal de Richelieu eut la faiblesse de le consulter, et que le cardinal Mazarin lui fit une pension, après lui avoir procuré la chaire de mathématiques au Collége royal. Le comte de Chavigni, secrétaire d'état, réglait toutes ses démarches par les avis de Morin, et ce qu'il regardait comme le plus important, les heures des visites qu'il rendait au cardinal de Richelieu. Morin ne se trompa, dit-on, que de peu de jours dans le pronostic de la mort de Gustave-Adolphe. Il rencontra, à dix heures près, le moment de la mort du cardinal de Richelieu. Ayant vu la figure de Cinq-Mars, sans savoir de qui elle était, il répondit que cet homme-là aurait la tête tranchée. Morin se méprit de seize jours seulement à la mort du connétable de Lesdiguières, et de six à celle de Louis XIII. Mais il fit dans d'autres occasions des bévues beaucoup plus lourdes, qu'on ne manqua pas de relever. Il faut convenir cependant qu'en général la justesse avec laquelle il devina est difficile à expliquer. « Ceux qui croient à ces » sortes de prédictions, dit un » auteur, ou sont eux-mêmes » infatués de l'astrologie judi- » ciaire, de l'art cabalistique, » et autres charlataneries de ce » genre, ou supposent dans les » horoscopistes, un pacte im- » plicite avec l'esprit des téné- » bres : car un homme sensé ne » verra jamais ici aucun rapport » entre les moyens et la fin. » Morin, oracle des astrologues, voulut l'être aussi des philosophes. Il attaqua le système de Copernic et celui d'Epicure, et eut à ce sujet des démêlés très vifs avec Gassendi et avec les disciples de ce philosophe. La Hollande avait promis cent mille livres, et l'Espagne trois cent mille, à celui qui aurait trouvé le problème des longitudes. Morin croyait déjà avoir les quatre cent mille francs, lorsque des

commissaires nommés par le cardinal de Richelieu, lui démontrèrent la fausseté de ses prétentions. Il mourut à Paris en 1656. On lui doit une *Réfutation* en latin du Livre des préadamites, curieuse et singulière, Paris, 1657, in-12. On a encore de lui un livre intitulé *Astrologia gallica*, et un grand nombre d'autres ouvrages, dans lesquels on remarque un génie singulier et bizarre.

MORIN (Jean), né à Blois en 1591, de parents calvinistes, étudia les humanités à La Rochelle. Il alla ensuite à Leyde, où il apprit la philosophie, les mathématiques, le droit, la théologie et les langues orientales. Après avoir orné son esprit de toutes ces connaissances, il se consacra à la lecture de l'Écriture sainte, des conciles et des pères. Un voyage qu'il fit à Paris l'ayant fait connaître du cardinal du Perron, il abjura le calvinisme entre les mains de ce prélat. Le nouveau converti demeura quelque temps auprès de lui, entra dans l'Oratoire, congrégation qui venait d'être fondée par le cardinal de Bérulle. Son érudition et ses ouvrages lui firent bientôt un nom. Les prélats de France se faisaient un plaisir de le consulter sur les matières les plus épineuses et les plus importantes. Le pape Urbain VIII, instruit de ses talents et de ses vertus, l'appela à Rome, et se servit de lui pour la réunion de l'Église grecque avec la latine. Le cardinal de Richelieu obligea ses supérieurs à le rappeler en France, et lui fit perdre le chapeau de cardinal, dont on prétend qu'il aurait été honoré, s'il se fût fixé à Rome. De retour à Paris, il se livra à l'étude avec une ardeur infatigable, et y mourut d'une attaque d'apoplexie en 1659, à 68 ans, également regretté pour ses connaissances et son caractère franc et sincère. Il était parfaitement versé dans les langues orientales, et fit revivre en quelque sorte le *Pentateuque samaritain*, en le publiant dans la *Bible polyglotte* de Le Jay. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Exercitationes biblicæ*, Paris, 1660, in-fol.; ouvrage dans lequel il s'élève avec raison contre le texte hébreu, tel que nous l'avons; 2° *De sacris ordinationibus*, in-fol., 1655; 3° *de Pœnitentia*, in-fol., 1651. L'auteur a ramassé dans cet ouvrage et dans le précédent tout ce qui pouvait avoir rapport à son sujet. L'un et l'autre sont très savants; mais ils manquent de méthode; 4° une nouvelle *Édition* de la Bible des Septante, avec la version latine de Nobilius, 3 vol. in-fol., Paris, 1628 et 1642, estimée : elle comprend le nouveau Testament. Le P. Morin, dans la préface de cet ouvrage, fait l'apologie de la version des Septante, tant de fois attaquée par les protestants, et s'élève contre le texte hébreu, qu'il prétend avoir été corrompu par les Juifs. Hottinger, Taylour et Boot, protestants, et Siméon de Muis, professeur en hébreu à Paris, attaquèrent le P. Morin, qui se défendit excellemment dans plusieurs ouvrages, particulièrement dans ses *Exercitationes ecclesiasticæ samaritanorum pentateuchum*, Paris, 1631, in-4°. Jean Cappel a porté le dernier coup au texte hébreu moderne. (*Voy.* CAPPEL, GOROPIUS, MASCLEF.) 5° Des *Lettres* et des *Dissertations* sous le titre d'*Anti-*

*quitates ecclesiæ orientalis*, 1682, in-8°; 6° *Histoire de la délivrance de l'Eglise par l'empereur Constantin, et du progrès de la souveraineté des papes par la piété et la libéralité de nos rois*, in-fol., 1629. Cet ouvrage, écrit en français d'une manière incorrecte et diffuse, déplut à la cour de Rome, et l'auteur ne put l'apaiser qu'en promettant quelques corrections; 7° *Des défauts du gouvernement de l'Oratoire*, in-8°, 1653. Cette satire attira à l'auteur bien des désagréments; presque tous les exemplaires furent brûlés, ce qui l'a rendu rare. Le P. des Marets en a donné un abrégé, sous le nom de *la Tourelle ;* 8° *Opera posthuma*, 1703, in-4°. Le père Morin était un des plus savants hommes de son temps. Il n'y a personne qui ait plus écrit sur la critique de la Bible, et avec plus d'érudition que lui. Il a écrit aussi très solidement sur la matière des Sacrements, et on peut dire qu'il a épuisé tous les sujets sur lesquels il s'est exercé. Cet homme, si versé dans l'antiquité ecclésiastique, si zélé pour les anciens usages, pour l'ancienne discipline, était bien éloigné de cet esprit réformateur qui voudrait tout ramener à l'état des premiers temps : il regardait la pratique et les coutumes de l'Eglise dans tous les siècles, comme des lois qu'il n'était pas plus permis de contredire que les jugements doctrinaux. *Insolentissima igitur est insania, non modo disputare contra id quod videmus universam Ecclesiam credere, sed etiam contra id quod videmus eam facere. Fides enim Ecclesiæ non modo regula est fidei nostræ, sed etiam actiones ipsius actionum nostrarum ; consuetudo ipsius consuetudinis quam observare debemus* ( Præf. Comm. hist. de adm. Sac. Pœn.) : passage exactement conforme à celui de saint Augustin : *Si quid per totum orbem frequentat Ecclesia, quin sit faciendum, disputare apertissima insania est.* Voyez Fleury, Thomassin.

MORIN (Simon), naquit à Richemont en Normandie, vers l'an 1623, d'une famille obscure. La misère le chassa de son pays et l'amena à Paris, où il se fit écrivain-copiste. Son cerveau, qui n'avait jamais été fort bon, se dérangea totalement lorsqu'il jouit d'un peu d'aisance. Il se jeta dans les rêveries des *Illuminés*, alors fort communs à Paris. On le mit en prison, et on le relâcha bientôt comme un esprit faible, qui, dans un état plus commode, pourrait se rétablir. Il se logea chez une fruitière, abusa de sa fille, et fut contraint de l'épouser. Sa belle-mère tenait une espèce d'hôtellerie; son gendre se mit à prêcher ceux qu'elle recevait. Les ignorants s'attroupèrent autour de cet ignorant; et le lieutenant de police ne put mettre fin à ces conventicules, qu'en faisant enfermer à la Bastille celui qui les tenait. Cet insensé, remis en liberté au bout de deux ans, répandit un petit ouvrage où brillaient tous les égarements de son esprit. L'auteur était si enchanté de ce tissu de délires et d'inepties, qu'il en envoya un exemplaire au curé de Saint-Germain l'Auxerrois, qui lui demanda d'où venait sa mission? *De Jésus-Christ même*, répondit le fanatique, *qui s'est incorporé en moi pour le salut de tous les hommes*. Le curé ne lui ré-

pliqua qu'en le faisant de nouveau renfermer à la Bastille. Avant que d'y être, il avait répété plusieurs fois qu'il ne serait jamais assez lâche pour dire: *Transeat a me calix iste;* mais dès qu'il y fut, sa fermeté l'abandonna. Il fit sa rétractation, et obtint son élargissement. A peine fut-il sorti qu'il dogmatisa encore. Le parlement le fit mettre à la Conciergerie, et le condamna aux Petites-Maisons. Nouvelle abjuration, et nouvel élargissement. Mais le cœur n'ayant point eu de part à ces rétractations, il chercha de nouveau à faire des prosélytes. Des Marets de Saint-Sorlin, fanatique lui-même, mais d'un fanatisme plus pardonnable, le dénonça comme un hérétique. Morin mettait au net un discours qu'il voulait présenter au roi, lorsqu'il fut conduit à la Bastille et ensuite au Châtelet. Cet écrit commençait par ces mots : *Le fils de l'homme au roi de France...* Morin fut condamné à être brûlé vif avec son livre et tous ses autres écrits. Après la lecture de son jugement, le premier président Lamoignon lui demanda s'il était écrit quelque part que le nouveau Messie dût subir le supplice du feu? Ce misérable eut l'impudence de répondre par ce verset du psaume 16 : *Igne me examinasti, et non est inventa in me iniquitas.* Toutes ses réponses prouvaient sa démence, et cette folie aurait dû, ce semble, lui obtenir sa grâce. Son arrêt fut cependant exécuté le 14 mars 1663. Ses complices furent punis de diverses peines; mais aucun ne fut condamné à la mort.

MORIN (Étienne), ministre de la religion prétendue réformée, remplit cette fonction à Caen sa patrie; après la révocation de l'édit de Nantes, il se retira, à Leyde, et de là à Amsterdam, où il fut nommé professeur de langues orientales. Il y mourut en 1700, âgé de 75 ans, après de longues infirmités de corps et d'esprit. On a de lui VIII *Dissertations* en latin sur des matières d'antiquité. Elles sont curieuses. L'édition de Dordrecht, 1700, in-8°, est la meilleure, et préférable à celle de Genève, 1683, in-4°. Il a aussi donné *la Vie de Samuel Bochard.* — Son fils Henri MORIN, né à Saint-Pierre-sur-Dive en Normandie, se fit catholique après avoir été ministre protestant. Il est auteur de plusieurs *Dissertations* qui se trouvent dans les Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, dont il était membre. Il mourut à Caen en 1728, âgé de 60 ans.

MORIN (Louis), né au Mans en 1635, vint faire sa philosophie à Paris à pied et en herborisant. Il étudia ensuite en médecine, fut fait docteur en 1662, et devint membre de l'académie des sciences. Sa vertu égalait son savoir. Il menait la vie d'un anachorète, ne mangeait que du pain, ne buvait que de l'eau; et se permettait tout au plus quelques fruits. Paris était pour lui une Thébaïde, à cela près qu'il lui fournissait des livres et des savants. L'argent qu'il recevait de sa pension de l'Hôtel-Dieu, dont il était médecin, il le remettait dans le trone, après avoir bien pris garde de n'être pas vu. En 1700 il fut choisi pour faire les démonstrations des plantes au Jardin royal, à la place du célèbre Tournefort, qui alla herboriser dans le Levant.

Ce savant avait conçu tant d'estime pour Morin, qu'il donna à une plante étrangère le nom de *Morina orientalis*. Morin mourut, comme il avait vécu, dans de grands sentiments de piété, en 1715, âgé de près de 80 ans. Il laissa une bibliothèque de près de 20,000 écus, un herbier, un médailler, et nulle autre acquisition. On trouva dans ses papiers un *Index d'Hippocrate* grec et latin, beaucoup plus ample et plus fini que celui de Pinus.

MORIN (Jean), né à Meung, près d'Orléans, en 1705, obtint en 1732 la chaire de philosophie de Chartres, et en 1750 un canonicat de la cathédrale. Morin donna à 38 ans son *Mécanisme universel*, vol. in-12, qui contient beaucoup de connaissances. Son second ouvrage est un *Traité de l'électricité*, imprimé in-12 en 1748. L'abbé Nollet, ayant réfuté l'opinion de l'auteur, Morin adressa à cet académicien une *Réponse* : c'est son 3e et dernier ouvrage imprimé. Il conserva jusqu'à la mort son application aux sciences, ainsi que les vertus du prêtre et du philosophe. Il mourut à Chartres le 28 mars 1764, à 59 ans.

MORINGE (Gérard), théologien de Bommel dans la Gueldre, fut professeur de théologie dans le monastère de Sainte-Gertrude à Louvain, puis chanoine et curé de Saint-Tron dans la principauté de Liége, où il mourut le 9 octobre 1556. On a de lui : 1° la *Vie de saint Augustin*, Anvers, 1553, in-8°, et 1644, avec des notes d'Antoine Sanderus. 2° Celle *de saint Tron, des saints Libère et Euchère*, Louvain, 1540, in-4°; 3° Celle *du pape Adrien VI*, Louvain, 1536, in-4°; et dans les Analectes historiques d'Adrien VI par Gaspard Burman, Utrecht, 1727. 4° *Commentaire sur l'Ecclésiaste*, Anvers, 1533, in-8°, 5° *Oratio de paupertate ecclesiastica*, etc.: tous les écrits de cet auteur sont en latin. On conserve en manuscrit dans le monastère de Saint-Tron : 1° *Vitæ sanctorum Antonii et Guiberti Gemblacensis ;* 2° *Præcepta vitæ honestæ*; 3° *Chronicon Trudonense*, depuis l'an 1400. Arnould Wion et le P. Possevin le font moine bénédictin à S.-Tron, et disent qu'il florissait vers 1100; ils se trompent, ainsi que Corneille Loos, qui le confond avec Noviomagus.

MORINIÈRE (Adrien-Claude LE FORT de la) né à Paris en 1696, d'une famille noble, fut élevé sous le célèbre P. Porée, dont il fut toute sa vie l'ami et l'admirateur. L'amour des lettres inspirant celui de la solitude, notre auteur quitta le tumulte de la capitale pour se retirer chez les Pères génovéfains de Senlis. Il y vécut pendant 12 ans. occupé à préparer les matériaux de différentes collections. Les principales sont : 1° *Choix de Poésies morales*, 3 vol. in-8°, 1740; 2° *Bibliothèque poétique*, 4 vol. in-4°, et 6 vol. in-12, 1745; 3° *Passe-temps poétiques, historiques et critiques*, 2 vol. in-12, 1757; 4° *OEuvres choisies de J.-B. Rousseau*, in-12. Ce petit recueil est le mieux fait de tous ceux que la Morinière a donnés au public. On a encore de lui deux petites comédies imprimées en 1754, sous le titre des *Vapeurs* ou du *Temple de la Paresse*. Cet auteur mourut en 1768. Le respect qu'on remarque dans ses ouvrages, pour la religion et pour les mœurs, respirait dans sa conduite. Dans les éditions

qu'il a données des meilleurs morceaux des poètes français, il n'a pas craint de nuire à leur gloire, en écartant ce qui sent tant soit peu la licence. Par là, il en a rendu la lecture commune et sûre pour tous les âges et toutes les personnes. Il est toujours, sinon glorieux, du moins estimable, de présenter les grands hommes par le beau côté, on exécute, en quelque sorte, leurs intentions; car il en est peu qui n'aient condamné, dans un âge mûr, les égarements de leur jeunesse et de leur plume.

MORISON (Robert), botaniste distingué, vit le jour à Aberdeen en Ecosse l'an 1620. Il étudia dans l'université de cette ville, et y enseigna quelque temps la philosophie. Il s'appliqua ensuite à l'étude des mathématiques, de la théologie, de la langue hébraïque, de la médecine, et surtout de la botanique, pour laquelle il avait beaucoup de passion. Les guerres civiles interrompirent ses études; il signala son zèle et son courage pour les interêts du roi Charles Ier, et se battit vaillamment dans le combat donné sur le pont d'Aberdeen, entre les habitants de cette ville et les troupes presbytériennes. Il y fut blessé dangereusement à la tête. Dès qu'il fut guéri de cette blessure, il vint en France. Gaston, duc d'Orléans, l'attira à Blois, et lui confia la direction du jardin royal de cette ville en 1650. Morison dressa une nouvelle méthode d'expliquer la botanique, qui plut au duc. Après la mort de ce prince, il retourna en Angleterre en 1660. Le roi Charles II, à qui le duc d'Orléans, son oncle, l'avait présenté à Blois, le fit venir à Londres, et lui donna le titre de son médecin, et une pension de 200 livres sterling. Cet habile homme mourut à Londres en 1683, à 63 ans. On a de lui : 1° *Prœludium botanicum*, qu'il publia en 1669, in-12. Cet ouvrage acquit tant de réputation à son auteur, que l'université d'Oxford lui offrit une chaire de professeur en botanique, qu'il accepta. 2° *Hortus Blesensis*, Paris, 1635, in-fol., réimprimé dans son *Prœludium botanicum*; 3° La 2e et la 3e partie de son Histoire des Plantes, in-fol., 1680 et 1699, dans laquelle il donne une nouvelle méthode estimée des connaisseurs. La 1re partie de cet ouvrage n'a point été imprimée, on ne sait ce qu'elle est devenue : ce qui en tient lieu est intitulé *Plantarum ombelliferarum distributio nova*, 1972, in-fol. Comme ce traité fut réimprimé avec la 3e partie, on ne prend l'édition de 1672, qu'à cause de la beauté des épreuves. La 1re partie devait contenir la description des arbres et arbrisseaux. Les trois parties ont été publiées à Oxford en 1715, 2 vol. in-fol. avec fig. La méthode de Morison consiste à établir les genres des plantes par rapport à leurs fleurs, à leurs semences et à leurs fruits : méthode que Tournefort a également adoptée, mais que Linnée a cru devoir changer contre une autre. Morison a certainement rendu des services importants à l'histoire naturelle : mais il semble qu'il se loue lui-même un peu trop. Bien loin de se contenter de la gloire que pouvait lui procurer son système de classification botanique, il osa comparer ses découvertes à celles de Christophe Colomb; et sans jamais citer Gesner, Césalpin et

Fabio Colomna, il assure en plusieurs endroits de ses ouvrages, qu'il n'a rien appris que de la nature même. On l'aurait peut-être cru sur sa parole, s'il n'avait pris la peine de transcrire des pages entières de ces deux derniers auteurs.

MORISOT (Claude-Barthélemy), écrivain, né à Dijon en 1592, mort dans la même ville en 1661. On a de lui : 1° un livre intitulé *Peruviana*, Dijon, 1645, in-4°, où, sous des noms allégoriques, il trace l'histoire des démêlés du cardinal de Richelieu avec la reine Marie de Médicis, et Gaston de France, duc d'Orléans ; 2° *Orbis maritimus*, in-fol., 1643; 3° *Veritatis lacrymæ*, Genève, 1626, in-12. C'est une satire contre les jésuites, avec cette dédicace : *Patribus jesuitis sanitatem*; elle est si grossière, qu'il ne trouva pas moyen de la faire imprimer dans sa patrie, et qu'il dut la faire publier à Genève, où on imprimait tous les sarcasmes contre l'Eglise et ses ministres. 4° Grand nombre de *Lettres* latines sur différents sujets.

† MORISSON (C.-F.-G.), né en Bretagne vers 1740, exerçait, avant la révolution, la profession d'avocat. Lorsque les troubles politiques vinrent désoler la France, il fut député à l'assemblée constituante, et ensuite à la convention. Morisson, tout en suivant le parti des novateurs, garda toujours une modération assez rare dans un moment où tous les esprits étaient exaltés. Il se déchaîna cependant plusieurs fois contre les frères du roi et contre le monarque lui-même; mais lorsqu'on proposa de mettre en jugement ce prince infortuné, il s'y opposa de tout son pouvoir, se fondant sur ce que les lois avaient établi son inviolabilité. Le 29 novembre, malgré les menaces des jacobins, il parla encore en faveur du roi. « Vous citez toujours Brutus, » leur dit-il; mais si César eût » été sans armes et sans puis» sance, ce Brutus fût devenu » peut être son défenseur. » Il vota ensuite pour sa détention pendant la guerre et son bannissement à la paix. Malgré le courage avec lequel il s'était opposé à l'assassinat de Louis XVI, les jacobins ne l'inquiétèrent pas pendant le règne de la terreur. Il fut ensuite accusé, par Garnier, de liaisons avec les royalistes, parce qu'il avait demandé des secours pour le département de la Vendée; mais cette accusation n'eut pas de suites, et il fut même chargé de plusieurs missions dont il s'acquitta avec toute la modération qu'il était possible de garder dans ces temps désastreux. Membre du conseil des cinq-cents, il fit adopter, en décembre 1796, un décret d'amnistie pour les Vendéens et les Chouans. Il sortit du conseil le 20 mars 1797, et fut nommé peu d'années après conseiller à la cour de Poitiers, et ensuite à celle de Bourges, où il mourut en 1816, estimé pour les vertus sociales et le désintéressement dont souvent il avait fait preuve.

MORLEY (George), évêque anglican, né à Londres en 1597, de parents nobles, devint chanoine d'Oxford en 1641. Il donna les revenus de son canonicat au roi Charles I[er], alors engagé dans la guerre contre les troupes du *long Parlement*. Quelque temps après, ce prince étant prisonnier à Hamptoncourt, em-

ploya le docteur Morley pour engager l'université d'Oxford à ne point se soumettre à une visite illégale. Ayant ménagé cette affaire, il irrita les anti-royalistes, et fut privé, l'un des premiers, de ses emplois à Oxford. Il quitta l'Angleterre, et se rendit à La Haye auprès de Charles II, qui, ayant été rétabli sur le trône de ses ancêtres, paya le zèle de ce fidèle sujet par sa nomination à l'évêché de Worcester, et ensuite à celui de Winchester. Ce prélat mourut en 1684, à 87 ans, après avoir fait de grands biens dans son diocèse. On a de lui des *Sermons*.

MORNAC (Antoine), célèbre avocat au parlement de Paris, né à Tours, fréquenta le barreau près de 40 ans, et cultiva les muses au milieu des épines de la chicane. Ses ouvrages ont été imprimés à Paris en 1724, en 4 vol. in-fol. On a encore de lui un recueil de vers, intitulé : *Feriæ Forenses*, in-8°, parce qu'ils étaient le fruit de ses amusements pendant les vacations du palais. Il contient les *éloges* des gens de robe qui avaient paru avec éclat en France depuis 1500. Il mourut en 1619.

MORNAY (Philippe de), seigneur du Plessis-Marly, né à Buhy ou Bishuy, dans la Haute-Normandie, en 1549, fut élevé à Paris. Il y fit des progrès rapides dans les belles-lettres, les langues savantes, et dans la théologie : ce qui était un prodige dans un gentilhomme. On le destina d'abord à l'Eglise; mais sa mère, imbue des erreurs de Calvin, les lui inspira. Après la Saint-Barthélemy, Philippe de Mornay parcourut l'Italie, l'Allemagne, les Pays-Bas et l'Angleterre. [Il devint gentilhomme de la chambre du duc d'Anjou, frère de Henri III, qui l'envoya négocier en Flandre, lorsqu'il y fut appelé pour combattre les Espagnols.] Le roi de Navarre, depuis Henri IV, était alors chef du parti protestant : Mornay s'attacha à lui, et le servit de sa plume et de son épée. Il n'oublia rien pour aplanir le chemin du trône à ce prince. [Duplessis n'oubliait cependant pas les intérêts de son premier maître, le duc d'Anjou, sans nuire à ceux du roi de Navarre, qui le nomma surintendant des finances de ce royaume. Mornay l'employa dans plusieurs négociations, et fut l'ame de ses conseils, pendant plusieurs années.] Mais lorsqu'il changea de religion, ce favori lui en fit de sanglants reproches. [Il continua cependant à le servir avec fidélité, dirigea toutes les affaires, et termina celle de la dissolution du mariage de Henri IV, Mais, en 1598, son livre intitulé *Institution de l'Eucharistie*, donna lieu à la fameuse conférence de Fontainebleau, dont le résultat fut la disgrâce de Duplessis.] Ce livre ayant soulevé tous les théologiens catholiques, il eut l'imprudence de ne répondre à leurs censures que dans une conférence publique. Elle fut indiquée en 1600 à Fontainebleau, où la cour devait être. Le combat fut entre du Perron évêque d'Evreux, et Mornay. La victoire fut unanimement adjugée à du Perron. Ce prélat s'était vanté de faire voir clairement près de cinq cents passages tronqués ou mal cités dans le livre de son adversaire, et il tint sa parole. Les calvinistes équitables convinrent de la défaite de leur chef : pour la constater, il ne faut que lire ce

qu'en dit le duc de Sulli, zélé protestant, dans ses *Mémoires* (*Voyez* du Perron). Un ministre huguenot, présent à la conférence, disait avec douleur à un capitaine de son parti : *L'évêque d'Evreux a déjà emporté plusieurs passages sur Mornay.* — *Qu'importe*, repartit le militaire, *pourvu que celui de Saumur lui demeure?* C'était un passage important sur la rivière de Loire, dont du Plessis était gouverneur. Ce fut là qu'il se retira, toujours occupé à inquiéter les catholiques. Lorsque, après la mort de Henri IV, son successeur Louis XIII entreprit de faire la guerre contre son parti, du Plessis lui écrivit pour l'en dissuader. Après avoir épuisé les raisons les plus spécieuses, il lui dit : « Faire la » guerre à ses sujets, c'est té» moigner de la faiblesse. L'au» torité consiste dans l'obéis» sance paisible du peuple; elle » s'établit par la prudence et la » justice de celui qui gouverne. » La force des armes ne se doit » employer que contre un en» nemi étranger. » Ces remontrances de Mornay, que les événements du passé rendaient ridicules, ne produisirent rien que la perte de son gouvernement de Saumur, que Louis XIII lui ôta en 1621. Mornay ne pouvait point ignorer les fruits amers qu'avait produits l'indulgence dont on avait usé envers les sectaires; il pouvait encore moins ignorer les désordres que la nature des nouvelles erreurs devait inévitablement produire dans un état catholique. « Le » calvinisme, dit Voltaire, de» vait nécessairement enfanter » des guerres civiles et ébranler » les fondements des états. Les » réformateurs du quinzième siè» cle ayant déchiré tous les liens » par lesquels l'Église romaine » tenait les hommes, ayant traité » d'idolâtrie ce qu'elle avait de » plus sacré, ayant ouvert les » portes de ses cloîtres, et remis » ses trésors dans les mains des » séculiers, il fallait qu'un des » deux partis pérît par l'autre. Il » n'y a point de pays en effet où » la religion de Calvin et de Lu» ther ait paru sans faire couler » le sang. » (Siècle de Louis XIV, chap. 33). L'amiral Coligni disait lui-même, au rapport de Brantôme, que le seul moyen de contenir les calvinistes, était de les occuper hors du royaume, et d'abandonner à leurs dégâts les provinces catholiques des Pays-Bas; faute de quoi *pour le seur ils recommenceroient à brouiller au dedans; tant il les connaissoit brouillons, remuants, fretillants, et amateurs de la picorée.* Mornay mourut en 1623, à 74 ans dans sa baronnie de la Forêt-sur-Seure en Poitou. On a de lui: 1° un *Traité de l'Eucharistie*, 1604, in-fol.; 2° un *Traité de la vérité de la Religion chrétienne*, in-4°; 3° un livre intitulé : le *Mystère d'iniquité*, in-4°; 4° un *Discours sur le droit prétendu par ceux de la maison de Guise*, in-8°; 5° des *Mémoires*, depuis 1572 jusqu'en 1620, 4 vol. in-4°; 6° des *Lettres*, etc. Presque tous ses ouvrages sont remplis des erreurs de sa secte, et de plus d'une bonne dose d'enthousiasme. David des Liques a composé sa *Vie*, in-4°; c'est un éloge historique fait par un homme de parti. [Il y a encore une *Vie de du Plessis-Mornay*, dans les *Vies des plus anciens seigneurs de la maison de Mornay*, par R. de Mornay de la Villetertre, 1689, in-4°.

Cette Vie est l'antidote de la première dont nous avons parlé.

MORO (François), Japonais de naissance et zélé chrétien, directeur du commerce des Portugais au Japon, fut accusé faussement d'une conspiration contre l'empereur, et brûlé vif en 1637, en protestant jusqu'au dernier soupir de sa parfaite innocence. Le P. Charlevoix a démontré la fausseté de cette prétendue conspiration, et du roman que Koempfer a ou fabriqué ou adopté pour l'accréditer, et calomnier à son ordinaire l'Eglise naissante et souffrante du Japon.

MORO (Etienne), jésuite hongrois, savant mathématicien, fut assassiné en 1794 par les Rasciens, à Cinq-Eglises. On a de lui : *Geographia Pannoniæ*, insérée dans *Imago Hungariæ antiquæ* par Timon, qui en fait un grand éloge.

MORON (Jean de), fils du comte Jérôme de Moron, chancelier de Milan, et l'un des plus grands politiques de son temps, mort subitement au camp devant Florence en 1529, eut une partie des talents de son père. Il mérita l'évêché de Modène par son zèle et ses talents. Envoyé nonce en Allemagne l'an 1542, il engagea les princes de l'empire à souscrire à la convocation d'un concile général. Le pape Paul III, charmé d'un tel succès, récompensa Moron par le chapeau de cardinal, le nomma légat à Bologne, et président au concile indiqué à Trente. Jules III l'envoya en qualité de légat à la diète d'Ausbourg, où il soutint avec chaleur les intérêts du siége de Rome. Moron s'y fit également aimer des catholiques et des protestants. Sa modération et l'équité qui formaient son caractère, étaient dignes d'un philosophe chrétien. Il tonnait contre l'hérésie, et il traitait avec douceur les hérétiques. Ses ennemis lui firent un crime de cette modération. Paul IV le fit arrêter sur quelques fausses accusations; mais Pie IV, son successeur, prit hautement sa défense, et confondit la calomnie, en le nommant président du concile de Trente. Après la mort de ce pontife, saint Charles Borromée le crut digne de la tiare et lui donna sa voix. Il en avait déjà eu 28 dans un autre conclave. Grégoire XIII l'envoya légat à Gênes, et ensuite en Allemagne. Ce fut au retour de cette dernière légation, qu'il couronna une vie illustre par une mort sainte. Il mourut à Rome en 1580, à 72 ans, avec la réputation d'un homme pénétrant, adroit, résolu, intrépide, zélé pour les intérêts de son diocèse et pour ceux de l'Église.

MOROSINI, très ancienne maison de Venise, dont le nom en latin est *Maurocenus*, et qui a donné plusieurs doges à la république: Dominique MOROSINI, élu doge de Venise en 1148; Marin MOROSINI, élu en 1249, qui soumit Padoue à la république, et Michel MOROSINI, qui mourut en 1381, 4 mois après son élection, et après avoir soumis l'île de Ténédos. Ces illustres républicains se rendirent également recommandables par l'esprit patriotique et par l'art de gouverner.

MOROSINI (Pierre), célèbre cardinal, de la même famille que les précédents, fut un des plus habiles jurisconsultes de son temps. Il travailla à la compilation du 4ᵉ livre des *Décrétales*, et mourut en 1424 à Gallicano.

MOROSINI (Jean-François)

cardinal, et ambassadeur de la république de Venise, en Savoie, en Pologne, en Espagne, en France, et à la cour de Constantinople auprès du sultan Amurat III, mourut dans son évêché de Brescia, le 14 janv. 1596, à 59 ans.

MOROSINI (André) obtint les principales dignités de la république de Venise, et mourut en 1618, à 60 ans. Chargé de continuer l'*Histoire de Venise* de Paruta, il la poussa jusqu'en 1615. Elle fut imprimée en 1623, in-fol., et réimprimée dans la Collection des historiens de Venise, 1718 et années suivantes, 10 vol. in-4°. Ses *Opuscula et Epistolæ*, 1625, in-8°, sont moins recherchés que son Histoire.

MOROSINI (François), généralissime et doge de Venise, où il naquit en 1618, se signala sur une des galères vénitiennes, dès l'âge de 20 ans, et remporta sur les Turcs des avantages continuels. Nommé commandant de la flotte en 1651, il prit sur eux un grand nombre de places. [Il les battit par mer, en 1650, près de l'île de Naxos, ruina toutes les fortifications de celle d'Egine, et s'empara d'une grande partie de la Morée.] Ce fut alors qu'on le déclara généralissime. Il défendit, en cette qualité, l'île de Candie contre les Turcs. Il y soutint plus de cinquante assauts, plus de quarante combats souterrains, et éventa les mines des assiégeants près de cinq cents fois. Les Turcs perdirent à ce siége plus de 120,000 hommes, et les Vénitiens plus de 30,000. En vain le grand-visir tâcha de corrompre ce brave homme, en lui offrant de le faire prince de Valachie et de Moldavie; il méprisa ces offres. Enfin, obligé de se rendre, il capitula au bout de vingt-huit mois, en 1669. Le grand-visir, plein d'estime pour son courage, lui accorda tout ce qu'il voulut. De retour à Venise, il fut d'abord très bien reçu, et ensuite arrêté par ordre du sénat; mais s'étant pleinement justifié, on lui confirma la charge de procurateur de Saint-Marc. Quelque temps après, la guerre s'étant renouvelée contre les Turcs, Morosini fut élu généralissime des Vénitiens pour la troisième fois, en 1684. Il s'empara de plusieurs îles sur les Turcs, remporta sur eux une victoire complète en 1687 près des Dardanelles, et prit Corinthe, Misitra, Athènes, et presque toute la Grèce. Tant de succès le firent élire doge en 1688, et généralissime pour la quatrième fois en 1693, quoique âgé de 75 ans. Il mit plusieurs fois en fuite la flotte des Turcs: mais il tomba malade de fatigue, et mourut à Napoli de Romanie en 1694. Le sénat lui fit élever un superbe monument avec cette inscription: *Francisco Mauroceno Peloponesiaco*. Le titre de *Péloponésiaque* lui avait été donné après ses victoires, en 1687. Le pape Alexandre VIII l'honora, dans le même temps, d'une épée et d'un casque, qu'il reçut en cérémonie dans l'église Saint-Marc, des mains du nonce. La Vie de François Morosini a été écrite en latin, par Jean Graziani, Padoue 1698, in-4°, et par Ant. Arrighi, ibid., 1749, in-4°; la dernière est plus estimée.

MOROTTI (Charles-Joseph), abbé de l'ordre de Cîteaux dans Turin, et depuis évêque de Saluces, a donné en latin: 1° le *Théâtre chronologique de l'ordre des Chartreux*, etc., Turin, 1681, in-fol.; 2° *Théâtre chro-*

*nologique de l'ordre de Cîteaux*, Turin, 1690, in-fol., en latin.

MORPHÉE, premier ministre du dieu du Sommeil, selon la fable, excitait à dormir ceux qu'il touchait avec une plante de pavot, et présentait les songes sous diverses figures. Ovide décrit ses fonctions dans le 11e livre des *Métamorphoses*.

MORT (Jacques le), chimiste et médecin, né à Harlem en 1650, donna des leçons particulières sur la chimie, la pharmacie et la médecine à Leyde; en 1702 il y obtint une chaire de chimie qu'il remplit jusqu'en 1718, année de sa mort. Le célèbre Boerhaave le remplaça. On a de le Mort : 1° *Chimia medico-physica*, Leyde, 1684, in-4°; 2° *Pharmacia medico-physica*, 1688, in-12; 3° *Fundamenta nov. antiqua theoriæ medicæ, ad naturæ operas revocata*, 1700, in-12, etc. Ouvrages estimés de son temps; mais comme les opérations de la chimie sont perfectionnées, ils ne sont plus d'usage.

MORTIER. *V.* MARTIN David.

MORTO, peintre de Feltro en Italie, florissait dans le XVIe siècle. Il est regardé comme le premier qui ait excellé à peindre les grotesques, et surtout dans cette manière de clair-obscur qu'on appelle *égratignée*. Ayant pris le parti des armes, il fut tué à 45 ans, dans un combat qui se donna entre les Vénitiens et les Turcs.

MORTON, ou MOORTON (Jean), cardinal, archevêque de Cantorbéry, et grand chancellier d'Angleterre né dans le comté d'Orset, en 1418, se rendit si habile dans la jurisprudence, qu'il mérita d'être admis dans le conseil privé des rois Henri VI et Edouard IV. Cette place lui fraya la route de l'évêché d'Ely, et enfin à l'archevêché de Cantorbéry. Il le méritait par son zèle et sa fidélité envers ses souverains Henri VII le fit son chancelier, et lui obtint un chapeau de cardinal. Il mourut l'an 1500. On lui attribue une histoire de Richard III, mais il paraît que cet ouvrage n'est pas de lui. [Morton avait d'abord été partisan de la *Rose rouge*, dans les factions des maisons de York et de Lancastre, et avait servi Henri VI; mais il fut néanmoins fidèle à Edouard IV, qui le combla de faveurs. Il jouit de la même considération auprès du père de ce prince, Richard III; afin de se la conserver il entretint la discorde entre le roi et le duc Buckingham, qui se révolta et périt sur l'échafaud. Morton se sauva sur le continent, et revint en Angleterre lors de la révolution qui mit la couronne sur la tête de Henry VII. Il put alors accomplir son plan favori en réunissant le parti des deux *Roses* par le mariage de Henri VII, avec la fille d'Edouard IV.] Sa *Vie* a été écrite par J. Rudden, Londres, 1617.

MORTON (Thomas), Anglais, professeur au collége de Saint-Jean à Cambridge, devint évêque de Chester en 1615, puis de Lichtfield et de Coventry en 1618, et de Durham en 1632. Il conserva une santé constante jusqu'à l'âge de 95 ans, auquel il mourut en 1659. On a de lui : *Apologia catholica*, in-fol.; *De auctoritate principum*, in-4°, et divers autres ouvrages es imés des théologiens anglais, mais peu connus hors de l'Anglet erre.

MORUS (Thomas), naquit à Londres, vers 1473, d'un des juges du banc du roi. La science et la vertu eurent beaucoup d'attraits pour lui, et il cultiva l'une

et l'autre avec succès. A l'étude des langues mortes il joignit celle des langues vivantes, et les différentes connaissances qui peuvent orner l'esprit. Henri VIII, roi d'Angleterre, se servit de lui dans plusieurs ambassades. La sagacité et les talents de Morus brillèrent surtout dans les conférences pour la paix de Cambrai, en 1529. La charge de grand chancelier d'Angleterre fut la récompense de son zèle pour le service de son maître. Sa faveur de fut pat de longue durée. Henri VIII, amoureux d'Anne de Boulen, ayant rompu les liens qui le tenaient à l'Eglise romaine, Morus se démit de sa charge en 1531, et se retira dans sa maison pour y vivre avec ses livres. On employa toutes sortes de moyens pour lui arracher le serment de *Suprématie*, que ce prince débauché et cruel, le Néron de l'Angleterre, exigeait de ses sujets. La douceur n'ayant pu le toucher, on eut recours à la violence : on le mit en prison; on lui enleva ses livres, la seule consolation au milieu des horreurs dont il était environné. Ses amis tâchèrent de le gagner, en lui représentant « qu'il ne devait point être d'une autre opinion que le parlement d'Angleterre. » *Si j'étais*, dit-il, *seul contre tout le parlement*, *je me défierais de moi-même*; *mais j'ai pour moi toute l'Eglise catholique*, *ce grand parlement des chrétiens*. Sa femme le conjurant d'obéir au roi, et de conserver sa vie pour la consolation et le soutien de ses enfants: « Combien d'années, » lui dit-il, pensez-vous que je » puisse encore vivre?... Plus de » vingt ans, répondit-elle. — » Ah! ma femme, lui dit-il, veux-» tu donc que je change l'éternité » avec vingt ans?... » Henri VIII le voyant inébranlable, lui fit trancher la tête en 1535. Sa mort fut celle d'un martyr. Il avait vécu à la cour sans orgueil, il mourut sur l'échafaud sans faiblesse. C'était un homme solidement vertueux, quoique un peu original, qui mettait de la gaieté dans les matières les plus sérieuses. L'histoire a conservé quelques traits qui peignent bien son caractère. Un grand seigneur lui ayant envoyé deux flacons d'argent d'un grand prix, pour se le rendre favorable dans un procès fort important, le magistrat les fit remplir du meilleur vin de sa cave, et les renvoya à celui de qui ils venaient. *Vous assurerez votre maître*, dit-il au domestique qui les avait apportés, *que tout le vin de ma cave est à son service*... Il répondit à celui qui vint lui dire que « la clémence du roi avait mo-» déré l'arrêt de mort rendu » contre lui, à la peine d'être » seulement décapité : » *Je prie Dieu de préserver tous mes amis d'une semblable clémence*.... Il employa en prières le temps qui se passa entre sa condamnation et sa mort. La veille de l'exécution, il écrivit à sa fille Marguerite avec du charbon et sur du papier qu'il avait surpris, pour lui mander que « bientôt il ne » serait plus à charge à personne, » qu'il brûlait d'envie de voir » son Dieu, et de mourir le len-» demain, qui était l'octave du » prince des apôtres et la fête de » la translation de saint Thomas » de Cantorbéry, jour de conso-» lation pour lui. » Il parlait ainsi, parce qu'il mourait pour la primauté de saint Pierre, et que toute sa vie il avait eu une dévotion particulière à saint

Thomas son patron. Etant monté sur l'échafaud, il chanta le psaume *Miserere*, et prit le peuple à témoin qu'il mourait dans la profession de la foi catholique, apostolique et romaine. L'auteur du Plutarque anglais, en mettant de côté les causes de la condamnation de Morus et de Socrate, les compare dans leurs derniers moments : « Le premier, dit- » il, est plus grand, puisqu'il » dépendait de lui de conser- » ver ses jours, et que l'autre » était forcé de subir son arrêt. » Socrate philosophait beaucoup » dans sa prison, avant de pren- » dre et après avoir pris la ciguë; » mais Thomas Morus se montra » plus grand philosophe, en ce » qu'il ne perdit pas un instant » cette gaieté douce qui l'avait » accompagné toute sa vie. Les » diverses anecdotes de sa mort » montrent jusqu'où peuvent » aller la tranquillité et le cou- » rage qu'inspirent la religion, » et l'aspect d'un avenir où la » justice de Dieu mettra tout à » sa place. » Morus était d'un tempérament flegmatique ; il avait l'air riant et l'abord facile. Il vécut toujours avec beaucoup de frugalité. Son zèle pour la religion catholique était vif et sincère; les luthériens ne purent sous son ministère trouver aucun accès en Angleterre. On a de lui: 1° un livre plein d'idées singulières et inexécutables, intitulé *Utopia*, Oxford, 1663, in-8°; Glascow, 1750, in-8°. Il a été traduit en français par Guendeville, in-12, Leyde, 1715, et Amsterdam, 1730. En 1780, il en a paru une nouvelle traduction, lâche et infidèle, avec quelques notes inutiles et fausses. Cet ouvrage contient le plan d'une république à l'imitation de celle de Platon, mais il n'est pas écrit du style éloquent du philosophe grec. Il voudrait établir un partage absolument égal des biens et des maux entre tous les citoyens; idée chimérique, qui contrarie le plan de la nature et de la Providence. Il prêche un amour de la paix et un mépris de l'or, qui exposerait à des guerres continuelles de la part d'un voisin puissant et ambitieux, etc. Il y a cependant de très-bonnes vues qui respirent la sagesse, la vertu et le zèle du bonheur public. 2° L'*Histoire de Richard III*, roi d'Angleterre; 3° celle d'*Edouard V*; 4° une *Version* latine de trois dialogues de Lucien; 5° une *Réponse* très vive à *Luther*; 6° un dialogue intitulé: *Quod mors pro fide fugienda non sit*; 7° des *Lettres*; 8° des *Epigrammes*. Ces différens ouvrages sont en latin, et ont été recueillis en 1566, in-fol., à Louvain. [M. Goroly a publié en anglais les *Mémoires de Thomas Morus*, avec une nouvelle traduction de l'*Utopia*, l'*Histoire de Richard III*, et ses *Poésies* latines. Le dernier descendant en ligne directe de cet homme illustre était le révérend Thomas More, décédé à Bath, en 1795; et sa postérité existait encore en 1815, dans la personne de lady Ellen-bourough. M. Draparnaud a donné avec succès en 1826, une tragédie, dont le célèbre Thomas Morus lui a fourni le sujet.] — Thomas Morus, prêtre, son arrière-petit-fils, mort à Rome en 1625, a donné la *Vie* de Thomas Morus en anglais, Londres, 1627, in-4°, ou 1726, in-8°. Nous en avons une autre par Stapleton. — Sa fille, Marguerite Morus, professa hautement la foi orthodoxe en Angleterre, et n'oublia

rien pour avoir la liberté de consoler son père dans sa prison. On dit que pour l'obtenir elle fit tomber entre les mains du concierge une lettre, qu'elle feignit d'écrire à l'illustre captif pour lui persuader de consentir aux volontés du roi; mais, dès qu'elle fut dans la prison, elle lui conseilla de soutenir avec constance les intérêts de l'Eglise. Ce grand homme ayant eu la tête tranchée, elle la racheta de l'exécuteur de la justice, et la conserva précieusement. Cette fille respectable soulagea son infortune et sa douleur par les lumières de la religion et la culture des lettres. Elle possédait les langues et laissa divers ouvrages.

MORUS (Henri), né en 1614 à Grantham, dans le comté de Lincoln en Angleterre, passa sa vie studieuse à Cambridge, dans le collége de Christ, auquel il avait été agrégé. Il refusa plusieurs bénéfices et même des évêchés, et mourut en 1687. On a de lui divers écrits philosophiques et théologiques, Londres, 1675, in-fol.

MORUS (Alexandre), naquit à Castres en 1616. Son père était écossais et principal du collége que les calvinistes avaient en cette ville. Le jeune Morus fut envoyé à Genève, où il remplit les chaires de grec, de théologie, et les fonctions de ministre. Sa passion pour les femmes, et sa conduite peu régulière, lui causèrent des disgrâces bien méritées. Saumaise l'appela en Hollande, où il fut nommé professeur de théologie à Middelbourg, puis d'histoire à Amsterdam. Il fit ensuite un voyage assez long en Italie. C'est durant ce voyage qu'il publia un beau poème sur la défaite de la flotte turque par les Vénitiens : cet ouvrage lui valut une chaîne d'or, dont la république de Venise lui fit présent. Ne se plaisant point en Hollande, il vint exercer le ministère à Charenton. Ses *Sermons* attirèrent la foule, moins par leur éloquence que par les allusions satiriques et les bons mots dont il les semait. L'impétuosité de son imagination lui procura de nouvelles querelles, surtout avec Daillé. Cet homme singulier mourut à Paris, dans la maison de la duchesse de Rohan, en 1670, sans avoir été marié. On a de lui : 1° divers *Traités de controverse*; 2° des *Harangues* et des *Poèmes* en latin; 3° une réponse à Milton, intitulée : *Alexandri Mori fides publica*, in-8°. Milton l'a cruellement déchiré dans ses écrits. Ce que l'on a imprimé des *Sermons* de Morus, ne répond point à la réputation qu'il s'était acquise en ce genre.

MORVILLIERS (Pierre de), fils de Philippe, premier président du parlement de Paris, issu d'une famille noble de Picardie, fut fait chancelier en 1461. C'était un homme hardi et véhément. Louis XI l'envoya en 1464 vers Philippe, duc de Bourgogne. Le chancelier parla à ce prince et au comte de Charolais, son fils, en termes si désobligeants, que le comte indigné ne put s'empêcher de dire à l'archevêque de Narbonne, que *le roi s'en repentirait*. En effet, ce fut là la première étincelle de la guerre dite du *Bien public*. La paix faite, Louis XI non-seulement désavoua le chancelier, mais il le destitua, pour donner au comte une satisfaction entière. Morvilliers se retira auprès du duc de Guyenne, survécut long-

temps à sa déposition, et ne mourut que vers la fin de 1476.

MORVILLIERS (Jean de), né à Blois le 1er décembre 1507, du procureur du roi, n'était pas de la même famille que le précédent. Il fut d'abord lieutenant-général de Bourges, doyen de la cathédrale de cette ville, puis conseiller au grand conseil, et en cette qualité l'un des juges du chancelier Poyet en 1542. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut envoyé ambassadeur à Venise, et s'y conduisit en homme plein d'adresse, de bon sens et de probité. De retour en France, il obtint l'évêché d'Orléans en 1552 et la place de garde des sceaux en 1568. Ses talents éclatèrent au concile de Trente, où l'on admira également son esprit et son zèle. Cet illustre prélat se démit de son évêché en 1574, et mourut à Tours en 1577, à 70 ans. Les gens de lettres de toutes les nations ont célébré sa mémoire, comme celle de leur bienfaiteur. Morvilliers a laissé des *Lettres* et des *Négociations*, qui sont en manuscrit à la bibliothèque du roi, et des *Mémoires* de son temps dont on conservait une copie dans le cabinet de M. Guyot à Dijon.

MORZILLO. *Voyez* Fox Morzillo.

MOSCHION; c'est le nom de quatre auteurs cités par Galien, Soranus, Pline et Plutarque. On ne sait duquel sont les vers qui se trouvent dans les Poètes grecs de Plantin, 1568, in-8°. On n'est pas moins incertain sur le livre *De muliebribus affectibus*. Conrad Gesner y a joint des Scolies; et Gaspard Wolff, son disciple, le fit paraître en grec, Bâle, 1566, in-4°; Israël Spachius l'a donné en grec et en latin, dans *Gynæciorum libri*, Strasbourg, 1597, in-fol.

MOSCHOPULUS (Emmanuel), nom de deux écrivains grecs. Le premier, natif de Candie, dans le XIVe siècle, a laissé un livre intitulé : *Question de grammaire*, 1545, in-4°. — Le second, neveu du premier, passa en Italie vers 1453, lors de la prise de Constantinople, et composa un *Lexicon grec*, ou *Recueil de mots attiques*, 1545, in-4°.

MOSCHUS, poète bucolique grec, né à Syracuse, vivait du temps de Ptolomée Philometor, aussi-bien que Théocrite et Bion. Il nous reste de lui quelques *Poésies* pleines de délicatesse, qui ont été imprimées avec celles de Bion, 1680, in-12, à cause du rapport de leur matière et de leur caractère. Longepierre les a traduites en vers français, de même que celles de Bion. On estime l'édition de ce poète donnée par Daniel Heinsius, accompagnée des poésies de Théocrite, de Bion et de Simmius, augmentée des notes de divers commentateurs, 1604, in-4°; et celle faite avec Bion, Oxford, 1758, in-8°. [Moschus était contemporain et ami du fameux Aristarque, et fut l'éleve de Bion, de Smyrne. Ces deux poètes furent les inventeurs de l'*Idylle* véritable. Il nous reste de Moschus *sept* petites pièces charmantes. Il vivait environ 180 ans avant J.-C., et 100 après le célèbre Théocrite.]

MOSCHUS (Jean), surnommé Eucratès, pieux solitaire et prêtre du monastère de Saint Théodose à Jérusalem, visita les monastères d'Orient et d'Egypte, et alla à Rome avec Sophrone son disciple. Il dédia à ce vertueux compagnon de ses voyages, un ouvrage célèbre, intitulé *le Pré*

*spirituel*. On y trouve la vie, les actions, les sentences et les miracles des moines de différents pays. Le style en est simple et négligé, en grec. Il a été inséré dans les Vies des pères de Rosweide, seulement en latin. Le P. Fronton du Duc l'a donné en grec l'an 1624, mais avec des lacunes, qui ont été remplies par Cotelier dans ses *Monuments de l'église grecque*, tome 2. Arnauld d'Andilly en a donné une traduction française, où sont omis beaucoup de passages de l'original. Moschus mourut en 619, selon la plus commune opinion; d'autres disent en 630.

MOSELLAN (Pierre), savant grammairien, était fils d'un vigneron de Protog, près de Coblentz, et fut l'un des principaux ornements de l'université de Leipsick, où il mourut le 16 avril 1524. On a de lui divers ouvrages de grammaire, et des notes sur les auteurs latins.

MOSÉOSO D'ALVADARO (Louis), officier espagnol, accompagna François Pizarro dans la conquête du Pérou, puis Ferdinand Soto en son voyage de Floride. Il succéda à ce dernier, l'an 1542, dans la charge de général de la Floride. Moséoso, voyant les troupes rebutées des fatigues et des périls qu'elles avaient essuyés sous Soto, n'osa pousser plus loin ses conquêtes. Il prit le parti de revenir à Passico, ville de la Nouvelle-Espagne, avec 311 soldats, du nombre de 600 que son prédesseur avait amenés d'Espagne; il passa ensuite au Mexique, où il servit le vice-roi de ses conseils et de son épée.

† MOSER (Frédéric-Charles), naquit à Stuttgard, le 18 décembre 1713, de Jean-Jacques Moser, célèbre jurisconsulte, publiciste et historien, auteur de plus de quarante-huit ouvrages sur ces diverses matières, et entre autres de la *Triple ébauche d'une histoire du royaume de Jésus-Christ sur la terre, particulièrement depuis le temps de Spener jusqu'à ce jour* (1745, in-8°). Frédéric-Charles fit ses études à Iéna, et se perfectionna sous son père. Il fut successivement conseiller aulique de Hesse-Hombourg, député des deux-Hesses au cercle du Bas-Rhin, conseiller aulique impérial, baron, administrateur du comté impérial, de Falkenstein, et enfin, en 1770, premier ministre et chancelier à Darmstadt. Disgracié peu de temps après d'une manière peu honorable, il intenta un procès au landgrave, son souverain, devant le conseil aulique de l'empire. Il le gagna, et le landgrave lui fit une pension de 5000 florins, après lui avoir rendu ses biens séquestrés, avec les revenus échus jusqu'à cette époque. Il s'éloigna des affaires, et se retira dans le Wurtemberg, où il mourut le 10 novembre 1798, âgé de 85 ans. Il a laissé (en allemand : 1° *Recueil des vues du Saint-Empire romain*, Leipsick et Ebersdorf, 1747, 3 vol. in-4°; 2° *Essai d'une grammaire politique*, Francfort, 1749, in-8°; 3° *des langues de cour et d'état en Europe*, *ibid.*, in-8°; 4° *Commentarium de Titulo Domini*, Leipsick, 1751; 5° *Opuscules pour servir à l'explication du droit public et des nations*, et *du cérémonial de cour et de chancellerie*, Francforat et Leipsick, 1751-65, 12 vol. in-8°; 6° *Amusements diplomatiques et historiques*, *ibid.*, 1753-64, 7 vol. in-8°; 7° *le Maître et le Serviteur*, ou *les Devoirs réciproques*

*d'un souverain et de son ministre*, 1759-1763, traduit en français par Champigny, Hambourg, 1761; 8° *la Cour, en fables*, Leipsick, 1761; Manheim 1786; 9° *Nouvelles Fables*, 1789; 10° *Opuscules moraux et politiques*, Francfort, 1763-64; 11° *Mémoires pour servir au droit public et des nations*, *ibid.*, 1764-72, 4 vol.; 12° *Archives patriotiques pour l'Allemagne*, Francfort et Leipsick, 1784-90, 12 vol. in-8°; 13° *Nouvelles archives*, Manheim et Leipsick, 1792-94, 2 vol. in-8°; 14° *Vérités politiques*, Zurich, 1796, 2 vol.; 15° *Mélanges*, *ibid.*, 1796, 2 vol., etc., etc. — Un autre Moser de Wurtemberg, mort vers 1750, est auteur d'un *Lexicon manuale hebraicum et chaldaicum*, Ulm, 1795. — Son fils (Guillaume-Godefroi) publia : 1° *Principes de l'économie forestière*, 1757, 2 vol. in-8°; 2° *les Archives forestières*, Ulm, 1788-96, 17 vol. in-8°. Il est mort en 1793.

MOSÈS MICOSTI, célèbre rabbin espagnol du XIV^e siècle, est un de ceux qui ont écrit le plus judicieusement sur les commandements de la loi judaïque. On a de lui un savant ouvrage intitulé : *Sepher Mitsevoth gadol*, c'est-à-dire *le grand livre des préceptes*, Venise, 1747, in-fol.

MOSHEIM (Jean-Laurent), littérateur, théologien et prédicateur allemand, né à Lubeck le 9 octobre 1694, fut intendant des écoles du duché de Brunswick-Wolfenbuttel, professeur en théologie à Helmstadt et à Gottingue, et mourut l'an 1752. On a de lui : 1° de savantes *Notes* sur Cudworth; 2° une Histoire ecclésiastique, Helmstadt, in-4°, sous le titre d'*Institutiones historiæ ecclesiasticæ*, traduite en français en 6 vol. in 8°, remplie de préjugés de secte, et d'une critique peu exacte (*Voyez* saint MAURICE.) C'est un vrai travestissement de l'histoire de l'Eglise. La plupart de ces calomnies contre les catholiques sont solidement réfutées dans la part. théol. de l'*Encyclopédie méthodique*, que l'auteur a fait imprimer séparément sous le titre de *Dictionnaire théologique*. 3° Des *Sermons* en allemand, qui l'ont fait nommer par les protestans le *Bourdaloue de l'Allemagne;* dénomination qui ne peut se justifier qu'aux dépens de la gloire oratoire de cette nation, et qui est d'ailleurs réfutée par la réputation plus brillante et plus méritée de plusieurs orateurs allemands. 4° *Dissertationes sacræ*, Leipsic, 1733, in4°; 5° *Historia Michaelis Serveti*, Helmstadt, 1728, in-4°.

MOSTANDGED, calife de la race des Abbassides, succéda à son père Moqtafi, l'an 1160 de J.-C. Son frère sut gagner ses femmes qui devaient le poignarder; mais Mostandged ayant été averti fit emprisonner son frère et sa mère qui étaient de la conspiration, et jeta ses femmes dans le Tigre. Il mourut en 1170, âgé de 56 ans.

MOTHE - HOUDANCOURT (Philippe de la), duc de Cardone, né en 1605, porta les armes de bonne heure. Après s'être signalé en divers siéges et combats contre les calvinistes, en Italie et dans les Pays-bas, il commanda l'armée française en Catalogne l'an 1641, défit les Espagnols devant Tarragone et leur prit différentes places. Le bâton de maréchal de France et la dignité de vice-roi en Catalogne, furent la récompense de ses succès. La

gloire de ses armes se soutint en 1642 et 1643, mais elle baissa en 1644. Il perdit une bataille devant Lérida, et fut obligé de lever le siége de Tarragone. Ayant encouru la disgrâce du roi, il fut enfermé dans le château de Pierre-en-Cise, et n'en sortit qu'en 1648, pour être une seconde fois vice-roi de Catalogne en 1651. Il se signala l'année d'après dans Barcelone, qu'il défendit pendant cinq mois, et mourut en 1657 dans la 50e année de son âge.

MOTHE-LE-VAYER (François de la), né à Paris en 1588, se consacra à la robe, et fut pendant long-temps substitut du procureur-général du parlement, charge dont il avait héritée de son père. Il s'en défit ensuite, pour ne plus s'occuper que de ses livres. Lorsque Louis XIV fut en âge d'avoir un précepteur, on jeta les yeux sur La Mothe; mais la reine ne voulant pas d'un homme marié, il exerça cet emploi auprès du duc d'Orléans, frère unique du roi. La reine, instruite des progrès du second de ses fils, chargea La Mothe de terminer l'éducation du roi. L'académie française ouvrit ses portes à La Mothe-le-Vayer en 1639, et le perdit en 1672, à 85 ans. Comme il avait plus de mémoire que de jugement, la contrariété des opinions des peuples divers qu'il étudia, le jeta dans le pyrrhonisme : mais s'il fut sceptique comme Bayle, il ne sema pas comme lui ses écrits de maximes pernicieuses, qui, en séduisant l'esprit, corrompent le cœur. Il semble même dans plusieurs endroits borner son scepticisme aux sciences humaines, et respecter sincèrement la religion. « Comme, humainement parlant, » dit-il, tout est problématique » dans les sciences, et dans la » physique principalement, tout » doit y être exposé aux doutes » de la philosophie sceptique, » n'y ayant que la véritable » science du ciel qui nous est » venue par la révélation divine, » qui puisse donner à nos es- » prits un solide contentement » avec une satisfaction entière. » On a recueilli ses ouvrages en 1662, 2 vol. in-fol., en 1684, 15 vol. in-12, et à Dresde, 1756-1759, 4 vol. in-8°. Cette édition est la meilleure et la plus complète de toutes. Son style est clair, mais diffus et chargé de citations. Il perd souvent son objet de vue, et s'égare dans des digressions inutiles. Son *Traité de la vertu des païens* a été refuté par le docteur Arnauld, dans son ouvrage de la *Nécessité de la foi en J.-C.* (*Voyez* COLLIUS, LUCIEN, MARC-AURÈLE, ZÉNON, etc.) Parmi les œuvres de La Mothe, on ne trouve ni les *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, sous le nom d'*Oratius Tubero*, imprimés à Francfort en 1606, 2 tom. ordinairement en 1 vol. in-4°, et 1716, 2 volumes in-12; ni l'*Hexameron* rustique in-12. Ces deux ouvrages sont de lui, et on les recherche, surtout le premier. Voltaire et quelques autres écrivains se sont souvent parés des dépouilles de cet auteur. La *Traduction* de Florus qu'on a sous le nom de *La Mothe-le-Vayer* est d'un de ses fils, ami de Boileau, mort en 1664, à 35 ans. On a donné, in-12, *L'Esprit de La Mothe-le-Vayer*, où l'on a fait entrer tout ce que cet auteur a dit de mieux dans ses différents ouvrages. Il avait imité la manière de Plutarque; mais le philosophe grec avait un style bien plus agréable. [Il faut

ajouter aux ouvrages de La Mothe: *Jugement sur les anciens et principaux historiens grecs et latins* 1646, in-8°; *La Géographie, la Rhétorique, la Morale, l'Economie, la Politique, la Logique, la Physique du prince*, in-8°, pour l'éducation de Louis XIV, traduit en italien; *en quoi la piété des français diffère de celle des Espagnols*, etc. *Voyez* MARETS de Saint-Sorlin.

MOTHE-LE-VAYER DE BOUTIGNI (François de la), de la même famille, maître des requêtes, mourut intendant de Soissons, en 1685. On a de lui : 1° une Dissertation sur l'autorité des rois en matière de régale; elle fut imprimée en 1700, sous le nom de *Talon*, avec ce titre: *Traité de l'autorité des rois, touchant l'administration de la justice;* et réimprimée sous son nom, 1753, in-12; 2° un *Traité de l'autorité des rois, touchant l'âge nécessaire à la profession religieuse*, 1669, in-12 ; 3° tragédie du *grand Sélim*, in-4°; 4° *Tharsis et Zélie*, roman froid et verbeux, réimprimé à Paris en 1774, en 3 vol. in-8°.

MOTHE. *Voyez* GROSTESTE.

MOTHE d'ORLÉANS. *Voyez* ORLÉANS de la Motte.

MOTTE. *Voyez* HOUDARD et FÉNÉLON.

MOTTEVILLE (Françoise Bertaud, dame de), fille d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, naquit en Normandie vers 1615, selon presque tous les biographes, mais plus probablement en 1621. Ses manières aimables et son esprit plurent à Anne d'Autriche, qui la garda auprès d'elle. Mais ayant été disgraciée, aux instances du cardinal de Richelieu, elle se retira avec sa mère en Normandie, où elle épousa Nicolas Langlois seigneur de Motteville, premier président de la chambre des comptes de Rouen. C'était un magistrat distingué, mais fort vieux, et sa femme fut veuve au bout de deux ans. Après la mort du cardinal de Richelieu, Anne d'Autriche ayant été déclarée régente, la rappela à la cour. Ce fut alors que la reconnaissance lui inspira le dessein d'écrire les mémoires de cette princesse. On les a publiés sous le titre de *Memoire pour servir à l'histoire d'Anne d'Autriche*, 1723, 5 vol. in-12, et 1750, 6 vol. in-12. Cet ouvrage curieux prouve une grande connaissance de l'intérieur de la cour et de la minorité de Louis XIV. Il est, pour la plus grande partie, de madame de Motteville; mais on prétend qu'une autre main a retouché le style, qui cependant n'est pas encore trop bon. L'éditeur, auquel on attribue ce changement, a surchargé cet ouvrage de morceaux d'histoire qu'on trouve partout. Madame de Motteville mourut à Paris en 1689, à 74 ans.

MOUCHY, ou MONCHY (Antoine de), natif de Ressions dans le diocèse de Beauvais, docteur de la maison et société de Sorbonne, plus connu sous le nom de *Démochares*, se distingua par son zèle contre les calvinistes. Nommé inquisiteur de la foi en France, il rechercha les hérétiques avec une vivacité et une vigilance extrême. C'est de son nom qu'on appela *mouches* ou *mouchards*, ceux qu'il employait pour découvrir les sectaires; et ce nom est resté aux espions de la police. D'autres croient que cette dénomination est plus ancienne, et qu'elle vient tout simplement de ce que, semblables à des mouches, ces agens secrets

s'insinuent partout, et vexent tout le monde. (*Voyez* MÉNAGE.) Le zèle de Mouchy ne produisit qu'un petit nombre de conversions, et ne put empêcher que la France ne devînt la victime de la nouvelle secte, qui déchira son sein pendant plus d'un siècle, et qui depuis encore s'est reproduite sous toutes sortes de formes. Ce docteur devint chanoine et pénitencier de Noyon, fut l'un des juges d'Anne du Bourg, et parut avec éclat au colloque de Poissy, au concile de Trente, et à celui de Reims en 1564. Il mourut à Paris, sénieur de Sorbonne, en 1574, à 80 ans. On a de lui : 1° la *Harangue* qu'il prononça au concile de Trente; 2° un *Traité du sacrifice de la messe*, en latin, in-8°, et un grand nombre d'autres ouvrages.

MOUFET (Thomas), célèbre médecin anglais, né à Londres, et mort vers 1600, est connu par un ouvrage recherché. Cet ouvrage, commencé par Edouard Wotton, Conrad Gesner, Thomas Pennius, et achevé par Moufet, fut imprimé à Londres en 1634, in-fol., sous ce titre : *Theatrum insectorum*, avec des figures. Moufet n'est pas assez en garde contre les erreurs populaires. Son ouvrage a été cependant accueilli, parce qu'avant celui de Swammerdam, on n'avait rien de mieux sur cette matière. On a encore de Moufet : *De jure et prestantia medicamentorum chymicorum*, et un traité en anglais, *sur la nature et la préparation des aliments*, qui a reparu en 1746, in-8°.

MOULIN (Charles du) vit le jour à Paris, en 1500, d'une famille noble et ancienne. Elle était originaire de Brie, et selon Papire Masson, elle tenait à Elisabeth reine d'Angleterre, du côté de Thomas de Boulen, vicomte de Rochefort, aïeul maternel de cette princesse. Le jeune du Moulin fit paraître dès son enfance des dispositions extraodinaires pour les belles-lettres et pour les sciences, et pour l'étude une inclination qui tenait de la passion. Reçu avocat au parlement de Paris en 1522, il plaida pendant quelques années au Châtelet et au parlement. Mais une difficulté de langue l'ayant dégoûté du barreau, il s'appliqua à la composition des ouvrages qui ont rendu sa mémoire célèbre. Il publia en 1539, son *Commentaire sur les matières féodales* de la Coutume de Paris; dans l'enthousiasme que produisit cet ouvrage, le parlement lui offrit une place de conseiller, qu'il refusa pour donner plus de temps à ses études et à la composition de ses livres. En 1551 parurent ses *Observations* sur l'édit du roi Henri II, contre les *petite dates*; livre qui déplut beaucoup à la cour de Rome. On sent bien que l'auteur, infecté des nouvelles erreurs, ne la ménagea pas. Le peuple de Paris, informé de son attachement au parti huguenot, pilla sa maison en 1552; se voyant en danger d'être maltraité, il passa à Bâle, s'arrêta quelque temps à Tubingen, et alla à Strasbourg, à Dôle et à Besançon, travaillant toujours à ses ouvrages, et enseignant le droit avec une réputation extraordinaire partout où il faisait quelque séjour. En 1556, George, comte de Montbéliard, le retint prisonnier pour n'avoir pas voulu se charger d'une certaine cause; mais Louise de Beldon, sa femme, accourut à son secours, et témoigna tant de courage, que le comte fut obligé de céder. De

retour à Paris en 1557, il en sortit encore en 1562, pendant les guerres de religion. Il se retira pour lors à Orléans, et revint à Paris en 1564. Trois de ses *Consultations*, dont la dernière regardait le concile de Trente, lui suscitèrent de nouvelles affaires. Il fut mis en prison à la conciergerie; mais il en sortit peu de temps après, à la sollicitation de Jeanne d'Albret, et en vertu des lettres-patentes du 21 juin 1564, qui suspendaient les poursuites du parlement, « faisant néanmoins expresses inhibitions et » défense à du Moulin, et sur » peine de la vie, qu'il n'eût » plus à exposer, ni faire imprimer aucuns livres qui appartiennent à l'état, ou qui » dépendent de la théologie, et » concernent les autorités des » conciles et du saint-siége apos» tolique » Il était si avare de ses moments, que, quoique ce fût alors l'usage de porter la barbe, il se la fit couper, pour ne pas perdre de temps à la peigner. On le regardait comme la lumière de la jurisprudence, et comme l'oracle des Français. On citait son nom avec ceux des Papinien, des Ulpien, et des autres grands jurisconsultes de Rome. Sur la fin de sa vie, il abandonna entièrement le parti de la doctrine des protestants, et mourut à Paris, avec de grands sentimens de soumission à l'Eglise catholique en 1566, à 66 ans. Charles du Moulin était certainement un homme d'un très grand mérite, mais il était trop plein de luimême, et ne faisait pas assez de cas des autres. Que peut-on penser d'un homme qui s'appelait le *Docteur de la France et de l'Allemagne*, et qui mettait à la tête de ses consultations : « Moi, » qui ne cède à personne, et à » qui personne ne peut rien ap» prendre! » Ses œuvres ont été recueillies en 1681, 5 vol. in-fol. On les regarde avec raison comme une des meilleurs collections que la France ait produites en matière de jurisprudence. On reproche néanmoins avec raison à ce jurisconsulte, d'avoir eu sur l'*usure*, et sur quelques autres points importants, des opinions qui ne sont pas conformes à la saine théologie. Sa *Consultation* sur le concile de Trente est jointe ordinairement à la *Réponse* qu'y fit Pierre Grégoire (*voyez* ce nom); cette Réponse est fort recherchée. Plusieurs de ses opinions sur l'Ecriture sainte ont été vivement réfutées par Gérard Mercator, dans son *Harmonia evangelistarum*. Gabriel du Pineau, plus savant que lui dans le droit canon, et beaucoup plus modeste, a solidement réfuté plusieurs de ses erreurs, dans des notes latines pleines d'érudition et d'un sens droit. On peut voir aussi, *in Molinæum pro pontifice maximo, etc., auctore Edmundo Rufo, jurium doctore*, Paris, 1553. Il est faux, comme l'ont dit quelques lexicographes, que toute sa famille périt au massacre de la Sainte-Barthélemi. Après la mort de son fils Charles, qui mourut d'hydropisie en février 1570, il ne restait plus des trois enfants de ce jurisconsulte, qu'Anne du Moulin, mariée à Simon Robé, avocat au parlement de Paris. Elle fut assassinée avec toute sa famille en l'absence de son mari, le 19 février 1572, par des voleurs qu'on ne put jamais découvrir, et par conséquent six mois avant la Saint - Barthélemi. Du Moulin avait épousé en secondes noces,

en 1558, Jeanne du Vivier, en qui il eut le bonheur de rencontrer une femme aussi estimable que Louise de Beldon, qu'il avait perdue en 1556. Voyez la *Vie* de Charles du Moulin, par Julien Brodeau, pag. 205-214; et *Elog. Molinæi*, par Papire Masson, pag. 250 et suivantes.

MOULIN (Pierre du), théologien de la religion prétendue réformée, naquit l'an 1560, fils, selon quelques-uns, d'un célestin d'Amiens, apostat; selon d'autres, de Joachim du Moulin, seigneur de Lorme-Grenier. Pierre, après avoir enseigné la philosophie à Leyde, fut ministre à Charenton. Il entra, en cette qualité, auprès de Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, sœur du roi Henri IV, mariée en 1599 avec Henri de Lorraine, duc de Bar. Il passa l'an 1615 en Angleterre, à la sollication du roi de la Grande-Bretagne, et il y dressa un plan de réunion des Églises protestantes. De retour en France, il se livra à cet esprit inquiet et tracassier qui, de l'aveu de l'amiral Coligni, faisait le caractère du huguenotisme. Craignant avec raison que le roi ne le fît arrêter, il se retira à Sedan, où le duc de Bouillon le fit professeur en théologie, ministre ordinaire, et l'employa dans les affaires de son parti. Il y mourut en 1658, à près de 90 ans, avec la réputation d'un mauvais plaisant, d'un satirique sans goût, et d'un théologien emporté. Son caractère se fait sentir dans ses ouvrages, que personne ne lit plus. Les principaux sont : 1° l'*Anatomie de l'arminianisme*, en latin, Leyde, 1619, in-fol.; 2° un *Traité de la pénitence et des clefs de l'Église*; 3° *Le Capucin, ou l'Histoire de ces moines*, Sedan, 1641, in-12: satire peu commune; 4° *Nouveautés du papisme*, 1633, in-4° : ouvrage plein de railleries indécentes, de déclamations puériles, et d'impostures grossières; 5° *Le combat chrétien*, in-8°; 6° *De monarchia pontificis romani*, Londres, 1614, in-8°; 7° *Le Bouclier de la foi, ou Défense des Églises réformées*, in 8°, contre le P. Arnoux, jésuite; et un autre livre contre le même jésuite, intitulé : *Fuites et évasions du sieur Arnoux*; 8° *Du juge des controverses et des traditions*, in-8°; 9° *Anatomie de la messe*, Sedan, 1636, in-12. Il y en a une 2ᵉ partie, imprimée à Genève en 1640. Cette anatomie est moins rare qu'une autre *Anatomie de la messe*, dont l'original est italien, 1552, in-12. Il fut traduit en français, et imprimé avec une Épître dédicatoire au marquis del Vico, datée de Genève, 1555. Dans la préface du traducteur, l'auteur italien est appelé *Antoine d'Adam*. Dans la traduction latine de 1561, 172 pag. in-8° et 19 pag. d'errata et de table, l'auteur y est appelé *Antonius ab Aedam*. Suivant Gesner, c'est un Augustin Mainard; mais Jean Le Fèvre de Moulins, docteur en théologie de Paris, qui en a publié une *Réfutation* en 1563, l'attribue à Théodore de Bèze. L'édition française a été réimprimée en 1562, in-16, par Jean Martin, sans nom de lieu.

MOULIN (Pierre du), fils aîné du précédent, hérita des talents et de l'impétuosité de génie de son père. Il fut chapelain de Charles II, roi d'Angleterre, et chanoine de Cantorbéry, où il mourut en 1684, à 84 ans. On a de lui : 1° un livre intitulé *La*

*Paix de l'ame*, qui est fort estimé des protestants, et dont la meilleure édition est celle de Genève, en 1729, in-12; 2° *Clamor regii sanguinis*, que Milton attribuait mal à propos à Alexandre Morus: ouvrage fait à l'occasion de la fin tragique de Charles Ier; 3° une *Défense de la religion protestante*, en anglais. — Louis et Cyrus du Moulin, frères de ce dernier (le premier médecin, et l'autre ministre des calvinistes), sont aussi auteurs de plusieurs ouvrages qui ne respirent que l'enthousiasme et le fanatisme. Louis fut un des plus violents ennemis du gouvernement ecclésiastique anglican, qu'il attaqua et outragea dans sa *Parœnesis ad ædificatores imperii*, in-4°, dédiée à Olivier Cromwel; dans son *Papa ultrajectinus;* et dans son livre intitulé *Patronus bonæ fidei*. Il mourut en 1680, à 77 ans.

MOULIN (Gabriel du), curé de Maneval, au diocèse de Lisieux, s'est fait connaître dans le XVIIe siècle, 1° par une *Histoire générale de Normandie sous les ducs*, Rouen, 1631, in-fol., rare et recherchée. [Elle s'étend depuis les premières courses des Normands païens, jusqu'à la réunion de cette province à la couronne. On y trouve une *liste* des seigneurs normands qui allèrent aux croisades avec leurs armoiries, depuis Guillaume le Conquérant, jusqu'à Philippe Auguste, etc.] 2° Par l'*Histoire des conquêtes des Normands dans les royaumes de Naples et de Sicile*, in-folio, moins estimée que la précédente.

MOULINET (Claude du), chanoine régulier de Saint-Geneviève à Paris, bibliothécaire et directeur du cabinet des médailles de cette maison célèbre, s'est particulièrement appliqué aux études relatives à son état, comme on le voit par les ouvrages suivants: 1° *Figures des différents habits des chanoines réguliers*, Paris, 1666, in 4°; 2° *Réflexions historiques et curieuses sur les antiquités des chanoines tant réguliers que séculiers*, Paris, 1674, in-4°; 3° *Stephani*, *tornacensis episcopi*, *epistolæ*, 1678, in-8°. Cet évêque de Tournai, mort en 1203, était en même temps abbé de Sainte-Geneviève de Paris. 4° *Historia summorum pontificum per eorum numismata ab anno* 1417 *ad annum* 1678, Paris, 1679, in-fol.; ouvrage effacé par celui du P. Bonanni sur le même sujet; 5° *Le Cabinet de la bibliothèque de Sainte-Geneviève*, Paris, 1692, in-fol., plein de choses curieuses. Moulinet vivait encore, fort âgé, en 1692.

MOULINET. *Voy*. Thuilerie.

MOULINS (Guyard des), prêtre et chanoine d'Aire en Artois, devint doyen de son chapitre en 1297. Il est connu par sa Traduction de l'Abrégé de la Bible du P. Comestor, sous le titre de *Livres de la Bible historiaulx*. Il la commença en 1291, à l'âge de 40 ans, et l'eut finie au bout de quatre. Il y a inséré les livres moraux et prophétiques; mais on n'y trouve pas les Épîtres canoniques, ni l'Apocalypse. On conservait dans la bibliothèque de Sorbonne un manuscrit de cette traduction. Guyard des Moulins s'en dit auteur dans la préface; ce qui fait présumer que ceux qui l'ont attribuée à Nicolas Oresme se sont trompés. Il y a des choses singulières dans cette version, qui fut imprimée à Paris, chez Vérard, in-fol., 2 vol., 1490.

**MOULINS** (Laurent des), prêtre et poète français, du diocèse de Chartres, florissait au commencement du XVI<sup></sup>e siècle. Il est connu par un poème moral, intitulé le *Catholicon des mal-avisés*, autrement appelé *le Cimetière des malheureux*, Paris, 1513, in-8°, et Lyon, 1534, même format. C'est une fiction sombre et mélancolique, où l'on trouve des images fortes.

† **MOUNIER** (Jean-Joseph), député aux états-généraux, à l'assemblée nationale, etc., naquit à Grenoble en 1761. Il jouissait de l'estime publique, et était secrétaire des états-généraux du Dauphiné au moment de la révolution. Mounier en embrassa les principes, croyant ne voir en elle qu'un moyen nécessaire de supprimer plusieurs abus. Aussi il l'accéléra par tous les moyens possibles, jusqu'à ce qu'une funeste expérience vînt enfin lui dessiller les yeux. Nommé député aux états généraux, il s'y présenta précédé d'une réputation qu'il s'était acquise dans les assemblées de sa province, et dès les premières séances il exerça assez d'empire sur les délibérations. Lorsque la chambre du tiers-état s'occupa, le 15 juin, de la question relative à la forme dans laquelle elle se constituerait, il proposa le nom de majorité des représentants. Le 20 juin, il fut un des provocateurs de la fameuse séance et du serment du Jeu de Paume, et il vota une adresse au roi; il s'opposa le 1er juillet à ce que l'assemblée s'immisçât dans la discipline militaire, qui n'appartient qu'au monarque. Le 6, il soutint les mêmes principes. Le 9, il fit un long rapport sur la manière de procéder à la rédaction de la constitution, et proposa de la faire précéder d'une déclaration des *Droits de l'homme*. Le 13, il invita les députés à prier le roi de rappeler les ministres renvoyés, et imputa les désordres publics aux ennemis de la liberté qui abusaient de la confiance du monarque. Le 15, il s'éleva contre ceux qui voulurent exiger le rappel de Necker, et soutint, avec éloquence, qu'on ne pouvait que le conseiller à Louis XVI, qui seul avait le droit de changer ses ministres. Cependant il insista sur ce que le roi renvoyât les troupes qu'il avait appelées à Paris. Le 14, il entra au comité de constitution, et le 27, il lut à l'assemblée, au nom de ce comité, un projet de déclaration des *Droits de l'homme*, et un aperçu des principes sur lesquels il comptait établir une constitution monarchique mitigée. Le 31 juillet, il déclama contre les proscriptions arbitraires du peuple de la capitale; il insista sur la poursuite des crimes publics, qui n'appartenait pas, disait-il, à Paris seul, mais à toute la nation. Le 10 août, il proposa, et fit adopter, malgré Mirabeau, une formule de serment, pour les troupes, et un décret qui autorisait les autorités à les requérir toutes les fois que le maintien du bon ordre l'exigeait. Le 20, il présenta une nouvelle rédaction des premiers articles des *Droits de l'homme*, qui furent presque unanimement adoptés; et le 28, il reproduisit, à quelques changements près, son projet de travail pour la constitution. Le 29, il parla en faveur du *veto* royal. Le 31, il lut, au nom du comité de constitution,

un projet d'organisation pour le corps législatif; et le 4 septembre, il développa deux des articles de ce projet, dont l'un avait rapport au *veto* absolu qu'il voulait accorder au roi; et le second à la formation d'un corps législatif permanent divisé en deux chambres, celle des représentants et celle du sénat. Cette opinion mit la discorde parmi les *patriotes*, qui se partagèrent en trois factions, dont l'une voulait une seule chambre; la seconde, deux chambres également composées; et la troisième, une chambre haute et une chambre basse. Le 23, Mirabeau ayant proposé de s'occuper d'une loi sur la régence, Mounier s'y opposa vivement, et réfuta cette motion comme couvrant un piége tendu par la faction orléaniste. Le 28, il fut élu président; il occupait cette place le 5 octobre, et fut à même de voir de plus près les funestes événements de la nuit du 5 au 6; mais il ne pouvait pas les empêcher. Ils servirent au moins à le faire revenir de sa première erreur. Il prévit alors les résultats encore plus malheureux que devait entraîner une révolution qu'il n'avait envisagée que sous de favorables auspices. Dans le même mois d'octobre il se retira en Dauphiné, d'où il envoya, le 21 novembre, sa démission, et publia en même temps un exposé de sa conduite. Ayant passé à Genève, il écrivit un nouvel ouvrage intitulé : *Appel à l'opinion publique*, qui contenait des éclaircissements sur les journées du 5 et du 6 octobre, ainsi qu'une réfutation du rapport de Chabroud en faveur du duc d'Orléans et de ses complices. Quelque temps après, il se retira en Allemagne, et il établit une maison d'éducation à Weimar en Saxe. Après le 18 brumaire (9 novembre 1799), il fut rappelé en France, et nommé en 1802 préfet du département d'Ille-et-Vilaine. Deux ans après, il fut élu par le collége électoral de ce département candidat au sénat conservateur, et enfin, en 1805, il fut nommé conseiller d'état. Mounier mourut à Paris le 25 janvier 1806, âgé de 45 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Considérations sur les gouvernements, et principalement sur celui qui convient à la France*, 1789, in-8°; 2° *Rapport sur le même sujet*, 1789, in-8°; 3° *Exposé de ma conduite, et des motifs de mon retour en Dauphiné*, 1789, in-8°; 4° *Appel au tribunal de l'opinion publique*, idem; 5° *Examen du Mémoire du duc d'Orléans, et nouveaux éclaircissements sur les crimes des 5 et 6 octobre*, 1789-91, in-8°; 6° *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres, et sur les moyens qui leur restent pour acquérir la liberté*, Paris, 1792; 7° *Adolphe*, ou *Principes élémentaires de politique, et résultat de la plus cruelle des expériences*, Londres, 1795, in-8°; 8° *De l'influence attribuée aux philosophes, aux francs-maçons et aux illuminés, sur la révolution de France*, Tubingen, 1801, 1 vol. in-8°. C'est une réfutation des Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme, par l'abbé Barruel.

†MOURAD-BEY, l'un des chefs des Mameloucks, fameux par la résistance qu'il opposa aux Français en 1798. L'Egypte ayant secoué le joug des Turcs en 1776, Mourad et un autre prince nommé Ibrahim, après plusieurs différends, avaient fini par se parta-

ger ses riches provinces; la Porte y entretenait un pacha qui n'exerçait presque aucune autorité. A l'arrivé des Français, Ibrahim livra quelques escarmouches, se tint presque toujours vers la rive droite du Nil, et se retira ensuite en Syrie et chez les Arabes. Mourad, au contraire, dès qu'il sut que Buonaparte était débarqué, rassembla les Mameloucks et toutes les troupes des beys, et alla à sa rencontre. Son avant-garde fut battue le 6 juillet 1798 à Ramanieh, sur le Nil. Après un combat livré le 13 à Chebreime, il se retira vers le Caire, et le 21 il perdit la bataille d'Embabch ou des Pyramides. Il s'enfonça alors dans la Haute-Egypte, et Ibrahim, qui avait secondé de loin tous ses mouvements, et qui était poursuivi par Buonaparte, se retira vers les déserts de la Syrie, tandis que Mourad, harcelé par Desaix, offrait toujours à l'ennemi un courage indomptable. Placé sur les bords du Nil, il ne cessait d'attaquer les ennemis, sur lesquels il remporta quelques avantages; et ce ne fut que dans le mois d'octobre, et après d'incroyables efforts, que le général français le battit à Sédiman, et s'ouvrit l'entré de la Haute-Egypte. Pendant ce temps, Buonaparte avait été repoussé de la Syrie, et la flotte turque avait débarqué en juillet 1799. Tandis que les deux grandes armées se battaient, près du Caire, dans la longue vallée où descend le Nil, Mourad, qui connaissait toutes les routes du désert, inquiétait les Français, leur coupait souvent les vivres, enlevait leurs convois, et leur causait des pertes considérables. Pour se défaire d'un ennemi aussi opiniâtre, Kléber, qui était alors à la tête de l'armée française, se rapprocha de Mourad, et celui-ci consentit à devenir son tributaire. Ce chef haïssait les Turcs, et en se conciliant l'amitié des Français, il espérait se ménager des alliés puissants. Kléber étant mort, Mourad envoya offrir ses secours à Menou, pour le soutenir contre les Anglo-Turcs. Menou, avec sa hauteur ordinaire, les refusa. Le général Belliard fut moins présomptueux, et invita Mourad à descendre avec ses Mameloucks; celui-ci, par un exemple rare, même en Europe, avait refusé tous les avantages qui lui avaient été offerts par les Turcs et les Anglais, et se conserva toujours fidèle aux Français, pour lesquels il avait conçu une véritable affection. Averti par le général Belliard, il effectua sa descente, mais avec quelque lenteur; ses provinces ainsi que ses troupes étaient attaquées par la peste; lui-même en fut atteint, et y succomba le 22 avril 1801, dans un âge peu avancé. Il avait nommé pour son successeur Osman-Bey-Tambourgi. Le corps de Mourad n'ayant pu, attendu les circonstances, être transporté au tombeau des Mameloucks, où il avait désigné sa place près de son prédécesseur Aly-Bey, fut inhumé solennellement à Soanaguy, près Talsta: les principaux chefs brisèrent ses armes sur sa tombe, déclarant qu'aucun d'eux n'était digne de les porter. D'après les témoignages de plusieurs Français de l'expédition d'Egypte, Mourad n'était pas un homme ordinaire. Actif, infatigable, intrépide, il ne se laissait jamais abattre par le malheur; s'il n'avait pas la science du gouvernement, il en avait au

moins l'instinct, et il était aimé de ses peuples. Ses premiers moments étaient impétueux, mais il revenait bientôt à des sentiments plus paisibles; il avait une valeur peu commune et une force de corps extraordinaire. Quoiqu'il n'eût pas d'instruction, une pénétration naturelle le mettait à portée de déjouer et de prévenir souvent les projets les mieux combinés de ses ennemis.

MOURGUES (Matthieu de), sieur de Saint-Germain, ex-jésuite, natif du Vélay, devint prédicateur ordinaire de Louis XIII, et aumônier de Marie de Médicis. Le cardinal de Richelieu se servit d'abord de sa plume pour terrasser ses ennemis et ceux de la reine; mais s'étant brouillé avec cette princesse, il priva Saint-Germain, qui lui était resté fidèle, de l'évêché de Toulon, et l'obligea d'aller joindre la reine mère à Bruxelles. Après la mort de ce ministre, il revint à Paris, et mourut dans la maison des incurables en 1670, à 88 ans. On a de lui: 1° *La Défense de la reine mère*, en 2 vol. in-fol. « L'abbé de Mourgues, » dit Lenglet du Fresnoy, est » louable d'avoir si constam- » ment suivi, et si vigoureuse- » ment défendu cette reine in- » fortunée. Ses défenses sont » très curieuses, et estimées pour » savoir à fond l'histoire de ces » temps. M. Patin a remarqué » que l'abbé de Mourgues avait » fait une histoire du siè- » cle où il y avait bien du cu- » rieux; mais ce livre qui devait » être imprimé après la mort de » son auteur, ne l'a point été » du tout. Il y révélait peut- » être trop de secrets. » 2° Des ouvrages de controverse: *Bruni Spongia*, contre Antoine Le Brun; *Avis d'un théologien sans passions*, 1616, in-8°, etc.; 3° des *Sermons*, 1665, in-4°.

MOURGUES (Michel), jésuite d'Auvergne, enseigna avec distinction la rhétorique et les mathématiques à Toulouse, et mourut en 1713, à 70 ans. Il joignait à une politesse aimable un savoir profond, et il fut généralement estimé pour sa droiture, sa probité et ses ouvrages. Les principaux sont: 1° *Plan théologique du pythagorisme, et des autres sectes savantes de la Grèce, pour servir d'éclaircissement aux ouvrages des Pères contre les païens*, en 2 vol. in-8°, plein d'érudition; 2° *Parallèle de la morale chrétienne avec celle des anciens philosophes*, Bouillon, 1769, in-12. L'auteur y fait voir la supériorité des leçons de la sagesse évangélique, sur celles de la sagesse païenne, et l'ineptie de ceux qui ont voulu établir un parallèle entre les deux morales: but que milord Jenyns, dans son *Examen de l'évidence du christianisme*, a atteint d'une manière plus directe et plus simple, en montrant que les pécheurs publics sont plus près du royaume de Dieu que les hommes vertueux par orgueil ou avec orgueil. (*Voyez* Sénèque.) On voit à la suite de cet ouvrage, *Paraphrase chrétienne du Manuel d'Epictète*. Cette paraphrase est très ancienne; elle a été composée par un solitaire de l'Orient, en langue grecque: elle était restée inconnue jusqu'au commencement du XVIII[e] siècle, que le hasard l'ayant fait tomber entre les mains du P. Mourgues, il prit le parti de la traduire. (*Voy.* Epictète.) 3° Un *Traité de la poésie française*, in-12, le plus

complet qu'il y eût eu jusqu'alors, mais qui a été éclipsé depuis par celui de M. l'abbé Joannet; 4° *Nouveaux éléments de géométrie, par des méthodes particulières, en moins de* 50 *propositions*, in-12; 5° *Traduction* de la Thérapeutique de Théodoret; 6° *Nouveaux éléments de géométrie*, in-12; 7° un *Recueil de bons mots* en vers français, fait avec assez de choix.

MOURRIER (du). *Voyez* FORTIGUERRA.

MOUSSARD (Jacques), architecte du roi, naquit à Bayeux avec de grandes dispositions pour les arts. Plusieurs bâtiments qu'il fit exécuter dans cette ville et dans les environs lui donnèrent une grande réputation. Il a laissé quelques tableaux, qui sont estimés des connaisseurs. Il mourut en 1750, âgé de 80 ans. — Guillaume, son frère puîné, chanoine et vicaire-général de Bayeux, ne manquait pas non plus de talents et d'érudition. La *Relation* qui parut sur la mort de François de Nesmond, évêque de Bayeux, en 1715, est de lui. Il mourut en 1756.

MOUSSET (Jean), auteur français du XVI<sup></sup>e siècle, peu connu. C'est le premier, selon d'Aubigné, qui a fait des vers français mesurés par le mètre, et composés de dactyles et de spondées à la manière des Grecs et des Latins. Il traduisit, dit-on, vers 1520, l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère en vers de cette espèce. Si cela est, il paraît que c'est sans fondement qu'on en aurait attribué l'invention à Jodelle et à Baïf.

† MOUTON (Jean-Baptiste-Sylvain), prêtre, né à la Charité-sur-Loire, fut élevé au séminaire d'Auxerre, sous M. de Caylus, et y puisa les principes de Port-Royal. Après y avoir achevé ses études et pris les ordres, il passa en Hollande, et s'y fixa près de l'abbé du Pac de Bellegarde. Attaché au parti janséniste, il voyagea en Italie et en France pour le soutien de cette cause. Lorsque l'abbé Guénin, en 1793, cessa de travailler aux *Nouvelles ecclésiastiques*, qui s'imprimaient alors à Paris, Mouton les continua à Utrecht, sous le même format et dans le même esprit; seulement elles ne parurent plus que tous les quinze jours. (*V.* GUENIN.) L'abbé Mouton mourut le 13 juin 1803, et avec lui finirent les *Nouvelles ecclésiastiques*. Il les rédigeait pendant les longues souffrances et la captivité de Pie VI. Quelques personnes ont remarqué qu'à peine a-t-il parlé deux ou trois fois de ce vénérable et infortuné pontife, et qu'il ne lui était pas échappé le moindre signe de pitié pour ses malheurs, ni la moindre marque d'improbation du cruel traitement dont usaient envers lui ses persécuteurs. Mouton fut le dernier des Français établis en Hollande par suite de leur attachement au jansénisme, et à sa mort se trouva dissoute cette colonie formée autrefois par Poncet et plusieurs autres *appelants*, et soutenue successivement par l'Ettemare et Bellegrade. (*Voyez* PONCET.) Il ne faut pas confondre Jean-Baptiste-Sylvain MOUTON avec Gabriel MOUTON, prêtre de Lyon, dont il va être parlé dans l'article suivant.

† MOUTON (Gabriel), ecclésiastique et mathématicien renommé, naquit à Lyon, en 1618. Il s'attacha, dès sa première jeunesse, à l'Église de Saint-Paul,

où il devint vicaire perpétuel. L'abbé Mouton, sans manquer aux devoirs de son état, s'appliqua avec succès à l'étude de l'astronomie, et rendit de grands services à cette science. Il calcula les *logarithmes* avec dix décimales, des sinus et des tangentes pour chaque seconde des quatre premiers degrés. Cet ouvrage manuscrit est conservé dans la bibliothèque de l'académie des sciences. Ces logarithmes ont été réduits à sept décimales; on les trouve dans les *Tables* de Garnier (Avignon, 1770, in-folio). Dès 1661, l'abbé Mouton avait déterminé le diamètre du soleil dans son apogée, et ce calcul est si exact, qu'on n'y a rien trouvé à changer dans la suite. Il faut remarquer que, dans ses observations et ses calculs, l'abbé Mouton devait suppléer par son seul génie aux instruments qui manquaient à cette époque, et qu'on n'a construits que plusieurs années après. Il exécuta, en outre, une pendule astronomique dont les mouvements étaient aussi justes que variés. Cet estimable astronome mourut le 28 septembre 1694, âgé de soixante-seize ans. Il a laissé : *Observationes diametrorum solis et lunæ apparentium, meridianarumque aliquot altitudinum, cum tabula declinationum solis*; *Dissertatio de dierum inæqualitate*, etc., Lyon, 1670, in-4°. (*Voyez* Bibliothèque astronomique, 273.) Lalande fait beaucoup d'éloges de cet ouvrage.... « Il contient, dit-il, » des Mémoires intéressants sur » les interpolations, et sur le » projet d'une mesure univer- » selle tirée du pendule....... » L'astronome Jean Picard (aussi prêtre, et mort en 1683), ayant été envoyé à Lyon pour déterminer la position géographique de cette ville, y connut l'abbé Mouton, et lui témoigna beaucoup de considération.

MOYA (Matthieu de), jésuite, né à Moral, dans le diocèse de Tolède, en 1607, fut confesseur de la reine Marie-Anne d'Autriche, douairière d'Espagne, et publia en 1664, sous le nom d'*Amadeus Guimenius*, un opuscule de morale, où il prouve que les opinions de quelques jésuites, qu'on jugeait répréhensibles, avaient été enseignées par les théologiens avant qu'il y eût des jésuites au monde. Cet écrit fut condamné par l'assemblée du clergé de France en 1665, et à Rome le 10 avril 1666. Par respect pour ces anciens théologiens qui avaient enseigné ces propositions, attribuées exclusivement aux jésuites, le père Moya n'avait porté aucun jugement sur ces propositions, dans les deux premières éditions de son ouvrage : dans une troisième, il les condamna et les réfuta, et écrivit à Innocent XI une lettre qui fut rendue publique, par laquelle il applaudit à la censure de son livre : mais l'ouvrage avait rempli le but de l'auteur, en prouvant que les jésuites n'ayant que répété des assertions que d'autres avaient adoptées avant eux, ils ne pouvaient en être particulièrement responsables. (*Voy.* Busembaum, Escobar, Lacroix, Pascal.)

MOYLE (Gautier), protestant, né dans la province de Cornouailles en 1672, s'acquit de la célébrité parmi ceux de sa secte, en écrivant avec fureur contre les catholiques. Il se livra aussi à l'étude de la politique, et dans ses productions en ce

genre, il fait parade d'irréligion. Moyse fut membre du parlement où il signala sa haine contre le clergé. Il mourut le 9 juin 1721. On a donné ses *OEuvres*, Londres, 1726, 2 vol. in-8°. On y voit un *Essai sur le gouvernement de Rome*, un autre sur celui de *Lacédémone*, remplis d'idées fausses et pernicieuses. Sa critique ne vaut pas mieux que sa politique, comme on voit par l'*Examen du miracle de la légion fulminante*. A l'exemple de Burnet, Mosheim et d'autres protestants, il attaque la vérité de ce miracle, qu'on sait avoir été prouvé jusqu'à une pleine évidence. [L'*Essai du gouvernement de Rome*, a été traduit en français par Barèe, Paris, 1801.] (*Voy*. Saint MAURICE).

MOYSE (les Français écrivent souvent Moïse), fils d'Amram et de Jocabed, naquit l'an 1571 avant J.-C. Le roi d'Egypte voyant que les Hébreux devenaient un peuple redoutable par leur grand nombre, rendit un édit par lequel il ordonnait de jeter dans le Nil tous leurs enfants mâles. Jocabed ayant conservé Moyse durant trois mois, fit enfin un petit panier de joncs, l'enduisit de bitume, et l'exposa sur le Nil. Thermuthis, fille du roi, se promenant au bord du fleuve, vit flotter le berceau, se le fit apporter, et, frappée de la beauté de l'enfant, voulut le garder. Trois ans après, cette princesse l'adopta pour son fils, l'appela *Moyse*, et le fit instruire avec soin de toutes les sciences des Egyptiens. Mais son père et sa mère, auxquels il fut remis par un heureux hasard (*voyez* MARIE, sœur de Moyse), s'appliquèrent encore plus à lui enseigner la religion et l'histoire de ses ancêtres. Quelques historiens rapportent bien des particularités de la jeunesse de Moyse, qui ne se trouvent point dans l'Ecriture. Josèphe et Eusèbe lui font faire une guerre contre les Ethiopiens, qu'il défit entièrement. Nous nous en tiendrons au récit de l'Ecriture, qui ne prend Moyse qu'à l'âge de 40 ans. Il sortit alors de la cour de Pharaon, pour aller visiter ceux de sa nation, que leurs maîtres impitoyables accablaient de mauvais traitemens : trait de courage et de correspondance fidèle à la vocation de Dieu, que saint Paul relève d'une manière si pathétique dans son Epître aux Hébreux: *Fide, Moyses grandis factus negavit se filium filiæ Pharaonis esse; magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem.* Ayant rencontré un Egyptien qui frappait un Israélite, il le tua. Ce meurtre l'obligea de fuir dans le pays de Madian, où il épousa Séphora, fille du prêtre Jéthro, dont il eut deux fils, Gersam et Eliézer. Il s'occupa pendant 40 ans dans ce pays à paître les brebis de son beau-père. Un jour, menant son troupeau vers la montagne d'Horeb, Dieu lui apparut au milieu d'un buisson qui brûlait sans se consumer, et lui ordonna d'aller briser le joug de ses frères; vision rapportée dans l'Ecriture sainte d'une manière pleine d'intérêt et d'instruction : c'est des paroles par lesquelles Dieu s'annonça à Moyse, que J.-C. tira contre les saducéens cet argument de l'immortalité de l'ame, énoncé d'une manière si laconique et si touchante : *De mortuis autem quod resurgant, non legistis in libro Moysi, super*

*rubum quomodo dixerit illi Deus, inquiens : Ego sum Deus Abraham, et Deus Isaac, et Deus Jacob? Non est Deus mortuorum, sed vivorum* (Marc 12). Moyse se défendit d'abord contre cette mission; mais Dieu vainquit sa résistance par deux prodiges. Uni avec Aaron son frère, ils allèrent à la cour de Pharaon. Ils lui dirent que Dieu lui ordonnait de laisser aller les Hébreux dans le désert d'Arabie pour lui offrir des sacrifices; mais ce prince impie se moqua de ces ordres, et fit redoubler les travaux dont il surchargeait déjà les Israélites. Les envoyés de Dieu étant revenus une seconde fois, s'efforcèrent de persuader Pharaon, séduit par les enchantements de ses magiciens, et de le détromper par un prodige qui confondit les leurs. Mais ce prince obstiné attira sur son royaume des calamités étonnantes et terribles, dont la dixième et dernière fut la mort des premiers-nés d'Egypte, qui dans la même nuit furent tous frappés par l'ange exterminateur, depuis le premier-né de Pharaon jusqu'au premier-né du dernier des esclaves et des animaux. Ce désastre toucha le cœur de Pharaon. Ce prince laissa partir les Hébreux, avec tout ce qui leur appartenait, le quinzième jour du mois de Nisan, qui devint le premier de l'année, en mémoire de cette délivrance. Ils partirent de Ramessé au nombre de 600,000 hommes, sans compter les femmes et les petits enfants. A peine arrivaient-ils au bord de la mer Rouge, que Pharaon vint fondre sur eux avec une puissante armée. Alors Moyse, étendant sa verge sur la mer, en divisa les eaux, qui demeurèrent suspendues; et les Hébreux passèrent à pied sec. Les Egyptiens voulurent prendre la même route; mais Dieu fit souffler un vent impétueux, qui ramena les eaux, sous lesquelles toute l'armée de Pharaon fut engloutie. Ces prodiges n'ont point été inconnus aux auteurs profanes qui ont parlé de Moyse; Egyptiens, Phéniciens, Grecs, Romains, ont supposé qu'il avait fait des miracles, puisque la plupart l'ont regardé comme un magicien fameux : il ne pouvait que paraître tel à des gens qui ne le connaissaient pas pour l'envoyé de Dieu. Diodore et Hérodote ont parlé de l'état d'épuisement et d'humiliation où l'Egypte fut réduite par ces terribles événements. Après le passage de la mer Rouge, Moyse chanta au Seigneur cet admirable cantique d'actions de grâces, qui commence par ces paroles : *Cantemus Domino;* chef-d'œuvre de poésie, dont le célèbre Rollin a si bien fait sentir les inimitables beautés. L'armée s'avança vers le mont Sinaï, arriva à Mara, où elle ne trouva que des eaux amères, que Moyse rendit potables. A Rhaphidim, qui fut le dixième campement, il tira de l'eau du rocher d'Horeb, en le frappant avec sa verge; mais Dieu fut irrité de l'espèce de défiance et du manquement de foi qu'il marqua, soit en frappant deux fois le rocher, soit plutôt en employant la verge miraculeuse dont il avait vu tant de grands effets, au lieu de commander simplement que l'eau parût, comme l'ordre du Seigneur le portait. C'est là qu'Amalec vint attaquer Israël. Pendant que Josué résistait aux

Amalécites, Moyse, sur une hauteur, tenait les mains élevées, ce qui donna l'avantage aux Israëlites, qui taillèrent en pièces leurs ennemis. Les Hébreux arrivèrent enfin au pied du mont Sinaï, le troisième jour du neuvième mois depuis leur sortie d'Egypte. Moyse y étant monté plusieurs fois, reçut la loi de la main même de Dieu, au milieu des éclairs, et conclut la fameuse alliance entre le Seigneur et les enfants d'Israël. Code admirable de législation, dont le premier article suffit pour convaincre la philosophie d'ignorance et de faiblesse, en établissant la chose la plus sublime et en même temps la plus essentielle au bonheur de l'homme, comme le premier des devoirs, à laquelle cependant la philosophie n'a jamais songé. « Les législateurs » de la Grèce, dit un auteur cé» lèbre, se sont contentés de » dire : *Honorez les Dieux.* » Moyse dit : *Vous aimerez vo*» *tre Dieu de tout votre cœur.* » Cette loi, qui renferme et qui » anime toutes les lois, saint » Augustin prétend que Platon » l'avait connue en partie; mais » ce que Platon avait enseigné » à cet égard n'était qu'une » suite de sa théorie sur le sou» verain bien, et influa si peu » sur la morale des Grecs, qu'A» ristote assure qu'il serait ab» surde de dire qu'on aime Ju» piter. » Il est vrai qu'un tel précepte à l'égard de Jupiter eût été effectivement absurde; mais cette corruption de l'idée de la Divinité était elle-même la suite de l'ignorance ou de l'oubli de ce premier précepte de la législation mosaïque. « C'est de là, » dit un moraliste, que décou» lent la superstition, l'idolâ» trie, tous les délires et les hor» reurs qui ont dénaturé et ca» lomnié la religion. Pour ne » pas se donner entièrement à » son créateur, pour rester le » maître de ses désirs et de ses » actions, pour assurer une in» dépendance sacrilége de sa per» sonne et de son cœur, l'hom» me a imaginé toutes sortes de » diversions, de compensations, » de substitutions, de rempla» cements. Plus les pratiques » de ce culte factice étaient ex» traordinaires, violentes, dou» loureuses, ou d'une luxure » dégoûtante, plus on les croyait » propres à guérir ce sentiment » secret et importun d'une Di» vinité qui voulait l'homme » tout entier. De là les initia» tions sanguinaires ou obscè» nes, les mutilations, les sa» crifices humains, etc., tout » cela pour éluder le grand pré» cepte : *Diliges Dominum Deum* » *tuum ex toto corde tuo, et ex* » *tota anima tua, et ex tota for*» *titudine tua* (1). » A son retour, Moyse trouva que le peuple était tombé dans l'idolâtrie du veau d'or. Ce saint homme, pénétré d'horreur à la vue d'une telle ingratitude, brisa les tables de la loi, qu'il portait, et fit passer au fil de l'épée 23,000 hommes parmi les prévaricateurs. Il remonta ensuite sur la montagne, pour obtenir la grâce des autres, et rapporta de nouvelles tables de pierre, où la loi était écrite. Quand il descendit, son visage

(1) Cette observation ne paraîtra pas hasardée à quiconque réunit les lumières de la théologie à celles de l'histoire, et qui a l'esprit assez juste pour apprécier la profonde et divine philosophie de saint Paul. *Qui cum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt, aut gratias egerunt, .... propter quod tradidit illos Deus in desideria cordis eorum.... Qui commutaverunt veritatem Dei in mendacium : et coluerunt, et servierunt creaturæ magis quam Creatori, qui est benedictus in secula. Propter quod tradidit illos Deus in passiones ignominiæ.... Tradidit illos Deus in reprobum sensum.* Rom. I.

jetait des rayons de lumière si éclatants, que les Israélites n'osant l'aborder, il fut contraint de se voiler. On travailla au tabernacle, suivant le plan que Dieu en avait lui-même tracé. Moyse le dédia, consacra Aaron et ses fils pour en être les ministres, et destina les Lévites pour le service. Il fit aussi plusieurs ordonnances sur le culte du Seigneur et le gouvernement politique. Après avoir réglé la marche de l'armée, il mena les Israélites sur les confins du pays bas de Chanaan, au pied du mont Nébo. C'est là que le Seigneur lui ordonna de monter sur cette même montagne, où il lui fit voir la Terre promise, dans laquelle il ne devait pas entrer. Il y rendit l'esprit, âgé de 120 ans, l'an 1451 avant Jésus-Christ, laissant à l'univers l'idée d'un génie vaste, d'une ame droite et franche, d'un législateur éclairé et profond, d'un homme extraordinairement favorisé de Dieu et conduit par lui. « Pour servir d'interprète et » d'ambassadeur à la Divinité, » dit un auteur célèbre par ses combats contre les erreurs modernes, « il fallait un homme » extraordinaire, vénérable par » l'étendue de ses connaissances, » encore plus respectable par ses » vertus, doué d'un courage in» vincible et d'un zèle que rien » ne pût rebuter; Dieu l'avait » formé dans Moyse. Sa naissan» ce, son éducation, sa mission, » ses travaux, sa conduite, ses » épreuves, sa mort, tout an» nonce un grand homme; il » n'en fut jamais de plus propre » au personnage de législateur. » Il ne ressemble pas aux autres; » il ne devait pas leur ressem» bler. Les autres fondateurs de » la société ont été des philoso» phes, des sages, des politi» ques, de grands génies, si » l'on veut, mais c'étaient des » hommes; Moyse était l'instru» ment de la Divinité. D'un seul » coup il enfante une législation » complète; mais il ne la tient » ni de lui-même, ni d'aucun » autre, c'est Dieu qui a tout » ordonné. Il prouve sa mission » surnaturelle comme il doit la » prouver, par l'esprit prophé» tique dont il est doué, par » des miracles, tels que l'erreur » n'en peut citer en sa faveur, » et qui portent visiblement » l'empreinte du doigt de Dieu.» C'est surtout au moment de terminer sa longue carrière, que Moyse parut un grand homme. On y voit un vieillard cassé par ses travaux, qui, à la veille de sa mort, dont il sait le jour et l'heure, porte encore sa nation dans son sein; qui s'oublie lui-même, pour ne s'occuper que de la destinée d'un peuple toujours ingrat et rebelle. Il ranime ses forces, il serre son style, il relève ses expressions, pour fondre en un seul corps d'ouvrage les faits et les lois renfermés dans les trois livres précédents. Il parle à un peuple rassemblé, il lit dans l'avenir; la crainte, l'espérance, la piété, le zèle, la tendresse, l'agitent et le transportent; il presse, il encourage, il menace, il prie, il conjure; il ne voit dans l'univers que Dieu et son peuple. Quel cantique que cet *Audite Cœli* qu'il prononça dans cette occasion! histoire prophétique des Juifs vérifiée de la manière la plus étonnante, poème sublime dont Homère et Hésiode n'ont pas approché, qui réunit l'enthousiasme de l'inspiration divine avec

celui du génie. Quelles idées, quelles expressions touchant la providence, la justice, la bonté, la puissance de Dieu! Et cela mille ans avant que les philosophes de la Grèce aient débité quelques sentences isolées sur ces grandes vérités. — Moyse est incontestablement l'auteur des cinq premiers livres de l'ancien Testament, que l'on nomme le *Pentateuque*, et que les Juifs et toutes les églises chrétiennes se sont accordés à reconnaître pour inspirés. Le premier et le plus important de tous est la *Genèse*. C'est l'histoire de la création et des premiers hommes, écrite avec une impression de vérité que ne présente aucune autre histoire. Le passage du néant à l'être, la naissance et le développement de toute la nature, la cause de sa fécondité et de ses progrès, y sont exprimés avec une simplicité et une force que l'éloquence humaine ne peut atteindre. Les hypothèses physiques les plus accréditées ne paraissent à un esprit solide que des rêves vis-à-vis du récit de Moyse. Ce seul livre explique tout, rend raison de tout, nous apprend plus que toutes les spéculations des philosophes (1). On y voit, comme dans un tableau, la véritable dignité et grandeur de l'homme, puisqu'il est l'image vivante de Dieu par son ame spirituelle, libre, intelligente et immortelle; son domaine universel sur toutes les créatures, dont le titre est la concession que Dieu lui en fit au jour de sa création; son excellence et sa supériorité sur toutes les créatures visibles: parce que si, pour le corps, il est, comme elles, tiré de la matière, il les surpasse infiniment par ce souffle divin qu'il reçoit, c'est-à-dire par la divine origine de son ame. On y est instruit de la respectable indissolubilité du mariage, puisque l'époux doit quitter tout ce qu'il a de plus cher pour s'attacher invariablement à son épouse, et qu'ils ne doivent avoir qu'un même cœur, comme ils ne forment qu'une même chair entre eux deux. On y lit la chute de l'homme, la cause de ses malheurs, et la promesse d'un médiateur qui réparerait tout. On y découvre les raisons de l'union, de l'amour et de la paix qui doivent régner entre tous les hommes, puisqu'ils tirent tous leur origine d'un même père, et qu'ils ne sont réellement sur la terre qu'une même famille. Enfin on y apprend les devoirs sacrés de la religion, le culte, l'adoration, la reconnaissance, l'amour envers le Créateur, puisque l'homme lui doit tout, et qu'il a été distingué par tant de bienfaits, de priviléges, de grâces et d'honneur. Dans un savant ouvrage publié à Pavie, en latin, en 1784, M. l'abbé Martin de Stéphanis a fait voir combien les livres de Moyse étaient au-dessus des vaines attaques que lui ont livrées des historiens et des physiciens romanesques. On peut consulter aussi la *Démonstration évangélique* de Huet; l'*Histoire du ciel*, par Pluche; l'*Histoire véritable des temps fabuleux*, par Guérin du Rocher. En 1788, il a paru un ouvrage de M. Pastoret, intitulé: *Moyse considéré*

(1) Rien ne prouve mieux l'inutilité des efforts faits pour remplacer la physique de Moyse, que ceux de l'éloquent auteur de l'Histoire naturelle; en opposant à la Genèse les *Époques de la nature*, cet homme de génie s'est rendu en quelque sorte méconnaissable et a paru survivre à sa gloire. Voyez dans les *Helviennes*, le *Monde de Verre*, l'*Examen des Époques de la Nature*, surtout la *Nouvelle Genèse*, qui se trouve n° 19[illegible].

*comme législateur et comme moraliste ;* tout n'y est pas exact, mais l'auteur rend des hommages mérités au ministère et aux grandes qualités de Moyse, et fait voir combien les législateurs profanes lui sont inférieurs.

MOYSE (Saint), solitaire, et supérieur d'un des monastères de Scéthé en Egypte, au IV[e] siècle, mort à à 75 ans, donna des exemples de toutes les vertus chrétiennes et monastiques.

MOYSE, prêtre de Rome sous le pape saint Fabien, fut pris avec plusieurs autres chrétiens, et détenu dans une longue prison, où il confessa constamment la foi. Elargi et pris une seconde fois, il reçut la couronne du martyre, vers 251, durant la perséсution de Dèce.

MOYSE, imposteur célèbre, abusa les Juifs de Crète, dans le V[e] siècle, vers l'an 432. Il prit le nom de *Moyse* pour se rendre plus imposant aux yeux de ces imbécilles, qu'il obligea de le suivre, et dont il fit périr une partie dans la mer, sur les assurances qu'il leur avait données qu'elle s'ouvrirait pour les laisser passer.

† MOYSE ou MOISE (François-Xavier), évêque constitutionnel, naquit au village de Gras, en Franche-Comté, le 12 décembre 1742, fit de bonnes études, apprit les langues orientales, et devint professeur de théologie à Dôle. Il avait eu pour collégue Gobel (*voyez* ce nom), autre évêque de la révolution, et dont il partageait les principes hardis. Un de ses supérieurs au séminaire, M. Ponchard, lui disait souvent : « Monsieur Moïse, priez Dieu de mourir catholique... » Ses camarades lui donnaient le surnom d'*ergoteur*, et le savant Bullet lui dit un jour : « On perd beaucoup » de temps avec vous, à cause » de la subtilité de vos argu» ments » Lors de la révolution, il en embrassa les principes, à cause, dit-on, du refus qu'il essuya deux fois d'une chaire de théologie à l'université de Besançon ; mais il est plus aisé de croire que le nouvel ordre de choses secondait moins son ressentiment que ses opinions. Avant cette époque, il avait continué l'ouvrage de Bullet, qui a pour titre : *Réponses critiques aux difficultés des incrédules sur les livres saints*, et dont le 9[e] volume est de Moïse. Il fut élu évêque du Jura, en 1791, et sacré le 10 avril de la même année. Le règne de la terreur interrompit ses fonctions épiscopales, qu'il reprit ensuite. Il adhéra aux lettres *encycliques*, et assista aux conciles constitutionnels de 1797 et de 1801. Les *Annales* de ce parti renferment un *Discours* de Moïse, sous le titre de *Considérations sur le saint-siége*. En 1798 et 1800, il avait voulu tenir un synode dans son diocèse, mais l'administration s'y opposa. Il prononça un autre *Discours* dans un concile tenu à Besançon, où il proposait de réformer l'enseignement de la théologie : cette proposition fut hautement blâmée. On trouve dans les actes du concile de 1801, encore un *Discours* de Moïse sur la composition de ces assemblées, et un *Rapport* sur les démissions demandées aux constitutionnels, et dans lequel il disait *que les siéges des constitutionnels étaient remplis plus canoniquement que le saint-siége*. Obligé de donner sa démission, il adressa au pape

une *Lettre* assez insolente, datée du 12 octobre, lettre faite en commun avec un autre évêque constitutionnel qui vit encore. Il y affirmait que les évêques « *étaient montés sur leurs siéges sans aucune opposition canonique*. » Il montra encore plus d'aigreur dans une brochure intitulée : *De l'opinion de M. G., dans le procès de Louis XVI*, et où l'on trouve ces ridicules expressions : « qu'à la vérité M. G. avait condamné Louis XVI, mais qu'il l'avait condamné à vivre. » Après le concordat, Moïse quitta Paris, se rendit à Besançon, où son collègue Legoz le nomma chanoine honoraire de la cathédrale. Il se retira ensuite près de Morteau, dans une petite ferme qui lui appartenait. Vêtu d'habits grossiers, comme ceux des *montagnards*, il s'y occupait d'agriculture, et y mourut le 13 février 1813, âgé de 71 ans. La *Chronique religieuse*, dans un de ses numéros (1822), l'a loué sans discernement et sans critique; elle rapportait de Moïse une *Dissertation sur l'origine des fausses Décrétales.* Il avait préparé les deux derniers volumes des *Réponses critiques* de Bullet. Moïse publia en outre des *Lettres pastorales*, des *Mandements*, et a laissé à M. Demandre, son ami, une *Défense des libertés de l'Église gallicane*, une *Dissertation sur la vulgate*, et une *autre sur le mariage*.

MOYSE-BAR-CÉPHA (nommé depuis son épiscopat *Sévère*), était d'Assyrie, et fut élevé au monastère dit *Tura - Zahoïo*, c'est-à-dire *Mont - Aride*, situé vis-à-vis de Balat sur le Tigre. Son savoir l'éleva successivement aux évêchés de Beth-Raman, de Beth-Ceno et de Mozal ou Mosul, dans le Diarbekir. Il écrivit dans sa langue un traité de l'*Ouvrage des six jours*, un livre *de l'Ame*, un *Commentaire sur saint Matthieu*, un ouvrage sur *la différence des sectes* qui partageaient le christianisme, une *Liturgie*, et enfin un *Traité du Paradis terrestre*, où il y a bien de vaines conjectures. André Masius en a donné une version en latin. Selon cet auteur, fondé sur la foi de quelques écrivains syriens, Bar-Cepha mourut le 13 février 914 de l'ère vulgaire.

MOYSE MAIMONIDE. *Voyez* MAIMONIDE.

†MOYSE, ou MOUSA, surnommé *Chélébi*, fils de Bajazet Ier. Tamerlan, après avoir vaincu Bajazet, l'investit de l'empire ottoman dans l'Asie Mineure, tandis que son frère Soliman régnait sur les provinces européennes. Celui-ci détrôna son frère, et chassé à son tour, Mousa remonta sur le trône, et régna sur les provinces d'Europe et d'Asie. Mahomet, son troisième frère, prince doué de qualités brillantes, vint lui disputer la couronne, Mousa, mis en déroute, fut atteint par les soldats de Mahomet, qui le tuèrent malgré sa courageuse défense, l'an 1413.

†MOZART (Jean-Chrysostôme-Wolfang - Théophile), célèbre compositeur allemand, naquit à Salzbourg en 1756. Il annonça dès son enfance les talents qui devaient le distinguer un jour; il balbutiait à peine quelques mots que, guidé par l'oreille la plus juste, il tirait du clavecin des sons qu'il accordait ensemble, et à l'âge de trois ans il prit les premières leçons de son père, qui était organiste. A quatre ans, il jouait déjà de petits mor-

ceaux à sa portée, et il n'était que dans sa sixième année, quand il se fit entendre dans les concerts publics. L'année suivante, il joua devant l'empereur François Ier, qui, surpris de la facilité de son exécution, voulut l'éprouver en le défiant de jouer sans voir les touches; le jeune Mozart couvrit aussitôt son clavecin d'un drap, et joua avec la même perfection. A cette époque, il publia deux ouvrages de sa composition. Il voyagea ensuite en France, et se trouvait à Paris en 1763. Il passa en Angleterre, en Hollande et en Italie, où il se fit entendre sur l'orgue et sur le violon. A Rome, il *nota*, en rentrant de l'église de Saint-Pierre, une *grand'messe* qu'il y venait d'entendre; à Naples, centre de la musique italienne, l'admiration qu'il causa fut telle, que plusieurs bonnes gens crurent qu'un talent aussi précoce était l'effet d'un sortilége attaché à une bague que Mozart portait au doigt. Il ôta la bague, et, ainsi qu'il devait arriver, il continua à jouer avec le même succès. Il revint à Paris en 1777, mais la mort de sa mère le rappela bientôt dans sa patrie, où l'empereur Joseph II, qui avait pour lui une bienveillance toute particulière, le nomma maître de sa chapelle. Outre un grand nombre de messes et autres morceaux de musique sacrée, on a de ce compositeur différents opéras, dont les plus connus sont: *L'Enlèvement du sérail*, *Le Mariage de Figaro*, *Don Juan*, *La Flûte enchantée*, *C'est ainsi qu'elles sont toutes*, *La Clémence de Titus*, *Idoménée*, etc., parmi lesquels Mozart préférait *Don Juan* et *Idoménée*. Il a laissé en outre un *Requiem*, célèbre autant par le mérite de la composition que par une anecdote assez singulière qu'on raconte à son sujet. Un jour un inconnu se présente chez lui en habit de deuil, et avec une certaine précaution, et l'engage à composer un *Requiem* pour un homme très considérable qui ne voulait pas être connu, en ajoutant que cet homme était un excellent connaisseur en musique. Mozart lui demande cent ducats et quatre semaines de temps. L'inconnu lui accorda l'un et l'autre. L'air mystérieux répandu sur toute cette aventure frappa vivement Mozart, qui se mit cependant au travail avec une telle assiduité qu'il en tomba malade. L'homme revint, mais le *Requiem* n'était pas encore fini; il accorda au compositeur encore quatre semaines et cinquante ducats de plus de gratification. Mozart tombe alors dans l'étrange manie de croire que cet inconnu est un être surnaturel qui est venu l'avertir que l'heure de sa mort approche, et que ce *Requiem* doit servir pour son service mortuaire: poursuivi par cette idée, et exténué par le travail, il est enfin obligé de garder le lit; sa maladie devint alarmante, et il meurt enfin le 5 septembre 1791, âgé de 36 ans. L'inconnu retourne, prend le *Requiem*, qui étaitfini, etapprenant la mort de Mozart et les craintes qui l'avaient précédée, il fit en effet chanter le *Requiem* aux funérailles de celui qui venait de le composer, et qui, par un excès de travail et un pressentiment qu'il s'était formé lui-même, avait plutôt hâté sa mort qu'il ne l'avait pronostiquée. On dit encore que l'inconnu était un seigneur anglais qui destinait

le *Requiem* à la mémoire d'une fille chérie qu'il avait perdue à la fleur de l'âge. Ce même *Requiem*, chef-d'œuvre de Mozart, a été exécuté avec beaucoup d'ensemble dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris.

† MOZZI (Louis), savant théologien, naquit à Bergame, le 26 mai 1746. A l'âge de 17 ans, il entra chez les jésuites de la province de Milan, occupa, jeune encore, la chaire de belles-lettres au collége des nobles de cette ville, et la conserva jusqu'en 1773, époque de la suppression de son ordre. S'étant retiré dans sa patrie, il devint chanoine et archiprêtre de ce diocèse, et fut ensuite nommé examinateur des candidats pour le sacerdoce. Très attaché aux vrais principes de l'Église catholique et de la suprématie du pape, l'abbé Mozzi combattit, en de nombreux écrits, les doctrines opposées que la France paraissait avoir communiquées à l'Italie, où il y avait des prosélites du jansénisme. La première production de l'abbé Mozzi contre les maximes de Port-Royal, fut : 1° ses *Lettres à un ami, sur une certaine Dissertation publiée à Brescia, touchant le retour des Juifs dans l'Eglise*, Lucques, 1777, in-8°. L'auteur de la *Dissertation* qui parut en 1772, était un religieux, partisan des nouvelles doctrines. Quelques années après, l'abbé Mozzi publia sur la même matière, 2° une *Lettre familière d'un théologien à un théologien*, Vienne, 1778, in-8°. On y répondit par une autre *Lettre d'un théologien aux auteurs des Éphémérides littéraires de Rome*, 1778, in-12 de 30 pages. L'année suivante, l'auteur de la *Dissertation* ci-dessus indiquée en donna une seconde *sur l'époque du retour des Juifs*. L'abbé Mozzi prit également la défense des bons principes lorsque plusieurs écoles d'Italie se montrèrent favorables à ceux de l'Eglise d'Utrecht. Sa piété, son savoir, et les services qu'il avait rendus à la religion, éveillèrent l'attention du pape Pie VII, qui l'appela à Rome, et le nomma missionnaire apostolique de l'oratoire du père Gravina. Dans les discussions qui s'élevèrent entre Napoléon et le saint-siége, l'abbé Mozzi fut souvent consulté, et ses décisions avaient beaucoup de poids auprès du pontife et du sacré collége. Il était membre des *Arcades* de Rome et d'autres académies italiennes. La société de Jésus ayant été rétablie à Naples, il s'y rendit, et, malgré son âge, fit les quatre vœux. Les troubles qui eurent lieu à Naples l'éloignèrent de cette ville; il se retira dans la *Villa* du marquis Scotti, près de Milan, où il est mort le 24 juin 1813, à l'âge de 67 ans. Outre les ouvrages déjà cités, on a de ce savant et pieux ecclésiastique, 3° *Le faux disciple de saint Augustin et de saint Thomas, convaincu d'erreur*, ou *Réflexions critiques et dogmatiques* sur un nouveau livre concernant les doctrines courantes, Venise, 1779, in-8°. (C'est sa réponse à une traduction en italien, d'un ouvrage publié à Paris, en 1764, et ayant pour titre : *La doctrine de saint Augustin et de saint Thomas, victorieuse de celle de Molina et des jésuites, par les armes que présente monseigneur l'archevêque de Paris, dans son Instruction pastorale du* 28 *octobre* 1763.)

Les jansénistes, à leur tour, essayèrent de répondre à Mozzi par divers autres écrits, comme l'*Opinamenti*, ou *Trébuchements sur la lecture du faux disciple*, par le père Conaglio, capucin. L'abbé Mozzi ne resta pas en arrière, et combattit son antagoniste dans : 4° *Court exemple de la rare sagacité du P. Victor de Conaglio*, Bergame, 1780, in-12, et dans : 5° *Essai de réponse du chanoine Mozzi au P...* Première lettre, 1781, in-12; 6° *Le Jansénisme dans son beau jour*, ou *Idée du jansénisme*, Venise, 1781, 2 vol. in-8°, dédié au cavalier Louis-Valenti Gonzaga; 7° *Le culte de l'amour divin, ou sur la dévotion au sacré cœur de Jésus*, Sienne (et non Bologne), 1782, in-8°, traduit de l'ouvrage de M. Fumel, évêque de Lodève. Les *notes* sont de Mozzi, ainsi que la dédicace à la reine de Portugal, qui lui répondit d'une manière très flatteuse. 8° *Histoire du schisme de la nouvelle Eglise d'Utrecht*, adressée à M... par D.-A.-D. C., Ferrare, 1785, in-8°. Pie VI témoigna sa satisfaction à l'auteur par un bref du 8 juin 1785. 9° *Lettres à un ami, sur quelques inexactitudes remarquées sur son histoire abrégée de l'Église d'Utrecht*, Venise, 1787, 3 vol. in-8°; 10° *Réponse pacifique au chevalier milanais, auteur des lettres d'Utrecht*, Venise, 1788, in-8° (Ce chevalier supposé était l'abbé Rossi, qui avait fait paraître, en 1786, *Les Catholiques de l'Eglise d'Utrecht*, ou *Analyse* et réfutation de l'histoire abrégée); 11° *Les cinquante raisons pour préférer l'Église catholique*, Bassano, 1789, in-8° (traduit de l'anglais, du duc Antoine-Alric de Brunswick; les *notes* sont de Mozzi); 12° *Entretiens familiers entre une dame catholique et un théologien janséniste, sur la prohibition des livres*, Assise, 1790, in-8°; 13° *Les projets des incrédules pour la ruine de la religion, dévoilés dans les OEuvres de Frédéric II, roi de Prusse*, 3e édition, Assise, 1791, in-8°, avec un opuscule intitulé : *L'Esprit du dix-huitième siècle découvert aux simples*; 14° *Abrégé historique et chronologique* des plus importants jugements du *saint-siége sur le baïanisme, le jansénisme et le quénellisme*, Foligno, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est dédié au savant Gerbert, abbé de Saint-Blaise. 15° *Pensez-y bien, ou Réflexions sur les grandes vérités de la religion chrétienne*, Venise, 1792, in-8° (traduit de l'anglais); 16° *Lettre à M. Ricci, sur son Mémoire en réponse à ses questions touchant l'etat actuel de l'Eglise de France*, Foligno, 1792, in-8°; 17° le *Modèle des Dames chrétiennes, dans la vie de Mme de Combes des Morelles*, morte le 2 septembre 1771, 1792, in-8°; 18° *Le Modèle des enfants chrétiens, ou Abrégé de la vie du jeune François Combe des Morelles, mort au collége de la Flèche, le 17 janvier*, 1768, Venise, 1792, in-8°; 19° *Vie du serviteur de Dieu, M. Jean-Belloti*, Bergame, 1793; 20° *Vie de quelques jeunes ecclésiastiques du diocèse de Bergame*, 1793; 21° *Vie de la servante de Dieu Marie-Electa Crucifixæ Gualdo, bénédictine*, 1794; 22° *Abrégé de la vie de Claire Colombe Breda, bénédictine*, 1795; 23° *Eloge historique du comte Petrocca Grumelli*, 1797; 24° *Règles et statuts pour la congrégation de saint Louis de Gonzague*,

1795 et 1800; 25° *Règles pour les congrégations de la sainte Vierge;* 26° *La Couronne de fleurs spirituelles;* 27° *A la mémoire de Charles Azairi.* On lui attribue *Le Mois de Marie*, dont le véritable auteur est le P. Sormanni, jésuite; des *Réflexions sur la mort de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot*, et des *Lettres sur l'infaillibilité de l'Eglise et du pape*, qui sont plus probablement du père J.-B. Pianciani, aussi jésuite.

MOZZOLINO (Silvestre), dominicain, plus connu sous le nom de *Silvestre de Prierio*, parce qu'il était natif de Prierio, village près de Savone, dans l'état de Gênes, est le premier qui écrivit avec quelque étendue contre Luther. Ses principaux ouvrages sont: 1° *De strigii magarum dæmonumque prestigiis*, Rome, 1521, in-4° (*voyez* Molitor Ulricus); 2° la *Somme des cas de conscience*, appelée *Silvestrine*, in-fol; 3° sa *Rose d'or*, ou *Exposition des évangiles de toute l'année*, Haguenau, 1508, in-4°. Ses vertus le distinguèrent autant que ses ouvrages. Il mourut de la peste à Rome, en 1523, après avoir été élevé à la place de maître du sacré palais, et à celle de général de son ordre, et avoir enseigné la théologie à Padoue et à Rome. Il était né vers l'an 1460. Son *Ecrit* contre Luther est dans la *Bibliotheca Rocaberti.*

MUCANTE (Jean-Paul), Romain et maître des cérémonies pontificales, vivait au XVI<sup></sup>e siècle. C'était un homme savant, intègre et généralement estimé à cause de son caractère et des bonnes qualités qu'il réunissait en sa personne. Il publia divers ouvrages, et en composa d'autres qui sont restés manuscrits. Parmi les premiers on compte: *Relazione della riconciliazione, assoluzione e benedizione del serenissimo Henrico quarto, christianissimo re di Francia e di Navarra, fatta dalla santità di N. S. Clemente VIII, nel portico di San-Pietro, li 17 di settembre* 1595, Viterbe, 1595, in-4°. — Mucante (François), de la même famille, et aussi maître des cérémonies de la cour pontificale, a donné: *De sanctorum apostolorum Petri et Pauli imaginibus, ad S. D. N. Gregorium XIII, Ps M. Libellus*, Rome, 1573, in-4°.

MUDÉE (Gabriel), jurisconsulte célèbre au XVIe siècle, natif de Brecht, village situé auprès d'Anvers, professeur en droit à Louvain en 1544, y mourut en 1560. On a de lui plusieurs ouvrages sur le droit.

MUET (Pierre Le), architecte, né à Dijon en 1591, mort à Paris en 1669, était très instruit dans toutes les parties des mathématiques. Le cardinal de Richelieu l'employa particulièrement à conduire les fortifications dans plusieurs villes de Picardie. La reine-mère, Anne d'Autriche, le choisit ensuite pour achever l'église du *Val-de-Grâce* à Paris. Le Muet a composé quelques ouvrages sur l'architecture: 1° *Les cinq ordres d'architecture dont se sont servis les anciens*, 1771, in-8°; 2° les *Règles des cinq ordres d'architecture de Vignole*, 1700, in-8°; 3° la *Manière de bien bâtir*, 1681, in-folio. Les gens de l'art font cas de ces livres.

MUETTE (*Muta* ou *Tacita*), déesse du silence, et fille du fleuve Almon. Jupiter lui fit couper la langue et la fit conduire aux enfers, parce qu'elle avait

découvert à Junon son commerce avec la nymphe Juterne. Mercure, touché de sa beauté, l'épousa, et en eut deux enfants nommés *Lares*, auxquels on sacrifiait comme à des génies familiers.

MUGNOS, en espagnol MUNOZ (Gilles), docteur en droit canon, et chanoine de Barcelone, succéda à l'antipape Benoît XIII en 1424, élu par les deux seuls cardinaux qui reconnaissaient ce fantôme de pontife, et se fit nommer *Clément VIII*; mais il se soumit volontiers, en 1429, au pape Martin V. Ce pontife, entre les mains duquel il abdiqua sa dignité, lui donna en dédommagement l'évêché de Majorque. Cette abdication de Mugnos mit fin au grand schisme d'Occident, qui, depuis que Clément VII fut élu à Fondi en 1378, avait si cruellement ravagé l'Eglise pendant 51 ans.— Il y a eu dans le XVII^e siècle un Philadelphe MUGNOS, auteur d'un *Théâtre généalogique des familles nobles de Sicile*. Cet ouvrage en italien parut à Palerme, 1647, 1655 et 1670, 2 vol. in-fol., avec fig. Nous avons de lui d'autres productions, moins connues que celle que nous venons de citer.

MUIS, ou MAROTTE (Siméon de), d'Orléans, professeur en hébreu au Collége royal à Paris pendant 30 ans, connaissait parfaitement les langues orientales. Il mourut en 1644, chanoine et archidiacre de Soissons, avec la réputation d'un des plus célèbres interprètes de l'Ecriture. On a de lui un *Commentaire* sur les Psaumes, en latin, Paris, 1650, in-fol.; il est littéral et historique. C'est un des meilleurs que nous ayons sur ce livre de la Bible. M. Paquot en a donné une édition fort exacte, Louvain, 1770, 2 vol in-4°. Il y a trois Versions latines des Psaumes : celle de saint Jérôme, la Vulgate telle qu'elle se trouve dans nos Bibles, et la Vulgate réformée sur le texte hébreu, avec les *Scolies* de Bossuet. Tout cela est si bien arrangé, qu'il n'y a point de confusion malgré la diversité des objets. On trouve dans ce même volume ses *Varia sacra* : l'auteur y explique les passages les plus difficiles de l'ancien Testament, depuis la Genèse jusqu'au livre des Juges. Sa dispute avec le P. Morin, oratorien, contre lequel il a fait des efforts assez inutiles et peu heureux pour établir l'authenticité du texte hébreu, l'empêcha de continuer son travail sur tous les livres de l'Écriture sainte. Son style est pur, net, facile.

MULLER (Jean), nommé aussi KOENIGSBERG ou *Regiomontanus*, célèbre mathématicien, né à Kœningshoven dans la Franconie, en 1436, enseigna à Vienne avec réputation. Appelé à Rome par le cardinal Bessarion et par le désir d'apprendre la langue grecque, il s'y fit des admirateurs et quelques ennemis. [Matthias Corvin, roi de Hongrie, l'appela à Vienne pour examiner les manuscrits grecs enlevés à la prise de Constantinople et d'Athènes. ] De retour en Allemagne, il fut élevé à l'évêché de Ratisbonne par Sixte IV, qui le fit venir de nouveau à Rome pour y travailler à la réforme du Calendrier. (*Voyez* GRÉGOIRE XIII.) On croit qu'il y mourut en 1476, à 41 ans. Muller avait relevé plusieurs fautes dans les traductions latines de George de

Trébisonde. Les fils de ce traducteur l'assassinèrent, dit-on, dans ce second voyage, pour venger l'honneur de leur père. D'autres assurent qu'il mourut de la peste. Quoi qu'il en soit, il se fit un grand nom en publiant l'Abrégé de l'*Almageste* de Ptolémée, que Purbach, son maître en astronomie, avait commencé, et par un *Calendrier* ou des *Ephémérides* qu'il donna pour trente années. [Ce livre se répandit dans presque toute l'Europe; il fut d'abord imprimé à Bude; chaque exemplaire coûtait 12 écus d'or, et l'ouvrage obtint à l'auteur 1,200 écus d'or de la part du roi Matthias. ] On regarde Muller comme le premier qui ait observé le cours des comètes d'une manière astronomique : il fit sur celle de 1472 des observations qui décèlent un esprit juste et appliqué. Il n'est point l'auteur de la *Chiromance et physionomie*, publiée sous son nom en latin, et traduite en français, Lyon, 1549, in-8°; mais on a de lui plusieurs autres ouvrages, Venise 1498, in-8°, dont Gassendi faisait beaucoup de cas. Ce philosophe a écrit sa *Vie*. On lui attribue une prophétie qui, dans ces dernières années, a fait beaucoup de bruit. On prétend l'avoir trouvée dans son tombeau à Liska en Hongrie conçue en ces quatre distiques :

Post mille expletos a partu Virginis annos,
Et septingentos rursus abire datos,
Octuagesimus octavus mirabilis annus
Ingruet, et secum tristia fata feret.
Si non hoc anno totus malus occidet orbis,
Si non in nihilum terra fretumque ruet,
Cuncta tamen mundi sursum ibunt atque deorsum
Imperia, et luctus undique grandis erit.

On a beaucoup disputé sur cette prophétie, qu'on avait déjà tâché, en changeant quelques mots, d'appliquer à l'an 88 des siècles précédents (voyez le *Journ. hist. et litt.*, 15 oct. 1787, p. 283); mais l'an 88 de celui-ci étant vraiment l'époque où de grands événements se sont développés, et où la France en particulier préparait les causes qui ont produit l'année suivante l'affreuse révolution, où le *malus orbis* enfin s'est montré partout; on crut voir dans les rapports de l'annonce avec les faits une justesse remarquable, sans croire néanmoins que l'astronomie ou l'astrologie conduise à ces sortes de prédictions (*ibid.*, 1er février 1792, p. 234). Quoi qu'il en soit, si le tombeau de Muller avec sa prédiction a été trouvé en Hongrie, il n'est donc pas mort à Rome, comme on le croit communément. Il est vrai, comme nous venons de le dire, qu'on ne sait rien de précis sur le lieu, le genre et la date de sa mort. [Muller publia dix-sept ouvrages, tous relatifs à la géométrie, les mathématiques et l'astronomie, et a laissé des *Tables* fort estimées sur cette dernière science. ]

MULLER (André), né vers 1630, à Griffenhagen dans la Poméranie, se rendit habile dans les langues orientales et dans la littérature chinoise. Walton l'appela en Angleterre pour travailler à sa *Polyglotte*. Muller s'y trouvait lors de la mort de Cromwel et de la restauration de Charles II. Il avait promis une clef de la langue chinoise (*Clavis sinica*), par laquelle une femme serait en état de la lire en un an ; mais il brûla, dans un accès de folie, ou plutôt de sagesse, l'ouvrage où il donnait ce secret chimérique. Il mourut en 1694, après avoir publié plusieurs ouvrages. [On cite parmi ces ouvrages *Opuscula nonnulla orientalia*,

Francfort, 1695, in-4°. C'est un recueil de divers écrits que Muller avait publiés séparement.]

MULLER (Henri), professeur de théologie à Hambourg, puis surintendant des Églises de Lubeck sa patrie, a donné une *Histoire de Bérenger*, en latin, où l'on retrouve les préjugés de sa communion, et d'autres ouvrages qui ne valent pas mieux. Il mourut en 1675.

MULLER (Jean-Sébastien), secrétaire du duc de Saxe-Weimar, a écrit les *Annales de la maison de Saxe, depuis* 1300 *jusqu'en* 1700, Weimar, 1700, in-fol. en allemand. Cet ouvrage contient bien des choses singulières, puisées dans les archives des ducs de Weimar. L'auteur mourut en 1708.

MULLER (Jean et Herman), excellents graveurs hollandais. Leur burin est d'une netteté et d'une fermeté admirable. Ils vivaient au commencement du XVII^e siècle.

MULLER (Christophe), né à Brixen en 1682, entra chez les jésuites à Landsberg en Bavière, en 1699, et après avoir enseigné avec réputation les belles-lettres, la philosophie et la théologie, il se dévoua entièrement aux missions. Il y passa 49 ans dans des travaux incroyables, et produisant partout des fruits merveilleux, surtout en Souabe, en Bohême, en Bavière et dans le Tyrol. Il mourut à Chiemsée en 1786, à l'âge de 84 ans, au milieu de ses occupations chéries, après avoir prêché plusieurs jours de suite devant un peuple innombrable, avec toute l'ardeur et la force du premier âge.

MULLER (Gérard-Frédéric), voyageur et historien, naquit à Herford dans le comté de Rayensberg en Westphalie, en 1705; il s'établit de bonne heure en Russie, et gagna l'estime de l'impératrice Anne, qui le fit voyager dans ses vastes états, aux frais de la couronne. L'impératrice Catherine II le nomma conseiller d'état et garde des archives à Moscou, emploi qu'il exerça pendant près de 16 ans. Il amassa durant ses voyages beaucoup de matériaux, qui lui ont servi à donner : 1° *Recueil d'histoires russes*, en 9 vol. in-8°, publié en langue russe : la première partie de cet ouvrage parut en 1732, et la dernière en 1764; 2° *Description de la Sibérie*, Pétersbourg, 1750, in-4°; 3° *Voyage et découvertes faites par les Russes*, etc., *et description du fleuve Amour*, etc., en russe et en allemand, traduits en français, Amsterdam, 1776, 2 vol. in-12; 4° *Dictionnaire géographique de l'empire de Russie*, par Phedor Polownin, corrigé et augmenté, Moscou, 1773, 1 vol. in-8°; 5° grand nombre de *Dissertations historiques* dans le Journal de l'académie des sciences de Pétersbourg, depuis 1755 jusqu'en 1765 : cet homme distingué parmi les savants du Nord, est mort à Moscou en 1783. [Muller écrivait avec une grande pureté en latin, en russe et en allemand.]

MULMANN (Jean), né à Pégau en Misnie, mort en 1613, à 40 ans, professa la théologie à Leipsick. On a de lui en latin : 1° un *Traité de la cène*; 2° un autre *de la divinité de J.-C. contre les ariens*; 3° *Disputationes de Verbo Dei scripto*; 4° *Flagellum melancholicum*; 5° un *Commentaire* sur Josué.

MULMANN (Jean), né à Leip-

sick en 1600, de parents luthériens, étudia à Cologne, où il abjura l'hérésie, et entra dans la société des jésuites en 1620. Il mourut à Hadamar en 1651, après avoir publié quelques *Traités de controverse*, propres à ramener les hérétiques au sein de l'Eglise. — Jérôme MULMANN, son frère, accourut à Cologne, dans le dessein de le ramener dans sa secte, mais, vaincu par la force des raisonnements de son aîné, il abjura lui-même ses erreurs, se fit jésuite en 1627, et mourut missionnaire à Copenhague en 1666, âgé de 60 ans. Il est aussi auteur de plusieurs *ouvrages polémiques*.

†MULOT (François-Valentin), fut du petit nombre de ceux qui, pendant la révolution, trahirent leurs serments et déshonorèrent l'habit ecclésiastique. Il naquit à Paris le 29 octobre 1749, fit de bonnes études, et entra parmi les chanoines de Saint-Victor, dont il devint bibliothécaire, après avoir reçu les degrés de docteur en théologie. Mulot cultiva les lettres avec succès, et jusqu'à une certaine époque il avait su captiver l'estime de ses confrères et de tous ceux qui le connaissaient. La révolution arriva, et il renonça aussitôt à cette estime, qui est la plus belle récompense de l'homme de bien. Il se jeta dans le parti le plus corrompu, celui des *jacobins*, et s'empressa de gagner la faveur populaire. Il eut le malheur de l'obtenir, et, dès 1789, on le vit figurer parmi les électeurs, dans les clubs, à la tête de la commune, il ne cessa de prendre à chaque époque une part très active aux troubles de la capitale depuis cette année jusqu'en 1791. Lorsque Mesdames, tantes de Louis XVI, résolurent, en février 1791, de sortir de France, Mulot, qui était alors vice-président du corps municipal, s'opposa à leur départ, et tâcha par tous les moyens possibles de les retenir à Paris. Cependant le roi, mal conseillé, le nomma au mois de mars conseiller à Uzès, et en juin commissaire médiateur dans le Comtat, où il désarma, au moins par imprudence, les habitants, et les livra ainsi à la fureur de leurs ennemis. Le fameux Jourdan *Coupe-tête*, trop connu dans le comtat Venaissin par ses brigandages, déclara qu'il n'avait massacré, brûlé, que par ordre de Mulot et de ses collègues. Dénoncé par les parents des nombreuses victimes qui périrent à cette occasion, il fut mandé à la barre de l'assemblée le 19 novembre, et parvint à se justifier. Nous aimons à croire qu'il était plus coupable par faiblesse que par cruauté. L'assemblée, qui ne montra jamais d'empressement à punir les crimes les plus affreux, l'admit dans cette même séance parmi ses membres. Mulot avait été nommé deux mois auparavant député à l'assemblée législative pour le département de Paris. Il avait pu laisser des doutes sur son plus ou moins de culpabilité dans les meurtres et les ravages commis dans le Comtat; mais il n'en laissa aucun sur ses principes irréligieux; et on l'entendit, le 5 avril 1792, presser l'assemblée de proscrire les costumes ecclésiastiques, et dit entre autres choses: « Qu'il fallait » ôter aux religieuses le voile qui » leur couvrait les yeux; » expression qui lui attira beaucoup d'applaudissements, surtout de la part des tribunes. A la clôture

des sessions, Mulot sembla disparaître de la scène politique. Il conserva cependant ses liaisons avec les jacobins, et vécut parmi eux pendant le règne de la terreur. Après avoir comparé sa vie passée avec celle qu'il menait depuis plusieurs années, il aura peut-être senti quelques remords. Il passa en Allemagne vers la fin de 1797, se fixa à Mayence, où il fut connu comme professeur de belles-lettres. En des temps moins orageux, il revint à Paris, et fut reçu membre du Lycée des arts, et de la société des sciences, lettres et arts. En 1801, il concourut au prix proposé par l'institut sur les funérailles et sur la manière de rendre les sépultures plus décentes : le prix fut partagé entre lui et Amaury-Duval. Ses principaux ouvrages sont, 1° *Essais de Sermons prêchés à l'Hôtel-Dieu de Paris*, 1781, in-12. Ils sont bien écrits, mais ils manquent de cette onction salutaire qui constitue le principal mérite de l'orateur chrétien; 1° *Requête des vieux auteurs de la bibliothèque de Saint-Victor à M. de Marbœuf, évêque d'Autun*, en vers, 1784, 1 vol. in-8°; 3° *Premier volume de la collection des fabulistes*, avec un discours sur les fables, et la traduction des fables de *Lockmann*, Paris, 1785. Cette collection n'a pas été suivie. 4° Le *Muséum de Florence*, gravé par David, avec des explications françaises, *ibid.*, 1788 et suivantes, 6 vol. in-4°; 5° *Almanach des sans-culottes*, Paris, 1794, que l'auteur dit avoir fait pour rappeler les jacobins aux principes de la société ; 6° *Vues d'un citoyen sur les sépultures*, Paris, 1797, in-8°, qu'il reproduisit avec des corrections lorsqu'il concourut au prix proposé par l'institut; 7° des *Notices biographiques sur plusieurs historiens;* 8° *Essai de Poésies légères*, Mayence, 1799, in-8°. On a encore de lui une traduction des *Amours de Daphnis et Chloé*, bien inférieure à celle d'Amyot, et un grand nombre d'*hymnes* et discours pour les fêtes républicaines. Mulot mourut à Paris le 3 juin 1811.

MUMMIUS (Lucius), consul romain, soumit toute l'Achaïe, qui s'était liguée contre Rome, et remplaça Metellus dans le commandement de l'armée. Il prit et brûla la ville de Corinthe l'an 146 avant J.-C. [Il enleva les tableaux, les statues, les meubles les plus précieux de Corinthe, et fit ensuite mettre le feu à la ville, qui fut réduite en cendre. On suppose que les métaux fondus dans cet incendie, venant à se mêler, en formèrent un nouveau connu sous le nom d'*airain de Corinthe*. Cette ville périt la même année que Carthage fut détruite.] Mummius obtint, avec l'honneur du triomphe, le surnom d'*Achaïque*. Ses succès ne l'empêchèrent pas d'encourir la disgrâce de ses concitoyens. Il mourut en exil à Délos.

MUMMOL (Eunius), fils de Péonius, comte d'Auxerre, obtint, l'an 561, de Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, l'office de ce comté à la place de son père. Il mérita, par la supériorité de ses talents, d'être créé patrice dans la Bourgogne, c'est-à-dire généralissime des troupes de ce royaume. Il prouva qu'il était digne de cette place éminente, par la défaite des Lombards et des Saxons, qu'il chassa de Bourgogne, après les avoir battus à plusieurs reprises. Il recouvra

la Touraine et le Poitou sur Chilpéric, roi de Soissons, qui les avait enlevés l'an 576 à Sigebert II de ce nom. Ces deux princes étaient frères de Gontran. Mummol effaça depuis le souvenir de ses services par la plus noire ingratitude. L'an 585, il entreprit de mettre sur le trône, à la place de son bienfaiteur, un aventurier nommé Gombaud, qui se disait le frère de Gontran, et le fit reconnaître roi à Brive en Limousin. Le roi de Bourgogne, indigné contre cet ingrat, assembla promptement une armée, et vint l'assiéger dans Comminges, où il s'était enfermé. Mummol se défendit avec assez de courage pendant quinze jours; mais se voyant à la veille d'être pris, il livra Gombaud, et le lendemain se fit tuer les armes à la main, de peur de tomber en la puissance de son souverain.

MUNCER (Thomas), l'un des plus fameux disciples de Luther, était de Zwickau dans la Misnie. Après avoir répandu dans la Saxe les erreurs de son maître, il les quitta pour d'autres, par une inconstance naturelle à tous ceux qui ont secoué le joug de l'Eglise (*voyez* Servet), et se fit chef des anabaptistes et des enthousiastes. Uni avec Storck, il courut d'église en église, abattit les images, et détruisit tout les restes du culte catholique que Luther avait laissés subsister. Il joignait l'artifice à la violence. Quand il entrait dans une ville ou une bourgade, il prenait l'air d'un prophète, feignait des visions, et racontait avec enthousiasme les secrets que le Saint-Esprit lui avait révélés. Il prêchait également contre le pape et contre Luther, son premier maître; celui-ci avait introduit, disait-il, un relâchement contraire à l'Evangile; l'autre avait accablé les consciences sous une foule de pratiques, au moins inutiles. Dieu l'avait envoyé, si on l'en croyait, pour abolir la religion trop sévère du pontife romain, et la société licencieuse du patriarche des luthériens. Luther ne voulait point qu'on examinât la doctrine de ce nouveau docteur, mais il ordonnait qu'on lui demandât qui lui avait donné la charge d'enseigner? S'il répond que c'est Dieu, poursuivait-il, qu'il le prouve par un miracle manifeste, car c'est par de tels signes que Dieu se déclare quand il veut changer quelque chose dans la forme ordinaire de la mission : question qui devait étrangement embarrasser Luther lui-même, à qui on n'a pas cessé de la faire, et qui n'y a jamais répondu. Muncer trouva une multitude d'esprits faibles et d'imaginations déréglées, qui saisirent avidement ses principes. Il se retira à Mulhausen, où il fit créer un nouveau sénat et abolir l'ancien, parce qu'il s'opposait aux délires de son esprit. Il ne songea plus à opposer à Luther une secte de controversistes; il aspira à fonder dans le sein de l'Allemagne une nouvelle monarchie. « Nous sommes tous frères, disait-il en parlant à la populace assemblée, et nous n'avons qu'un commun père dans Adam. D'où vient donc cette différence de rangs et de biens, que la tyrannie a introduite entre nous et les grands du monde? Pourquoi gémirons-nous dans la pauvreté, tandis qu'ils nagent dans les délices? » Maximes que la soi-disant assemblée nationale adopta et pratiqua en 1789 et les années sui-

vantes. Il écrivit aux villes et aux souverains, que la fin de l'oppression des peuples et de la tyrannie des forts était arrivée; que Dieu lui avait ordonné d'exterminer tous le tyrans, et d'établir sur les peuples des gens de biens. Par ses lettres et par ses apôtres, il se vit bientôt à la tête de 40,000 hommes. Les cruautés exercées en France et en Angleterre par les fanatiques des nouvelles sectes se renouvelèrent en Allemagne, et furent plus violentes. Ces hordes de bêtes féroces, en prêchant l'égalité et la réforme, ravagèrent tout sur leur passage. Le landgrave de Hesse et plusieurs seigneurs levèrent des troupes et attaquèrent Muncer. Cet imposteur harangua ses enthousiastes, et leur promit une entière victoire. « Tout doit » céder, dit-il, au commande- » ment de l'Eternel, qui m'a » mis à votre tête. En vain l'ar- » tillerie de l'ennemi tonnera » contre nous; je recevrai tous » les boulets dans la manche de » ma robe, et seule elle sera un » rempart impénétrable à l'enne- » mi. » Malgré ses promesses, son armée fut défaite, et plus de 7,000 anabaptistes périrent dans cette déroute. Muncer fut obligé de prendre la fuite. Il se retira à Franckenhausen, où le valet d'un officier ayant saisi sa bourse, y trouva une lettre qui découvrait cet imposteur. On le traduisit à Mulhausen, où il périt sur l'échafaud en 1525. La mort de ce misérable n'anéantit pas l'anabaptisme en Allemagne. Il s'y entretint et même s'y accrut; mais il ne formait plus un parti redoutable. Les anabaptistes étaient également odieux aux catholiques et aux protestants, et dès qu'on en prenait quelqu'un, il était puni comme un voleur de grand chemin. Cette secte abominable, plus féroce et plus sanguinaire que toutes les autres, prouve aussi d'une manière plus sensible combien il est dangereux de laisser germer de nouvelles hérésies, qui infailliblement en produisent d'autres, et portent le désordre dans la société comme dans la religion, bravant toute sorte d'autorité après avoir méprisé celle de l'Eglise. On ne s'attendait pas à voir renouveler ces scènes affreuses par les philosophes du XVIII^e^ siècle; mais ceux qui connaissaient à fond cette nouvelle secte de fanatiques, n'ont cessé de les annoncer, et leur prédiction n'a été que trop vérifiée.

MUNCKER (Thomas), littérateur allemand du XVII^e^ siècle, occupa différentes chaires, et donna plusieurs ouvrages de belles-lettres. Le principal et le plus estimé est son édition des *Mitographi latini*, avec de bons Commentaires, Amsterdam, 1681, 2 vol. in-8°, réimprimée à Leyde en 1742, 2 tom. in-4°. Ses *Notes sur Hygin*, *cum notis variorum*, Hambourg, 1674, in-8°, sont pleines d'érudition.

MUNDINUS, ou plutôt MUNDINI, célèbre anatomiste, était de Florence, et non de Milan, comme l'ont écrit quelques biographes. Il mourut à Bologne en Italie, l'an 1318. C'est un des premiers qui aient tenté de perfectionner l'anatomie; mais ses efforts furent faibles. Il donna un *Corps* de cette science, imprimé à Paris en 1478, in-fol.; Lyon, 1528, in-8°; et à Marpurg, en 1541, in-4°. Comme il disséquait lui-même, on y rencontre quelques observations

nouvelles et quelques découvertes qui lui appartenaient, particulièrement sur la matrice.

MUNNICH (Burchard-Christophe, comte de), fils d'un officier danois, naquit dans le comté d'Oldembourg en 1683. [Munnich vint en France, mais il la quitta bientôt, la guerre étant déclarée entre cette puissance et l'Allemagne.] Il entra en 1700 en qualité de capitaine d'infanterie au service de Hesse, fit pendant la guerre de la succession toutes les campagnes d'Italie et de Flandre, sous le prince Eugène, fut fait prisonnier à l'affaire de Denain, et conduit à Cambrai, où il connut l'illustre Fénelon, archevêque de cette ville, pour lequel il conserva toujours une grande vénération. [Ce vertueux prélat méritait la bienveillance et l'admiration de tous les prisonniers, par la charité vraiment évangélique avec laquelle il les traitait.] La paix ayant été faite en 1713, il passa au service de Pologne, et fut fait général-major des gardes du roi; mais le comte Flemming lui ayant suscité des désagréments, Munnich quitta ce service pour se rendre en Russie. Il s'y concilia d'abord les bonnes grâces de Pierre I^er^, devint favori de la czarine Anne, et eut part à tous les événements de son règne. [Munich termina sous ce règne le grand canal de Ladoga, qu'il avait entrepris sous Pierre I^er^.] Fait général de ses armées, il remporta de grands avantages sur les Tartares de la Crimée; battit les Turcs, l'an 1739, près de Choczim; prit cette ville et celle de Jassi, capitale de la Moldavie. Il devint premier ministre du czar Iwan VI. [Ce fut Munnich qui fit reléguer en Sibérie Biren, favori de la princesse Elisabeth, et qui l'avait été de la czarine Anne.] Mais peu de temps après il fut disgracié et accusé d'avoir abusé de sa place pour satisfaire son ambition et ses ressentiments. L'impératrice lui fit faire son procès; il fut condamné, en 1742, à perdre la tête avec le comte Ostermann. [Ils étaient accusés d'avoir conspiré contre Elisabeth. Le premier fut exécuté, et Munnich avait déjà la tête sur le fatal billot lorsqu'on lui annonça la grâce de la vie.] On se contenta de l'envoyer en Sibérie, où il avait exilé lui-même plusieurs victimes de son pouvoir. Pierre III le rappela en 1762 et le déclara feld-maréchal: après la mort de ce prince, l'impératrice Catherine II le nomma directeur général des ports de la mer Baltique. Il mourut le 8 octobre 1767, âgé de 84 ans. « Le » comte de Munnich, dit le général Manstein, était un vrai con» traste de bonnes et de mauvai» ses qualités. Poli, grossier, » humain, emporté tour-à-tour, » rien ne lui était plus facile que » de gagner les cœurs de ceux » qui avaient affaire avec lui; » mais souvent un instant après » il les traitait d'une manière si » dure, qu'ils étaient forcés, » pour ainsi dire, de le haïr. » Dans certaines occasions, il » était d'une générosité extrême, » dans d'autres, d'une avarice » sordide. L'orgueil était son » vice dominant. Dévoré sans » cesse par une ambition déme» surée, il a sacrifié tout pour la » satisfaire. Un des meilleurs in» génieurs de l'Europe, il a été » aussi un des plus grands capi» taines de son siècle: souvent » téméraire dans ses entreprises, » il a toujours ignoré ce que

» c'est que l'impossible. D'une » stature haute et imposante, et » d'un tempérament robuste et » vigoureux, il semblait être né » général; jamais aucune fatigue » n'a pu le rebuter. »

MUNNICKS (Jean), né à Utrecht le 16 octobre 1652, fut nommé professeur d'anatomie, de médecine et de botanique en 1680, dans sa patrie, emploi qu'il remplit avec distinction. Il mourut le 10 juin 1711, après avoir publié plusieurs ouvrages, entre autres : 1° *Dissertatio de urinis earumdemque inspectione*, Utrecht, 1674; 2° *Chirurgica ad praxim hodiernam adornata*, Genève, 1715, in-4°. Elle a été traduite en flamand et en allemand, quoique ce ne soit qu'une compilation; 3° *De re anatomica*, Utrecht, in-4°. C'est un extrait de ce qu'on avait publié de mieux sur l'anatomie. Il est bien écrit. Municks a travaillé à la 4e et à la 5e partie de l'*Hortus malabaricus*, 1683-1685, in-fol., Thomas ALMELOVEEN, Jean CASARIUS et Gaspard COMMELIN ont eu part à cet ouvrage, qui est en 12 vol. in-fol.

† MUNOZ (Antoine), savant espagnol, né en avril 1745, à Museros, village près de Valence, étudia dans l'université d'Alcala, et ensuite à Salamanque, où il reçut le bonnet de docteur en droit et en théologie. Tout en admirant le rare génie d'Aristote, il introduisit dans la philosophie le bon goût, une logique sûre et une physique soumise au calcul et aux expériences, et non aux sophismes d'une argumentation tortueuse. La plupart des écoles de l'Espagne lui doivent une nouvelle méthode d'études propre à faire faire les plus rapides progrès. Il n'avait que 22 ans lorsqu'il composa les *Préfaces* de la rhétorique du célèbre P. Louis de Granada, et de la logique de Vernei. La vaste érudition qu'il y déploya attira sur lui l'attention des savants et celle de la cour, qui le nomma cosmographe majeur des Indes. Quelque temps après, le ministre Galvez le chargea d'écrire une *Histoire générale* des deux Amériques. Pour remplir cette grande tâche, Munoz visita pendant cinq années les sources des archives de Simancas, de Séville, Cadix, Lisbonne, etc., jusqu'alors fermées à tous les historiens qui l'avaient précédé. Il réunit 130 vol. de pièces inconnues, de lettres originales de *Colomb*, *Ximénès*, *Cortez*, *Pizarro*, etc., et enfin d'ouvrages authentiques et précieux pour l'histoire du Nouveau-Monde. Le premier volume parut en 1791. Il finissait le troisième livre du second volume lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut dans le court espace de vingt-deux heures, le 16 juin 1799, âgé de 54 ans. On a encore de lui : 1° *De recto philosophiæ recentis in theologia usu dissertatio*, Valence, 1767, in-4°; 2° *De scriptorum gentilium lectione, et prophanarum disciplinarum studiis ad christianæ pietatis normam exigendis*, Valence, 1768, 2 vol. in-8°; 3° *Institutiones philosophicæ*, Valence, 1769; 4° *Traité sur la philosophie d'Aristote et jugement sur ses sectateurs*, Valence, 1771, in-4°. Cet ouvrage porta le dernier coup au péripatétisme en Espagne : il se réfugia alors dans les colléges obscurs de quelques provinces.

MUNSTER (Sébastien), né à Ingelheim en 1489, se fit cordelier; mais ayant donné dans les

erreurs de Luther, il quitta l'habit religieux pour prendre une femme. Il se retira à Heidelberg, puis à Bâle, où il se rendit habile dans la géographie, dans les mathématiques et dans l'hébreu. Il mourut de la peste en 1552, à 63 ans. On a de lui : 1° des *Traductions* latines des livres de la Bible; 2° un *Dictionnaire* et une *Grammaire hébraïque*, in-8°; 3° une *Cosmographie*, in-fol., Bâle, 1552; 4° une mauvaise *Version* de la Logique hébraïque de Maimonides, Bâle, 1527. *Voy.* la *Bibliothèque crit.* de Richard Simon.

MUNSTER. *Voyez* NICOLAS de Munster.

MUNTICK (Henri), botaniste, né à Groningue au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, parcourut presque toute l'Europe. recherchant partout la connaissance des plus célèbres botanistes. Revenu dans sa patrie, il fit construire à ses dépens un magnifique et vaste jardin qu'il orna de plantes étrangères. Les États le gratifièrent d'une pension pour l'entretien de ce jardin, et on lui donna une chaire de botanique et de chimie à Groningue. Il mourut en 1658. On a de lui *Hortus botanicus*, Groningue, 1646, in-8°.

MUNTICK (Abraham), savant botaniste, fils du précédent, né à Groningue en 1626, succéda à son père dans la chaire de botanique et de chimie, et mourut en 1683. Il est connu par divers ouvrages. Le plus recherché a pour titre : *Phytographia curiosa*, Amsterdam, 1711, avec figures, et en 1727, in-fol. Il parut d'abord en flamand, Leyde, 1696, in-fol.; et il fut traduit en latin. C'est la description de 245 planches représentant des arbres, des fruits, des fleurs, des plantes, etc. On a encore de lui : 1° *De herba britannica*, 1681, in-4°, dont les anciens se servaient avec succès contre le scorbut. Il prétend que c'est la patience aquatique qui est la véritable *Britannique*. 2° *Aloes historia*, 1680, in-4°; 3° *La véritable culture des plantes*, Amsterdam, 1672, in-4°, en flamand. Haller lui reproche d'avoir altéré les noms des plantes, et critique les figures qu'il en a données.

MURALT (Beat Louis de), né en Suisse, parcourut une partie de l'Europe, et la parcourut avec fruit. On a de lui un Recueil de *Lettres sur les Français et sur les Anglais*, 2 vol., in-12, 1726. Elles eurent beaucoup de succès. Quoique tout n'y soit point exact, il y a d'assez bonnes choses, qui prouvent que, du temps de l'auteur, les voyages n'étaient point encore devenus un moyen général de séduction et un titre pour s'ériger en pédagogue de vices et d'erreurs. On a encore de lui quelques ouvrages, comme des *Fables*, *Lettres sur les Voyages*, *et sur l'esprit-fort*; etc. Il mourut vers l'an 1750.

MURAT. *Voyez* CASTELNAU.

† MURAT (Joachim), un de ces rois que Buonaparte, au moment de sa puissance, plaça sur plusieurs trônes de l'Europe, naquit à la Bastide près de Cahors, le 25 mars 1771. Son père, aubergiste, voulant lui donner une éducation supérieure à sa condition, l'envoya à Toulouse; mais le jeune Murat, entraîné par son goût pour la dissipation, ne répondit pas à ces soins, et revint à l'auberge de son père, qu'il quitta bientôt après pour s'enrôler dans les chasseurs des Ardennes. Ayant déserté de ce

corps, il se rendit à Paris, fut admis dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, et obtint une sous-lieutenance dans le onzième régiment de chasseurs à cheval. Les opinions exaltées qu'il manifesta au moment de la révolution lui procurèrent un avancement rapide. Dénoncé comme terroriste, après le 9 thermidor, il se trouva pendant quelque temps sans ressources, attendant qu'une nouvelle révolution vînt favoriser ses projets ambitieux. Réintégré à l'époque du 13 vendémiaire, il s'attacha à Buonaparte, et le suivit en Italie. L'intelligence et surtout une bravoure à toute épreuve qu'il déploya à l'ouverture de la campagne, le firent remarquer de son général, qui le choisit pour son aide-de-camp de confiance. Il était toujours employé dans les missions les plus dangereuses, et le courage avec lequel il s'en acquittait augmentait tous les jours sa gloire et l'estime que Buonaparte avait pour lui. Sa brillante conduite à Mondovi lui valut la nomination de général de brigade, et il continua à se distinguer parmi les plus braves aux passages du Tagliamento et du Bisonto, où il reçut plusieurs blessures. Lorsque l'expédition d'Egypte fut résolue, Murat déclara qu'il ne voulait pas quitter Buonaparte. Il montra pendant le cours de cette expédition la même intelligence et la même bravoure, surtout au mont Tabor, où, par des charges brillantes, il acheva la dispersion de l'armée turque, ce qui lui valut le grade de général de division. Revenu en France avec Buonaparte, il le servit efficacement à Saint-Cloud, en dispersant, à la tête de soixante grenadiers, le conseil des Cinq-Cents. Buonaparte, pour reconnaître ce bienfait, lui donna sa sœur Caroline en mariage, et le porta bientôt aux places les plus éminentes. Il commandait l'avant-garde de l'armée de réserve, dans la campagne d'Italie; il entra le premier à Milan, occupa Plaisance et dirigea les charges de la cavalerie à la bataille de Marengo. Il commanda ensuite l'armée d'observation, et gouverna pendant quelque temps la république Cisalpine, en qualité de général. Nommé en janvier 1804, gouverneur de Paris, avec le grade de général en chef, il servit aveuglément son maître dans les ordres les plus despotiques, et souilla la gloire qu'il avait acquise par sa bravoure et ses talents, en présidant à l'assassinat du malheureux duc d'Enghien. Nommé successivement maréchal d'empire, prince et grand-amiral, il eut sous ses ordres, à la reprise des hostilités, un corps considérable de cavalerie, avec lequel il poursuivit sans relâche les Autrichiens commandés par l'archiduc Ferdinand, et força le corps entier du général Werneck à mettre bas les armes. Il fut un des premiers sur la route de Vienne, et entra dans cette capitale le 11 novembre. Il marcha ensuite contre les Russes, en Moravie, les battit à Hollabrunn, et força l'armée du général Kutusof à capituler. Il commandait la cavalerie à la bataille d'Austerlitz, et ce fut à son courage et à ses brillantes charges qu'on dut en grande partie le succès de cette mémorable journée. C'est après cette campagne qu'il fut investi du grand-duché de Berg. Dans la guerre

de Prusse, il continua à se distinguer, particulièrement à la bataille d'Iéna, et ensuite à celles d'Eylau et de Friedland, où il commanda toujours la cavalerie. L'année suivante il entra en Espagne à la tête d'une armée nombreuse. Les Espagnols, qui ne voyaient pas l'abîme qu'on creusait sous leurs pas, reçurent les Français comme des frères; mais lorsqu'ils s'aperçurent les ruses et même les menaces que Murat employait pour forcer la famille royale à se rendre à Bayonne et la livrer à son maître, indigné de cette basse trahison, le peuple de Madrid se souleva contre ses oppresseurs, et Murat ordonna froidement de tirer à mitraille contre ce même peuple qui l'avait reçu avec tant d'affection. Le carnage fut affreux, et ne cessa que par les instances réitérées de Charles IV auprès de Murat, et celles des principaux habitants de Madrid auprès du peuple, à qui cette cruauté avait inspiré la plus profonde indignation. Murat avait porté ses vues sur le trône d'Espagne; déçu dans son espoir, il osa s'en plaindre à Buonaparte, qui, sur les sollicitations de sa sœur Caroline, lui donna à la place le royaume de Naples. Ce fut le 1er août 1808, qu'il fut proclamé roi des Deux-Siciles, sous le nom de Joachim-Napoléon. Joseph Buonaparte, qui l'avait précédé sur ce trône, s'était rendu méprisable aux Napolitains, ainsi la comparaison ne pouvait être qu'à son avantage. Son air martial, le faste et la magnificence qu'il aimait à déployer plurent aux habitants, qu'il acheva de gagner par sa condescendance pour les préjugés populaires, la modération et la bonne administration qu'il établit dans tout le royaume. Il régnait paisiblement depuis quatre ans, lorsque la gigantesque expédition de Russie le rappela sous les drapeaux de l'armée française. Chargé du commandement de la cavalerie, il eut une part brillante à toutes les opérations qui précédèrent la prise de Moscou; mais au moment de la désastrueuse retraite que Buonaparte l'avait chargé de diriger, il sembla avoir perdu toute son énergie. Arrivé à Wilna, il abandonna l'armée, et prit la route de Naples, pour essayer de préserver son trône de la ruine qui menaçait déjà la puissance de son beau-frère, et il se rapprocha de la cour d'Autriche. Mais les succès qui ouvrirent la campagne de 1813, arrêtèrent ses démarches; il rejoignit l'armée, et reparut, quoique avec moins d'éclat, aux batailles de Dresde et de Leipsick. Après les malheurs de cette dernière journée, il revint encore à Naples, et, sûr de l'invasion qui se préparait contre la France, il oublia qu'il devait son trône à Buonaparte, et se ligua avec ses ennemis pour le renverser. Il marcha d'abord contre l'armée française commandée par le vice-roi Beauharnais; mais, apprenant ensuite, avec autant d'étonnement que de crainte, les succès inattendus de Napoléon, dans les plaines de la Champagne, il contraria, par son inactivité ou d'adroites manœuvres, les projets des alliés. Cette duplicité n'échappa pas aux généraux alliés, qui s'aperçurent bientôt que Murat voulait s'emparer de l'Italie, et se ranger du côté du plus fort. Cependant la puissance de Buonaparte s'écroula, et les usurpa-

teurs furent forcés de céder leurs trônes aux maîtres légitimes. Murat espérait conserver la couronne de Naples, qui lui avait été garantie par l'Autriche; mais toutes les branches de la maison de Bourbon s'opposaient, au congrès de Vienne, à ce qu'on le reconnût. Sur ces entrefaites, Buonaparte rentra en France, et Murat ne vit cette fois d'autre espoir de conserver la puissance, qu'en s'unissant intimement au sort de Napoléon. Il commença les hostilités contre les Autrichiens, et obtint d'abord quelques avantages, mais qui furent suivis presque aussitôt des plus grands revers. Il s'embarqua alors sur une frêle barque avec quelques officiers de son état-major, et se rendit en France, où Buonaparte lui défendit de paraître à Paris, pour empêcher que le public ne vît dans sa défaite un funeste présage. Il conservait cependant quelque espoir, mais qui fut entièrement détruit par le résultat de la bataille de Waterloo. Ne voyant alors aucune sûreté pour lui au milieu des royalistes du Midi, il erra quelque temps aux environs de Toulon; il passa en Corse, où des conseils peu sincères et peut-être perfides, lui firent tenter, à la tête de 250 hommes, une expédition en Calabre. Il croyait réussir avec la même facilité qu'avait eue Buonaparte, lors de sa rentrée dans Paris. Mais le vent dispersa sa flottille, et il aborda sur la plage de Pizzo, le 8 octobre 1815, avec une trentaine d'hommes. Arrêté par les paysans, il fut traduit devant une commission militaire et condamné à être fusillé le 13 du même mois. Ainsi finit celui qui, de simple soldat sorti des dernières classes de la société, s'était élevé à un rang suprême, et dont la chute fut aussi terrible que sa fortune avait été surprenante et rapide; il était alors âgé de 48 ans. Il a laissé deux enfants de sa femme, sœur de Buonaparte. On peut consulter, pour plus de renseignements : 1° *Catastrophe de Murat*, 1815, in-8°; 2° *Vie et aventures de Joachim Murat*, par M. L., 1816, 1817, in-12.

MURATORI (Louis-Antoine), né à Vignola dans le Modénois, le 21 octobre 1672, fut formé à la piété et aux lettres par des maîtres habiles. La nature avait mis en lui les dispositions les plus heureuses; l'éducation les développa avant le temps. Il fut appelé dès l'âge de 22 ans, à Milan, par le comte Charles Borromée, qui lui confia le soin du collége *Ambrosien* et de la riche bibliothèque qui y est attachée. Muratori se nourrissait des sucs les plus purs des fruits de l'antiquité et de notre temps, lorsque le duc de Modène l'appela en 1700. Ce prince le revendiqua comme son sujet, le fit son bibliothécaire, et lui donna la garde des archives de son duché. C'est dans ce double emploi que l'illustre savant passa le reste de sa vie, sans autre bénéfice que la prevôté de Sainte-Marie de Pomposa. Les amis que son mérite lui avait acquis à Milan se multiplièrent à Modène. Le cardinal Noris, les Ciampini et les Magliabecchi, les pères Mabillon et Montfaucon, bénédictins; le père Papebrock jésuite, le marquis Maffei, le cardinal Quirini, le consultèrent. Les académies se disputèrent l'honneur de lui ouvrir leurs portes : mais Muratori eut trop de bon esprit pour se

laisser engouer de ces coteries scientifiques, où le vrai mérite souffre de se voir mis en ostentation, et où les talents personnels du vrai savant sont très désagréablement mis en commun. Il fut plus sensible aux critiques de quelques théologiens qu'aux éloges exagérés des académiciens. Il s'en plaignit au pape Benoît XIV, et exposa ses sentiments de respect et de soumission. Ce pontife voulut bien le tranquilliser par une lettre qui honore la mémoire de l'un et de l'autre. Il s'élève contre ces esprits inquiets, qui tourmentent un homme d'honneur, sous prétexte qu'il ne pense pas comme eux sur des matières qui n'appartiennent ni au dogme ni à la discipline. Cette réponse rendit la sérénité à Muratori. Il faut convenir cependant que, sans le vouloir, il a donné aux ennemis de l'Eglise le moyen d'éluder ses décisions les plus solennelles, et qu'en particulier, en parlant des faits dogmatiques, il met fort à leur aise tous les hérétiques qui voudront recourir aux modifications et conditions qu'il établit à ce sujet. (*Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er avril 1790, pag. 531.) Ce savant mourut le 21 janvier 1750, à 78 ans. Ses connaissances étaient immenses; mais par là même quelquefois défectueuses, surtout dans le résultat qu'il en formait: le jugement chez les hommes extraordinairement érudits, égale rarement la mémoire. Jurisprudence, philosophie, théologie, poésie, recherches de l'antiquité, histoire moderne, etc., il avait tout embrassé; mais les bornes de l'esprit humain ont souvent contrarié ses efforts: 46 vol. in-fol., 34 in-4°, 13 in-8°, plusieurs in-12, sont le résultat du compte de ses nombreux ouvrages. Les principaux sont: 1° *Anecdota quæ ex Ambrosianæ Bibliothecæ codicibus nunc primum eruit, notis et disquisitionibus auget Ludovicus-Antonius Muratorius*, Milan, 2 vol. in-4°, le 1er en 1697, le 2e en 1698: ouvrage estimé, qu'on ne trouve pas facilement; 2° *Prolegomena in Lescii Cronderm elucidationem doctrinæ augustinianæ, contra Jansenium*, Cologne, 1705, in-4°; 3° *Anecdota græca, quæ ex manuscriptis codicibus nunc primum eruit, latio donat, notis et disquisitionibus auget Ludovicus-Antonius Muratorius*, in-4°, Padoue, en 3 vol.; le 1er en 1709, le 2e en 1710, le 3e en 1713; 4° *Lamindi Pritanii de ingeniorum moderatione in religionis negotio, ubi quæ jura, quæ fræna sint homini christiano in inquirenda et tradenda veritate ostenditur, et sanctus Augustinus vindicatur a multiplici censura Joannis Phereponi* (ce *Phereponus* est le fameux *Jean Le Clerc*). Cet ouvrage, plein d'excellentes observations, suivit de près le précédent: il fut imprimé in-4°, à Paris, en 1714, et réimprimé en 1715 à Cologne; en 1741 à Venise, à Vérone et à Francfort. 5° *Rerum italicarum scriptores, ab anno æræ christianæ quingentesimo, ad millesimum quingentesimum*, en 27 vol. in-folio, dont le 1er parut en 1723, et le dernier en 1738. Plusieurs seigneurs contribuèrent généreusement à l'impression de cet ouvrage immense. Seize d'entre eux donnèrent chacun 4000 écus. 6° *Antiquitates italicæ medii ævi, sive Dissertationes de moribus italici populi, ab inclinatione romani imperii, usque ad annum*

1560, 6 vol. in-fol., qui parurent depuis 1738 jusqu'en 1743. Les savants ont trouvé beaucoup de fautes et de méprises dans ce recueil. On en a relevé plusieurs dans les journaux. 7° *De paradiso, regnique cœlestis gloria, non expectata corporum resurrectione, justis a Deo collata*, Vérone, 1738, in-4°; avec le traité de saint Cyprien, *De mortalitate*. C'est une réfutation de l'ouvrage de Thomas Burnet, intitulé : *De statu mortuorum*. 8° *Novus thesaurus veterum inscriptionum, in præcipuis earumdem collectionibus hactenus prætermissarum*, Milan, 6 vol. in-fol., depuis 1739 jusqu'en 1743. Il y a eu différentes critiques de ce recueil, auxquelles Muratori n'a point répondu; 9° *Annali d'Italia, dal principio dell'era volgare fino all'anno* 1500, en 12 vol. in-4°, imprimés à Venise, sous le titre de Milan; 10° *Liturgia romana vetus*, Venise, 1748, 2 vol. 11° *Généalogie historique de la maison de Modène*, 2 vol. in-fol., Modène; le premier en 1717, le 2e en 1740; 12° *Della perfetta poesia italiana*, Modène, 1706, 2 vol. in-4°, et Venise, 1724; 13° *Le Rime del Petrarca*, Modène 1711, in-4°, avec des observations très judicieuses et vainement attaquées par les zélés partisans de Pétrarque; 14° *Del governo della peste, et delle maniere di guardarsene*, Modène, 1713, in-8°. Ce traité sur la peste a été réimprimé au même lieu en 1721, avec la Relation de la peste de Marseille, des observations et des additions. 15° La *Vie de Sigonius*, à la tête des ouvrages de cet auteur, de l'édition de Milan; 16° celle de *François Torti*, à la tête des Œuvres de ce savant médecin italien; et plusieurs autres *Vies* particulières; 17° un *Panégyrique de Louis XIV*; 18° des *Lettres*; 19° des *Dissertations*; 20° des *Poésies italiennes*; 21° un *Traité du bonheur public*, traduit en français, Paris, 1772, 2 vol. in-12; 22° *Christianesimo felice nelle missioni del Paraguai*, in-4°, tableau aussi intéressant qu'édifiant des nouvelles chrétientés du Paraguay, dont Montesquieu, Buffon, Haller, ont fait de si grands éloges, et dont ils ont parlé comme d'un fruit merveilleux de la religion, inaccessible aux efforts de la philosophie. Il a été traduit en français; 23° *Vita del P. Paolo Segneri*, Modène, in-8°; 24° *Della regolata devozione de' cristiani*, traduit en allemand, en français, et en latin; 25° *Antonii Campanæ de superstitione vitanda, adversus votum sanguinarium pro immaculata Deiparæ conceptione*, in-8° : ouvrage qui a aussi paru sous le nom de *Lampridius*. Il y combat le vœu de défendre jusqu'à la mort l'immaculée conception de la Vierge; vœu qui est effectivement blâmable, puisqu'il égale une pieuse opinion aux dogmes de la foi. Muratori a laissé encore quelques ouvrages manuscrits, entre autres un abrégé de ses *Antiquités italiennes*, en italien, dont son neveu, Jean-François MURATORI, a donné quelques volumes. Le même a écrit la *Vie* de son oncle, Venise, 1756, in-4°. [Les œuvres de cet illustre savant, réimprimées plusieurs fois, ont été recueillies à Arezzo, et à Venise, 1790-1810, 48 vol. in-8°. Les journaux littéraires de presque toute l'Europe contiennent des *Notices* sur Muratori. L'abbé Goujet a donné une *Vie* de ce même savant dans le tome 7

des *Mémoires* de d'Artigni. ]

MURCIE, déesse de la paresse, chez les païens. Ses statues étaient toujours couvertes de poussière et de mousse, pour exprimer sa négligence. Son nom est dérivé du mot *Murcus* ou *Murcidus*, qui, chez les Romains, signifiait un *stupide*, un *lâche*, un *paresseux*.

MURE (Jean-Marie de la), docteur en théologie, et chanoine de Montbrison, publia en 1671 l'*Histoire ecclésiastique de Lyon*, in 4°, et celle *du Forez*, aussi in-4°. Ces deux ouvrages, pleins de recherches savantes, sont estimés. L'auteur mourut à la fin du XVII^e siècle.

MURENA (Lucius Licinius), consul romain, célèbre par sa valeur, et par l'Oraison que Cicéron prononça pour sa défense, signala son courage contre Mithridate, l'an 62 avant J.-C.

MURET (Marc-Antoine), célèbre humaniste, naquit au bourg de ce nom, près de Limoges, en 1526. Dès sa plus tendre jeunesse il acquit des connaissances qui ne sont dans les autres que le fruit de l'âge et d'une longue application. Il apprit de lui-même le grec et le latin, et fut chargé à 18 ans de faire des leçons sur *Cicéron* et sur *Térence* dans le collége d'Auch. De la province, il passa à la capitale, et ne fut pas moins applaudi. Il enseigna au collége de Sainte-Barbe avec un si grand succès, que le roi et la reine lui firent l'honneur d'aller l'entendre. La vivacité de son esprit lui fit des ennemis. Un vice abominable, dont il fut accusé, l'obligea de quitter Paris. Il se retira à Toulouse, et y essuya les mêmes accusations. Joseph Scaliger, piqué de ce qu'il lui avait fait accroire qu'une épigramme qu'il avait composée était l'ouvrage d'un poète de l'antiquité, s'en vengea en lui rappelant le danger qu'il avait couru à Toulouse d'être brûlé :

Qui rigidas flammas evaserat ante Tolosæ,
Muretus, fumos vendidit ille mihi.

Cette épigramme est un monument des honteux soupçons dont la conduite de Muret fut noircie; soupçons consignés par d'autres écrivains, jaloux peut-être de son mérite. Lambin a paru le justifier d'une manière satisfaisante. En effet, si ces accusations avaient eu quelque fondement, comment aurait-il été reçu avec transport à Rome, où il se retira, après être sorti de France, et avoir fait quelque séjour à Venise? Comment aurait-il été caressé par les cardinaux et par les papes? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il reçut dans cette capitale du monde chrétien les ordres sacrés, fut pourvu de riches bénéfices, et y professa avec un applaudissement singulier la philosophie et la théologie. [Le pape Grégoire IV, pour retenir Muret à Rome, doubla la pension de 500 écus d'or que lui avait offert Battori, roi de Pologne, qui l'appelait dans sa capitale. ] La république des lettres le perdit en 1585, à 59 ans. On lui a reproché d'avoir fait l'éloge du massacre de la Saint-Barthélemi, dans son Panégyrique de Charles IX; il l'envisageait comme l'effet d'une impérieuse nécessité, et comme le seul moyen d'arrêter les fleuves de sang que l'hérésie faisait couler en France; il se trompa, comme la suite ne le démontra que trop. Ses ouvrages ont été recueillis en partie à Vérone, en 5 vol. in-8° : le premier en 1727, le dernier en 1730. Les prin-

cipaux sont : 1° d'excellentes *Notes* sur Térence, Horace, Catulle, Tacite, Cicéron, Saluste, Aristote, Xénophon, etc ; 2° *Orationes* ; 3° *Variæ lectiones*; 4° *Poemata* ; 5° *Hymni sacri*, 1621, in-4°; 6° *Odæ*; 7° *Disputationes in lib.* 1 *Pandectarum : De origine juris, de legibus et senatusconsulto* ; *De constitutionibus principum, et de officio ejus cui mandata est jurisdictio* ; 8° *Juvenilia*, etc., Paris, 1553, in-8°, peu commun, et Leyde, 1757, avec Bèse. Tous ces ouvrages ont de la douceur, de l'élégance, un style pur, un tour facile, et respirent le goût et l'érudition. Ses poésies sont plus estimables pour le choix des expressions que pour celui des pensées ; on n'y trouve presque que des mots. Ses *Odes* ne sont point marquées au coin du génie. Point d'enthousiasme, ou s'il y en a de temps en temps quelque étincelle, on voit qu'il ne lui est pas naturel. Ses *Satires* et ses *Epigrammes* manquent de sel et de finesse ; ses *Elégies* sont insipides. Ses *Oraisons* sont d'un style nombreux, et pleines de dignité, mais plus remarquables par le langage que par les choses.

MURILLO (Barthélemi), peintre espagnol, né en 1618 à Séville, mourut dans cette ville en 1682. Son goût pour la peinture se manifesta dès son enfance. L'étude des ouvrages du Titien, de Rubens, de Moya et de Van Dyck, et celle de la nature, lui donnèrent un bon coloris. Murillo fit paraître plusieurs tableaux dans le goût de ces peintres, où l'on remarqua les talents d'un grand maître. Un coloris onctueux, un pinceau flou et agréable, des carnations d'une fraîcheur admirable, une grande intelligence du clair-obscur, une manière vraie et piquante, le font rechercher. Seulement on y désirerait plus de correction dans le dessin, plus de choix et de noblesse dans les figures. [ Murillo avait commencé par peindre des bannières, jusqu'à ce qu'ayant ramassé quelque argent, il put se fournir un petit atelier, et peindre des images et des fleurs. Il se rendit ensuite à Madrid, prit des leçons du fameux Velasquez, qui le fit employer à l'Escurial. Parmi ses nombreux tableaux, le plus célèbre est le *Mariage de sainte Catherine*, qu'on voit à Cadix dans l'église des Capucins. Le Musée du Louvre possède de ce maître cinq tableaux dont les plus remarquables sont : *Jésus-Christ sur la montagne des Oliviers, et un jeune mendiant*, etc. ]

MURIS ( Jean de ), que quelques-uns appellent MURS, docteur de Paris et célèbre mathématicien, est auteur du *Tractatus super reformatione calendarii antiqui*, qu'il composa avec Firmin de Bellavalle, par ordre du pape Clément VI. Il a composé aussi sur la musique, plusieurs livres restés en manuscrit ; le principal est : *Speculum musicæ*, divisé en sept livres, dont les cinq premiers sont théoriques : dans les deux derniers, il parle de la musique de ce temps. C'est mal à propos que quelques-uns lui attribuent des observations, où Guy Arétin l'a devancé de plus de trois siècles. Muris vivait encore en 1345, date du *Tractatus* dont nous avons parlé.

MURMELLIUS ( Jean ), de Ruremonde, professa les belles-lettres à Cologne, à Munster, à Alcmaer et à Deventer, où il mourut en 1517. Il laissa : 1° des ouvrages grammaticaux; 2° des

*Commentaires* sur le livre de la Consolation de Boèce; 3° des *Commentaires* sur quelques lettres de saint Jérôme; 4° *Eglogœ*, Munster, 1504; 5° *Elegiarum moralium lib.* v; 6° *De hymnis ecclesiasticis*; 7° *Descriptio urbis monasteriensis*, *versu saphico*, 1502. On a encore de lui des *Poëmes*, et des *Notes* sur d'anciens auteurs, in-4°.

MURRAY (Jacques, comte de), fils naturel de Jacques V, roi d'Ecosse, né vers 1531, prit les armes en 1568, contre Marie Stuart, reine d'Ecosse, sa propre sœur, après qu'elle eut été forcée d'épouser en troisièmes noces Jacques Hesburn, comte de Bothwell, un des conjurés, qu'on laissa évader, pour s'en prendre à la reine du meurtre de son mari. (*Voy.* MARIE STUART.) Cette princesse fut arrêtée par ses ordres, et dépouillée du gouvernement du royaume. On couronna ensuite Jacques VI, fils de Henri Stuart et de cette princesse, qui n'était âgé que de 13 mois. Le comte de Murray, devenu régent du royaume pendant la minorité de son neveu, but auquel avaient été dirigées toutes ses démarches, confina la reine dans le château de Lochlevin, et la traita fort cruellement; il se porta même pour son accusateur devant Elisabeth, reine d'Angleterre; mais il retourna en Ecosse, piqué de ne pouvoir faire recevoir ses allégations par le conseil : car Elisabeth, qui alors n'avait point encore formé la résolution barbare qu'elle prit depuis, lui fit dire par son ministre Cécil, « que tout ce qu'il » avait produit contre sa souve» raine ne paraissait pas suffire » pour que sa majesté prît » une opinion désavantageuse » de sa bonne sœur, et qu'ap» prenant les troubles et les dés» ordres qu'occasionait en Ecos» se l'absence de Marie, elle » jugeait convenable de ne pas » retenir cette princesse en An» gleterre, mais de la renvoyer » dans ses états. » (*Voy.* HESBURN.) [Cependant depuis cette époque Murray entretint une correspondance secrète avec Cécil et Elisabeth elle-même, correspondance dans laquelle on décida la perte de la malheureuse Marie Stuart. Au moment que cette princesse quitta la France pour venir en Ecosse, Murray voulait la livrer à sa rivale, et ce fut par un simple hasard qu'elle échappa aux vaisseaux anglais qui croisaient sur son passage, et auxquels Murray avait donné tous les renseignements pour la rencontrer en route.] Cet homme ambitieux, dur, méchant, hypocrite, fut la victime de ses violences. Se promenant à cheval par les rues de Linlithgow, l'an 1570, il fut tué d'un coup de pistolet par Jacques Hamilton, dont il avait injustement confisqué les biens, et maltraité l'épouse jusqu'à lui faire perdre la raison. Ce fut Murray qui bannit la religion romaine du royaume d'Ecosse; et il ne faut pas douter que sa haine extrême contre les catholiques n'ait eu beaucoup de part aux traitements atroces qu'il fit à la reine. Mademoiselle Kéralio, dans son *Histoire d'Elisabeth*, le peint comme un monstre, tel qu'il était en effet.

MURS. *Voyez* MURIS.

MURTOLA (Gaspard), poète italien, natif de Gênes, mort en 1624, fit un poème sous ce titre: *Della creazione del mondo*, in-12, qui fut critiqué par Marini.

Ces deux poètes écrivirent quelques sonnets satiriques, intitulés, les uns *La Murtoléide*, in-12; les autres *La Marinéide*, aussi in-12. Mais Murtola, se sentant le plus faible, chercha d'autres instruments que sa plume pour se venger; il tira un coup de pistolet sur Marini, qui fut blessé. Cette affaire aurait eu des suites fâcheuses, si Marini n'eût travaillé à obtenir la grâce de son adversaire. Outre son poème de la *Création du monde*, Murtola a fait encore d'autres vers italiens, in-12; et un poème latin, qui a pour titre : *Nutricarum, sive Neniarum libri tres*.

MUSA (Antonius), affranchi, puis médecin de l'empereur Auguste, était Grec, et frère d'Euphorbe, médecin de Juba roi de Mauritanie. Il guérit Auguste d'une maladie très dangereuse; mais son art échoua contre celle qui enleva le jeune Marcellus. On lui attribue deux petits traités : *De herba betonica*, et *De tuenda valetudine*, avec les *Medici antiqui*, Venise, 1547, in-fol. Le sénat romain lui fit élever une statue d'airain, que l'on plaça à côté de celle d'Esculape. Auguste lui permit de porter un anneau d'or, et l'exempta de tout impôt; privilége qui passa à ceux de sa profession. Horace parle de Musa et des bains d'eau froide que ce célèbre médecin lui faisait prendre au plus fort de l'hiver. Après sa mort, on se dégoûta de ce remède. Charmis, médecin marseillais, le renouvela sous Vespasien; et alors on vit dans les lacs et les rivières des vieillards tremblotants au milieu des glaces. Comme tout est mode, même la médecine, celle-là passa bientôt, et ce n'est que de nos jours qu'elle a été ressuscitée.

MUSA. *Voyez* MOYSE.

MUSCHENBROECK (Pierre de), né à Leyde en 1692, mort dans cette ville en 1761, fut reçu docteur de médecine en 1715; mais les sciences exactes l'occupèrent principalement. Après avoir fait un voyage à Londres, où il vit Newton, et où il consulta Desaguliers, il revint en Hollande et y obtint bientôt des places. L'université d'Utrecht était depuis long-temps célèbre pour l'étude du droit; Muschenbroëch y ayant été nommé professeur de physique et de mathématiques, la rendit fameuse encore par ces sciences, qu'il y enseigna avec une grande réputation. Leyde le rappela bientôt pour y professer les mêmes sciences, et il redoubla ses soins pour remplir dignement son emploi. Son nom s'étant répandu parmi les savants, plusieurs académies, et en particulier celles des sciences de Paris et de Londres se l'associèrent. La culture des lettres, les calculs et les expériences physiques, ont rempli tout le cours de sa vie. On lui doit plusieurs ouvrages. On voit dans les expériences qu'il y apporte une sagacité peu commune, et dans ses calculs beaucoup d'exactitude. Ses *Essais de physique*, traduits en français par M. Sigaud de la Fond, et imprimés en 1769, 3 vol. in-4°, sont estimés. L'auteur ne l'était pas moins pour sa candeur et son désintéressement. Ses mœurs étaient simples et pures, et sa conversation enjouée. Plusieurs souverains, les rois d'Angleterre, de Prusse, de Danemarck, tâchèrent en vain de l'attirer dans leurs états. On a encore de lui : 1° *Tentamina experimentorum*, Leyde, 1731, in-4°; 2° *Institutiones physicæ*,

Leyde, 1748, in-8°; 3° *Compendium physicæ experimentalis*, 1762, in-8°.

MUSCULUS (*Wolfangus*), né à Dieuse en Lorraine, l'an 1497, d'un tonnelier, se fit bénédictin dans le Palatinat, à l'âge de 15 ans; mais il quitta en 1527 le cloître et la rigidité salutaire des orthodoxes, pour les erreurs indulgentes du luthéranisme, qui lui donnait une femme. Réduit à la mendicité, il se fit tisserand et ensuite manœuvre à Strasbourg, où il s'était réfugié. Bucer lui donna une retraite dans sa maison et la place de catéchiste. Il devint ensuite ministre de Strasbourg et eut une chaire de théologie à Berne, où il mourut en 1563, après avoir publié des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte, in-fol..; une compilation intitulée *Loci communes*, in-fol.; et des *Traductions* de plusieurs Traités de saint Athanase, de Saint Basile, etc.

MUSCULUS (André), de Schneberg en Misnie, professeur de théologie à Francfort-sur-l'Oder, mourut en 1580. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Il était un des plus zélés défenseurs de l'*ubiquité*, et il donnait dans des rêveries qui diminueraient beaucoup le prix de ses livres, s'ils en avaient quelqu'un. Il prétendit que Jésus-Christ n'avait été médiateur qu'en qualité de Dieu; et que la nature divine était morte comme la nature humaine. Il enseignait que le Sauveur n'était point effectivement monté au ciel, mais qu'il avait laissé son corps dans la nuée qui l'environnait. Il avait imaginé ces erreurs pour combattre Stauler, qui prétendait que Jésus-Christ n'avait été médiateur qu'en qualité d'homme, et non pas en qualité d'Homme-Dieu. Musculus, pour le contredire, soutint que la divinité avait souffert, et qu'elle était morte. C'est ainsi qu'en fait de raisonnement comme en fait de conduite, les insensés n'évitent une extrémité que pour donner dans une autre, et comme dit un ancien, *in contraria currunt*.

MUSÉE, *Musæus*, poète grec, que l'on croit avoir vécu du temps d'Orphée et avant Homère, vers l'an 1180 avant J.-C. Il y a eu un autre poète de ce nom dans le IVe siècle. Il est auteur du *Poème de Léandre et Héro*. On le trouve dans le *Corpus poet. græc.*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol.; et séparément, grec et latin, Paris, 1678, in-8°, et Leyde, 1737, in-8°. Il a été traduit en français, 1774, in-4° et in-8°. *Voyez* ONOMACRITE.

MUSÉE (Jean). *Voyez* KNUTZEN.

MUSES, déesses des sciences et des arts, filles de Jupiter et de Mnémosyne. Elles étaient neuf: Clio, Melpomène, Thalie, Euterpe, Terpsichore, Erato, Calliope, Uranie et Polymnie. Il y avait des peuples qui n'en admettaient que trois: Mélétée, Mnème, Aédé. D'autres en comptaient sept; quelques-uns seulement deux. Quoi qu'il en soit du nombre, elles avaient Apollon à leur tête. Le palmier, le laurier et plusieurs fontaines, comme l'Hippocrène, Castalie et le fleuve Permesse, leur étaient consacrés. Elles habitaient les monts Parnasse, Hélicon, Piérius et le Pinde. Le cheval Pégase paissait ordinairement sur ces montagnes et aux environs. On représentait les Muses jeunes, belles, chastes, aimant la retraite; pour

avertir que sans mœurs et sans recueillement, l'étude et les plus rares talents deviennent inutiles.

MUSGRAVE (Guillaume), docteur en médecine et savant antiquaire d'Oxford, né en 1657, fut fait secrétaire de la société royale de Londres en 1684. Il se fixa ensuite à Excester, et mourut en 1721. On a de lui : 1° une Dissertation sur la goutte, intitulée: *De arthritide symptomatica et anomala*, in-8°; 3° *De legionibus; De aquilis romanis*, etc., 1713, in-8°; 3° *Geta Britannicus*, 1715, in-8°; 4° *Belgium britannicum*, 1719, in-8°.

MUSITAN (Charles), médecin de Castrovillari, petite ville de Calabre, mort à Naples en 1714, à 80 ans, est auteur de plusieurs ouvrages imprimés à Genève, 1716, in-fol., 2 vol., et à Venise, 1738. Ils seraient plus estimés si l'auteur vantait moins les remèdes préparés par le feu chimique, et s'il ennuyait moins par des détails superflus, qu'il met dans les descriptions des maladies et de leurs symptômes. Il était prêtre, et bon prêtre. Il guérissait à la fois l'ame et le corps. Son désintéressement lui faisait refuser toute espèce d'honoraires et renvoyer les présents. Ses ennemis voulurent lui interdire la médecine; mais Clément IX, qui connaissait son savoir et ses vertus, lui permit de l'exercer.

MUSIUS (Corneille), ou MUYS, né à Delft en 1503, se distingua dans les belles-lettres et les langues à Louvain, et les enseigna lui-même à Gand. Il accompagna ensuite de jeunes seigneurs à Paris et à Poitiers. De retour dans sa patrie, il fut directeur des religieuses de Sainte-Agathe, emploi qu'il remplit avec beaucoup de zèle pendant 36 ans. Dans ses moments de loisir, il cultivait les Muses et se fit estimer par sa science, sa probité, son attachement à la foi de ses pères et par sa charité; il eut le bonheur de recevoir la couronne du martyre le 10 décembre 1572. Le fanatique et cruel Guillaume de la Marck le fit arrêter à Leyde, et épuisa sur ce respectable vieillard tout ce que la rage peut inventer de plus atroce. Il lui fit couper les oreilles, le nez, les doigts des mains et des pieds, et ce que la pudeur défend de nommer; après quoi l'illustre savant et chrétien fut attaché à la potence. Telles ont été les exploits des hommes qui prêchaient la tolérance et déclamaient contre la sévérité légale du duc d'Albe. (*Voyez* TOLÈDE, la MARCK, PIECK SONOI.) Guillaume Estius, dans son *Histoire des martyrs de Gorcum*, les auteurs des *Acta sanctorum* au 10 juillet, et Pierre Opmeer dans son *Histoire des martyrs de Hollande*, se sont étendus sur la vie et la mort de cet homme respectable. On a de lui divers poèmes : 1° *Institutio feminæ christianæ*, tirée du dernier chapitre des *Proverbes*; 2° *Odes* et quelques *Psaumes* en vers, Poitiers, 1536, in-4°; 3° *De temporum fugacite, deque sacrorum poematum immortalitate*, ibid, 1506, in-4°. Il y donne un abrégé de sa vie. 4° *Imago patientiæ*; 5° *Libellus tumulorum Desiderii Erasmi*, Louvain, 1536, in-4°; 6° *Encomium solitudinis*, Anvers, 1566, in-4°; 7° des *Hymnes*; 8° un *Livre de prières*, publié par Luc Opmeer, Leyde, 1582, in-16. Ses vers sont d'un style pur et clair. On voit dans le *Theatrum crudelitatis hæreticorum*, la représentation de son cruel matyre, avec cette belle

inscription en forme d'épitaphe:

Nec tua te pietas, nec Apollinis infula texti
Musarum, Musii, decus, ingeniique per omnem,
Immortalis honos qui te illustraverat orbem.
Nunc major laus orta tibi, manet altera cœlo
Laurea, quam feritas batavæque injuria gentis,
Et multo peperit sudatum vulnere letum.

MUSONIUS-RUFUS (Caïus), philosophe stoïcien du IIe siècle, fut envoyé en exil dans l'île de Gyare, sous le règne de Néron. Il fut rappelé par l'empereur Vespasien, et lorsque ce prince chassa tous les philosophes, qui intriguaient pour causer des troubles dans l'empire, Musonius-Rufus fut excepté. — Il ne faut pas le confondre avec un autre philosophe cynique du même nom et du même temps, qui était lié avec Apollonius de Tyane. Nous avons plusieurs *Lettres* de ces deux philosophes. *Voyez* les Mémoires de l'académie des inscriptions in-4°, tome 31, page 131.

MUSSATI (Albertin), historien et poète padouan, né en 1261, mourut en 1329. Ses succès en poésie lui méritèrent l'honneur du lauréat, qu'il reçut dans sa patrie. [Il défendit Padoue contre Cane de la Scala, et se distingua par sa valeur; fait prisonnier dans une seconde guerre avec le même Cane, celui-ci l'admit à sa table, et le traita avec distinction. Il fut rendu à sa patrie, qu'il gouverna sagement, sous l'empereur Henri VII. Les vers de Mussati, assez bons pour leur temps, ont souffert du déchet au creuset de la postérité. Envisagé comme historien, on lui doit *De gestis Henrici VII imperatoris, De gestis Italorum post Henricum*. Les *OEuvres* de Mussati ont été recueillies, in-fol., à Venise en 1636. Pignorius, Félix Osius et Villani les ont commentées : leurs *notes* se trouvent dans ce recueil.

MUSSO (Cornélio), né à Plaisance en 1511, entra chez les cordeliers dès l'âge de 9 ans. Paul III l'appela à Rome, et lui donna l'évêché de Bertinoro, puis celui de Bitonto. Il assista avec éclat au concile de Trente, et mourut à Rome en 1754, à 63 ans. On a de lui des *Sermons*, imprimés à Venise en 4 vol. in-4°, 1582 et 1590. Ils furent extraordinairement applaudis, quoiqu'ils ne soient guère au-dessus des discours de Mailliard et de Menot. La fable, l'histoire, Homère et Virgile y sont cités tour-à-tour avec l'Ecriture et les Pères.

MUSTAPHA Ier, empereur des Turcs, succéda à son frère Achmet en 1617; mais il fut chassé quatre mois après, et mis en prison par les janissaires, qui placèrent sur le trône Osman Ier, son neveu. Mustapha, du fond de sa prison, avait encore un parti. Sa faction persuada aux janissaires que le jeune Osman avait dessein de diminuer leur nombre, pour affaiblir leur pouvoir. On déposa Osman sous ce prétexte; on l'enferma aux Sept Tours, et le grand-visir alla lui-même égorger son empereur. Mustapha fut tiré de la prison pour la seconde fois, reconnu sultan, et au bout d'un an déposé encore par les mêmes jannissaires, qui l'avaient élu deux fois. Jamais prince, depuis Vitellius, ne fut traité avec plus d'ignominie. Il fut promené dans les rues de Constantinople, monté sur un âne, exposé aux outrages de la populace, et puis conduit aux Sept-Tours et étranglé dans sa prison l'an 1623. Amurat IV, frère d'Osman, fut placé sur le trône après cette déposition.

MUSTAPHA II, empereur des

Turcs, fils de Mahomet IV, succéda à Achmet II, son oncle, en 1695. Les commencements de son règne furent heureux. Il défit les Impériaux devant Temeswar en 1696, fit la guerre avec succès contre les Vénitiens, les Polonais, les Moscovites; mais dans la suite, ses armées ayant été battues, il fut contraint de faire la paix avec ces différentes puissances, et se retira à Andrinople, où il se livra à la volupté et aux plaisirs. Cette conduite excita une des plus grandes révoltes qui aient éclaté depuis la fondation de l'empire ottoman. Cent cinquante mille rebelles forcèrent le sérail, et marchèrent vers Andrinople pour détrôner l'empereur. Ce prince leur promit toutes les satisfactions qu'ils pourraient exiger; rien ne put les adoucir. Le grand-visir voulut leur opposer 20,000 hommes; mais ceux-ci se joignirent aux autres. Les rebelles écrivirent à l'instant à Achmet, frère de Mustapha, pour le prier d'accepter le sceptre. L'empereur intercepta la lettre; et voyant que sa perte était résolue, il fut contraint de céder le trône à son frère en 1703. Réduit à une condition privée, il mourut de mélancolie six mois après sa déposition Le trop grand crédit de la sultane Validé, et du mufti, qui retenait le sultan hors de sa capitale pour le mieux gouverner, fut la cause de cette révolution. Le mufti et son fils périrent par le dernier supplice, après avoir essuyé une cruelle question, pour déclarer où étaient leurs trésors.

MUSTAPHA III, fils d'Achmet III, né en 1716, parvint au trône le 26 novembre 1757. Il était renfermé depuis la déposition de son père en 1730. [Mustapha avait le jugement sain, le cœur droit, mais sa faible santé l'empêchait de se livrer assidûment aux affaires. Malgré les guerres qu'il eut à soutenir, il amassa des trésors, et laissa 60 millions de piastres. Il montra dans quelques occasions un caractère guerrier. Il prit les armes en 1769 contre les Russes, mais il fut battu, perdit plusieurs places; l'année suivante, il eut a essuyer la terrible défaite de son armé navale près de Scio, celle du Pruth et du grand visir. En 1771 les Russes s'emparèrent de Bender et de la Crimée.] Il mourut en 1774, avant que d'avoir vu la fin de la guerre funeste qui s'éleva sous son règne entre la Russie et la Porte, relativement aux troubles de la Pologne. Son frère Abdul-Ahmed, qui lui a succédé, a donné la paix à ses états au commencement de son règne, le 14 juillet 1774, après être sorti d'une prison où il était retenu depuis 1730, comme son frère, et où il a fait renfermer son neveu, fils de Mustapha III.

MUSTAPHA, fils aîné de Soliman II, empereur des Turcs, fut gouverneur des provinces de Magnésie, d'Amasée, d'une partie de la Mésopotamie, où il se fit aimer et respecter des peuples. Cependant Roxelane, l'une des femmes de l'empereur, craignant que ce prince ne montât sur le trône au préjudice de ses enfants, et voulant faire régner ceux-ci, l'accusa de tramer une rébellion contre l'empereur. Soliman le fit venir devant lui, et, sans l'écouter, le fit étrangler inhumainement, en 1553. Sa figure, sa bravoure, son adresse, excitèrent des regrets.

MUSTAPHA-ZELEBRIS. *Voy.* DUSMES Mustapha.

MUSURUS (Marc), né dans l'île de Candie, se distingua par la beauté de son génie. Il enseigna le grec à Venise avec une réputation extraordinaire, et alla à Rome, où il fit sa cour à Léon X. Ce pape lui donna l'archevêché de Malvasie dans la Morée, mais il mourut d'hydropisie peu de temps après, en 1517, dans sa 36e année. On a de lui des *Epigrammes* et d'autres pièces en grec. C'est lui qui donna le premier des éditions d'*Aristophane* et d'*Athénée*. Il est aussi auteur de l'*Etymolicon magnum Græcorum*, Venise, 1499, in-fol., réimprimé en 1594, à Heildelberg.

MUSKZA (Nicolas), né à Schellitz dans le comté de Neytra en Hongrie, le 28 octobre 1713, entra dans la société des jésuites en 1730, et y enseigna pendant plusieurs années la rhétorique, la philosophie et la théologie avec beaucoup de réputation, particulièrement à Vienne, en Autriche. Il était provincial de la province d'Autriche et de Hongrie, lors de la suppression de la société. La ville de Neusol étant devenue épiscopale en 1776, il fut nommé grand-prévôt de la cathédrale, et mourut dans cette ville quelques années après. On a de lui : 1° *Vitæ Palatinorum sub regibus Hungariæ*, réimprimées avec des additions et corrections à Tyrnau, 1762, in-fol.; 2° *De legibus, earum transgressione, seu peccatis et peccatorum pœna, libri* III, Vienne, 1759, in-4°, suivis de plusieurs autres traités de théologie et de morale, imprimés dans la même ville. Ils réunissent à la fois l'ordre, la clarté et l'élégance.

MUTIAN (Jérôme), peintre, né au territoire de Brescia en Lombardie, l'an 1528, apprit les premiers principes de son art à Brescia, sous Jérôme Romanini. S'étant rendu à Venise, la vue des chefs-d'œuvre dont les grands maîtres ont décoré cette ville, et ceux du Titien en particulier, firent sur lui la plus vive impression. Il se fit une manière de peindre excellente. Ses tableaux étaient fort recherchés; les cardinaux d'Est et de Farnèse l'occupèrent beaucoup. Le pape Grégoire XIII le chargea de faire les cartons de sa chapelle, et lui commanda plusieurs tableaux. Cet illustre artiste, voulant signaler son zèle pour la peinture par quelque établissement considérable, se servit du crédit que son mérite lui donnait auprès de Sa Sainteté, pour fonder à Rome l'académie de Saint-Luc, dont il fut le chef, et que Sixte-Quint confirma par un bref. Mutian était fort habile dans l'histoire; mais il s'adonna particulièrement au paysage et au portrait. Ses dessins, arrêtés à l'encre de la Chine, se font admirer par la correction du trait, par l'expression des figures, et par l'admirable feuiller de ses arbres. Il mourut à Rome en 1590.

MUTINUS *Voyez* MUTUNUS.

MUTIO. *Voyez* MUZIO.

MUTIUS (C.), surnommé *Cordus* et ensuite *Scævola*, s'immortalisa dans la guerre de Porsenna, roi des Toscans, contre les Romains. Ce prince, défenseur de Tarquin le Superbe chassé de Rome, alla assiéger cette ville l'an 507 avant J.-C. pour y faire rentrer le tyran. La vie de Porsenna parut à Mutius in-

compatible avec le salut de la république. Il se détermina à la lui ôter, et, déguisé en Toscan, il passa dans le camp ennemi. La tente du roi était aisée à reconnaître; il y entra, et le trouva seul avec un secrétaire, qu'il prit pour le prince, et qu'il tua au lieu de lui. Les gardes accoururent au bruit, et arrêtèrent Mutius. On l'interrogea, afin de savoir d'où il était, s'il avait des complices, et la cause d'une action si téméraire : mais refusant de répondre à ces questions, il ne fit que dire : *Je suis Romain ;* et comme s'il eût voulu punir sa main de l'avoir mal servi, il la porta sur un brasier ardent, et la laissa brûler en regardant fièrement Porsenna. Le roi étonné admira le courage de Mutius, et lui rendit son épée, qu'il ne put recevoir que de la main gauche, comme le désigne le surnom de *Scævola*, qu'il porta depuis. Le Romain, feignant alors d'être touché de reconnaissance pour la générosité de Porsenna, qui lui avait sauvé la vie, lui parla ainsi : « Seigneur, votre générosité va me faire avouer un » secret que tous les tourments » ne m'auraient jamais arraché. » Apprenez donc que nous som» mes trois cents qui avons ré» solu de vous tuer dans votre » camp. Le sort a voulu que je » fusse le premier à vous atta» quer; et autant j'ai souhaité » d'être l'auteur de votre mort, » autant je crains qu'un autre » ne le devienne, surtout au» jourd'hui que je vous con» nais plus digne de l'amitié des » Romains que de leur haine. » Le roi toscan, plus touché du courage de ses ennemis que de la crainte des meurtriers, fit la paix avec eux. L'action de Scævola fait le sujet de la meilleure épigramme de Martial.

Cum peteret regem decepta satellite dextra,
  Injecit sacris se peritura focis.
Sed tam sæva pius miracula non tulit hostis,
  Et raptum flammis jussit abire virum.
Urere quam potuit contempto Mutius igne,
  Hanc spectare manum Porsena non potuit.
Major deceptæ fama est et gloria dextræ,
  Si non errasset, fecerat illa minus.

MUTIUS Scævola (Quintus), surnommé l'*Augure*, élevé au consulat l'an 117 avant J.-C., triompha des Dalmates avec Cæcilius Métellus, son collègue; il rendit de grands services à la république dans la guerre contre les Marses. Il n'était pas moins bon jurisconsulte que grand homme de guerre; Cicéron, qui avait appris le droit de lui, en parle avec éloge.

MUTIUS Scævola (Q.), de la même famille que les précédents, parvint au consulat l'an 95 avant J.-C. C'était aussi un excellent jurisconsulte. Etant préteur en Asie, il gouverna cette province avec tant de prudence et d'équité, qu'on le proposait pour exemple aux gouverneurs que l'on envoyait dans les provinces. Cicéron dit de lui qu'il « était l'ora» teur le plus éloquent de tous » les jurisconsultes, et le plus » habile jurisconsulte de tous » les orateurs. » Il fut assassiné dans le temple de Vesta, durant les guerres de Marius et de Sylla, l'an 82 avant J.-C

MUTIUS (Ulric), professeur de Bâle au XVIe siècle, mania le burin de Clio dans les intervalles de ses occupations scolastiques. Son principal ouvrage est une *Histoire d'Allemagne*, Bâle, 1539, in-fol.

MUTIUS. *Voyez* Muzio.

MUY (Louis-Nicolas de Félix, comte du) naquit à Marseille en 1711. Le cardinal de Fleuri avait

jugé son père capable par ses talents, et digne par ses vertus, de former un roi, et l'avait fait nommer sous-gouverneur du dauphin. Le jeune du Muy, d'abord chevalier de saint-Jean, prit le parti des armes, et s'appliqua avec ardeur à sonder toutes les profondeurs du grand art qu'il pratiquait. [Il fit ses premières campagnes en 1734 pour soutenir Stanislas, roi de Pologne. Très jeune encore, il fut appelé à la cour par le dauphin, qui l'attacha à son fils en qualité de menin. Le comte de Saxe avait demandé cette place pour un de ses amis; mais dès qu'il fut informé du dessein et du choix du prince, il cessa de solliciter cet honneur, et dit: « Je ne veux » pas faire à ce prince le tort de » le priver de la société d'un » homme aussi vertueux que » le chevalier du Muy, et qui » peut devenir très utile à la » France. » Le dauphin lui accorda d'abord ses bontés et toute son amitié, car on ne peut donner que ce nom au sentiment qui les lia; elle était fondée sur la conformité singulière des caractères: même austérité de mœurs, même humanité, mêmême bienfaisance, même dévouement au bien public, même zèle pour la religion. Pour connaître l'état de la France, les maux et les remèdes politiques, le prince croyait qu'il fallait voir par soi-même, et compta voir par soi-même, en envoyant dans les provinces un ami jaloux de gloire, un citoyen dévoué à l'intérêt public, un observateur judicieux, tel que le comte du Muy, qui remplit sa tâche avec un zèle mesuré sur la confiance que lui témoignait le dauphin. La guerre de 1744 sépara ces deux hommes si étroitement et si utilemens unis. On peut juger des services du comte du Muy par la rapidité avec laquelle il fut élevé aux grades supérieurs: brigadier en 1743, il est fait lieutenant général en 1748, après la bataille de Fontenoi. Dans la guerre de 1756, il est blessé à Crévelt, et battu à Warbourg, mais sa défaite n'aurait pas diminué la gloire du plus grand capitaine; sa retraite l'aurait soutenue, et sa manière de supporter ce malheur l'aurait rehaussée. Que pouvaient faire 18,000 hommes contre une armée de 40,000, déjà triomphante, et dont les manœuvres avaient été cachées par le brouillard le plus épais? M. du Muy, rendu à ses respectables loisirs, se livra de nouveau au prince qui le portait dans son cœur, qui le regardait comme un soutien nécessaire lorsqu'il porterait la couronne, et demandait tous les jours par une prière particulière la conservation de cet ami précieux. L'historien de ce prince nous a conservé cette prière. « Mon Dieu, défendez de » votre épée, protégez de votre » bouclier le comte Félix du » Muy, afin que si jamais vous » me faites porter le pesant far- » deau de la couronne, il puisse » me soutenir par sa vertu, ses » leçons et ses exemples. » Ce bon et sage prince n'eut pas besoin de ce secours: la mort le ravit aux vœux de la France: le comte du Muy, à côté de son lit, laissa couler ses pleurs; le prince mourant s'en aperçoit, et lui dit avec cette voix qui déchire les entrailles: « Ne vous abandonnez pas » à la douleur; conservez-vous » pour servir mes enfants; ils » auront besoin de vos lumières

» et de vos vertus; soyez pour » eux ce que vous auriez été pour » moi : donnez à ma mémoire cette » marque de tendresse; et sur- » tout que leur jeunesse, dans » laquelle j'espère que Dieu les » protègera, ne vous éloigne » pas d'eux. » La plaie que cette mort fit au cœur de M. du Muy ne se ferma jamais; la religion et le devoir empêchèrent qu'il ne succombât entièrement à la douleur, mais ses larmes ne cessèrent de couler. Il fit creuser son tombeau aux pieds de celui du prince chéri, dans l'église de Sens, et sa tristesse y grava cette inscription : *Huc usque luctus meus.* Il ne trouva pas de moyen plus efficace pour se distraire de ses peines que le travail et la pratique du bien : la Flandre n'oubliera jamais avec quelle exactitude, quelle attention et quel zèle, il remplit toutes les fonctions de commandant de cette province. Louis XV voulut l'honorer du ministère de la guerre; mais M. du Muy le pria de le dispenser d'accepter cet honneur, parce qu'il ne croyait pas les conjonctures assez favorables pour travailler efficacement à sa gloire et à l'avantage de l'état. L'invitation de Louis XVI fut plus efficace : ce jeune roi se rappelait les dernières paroles de son père mourant, qui semblaient nommer M. du Muy au ministère. Ces paroles furent des ordres sacrés, et pour le fils et pour l'ami de son père. Informé des intentions du roi, il répond qu'*il na pu consentir au choix de Louis XV, mais qu'il doit obéir à la volonté du fils de M. le dauphin.* Il signala le temps de son ministère par les plus sages réglements, et dressa plusieurs plans qui furent exécutés du temps de son successeur. Il fut élevé au grade de maréchal en 1774, et mourut de l'opération de la pierre le 10 octobre 1775. Il avait épousé l'année précédente la baronne de Blanckart. La religion semblait avoir formé son caractère : elle était en lui une seconde nature; elle inspirait ses pensées, elle réglait ses sentiments, elle dominait dans toutes ses actions. Sa foi, échappée à la fougue de l'âge, à la licence des armes, aux dangers des voyages, à la corruption du siècle, se conserva au milieu des dangers de la cour. Il en donna des preuves éclatantes dans toutes les occasions qui se présentèrent. L'étiquette veut que les menins accompagnent le prince au spectacle ; M. du Muy, qui ne croit pas qu'il lui soit permis d'y assiter, demande à être dispensé de cette obligation, et l'obtient : telles sont les grâces qu'il sollicite. Sa scrupuleuse exactitude ne se démentit jamais; obligé en qualité de commandant de la Flandre de conduire partout le roi de Danemarck, et arrivé avec ce prince à la porte de la salle des spectacles, il lui représente les devoirs qu'il croyait lui être imposés par la religion, et se retire. On le vit régler toujours sa table sur le précepte de l'abstinence, lors même qu'il eut l'honneur d'y faire asseoir le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, qu'une croyance différente semblait dispenser de cette obligation : « Ma loi, lui dit-il, » s'observe exactement dans ma » maison. Si j'avais le malheur » d'y manquer quelquefois, je » l'observerais plus particulière- » ment aujourd'hui, que j'ai » l'honneur d'avoir un illustre » prince pour témoin et pour » censeur de ma conduite. Les

» Anglais suivent fidèlement leur » loi; par respect pour vous-» même, je ne donnerais pas le » scandale d'un mauvais catho-» lique, qui ose violer la sienne » jusqu'en votre présence. » Lorsqu'il était à la tête des troupes, on le vit toujours veiller avec une singulière attention à l'observation de la discipline; chaque jour il faisait une inspection sévère des hôpitaux, et examinait le pain destiné au soldat. Après avoir rempli les devoirs de son état, ses plaisirs étaient de soulager la misère, de protéger l'innocence, de soutenir la vertu. Sans opulence, il parut toujours prodigue envers l'indigent; c'était là son luxe, fruit de l'économie. Il a laissé des *Mémoires* pleins d'excellentes vues sur différents objets de l'administration publique, et dont le bien de la France fait désirer la publication. M. de Beauvais, évêque de Sénez, a prononcé son Oraison funèbre; peu d'hommes ont mieux mérité que lui d'être loués dans la chaire de vérité. M. Le Tourneur et M. de Tresséol ont aussi fait son *Eloge*. L'ouvrage de ce dernier, moins éloquent que les deux premiers, est néanmoins plein de choses, et renferme peut-être plus de traits de caractère. L'épigraphe, tirée de Salluste, peint parfaitiment le comte du Muy, attaché à la vertu pour elle-même, et n'en recueillant la gloire que lorsqu'il ne pouvait l'éviter. *Esse bonus quam videri maluit; ita quo minus gloriam petebat, eo magis illam assequebatur.* Vertu pure et désintéressée, bien différente du simulacre qui, dans ce siècle d'illusion, en a pris le nom et la place; affaire d'ostentation et de vaine parade, qui détruirait la vertu, essentiellement modeste, si ces deux choses pouvaient exister un moment dans le même homme. [Le comte Félix de Muy, mort en 1820, était neveu du maréchal.]

MUYS (Guillaume), médecin, né à Steenwyk dans l'Over-Yssel, en 1682, fut successivement professeur de mathématiques, de médecine, de chimie, et enfin de botanique, à Franeker. Il mourut le 19 avril 1744. On a de lui: 1° *Éléments de physique*, Amsterdam, 1711, in-4°; 2° des *Harangues*, imprimées séparément; 3° *Opuscules posthumes*, 1749, in-4°. On y voit une dissertation intitulée: *De virtute seminali, qua plantæ et animalia generi suo propagando sufficiunt*; 4° *Investigatio fabricæ quæ in partibus musculos componentibus exstat*, Leyde, 1741, in-4°; ouvrage profond et élégant: il est précédé d'une longue préface, dont on a une traduction française, intitulée: *Dissertation sur la perfection du monde corporel et intelligent*, Leyde, 1750. Il y démontre le merveilleux mécanisme par lequel Dieu a voulu que les espèces des animaux et des plantes se perpétuassent, et convient en même temps de l'obscurité impénétrable qui enveloppe la génération aux yeux de tous les naturalistes. *Id unum hic mihi sufficit, ejusmodi hoc seminis artificium esse, ut minime ambigam quin tu, si quando ad perspiciendum illud incumbes, ac omnem mentis vim atque aciem intendes, quo magis ingenio valeas, quoque altius in idipsum descendas, eo clarius divino ad hoc inveniendum ingenio, divina ad hoc efficiendum manu opus esse videas.* Passage qui contient plus de véritable lumière que

tous les systèmes imaginés dans cette matière (voyez GRAAF Regnier, LEUWENHOECK, KIRCHER), et qui amène l'esprit d'un observateur calme, et non prévenu, ni suffisant, vers l'idée de l'action immédiate du Créateur, comme seule propre à expliquer une multitude de choses dans leur principe, et le secret de leur cause première. (*Voyez* LEIBNITZ, MALEBRANCHE.) Malgré la sagesse qui se montre dans les écrits de Muys, cet estimable écrivain a donné dans quelques singularités; il prétend trouver dans le monde un mal qui est contraire à sa perfection, et qui n'est proprement ni physique ni moral; mais le fait est que le mal qui est dans le monde est subordonné aux vues de l'auteur de tout bien; et que dès lors le monde n'est pas imparfait, quoique le Créateur eût pu en former un plus parfait, au moins selon nos idées, qui elles-mêmes sont bien loin de la perfection.

MUZIO (Jérome), littérateur et controversiste italien, naquit à Padoue en 1496. Il ajouta à son nom le surnom de *Giustinopolitano*, c'est-à-dire de Capo-d'Istria, non qu'il fût né dans cette ville, comme quelques-uns l'ont cru, mais parce que sa famille y était établie. Son vrai nom n'était pas *Muzio*, mais *Nuzio*, dont il lui plut de changer la première lettre. Il fut secrétaire de Jean Casa, nonce apostolique en Savoie et en Hongrie. Cet écrivain avait une plume féconde, et a laissé beaucoup d'ouvrages en divers genres. Les principaux sont: 1° *Delle Vergeriane, libri* IV, Venise, 1550, in-8°, en réponse à P. Paul Vergerio, qui avait abandonné l'évêché de Capo-d'Istria pour embrasser la doctrine de Luther; 2° *Lettere cattoliche, libri* IV, Venise, 1561, in-4°. Ces lettres sont comme une continuation de l'ouvrage précédent. 3° *Difesa della messa, de' santi e del papato*, Pesaro, 1568, in-8°; 4° *Le Mentite ochiniane*, Venise, 1551, in-8°, contre Ochin, capucin apostat; 5° *Il Duello*, *La Faustina*, deux traités contre le duel, le premier imprimé à Venise, 1558, in-8°; le second à Venise, 1560, in-8°, peu commun; 6° *Il Gentiluomo*, Venise, 1565, in-4°: c'est un traité du devoir des nobles; 7° *Le Battaglie del Muzio per difesa dell' italica lingua*, etc., Venise, 1582, in-8°; 8° *Istoria de' fatti di Federigo di Monte-Feltro, duca d'Urbino*, Venise, 1605, in-4°; 9° des *Lettres*, quelques *Poésies*, et des *Notes* sur Pétrarque, insérées dans l'édition de ce poète donnée par Muratori. Tous ces ouvrages, assez estimés, n'enrichirent point l'auteur, qui vécut presque toujours dans l'indigence, et qui se plaint amèrement de la fortune dans quelques-unes de ses lettres. Le pape Pie V lui avait accordé une pension; mais ce pontife étant mort, Muzio quitta Rome, et alla mourir à la Paneretta, chez son ami Capponi, en 1576.

† MUZZARELLI (Alphonse), célèbre théologien romain, naquit à Ferrare, le 22 août 1747. Il était de l'ancienne famille des comtes de Muzzarelli, et entra chez les jésuites à l'âge de 18 ans. Peu de temps après, son ordre ayant été supprimé, il obtint un bénéfice à Ferrare, où il fonda une association de jeunes gens, qu'il dirigeait lui-même, et qu'il formait dans la pratique des vertus. Il se délassait de ses travaux en compo-

sant des poésies sacrées qui eurent beaucoup de succès. La réputation qu'il s'était déjà acquise par son savoir engagea le duc de Parme à lui confier la direction du collége *des Nobles* de cette ville. Pie VII, animé de mêmes motifs que le duc, appela à Rome le P. Muzzarelli, le nomma théologien de la *Pénitencerie*, titre équivalent à celui de théologien du pontife. L'*académie de la Religion catholique*, fondée à Rome, le compta pour un de ses premiers membres. Son mérite était si connu, que le pape ne voulut point lui permettre d'aller se réunir à ses anciens confrères, les jésuites, rétablis à Naples en 1804. Cinq ans après, il fut proscrit de Rome, au moment où l'on venait d'arracher de sa capitale Pie VII et ses cardinaux. Arrivé à Paris, il prit un logement chez les Dames de Saint-Michel, où il mourut le 25 mai 1813, à l'âge de 65 ans. Le P. Muzzarelli a écrit en italien et en latin. Dans la première de ces langues, ses ouvrages de piété sont: 1° *Instruction pratique sur la dévotion au cœur de Jésus*, Ferrare, 1788, in-12; 2° Le *Mois de Marie*, qui a eu plusieurs éditions; 3° L'*Année de Marie*, ou l'*Année sanctifiée*, 1791, 2 vol. in-12; 4° Le *Cardinal sanctifié*, Parme, 1801, 5° *De la vanité du luxe dans les vêtements modernes*, 1774, in-8°; 6° *Le Trésor caché dans le cœur de Marie*, 1806, in-12; 7° *Dissertation sur les règles à observer pour parler et écrire avec exactitude sur la dévotion au cœur de Jésus*, Rome, 1806, in-12; 8° *Neuvaines pour préparer aux fêtes des cœurs de Jésus et de Marie*, 1806, 1807; 9° Le *Bon usage des vacances, proposé aux jeunes étudiants.* Voici la liste de ses autres ouvrages sur la critique et la théologie: 10° *Recherches sur les richesses du clergé*, Ferrare, 1776, in-8°; 11° *Deux opinions de Charles Bonnet* (de Genève), *sur la résurrection et les miracles, réfutées*, Ferrare, 1781, in-8°; 12° *Émile détrompé*, Sienne, 1782, 2 vol. Une *Suite* au même ouvrage, en 2 vol.; le tout contre le livre de Rousseau, qui porte le premier titre. Cette réfutation a été traduite en espagnol. 13° *Du bon usage de la logique, en matière de religion*, Foligno, 1787, in-8°, troisième édition, 1810, 10 vol. Ce recueil est composé de trente-sept opuscules différents, parmi lesquels on trouve celui du *Domaine temporel du pape*. La moitié de ces opuscules ont été traduits en français, et on en a rendu compte dans le journal intitulé *Mélanges de philosophie*, etc. (Paris, Leclère, 1809) Bolgeni, célèbre théologien, ayant avancé que « c'était » une exagération que de croire » que nous puissions aimer Dieu » pour lui-même, et sans égard » pour notre bien particulier, » Muzzarelli y répondit par les trois écrits suivants (14, 15 et 16): 14° *Du motif formel, spécifié et principal de l'acte de charité parfaite*, deuxième édit., Foligno, 1791, in-8°; 15° *Lettre amicale à Bolgeni*; 16° *Réponse à quelques observations*, 1792. Parmi les autres ouvrages de Muzzarelli, on cite: 17° *Lettre à Sophie sur la secte dominante de son temps*, 1791, in-4°; 18° *De l'obligation des pasteurs dans les temps de persécution*, 1791, in-8°; 19° *Des causes des maux présents, et de la crainte des maux futurs, et leurs remèdes*, 1792, in-8°;

20° *Examen critique des principales fêtes de Marie ;* 21° *Jean-Jacques Rousseau, accusateur des nouveaux philosophes*, Assise, 1798, réimprimé sous le titre de *Mémoires du Jacobinisme, extrait des OEuvres de Jean-Jacques Rousseau*, Ferrare, 18. ; 22° *Opuscules inédites, composés pendant la persécution d'Italie*, Foligno, 1800, in-8°; 23° *Questions proposées aux détenteurs des biens ecclésiastiques dans la Cisalpine*, Ferrare, 1800; 24° *Recueil d'événements singuliers et de documents authentiques sur la vie de François de Girolamo*, Rome, 1806, in-8°. François de Girolamo, jésuite et missionnaire, est mort en 1716, et a été béatifié en 1807. Muzzarelli contribua beaucoup, par ses démarches et la réputation dont il jouissait, à cette béatification. Ouvrages en latin : 25° *Observations sur les Noces du promoteur de la foi.* C'est une réponse aux objections du promoteur contre un *office* et une *messe propre au cœur de Marie.* 26° *Dissertations choisies*, Rome, 1807, in-8°. Elles sont au nombre de quatre : 1° sur la règle des opinions morales; 2° sur l'origine et l'usage des offrandes; 3° sur le règne de *mille ans* de Jésus-Christ; 4° sur le pouvoir du pape de destituer un évêque. La dernière a été traduite en français, sous ce titre : *Dissertation sur cette question : Le souverain pontife a-t-il le droit de priver un évêque de son siége, dans un cas de nécessité pour l'Eglise, ou de grande utilité?* Paris, 1809, in-8° de 64 pages; 27° *De l'autorité du pontife romain dans les conciles généraux*, Gand, 1815, 2 vol. in-8°. A la suite de la *Correspondance de la cour de Rome avec Buonaparte*, Paris, 1814. On trouve de Muzarelli : 28° *Observations sur les élections capitulaires*, en français, probablement traduites de l'italien; 29° *La Vocation de saint Louis de Gonzague*, poème, Ferrare, 1789; 3° *L'Enfant Jésus*, traduit en vers italiens, du poème latin de Ceva, Rome, 1808, in-12; 31° *Douze faits de l'Histoire sainte*, Ferrare, 1807, in 8°. On cite encore de Muzzarelli une *Dissertation* lue à l'académie de la *Religion catholique*, et qui combat les objections des incrédules contre l'embrasement des cinq villes dont parle la *Genèse*. Elle est insérée dans *Le Bon usage de la logique*, tom. 9. Un *Sermon* sur la fête de saint Pierre, etc.

MYAGRE, Myode, ou Myagore, dieu des mouches. On l'invoquait et on lui faisait des sacrifices pour être délivré des insectes ailés. En Afrique, on adorait cette divinité païenne sous le nom d'Achor. C'est le même que Béelzébut. *Voyez* ce nom.

MYDORGE (Claude), mathématicien, né à Paris en 1585, de Jean Mydorge, conseiller au parlement, et de Madeleine de Lamoignon. On a de lui quatre livres de *Sections coniques*, et d'autres ouvrages. Il mourut en 1647.

MYER (Paul), écrivain du XVII<sup></sup>e siècle, dont nous avons des *Mémoires* curieux et rares *touchant l'établissement d'une mission chrétienne dans le troisième monde, appelé Terres Australes*, Paris, 1663, in-8°. On sait aujourd'hui que le continent austral, dont on ne doutait point alors, n'existe pas, et que les terres australes se bornent à

quelques îles, auxquelles il serait sans doute souhaitable qu'on procurât quelque moyen d'instruction.

MYNSICHT (Adrien), médecin du duc de Meckelbourg, et de plusieurs autres princes d'Allemagne, se distingua par ses connaissances chimiques au commencement du XVII siècle. On a de lui : *Armentarium medico-chymicum*, souvent imprimé. Il ne faut pas toujours se fier à ce qu'il dit des vertus des médicaments dont il donne la description. C'est à lui que l'on doit le sel *de Duobus* ou l'*Arcanum*, aujourd'hui en usage; et un excellent emplâtre pour dissoudre les humeurs rhumatismales et autres, très connus sous le nom d'*emplastrum diaphoreticum Mynsichti.*

MYREPSUS (Nicolas), médecin d'Alexandrie. On doit lui savoir gré des peines qu'il s'est données pour recueillir tous les médicaments composés, qui sont dispersés dans les écrits des Grecs et des Arabes, et en former une espèce de pharmacopée. Elle a été faite avant le XIV<sup>e</sup> siècle, et quoique écrite en grec d'un style barbare, elle a été longtemps en Europe la règle des pharmacies. Léonard Fuchs l'a traduite en latin sous ce titre : *Opus medicamentorum in sectiones quadraginta octo digestum.* On en a donné un grand nombre d'éditions; la meilleure est celle de Hartman Beyerus, Nuremberg, 1658, in-8°.

MYRSILE, ancien historien grec, que l'on croit contemporain de Solon. Il ne nous reste de lui que des fragments recueillis avec ceux de Bérose et de Manéthon. Le livre de Myrsile sur *l'origine de l'Italie*, publié par Annius de Viterbe, est une de ces productions que les critiques mettent au rang des fourberies de son éditeur; mais dont il faut plutôt accuser ceux que l'éditeur à copiés, et dont, faute d'une bonne critique, il n'a pas cru devoir se défier.

MYRTIS, femme grecque, née à Anthédon, en Béotie, l'an 500 avant J.-C., se distingua par ses talents poétiques. Elle enseigna les règles de la versification à la célèbre Corinne, rivale de Pindare, lequel prit aussitôt, dit-on, des leçons de cette muse. On trouve des fragments de ses poésies avec ceux d'Anyta. *Voy.* ce nom. [On lui érigea une statue de bronze, dont le sculpteur fut Boiseus.]

## N.

NAAMA, Ammonite, femme de Salomon et mère de Roboam. Cette princesse était idolâtre comme les Ammonites; elle éleva son fils dans ses impiétés.

NAAMAN, général de l'armée de Bénadad, roi de Syrie, fut attaqué de la lèpre. Son mal ayant résisté à tous les remèdes, il vint à Samarie présenter, de la part de son maître, des lettres de recommandation pour son mal au roi Joram, qui, prenant cette ambassade pour une embûche, lui fit mauvais accueil, en demandant avec hauteur, *s'il était un dieu pour pouvoir guérir les lépreux*. Naaman, ainsi renvoyé, perdait toute espérance de gué-

rison, lorsqu'Élisée, instruit de ce qui se passait à la cour de Joram, fit dire à ce prince de lui envoyer Naaman : « Qu'il vienne » me trouver, dit-il, et qu'il » sache qu'il est un prophète en » Israël. » Naaman se mit en chemin pour aller trouver le prophète vers l'an 884 avant J.-C. Quand il fut à la porte, Élisée voulut éprouver sa foi. Il lui envoya dire par Giézi, son serviteur, d'aller se laver sept fois dans le Jourdain, et qu'il serait guéri. Naaman, regardant cette réponse comme une marque de mépris, se retirait en colère; toutefois, à la prière de ses serviteurs, il obéit, et la lèpre disparut. Alors il revint vers l'homme de Dieu pour lui témoigner sa reconnaissance : et sa guérison passant jusqu'à l'ame, il rendit hommage au Dieu qui l'avait opérée. *Voyez* ÉLISÉE.

NAAS, roi des Ammonites, mit le siége devant Jabès, capitale de la province de Galaad. La ville, réduite à l'extrémité, demanda à capituler; Naas offrit aux habitants de leur sauver la vie, à condition de se laisser crever l'œil droit. Cette réponse consterna les Jabéens; ils promirent de s'y soumettre s'ils n'étaient point secourus dans sept jours. Naas méprisait trop les Israélites pour refuser leur demande. Ils envoyèrent des députés à Saül, qui n'était roi que depuis un mois. Saül marcha avec tant de promptitude contre leurs ennemis, que toute l'armée de Naas fut taillée en pièces, vers l'an 1095 avant J.-C.; on croit communément que Naas fut tué dans l'action; mais cela est fort douteux, car on trouve un Naas roi des Ammonites, chez lequel David se retira durant la persécution de Saül, et dont il fut bien accueilli : *Dixitque David : Faciam misericordiam cum Hanon filio Naas, sicut fecit pater ejus mecum misericordiam.* II. Reg. 10. Plusieurs prétendent que ce Naas est fils de celui qui périt devant Jabès, d'autres pensent que c'est le même.

NABAL. *Voyez* ABIGAÏL.

NABIS, tyran de Lacédémone, à qui Philippe, roi de Macédoine, remit la ville d'Argos comme en dépôt. Il exerça les plus grandes cruautés dans Sparte. [Il bannit les plus illustres citoyens, s'empara de leurs trésors, rappela des criminels exilés, qui, par son ordre, dépouillaient les voyageurs.] Pour comble d'iniquité, il inventa une machine en forme de statue, qui ressemblait à sa femme. Il la fit revêtir d'habits magnifiques, qui cachaient des pointes de fer dont elle avait les bras, les mains et le sein hérissés. Quand quelqu'un lui refusait de l'argent, il lui disait : « Peut-être n'ai-je » pas le talent de vous persuader; » mais j'espère qu'Apéga, ma » femme, vous persuadera. » Aussitôt la statue paraissait, et le tyran la prenant par la main, la conduisait à son homme, qu'elle embrassait, et à qui elle faisait jeter les haut cris. Nabis ayant pris le parti de Philippe contre les Romains, Elaminius l'assiégea dans Sparte, l'obligea à demander la paix, et la lui accorda. A peine le général romain fut-il parti de la Grèce, que Nabis alla assiéger Gythium, ville des Achéens, qui avaient pour général le célèbre Philopœmen. Ce héros, très propre aux combats de terre, mais n'ayant aucun usage de la marine, fut to-

talement défait dans une bataille navale. Cet échec ranima son courage, loin de l'éteindre : il poursuit le perfide Nabis, le surprend et le bat près de Sparte. Le tyran fut tué en trahison dans le temps qu'il prenait la fuite, vers l'an 194 avant J.-C., laissant un nom odieux au genre humain.

NABONASSAR, roi des Chaldéens ou Babyloniens, est célèbre par la fameuse *ère* qui porte son nom, et qui commence le 26 février, l'an 747 avant J.-C. On croit qu'il est le même que Bélésis ou Baladan, dont il est parlé dans l'Écriture sainte, et qui fut père de Mérodac, lequel envoya des ambassadeurs au roi Ézéchias : mais cette opinion, et toutes les autres qu'on forme sur ce prince ne sont que conjecturales et sans certitude.

NABONIDE, le même que le Balthasar de Daniel. *Voy.* Balthasar.

NABOPOLASSAR, prince de Babylone, déclara la guerre à Saracus, roi d'Assyrie. Il se joignit à Astyages pour renverser cet empire. Ils assiégèrent Saracus dans sa capitale ; et ayant pris cette ville, ils établirent sur les débris de l'empire d'Assyrie deux royaumes : celui des Mèdes, qui appartint à Astyages, et celui des Chaldéens, sur lequel fut établi Nabopolassar, l'an 626 avant J.-C. Néchao, roi d'Égypte, jaloux de sa prospérité, marcha contre lui, le défit, et lui enleva Carchemis, place importante de son empire. Napopolassar, cassé par la vieillesse, ne put venger cet affront, et mourut après 21 ans de règne.

NABOTH, de la ville de Jezraël, avait une vigne près le palais d'Achab. Ce prince, voulant faire un jardin potager, le pressa de lui vendre sa vigne, ou de la changer contre une meilleure ; mais Naboth, très fidèle observateur de la loi, refusa de vendre l'héritage de ses pères. Jézabel, femme d'Achab, irritée de sa résistance, écrivit aux magistrats de la ville où demeurait Naboth, de susciter de faux témoins, qui déposassent qu'il avait blasphémé contre Dieu et maudit le roi, et de le condamner à mort. Cet ordre fut exécuté. Deux témoins déposèrent contre Naboth, qui fut lapidé le même jour. Jézabel, en ayant appris la nouvelle, courut la porter au roi, qui partit aussitôt pour prendre possession de sa vigne ; mais le prophète Élie vint troubler sa joie, lui reprocha son crime, et lui dit : « Sachez qu'au » même lieu où les chiens sont » venus lécher le sang de Na- » both, il se désaltèreront du » vôtre. » Ce fut l'an 899 avant J.-C. L'arrêt aussi juste que terrible fut exécuté peu d'années après. (*Voyez* Jézabel.) La *vigne de Naboth* est devenue une espèce de proverbe pour désigner les possessions des pauvres envahies par les riches, que le Seigneur ne tarde pas à punir comme coupables d'un péché qui crie vengeance au trône de sa justice.

NABUCHODONOSOR I^er^, roi de Ninive et de Babylone, dont il est parlé dans le livre de Judith, appelé *Arphaxad* dans les *Ecritures*, monta sur le trône, l'an 646 avant J.-C., défit et tua Phraortes, roi de Médie, appelé aussi Arphaxad. Vainqueur des Mèdes, il envoya contre les Israélites Holoferne, général de ses armées, qui fut tué par Judith. Quelques-uns pensent que ce Na-

buchodonosor est le même que Nabopolassar. Il est difficile de rien dire de positif sur ces temps reculés : mais ce que nous venons de dire de Nabopolassar n'est pas favorable à cette opinion. Depuis quelques années, des auteurs catholiques, même des prédicateurs, d'après les creuses spéculations des herméneutes modernes, ont changé le nom de *Nabuchodonosor* en celui de *Nebukednazar*, et les autres noms à proportion des atteintes qu'une critique grammaticale aussi puérile que téméraire leur avait données, en conséquence du système arbitrairement adopté sur les voyelles, ou par attachement aux points massorétiques, plus arbitraires encore (*Voy.* Éléazar, Goropius, Maclef) : néologisme ridicule et infiniment nuisible, qui fronde le respect dû aux anciennes versions, dénature les notions historiques, donne je ne sais quelle mobilité au récit des auteurs sacrés, déroute l'attention et l'intelligence du peuple accoutumé aux noms reçus depuis dix-huit siècles dans l'instruction publique.

NABUCHODONOSOR II, roi des Assyriens et des Babyloniens, surnommé *le Grand*, succéda, l'an 623 avant J.-C., à son père Nabopolassar, et se rendit maître de presque toute l'Asie. Il prit Jérusalem sur Joachim roi de Juda (qui s'était révolté), au moment qu'on s'y attendait le moins, et l'emmena chargé des trésors de cette ville, captif à Babylone, l'an 600 avant J.-C. Il lui rendit ensuite sa liberté et ses états, mais à des conditions très dures. Ce roi s'étant encore révolté trois ans après, il fut pris et tué dans un combat. Jéchonias, son fils, lui succéda ; le roi de Babylone fit une 3ᵉ expédition en Judée, vint assiéger Jéchonias dans sa capitale, le mena captif à Babylone, avec sa mère, sa femme, et 10,000 hommes de Jérusalem. Nabuchodonosor enleva tous les trésors du temple, et établit à la place de Jéchonias l'oncle paternel de ce prince, auquel il donna le nom de *Sédécias*. Ce nouveau roi, imitant ses prédécesseurs, fit une ligue avec les princes voisins, contre celui à qui il était redevable de la couronne. Le monarque babylonien vint encore en Judée avec une armée formidable. Après avoir réduit les principales places du pays, il fit le siége de Jérusalem. Sédécias, désespérant de défendre cette ville, s'enfuit, fut pris en chemin et mené à Nabuchodonosor, qui était alors à Reblatha en Syrie. Ce prince, après avoir fait égorger ses enfants en sa présence, ordonna qu'on lui crevât les yeux et le fit mener à Babylone chargé de chaînes. L'armée des Chaldéens entra dans Jérusalem, et y exerça des cruautés inouïes : on égorgea, tout sans distinction d'âge ni de sexe. Nabuzardan, chargé d'exécuter les ordres de son maître, fit mettre le feu au temple, au palais du roi, aux maisons de la ville, et à toutes celles des grands. Les murailles de la ville furent démolies ; on chargea de chaînes tout ce qui restait d'habitants, après avoir, sous les yeux de Nabuchodonosor, égorgé soixante des premiers du peuple. Le vainqueur, de retour en sa capitale, fit dresser, dans la plaine de Dura, sa propre statue en or, haute de soixante coudées. Tous ses sujets eurent ordre, sous peine de

mort, de se prosterner devant l'idole et de l'adorer. Les seuls compagnons de Daniel ayant refusé de le faire, le roi irrité les fit jeter dans une fournaise ardente, où ils furent miraculeusement préservés des flammes par l'ange du Seigneur. Alors Nabuchodonosor, frappé de ce prodige, les fit retirer, et donna un édit dans lequel il publia la grandeur du vrai Dieu. (*Voyez* DANIEL.) Deux ans après la défaite des Juifs, Nabuchodonosor vainquit les Tyriens, les Moabites, et plusieurs autres peuples voisins et ennemis des Juifs. Il alla d'abord mettre le siége devant Tyr, ville maritime, illustre par son commerce. Ce siége dura 13 ans; et dans cet intervalle, l'armée du roi désola la Syrie, la Palestine, l'Idumée et l'Arabie. Tyr se rendit enfin, et cette conquête fut suivie de celle de l'Égypte, et d'une partie de la Perse. Nabuchodonosor s'appliqua ensuite à embellir sa capitale, et à y faire construire de superbes bâtiments. Enorgueilli de ses succès et des richesses, il jetait fièrement les yeux du haut de son palais sur toute la ville. « N'est-ce pas là, dit-il, cette » grande et magnifique ville que » j'ai bâtie dans la grandeur de » ma puissance et dans l'éclat de » ma gloire, pour en faire le siége » de mon empire? » Il n'avait pas achevé ce discours, qu'une voix du ciel se fit entendre, et lui dit: « Votre royaume va passer en » d'autres mains. Vous allez être » retranché de la société des » hommes, vous rechercherez » celle des animaux des forêts, » vous vous nourrirez d'herbes » et de foin comme les bêtes de » charge : vous passerez ainsi » sept années, jusqu'à ce que » vous reconnaissiez que le Sei» gneur Dieu tout-puissant exer» ce un empire absolu sur les » royaumes de la terre, et qu'il » les donne à qui il lui plaît : » *Donec scias quod dominetur* » *Excelsus in regno hominum*, » *et cuicumque voluerit, det il*» *lud.* » Cette prédiction s'accomplit à l'instant : il tomba malade, et crut être un bœuf. On le laissa aller parmi les bêtes dans les bois. Il y demeura sept ans, à la fin desquels ayant fait pénitence de ses péchés, il remonta sur le trône. Il mourut un an après, l'an 563 avant J.-C., le 43e de son règne, dans de grands sentiments de religion. C'est ce prince qui vit en songe, la 2e année de son règne, une grande statue qui avait la tête d'or, la poitrine et les bras d'argent, le ventre et les cuisses d'airain, le jambes de fer, et les pieds d'argile. Le prophète Daniel expliqua ce songe mystérieux, et déclara à ce prince que les quatre métaux dont la statue était composée, lui annonçaient la succession des quatre empires, des Babyloniens, des Perses, d'Alexandre le Grand, et de ses successeurs. Il y a plusieurs sentiments sur la métamorphose de Nabuchodonosor. Le plus suivi est que ce prince s'imaginant fortement être devenu bête, broutait l'herbe, semblait frapper des cornes, laissait croître ses cheveux, ses ongles, imitait à l'extérieur toutes les actions d'une bête. Ce changement, qui probablement n'avait lieu que dans son cerveau altéré, ou dans son imagination échauffée, était une espèce de lycanthropie : état dans lequel l'homme se persuade qu'il est changé en loup, en chien,

ou en un autre animal. Mais, quels que fussent la cause, la nature et les effets immédiats de cette maladie, elle était excellemment propre à confondre l'orgueil de ce prince superbe, à le convaincre de sa faiblesse et de son néant, et à lui faire rendre un éclatant hommage au Roi des rois, qui, après lui avoir manifesté sa puissance dans une telle dégradation, qui dura sept années, la faisait éclater encore davantage en le retirant de cet état pour le remettre sur le trône. Quelques-uns prétendent qu'Amasis est le même que Nabuchodonosor, et que l'histoire du prétendu roi d'Egypte a été forgée sur celle du monarque assyrien. Il y a effectivement des rapprochements très frappants. (*V.* le *Journ. hist. et litt.*, 1er décembre 1790, p. 528.) On peut remarquer encore que la chronologie place leur règne au même siècle.

NABUNAL (Elie), théologien de l'ordre de Saint-François, nommé Nabunal, du lieu de sa naissance dans le Périgord, devint archevêque de Nicosie et patriarche de Jérusalem, et fut nommé cardinal en 1342 par le pape Clément VI. Il mourut à Avignon l'an 1367. On a de lui, en latin : 1° des *Commentaires* sur les IV livres des Sentences et sur l'Apocalypse; 2° un *Traité de la vie contemplative*; 3° des *Sermons* sur les évangiles.

NACAURA (Julien), est un des quatre ambassadeurs que les rois du Japon envoyèrent en 1581 au pape Grégoire XIII. Quelque temps après son retour dans son pays, il entra chez les jésuites, et se consacra entièrement au salut de ses compatriotes, dont il convertit un très grand nombre. Après de long travaux et de grandes souffrances, il scella par le martyre la foi qu'il avait prêchée, étant mort dans le cruel supplice de la fosse à Nangasacki, l'an 1634.

NACHOR, fils de Sarug et père de Tharé, mourut l'an 2008 avant J.-C., à 148 ans. — Il ne faut pas le confondre avec NACHOR, fils de Tharé, et frère d'Abraham.

NACLANTUS ou NACCHIANTE (Jacques), dominicain de Florence, mort en 1569, fut évêque de Chiozza, et assista au concile de Trente. On a de lui plusieurs ouvrages imprimés en 2 v. in-fol.

NADAB, roi d'Israël, succéda à son père Jéroboam, l'an 954 avant J.-C., et fut l'imitateur de ses sacriléges et de ses impiétés. Basa, l'un de ses généraux, le tua en trahison l'an 953, fit périr toute sa race, et s'empara du trône. — Il ne faut pas le confondre avec NADAB, fils d'Aaron, qui, comme son frère Abiu, fut dévoré par le feu du ciel.

NADAL (Augustin), né à Poitiers en 1659, vint de bonne heure à Paris, où ses talents lui firent des protecteurs, et son caractère liant lui attira des amis. Le duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre et gouverneur de la province du Boulonnais, lui procura le secrétariat de cette province, et en 1706, une place dans l'académie des inscriptions et belles-lettres. Nadal accompagna, en 1712, en qualité de secrétaire, le duc d'Aumont, plénipotentiaire auprès de la reine Anne pour la paix d'Utrecht. Ses services furent récompensés par l'abbaye de Doudeauville, en 1716. L'abbé Nadal mourut dans sa patrie en 1741, à 82 ans. Ses ouvrages ont été recueillis en 1738, à Pa-

ris, en 3 vol. in-12. Le 1er vol. offre des *Dissertations*, des *Traités de morale*, des *Remarques critiques*. La plupart donnent une idée avantageuse du savoir et de l'esprit de l'auteur, mais non pas de son goût. Son style est guindé et singulier. On trouve dans le 2e vol. des *Poésies diverses*, sacrées et profanes, la plupart très faibles, des *Observations* sur la tragédie ancienne et moderne, et des *Dissertations* sur les progrès du génie poétique dans Racine. Enfin le 3e vol. contient des tragédies au nombre de cinq, dont une, *Saül*, eut quelque succès. Souvent la versification, assez bonne en plusieurs endroits, est embarassée et louche. Il y a quelques morceaux trop ampoulés. Plus de force et de précision dans certains sentiments en auraient relevé la beauté. C'est le jugement que porte l'abbé Desfontaines de la pièce intitulée *Moïse*, et on peut l'appliquer à toutes celles de l'auteur, poète médiocre et prosateur alambiqué. L'abbé Nadal a aussi publié quelques autres pièces assez estimées contre les philosophes modernes. On distingue surtout sa lettre à l'abbé de Pibrac, contre les déplorables effets de l'incrédulité.

NADANYI (Jean), noble hongrois, alla en Hollande pour se perfectionner dans les sciences, et y publia un traité, *De jure belli*, Utrecht, et *Florus hungaricus*, Amsterdam, 1663; c'est un abrégé de l'histoire de Hongrie. De retour dans sa patrie, il fut fait professeur de philosophie et de langue hébraïque dans la Transylvanie en 1666. Les troubles dont ce pays fut agité l'obligèrent de se retirer en Hongrie, où il termina ses jours.

NADASI (Jean), né à Tirnau en 1614, entra chez les jésuites à Gratz en 1633. Après avoir enseigné la théologie et la controverse, il fut fait assistant du P. général Nickel, et eut le même emploi sous le P. Oliva. Lorsqu'il fut de retour dans sa patrie, l'impératrice Eléonore, douairière de l'empereur Ferdinand III, le choisit pour son confesseur. Il mourut en 1679. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, la plupart ascétiques. Les principaux sont. 1° *Annus hebdomadarum cœlestium*, Prague, 1663, in-4°; 2° *Reges Hungariæ a sancto Stephano usque ad Ferdinandum III*, Presbourg, 1637, in-fol.; 3° *Vita sancti Emerici*, Presbourg, 1644, in-fol.; 4° plusieurs ouvrages qui concernent les hommes de sa société, célèbres par leur piété et leur zèle pour la religion.

NADASTI (Thomas, comte de), d'une des plus anciennes familles de Hongrie, défendit avec valeur, en 1531, la ville de Bude contre Soliman II, empereur des Turcs, qui amenait en 1529 une armée de 200 mille hommes. [Soliman venait revendiquer les droits de Jean Zapoli, que Ferdinand d'Autriche avait chassé de la Hongrie.] Nadasti fut chargé du commandement de Bude; mais la garnison le trahit, et le livra pieds et mains liés au grand-seigneur avec la ville et le château. Ce prince, indigné d'une si lâche trahison, punit sévèrement les traîtres en présence de Nadasti, et le renvoya après l'avoir comblé d'éloges, sous bonne escorte, à Ferdinand roi de Hongrie. Nadasti servit ensuite dans les armées de l'empereur Charles-

Quint, avec un corps de Hongrois. Il enseigna l'art militaire au célèbre Ferdinand de Tolède, duc d'Albe, qui n'avait alors que 23 ans. Il vit dans ce jeune homme le germe de tous les talents militaires, et il prédit ce qu'il serait un jour.

NADASTI (François, comte de), président du conseil souverain de Hongrie, était de la même famille que le précédent. N'ayant pu obtenir de l'empereur Léopold le rétablissement des anciens priviléges des Hongrois, et le titre de palatin, comme chef du conseil souverain, il conspira contre lui, en 1665, avec les comtes de Serini, Frangipani et Tattenbach. Il fit d'abord mettre le feu au palais impérial, afin de profiter de la fuite de l'empereur pour lui donner la mort; mais le parti qu'il espérait tirer de l'incendie ne lui réussit pas. Croyant mieux exécuter son dessein par le poison que par le fer et le feu, il fit empoisonner les puits dont il présumait qu'on se servait pour les cuisines de l'empereur. Ces détestables manœuvres ayant été découvertes, il fut condamné à avoir le poing droit coupé et la tête tranchée. Tons ses biens furent confisqués, et ses enfants condamnés à quitter le nom et les armes de leur famille. La sentence fut exécutée en 1671. Les Hongrois, peu instruits, le regardèrent comme un patriote zélé, comme un innocent sacrifié à l'ambition de la cour de Vienne; mais rien n'est plus faux que cette idée, qui tient encore à l'ancienne antipathie de cette nation contre les Allemands (1). On a de ce rebelle un livre in-fol., en latin, intitulé, *Mausolée des rois et des ducs du royaume apostolique* (la Hongrie), orné de 58 portraits, écrits en style lapidaire, depuis Kevé, premier duc de Hongrie, jusqu'à l'empereur Léopold I[er] exclusivement. Il a paru en latin et en allemand à Nuremberg, 1664, in-fol.; et en hongrois à Bude, 1771, in-4°, par Alexis Horanyi, religieux des écoles pies, auteur des Mémoires littéraires de Hongrie. Quelques auteurs disent que Nadasti n'a fait que prêter son nom à cet ouvrage, et en font honneur à Nicolas Lantzmar; d'autres l'attribuent à Jean Nadasi, jésuite; mais de fortes raisons font croire que c'est François Nadasti qui en est réellement l'auteur; il le présenta lui-même sous son nom aux Etats de Hongrie, et dans une de ses lettres il dit que cet ouvrage lui a coûté une infinité de recherches. On lui attribue encore *Cynosura juristarum*, 1668. C'est un corps de droit de Hongrie, rédigé par ordre alphabétique. Ses enfants prirent le nom de *Creutzemberg*, pour effacer la honte dont leur père avait terni leur ancien nom.

NAEVIUS (Cneïus), poète latin, porta les armes dans la première guerre punique. Il s'attacha ensuite au théâtre, et sa première comédie fut représentée à Rome l'an 229 avant J.-C. Son humeur satirique déplut à Métellus, qui le fit chasser de Rome. Il se retira à Utique, où il mourut l'an 203 avant J.-C. Il ne nous reste que des fragments de ses ouvrages, dans le *Corpus poetarum* de Maittaire. Le prin-

(1) Nous pensons, avec les meilleurs historiens, que le seul crime de Nadasti est d'être entré dans la ligue des nobles hongrois contre l'empereur. En effet, les tentatives d'empoisonnement et d'assassinat remontent à l'an 1666; et il ne fut arrêté qu'en 1671, pour crime de rébellion et non pour d'autres.

cipal était une *Histoire de la guerre punique*.

NAGAXIMA (Michel), Japonais, entra dans la société des jésuites, et se dévoua entièrement à la prédication de l'Evangile. C'est un des missionnaires qui souffrirent les tourments les plus longs et les plus raffinés. Ayant lassé ses bourreaux l'an 1626, il fut laissé un an en prison, sans qu'on parût songer à lui; mais en décembre 1627, on recommença avec une fureur nouvelle, et le courageux Japonais ne mourut qu'après plusieurs jours de souffrances inouïs. Quelque temps après, sa mère et son frère furent également mis à mort pour la foi.

NAGEREL (Jean), chanoine et archidiacre de Rouen, publia, l'an 1578, une *Description du pays et duché de Normandie*, où il traite aussi de son origine. Cet ouvrage se trouve à la suite de la *Chronique* de cette province, Rouen, 1580 et 1610, in-8°.

✝NAGOT (Charles-François), prêtre de la congrégation de Saint-Sulpice, supérieur et fondateur du séminaire de Baltimore, naquit à Tours le 19 avril 1734, et fit ses études au collége de cette ville dirigé par les jésuites. Se destinant à l'état ecclésiastique, il vint à Paris, et entra au séminaire des Robertins pour y faire son cours de théologie. Après qu'il l'eut fini, il sollicita son entrée dans la compagnie de Saint-Sulpice, et y fut admis. On l'envoya professer la théologie au séminaire de Nantes; il prit le grade de docteur dans l'université de cette ville. Rappelé à Paris en 1769, il fut établi supérieur de la *petite communauté* qui fleurit sous son gouvernement. Il encouragea les études, maintint la discipline, forma une bibliothèque, et améliora le temporel de cette maison. Il passa au petit séminaire, dont il fut aussi supérieur pendant plusieurs années, et qu'il gouverna avec la même sagesse. La révolution ayant détruit tous les établissements ecclésiastiques, Nagot prit la résolution de quitter la France et de passer en Amérique. Il se rendit en 1791 à Baltimore. Pie VI venait d'y établir un siége épiscopal pour tout le territoire des Etats-Unis. Tout était à faire dans ce nouveau diocèse. Les difficultés n'effrayèrent point Nagot; il acheta une maison dont il fit le séminaire, il la fournit du mobilier convenable. Bientôt il y joignit un petit séminaire, et un grand collége qui eut le privilége d'université. On s'étonnerait de cette subite création, si on ne savait ce que peut un zèle ardent et éclairé, aidé des secours de la Providence. La suite répondit à ces heureux commencements. Ces établissements prospérèrent, et il s'y forma une jeunesse qui rend aujourd'hui des services utiles. Au milieu de ces travaux, Nagot fut frappé d'une attaque de paralysie qui le força de les interrompre. Ses infirmités ayant augmenté en 1810, il demanda et obtint d'être déchargé de la supériorité. Sa vie, néanmoins, se prolongea jusqu'au 9 avril 1816, qu'il expira, âgé de près de 82 ans, dans de grands sentiments de piété, et après avoir reçu tous les secours de la religion. Ses principaux écrits sont: 1° une *Relation* imprimée *de la conversion de quelques protestants*; 2° une *Vie de M. Olier*, publiée récemment in-8°; 3° la

*Traduction* de l'Essai sur les miracles du docteur Hay; 4° la *Traduction* des Fêtes mobiles de Butler, en manuscrit; 5° les *Traductions* du Dévot chrétien du docteur Hay; du Catholique instruit de Chalonner; du Guide du chrétien, et de quelques autres ouvrages pieux en anglais.

† NAHL (Jean-Auguste), célèbre sculpteur allemand, naquit à Berlin, en 1710, reçut de son père les premières leçons de son art, passa en France et ensuite en Italie, où il se perfectionna au milieu des chefs-d'œuvre dont abonde cette seconde Grèce. Il retourna à Berlin, en 1741, où le roi le chargea des décorations superbes qui ornent les jardins de Postdam et de Charlottembourg. Il exécuta aussi d'autres ouvrages qui rehaussèrent sa réputation déjà bien établie. S'étant rendu en Suisse, il se fixa à Hindelbanck, aux environs de Berne, où il fit la connaissance d'un M. Langhans, pasteur de ce village, avec lequel il se lia d'une amitié intime. L'épouse de ce pasteur, femme aussi célèbre par sa beauté que recommandable par ses vertus, étant morte dans la fleur de sa jeunesse, Nahl lui éleva un *Tombeau*, chef-d'œuvre de sculpture, et qui est cité dans presque tous les ouvrages sur la Suisse. M. Laborde, auteur de l'excellent *Itinéraire d'Espagne*, le décrit dans ses *Tableaux pittoresques*, au tom. Ier. Il a été souvent reproduit en gravure et modelé en petites proportions, en terre et en *scaiola* : il sert de morceau d'étude aux jeunes élèves, et a été célébré par les vers des fameux poètes Haller et Wiéland. Après avoir terminé ce superbe monument, qu'on voit dans la petite église d'Hindelbanck, où les voyageurs viennent l'admirer, Nalh retourna en Allemagne, en 1755. Il choisit pour demeure Cassel, dont le souverain le nomma professeur de sculpture. Parmi les ouvrages remarquables qu'il exécuta dans cette ville, on cite la belle *statue* du landgrave Guillaume, élevée dans la place de l'Esplanade. Nalh est un des sculpteurs qui ont le plus approché de Michel-Ange; et s'il est, en général, au-dessous de ce grand et inimitable génie, il a sa manière forte, prononcée et énergique, qui donne la vie à un marbre, et sait lui imprimer les différents caractères des passions. Cet artiste mourut en 1785, âgé de 75 ans. A cette époque, le célèbre Canova commençait à former sa réputation, et promettait de surpasser tous les sculpteurs modernes, par des productions aussi nombreuses que variées, qui ont répandu son nom au-delà de l'Europe, et ornent les palais et les capitales des plus puissants souverains.

NAHUM, l'un des douze petits prophètes, vivait depuis la ruine des dix tribus par Salmanazar, et avant l'expédition de Sennachérib contre la tribu de Juda. On ne sait aucune particularité de la vie de ce prophète; on ne sait même si son nom est celui de sa famille ou du lieu de sa naissance, ou même une qualification; car *Nahum* en hébreu signifie *Consolateur*. On dispute encore sur le temps où il vivait : l'opinion la plus vraisemblable est celle que nous avons suivie. Sa *Prophétie* est composée de trois chapitres, qui ne forment qu'un seul discours. Il y prédit,

d'une manière pathétique, la seconde ruine de Ninive par Nabopolassar et Astyages. Il renouvelle contre cette ville criminelle les menaces que Jonas lui avait faites quatre-vingt-dix ans auparavant. Le style de ce prophète est partout le même; rien n'égale la vivacité de ses figures, la force de ses expressions, et l'énergie de son pinceau.

NAIADES. *Voy.* NYMPHES.

† NAIGEON (Jacques-André), littérateur, philosophe, membre de l'institut, naquit le 15 juillet 1738 à Dijon, d'un riche moutardier de cette ville. Il y fit ses études, vint très jeune encore se fixer à Paris, où il se lia bientôt avec le baron d'Holbach, ensuite avec Diderot. Il puisa dans leur société les principes d'incrédulité dont il devint un des apôtres les plus ardents. Naigeon, se montrant comme le singe de ces deux philosophes, se déclara contre toutes les choses établies, et notamment contre toutes les religions. Il fut un des rédacteurs de la première *Encyclopédie*, et y fournit, entre autres, l'article *Unitaires*. Il publia quelque temps après *Le Militaire philosophe*, Paris, 1768, qu'on croit composé sur un manuscrit intitulé *Difficultés sur la religion, proposées au P. Malebranche*, dont le dernier chapitre est attribué au baron d'Holbach. Naigeon a publié, en outre, *Recueil philosophique*, ou *Mélanges de pièces contre la religion*, 1770; *Traité de la tolérance* de Crellius, que Naigeon retoucha, 1769; *Eloge de M. Roux*, 1777. Ce médecin était, comme lui, ami intime du baron d'Holbach. Il paraît même que Naigeon aida Raynal dans la composition de son *Histoire philosophique*. Il fut éditeur de plusieurs ouvrages de ses confrères les philosophes, tels que ceux intitulés : *Système de la nature*, imprimé à Londres, et auquel il joignit un discours préliminaire; la *Traduction* de Sénèque, par la Grange; *Essai sur la vie de Sénèque*, de Diderot; *Le Conciliateur*, de Turgot; *Eléments de morale*, du baron d'Holbach, 1790, etc. Il rédigea la *Collection des moralistes anciens*, et y ajouta un discours préliminaire. Il fit imprimer en 1790 une *Adresse à l'assemblée nationale sur la liberté des opinions et sur celle de la presse*. « Mais ce » qui distingua éminemment » Naigeon (dit l'auteur des *Mé*» *moires pour servir à l'histoire* » *ecclésiastique du* XVIII[e] *siècle*, » tom. 4, p. 468) (1), c'est le » *Dictionnaire de la philosophie* » *ancienne et moderne*, qu'il ré» digea pour l'Encyclopédie mé» thodique. Cet ouvrage, qui pa» rut à une époque de vertiges et » de crimes, en porte la malheu» reuse empreinte. L'auteur y » affiche l'immoralité, l'inhuma» nité et l'athéisme dans toute » leur turpitude. Ses expressions » sont analogues à ses pensées; » s'il parle des prophètes, c'est » pour les appeler des *fous*; les » Pères de l'Église étaient pour » la plupart *très ignorants et* » *d'une crédulité stupide*..... *La* » *superstition est la gourme des* » *hommes*...... *Il faut emmuseler* » *les prêtres* : tel est le ton poli » de ce doux prédicateur de la » tolérance. Dans l'article *Aca*» *démicien*, il excuse les vices » les plus honteux; mais rien » n'égale le ton qu'il prend dans

(1) Nous avons cru faire une chose agréable au lecteur en transcrivant le texte de cet auteur aussi impartial qu'éclairé.

» l'article *Meslier*; il cite le vœu » attribué à ce curé : *Je voudrais » que le dernier roi fût étranglé » avec les boyaux du dernier des » prêtres. C'est là*, dit Naigeon, » *le vœu d'un vrai philosophe, et » qui a bien connu le seul moyen » de tarir partout, en un moment, » la source des maux qui affli- » gent depuis si long-temps l'es- » pèce humaine. On écrira dix » mille ans, si l'on veut, sur ce » sujet, mais on ne produira jamais » une pensée aussi profonde, plus » profondément conçue, et dont » le tour et l'expression aient plus » de vivacité, de précision et » d'énergie*. Cet article est signé » du *citoyen Naigeon*, en toutes » lettres, tom. 3, pag. 239. Il » avait dit à la page précédente » que *le prédicateur le plus élo- » quent d'un état, c'est le bour- » reau*. On voit que le *citoyen » Naigeon* était à la hauteur de » l'époque où il écrivait; que s'il » ne figura pas dans le nombre » des bourreaux, il savait faire » l'apologie de leurs hauts faits, » et qu'il était digne d'être le » disciple de celui qui avait dit :

Et ses mains ourdiraient les entrailles du prêtre,
A défaut du cordon, pour étrangler les rois.

» Il est à croire que Naigeon au- » rait voulu dans la suite rayer » son nom accolé à tant d'infa- » mies, mais la *Philosophie an- » cienne et moderne* est là pour » accuser sa mémoire, et on verra » en lui l'admirateur et le com- » plice des cruautés de 1793 et » de 1794. Il donna en 1798 une » édition complète des œuvres de » Diderot, en 16 vol.; en 1801 » une de Rousseau, en 20 vol., » avec MM. Fayolle et Bancarel; » et en 1802, une de Montaigne; » toutes sont accompagnées d'a- » vertissements et de notes rédi- » gees dans le même esprit; mais » c'est surtout dans celles de Di- » derot que Naigeon s'est donné » le plus de carrière. A travers » tous les éloges qu'il prodigue » à son maître, il lui trouve ce- » pendant, tant il est difficile, » quelques moments de faibles- » se; il serait consolé, ce semble, » que son ami eût payé sa har- » diesse de sa tête, et s'écrie : » *Les lignes tracées avec le sang » du philosophe sont bien d'une » autre éloquence*. (Préface, » tom. 1[er].) Ailleurs le pétulant » orateur nous révèle son secret » tout entier. *Diderot*, dit-il, *sou- » vent témoin de la colère et de » l'indignation* avec lesquelles je » parlais des maux sans nombre » que les prêtres, les religions » et les dieux de toutes les na- » tions avaient faits à l'espèce » humaine, et des crimes de » toute espèce dont ils avaient » été la cause, disait, des *vœux » ardents que je formais*, (pectore » ab imo), *pour l'entière destruc- » tion des idées religieuses, quel » qu'en fût l'objet, que c'était » mon tic, comme celui de Vol- » taire, d'écraser l'infâme* (tom. » 9, pag. 511, note). Au moins » cela n'est pas dissimulé, et le » ton de colère et d'indignation » avec lequel Naigeon s'exprime, » ajoute au prix d'un tel aveu, » et c'est un témoignage éclatant » de l'impartialité et de la mo- » dération d'un tel homme. On » jugera si un tel suffrage n'est » pas plus honteux que flatteur » pour le parti auquel il était » attaché, et si la religion n'a » pas quelques motifs de se con- » soler d'avoir eu pour adver- » saire et pour ennemi celui qui » l'était aussi de l'humanité, qui » a applaudi au vœu de Meslier, » qui le regardait comme le » seul moyen *de tarir nos maux*,

» et qui trouvait si admirable » l'*éloquence du bourreau*. Nous » n'avons pas besoin de dire que » le même homme a mérité d'ê- » tre inscrit dans le *Dictionnaire* » *des Athées*, où Maréchal le » cite comme un des *esprits forts* » *les plus décidés*. Cependant La- » lande lui a reproché depuis de » n'avoir pas osé convenir qu'il » fût athée. Il paraît que Naigeon » avait eu la prétention de de- » venir sénateur, et qu'il crai- » gnait que la réputation d'athée » ne lui fût nuisible; ainsi, il » tombait dans cette pusillani- » mité qu'il reproche amère- » ment dans son *Dictionnaire* à » Bayle, à Voltaire, à d'Alembert » et à Diderot lui-même. Naigeon » a fourni beaucoup de rensei- » gnements à l'auteur du *Dic-* » *tionnaire des ouvrages anony-* » *mes*, sur les véritables auteurs » des ouvrages philosophiques » pendant la dernière moitié du » XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces renseigne- » ments ont paru suspects à beau- » coup de personnes, et on croit » que Naigeon, soit par zèle pour » la mémoire du baron d'Hol- » bach, soit pour toute autre » raison, lui a fait l'honneur » de lui attribuer des écrits aux- » quels le baron d'Holbach n'eut » d'autre part que de les encou- » rager et de les payer. Plusieurs » de ses confrères de l'institut » voyaient avec peine Naigeon » siéger parmi eux; Laharpe l'a » tourné en ridicule dans sa *Cor-* » *respondance littéraire avec le* » *grand-duc de Russie*, t. 2, pag. » 235 et 302 : mais qu'est-ce que » des ridicules en comparaison » de l'horrible doctrine que prê- » chait Naigeon, et des vœux atro- » ces qu'il a osé consigner dans » sa *Philosophie ancienne et mo-* » *derne?* ». On a encore de Naigeon un *Eloge de La Fontaine*, Bouillon, 1775, in-8°, et une *Notice sur la vie de Jean Racine*, 1784, in-4°. Il est mort à Paris, le 28 février 1810.

NAILLAC (Philibert de), trente-troisième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, lequel résidait pour lors à Rhodes, issu d'une illustre famille du Berri. Il amena du secours à Sigismond roi de Hongrie, contre le sultan Bajazet, dit l'*Eclair*. Il combattit en 1396 à la funeste journée de Nicopolis, à la tête de ses chevaliers, dont la plupart furent taillés en pièces. Il assista au concile de Pise en 1409, et mourut à Rhodes en 1421, avec la réputation d'un guerrier aussi courageux que prudent.

NAILOR (Jacques), imposteur du diocèse d'York, après avoir servi quelque temps en qualité de maréchal-des-logis dans le régiment du colonel Lambert, embrassa la secte des *Quakers* ou trembleurs. Il entra en 1656 dans la ville de Bristol, monta sur un cheval dont un homme et une femme tenaient les rênes, et qui criaient, suivis d'une foule de sectateurs: *Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu de Sabaoth*. Les magistrats se saisirent de lui et l'envoyèrent au parlement, où il fut condamné, en 1657, comme un *séducteur*, à avoir la langue percée avec un fer chaud, et le front marqué de la lettre B, pour signifier *blasphémateur*. Il fut ensuite reconduit à Bristol, où on le fit entrer à cheval, le visage tourné vers la queue. On le confina ensuite dans une étroite prison pour y expier ses rêveries; mais il n'en fut que plus fanatique. Ayant été ensuite élargi, il ne cessa de

prêcher parmi ceux de sa secte, jusqu'à sa mort, arrivée en 1660.

NAIN DE TILLEMONT (Louis-Sébastien Le), né en 1637 à Paris, d'un maître des requêtes, se consacra à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Sacy, son ami et son conseil, l'engagea en 1676 à recevoir le sacerdoce, et Busanval, évêque de Beauvais, espérait de l'avoir pour successeur. Il alla demeurer à Port-Royal-des-Champs. Son attachement au jansénisme lui attira des désagréments, et l'obligea de quitter la capitale; il se retira à Tillemont, près de Vincennes, où il se communiquait libéralement à ceux qui avaient besoin de ses lumières, et surtout à ceux qui étaient voués au parti. Tillemont ne sortit de sa retraite que pour aller voir en Flandre le fameux Arnauld, et en Hollande l'évêque de Castorie. De retour dans sa solitude, il continua à s'occuper de travaux utiles et d'intrigues de secte, et mourut à Paris après une langueur de trois mois, en 1698, à 61 ans. On lui doit : 1° *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, 16 vol. in-4°; 2° l'*Histoire des empereurs*, en 6 vol. in-5°. Ces deux ouvrages, tirés des auteurs originaux, souvent tissus de leurs propres termes, expriment leur sens avec fidélité. Ils sont écrits avec un ordre, une justesse et une précision, dont le mérite ne se fait bien sentir qu'à ceux qui ont éprouvé par eux-mêmes combien coûtent ces sortes de travaux. Le dernier volume de son *Histoire des empereurs* finit avec le règne d'Anastase. Ses *Mémoires ecclésiastiques* ne contiennent qu'une partie du VI$^{e}$ siècle; et les douze derniers volumes n'ont été imprimés qu'après sa mort. Quoique l'esprit de parti dont il était animé ne se montre pas à découvert dans cet ouvrage, des lecteurs attentifs en découvrent çà et là quelques allures. 3° Une *Lettre* contre l'opinion du P. Lami, « que J.-C. n'avait point » fait la Pâque la veille de sa » mort. » Nicole la regardait comme un modèle de la manière dont les chrétiens devraient disputer ensemble. Elle se trouve à la fin du 2$^{e}$ volume des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique*. 4° Quelques ouvrages manuscrits, dont le plus considérable est l'*Histoire des rois de Sicile* de la maison d'Anjou. L'abbé Tronchai, chanoine de Laval, a écrit sa *Vie*, in-12, 1711. On trouve à la suite de cet ouvrage, des *Réflexions* pieuses et des *Lettres* édifiantes. Si, aux vertus dont elle présente le tableau, on pouvait ajouter la soumission aux décrets de l'Église, l'éloge de ce savant homme serait complet. Son zèle pour le parti dont il avait épousé les intérêts allait jusqu'à déroger aux considérations les plus délicates. Lorsque M. de Rancé pensait à se défaire de ses bénéfices, et à se consacrer à Dieu dans la solitude de la Trappe, Tillemont lui conseilla de les garder *pour en distribuer les revenus à ceux qui étaient dans la persécution*. Sollicitation qui ne fit pas sur l'esprit de M. de Rancé une impression favorable aux disciples de Jansénius. « Je ne pus comprendre, dit-il, » que des gens qui voulaient » passer pour être entièrement » détachés de toutes les choses » d'ici-bas, fussent capables de » faire paraître un sentiment » aussi intéressé que celui-là. »

NAIN (Dom Pierre Le), frère

du précédent, né à Paris en 1640, fut élevé dans la maison de son grand-père. Il y reçut une sainte éducation sous les yeux de Madame de Bragelogne, sa grand'mère, dame vertueuse, dirigée anciennement par saint François de Sales. Le désir de faire son salut loin du monde le fit entrer à Saint-Victor à Paris, et ensuite à la Trappe, où il fut un exemple de pénitence, d'humilité, et enfin de toutes les vertus chrétiennes et monastiques. Nommé sous-prieur de cette abbaye, il gagna tous les cœurs par son affabilité. Il y mourut en 1713, à 73 ans. Quoique l'abbé de Rancé fût ennemi des études monastiques, il permit sans doute à D. Le Nain d'étudier et de faire part de ses travaux au public. On a de lui : 1° *Essai de l'histoire de l'ordre de Citeaux*, en 9 vol. in-12. Le style en est simple et négligé, mais touchant. Les faits y sont mal choisis, et le flambeau de la critique n'a pas éclairé cette Histoire, qu'on doit plutôt regarder comme un livre édifiant, que comme un ouvrage profond ; 2° *Homélies* sur Jérémie, 2 vol. in-8° ; 3° une *Traduction* française de saint Dorothée, père de l'Eglise grecque, in-8° ; 4° la *Vie de M. de Rancé, abbé et réformateur de la Trappe*, 2 v. in-12. Cette *Vie*, revue et corrigée par le célèbre Bossuet, n'a pas été publiée telle que Dom Le Nain l'avait faite, et qu'elle est sortie des mains du prélat réviseur. On y a inséré des traits satiriques fort éloignés du caractère de l'auteur. 5° *Relation de la vie et de la mort de plusieurs religieux de la Trappe*, 6 vol. in-12, ouvrage plein de touchants exemples, et dont les détails ont néanmoins prêté à la critique : quelques personnes y ont cru voir des excès d'austérité, et une espèce de dérogation à la loi qui prescrit la conservation de soi-même. C'est sans doute ce qui a fait apporter quelques adoucissements à la rigueur de la réforme, telle qu'elle était dans les premières années. 6° Deux petits Traités, l'un *de l'état du monde après le jugement dernier*; et l'autre, *sur le scandale qui peut arriver même dans les monastères les mieux réglés*, etc. ; 7° *Elévation à Dieu pour se préparer à la mort* : elle inspire cette piété tendre et pathétique, que le bel esprit ne saurait contrefaire.

NAIRON (Fauste), savant maronite et professeur en langue syriaque au collége de la Sapience à Rome, né au Mont-Liban, neveu d'Abraham Ecchellensis par sa mère, mort à Rome presque octogénaire, l'an 1711, est auteur de deux ouvrages intitulés, l'un *Euoplia fidei catholicæ ex Syrorum monumentis adversus ævi nostri novatores*, 1694 ; l'autre, *Dissertatio de origine, nomine ac religione Maronitarum*, Rome, 1679. Il s'efforce dans ces deux ouvrages de prouver que les maronites ont conservé la foi depuis le temps des Apôtres, et que leur nom ne vient pas de Jean *Maron*, monothélite, mort en 707, mais de saint *Maron*, célèbre anachorète, qui vivait à la fin du IVe siècle. Ses raisons n'ont pas paru péremptoires à tous les savants, mais elles font honneur à son érudition, et sont appuyées d'une réflexion très simple, mais solide, savoir, que si le nom de *Maronites* était un nom de secte, ces peuples l'eussent quitté au moment qu'ils sont revenus à la

vérité, et qu'ils se sont attachés à l'Eglise romaine, à laquelle ils sont fermement unis, au moins depuis 1182. *Voyez* MARON.

† NALIAN (Jacques), patriarche arménien à Constantinople, était né à Zimara, village de la petite Arménie, près de l'Euphrate, et florissait dans le siècle dernier. Doué d'une mémoire heureuse et d'une rare pénétration, il fit dans les sciences des progrès prodigieux. Parvenu par son mérite au patriarcat dans des temps difficiles, et au milieu des troubles dont sa nation était agitée, il usa de tant de prudence, et gouverna son Eglise avec tant de sagesse qu'il y maintint la tranquillité. Il était en correspondance avec le pape Clément XIII, et d'autres personnages illustres, soit de l'Asie, soit de l'Europe. Son mérite, sa modestie, la circonspection qu'il mettait dans sa conduite, lui avaient concilié l'estime et la bienveillance des sultans Osman III et Mustapha III, et des autres personnages qui jouissaient à la Porte de plus de crédit et de considération. En 1764, il résolut de se démettre de la dignité patriarcale, soit que son âge ne lui permît plus d'en remplir les devoirs avec la même exactitude, soit que de son vivant il voulût ménager à l'Eglise d'Arménie un pasteur dont il fût sûr, et prévenir par là les intrigues qui, après sa mort, auraient pu influer sur un choix aussi important. Il fit passer sa démission au grand-seigneur par l'intermédiaire du grand-visir. Mustapha ne l'accepta qu'après s'être bien assuré des dispositions de Nalian, et alors il nomma pour le remplacer celui que Nalian lui désigna. Nalian survécut à peine deux mois à sa démission. Il mourut à Constantinople le 18 juillet de la même année, regretté de son troupeau, qui le chérissait, et de tous ceux qui l'avaient connu. Il laissa divers ouvrages où brillent son talent et son érudition. Les principaux sont : *Le Trésor des notices*, Constantinople, 1758, 1 v. in-4°; preuve de la variété des connaissances de Nalian, qui y fait passer en revue ce que la morale a de plus instructif, la physique de plus curieux, l'histoire et la géographie de son pays de plus intéressant; 2° *L'arme spirituelle*, ouvrage mêlé de vers et de prose turque et arménienne; 3° *Le Fondement de la foi*, 1 vol. in-4°; 4° *Commentaire sur Nareg*, livre célèbre parmi les Arméniens, et composé par un de leurs plus illustres docteurs; 5° *Des sept sacrements de l'Eglise*, resté manuscrit; 6° *La doctrine chrétienne* à l'usage des Arméniens, Constantinople, 1757, 1 vol. in-12; 7° *Recueil* d'un grand nombre de *Lettres familières et instructives*; 8° *Recueil de chansons et d'anecdotes* écrites en turc et en arménien; 9° des *Livres de prières*, etc. Nalian faisait beaucoup d'aumônes; il fit un fonds du produit de tous ses ouvrages, et en légua la rente aux pauvres, aux malades et aux indigents de toute espèce de son patriarcat.

NANCEL (Nicolas de), ainsi nommé du village de Nancel, lieu de sa naissance, entre Noyon et Soissons, professa les humanités dans l'université de Douai. Appelé à Paris par ses amis, il fut professeur au collége de Presle où il avait déjà enseigné, et se fit recevoir docteur en médecine. Cette science avait des charmes

infinis pour lui. Il alla la pratiquer à Soissons, puis à Tours, où il trouva un établissement avantageux. Enfin il devint médecin de l'abbaye de Fontévrault en 1587, et y mourut en 1610, à 71 ans, avec la réputation d'un homme savant, mais bizarre. On a de lui : 1° *Stichologia græca latinaque, informanda et reformanda*, in-8° : ouvrage où il veut assujettir la poésie française aux règles de la poésie grecque et de la poésie latine. Ce projet singulier, dont il n'était pas l'auteur (*voy.* MOUSSET), couvrit de ridicule son apologiste. 2° *Petri Rami vita*, in-8°. Il y a des faits curieux et des anecdotes recherchées; mais Ramus y est peint un peu trop en beau. 3° *De Deo; De immortalitate animæ, contra Galenum; De sede animæ in corpore*, in-8°. Il a aussi donné ces trois Traités en français: 4° *Discours de la peste*, in-8°; 5° *Declamationes*, in-8°. Ce sont des harangues qu'il avait prononcées durant sa régence.

NANGIS. *Voyez* GUILLAUME de Nangis.

NANI (Jean-Baptiste), naquit en 1616. Son père, procurateur de Saint-Marc, et ambassadeur de Venise à Rome, l'éleva avec soin, et le forma de bonne heure aux affaires. Urbain VIII, juste appréciateur du mérite, annonça celui du jeune Nani. Il fut admis dans le collége des sénateurs en 1641, et fut nommé, peu de temps après, ambassadeur en France, où il se signala par la souplesse de son esprit. Il obtint des secours considérables pour la guerre de Candie contre les Turcs; devint, à son retour à Venise, surintendant des affaires de la guerre et des finances, fut ambassadeur à la cour de l'Empire en 1654, et rendit à sa république tous les services qu'elle pouvait attendre d'un citoyen aussi zélé qu'intelligent. Il repassa en France en 1660, demanda de nouveaux secours pour Candie, et obtint, à son retour dans sa patrie, la charge de procureur de Saint-Marc. Il mourut en 1678, à 63 ans, honoré des regrets de ses compatriotes. Le sénat l'avait chargé d'écrire l'Histoire de la république. Il s'en acquitta à la satisfaction des Vénitiens : mais il fut moins applaudi par les étrangers. Ils n'y virent pas assez de fidélité dans les faits, de pureté dans la diction, et de simplicité dans le style : son récit est embarrassé par de trop fréquentes parenthèses. Cette *Histoire*, qui s'étend depuis l'an 1613 jusqu'en 1671, fut imprimée à Venise en 1662-1679, 2 v. in-4°, belle édition. Nous avons une assez faible traduction française du premier volume, par l'abbé Tallemant, Cologne, 1682, 4 vol. in-12. La seconde partie a été traduite par Masclari, Amsterdam, 1702, 2 vol. in-12.

NANNI (Pierre), *Nannius*, né à Alcmaër en 1500, enseigna les humanités à Louvain avec réputation pendant 18 ans, et obtint ensuite un canonicat d'Arras, qu'il garda jusqu'à sa mort, arrivée en 1557, à 57 ans. Ses ouvrages sont : 1° des *Harangues*; 2° des *Notes* sur quelques auteurs classiques, et sur des traités de quelques pères; 3° *Miscellaneorum decas*, Louvain, 1648, in-12, et dans le *Thesaurus criticus* de Gruter. C'est un ouvrage de critique, où il montre des fautes qui se trouvent dans les éditions de plusieurs anciens, et où il tâche d'expliquer les passages obscurs; 4° cinq *Dialo-*

*ges des héroïnes*, 1541, in-4° : ouvrage qui passe pour son chef-d'œuvre. Il a été traduit en français, 1550, in-8°; 5° des *Traductions* latines d'une partie de Démosthènes, d'Eschyne de Synésius, d'Appollonius, de Plutarque, de saint Basile, de saint Chrysostôme, d'Athénagore, et de presque tous les ouvrages de saint Athanase. Cette dernière version est infidèle. 6° Une *Traduction* de quinze psaumes en beaux vers latins dans le *Psalmi* XL *versibus expressi* de Jacques Latomus, Louvain, 1558. L'auteur a su allier les grâces de la poésie à la simplicité majestueuse du texte sacré. 7° *In Cantica Canticorum paraphrases et scholia*, Louvain, 1554, in-4°. L'auteur a réuni dans sa paraphrase le sens littéral et allégorique : c'est un des meilleurs commentaires qu'on ait sur le Cantique des Cantiques. Il peut être mis à côté de celui de Bossuet. (*Voy.* SALOMON.) Nanni, critique habile, bon grammairien, poète estimable, n'était qu'orateur médiocre. Ses ouvrages décellent un homme qui était versé dans toutes les sciences; ils lui firent une réputation très étendue. L'Italie voulut l'enlever aux Pays-Bas; mais il sacrifia toutes les espérances de fortune à l'amour de la patrie. Son caractère était modéré, ses mœurs douces et son esprit agréable.

NANNI ou NANNINI. *Voyez* REMIGIO.

NANNI. *Voyez* ANNIUS de Viterbe.

† NANNONI (Angelo), célèbre chirurgien, naquit à Florence en 1715, et à l'âge de 16 ans il étudia la chirurgie et l'anatomie dans l'hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve à Florence. Après avoir passé les examens, il voyagea en Italie et en France, visita les hôpitaux de Bologne, de Milan, de Rome, de Montpellier, de Rouen et de Paris, et crut apercevoir des abus dans les médicaments, et une pratique trop longue et trop douloureuse dans les opérations. De retour dans sa patrie, il établit une nouvelle méthode pour les uns et les autres, et disait que l'art de guérir consistait principalement à seconder la nature en l'aidant quelquefois, et à réduire la médecine à ses principes les plus simples. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Trattato*, etc., ou *Traité sur les maux aux seins*, Florence, 1746; 2° *Sur la simplicité dans l'art de guérir*, Venise, 1761-74-76, 3 v. in-4°. Cet ouvrage a immortalisé la mémoire de l'auteur. Dans sa dernière édition, on l'a augmenté et enrichi d'excellents aphorismes. 3° *Recherhes critiques sur l'état actuel de la chirurgie*, *de Samuel Sharp*, traduites en italien et illustrées par Nannoni, Sienne, 1774; 4° *Mémoire sur l'anévrysme des replis du coude*, Florence, 1784. Nannoni mourut à Florence le 28 février 1790. — Son fils François, qui vivait encore en 1818, a suivi avec honneur les traces de son père; il est un des premiers chirurgiens de Florence et de l'Italie, et s'est rendu fameux dans les accouchements et dans les opérations de la cataracte et de la gravelle.

NANQUIER (Simon), dit *Le Coq*, avait du goût pour la poésie latine, et le génie qu'il faut pour y réussir, comme on voit par deux poëmes que nous avons de lui. Le premier, qui est en vers élégiaques, a pour titre :

*De lubrico temporis curriculo, deque hominis miseria;* plein de bonnes moralités et d'une bonne philosophie. Le deuxième poème est en vers héroïques, et en forme d'églogue, Paris, 1605, in-8°. Il roule sur la mort de Charles VIII, roi de France. On a encore de Nanquier quelques *Epigrammes*, imprimées avec ses autres *Poésies*, in-4°, sans date, au commencement du XVI^e siècle : ce poète vivait à la fin du XV^e.

† NANSOUTY (Étienne-Antoine-Marie, comte de), dont le véritable nom de famille était Champion de Nans-sous-Thil, changé par corruption en celui de Nansouty. Il naquit au mois de mai 1768 à Bordeaux, où son père, né à Dijon, était commandant du Château Trompette. En 1780, Nansouty fils entra à l'École militaire, et de là il passa, en 1783, au régiment de Bourgogne, cavalerie, en qualité de sous-lieutenant. A l'époque de la révolution, il devint successivement lieutenant-colonel de carabiniers, et colonel du régiment d'Artois, cavalerie. Il se distingua, en 1806, à Wertingen, où il commandait le corps des cuirassiers. Dans la guerre contre les Prussiens, en 1807, il avait sous ses ordres les corps de carabiniers et de cuirassiers, qui se couvrirent de gloire. Il déploya la même intrépidité à Eylau et à Friedland. En 1808, il fut nommé général de division, et se trouva en 1809 aux batailles d'Eckmühl, d'Essling et de Wagram. Nommé en 1812 colonel général des dragons, il obtint le grand cordon de la Légion-d'Honneur, et servit dans la malheureuse campagne de Russie. Il rendit d'importants services en 1813 et 1814 à Dresde, à Wachau, à Leipsick et à Hanau; se couvrit de lauriers à Champ-Aubert, à Montmirail et à Craone. Il fut un des premiers à adhérer à la déchéance de Buonaparte, et écrivit le 6 avril 1814 : « J'ai l'honneur » d'informer le gouvernement » provisoire de ma soumission à » la maison de Bourbon. » Le roi l'envoya en qualité de commissaire extraordinaire dans la 18e division militaire, le nomma chevalier de Saint-Louis, puis capitaine-lieutenant de la 1re compagnie de ses mousquetaires. Ce général mourut à Paris le 12 février 1815, âgé de 47 ans.

NANTEUIL. *Voyez* SCHOMBERG.

NANTEUIL (Robert), graveur, naquit à Reims, en 1630, d'un pauvre marchand, qui lui donna toute l'éducation qui lui fut possible. Le goût qu'il avait pour le dessin se manifesta de bonne heure. Il en faisait son amusement, et se trouva en état de dessiner et de graver de lui-même la thèse qu'il soutint en philosophie. Nanteuil s'appliqua aussi au pastel, mais sans abandonner la gravure, qui était son talent principal. Louis XIV lui donna la place de dessinateur et de graveur de son cabinet, avec une pension de mille livres. Ce maître n'a gravé que des portraits, mais avec une précision et une pureté de burin qu'on ne peut trop admirer. Son recueil, qui est très considérable, prouve son extrême facilité. Il gagna plus de 50,000 écus, qu'il dépensa comme il les avait acquis. Il mourut à Paris en 1678, à 48 ans.

NANTIGNI (Louis Chasot de), né l'an 1690 à Saulx-le-Duc, en Bourgogne, vint de bonne heure

à Paris, où il fut chargé successivement de l'éducation de quelques jeunes seigneurs. Dans ses moments libres, il s'appliquait à l'étude de l'histoire, pour laquelle il avait un goût particulier. Il mit au jour, depuis 1736, 4 vol. in-4°, sous le titre de *Généalogies historiques des rois, des empereurs et de toutes les maisons souveraines*. Cet ouvrage, le meilleur de ceux qui sont sortis de sa plume, devait avoir une suite assez considérable, et il en a laissé une partie en manuscrit. Nous avons encore de lui: 1° les *Tablettes géographiques*, in-12, Paris, 1725; 2° *Tablettes historiques, généalogiques et chronologiques*, 9 vol. in-24, Paris, 1748, et années suivantes; 3° *Tablettes de Thémis*, in-24, 2 parties, Paris, 1755. Il a fourni beaucoup d'articles généalogiques pour le *Supplément de Moréri* de 1749. Il était devenu aveugle sur la fin de l'année 1752, et mourut en 1755.

NANTILLE, reine de France, épousa le roi Dagobert Ier en 632, et gouverna le royaume avec habileté pendant la minorité de Clovis II, son fils. Elle mourut en 641, avec la réputation d'une princesse également politique et vertueuse.

NAOGEORGE (Thomas), théologien de la religion prétendue réformée, né à Straubing, en Bavière, en 1511, s'appelait *Kirchmayer*, mais il habilla son nom à la grecque, selon la coutume pédantesque de ce temps-là. Il se rendit célèbre dans son parti, par des vers satiriques contre l'Eglise catholique. Le plus fameux de ces *poèmes* est celui qui a pour titre : *Regnum papisticum*, imprimé en 1553 et 1559, in-8°, sans nom de ville ni d'imprimeur; il n'est pas commun. On a encore de lui : 1° *Pamachius, tragædia*, 1538, in-8°; 2° *Incendia, sive Pyropolynices, tragædia*, 1538, in-8°; 3° *Agricultura sacra*, 1558, in-8°; 4° *Hieremias, tragœdia*, 1551, in-8°; 5° *Mercator, tragœdia*, 1560, in-8°. Il y a deux éditions de la traduction française du *Marchand converti*, 1558, in-8°, et 1561, in-12. Il y en a une troisième de 1591, in-12, où se trouve la comédie du *Pape malade*, de *Bèze*. 6° Un *Commentaire* sur les Epîtres de saint Jean; et quelques autres ouvrages, dans lesquels il y a plus de fanatisme que de goût et de raison. Cet homme emporté mourut en 1578.

† NAPPER-TANDY (James), né en Irlande en 1737, professa dès sa plus tendre jeunesse des principes d'indépendance et de liberté. Lors de la révolution française, il s'unit à tous les mécontents, et en 1791, il publia une déclaration au nom des Irlandais unis, sur les réformes nécessaires au gouvernement. Napper-Tandy fit tous ses efforts pour produire une révolution dans son pays; mais étant devenu suspect au gouvernement anglais, il n'eut que le temps de s'évader et de venir en France. S'étant fixé à Paris, il accueillit dans sa maison tous les réfugiés qui partageaient ses opinions. Il se présenta au directoire, et lui fit agréer le projet d'un débarquement en Irlande, où, disait-il, tous ses compatriotes attendaient avec impatience les Français pour secouer le joug de la domination anglaise. Le directoire lui accorda des troupes, et Napper-Tandy débarqua, en août 1798, en Irlande, sur la côte occidentale de Donegal. Il publia aussi-

tôt une proclamation, pour rallier les *Irlandais unis*, qui étaient prêts à le seconder de leur mieux; mais les autorités locales, averties à temps du complot qui se tramait, surent déjouer les projets des conspirateurs. Contraint de fuir sur un brick français, il débarqua à Hambourg, où il fut arrêté, avec le frère d'O-Connor, à la demande de M. Crawford, ministre d'Angleterre. Les deux chambres d'Irlande l'ayant excepté du bill d'amnistie, malgré les réclamations du directoire, il fut transporté à Dublin, mis en jugement en 1800, et condamné à mort par la cour du banc du roi. On sursit cependant à l'exécution jusqu'à ce que M. Otto le réclamât au nom du gouvernement Français. Sa voiture fut escortée par un détachement de cavalerie jusqu'à Wiscou, où il s'embarqua pour Bordeaux en mars 1802. Il aborda dans cette ville le 14 du même mois, et on célébra son arrivée par un banquet civique. Il y porta un *toast* aux amis de la liberté de tous les pays. Il mourut à Bordeaux le 24 août 1803, âgé de 66 ans.

† NARBONNE-LARA, ou DE LARA (Le comte Louis), naquit à Colorno, dans le duché de Parme, en août 1755. Il fut d'abord ministre de la guerre sous Louis XVI, puis lieutenant général au commencement de la révolution, et enfin aide-de-camp de Napoléon. Il paraît que sa famille, originaire d'Espagne, s'était établie en France lors des guerres pour la succession de cette couronne. Son père était premier gentilhomme de la chambre, et sa mère, dame d'honneur de madame Élisabeth, fille de Louis XV, accompagna cette princesse à Parme, où elle épousa l'infant don Philippe. Les chroniques espagnoles rapportent la funeste catastrophe de sept enfants de la famille de Lara, assassinés par un roi de Castille, pour anéantir tout prétendant à son trône. Cependant il resta un rejeton de cette famille illustre, une des premières branches des rois de Castille, et c'est de ce rejeton que descendait Louis Narbonne de Lara. L'écusson de cette famille portait pour devise : *Nous ne descendons pas des rois, mais les rois descendent de nous*. Louis Salazar, historiographe-généalogiste de Philippe IV et de Charles II, a écrit l'*Histoire* de cette maison, en 4 vol. in-fol. Il ne lui conteste pas le droit de porter cette devise, et ajoute même que le vicomté de Narbonne passa dans cette famille avant l'an 1200; par un Lara, parent et héritier de la dernière vicomtesse. D'un autre côté, et d'après les bruits secrets de cour, le comte Louis passait pour être fils de Louis XV. Quoi qu'il en soit, il est certain que quand, très jeune encore, il vint en France, il fut parfaitement accueilli à la cour; qu'il était aimé de la famille royale, et que le dauphin (père de Louis XVI, de Louis XVIII et de Charles X) daigna lui donner les premières leçons de grec. Il fit sa première éducation à la cour de Versailles, où sa mère, après la mort de la princesse Élisabeth, était devenue dame d'honneur de madame Adélaïde. Ayant fait avec succès ses études au collége de Juilly, il reparut à la cour. Il joignait à des grâces naturelles une conversation aimable et spirituelle, un langage pur et élégant, des saillies pleines d'es-

prit, et de nobles sentiments. Le comte Narbonne embrassa l'état militaire, et son avancement fut très rapide. Il servit d'abord dans l'artillerie, et fut successivement capitaine de dragons, guidon de la gendarmerie, colonel du régiment d'Angoumois, et ensuite de celui de Piémont. Il avait alors trente-trois ans, et commandait ce régiment, lorsque la révolution éclata. Ses devoirs militaires ne l'empêchaient pas de se livrer à l'étude. Pendant son séjour à Strasbourg, il assista aux leçons d'histoire et de droit public, sous le célèbre professeur Koch, et apprit les principales langues vivantes. De retour à Paris, et dans l'espoir d'obtenir une ambassade, il travailla aux bureaux du ministre Vergennes. Lié avec les littérateurs les plus distingués et les personnes les plus marquantes de cette époque, il fréquentait plusieurs sociétés brillantes, telles que celle de madame Necker, où il connut sa fille, madame de Staël. Il n'était par partisan de M. Necker, et il ne le dissimulait pas. Ce fut néanmoins dans cette société, où l'on ne parlait guère que de politique, qu'il prit du goût pour les maximes du jour, et, sans les adopter toutes, il témoignait désirer quelques réformes qui lui paraissaient nécessaires, d'après l'effervescence où se trouvaient les esprits. En un mot, le comte Narbonne, sans cesser d'être attaché à la monarchie, voulait une constitution, et c'est d'après ce principe qu'il faut examiner sa vie politique jusqu'au moment où de terribles vérités vinrent effacer de trop fatales illusions. Aussi, parmi les royalistes purs, il était considéré comme *patriote*, et passait auprès des jacobins pour *modéré* ou même pour *aristocrate*. Il se trouvait à Besançon, en 1790, avec son régiment, lorsque sa réputation de *patriotisme* le fit nommer commandant de toutes les gardes nationales du département du Doubs. Bientôt il éclata de terribles révoltes, que la prudence et la fermeté de M. de Narbonne parvinrent à appaiser. Cette sage conduite lui mérita les insultes des *Annales patriotiques*, rédigées par Mercier et par Carra. Quand il revint à Paris, en février 1791, il trouva mesdames de France sur le point de partir pour Rome. Le comte, en qualité de gentilhomme de madame Adélaïde, les accompagna dans leur voyage. Il leur fut très utile à Arnai-le-Duc, où mesdames, malgré leurs passeports, furent arrêtées par ordre de la commune. Ayant pu s'échapper, M. de Narbonne courut à Paris, réclama et obtint de l'assemblée un décret qui leur permit de continuer leur route. Après qu'il eut conduit mesdames à Rome, il revint en France. Peu de temps après eut lieu le malheureux voyage du roi à Varennes; et, à cette époque, le comte ayant été nommé maréchal-de-camp par l'assemblée, n'accepta ce grade que lorsque Louis XVI eut adhéré à la constitution. L'autorité du monarque était devenue presque nulle, au moment où M. de Narbonne acquérait beaucoup de popularité, à laquelle il ne paraissait pas insensible. Ce fut donc le parti novateur qui l'appela au ministère de la guerre, le 6 décembre 1791. Persuadé qu'il n'y avait point de salut pour la France et pour le roi sans la constitution, il fit tous

ses efforts pour la maintenir. Aussi, quoiqu'il penchât pour les membres du côté droit, il chercha néanmoins à captiver la bienveillance du côté gauche, afin d'arriver plus sûrement à un heureux résultat. Mais ses manières séduisantes, son éloquence à la tribune, où il improvisa plusieurs discours remarquables, ne purent l'emporter sur les projets d'un parti qui voulait moins une constitution qu'une anarchie, afin de mieux satisfaire sa cupidité, ses vengeances et son ambition. Au commencement de son ministère, il alla visiter les frontières, et eut le talent de faire goûter à la plupart des officiers de l'armée la nouvelle constitution, qui, désormais, selon lui, devait gouverner la France. Le rapport de ce voyage fut couvert d'applaudissements à l'assemblée. Son activité était prodigieuse, et il occupait lui seul, l'assemblée plus que tous les autres ministres ensemble. Un de ses plans favoris était de se préparer à la guerre sans l'exciter. Il forma donc une armée de cent cinquante mille hommes, prêts à marcher, et auxquels on donna pour chefs Rochambaud, Luckner et La Fayette. Il obtint pour les deux premiers le bâton de maréchal de France, et le leur remit à la tête de l'armée. Ses plaintes réitérées sur les menées secrètes qui tendaient à la désorganiser irritèrent les jacobins, qui se montraient déjà formidables, et les girondins, qui l'avaient jusqu'alors secondé, n'osèrent plus le défendre. Les besoins de l'armée nécessitant de prompts secours, il en fit plusieurs fois la demande à l'assemblée, qui n'était pas toujours d'avis de les lui accorder. Le 23 janvier 1792, il répéta ces demandes avec une énergie qui causa du tumulte, notamment parmi le côté gauche; et, se montrant alors disposé à quitter le ministère, il s'écria...... « En » me refusant à attendre la honte » comme ministre, j'irai chercher la mort comme soldat de » la constitution, et c'est dans » ce dernier poste qu'il me sera » permis de ne plus calculer le » nombre et la force de nos en» nemis. » Le parti droit applaudit à ce mouvement d'enthousiasme; mais on n'eut pas moins à craindre la défection de l'armée, qui était un des principaux buts des jacobins. M. de Narbonne crut prévenir ce malheur en lui donnant un chef dont la naissance et la réputation militaire pussent inspirer la confiance et le respect, et maintenir une exacte discipline; il proposa le duc de Brunswick. Le roi y consentit; l'assemblée, en général, ne se montra pas absolument contraire à ce choix; mais le duc refusa, sans doute par un effet d'obscures manœuvres. Cependant M. de Narbonne éprouva un grand échec dans l'assemblée. Un soir, et dans un discours improvisé, il dit : « J'en » appelle aux membres les plus » distingués de cette assem» blée....... » A ces mots, la *montagne* tout entière, c'est-à-dire la faction des jacobins, se leva en fureur. Chabot s'écria, en écumant de rage... « que ce dis» cours était *aristocrate*, et que » tous les députés étaient éga» lement distingués ». Dès lors, on vit comme prochaine la disgrâce du comte, à laquelle eut part aussi une autre circonstance. Le malheureux Louis XVI

avait non-seulement à craindre de nombreux ennemis qui étaient dans l'assemblée, et le parti jacobin, qui exaspérait les esprits, mais les ministres eux-mêmes, ou pour mieux dire le peu d'harmonie qui régnait entre eux. M. de Narbonne et M. de Molleville, alors ministre de la marine, quoique sincèrement attachés à leur auguste maître, le servaient mal, par la divergence de leurs avis, et souvent par leur jalousie réciproque. M. de Molleville, royaliste pur, et constamment opposé au premier, attira dans son parti les autres ministres. Le comte de Narbonne, ami de la constitution, voyant qu'avec une telle opposition tous ses projets deviendraient inutiles, résolut de quitter le portefeuille, et ne cacha pas sa résolution. Alors les trois généraux en chef lui écrivirent pour le prier de renoncer à cette idée : leurs lettres ayant été connues, on attribua cette publicité à une intrigue de la part du ministre, qui fut destitué le 10 mars 1792, après un court exercice de trois mois et trois jours. On a prétendu que plusieurs des mesures qu'il avait prises pendant son ministère, il les devait à l'influence et surtout aux talents de madame de Staël. Ce fait est notoirement faux, et d'autant plus que cette dame célèbre, dans son ouvrage *sur la Révolution*, n'en dit pas un mot, et elle n'était pas d'un caractère à rien omettre de ce qui pût flatter son amour-propre. M. de Narbonne fut bientôt oublié; il s'était rendu à l'armée, d'où le roi le rappela bientôt. Il arriva à Paris le 7 août, et trois jours après, éclata la funeste insurrection qui livra le trop indulgent Louis XVI au pouvoir de ses plus cruels ennemis. Décrété d'accusation et mis hors de la loi par l'assemblée, M. de Narbonne parvint à s'échapper par les bons offices de madame de Staël. Il se réfugia à Londres, où il apprit, quelque temps après, l'inique procès du roi. Constamment attaché à la personne de cet infortuné monarque, il tâcha de donner la preuve d'un noble dévouement. On sait que la constitution, ainsi que notre *Charte* actuelle, soumettait les ministres à la responsabilité de tous leurs actes ministériels. Le comte Louis crut pouvoir sauver le roi en le déchargeant des accusations dont on rendait ce prince responsable. Ayant réuni tous les anciens ministres de Louis XVI, qui se trouvaient à Londres, il leur proposa « de demander en commun à la convention nationale un *sauf-conduit* pour être admis à la barre et y réclamer, pendant la durée du procès, la responsabilité dont ils avaient été chargés dans les actes de leur ministère. » Il leur faisait envisager, par ce dévouement sublime, une mort certaine, mais glorieuse....... Mais M. de Narbonne fut le seul des ministres qui parût décidé à la braver. Il demanda en effet à la convention un sauf-conduit, qui lui fut refusé malgré ses vives instances. Il prit alors le parti d'adresser à cette assemblée un *Mémoire* justificatif de Louis XVI, et en envoya un double à M. de Malesherbes, qui lui adressa de la part de ce prince de touchants remercîments..... et de tristes adieux ! Il quitta l'Angleterre lorsque les hostilités commencèrent entre cette puissance et la république fran-

çaise, passa en Suisse, puis en Souabe, et enfin en Saxe. Au commencement de 1800, lors de la création du consulat, il revint en France, où il demeura comme ignoré jusqu'en 1809. A cette époque, le ministre de la guerre Clarke lui fit rendre son grade de lieutenant-général. Nommé gouverneur de Raab jusqu'à la paix de Skoenbrunn, il occupa ensuite ce même poste à Trieste, où il retrouva sa mère : elle s'y était établie après la mort de mesdames de France. De Trieste, il se rendit à Munick, en qualité de ministre plénipotentiaire auprès du roi de Bavière, qui le connaissait et l'affectionnait particulièrement. De retour à Paris, par congé, ses manières aimables, sa conversation pleine d'esprit, la gaieté de son caractère, plurent à Napoléon, qui le nomma son aide-de-camp. En effet, M. de Narbonne avait ce ton aisé et distingué de l'ancienne cour; ses bons mots étaient répétés partout, et souvent Napoléon se plaisait à ses réparties fines et ingénieuses. Lors des scandaleux débats de Buonaparte contre le pape Pie VII, le premier dit, en s'adressant à M. de Narbonne : « Je suis » tenté d'introduire une autre » Eglise pour mon compte, et le » pape s'arrangera avec la sienne » et avec les siens comme il l'en» tendra. — Vous n'en ferez » rien, répondit avec vivacité » M. de Narbonne; il n'y a pas » dans ce moment assez de reli» gion en France pour en faire » deux. » Ce mot, qui n'était pas sans profondeur, produisit son effet, et il ne fut plus question de nouvelle Eglise. Dans son emploi, le comte de Narbonne, loin d'exciter la jalousie, parvint à se faire aimer des officiers de tout grade, ainsi que des simples soldats. Il fit la désastreuse campagne de Russie, après laquelle il fut nommé ambassadeur à Vienne. Il passa ensuite à Prague pour entamer des négociations de paix, qui cependant n'étaient pas dans les plans ambitieux de Buonaparte. Une autre mission importante l'ayant amené à Torgau, il y fit une chute de cheval assez dangereuse; et les soins qu'il ne cessa de prodiguer aux malades, encombrés par milliers dans cette place, lui firent contracter une maladie incurable qui le conduisit au tombeau, le 17 novembre 1813, à l'âge de 57 ans. Quoiqu'il eût été plus glorieux pour M. de Narbonne, après s'être montré si attaché au roi légitime, de ne pas se ranger sous les drapeaux de Napoléon, et quoique, avant cette époque, on eût pu lui reprocher son trop d'amour pour la popularité, il ne mérite cependant pas les attaques violentes de M. de Molleville, dans ses *Mémoires* sur la révolution. Malgré l'injustice de ces attaques, M. de Narbonne n'en tira jamais vengeance, et rendit au contraire toujours justice au caractère personnel de son adversaire. Il était intimement persuadé qu'une constitution pouvait sauver la France, mais il ne s'apercevait pas qu'elle ne devenait qu'un prétexte pour d'autres concessions sans nombre, qui devaient nécessairement anéantir le pouvoir légal, et amener une anarchie où règneraient les plus odieux tyrans. Le comte Louis de Narbonne avait épousé mademoiselle de Montholon, dont il eut deux filles. L'aînée est mariée à M. de

Bramcampo, gentilhomme portugais, et la cadette à M. le comte de Rambutaü, ancien préfet. La duchesse de Narbonne, sa mère, lui a survécu, elle est morte en 1821.

NARCISSE, fils de Céphise et de Liriope, était si beau, que toutes les nymphes l'aimaient; mais il n'en écouta aucune. Echo ne pouvant le toucher, en sécha de douleur. Tirésias prédit aux parents de ce jeune homme qu'il vivrait tant qu'il ne se verrait pas. Revenant un jour de la chasse, il se regarda dans une fontaine, devint si épris de lui-même, qu'il sécha de langueur, et et fut métamorphosé en une fleur qu'on appelle *Narcisse*.

NARCISSE (Saint), passait depuis long-temps pour un des plus vertueux prêtres du clergé de Jérusalem, lorsque l'évêque étant venu à mourir, il fut choisi pour son successeur : il avait alors 80 ans; son grand âge ne l'empêcha pas de faire toutes les fonctions d'un bon pasteur. Un jour l'huile de l'église manquant, il fit remplir les lampes d'eau, et après qu'il l'eut bénie, elle se trouva changée en huile. Trois scélérats accusèrent le saint prélat d'un crime énorme, confirmant leur calomnie par une horrible imprécation. Narcisse leur pardonna généreusement cette calomnie, qui lui servit de prétexte pour suivre le désir qu'il avait depuis long-temps de vivre dans un désert. Peu de temps après, ces malheureux moururent de la mort qu'ils s'étaient eux-mêmes désirée. Dieu fit connaître à ce saint vieillard qu'il devait reprendre le soin de son Eglise : il obéit. Ayant supplié le Seigneur de lui marquer son successeur, afin de se décharger sur lui, dans sa caducité, d'une partie du fardeau pastoral, il eut révélation que ce serait saint Alexandre, évêque de Flaviade. Dès le lendemain, celui-ci arriva comme par hasard à Jérusalem, et fut fort surpris de s'entendre nommer coadjuteur de saint Narcisse, lequel prolongea encore de quatre ans une vie qui avait été une leçon continuelle de toutes les vertus. Il fut enlevé à ses ouailles vers l'an 216, âgé de 116 ans, après s'être trouvé, vingt ans auparavant, au concile de Césarée en Palestine, assemblé pour décider quel jour on devait célébrer la Pâque. Un autre événement remarquable de son épiscopat, c'est d'avoir élevé un grand homme au sacerdoce, dans la personne d'Origène.

NARCISSE, affranchi, puis secrétaire de Claude, parvint au plus haut degré de puissance sous cet empereur. Le vil courtisan profitant de sa faveur, et de la faiblesse de son imbécille maître, ne s'en servit que pour perdre ceux qui pouvaient nuire à sa fortune, et pour s'enrichir de leurs dépouilles. [ Lors de la révolte des Scriboniens, assis à côté de l'empereur, il présida à la condamnation des accusés et se fit adjuger leurs biens.] Ses cruelles vexations le rendirent riche, dit-on, de 50 millions de revenu. Il n'était pas moins prodigue qu'avide d'accumuler, et ses dépenses ne le cédaient pas à celles de l'empereur même. L'impératrice Messaline, jalouse de cet excès d'autorité, voulut renver-verser cet orgueilleux favori. Elle en fut la victime, et périt immolée à sa vengeance. [Tandis que Claude se trouvait à Ostie, occupé d'un sacrifice, Narcisse

s'y rend, lui révèle le honteux mariage de Messaline avec Silius, l'amène à la maison de Silius, où celle-ci célébrait une orgie, et sans laisser à Claude le temps de se reconnaître, donne l'ordre de la tuer, à un centurion qui fut récompensé par la questure.] Agrippine fut plus heureuse. [Narcisse avait essayé de l'écarter du trône, mais Agrippine ayant empoisonné Claude et fait Néron empereur, l'affranchi se déclara pour Britannicus, qui fut aussi empoisonné. Agrippine fit ensuite exiler Narcisse dans la Campanie, où elle le força de se donner la mort, l'an 54 de Jésus-Christ.] Cet insolent et fastueux affranchi fut regretté par Néron, qui trouvait en lui un confident très bien assorti à ses vices encore cachés : *Cujus abditis adhuc vitiis miro congruebat*, dit Tacite.

NARCÈS, ou NARSI, roi de Perse, après Varennès, son père, monta sur le trône en 294. Il s'empara de la Mésopotamie et de l'Arménie. Maximien Galère, envoyé contre lui par Dioclétien, fut d'abord battu ; mais ensuite il défit les Perses, obligea leur roi à prendre la fuite, et lui envoya ses femmes et ses filles. Narcès prit le parti de faire la paix avec les Romains. Il lui en coûta pour cela cinq provinces sur le Tigre; et il mourut en 303, après un règne de sept ans. Ce n'était point un de ces rois qui mettent leur gloire à défendre leurs peuples, et leur bonheur à les rendre heureux. L'ambition fut le seul motif de ses actions, et cette ambition causa sa perte.

† NARI (Corneille), prêtre catholique irlandais, né en 1660 dans le comté de Kildare, fit ses humanités à Naas, petite ville de ce comté, reçut la prêtrise en 1684, dans la ville de Kilkenny, et l'année suivante il partit pour Paris, et acheva ses études dans cette ville au collége irlandais, dont il devint proviseur. En 1694 il se fit recevoir docteur en droit civil et canon. Deux ans après, il fut chargé de l'éducation du comte d'Antrim, seigneur catholique, éducation qui importait beaucoup à l'Irlande, à cause du crédit de cette famille... Il voyagea avec son élève, et satisfit parfaitement à ce qu'on attendait de lui. L'éducation finie, il retourna en Irlande, et fut pourvu de la cure de Saint-Michan dans la ville de Dublin. Il continua de jouir, dans ce nouveau poste, de l'estime générale, même de la part des protestants, qui rendaient justice à son mérite et à sa modération. Il avait de la piété, du zèle, du talent et toutes les vertus ecclésiastiques. Il est auteur des écrits suivants : 1° *Etat modeste et fidèle des principaux points controversés entre les catholiques romains et les protestants*, Anvers et Londres, 1699, in-4°; 2° des *Prières* et des *Méditations*, 1705, in-12; 3° une *Traduction* du nouveau Testament, en anglais, avec des notes marginales, Londres, 1705-1708, in-12; 4° *Règle et pieuses instructions composées pour l'avancement spirituel d'une dévote veuve*, etc., Dublin, 1716, in-16; 5° *Réponse* à une brochure intitulée : *Conférence entre M. Clayton, prébendaire de l'église de Saint-Michan à Dublin, et le docteur Nari, prêtre romain*, Dublin, 1722, in-4°; 6° *Lettre de controverse au curé de Naas*, Dublin, 1722, in-4°; 7° *Lettre à mylord Edouard, archevêque de*

*Tuam*, *en reponse à son Avis charitable* à tous ceux qui sont de la communion de l'Eglise de Rome, Dublin, 1730, in-8°; 8° *Histoire abrégée du purgatoire de saint Patrice et de ses pélerinages*, en faveur de ceux qui sont curieux de connaître les particularités de ce fameux endroit et pélerinage, tant célébrés dans l'antiquité, Dublin, 1710. On lui attribue en outre la *Traduction* des œuvres de M. Papin, converti par Bossuet, Paris, 1723, 3 vol. in-12, avec la *Vie* de l'auteur. Nari mourut le 3 mars 1738. Il était excellent controversiste.

† NARINO (Don Antoine), un des premiers chefs de l'indépendance du royaume de Grenade (en Amérique), à présent Colombia, naquit à Santa-Fé-de-Bogota, vers 1760, et montra, dès sa première jeunesse, un esprit inquiet et turbulent. La révolution française lui ayant fait naître l'idée d'en produire une semblable dans son pays, il forma une espèce de *club*, de concert avec des jeunes gens de la ville, aussi exaltés que lui. Le complot fut découvert en 1794, par les autorités espagnoles, qui allaient faire arrêter Narino, s'il n'avait échappé à ces poursuites, en s'embarquant pour Cadix. De cette ville, il passa à Madrid, où il se présenta au gouverneur du conseil, se flattant que cet acte de soumission et ses excuses préviendraient les résultats des informations que les autorités de Bogota enverraient contre lui. Il se trompa : le gouverneur était déjà informé. Au moment d'être arrêté, Narino trouva le moyen de se sauver. Il se réfugia en France, où il put encore se nourrir des maximes révolutionnaires. La guerre de l'Espagne contre l'Angleterre le détermina à se rendre dans ce dernier pays, persuadé que Pitt pouvait contribuer à faire perdre à l'Espagne ses colonies. On dit qu'il reçut quelques instructions à Londres, d'après lesquelles il retourna à la Nouvelle-Grenade, pour y organiser une révolte. Quoiqu'il y arrivât secrètement, il ne tarda pas à être découvert, et cette fois-ci il se vit arrêté et enfermé dans une prison où il demeura plusieurs années. Il ne recouvra sa liberté qu'à condition qu'il ne s'éloignerait point de Santa-Fé, et qu'il serait toujours surveillé par un soldat. Les germes d'insurrection qu'avait semés Narino commençaient à se développer, et d'autres meneurs marchaient déjà sur ses traces. Miranda, né dans le Pérou, et qui avait été aide-de-camp de Dumourier, s'étant vu forcé de quitter la France, était retourné dans sa patrie, et avait levé l'étendard de la rébellion, à Carracas, en 1811. La guerre contre la métropole éclata enfin dans les colonies; l'ordre avait été donné de transporter Narino à Carthagène, mais il en prévint l'exécution, et se retira à Santa-Marta, où, reconnu par un Espagnol, il fut arrêté de nouveau, et mis dans les prisons de Bocachica. Une insurrection qui eut lieu dans cette ville rompit ses fers. Il put alors à son gré, par ses actions et par ses paroles, encourager et propager la rebellion. Il fut nommé secrétaire du *congrès* de la Nouvelle-Grenade, lequel, pour mieux arriver à son but, feignait d'agir au nom et en faveur de Ferdinand VII, alors prisonnier de Buonaparte,

à Valencey. Il s'agissait d'abord, dans ce congrès, de former des diverses provinces une république *fédérative;* mais un discours que Narino prononça ayant produit de l'effet sur les représentants, il fut décidé, en novembre 1811, par *un acte fédéral*, « que les provinces garderaient » l'entière direction de leur ad» ministration intérieure, et » abandonneraient au congrès la » conduite des affaires généra» les ». Mais Narino, qui voulait détrôner son maître légitime, et être roi lui-même, écarta le président D. Juan Lozano, de la junte formée dans la province de Cundinamarca, sous le nom de *collége électoral constituant.* Il se mit à la place de Lozano, et commença à commander avec une autorité souveraine. Il proposa alors de nouveaux plans, et parut s'opposer aux décisions du congrès général. Nouveau Robespierre, Narino visait à établir une république *une et indivisible*, dont il deviendrait *dictateur.* Il trouva néanmoins un grand nombre d'ennemis dans les *fédéralistes* provinciaux, et au moment où il se croyait assez fort pour braver le *congrès*, un des corps de son armée, sous les ordres du général Baraya, se déclara pour le congrès, et s'empara de la ville de Tunjo, capitale de la province de ce nom. La guerre civile ne tarda pas à éclater (en janvier 1812). Narino se mit à la tête des troupes qui lui restaient, livra bataille à Baraya. Il fut vaincu à Paloblanco, et plusieurs villes abandonnèrent sa cause et se déclarèrent pour le congrès. Vaincu une seconde fois, il s'enferma dans Santa-Fé, où il avait de nombreux partisans. Baraya vint l'y assiéger. Privé de tous moyens de défense, et son ambition ayant excité la haine générale, Narino crut la faire oublier en jouant le faux rôle de héros. Il promit de se démettre de la présidence, proposa ensuite de s'exiler lui-même de la Nouvelle-Grenade, pourvu qu'on respectât les biens et la vie des habitants : aucune de ces propositions ne fut acceptée, et les chefs fédéralistes exigèrent que lui et les habitants de Santa-Fé se rendissent à discrétion. On livra l'assaut : les assiégés, animés par le désespoir, repoussèrent les assiégeants, et, ayant fait une sortie, les défirent complétement. Un monument fut élevé à Santa-Fé, en mémoire de cet événement. Cependant une armée royale espagnole, sous les ordres de Montufar, vint mettre fin aux dissensions intestines. Ce général, secondé par Montès, défit les indépendants à Quito et à Popayan, et s'empara de ces deux villes. Le congrès de la Nouvelle-Grenade et les provinces dissidentes se réunirent dans ce danger commun, et mirent à la tête de leurs troupes Narino, qui paraissait avoir renoncé à ses projets ambitieux. Il avait sous ses ordres deux autres chefs, Cabal et Monsalvo. Il obtint quelques avantages sur les royalistes à Popayan, où il établit un gouvernement populaire, et à Aranda, d'où il partit pour Pastos, ville située de l'autre côté des Andes, et qu'il espérait surprendre avec un corps de l'armée espagnole, qui y était cantonné. Il marchait avec son avant-garde, tandis que le gros de son armée le suivait à quelque distance. Bientôt la nouvelle se répand que ce corps a été défait

par les royalistes, et ils attaquent presque au moment même son avant-garde, la culbutent, et font Narino prisonnier. Il est conduit à Pastos, où, à sa grande surprise, il ne reçoit pas la punition des rebelles; mais il est envoyé à Quito, puis à Lima, et enfin à Cadix, où il fut enfermé dans la même prison où était mort Miranda, six ans auparavant. Son fils, digne d'un meilleur père, voulut partager son sort. Narino mourut en prison, à l'âge d'environ 63 ans. On sait quels ont été les résultats de sa révolte. Morillo, opposé à Bolivar (en 1814), eut d'abord de brillants succès; mais ce général et son successeur Torre, accablés par le nombre, durent céder après avoir défendu, jusqu'à la dernière extrémité, les droits de leur souverain. La Nouvelle-Grenade, sous le nouveau nom de Colombia, proclama son indépendance en 1823, et deux ans après fut reconnue par l'Angleterre. L'insurrection s'étant propagée dans toute l'Amérique, les deux Mexiques, le Pérou, et enfin toutes les colonies espagnoles, excepté Cuba, viennent de se soustraire à l'autorité du roi d'Espagne. Funestes exemples! qui prouvent qu'on ne saurait jamais trop se hâter de réprimer et punir la rebellion.

NARSÈS, eunuque persan, et l'un des plus grands généraux de son siècle sous l'empereur Justinien. Il était d'une naissance obscure; dès sa jeunesse, il remplit des fonctions domestiques auprès de cet empereur, qui le distingua bientôt et lui ouvrit la carrière des honneurs. Il remplit d'abord plusieurs ambassades. [Bélisaire ayant été disgrâcié, Narsès commanda l'armée romaine contre les Goths, les défit l'an 552 en deux batailles, et donna la mort à leur roi Totila. Narsès continua de remporter des victoires, il soumit toutes les villes de l'Italie et fut nommé exarque, dignité qu'il conserva quatorze ans. Justin, neveu et successeur de Justinien le rappela.] On raconte que l'impératrice Sophie, irritée contre lui, lui fit dire « de quitter les » armes, et de venir filer avec » les femmes » : lui reprochant ainsi qu'il était eunuque. On ajoute que ce grand homme répondit qu'*illui ourdirait une toile qu'elle ne déferait pas aisément*. [Narsès se retira à Naples; mais les Barbares étant rentrés dans l'Italie, il fut de nouveau proclamé général. Il jouit peu de temps de sa réinstallation et mourut à Rome dans une extrême vieillesse.] « Cet eunuque, dit un historien, » joignait aux talents d'éclat une » fidélité très intacte, et qui ne » céda qu'à la disgrâce la plus » outrageante. Un amour extrême de la justice et de la discipline ne souffrait pas le moindre désordre dans son armée. » Il faisait surtout admirer en » lui une piété sincère, qui, » ayant été le principe de son » premier attachement aux Romains, fut l'ame de toutes ses » vertus. Sa confiance en Dieu » et la vivacité de sa foi étaient » parvenues à ce degré qui opère » les merveilles; et telle fut, » encore plus que son habileté naturelle, tout éminente » qu'elle était, la cause de ses » succès étonnants. » Le cardinal Baronius prétend que Narsès est le même que celui qui, s'étant révolté contre Phocas, périt par le dernier supplice, vers la fin du VI^e^ siècle, ou au commence-

ment du VIIe. Ce fait paraît contre toute vraisemblance. L'eunuque persan aurait eu alors cent ans, puisqu'il servait dans les troupes de l'empereur Justinien, en 528. D'ailleurs, le Narsès que Phocas fit brûler l'an 604 avait été un des gardes de Commentiolus, général de l'empereur Maurice: se peut-il que Narsès, qui avait acquis tant de gloire en Italie contre les Goths, fût le même homme, et qu'il eût été réduit à la simple qualité de garde d'un gouverneur de province? *Voyez* les Mémoires des inscriptions, in-4°, tom. 10, pag. 191 et 192.

†NARUSZEWICS (Adam Stanislas), historien et poète célèbre, évêque de Smolensk, puis de Luck, naquit en Lithuanie, en 1733. Dès son jeune âge, il montra de grandes dispositions pour les sciences, et un talent remarquable pour la poésie. Il reçut et perfectionna son éducation dans un collége de jésuites, dont il prit l'habit. A l'époque de la suppression de cet ordre, il se rendit à Varsovie, et mérita la bienveillance du malheureux Stanislas-Auguste, qui lui accorda plusieurs bénéfices, et l'éleva successivement jusqu'à la dignité d'évêque. Naruszewics accompagna ce monarque dans son voyage en Krimée, où il eut une entrevue avec son ancienne protectrice, Catherine II, qui le détrôna peu de temps après. Ce prélat mourut dans son diocèse de Luck, le 6 juillet 1796, à l'âge de 63 ans. On a de lui: 1° *Histoire de Pologne*, en 6 vol. in-8°. Elle embrasse les règnes de la famille des *Piast*, et se termine à l'an 1386. Le premier volume, qui devait traiter des temps fabuleux et de l'origine des Polonais, est resté parmi les manuscrits de l'auteur, et autres matériaux précieux rassemblés pour la continuation de cet ouvrage. En 1780, le deuxième volume parut: il commence à l'époque de l'établissement du christianisme en Pologne, en 965; le septième volume fut publié en 1786. Tout l'ouvrage est enrichi de *Notes* où sont cités un grand nombre d'auteurs qui avaient écrit avant lui sur la Pologne. M. Gley l'a traduit en français, et le manuscrit existe dans la bibliothèque de l'institut. 2° *Vie de Charles Chodkiewics*, *Hetman* (grand général) *de Lithuanie, vainqueur des Suédois, des Russes et des Turcs*, Varsovie, 1805, 2 vol. in-8°; 3° une excellente *Traduction de Tacite*, 1772, 2 vol. in-4°; 4° *Description de la Tauride*, ou *Histoire des Tartares en Krimée*; 5° *Poésies diverses et originales*, savoir: des *Odes*, des *Satires*, *Eglogues*, *Epitres*, etc., etc., etc., 4 vol. in-8°; 6° *Traduction en vers de toutes les Odes d'Horace et d'Anacréon*, justement estimée; 7° *Voyage de Stanislas Auguste à Kaniou*, en 1787, *lors de son entrevue avec l'impératrice Catherine II*. On trouve dans cette relation des notions intéressantes sur l'origine des Cosaques. 8° *Poésies érotiques*, dont le seul tort, mais tort grave, est dans le choix du sujet, peu digne de la plume d'un ministre des autels et encore moins d'un prélat de l'Eglise catholique. Ses *OEuvres* sont insérées dans l'ouvrage intitulé *Choix d'auteurs polonais* (Varsovie, 1803-1805, 26 vol. in-8°), par M. Motowski. Quelque talent que Naruszewics ait déployé comme historien, par la clarté, la vigueur du style, par la sagesse des plans et l'ordre des matières, il est encore

plus estimé comme poète. Plusieurs de ses compositions ont une touche classique, comme les *Odes*, les *Eglogues* et les *Satires*, où il combat, en général, non l'individu, mais le vice et le ridicule. Né grand poète, il aurait été tel en France, en Italie, en Espagne, parce qu'il réunissait en lui les qualités rares qui peuvent mériter ce titre: riche imagination, verve, coloris, énergie, pensées sublimes, idées justes et originales, choix d'expressions et pureté de langage. Toutes ces beautés font oublier dans quelques-uns de ses morceaux, un peu d'enflure et des mots peu usités qui dégénèrent en néologismes. Au reste, lès Polonais le regardent comme le premier de leurs poètes, qui sont plus nombreux que nous ne croyons, parce qu'entourés de nos richesses littéraires, nous donnons peu d'attention à celle des autres nations. Nos connaissances sur cette matière ont à peine franchi les Pyrénées, les Alpes et le détroit de Calais. C'est pourtant par la connaissance des chefs-d'œuvre des nations que les lumières s'étendent, que la critique s'exerce avec justice et utilité, que l'émulation aiguillonne le génie, et que celui-ci obtient sa plus belle récompense, quand une comparaison impartiale le place dans un rang supérieur. Naruszewics avait réuni, par ordre du roi, un grand nombre de matériaux pour l'histoire de Pologne. Cette collection devait former 360 volumes in-folio.

†NASREDDYN-HADJA, fabuliste, surnommé *l'Esope turc*, né vers 1300, à Yenisheïr, dans la Natolie, acquit par ses fables une grande réputation. Comme Ésope et ses imitateurs, il avait passé en revue tous les animaux, auxquels il prêtait un langage dont il tirait d'utiles leçons de morale. A un esprit fin et rusé, il joignait une conduite sage et prudente, qui ne se démentit jamais dans aucune occasion. L'historien Cantemir rapporte un fait qui vient à l'appui de cette assertion, et qui sauva une partie de la Natolie de la fureur du sanguinaire Tamerlan. Les habitants de Yenisheïr voulaient s'armer et disputer le passage au conquérant, mais Nasreddyn parvint à les en détourner, en improvisant une fable qui leur faisait connaître, sous le voile de l'allégorie, le danger auquel ils s'exposaient. Nommé par eux ambassadeur auprès du prince tartare, il désirait mettre à ses pieds quelques présents, et imagina de lui offrir des fruits. Il demanda conseil à sa femme, pour savoir si ce présent devait être un panier de coings ou de figues. Elle se décida pour les coings, et Nasreddyn s'arrangea là-dessus pour son projet. Il se dirige vers le camp du prince tartare, qui, ayant appris que le fameux Esope turc venait en ambassade, l'admit aussitôt en sa présence. Tamerlan, voyant que le présent qu'il lui apportait ne consistait qu'en des figues, ordonna qu'on les jetât l'une après l'autre à la tête de Nasreddyn, qui, à chaque coup, s'écriait avec joie : « Dieu soit » loué !.... » — Pourquoi donc, » lui dit Tamerlan courroucé, » remercies-tu le Ciel ?.... » — » Parce qu'il m'a inspiré, ré» pondit le fabuliste d'un air très » grave, de ne pas suivre le con» seil de ma femme; car elle » voulait qu'au lieu de figues je

» t'apportasse des coings, et as-
» surément si ces figues se trou-
» vaient être des coings, j'au-
» rais la tête brisée : j'ai donc
» raison de remercier le Ciel....»
Le farouche Tamerlan sourit, pardonna au présent et à celui qui l'apportait, et Yenisheïr fut sauvé du pillage de ses guerriers. Ce n'est pas la première fois que la présence d'esprit, une ruse ingénieuse, une saillie, aient appaisé la colère d'un conquérant victorieux.

NASSARO. *Voyez* MATTHIEU.

NASSAU (Engelbert de), gouverneur du Brabant, chevalier de la Toison d'or, se signala à la bataille de Guinegate, rendit de grands services à l'empereur Maximilien, et mourut à Breda en 1504. On voit son mausolée dans la grande église de cette ville : monument magnifique, que les calvinistes, lors de la révolution, ont respecté, quoiqu'ils aient détruit presque tous les autres; il méritait effectivement cette exception, même de la part du fanatisme le plus destructeur. Les statues d'Engelbert et de son épouse, Limburge de Baden, sont de Michel-Ange; expression pittoresque de la mort, et vrais chefs-d'œuvre en ce genre : de quatre figures latérales, celles de Régulus et de Jules César sont aussi de ce grand maître, le tout en albâtre gypseux et transparent; les tables sont de pierres de touche.

NASSAU (Maurice de), prince d'Orange, fils de Guillaume, devint le chef des révoltés aux Pays-Bas après la mort de son père, tué en 1584 par Gérard. (*Voyez* cet article et GUILLAUME.) Le jeune prince n'avait alors que 18 ans. Nommé capitaine général des Provinces-Unies, il affermit l'édifice de la république, fondé par son père. Il se rendit maître de Breda en 1560, de Zutphen, de Deventer, de Hulst, de Nimègue en 1591, fit diverses conquêtes en 1592, et s'empara de Gertruydemberg l'année suivante. Maurice, couvert de gloire, passa dans les Pays-Bas par la route de la Zélande. Une furieuse tempête brisa plus de 40 vaisseaux de sa flotte, en les heurtant les uns contre les autres, et il ne se sauva qu'avec une peine incroyable. Nous supprimons ici la conspiration fabuleuse rapportée par certains lexicographes, avec des circonstances plus fabuleuses encore. (*Voyez* ERNEIT). Maurice battit les troupes de l'archiduc Albert en 1597, et se rendit maître de toute la Hollande. En 1600, il fut obligé de lever le siége de Dunkerque; mais il s'en vengea sur Albert, qu'il défit près de Nieuport, ce qui n'empêcha pas qu'il ne fût contraint de lever encore le siége de cette ville. Rhinberg, Grave, l'Ecluse, se rendirent à lui les années suivantes. Maurice travaillait plus pour lui que pour ses concitoyens : il ambitionnait la souveraineté de la Hollande; mais le pensionnaire Barneveldt s'opposa à ses desseins. Le zèle de ce républicain lui coûta la vie. Maurice, défenseur de Gomar contre Arminius, profita de la haine qu'il sut inspirer contre les Arminiens, pour perdre son ennemi, partisan de cette secte. Barneveldt eut la tête tranchée en 1619, et cette mort, effet de l'ambition du prince d'Orange, laissa une profonde plaie dans le cœur des Hollandais. La trève conclue avec les Espagnols étant expirée, Spinola vint mettre le siége devant Breda en 1624, et

réussit à la prendre au bout de six mois, à force de génie, de dépense et de sang. Le prince Maurice n'ayant pu le chasser de devant cette place, mourut de douleur en 1625. Il avait étudié l'art militaire dans les anciens, et il appliquait à propos les leçons qu'il avait puisées chez eux. Il profita non-seulement des inventions des autres, il inventa lui-même. Ce fut dans son armée qu'on se servit pour la première fois des lunettes à longue vue, des galeries dans les siéges, de l'art d'enfermer les places fortes, de pousser un siége avec plus de vigueur, de défendre mieux et plus long-temps une place assiégée. Enfin il mit en usage plusieurs pratiques utiles, qui lui donnèrent le premier rang dans l'art militaire. Une femme de grande qualité lui demandait un jour assez indiscrètement *quel était le premier capitaine du siècle.* — *Spinola*, répondit-il *est le second*; c'était dire qu'il était le premier. De peur d'être surpris durant le sommeil, il avait toujours pendant la nuit deux hommes qui veillaient à côté de son lit, et qui avaient soin de le réveiller au moindre besoin. La guerre entre la Hollande et l'Espagne ne fut jamais si vive que sous son administration. Maurice était violent, et n'aimait pas à être contredit; il se livra aux femmes et ne s'honora guère par ses mœurs. Il eut pour successeur Frédéric-Henri, son frère.

NASSAU. *Voyez* GUILLAUME.

NATALI (Martin), clerc régulier des écoles-pies, naquit dans le diocèse d'Albenga, état de Gênes, en 1730, et fit profession à Rome en 1749. Chargé d'enseigner la théologie dans le collége Nazaréen, il s'y fit de fâcheuses affaires, sous Clément XIII, par une thèse où l'on crut remarquer des opinions répréhensibles. Il fut privé de sa chaire, mais le motif qui le mettait en disgrâce à Rome devint pour lui un sujet de mérite à Pavie, où l'on cherchait à introduire un nouvel enseignement. Il y fut appelé et pourvu d'une place de professeur. Il y afficha des sentiments qu'à Rome il avait été obligé de dissimuler, et ne cacha plus son penchant pour la doctrine de Jansénius. Le catéchisme de Bellarmin ayant été présenté à son approbation en sa qualité de censeur, il refusa de l'approuver, à moins qu'on n'y fît des changements. Il sut si peu se contenir, que l'évêque de Pavie lança sur lui une sentence d'excommunication, en date du 5 mai 1775. En vain le pape demanda qu'il fût destitué de sa place de professeur, le système de l'empereur Joseph II prévalait dans les états de la maison d'Autriche en Italie, et c'était une raison pour que Natali fût soutenu. Non-seulement on ne le destitua point, au contraire on bannit un dominicain qui l'avait attaqué. Il mourut à Pavie le 28 juin 1791. Il a publié : 1° *Sentiments d'un catholique sur la prédestination*, 1782 ; 2° *Prières de l'Eglise pour obtenir la grâce*, 1783 ; 3° *Complexiones augustinianiœ de gratia Dei*, 2 vol ; 4° *Traité de l'existence et des attributs de Dieu, de la Trinité, de la création et de la grâce*, 3 vol. 5° *Lettre au P. Mamachi sur les limbes*; 6° *Lettres contre la théologie morale de Collet*, etc. *Voyez* MAMACHI.

NATALIS. *Voyez* HERVÉ le Breton.

NATALIS COMÈS. *V.* COMÈS.

NATHALIS (Jérome), jésuite

flamand, mort en 1583, connu seulement par un ouvrage assez médiocre, mais qui est recherché à cause des figures dont il est orné. Il est intitulé : *Meditationes in Evangelia totius anni*, in-fol., Anvers, 1591.

NATALIS (Michel), graveur, né à Liège en 1609, fit dès sa plus tendre jeunesse son amusement du dessin, et s'y rendit très habile, à l'âge de 11 ans il maniait déjà le burin. Son père, graveur des monnaies, fut son premier maître; pour se perfectionner, il se rendit à Paris et de là à Rome, où il grava, sous la direction de Joachim Sandrart, une partie des statues de la galerie Justinienne. On a beaucoup d'estampes de lui d'après le Titien, Rubens, le Poussin, Bertholet, Flemale, et sur ses propres dessins. On estime particulièrement un *saint Bruno* et le *buste de saint Lambert*. On assure qu'au moment de sa mort, en 1670, un courrier arrivait à Liége pour l'informer que Louis XIV lui offrait un logement au Louvre et une pension.

NATHAN, prophète qui parut dans Israël du temps de David, déclara à ce prince qu'il ne bâtirait point de temple au Seigneur, et que cet honneur était réservé à son fils Salomon. Ce même prophète reçut ordre de Dieu, vers l'an 1035 avant J.-C., d'aller trouver David après le meurtre d'Urie, pour lui reprocher ce crime, et l'adultère qui y avait donné lieu. Nathan lui rappela son péché sous un image empruntée, en racontant à ce prince l'histoire feinte « d'un homme » riche, qui ayant plusieurs » brebis, avait enlevé de force » celle d'un homme pauvre qui » n'en avait qu'une. » David ayant entendu le récit de Nathan, lui répondit : « L'homme qui a » fait cette action est digne de » mort; il rendra la brebis au » quadruple. — C'est vous-même » qui êtes cet homme (répliqua » Nathan). Vous avez ravi la » femme d'Urie héthéen; vous » l'avez prise pour vous, vous » l'avez fait périr lui-même par » l'épée des enfants d'Ammon. » Ces paroles furent un trait de lumière qui pénétra David de la plus vive componction; ses regrets lui méritèrent le pardon de sa faute.

NATHAN, rabbin du XV^e siècle, s'est rendu fameux par sa *Concordance hébraïque*, à laquelle il travailla pendant dix ans. Cette concordance a été traduite en latin, et depuis perfectionnée par Buxtorf, et imprimée à Bâle, 1632, in-fol. Il est certain que Nathan composa sa *Concordance* d'après la latine d'Adot, général des cordeliers. Ce rabbin est appelé tantôt *Isaac*, et tantôt *Mardochée*, selon la coutume des Juifs de changer de nom dans les maladies extrêmes; s'il viennent à guérir, ils retiennent le dernier comme un signe de pénitence et du changement de leurs mœurs : usage qu'il ne serait point absurde d'introduire parmi les chrétiens, qui avertirait de leur infidélité ou de leur hypocrisie tant d'hommes lâches et faux qui, dans des temps de souffrance et d'angoisses, abjurent leurs iniquités pour les reprendre au moment de leur convalescence.

NATHANAEL, disciple de J.-C., de la petite ville de Cana en Galilée : Philippe l'ayant rencontré, lui apprit qu'il avait trouvé le Messie, et l'amena à J.-C. Le Sauveur en le voyant dit de lui, que c'était *un vrai Israé-*

*lite, sans déguisement et sans fraude.* Nathanaël lui ayant demandé d'où il le connaissait, le Sauveur lui repondit qu'il l'avait vu sous le figuier avant que Philippe l'appelât. A ces paroles, Nathanaël le reconnut pour maître, pour le fils de Dieu et le vrai roi d'Israël. Plusieurs écrivains ont soutenu que saint Barthélemi; était le même que Nathanaël: le P. Roberti, jésuite, dans *Nathanaël Bartholomœus*, Douai, 1619, Alphonse Tostat, Cornélius à Lapide, Henri Hammond, Gavantus Fabricio Pignatelli, jésuite napolitain, dans *De apostolatu B. Nathanaelis Bertholomœi*, Paris, 1660, et le P. Stilting dans les *Acta sanctorum*, août, tom. 5, ont adopté ce sentiment. Saint Jean ne nomme jamais Barthélemi parmi les apôtres; mais aussi on ne trouve point le nom de Nathanaël dans les trois autres évangélistes. Ceux-ci joignent constamment ensemble Philippe et Barthélemi; et saint Jean dit que Philippe et Nathanaël vinrent ensemble trouver J.-C. On voit aussi que Nathanaël était avec les apôtres, lorsque le Sauveur leur apparut sur le bord de la mer de Galilée après sa résurrection, et s'il n'eût point été dès lors membre du sacré collége, pourquoi n'aurait-il point été proposé pour remplir la place vacante par la mort de Judas ?

NATIVELLE (Pierre), célèbre architecte français, dont nous avons une *Architecture* avec des figures, imprimée à Paris, en 2 vol. in-fol., 1729 : ouvrage fort estimé

†NATIVITÉ (Jeanne Le Royer, dite la Sœur de la), naquit à la Chapelle-Sanson, près de Fougères, le 24 janvier 1732. Elle était fille d'un laboureur, et, à l'âge de dix-huit ans, entra comme domestique chez des religieuses de l'ordre de Sainte-Claire, appelées *Urbanistes*, établies à Fougères. Quoique pauvre, elle obtint dans la suite d'être reçue sœur converse, et fit de grands progrès dans la vertu. La sœur de la Nativité crut avoir des apparitions et des révélations dont elle fit part à ses confesseurs successifs, qui cherchèrent à l'éclairer sur des points aussi délicats. Cependant un nouveau directeur du couvent, M. l'abbé Genet, s'éloignant de la route de ses prédécesseurs, confirma la sœur dans sa pieuse croyance; mais la révolution les sépara. La sœur, forcée de quitter son couvent, se réfugia chez son frère, puis auprès d'un charitable habitant de Fougères, où elle mourut le 15 août 1798, âgée de 66 ans. L'abbé Genet s'était retiré en Angleterre : possédant un manuscrit dicté par la sœur de la Nativité, il le communiqua et en donna même des copies. Ce manuscrit contenait les visions et les prédictions de sa pénitente, auxquelles tout le monde ne croyait pas également. De retour en France, après la mort de la sœur, il recueillit d'autres nombreux manuscrits qu'elle avait dictés; mais étant mort subitement en 1817, ces manuscrits passèrent à un de ses amis, qui les vendit à un libraire. Celui-ci les publia dans cette même année, sous le titre de *Vie et Révélations de la sœur de la Nativité*, 3 vol. in-12. Cet ouvrage est composé d'un *Discours préliminaire* de l'abbé Genet, qui tâche de prouver que la sœur était inspirée; d'un *Abrégé de la Vie de la sœur*, par le même; d'une *Vie*

*intérieure* de ladite sœur, écrite ou pour mieux dire dictée par elle; de ses nombreuses et extraordinaires *Révélations*, par lesquelles elle prédit beaucoup de choses sur l'Église et la fin du monde; ces révélations contiennent des détails pleins de piété et d'élévation, et d'autres qui pourraient être soumis à une sévère critique. On trouve, dans le troisième volume, un *Recueil d'autorités* en faveur de ces mêmes révélations; des *Observations* de l'abbé Genet sur la même matière, et une *Relation* faite par lui, *des huit dernières années de la sœur*. On fit une nouvelle édition de cet ouvrage en 1819, 4 vol. in-8°, et in-12. Le quatrième volume supplémentaire a été dicté par la sœur à des religieuses qui avaient mérité sa confiace. *L'Ami de la Religion et du Roi* a donné une analyse et un extrait de cet ouvrage dans le tome 23, page 321-385, et dans le tome 24, page 193. Un anonyme lui répondit par une brochure intitulée : *Réponse de mon oncle sur la* Censure des Révélations de la Nativité. Cependant les personnes éclairées conviennent, avec *l'Ami de la Religion*, « que l'on ne doit pas croire toutes les révélations de la sœur comme implicitement véritables. » La *Chroniqne religieuse* en a aussi parlé au tome 3, page 246.—Une autre Jeanne de la Nativité, religieuse ursuline, est auteur du *Triomphe de l'amour divin dans la vie de la bonne Armelle*, Paris, 1683, in-12.

†NATOIRE (Charles), habile peintre français, directeur de l'académie de France à Rome, né à Nismes le 3 mars 1700. Il eut pour maître Lemoyne, qui lui communiqua ce style *guindé* qui était alors fort à la mode en France. Cependant il avait déjà acquis de la réputation lorsqu'un de ses propres élèves, Vien, le mit dans la route qu'avaient parcourue avec tant de gloire les grands maîtres italiens, flamands, espagnols. Vien lui parlait toujours de travailler d'après nature; mais Natoire ne le comprenait pas. Enfin il se décida à suivre les conseils de son élève, et n'eut qu'à s'en louer. Nommé directeur de l'académie de France, à Rome, où il avait succédé à Troy, il y demeura près de vingt ans, et il y serait resté peut-être jusqu'à la fin de sa vie, sans un événement que nous allons rapporter. Natoire avait beaucoup d'attachement pour les jésuites. Lors des persécutions du parlement contre plusieurs de leurs écrivains, ceux-ci étaient venus chercher un asile à Rome : Natoire leur ouvrit sa maison, et leur rendit d'importants services. Naturellement pieux, il se lia plus particulièrement avec le fameux Père de Caveirac, qui devint son directeur spirituel. Parmi les pensionnaires du roi à l'académie, l'un d'eux, nommé Mouton, tenait une conduite très répréhensible. Il négligeait tous ses devoirs religieux, et, pour éviter le scandale qui en résultait, Natoire prit sur lui de l'expulser de l'académie. Sans doute il eût été plus prudent de s'en plaindre auparavant à l'ambassadeur français, et d'attendre sa décision sur cette affaire. Quoi qu'il en soit, on voulut attribuer l'expulsion de l'élève aux conseils du père Caveirac. Comme celui-ci était jésuite, il n'en fallut pas davantage pour qu'on prît le parti de Mouton, qui porta plainte

au Châtelet contre une décision qu'il appelait arbitraire. Après de longs débats, qui abreuvèrent de dégoûts Natoire, vieux et infirme, ce dernier fut définitivement condamné à 20,000 francs de dommages et intérêts, et renvoyé de l'académie, où son élève Vien le remplaça. Il se retira alors à Castelgandolfo, dans le Bolonais, où il mourut en août 1777, âgé de 77 ans. On cite comme ses meilleurs ouvrages les tableaux qui ornaient les appartements du premier étage du château de Versailles; un *salon* de l'autel de Soubise; la *chapelle* des Enfans-trouvés de Paris; les *peintures* des panneaux à la bibliothèque du roi, entre les fenêtres du cabinet des médailles et des antiques: mais la plupart de ces productions ont été retouchées depuis, et ont beaucoup perdu de leur premier mérite. Le tableau d'un ange arrachant la flèche de la plaie de saint Sébastien, passe pour son chef-d'œuvre; on l'a même comparé aux meilleurs ouvrages du Guide, et il faut cependant observer qu'à cette époque l'école vénitienne commençait à dégénérer. On lui a reproché un coloris faible et gris, mais on l'a toujours estimé pour la correction du dessin, laquelle toutefois se faisait plus remarquer sur le papier que sur la toile. Cet artiste devait néanmoins avoir un mérite réel, puisque d'habiles graveurs, tels que Fessart, Aveline, J.-J. Flipart, élève de Laurent Cars, ont reproduit ses meilleurs ouvrages, et qu'il occupe un rang distingué parmi nos meilleurs peintres.

NATTA (Marc-Antoine), célèbre jurisconsulte du seizième siècle, natif d'Asti en Italie, était magistrat à Gênes, où il se distingua par ses vertus et son amour pour l'étude. Le sénat de Pavie lui offrit une chaire de droit canon; mais il ne voulut pas priver Gênes de ses lumières. On a de lui divers ouvrages de théologie et de jurisprudence. Son traité *De Deo*, en quinze livres, imprimé à Venise en 1559, est au nombre des raretés typographiques. Ses autres ouvrages sont: 1° *Conciliorum tomi tres*, Venise, 1587, in-fol; 2° *De immortalitate animæ libri* V; 3° *De passione Domini*, 1570, in-fol.; 4° *De doctrina principum libri* IX, 1564, in-fol.; 5° *De pulchro*, Venise, 1553, in-fol.

NATTA (Hyacinthe), fils de Gabriel-Hector Natta, comte d'Alfiano, et de Polyxène de Biandrate, comtesse de Saint-George, naquit à Casal, capitale du Montferrat, en 1575. Il passa de l'université de Pavie, où il commença ses études, dans celle de Salamanque et ensuite dans celle de Bologne, où il prit le degré de docteur en droit. Entré dans l'ordre des capucins, à l'âge de 25 ans, il ne tarda pas à s'y faire un nom parmi les plus célèbres prédicateurs: Rome, Milan, Naples, Gênes, Bologne, etc., devinrent successivement le théâtre de son éloquence. En 1606, il prêchait le carême à Venise, d'où il fut exilé pour avoir mêlé dans ses sermons quelques traits relatifs au différend qui subsistait entre le pape Paul V et cette république. Envoyé ensuite par la cour de Rome auprès de différents princes, le P. Natta déploya partout des talents supérieurs: il réconcilia l'empereur Rodolphe II et l'archiduc Matthias, divisés pour des intérêts de famille, dont le choc pouvait de-

venir funeste à l'état; il engagea ce dernier, lorsqu'il fut devenu empereur, à révoquer la permission donnée aux hérétiques de bâtir des temples, et s'opposa de toutes ses forces à leurs menées, qui ne tendaient à rien moins qu'à l'entier anéantissement de la religion catholique. Ce fut lui qui dévoila à la cour d'Espagne les desseins du prince de Galles, qui, sous prétexte de négocier son mariage avec la princesse Marie, sœur de Philippe IV, ne s'était rendu à Madrid avec le baron de Digby, que pour détacher le roi des intérêts des autres princes catholiques. A Bruxelles, il obtint de l'infante Isabelle, en faveur des Pères de l'Oratoire, l'emplacement qu'ils occupent en cette ville : de là il se rendit à Paris, où il employa également à procurer le bien, les marques de considération et de confiance qu'il reçut à la cour et à la ville. Vers l'an 1624, il retourna à Rome, et s'adonna à la prédication jusqu'à sa mort, arrivée en 1627, à Casal, à l'âge de 53 ans. On a de lui divers ouvrages de piété, tous écrits en italien.

NATTIER (Jean-Marc), peintre ordinaire du roi, et professeur de son académie, né à Paris en 1685, mourut en 1766. La célébrité de cet artiste lui avait été prédite par Louis XIV, qui voyant ses dessins de la galerie du Luxembourg, après lui avoir accordé la permission de les faire graver par les plus habiles maîtres, lui dit : « Continuez, Nattier, et vous deviendrez un grand homme. » Le czar Pierre lui fit proposer de le suivre en Russie. Ce prince, piqué du refus de Nattier, fit enlever le portrait que cet artiste avait fait de l'impérarrice Catherine, et que le czar avait fait porter chez un peintre en émail, et partit sans lui donner le temps d'achever le portrait. Nattier possédait une touche légère, un coloris suave, et l'art d'embellir les objets que faisait éclore son pinceau. Les dessins de la galerie du Luxembourg parurent gravés en 1 vol. in-fol., 1710.

NATURE, fille de Jupiter. Quelques-uns la font sa mère, d'autres sa femme. Quelques anciens philosophes croyaient que la Nature n'était autre chose que Dieu même, et que Dieu était le monde, c'est-à-dire tout l'univers : misérable opinion, qui a encore des partisans parmi les prétendus savants de ce siècle, comme chez ceux de tous les siècles, qui se rangent dans ce troupeau qu'Horace appelait *Epicuri de grege porcos*. « La Nature » (dit sagement un homme qui n'est pas suspect à ces gens-là mêmes) « n'est point une » chose, la nature n'est point » un être. C'est le système des » lois établies par le Créateur » pour l'existence des choses, et » la succession des êtres. » Buffon, *Hist. natur.*, tom. 12.

†NAUBERT (Bénédicte), femme auteur, née à Leipsick, en 1755. Elle était fille du professeur Hebenztreit, sous lequel elle étudia les belles-lettres, apprit ensuite plusieurs langues modernes. A l'âge de dix-huit ans, elle se maria avec un négociant de Nauburg. Douée d'une riche imagination, elle publia un grand nombre de romans, et devint, en ce genre, l'écrivain le plus fécond de l'Allemagne : ce qui fait son éloge, c'est que dans ses ouvrages, elle a toujours respecté la morale, et donné

d'utiles leçons. Outre cette qualité assez rare, elle avait la modestie, plus rare encore, de publier ses romans sous le voile de l'anonyme, malgré le succès qu'ils obtenaient, ce qui les faisait attribuer aux plus fameux romanciers, sans en excepter Goëthe. Sa première production parut en 1785, et ce ne fut que trente-deux ans après, en 1817, que l'on parvint à apprendre le nom du véritable auteur de ces écrits, qu'on lisait avec avidité. Plusieurs d'entre eux ont été traduits en français, comme: 1°, *Hermann d'Unna*; 2°, *Élisabeth de Zoggenburg*; 3°, *Walter de Montbarry*; 4°, *Thekla de Thurn*. Les suivants mériteraient également d'être traduits : 5°, *Conradin de Souabe*; 6°, *Emma, fille de Charlemagne*; 7° *Velléda*; 8°, *Azaria*, etc. C'est son dernier, le meilleur et le plus moral de ses ouvrages. Madame Naubert est morte à Leipsick, le 12 janvier 1819, âgée de 64 ans.

NAUCLERUS. *Voyez* Gabato.

NAUCLERUS (Jean), célèbre chroniqueur, né vers 1430, prévôt de l'eglise de Tubingen, et professeur en droit, dans l'université de cette ville, était d'une noble famille de Souabe. Il changea son nom, qui en allemand signifiait *Nautonnier*, en celui de *Naucleros*, qui signifie la même chose en grec. Il vivait encore en 1501. On a encore de lui une *Chronique* latine depuis Adam jusqu'en 1500, continuée par Baselius jusqu'en 1514, et par Surius jusqu'en 1566. (*Voyez* Surius.) Elle est plus exacte que toutes les compilations historiques qui avaient paru jusqu'alors; mais ce n'est qu'une compilation. On l'estime surtout pour les faits qui se sont passés dans le xv<sup></sup>e siècle. Elle fut imprimée à Cologne, in-fol., en 1564-1579.

NAUDÉ (Gabriel), savant distingué, né à Paris en 1600, fit des progrès rapides dans les sciences, dans la critique, dans la connaissance des auteurs, et dans l'intelligence des langues. Henri de Mesmes, président au parlement de Paris, le fit son bibliothécaire. Son inclination pour la médecine l'engagea quelque temps après de se rendre à Padoue; il s'y consacra à l'étude de cet art, et y prit le bonnet de docteur. Le cardinal Bagni le choisit pour son bibliothécaire, et l'emmena avec lui à Rome. Après la mort du cardinal Bagni, le cardinal Barberin fut charmé de l'avoir auprès de soi. Naudé était à Rome lorsque le général des bénédictins de Saint Maur voulut faire imprimer à Paris l'*Imitation de J.-C.*, sous le nom de *Jean Gersen*, *Gesen* ou *Gessen*, religieux de l'ordre de Saint-Benoît. Dom Tarisse (c'était le nom de ce général) le donnait pour le véritable auteur de cet ouvrage: personnage qui, selon toutes les apparences, est un être de raison. Il se fondait sur l'autorité de quatre manuscrits qui étaient à Rome. Le cardinal de Richelieu écrivit à Rome à Naudé, pour les examiner. Il parut à l'examinateur que le nom de *Gersen*, placé à la tête de quelques-uns de ces manuscrits mêmes. Il envoya ses observations aux savants du Puy, qui les communiquèrent au P. Fronteau, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, très étonné de ce qu'on voulait enlever cet ouvrage de l'*Imitation* à son confrère Thomas à Kempis, son véritable auteur. Il fit prompte-

ment imprimer ce livre sous ce titre: *Les* IV *livres de l'imitation de J.-C., par Thomas à Kempis, avec la conviction de la fraude qui a fait attribuer cet ouvrage à Jean Gersen, bénédictin.* L'éditeur génovéfain ne manqua pas de rapporter la *Relation* du sieur Naudé envoyée à messieurs du Puy, *de* IV *manuscrits qui sont en Italie, touchant le livre de l'Imitation de J.-C., sous le nom de Jean Gersen, abbé de Verceil.* Toute la congrégation de Saint Maur se souleva contre l'auteur de cette pièce. Le P. Jean-Robert Quatre-Maire, leur principal défenseur, accusa Naudé d'avoir falsifié les manuscrits et de les avoir vendus aux chanoines réguliers pour un prieuré simple de leur ordre. Ce conte ridicule semblait renforcer les raisons de Naudé et déceler la faiblesse de celles qu'on lui prétendit opposer. Le P. François Valgrave, autre bénédictin, vint à l'appui de son confrère, et reprocha également à Naudé de la mauvaise foi dans l'examen des manuscrits et dans sa Relation. Une simple querelle littéraire devint alors un procès criminel. Naudé fit présenter une requête au Châtelet, pour faire saisir et supprimer les exemplaires des livres de Quatre-Maire et de Valgrave. Les bénédictins éludèrent cette juridiction, et firent renvoyer la cause aux requêtes du palais. Aussitôt parurent de part et d'autre des *factums*. Tous les gens de lettres s'intéressèrent pour Naudé. Les chanoines réguliers intervinrent au procès: il traîna en longeur. Enfin, après avoir été pour les avocats matière à plaisanterie, l'affaire fut terminée le 12 février 1652. On ordonna que les paroles injurieuses employées de part et d'autres seraient supprimées; qu'il y aurait main-levée des exemplaires du livre de Valgrave qui avaient été saisis; qu'on ne laisserait plus imprimer le livre de l'*Imitation de J.-C.* sous le nom de *Jean Gersen*, abbé de Verceil; mais sous celui de *Thomas à Kempis*..... Le temps, l'équité et la bonne critique ont décidé cette controverse d'une manière plus péremptoire qu'elle n'a pu l'être dans un tribunal de jurisprudence. La multitude de germanismes dont l'ouvrage est rempli forme seule une preuve évidente et irrésistible contre les prétentions des gersenistes. (*Voyez* AMORT, GERSEN, KEMPIS, QUATRE-MAIRE; vaines subtilités de dom Chais, *Journ. hist. et litt.*, 15 août 1785, pag. 586.) Comme Naudé jouissait d'une pension à la cour de France, avec le titre de médecin de Louis XIII, le cardinal de Richelieu le rappela à Paris, où il revint en 1642. Après la mort de ce ministre, le cardinal Mazarin se l'attacha en qualité de bibliothécaire, et lui donna un canonicat de Verdun et le prieuré de Lartige en Limousin. La bibliothèque de cette éminence s'accrut sous ses mains de plus de 40 mille volumes. La reine Christine de Suède, instruite de son mérite, l'appela à sa cour. Naudé s'y rendit; mais les témoignages d'estime et d'amitié dont cette princesse le combla ne purent lui faire aimer un pays contraire à sa santé: il mourut en revenant, à Abbeville, en 1653, à 53 ans. Naudé avait beaucoup d'esprit et de savoir; mais ses jugements ne sont pas toujours vrais ni bien motivés. Il était extrêmement vif, et sa vivacité le jetait quelquefois dans

des singularités dangereuses. Il parlait avec une liberté qui s'étendait sur les matières de la religion, à laquelle il fut cependant, à ce qu'on assure, attaché de cœur et d'esprit: inconséquence qui lui était commune avec tant de prétendus sages qui sacrifient au bel air philosophique des sentiments respectables, dont ils n'ignorent ni la solidité ni le prix. Ses principaux ouvrages sont: 1° *Apologie pour les grands personnages faussement soupçonnés de magie*, Paris, 1625, in-12, réimprimée à Amsterdam en 1712. Il y a de bonnes observations; mais il y en a aussi qui, en bonne critique, ne sont pas recevables. Plusieurs de ces *soupçonnés* sont bien justifiés, ce sont ceux qui n'avaient pas besoin de l'être; quelques-uns le sont très mal, et restent toujours entachés. 2° *Avis pour dresser une bibliothèque*, 1644, in-8°, bons pour leur temps ; 3° *Addition à la Vie de Louis XI*, 1630, in-8°, curieuse; 4° *Bibliographia politica*, Leyde, traduite en français par Chailline, Paris, 1642: ouvrage savant, mais peu exact. 5° *Syntagma de studio liberali*, 1632, in-4°. Il y a de bons préceptes sur la manière d'étudier ; 6° *Syntagma de studio militari*, Rome, 1637, in-4°; ouvrage peu commun et qui ne mérite guère de l'être ; 7° *De antiquitate scholæ medicæ parisiensis*, Paris, 1628, in-8°; 8° *Epistolæ, Carmina*, in-12, 1667 ; 9° les *Considérations politiques sur les coups d'état* (production médiocre, écrite d'un style dur et incorrect) furent imprimées à Paris sous le nom de Rome, en 1639, in-4°. Cette édition est estimée. Louis du May en donna une en 1673, sous le titre de *Science des princes*, et y ajouta ses réflexions ; 10° quelques curieux recherchent son *Instruction à la France sur la vérité de l'Histoire des Frères de la Rose-Croix*, Paris, 1623, in-8°. Elle prouve que Naudé connaissait cette société ; et si *la France* eût écouté cette *instruction*, elle se fût bien trouvée de sa docilité. (*Voyez* MAÏER, OCHIN.) 11° *Jugement de tout ce qui a été imprimé contre le cardinal Mazarin*, 1650, in-4° ; ce livre est devenu fort rare; cependant il y en a eu deux éditions, l'une de 492 pages, l'autre de 717; 12° *Avis à nosseigneurs du parlement, sur la vente de la bibliothèque du cardinal Mazarin*, 1652, in-4°, peu commun; 13° *Remise de la bibliothèque entre les mains de M. Tubœuf*, 1651, in-4°, plus rare encore ; 14° *Le Marfore, ou Discours contre les libelles*, Paris, 1620, in-8°: ouvrage extrêmement rare. Le P. Jacob, carme, a donné un Recueil des éloges que les savants ont faits de Naudé avec le catalogue de ses ouvrages, Paris, 1659, in-4°. On a recueilli différents traits de la vie et des pensées de Naudé sous le titre de *Naudæana*, Paris, 1701, et Amsterdam, 1703, in-12, avec les additions.

NAUDÉ (Philippe), écrivain protestant, né à Metz en 1654, de parents pauvres, se retira à Berlin après la révocation de l'édit de Nantes. Il fut reçu de la société des sciences en 1701, et attaché en 1704 à l'académie des princes, comme professeur de mathématiques. On a de lui une *Géométrie*, in-4°, en allemand, et quelques petites pièces dans les *Miscellanea*, de la société de Berlin. Il a laissé aussi beaucoup d'ouvrages de théologie,

qui sont plutôt d'un homme emporté par le fanatisme de secte, que d'un auteur qui cherche à éclaircir les matières de religion: ils sont de plus écrits avec une sécheresse repoussante, et d'un style qui ne rachette en aucune façon les défauts inhérents à la chose. Il mourut à Berlin en 1729. On a de lui divers *Mémoires* dans les *Miscellanea berolinensia*.

† NAUDET (Thomas-Charles) peintre de paysages, naquit à Paris en 1774, de Charles Naudet, marchand d'estampes. Il s'appliqua de bonne heure au dessin, et s'exerça sur de bons maîtres, tels que Salvator Rosa, Herman, Perevelle, Poussin, etc. Il prit des leçons de peinture sous Hubert Robert, peintre du roi. On lui doit les dessins de la statistique du département de l'Oise, publiée par Cambry, alors préfet de ce département. Il suivit M. Neergard, naturaliste et gentilhomme danois, dans ses voyages en Italie, en Espagne, en Allemagne, et en Suisse, et le fruit de ses voyages fut une superbe collection de *trois mille dessins* environ, représentant de beaux sites, des monuments antiques, etc., exécutés avec autant de grâce que de précision, lesquels, accompagnés d'un texte, furent publiés par M. Neergard en janvier 1812. Naudet mourut à Paris le 14 juillet 1810, à peine âgé de 36 ans.

NAUGERIUS. *Voyez* NAVAGERO.

† NAUMANN (Jean-Amédée), célèbre compositeur de musique, naquit à Blazcwitz, près Dresde, en 1745, d'un pauvre laboureur. Son père, ayant découvert en lui un grand penchant pour la musique, et ses moyens ne lui permettant pas de défrayer son éducation, trouva dans la ville un maître obligeant, qui s'offrit de donner à son fils des leçons gratuites de clavecin. Tous les matins le jeune Naumann allait à la ville prendre ses leçons; il fit de rapides progrès. Un chanteur italien, attaché à la cour de Suède, se promenant un jour aux environs de Dresde, entra par hasard dans la chaumière du vieux Naumann. Il se fit connaître pour *virtuose*; alors le père Naumann lui présenta son fils : il s'établit entre eux une amitié réciproque. Ce dernier n'avait alors que quatorze ans, et il fut au comble de la joie quand le virtuose lui offrit de l'emmener en Italie. Il le conduisit à Padoue, où demeurait alors le célèbre Tartini, qui s'intéressa à Naumann, lequel devint bientôt un de ses meilleurs élèves. Celui-ci, quoique allemand, suivit dès ce moment l'école italienne; il envoya sa meilleure composition à son père, qui trouva le moyen de la faire parvenir à l'électrice de Dresde, qui était une excellente musicienne. La princesse, reconnaissant aussitôt dans cette production le goût et le style italien, se plaignit hautement de ce qu'elle prenait pour une supercherie et un plagiat. Détrompée ensuite, elle rendit justice à Naumann, en lui faisant obtenir la place de maître de la chapelle de l'électeur. Mais Naumann voulait briller sur les théâtres; et, comme à cette époque il n'y avait pas d'opéra à Dresde, l'électeur lui accorda, en 1772, la permission de retourner en Italie, où il travailla pour les théâtres de Bologne, de Florence, de Venise

et de Naples, et toujours avec un égal succès. Il était connu en Italie sous le nom de *il Sassone*, le Saxon, et sa réputation s'étendit du midi jusqu'au nord de l'Europe. Vivement sollicité par Gustave III, il se rendit à Stockolm, où il jouit d'un honneur qu'aucun compositeur n'avait jamais eu : un roi fut son poète. Sa Majesté suédoise écrivit pour Naumann le poème lyrique de *Gustave Wasa*. Quelques-uns trouveront un peu étrange qu'un des illustres successeurs de ce héros l'ait reproduit sur un théâtre, et dans la capitale (qu'il avait si vaillamment conquise sur les Danois), préludant des récitatifs et chantant des ariettes italiennes. Mais l'on sait que l'opéra a depuis long-temps acquis le privilége de faire parler les grands hommes par des notes musicales, et au bruit de plusieurs instruments. De Stockholm, Naumann passa à Copenhague, puis à Berlin, à Vienne, et composa successivement des opéras *sérieux* et *bouffons*, en italien, en suédois, en danois et en allemand. De retour à Dresde, il se livra entièrement à la musique sacrée, dans laquelle il se surpassait, et notamment dans les *oratorio*, tels que la *Passion*, le *Giuseppe* ou *Joseph reconnu*, et autres productions semblables de l'immortel Métastase. Il fit deux fois la musique pour les deux *oratorio* précédents : pour le premier, l'une à Dresde, et l'autre à Padoue, et pour le second, il la fit sur des paroles italiennes, pour Dresde ; et pour Paris, sur des paroles françaises. Il serait difficile de faire la nomenclature de ses nombreux *opéras*, de ses *oratorio*, *messes*, *motets*, *sonates* pour clavecin, avec et sans accompagnement et même pour l'harmonica, duquel il jouait en perfection. Le style de Naumann est gracieux, facile, expressif, et il est du petit nombre des maîtres qui se sont particulièrement attachés à la pureté et à la mélodie du chant. Il se promenait dans le parc du palais électoral, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, dont il mourut le 27 mai 1801, à l'âge de 56 ans.

NAUPLIUS, roi de l'île d'Eubée ou Négrepont, et père de Palamède. Son fils étant allé au siége de Troie, il y fut lapidé par suite des artifices d'Ulysse. Nauplius en fut indigné. Après la prise de Troie, voyant la flotte des vainqueurs battue par une violente tempête, il fit allumer des feux pendant la nuit sur les côtes de la mer, vis-à-vis des endroits où étaient les plus dangereux écueils, contre lesquels la plupart de leurs vaisseaux vinrent échouer. Nauplius ayant appris qu'Ulysse et Diomède étaient échappés, en conçut tant de dépit, qu'il se précipita dans la mer.

NAUPLIUS. *Voyez* GERMAIN.

NAUSÉA (Frédéric), surnommé *Blancicampianus*, évêque de Vienne en Autriche, fut élevé à cette place en 1541, par l'empereur Charles-Quint, qui voulut récompenser ses succès dans la chaire et dans la controverse. Ce prélat mourut à Trente durant la tenue du concile, le 6 fevrier 1552. Ses mœurs étaient une règle vivante pour les évêques et pour le commun des fidèles. Nous avons de lui : 1° plusieurs ouvrages, en latin, contre les hérétiques, entre autres : *De missæ sacrificio ;* 2° quelques *Livres de*

*morale*, parmi lesquels on distingue son Traité de la Résurrection, sous ce titre : *De J.-C. et omnium mortuorum resurrectione*, Vienne, 1551, in-4° : ouvrage singulier, curieux et peu commun; 3° *Sept livres des choses merveilleuses*, Cologne, 1532, in-4°, fig. L'auteur y parle des monstres, des prodiges, des comètes. Cet ouvrage est fort curieux; mais l'auteur paraît quelquefois trop crédule. 4° *Catechismus catholicus;* 5° *Consilia de puero litteris instituendo;* 6° *Libri quinque in concilia;* 7° *Abrégé de la vie du pape Pie II*, et de celle de *l'empereur Frédéric III;* 8° des *Poésies* assez faibles. On a imprimé à Bâle en 1550, in-fol., un *Recueil des lettres* écrites à ce savant sur diverses matières. Ce recueil renferme aussi un catalogue de ses ouvrages.

NAUSICA, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens dans l'île de Corcyre, accueillit avec beaucoup de bonté Ulysse, qu'un naufrage avait jeté sur la côte de cette île. Elle lui fit donner des habits et le servit auprès du roi son père. Cette princesse tient un rang distingué dans l'*Odyssée* d'Homère.

NAVÆUS (Matthias), natif de la Hesbaye dans la principauté de Liége, fut licencié en théologie, curé de Saint-Pierre à Douai, et ensuite chanoine de l'église de Tournai et censeur des livres; sa régularité et son savoir lui concilièrent une considération générale. Il mourut vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Ses principaux ouvrages sont : 1° des sermons sur les fêtes de quelques saints, sous le titre de *Prælibatio theologica in festa sanctorum*, in-4°; 2° *Annotationes in summæ Theologiæ et sacræ Scripturæ præcipuas difficultates*, in-4°; 3° *Orationes de signi crucis et orationis efficacia, et D. Thomæ Aquinatis laudibus*, 1630, in 4°. Il publia aussi *Chronicon apparitionum et gestorum sancti Michaelis, archangeli*, ouvrage de son oncle Michel Navæus, né à Liége, successivement chanoine et official d'Arras, archidiacre et grand-vicaire de Tournai, mort l'an 1620, âgé de 87 ans, comme il est dit sur son portrait gravé.

NAVÆUS (Joseph), prêtre et chanoine de Saint-Paul de Liége, naquit au village de Viesme, à cinq lieues de cette ville, en 1651, et fit ses premières études avec une distinction remarquable. Il n'eut pas moins de succès en philosophie et en théologie. Il professa pendant quelque temps la poésie dans le collége de la Trinité à Louvain. Ayant pris le degré de licencié en théologie dans l'université de cette ville, il fut appelé à Liége pour y enseigner la philosophie au séminaire. Quelques-unes des thèses qu'il y fit soutenir sous sa présidence ont été imprimées. Il eut des démêlés assez vifs avec les jésuites au sujet du séminaire dont ces PP. cherchaient à avoir la direction. En 1699, il prit la défense de M. Denys, professeur de théologie à Liége, accusé d'enseigner des propositions qui n'étaient point orthodoxes; M. Denys était à Rome. Navæus étant devenu infirme, se démit de son emploi de professeur, et fut nommé à un canonicat de la cathédrale de Saint-Paul. Il conserva ce bénéfice tant qu'il put en remplir les devoirs, mais ses infirmités ayant augmenté, il le résigna. Il mourut à Liége le 10 avril 1705, n'ayant que 54

ans. On a de lui : 1° *Mémoire contenant les raisons pour lesquelles il est très important de ne pas retirer le séminaire de Liége des mains des théologiens séculiers, et de n'en pas donner la conduite aux PP. jésuites*. Ce Mémoire, écrit en latin, fut traduit en français par le P. Quesnel, et imprimé in-4° et in-12 ; il n'eut point l'effet que l'auteur en attendait. Les jésuites prirent possession du séminaire ; ce qui donna lieu à un autre écrit de Navæus intitulé : *Deux lettres d'un ecclésiastique de Liége, contenant le récit de l'intrusion violente du P. Sabran, jésuite anglais, dans la présidence du séminaire de Liége*, en latin, 1699. Ces lettres furent aussi traduites en français, in-4° et in-12 ; 2° *Epistola apologetica ad auctores et suscriptores resolutionis sacræ (ut ipsi quidem existimari volunt), facultatis lovaniensis ad quæstiones quasdam dogmaticas, datæ die 12 septembris 1609, et Lovanii editæ per quosdam sacræ theologiæ studiosos, ex S. L. pro professore suo absente*. C'est la défense de Denys citée ci-dessus, et mise sous le nom des étudiants en théologie de Louvain. 3° *Sacræ facultatis theologiæ coloniensis sapientissimum judicium pro doctrina perillustris D. Henrici Denys, S. T. licenciati lovaniensis, in seminario leodiensi professoris, nec non in ecclesia leodiensi canonici theologi, adversus ineptias, cavillationes, aberrationes et imposturas doctoris Francisci Martin, in libello cui titulus* : REFUTATIO JUSTIFICATIONIS, etc., *vindicatum per Christianum ab Irendaël, theologum, Marianopoli*, 1661, in-4°. Cette pièce fut généralement attribuée à Navæus, qui du moins y eut beaucoup de part. 4° *Le fondement de la conduite à la vie et la piété chrétienne ; selon les principes que la foi nous en donne dans l'Écriture sainte et la doctrine de l'Église* ; livre pieux et estimé, que Navæus composa pendant la retraite à laquelle ses infirmités le condamnaient. Il contribua aux réglements de l'hôpital des incurables de Liége, et à l'établissement des filles repenties ; ses liaisons intimes avec Arnauld, Quesnel, Opstraët, etc., montrent assez qu'il partageait leurs sentiments. (*Voyez* CHOKIER-SURLET, Jean-Ernest.)

NAVAGERO (André), *Naugerius*, noble et savant vénitien, naquit en 1483, et se fit estimer par son éloquence et par son érudition, et encore plus par les services importants qu'il rendit à sa patrie. [ Il fut l'élève des célèbres Sabellicus, Musurus et Pomponace, et membre de l'académie littéraire que le fameux Alviane avait formée à Pa, dans le Frioul. Après la mort de Sabellicus, il le remplaça dans la direction de la bibliothèque de St.-Marc, et fut l'ami de Bembo et de Sadolet. ] Il fut envoyé en ambassade, par les Vénitiens, vers l'empereur Charles-Quint, et demeura auprès de ce prince depuis la journée de Pavie jusqu'en 1528. De retour dans sa patrie, il fut nommé ambassadeur auprès de François I$^{er}$ ; il mourut à Blois l'an 1529, dans sa 47e année. Navagero joignait à un jugement solide et à une belle littérature les vertus du citoyen et du chrétien. Il aimait la retraite ; un de ses plaisirs était d'aller se cacher dans ses campagnes, loin des hommes et du tumulte, cultivant à la fois

l'agriculture, l'antiquité et la philosophie. [Il présida aux éditions des *Classiques* latins donnés par Alde Manuce.] Comme il passait pour un homme d'une vertu inaltérable et d'un savoir profond, il avait été chargé d'écrire l'histoire de sa patrie depuis 1486; il fit brûler cet ouvrage dans sa dernière maladie. [Il livra aussi aux flammes deux poèmes très estimés, *De Venatione*, et un autre *De fine orbis*.] Ses autres écrits ont été recueillis à Padoue en 1718, in-8°, sous ce titre : *Andreæ Navagerii, patricii veneti, oratoris et poetæ clarissimi, opera omnia.* Ils avaient été publiés à Venise en 1530, in-folio. On y trouve des poésies, des harangues, des lettres. La plupart de ses vers latins respirent le goût de l'antiquité; et quoique les vers italiens leur soient inférieurs, ils ne sont pas à dédaigner. — Bernard NAVAGERO, évêque de Vérone, qui assista au concile de Trente, et qui mourut en 1565, à 58 ans, était de la même famille. C'était aussi un homme de mérite. Il fut honoré de la pourpre, et chargé de plusieurs ambassades, dans lesquelles il fit briller son esprit et son éloquence. On a de lui des *Harangues*, et la *Vie du pape Paul IV*.

NAVAILLES. *Voyez* MONTAULT.

NAVARRE (Martin), AZPILCUETA.

NAVARRE (Pierre), grand capitaine du XVI^e^ siècle, célèbre surtout dans l'art de creuser et de diriger des mines, était Biscayen, et de basse extraction. Suivant Paul Jove, qui dit tenir de sa bouche même ces particularités, il commença par être matelot. Dégoûté de ce métier, il vint chercher fortune en Italie, où la pauvreté le contraignit à se faire valet de pied du cardinal d'Aragon. Il s'enrôla dans les troupes des Florentins, et après y avoir servi quelque temps, il reprit le service de mer, et se fit connaître par son courage. La réputation de sa valeur étant parvenue à Gonsalve de Cordoue, ce général l'employa dans la guerre de Naples avec le titre de capitaine. Il contribua beaucoup à la prise de Naples, par une mine qu'il fit jouer à propos. L'empereur le récompensa de ce service en lui donnant l'investiture du comté d'Alveto, situé dans ce royaume, d'où il fut appelé le comte Pedro de Navarre. Ayant commandé une expédition navale contre les Maures en Afrique, il eut des succès dus en grande partie au cardinal Ximénès, qui était présent à l'armée : il enleva Oran, Tripoli et d'autres places, mais il échoua à l'île de Gerbes, où les grandes chaleurs et la cavalerie maure détruisirent une partie de son armée. Il ne fut guère plus heureux en Italie. Il fut fait prisonnier à la bataille de Ravenne en 1512, et se laissa engager à porter les armes contre sa patrie. Il leva pour François I^er^ vingt enseignes de gens de pied, Gascons, Biscayens et montagnards des Pyrénées, et en eut le commandement. Il se signala par plusieurs expéditions jusqu'en 1522. Ayant été envoyé au secours de Gênes, il fut pris par les Impériaux. On le conduisit à Naples, où il resta prisonnier pendant trois ans dans le château de l'Œuf. Il en sortit par le traité de Madrid, et servit au siége de Naples sous Lautrec, en 1528. Mais, repris à la malheureuse retraite d'Aversa, il fut

conduit une seconde fois dans le château de l'OEuf. Le prince d'Orange ayant, par ordre de l'empereur, fait décapiter dans cette citadelle plusieurs personnes de la faction angevine, il aurait subi le même sort, comme félon et traître à son prince, si le gouverneur, le voyant dangereusement malade, ne lui eût épargné la honte du dernier supplice en le laissant mourir. D'autres prétendent qu'il fut étranglé dans son lit, étant déjà dans un âge avancé. Paul Jove et Philippe Thomasini ont écrit sa *Vie*. Un duc de Sessa, dans le XVII^e siècle, voulant honorer sa mémoire et celle du maréchal de Lantrec, leur fit élever à chacun un tombeau danc l'église de Sainte-Marie-la-Neuve à Naples, où ils avaient été enterrés sans aucun monument qui décorât leur sépulture.

NAVARRETTE (Ferdinand), dominicain espagnol, se signala dans son ordre par ses talents pour la chaire et par son zèle pour le salut des ames. Il alla porter la foi à la Chine, et y eut quelques démêlés avec les autres missionnaires à l'occasion des cérémonies chinoises. Après avoir condamné ces cérémonies, il parut revenir de son sentiment au sujet d'un écrit du P. Brancati, jésuite. Il écrivit en ces termes au P. Govea, vice-provincial des jésuites de la Chine en 1669 : « Pour ce qui regarde les morts, » les écriteaux et les cérémonies » funèbres, nous suivons au pied » de la lettre, sans nous éloigner » d'un seul point, tout ce qui » fut arrêté dans l'assemblée de » vos pères qui se tint à Hang-» Tcheou au mois d'avril 1642. » A l'égard de Confucius, nous » permettons ce que vos pères » permettent de pratiquer en re- » tranchant les deux cérémonies » solennelles, que la compagnie » ne permet pas non plus, etc. » Exilé et en prison pour la foi à Canton, il s'échappa de la prison et s'enfuit à Macao. Le P. Grimaldi, jésuite, prit sa place dans la prison, pour rendre le nombre complet, et pour que l'on ne s'aperçût pas de l'évasion du P. Navarette. Il revint ensuite à son premier sentiment sur les cérémonies chinoises, et attaqua avec chaleur les jésuites, dans des ouvrages qui n'ont peut-être que trop bien servi aux ennemis de cette société pour la noircir, quoique, selon plusieurs écrivains qui ont pris à tâche de les réfuter, la passion et la vivacité s'y montrassent à découvert. Ses confrères en montrèrent du mécontentement, entre autres le P. Pierre d'Alcala, qui, écrivant au P. Intorcetta, jésuite, une lettre datée de Lan-Ki, du 41 mars 1680, dit, en parlant du livre du P. Navarrette : « Dieu m'est témoin » combien j'en suis indigné, et » que, si cela était en mon pou- » voir, je l'effacerais de mon » propre sang. » Quelque temps après son retour en Europe, le roi d'Espagne, Charles II l'éleva à l'archevêché de Saint-Domingue en Amérique. Monté sur ce siége, il parut revenir de ses préventions; il écrivit au roi d'Espagne et au gouverneur de Saint-Domingue, pour les prier de faire en sorte que les jésuites restassent dans sa ville archiépiscopale, où ils croyaient ne pouvoir être utiles au public sous un prélat qui avait montré tant d'animosité contre eux. Ces lettres sont pleines d'éloges de la société. Peu d'évêques ont parlé

avec plus d'étendue de l'utilité que les pasteurs et les peuples retirent des services de ces religieux; enfin, pour appuyer ses éloges par des faits, il leur fonda un collége et une chaire de théologie. Ce prélat mourut en 1689, après avoir édifié et instruit son diocèse. On a de lui un *Traité historique, politique et moral de la monarchie de la Chine,* dont nous venons de parler. Le 1[er] volume de cet ouvrage parut in-fol., à Madrid, en 1676, en espagnol. Il y avait deux autres volumes dont l'un fut supprimé par l'inquisition, et l'autre n'a jamais vu le jour. — Il ne faut pas le confondre avec le P. Balthasar NAVARETTE, du même ordre, dont on a un ouvrage en 3 vol. in-fol., intitulé : *Controversiæ in D. Thomæ ejusdemque scholæ defensores* 1634; ni avec le P. Alphonse NAVARETTE, aussi dominicain, mort pour la foi au Japon, en 1617.

NAVARRO (Pierre-Paul), né à Laino, petite ville de Calabre, entra chez les jésuites, et partit fort jeune pour le Japon, où il arriva en 1585. Plein de l'esprit de saint François Xavier, il travailla 36 ans à propager dans cette région lointaine, la foi que le saint apôtre y avait portée. La persécution l'obligea long-temps d'errer de province en province, et la semence évangélique qu'il y répandait semblait croître et se multiplier d'une manière toute particulière dans ce temps de souffrance : mais en 1621, il fut arrêté à Ximabara, où, après un an de prison, il fut brûlé vif le 1[er] novembre 1622, au grand regret de Bugondono, prince de Ximabara, qui n'osa pas contrarier les ordres de l'empereur, et qui, après un entretien avec le missionnaire, dit devant plusieurs personnes, « qu'il ne croyait » pas qu'on pût trouver ni le » repos de l'esprit, ni le salut » de l'ame, dans aucune secte du » Japon. »

NAVIÈRES (Charles de), poète français de Sédan, était calviniste et gentilhomme servant du duc de Bouillon; il fut tué, selon quelques-uns, à Paris, en 1572, au massacre de la Saint-Barthélemi, mais Colletet croit qu'il y survécut 40 ans. On a de lui, entre autres ouvrages, un poème *de la Renommée*, Paris, 1571, in-8°, et une tragédie intitulée *Philandre*.

† NAVILLE (François-André), avocat de Genève, où il naquit d'une famille honnête, le 25 février 1752. Reçu avocat en 1775, ses talents oratoires et sa profonde connaissance des lois le firent nommer, au commencement de 1782, procureur-général, place une des plus importantes de la république et la plus difficilement accordée. Il eut, peu de mois après, la présidence de la *Chambre des tutelles*, qu'on avait établie, par un édit, le 21 novembre de la même année. Son exemple, son zèle infatigable, et l'ordre qu'il mit dans cette utile institution, la consolidèrent tellement que, quoiqu'il se soit écoulé plus de quarante ans depuis sa première création, elle subsiste encore avec vigueur, et répand les mêmes bienfaits sur la veuve et l'orphelin, pauvre ou riche. La Chambre comptait à peine trois ans d'existence, qu'elle s'était déjà assuré une marche fixe pour l'avenir : de riches et généreux particuliers l'avaient dotée d'un revenu consacré à faire apprendre un état aux mineurs sans fortune, et elle

avait déjà réglé les comptes arriérés des tuteurs. A l'expiration des six années assignées à l'emploi de procureur-général, Naville fut nommé conseiller d'état, et, en 1790, il publia l'*Etat civil de Genève*, in-8°... « Cet ouvrage offre » un modèle de l'application de la » méthode analytique à la science » législative. C'est par leurs ef- » fets que Naville juge des in- » stitutions et des lois civiles de » sa patrie. En rapprochant ses » recherches des données que les » écrits des jurisconsultes et des » publicistes lui fournissaient sur » les autres nations, il parvint à » établir que Genève, toute pro- » portion gardée, était probable- » ment le pays de l'Europe où il » y avait le moins de procès, » celui où la justice coûtait le » moins. De ces effets constatés » de la législation existante, Na- » ville passa à l'examen des prin- » cipales lois auxquelles il les » attribue. L'homme d'état et le » jurisconsulte liront toujours » avec fruit les deux chapitres » sur *la subhastatation des im-* » *meubles*, et celui où l'auteur » décrit ce bureau de concilia- » tion *volontaire et gratuit*, qui » n'abandonne jamais les plai- » deurs, depuis le premier juge » jusqu'au tribunal suprême. » Cet ouvrage est accompagné de *notes*, contenant des vues aussi neuves que profondes sur les points les plus difficiles de la jurisprudence. Mallet-Dupan avait tâché de faire adopter en France un bureau de *conciliation*, lorsque, dans son *Mercure* du 28 août 1790, il rendit un compte honorable de l'ouvrage de Naville, son compatriote. L'Assemblée constituante discutait alors l'organisation judiciaire. La révolution française ayant renversé la constitution et le gouvernement genevois, en décembre 1792, Naville s'éloigna du barreau, et mena une vie retirée. Quelques mois après, en juillet 1794, il éclata à Genève une violente insurrection. Les meneurs n'ignoraient pas que les membres de l'ancienne magistrature n'avaient pas approuvé le nouvel ordre de choses : on se saisit d'eux et de Naville, ainsi que de plusieurs autres citoyens, qui tous furent entassés dans une prison, et jugés ou plutôt condamnés par un tribunal révolutionnaire. Les qualités personnelles de Naville, les services qu'il avait rendus à sa patrie, la noble éloquence avec laquelle il se défendit devant ses juges illégaux, rien ne put le sauver de la rage de ses persécuteurs, et il entendit prononcer son arrêt de mort, à la majorité d'une seule voix. Il monta à l'échafaud avec courage, et ce zélé et intègre magistrat périt, comme bien d'autres victimes, par le glaive de l'anarchie, le 2 août 1794. Il avait quarante-deux ans.

NAXERA (Emmanuel de), jésuite de Tolède, mort vers 1680, âgé de 75 ans, se distingua dans la société par ses connaissances dans la théologie. Il a laissé des *Commentaires* sur Josué, les Juges et les Rois; des *Sermons pour le carême*, in-4°, etc.

† NEAL (Daniel), théologien anglican, naquit à Londres en 1672 (1), et puisa les principes du presbytérianisme dans une académie de *dissenters*, dirigée par M. Rowe. A la fin de son éducation, il se rendit en Hol-

(1) Watkin's *Bibliographical and historical Dictionary*. Le *Dictionnaire universel historique* (Prudhomme) dit en 1678.

lande, et séjourna à Utrecht et à Leyde. En 1706, il fut élu pasteur d'une congrégation d'indépendants; il mourut en avril 1743. On a de lui : 1° une *Histoire de la Nouvelle-Angleterre*, 2 vol. in-8°; 2° une *Histoire des puritains*, 4 vol. in-8°. Maddox, depuis évêque de Worcester, attaqua cette histoire par un écrit intitulé : *Vindication of the church of England, against Neal's history of the puritains*. Nal y répondit. 3° Des *Sermons*, dont plusieurs contre l'Église romaine, prêchés à Old-Jewry lors de la fondation, faite à cet effet par les non-conformistes en 1735. L'*Histoire des puritains* a eu une seconde édition, donnée par Toulmin. Ce docteur entreprend d'y répondre non-seulement à Maddox, mais encore à Warburton et Gray, qui avaient fait la critique de cette histoire.

NÉANDER (Michel), théologien protestant, recteur d'Ilfeldt en Allemagne, mort en 1595, à 70 ans, fut auteur de divers ouvrages : 1° *Erotemata linguœ græcæ*, in-8°; 2° *Grammaire hébraïque*, in-8°; 3° *Pindarica aristologia et aristologia Euripidis*, Bâle, 1556, in-8°; 4° *Gnomologia e Stobeo confecta*, in-8°; 5° des *Editions* de plusieurs auteurs grecs, etc. (*Voyez* le 30e vol. de Nicéron.) Ce savant possédait bien les langues. — Il ne faut pas le confondre avec Jean NÉANDER, médecin de Brême, auteur d'un livre curieux et peu commun, intitulé : *Tabacologia*, Leyde, 1622, in-4°; c'est une description du tabac, avec des réflexions sur l'usage qu'on peut en faire dans la médecine. On a encore de lui : 1° *Sassafrologia*, 1627; 2° *Syntagma in quo medicinæ laudes, natalitia, sectæ, etc., depinguntur*, 1623. — Il faut aussi distinguer des précédents Michel NÉANDER, né à Joachimsthal en Bohême en 1529, qui fut successivement professeur de mathématiques, de langue grecque et de médecine à Iéna, où il mourut en 1581. Nous avons de lui le *Synopsis mensurarum et ponderum*, Bâle, 1555, in-4°. Cet ouvrage est savant.

NÉARQUE (*Nearchus*), l'un des capitaines d'Alexandre le Grand, qui l'envoya naviguer sur l'océan des Indes, avec Onésicrite. En côtoyant les bords de la mer, depuis l'embouchure de l'Hydaspe jusqu'à celle de l'Indus, et de là, jusque dans l'Euphrate, il parvint jusqu'à Harmusia, aujourd'hui Ormus. Alexandre n'en était qu'à cinq journées. Néarque le joignit, et en fut récompensé d'une manière digne de ses travaux. On a de lui, *Relation* de sa navigation. Elle est très-curieuse. [Les plus savants géographes modernes, tels que Vincent, Gosselin et Mamert, font l'éloge de l'exactitude géographique de cette relation.]

NEBRISSENSIS. *V.* ANTOINE.

NÉCESSITÉ, divinité allégorique, fille de la Fortune, était adorée par toute la terre. Sa puissance était telle, que Jupiter lui-même était forcé de lui obéir. Personne n'avait droit d'entrer dans son temple à Corinthe. On la représentait toujours avec la Fortune sa mère, ayant des mains de bronze, dans lesquelles elle tenait de longues chevilles, de grands coins d'airain, des crampons et du plomb fondu. Horace la peint pittoresquement dans ces vers :

Te semper anteit sæva Necessitas,
Clavos trabales et cuneus manu

Gestans ahena, nec severus
Uncus abest liquidumque plumbum.

NECHAO I[er], ou plutôt *Néchos*, ainsi que le suivant, roi d'Egypte, commença à régner l'an 691 avant J.-C., et fut tué huit ans après par Sabacon, roi éthiopien. Psammitique, son fils, lui succéda, et fut père de Néchao II, qui suit.

NÉCHAO II, roi d'Egypte, appelé *Pharaon Néchao* dans l'Ecriture, était fils de Psammitique, auquel il succéda au trône d'Egypte, l'an 616 avant J.-C. Ce prince, dès le commencement de son règne, entreprit de creuser un canal depuis le Nil jusqu'au golfe d'Arabie, mais il fut obligé d'abandonner cet ouvrage, à cause du nombre prodigieux d'hommes (cent vingt mille) qui y étaient péris. Il équipa plusieurs flottes, qu'il envoya découvrir les bords de la mer Rouge et de la mer Méditerranée. Ses vaisseaux coururent dit-on, la mer Australe, et ayant poussé jusqu'au détroit appelé Gibraltar, ils entrèrent dans la Méditerranée, et revinrent en Egypte trois ans après leur départ. On a de la peine à croire qu'on ait osé dans ce temps-là entreprendre de si longues et si périlleuses navigations; mais si l'on considère que ces observateurs ne firent que longer les côtes, et qu'ils mirent trois ans à tourner l'Afrique, l'histoire de ce voyage, rapportée par Hérodote, devient vraisemblable. Néchao, jaloux de la gloire de Nabuchodonosor, qui avait envahi l'empire d'Assyrie, s'avança vers l'Euphrate pour le combattre. Comme il passait sur les terres de Juda, le pieux Josias, qui était tributaire du roi de Babylone, vint avec son armée pour lui disputer le passage. Néchao, qui n'avait rien à démêler avec le roi de Juda, lui envoya dire que son dessein était d'aller du côté de l'Euphrate, et qu'il le priait de ne pas le forcer à le combattre. Mais Josias n'eut aucun égard aux prières de Néchao. Il lui livra bataille à Mageddo, sur la frontière de la tribu de Manassès, et il la perdit avec la vie. Le roi d'Egypte continua sa route, acheva heureusement son entreprise contre les Assyriens; mais il fut vaincu à son tour par Nabuchodonosor, qui le resserra dans ses anciennes limites. Il mourut l'an 600 avant J.-C.

NECKAN, NEQUAM, ou NEKAM (Alexandre), théologien anglais, étudia à Paris, et voulut entrer dans l'abbaye de Saint-Alban; mais ayant reçu quelques mécontentements de l'abbé, il se fit chanoine régulier, et fut nommé à l'abbaye d'Excester. Il y mourut en 1227. On a de lui en latin : 1° des *Commentaires* sur les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique des Cantiques, et les Evangiles; 2° un traité : *De nominibus ustensilium*; un autre *des Vertus;* 3° un *De naturis rerum*.

† NECKER (Charles-Erédéric de Cuttrin), né vers 1700, fut professeur de droit en Allemagne, vint se fixer à Genève, où il exerça le même emploi dans l'académie de cette ville, qui lui accorda les droits de bourgeoisie en 1724 : il y mourut en 1760. Il a publié : 1° *Lettres sur la discipline ecclésiastique* (au nombre de quatre), Utrecht, 1740, in-12; 2° *Description du gouvernement présent du corps germanique*, Genève, 1742, in-8°, dans la *Tempe helvetica*, tom. 6;

3° *Responsio ad quæstionem, Quis sit verus sensus commatis; Salus populi suprema lex esto.*

† NECKER (Louis), fils aîné du précédent, naquit à Genève en 1730, vint jeune à Paris, où il fit ses études et apprit les mathématiques sous le fameux d'Alembert. En 1757, il était professeur de cette science à Genève; revint à Paris, se livra au commerce, sous le nom de Germany, en société avec les banquiers Girardot et Haller; passa à Marseille en 1762, et neuf ans après, il retourna à Genève, où il est mort vers 1795. On a de lui : *Theses de electricitate*, 1747, in-4°. Il rédigea pour l'Encyclopédie les articles *forces* et *frottements*; et on trouve aussi de lui dans le tome 4e des *Mémoires des savants étrangers*, une savante solution d'un problème d'algèbre.

† NECKER (Jacques), ministre de Louis XVI, et frère du précédent, naquit à Genève en 1732. Après y avoir été pendant quelques années commis d'un négociant suisse, il vint à Paris pour chercher de l'emploi, et, aidé par son frère Louis, il entra chez le banquier Thélusson. Sans un heureux hasard qui fut le premier mobile de sa fortune, il aurait peut-être langui dans l'obscurité. Il remplaça un jour le premier commis de Thélusson, chargé de négociations à la Bourse. Il s'agissait d'une opération majeure, et Necker la termina si heureusement, que même en s'écartant des instructions qu'il avait reçues du banquier, il lui procura un bénéfice de 500,000 livres. Il reçut en récompense 12,000 livres. Peu à peu il obtint toute la confiance de Thélusson, qui le fit son associé. La fortune de Necker s'avança rapidement, et en moins de 15 ans il se vit possesseur d'une somme de six millions. Selon les uns, il l'amassa par des spéculations adroites; il la dut, selon d'autres, à des traités frauduleux avec la compagnie des Indes, et surtout à des négociations sur les fonds anglais au moment de la paix de 1763, dont Favier, employé aux affaires étrangères, l'avertit d'avance. Devenu riche, il chercha à s'élever, et afin de se faire connaître un peu avantageusement, il publia en 1769 sur la *Compagnie des Indes*, un ouvrage où il défendait cette compagnie, et rappelait les services importants qu'elle avait rendus à l'état. Il était en cela en opposition avec l'abbé Morellet et M. Lawetelle, qui attaquaient les priviléges exclusifs de la compagnie, et réclamaient la liberté du commerce. Quelque analogues que fussent ces principes avec l'esprit public, le système de Necker lui fit de nombreux partisans. Cependant son écrit, plein de jactance, n'offre que des connaissances superficielles. A cet ouvrage en succéda un autre du même auteur, intitulé : *Législation des blés*, qui a le même mérite que le premier, et dont le seul but était d'attirer l'attention des personnes de haut parage. A travers les incorrections et la prétention du style, on y remarque un ton philosophique et de *philantropisme* qui le fit bien accueillir par le vulgaire des lecteurs. Aussi Necker, en popularisant ses idées, accoutuma les classes les moins instruites à parler finances, de même que les Voltaire, les Diderot, etc., les avaient accoutumées à parler philosophie. Il avait publié, en 1773, un *Eloge*

*de Colbert*, qui lui avait acquis une certaine réputation littéraire. Il fut employé comme premier commis des finances sous Turgot et sous Clugny. Le premier ayant été disgracié, Necker sut profiter de la dissipation où le second vivait, en remettant à M. de Maurepas des *Mémoires* dans lesquels il exagérait les ressources jusqu'alors inconnues de la France. La fortune rapide de Necker semblait constater sa capacité dans les affaires. Il avait intéressé en sa faveur le marquis de Pezay, qui, sans occuper aucune place, exerçait une grande influence sur tous les ministères, et à la fin de 1776, après la mort de Clugny, il fut adjoint à Taboureau-des-Réaux, contrôleur-général. Le ministre Maurepas, accablé par l'âge et naturellement insouciant, ne voulant cependant pas renoncer au pouvoir auquel il était attaché par une longue habitude, crut se former une créature soumise et reconnaissante dans Necker; il favorisa son élévation. Taboureau, au bout de huit mois, fut contraint de céder sa place à l'adroit Génevois, le 10 juillet 1777. Il faut avouer qu'il fut mis à la tête des finances à l'époque la plus difficile; mais cette même observation prouve l'ambition présomptueuse de Necker. Son principal soin avait toujours été de se rendre populaire, et pour ne point perdre sa popularité, il n'osait, dans les nouvelles dépenses qu'entraînait la guerre de l'Amérique, recourir aux impôts. Il essaya d'y suppléer par les emprunts et les réformes, sans songer que, la classe indigente ne vivant que des richesses des particuliers, en adoptant ces moyens il finirait par ruiner l'état, et accabler ce même peuple qu'il voulait caresser. Les innovations du nouveau contrôleur furent sévèrement censurées, et notamment par Turgot. « On reprochait à » Necker, dit un écrivain, une » extrême prédilection pour la » caisse d'escompte; on repré» sentait la suppression des re» ceveurs-généraux comme un » moyen perfide de mettre le mo» narque sous la tutelle des fi» nanciers; la suppression des » trésoriers, comme le renou» vellement d'une conception » de l'Ecossais Law, dont le » souvenir se liait aux plus af» freux désastres; la réforme de » la maison du roi, comme l'at» tentat d'un esprit républicain » contre la majesté du trône; les » emprunts, comme un expé» dient propre à ruiner l'état, » en lui créant des ressources » illusoires et passagères, et qui » imposerait des charges perpé» tuelles aux générations futu» res, ou réduirait le monarque » à l'affreuse nécessité d'une ban» queroute. » Et tous ces expédients faisaient présager des malheurs qu'une triste expérience a réalisés. En 1781, Necker fit paraître le *Compte rendu* de son administration, qu'on appela avec assez de justesse le *Compte bleu*, par allusion à la couleur du papier dont ce compte était couvert. En même temps, il renouvela, d'après Turgot, le projet des asssemblées provinciales, qui allarmait les partisans de la monarchie. Mais Necker était *esprit-fort*, et s'il avait de puissans ennemis, il ne manquait pas non plus de zélés défenseurs parmi les gens irréligieux, « qui regardèrent son élévation comme une des conquêtes de la philosophie. » Enivré de ses succès, il

s'efforça d'entrer dans le conseil. On lui objecta sa religion; mais, se croyant un homme nécessaire à l'état, il fit de nouvelles instances, accompagnées de la menace de donner sa démission. Cette fois-ci il fut dupe de sa vanité, et on le laissa partir. Sa démission fut acceptée le 25 mai 1781. Il se retira en Suisse, et il y acheta la baronnie de Copet. Peu de temps après, il publia son ouvrage sur l'*Administration des finances*, 3 vol. in-8°, où l'on trouve, ainsi que dans ses autres productions, la même enflure de style, le même orgueil et le même charlatanisme. Cet écrit ne fit qu'exaspérer les ennemis que déja lui avait faits son *Compte rendu;* et on le peignit alors comme il le méritait, c'est-à-dire « comme un ambitieux qui voulait fixer sur lui l'attention générale, qui achetait la popularité au prix de la reconnaissance, qui sapait les fondements de la monarchie en dévoilant les secrets de l'administration, et qui, substituant le rôle d'un tribun à celui de conseil d'un prince, semblait en appeler au peuple contre le monarque. » Par malheur, en même temps que Calonne l'accusait du *déficit* qui pesait sur la France, les fautes de ce ministre firent revivre l'ancienne réputation de son adversaire, quoique les fautes de Calonne ne fussent, en grande partie, que le résultat de celles de Necker. Celui-ci vint à Paris en 1787, et écrivit contre son adversaire, qui l'avait publiquement attaqué. La suite de cette querelle fut l'exil de Necker; et quelques mois après, Calonne fut renvoyé. M. de Brienne le remplaça. La fermentation qu'excita contre lui le nouveau ministre alarma la cour, qui, croyant la calmer, se décida à rappeler Necker; celui-ci, enflé de ce triomphe, ne reprit la place de contrôleur-général qu'à condititiou de ne point travailler avec le principal ministre. On eut la faiblesse de le lui accorder. « Nous allons voir, écrivait alors Mirabeau, ce charlatan de Necker, ce roi de la canaille; s'il était le maître, elle finirait par tout étrangler sous sa direction. » Mirabeau l'avait bien jugé; mais s'était-il bien jugé lui-même, lorsque dans l'*assemblée* il prit à tâche d'enhardir cette même canaille en attaquant l'autorité du roi? Necker, placé entre le souverain et le peuple, se flatta de tout gouverner en faisant entrevoir au premier une augmentation de puissance, et au peuple une prochaine démocratie, en abaissant les premiers ordres et les parlements. Il parvint à déterminer enfin Louis XVI à convoquer les états-généraux, et le rapport qu'il fit au conseil le 27 décembre 1788 sur la formation de ces états, fut « comme la première étincelle qui alluma les matières combustibles préparées depuis long-temps. » Cependant Necker ne parut jamais se fixer à aucun plan; il erra constamment de projet en projet; et, tout en voulant abaisser les premiers ordres, il ne perdit jamais l'espoir de gouverner despotiquement et la France et le monarque. Au commencement de 1789, il répandit des craintes mal fondées sur la disette des grains; on prétendit alors que sur 39 millions employés à l'achat des blés, 28 étaient rentrés par la vente de ces mêmes blés, dont il n'avait rendu aucun compte;

et il ne paraît pas qu'il en rendit jamais. Le 5 mai, il prononça un discours à l'ouverture des états généraux, où, après s'être répandu en louanges les plus fades sur le roi et sur la nation, il proposait un plan de travail pour cette assemblée. Son amour-propre l'aveuglait au point de lui faire accroire qu'il parviendrait à la gouverner, et qu'il pourrait ainsi régir les destins de la France. Quelque incertaine que pût paraître sa conduite, on le voyait cependant appuyer toujours tout ce qui pouvait flatter les intérêts du peuple contre ceux du souverain. Sa popularité, qui allait en croissant, donna enfin un juste ombrage à la cour; et en effet, il était devenu comme la sentinelle des factions dans le sein même du conseil du roi. Le 11 juillet, on lui intima de donner sa démission. Il retourna en Suisse; mais les factieux, qui le croyaient nécessaire à leurs projets, firent éclater tout leur mécontentement. Camille-Desmoulins fut un des premiers qui donnèrent le signal; il mit en mouvement, le 12 juillet, tous les groupes du Palais-Royal, les spectacles furent fermés, et on promena dans toutes les rues de Paris le buste de Necker à côté de celui du duc d'Orléans. Le 16, l'assemblée, comme pour prouver son assentiment ou sa connivence à cette émeute populaire, écrivit à Necker pour lui témoigner ses regrets sur sa retraite, et lui annoncer qu'elle avait obtenu son rappel. Dans l'effervescence où était les esprits, le roi crut devoir accéder à cette demande. Le 27, on lut à l'assemblée la lettre de remercîment que Necker lui écrivait. Son retour de Bâle jusqu'à Paris eut l'air d'un triomphe prolongé. Le jour même de son arrivée, il s'empressa d'aller témoigner sa reconnaissances à l'hôtel de ville, et le lendemain à l'assemblée, où il fut reçu au milieu d'applaudissements qui n'étaient qu'injurieux pour le monarque. On mit sur la porte de son hôtel cette inscription: *Au ministre adoré.* Le ministère de Necker ne fut pas de longue durée. Tout en suivant son ancien système, et ne sachant faire mieux, il présenta pendant tout le reste de l'année de nouveaux *Mémoires* sur les ressources des finances, qui ne pouvaient convenir ni au parti qu'il voulait détruire, ni à celui qui commençait déjà à l'abandonner. Au mois de septembre, il écrivit sur la sanction royale, et se déclara pour le *veto suspensif.* Il déclara plus positivement encore la chute du crédit public, en demandant un emprunt de 80,000,000. Mirabeau, afin de lui laisser une responsabilité qui devait le perdre, contribua à lui faire accorder cet emprunt de confiance. Le *Livre rouge*, qui parut en avril, acheva de le dépopulariser. Camus accompagna la publication de ce registre, de réflexions qui choquèrent infiniment le contrôleur-général, et il osa dans sa réponse appeler les membres du comité des pensions *des hommes novices en affaires, et encore à l'apprentissage des vertus publiques.* Le peuple, et surtout les chefs des factieux, qui ne l'avaient jamais aimé, et ne s'étaient servis de son nom que pour causer du trouble, l'abandonnèrent tout-à-fait lorsqu'il leur devint inutile. Trompé dans ses calculs, il

en frémit, et on le vit s'opposer, en juillet (contre ses principes bien connus), à ce que Louis XVI sanctionnât le décret portant l'abolition de la noblesse, et il publia des *Observations* à ce sujet. Le 17 août, il adressa à l'assemblée un *Mémoire*, dans lequel il demanda que les décrets sur les pensions fussent modifiés, en observant que le corps législatif ne devait pas avoir la disposition des grâces, et affaiblir ainsi le gouvernement. Haï et méprisé en même temps par l'assemblée qu'il avait cru gouverner, par le peuple dont il avait été l'idole, et par la cour qu'il avait entraînée dans l'abîme, il résolut de se soustraire à des résultats encore plus funestes. Avant de quitter la France, il vit arracher de dessus la porte de son hôtel, et au milieu des malédictions, l'inscription (*au ministre adoré*) que lui avait élevée le peuple; et il laissa pour gage de son administration 2,400,000 livres qu'il avait placées sur le trésor royal, une maison de campagne et son hôtel à Paris. Poursuivi par les injures et l'animadversion de tous les partis, il eut à souffrir mille désagréments pendant tout son voyage. Arrêté à Arcis-sur-Aube, il n'obtint sa liberté qu'à la faveur d'un décret de l'assemblée nationale. A Vesoul, la même populace qui avait naguère traîné sa voiture, vomit contre lui mille imprécations, et faillit massacrer ses valets. C'est ainsi que le peuple se venge de l'encens dont il a été prodigue envers l'idole que la vanité, l'admiration ou la crainte lui avaient fait adorer. En 1792, il publia un ouvrage intitulé : *Du pouvoir exécutif dans les grands états*. A la fin de cette même année, il invita les amis de Louis XVI à le défendre à la barre de la convention. Montjoie, rédacteur de l'*Ami du roi*, lui répondit alors pour l'engager « à ne pas s'im-
» miscer davantage daus les af-
» faires d'un monarque que
» ses conseils avaient conduit au
» dernier terme du malheur, et
» près duquel sa présence avait
» été le signal des désastres. »
Necker continua à vivre dans sa terre de Copet, non sans inquiétude. Le titre de baron, avec lequel il avait flatté son orgueil, devint contre lui un nouveau motif de haine et de persécution. Ne pouvant se résoudre à oublier sa gloire passée, il tâchait de la faire revivre par de nombreux *écrits*, publiés, en grande partie, par sa fille, en 1802. Ce même désir qui porte le voyageur à chercher les ruines d'un monument jadis fameux, conduisit Buonaparte, en 1800, à faire une visite à Necker. Celui-ci crut voir dans cette démarche un *hommage rendu au grand homme par un héros*. Mais le peu d'admiration du *héros* pour le *grand homme*, et l'oubli où il le laissa, dissipèrent cette flatteuse illusion. C'est de cette époque que date la haine de madame de Staël contre Napoléon, haine cependant qu'il pouvait mériter sous tout autre rapport. Necker, de son côté, s'en vengea à son ordinaire, en faisant paraître en 1802 un nouvel ouvrage contre le gouvernement consulaire, dans lequel on trouve pêle-mêle des principes républicains et des idées monarchiques. Il fit une sensation momentanée; mais il n'influa et ne pouvait influer en

rien sur le sort de la France. On dit que Necker avait été invité à se mêler des affaires de la Suisse, ce qu'il avait refusé pour des raisons de santé; mais Necker ne voulait briller que dans les premières places, tout autre emploi lui paraissait indigne de ses talents. Il mourut à Genève le 9 avril 1804. On ne saurait connaître le véritable mérite ni les torts de ce ministre dans les ouvrages de sa femme et de sa fille, lesquels ne sont que des panégyriques exagérés contre lesquels s'élèvent de longs et tristes souvenirs. Tout en accordant que les torts de Necker furent, en quelque sorte, ceux des circonstances, on ne peut cependant nier que son nom se lie trop malheureusement à l'histoire des désastres de la France. « Ce ministre, dit un écrivain » judicieux et impartial, ce » ministre, plus empressé de » faire sa cour à la multitude » qu'au prince qui l'avait investi » de sa confiance; cet homme, » plus avide de popularité que » d'estime, ne sembla rentrer au » ministère que pour faciliter » les derniers coups qu'on allait » porter au trône. Ce fut lui qui » fit adopter les réglements pour » la convocation des états-gé» néraux, et qui procura au » tiers-état tant de prépondé» rance. On l'accuse même d'a» voir répandu dans le temps » des écrits pour exciter le peu» ple contre le clergé et la no» blesse. M. Saillier, dans ses » *Annales*, cite un grand nom» bre de faits qui tendent à faire » voir dans Necker le moteur de » l'effervescence populaire. » On a de lui, outre les ouvrages indiqués et ceux publiés par sa fille : 1° *Réponse au mémoire de M. Morellet sur la compagnie des Indes*, 1669; 2° *Mémoire sur les administrations provinciales*, 1781; 3° *Réponse de Necker au Discours prononcé par Calonne à l'assemblée des notables*, 1787; 4° *Nouveaux éclaircissements sur les comptes rendus*, 1788; 5° *De l'importance des opinions religieuses*, 1788, 1 vol. in-8° et in-12; 6° *Observations sur l'avant-propos du Livre rouge*, 1790; 7° *Sur l'administration de Necker, par lui-même*, 1791; 8° *De la révolution française*, 1797; 9° des *Mémoires*, etc., etc. Tous ces écrits peuvent donner lieu aux mêmes critiques que ceux qu'on a annoncés dans le cours de cet article. Des incorrections continuelles, du pathos, beaucoup de vide dans les idées, une fausse sensibilité, un amour-propre et un charlatanisme impertubables.

† NECKER (Suzanne), femme du précédent, naquit vers 1746 à Genève, de M. Naas, ministre protestant, pauvre, mais qui fit donner à sa fille une éducation très soignée. Mademoiselle Naas acquit un grand nombre de connaissances, se chargea de l'instruction d'une jeune demoiselle de Genève, qu'elle quitta pour épouser Necker, lorsqu'il n'était qu'un simple commis, et elle suivit constamment la fortune de son époux. Madame Necker avait un caractère affable, bienfaisant, et, d'après l'opinion publique, elle ne se servit de son pouvoir que pour faire du bien; elle donna beaucoup de soin à l'amélioration du régime intérieure des hôpitaux, et établit, à ses frais, près de Paris, un hospice qu'elle dirigeait elle-même. Madame Necker avait les faiblesses qu'ont la plupart des femmes instruites,

des prétentions à l'esprit; mais elle avait néanmoins la modération de ne pas choquer les opinions des autres; épouse d'un ministre et amie des lettres, on ne saurait l'accuser ni d'orgueil, ni de pédantisme. Elle avait une autre qualité rare parmi les personnes de son sexe qui ont reçu une brillante éducation, elle n'humiliait pas l'amour-propre des autres femmes par ce ton de supériorité qui décèle les petitesses de la vanité: cependant le désir de jouer un rôle augmenta sa renommée, en diminuant son bonheur. Me Necker eut beaucoup d'amis parmi les gens de lettres, et fut très liée avec Thomas et avec Buffon. Elle appelait le premier, et avec assez de justesse, *l'homme du siècle*, et le second *l'homme des siècles*. Thomas lui adressa des vers, et dans l'*Essai sur les femmes*, il fit indirectement son éloge. Elle accompagna son mari dans sa retraite à Copet, où elle mourut en 1796. On lui doit: 1° *Des inhumations précipitées*, 1798; 2° *Mémoires sur l'établissement des hospices*, in-8°; 3° *Réflexions sur le divorce*, 1798, in-8°. Quoique née dans une religion qui permet le divorce, elle n'en défend pas moins l'indissolubilité du mariage, et elle soutient son opinion avec autant de force que de sensibilité. 4° *Mélanges extraits des manuscrits de madame Necker*, 1798, 3 vol. in-8°, qu'on a publiés, après la mort de l'auteur. On trouve dans ces écrits, à travers quelques défauts, des idées justes, de beaux tableaux et des conseils sages.

NECKER (....) *Voy.* STAËL.

† NECKER (Noël-Joseph), naquit en Flandre en 1729, et se rendit célèbre par la variété de ses connaissances. Il fut docteur en médecine de l'université de Douai, botaniste de l'électeur palatin, biographe du Palatinat, des duchés de Berg et de Juliers, agrégé honoraire du collége de médecine de Nancy. Plusieurs académies savantes le reçurent dans leur sein, telles que celles de Hollande, du Brabant, de Bavière, de Manheim, de Rouen, de Châlons, etc. Il voyagea en France et en Allemagne, et publia les ouvrages suivants: 1° *Deliciæ gallo-belgicæ silvestres, seu Tractatus generalis plantarum gallo-belgicarum ad genera relatarum, cum differentiis nominibus trivialibus*, etc., Strasbourg, 1768, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, qui est la *Flore* des Pays-Bas, est disposé suivant le système de Linnée, et contient les caractères qui distinguent chaque genre et chaque espèce de plantes, leurs noms communs et pharmaceutiques, les endroits où elles naissent spontanément, leurs propriétés médicinales, avec des observations d'après les lois de la chimie. 2° *Methodus muscorum per classes, ordines, genera ac species, cum synonymis nominibus trivialibus, observationibus digestorum, ænesque figuris illustratorum*, Manheim, 1775, in-8°. L'auteur, qui avait fait une étude approfondie des mousses, n'en admet qu'une seule classe ou dynastie, qu'il divise en trois ordres, dont les caractères distinctifs sont pris des effets de la germination On doit regarder toutes les mousses comme pérennelles, mais leur germination n'est pas toujours la même; dans les unes elle est feuillée, dans d'autres elle est plumeuse, et dans quelques-unes elle est à simples bourgeons.

Cette méthode a été adoptée en Allemagne. L'ouvrage a été réimprimé à Ratisbonne et en Angleterre. 3° *Physiologia muscorum per examen analyticum de corporibus variis naturalibus inter se collatis continuitatem proximamve animalis cum vegetabili concatenationem indicantibus*, Manheim, in-8°; traduit en français sous le titre de *Physiologie des corps organisés*, ou *Examen analytique des animaux et des végétaux comparés ensemble, à dessein de démontrer la chaîne de continuité qui unit les différents règnes de la nature*, Bouillon, 1775, in-8°; 4° *Eclaircissements sur la propagation des filicées en général*, Manheim, 1775, in-4°; 5° *Histoire naturelle du tussilage et du pétasite, pour servir à la phytologie du palatinat du Rhin, des duchés de Juliers et de Berg*, ibid., 1779, in-8°. On a imprimé cette dissertation dans le tome 4 des *Mémoires* de l'académie de Manheim. 6° *Traité sur la mycitologie, ou Discours sur les champignons en général*, Manheim, 1783, in-8°; 7° *Elementa botanica, genera gemina, species naturales omnium vegetabilium delectorum, eorumque characteres diagnosticos, ac peculiares exhibentia, secundum systema omologium, seu naturale, evulgata cum tabulis separatis*, Neuwied-sur-le-Rhin, 1790, 3 vol. in-8°. C'est un traité élémentaire, fruit de dix années de recherches et de méditations. Necker est mort à Manheim le 10 décembre 1793, âgé de 64 ans.

NECTAIRE, natif de Tarse, d'une maison illustre, fut mis à la place de saint Grégoire de Nazianze sur le siége de Constantinople, par les pères assemblés dans cette ville en 381. Il n'était alors que catéchumène; ainsi il fut évêque avant que d'être chrétien. L'empereur Théodose avait demandé pour lui le siège épiscopal, et on ne put le lui refuser. Ce fut sous son épiscopat que la dignité de pénitencier fut supprimée dans l'Eglise de Constantinople. Une femme de qualité s'étant, par un ordre très imprudent du pénitencier, accusée publiquement d'un crime secret, qui fut un sujet de scandale pour le peuple, Nectaire laissa la liberté à chacun de participer aux saints mystères, selon le mouvement de sa conscience; ce qui doit s'entendre relativement à la pénitence publique, et aux péchés dont la nature semblait demander une telle expiation : car il est constant par toute la suite de l'histoire, aussi-bien que par le témoignage de Sozomène, que la suppression du prêtre pénitencier n'a donné atteinte ni à la confession secrète, ni même à la pénitence publique, pratiquée si long-temps encore après cet événement, dans l'Eglise même de Constantinople, avec cette différence seulement, qu'elle n'était pas du ressort d'un pénitencier nommé formellement à cet effet. La plupart des Eglises d'Orient suivirent l'exemple de l'Eglise de Constantinople, et chacun fut libre de se choisir un confesseur. Nectaire mourut en 397. Il avait de la naissance et beaucoup de talent pour les affaires; mais son savoir était fort borné, et sa vertu n'avait pas ce degré de supériorité qu'on est en droit d'exiger d'un évêque. [On lui attribue un *Sermon* sur l'aumône et le jeûne, imprimé en grec, Pa-

ris, 1554, in-8°, et en latin, avec six homélies de saint Jean Chrysostôme, *ibid.* id. in-8°. ]

NEEDHAM (Jean-Turberville), chanoine de Soignies, né à Londres, d'une famille anglaise (et non Irlandais ni jésuite, comme a dit Voltaire), mort en 1781 à Bruxelles, où il était recteur de l'académie des sciences et belles-lettres, s'est fait un nom distingué par des connaissances étendues et variées, surtout dans la physique et l'histoire naturelle. Des observations pénibles sur des objets presque inaccessibles aux yeux comme à l'intelligence de l'homme, l'ont fait regarder comme un des plus laborieux coopérateurs de M. de Buffon, et ont préparé le *système sur la génération des êtres vivants*, publié par le Pline français, et dont on trouve les principaux traits dans des auteurs beaucoup plus anciens. (Voyez l'*Examen impartial des Epoques de la Nature*, p. 175, édit. de 1780.— n° 140, édition de 1792.) Quoique ses expériences sur les animaux microscopiques n'aient pas eu le succès qu'il leur a supposé, et que l'abbé Spallanzani les ait mieux appréciées que M. de Buffon, elles ne méritent pas le mépris que Voltaire en a témoigné, moins encore les injures que ce très malhonnête grand-papa de la philosophie a prodiguées à ce savant illustre. Néedham, malgré l'abus que des hommes superficiels pourraient faire de quelqués-unes de ses hypothèses, était inébranlable dans les bons principes; son attachement au christianisme était vif et sincère. Il avait plus de science qu'il n'avait de talent de la faire paraître. Soit modestie, soit éloignement naturel du bruit et de l'éclat, si chers à la médiocrité, soit difficulté de s'énoncer dans une langue étrangère, ou je ne sais quelle opposition qui se trouve quelquefois entre la multitude et la précision des idées; l'estimable académicien parlant ou écrivant, paraissait presque toujours au-dessous de ce qu'il était en effet. On a de lui : 1° diverses Observations insérées dans l'Histoire naturelle de M. de Buffon; 2° *Nouvelles Recherches sur les découvertes microscopiques et la génération des corps organisés, avec des notes, des recherches physiques et métaphysiques sur la nature et la religion, et une nouvelle théorie de la terre;* sous le nom de Londres, Paris, 1769, 2 v. in-8°; 3° un petit écrit publié en 1773, sous le titre de *Vue générale*, où il paraît expliquer, modifier, rétracter même, mais d'une manière obscure et embarrassée, quelques assertions contenues dans l'ouvrage précédent; 4° plusieurs *Dissertations* dans les *Mémoires* de l'académie de Bruxelles.

NÉEL (Louis-Balthasar), né à Rouen, mort en 1754, est auteur de : 1° *Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer et par terre*, 1751, in-12; 2° *Histoire du Maréchal de Saxe*, 1752, 3 vol. in-12; 3° *Histoire de Louis, duc d'Orléans*, mort en 1752; 4° et de plusieurs *Pièces* de vers sur différents sujets. Son style est quelquesfois gêné, et sa poésie faible; on y trouve cependant quelques bons vers.

NÉELS (Nicolas), *Neelsius*, dominicain, né à Campenhout dans le Brabant, docteur en théologie, enseigna cette science avec réputation dans l'université

de Douai, et fut provincial de son ordre. On a de lui, en latin, des *Commentaires* sur la Genèse, le Cantique des Cantiques, les Epîtres de saint Paul et l'Apocalypse. Il mourut le 29 janvier 1600, âgé de 60 ans, à Gand, où on conserve ses ouvrages en manuscrit.

NEERCASSEL (Jean de), évêque de Castorie, né à Gorcum en 1623, entra dans la congrégation de l'Oratoire à Paris. Après avoir professé avec succès la théologie dans le séminaire archiépiscopal de Malines, l'an 1652, et dans le collége des SS. Willibrod et Boniface à Cologne, qui était le séminaire de la mission hollandaise, il devint provicaire apostolique. Alexandre VII le nomma, en 1662 coadjuteur de Baudouin Catz, archevêque de Philippes, vicaire apostolique en Hollande, auquel il succéda l'an 1663, sous le titre d'*évêque de Castorie*. En 1670, il se rendit à Rome pour rendre compte à Clément X de l'état de la religion catholique en Hollande. Il fut bien accueilli du pontife, et souscrivit solennellement et avec serment au Formulaire d'Alexandre VII. Il ne s'arrêta guère à Rome, et revint en Hollande, où l'on ne s'aperçut que trop, par les liaisons avec les chefs du parti, que son adhésion n'avait pas été sincère. Il mourut à Zwol en 1686, et eut pour successeur Pierre Codde. (*Voyez* ce nom.) On a de lui trois traités latins : le premier sur le *culte des saints et de la sainte Vierge*, Utrecht, 1675, traduit en français, Paris, 1679, in-8°; le second sur la *lecture de l'Ecriture sainte*, et le troisième intitulé l'*Amour pénitent*, qui est un traité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence. La meilleure édition de l'*Amor pœnitens de recto usu clavium*, est celle de 1684, 2 vol. in-12. Il parut en français, en 1740, en 3 vol. in-12. Le but de cet ouvrage est d'établir la nécessité de l'amour de Dieu dans le sacrement de pénitence, contre les théologiens qui prétendent que l'attrition suffit. On sait que les deux sentiments sont appuyés sur des raisons imposantes : Si, d'un côté, il paraît absurde qu'on puisse être justifié et devenir l'ami de Dieu sans charité, de l'autre, le sacrement de pénitence semble perdre son efficace, si la charité est nécessaire, parce qu'elle suffit seule pour *couvrir la multitude des péchés*. Peut-être concilie-t-on heureusement les deux opinions, en disant que l'attrition se change en contrition par la vertu et la grâce du sacrement, de manière que l'amour de Dieu nous est donné avec la justification et la charité habituelle; et c'est peut-être le vrai sens du concile de Trente, qui dit, en parlant de l'attrition : *Ad Dei gratiam in Sacramento pœnitentiæ impetrandam disponit*. C'est certainement le seul sens raisonnable qu'on peut donner à cet adage de l'école : *Attritus in sacramento fit contritus*; comme c'est le seul encore qui se présente naturellement dans le titre du paragraphe 47 *de Pœnitentia*, dans le Catéchisme romain : *Contritionem perficit confessio*, titre mal expliqué dans le paragraphe, selon lequel il faudrait *supplet*. « Le Seigneur (dit un » théologien) toujours riche en » miséricordes, accueille le pé» cheur timide et craintif; tou» ché de la candeur de ses aveux, » et de sa volonté d'appartenir

» à Dieu d'une manière quelconque, il achève, purifie et perfectionne tout cela; fait naître son amour dans un cœur qui se montre disposé à le recevoir : et tout cela se fait dans le sacrement même. » Quoi qu'il en soit, on trouve dans l'*Amor pœnitens* quelques endroits favorables aux erreurs de Jansénius; et c'est ce qui l'a fait censurer par Alexandre VIII, et défendre par un décret de la sacrée congrégation. Innocent XI, à qui il avait été déféré, ne voulut pas le condamner; mais ce qu'on a fait dire là dessus a ce pape : *Il libro è buono, e l'autore è un santo*, est une fable. (*Voyez* sur ce sujet l'ouvrage imprimé par ordre de l'archevêque de Malines, sous le titre de *Causa quesnelliana;* ainsi que l'*Historia Ecclesiœ ultrajectinœ, Cornelii Hoynck van Papendrecht, canonici mechliniensis.*) Il ne faut nullement croire ce que dit Heussénius dans sa *Batavia sacra*, part. 2, pag. 482 : on sait qu'il était totalement livré au parti. Néercassel ne doit cependant pas être compté parmi les coryphées du jansénisme, non-seulement parce qu'il a souscrit au formulaire, mais parce qu'il n'adoptait pas la plupart de leurs opinions, et qu'il était zélé au contraire pour des choses qui leur sont pour le moins indifférentes; comme on voit dans le traité du *culte des saints et de la sainte Vierge*. On assure qu'il a été long-temps très opposé à la secte; mais qu'une affaire où l'intérêt et l'ambition sont intervenus l'en ont rapproché. On croit que M. Arnauld, qui a demeuré quelque temps chez lui, a eu part à ses ouvrages.

NÉESSEN (Laurent), né à Saint-Tron, dans la principauté de Liège, en 1611, chanoine et théologal de la cathédrale de Malines, fut président du séminaire de cette ville. Il augmenta considérablement les revenus de ce séminaire, à condition qu'on n'y nommerait pour professeurs que des clercs séculiers. Il mourut en 1679. On a de lui une *Théologie*, Lille, 1693, 2 vol in-fol. Les matières de dogme n'y sont qu'effleurées; plusieurs le trouvent trop sévère sur quelques points de morale.

NEGRI (Jules), jésuite, né à Ferrare en 1648, entra jeune dans la société, et s'y distingua par sa piété, son amour du travail et son érudition. On a de lui : *Istoria degli scrittori fiorentini, la quale abbraccia intorno a due mila autori, colla nota delle loro opere si stampate che manoscritte*, Ferrare, 1722, in-fol.; ouvrage estimable, mais qui fourmille de fautes typographiques, l'auteur, prévenu par la mort, n'ayant pu en surveiller l'impression ni corriger les épreuves. Le P. Negri avait payé le tribut à la nature le 21 septembre 1720, à l'âge de 72 ans. Il eût été à souhaiter que quelque main habile s'emparât de son travail, soit en le refondant, soit au moins en corrigeant les fautes qui s'y trouvent. Il offre de bons matériaux pour l'histoire de la littérature florentine.

NEGRO ou NEGRI BASSANESE (François), ainsi surnommé de Bassano sa patrie, petite ville des états de Venise dans le Vicentin, mourut à Chiavenne, chez les Grisons, où il était maître d'école. Il entra d'abord dans l'ordre de Saint-Benoît,

qu'il quitta pour embrasser (en 1525) les erreurs des réformateurs. Il se rendit en Allemagne, où il se lia avec Zuingle, qu'il accompagna aux conférences de Marbourg. Il assista ensuite à la diète d'Augsbourg, et se retira enfin à Chiavenne.] On a de lui une tragédie allégorique, en prose, intitulée : *Il libero arbitrio*, imprimée en 1546, in-4°; et en 1550, in-8°. L'auteur, qu'on prétend avoir été disciple du vieux Socin, y combat plusieurs dogmes de l'Église romaine, et se répand en invectives contre ses ministres. Jean de la Casa, qui, en qualité de nonce à Venise, avait instruit le procès de Paul Vergerio, évêque de Capo-d'Istria; Stella, qui avait remplacé cet évêque apostat, et Jérôme Muzio, qui écrivait contre lui, y sont fort maltraités. C'est ce qui a fait croire à quelques-uns que Vergerio lui-même pourrait bien être l'auteur de cette pièce. Les curieux qui estiment ce qui est rare, quelque mauvais qu'il soit, recherchent l'édition de 1550, de même que la traduction française imprimée à Genève, en 1558, in-8°, sous le titre de *Tragédie du roi Franc-Arbitre*. On a encore de Negro : *De Fanni Faventini ac Domini Bassanensis morte*, in-8°, 1550.

NÉHÉMIE, pieux et savant Juif, s'acquit la faveur d'Artaxercès Longue-main, roi de Perse, dont il était échanson, et obtint de ce prince la permission de rebâtir Jérusalem. Les ennemis des Juifs mirent tout en œuvre pour s'y opposer. (*Voy.* Séméias.) Ils vinrent en armes à dessein de les surprendre dans le travail; mais Néhémie ayant fait amener une partie de ses gens, les rangea par troupes derrière la muraille. Ils bâtissaient d'une main, et se défendaient de l'autre. Tous les efforts des ennemis de Néhémie ne purent ralentir l'ardeur de ce généreux chef. Enfin, après un travail assidu de 52 jours, les murs de Jérusalem furent achevés, l'an 454 avant J.-C. On se prépara à en faire la dédicace avec solennité. Néhémie sépara les prêtres, les lévites et les princes du peuple en deux bandes. L'une marchait du côté du midi, et l'autre côté du septentrion sur les murs. Elles se rencontrèrent dans le temple, où l'on immola de grandes victimes avec des transports de joie. Il établit ensuite un ordre pour la garde et la sûreté de la ville. Il voulut que les principaux de la nation, et la dixième partie du peuple de Juda y fixassent leur demeure. Il s'appliqua à corriger les abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement, et il réussit surtout à faire rompre les mariages contractés avec des femmes idolâtres. Après avoir rétabli le bon ordre, il voulut le perpétuer, en engageant les principaux de la nation à renouveler solennellement l'alliance avec le Seigneur. La cérémonie s'en fit dans le temple; on en dressa un acte, qui fut signé des premiers du peuple et des prêtres; et tout le reste donna parole avec serment, qu'il serait fidèle à l'observer. Néhémie retourna enfin à la cour d'Artaxercès, où étant demeuré quelques années, il obtint, par ses instantes prières, la permission de revenir à Jérusalem. A son arrivée, il trouva que pendant son absence il s'était glissé plusieurs abus, qu'il travailla à corriger. Après avoir gouverné le peuple juif pendant environ 30

ans, il mourut en paix vers l'an 430 avant J.-C. Néhémie passe pour être auteur du second livre d'Esdras, qui commence ainsi : *Ce sont ici les paroles de Néhémie.* Ce livre est canonique. L'auteur y parle presque toujours en première personne. Cependant, en le lisant avec réflexion, on y remarque diverses choses qui n'ont pu avoir été écrites par Néhémie : c'est du temps de Néhémie que fut reproduit le feu sacré que les prêtres, avant la captivité de Babylone, avaient caché dans le fond d'un puits qui était à sec. Ceux que ce saint homme envoya pour en faire la recherche ne rapportèrent qu'une eau épaisse, qu'il fit répandre sur l'autel. Le bois qui en avait été arrosé, s'alluma aussitôt que le soleil vint à paraître ; ce qui remplit d'admiration tous ceux qui étaient présents. Ce miracle étant venu à la connaissance du roi de Perse, ce prince fit fermer de murailles le lieu où le feu avait été caché, et accorda aux prêtres de grands priviléges.

NEIPPERG (Guillaume-René, comte de), feld-maréchal autrichien, d'une famille noble de Souabe, né en 1684, se distingua dans la carrière des armes, et servit la maison d'Autriche avec beaucoup de zèle et de fidélité. [ Il se distingua à Témeswar et à Belgrade, et fut gouverneur du duc de Lorraine François, depuis empereur. En 1734, il débloqua la Mirandole ; en 1738 il se signala au combat de Kotnea, contre les Turcs.] Ce fut lui qui conclut rapidement et secrètement le traité qui, en 1739, remit Belgrade entre les mains des Turcs, pour délivrer le grand-duc François, depuis empereur, qui avait été pris durant une partie de chasse ( *V.* Charles VI.) On fit semblant de l'en punir par la prison, mais le traité n'en fut pas moins ratifié; et le général, comblé de faveurs, fut mis ensuite à la tête de l'armée que Marie-Thérèse opposa au roi de Prusse. [Lors de la guerre pour la succession de la Bavière (en 1741), il fut encore mis à la tête d'une armée.] Mais il fut défait à Molwitz, et se retira quelque temps après à Luxembourg, dont il avait été nommé gouverneur dès l'an 1730. Il y resta jusqu'en 1753, aimé et respecté des habitants de cette province. Par des vues d'humanité, concertées avec le maréchal de Belle-Isle, gouverneur de Metz, il sut, au milieu de la guerre, préserver le pays confié à ses soins de ces dévastations destructives, aussi contraires à la gloire des souverains qui ordonnent la guerre, qu'aux intérêts du pauvre peuple qui en supporte les dangers et les frais. C'était un homme de mœurs austères et d'une grande probité. Il avait été élevé dans l'hérésie luthérienne ; il l'abandonna avec pleine connaissance de cause, pour embrasser la religion catholique, dont il pratiqua les devoirs avec exactitude et édification.

NÉKAM. *Voyez* Neckam.

NELDLIUS (Jean), philosophe péripatéticien de Glogau en Silésie, professa la logique et la morale à Leipsick, où il mourut en 1612, âgé de 58 ans. Il a laissé : *Institutio de usu organi Aristotelici in disciplinis omnibus*, in-8°, qui a eu beaucoup de cours dans le temps où la philosophie d'Aristote était normale dans les écoles.

† NELIS (Corneille-François de), évêque d'Anvers, naquit à

Malines, le 5 juin 1736, d'une famille honnête, que ses services avaient fait anoblir par l'impératrice Marie-Thérèse. Il fit ses études à l'université de Louvain, où il remporta le premier prix. Destiné à l'état ecclésiastique, il apprit la théologie, et obtint le grade de docteur dans cette faculté, avec un tel succès, que le même jour l'université le nomma directeur de sa bibliothèque. Bientôt il se fit avantageusement connaître comme écrivain par plusieurs *Dissertations* qu'il publia sur divers points d'histoire et de morale. Ses talents furent récompensés : le gouvernement autrichien lui donna un canonicat dans la cathédrale de Tournai, dont l'évêque le nomma son grand-vicaire. Il présida en cette qualité, et pendant plusieurs années, les états de Tournaisis; il devint membre de l'académie des sciences et belles-lettres qu'on établit à Bruxelles. Les jésuites ayant été suprimés en 1767, on lui confia la direction des études, avec le titre de commissaire royal. Il fut choisi, en 1785, pour accompagner l'archiduc Maximilien (depuis électeur de Cologne), dans la visite que fit ce prince des provinces belgiques. Sa conversation plut à l'archiduc, qui, reconnaissant en outre dans Nélis des vertus et un véritable talent, contribua à lui procurer l'évêché d'Anvers, où il fut installé en 1784. Quoiqu'il dût son élévation à la maison d'Autriche, sa conscience fut alarmée des innovations religieuses que voulait introduire Joseph II. Il s'unit au jésuite Van-Espen pour s'opposer aux mesures arbitraires de l'empereur, qui troublaient les esprits timorés. Léopold II, successeur de Joseph, calma les troubles des provinces révoltées; mais l'évêque d'Anvers ne jouit point d'un long repos. Il se montra un des plus ardents ennemis de la révolution française, dont les démagogues s'étaient fait beaucoup de partisans dans la Belgique. Contraint de quitter son diocèse, en 1794, à l'approche des Français, il se rendit à Parme, où il se retira dans le couvent des Camaldules. Il y mourut le 21 août 1798, à l'âge de soixante-deux ans. Il a laissé, outre les dissertations déjà indiquées : 1° *Éloge funèbre de Marie-Thérèse*, jugé supérieur à celui de l'abbé de Boismont; 2° *L'Aveugle de la Montagne*, ou *Entretiens philosophiques*, Parme, Bodoni, 1795. — Deuxième édition, Rome, 1796, in-4°; 3° *De Historia belgica et ejusdem scriptoribus prœcipuis commentatio*, Parme, 1795. Parmi les nombreux manuscrits qu'il a laissés, on en cite un qui a pour titre : *Europœ fata, mores, disciplina, etc., ab ineunte seculo XV ad usque finem seculi XVIII.* Ce prélat écrivait avec un égal talent en latin et en français, et possédait de vastes connaissances.

NELLER (George-Christophe), né à Aubeganerbial au pays de Wurtzbourg dans la Franconie, en 1709, fit ses premières études et sa philosophie avec succès. Il pensa à entrer chez les jésuites, puis chez les chartreux, et ne fit ni l'un ni l'autre. A 16 ans, il se décida pour la vie cléricale, et s'appliqua à l'étude des canons et de la théologie, de manière qu'âgé de 22 ans, il soutint des thèses sur toutes ces sciences avec un succès qui le fit admettre à prendre le degré de docteur et théologie, sans qu'il fût be-

soin d'autre épreuve. Ses études finies, il s'appliqua particulièrement au droit naturel, civil et ecclésiastique, et au droit des gens, à Wurtzbourg, sous la direction d'habiles professeurs, entre lesquels était le célèbre Barthels, revenu récemment de Rome, où il avait pris le bonnet de docteur. Neller aida ce savant à faire la *Collection* des extraits de Van Espen, de Christianus Lupus, et de Noël Alexandre, dont les ouvrages étaient alors fort en vogue à Wurtzbourg. Ordonné prêtre, il fut quelque temps dans le ministère, puis préposé à l'éducation d'un jeune seigneur. Instruit par les nouvelles publiques que le prince Doria, nonce du pape à Francfort, pour l'élection de Charles VII, cherchait un gouverneur pour la jeune noblesse qui l'accompagnait; il se présenta pour cet emploi et fut accepté. Pourvu d'un canonicat à Spire, et ayant fini son service près du prince Doria, il alla en prendre possession : mais il s'en défit peu de temps après, et s'appliqua à mettre en ordre l'archive de l'illustre maison de Schoenborn. Enfin, en 1748, la chaire de droit canon en l'université de Trèves étant venue à vaquer, Neller en fut pourvu, et la remplit avec beaucoup de réputation, jusqu'en 1780, qu'elle passa à son neveu. Neller eut alors celle de droit public, et la tint jusque vers la fin de 1783, qu'il mourut, après avoir publié un grand nombre de Dissertations sur des matières d'érudition et de critique, entre autres : 1° *Dissertatio de Decretis basileensibus*; 2° *De primatu sanctæ Ecclesiæ trevirensis* ; 3° *Hermenia inauguralis in magni Balduini trevirensis documentum anecdotum*. Il soutient dans ces deux dissertations que la primatie d'Allemagne appartient à l'Eglise de Trèves. 4° *De genuina idea et signis parochianitatis primitivæ; ejusque principio, in corporatione, ex chartis trevirensibus confecta*, 1752; 5° *De juribus parochi primitivi*, 1752; 6° *De sacro electionis processu*, 1756; 7° *Dissertatio de varietate residentiarum canonicalium*, 1759; 8° *De statu resignantium ad favorem apud Germanos*, 1765; 9° *Exercitium juridicum historico-chronologicum de sancto Henrico imperatore, bambergensis episcopatus fundatore*, 1771, qui fut suivi de deux Apologies en 1772 et 1773; 10° *Collectio methodica sanctorum canonum*; 11° plusieurs *Dissertations* sur les monnaies : *De solido ficto*, 1759; *De solido speciei argenteæ*, 1759; *De moneta rotata*, 1760; *De grosso turonensi et trevirensi*, 1760, etc. On trouve une de ses Dissertations sur Jean XII, pape, à l'*Index* de Rome, 25 mai 1767. On ne peut pas se dissimuler que cet homme savant n'ait eu quelque penchant pour les idées systématiques et paradoxales. On lui a attribué pendant quelque temps la compilation informe qui a paru sous le nom imaginaire de *Justinus Febronius*, mais l'on sait aujourd'hui que c'est une calomnie. On avait commencé en 1787 à donner une *Collection* de ses ouvrages; mais il n'en a paru jusqu'ici que le premier tome in-4°, et un supplément pour compléter ce premier tome.

† NELSON ( Robert ), gentilhomme anglais, recommandable par son caractère, son savoir et sa bienfaisance, né à Londres en 1656, fit ses études au collége de la Trinité, dans l'université de

Cambridge. Il fut élu en 1680, membre de la société royale, et il partit la même année pour ses voyages avec le docteur Hallay; ils étaient ensemble à Rome lorsque Nelson y vit lady Theophila Lucy, veuve de sir Kings Mill Lucy, qu'il épousa. Après la révolution, il refusa de prêter le serment à Guillaume, et se joignit aux catholiques, dont il embrassa le culte. Cela néanmoins n'altéra pas l'amitié qui le liait au docteur Tillotson, quoique celui-ci professât des sentiments contraires. En 1709, il rentra dans la communion de l'Eglise anglicane, et mourut à Kensington le 16 janvier 1714. Lady Theophila, sa femme, était catholique, et avait été convertie par Bossuet; elle n'en avait instruit son nouvel époux qu'après son mariage. Rentré dans le sein de l'Eglise anglicane, Nelson essaya, mais seulement par voie de persuasion, de la faire revenir à cette communion. Ni ses instances, ni l'éloquence de Tillotson ne purent l'émouvoir, et elle demeura catholique. Nelson jouissait d'une grande fortune; il en employait la plus grande partie à faire du bien; il était de toutes les sociétés de bienfaisance établies en Angleterre, soit pour la propagation de l'Evangile et la construction d'édifices d'utilité publique, soit pour la réformation des mœurs, la fondation des écoles, etc. Cette dernière œuvre attirait particulièrement son attention, et il fit à sa mort de gros legs pour y pourvoir. On a de lui divers ouvrages, savoir : 1° *Pratique de la vraie dévotion*, 1708, in-8°; 2° *Vie du docteur George Bull, évêque de Saint-David*, mise à la tête des sermons de ce prélat, 1713, in-8°, etc. — Un autre NELSON (Valentin), né en 1671 à Malton, au comté d'Yorck, et élevé au collége de Saint-Jean dans l'université de Cambridge, où il avait pris des degrés, avait embrassé l'état ecclésiastique. Ses talents le firent connaître de l'archevêque d'Yorck, qui le nomma à une prébende de la collégiale de Rippon, et à la cure de Saint-Martin dans le même comté. Il y mourut en 1724, après avoir publié un volume de *Sermons*.

† NELSON (Samuel), patriote et journaliste irlandais, naquit en 1759, dans le comté de Down, et fit de fort bonnes études. Ses parents, qui le destinaient au commerce, le placèrent auprès de son frère, négociant à Belfast, ville qui s'est toujours fait remarquer par son amour pour la liberté politique et par son aversion pour le gouvernement anglais. Le jeune Nelson, avec une imagination ardente, partagea bientôt les principes qu'il entendait proclamer tous les jours. Il conçut alors l'idée dangereuse d'être le réformateur de son pays. L'indépendance de l'Amérique anglaise venait d'être déclarée (1776), il crut ce moment favorable pour l'accomplissement de ses desseins, et publia la feuille intitulée l'*Astre du Nord*, dont le but était d'exciter ses compatriotes à secouer le joug de l'Angleterre, en leur offrant l'exemple des Américains. Cette feuille se répandit dans toute l'Irlande, et la nation sembla s'ébranler un instant, mais, soumise bientôt par les troupes anglaises, elle ne paya que trop cher cet élan aussi peu réfléchi que le plan en fut peu combiné. Nelson sut éviter par la fuite la punition du gouver-

nement; mais à l'époque de la révolution française, il entama une correspondance avec les patriotes de Paris, et, d'accord avec eux, il essaya de nouveau de mettre l'Irlande en insurrection. Après les malheureuses expéditions de Napper-Tandy et de Hoche (*voyez* ces noms), il fut poursuivi, arrêté et jeté en 1796 dans un cachot, d'où il fut transféré au fort George, dans l'intérieur des montagnes de l'Ecosse. A la paix avec l'Angleterre, le gouvernement français s'intéressa en sa faveur; Nelson obtint sa liberté, et se réfugia à New-Yorck. En ayant été chassé par la peste, il alla se fixer sur les bords de la baie d'Hudson, où il mourut vers 1808.

† NELSON (Horace), célèbre amiral anglais, naquit le 29 septembre 1758, à Burnham-Thorpe, dans le comté de Norfolk, où son père était ministre. Il était le plus jeune de ses enfants, et à peine eut-il atteint sa 12ᵉ année, que son père le plaça près de son oncle maternel, M. Suckling, capitaine du vaisseau appelé le *Raisonnable*. Nelson y servit pendant trois ans comme volontaire, et s'embarqua ensuite sous le commodore Phipps, chargé de découvertes vers le pôle du Nord. Le jeune Nelson se distingua dans cette expédition par son intelligence et son courage, qui lui méritèrent en 1777 le grade de lieutenant. C'est en cette qualité qu'il fut envoyé la même année à la Jamaïque; deux ans après, il fut nommé capitaine, et dans son voyage aux îles sous le vent, il commandait la frégate *la Borée*, et eut l'honneur d'avoir sous ses ordres S. A. R. le duc de Clarence. La guerre avec la France ayant éclaté, on le chargea du commandement de *l'Agamemnon*, de 64 canons, avec lequel il croisa dans la Méditerranée, et contribua à la prise de Toulon, de Bastia et de Calvi; il perdit un œil dans cette dernière attaque. En 1796, on lui accorda le grade de commodore; il passa sur *la Minerve*, et en août il tenta une attaque contre les Canaries, d'où il fut repoussé avec une perte considérable. L'alliance de la France avec l'Espagne causa à cette dernière les plus cruels malheurs, et entre autres la perte de sa marine; sa flotte, commandée par Cordova fut défaite à la hauteur de Saint-Vincent par l'amiral Jervis. Nelson eut une grande part à cette victoire; il attaqua *la Santa-Trinidad*, de 130 canons, mais ayant perdu beaucoup de monde, il alla attaquer *le Saint-Nicolas*, de 72 canons, qu'il prit à l'abordage, et força à amener *le Saint-Joseph*, de 100 canons. Le commandant espagnol ne voulant se rendre qu'à lui, il entra le premier, l'épée à la main, sur le vaisseau ennemi, et eut toutes sortes d'égards pour les vaincus. Ces importants services furent dignement récompensés par les titres de contre-amiral et de chevalier du Bain. La cité de Londres lui envoya des lettres de bourgeoisie dans une boîte d'or du poids de cent guinées. Ces succès furent cependant suivis de plusieurs revers; en 1798, il fut mis à la tête d'une escadre qui vint bloquer Cadix, mais après un bombardement de plusieurs jours, les négociants de Cadix armèrent un grand nombre de barques canonnières, montées par des marins expérimentés, qui allèrent attaquer l'escadre

anglaise; le chevalier Nelson se vit contraint de se retirer après avoir essuyé une perte assez considérable. Il fut encore plus malheureux quelques mois après; il voulut s'emparer par surprise de l'île de Téréniffe, mais il trouva de la part des Espagnols la résistance la plus vigoureuse. Il y perdit ses meilleurs officiers, et entre autres le capitaine Bowen; lui-même eut le bras droit emporté d'un coup de canon: le capitaine Nesbit vola à son secours, et le ramena en Angleterre. La cour lui fit une pension de mille liv. sterling. Il était encore convalescent quand il demanda à rejoindre l'amiral comte de Saint-Vincent, qui croisait devant Cadix; cet officier l'ayant chargé d'observer et de combattre la flotte qui portait en Egypte l'armée commandée par Bonaparte, Nelson partit le 2 mai avec trois vaisseaux et plusieurs frégates pour aller reconnaître le port de Toulon. Un coup de vent l'en éloigna le 17, et le 19 l'escadre française sortit de ce port, tandis que l'anglaise relâchait en Sardaigne. Il remit à la voile le 26, et, ignorant le départ de la flotte ennemie, après avoir formé le 10 juin sa réunion avec les onze vaissseaux qui devaient compléter son escadre, il vint croiser de nouveau devant Toulon. S'étant enfin aperçu de son erreur, il cingla vers Messine, relâcha à Naples, où l'attendait un ennemi dangereux pour sa gloire. Lorsqu'il commandait l'*Agamemnon* et qu'il croisait dans la Méditérannée, il avait mouillé à Naples, et il y avait fait la connaissance de la trop fameuse lady Hamilton. (*Voyez* ce nom.) C'est tandis qu'il était détenu dans les lacs de cette nouvelle sirène, qu'il apprit le 19 que Malte était déjà au pouvoir de Bonaparte, qui en était reparti le même jour. Il rejoignit sa flotte à Messine, et fit aussitôt voile pour l'Egypte; les deux flottes se trouvaient en ce moment, l'une au nord, l'autre au sud de la Sicile, c'est-à-dire dans la même situation où elles s'étaient trouvées quinze jours auparavant, longeant les côtes de la Sardaigne, mais par deux routes opposées. Après avoir touché à Alexandrette et ensuite à Alexandrie, sans jamais rencontrer l'escadre française, Nelson, qui l'avait devancée, se mit de nouveau en mer, mais il la manqua encore, et, après une croisière infructueuse, qui durait depuis près de deux mois, le 9 juillet il quitta les eaux de Candie, arriva le 19 en Sicile, se ravitailla et en repartit le 24. Ici se présentent deux observations difficiles à expliquer; car si un habile marin comme Nelson avait pu jusqu'alors ignorer la route d'une escadre aussi nombreuse, il est encore plus étonnant qu'il ne l'eût pas attendue à Alexandrie, en envoyant quelques vaisseaux à sa découverte. Il revint sur les côtes d'Égypte, et il trouva, le 1er août, dans la baie d'Aboukir, cette flotte si long-temps et si inutilement cherchée. Elle consistait en treize vaisseaux, trois frégates et un aviso; l'amiral Brueys, qui la commandait, avait laissé entre lui et la terre un trop grand espace. Nelson sut se prévaloir de cette faute, et à trois heures après midi, il a fait passer six de ses vaisseaux entre le rivage et les six premiers vaisseaux français, tandis que sept autres vaisseaux

les attaquent de front. Il eut en même temps la prévoyance de les séparer de leur ligne, au moyen d'un bâtiment destiné à cette manœuvre hardie. Le combat le plus sanglant s'engagea, il se prolongea toute la nuit : le lendemain les vaisseaux n'étaient plus qu'à la portée du pistolet; l'amiral Brueys, déjà blessé, est emporté par un boulet de canon : le feu prend à son vaisseau, qui vole en éclats. Le combat cesse un instant; on le recommence bientôt avec plus d'acharnement, et il dure jusqu'au 4 : les commandants français sont presque tous tués ou blessés; et les bâtiments, placés entre les deux feux, ne se rendent qu'après avoir été entièrement rasés ou désemparés. L'équipage du *Timoléon* descend à terre, et fait ensuite sauter le vaisseau. Il n'y eut que deux vaisseaux et deux frégates qui échapèrent à cette malheureuse défaite, tout le reste fut pris ou brûlé. Les Anglais ne parvinrent à emmener que six des neuf vaisseaux dont ils s'étaient emparés. Nelson entra dans le port de Naples, y amenant captifs ces vaisseaux, dont l'approche avait naguère effrayé le royaume des Deux-Siciles. Le roi lui-même alla dans le port au-devant de l'amiral anglais. Lady Hamilton l'avait devancé, et, placée à côté de Nelson, sur le vaisseau commandant, elle rappelait Cléopâtre ramenant Marc-Antoine. Nelson fut reçu au milieu des acclamations d'un peuple immense : on l'enivra, pour ainsi dire, de fêtes et d'honneurs. A Londres, la joie et l'enthousiasme ne furent pas moins vifs; il fut créé baron du Nil; l'amirauté lui acheta les vaisseaux qu'il avait pris aux Français; d'un autre côté, le roi de Naples le nomma duc de Bitonte, en Sicile; le sénat de Messine l'honora du titre de citoyen, et le grand-seigneur lui envoya une aigrette enrichie de diamants. Cependant l'irruption des Français dans le midi de l'Italie vint mettre un terme aux réjouissances des Napolitains; les troupes républicaines étaient aux portes de leur ville : Nelson s'empressa de recevoir dans son vaisseau amiral la famille royale pour la transporter en Sicile. A la fin de décembre 1798, il la reconduisit à Naples, lorsque les Français en furent chassés par les Autrichens et les Russes. Ce ne fut qu'à regret que, dans la justice sévère exercée par la cour de Naples sur plusieurs individus, Nelson signa le décret de mort du vieux prince Carracioli. (*V.* lady HAMILTON.) Nelson était comme inséparable de lady Hamilton; et quand le gouvernement britannique rappela son ministre lord Hamilton, Nelson résigna son commandement. De retour à Londres avec ce lord et son épouse, tout le monde plaignit son malheureux attachement pour une femme intrigante, objet du mépris public. Il fut cependant reçu avec tous les honneurs que ses services méritaient. Il remplit une mission auprès de plusieurs puissances du Nord, et fut ensuite nommé à la chambre des pairs. L'année suivante (1802), il s'éleva contre la paix avec la France; en 1803, il fut chargé d'aller bombarder Alger; il essaya après, mais inutilement, d'incendier la flottille de Boulogne. En 1804, il établit une croisière dans la Méditerranée, mais il ne put empêcher la réunion des deux esca-

dres française et espagnole; il les poursuivit en vain (en juin 1804) lorsqu'elles se rendirent aux Antilles. Dans la même année, il fut nommé commandant de l'escadre devant Cadix, où se trouvaient réunies les flottes espagnole et française à leur retour d'Amérique. Celles-ci ayant mis à la voile le 19 novembre 1805, pendant le temps le plus orageux, rencontrèrent l'escadre anglaise le 21, près du cap Trafalgar. Nelson les attaqua l'après-midi, et malgré la plus opiniâtre résistance, il les défit complètement. L'escadre française était commandée par l'amiral Villeneuve, et l'espagnole par l'amiral duc de Gravina. [ *Voy.* GRAVINA ( Le duc de ). ] Nelson, qui montait *le Victory*, s'attacha à combattre *la Santa-Trinidad*, son ancien antagoniste, mais il ne put s'en emparer. Les escadres combinées étaient en pleine déroute, lorsqu'une balle de mousquet, partie des hunes de la *Santa-Trinidad* (1), l'atteignit à la partie supérieure du bras gauche; il mourut deux heures après au milieu de la plus brillante victoire. Avant d'expirer, il combla d'éloges l'amiral Collingwood, et le désigna pour lui succéder dans le commandement. L'amiral Villeneuve fut fait prisonnier presque dès le commencement du combat (*voy.* VILLENEUVE); l'amiral Gravina, grièvement blessé au bras, mourut deux jours après des suites de l'amputation. Malgré le courage héroïque que déployèrent en cette occasion les Français et les Espagnols, dix-sept de leurs vaisseaux furent pris ou détruits; l'amiral Dumanoir put sauver quatre vaisseaux qui, peu de temps après, furent pris par sir Richard Strachan, à la vue de Rochefort; six autres rentrèrent dans Cadix dans le plus pitoyable état. La mort de Nelson remplit de deuil toute l'Angleterre; on y transporta son corps à bord de son vaisseau, après l'avoir placé dans un cercueil qui le suivait dans tous ses voyages. Ce cercueil était construit d'un tronçon de mât de l'un des vaisseaux dont il s'était emparés dans ses premières expéditions. Ses restes furent exposés quelques jours aux regards du public sur un lit de parade, à l'hôpital de Greenwich, et inhumées ensuite avec une grande pompe dans la cathédrale de Saint-Paul, où on lui éleva un monument. Nelson avait épousé en 1779 la veuve du docteur Nesbit, médecin de l'île de Nevis, et fille de Guillaume Woodward, écuyer, dont il n'a pas eu d'enfants. Il a laissé une grande partie de sa fortune à une fille qu'il a eue de lady Hamilton, et qui porte le nom de son père. Son frère a hérité de l'autre partie, ainsi que de plusieurs de ses titres, et il a été admis à la chambre des pairs le 21 juin 1806.

(1) Et non du *Bucentaure*, comme on l'a prétendu; ce vaisseau étant déjà au pouvoir des Anglais, ainsi que l'amiral Villeneuve.

NÉMÉE, fille de Jupiter et de la Lune, donna son nom à une contrée de l'Elide, où il y avait une vaste forêt, fameuse par le terrible lion qu'Hercule étouffa en faveur de Molorchus. On y célébrait des jeux en l'honneur de ce demi-dieu.

NÉMÉSIEN (Saint), et ses collègues, évêques, confesseurs et martyrs en Afrique durant la persécutions de Valérien, l'an 257 de J.-C. Saint Cyprien fait un grand éloge des vertus et de

la constance de ces illustres martyrs.

NÉMÉSIEN, mauvais poète latin dans le IIIe siècles, dont il nous reste deux fragments d'un poème intitulé *Ixeutique*, ou *de la chasse à la glu*, dans *Poetæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°; et dans *Poetæ latini minores*, Leyde, 1731, 2 v. in-4°.

NÉMÉSIEN (Aurelius Olympius Nemesianus), poète latin, natif de Carthage, vivait vers l'an 281, et florissait sous l'empire de Carus, de Carin et de Numérien, qui voulut bien entrer en concurrence avec lui pour le prix de la poésie. On ne sait rien de particulier sur sa vie, sinon qu'il avait les qualités du cœur jointes à celles de l'esprit. Il nous reste de lui des fragments d'un poème intitulé : *Cynegitica*, *sive de Venatione*, adressé à Carin et à Numerien, après la mort de leur père Carus. [Il avait écrit *deux autres Poèmes* sur la pêche (*stalieutique*), et sur la navigation (*nautique*).] Mais il est plus connu par quatre *Eglogues*, qui ne sont pas à mépriser. Le dessein en est assez régulier, les idées fines, et les vers ne manquent ni de tour, ni d'élévation. Du temps de Charlemagne, elles étaient au nombre des ouvrages classiques. Nous en avons par Mairault une traduction en français, dont la fidélité, l'exactitude, la précision et l'élégance ont mérité les éloges des gens de goût. Elle parut en 1744, in-12, enrichie de notes qui offrent de la mythologie, des traits d'histoire, un érudition variée, et beaucoup de critique. [Une autre traduction parut à Paris en 1799.] Les écrits de Némésien ont été imprimés avec ceux de Calpurnius et de Gratius, dans les *Poetæ rei venaticæ*, Leyde, 1728, in-4°.

NÉMÉLISIS, ou ADRASTÉE, déesse de la vengeance, fille de Jupiter et de la Nécessité, châtiait les méchants et ceux qui abusaient des présents de la Fortune. On la représente toujours avec des ailes, armée de flambeaux et de serpents, et ayant sur la tête une couronne rehaussée d'une corne de cerf. Elle avait à Rome un temple sur le Capitole, et un autre fort célèbre à Rhamnus, d'où lui vient le nom de *Rhamnusie*.

NÉMÉSIUS, philosophe chrétien d'Émèse en Syrie, et selon quelques-uns, évêque de cette ville, vivait sur la fin du IVe siècle, ou au commencement du Ve. Il nous reste de lui un livre *de la nature de l'homme*, qui se trouve en grec et en latin dans la Bibliothèque des Pères, édition de Lyon, tom. VIII. Némésius y combat avec force la fatalité des stoïciens, et les erreurs des manichéens; mais il y soutient l'opinion de la préexistence des ames, non pas à la manière des métempsycosistes, mais en vertu d'une création simultanée, telle que Leibnitz et d'autres l'ont admise depuis. (*Voy.* la fin de l'art. WOLF). On lui attribue (dans l'édition de son livre faite à Oxford, 1671, in-8°) des découvertes considérables sur la qualité et l'usage de la bile. On y dit même qu'il connaissait la circulation du sang. Ses mœurs honoraient la philosophie et la religion. *Voyez* ELLEBODIUS.

NEMETI (Samuel), protestant, né à Zatmar en 1658, fit ses premières études à Coloswar, et les acheva en Hollande. De retour dans sa patrie, il fut professeur à Coloswar pendant 34

ans, et mourut en 1717. On a de lui, 1° *Moses explicatus*, Coloswar, 1696, in-8°. C'est une explication des lois et des cérémonies établies par Moïse; 2° des *Commentaires* sur l'Epître de saint Paul aux Hébreux, Franeker, 1695, in-8°; 3°.... sur Zacharie, ibid., 1694; 4° une *Métaphysique*, etc.

NEMIUS (Jean), né à Bois-le-Duc vers 1530, embrassa l'état ecclésiastique, et fut successivement principal du collége des Apôtres de Nimègue et de celui d'Amsterdam. Il mourut vers 1600, et a laissé: 1° *De imperio et servitute ludi magistri*, Nimègue, 1551, in-4°. Ce livre est en vers avec des notes; 2° *Ortographiæ ratio et pronuntiandi modus*, Anvers, 1572, in-8°; 3° *Annotationes in Syntaxin Erasmi*, Anvers, 1574, in-8°; 4° *Tyli saxonis historia, sive humanœ stultitiœ triumphus* en vers ïambes; 5° *Parens et noverca*, poème, Anvers, 1553; 6° *Epitome de conscribendis epistolis*, Anvers, 1552, in-8°, etc.

NEMORARIUS (Jourdan), mathématicien du XIII^e siècle. On a de lui: 1° une *Arithmétique* en dix livres, commentée par Jacques Le Febvre d'Etaples, et publiée à Paris en 1496; 2° *De ponderibus propositiones* XIII, Nuremberg, 1533; 3° trois livres de *Géométrie*, manuscrits au Vatican: *De natura speculorum*, etc.

NEMOURS (Jacques d'ARMAGNAC, duc de), petit-fils de Bernard d'Armagnac, connétable de France, commença à servir dans un temps où le royaume était déchiré par les factions. [Il délivra le château de Perpignan du siége qu'y avaient mis les Roussillonais revoltés, et rétablit le calme dans cette province. Il fut comblé des bienfaits de Louis XI, qui le nomma duc et pair, et lui donna le duché de Nemours.] Ayant coopéré à la ligue dite *du bien public*, il se laissa entraîner dans les conjurations que le duc de Guienne et le comte d'Armagnac formèrent contre Louis XI. Le premier ayant péri par le poison, et l'autre ayant été massacré, il n'en devint pas plus sage. Les ducs de Bretagne et de Bourgogne, qui cherchaient à perpétuer les troubles de l'état en appelant les Anglais en France, l'engagèrent dans leur parti. Louis, instruit de la trame de Nemours, donna ordre de le saisir. Il fut arrêté à Carlat, amené à Paris, où il eut la tête tranchée en 1477. [Ses jeunes enfants, vêtus de blanc, têtes nues et mains jointes, furent placés sous l'échafaud, et le sang de leur père ruisselait sur eux. Après son exécution, ils furent remenés à la Bastille, et enfermés dans des cachots en forme de hottes, où ils éprouvèrent mille tortures, et n'en sortirent qu'après la mort de leur tyran.]

NEMOURS (Jacques DE SAVOIE, duc de), fils de Philippe de Savoie, duc de Nemours, et de Charlotte-d'Orléans-Longueville, né à l'abbaye de Vauluisant en Champagne l'an 1531, signala son courage sous Henri II. Après avoir servi avec éclat en Piémont et en Italie, il fut fait colonel général de la cavalerie. Il réduisit le Dauphiné, défit par deux fois le baron des Adrets, le ramena dans le parti du roi, contribua à sauver Charles IX à Meaux, où les rebelles étaient près de l'investir, se trouva à la bataille de Saint-De-

nis, s'opposa au duc de Deux-Ponts en 1569, et mourut à Annecy en 1585. Ce prince était aussi recommandable par les qualités du cœur et par sa générosité, que par son esprit et son savoir. Sa postérité masculine s'est éteinte dans Henri de Nemours, mort en 1659.

NEMOURS. *Voyez* GASTON (duc de).

NEMOURS (Henri DE SAVOIE, duc de), prit ce titre après Charles-Amédée, son frère aîné, tué en duel l'an 1652 par le duc de Beaufort, dont il avait épousé la sœur Élisabeth de Vendôme. Celui-ci, renommé par son attachement au parti des princes, pendant la guerre de la Fronde, avait laissé deux filles, l'une mariée au duc de Savoie, et l'autre au roi de Portugal. Le duc Henri, moins heureux, n'eut point d'enfants, et mourut l'an 1659. — Sa veuve, Marie d'Orléans-Longueville, lui survécut long-temps, et laissa des *Mémoires* écrits avec fidélité et d'un style très léger. Elle y fait des portraits pleins de finesse, de vérité et d'esprit, des principaux auteurs des troubles de la Fronde, dont elle décrit l'histoire. Elle était née en 1625 et mourut en 1707. Ces *Mémoires* ont été réimprimés à Paris séparément, in-12. On les a joints ensuite à ceux de Joly, dans une édition d'Amsterdam.

NEMROD, fils de Chus, petit-fils de Cham, fut le premier prince puissant sur la terre (*Ipse cœpit esse potens in terra*). Il s'adonna d'abord à la chasse des bêtes farouches, avec une troupe de jeunes gens fort hardis, qu'il endurcit au travail, et qu'il accoutuma à manier les armes avec adresse. Il fonda l'empire de Babylone, et bâtit la ville de ce nom, à côté de la fameuse tour de Babel. A mesure qu'il étendait ses conquêtes, il bâtit d'autres villes, ou plutôt des bourgades. Son règne fut de 65 ans. Il fut plus doux que son ambition ne semblait le promettre. Ses sujets lui élevèrent des autels après sa mort. Gérard Mercator et Langius confondent Nemrod avec Assur, que l'Ecriture distingue bien clairement; d'autres le prennent pour le Bélus ou le Ninus des Assyriens. Il est difficile de rien assurer sur la chronologie de ces temps lointains. L'histoire profane ne présente à cette époque rien qui puisse diriger les recherches, ni suppléer au silence de l'Ecriture et encore moins expliquer les passages obscurs.

NÉNIE, déesse des funérailles. On donnait aussi ce nom aux chants funèbres, dont on attribue l'invention à Linus. Comme ces chants étaient ordinairement vides de sens, on en prit occasion d'appeler *Neniæ* les mauvais vers et les chansons vaines et puériles.

NEOPTOLÈME. *Voyez* PYRRHUS.

NEPER ou NAPIER (Jean), gentilhomme écossais, et baron de Merchiston, naquit en 1550, se rendit très habile dans les mathématiques, et inventa les *logarithmes* On a de lui divers ouvrages estimés, parmi lesquels on distingue : 1° *Arithmetica logarithmetica*, 1628, in-fol. : ouvrage rare et important; 2° *Logarithmorum descriptio*, in-4°. [Il avait aussi étudié la théologie, et publié un ouvrage intitulé *Explication claire de la révélation de Saint-Jean*, où il ne ménage pas les papes; cet

ouvrage a été *traduit* en français par un protestant, La Rochelle, 1602, in-4°.]

NEPHTHALI, sixième fils de Jacob, qu'il eut de Bala, servante de Rachel. Nous ne savons aucune particularité de la vie de Nephthali : il eut quatre fils, Jazuel, Guni, Jezer et Sallem, et mourut en Égypte, âgé de 132 ans. La bénédiction que Jacob lui donna en mourant est diversement interprétée : *Nephthali, cervus emissus, et dans eloquia pulchritudinis* (Gen. 119). Les meilleurs interprètes, entre autres Jansénius, dans son Explication du Pentateuque, rapportent ces paroles à l'histoire de Barac, issu de la tribu de Nephthali, juge et libérateur du peuple hébreu. D'abord timide comme le cerf, et effrayé à l'approche de l'ennemie, il eut besoin d'être encouragé par une femme : puis victorieux, il composa avec elle ce beau cantique, où de savants littérateurs ont cru découvrir le germe de l'Iliade (*Judic.* 4). *Voyez* DÉBORA et HOMÈRE.

NÉPOMUCÈNE, ou DE NÉPOMUCK (Saint Jean), chanoine de Prague, naquit à Népomuck en Bohême vers 1320. Il entra dans l'état ecclésiastique, et il aurait pu en obtenir les plus hautes dignités, si la grande idée qu'il avait de l'épiscopat ne lui eût fait refuser jusqu'à trois évêchés. Il accepta seulement un canonicat de Prague, et la place de confesseur de la reine Jeanne, femme de Wenceslas. Des courtisans accusèrent cette princesse d'avoir un commerce illégitime avec un seigneur de la cour. Wenceslas, trop crédule, fit venir Népomucène, et voulut l'obliger de révéler la confession de la reine. Le refus l'irrita ; il fit jeter le saint dans une prison avec des entraves aux pieds. Wenceslas, revenu à lui-même, rendit le saint à ses fonctions ; mais sa fureur s'étant ranimée, et n'ayant pu arracher les secrets inviolables de Népomucène, il le fit jeter dans la Moldau à Prague, l'an 1383. On l'en retira pour l'ensevelir honorablement. Son tombeau ayant été ouvert le 14 avril 1719, on trouva son corps dégarni de ses chairs ; mais sa langue était si fraîche et si bien conservée, qu'on eût dit que le saint ne venait que d'expirer. On la garde avec beaucoup de respect dans la cathédrale de Prague, où un voyageur qui observe bien, l'a vue encore en 1769 très entière, mais commençant à prendre quelque apparence d'altération et de moisissure. Ce saint avait été honoré comme martyr en Bohême depuis sa mort : mais pour rendre son culte plus authentique et plus universel, l'empereur Charles VI sollicita sa canonisation, et l'obtint l'an 1729. On a institué une *Confrérie* sous son nom, *pour demander le bon usage de la langue*. On le regarde comme le patron de la réputation et de l'honneur, et on réclame son intercession contre les calomniateurs et les détracteurs. Les protestants même ont rendu hommage à ses vertus. « Saint Jean Népo- » mucène (écrivait en 1687 Martin Borecq) était confesseur de » la reine Jeanne. L'autorité de » Wenceslas, ni les menaces, » ni la prison, ne purent l'engager à révéler le secret de la » confession. » Sa *Vie* a été écrite en latin par le P. Balbin, jésuite, et publiée avec des re-

marques par le P. Papebrock ; le P. de Marne, jésuite, l'a publiée en français. Le P. Wielens, le P. Le Chapelain ont écrit aussi l'histoire de ce saint. En 1784, le P. Nicolas Herman a donné un abrégé ou sommaire de ces divers écrits, en allemand, Luxembourg, 1784, in-12. Nous finirons cet article par une réflexion, dont les bons esprits sentiront la justesse. « Une chose » infiniment remarquable, et » qu'on peut être porté à regar» der comme surnaturelle et mi» raculeuse, est le secret de la » confession, confié tous les jours » à des milliers de prêtres, sou» vent, hélas! peu dignes de leur » état, et capables de toutes au» tres prévarications, et toujours » si fidèlement gardé. A peine » toute l'histoire ecclésiastique » fournit-elle quelque exemple » d'infidélité en ce genre. Si en » faisant cette observation, on » réfléchit un moment sur l'in» constance humaine, sur la cu» riosité des uns et la loquacité » des autres, sur la nature et » l'importance des matières dont » les ministres de ce sacrement » sont dépositaires, et dont la » révélation produirait souvent » d'étonnants effets ; sur les » moyens que les intérêts di» vers, que la cupidité, la ja» lousie et d'autres passions, ne » manquent pas d'essayer pour » atteindre leur but, etc., on ne » doutera pas que Dieu ne veille » à la conservation de son ou» vrage. »

NÉPOS (Cornélius), historien latin, natif d'Hostilie, près de Vérone, florissait du temps de l'empereur Auguste. Il était ami de Cicéron et d'Atticus, qui chérissaient en lui un esprit délicat et un caractère enjoué. De tous les ouvrages dont il avait enrichi la littérature, il ne nous reste que les *Vies des plus illustres capitaines grecs et romains*. On les a long-temps attribuées à Æmilius Probus, qui les publia, dit-on, sous son nom, pour s'insinuer dans les bonnes grâces de Théodose. Cet ouvrage est écrit avec précision et élégance. Tout y est rangé dans un ordre clair et net. Les réflexions n'y sont pas prodiguées ; mais celles qu'on y trouve sont vives, brillantes, neuves, et respirent la vertu. Nous avons une *traduction* un peu froide de Cornélius Népos, par Le P. le Gras, de l'Oratoire, enrichie de notes utiles ; et une autre, plus maniérée, mais moins exacte, par l'abbé Valart ; celle de l'abbé Paul leur est préférable, 1 vol. in-12, 1781. Les meilleures éditions de cet historien sont : celle *ad usum delphini*, Paris, 1674, in-4° ; et celle dite *variorum*, in-8°, Leyde, 1734. Coustelier en a publié une édition en 1745, in-12, décorée des têtes des capitaines, gravées d'après les médailles et les anciens monuments.

NÉPOS (Flavius Julius), empereur d'Occident, né dans la Dalmatie, du général Népotien et d'une sœur du patrice Marcellin, était digne de régner. L'empereur Léon Ier, qui lui avait fait épouser une nièce de sa femme, le nomma empereur, en 474, à la place de Glycère. (*Voyez* ce nom.) Il marcha à Rome avec une armée, et s'assura le sceptre par sa valeur. Euric, roi des Visigoths, lui ayant déclaré la guerre, il lui céda l'Auvergne en 475, pour conclure la paix, et pour laisser respirer ses peuples accablés par une longue

suite de guerres et de malheurs. La révolte du général Oreste troubla cette paix. Ce tyran obligea Népos de quitter Ravennes, où il avait établi le siége de son empire. [Népos écrivit à Zénon, empereur d'Orient, pour lui demander des secours, mais Zénon n'en put obtenir ni du peuple ni du sénat, et les Romains eux-mêmes refusèrent de marcher sous les ordres de Népos.] Cet empereur, bon, mais faible, se retira dans une de ses maisons, près de Salone en Dalmatie; et après y avoir langui près de 4 ans, il y fut assassiné en 480 par deux courtisans, que Glycère avait, dit-on, subornés. Julius Népos avait de la vertu, de l'humanité, et il aurait pu rétablir l'empire d'Occident; mais la Providence avait décidé sa destruction, et elle était prochaine.

NÉPOTIEN (Flavius Popilius Népotianus), fils d'Eutropie, sœur de l'empereur Constantin, prétendit à l'empire après la mort de l'empereur Constant, son cousin. Il se fit couronner à Rome le 3 juin 350, dans le temps que Magnence usurpait la puissance impériale dans les Gaules. Népotien ne porta le sceptre qu'environ un mois. Anicet, préfet du prétoire de Magnence, lui ôta le trône et la vie. Sa mère, et ceux qui avaient favorisé son parti, furent mis à mort. Népotien n'avait pas reçu de la nature un génie propre à seconder son ambition. Il était cruel et inhumain; et au lieu de gagner le cœur des Romains par des bienfaits, il les irrita par des proscriptions et des meurtres.

NÉPOTIEN, prêtre italien, ami de saint Jérôme, fut élevé par son oncle Héliodore, évêque d'Altino, qui lui conféra les ordres sacrés. Saint Jérôme lui a écrit une lettre *sur les devoirs des clercs*, que Népotien pratiquait avec un zèle et une exactitude surprenante. Il mourut vers la fin du IVe siècle. Son saint et savant ami lui consacra un Eloge, que nous avons sous le titre d'*Epitaphium Nepotiani*; il se trouve parmi les Epîtres du saint docteur, et c'est un de ses plus beaux écrits. Les louanges du défunt sont entremêlées de pensées grandes et fortes, qui, dans un sujet sombre et douloureux, font une impression toute particulière. C'est là qu'on trouve le mot si admiré de Perse : *Fugit hora, hoc quod loquor, inde est*, exprimé d'une manière, à la vérité moins laconique, mais plus touchante et pleine d'images. *Hoc ipsum quod dico, quod scribo, quod emendo, de mea vita tollitur. Quot puncta notavi, tot meorum damna sunt temporum. Scribimus atque rescribimus, transeunt maria epistolæ, et scindente sulcum carina, per fluctus singulos ætatis nostra momenta minuuntur.*

NEPTUNE, fils de Saturne et de Rhée. Lorsqu'il partagea avec ses frères, Jupiter et Pluton, la succession de Saturne, l'empire des eaux lui échut, et il fut nommé le dieu de la mer. Rhée l'avait sauvé de la fureur de son père, comme elle en avait garanti Jupiter, et l'avait donné à des bergers pour l'élever. Neptune épousa Amphitrite, eut plusieurs concubines, et fut chassé du ciel avec Apollon, pour avoir voulu conspirer contre Jupiter. Ils allèrent ensemble aider Laomédon à relever les murailles de Troie, et ce roi lui ayant refusé son salaire, il le punit en

suscitant un monstre marin qui désolait tout le rivage. Il disputa en vain contre Minerve à qui donnerait un nom à la ville d'Athènes. On le représente ordinairement sur un char en forme de coquille, traîné par des chevaux marins, tenant en sa main un trident.

NEPVEU (François), né à Saint-Malo en 1639, embrassa l'institut des jésuites en 1654. Il professa les humanités et la rhétorique durant 6 ans, et la philosophie l'espace de 8. Il était à la tête du collége de Rennes, lorsqu'il mourut en 1708. Tous les ouvrages du P. Nepveu ont la piété et la morale pour objet; tels sont: 1° *De la connaissance et de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Nantes, 1681, in-12, réimprimé plusieurs fois; 2° *Méthode d'Oraison*, in-12, Paris, 1691 et 1698. Le P. Segneri a traduit cet ouvrage en italien. 3° *Exercices intérieurs pour honorer les mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, Paris, 1691, in-12; 4° *Retraite selon l'esprit et la méthode de saint Ignace*, Paris, 1687, in-12, et encore en 1716. Cet ouvrage a été traduit en latin, et imprimé à Ingolstadt en 1707, in-8°; 5° *La manière de se préparer à la mort*, Paris, 1693, in-12; en italien, Venise, 1715, in-12; 6° *Pensées et réflexions chrétiennes pour tous les jours de l'année*, Paris, 1699, 4 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en latin, Munich, 1709, 4 tom. in-12; et en italien, Venise, 1715, aussi 4 tom. in-12; 7° *L'Esprit du christianisme, ou la Conformité du chrétien avec* Jésus-Christ, Paris, 1700, in-12. Tous ces ouvrages sont bien écrits en français; l'auteur a su joindre les agréments du langage à l'onction de la morale chrétienne. [La liste des autres ouvrages de ce jésuite, se trouve dans le diction. de Moréri, édition de 1756.]

† NERCIAT (André-Robert de), naquit à Dijon en 1739. Son père, trésorier au parlement, était originaire de Naples. Nerciat entra dans une compagnie de gendarmes, où il obtint le grade de lieutenant-colonel, puis se retira et voyagea en Europe. Il avait des connaissances variées et beaucoup d'activité. Il demeura quelque temps en Allemagne, où il occupa divers emplois auprès de plusieurs princes. De 1780 à 1782, il fut conseiller et sous-bibliothécaire à Cassel, directeur des bâtiments du prince de Hesse-Rothenbourg. Il revint en France, et fut envoyé avec d'autres officiers en Hollande pour soutenir les insurgés contre le stathouder. A son retour, il obtint (en 1788) la croix de Saint-Louis. A l'époque de la révolution française, il émigra, et s'étant rendu à Naples, il s'introduisit dans cette cour, et sut gagner la confiance de la reine Marie-Caroline (*V.* ce nom), qui lui fit une pension: cette princesse l'envoya en 1796, à Rome, avec une mission secrète, au moment où cette ville était tombée au pouvoir des Français. Considéré comme suspect, il fut renfermé au château Saint-Ange, où il resta plusieurs mois, même après le départ des troupes républicaines, en 1800. Nerciat retourna à Naples; mais ayant contracté une maladie dans sa prison, il y succomba dans la même année, à l'âge de 60 ans. Il a laissé plusieurs ouvrages, où il paraît avoir pris à tâche de déclarer la

guerre aux bonnes mœurs ; les plus connus sont : 1° *Contes nouveaux*, Liége, 1777, in-8° ; 2° *Félicia ou mes fredaines*, 1778, 2 vol. in-12. On peut juger de la moralité de l'auteur par ce qu'il dit de lui-même dans la 2e partie de son roman : en l'écrivant, son intention était « d'engager les femmes à n'être » pas si timides et à trancher les » difficultés ; les maris à ne pas » se scandaliser aisément, et à » savoir prendre leur parti ; les » jeunes gens à ne pas faire ridi» culement les Céladons ; et les » ecclésiastiques à aimer les fem» mes malgré leur habit, et à » s'arranger avec elles sans se » compromettre dans l'esprit des » honnêtes gens ». Avec de pareilles maximes, on s'étonne que Nerciat n'ait pas quitté l'honorable uniforme qu'il portait pour se faire directeur d'un tripot. 3° *Monrose, suite de Félicia*, 2 vol. in-8° ; 4° *Constance* ou *l'heureuse témérité*, 1780, in-8° ; 5° *L'Urne de Zoroastre ou la clef de la science des Mages*, in-8° ; 6° *Les Galanteries du jeune chevalier de Faublas* ou *les Folies parisiennes*, 1783, 4 vol. ; souvent réimprimées en plusieurs formats, et traduites en espagnol par Llorente ( *V.* ce nom ), suivant le *Catalogue* du libraire Rosa. Ce roman, qui, par malheur, eut une grande vogue, précisément à l'époque où se préparait la révolution française, est le pendant de Félicia. L'auteur a prétendu peindre les mœurs dépravées de la haute société ; mais il l'a fait avec le pinceau d'un barbouilleur. On a dit *qu'il a écouté aux portes ;* ce n'était sûrement qu'à celles des antichambres des femmes les plus dissolues, auxquelles son style paraît mieux s'approprier. Quel que soit le déréglement qu'on attribuait de son temps à la noblesse de cour, elle avait des manières, des habitudes, des convenances que Nerciat ignore, ou feint d'ignorer. Une femme de haute naissance, accoutumée à la représentation, au respect, aura toujours assez de fierté pour ne pas se ravaler jusqu'à adopter les manières libres, impudentes, de la soubrette la plus dépravée ; et on voit rarement ces hommes qui, appartenant à une famille illustre, veuillent, en se livrant au vice, imiter le plus vil des laquais. Au milieu d'obscénités et d'extravagances sans nombre, on trouve cependant dans le roman de Faublas un épisode intéressant, bien écrit, où les mœurs sont respectées. *Lodoïska* prouve que Nerciat aurait pu également obtenir du succès sans déshonorer son talent. Un autre ouvrage qui surpasse tous les précédents en turpitudes, c'est celui intitulé : 7° *Le Diable au corps*, réimprimé en 1803, 6 vol. in-18. Nerciat a écrit aussi une comédie, *Dorimond* ou *le marquis de Clavilles*, en cinq actes et en prose.

NÉRÉE (*Nereus*), dieu marin, fils de l'Océan et de Thétis, épousa sa sœur Doris, dont il eut cinquante filles appelées Néréides ou nymphes de la Mer.—Il ne faut pas confondre ce dieu avec la nymphe NÉÉRÉE (*Neæra*), que le Soleil aima, et dont il eut deux filles.

NÉRI (Saint Philippe), fondateur de la congrégation des prêtres de l'Oratoire en Italie, naquit à Florence en 1515, d'une famille noble. Elevé dans la piété et dans les lettres, il se distingua par sa science et sa vertu. A l'âge de 19 ans, il alla à Rome, où il orna son

esprit, servit les malades, et donna des exemples de mortification et d'humilité. Philippe, élevé au sacerdoce à l'âge de 36 ans, fonda en 1550 une célèbre confrérie dans l'Eglise de Saint-Sauveur-del-Campo, pour le soulagement des pauvres étrangers, des pélerins, des convalescents qui n'avaient point de retraite. Cette confrérie fut comme le berceau de la congrégation de l'Oratoire. Le saint instituteur ayant gagné à Dieu Salviati, frère du cardinal du même nom, Tarugio, depuis cardinal, le célèbre Baronius et plusieurs autres excellents sujets, ils commencèrent à former un corps en 1564. Les exercices spirituels avaient été transférés en 1548, de Saint-Jérôme de la Charité, que Philippe ne quitta qu'en 1574, pour aller demeurer à Saint-Jean des Florentins. Le pape Grégoire XIII approuva sa congrégation l'année d'après. Le père de cette nouvelle milice détacha quelques-uns de ses enfants, qui répandirent cet ordre dans toute l'Italie. On ne fait point de vœu dans cette congrégation, on n'y est uni que par le lieu de la charité; le général n'y gouverne que 3 ans. Le saint fondateur mourut à Rome en 1595, à 80 ans. Il s'était démis du généralat trois ans auparavant, en faveur de Baronius, qui travaillait par son conseil aux Annales Ecclésiastiques. Les *Constitutions* qu'il avait laissées à sa congrégation ne furent imprimées qu'en 1612. Sa congrégation s'est partout soutenue et se soutient encore avec édification, si on excepte la France, où, dans les commencements mêmes, elle parût mêler quelques idées étrangères à l'esprit du saint fondateur (*voy.* Bérulle); mais c'est pendant la révolution de 1789, qu'on a vu combien elle s'en était éloignée. « Les Pères » de l'Oratoire (dit en 1792 l'auteur des *Bornes entre les deux puissances*) montrent depuis » quelque temps, et notamment » dans les circonstances actuelles, un grand zèle pour l'irréligion. Se passant de saints » canonisés, ils ont produit » Quesnel; mais ils ont aussi » produit un Malebranche, un » Thomassin, un Massillon, une » foule d'autres personnages recommandables par leur science » et leurs talents; de sorte qu'il » est extrêmement triste qu'une » congrégation, dont le plan nouveau et bien conçu promettait tant d'avantages à l'Eglise » de France, soit si profondément gâtée. » Philippe fut canonisé en 1622, par Grégoire XV. Peu d'hommes ont eu une piété plus ardente et plus tendre. Son oraison était une espèce de ravissement. L'espace de dix ans il demeura presque continuellement dans les catacombes de Callixte, pour y prier, dans le silence et l'obscurité, deux choses qui rendent si vive la pensée de Dieu et sa présence si sensible. On a gravé dans l'endroit où il avait coutume de se tenir, les vers suivants :

Profunda noctis umbra, et horrendum specus,
Ubi astra fugiens, solis exosus jubar,
Latens Philippus inter has tenebras diu,
Inter cavernas, inter hæc silentia,
Quem deperibat, quem flagrabat, repperit.
Qui dormit et requiescit in meridie.

Antoine Galénius a donné sa *Vie* en latin, Rome et Mayence, 1602, in-8°. Pierre Jacques Baccio en a donné une autre en italien et en latin, qui a été traduite en français, Rome, 1645, in-4°. —Il y a eu un savant du nom de

Néri (Antoine), de la même famille, et né également à Florence, mort à Pérouse en 1584, dont nous avons un livre curieux, imprimé à Florence en 1612, in-4°, sous ce titre : *Dell' arte verraria, libri* VII; — un dominicain nommé Thomas Néri, qui consacra sa plume à défendre le fameux Savonarole, son confrère; — et un jésuite, Emmanuel Néri, italien, qui a fini ses jours à Klagenfurt, par l'honneur du martyre.

NÉRICAULT Destouches. *V.* ce dernier nom.

† NÉRINI (Dom Félix-Marie), célèbre et savant abbé général de l'ordre de Saint-Jérôme, naquit à Milan en 1705. Entré chez les jéronimites, il s'y distingua par ses talents et son amour pour les bonnes études. Il était aussi versé dans les lettres divines et l'érudition profane, littérateur aussi élégant que profond théologien. Il possédait de rares connaissances en mathématiques, en physique et en histoire naturelle. Il avait enrichi d'un grand nombre de livres et de manuscrits précieux la bibliothèque du monastère de Saint-Alexis, sur le mont Aventin, qu'il affectionnait. Il y avait formé un beau cabinet de physique et un musée. Curieux des diverses productions de la nature, il voulait donner à ses religieux le goût de ces différentes sciences, et avait judicieusement pensé que rien n'était plus propre à le leur inspirer que la vue de ces riches collections. Les belles qualités de l'abbé général Nérini, son savoir, l'ardeur avec laquelle il travaillait aux progrès des connaissances humaines, l'avaient rendu cher aux savants, et lié avec les plus illustres personnages. Il entretenait une correspondance avec eux sur des objets scientifiques, et particulièrement avec le célèbre cardinal Quirini, il était consulteur de la sacrée congrégation du saint-office, et avait été long-temps procureur-général de son ordre. Cet illustre religieux mourut à Rome, dans son monastère de Saint-Alexis, le 17 janvier 1787, après une longue et douloureuse maladie. Il a publié : 1° *Hieronymianæ familiæ vetera monumenta, ad amplissimum dominum Ang. Mariam Quirinum S. R. E., cardinalem*, Plaisance, 1754, in-4°. Son but dans cet ouvrage est de prouver par des monuments authentiques l'antiquité de l'ordre de Saint-Jérôme, contre ceux qui lui assignent une origine plus moderne. Une ancienne chronique, découverte par P. Louis Galletti, bénédictin du Mont-Cassin, dans un monastère de sa congrégation à Florence, communiquée au cardinal Quirini et envoyée par lui à Nérini, l'avait beaucoup servi dans ce travail. 2° *De suscepto itinere subalpino epistolæ tres, ad amplissimum cardinalem Angelum Mariam Quirinum*, Milan, 1753, in-4°. Ces lettres sont accompagnées de notes savantes. 3° *Responsio ad epistolam Brixioni* φιλοπατρίδος, Milan, 1753; 4° *De templo et cœnobio sanctorum Bonifacii et Alexii, historica monumenta*, Rome, 1752, in-4°, dédié au cardinal Quirini. On en trouve un bon extrait dans la *Storia letteraria d'Italia*, tom. 6, pag. 569; 5° *Theologia hieronymiana*. C'est une compilation que Nérini avait faite dans le temps de ses études, pour son usage particulier, et pour la défense de laquelle il avait composé un autre

ouvrage intitulé: *Vindiciæ hieronymianæ*, demeuré inédit; 6° *Tre Lettere in difesa delle religiose turchine sull'Esquilie, contro le oblate philippine*, sous le nom anagrammatique de l'abbé Celidonio Neufer, adressées au cardinal Quirini. L'abbé Bassano Mancini a publié un *Eloge* de Nérini, pleine d'élégance et d'érudition. L'histoire et l'analyse de ses ouvrages, et ce qui leur a donné occasion, forment la plus grande partie de cet écrit.

† NERLI (Philippe), historien de Florence, né dans cette ville, en 1485, d'une ancienne famille noble. Le grand-duc Côme Ier le nomma sénateur, et le députa, en 1550, vers Jules III, pour complimenter ce pontife sur son exaltation. Nerli mourut en 1556, et laissa en manuscrit *Commentarii* ou *Commentaires des faits civils qui ont eu lieu dans la ville de Florence, depuis* 1215 *jusqu'en* 1357, ouvrage très estimé, que les historiens italiens consultent et citent souvent, mais qui resta cependant oublié pendant deux siècles, et ne fut imprimé qu'en 1728, in-fol. Cette histoire remonte jusqu'à l'origine des factions guelfe et gibeline, qui causèrent tant de guerres civiles en Italie. Dans les trois premiers livres, l'auteur donne un abrégé de l'histoire générale d'Italie, jusqu'en 1494, et dans les neufs derniers il raconte ce qui s'est passé sous ses yeux à Florence. Nerli tombe parfois dans le défaut de tous les historiens contemporains; il manque de sincérité, de crainte de blesser le pouvoir. Au reste, son style est correct et élégant, mais un peu diffus. Il est placé au premier rang des historiens de l'Italie.

† NÉRO (Andalone), célèbre astronome du XIVe siècle, né à Gênes en 1306, parcourut presque toutes les parties du monde alors connu, pour perfectionner ses connaissances. Il est mort vers 1370, et a laissé: *De compositione astrolabii*, Ferrare, 1475. La bibliothèque royale conserve de cet astronome les écrits suivants, *Tractatus de sphera*; *Theoria planetarum*; *Expositio in canones profani Judæi de equationibus planetarum*; *Introductio ad judicia astrologica*. Néro est souvent cité par Boccace dans sa *Généalogie des dieux*, où il l'appelle son respectable maître.

NÉRON (Lucius Domitius Nero Claudius), empereur romain, fils de Caïus Domitius Ænobarbus, et d'Agrippine, fille de Germanicus, naquit à Antium le 13 décembre, l'an 37 de J.-C. Sa mère s'étant mariée avec Claude, il fut adopté par cet empe- l'an 50 de J.-C., et lui succéda l'an 54. Les commencements du règne de Néron furent comme la fin de celui d'Auguste. Burrhus et Sénèque avaient tâché de lui inspirer de la sagesse, et parurent pendant cinq ans avoir réussi. Les Romains le regardaient comme un présent du ciel. Il se montrait juste, libéral, affable, poli, complaisant, et d'un cœur sensible à la pitié. Un jour qu'on lui présentait à signer la sentence d'une personne condamnée à mort: *Je voudrais bien* dit-il, *ne pas savoir écrire*. La modestie relevait ses qualités. Le sénat l'ayant loué sur la sagesse de son gouvernement, il répondit: *Attendez à me louer que je l'aie mérité*.... Néron ne continua pas comme il avait commencé; les leçons de la philosophie, qui avaient fait la

base de son éducation, étant sans sanction et sans garantie, ne purent empêcher le développement de son mauvais naturel, ni l'effet des mauvaises compagnies auxquels il se livra. On prétend même que ce fut l'esprit philosophique qui lui donna ce caractère d'hypocrisie et de lâcheté dont il avait vu plus d'un trait dans ses maîtres, et qui, lorsqu'il est joint à la puissance, produit infailliblement les plus grands forfaits. Il secoua le joug d'Agrippine, sa mère, et oublia qu'il lui devait la naissance et l'empire. Craignant qu'elle ne lui ôtât le trône pour le donner à Britannicus, fils de Claude, à qui il appartenait, il fit périr ce prince par le poison. Un crime en amène un autre: Néron, livré à la corruption de son cœur, oublia bientôt jusqu'aux bienséances, que les scélérats mêmes respectent dans leurs excès. Il passait les nuits dans les rues, dans les cabarets et dans les lieux de débauche, suivi d'une jeunesse effrénée, avec laquelle il battait, volait et tuait. Une nuit entre autres, il rencontra, au sortir de la taverne, le sénateur Montanus avec sa femme, à qui il voulut faire violence. Le mari, ne le connaissant point, le frappa avec beaucoup d'emportement et pensa le tuer. Quelques jours après, Montanus ayant appris que c'était l'empereur qu'il avait battu, et s'étant avisé de lui écrire pour lui en faire des excuses, Néron dit : *Quoi, il m'a frappé, et il vit encore !* et sur-le-champ il lui envoya un ordre de se donner la mort. Son cœur s'accoutumait peu à peu au meurtre. [Cédant aux inspirations de Poppée, dont il était amoureux, et qui voulait monter sur le trône, il résolut la mort d'Agrippine.] Pour la faire périr d'une manière qui parût naturelle, il la fit embarquer dans une galère construite de façon que le haut tombait de lui-même et le fond s'ouvrait en même temps. Ce stratagème ne lui ayant pas réussi, et sa mère ayant été tirée du fond des eaux, il envoya son affranchi Anicet la poignarder à Baies où elle s'était sauvée. (*Voyez* AGRIPPINE.) Le barbare ne laissa pas d'éprouver des remords après cette action atroce ; il croyait toujours voir Agrippine teinte de sang, et expirante sous les coups des ministres de ses vengeances. Cependant il tâcha de se justifier auprès du sénat, en imputant toutes sortes de crimes à sa mère. *Il ne lui avait ôté la vie*, écrivait-il, *que pour sauver la sienne*. Le sénat, aussi lâche que lui, approuva cette atrocité : le peuple, non moins corrompu que les magistrats, alla avec eux au-devant de lui, lorsqu'il fit son entrée à Rome. On le reçut avec autant de solennité que s'il eût été de retour d'une victoire. Le philosophe Sénèque ne fut pas le dernier à applaudir. Telle a toujours été et telle est encore aujourd'hui la bassesse des hommes : la mesure de leurs craintes et de leurs espérances fait celle de leurs éloges ; la flatterie, ce honteux et criminel esclavage, comme dit Tacite (*fœdum crimen servitutis*), a constamment marché à la suite des tyrans ; les monstres vivants et puissants ont toujours été de grands hommes. Néron, se voyant autant d'esclaves que de sujets, ne consulta plus que le dérèglement de son esprit insensé. On vit un empereur comédien, qui jouait publiquement sur les théâtres comme un acteur

ordinaire. Il croyait même exceller en cet art. Le chant était surtout sa grande passion ; il était si jaloux de la beauté de sa voix, qui n'était pourtant ni belle ni forte, que de peur de la diminuer, il se privait de manger et se purgeait fréquemment. Il paraissait souvent sur la scène la lyre à la main, suivi de Burrhus et de Sénèque, qui battaient des mains; faiblesse ordinaire aux philosophes de tous les siècles, dont la froide morale ne tient pas contre les volontés royales. Lorsqu'il devait chanter en public, des gardes étaient dispersés d'espace en espace, pour punir ceux qui n'avaient pas été assez sensibles aux charmes de sa voix. Cet empereur histrion disputait avec ardeur contre les musiciens et les acteurs. Il fit le voyage de la Grèce, pour entrer en lice aux jeux olympiques. Quelques efforts qu'il fit pour mériter le prix, il ne l'obtint que par faveur, ayant été renversé au milieu de la course. Il ne laissa pas, au retour de ces exploits, de rentrer en triomphe à Rome, sur le char d'Auguste, entouré de musiciens et de comédiens de tous les pays du monde. On ne s'attendait pas qu'il pût rien imaginer au-delà de ce qu'on avait vu de lui; mais il était fait pour commettre des crimes ignorés jusqu'alors. Il s'avisa de s'habiller en femme et de se marier en cérémonie avec l'infâme Pythagore; et depuis, en secondes noces de la même espèce, avec Doriphore, un de ses affranchis. Par un retour à son premier sexe, il devint l'époux d'un jeune homme nommé *Sporus*, qu'il fit mutiler pour lui donner un air de femme. L'extravagant Néron revêtit sa singulière épouse des ornements d'impératrice, et parut ainsi en public avec son eunuque. Telle est la progression de la luxure : comme l'avarice, elle sent sa soif s'augmenter à mesure qu'elle se satisfait ; comme la gourmandise, elle se blase jusqu'à appéter des mets contre nature. Sa férocité l'emportait encore sur ces infâmes désordres. La cruauté marcha toujours chez lui, comme chez tous les scélérats, à pas égal avec la luxure. « L'homme » dégradé par ces sensations gros» sières, dit un physiologue, » tombe dans l'égoïsme le plus » brutal, ne regarde ses sembla» bles que comme les instruments » de son plaisir, le jouet de ses » passions, les victimes de sa » haine, de son humeur et de » ses caprices. » (*Voy.* ARRACHION, BARBEROUSSE, LAVAL, MAHOMET II, MITHRIDATE, TUROCZI.) Octavie, sa femme, Burrhus, Sénèque, Lucain, Pétrone, Poppée, sa maîtresse, furent sacrifiés à sa fureur. (*Voy.* ces noms.) Ces meurtres furent suivis d'un si grand nombre d'autres, qu'on ne le regarda plus que comme une bête féroce altérée de sang. [Après la mort de ses deux précepteurs, il se livra entièrement à son instinct sanguinaire, et se choisit dans Tigellius, un ministre digne en tout d'un Néron.] Ce scélérat se glorifiait d'avoir enchéri sur tous les vices. « Mes prédécesseurs, » disait-il, n'ont pas connu com» me moi les droits de la puis» sance absolue... J'aime mieux, » ajoutait-il, être haï qu'aimé, » parce qu'il ne dépend pas de » moi seul d'être aimé, au lieu » qu'il ne dépend que de moi seul » d'être haï. » Entendant un jour quelqu'un se servir de cette façon de parler proverbiale : « Que » le monde brûle quand je serai

» mort, » il répliqua : « Et moi » je dis : Qu'il brûle, et que je » le voie! » Ce fut alors qu'après un festin aussi extravagant qu'abominable, il fit mettre le feu aux quatre coins de Rome pour se faire une image de l'incendie de Troie. L'embrasement dura 9 jours. Les plus beaux monuments de l'antiquité furent consumés par les flammes. Il y eut dix quartiers de la ville réduits en cendres. Ce spectacle lamentable fut une fête pour lui : il monta sur une tour fort élevée pour en jouir à son aise. Il ne manquait plus à ce forfait que de le rejeter sur les innocents. Il accusa les chrétiens de ce crime, et ils furent dès lors l'objet de sa cruauté. « Néron, dit Tacite, punit d'abord ceux qui s'avouaient » chrétiens, et par leur confession l'on en découvrit une » grande multitude, qui furent » moins convaincus d'avoir mis » le feu à Rome que d'être haïs » du genre humain (1). — L'on » se fit, dit le même historien, » un jeu de leur mort; les uns, » couverts de peaux de bêtes, furent dévorés par les chiens, » les autres, attachés à des pieux, » furent brûlés pour servir de » flambeaux pendant la nuit. Néron prêta ses jardins pour ce » spectacle; il y parut lui-même » en habit de cocher, et monté » sur un char, comme aux jeux » du cirque. » Ce ne fut pas seulement par cette persécution que Néron chercha à se disculper de l'incendie de Rome, mais encore par le soin qu'il prit de l'embellir. Il fit rebâtir ce qui avait été brûlé, rendit les rues plus larges et plus droites, agrandit les places, et environna les quartiers de portiques superbes. Un palais magnifique, tout brillant d'or et d'argent, de marbre, d'albâtre, de jaspe et de pierres précieuses, s'éleva pour lui avec une magnificence vraiment royale. S'il fut prodigue pour le dedans et le dehors de cet édifice, il ne le fut pas moins dans tout le reste. Allait-il à la pêche? les filets étaient d'or trait, et les cordes de soie. Entreprenait-il un voyage? il fallait mille fourgons pour sa garde-robe seule. On ne lui vit jamais deux fois le même habillement. Suétone assure qu'au seul enterrement de son singe, il employa toutes les richesses du plus riche usurier de son temps. Ses libéralités envers le peuple romain surpassèrent toutes celles de ses prédécesseurs. Il répandait sur lui l'or et l'argent, et jusqu'à des pierres précieuses; et lorsque ses présents n'étaient pas de nature à être délivrés à l'instant, il faisait jeter des billets qui en exprimaient la valeur. Cette prodigalité, si avantageuse à la ville de Rome, fut funeste aux provinces. Galba, gouverneur de la Gaule Tarragonaise, homme illustre par sa naissance et par son mérite, désapprouva hautement ces vexations. Néron, instruit de cette hardiesse, envoie ordre de le faire mourir. Galba évite le supplice en se faisant proclamer empereur. Il fut poussé à cette démarche par Vindex, qui lui écrivait d'*avoir pitié du genre humain, dont leur détestable maître était le fléau*. Bientôt tout l'empire le reconnaît. Le sénat dé-

(1) Quand on réfléchit que cette haine si gratuite et si mal fondée à l'égard de la seule religion salutaire et raisonnable, est si clairement et si fortement annoncée dans l'Évangile, on ne peut s'empêcher de la regarder non-seulement comme un caractère, mais comme une preuve de la vérité du christianisme. Voyez l'article Jésus-Christ, et le *Journ. hist. et litt.*, 1er février 1789, page 180. — 1er décembre 1790, pag. 559.

clare Néron ennemi public, et le condamne à être précipité de la roche Tarpeïenne, après avoir été traîné tout nu publiquement, et fouetté jusqu'à la mort. [Ayant appris le châtiment qui l'attendait, il se dirigea vers la maison de Phaon, un de ses affranchis, et se tint caché pendant la nuit dans un marécage, couvert par des roseaux. Quand on l'eut introduit dans la maison, on lui offrit un morceau de pain bis, qu'il refusa, et but seulement un verre d'eau chaude. Phaon l'ayant averti par un billet qu'on le cherchait de toutes parts, il fit creuser sa fosse, s'écriant à plusieurs reprises et tout en pleurs : « Faut-» il qu'un si bon musicien pé-» risse !... » Enfin, entendant un bruit de chevaux, il s'enfonça un poignard dans la gorge, aidé de son secrétaire Epaphrodite. Ses statues furent traînées dans la fange, et plusieurs de ses ministres furent massacrés. Cependant on déposa ses restes dans le tombeau des Domitius, et on lui fit de magnifiques funérailles.] Néron se tua l'an 68 de J.-C., dans sa 31e année; il avait régné 14 ans. En vain, implora-t-il dans ses derniers instants quelqu'un qui daignât lui donner la mort : personne ne voulut lui rendre ce dangereux service. « Quoi, » s'écria-t-il dans son désespoir, » est-il possible que je n'aie ni » amis pour défendre ma vie, ni » ennemis pour me l'ôter ? » Il serait difficile d'exprimer la joie des Romains lorsqu'ils apprirent sa mort. On arbora publiquement le signal de la liberté, et le peuple se couvrit la tête d'un chapeau semblable à celui que prenaient les esclaves après leur affranchissement. Le sénat n'y fut pas moins sensible; Néron avait dessein de l'abolir, après avoir fait mourir tous les sénateurs. Lorsqu'il apprit les premières nouvelles de la rebellion, il forma le projet de faire massacrer tous les gouverneurs des provinces et tous les généraux d'armée, comme ennemis de la république; de faire périr tous les exilés, d'égorger tous les Gaulois qui étaient à Rome, d'abandonner le pillage des Gaules à son armée, d'empoisonner le sénat entier dans un repas, de brûler Rome une seconde fois, et de lâcher en même temps dans les rues les bêtes réservées pour les spectacles, afin d'empêcher le peuple d'éteindre le feu. Il n'eut pas le temps de se livrer à ces atrocités, dont l'exécution semble avoir été réservée à notre siècle; car la plupart se sont réalisés dans la révolution de France, et plusieurs mêmes ont été portées plus loin. Le système était de massacrer tous les nobles, tous les prêtres, tous les prisonniers, tous les Suisses, tous les généraux et soldats royalistes ou suspects, tous les auteurs et imprimeurs chrétiens, etc. Si tous n'ont pas péri, c'est qu'ils ont pu se cacher ou fuir, ou que la crainte d'une juste vengeance a arrêté les assassins.

NÉRON (Pierre), jurisconsulte français, dont nous avons une collection d'édits. La meilleure édition est celle de Paris, 1720, sous ce titre : *Recueil d'édits et ordonnances de Pierre Néron et d'Etienne Girard, avec les notes d'Eusèbe de Laurière*, 2 vol. in-fol.

NERVA (Cocceïus), empereur romain, succéda à Domitien, l'an 96 de J.-C. C'est le premier empereur qui ne fût point Romain ou Italien d'origine; car, quoi-

qu'il fût né (vers l'an 32 de J.-C.) à Narni, ville d'Ombrie, ses parents étaient originaires de Crète. Son aïeul, Marcus Cocceïus Nerva, avait été consul sous Tibère, et avait eu toujours beaucoup de crédit auprès de cet empereur, qui l'emmena avec lui dans l'île de Caprée, où il se laissa mourir de faim, ne voulant plus être témoin des crimes de ce prince : manière assez plaisante de corriger les méchants, ou de se consoler de la peine d'être avec eux. Son père était ce savant jurisconsulte que Vespasien combla d'honneurs et de bienfaits. Le fils fut digne de lui, par sa sagesse, son affabilité, sa générosité, son activité et sa vigilance. [Il cultiva dans sa jeunesse la poésie élégiaque, et il fut comparé à Tibulle. Il passa plusieurs années dans la retraite, livré à l'étude des lois, lorsqu'il fut nommé consul avec Vespasien et puis avec Domitien. Cet empereur, jaloux du mérite de Nerva, voulut le faire assassiner. Nerva, pour sauver sa vie, se vit forcé d'entrer dans une conspiration des prétoriens, par suite de laquelle Domitien fut tué, et Nerva proclamé empereur. Il avait alors plus de soixante ans.] Son premier soin fut de rappeler les chrétiens exilés, et de leur permettre l'exercice de leur religion. Les païens qui avaient eu le sort des chrétiens bannis, revinrent aussi de leur exil. Aussi libéral que juste, il abolit tous les nouveaux impôts, et ayant épuisé ses revenus par ses largesses, il y remédia par la vente de ses meubles les plus riches. Il voulut qu'on élevât à ses propres dépens les enfants mâles des familles indigentes. Une de ses plus belles lois fut celle qui défendait *d'abuser du bas âge des enfants pour en faire des eunuques.* Sa modestie égalait son équité, il ne souffrit pas qu'on élevât aucune statue en son honneur, et il convertit en monnaie toutes les statues d'or et d'argent que Domitien s'était fait ériger, et que le sénat avait conservées après les avoir abattues. Sa clémence donnait le plus beau relief à toutes ses autres vertus. Il avait juré solennellement que, tant qu'il vivrait, nul sénateur ne serait mis à mort. Il fut si fidèle à sa parole, qu'au lieu de punir deux d'entre eux qui avaient conspiré contre sa vie, il se contenta de leur faire connaître qu'il n'ignorait rien de leur projet. Il les mena ensuite au théâtre, les plaça à ses côtés, et leur montrant les épées qu'on lui présentait suivant la coutume, il leur dit : *Essayez sur moi si elles sont bonnes.* Quelque doux que fût son gouvernement, son règne ne fut pas exempt de ces complots qui ne peuvent manquer de naître parmi un peuple altier et inconstant. Les prétoriens se révoltèrent la deuxième année de son empire. Ils allèrent au palais, et forcèrent l'empereur, les armes à la main, à se prêter à tout ce qu'ils voulurent. Nerva, trop faible ou trop vieux pour opposer une digue aux rebelles et soutenir seul le poids du trône, adopta Trajan. Il mourut l'année d'après, l'an 98 de J.-C. Ce prince était recommandable par toutes les qualités d'un bon souverain, et surtout par sa modération dans la plus haute fortune ; mais sa douceur ou plutôt sa faiblesse eut de malheureux effets. Les gouverneurs des provinces commirent mille injustices, et les

petits furent tyrannisés, parce que celui qui était à la tête des grands ne savait pas les réprimer. Aussi, Fronto Julius, un des principaux seigneurs de Rome, dit un jour publiquement : « C'est » un grand malheur que de vivre » sous un prince où tout est dé» fendu; mais c'en est plus grand » de vivre sous celui où tout est » permis... »

NERVET (Michel), médecin, né à Evreux, mort en 1729, à 66 ans, exerça sa profession dans sa patrie avec distinction. L'étude des langues grecque et hébraïque remplit les moments vides que lui laissait le soin des malades. Elle lui facilita les moyens de travailler avec succès à l'interprétation de l'Écriture sainte. Il a laissé un grand nombre de *Notes*, en manuscrit, sur les livres sacrés. On a de lui IV *Explications* sur autant de passages du nouveau Testament, dans les Mémoires du père Desmolets, tom. 3, partie 1re, pag. 162.

NESLE (N. de), né à Meaux, cultiva d'abord la poésie, et fit beaucoup de vers médiocres. Son poème du *Sansonnet*, imitation de *Vert-Vert*, est ce qu'il a fait de plus passable en ce genre : on y trouve quelques détails agréables. Ayant quitté les vers pour la prose, il donna : 1° l'*Aristippe moderne*, 1738, in-12; plein de choses communes, et écrit sans énergie; 2° les *Préjugés du public*, 1747, 2 vol. in-12, 3° les *Préjugés des anciens et des nouveaux philosophes sur l'ame humaine*, Paris, 1765, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, meilleur que le précédent, est un recueil des plus forts arguments qu'on ait opposés aux matérialistes. 4° Les *Préjugés du public sur l'honneur*, Paris, 1766, 3 vol. in-12. Quoique ce livre, ainsi que les autres du même auteur, soit écrit d'un style faible, on l'estime, parce que l'honnêteté des mœurs de l'écrivain a passé dans ses ouvrages. Il mourut pauvre à Paris, en 1767, dans un âge avancé, après avoir soutenu l'indigence avec fermeté. C'était un véritable philosophe.

NESMOND (Henri de), d'une famille illustre de l'Angoumois, se distingua de bonne heure par son éloquence. Il fut élevé à l'évêché de Montauban, ensuite à l'archevêché d'Albi, et enfin à celui de Toulouse. L'académie française se l'associa en 1710. Louis XIV faisait un cas particulier de ce prélat. Un jour qu'il haranguait ce prince, la mémoire lui manqua : « Je suis » bien aise (lui dit le roi avec » bonté), que vous me donniez » le temps de goûter les belles » choses que vous me dites. » Il mourut en 1727. On a un recueil de ses Discours, Sermons, etc., imprimés à Paris, 1734, in-12. Son style est simple, soutenu, énergique, mais il manque souvent de chaleur. Ce prélat était neveu du vertueux François de NESMOND, évêque de Bayeux, dont la mémoire est en grande vénération dans ce diocèse par tous les bienfaits qu'il y a répandus, et qui mourut en 1715, doyen des évêques de France.

NESSUS, centaure, fils d'Ixion et de la Nue, offrit ses services à Hercule pour porter Déjanire au-delà du fleuve Evène. Lorsqu'il l'eut passé, il voulut l'enlever; mais Hercule le tua d'un coup de flèche : le centaure donna en mourant sa chemise teinte de sang à Déjanire, l'assurant que cette chemise aurait

la vertu de rappeler Hercule lorsqu'il voudrait s'attacher à quelque autre maîtresse. C'était un poison qui fit perdre le vie à ce héros.

NESTOR, roi de Pyle, fils de Nélée et de Chloris, fut préservé du sort de son père et de ses frères. (*Voyez* Nélée.) Il combattit contre les centaures, qui voulaient enlever Hippodamie, et se fit une grande réputation au siége de Troie, par sa sagesse et son éloquence. Apollon le fit vivre 300 ans.

NESTOR, ou Letopis Nesterova, premier historien russe, né en 1056, entra dès l'âge de 17 ans au monastère de Peczerich à Kiow, où il mourut dans une âge très avancée, vers l'an 1116. Il a laissé une *Chronique de Russie*, qui va jusqu'à l'an 1115. Elle a été continuée par Sylvestre, moine à Kiow, et ensuite évêque de Perejaslaw, et par d'autres qui sont inconnus. Elle se termine à l'an 1206. Cette *Chronique* a été publiée à Pétersbourg, in-4°, 1767, d'après un manuscrit trouvé à Kœnigsberg, et qui a été reconnu par les critiques comme le plus fidèle de tous ceux que l'on connaissait. La simplicité et la naïveté forment le caractère de cette chronique, estimée chez les Russes; c'est le plus ancien monument de leur histoire.

NESTORIUS, fameux hérésiarque, né à Germanicie dans la Syrie, embrassa la vie monastique près d'Antioche, et se consacra à la prédication. C'était le chemin des dignités, et il avait tous les talents nécessaires pour réussir. « Ses mœurs graves, ou » plutôt sombres et sauvages, » dit l'abbé Bérault, la simplicité » affectée et la malpropreté de » ses vêtements, son visage pâle » et décharné, une teinture su» perficielle des arts et des scien» ces, une grande et belle voix, » qui prenait facilement le ton » de la componction et du pa» thétisme, une éloquence » éblouissante, moins occupée » de l'édification des ames soli» dement chrétiennes, qu'avide » des applaudissements d'un peu» ple volage et précipité, l'amer» tume de son zèle et de ses dé» clamations perpétuelles contre » les hérétiques, son respect en» fin pour saint Chrysostôme, » répandirent les préventions » les plus avantageuses en sa » faveur. » Il cachait sous ces dehors une profonde hypocrisie, un orgueil insupportable, un esprit faux et entêté de ses propres idées, qu'il préférait à la doctrine des anciens pères. Après la mort de Sininnius, en 428, Théodose le Jeune l'éleva sur le siége de Constantinople. Après avoir établi son crédit par des édits rigoureux qu'il obtint de l'empereur contre les ariens, il crut que le temps était venu de donner une nouvelle forme au christianisme. Un prêtre, nommé Anastase, prêcha par son ordre qu'on ne devait point appeler la sainte Vierge la *mère de Dieu*; et Nestorius monta bientôt en chaire pour soutenir cette doctrine. Il fallait, selon lui, reconnaître en J.-C. deux personnes aussi-bien que deux natures, le Dieu et l'homme; et dire que le Verbe ne s'est point uni hypostatiquement à la nature humaine: de façon qu'on ne devait pas appeler Marie *mère de Dieu*, mais *mère du Christ*. Cette erreur anéantissait le mystère de l'incarnation, qui consiste dans l'union des deux natures

divine et humaine en la personne du Verbe; d'où résulte un Homme-Dieu, appelé Jésus-Christ, dont les mérites infinis ont racheté le genre humain. Comment après cela a-t-on pu prétendre qu'il ne s'agissait entre Nestorius et les catholiques que d'une affaire de mots, puisqu'il est évident qu'il s'agissait de la substance de la foi? (*Voyez* Eutichès, Arius.) Les nouveautés de Nestorius excitèrent une indignation générale. Les prêtres attachés à la saine doctrine, entre autres saint Procle et Eusèbe, depuis évêque de Dorylée, réclamèrent en faveur de la foi antique. Le peuple se souleva; on s'adressa à saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie, qui ayant lu les Homélies de Nestorius, trouva que cet hérésiarque était coupable de toutes les erreurs dont on l'accusait. Il lui écrivit pour tâcher de le ramener à la vérité par les voies de la douceur; mais le patriarche de Constantinople, qui n'aimait pas à être contredit, fut piqué de cette lettre, et il y répondit avec hauteur. Bientôt les deux patriarches informèrent toute l'Eglise de leurs contestations. Acace de Bérée et Jean d'Antioche approuvèrent la doctrine de saint Cyrille, et condamnèrent celle de Nestorius; mais il conseillèrent au premier d'user de quelque ménagement, et de combattre l'erreur par le zèle et la douceur réunis. Cette affaire ayant été portée à Rome, le pape Célestin convoqua un concile en 430. Après un mûr examen, tous les pères s'écrièrent que Nestorius était hérésiarque; et on prononça contre lui une sentence d'excommunication et de déposition : on l'envoya à saint Cyrille, en le chargeant de la faire exécuter, si, dans l'espace de dix jours, à compter de celui de la signification, Nestorius ne rétractait publiquement ses erreurs. Le patriarche d'Alexandrie, chargé de dresser une formule de rétractation avec une profession de foi, éloignée de toute équivoque, assembla les évêques de sa dépendance, et ce fut au nom de ce concile d'Alexandrie que parut l'acte célèbre qui est connu sous le titre des *douze Anathèmes* : cet acte renfermait douze propositions, qui étaient les douze chefs de l'hérésie nestorienne. Le concile d'Alexandrie, pour ne laisser aucun faux-fuyant, voulait que Nestorius les anathématisât chacune en particulier, s'il voulait être reconnu pour orthodoxe; il refusa d'obéir. Son opiniatreté donna lieu à la convocation du 3e concile général, dont l'ouverture se fit à Ephèse en 431. Saint Cyrille y présida au nom du pape Célestin. Nestorius refusa d'y comparaître, quoiqu'il fût dans la ville. Sa doctrine y fut condamnée; et, après trois citations juridiques, on prononça contre lui une sentence de déposition. Quelques jours après, arriva à Ephèse Jean d'Antioche, avec 14 évêques d'Orient, et il prononça une sentence de déposition contre saint Cyrille; mais il se rétracta ensuite. (*Voyez* Jean d'Antioche.) On réclama des deux côtés la protection de l'empereur, qui donna ordre d'arrêter saint Cyrille (*voyez* son article) et Nestorius. L'arrivée des évêques Arcade et Projecte, et du prêtre Philippe, légats du pape saint Célestin, fit prendre aux affaires un tour plus équitable. Ils désapprouvèrent tout ce qui avait été fait contre

saint Cyrille, et confirmèrent la condamnation de Nestorius. Théodose s'étant convaincu, dans une audience donnée à l'hérésiarque, que ce qu'il avait pris pour du zèle et pour de la fermeté n'était que l'effet d'une humeur violente et superbe, passa de l'estime et de l'amitié, au mépris et à l'aversion. « Qu'on ne me parle plus de » Nestorius, disait-il, c'est assez » qu'il ait fait voir une fois ce » qu'il est. » Cet hérésiarque devint odieux à toute la cour; son nom seul excitait l'indignation des courtisans, et l'on traitait de séditieux ceux qui osaient agir pour lui. Nestorius se retira dans le monastère où il avait été élevé. Du fond de cette retraite, il excita des factions et des cabales. L'empereur, informé de ses intrigues, le relégua, l'an 432, dans la Thébaïde, où il mourut dans l'opprobre et dans la misère. Sa fin ne fut pas celle de l'hérésie. Elle passa de l'empire romain en Perse, où elle fit des progrès rapides; de là elle se répandit aux extrémités de l'Asie, et elle y est encore aujourd'hui professée par les Chaldéens ou Nestoriens de Syrie. Nestorius avait composé des *Sermons* et d'autres ouvrages, dont il nous reste des fragments. Voyez l'*Histoire du nestorianisme* par le jésuite Doucin, 1698, in-4°.

NETHENUS (Matthias), théologien de la religion prétendue réformée, né en 1618 à Reza, dans la pays de Clèves, fut professeur de théologie à Utrecht en 1654; chassé par le magistrat de cette ville, parce qu'il invectivait contre l'autorité publique, il devint pasteur et professeur de théologie à Herborn, où il mourut en 1686. On a de lui divers livres de théologie et de controverse, pour la défense des erreurs de sa secte. Les plus connus sont: le traité *De interpretatione Scripturæ*, Herborn, 1675, in-4°; et celui *De transsubstantiatione*, 1666.

NETSCHER (Gaspard), peintre né à Prague en 1639, était fils d'un ingénieur, mort au service du roi de Pologne. Sa mère, qui professait la religion catholique, fut obligée par les sectaires devenus les maîtres, de sortir de Prague. Elle se retira avec ses trois enfants dans un château assiégé, où elle vit périr de faim deux de ses fils. Le même sort la menaçait; elle se sauva une nuit, tenant Gaspard entre ses bras, et vint à Arnheim, où un médecin, nommé *Tulkens*, lui donna du secours, et prit soin du jeune Netscher. Il le destinait à sa profession, mais la nature en avait décidé autrement: il fallut lui donner un maître de dessin. Un vitrier, le seul homme qui sût un peu peindre à Arnheim, lui montra les premiers principes de l'art. Bientôt l'élève surpassa le maître. Il alla à Deventer chez Terburg, peintre célèbre et bourguemestre de cette ville, pour se perfectionner. Netscher faisait tout d'après nature; il avait un talent singulier pour peindre les étoffes et le linge. Des marchands de tableaux occupèrent longtemps son pinceau, achetant à très bas prix ce qu'ils vendaient fort cher. Gaspard s'en aperçut, et resolut d'aller à Rome; il s'arrêta à Bordeaux, s'y maria, retourna en Hollande, et s'y fit une fortune honnête. Il mourut à La Haye en 1687. Sa touche est fine, délicate et moelleuse; ses couleurs locales sont bonnes; il avait une grande intelligence du clair-

obscur. Sa coutume était de répandre sur ses tableaux un vernis, avant d'y mettre la dernière main; il ranimait ensuite les couleurs, les liait et les fondait ensemble. [Le musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître. *Une jeune femme recevant une leçon de chant; une autre jouant de la basse de viole.*]

NETTER (Thomas), théologien de l'ordre des carmes, plus connu sous le nom de *Thomas Waldensis* ou de *Walden*, village d'Angleterre, dans la province d'Essex, où il prit naissance, fut employé par ses souverains dans plusieurs affaires importantes. Il parut avec éclat au concile de Pise, l'an 1409, et fut député par Henri V, roi d'Angleterre, à celui de Constance l'an 1415, où il terrassa les hussites et les wicléfites. Il fut envoyé en qualité d'ambassadeur auprès de Ladislas, roi de Pologne; pendant cette ambassade, il convertit à la foi Vitolde, duc de Lithuanie, qui ne s'était distingué jusqu'alors que par ses tyrannies; il étendit les mêmes soins sur toute la nation et avec un égal succès. Il fit donner à ce duc le titre de roi par le pape et par l'empereur : il érigea dans ces provinces plusieurs maisons de son ordre, pour que les religieux empêchassent par leurs sermons les progrès des hussites. Il vint ensuite en France, où il recueillit les derniers soupirs de Henri V, son souverain, qui mourut à Vincennes en 1422 [Ce monarque avait été proclamé roi de France, après la mort de Charles VI, et par les intrigues d'Isabeau de Bavière, qui avait voulu détrôner son fils le dauphin, depuis Charles VII.] Henri V avait constamment témoigné beaucoup de confiance à Netter, qui mourut le 3 novembre 1430, à Rouen, après avoir été élevé aux premières charges de son ordre. On a de lui un traité intitulé : *Doctrinale antiquitatum fidei Ecclesiæ catholicæ*, Venise, 1571, 3 vol. in-fol. Cette édition, qui est rare, est la plus estimée. Cet ouvrage lui mérita un bref particulier du pape Martin V; il y réfute avec beaucoup de force les hérésies de son siècle. Il est auteur d'autres ouvrages pleins d'érudition, que l'on conserve dans des bibliothèques d'Angleterre. Il y en a plusieurs dans la bibliothèque bodléienne.

NEU (Jean-Christian), professeur d'histoire, d'éloquence et de poésie à Tubingen, où il mourut en 1720, est auteur de quelques ouvrages historiques, dans lesquels on remarque du savoir, de la critique et des préventions.

NEUBAUER (Ernest-Frédéric), théologien protestant, né à Magdebourg en 1705, fut professeur en antiquités, en langues, puis en théologie à Giessen, où il mourut en 1748. On a de lui : 1° des *Dissertations académiques;* 2° des *Explications* heureuses de divers textes de l'Ecriture sainte; 3° des *Sermons*; 4° des *Recueils* de petits traités des savants de Hesse; 5° les *Vies* des professeurs en théologie de Giessen. Ces divers ouvrages, par l'érudition qui y règne, lui ont acquis un nom parmi les savants,

NEUBRIDGE. *Voyez* Litle.

NEUFGERMAIN (Louis de), poète français, sous le règne de Louis XIII, s'avisa de faire des vers dont les rimes étaient formées de syllabes qui composaient le nom de ceux qu'il prétendait louer. Voiture tourna en ridicule cette manie pédantesque. Neuf-

germain voulut lui répondre; mais c'était la brebis qui se battait contre le lion. Cet homme singulier se qualifiait de *Poéte hétéroclite de Monsieur, frère unique de sa majesté*. Ses poésies ont été imprimées en 1630 et 1637, 2 vol. in-4°; mais on ne les trouve plus, si ce n'est peut-être quelques lambeaux chez les épiciers.

NEUFVILLE (Nicolas de), seigneur de Villeroi, etc., conseiller et secrétaire d'état, grand trésorier des ordres du roi, épousa la fille de l'Aubespine, secrétaire d'état, et fut employé par la reine Catherine de Médicis dans les affaires les plus importantes. Dès l'âge de 18 ans, il était regardé comme un homme d'un mérite consommé, et il exerça la charge de secrétaire d'état en 1567, à 24 ans, sous le roi Charles IX. Il continua d'exercer la même charge sous les rois Henri III, Henri IV et Louis XIII, auxquels il rendit les services les plus importants. Ce ministre eut cependant beaucoup d'ennemis et de jaloux, qui le firent passer long-temps pour ligueur, et pour avoir, depuis la paix, conservé des liaisons avec l'Espagne. L'Hoste, commis, filleul et créature de Villeroi, fut convaincu de trahir l'état, et d'envoyer à Madrid un double de tout ce qui passait par ses mains. Il se noya en s'enfuyant. (*Voyez* HOSTE.) Les ennemis de son maître renouvelèrent à cette occasion leurs accusations contre ce dernier. Mais les gens désintéressés qui approfondirent cette affaire ne crurent point qu'il y eût trempé. Il mourut à Rouen, à 74 ans, en 1617, dans le temps qu'on tenait une assemblée de notables. On a des *Mémoires* imprimés sous son nom, en 4 vol. in-12 réimprimés à Trévoux en 7, en y comprenant la continuation. Ils contiennent moins des particularités curieuses et intéressantes, qu'une apologie de sa conduite, et des leçons pour les ministres et pour les peuples. Le style n'en est pas léger, mais le fond en est judicieux et solide. On y trouve plusieurs pièces importantes sur les affaires qui se sont traitées depuis 1567 jusqu'en 1604. Ce qui les rend surtout recommandables, c'est l'idée avantageuse qu'il donnent de Villeroi. Habile politique, ministre appliqué, humain, ennemi de la flatterie et des flatteurs, protecteur des gens de bien et des gens de lettres, ami fidèle, bon père, bon mari, maître généreux, il fut le modèle des bons citoyens.

NEUFVILLE (Charles de), seigneur de Villeroi, fils du précédent, gouverneur du Lyonnais, et ambassadeur à Rome, mourut en 1642, à 70 ans. — Son fils Nicolas fut gouverneur de Louis XIV en 1646. Ce prince le fit duc de Villeroi, pair et maréchal de France, chef du conseil royal des finances, etc. Ce duc mourut en 1685, à 88 ans, avec la réputation d'un courtisan honnête homme.

NEUFVILLE (François de), fils de ce dernier, duc de Villeroi, pair et maréchal de France, etc., commanda en Lombardie, où il fut battu à Chiari en 1701 et fait prisonnier à Crémone le 1er février 1702. Il eut encore le malheur de perdre la bataille de Ramilies en Flandre, le 23 mai 1706. La perte était à peu près égale de part et d'autre, lorsque les troupes française se débandèrent pour fuir plus vite. L'ennemi, averti de ce désordre, détacha sa

cavalerie après les fuyards ; un grand nombre fut pris avec l'artillerie, les bagages et les caissons qui se trouvèrent abandonnés. Malheureux à la guerre, il fut plus heureux dans le cabinet. Il devint ministre d'état, chef du conseil des finances, et gouverneur de Louis XV, poste très délicat, où il eut bien des désagréments à essuyer de la part du duc d'Orléans, qui le fit un jour enlever d'une manière brusque et violente, pour s'être opposé à un entretien secret qu'il voulait avoir avec le jeune roi. Il mourut à Paris en 1730, à 87 ans, regardé comme un honnête homme, fidèle à l'amitié, généreux et bienfaisant. Ces qualités l'avaient rendu le favori de Louis XIV, et le suffrage d'un si grand roi ne peut que prévenir puissamment en sa faveur. Il faut bien se garder de le juger d'après les romanesques et calomnieux *Mémoires* de Saint-Simon. On sait que les jugements de cet homme de cour sont l'effet de la passion ou du caprice. « Si le » duc de Saint-Simon, dit un » éditeur de ces Mémoires, ne » rend pas au maréchal de Ville- » roi toute la justice qui pouvait » lui être due, c'est qu'il était » dans l'intimité de M. le régent, » et que, franc, brusque et dur » comme il était, tous ceux qui » se déclaraient les ennemis de » son altesse devenaient les » siens. »

NEUHOFF (Théodore de), roi éphémère de la Corse. Il était fils du baron de Neuhoff, gentilhomme allemand du comté de la Marck en Wesphalie. [Ayant contracté un mariage inégal, il se sauva en France, où la duchesse d'Orléans lui obtint un petit gouvernement dans le Messin]. Théodore naquit à Metz, vers 1690. Après avoir voyagé et cherché fortune dans toute l'Europe, il se trouva à Livourne en 1736. Il eut des correspondances avec les mécontents de Corse, et leur offrit ses services. Il s'embarqua pour Tunis, y négocia de leur part, en rapporta des armes, des munitions et de l'argent, entra dans la Corse avec ce secours, et enfin s'y fit proclamer roi. Il fut couronné d'une couronne de laurier, et reconnu dans l'île, où il se maintint par la guerre. Le sénat de Gênes mit sa tête à prix; mais n'ayant pu le faire périr, ni soumettre les rebelles, on eut recours à la France, qui envoya successivement des généraux et des troupes. Neuhoff fut chassé; l'île fut soumise; tout fut pacifié, au moins pour quelque temps. [Le roi des Corses alla chercher des secours à Londres, mais ses créanciers le firent mettre en prison, d'où il ne sortit qu'après sept ans. Horace Walpole ouvrit en sa faveur une souscription qui lui assura des moyens d'existence jusqu'à sa mort, arrivée le 11 décembre 1755.] Il vécut dans l'oubli, regardé comme un aventurier malheureux et téméraire. Les Français ont soumis de nouveau la Corse en 1769, et les Génois leur en ont abandonné la souveraineté.

NEUMANN (Gaspard), théologien allemand, mourut en 1715 à Breslau, où il était pasteur, et inspecteur des églises et des écoles. On a de lui : 1° une Grammaire hébraïque, sous le titre de *Clavis domus Heber ;* 2° *De punctis Hebræorum litterariis ;* 3° *De dispensatione circa legem naturæ ;* 4° *Epistola de scientia litterarum hieroglyphi-*

ca ; 5° *Biga difficultatum physico-sacrarum ;* 6° *Genesis linguæ sanctæ.* Il y a des choses hasardées dans cet ouvrage. Neumann était un homme d'une imagination vive, mais bizarre. Il écrivait mieux en allemand qu'en latin.

NEUMANN (Jean-George), né en 1661, fut professeur de poésie et de théologie, et bibliothécaire de l'université de Wittemberg, où il mourut en 1709. On a de lui des *Dissertations* sur des matières de controverse et de théologie. Elles sont la plupart prolixes, et ne peuvent intéresser que ceux de la communion de l'auteur.

NEUMAYR (François), né à Munich en 1697, entra chez les jésuites en 1712. Après avoir enseigné les belles-lettres et la théologie, et travaillé avec de grands succès au salut des ames, en dirigeant la congrégation latine de Notre-Dame à Munich, il devint prédicateur de la cathédrale d'Augsbourg, fonction dont il s'acquitta pendant dix ans avec une réputation extraordinaire, s'attachant surtout à réfuter les erreurs du temps et écrivant à la fois sur toutes sortes d'objets qui intéressaient la religion, avec une force et une éloquence de raison qui entraînait même ses adversaires. Ses ouvrages, écrits tantôt en allemand, tantôt en latin, ont été répandus dans toute l'Allemagne, les derniers l'ont été dans toute l'Europe catholique. On distingue parmi ceux-ci : 1° *Gratia vocationis sacerdotis ;* 2° *Theatrum asceticum ;* 3° *Theatrum politicum ;* 4° *Correctio fraterna ;* 5° *Exterminium acediæ ;* 6° *Remedium melancholiæ ;* 7° *Virtutes theologicæ.* Le plus considérable de ses ouvrages écrits en allemand est intitulé : *Sermons de controversse*, 3 vol. in-4° ; ils sont d'une solidité qui les a mis à l'abri de toute attaque. Il mourut à Augsbourg le 1er mai 1765, et eut pour successeur dans la chaire d'Augsbourg, le P. Aloysius Merz. (*V.* ce nom.)

NEURÉ (Mathurin de), habile mathématicien du XVIIe siècle, natif de Chinon, fut précepteur des enfants de Champigni, intendant de justice à Aix, par le crédit de Gassendi, dont il fut toute sa vie un zélé défenseur. Il fut chargé ensuite de l'éducation des princes de Longueville, qui l'honorèrent de leur estime et de leurs bienfaits. Ses ouvrages sont : 1° deux *Lettres* en français, en faveur de Gassendi, contre Morin, Paris, 1650, in-4° ; 2° une autre *Lettre* fort longue en latin, au même philosophe, qu'on trouve dans la dernière édition de ses œuvres ; 3° un *Ecrit* aussi en latin de 61 pages, in-4°, sur quelques coutumes ridicules et superstitieuses des Provençaux. Neuré cultivait avec succès les muses latines, mais son goût n'était point assez épuré.

NEUSTAIN *V.* ALEXANDRINI.

NEUVILLE (Charles Frey de), jésuite, né en 1693, à Coutances, d'une famille noble établie en Bretagne, fit retentir les chaires de la cour et de la capitale, de sa voix éloquente, pendant plus de trente années. Ce ne fut qu'en 1736 qu'il prêcha pour la première fois ; mais il fit dès lors une sensation singulière. Après la destruction de sa société en France, il se retira à Saint-Germain-en-Laye, où il eut la permission de demeurer, quoiqu'il n'eût pas rempli la condition

que le parlement de Paris exigeait des jésuites qui voulaient rester dans son ressort, c'est-à-dire l'abjuration de leur institut. La supériorité de ses talents, embellis par de grandes vertus, lui avait mérité à la cour d'illustres protecteurs, qui obtinrent de Louis XV qu'il pût vivre tranquillement dans la solitude qu'il s'était choisie. Il est mort en 1774, atteré du coup dont Clément XIV avait frappé la société l'année précédente. On jugera aisément de l'impression que cet événement fit sur lui, par la lettre qu'il écrivit à un de ses anciens confrères, en date du 3 septembre 1773. « Permettez, » disait-il, que sur cette tragique révolution, qui fera l'étonnement de la postérité, je » vous parle en père et en ami. » Pas un mot, un air, un ton » de plainte et de murmure. » Respect incapable de se démentir à l'égard du siége apostolique et du pontife qui » l'occupe; soumission parfaite » aux volontés rigoureuses mais » toujours adorables de la Providence, et à l'autorité qu'elle » emploie à l'exécution de ses » desseins, dont il ne nous convient point de sonder les profondeurs. N'épanchons nos regrets, nos gémissements, nos » larmes, que devant le Seigneur » et dans son sanctuaire; que » notre juste douleur ne s'exprime devant les hommes que » par un silence de paix, de modestie, d'obéissance; n'oublions ni les instructions, ni » les exemples de piété, dont » nous sommes redevables à la » société; montrons par notre » conduite qu'elle était digne » d'une autre destinée; que les » discours et les procédés des » enfants fassent l'apologie de » la mère; cette manière de » la justifier sera la plus éloquente, la plus persuasive; » elle est la seule convenable, la » seule permise et légitime. » Nous avons désiré de servir la » religion par notre zèle et par » nos talents, tâchons de la servir par notre chute même et » par nos malheurs. Vous ne » doutez point, mon cher frère, » de la situation pénible de mon » esprit et de mon cœur au spectacle de la destruction humiliante de la société à laquelle » je dois tout, vertus, talents, » réputation. Je puis dire qu'à » chaque instant je bois le calice d'amertume et d'opprobre, que je l'épuise jusqu'à » la lie : mais en jetant un coup » d'œil sur Jésus-Christ crucifié, « oserait-on se plaindre? ». Ses *Sermons* ont été publiés en 8 vol. in-12, Paris, 1776. On les distinguera de la foule des écrits de ce genre, par la beauté des plans, la vivacité des idées, la singulière abondance d'un style pittoresque et original, la chaleur du sentiment. Dans Bourdaloue on a admiré la force et la majesté de la raison, dans Massillon, l'élégance et le sentiment, dans le P. Neuville les richesses et les ornements de l'esprit. Croirait-on qu'un habile et judicieux littérateur (l'abbé Trublet) a cru pouvoir comparer cet orateur à Voltaire? « J'ai trouvé, dit-il, des » rapports entre M. Bossuet et » Corneille, j'en trouve aussi » entre le P. de Neuville et Voltaire; et le premier me paraît, » à plusieurs égards, dans l'éloquence, ce que le second est » dans la poésie. J'espère qu'on » ne désapprouvera pas des comparaisons où j'ai considéré les

» talents en eux-mêmes, et indé» pendamment de l'usage qu'on » en fait; usage d'autant plus blâ» mable, lorsqu'il est mauvais, » que les talents sont plus grands.» Sans prétendre justifier dans toute son étendue ce parallèle singulier, il nous semble que la différence même que M. Trublet met entre ces deux hommes est un trait de ressemblance de plus, par l'égalité d'ardeur et de constance avec laquelle ils ont combattu, l'un pour, l'autre contre la religion de J.-C. Si l'acharnement de Voltaire contre le christianisme lui a fait saisir toutes les occasions de le calomnier et de le rendre odieux; si à tout propos et même contre tout propos, il a donné l'essor à sa haine implacable contre tout ce qui tient à la sainteté et à la divinité de notre foi, le P. de Neuville, par un esprit contradictoire à celui de ce philosophe, a dirigé tous les ressorts de son esprit, toute l'impulsion de son éloquence vers la défense et l'honneur de la religion. Quel que fut le sujet de son discours, fût-ce la moralité la plus simple et la plus connue, fût-ce un panégyrique ou une oraison funèbre, son zèle y trouvait des digressions faciles et naturelles sur l'excellence, l'utilité et la vérité du christianisme; jamais il ne perdait de vue ce grand objet, jamais les couleurs ne lui ont manqué pour en tracer des tableaux brillants et magnifiques. Partout on voit dans la religion une terre fertile en fruits précieux et salutaires; la vraie gloire, l'honneur, la décence, suivant l'expression du sage, les charmes d'un amour tendre et permanent, les douceurs de l'espérance la plus solide et la plus sûre, sont le prix de l'attachement qu'on lui voue (*Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, et flores mei fructus honoris et honestatis. Ego mater pulchrœ dilectioniset sanctœ spei.* Eccli. 24). C'est sous ce point de vue que le P. de Neuville faisait envisager la doctrine de l'Évangile, dont il relevait encore l'éclat par un contraste frappant avec les dogmes absurdes, avilissants et désolants de l'incrédulité : et cela toujours avec une force, une opulence d'idées et d'expressions qui enlevaient l'admiration et la conviction, et qui opéraient dans l'ame des chrétiens éclairés et persuadés le sentiment le plus doux. Si quelquefois l'enthousiasme de son éloquence lui a fait négliger l'exactitude du langage et les lois sévères de l'élocution française; si l'ardeur de sa marche a paru déranger quelquefois l'économie du discours et la régularité de la distribution, ce sont des défauts de grands maîtres, que l'homme de goût préfèrera sans hésiter à la froide exactitude des génies subalternes. On a publié, en 1783, sa *Morale du nouveau Testament, ou Réflexions chrétiennes*, etc., Paris, 3 vol. in-12 : ouvrage écrit avec autant de netteté que de solidité. — Quelque long que soit cet article, nous croyons devoir le terminer par la prédiction bien précise de la révolution de France et de ses effets très détaillés : elle ne peut que paraître infiniment remarquable. C'est dans le panégyrique de saint Augustin, qu'après avoir exposé avec autant de force que de vérité les erreurs de la prétendue philosophie, il finit de la sorte : « O religion sainte ! » ô trône de nos rois ! ô France !

» ô patrie! ô pudeur! ô bienséance ! Ne fût-ce pas comme » chrétien, je gémirais comme citoyen; je ne cesserais pas de » pleurer les outrages par lesquels on ose vous insulter, » et la triste destinée qu'on vous » prépare. Qu'ils continuent de » s'étendre, de s'affermir, ces » affreux systèmes, leur poison » dévorant ne tardera pas à consumer les principes, l'appui, le » soutien nécessaire et essentiel » de l'état. Amour du prince et » de la patrie, liens de famille » et de société, désir de l'estime » et de la réputation publique, » soldats intrépides, magistrats » désintéressés, amis généreux, » épouses fidèles, enfants respectueux, riches bienfaisants, » ne les attendez, ne les espérez » point d'un peuple dont le » plaisir et l'intérêt seront l'unique dieu, l'unique loi, l'unique vertu, l'unique honneur. » Dès lors, dans le plus florissant » empire, il faudra que tout » croule, que tout s'affaisse, » que tout s'anéantisse; pour le » détruire, il ne sera pas besoin » que Dieu déploie sa foudre et » son tonnerre; le ciel pourra se » reposer sur la terre du soin de » le venger, et de la punir. Entrainé par le vertige et le délire de la nation, l'état tombera, se précipitera dans un » abîme d'anarchie, de confusion, de sommeil, d'inaction, » de décadence et de dépérissement. » Que penser d'une religion qui, trente et quarante ans avant l'événement, vous fait voir des résultats si étonnants et si incroyables, énoncés d'une manière si circonstanciée et si précise! d'une religion dont la chute prévue fait prévoir tant d'autres choses.

NEUVILLE (Pierre-Claude Frey de), frère aîné du précédent, également jésuite, né à Granville en 1692, fut deux fois provincial et deux fois supérieur de la maison professe à Paris; il mourut à Rennes en 1773. Il s'est aussi distingué dans la carrière de la prédication. Ses *Sermons* ont été imprimés à Rouen en 1778, 2 vol. in-12. Si on en excepte quelques-uns, plus travaillés et mis au net par lui-même, la pluspart ne sont qu'une légère ébauche, telle que la jetait à la hâte un esprit facile et constamment nourri par les réflexions les plus solides sur la religion et les mœurs.

NEUVILLE. *Voyez* PONCY.

NEVERS (Louis de Gonzague, duc de), général distingué, était le troisième fils de Frédéric II, duc de Mantoue. Il fut élevé à la cour de Henri III, et, fait prisonnier à la bataille de Saint-Quentin, il fut amené devant son oncle Ferdinand, qui essaya en vain de l'attirer dans son parti, en l'attachant à l'Espagne. En 1565, il devint duc de Nevers par sa femme Henriette de Clèves. Il servit avec distinction en France où il s'était retiré, et obtint le gouvernement de Champagne. [Après avoir balancé quelque temps, il reconnut Henri IV, et fut le trouver à Ivry. Il eut des discussions très vives avec Sully, qui se plaignait toujours de sa lenteur dans l'exécution de ses plans militaires.] Il mourut en octobre 1595, à 56 ans. Ses *Mémoires*, publiés par Gomberville, 1965, 2 vol. in-fol., renferment des choses curieuses. Ils s'étendent depuis 1574 jusqu'en 1595. On y a joint beaucoup de pièces intéressantes, dont quelques-unes vont jusqu'en 1610, année

de la mort de Henri IV. Louis de Gonzague était fils de Frédéric II, duc de Gonzague. *V.* GONZAGUE.

NEVERS (L'abbé Philippe-Julien Mazarin-Mancini, duc de), chevalier des ordres du roi, était neveu du cardinal Mazarin. Il naquit à Rome, et recut de la nature beaucoup de goût et de talent pour les belles-lettres. Il mourut en 1707, après avoir publié plusieurs pièces de poésie d'un goût singulier, et qui ne manquent ni d'esprit ni d'imagination. On connaît ses vers contre Rancé, le réformateur de la Trappe, qui avait écrit contre l'archevêque Fénelon :

Cet abbé qu'on croyait pétri de sainteté,
Vieilli dans la retraite et dans l'humilité,
Orgueilleux de ses croix, bouffi de sa souffrance,
Rompt ses sacrés statuts en rompant le silence;
Et contre un saint prélat s'animant aujourd'hui,
Du fond de ses déserts déclame contre lui;
Et moins humble de cœur que fier de sa doctrine,
Il ose décider ce que Rome examine.

NEVISAN (Jean), jurisconsulte italien, natif d'Asti, mort en 1540, étudia le droit à Padoue, et l'enseigna ensuite à Turin. Son principal ouvrage est intitulé : *Sylvæ nuptialis libri sex, in quibus materia matrimonii, dotium, filiationis, adulterii, discutitur*, Lyon, 1521, in-8°; livre curieux, qui souleva les femmes contre lui.

NEWCASTEL. *V.* CAVENDISCH.

† NEWCOME (William), archevêque anglican d'Armagh en Irlande, né en 1729, fit ses études à l'université d'Oxford. Admis dans la maison du comte d'Hereford, lord lieutenant d'Irlande, en qualité de chapelain, il s'y comporta si bien, et donna tant de preuves de mérite et de savoir, que ce seigneur se complut à l'avancer. Il le présenta en 1766 à l'évêché de Dromore, d'où il fut transféré successivement à Ossori, à Waterford, et enfin à l'archevêché d'Armagh en 1795. Newcome n'était point au-dessous de ces places. Il avait beaucoup d'érudition ecclésiastique, et il en donna des preuves dans ses nombreux ouvrages. On a de lui : 1° une *Harmonie des Evangiles*, 1778. Il y fait grand usage de l'édition du Testament grec de Westein, et y soutient l'opinion commune que le ministère du Sauveur a duré au moins trois ans. (*Voyez* WESTEIN, Jean-Jacques.) En 1780, il traita *ex professo* ce point de critique contre Priestley, qui, dans son *Harmonie grecque*, réduisait à un an le temps de la prédication de Jésus-Christ. Priestley répondit : il y eut des écrits de part et d'autre, et, comme cela arrive presque toujours, aucun des contendants ne changea d'opinion. 2° *Observations sur la conduite de Notre-Seigneur, comme instituteur divin, et sur l'excellence de son caractère morale*, 1782; 3° *Essai sur une version perfectionnée, sur un arrangement métrique, et sur une explication des 12 petits prophètes*, 1785; 4° *Essai* du même genre *sur Ezéchiel*, 1788; 5° *Examen des principales difficultés de l'histoire de l'Evangile, relativement à la résurrection*, 1792; 6° *Examen historique des traductions de la Bible en anglais, l'utilité de revoir ces traductions, et les moyens d'opérer cette révision*, 1792; 7° *Essai sur une revue des traductions anglaises de l'Ecriture grecque*, avec des notes. Quoique l'auteur eût fait imprimer l'ouvrage de son vivant, il ne le publia point, et il ne parut qu'après sa mort. L'*Essai sur une revue* avait donné lieu à tant de critiques, excité de tant de contro-

verses, qu'il voulut sans doute s'épargner celle que lui attirerait l'ouvrage même. Il avait fait un pareil travail sur les *Ecritures hébraïques*; il s'était, au reste, formé sur l'interprétation de l'Ecriture sainte, un système à part, et qui laissait aux auteurs des versions beaucoup de latitude. Il ne croyait par qu'on dût avoir égard aux opinions des différentes communions, mais seulement au sens critique; il fut combattu par Horsley (1). L'archevêque Newcome mourut le 11 janvier 1800.

† NEWLAND (Pierre), écrivain hollandais, né à Dimmermeer, près d'Amsterdam, en 1764. Il était fils d'un charpentier, qui fit donner au jeune Newland une éducation soignée. Il en profita si bien, qu'à l'âge de dix ans il avait déjà composé des *Pièces de vers* qui furent dignes de l'impression, et que lui-même avait trouvé la solution de différents problèmes de mathématiques. Il fut professeur de cette science à Utrecht, puis à Amsterdam, et enfin à Leyde; et le gouvernement batave le nomma parmi les savants chargés de fixer les longitudes. On a de lui plusieurs ouvrages dont les plus connus sont : 1° *Poésies hollandaises*; 2° *des moyens d'éclairer le peuple*; 3° *Utilité générale des mathématiques*; 4° *du système de Lavoisier*; 5° *De la forme du globe*; 6° *Du cours des comètes et de l'incertitude de leur retour*, 1790; 7° *De la méthode pour les latitudes en mer*; 8° *Traité de navigation*, etc., Amsterdam, 1793. Il mourut en 1794, ayant à peine 31 ans. Newland s'appliqua à toutes les sciences avec succès; il savait le grec, le latin et plusieurs langues modernes. Il traduisit en vers hollandais tout ce que les poètes grecs et latins ont dit de l'ame après la mort.

† NEWTON (Jean), mathématicien anglais, naquit dans le comté de Northampton en 1622, et a laissé les ouvrages suivants : 1° *Astronomia britannica*, 1656, *in-4°*, 5 parties; 2° *Trigonometria britannica*, 1658, 2 vol, in-fol; 3° *Chiliades centum logarithmorum*; qui est à la suite de la *Trigonométrie géométrique*, 1659, in-8°; 4° *L'art de la jauge pratique*, 1663; 5° *Élémens de mathématiques*, 1660, en 3 parties; 6° *Arithmétique naturelle en nombres entiers, fractions ordinaires et décimales*, 1671, in-8°; 7° une *Cosmographie*, 1674; 8° *Introduction à l'astronomie*; 9° *Introduction à la géographie*, 1678, in-8°. Il est mort à Londres vers 1690.

NEWTON (Isaac), créateur de la philosophie naturelle, né en 1642, d'une famille noble, à Volstrop, dans la province de Lincoln, s'adonna de bonne heure à la géométrie et aux mathématiques. Descartes et Képler furent les auteurs où il en puisa

(1) HORSLEY (Samuel), évêque anglican de Saint-Asaph, était né en 1738, avait fait ses études à Cambridge, et avait été chapelain du savant Lowth, évêque de Londres. Il était ensuite devenu archidiacre de Saint-Alban. Il fut en 1788 évêque de Saint-David, et en 1802 transféré à Saint-Asaph. Il était très savant. Il eut avec Priestley de longs et vifs démêlés à l'occasion de l'*Histoire des corruptions du Christianisme* de celui-ci, qui attaquait les dogmes principaux de la révolution. S'il ne persuada point Priestley, il eut du moins la satisfaction d'avoir pour lui tout ce qu'il y avait d'hommes religieux, et même la plupart des amis de son adversaire. Les horreurs commises pendant la révolution française avaient fait sur lui une si profonde impression, qu'on ne pouvait la nommer sans exciter en lui un vif sentiment d'indignation. Dans le sermon prêché devant la chambre des pairs le 30 janvier 1793, il parla avec dignité et éloquence de l'événement du 21 précédent, si analogue à l'objet de son discours. On a de lui : 1° *Recherche critique sur le dix-huitième chap. d'Isaïe*, 1799 : ouvrage plein d'érudition. 2° Traduction d'*Osée*, 1801, avec des notes contre Newcome. On lui a attribué l'*Apologie pour la lithurgie et le clergé de l'église anglicane*, attaquée par Gilbert Wakefield. Il mourut le 4 octobre 1806.

la première connaissance. Il crut qu'il fallait bannir de la physique les conjectures et les hypothèses, et soumettre cette science aux expériences et à la géométrie. Projet excellent, s'il avait pu l'exécuter sans mêler à sa théorie beaucoup de choses hypothétiques. Diverses expériences de Képler sur la pesanteur, peut-être aussi l'idée de l'attraction générale, établie dans le *Mundus Magnes* du père Kircher, fournirent au philosophe anglais des conjectures sur la force qui retient les planètes dans leurs orbites. Ce fut en 1687 qu'il publia ce qu'il pensait sur cet objet. Ses *Principia mathematica philosophiæ naturalis*, traduits en français par madame du Châtelet, ouvrage où la géométrie sert de base à la physique, parurent cette année en latin, in-4°, et ont été réimprimés 1726. Il y avance cette assertion, qu'il n'y a peut-être pas un pouce de matière dans tout l'univers. En même temps qu'il travaillait à ce livre, il en avait un autre entre les mains, son *Optique*, ou *Traité de la lumière* et *des couleurs*; celui-ci vit le jour pour la première fois en 1704; il a été traduit en latin par Clarke, Londres, 1719, in-4°, en français par Coste, Paris, 1722, in-4°, et par Marat d'odieuse mémoire, revue par M. Beauzée, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Cette dernière traduction est peu fidèle, mais elle répare les défauts de l'original, où les pensées sont quelquefois rendues en termes obscurs, souvent noyées dans des périphrases, et ressassées par de vaines redites. Partant de la découverte du P. de Chales, et adoptant quelques idées du P. Grimaldi (*voyez* ces deux noms), Newton crut pouvoir faire connaître parfaitement la nature de la lumière, en la décomposant, et en anatomisant ses rayons; plusieurs de ses expériences sont vraiment curieuses et dignes de l'attention des physiciens. Sa théorie a paru à bien des personnes une espèce de démonstration : mais dans ces dernières années elle a perdu beaucoup du crédit dont elle avait joui. On a vu Marat (*Découvertes sur la lumière*, etc., Paris, 1782 et 1788) réduire les sept couleurs primitives à trois, nier la différente réfrangibilité des rayons, avancer que le noir n'est pas une simple privation de la lumière, etc.; Palmer (*Théorie des couleurs et de la vision*, traduite de l'anglais, Paris, 1777) assurer que chaque rayon est composé de trois autres, que la lumière ne comporte aucune couleur, etc.; le célèbre Euler (*Lettres à une princesse d'Allemagne*, Berne, 1775) faire consister les couleurs, comme les sons, dans des vibrations plus ou moins vives, plus ou moins multipliées, etc. Cette diversité d'opinions sur la nature de la lumière et des couleurs n'empêche pas que Newton n'ait rendu à l'optique des services précieux. Il a perfectionné les télescopes, et a inventé, si l'on s'en tient à l'opinion commune, celui qui montre les objets par réflexion; mais Nollet attribue l'invention de ce télescope à Jacques Grégory, dont l'*Optica promota* parut lorsque Newton avait à peine 20 ans. Peut-être l'un ou l'autre, ou tous les deux, ont-ils pris l'idée de ce télescope dans la *Catoptrique* du P. de Chales, liv. 3, prop. 54, où il paraît clairement énoncé. Quoi qu'il en soit,

il est certain que Newton profita beaucoup de l'*Optica* de Grégory; comme il a tiré pour sa géométrie de grandes lumières de Grégoire de Saint-Vincent. (*Voyez* ce nom.) Un des principaux titre de sa gloire était le *Calcul différentiel*. Leibnitz lui en contesta la découverte; le philosophe allemand fut condamné par les commissaires de la société royal de Londres, qui jugèrent en faveur de leur concitoyen. (*V.* LEIBNITZ.) En 1696, le roi Guillaume créa Newton garde des monnaies. Le philosophe rendit des services importants dans cette charge, à l'occasion de la grande refonte qui se fit alors. Trois ans après, il fut maître de la monnaie, emploi d'un revenu très considérable. On lui donna en 1703 la place de président de la société royale, qu'il conserva jusqu'à sa mort pendant 13 ans. La reine Anne le fit chevalier en 1705. Il fut plus connu que jamais à la cour sous le roi George. La princesse de Galles, depuis reine d'Angleterre, disait souvent qu'*elle se tenait heureuse de vivre de son temps*. Dès que l'académie des sciences de Paris put choisir des associés étrangers, elle ne manqua pas d'orner sa liste du nom de Newton. Du moment qu'il fut employé à la monnaie, il ne s'engagea plus dans aucune entreprise considérable de mathématiques, ni de physique. Il posséda jusqu'à l'âge de 80 ans une santé égale; alors il commença d'être incommodé de la pierre, et le mal devenu incurable l'enleva en 1727, à 85 ans. Dès que la cour de Londres eut appris sa mort, elle ordonna que son corps, après avoir été exposé sur un lit de parade, comme les personnes du plus haut rang, fût transporté dans l'abbaye de Westminster. Le poèle du cercueil fut soutenu par le grand chancelier et par trois pairs d'Angleterre. On lui éleva un tombeau magnifique, sur lequel est gravée une épitaphe dans le goût oriental, où l'on félicite le genre humain d'être frère utérin de ce grand calculateur:

Sibi gratulentur mortales
Tale tantumque extitisse
Humani generi decus.

Newton ne se maria point. Son caractère tranquille, simple, affable, ne se démentit point pendant le cours de sa longue carrière. La vanité le troublait quelquefois, mais la réflexion lui faisait combattre cette ennemie du repos, qu'il appelait avec raison une chose très substantielle : *Sero demum animadverti quod vanam gloriolam captans, perdidi quietem meam, rem prorsus substantialem*. Il avait un grand respect pour la Divinité; les seules causes finales lui paraissaient un argument suffisant pour anéantir l'athéisme. Il était loin de croire que son attraction et ses calculs pussent expliquer l'état du ciel sans recourir en dernier lieu à la volonté directe et l'action immédiate de Dieu. « Les dix planètes principalement, dit-il, décrivent autour » du soleil des cercles, dont il » est le centre, et sur un plan à » peu près semblable. Tous ces » mouvements réguliers ne viennent d'aucune cause mécanique, puisque les comètes suivent un plan différent. Ce système magnifique du soleil, » des planètes et des comètes n'a » pu être enfanté que par la volonté et le pouvoir d'une intelligence toute-puissante.» *Phil. nat. princ. math.*, p. 482, Cam-

bridge, 1713. Il était en cela parfaitement d'accord avec Leibnitz, qui dit dans sa *Théodicée*, nº 345 : « Les physiciens ont » beau expliquer, et les géomè» tres faire des calculs, il faut » reconnaître quantité de choses » qui ne sont rien moins qu'un » résultat de physique ou de » géométrie. » Quoique Newton parût attaché à l'Eglise anglicane, il avait embrasé la doctrine de Socin. On croit que l'habitude de calculer l'avait entraîné dans cette erreur plus que tout autre motif : trois qui n'en font qu'un, lui paraissait un argument arithmétique parfaitement insoluble. Cependant, par une inconséquence moins conciliable avec la logique qu'avec l'algèbre, il était fermement persuadé de la révélation. Une preuve de cette persuasion, c'est qu'il a commenté l'*Apocalypse*. Il y trouve clairement que le pape est l'Antechrist, et les autres chimères que les protestants y ont découvertes contre l'Église romaine. Apparemment il a voulu par ses rêveries, dit un homme d'esprit, *consoler la race humaine de la supériorité qu'il avait sur elle*, ou prouver qu'il ne l'avait pas au point que l'on croyait. On a de lui, outre ses *Principes* et son *Optique* : 1º un *Abrégé de chronologie*, traduit en français par Granet, 1728, in-4º, où il y a des sentiments et un système très différents des autres chronologistes. Fréret attaqua ce système, et Newton lui répondit avec vivacité, en 1726. Le P. Souciet, jésuite, s'éleva aussi contre la *Chronologie* de Newton dans plusieurs *Dissertations*. On a reproché en Angleterre aux deux savants français, de n'avoir pas trop bien entendu la partie astronomique de ce système, mais on convient aujourd'hui que leurs critiques sont justes ; l'enthousiasme national, qui se communiqua, même aux savants étrangers, ne permit point alors d'apprécier les choses avec justesse. 2º Une *Arithmétique universelle*, en latin, Amsterdam, 1761, 2 vol. in-4º, avec des *Commentaires* de Castillon ; 3º *Analysis per quantitatum series, fluxiones et differentias*, 1716, in-4º. traduite en français par M. de Buffon, Paris, 1740, in-4º ; 4º plusieurs *Lettres* dans le *Commercium epistolicum*. Newton a certainement rendu de grands services à la physique en l'unissant à la géométrie ; mais il faut convenir qu'il a poussé cette alliance si loin, qu'elle a paru dégénérer en abus, et que la science de la nature n'est presque devenue qu'une combinaison aride de mesures et de nombres. Dans cet état décharné et squeletteux, la physique n'a présenté à la jeunesse qu'un aspect rebutant. L'influence d'une étude purement algébrique sur les belles-lettres, n'a point été favorable à leur progrès ; en réprimant l'essor de l'imagination, elle a diminué les ressources du génie ; des efforts pénibles et calculés ont remplacé cet enthousiasme qui produit les beautés naturelles et touchantes. Quant au fond même des systèmes auxquels le philosophe anglais a fait servir une si profonde géométrie ; il y a eu un temps où il n'était pas permis de les révoquer en doute. Les académies et les colléges en avaient fait une espèce de dogme, qu'on ne pouvait contredire sans note d'hérésie. Le temps a apporté quelque

adoucissement à cette rigueur. En 1772, on vit paraître des *Observations* (réimprimées à Paris en 1778 et à Liége en 1788) où l'on osait examiner les titres du règne exlusif qu'exerçait la nouvelle physique; on y démontrait que le faux pouvait être calculé comme le vrai ; et dès lors la grande base de l'édifice newtonien se trouva ébranlée. On réfléchit surtout sur l'inconséquence que présente la théorie de l'ellipse, suivant laquelle les planètes s'éloignent derechef du soleil, au moment même que l'attraction les a réduites au point de devoir s'engloutir dans cet astre. Le chevalier de Forbin (*Eléments des forces centrales*) a fait depuis sur cet article des observations victorieuses, auxquelles l'académie des sciences n'a trouvé à opposer rien dè raisonnable, puisqu'elle a cru ne pouvoir y répondre que par voie d'autorité, par une espècè d'*autos ephé*, ce grand argument des péripatéticiens, que le philosophe anglais a eu pendant quelque temps la gloire de voir ressusciter en sa faveur. Les disciples de Newton ont changé, modifié, expliqué ses systèmes de cent façons diverses; selon qu'ils ont cru apercevoir plus de facilité à satisfaire aux difficultés, ils ont abandonné plusieurs de ses assertions, pour mieux défendre les autres : de manière que le maître aurait aujourd'hui bien de la peine à reconnaître son ouvrage. Cependant, si nous en croyons un savant moderne, qui a imaginé lui-même des systèmes brillants et spécieux (le baron de Marivetz), toutes ces précautions n'empêcheront pas que la théorie de l'attraction ne soit un jour, et peut-être bientôt, reléguée avec celle des antipéristases et autres qualités occultes : toute l'autorité des savants qui la défendent encore et qui s'efforcent de la maintenir dans la prérogative d'une vérité reconnue et démontrée, ne la sauvera pas du danger qui la menace. « Nous n'écrirons point » ici, dit-il dans sa *Lettre à* » *M. Bailly*, la liste très nom» breuse de savants qui n'ont » pas plié le genou devant l'idole » appelée *attraction*, qui n'ont » pas reposé leurs pensées sur ce » nuage léger. Les autorités doi» vent céder à la raison. Cela » est fâcheux, peut-être, pour » ceux qui se sont emparés de » l'autorité; pour se consoler, » Monsieur, qu'ils regardent der» rière eux, qu'ils considèrent » le sort de leurs prédécesseurs; » ils subissent la loi générale et » invariable. Dans l'empire des » sciences, le sceptre du despo» tisme, toujours usurpé, a tou» jours passé de main en main à » titre également illégitime. Ce » sort est réservé aux ligues usur» patrices, comme aux particu» liers usurpateurs. C'est sur des » exemples si multipliés que s'é» tablit l'espérance de ceux qui » entrent dans la carrière avec » de nouvelles idées. Telle est la » source des consolations qui » soutiennent leur courage au » milieu des contrariétés qui les » attendent. L'empire des idées » dominantes dans un temps se » détruit, d'autres s'en forment » un nouveau, péniblement, » lentement à la vérité. L'opi» nion reçue combat long-temps; » mais on voit ses efforts s'affai» blir progressivement : on pré» sage, on calcule l'époque de » sa défaite, on prévoit l'instant » où sa puissance s'évanouira.

» Sa chute, amenée par les dé-
» veloppements successifs de
» l'intelligence, est souvent bien
» moins l'effet d'une impulsion
» puissante que celui d'une lente
» dégradation. A défaut de la
» foudre du génie, qui pouvait
» la terrasser en un instant, la
» lime sourde des méditations,
» les secousses réitérées que lui
» donnent des observations sui-
» vies et multipliées, l'ébran-
» lent : elle tombe enfin, sans
» que personne puisse s'honorer
» de sa chute. Alors ce vaste édi-
» fice couvre de ses débris le
» terrain qu'il avait comprimé.
» Ceux dont ce terrain devient
» le domaine, sont occupés long-
» temps encore du soin d'enle-
» ver ces décombres, qui retar-
» dent la construction d'un nou-
» vel édifice, tandis que d'autres
» architectes méditent déjà d'en
» établir un nouveau sur ses rui-
» nes. » [Nous terminerons cet article en ajoutant quelques nouveaux faits sur cet homme justement célèbre. Dès la plus tendre enfance, il s'était fait remarquer par son goût pour les inventions physiques et mécaniques. S'étant muni d'ustensiles d'une dimension proportionnée à son âge, il fabriqua de petites machines de diverses espèces, et même des horloges qui marchaient par l'écoulement de l'eau et un moulin à vent d'une invention toute nouvelle. Il apprit le dessin lui-même. On montre encore aujourd'hui à Wolstrop, un petit cadran solaire, qu'il construisit sur la muraille de la maison qu'il habitait. Les premiers ouvrages qu'il parcourut, dans sa première jeunesse, furent Euclide, la *Logique* de Saunderson et l'*Optique* de Klepper. On raconte qu'étudiant un jour, assis sous un pommier, une pomme tomba devant lui ; cela le porta à réfléchir sur la nature du pouvoir qui *porte et précipite les corps vers le centre de la terre avec une force continuellement accélérée*, et il établit son système de l'*attraction*. Il donna à l'optique des idées plus claires et plus étendues, et les démontra d'abord dans l'université de Cambridge. Il fut l'inventeur du système des *fluxions*. Il était né le 25 décembre, la même année où Galilée était mort.]

† NEWTON (Thomas), savant évêque anglican, naquit à Litchfield, dans le comté de Stafford, en 1703. Après ses premières études, faites dans sa ville natale et à l'école de Westminster, il alla à Cambridge au collége de la Trinité, où il fut reçu agrégé. Ayant pris les ordres, il exerça le ministère dans différentes église de Londres jusqu'en 1745, qu'il prit le degré de docteur. En 1747 il se maria et épousa la fille du docteur Trebeck. Devenu chapelain du roi en 1756, il fut bientôt après pourvu d'une prébende à Westminster et de la sous- chantrerie d'Yorck. Enfin il fut nommé en 1761 à l'évêché de Bristol, auquel il réunit deux ans après le doyenné de Saint-Paul. Il mourut le 14 février 1782 dans son doyenné, âgé de 79 ans. On a de lui : 1° une *Edition* du Paradis perdu de Milton, avec des notes *variorum*, dont quelques-unes sont de lui, 1749 ; 2° *Dissertations sur les prophéties*, 2 vol. in-12. Il y renouvelle les diatribes de quelques protestants contre l'Église romaine. 3° *Mémoires* écrits par lui-même ; 4° *OEuvres mêlées*. On dit qu'il refusa la primatie d'Irlande, qui lui avait été offerte. C'était un

prélat exact et charitable. Quant à sa théologie, elle n'est orthodoxe, ni catholiquement, ni suivant la réformation anglicane. Il combat l'éternité des peines, et croit au rétablissement final de l'harmonie et du bonheur général. Ses *OEuvres complètes* ont été imprimées en trois volumes avec sa *Vie* écrite par lui-même.

† NEY (Michel), duc d'Elchingen, prince de la Moscowa, maréchal et pair de France, grand cordon de la Légion-d'Honneur, etc., naquit à Sarrelouis, département de la Moselle, le 10 janvier 1769. Il embrassa fort jeune l'état militaire, entra dans un régiment de hussards, et était sous-lieutenant à l'époque de la révolution. Il suivit l'exemple de la plupart des troupes, et se rangea du parti contraire à la cour. En 1794, il était capitaine, et obtint la protection de Kléber; celui-ci le fit nommer adjudant-général, chef d'escadron, le retint près de lui, et le chargea de plusieurs missions qu'il remplit avec succès. Ney avait de l'instruction, de l'intelligence et de la bravoure; aussi son avancement fut très-rapide. Nommé général de brigade en 1796, il contribua beaucoup à la victoire de Newied, et se distingua à Diernsdorf, où il fut fait prisonnier. Il fit la campagne de 1799, à l'armée du Rhin; après avoir été promu au grade de général de division, Ney continua à se signaler dans cette campagne. Il adhéra à la révolution du 18 brumaire, et en 1802 il fut envoyé comme ministre plénipotentiaire dans la Suisse, qu'il soumit, d'après les instructions qu'il avait reçues du gouvernement français. L'année suivante, il quitta ce pays pour aller commander le camp de Montreuil, et bientôt après il fut nommé maréchal d'empire, et obtint le grand cordon de la Légion-d'Honneur. Les hostilités contre l'Autriche ayant recommencé en 1805, il passa le Rhin à la tête d'un corps d'armée, et eut une grande part à la victoire d'Elchingen, dont il porta le nom, avec le titre de duc; victoire qui contribua aux succès de cette campagne. Ses manœuvres savantes amenèrent la capitulation d'Ulm; il entra dans le Tyrol, s'en empara, et se porta sur la Carinthie; la paix de Presbourg mit fin à cette campagne. Dans celle de Prusse, en 1806, il montra la même intrépidité, et les mêmes talents à Iéna, près de Magdebourg, qu'il força de capituler, ainsi qu'à Eylau, à Friedland, dont il se rendit maître. Il passa en Espagne en 1809, et dans cette guerre injuste et funeste à Napoléon, Ney donna de nouvelles preuves de courage et d'habilité. Cependant, ce fut à cette époque que Buonaparte conçut quelques soupçons sur la fidélité de ce général, qui fut rappelé en France, où on le regarda comme disgracié. Il fut néanmoins employé dans la campagne de Russie, où il développa tous ses talents militaires, et surtout à la bataille de la Moscowa, où son chef lui donna le nom de *brave des braves*, et le titre de prince. Dans les désastres qu'eut à essuyer, dans sa retraite, l'armée francaise, il contribua à en sauver les restes, avec l'arrière-garde qu'il commandait, en soutenant les combats que lui livrait l'ennemi, et en surmontant les obstacles qu'il rencontra pendant une route longue et pénible. Arrivé à Hanau, il y organisa en peu de temps cette même armée

qui, après les malheurs les plus inouïs, remporta les victoires de Lutzen, et de Bautzen. Il ne démentit pas sa valeur ni son intelligence ordinaires, le 26 et le 27 août, devant Dresde; mais le 6 septembre suivant il fut battu par Bülow, qui l'obligea de se retirer sur Torgau. Il marcha cependant quelques jours après sur Dessau, én chassa les Suédois, se distingua à Leipsick, et facilita la retraite de l'armée sur Lindenau et Hanau. Ayant repassé le Rhin, il disputa pied à pied le terrain, contre une armée innombrable que l'Europe entière envoyait pour arrêter l'ambition de Buonaparte. Ney se couvrit encore de gloire à Brienne, à Montmirail, à Craonne et à Châlons-sur-Marne. Mais le sort de la France était décidé. Les troupes des alliés étaient entrées dans Paris: le 11 avril 1814, la déchéance de Buonaparte fut prononcée, et Ney lui-même, voyant sa répugnance à souscrire au vœu du conseil et de l'Europe, le força pour ainsi dire, à abdiquer le trône, et se rangea aussitôt du parti des Bourbons. Il reçut de Louis XVIII l'accueil le plus flatteur. Ce monarque le combla de bienfaits, et devait au moins compter sur sa reconnaissance. Ney, après avoir été nommé commandant en chef du corps royal des cuirassiers, dragons, chasseurs, et chevau-légers lanciers, obtint le 2 juin le titre et la dignité de pair de France avec la croix de Saint-Louis. On avait toutes les raisons de le croire dévoué à la cause d'un roi qui l'honorait de sa bienveillance, et dont le règne paisible lui aurait fait jouir du fruit de ses travaux, tandis que son ambition avait tout lieu d'être satisfaite. Mais la rentrée de Buonaparte en France vint mettre sa fidélité à une épreuve où l'honnête homme ne succombe jamais. Quand on eut appris le débarquement de Napoléon, en mars 1815, il se présenta à Louis XVIII, et promit d'amener le fugitif de l'île d'Elbe *enfermé dans une cage de fer*. Il partit en effet à sa rencontre avec un nombre considérable de troupes, mais ce ne fut que pour les suborner et les ranger sous les drapeaux de celui qu'il avait promis de poursuivre. Après cette noire perfidie, il eut encore l'audace de paraître devant le roi, dont l'accueil devait être un reproche pour son ingratitude et sa trahison. Il aurait mérité sur-le-champ une punition exemplaire; mais la justice du monarque voulut encore temporiser. Ney retourna aussitôt auprès de Buonaparte, qui entra à Paris le 20 mars. Ney sembla de nouveau s'attacher sincèrement aux intérêts de son ancien maître; mais il donna encore des soupçons sur sa fidélité. On crut même qu'il était intimement lié avec ce reste de républicains qui persistaient à rêver une *liberté* chimérique. Aussi, soit à Fleurus, où il commandait l'aile gauche de l'armée, soit à Waterloo, sa conduite parut très équivoque, et il ne fit rien de rémarquable; ce qui dut nécessairement étonner, d'après la réputation que ses exploits lui avaient acquise, dans un moment où sa bravoure et ses talents étaient plus que jamais nécessaires à celui pour lequel il avait trahi ses serments. Après les événements de cette journée, Ney fut un des premiers qui vinrent à Paris, et ne parut point songer un instant à rallier une armée qui se dé-

bandait faute d'ordre et de chefs. Cela raffermit plusieurs personnes dans la croyance que Ney était dans le secret des intrigues d'une faction qui avait jadis abusé cruellement d'une autorité qu'elle n'avait pas su maintenir; faction qui voulait, et la ruine des Bourbons, et celle de Buonaparte et de son fils. Le 22 juin, Ney attaqua sans aucuns ménagement, dans la chambre des pairs, le rapport de Davoust, ministre de la guerre, qui, entre autre choses, annonçait l'arrivée de soixante mille hommes sous les murs de Guise, et déclarait hautement *que tout était perdu sans ressource.* Mais la faction à laquelle on le disait dévoué, et lui-même, furent trompés dans leur vain et absurde espoir. Buonaparte fut contraint de fuir, et tomba au pouvoir des Anglais. Louis XVIII remonta alors sur son trône, et, dans un seul acte de justice, punit la double perfidie de Ney. Compris dans l'ordonnance du 24 juillet, il parvint d'abord à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui; mais, arrêté en octobre, il fut traduit le 9 du mois suivant devant un conseil de guerre, qui déclara son incompétence pour le juger, et il fut renvoyé à la chambre des pairs. On assure que pendant ce temps, sa femme avait mis en usage tous les moyens pour faciliter son évasion. Tout était prêt pour l'effectuer; à l'aide de plusieurs cordes, il devait franchir une fenêtre de la chambre qu'il avait pour prison à l'Abbaye. Des amis officieux l'attendaient dans la rue, et une voiture était préparée pour le sortir des barrières; mais, au moment de l'exécution, la fille du geôlier s'aperçut de tous les préparatifs et donna l'alarme. Ney fut gardé plus étroitement, et condamné à mort le 6 décembre par la chambre des pairs. Il entendit son arrêt avec une espèce d'impassibilité. Un prêtre l'accompagna dans ses derniers moments. On remarqua que Ney avait pour lui toute sorte d'égards, et causait avec lui avec expansion et confiance. Arrivé à l'extrémité sud du jardin du Luxembourg, il le remercia de ses bons offices, sans jamais perdre de sa sérénité. Il fut fusillé le 7 décembre 1815, à 9 heures du matin. Intrépide guerrier, excellent général, la grave erreur d'en seul instant ternit plus de vingt années de gloire. Il mourut âgé de 46 ans.

NEYRA (Alvarez Mendana de), célèbre navigateur espagnol, et après Magellan, celui auquel on doit le plus de découvertes dans la mer du Sud ou l'Océan pacifique. Il naquit en 1541, et fit le premier de ses voyages en 1568, et le dernier en 1595; il fut tué dans une des îles Salomon, sur la position desquelles l'on n'est point aujourd'hui d'accord. ( *Voyez* Isabelle, dans notre *Dictionnaire géographique.*) Les navigateurs modernes, pour donner plus d'importance à leurs voyages, ont pris à tâche de donner d'autres noms aux îles et aux côtes découvertes par Mendana, et les marins portugais et espagnols. Cet égoïsme a très fort desservi la géographie, et a mis bien de la confusion dans les notions de l'hydrogée. M. Dutens, dans un très savant traité, a fait l'énumération des *Découvertes des anciens attribuées aux modernes;* la géographie peut fournir un long article à cet ouvrage. [ Mendana

était neveu de don Pedro de Castro, gouverneur de Lima, qui l'appela auprès de lui, et lui fournit les secours nécessaires pour entreprendre sa première navigation. Outre l'île *Isabelle*, aussi grande que l'Espagne, il découvrit celles de Guadalcanal, de Saint-Christophe. Les habitants de l'île Isabelle semblaient appartenir à plusieurs races, les uns bronzés, les autres blancs, et les autres noirs; tous belliqueux, ils firent subir des pertes aux Espagnols, auxquels ils avaient refusé des vivres.]

NICAISE (Saint), évêque de Reims, au v$^e$ siècle, martyrisé par les Vandales. — Il ne faut pas le confondre avec saint NICAISE, martyr du Vexin, que l'on compte pour le 1$^{er}$ archevêque de Rouen, au milieu du III$^e$ siècle.

NICAISE (Claude), antiquaire de Dijon, où son frère était procureur-général de la chambre des comptes; il naquit en 1623, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra tout entier à l'étude et à la recherche des monuments antiques. Cette étude lui fit prendre la résolution d'aller à Rome, et dans ce dessein il se défit d'un canonicat qu'il avait à la Sainte-Chapelle de Dijon. Il demeura plusieurs années dans la patrie des arts, jouissant de l'estime et de l'amitié d'un grand nombre de savants et de personnes distinguées. De retour en France, il cultiva les lettres jusqu'à sa mort, arrivée au village de Velley en 1701, à 78 ans. On a de lui quelques écrits sur des matières d'érudition, entre autres : l'*Explication d'un ancien monument trouvé en Guienne*, Paris, in-4°; et un *Discours sur les sirènes*, Paris, 1691, in-4°. Il y prétend qu'elles étaient des oiseaux, et non pas des poissons, ou des monstres marins; opinion qui paraît assez plausible, quoiqu'il soit d'ailleurs certain qu'il y a des poissons anthropomorphes, c'est-à-dire qui ressemblent en quelques points à la partie corporelle de l'homme, mais auxquels on ne peut guère s'aviser d'attribuer ce qu'on appelle *chant des sirènes* L'abbé Nicaise est principalement connu par les relations qu'il entretenait avec une partie des savants de l'Europe. Jamais on n'a tant écrit et tant reçu de lettres. Les cardinaux Barbarigo et Noris, le pape Clément XI avant son exaltation au pontificat, entretenaient avec lui une correspondance régulière. Ils aimaient en lui la pureté de ses mœurs, la douceur de son caractère généreux et obligeant, son zèle et sa constance dans l'amitié. La Monnoie lui fit cette épitaphe singulière :

Ci-gît l'illustre abbé Nicaise,
Qui la plume en main, dans sa chaise,
Mettait lui seul en mouvement
Toscan, Français, Belge, Allemand,
Non par discordes mutuelles,
Mais par lettres continuelles,
La plupart d'érudition
A gens de réputation.
De tous cotés à son adresse
Avis, journaux, venaient sans cesse,
Gazettes, livres frais éclos,
Soit en paquets, soit en ballots....
Fallait-il écrire au bureau
Sur un phénomène nouveau;
Annoncer l'heureuse trouvaille
D'un manuscrit, d'une médaille;
S'ériger en solliciteur
De louanges pour un auteur;
D'Arnault mort avertir la Trappe;
Féliciter un nouveau pape:
L'habile et fidèle écrivain
N'avait pas la goutte à la main.
C'était le facteur du Parnasse.
Or gît-il, et cette disgrâce,
Fait perdre aux Huets, aux Noris,
Aux Toinards, Cupens et Leibnits;
A Basnage le journaliste,
A Bayle le vocabuliste,
Aux commentateurs Grævius,
Kühnius, Périzonius,
Mainte curieuse riposte....
Mais nul ni perd tant que la poste.

NICANDRE (*Nicander*)

grammairien, poète et médecin grec, dans l'Ionie, vivait, selon la plus commune opinion vers l'an 140 avant J.-C. Il ne nous reste de lui que deux poèmes, intitulés : *Theriaca* et *Alexipharmaca*, grec et latin, dans le *Corpus poetarum græc.*, Genève, 1606 et 1614, 2 vol. in-fol., et séparément par Gorris, Paris, 1557, in-4°; et Florence, 1764, in-8°; traduits en francais par Grévin, Anvers, 1576, in-4°. Les anciens les citent souvent avec éloge, mais les modernes trouvent peu de choses à y recueillir.

NICANOR, général des armées du roi de Syrie, et grand ennemi des Juifs, vint d'abord en Judée par ordre de Lysias, régent du royaume pendant l'absence d'Antiochus, pour combattre les Juifs. Il invita avant le combat les marchands à venir acheter les esclaves qu'il allait faire; mais Judas Machabée l'ayant vaincu dans un premier combat, quoiqu'il n'eût que 7,000 hommes, Nicanor s'enfuit déguisé, et se retira à Babylone, fit rapport à Antiochus de sa défaite, et confessa la puissance du Dieu que les Juifs adoraient. A l'imitation de tous les dévastateurs sacriléges, qui adorent la main de Dieu au moment qu'elle les frappe, et ne changent rien pour cela dans la disposition de leurs cœurs, Nicanor recommença la guerre, et fut encore défait. Ce fut alors que, plein d'admiration et de respect pour Judas Machabée, il demanda une entrevue, et fit une trève avec lui. Alcime, Juif apostat, l'accusa faussement auprès du roi de s'entendre avec Judas Machabée pour le trahir. Le roi, ajoutant foi à ce rapport, écrivit à Nicanor, qu'il trouvait fort mauvais qu'il eût fait une trève avec Machabée, et lui ordonna de le faire prendre vif, et de l'envoyer pieds et mains liés à Antioche. Nicanor fut surpris et affligé de cet ordre; mais il n'employa pas moins l'artifice et la perfidie pour l'exécuter. Profitant de la sécurité que la trève inspirait au général des Juifs, il chercha l'occasion de se saisir de lui. Mais celui-ci se défiant de ses mauvais desseins, se retira avec quelques troupes, avec lesquelles il battit Nicanor, qui l'avait poursuivi. Ce général, désespéré de voir échapper sa proie, vint au temple, et, levant la main contre le saint lieu, il jura avec serment qu'il détruirait le temple jusqu'aux fondements, et qu'il en élèverait un en l'honneur de Bacchus, si on ne lui remettait Judas entre les mains. Ayant ensuite appris qu'il était sur les terres de Samarie, il résolut de l'attaquer avec toutes ses forces le jour du sabbat. Il marcha comme à une victoire assurée, au son des trompettes, contre Judas, qui, ne mettant sa confiance qu'en Dieu, lui livra bataille, le défit, et lui tua 35,000 hommes. Nicanor lui-même perdit la vie dans cette bataille, et son corps ayant été reconnu, Judas lui fit couper la tête et la main droite, qu'il fit porter à Jérusalem. Lui-même y étant arrivé, il rassembla dans le parvis du temple les prêtres et le peuple, et leur montra la tête de Nicanor, et cette main détestable qu'il avait levée insolemment contre la maison du Dieu tout puissant. Puis, ayant fait couper en petit morceaux la langue de cet impie, il la donna

à manger aux oiseaux. Sa main fut attachée vis-à-vis le temple, et sa tête exposée aux yeux de tout le monde, comme un signe visible du secours de Dieu, l'an 162 avant J.-C. « Exemple » terrible de la divine justice, » dit un historien, et d'autant » plus propre à réprimer le sa» crilége et le blasphème, que, » répété dans tous les siècles et » par toutes sortes d'impies, il » ne peut être regardé comme » une de ces punitions rares qui » frappent le crime dans des cir» constances extraordinaires. » *Voyez* SPELMAN.

NICANOR, natif de l'île de Chypre, fut un des sept diacres choisis par les apôtres. On dit qu'il prêcha dans son pays, et qu'il y fut martyrisé.

NICANOR. *Voy.* SÉLEUCUS et DÉMÉTRIUS.

NICÉARQUE, l'un des plus habiles peintres de l'antiquité. On admirait surtout : 1° une *Vénus au milieu des trois Grâces*; 2° un *Cupidon*; 3° un *Hercule vaincu par l'Amour*. Les auteurs anciens parlent de ces trois morceaux comme de trois chefs-d'œuvre; mais nous avons déjà observé que leur suffrage était dans ce genre d'une bien faible autorité. *Voyez* APELLES, PROTOGÈNE.

NICÉPHORE (Saint), martyr d'Antioche, sous l'empereur Valérien, vers l'an 260, était simple laïc. Une amitié aussi tendre que chrétienne l'avait lié avec le prêtre Saprice. Ils eurent le malheur de se brouiller, et la persécution s'étant allumée dans le temps de leur désunion. Saprice fut condamné à avoir la tête tranchée. Son ennemi fit tout ce qu'il put pour se réconcilier avec lui ; mais Saprice ne voulut point lui pardonner, et renonça à la religion chrétienne, qui ordonne un pardon sincère de toutes les injures. Nicéphore, plus sensible à cette honteuse apostasie qu'au ressentiment de Saprice, déclara qu'il était chrétien, et qu'il ne sacrifierait jamais aux idoles. Condamné à avoir la tête tranchée à la place de Saprice, il reçut la couronne du martyre, dont son ennemi irréconciliable s'était rendu indigne.

NICÉPHORE (Saint), patriarche de Constantinople, naquit vers l'an 750, et succéda à Taraise, en 806. Il défendit avec zèle le culte des saintes images, contre l'empereur Léon l'Arménien, qui l'exila en 815. Il se retira dans le monastère de Saint-Théodore, qu'il avait fondé, et il y mourut saintement en 828, à 70 ans. On a de lui : 1° *Chronologia tripartita*, traduite en latin par Anastase le bibliothécaire. C'est une chronologie depuis la création du monde jusqu'au temps où vivait le saint. On y a fait quelques additions dans les siècles postérieurs. Le P. Goar, dominicain, la publia à Paris en 1236, en mettant à la suite des notes de George Syncelle. On la trouve dans la Bibliothèque des pères, et dans l'Histoire byzantine, Venise, 1729; 2° *Historiæ breviarium*, publié par le P. Petau, en 1616, in-8°, et traduit par le président Cousin. Cet abrégé historique, écrit d'une manière trop sèche et trop succincte, mais exacte ; s'étend depuis la mort de l'empereur Maurice jusqu'à Léon IV; il a été réimprimé au Louvre en 1648, in-fol., et fait partie de la Byzantine ; 3° la *Sticomé-*

*trie*, c'est-à-dire l'énumération des livres sacrés; elle est ordinairement jointe à la *Chronologie*. On ne peut contester cet ouvrage à Nicéphore. (*Voyez* D. Cellier, tome 18, page 475.) 4° Les *Antirrhétiqués*, ou écrits contre les iconoclastes, dont quelques-uns se trouvent dans la Bibliothèque des pères. La présence réelle y est établie de la manière la plus claire et la plus précise. (*Voyez* Léon Allatius, *De consens. Eccles. occid. et orient.*, lib. 3, cap. 13, p. 1225.) 5° *Dix-sept canons*, insérés dans la Collection de conciles, etc. D. Anselme Banduri avait formé le projet de donner une édition de tous les ouvrages de saint Néciphore, la mort l'en a empêché. Le *Prospectus* qu'il en avait publié en 1705 a été inséré tout entier dans la Bibliothèque grecque de Fabricius, tome 6, page 640. Ces ouvrages sont des monuments de la saine critique et de l'érudition de Nicéphore, qui était aussi bien grand écrivain que judicieux. — Il ne faut pas le confondre avec Nicéphore Calixte dont nous avons une *Histoire ecclésiastique*, en grec, qui va jusqu'en 610, Paris, 1630, 2 vol. in-fol. Celui-ci vivait au xiv<sup>e</sup> siècle. Il rapporte beaucoup de faits qui ressemblent extrêmement à des fables.

NICÉPHORE, fils d'Artabasde et d'Anne, sœur de Constantin Copronyme, reçut le titre d'empereur, lorsque le sénat et le peuple de Constantinople l'eurent donné à son père en 742. Constantin Copronyme vint les attaquer, les vainquit et leur fit crever les yeux. Nicéphore avait beaucoup de mérite, et s'était signalé par son courage. — Il ne faut pas le confondre avec Nicéphore, 2<sup>e</sup> fils de Constantin Copronyme, honoré du titre de César par son père en 769. Constantin VI, son neveu, jaloux du crédit que ses talents et ses vertus lui donnaient à Constantinople, lui fit crever les yeux en 792; et comme s'il eût été encore à craindre dans cet état, l'impératrice Irène le fit mourir 5 ans après à Athènes, où il avait été exilé.

NICÉPHORE I<sup>er</sup>, empereur d'Orient, surnommé *Logothète*, auparavant intendant des finances et chancelier de l'empire, s'empara du trône en 802 sur l'impératrice Irène sa bienfaitrice, qu'il relégua dans l'île de Métélin; il favorisa les iconoclastes et fit paraître beaucoup de haine contre l'Eglise romaine. Il envoya des ambassadeurs à Charlemagne, et fit un traité avec ce prince pour régler les bornes de leurs empires. Un de ses premiers soins fut d'établir une chambre de justice contre ceux qui avaient pillé le peuple; mais au lieu de rendre aux pauvres le bien qu'on leur avait enlevé, il se l'appropria. Pour s'affermir sur le trône et perpétuer le sceptre dans sa famille, il déclara Auguste son fils Staurace, l'an 802. Une telle précaution, loin d'arrêter les révoltes, ne fit qu'exciter les mécontents. Plusieurs périrent dans l'exil par le poison ou par le dernier supplice. Ces cruautés allumèrent la haine générale. Les troupes d'Asie proclamèrent empereur Bardane, surnommé *le Turc*, patrice et général d'Orient. Le nouvel empereur, désespérant faire entrer Constantinople dans sa révolte, propose à Nicéphore de se dépouiller de la

pourpre impériale, s'il veut lui accorder son pardon. L'empereur, prenant le masque de la clémence, accepte cette proposition et se contente de l'enfermer dans un monastère; mais quelque temps après il lui fait crever les yeux et poursuit ses complices. Des affaires importantes interrompirent ces exécutions. Les Sarrasins, commandés par le fameux Kalife Aaroun al Raschild, ravagent la Cappadoce, prennent Tyane; Nicéphore marche contre eux, est battu, et en obtient la paix en 804, moyennant un tribut annuel de trente-trois mille pièces d'or. Libre du fléau de la guerre, il désola ses peuples pendant la paix. On établit un impôt sur toutes les denrées et sur tous les chefs de famille. Le droit de feu fut taxé, et peu s'en fallut que ses sujets ne payassent l'air qu'ils respiraient. Un assassin déguisé en moine se glissa dans le palais, pour délivrer la terre de ce fléau; mais il fut découvert, et condamné à une prison perpétuelle. Cependant les Bulgares ravageaient la Thrace. Nicéphore prend les armes, et met tout à feu et à sang dans la Bulgarie. Crumne, roi de ces peuples, ferme les passages qui pouvaient lui servir de retraite, le poursuit, taille son armée en pièces, et le tue le 25 juillet 811. Il poussa la vengeance jusqu'à faire, à la manière des Scythes, une coupe de son crâne, pour s'en servir dans les festins solennels. Il n'y a point de termes qui expriment l'horreur que le nom de Nicéphore présente à l'esprit. « Fier, avare, vindicatif à l'excès, il ne craignit plus rien, dit l'abbé Guyon, quand il crut avoir acquis le droit de tout oser. On ne sait ce qu'il aimait davantage, ou l'or, ou le sang des peuples. » Esclave de ses penchants, il ne connut ni l'humanité ni la religion, et fut un monstre sous le dais. Comme il partait de Constantinople pour marcher contre les Bulgares, Nicétas, qui l'accompagnait, et qui était l'un des seigneurs qui lui étaient les plus fidèles, lui dit : *Seigneur, tout le monde crie contre nous; s'il nous arrive un accident, que n'avons-nous pas à craindre?* Le furieux répondit : *Dieu m'a endurci le cœur, comme à Pharaon : n'attends rien de bon de Nicéphore.* [Il venait de battre les Bulgares, auxquels il refusait la paix, lorsqu'il fut assassiné dans sa tente le 28 juillet de l'an 803. Les soldats exclurent son fils Staurace du trône, et élurent Michel, grand-maître du palais.]

NICÉPHORE II, (Phocas,) né en 912, d'une des plus anciennes familles de Constantinople, se signala, dès sa plus tendre jeunesse, par ses exploits. Craint des ennemis, aimé des soldats, et respecté des peuples, il fut élevé à l'empire par ses troupes; et l'impératrice Théophanon, veuve de Romain le Jeune, lui donna sa main en 963. Il forma le projet de réunir tous les membres épars de l'empire romain. Il attaqua les Sarrasins, qui étaient le premier obstacle à ses projets; il prit sur eux plusieurs places, et les chassa de la Cilicie, d'Antioche et d'une partie de l'Asie. Son zèle pour la discipline contribua beaucoup à ses conquêtes; il retenait le soldat dans le devoir, moins par le châtiment que par son exemple : évitant les femmes, sup-

portant les rigueurs des saisons, et couchant sur la dure. Si Nicéphore fut la terreur des ennemis, il fut le fléau des citoyens. Il augmenta les impôts, confisqua les biens des particuliers, altéra les monnaies, et fit passer dans les camps les richesses de l'état. Ses sujets, las d'avoir un tyran à leur tête, et sa femme, non moins lasse d'avoir pour époux l'homme le plus laid et le plus cruel de l'empire, conspirent contre lui. Jean Zimiscès est introduit dans une corbeille, avec cinq autres conjurés, dans la chambre de l'empereur pendant qu'il dormait. Ce prince est éveillé au bruit des poignards et mis à mort en 969, après avoir régné 6 ans et quelques mois. [Il avait dû en grande partie, le trône au patriarche et au clergé de Constantinople, qu'il avait trompés par une fausse dévotion. Devenu empereur, il jeta le masque, et l'Eglise elle-même eut à souffrir de ses vexations.]

NICÉPHORE III, Botoniate, passait, on ne sait trop à quel titre, pour être un des descendants des Fabius de l'ancienne Rome. Il montra quelques talents militaires, et obtint des succès avant de monter sur le trône; mais dès qu'il y fut élevé, en 1077, par l'armée qu'il commandait en Orient, on ne vit plus en lui qu'un vieillard faible et imprudent. Nicéphore Bryenne, nommé empereur en Occident par ses troupes, ayant refusé de reconnaître Nicéphore Botaniate, celui-ci envoya contre son rival Alexis Comnène, qui le fit prisonnier. Botoniate eut la cruauté de lui faire crever les yeux. Un autre rebelle, vaincu par Alexis, essuya le même traitement. Une 3e conjuration se forma en Asie; Nicéphore envoya de nouveau Alexis pour la dissiper; mais les soldats de celui-ci, l'ayant proclamé empereur en 1081, il ôta le sceptre à Botoniate, et le relégua dans un couvent, où il mourut peu de temps après. Nicéphore, qui avait aimé passionnément la pourpre, la quitta avec indifférence. [Ses victoires en Asie lui avaient fait de nombreux partisans dans Constantinople : ceux-ci, à son approche, reléguèrent Michel Ducas dans un cloître. Phocas eut l'audace d'épouser Marie, femme de Michel, encore vivant, après avoir répudié sa première femme, Verdina.]

NICÉPHORE Cartophylax, c'est-à-dire *garde des archives*, auteur grec, florissait au commencement du IXe siècle. Il nous reste de lui quelques ouvrages dans la Bibliothèque des pères, et dans le Recueil du droit grec romain.

NICÉPHORE Blemmidas, savant abbé grec du Mont-Athos, refusa le patriarcat de Constantinople en 1255, et fut favorable aux Latins. On a de lui deux *Traités de la procession du Saint-Esprit*, imprimés avec d'autres théologiens grecs, à Rome, 1652 et 1659, 2 vol. in 4°.

NICÉPHORE Grégoras, bibliothécaire de l'Eglise de Constantinople au XIVe siècle, eut beaucoup de part aux affaires de son temps. On a de lui une *Histoire des empereurs grecs*, farcie d'inexactitudes et écrite d'un style barbare, depuis 1204 jusqu'en 1341. La meilleure édition de cet ouvrage est celle du Louvre, en grec et en latin, en 2 vol. in-fol. 1702.

NICEPHORE. *Voy.* BRYENNE.

NICÉRON (Jean-François), religieux minime, natif de Paris, et mort à Aix en 1646, à 33 ans, s'appliqua à l'optique et fut ami du célèbre Descartes. Ce jeune auteur donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il fut moissonné à la fleur de son âge. Au milieu des occupations et des voyages qui devaient le distraire, il sut ménager les moindres moments pour les consacrer à l'étude. On a de lui, 1° l'*Interprétation des chiffres, ou Règle pour bien entendre et expliquer solidement toutes sortes de chiffres simples*, tirée de l'italien d'Antonio-Maria Cospi, in-8°, 1641; 2° *La Perspective curieuse, ou magie artificielle des effets merveilleux de l'optique*, avec la *Catoptrique* du P. Mersenne, Paris, 1652, in-fol.; 3° *Thaumaturgus opticus*, in-fol., 1646. L'ouvrage précédent n'est qu'un essai, qui est beaucoup développé dans celui-ci.

NICÉRON (Jean-Pierre), parent du précédent, né à Paris comme lui, en 1685, entra dans la congrégation des clercs réguliers de Saint-Paul, connus sous le nom de *Barnabites*. Après avoir professé les humanités, la philosophie et la théologie dans son ordre, il se consacra à la chaire, à la direction et au cabinet. Les langues vivantes et les langues mortes lui devinrent familières. Il s'adonna surtout avec succès à la bibliographie et à l'histoire littéraire. Il mourut à Paris en 1738, à 53 ans. Les gens de lettres le regrettèrent autant pour ses connaissances que pour son caractère doux et obligeant. Ses ouvrages sont: 1° *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres dans la république des lettres*, avec un *Catalogue raisonné de leurs ouvrages*, Paris, in-12. Le 1er volume de cette compilation parut en 1727. Les autres ont été donnés successivement jusqu'au 39e, qui a paru en 1738. Le 40e parut en 1739. On a donné depuis trois autres volumes, dans lesquels il y a plusieurs articles qui ne sont point du P. Nicéron. Quoique son style soit négligé, et qu'il ne démêle pas avec beaucoup de finesse les caractères de ses différents personnages, ses recherches sont en général utiles et souvent curieuses. L'auteur ne promet dans son titre que les vies des *Hommes illustres;* mais il y a fait entrer une foule d'auteurs, dont plusieurs ne sont que médiocres ou méprisables. On lui reproche d'avoir quelquefois critiqué outre mesure des écrivains catholiques, d'avoir trop exalté quelques ennemis de l'Église romaine, comme on le peut voir entre autres à l'article Jean Sleidan; et d'avoir loué sans réserve des écrivains ennemis de toute religion, tels que Bayle, etc. On peut croire que cela vient en partie de la docilité avec laquelle il a copié les journalistes et bibliographes, sans connaître par lui-même les ouvrages et les auteurs dont il parlait. Son recueil forme 44 vol., parce que le 10e vol. a deux parties qui se relient séparément; 2° *Le grand Febrifuge, où l'on fait voir que l'eau commune est le meilleur remède pour les fièvres, et vraisemblablement pour la peste;* traduit de l'anglais de Jean Hanckock, in-12. Ce livre eut beaucoup de cours. La meilleure édition est celle de Paris, 1730, sous le titre de *Traité de l'eau commune*, en 2 vol. in-12.

3° La *Conversion de l'Angleterre au christianisme, comparée avec sa prétendue réformation*, traduite de l'anglais, in-8°; 4° *Traduction* des Réponses de Woadward au docteur Camérarius, sur la Géographie physique, ou Histoire naturelle de la terre, in-4°; 5° *Voyages de Jean Owington*, 1725. On trouve son *Eloge* par l'abbé Goujet, dans le tome 40° de ses Mémoires pour l'histoire des hommes illustres.

NICET (Flavius Nicetus), l'un des plus éloquents orateurs et jurisconsultes des Gaules, sortait d'une famille de sénateurs. A la cérémonie du consulat d'Astère, faite à Lyon en 449, il harangua le peuple, et l'enchanta par les agréments de son éloquence. Sidoine Appollinaire était lié avec cet homme illustre, et trouvait en lui un conseil dans les affaires les plus épineuses, et un encouragement dans le travail. Ses talents étaient relevés par les qualités du cœur, et surtout par une grande modestie. On ignore l'année de sa mort : il vivait encore en 477.

NICÉTAS (Saint), de Césarée, en Bithynie, souffrit beaucoup sous l'empire de Léon l'Arménien, qui persécuta en lui ses vertus, et son zèle pour la foi et pour le culte des saintes images. Il fut abbé des Acemètes, dans le monastère de Médicion sur le Mont-Olympe, du côté de la ville de Pruse en Bithynie, et mourut en 824.

NICÉTAS Serron, diacre de l'Eglise de Constantinople dans le XI<sup></sup>e siècle, puis évêque d'Héraclée, est connu par plusieurs ouvrages; on lui attribue : 1° une *Chaîne* des pères grecs sur le livre de Job, Londres, 1637, in-fol., en grec et en latin; 2° une autre sur les Psaumes; 3° une troisième sur le Cantique des Cantiques; 4° des *Commentaires* sur une partie des œuvres de saint Grégoire de Nazianze. Il recueillit dans ces différentes compilations les passages des plus savants écrivains de l'Eglise grecque.

NICÉTAS Achominate, historien grec, surnommé *Choniate*, parce qu'il était de Chone, ville de Phrygie, exerça des emplois considérables à la cour d'Andronic, d'Isaac Lange et de Murzuphle, empereurs de Constantinople. [ Il servit dans la guerre contre les Latins, mais il ne put les empêcher de soumettre Philippopolis. A la prise de cette ville par les Français, en 1204, il dut la vie à un marchand vénitien. Son palais fut incendié et il n'eut que le temps d'emporter un sac de hardes et fuir avec sa femme, qui mourut en chemin. ] Il se retira à Nicée, où il mourut en 1206. On a de lui : 1° une *Histoire* depuis 1118 jusqu'à 1205. C'est un une continuation de celle de Zonare; celle de Nicétas a été continuée par Acropolite et Nicéphore Grégoras. Cet ouvrage, traduit en latin par Jérôme Wolff, et en français par le président Cousin, est plus agréable dans ces copies que dans l'original. Le style de Nicétas est emphatique, obscur, embarrassé; mais il y a assez d'exactitude dans les faits. On le trouve dans le corps de l'Histoire bysantine, publié au Louvre, où on l'imprima en 1657, in-fol.; 2° *Trésor ou Traité de la foi orthodoxe*, en 27 livres. Pierre Morel a mis au jour les cinq premiers, Paris 1580.

NICÉTIUS (Saint), évêque de Trèves au VI<sup></sup>e siècle, s'acquit

l'estime de Thiéry, roi d'Austrasie, par sa piété, et par la sainte liberté avec laquelle il avait osé lui reprocher ses crimes. Il illustra son siége par la pratique des plus excellentes vertus, et surtout par un zèle vraiment pastoral, qu'il fit éclater dans plusieurs conciles, tenus dans les Gaules pour le maintien de la discipline. La sévérité dont il usa envers Théodebert, successeur de Thierry, opéra la conversion de ce roi, qui s'était abandonné à tous les excès de débauche et de cruauté. Il ne fut pas si heureux à l'égard de Clotaire qui succéda à Théodebert, et qui enchérit encore sur ses excès; Nicétius fut envoyé en exil, dont il ne revint qu'après la mort de ce prince incestueux. Il gouverna l'Eglise de Trèves jusqu'en 566. Saint Grégoire de Tours rapporte plusieurs miracles que le saint évêque opéra pendant sa vie, et assure qu'il s'en opérait un grand nombre sur son tombeau, qu'on voit encore dans l'Église de la célèbre abbaye de Saint-Maximin, près de Trèves.

NICHOLS (William), théologien anglais, né en 1664 à Donington, dans le comté de Buckingham, fit ses études à l'université d'Oxford. Agrégé ensuite au collége de Merton, il y fut reçu docteur en 1695, et peu de temps après obtint le rectorat de Selsey, dans le comté de Sussex. Il a publié divers ouvrages estimables, savoir : 1° *Entretiens avec un déiste*, in-8°, en 5 parties, 1703. Ils eurent plusieurs éditions; la 3e parut en 1723, avec des augmentations, 2 vol. in-8°; 2° *Defensio Ecclesiæ anglicanæ*, 1707, in-12. Il en parut une traduction en anglais. 3° *Commentaire sur le Book of common prayers* (livre des communes prières, ou Paroissien), in-8°, réimprimé en 1705; 4° *Essai pratique sur le mépris du monde*, 1694, in-8°, réimprimé en 1704; 5° *Traduction* de l'Introduction à la vie dévote de saint François de Sales, évêque et prince de Genève; 6° *Consolations pour les parents qui ont perdu leurs enfants*, 1701, in-8°; 7° *La religion du prince, où l'on démontre que les préceptes de l'Ecriture sont les meilleures maximes du gouvernement*, 1704, in-8°; 8° des *Discours*, des *Sermons*, des *Ouvrages polémiques*, ou destinés à l'instruction de la jeunesse. Nichols mourut vers 1712. C'était un homme instruit et vertueux.

NICIAS, capitaine athénien, s'éleva par son mérite aux premières places de sa patrie. Il se signala dans la guerre du Péloponèse, qu'il eut la gloire de terminer. La république ayant résolu d'armer contre la Sicile, il fut nommé général avec Eurimédon et Démosthènes. Ces trois généraux formèrent le siége de Syracuse, qui se défendit pendant plus de deux ans sans se rendre. La consternation se mit parmi les assiégeants. Résolus de lever le siége et de se retirer, ils hasardèrent en vain un combat sur mer, pour forcer les passages que l'ennemi tenait fermés. Ils sont obligés de se sauver par terre. L'armée, épuisée de fatigues, est accablée par les Syracusains. Démosthènes et Nicias se rendent avec le reste de leurs troupes, à condition qu'on leur laissera la vie, et qu'on ne pourra les retenir dans une prison perpétuelle. On le leur promet, et on les met à mort l'an 413 avant J. C.

NICKEL (Goswinus), né à Ju-

liers le 1er mai 1582, entra chez les jésuites en 1604, enseigna la philosophie à Cologne, et après avoir géré divers emplois, fut élu général de son ordre en 1652. Il fut en grande considération auprès du pape Alexandre VII, et eut la consolation de voir, par les efforts de ce pontife, la société rentrer dans les états de la république de Venise, dont elle avait été exilée sous le pontificat de Paul V. Il mourut, après une longue maladie, le 31 juillet, jour de saint Ignace, 1664.

NICOCLÈS, fils et successeur d'Evagoras, roi de Chypre et de Salamine, l'an 374 avant J.-C., était un prince magnifique et voluptueux. C'est à lui qu'Isocrate adresse ses deux discours intitulés *Nicoclès*.

NICODÈME, homme distingué parmi les Juifs par ses connaissances et sa dignité de sénateur, fut frappé de la doctrine et des miracles de J.-C. N'osant se déclarer publiquement, il alla le trouver de nuit, et lui dit : « Nous ne pouvons douter que » vous ne soyez l'envoyé de Dieu, » car personne ne peut faire les » prodiges que vous faites, si » Dieu n'est avec lui. » J.-C., voyant la sincérité de son cœur, l'instruisit par un discours sublime et touchant, où, pour anéantir l'orgueil du monde dans l'esprit du nouveau disciple, il lui parla de la régénération par le baptême, de la mort ignominieuse que devait subir le fils de Dieu pour le salut des hommes, de l'aveuglement et de l'obstination des enfants du siècle. Dès lors Nicodème s'attacha à lui, et devint un de ses plus zélés disciples, mais en secret. Il se déclara ouvertement, lorsqu'il vint avec Joseph d'Arimathie pour rendre les derniers devoirs à J.-C. crucifié. Ils embaumèrent son corps et l'enterrèrent. L'Ecriture ne nous apprend plus rien de Nicodème. La tradition ajoute qu'ayant reçu le baptême, avant ou après la passion de J.-C., il fut déposé par les Juifs, excommunié et chassé de sa dignité de sénateur de Jérusalem. Ils voulaient même, dit-on, le faire mourir; mais en considération de Gamaliel, son parent, ils se contentèrent de le charger de coups, et de piller son bien : alors il demeura jusqu'à sa mort chez Gamaliel, qui le fit enterrer auprès de saint Etienne. Leurs corps, au rapport de saint Augustin et de Photius, furent trouvés en 415, avec celui de Gamaliel. Il y a un Évangile sous le nom de Nicodème, plein d'erreurs et de faussetés, qui a été composé par les manichéens.

NICOLAI (Nicolas de), gentilhomme dauphinois, né en 1517, mort à Paris en 1583, géographe ordinaire de Charles IX, a publié en 1567 à Lyon, chez Rouille, ses *Navigations et pérégrinations*, in-fol., avec des figures gravées en cuivre sur ses propres dessins, comme il le dit lui-même dans la préface. C'est Guillaume qui les fit graver en bois, réduites en petit, dans les éditions françaises et italiennes qu'il donna de cet ouvrage à Anvers, 1577, in-4°.

NICOLAI (Philippe), luthérien emporté, né dans le landgraviat de Hesse en 1556, mort en 1604, n'est connu que par deux satires de la plus abjecte platitude contre le pontife romain, intitulées, l'une, *De duobus Anti Christis, Mahumete*

*et pontifice romano*, Marpurg, 1590, in-8°; l'autre, *De Anti-Christo romano, perditionis filio, conflictus*, Rostock, 1609, in-8°. L'exactitude avec laquelle les amis de l'honnêteté publique ont supprimé ces deux libelles, les a rendus rares, surtout le premier.

NICOLAI (Jean), dominicain, né à Mouza dans le diocèse de Verdun, en 1594, prit le bonnet de docteur de Sorbonne en 1632. Pendant vingt ans qu'il professa la théologie à Paris, il se distingua également par ses lumières et par ses vertus. Il mourut en 1673, à 78 ans, dans le couvent de Saint-Jacques, dont il avait été prieur. On a de lui : 1° une excellente *Edition* de la Somme de saint Thomas, avec des notes, et de tous les ouvrages de ce saint docteur, Lyon, 1660 et années suivantes, 19 vol. in-fol. Il avait passé une partie de sa vie à concilier les principes de ce père avec ceux des théologiens qui ne sont pas de son école. 2° Cinq *Dissertations* pleines d'érudition sur plusieurs points de la discipline ecclésiastique, in-12, contre Launoy, qui eut la brutalité de dire, en parlant de ce savant et respectable adversaire, qu'il craignait moins sa plume que son canif : *Fratris Nicolaï scalpellum longe magis quam calamum reformido*. 3° *Judicium seu censorium suffragium de propositione Antonii Arnaldi : defuit gratia Petro*, etc., in-4°. Le père Nicolaï publia aussi cet écrit en français sous le titre d'*Avis délibératif*; il y donne les motifs de son suffrage qu'il porta contre Arnauld en Sorbonne, et il y combat la doctrine de Jansénius. 4° *Ludovici Justi XIII triumphalia monumenta*. C'est un poème latin de Charles Beys, que Nicolaï traduisit en français. Cet ouvrage, semé d'emblèmes, de figures, et de vers latins et français, valut à l'auteur une pension de 600 livres. 5° Des *Thèses* sur la grâce; elles furent attaquées par Nicole, qui les publia sous ce titre : *Theses molinisticæ J. Nicolaï, thomisticis notis expunctæ*. On sent bien que ces notes ne sont point trop orthodoxes, et que le système de Jansénius n'y est pas étranger. C'est l'usage des écrivains de cette secte de traiter de molinistes ceux qui combattent leurs erreurs. (*V.* MOLINA.) — On trouve encore Philippe et Michel NICOLAÏ, professeurs de théologie, dont on a quelques ouvrages. Le premier mourut en 1608, le second en 1656, à Tubingen. *Item* un NICOLAÏ dont on a une mauvaise dissertation *sur les Templiers*. La magistrature française a eu plusieurs hommes illustres de ce nom.

† NICOLAI (Alphonse), célèbre jésuite italien, naquit à Lucques le 31 décembre 1706, et entra dans la société à Rome, le 15 février 1723. Il s'y engagea par les quatre vœux, le 15 août 1740. On peut le regarder comme un de ceux qui, dans les derniers temps, honorèrent le plus cet institut, par la beauté de son esprit, la variété de ses connaissances et son profond savoir. Personne n'avait étudié la littérature avec plus de fruit et de succès, ne connaissait mieux les délicatesses de la langue toscane, ne la parlait et ne l'écrivait avec plus d'élégance que le P. Nicolaï. Il était également versé dans les saintes lettres. Il fut chargé pendant plusieurs

années d'interpréter l'Ecriture sainte à Florence, et montra tant d'érudition dans cet emploi, que l'empereur François Ier lui conféra le titre honorable de son *théologien*. Il survécut à la suppression de son ordre. Accoutumé à la retraite et à la vie claustrale, il entra dans celui de Cîteaux, et y continua ses doctes occupations. Il mourut en 1784 dans un monastère de cet ordre, âgé de 78 ans. On a de lui : 1° *Memorie istoriche di san Biagio, vescovo e martire, protettore della republica di Ragusa*, Rome, 1752, in-5°; 2° *Panegiriche, Orazioni e Prose toscane*, Rome, 1753, in-4°, et Venise, 1757. On y trouve l'éloquence réunie à la grâce, et à l'élégance du style. 3° *Dissertazioni e lezioni di sacra Scrittura*. Ce sont les leçons qu'il donnait quand il professait l'Écriture sainte. Elles forment 13 vol. in-4°, Florence, depuis 1756 jusqu'en 1765; et Venise, 1766-1783. Les livres saints que l'auteur y examine, sont : la *Genèse*, l'*Exode*, *Daniel*, *Esther*, *Judith* et *Tobie*. Elles sont enrichies de notes puisées dans tous les genres d'érudition ancienne et moderne, sacrée ou profane, et aucune occasion n'y est négligée de combattre l'irréligion et l'incrédulité. 4° *Raggionamenti sopra la religione*, Gênes, 1769, 12 vol. in-8°, et Venise, 1771, ouvrage qu'on peut regarder comme un riche magasin de preuves en faveur de la religion, et duquel la plupart de ceux qui depuis ont fait son apologie, ont tiré celles dont ils se sont servis pour la défendre. 5° *Prose toscane, oratorie, scientifiche, storiche*, etc., Florence, 1772, 3 vol. in-4°, etc. On a aussi du P. Nicolaï des *Poésies latines*, imprimées avec celles du P. Carlo Rotti, jésuite florentin, Padoue, 1756; quelques-unes dans les *Arcadum carmina, pars altera*, Rome, 1767; d'autres enfin, avec les *Selecta PP. societatis Jesu carmina*, Gênes, 1747, Venise, 1751, Pavie, 1779. On trouve dans dans les *Novelle letterarie di Firenze*, année 1784, un *Éloge* de cet illustre religieux. — Il avait un frère aîné, Jean-Baptiste Nicolaï, aussi jésuite, homme versé dans les sciences ecclésiastiques. Il professa pendant près de quarante ans la théologie à Arezzo, et était examinateur du clergé pour le grand-duc de Toscane.

† NICOLAI (Christophe-Frédéric), libraire et savant distingué de l'Allemagne, naquit à Berlin le 18 mars 1743. Occupé dès sa première jeunesse à faire prospérer le commerce de librairie qu'exerçait son père, il ne dut presque qu'à ses bonnes dispositions, et à son application à l'étude les vastes connaissances qu'il acquit en peu d'années. Ayant perdu son père et son frère, il dirigea seul le vaste établissement dont il héritait, et n'abandonna pas pour cela les sciences et les lettres. A cette époque, il existait de grandes querelles littéraires entre l'école de Gotsched et les disciples de Breitinger et de Bodmer; tandis que les systèmes de Wolf, de Kant et autres *idéologues*, remplissaient l'Allemagne de disputes diverses, Nicolaï, de son côté, s'unissant à l'Israélite Mendelshon et au célèbre Lessing (*V.* ce nom); ils formèrent une espèce de triumvirat qui parvint à donner une sage direction à la littérature allemande, en publiant de concert la *Bibliothèque*

*des belles-lettres*. Cet ouvrage périodique commença en 1757, finit en 1760, et forma 24 vol. in-8°. Le succès prodigieux de ce livre donna bientôt naissance à un autre, celui écrit *sur la littérature moderne*, dont le but était le même que la *Bibliothèque*, et dans lequel Nicolaï eût pour collaborateurs, outre ceux que nous avons déjà nommés, Apt, Resewitz et Grillo. Ne pouvant supporter la pédanterie et le mauvais goût, il les attaquait partout où il les trouvait, avec une véhémence qui lui fit plusieurs ennemis. Comme il ne rendait pas toujours justice au mérite réel, pour peu qu'il y vît quelque chose à reprendre, il eut de fréquents démêlés avec Goëthe, Herder, Kant, Lavater, etc., qui, à leur tour, firent connaître au public plusieurs erreurs dans lesquelles était tombé le rigide critique de Berlin. Nicolaï devint membre de l'Académie royale de cette ville, de celles de Munich et de Pétersbourg, dont il avait entrepris le voyage en 1781. Il visita la Suisse et presque toute l'Allemagne, et les observations qu'il recueillit dans ces diverses parties de l'Europe, il les produisit ensuite dans un ouvrage aussi intéressant que bien écrit. En 1771, il fut attaqué d'une maladie nerveuse, qui le réduisit à un état de délire d'où il ne sortit que pour essuyer encore de nouveaux malheurs. L'année suivante, il perdit l'œil droit, mais il n'interrompit pas pour cela ses études ni ses occupations habituelles. Ce fut avec la plus vive douleur qu'il vit les désastres de sa patrie, occupée entièrement par les armées françaises. La perte de la bataille d'Iéna parut porter le dernier coup à sa santé déjà affaiblie, et il mourut le 8 janvier 1811, à l'âge de 89 ans. On a de lui : 1° *Lettres sur l'état actuel de la littérature*, 1753, in-8°. Dans ces lettres, il donnait tort à la fois au grammairien Gottched et au poète Bodmer, dont les querelles divisaient l'Allemagne. 2° *Lettres concernant la littérature moderne*, depuis 1761 jusqu'en 1766, 24 parties; 3° *Bibliothèque allemande universelle*, de 1765 à 1792, 109 vol. in-8°. Il montra dans cet ouvrage, qui embrassait toutes les sciences, des opinions peu orthodoxes, et, comme le dit un auteur, « sans attaquer de » front le christianisme, il l'y » minait sourdement. » 4° *Nouvelle bibliothèque*, Kiel, de 1793 à 1805; c'est une suite de la première, et à laquelle il ne prit part qu'au 56<sup>e</sup> volume, qui va jusqu'en 1805, où se termina cette entreprise; 5° *Description de Berlin et de Postdam*, Berlin et Stettin, 1769; troisième édition augmentée, 1786, 4 vol. in-8°. Il en donna un abrégé sous le titre de *Guide de Berlin*, 1 vol. Ces deux ouvrages ont été traduits en français. 6. *Vie et opinions de Sebalde Nothanker, maître d'école*, ibid., 1773, quatrième édition, 1799, 3 vol. in-8°, avec fig. C'est un roman philosophique, plein d'opinions hardies et où l'auteur tourne en ridicule ce qu'il appelle *la sensiblerie* de son temps. Tour-à-tour attaqué et prôné, ce roman fut traduit en français, en hollandais, en danois et en suédois. 7° *Le Petit almanach de jolies chansons chantées par Vanderlich*, Berlin, et Stettin, 1777 et 78, in-12. C'est un recueil de vieux vaudevilles ou chansons populaires, par lesquelles Nicolaï voulait

faire revivre les anciennes poésies oubliées. Il mit à la tête une *Dissertation* très curieuse sur la chanson populaire. 8° *Observations et opinions de Jean Bunkel, avec la vie de quelques femmes remarquables*, traduites de l'anglais, 1778. Cet ouvrage est un roman philosophique rempli de sermons très ennuyeux, dont Wieland fit justice dans le *Mercure allemand*. 9° *Essai sur les accusations portées contre l'ordre des Templiers, avec un supplément sur l'origine de la Franc-maçonnerie*, ibid., 1782 et 83. Dans ce livre, qui a été traduit en français par M. Saint-Renfuer (Amsterdam, 1784, in-12), l'auteur tâche de prouver que les accusations contre cet ordre étaient justes, et combat les écrits d'Auton et de Sterder, qui en avaient pris la défense. 10° *Relation d'un voyage fait en Allemagne et en Suisse dans l'année* 1781, *avec des remarques sur l'état des sciences, de l'industrie, de la religion et des mœurs*, ibid., 1785; troisième édition, 1788-96, 12 vol. in-8° La seule description de Vienne occupe 4 volumes. Pour mieux vérifier les distances, Nicolaï fit placer dans sa voiture un solomètre d'une nouvelle invention. Cet ouvrage, où il attaque pour la première fois le système de Kant, quoique fait avec soin, n'est guère amusant; et on y remarque cette hardiesse d'opinion qui caractérise presque tous les écrits de cet auteur. Il eut à souffrir les plaisanteries mordantes du poète Blumauer; celui-ci prenant sa revanche, égaya le public aux dépens de Nicolaï, qui autrefois ne l'avait pas épargné, non plus que Goëthe, dont il cherche à ridiculiser le fameux roman des *Souffrances de Werther*. Il publia, dans ce but, une parodie intitulée: 11° *Joies de Werther*, dans laquelle le héros, en se tirant un coup de pistolet, trouve que cette arme contient du sang de poule au lieu de poudre; 12° *Anecdotes caractéristiques du roi Frédéric II*, ibid., 1788-92, 6 cahiers, où l'on remarque une prédilection outrée pour ce philosophe couronné; elle se montre avec non moins d'évidence dans l'ouvrage suivant: 13° *Remarques franches sur les doutes du chevalier de Zimmermann, relatifs à Frédéric-le-Grand*, Berlin, 1788, in-8°; 14° *Déclaration publique de Nicolaï sur ses liaisons secrètes avec l'ordre des Illuminés*, Berlin, 1788, in-8°. Sa déclaration blessa deux ministres protestants, Lavater, et Stark, prédicateur de la cour. Celui-ci y répondit, et Nicolaï répliqua par cet écrit: 15° *Dernière déclaration sur de nouvelles injustices commises dans la querelle concernant le prédicateur Stark*, ibid., 1794, 2 vol. in-8°; 16° *Histoire d'un gros homme*, ibid., 1794, 2 vol. in-8°, avec fig. Cette histoire est un roman, ou plutôt une satire contre tous ses adversaires; 17° *Vie et opinions de Sempronius Gundibert, philosophe allemand*, Berlin et Stettin, 1798; autre roman satirique, dirigé particulièrement contre la théorie obscure de Kant, et que défendit son disciple Fichte (*V.* ce nom), par un écrit intitulé: *La Vie et les opinions singulières de Nicolaï*, ouvrage polémique (imprimé à Tubingue en 1801). Nicolaï y répondit par l'ouvrage suivant, où il fait son apologie: 18° *De mon éducation scientifique, de mes connaissances rela-*

*tives à la philosophie critique, de mes écrits qui la concernent, et de MM. Kant, Erhard et Fichte;* ibid., 1799; 19° *Recherches historiques sur l'usage des cheveux postiches et des perruques dans les temps anciens et modernes*, Berlin, 1801, avec 17 planches contenant 66 figures, traduit en français (par Jansen), Paris, 1803, in-8°; 20° *Dissertations philosophiques*, Berlin et Stettin, 1808. Ces dissertations ne forment qu'un vol., qui n'a pas eu de suite et qui était dans un recueil de *Mémoires* qu'il avait lus à l'Académie de Berlin sur l'origine des cartes à jouer, de l'imprimerie à Berlin, sur plusieurs ordres secrets, etc. Il composa aussi des *Notices* biographiques, fut l'éditeur des mélanges d'Abtt et des œuvres de Lessing, dont le dernier volume renferme sa correspondance avec ce littérateur. Nicolaï écrivit ses Mémoires, que publia son ami Gocking, sous le titre de *Vie et œuvres posthumes de Frédéric Nicolaï*, Berlin, 1820, in-8°. Cet auteur avait beaucoup de connaissances, mais un peu confuses, un esprit extrêmement caustique, irascible, et presque pas de religion.

NICOLAS, prosélyte d'Antioche, qui de païen s'étant fait Juif, embrassa ensuite la religion chrétienne, et fut choisi pour être un des premiers sept diacres de l'Église de Jérusalem. La mémoire de ce diacre est obscurcie par l'accusation intentée contre lui, d'être l'auteur de la secte des *Nicolaïtes*, ou du moins d'y avoir donné occasion. Ceux qui le font coupable prétendent que Nicolas ayant été blâmé par les apôtres de ce qu'il avait repris sa femme, dont il s'était séparé pour garder la continence, se fit des principes opposés à la vérité et à la pureté, et se livra aux derniers excès. D'autrés soutiennent qu'il ne donna jamais dans ces abominations; mais quelques libertins, abusant de certaines expressions équivoques échappées à Nicolas, avaient donné lieu à une hérésie qu'ils appelèrent de son nom pour l'accréditer. Ces sectaires avaient des sentiments extravagants sur la Divinité et sur la création; ils admettaient la communauté des femmes, et pratiquaient toutes les impiétés du paganisme. Les premiers fidèles avaient une grande aversion pour cette secte, qu'ils savaient être particulièrement odieuse à Dieu. *Odisti facta Nicolaïtarum, quæ et ego odi.* Apoc. 2.

NICOLAS (Saint), évêque de Myre en Lycie, était honoré par un culte public dès le VI^e siècle, chez les Grecs et chez les Latins; mais il n'y a rien de bien certain sur les circonstances de sa vie et de sa mort. On trouve une bonne *Dissertation* sur saint Nicolas, dans les Mémoires de littérature et d'histoire du P. Desmolets, t. 1, p. 106. Il est prouvé, contre Tillemont et Baillet, que le saint évêque de Myre vivait sous Constantin le Grand, et qu'il assista au premier concile général de Nicée. Falconius, archevêque de San-Severino, fit imprimer à Naples, en 1751, plusieurs actes de la vie de saint-Nicolas de Myre, avec ceux de la vie de saint Nicolas de Pinare, et de ces deux saints il n'en fait qu'un. Putignani, chanoine de Bari, l'a réfuté dans ses *Vindiciæ sancti Nicolai*. Naples, 1753. On trouve une réfutation encore plus solide dans Jos. Assemani, *in Calenda-*

*rium univers.*, tom. 5, page 415, et tome 6, page 226 et 822.

NICOLAS Ier, dit *le Grand*, était fils de Théodore, et diacre de l'Eglise de Rome, sa patrie. Il fut élu pape après Benoît III, le 24 avril 858, et fut sacré le même jour dans l'Eglise de Saint-Pierre, en présence de l'empereur Louis II. Il envoya des légats à Constantinople en 860, pour examiner l'affaire de Saint-Ignace, et frappa d'anathème, en 863, Photius, homme superbe et violent, premier auteur du schisme déplorable qui subsiste entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine. Nicolas obligea Lothaire de quitter Valdrade, sa concubine, et cassa les décrets des conciles de Metz et d'Aix-la-Chapelle, qui avaient approuvé le divorce que ce prince avait fait avec Tietberge sa femme. Les soins que se donna le pape pour la propagation de la foi produisirent la conversion de Bogoris, roi des Bulgares. Ce prince embrassa la religion chrétienne avec une partie de sa nation, en 865. Il envoya l'année d'après son fils à Rome, accompagné de plusieurs seigneurs, chargés de demander des évêques et des prêtres, et de consulter le pape sur plusieurs questions de religion. Nicolas fit une ample réponse à leur consultation, et leur accorda tout ce qu'ils demandaient. Il envoya en même temps trois légats à Constantinople; mais ayant été arrêtés et maltraités sur les frontières de l'empire, ils furent obligés de revenir sur leurs pas. Photius assembla un concile, dans lequel il prononça une sentence de déposition contre Nicolas, et d'excommunication contre ceux qui communiqueraient avec lui. Ce schismatique prétendait ridiculement que *quand les empereurs avaient passé de Rome à Constantinople, la primauté de l'Eglise romaine et ses priviléges avaient passé aussi à l'Eglise de Constantinople*. Le pape écrivit aux évêques de France, assemblés à Troyes en 867, pour les informer de ces prétentions extravagantes, des calomnies que les Grecs vomissaient contre l'Eglise de Rome, et des reproches injustes qu'ils lui faisaient. « Avant que (dit » le pape) nous eussions en» voyé nos légats, ils nous com» blaient de louanges, et rele» vaient l'autorité du saint-siége: » mais depuis que nous avons » condamné leurs excès, ils ont » parlé un langage tout con» traire, et nous ont chargé d'in» jures; et n'ayant trouvé, grâce » à Dieu, rien de personnel à » nous reprocher, il se sont avi» sés d'attaquer les traditions de » nos pères, que jamais leurs » ancêtres n'ont osé reprendre.» Il mourut le 13 novembre 867, regardé comme un des plus grands pontifes. Son zèle, sa fermeté, sa charité, lui ont mérité le nom de *Grand*. On a de lui un grand nombre de Lettres sur différents points de morale et de discipline, qu'on a recueillies à Rome, 1542, in-fol.

NICOLAS II (Gérard de Bourgogne), était né dans cette province. Ses talents et ses vertus le firent élever à l'évêché de Florence, et ensuite au siège de Rome, où il fut placé en 1058, et couronné le 18 janvier 1059. C'est le premier pape dont l'histoire ait marqué le couronnement. Une faction lui opposa Jean, évêque de Velletri, connu sous le nom de *Benoît X*; il le fit déposer par les évêques de Tos-

cane et de Lombardie, assemblés à Sutri. Un second concile, convoqué à Rome, régla qu'à la mort du pape, les évêques cardinaux traiteraient ensemble les premiers de l'élection, qu'ils y appelleraient ensuite les clercs cardinaux, et enfin que le reste du clergé et du peuple y donnerait son consentement. « On » choisira (ajoute le décret) » dans le sein de l'Eglise même, » s'il s'y trouve un sujet capable, » sinon dans un autre, sauf l'hon» neur dû à notre cher fils Henri, » qui est maintenant roi, et » qui sera, s'il plaît à Dieu, em» pereur comme nous lui avons » déjà accordé; et on rendra le » même honneur à ses succes» seurs, à qui le saint-siége au» ra personnellement accordé le » même droit. » Nicolas passa dans la Pouille, à la prière des Normands, qui lui restituèrent les domaines de l'Eglise romaine, dont ils s'étaient emparés. Le pape y fit un traité avec eux, après avoir levé l'anathème qu'ils avaient encouru. Richard, l'un de leurs chefs, fut confirmé dans la principauté de Capoue, qu'il avait conquise sur les Lombards. Robert Guiscard, autre chef de ces conquérants, fut confirmé dans le duché de la Pouille et de la Calabre, et dans ses prétentions sur la Sicile, qu'il enlevait aux Sarrasins. Il promit au pape une redevance annuelle et se rendit son vassal: c'est l'origine du royaume de Naples selon M. Fleury. Les Normands travaillèrent aussitôt à délivrer Rome des seigneurs qui la tyrannisaient depuis si longtemps, et à raser les forteresses qu'ils avaient aux environs. Nicolas mourut peu de temps après, en 1061, avec la réputation d'un assez bon politique. Il garda le siége de Florence pendant son pontificat. On a de lui neuf *Lettres* sur les affaires de France.

NICOLAS III (Jean-Gaëtan), de l'illustre famille des Ursins, obtint la tiare en 1277, après Jean XXI. Il travailla avec zèle à la conversion des schismatiques et des païens. Il envoya des légats à Michel Paléologue, empereur d'Orient, et des missionnaires en Tartarie, mais ses soins produisirent peu de fruits. Il donna une bulle qui attribuait à l'Eglise romaine la propriété des choses dont les frères mineurs croyaient ne pouvoir avoir que l'usufruit. (*Voyez* Occam.) Ce pontife mourut à Surien, près de Viterbe, le 22 août 1280, d'une attaque d'apoplexie. Il avait de grandes qualités, mais son trop fort attachement à ses parents, et les injustices qu'il commit pour les enrichir, ternirent l'éclat de ses vertus. Il obligea Charles d'Anjou, roi de Sicile, à se démettre de ses charges de vicaire de l'Empire et de gouverneur de Rome. Il bâtit près de l'église de Saint-Pierre un palais magnifique, et l'orna d'un vaste jardin qu'il fit entourer de fortes murailles. Ce pontife aimait la vertu et les lettres, et les récompensait dans ceux qui les cultivaient. On lui attribue un traité *De electione dignitatum*.

NICOLAS IV, pape, général des frères mineurs, sous le nom de *Frère Jérôme*, né à Ascoli dans la Marche d'Ancône, fut élevé sur le siége pontifical en 1288, après Honorius IV. Il renonça deux fois à son élection, et n'y consentit qu'avec beaucoup de peine. Le commencement de son pontificat fut marqué par une ambassade d'Argon, kan des Tar-

tares. Ce prince demandait le baptême, et promettait de faire la conquête de Jérusalem pour les chrétiens; mais ces projets s'évanouirent. La Palestine était alors en proie à la fureur des Musulmans. Acre fut prise et pillée, les chrétiens de Tyr abandonnèrent leur ville sans la défendre; enfin les Latins perdirent tout ce qui leur restait dans ce pays. A ces nouvelles, Nicolas redoubla ses efforts pour exciter le zèle des princes chrétiens. Il donna des bulles pour une nouvelle croisade: il fit assembler des conciles; mais sa mort, arrivée en 1292, après quatre ans de règne, rendit tous ses soins inutiles. Ce pontife joignait à des intentions pures les talents nécessaires pour remplir sa place. Il était habile philosophe, bon théologien, et avait été employé par les papes, ses prédécesseurs, dans les affaires les plus importantes. Il gouverna l'Eglise avec sagesse, appaisa les dissensions qui s'étaient élevées à Rome et dans l'état ecclésiastique, mit la paix entre divers princes chrétiens, surtout entre les rois de Sicile et d'Aragon. Il érigea en 1289 l'université de Montpellier, et composa plusieurs ouvrages: 1° des *Commentaires* sur l'Écriture; 2°... sur le Maître des sentences; 3° plusieurs *Bulles* en faveur des franciscains ses confrères. En 1761, on a imprimé à Pise: *Vita Nicolai Papæ IV, ab Hieronymo Rubeo composita, nunc primum ex manuscripto Vaticano edita, adnotationibus novisque accessionibus illustrata a P. Antonio Felice Matthejo*, 1 vol. in-8°.

NICOLAS V (Thomas de Sarzane), cardinal évêque de Bologne, né dans un bourg près de Luni, fut élu pape malgré lui après Eugène IV, en 1447. Son premier soin, dès qu'il fut assis sur le trône pontifical, fut de travailler à la paix de l'Eglise et de l'Italie: il y réussit heureusement. Les Allemands le reconnurent, et renoncèrent à toute communication avec l'antipape Félix V. (*Voy.* AMÉDÉE VIII.) Charles VII, roi de France, approuva cette élection, et envoya rendre obéissance au nouveau pape par une magnifique ambassade que Mézerai croit avoir donné lieu à la pompe et à la dépense de ces grandes ambassades d'obédience, que les rois envoyaient à chaque mutation de pontife. L'antipape Félix se prêta à la paix, et fut traité généreusement par Nicolas, qui le nomma doyen des cardinaux. Cette modération lui acquit l'amitié et l'estime des grands. Les princes d'Italie se reprochèrent d'être en guerre, tandis que Dieu donnait la paix à son Eglise, après un schisme aussi long que déplorable. L'année 1450 fut célèbre par l'ouverture du jubilé. Cette solennité attira tant de monde à Rome, que plusieurs personnes furent étouffées dans les églises et ailleurs. Jusqu'alors Nicolas avait gouverné avec beaucoup de bonheur, mais la conjuration formée contre lui et contre les cardinaux par Etienne Porcariq, et la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, empoisonnèrent sa félicité. Il avait exhorté pendant long-temps les princes et les peuples à secourir les Grecs; mais son zèle ne produisit aucun fruit. Les malheurs des chrétiens orientaux lui causèrent une tristesse si vive, qu'il en mourut en 1455, après avoir tenu le saint-

siége pendant 8 ans. Les belles-lettres, ensevelies pendant plusieurs siècles sous la barbarie gothique, ressuscitèrent avec éclat. Nicolas les cultiva, et répandit ses bienfaits sur ceux qui s'y consacrèrent. Sa bibliothèque fut enrichie des plus beaux manuscrits grecs et latins, recueillis par son ordre dans tous les lieux du monde. Il fit traduire les ouvrages grecs, et récompensa magnifiquement ceux à qui il confiait ces traductions et la recherche des livres. On prétend qu'il promit 5000 ducats à celui qui lui apporterait l'évangile de saint Matthieu en hébreu. Des ouvrages publics élevés à Rome et ailleurs, des palais, des églises, des ponts, des fortifications, les Grecs réfugiés et les pauvres gentilshommes secourus avec libéralité, les filles mariées honorablement, les bénéfices et charges conférés au seul mérite, tout dépose en faveur de l'inclination de ce pontife pour le bien du peuple, pour l'honneur des lettres et pour la gloire de la religion. Les bons citoyens qui voudront connaître plus particulièrement Nicolas V, doivent consulter sa *Vie* publiée en 1742, à Rome, in-4°, en latin, par l'abbé Georgi, chapelain de Benoît XIV. Cet ouvrage intéressant, composé sur les monuments les plus authentiques, fait honneur au héros et au panégyriste.

NICOLAS DE DAMAS, philosophe, poète et historien du temps d'Auguste, né dans cette ville vers l'an 74, avant J.-C. Il devint l'un des plus savants hommes de son siècle. Les fragments qui nous restent de ses ouvrages ont été publiés par Henri de Valois, Paris, 1634, in-4°. On y trouve des événements de la plus haute antiquité, consignés dans l'Écriture sainte, tels que le déluge, l'arche de Noé etc. Il dit simplement que l'arche s'arrêta sur une montagne d'Arménie, où les débris s'en conservèrent long-temps. [Dans sa jeunesse, il avait composé des *Tragédies*, dont l'une avait pour titre *Susanne*, et qui furent jouées sur le théâtre de Damas. Il fut protégé par Hérode, qui l'envoya à Rome pour se réconcilier avec Auguste, et Nicolas remplit avec succès cette mission. Après la mort d'Hérode, il contribua au partage du royaume entre Archelaüs et Antipas. Il nous reste des fragments de son *Histoire universelle*. Ses autres écrits, tels que un *Traité de l'ame*, un *livre des principes*, un autre *des devoirs*, une *Histoire d'Assyrie* etc., ont été perdus. ]

NICOLAS DE MÈTHONE, ainsi appelé parce qu'il était évêque de cette ville, qu'il régla selon les canons, et qu'il édifia par ses vertus, dans le XI<sup>e</sup> siècle. Il l'éclaira aussi par sa science. On trouve dans l'*Auctarium* de la Bibliothèque des pères, un *Traité* de cet évêque *sur la vérité du corps et du sang de J.-C. en l'Eucharistie;* et dans Allatius, un *Traité de la procession du Saint-Esprit.*

NICOLAS DE CLAIRVAUX, fut disciple et secrétaire de saint Bernard. Il se retira ensuite dans le monastère de Montiéramey, où il mourut vers 1180. On a de lui un vol. de *Lettres*, qui sont utiles pour la connaissance des affaires de son temps. On les trouve dans la la bibliothèque des pères.

NICOLAS *le Grammairien*, patriarche de Constantinople en 1084, s'employa fortement avec l'empereur Alexis Comnène,

pour dissiper une secte, espèce de manichéens, qui s'était formée depuis plusieurs années. Il mourut en 1111. On a de lui des *Décrets* et une *Epître synodale* dans les *Basiliques* de Fabrot. — Il faut le distinguer du patriarche NICOLAS, que Léon VI, empereur de Constantinople, fit déposer, parce qu'il avait excommunié ce prince, qui convolait en quatrièmes noces.

NICOLAS DE TOLENTIN (Saint), né à Tolentin en 1239, chanoine de cette ville, entra dans l'ordre des Augustins, et s'acquit une grande réputation par ses austérités. Il mourut à Tolentin le 10 septembre 1308, et fut inscrit dans le catalogue des saints en 1446, par Eugène IV.

NICOLAS DE PISE, architecte et sculpteur, florissait au milieu du XIII^e siècle. C'est lui qui construisit à Bologne l'église et le couvent des frères prêcheurs, après avoir fini un tombeau de marbre pour ensevelir le corps de saint Dominique, instituteur de cet ordre; il fut aussi fort employé à Pise, et dans plusieurs autres villes célèbres d'Italie.

NICOLAS DE LYRE, ainsi nommé du lieu de sa naissance, petite ville de Normandie au diocèse d'Evreux, était né juif, et avait commencé d'étudier sous les rabbins; mais la grâce ayant touché son cœur, il prit l'habit des frères mineurs, l'an 1291. Il vint à Paris, où il fut reçu docteur, et expliqua long-temps l'Ecriture sainte dans le grand couvent de son ordre. Ses talents lui concilièrent l'estime de la reine Jeanne, comtesse de Bourgogne, femme du roi Philippe V, dit *le Long*. Cette princesse le nomma entre les exécuteurs de son testament fait l'an 1325. Il mourut à Paris en 1340, après avoir été provincial de son ordre. On a de lui: 1° des *Postilles*, ou petits *Commentaires* sur toute la Bible, qui ont été augmentés par Paul de Burgos; ils ont été autrefois très consultés et regardés comme un ouvrage essentiel à l'interprétation des livres saints, d'où est venu le proverbe: *Si Lyra non lirasset, Ecclesia Dei non saltasset.* L'édition la plus rare est de Rome, 1472, en 7 tom. in-fol., et la meilleure d'Anvers, 1634, 6 vol. in-fol. Ces commentaires sont refondus dans la *Biblia maxima*, Paris, 1660, 19 vol. in-fol. Il y en a une traduction française, Paris, 1511 et 1512, 5 vol. in-fol. 2° Une *Dispute contre les Juifs*, in-8°; 3° un *Traité contre un rabbin*, qui se servait du nouveau Testament pour combattre la religion chrétienne; et d'autres ouvrages d'érudition et de théologie. Cet auteur possédait très bien la langue hébraïque.

NICOLAS EYMERICK, dominicain, né à Girone en Catalogne, et mort dans cette ville le 4 janvier 1369, inquisiteur général sous les papes Innocent VI et Grégoire XI, fut aussi chapelain de ce dernier. Son principal ouvrage est intitulé: *Le Directoire des inquisiteurs*, corrigé et commenté par Penna, imprimé à Rome, 1587, in-fol., et à Venise, 1607. L'auteur établit le pouvoir de l'inquisition sur les hérétiques et les fauteurs d'hérésie, et explique la forme de procéder contre eux. Un abbé de Morlais (*voyez* LABBOUREUX) en a donné, en 1762, in-12, un Abrégé avec des réflexions que Nicolas Eymerick n'eût certainement point regardées comme bien assorties à son ouvrage. Si le do-

minicain parle avec trop d'emphase des droits et des fruits de l'inquisition, l'abbé parle de ce tribunal avec trop de prévention et d'injustice; s'il avait comparé les rigueurs exercées contre les sectaires en Espagne, avec les fleuves de sang que l'hérésie a fait couler en France, il n'aurait pas perdu son temps à rédiger une satire inutile et qui tombe à faux. Ce n'est pas d'après une imagination exaltée par des récits exagérés et passionnés, mais d'après des faits avérés, d'après la lumière paisible de l'histoire, qu'il faut parler de l'inquisition, comme de tout autre objet qu'on veut apprécier avec justesse. « C'est à l'inquisition » (disait le judicieux et *bienfaisant* Stanislas, roi de Pologne, « que l'Espagne est redevable de la tranquillité dont elle a constamment joui, tandis que les nouvelles sectes sapaient la religion et le gouvernement dans le reste de l'Europe. » *Voy.* ISABELLE DE CASTILLE, LIMBORCH, TORQUEMADA et LORENTE.

NICOLAS DE CUSA, *Cusanus*, cardinal, né en 1401 à Cusa, village situé sur la Moselle, au diocèse de Trèves, était fils d'un pêcheur. Le comte de Mandercheidt l'ayant pris à son service dès son enfance, lui trouva des dispositions, et l'envoya à Deventer pour le faire étudier. Nicolas de Cusa fit des progrès. Il fréquenta les plus célèbres universités d'Allemagne et d'Italie, prit à Padoue le bonnet de docteur en droit canon à l'âge de 22 ans, et se rendit habile non-seulement dans les langues, mais aussi dans les sciences. Il se passionna surtout pour la scolastique et pour la métaphysique ancienne, qui domine un peu trop dans ses ouvrages. Ce défaut les rend obscurs et abstraits; quoiqu'ils soient écrits d'ailleurs d'un style net et facile, sans affectation et sans vains ornements. Il paraît constant qu'il n'a fait profession dans aucun ordre religieux. Il devint curé de Saint-Florentin à Goblets, puis archidiacre de Liége. Il assista en cette qualité, l'an 1431, au concile de Bâle, dont il fut un des plus grands défenseurs. Eugène IV, instruit de son mérite, se l'attacha, et l'envoya en qualité de légat à Constantinople, en Allemagne et en France. Après la mort de ce pape, Cusa se retira dans son archidiaconé de Liège. Nicolas V, zélé protecteur des gens de lettres, le tira de la retraite pour l'honorer de la pourpre en 1448, et lui donna l'évêché de Brixen dans le Tyrol. Le nouveau cardinal assista à l'ouverture du jubilé en 1458, et fut envoyé légat *à latere* vers les princes d'Allemagne, pour les porter à faire la paix entre eux, et à tourner leurs armes contre Mahomet II, qui menaçait la chrétienté. Il fit publier les indulgences du jubilé, et se comporta dans sa légation avec tant de prudence, de vertu et de désintéressement, qu'il mérita l'estime et la vénération des peuples. Rien n'était plus simple que son équipage. Il était monté sur une mule. Son domestique était très peu nombreux. Sa cour n'était pas composée de flatteurs, mais de gens de lettres. Les princes et les prélats allaient au-devant de lui avec une foule de peuples, et Cusa n'en était que plus modeste. Il refusa les présents qui lui furent offerts, et voulut que ceux de sa suite l'imitassent dans ce désintéressement. L'Allemagne ne l'admira pas moins, lors-

qu'il y fut envoyé de nouveau, en qualité de légat, par les papes Calixte II et Pie II. Ce dernier pontife fit tout ce qu'il put pour réconcilier Cusa avec l'archiduc Sigismond, qui s'était brouillé avec lui, à l'occasion d'un monastère où le cardinal avait voulu introduire la réforme en retournant à Rome vers Calixte III. Sigismond fit les plus belles promesses; mais à peine le cardinal de Cusa eut-il remis le pied dans son diocèse, qu'il fut enlevé et mis en prison par l'ordre de l'archiduc. Dès ce moment, on cessa l'office divin dans presque tout son diocèse. Le pape excommunia Sigismond, et celui-ci relâcha enfin le cardinal de Cusa, à des conditions injustes et très dures. Ce prélat, rendu à ses ouailles, mourut quelque temps après à Todi, en 1454, à 53 ans. Ses œuvres sont imprimées à Bâle, en 1565, en 3 tom. in-fol. On trouve dans le 1er vol. : 1° les *Traités théologiques* sur les mystères; 2° trois livres *De la docte ignorance*, où il tâche de donner des idées de l'essence de Dieu, de la Trinité, des mystères de la religion, tirées des principes de métaphysique et de mathématiques; 3° un écrit touchant la *filiation de Dieu*; 4° des *Dialogues* sur la Genèse et sur la Sagesse. Le 2e vol. comprend : 1° de savantes *Exercitations*; 2° la *Concordance catholique*, en 3 livres; 3° l'*Alcoran criblé*, offrant sous un titre bizarre des choses judicieuses; Réland en a fait une critique leste et mal fondée (*voy.* son article); 4° *Conjectures sur les derniers temps*, traduit en français, 1700, in-8°. L'auteur met la défaite de l'Antechrist et la glorieuse résurrection de l'Eglise avant l'année 1734 : le titre modeste de *Conjectures* peut excuser son erreur... Le 3e vol. renferme des ouvrages de *mathématiques*, de *géométrie* et d'*astronomie*. On sait que le cardinal de Cusa tâcha de ressusciter l'hypothèse du mouvement de la terre, oubliée depuis Pythagore; mais ses efforts eurent peu de succès : Copernic et Galilée furent plus heureux. C'était un homme savant et pieux, possédé de cette avidité de savoir qui fait tout embrasser; mais il se laissait dominer par une imagination déréglée. Il fut singulier dans ses sentiments, subtil jusqu'a se rendre inintelligible, ennemi du naturel et du simple, amateur de l'allégorie jusqu'au plus ridicule excès. Sa *Vie* a été imprimée à Trèves en 1730, par le P. Gaspard Hartzheim, jésuite : elle est en latin, écrite d'une manière judicieuse et intéressante.

NICOLAS DE MUNSTER, auteur d'une secte qui s'appelait *Famille* ou *Maison d'Amour*, se prétendit inspiré, et se donna ensuite pour un homme déifié. Il se vantait d'être plus grand que JÉSUS-CHRIST, *qui*, disait-il, *n'avait que son type ou son image*. Vers l'an 1540, il tâcha de pervertir Théodore Volkars Kornheert. Leurs disputes furent aussi fréquentes qu'inutiles; car, quand Nicolas ne savait plus que répondre à Théodore, il avait recours à l'Esprit, *qui lui ordonnait*, disait-il, *de se taire*. Cet enthousiaste ne laissa pas de se faire bien des disciples, qui, comme lui, se croyaient des hommes déifiés. Nicolas fit quelques livres : tels furent l'*Evangile du royaume*, la *Terre de paix*, etc. La secte de la Famille d'Amour reparut en Angleterre au com-

mencement du XVII^e siècle, en 1604. Elle présenta au roi Jacques I^er une confession de foi, dans laquelle elle déclare qu'elle est séparée des brownistes. Rien ne prouve mieux le prix inestimable de l'infaillible autorité de l'Eglise catholique, que cette fourmilière de sectes nées les unes des autres, du moment qu'on eut contesté les droits de ce grand et antique tribunal.

NICOLAS (Augustin), avocat de Besançon, devint conseiller d'état du duc Charles de Lorraine, dont il avait sollicité l'élargissement auprès du roi d'Espagne, et fut pourvu d'une charge de maître des requêtes au parlement de Dôle, à la sollicitation de don Louis de Haro. Il mourut à Besançon en 1695. Il écrivait facilement en vers et en prose. On a de lui : 1° des poésies réimprimées à Besançon en 1693, mais aujourd'hui oubliées; 2° une *Relation de la dernière révolution de Naples*, Amsterdam, 1660, in-8°, et une autre *de la campagne de* 1664 *en Hongrie*, avec diverses pièces historiques; 3° *Dissertation morale et juridique, savoir si la torture est un moyen sûr de vérifier les crimes secrets?* Amsterdam, 1682, in-12. Il y a des choses vraies, d'autres fausses ou mal présentées.

NICOLAS (Gabriel). *Voyez* REINIE.

NICOLAS LE CALABROIS. *Voy.* GONSALVE Martin.

NICOLAS de Palerme. *Voyez* TUDESCHI.

NICOLE (Claude), poète français, conseiller du roi, et président de l'élection de Chartres, sa patrie, cultiva les muses jusqu'à sa mort, arrivée en 1686, à 75 ans. On a de lui un *Recueil de vers*, en 2 vol, in-12, réimprimé à Paris en 1693. Le style en est faible et languissant. On y trouve des traductions et imitations de différents morceaux de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Juvénal, de Perse. [Il contient aussi des *Poésies chrétiennes*, des *Paraphrases* des *Psaumes*, et la traduction du poème latin de Santeuil, intitulé *Bibliotheca Thuano Menassiana carmen*. (Voy. le *Journal des Savants*, de 1680, page 268.]

NICOLE (Pierre), fameux janséniste, neveu du précédent, naquit à Chartres en 1625. Son père, sous les yeux duquel il avait fait ses humanités, l'envoya à Paris pour faire son cours de philosophie et de théologie. Ce fut pendant son son cours qu'il connut les cénobites de Port-Royal. Ils trouvèrent en lui ce qu'ils cherchaient avec tant d'empressement, l'esprit et la docilité. Nicole donna une partie de son temps à l'instruction de la jeunesse qu'on élevait dans cette solitude. Après ses trois années ordinaires de théologie, il se préparait à entrer en licence; mais ses sentiments n'étant pas ceux de la faculté de théologie de Paris, ni d'aucune université catholique, il se détermina à se contenter du baccalauréat, qu'il reçut en 1649. Plus libre alors, ses engagements avec Port-Royal devinrent plus suivis et plus étroits; il fréquenta cette maison, y fit même d'assez longs séjours, et travailla avec Arnaud à plusieurs écrits pour la défense de Jansénius et de sa doctrine. En 1664, il se rendit avec lui à Châtillon, près de Paris, et y employa son temps à écrire contre les calvinistes et les casuistes relâchés. Il sortit de temps en temps

de cette retraite, pour aller tantôt à Port-Royal, tantôt à Paris. Au commencement de 1676, sollicité d'entrer dans les ordres sacrés, il consulta Pavillon, évêque d'Aleth; et après un examen de trois semaines, la conclusion fut qu'il resterait simple tonsuré. Une *Lettre* qu'il écrivit en 1677, pour les évêques de Saint-Pons et d'Arras, au pape Innocent XI, attira sur lui un orage qui l'obligea de quitter la capitale. La mort de la duchesse de Longueville, la plus ardente protectrice du jansénisme, arrivée en 1679, et plus encore la crainte des suites que pouvaient avoir ses démarches imprudentes et factieuses, l'engagèrent à se retirer aux Pays-Bas. Il revint en France en 1683, et s'y tint caché pendant quelque temps. Il entra, à la fin de ses jours, dans deux querelles célèbres; celle des études monastiques et celle du *quiétisme*. Il défendit les sentiments de Mabillon dans la première et ceux de Bossuet dans la deuxième. Les deux dernières années de sa vie furent fort languissantes, et enfin il mourut en 1695, à 70 ans. On raconte de lui plusieurs anecdotes. Une demoiselle était venue le consulter sur un cas de conscience. Au milieu de l'entretien, arrive le P. Foucquet de l'Oratoire, fils du fameux surintendant; Nicole, du plus loin qu'il l'aperçoit, s'écrie : *Voici, mademoiselle, quelqu'un qui décidera la chose;* et sur-le-champ il lui conte l'histoire de la demoiselle, qui rougit beaucoup. On fit des reproches à Nicole de cette imprudence : il s'excusa sur ce que cet oratorien était son confesseur. *Puisque*, dit-il, *je n'ai rien de caché pour ce père, mademoiselle ne doit pas être réservée pour lui.* Ce trait bien approfondi donne de cet écrivain célèbre une idée au moins singulière. Il fut logé très longtemps au faubourg Saint-Marcel. Quand on lui en demandait la raison, *c'est*, répondait-il, *que les ennemis qui ravagent tout en Flandre, et menacent Paris, entreront par la Porte Saint-Martin avant que de venir chez moi.* « Lorsqu'il marchait dans les » rues, dit la comtesse de la Ri» vière, il avait toujours peur » que quelque débris de maison » ne lui tombât sur la tête. Quand » il allait en voyage sur l'eau, il » craignait toujours d'être noyé.» (*Lettres de M. L. C. de la R.*, Paris, 1776.) Un auteur judicieux a remarqué que cette terreur avait beaucoup de rapport avec le fantôme qui troublait Pascal. On dirait que ces chefs du parti n'avaient pas l'ame bien rassurée et bien calme à la vue des agitations qu'ils préparaient à l'Église. C'est Nicole qui est le premier fondateur de ce dépôt si avantageux aux affaires du jansénisme, nommé communément *la boîte à Perrette*, dont le produit annuel était, en 1780, de 40,000 livres, comme nous l'apprend M. le président Rolland, dans un *Mémoire* imprimé en 1781, mémoire où, en se plaignant des grands legs faits par son oncle à la même fin, il ajoute, p. 35, ces paroles remarquables : « J'avais » beaucoup dépensé avant la » mort de M. de Fontferrières, » et l'affaire seule des jésuites » me coûtait de mon argent plus » de 60,000 livres? Et en vérité » les travaux que j'ai faits, et » surtout relativement aux jé» suites, qui n'auraient pas été » éteints si je n'avais consacré » à cette œuvre mon temps, ma

» santé et mon argent, ne de» vaient pas m'attirer une exhé» rédation de mon oncle. » Les nombreux ouvrages sortis de la plume de Nicole sont : 1° *Essais de morale*, en 25 vol. in-12, Paris, 1741 ou 1744. Il règne dans cet ouvrage un ordre qui plaît, et une solidité de réflexion qui convainc; mais l'auteur ne parle qu'à l'esprit : il est sec et froid. Son traité des *Moyens de conserver la paix dans la société* mérite d'être distingué : « Mais cette » paix, dit Voltaire, est peut» être aussi difficile à établir » que celle de l'abbé de Saint» Pierre. » Les *Essais de morale* se composent des ouvrages suivants : 1° Différents *Traités de morale*, 6 vol.; 2° *Réflexions morales sur les Epîtres et Evangiles de l'année*, en 5 vol. in-12; 3° *Instructions théologiques sur les sacrements*, 2 vol.; 4° sur le *Symbole*, 2 vol.; 5° sur le *Pater*, 1 vol.; 6° sur le *Décalogue*, 2 vol.; 7° *Traité de la prière*, 2 vol.; 8° *Lettres diverses*, 3 vol.; 9° *Vie de Nicole*, par Goui, 1 vol.; 10° *Esprit de Nicole*, par Cerveau, 1 vol. : en tout 25 vol. in-12 ou in-18. 2° *Traité de la foi humaine*, composé avec Arnauld, 1664, in-4°, Lyon, 1693, in-12; plein de vues vraies et solides; 3° *La Perpétuité de la foi de l'Eglise catholique touchant l'Eucharistie*, Paris, 1670, 1672 et 1674, 3 vol. in-4°. (Les tomes 4 et 5, publiés en 1711 et 1713, sont de l'abbé Renaudot.) Arnauld y a eu part, ce que néanmoins quelques auteurs lui contestent; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'a pas fait difficulté d'en recevoir les compliments; Nicole lui-même ayant consenti que la gloire du chef de parti, auquel on voulait à tout prix attacher le nom de *Grand*, fût renforcée par cette attribution. 4° *Les Préjugés légitimes*, contre les calvinistes; 5° *Traité de l'unité de l'Eglise*, contre le minisnistre Jurieu; 6° *Les prétendus réformés convaincus de schisme*, et quelques ouvrages de controverse, tous infiniment estimables par la profondeur et la solidité; 7° les *Lettres imaginaires et visionnaires*, 2 vol. in-12, 1667, contre des Marest de Saint-Sorlin, qui avait dit trop de mal des jansénistes pour ne pas s'attirer l'indignation de Nicole; 8° un très grand nombre d'ouvrages pour la défense de Jansénius et d'Arnauld; 9° plusieurs *écrits* contre la morale des casuistes relâchés; 10° quelques-uns sur la *grâce générale*, recueillis en 4 vol. in-12, avec les écrits d'Arnauld, de Quesnel et des autres théologiens qui ont combattu ce système. Il y en a une édition de 1715, en 2 vol. in-12, avec une préface de l'éditeur. On y voit que Nicole n'adopte pas entièrement le système de Jansénius et d'Arnauld, et qu'il s'en éloigne dans bien des points; nous avons observé ailleurs qu'Arnauld luimême rejetait la doctrine fondamentale de Jansénius (*voyez* ce nom). Le moyen de concilier avec cela tout ce que ces messieurs ont écrit, fait, souffert pour cette cause? 11° Un choix d'*Epigrammes* latines, intitulé : *Epigrammatum delectus*, 1659, in-12; 12° *Traduction latine* des Lettres provinciales, avec des notes pires que le texte, etc. Une délicatesse, qui n'était pas sans fondement, l'engagea à se cacher sous le nom de *Wendrock*. La première édition parut en 1658; la quatrième, qui est beaucoup plus ample, est de l'année 1665.

Pascal (*voyez* ce nom) revit cette version. « Quant aux qualités littéraires, dit l'abbé Bérault, c'est » une des meilleures productions » de Port-Royal, à l'exception » néanmoins de quelques solé» cismes qui ont échappé, non » pas en cette seule rencontre, à » l'habileté de l'auteur. Quelle » que soit d'ailleurs la beauté » du style, elle ne couvrit point » le scandale que renfermaient » les choses. » On peut consulter l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Nicole*, 1733, in-12, par l'abbé Goujet, mais il faut se souvenir que l'historien est souvent panégyriste, et que ses éloges sont l'effet de l'enthousiasme que lui inspirait tout ce qui tenait au parti. [On a une autre *Vie* de Nicole, par Besoigne, dans l'*Histoire du Port-Royal*, t. 4e, et par Saverien, dans le tome 1er des *Vies des philosophes modernes.*]

NICOLE (François), né à Paris en 1683, montra beaucoup de génie pour les mathématiques. Il donna, en 1706, à l'académie des sciences, un *Essai sur la théorie des roulettes*, qui le fit recevoir l'année suivante dans cette compagnie. Il commença, en 1717, un *Traité du calcul des différences finies*, sur lequel il a publié ensuite beaucoup de *Mémoires*. En 1729, il présenta à l'académie un *Traité des lignes du troisième ordre*, plus complet que celui de Newton. En 1727, on lui décerna et il céda à l'Hôtel-Dieu de Lyon un prix de 3000 livres, que M. Mathulon avait déposées pour celui qui démontrerait la fausseté d'une quadrature du cercle qu'il croyait avoir trouvée. Cet habile académicien mourut en 1758, d'une érysipèle, à 75 ans.

NICOLLE DE LA CROIX (Louis-Antoine), mort le 14 septembre 1760, à Paris, son pays natal, à 56 ans. « Il ne reçut (dit M. » Drouet, auteur fort attaché » au parti) que les ordres mi» neurs; des obstacles qui lui » furent communs avec les meil» leurs sujets, l'éloignèrent du » sacerdoce. » On a de lui : 1° *Méthode d'étudier, tirée des ouvrages de saint Augustin*, traduite de l'italien de Ballerini, 1760, in-12; 2° *Géographie moderne*, 1756; réimprimée avec des augmentations considérables en 1773, 2 vol. in-12. Cet ouvrage eut beaucoup de succès, quoiqu'il y ait un grand nombre de fautes, dont plusieurs étaient aisées à éviter : la raison de cette vogue, c'est la faveur du parti janséniste, que l'auteur avait bien méritée; car on peut dire que c'est la géographie de la secte, la topographie de la naissance et de la mort des saints du parti, et d'un autre côté, un recueil de calomnies affreuses contre les catholiques. (*Voyez* JAPON, dans notre Dict. géog.) 3° *Abrégé de la géographie, à l'usage des jeunes personnes*, petit vol. in-12. C'est un extrait de sa Géographie moderne.

NICOLO DELL' ABBATE, peintre, né à Modène en 1512. On lui a donné le surnom *dell' Abbate*, parce qu'il était élève du Primatice, abbé de Saint-Martin. Le Primatice ayant connu le mérite de Nicolo, l'amena avec lui en France l'an 1552, et l'employa à peindre à fresque sur ses dessins, dans le château de Fontainebleau. Nicolo excellait surtout dans le coloris; ses dessins, arrêtés d'un trait de plume et lavés au bistre, sont la plupart terminés. Son goût de dessin ap-

proche de celui de Jules Romain et du Parmesan.

† NICOLO (Nicolas Isouard, dit), célèbre compositeur de musique, naquit à Malte en 1774, où son père, originaire de France, était négociant. Le commandeur Constant de Champion, qui avait pris en amitié le jeune Nicolo, l'amena à Paris, et lui donna pour maître M. Berthaud, célèbre par les élèves qu'il forma et qui se distinguèrent dans les corps de l'artillerie et du génie. Nicolo apprit le dessin, le latin, les mathématiques, et la musique, qu'il préférait à tout le reste. De retour à Malte, et destiné au commerce, il fut employé en qualité de commis à Palerme, puis à Naples. Ayant obtenu de son père la permission de se consacrer à la musique, il étudia le contrepoint à Naples, sous le célèbre Sala, maître de Paesiello, et de Cimarosa. Bientôt il donna à Florence son *Artaserse*, qui eut un grand succès. La réputation qu'il acquit en Italie le fit rappeler à Malte par le grand-maître de Rohan, qui le décora de la croix de Donat; et, après la mort de Vincent Aufossi, et de San-Martino, il fut nommé organiste, et maître de la chapelle de l'Ordre. Les français s'étant emparés de l'île de Malte (en juin 1798), le général Vaubois, qui en eut le commandement, prit Nicolo pour son secrétaire, et l'emmena avec lui en France, où il se lia d'amitié avec MM. Etienne, Hoffmann, Dupaty, etc., qui l'engagèrent à composer pour les théâtres de la capitale, où il fut très applaudi. Nicolo, outre son talent pour la composition, était un excellent pianiste et organiste, et jouait de l'harmonica d'une manière inimitable. Il est mort à Paris le 23 mars 1818, âgé de 44 ans. Indépendamment de plusieurs messes très estimées, composées pour la chapelle de Malte, il a laissé un grand nombre d'opéras écrits en Italie, comme *Avviso ai Maritati*, *Artaserse*, *Rinaldo d'Asti*, *Il Barbiere di Siviglia*, *L'Improvisato in Campagna*, *Il Bottajo*, *I due Avari*, *Il Barone d'Alba Chiara*, etc. Il a composé en France, *Le Tonnelier*, 1804; *La femme avare*, 1804; *Les Confidences*, 1803; *Le Médecin Turc*; *Léonce*; *la Ruse inutile*, 1805; *Idala*, en 3 actes; *La prise de Passaw*, en 3 actes, 1806; *Le Rendez-vous bourgeois*; *les Créanciers*, en 3 actes; *Un jour à Paris*, en 3 actes; *Cimarosa*, 1808; *L'Intrigue au sérail*, en 3 actes; *Cendrillon*, en 3 actes; *Le petit Page*; *Flaminius*; *La Victime des arts*. La partie du chant de ces opéras est très harmonieuse; l'accompagnement produit beaucoup d'effet, mais il paraît que Nicolo se permettait des licences que les règles sévères de l'art n'avouaient pas.

NICOLO-FRANCO. *Voyez* FRANCHI.

NICOLOSIO (Jean-Baptiste), Sicilien, mort à Rome en 1670, était très versé dans les mathématiques et la géographie, et mérita l'estime d'Alexandre VII. On a de lui: 1° *Hercules Siculus, sive studium geographicum*, 2 vol.; 2° *Guida allo studio geografico*; 3° *La Teoria del globo terrestre*; 4° *Orbis descriptio*, en dix cartes; 5° une *Description de l'Etat de l'Eglise*; 6° *une autre* du royaume de Naples; 7° des *Cartes* avec des notes pour l'histoire d'Alexandre, par Quinte-Curce, etc.

NICOLSON (Guillaume), sa-

vant bibliographe et évêque anglican, né en 1655, posséda différents bénéfices en Angleterre, fut fait archidiacre de Carlisle en 1682, évêque de la même ville en 1714, puis de Londonderri en Irlande, en 1718, enfin archevêque de Cashel en février 1727, et mourut peu de jours après. On a de lui : 1° *Bibliothèque historique d'Angleterre*, Londres, 1696-1699, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage contient un catalogue des historiens d'Angleterre, tant imprimés que manuscrits, avec des jugements et des observations. 2° *Bibliothèque historique d'Ecosse*, Londres, 1702, in-8°; 3° *Bibliothèque historique d'Irlande*, 1724, in-8°. On a réuni ces trois *Bibliothèques* en un vol. in-fol., Londres, 1736, in-fol.; et cette édition est la meilleure. 4° Des *Sermons*. [Il a donné, en outre, une *Dissertatio de jure feodali veterum Saxonum;—Sur les médailles d'Ecosse; —Leges marchiarum, etc.*]

NICOMÈDE Ier, roi de Bithynie, fils de Zipoëte, fondateur de cette monarchie, monta sur le trône après son père l'an 278 avant J. C. Il traita ses frères avec la cruauté d'un tyran. [Il les fit tous massacrer : un seul, Ziboas, échappé au carnage, se mit en état de révolte, mais il fut vaincu et contraint de se cacher. Craignant la puissance d'Antiochus, roi de Syrie, il s'allia aux Gaulois, alors maîtres de la Lysimachie et de la Chersonèse. C'est de cette époque que date l'entrée des Gaulois dans l'Asie mineure, où ils occupèrent le pays qui, de leur nom, fut appelé Galatie. Grâce à cette alliance, Antiochus fut prié d'accepter la paix. Nicomède mourut l'an 249 avant J. C.] On prétend que c'est lui qui bâtit Nicomédie, à laquelle il donna son nom.

NICOMÈDE II, surnommé par dérision *Philopator*, petit-fils du précédent, fut élevé à Rome sous la protection du sénat. Il ôta le sceptre à Prusias, son père, qu'il fit assassiner dans un temple où il s'était réfugié, l'an 148 avant J.-C. Il régna ensuite en paix. La fin de sa vie fut agitée par la crainte de la puissance de Mithridate, dont il avait épousé la sœur, veuve d'Ariarathe. Il aposta un jeune homme, qu'il disait être 3e fils d'Ariarathe. Les Romains, pour mortifier les deux rois rivaux, ôtèrent la Cappadoce à Mithridate, et la Paphlagonie à Nicomède, qui mourut l'an 90 avant J.-C. Ce monarque se concilia l'amour de ses sujets par la douceur de son caractère et par les qualités qui font un bon roi; mais sa gloire fut souillée par le meurtre de son père et par son ambition. [La vie de Nicomède a fourni au grand Corneille le sujet d'une de ses *tragédies*.]

NICOMÈDE III, fils du précédent et son successeur, fut détrôné par son frère aîné, appelé Socrate, puis par Mithridate; mais les Romains le rétablirent. Il mourut sans enfants l'an 75 avant J.-C., laissant les Romains héritiers de son royaume de Bithynie, qui fut réduit en province.

NICOMÈDE, géomètre, passe pour être l'inventeur de la courbe appelée *conchoïde*, qui sert également à la résolution des deux problèmes de la duplication du cube et de la trisection de l'angle. Les savants ne sont pas d'accord sur le temps où il vivait. Quelques-uns le placent

deux siècles avant J.-C., d'autres quatre ou cinq siècles après. Les raisons alléguées pour prouver l'une ou l'autre de ces dates, ne sont pas décisives. S'il est vrai qu'un certain Géminus a parlé de la conchoïde deux siècles avant J.-C., il s'ensuivrait précisément que Nicomède n'en est pas l'inventeur, mais non pas qu'il eût vécu avant Géminus.

NICON (Saint), moine du monastère appelé *Pierre-d'Or*, à l'extrémité de l'Arménie, fut surnommé *Métanoïte*, c'est-à-dire *faites pénitence*, parce qu'il commençait ordinairement ses sermons par ces paroles; il travailla avec autant de zèle que de fruit à la conversion des Arméniens et des Grecs, qui montraient du penchant pour le mahométisme. Il fut l'apôtre de l'île de Crète, où il prêcha pendant vingt ans, et de toute la Grèce. Il laissa un *Traité* sur la religion des Arméniens, que Cotelier a donné en grec et en latin, avec des notes dans les Monuments des pères apostoliques. On conserve dans la bibliothèque du roi de France deux exemplaires des *Pandectes de choses saintes*, qui renferment plusieurs sermons de saint Nicon. Il mourut le 26 novembre 998, à Corinthe.

NICON. *Voyez* NIKON.

NICOT (Jean), né à Nîmes en 1530, d'un notaire de cette ville, quitta sa patrie de bonne heure, et s'introduisit à la cour, où son mérite lui procura les bonnes grâces de Henri II et de François II. On le nomma ambassadeur en Portugal : à son retour, il apporta en France la plante *petun*, qu'on appelle *nicotiane*, de son nom. Cette plante, connue aujourd'hui sous le nom de *tabac*, qu'on crut alors nuisible à la mémoire, à la tête et aux yeux de l'homme, fut présentée à la reine Catherine de Médicis, et de là lui vint son nom d'*herbe à la reine*. (*Voyez* GOHORRI.) Nicot mourut à Paris en 1600, laissant plusieurs ouvrages manuscrits : 1° un *Traité de la marine*, où il avait recueilli tous les termes des mariniers; 2° *Trésor de la langue française tant ancienne que moderne*. Ce dictionnaire, qui ne parut qu'après la mort de l'auteur, en 1606, in-folio, n'est plus d'aucun usage, à raison des révolutions que la langue française a essuyées depuis, et qu'elle ne cesse pas d'essuyer.

NIDER (Jean), dominicain qui assista au concile de Bâle, et qui mourut vers l'an 1440, est connu par son *Formicarium*, où il y a beaucoup de choses touchant les sortiléges; nous avons aussi de lui *De reformatione religiosorum*, Anvers, 1611, in-8°; *Præceptorium seu de decem præceptis tractatus*, Cologne, 1472; édition très recherchée, parce que c'est le plus ancien livre, avec date, qui ait des signatures.

NIDHARD, ou NITHARD (Jean-Everard), cardinal, né au château de Falkenstein, en Autriche, l'an 1607, entra dans la société des jésuites en 1631. Appelé à la cour de l'empereur Ferdinand III, il fut confesseur de l'archiduchesse Marie, qu'il suivit en Espagne, lorsqu'elle épousa Philippe IV. Ce monarque conçut tant d'amitié et d'estime pour lui, qu'il voulut le faire décorer de la pourpre romaine. Après la mort de Philippe, la reine-mère lui donna la charge d'inquisiteur-général, et le mit à la tête de son conseil. Depuis le ministère du duc de Lerme, l'Es-

pagne était tombée dans un état de faiblesse dont elle ne pouvait se relever. Nidhard trouva le trésor sans argent, les places de la monarchie en ruine, les ports sans vaisseaux, les armées sans discipline et sans chef, mal conduites, et manqua de génie ou de moyens pour remédier à tant de maux. D. Juan forma un parti contre lui, et malgré la protection de la reine, il fallut que son confesseur cédât à l'orage : mais les affaires de l'état n'en devinrent pas meilleures. Le ministre disgracié se retira à Rome, où il fut ambassadeur d'Espagne auprès du pape. Clément X l'élut au cardinalat en 1672, et lui donna l'archevêché d'Edesse. Le cardinal Nidhard mourut en 1681, à l'âge de 73 ans. On a de lui quelques ouvrages sur *la Conception immaculée de la sainte Vierge*, imprimés à Paris, 1677, 2 vol. in-12. On a imprimé à Cologne une *Relation des différends arrivés en Espagne entre D. Juan d'Autriche et le cardinal Nidhard*, 1677, 2 vol. in-12.

NIÉREMBERG (Jean-Eusèbe de), jésuite, Allemand d'origine, naquit à Madrid en 1590, et y mourut en 1658, à 68 ans. C'était un homme pénitent, austère et très laborieux. Il a beaucoup écrit, et la plupart de ses ouvrages de piété, composés, soit en espagnol, soit en latin, ont été traduits en diverses langues, et quelques-uns en français. Le Traité du *Discernement du temps et de l'éternité, ou De la différence du temps et de l'éternité*, n'a pas seulement été mis en français par le P. Brignon, il l'a été aussi en arabe par le P. Fromage, de la même société. Celui de ses ouvrages qui est le plus recherché des curieux, est sa *Curiosa filosofia de las maravillas de naturaleza*, Madrid, 1643, in-4°. On a encore de lui : 1° *Eloges des hommes illustres de sa société*, en espagnol, Madrid, 1643, 6 vol. in-fol. ; 2° *Traité de l'origine de l'Ecriture sainte*, Lyon, 1641, in-fol. ; 3° *Historia naturæ*, Anvers, 1635, in-fol.

NIEUHOFF (Jean de), auteur hollandais, né vers le commencement du XVII$^e$ siècle, à qui nous devons une Relation estimée de son *Ambassade de la part de la compagnie orientale des Provinces-Unies auprès de l'empereur de la Chine*. Cette relation curieuse est en hollandais. Jean Le Charpentier en a donné une bonne traduction en français, Leyde, 1665, in-fol. : cette édition est rare, et le livre recherché.

NIEUWENTYT (Bernard), savant hollandais, né à Westgraafdyk, en Nord-Hollande, l'an 1654, marqua, dès sa première jeunesse, de l'inclination pour les sciences ; mais avec le désir de tout savoir, il eut la sagesse de se borner. Il s'attacha d'abord à l'art de raisonner juste, et il pénétra ensuite dans ce que les mathématiques ont de plus profond. Il passa à la médecine et au droit, et ses progrès dans ces deux sciences ne furent pas moins rapides. Il devint, par son application continuelle, et en secondant l'étendue de son génie, bon philosophe, grand mathématicien, médecin célèbre, magistrat habile et équitable. Plus attentif à cultiver les sciences, qu'avide des honneurs du gouvernement, il se contenta de les mériter. Il fut cependant conseiller et bourguemestre de la ville de Purmerende, où il demeurait, sans

briguer des emplois qui l'auraient tiré de son cabinet. Ce savant mourut en 1718, à 63 ans. Ses principaux ouvrages sont : 1° un Traité en hollandais, traduit en français par Noguès, sous ce titre : *L'Existence de Dieu démontrée par les merveilles de la nature*, Paris, 1740, in-4°. Cet ouvrage, excellent en son genre, s'il était moins diffus, et si l'auteur ne se trompait quelquefois dans la détermination de quelques causes finales particulières, est divisé en trois parties, dans lesquelles il traite de la structure du corps humain, des éléments, des astres et de leurs divers effets. C'est une espèce de physique, dans laquelle ce sage écrivain tourne tout à la gloire de l'Etre suprême et de ses ouvrages. Il y réfute en même temps les vaines difficultés que des raisonneurs superficiels objectent contre quelques articles de la foi chrétienne, en particulier contre la résurrection des morts. 2° Une *Réfutation de Spinosa*, in-4°, en hollandais ; 3° *Analysis infinitorum*, Amsterdam, 1695, in-4° ; 4° *Considerationes secundæ circa calculi differentialis principia*, Amsterdam, 1696, in-4°.

NIGER-PÉRATE, fut un des plus vaillants hommes de son temps parmi les Juifs. Il commandait dans la province d'Idumée, au commencement de la guerre de ce peuple avec les Romains, et se signala en plusieurs rencontres, principalement contre Cestius Gallus, à Gabao et à Ascalon, Simon et Jean ayant usurpé toute l'autorité dans Jérusalem. Niger, dont les talents excitaient leur jalousie, fut un des premiers qu'ils accusèrent d'intelligence avec les Romains. Ils lui firent mille outrages, et le traînèrent enfin hors des murailles de Jérusalem, où ils le firent asssommer à coups de pierres, sans vouloir lui permettre de se justifier des crimes dont il était accusé.

NIGER (C. Pescennius Justus), empereur d'Orient, gouverneur de Syrie, se signala par sa valeur et sa prudence. Les légions romaines le saluèrent empereur à Antioche vers la fin d'avril 193, sur la nouvelle de la mort de Pertinax. Un orateur ayant voulu célébrer son avénement à l'empire par un panégyrique : « Composez plutôt, lui dit » Niger, l'éloge de quelque fameux capitaine qui soit mort, » et retracez à nos yeux ses belles » actions pour nous servir de » modèle. C'est se moquer que » d'encenser les vivants, surtout » les princes, dont il y a toujours quelque chose à craindre » ou à espérer. ». (*V.* Néron.) Niger ne jouit du commandement qu'environ un an ; il perdit plusieurs batailles contre Sevère, et enfin l'empire avec la vie dans les premiers mois de l'an 195 de J.-C.

NIGIDIUS Figulus (Publius), bon humaniste, habile philosophe et grand astrologue, passa pour le plus savant des Romains après Varron. Ses talents lui procurèrent les charges de préteur et de sénateur. Il fut utile à Cicéron pour dissiper la conjuration de Catilina ; mais ayant pris le parti de Pompée contre César, il fut exilé, et mourut en exil, l'an 45 avant J.-C. Cicéron, qui fait de lui le plus grand éloge, lui écrivit une belle lettre de consolation. Saint Augustin dit qu'il fut surnommé *Figulus*, c'est-à-dire *Potier*, parce qu'il se servit d'un exemple tiré de la

roue de potier, pour répondre à cette question qu'on lui faisait contre l'astrologie : *Pourquoi la fortune de deux enfants jumeaux n'est-elle pas la même?* Il ne nous reste de ses ouvrages que des fragments recueillis par Rutgersius. Il écrivait d'une manière si abstraite, que ses contemporains le négligèrent.

NIGRISOLI (Jérôme), savant médecin, né à Ferrare en 1621, mort dans sa patrie en 1689, à 68 ans, a fait imprimer à Guastalla, 1665, *Progymnasmata medica*. Il pratiqua son art avec succès.

NIGRISOLI (François-Marie), mort à Ferrare en 1727, à 79 ans, était fils du précédent, et ne se rendit pas moins habile que son père dans la médecine. Il laissa plusieurs ouvrages, dont la plupart furent bien accueillis, entre autres : 1° un *Traité du quinquina*, en latin, Ferrare, 1700, in-4°; 2° *Pharmacopœa ferrariensis*; 3° *Consigli medici*, Ferrare, 1726, 2 vol. in-4°.

NIHUSIUS (Barthold), né l'an 1584, à Wolpe, dans les états de Brunswick, d'une famille luthérienne, embrassa à Cologne la religion catholique vers l'an 1622. Après avoir eu pour premier emploi la direction du collége des prosélytes, il devint abbé d'Ilfeld en 1629, puis suffragant de l'archevêque de Mayence, sous le titre d'évêque de Mysie. Il mourut au commencement de mars 1657. On a de lui : *Annotationes de communione orientalium sub specie unica*, in-4°, Cologne, 1648; *Tractatus chorographicus de nonnullis Asiæ provinciis ad Tigrim, Euphratem*, etc., 1658, in-8°; et d'autres ouvrages de littérature, de théologie, de controverse et d'histoire.

NIKON, né en 1613 d'une famille obscure, dans le gouvernement de Nowogorod en Russie, embrassa l'état monastique, devint successivement archimandrite, métropolitain de Nowogorod, et enfin patriarche de Russie en 1652. Le czar Alexiowitz lui donna toute sa confiance. Il introduisit dans l'Eglise russe le chant à l'exemple de l'Eglise grecque, et assembla une espèce de concile pour la restitution du Texte sacré. Il avait remarqué dans les exemplaires dont on se servait beaucoup de passages altérés, peu conformes à la version des Septante. On rassembla les anciennes versions slaves, dont quelques-unes avaient au moins cinq siècles d'antiquité. Les moines du Mont-Athos, et les Grecs de l'Orient, fournirent beaucoup de copies des livres saints. Il y fut prononcé que l'ancienne version slavone était fidèle, et qu'il ne s'y était glissé des fautes que par la multiplication des copies. On en fit une nouvelle édition à Moscou, que Nikon signa. Ces changements causèrent une divison dans cette Eglise. Ceux qui étaient attachés aux anciens usages, furent appelés *Raskolniki*. Ce schisme n'est pas encore fini. La faveur dont jouissait Nikon auprès du prince, fut suivie d'une disgrâce qui lui donna le loisir de rassembler différentes Chroniques, de les confronter, de les corriger l'une par l'autre, et peut-être de les altérer : il en composa une *Histoire* qui conduit jusqu'au règne du czar Alexiowitz, Pétersbourg, 1767, 2 vol. in-4°.

NIL (Saint), *Nilus*, disciple de

saint Jean-Chrysostôme, avait une grande réputation de piété dès le commencement du v$^{e}$ siècle. On dit qu'il était de Constantinople et de la première noblesse. Il épousa une femme digne de lui et en eut deux enfants. L'empereur Arcadius l'éleva à la dignité de préfet ou gouverneur de Constantinople; mais les vices qui régnaient à la cour de ce prince, ayant alarmé la délicatesse de conscience de Nil, le déterminèrent à se retirer dans le désert de Sinaï avec son fils Théodule. Sa femme consentit à sa retraite, et se retira elle-même avec sa fille dans un monastère de filles en Egypte. Saint Nil vécut long-temps avec des moines d'une sainteté exemplaire. Ils demeuraient dans des cavernes, ou dans des cellules qu'ils bâtissaient eux-mêmes, éloignées les unes des autres. La plupart ne mangeaient point de pain, mais seulement des fruits sauvages et des herbes crues; quelques-uns ne mangeaient qu'une fois la semaine. Ils avaient un prêtre, et s'assemblaient le dimanche dans l'Eglise pour recevoir la communion, et s'entretenir des vérités saintes de la religion. Des Sarrasins attaquèrent les solitaires de Sinaï, en tuèrent plusieurs, en emmenèrent d'autres captifs, et donnèrent à quelques-uns de ceux qui étaient les plus âgés, la liberté de se retirer. Saint Nil fut de ces derniers; mais son fils Théodule fut emmené captif. On l'exposa en vente, et personne n'en voulant donner ce que les Sarrasins en demandaient, ces barbares voulaient le mettre à mort. A force de larmes, il obtint qu'on l'achetât. Il fut revendu à l'évêque d'Eleuse, qui ayant reconnu son mérite, l'éleva à la cléricature. Saint Nil alla chercher ce cher fils chez l'évêque d'Eleuse, qui n'usa de son autorité de maître, que par l'espèce de violence qu'il fit au père et au fils de leur imposer les mains pour l'ordre sacré de la prêtrise. L'histoire ne nous apprend plus rien de saint Nil; mais il y a apparence qu'il écrivait encore vers l'an 450, temps auquel on place ordinairement sa mort. Parmi ses ouvrages, on estime principalement ses *Epîtres*, le *Traité de la vie monastique* et le livre *de la prière*. Dans sa lettre 61$^{e}$ du 4$^{e}$ livre, il veut qu'on ne représente que la croix dans le sanctuaire, et il exhorte à placer autour des églises des peintures des histoires de l'ancien et du nouveau Testament. Les iconoclastes falsifièrent ce passage. Joseph-Marie Suarez, qui se démit de l'évêché de Vaison pour aller demeurer à Rome, y donna une édition des *OEuvres* de saint Nil, en 1673, à l'exception de ses *Lettres*. Le P. Pierre Poussines, jésuite, publia 335 *Lettres* de ce saint, Paris, 1657, in-4°. Léon Allatius en fit imprimer un nombre beaucoup plus considérable à Rome, 1668, in-fol., grec-latin. On trouve les œuvres complètes de Saint-Nil dans la *Bibl. max. patrum*.

NIL, archevêque de Thessalonique dans le xiv$^{e}$ siècle, écrivit contre la primauté du pape. Barlaam, après avoir écrit en faveur du siége de Rome, adopta l'erreur de Nil, et la soutint dans un Traité, semblable pour le fond à celui de ce schismatique, faute qu'il corrigea dans la suite. (Voy. *Barlaam*.) Ces deux Traités ont été réunis par Saumaise en un

vol. in-4°, imprimé chez Elsevir en 1645. Ce commentateur y a ajouté des notes et quelques autres Traités. En 1608, il en avait donné une édition in-8°, moins ample que celle que nous venons de citer.

NIL, surnommé DOXOPATRIUS, *archimandrite* (c'est-à-dire abbé d'un monastère grec), composa, par ordre de Roger, roi de Sicile, à la fin du XI[e] siècle, un *Traité des cinq patriarcats* de Rome, d'Antioche, d'Alexandrie, de Jérusalem et de Constantinople. Etienne Le Moine en a donné une édition en grec et en latin, Leyde, 1685, in-4°.

NINIAS, ou NINUS LE JEUNE, fils de Ninus et de Sémiramis, monta vers l'an 2080 avant J.-C., sur le trône d'Assyrie après sa mère, qui avait abdiqué l'empire, ou, selon quelques auteurs, qu'il avait fait mourir, parce qu'elle l'avait sollicité au crime. Quoi qu'il en soit, il ne fut pas plus tôt affermi dans ses états, qu'il en abandonna le soin à ses ministres, et se renferma parmi ses femmes dans son palais, où il mena la vie la plus voluptueuse, ne se faisant voir que très rarement en public. On lui donne 38 ans de règne. Ses successeurs ne suivirent que trop l'exemple de ce prince lâche et fainéant; aussi connaît-on à peine leurs noms jusqu'à Sardanapale. *V.* NINUS.

NINON. *Voyez* LENCLOS.

NINUS, roi des Assyriens, était, dit-on, fils de Bélus, fit la conquête de plusieurs pays, depuis l'Egypte jusqu'à l'Inde, se rendit maître d'un grand nombre de villes, et singulièrement de Bactres (aujourd'hui Balk), capitale du pays. Il dut en partie la prise de cette place forte à Sémiramis, femme d'un de ses premiers officiers. Ninus conçut une forte passion pour cette héroïne, et l'épousa après la mort de son mari, qui s'était tué pour prévenir les terribles menaces de son puissant rival. Le roi laissa en mourant le gouvernement de son royaume à Sémiramis, vers l'an 2122 avant J.-C., après un règne de 52 ans. (*Voy.* NINIAS et SÉMIRAMIS.) Les commencements de ces anciens empires et l'histoire de leurs premiers maîtres sont couverts de ténèbres, farcis de fables, et forment un chaos que la plus subtile critique ne saurait débrouiller avec un succès bien marqué. [Ninus passe pour être le fondateur de *Ninive*, ville bâtie sur les bords du Tygre. Elle avait dix-huit lieues de tour, sa longueur était de 150 stades et sa largeur de 90. Ses murailles avaient 100 pieds grecs de haut, flanquées de 1,500 tours.]

NIOBÉ, fille de Tantale, et femme d'Amphion, roi de Thèbes, osa se préférer à Latone. Sa vanité irrita tellement cette déesse, qu'elle fit tuer par Apollon et par Diane ses sept fils et cinq de ses filles. Elle en ressentit tant de douleur, qu'elle fut métamorphosée en rocher.

NIPHUS ou plutôt NIFO (Augustin), né à Japoli dans la Calabre, vers 1473, fit la plus grande partie de ses études à Tropéa. Son père et sa mère lui ayant été enlevés, il entra chez un bourgeois de Sessa, pour être précepteur de ses enfants. Il suivit ses disciples à Padoue, où il s'appliqua à la philosophie, sous Nicolas Vernia. De retour à Sessa, il résolut de s'y fixer, et y épousa une fille vertueuse nommée *Angelella*, dont il eut

plusieurs enfants. Quelque temps après, on lui donna une chaire de philosophie à Naples. A peine y fut-il arrivé, qu'il y composa un traité *De intellectu et dæmonibus*, dans lequel il soutenait qu'il n'y a qu'un seul entendement. Cet écrit souleva aussitôt tout le monde contre Niphus. Pierre Barocci, évêque de Padoue, l'engagea à publier son Traité avec des corrections. Il parut en 1492, in-fol., et fut réimprimé en 1503 et en 1527. Niphus donna depuis au public une suite d'autres ouvrages qui lui acquirent une grande réputation. Les plus célèbres universités de l'Italie lui offrirent des chaires avec des honoraires considérables. Il est constant qu'il avait mille écus d'or d'appointements, lorsqu'il professait à Pise vers 1520. [Il remplit en dernier lieu, la chaire de philosophie à Salerno, où le prince de ce nom, dont le père avait été protecteur de Nifo, l'appela en 1525.] Le pape Léon X le créa comte palatin, lui permit de joindre à ses armes celles de la maison de Médicis, et lui donna le pouvoir de créer des maîtres ès arts, des bacheliers, des licenciés et des docteurs en théologie et en droit civil et canonique; de légitimer des bâtards, et d'anoblir trois personnes. Les lettres-patentes de ces privilèges singuliers sont du 15 juin 1521. [Cet auteur, dans un voyage qu'il fit à Sessa, y mourut d'une fièvre inflammatoire le 18 juin 1538, âgé de plus de 75 ans. C'était un philosophe d'assez mauvaise mine; mais il parlait avec grâce. Il avait le talent d'amuser par ses contes et par ses bons mots : ses discours décelaient son extrême vanité. On prétend que, dans un de ces accès d'égoïsme, il dit à Charles-Quint : *Je suis empereur des lettres, comme vous êtes empereur des soldats*. Ce prince lui ayant demandé comment les rois pouvaient bien gouverner leurs états : *Ce sera*, répondit-il, *en se servant de mes semblables* (les philosophes). On voit que dans tous les siècles l'orgueil de ce genre d'hommes a toujours été le même. On a de lui : 1° des *Commentaires* latins sur Aristote et Averroès, 14 vol. in-fol.; 2° *Opuscules de morale et de politique*, Paris, 1645, in-4°; 3° des *Epîtres*; 4° un *Traité de l'immortalité de l'ame*, contre Pomponace, etc., 1518, in-fol.; 5° *De amore, de pulchro*, Leyde, 1641, in-16; 6° un Traité très rare : *De falsa diluvii prognosticatione, quæ ex conventu omnium planetarum qui in piscibus continget, anno 1524, divulgata est*, Rome, 1521, in-4°. Tous ces ouvrages sont écrits en latin, d'un style diffus et incorrect.

† NIQUILLE (N.), né à Bâle vers 1750, vint en France à l'époque de la révolution, et fut tantôt agent des royalistes, tantôt des jacobins, et le plus souvent de l'un et de l'autre parti à la fois. Ses principes devaient l'attacher aux jacobins; et il paraît qu'il joua un rôle assez actif dans la journée du 10 août. En novembre 1792, la commune de Paris le nomma son agent, pour la saisie du mobilier des prévenus d'émigration. Attaché à la police en qualité d'inspecteur-général, tour-à-tour chassé et rappelé, il fut, après le 18 brumaire, enfermé à la Conciergerie, pour rendre compte, dit-on, des opinions et des projets des autres jacobins. Faisant état

de se trouver dans tous les complots, il fut compris dans celui qui eut pour but l'explosion du 3 nivose. Condamné à la déportation, il mourut à Sinnamari en 1804.

NISUS, roi de Mégare en Achaïe, avait, parmi ses cheveux blancs, un cheveu de couleur de pourpre sur le haut de la tête, d'où dépendait, selon l'oracle, la conservation de son royaume. Scylla, sa fille, ayant conçu de l'amour pour Minos, qui assiégeait Mégare, coupa adroitement le cheveu fatal de son père, et livra sa patrie aux ennemis. Nisus en mourut de déplaisir, et fut changé en épervier, selon la fable. La perfide Scylla se voyant méprisée par Minos, mourut aussi de désespoir, et fut métamorphosée en alouette. Cette fable pourrait bien, comme tant d'autres, puisées dans l'Ecriture, être tirée de l'histoire de Samson, auquel Dalila coupa les cheveux, d'où dépendait la force de ce héros.

NISUS, héros troyen, qui suivit Enée en Italie. Ayant voulu venger la mort de son ami Euryale, tué par les Rutules, il fut victime de l'amitié et de son courage. La mort de ces deux fidèles et vaillants amis est rapportée au IX^e^ livre de l'*Enéide*, avec les traits les plus vifs et les plus touchants.

NITARD. *Voyez* NIDHARD.

NITARD, ou plutôt Nithares, abbé de St.-Riquier. [Il était fils du célèbre Angilbert et de Berthe, fille de Charlemagne à la cour duquel il fut élevé.] Il fut ensuite attaché à Charles le Chauve, qui estimait son savoir et ses vertus. [Nithard, après que son père eut renoncé au monde, le remplaça dans la dignité de duc de la côte maritime, servit dans les armées de Charlemagne. Il fut envoyé par Charles le Chauve, auprès de Lothaire, et puis auprès de Louis, roi de Germanie; mais il ne put empêcher la guerre entre ces trois frères ambitieux. Etant allé combattre les Normands, qui ravageaient la Neustrie, il reçut à la tête une blessure dont il mourut vers l'an 858.] Nous avons de lui, dans le Recueil de Duchesne, une *Histoire des guerres* entre les trois fils de Louis le Débonnaire. Elle est utile pour connaître les événements de son siècle.

NITIUS. *Voyez* ROSSI.

NITOCRIS, reine de Babylone, rompit le cours de l'Euphrate, et fit bâtir un pont sur ce fleuve. Elle se fit élever un tombeau au-dessus d'une des portes les plus remarquables de la ville, avec ces paroles : « Si quelqu'un » de mes successeurs a besoin » d'argent, qu'il ouvre mon sé» pulcre, et qu'il en puise au» tant qu'il voudra; mais qu'il » n'y touche point sans une » extrême nécessité : sinon sa » peine sera perdue. » Le tombeau demeura fermé jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspes, qui l'ayant fait ouvrir vers l'an 516 avant J.-C., au lieu des trésors immenses qu'il se flattait d'en tirer, n'y trouva qu'un cadavre et cette inscription : « Si » tu n'étais insatiable d'argent » et dévoré par une basse ava» rice, tu n'aurais pas violé la » sépulture des morts. »

NIVELLE (Jean de Montmorency, seigneur de), fils aîné de Jean de Montmorency, grand-chambellan de France, sous Charles VII, embrassa avec Louis son frère le parti du comte de Charolais, contre le roi Louis XI, dans la guerre du *Bien pu-*

*blic.* Son père fut si indigné de cette rebellion, qu'après l'avoir fait sommer, à son de trompe, de rentrer dans son devoir, sans qu'il comparût, il le traita de chien; d'où est venu ce proverbe, encore à la mode aujourd'hui : *Il ressemble au chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle.* Ce seigneur mourut en 1477, à 55 ans. Il était bisaïeul du comte Philippe de Hornes et du baron de Montigny, que le duc d'Albe fit décapiter en 1568 et 1570, avec le comte d'Egmont, durant la guerre des Pays-Bas.

NIVELLE DE LA CHAUSSÉE (Pierre Claude) naquit à Paris en 1692, d'une famille riche, et s'attacha à cultiver la poésie. Lorsque La Mothe publia son système de la poésie en prose, La Chaussée se déclara contre lui; ce qui engagea une querelle, où il fit paraître l'*Epître à Clio*: ouvrage plein d'une critique sage, mais froide et sans énergie. Il travailla pour le théâtre; mais, si on excepte quatre de ses pièces dans le comique larmoyant, on ne voit chez lui que des ouvrages très médiocres, où règne un mauvais goût de roman. Son style est lâche, diffus, traînant, et souvent froid. Il mourut en 1754, après avoir été reçu à l'académie française. Ses *OEuvres de théâtre* ont été imprimées à Paris, 1763, en 5 petits volumes in-12.

NIVELLE (Gabriel-Nicolas), prêtre, prieur commandataire de Saint-Géréon, diocèse de Nantes, né à Paris, mort le 7 janvier 1761, âgé de 74 ans. Il s'était retiré au séminaire de Saint-Magloire, d'où il fut obligé de sortir en 1723. Son opposition à la bulle *Unigenitus* le fit renfermer quatre mois à la Bastille, en 1730. Il a publié : 1° les *Relations de ce qui s'est passé dans la faculté de théologie de Paris, au sujet de la constitution* Unigenitus, 7 vol. in-12; 2° *Le Cri de la foi*, 3 vol. in-12, 1719; 3° *La Constitution* Unigenitus *déférée à l'Eglise universelle, ou Recueil général des actes d'appel*, 1757, 4 vol. in-vol. L'histoire romaine est moins volumineuse que cette compilation, fruit de l'esprit de parti, auquel l'auteur eut l'imprudence de sacrifier son repos et ses talents.

† NIVERNOIS (Louis-Jules Mancini, duc de), littérateur et ministre d'état de Louis XV, naquit à Paris le 16 décembre 1716. Il était petit-fils du duc de Nevers, neveu du cardinal Mazarin, qui se fit remarquer autant par son esprit que par sa haine contre Racine. Le duc de Nivernois embrassa la carrière militaire, et fut envoyé comme ambassadeur à Rome, à Berlin et à Londres, où il négocia la paix de 1763; mission dont il s'acquitta avec honneur. De retour à Paris, il se consacra entièrement aux lettres, et publia, soit en prose, soit en vers, un grand nombre d'ouvrages qui attestent son instruction, sa facilité, son bon goût, et qui lui méritèrent d'être reçu membre de l'académie française, et de celle des belles-lettres de Paris. Il fut lié avec les hommes les plus remarquables de son temps, tels que Voltaire, J.-B. Rousseau, et surtout avec l'abbé Barthélemy. Il fut mis en prison sous le règne de la terreur, et n'obtint sa liberté qu'après le 9 thermidor 1796. Quelque temps après, il fut nommé président de l'assemblée électorale de la Seine, dont il fut éloigné après le 13 vendémiaire. Il mourut

le 25 février 1798, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il a laissé: 1° *Lettres sur l'usage de l'esprit dans la société, l'étude et les affaires*; 2° *Dialogues des morts*, au nombre de quatre; 3° *Réflexions sur le génie d'Horace, de Despréaux et de J.-B. Rousseau*, in-12, ouvrage rempli d'une sage impartialité et d'une critique éclairée; 4° *Traduction* de l'Essai sur l'art des jardins modernes, par Horace Walpole, 1785, in-4°; 5° *Réflexions sur Alexandre et Charles XII*; 6° la *Vie d'Agricola*, traduite de Tacite; 7° *Essai sur l'homme*, traduit de l'anglais de Pope; 8° *Portrait de Frédéric le Grand*; 9° *Adonis*, traduit de l'italien, du chevalier Marini; 10° *Richardet*, traduit, idem, de Fortiguerra; 11° *Vie de l'abbé Barthélemy*, 1795; 12° *Recueil de fables*; elles furent recueillies en 1796, et ne sont pas inférieures à celles de La Mothe, dont il partage les beautés et les défauts; 13° des *Chansons* et des *Poésies fugitives*; 14° des *Imitations* de Virgile, Horace, Tibulle, Ovide, de l'Arioste et de Milton; le tout publié sous le titre d'*OEuvre de Nivernois*, Paris, 1796, 8 vol. in-8°, auxquels M. François de Neufchâteau a ajouté deux autres vol. des *OEuvres posthumes de Nivernois*, qui, outre son *Eloge*, contiennent des *Lettres*, des *Discours académiques*, sa *Correspondance diplomatique avec le duc de Choiseul*, et son *Théâtre de société*.

† NIZA (Marc de), franciscain et voyageur espagnol, né en 1497. Il se rendit au Mexique avec le vice-roi don Antoine de Mendoza, qui le chargea d'aller reconnaître le pays au nord. Le P. Niza partit, le 7 mars 1739, de Culiacan, accompagné d'un autre religieux, d'un nègre et de quelques Indiens auxquels on avait donné la liberté, afin qu'ils lui servissent de guides. Il visita diverses peuplades qui le reçurent fort bien, et traversa un désert de près de 40 lieues d'étendue, au bout duquel, suivant le récit du même P. Niza, il découvrit la ville de Cibola, ou Cibora, capitale d'une province du même nom, qui contenait sept grandes villes fort peuplées et très riches. Informé de l'aversion que les habitants de Cibola avaient pour les Espagnols, le P. Niza, après une course de trois mois, revint sur ses pas, s'arrêta à Compostelle, d'où il envoya au vice-roi le récit de son voyage. Ce récit, où il peignait la beauté du pays, au nord du golfe de Californie, la population immense, les richesses de la ville de Cibola, et la civilisation de ses habitants, excitèrent dans Cortès et Mendoza le dessein d'aller conquérir ce pays. Mendoza envoya Vasquez Cornado pour le reconnaître: quand il revint, il en raconta les mêmes merveilles que le P. Niza, et peu de temps après les Espagnols s'en emparèrent. La *relation* du voyage du premier se trouve dans l'ouvrage de Ramusio, au tom. 3. Sans doute dans ces récits il y a un peu d'exagération, mais il n'en est pas moins vrai que la province et la ville de Cibola, ainsi que l'immense ville de Quivira, se trouvent dans les livres de géographie moderne et dans plusieurs cartes du VIe siècle, par 37 degrés de latitude. On conjecture que les ruines des *Casas Grandes* (Grandes Maisons) que l'on a découvertes sur les bords du Jila, proviennent de

l'ancienne Cibola : on a reconnu que la civilisation des Indiens qui habitent la contrée que ce fleuve arrose est plus avancée que celle des peuplades qui sont plus au sud : c'est la patrie des premiers Mexicains, comme l'indiquent les monuments *Aztèques*. Leur population ayant augmenté, ils s'étendirent progressivement dans les parties connues sous le nom de vieux et nouveau Mexique; ces pays viennent de déclarer (en 1825) leur indépendance, ainsi que les autres colonies américaines, après être restés près de trois siècles sous la domination espagnole.

NIZOLIUS (Marius), grammairien italien de Brescello dans le Modénois, contribua à la renaissance des lettres dans le XVIe siècle par son esprit et par son érudition. On a de lui : 1° *De veris principiis et vera ratione philosophandi contra pseudo-philosophos libri* IV, Parme, 1553, in-4°. Il y attaque vivement les scolastiques, non-seulement sur la barbarie de leurs termes, mais aussi sur leurs opinions en plusieurs points. Le célèbre Leibnitz en donna, en 1670, une nouvelle édition in-4°. Il faut convenir cependant que parmi ces termes barbares, il y en avait beaucoup qui rendaient des idées abstraites avec une précision qu'on ne peut imiter sans les employer encore, comme font de très bons écrivains : et quant aux opinions, on en trouve chez les auteurs modernes de plus vaines, de plus fausses et surtout de plus dangereuses. 2° *Thesaurus ciceronianus, vel apparatus linguæ e scriptis Tullii Ciceronis collectus*, in-fol. C'est un bon dictionnaire latin, composé des mots et des expressions de Cicéron, par ordre alphabétique. Nizolius est un des premiers qui ont composé ces sortes de dictionnaires des écrits de Cicéron. Quoique cet ouvrage ne soit qu'une compilation, l'auteur avait un génie fort supérieur à celui des simples compilateurs. 3° *Observationes in Ciceronem*, Bâle, 1548, in-fol. Ces remarques philologiques sont utiles, et les éditeurs de l'orateur romain en ont profité.

NOADIAS. *Voy.* Séméias.

NOAILLES (Antoine de), chevalier de l'ordre du roi de France, gentilhomme ordinaire de sa chambre, gouverneur de Bordeaux, d'une illustre et ancienne maison du Limousin, qui possède depuis un temps immémorial la terre et château de Noailles, situés près de Brives, naquit en 1504. Son mérite l'éleva aux places d'ambassadeur d'Angleterre, de chambellan des enfants de France, et d'amiral de Guienne, puis de France en 1543. Il ménagea, pendant son ambassade d'Angleterre, la trève faite à Vaucelles entre Henri II et Philippe II, roi de France et d'Espagne. A son retour, il chassa les huguenots de la ville de Bordeaux, dont ils s'étaient emparés, et mourut en 1562, à 58 ans. — Son frère, François de Noailles, évêque de Dax, fut ambassadeur en Angleterre, à Rome, à Venise et à Constantinople, où il rendit de grands services à la chrétienté. Il mourut à Bayonne, en 1585 à 66 ans. Henri III et Catherine de Médicis le consultaient dans les affaires les plus épineuses. Ses *Ambassades* en Angleterre, et celle de son frère, ont été imprimées à Paris en 1763, 3 vol. in-12.

NOAILLES (Anne-Jules de), duc et pair, et maréchal de Fran-

ce, etc., était fils d'Anne de Noailles, en faveur duquel le comté d'Ayen fut érigé en duché-pairie au mois de décembre 1663. Il naquit en 1650, fut fait premier capitaine des gardes du corps en survivance de son père, eut le commandement de la maison du roi en Flandre l'an 1680, commanda en chef dans le Roussillon et la Catalogne en 1689, et fut fait maréchal de France au mois de mars 1693. Il gagna la bataille du Ther le 27 mai de l'année suivante prit les villes de Palamos, de Girone, et mourut à Versailles le 20 octobre 1708, à 59 ans. Ce seigneur était aussi recommandable par son amour pour la religion, que par son zèle ardent pour le bien de l'état.

NOAILLES (Louis-Antoine de), cardinal, frère d'Anne-Jules, naquit en 1651. Il fut élevé dans la piété et dans les lettres Après avoir fait sa licence en Sorbonne avec distinction, il prit le bonnet de docteur en 1676. Le roi le nomma à l'évêché de Cahors en 1679. Il fut transféré à Châlons-Sur-Marne l'année d'après, et l'archevêché de Paris étant venu à vaquer en 1695, Louis XIV jeta les yeux sur lui pour remplir ce siége important. Noailles parut hésiter à l'accepter; mais quelque temps après, non content d'acquiescer à sa nomination, il demanda et obtint encore son frère pour successeur dans le siége de Châlons. L'archevêque de Paris fit des réglements pour le gouvernement de son diocèse et pour la réforme de son clergé; mais il ne ménagea pas assez les jésuites, il ne voulut pas être leur valet, suivant ses expressions; et ceux-ci crurent, de leur côté, avoir sujet de se plaindre du prélat. Noailles avait donné en 1685, n'étant encore qu'évêque de Châlons, une approbation authentique aux *Réflexions morales* du P. Quesnel, ou plutôt il en avait continué l'approbation; car son prédécesseur, Félix Vialart, l'avait accordée pour son diocèse. Devenu archevêque de Paris, il condamna, en 1696, le livre de l'abbé de Barcos, intitulé : *Exposition de la foi catholique touchant la grâce*. On vit paraître à cette occasion le fameux *Problème ecclésiastique*, attribué au P. Doucin, mais que le P. Gerberon croit avec plus de vraisemblance être d'un écrivain du parti de Jansénius, dom Thierri de Viaixnes, janséniste des plus outrés, dit d'Aguesseau. On examinait dans ce *Problème* : « Auquel fallait-il » croire, ou à M. de Noailles » archevêque de Paris, condam» nant l'*Exposition de la foi;* » ou à M. de Noailles évêque de » Châlons, approuvant les *Ré*» *flexions morales?* » Il est aisé de concevoir que l'archevèque en fut irrité; et comme il ne doutait pas que ce ne fût l'ouvrage d'un jésuite, il en fut animé contre ces religieux. Dans l'assemblée de 1700, à laquelle il présida, il fit condamner 127 propositions tirées de différents casuistes, parmi lesquels plusieurs étaient jésuites, mais qui n'avaient fait que suivre et répéter de plus anciens. (*Voyez* Moya.) La même année, il fut nommé cardinal. On proposa en 1701 un problème théologique, qu'on appela le *Cas de conscience par excellence*. « Pou» vait-on donner les sacrements » à un homme qui aurait signé » le Formulaire, en croyant dans » le fond de son cœur que le » pape et même l'Eglise peuvent » se tromper sur les faits? » Quarante docteurs signèrent qu'on

pouvait donner l'absolution à cet homme. Le cardinal de Noailles ordonna qu'on crût le droit d'une foi divine, et le fait d'une foi humaine. Les autres évêques exigèrent la foi divine pour le fait, disant que ce fait étant le sens d'un livre, il était nécessaire que l'Eglise pût en juger avec certitude; que les faits doctrinaux ne peuvent cesser d'être du ressort de la foi, sans que le dogme en lui même y soit également soustrait. Clément XI crut terminer la querelle en donnant, en 1705, la Bulle *Vineam Domini*, par laquelle il ordonna de croire le fait, sans expliquer si c'était d'une foi divine ou d'une foi humaine. L'assemblée du clergé de la même année reçut cette bulle, mais avec la clause que *les évêques l'acceptaient par voie de jugement*. Cette clause, suggérée par le cardinal de Noailles, indisposa Clément XI contre lui. Cependant le cardinal voulut faire signer la bulle aux religieuses de Port-Royal-des-Champs. Elles signèrent, mais en ajoutant que « c'était » sans déroger à ce qui s'était » fait à leur égard à la paix de » Clément IX. » Cette déclaration fut mal interprétée. Le roi demanda une bulle au pape pour la suppression de ce monastère, et en 1709 il fut démoli de fond en comble. Le cardinal de Noailles, qui avait dit plusieurs fois que Port-Royal était le *séjour de l'innocence*, se prêta à sa destruction, parce qu'il crut voir ensuite que c'était celui de l'opiniâtreté. L'année d'auparavant (1708), Clément XI avait porté un décret contre les *Réflexions morales*; mais le parlement de Paris y ayant trouvé des nullités, il ne fut point reçu en France. Les foudres lancées contre Quesnel ne produisirent leur effet qu'en 1713, année dans laquelle la constitution *Unigenitus* vit le jour. Le cardinal de Noailles révoqua, le 28 septembre 1713, l'approbation qu'il avait donnée étant évêque de Châlons, au livre de Quesnel. Une nombreuse assemblée d'évêques fut convoquée à Paris; tous acceptèrent la bulle, les uns purement et simplement, les autres moyennant quelques explications; excepté sept qui ne voulurent ni de la bulle, ni des commentaires. Le cardinal de Noailles se mit à la tête de ces derniers, et défendit par un mandement du 25 février, de recevoir la constitution *Unigenitus*. Louis XIV, irrité, lui défendit de paraître à la cour, et renvoya les évêques ses adhérents dans leurs diocèses. La bulle fut enregistrée par la Sorbonne et par le parlement. Mais après la mort de Louis XIV en 1715, tout changea de face. Le duc d'Orléans, régent du royaume, mit le cardinal de Noailles à la tête du conseil de conscience. Ce prélat étant bien accueilli à la cour du régent, les évêques opposés à la bulle appelèrent et réappelèrent à un futur concile, dût-il ne se tenir jamais. Noailles appela aussi en 1717, par un acte public, qui fut supprimé par arrêt du parlement, le 1er décembre de la même année. L'archevêque renouvela son appel en 1718; et le 14 janvier 1719, il donna une *Instruction pastorale* qui fut condamnée à Rome le 3 août 1719, par un décret du pape. Le régent, confondant l'erreur et la vérité, ordonna le silence aux deux partis. Cette loi du silence, toujours recomman-

dée et toujours violée, ne fit qu'encourager les opposants. L'expérience de tous les siècles apprend que c'est toujours à l'ombre du silence que les sectaires se fortifient : bien résolus de ne pas le garder, ils envisagent comme un triomphe l'ordre qui l'impose à leurs adversaires; et c'en est véritablement un pour l'erreur, que de voir la vérité captive. Cependant le moment du Seigneur arriva pour le cardinal. Il reconnut tout à coup, comme il s'en expliqua hautement, qu'on l'avait engagé dans un parti de factieux. Les remords qu'il éprouvait depuis long-temps, joints à près de quatre-vingts ans d'âge qui le menaçaient d'une mort prochaine, le déterminèrent à écrire au pape Benoît XIII, en termes trop édifiants, pour qu'on les trouve déplacés, quel que soit l'endroit où on les rapporte. Après avoir dit que son grand âge ne lui permettait guère de compter sur une vie plus longue, et que les approches de l'éternité demandaient de lui qu'il se rendît enfin aux désirs du chef de l'Eglise : « Dans cette vue, poursuivait-il, je vous atteste en présence de J.-C. que je me soumets sincèrement à la bulle *Unigenitus*, que je condamne le livre des *Réflexions morales*, et les 101 propositions qui en ont été extraites, de la même manière qu'elles sont condamnées par la constitution ; et que je révoque mon *Instruction pastorale*, avec tout ce qui a paru sous mon nom contre cette bulle. Je promets à votre sainteté, continue-t-il, de publier au plus tôt un Mandement pour la faire observer dans mon diocèse. Je dois encore lui avouer que depuis que, par la grâce du Seigneur, j'ai pris cette résolution, je me sens infiniment soulagé; que les jours sont devenus plus sereins pour moi; que mon ame jouit d'une paix et d'une tranquillité que je ne goûtais plus depuis long-temps. » Toutes ces promesses furent ponctuellement remplies. Le cardinal-archevêque se prêta à tout; il rétracta son appel, et son mandement de rétractation fut affiché le 11 octobre 1728. Il mourut en 1729, à 78 ans. Ses charités étaient immenses; ses meubles vendus et toutes les autres dépenses payées, il ne laissa pas plus de 500 livres. Il aimait le bien et le faisait. Doux, agréable dans la société, brillant même dans la conversation, sensible à l'amitié, plein de candeur et de franchise, il attachait le cœur et l'esprit. S'il se laissa quelquefois prévenir, c'est qu'il jugeait des autres par l'élévation de son ame, et cette ame était incapable de tromper. Ses adversaires crurent voir en lui un mélange de grandeur et de faiblesse, de courage et d'irrésolution. Plein de bonne foi, il soutenait des gens qu'on accusait d'en manquer. Il favorisait les jansénistes sans l'être lui-même. Quoiqu'il luttât contre le pape et contre tous les évêques du monde catholique, à quelques appelants près, on était parvenu à lui persuader qu'il n'avait pour adversaires que les jésuites; ce qui paraîtrait incroyable, si on ne voyait cette singulière persuasion consignée dans ses propres lettres et celles de ses correspondants. « Il n'y a contre vous qu'un soupçon » (lui écrivait madame de Main-

tenon, en répondant à une de ses lettres), est-il impossible » de l'effacer? Tout ce qu'on dit » contre vous se réduit à la pro- » tection secrète que vous accor- » dez au parti janséniste. Per- » sonne ne vous accuse de l'être; » voudriez-vous plus long-temps » être le chef et le martyr d'un » corps dont vous rougiriez d'être » membre? Jamais les jésuites » n'ont été plus faibles qu'ils le » sont. Je vois la force que vous » auriez si ce nuage de jansé- » nisme pouvait se dissiper. On » est averti que vous avez des » commerces directs et indirects » à Rome, avec des gens qui ont » été les plus acharnés pour Jan- » sénius, et contre le roi. Croyez, » monseigneur, que tout lui re- » vient, et qu'il n'a aucun tort » de vous soupçonner. Ce n'est » point sur les discours de votre » père de la Chaise, etc. » — Gaston-Jean-Baptiste-Louis de Noailles, son frère, qui lui succéda dans l'évêché de Châlons, a témoigné la même opposition à la bulle *Unigenitus*, et n'a point imité son frère dans sa réunion avec le corps des pasteurs. Il mourut en 1720, à 52 ans.

NOAILLES (Adrien-Maurice, duc de), fils d'Anne-Jules, dont nous avons parlé, vit le jour en 1678. Né avec des talents pour la guerre, il servit de bonne heure, et se trouva à tous les siéges que le duc son père fit dans la Catalogne en 1693 et 1694. Il se signala ensuite sous le duc de Vendôme dans la même province, passa en Flandre l'an 1696, et continua d'y montrer sa valeur et sa prudence. Ces deux qualités le firent choisir en 1700, pour accompagner le roi d'Espagne jusqu'à Madrid. Personne n'ignore les services distingués qu'il rendit en Catalogne pendant la guerre de la succession d'Espagne. Général des armées du roi en Roussillon, il y remporta en 1702 et 1709 plusieurs avantages sur les ennemis. [Pendant ces succès, le duc de Noailles eut à remplir une mission bien cruelle. Louis XIV, voyant qu'il était entouré d'ennemis et la France épuisée, le chargea de presser son petit-fils Philippe V de renoncer à la couronne, moyennant un faible apanage; le duc fit même même entrevoir à Philippe que son aïeul pouvait être contraint de combattre son petit-fils pour donner la paix à la France. Philippe se montra inexorable, obtint de nouvelles victoires, et ce fut sa fermeté qui conserva à la dynastie des Bourbons le royaume d'Espagne.] A la fin de 1710, et dans le cœur de l'hiver, le duc de Noailles se rendit maître de Girone, une des plus importantes places de la Catalogne. Ce service signalé fut récompensé en 1711, par Philippe V, du titre de grand d'Espagne de la première classe. Louis XIV, non moins sensible à son mérite que son petit-fils, l'avait fait brigadier en 1702, maréchal-de-camp en 1704, lieutenant général en 1706, et il avait été reçu duc et pair en 1708. Réunissant en lui le double mérite d'homme de guerre et d'homme d'état, il fut nommé président du conseil des finances en 1715, conseiller au conseil de régence en 1718, et chevalier des ordres du roi en 1724. Dans la guerre de 1733, il servit au siége de Philisbourg, pendant lequel il fut honoré du bâton de maréchal de France. Il eut le commandement des troupes pendant l'hiver de 1734, et

reprit Worms sur les Impériaux. Nommé en 1735, général en chef des troupes françaises en Italie, il alla cueillir de nouveaux lauriers. Mais dans la guerre de 1741, il n'eut pas le même succès, et perdit la bataille de Dettingen en 1743. Il mourut à Paris le 24 juin 1766, âgé de près de 88 ans. Il joignait à de rares lumières et à beaucoup de facilité d'esprit, des connaissances de toute espèce. Les vrais connaisseurs ont toujours admiré son talent pour les plans de campagne; mais ils lui ont reproché d'avoir manqué de vigueur dans l'exécution. Quelquefois indécis à force de prévoyance, quelquefois trop vivement agité par les contradictions ou par de justes sujets d'inquiétude, il put en certaines conjonctures perdre des moments favorables. Il put aussi paraître timide, lorsqu'il n'était que prudent. Il avait épousé, en 1698, Françoise d'Aubigné, fille unique du comte d'Aubigné, frère de madame de Maintenon. M. l'abbé Millot a publié ses *Mémoires* en 1777, en 6 vol. in-12. Ils seraient plus intéressants et plus estimés, si l'éditeur ne leur avait donné cette teinte de philosophisme qu'on remarque dans ses *Éléments d'histoire* et dans tout ce qui est sorti de ses mains.

† NOAILLES (Louis, vicomte de), naquit à Paris en 1764. Au commencement de la révolution, il était grand bailli d'épée, colonel des chasseurs d'Alsace. Il fut un de ceux qui oublièrent ce qu'ils devaient à leur naissance et à la cour, dont M. Noailles et sa famille n'avaient reçu que des honneurs et des bienfaits. Nommé par la noblesse du bailliage de Nemours député aux état-généraux de 1789, dès leur ouverture il se déclara pour la réunion des ordres, et ce fut lui qui, au 14 juillet, annonça à cette assemblée le soulèvement de Paris, la prise de la Bastille, et la mort de de Launay. Lié intimement avec les plus démagogues, il fut le premier à inviter, le 4 août, la noblesse et le clergé à renoncer à leurs priviléges, et provoqua la suppression des droits féodaux, en attribuant les désordres des campagnes « au retard qu'on » mettait à cette mesure si long-» temps attendue par le peuple » opprimé. » Le 18 septembre, il présenta un rapport sur l'organisation de l'armée; le 5 juin 1790, il fit, au club des jacobins, la motion, qui fut décrétée, de défendre à tous leurs membres de porter des étoffes étrangères. Le 19 du même mois, il eut une grande part au décret relatif à la suppression des titres et qualités, ainsi qu'à la livrée. Par suite d'une altercation qu'il eut avec Barnave, il se battit avec celui-ci au pistolet, et après avoir essuyé le feu de son adversaire, il tira en l'air; ils se raccommodèrent bientôt après. Deux mois après, en septembre, il fit un nouveau rapport sur l'état et l'organisation de l'armée. En août, il parla des projets, vrais ou supposés, des puissances étrangères, des moyens qu'on avait à leur opposer, en concluant que la France serait invincible tant qu'elle resterait unie. Il dénonça en septembre, les manœuvres des contre-révolutionaires pour agiter les gardes-suisses, et fit défendre en même temps à toute association de communiquer ou correspondre avec les régiments français et étrangers. Le 22, il fit décréter l'organisation de la gen-

darmerie nationale. Il fut élu président le 26 février 1791, et envoyé en mission en Alsace. A son retour, il parut le 6 avril à la tribune du club des jacobins, pour rendre compte de sa mission, et pour tranquilliser les esprits sur la situation politique de cette province. Les mouvements hostiles des puissances voisines lui servirent, le 19, de motif ou de prétexte pour en accuser le ministre des affaires étrangères, et il dit entre autres choses : « A quoi servent les » agents, les espions, les ambas» sadeurs, si ce n'est pas pour » savoir ce qui se passe sous » leurs yeux? » Le 28, il vota l'admission de tous les citoyens, indistinctement, dans la garde nationale; et le 29, il appuya les communications des militaires avec les clubs, comme propres à leur inspirer de l'amour pour le nouvel ordre de choses. Il lut, le 5 mai, à l'assemblée, un long discours tendant à faire décréter l'émission des assignats de cinq livres. Envoyé à Colmar, à la tête de son régiment, le 29 du même mois, il y étouffa une insurrection qui venait d'y éclater. Il arriva à Paris le lendemain de la fuite de Louis XVI, et s'empressa d'aller à l'assemblée prêter son serment de fidélité. Le 5 septembre, il prononça un discours assez énergique sur la situation de la France, engagea l'assemblée à prendre des mesures plus efficaces contre toute attaque subite des puissances étrangères, et indiqua un plan pour assurer la défense de l'état, et ramener la confiance intérieure, « arme, disait-il, la plus sûre pour déjouer tous les projets des ennemis. » A la fin des sessions, il se rendit aux armées, et écrivit de Sédan, en novembre, une lettre assez sage et modérée sur le refus qu'avait fait Louis XVI de sanctionner le décret contre les émigrants, lettre qui ne fut pas goûtée des jacobins : ils crurent s'apercevoir que M. de Noailles faisait un pas rétrograde des principes qu'il avait professés. Il fut néanmoins nommé, en mai 1792, commandant de la chaîne des avants-postes du camp de Valenciennes. Mais, après l'arrestation de Louis XVI et de sa famille, la persécution contre les nobles ayant recommencé avec plus de vigueur, M. de Noailles, malgré ses services encore récents, ne se crut pas en sûreté en France. Il donna sa démission, et se retira en Allemagne. Pendant son absence, sa femme, accusée de complicité dans la conspiration supposée des prisons du Luxembourg, où elle était détenue, périt sur l'échafaud le 22 juillet 1794. Elle n'avait pas partagé les principes de son époux, qui, en des moments plus calmes, revint en France, reprit du service dans les troupes républicaines, et passa en Amérique avec le grade de général de brigade. Dans sa traversée de l'île de Cuba, lors de l'évacuation de Saint-Domingue, il fut tué dans un combat naval qu'il soutint contre les Anglais en 1803. Il avait montré beaucoup de valeur, et fut pleuré par tous les soldats. M. de Noailles avait de l'instruction, de l'éloquence, et une grande aptitude pour les affaires. Il est à regretter qu'il n'ait pas employé ces talents pour une meilleure cause.

† NOAILLES-MOUCHY (Pierre, duc de), maréchal de France,

naquit à Paris en 1715, et entra au service dès sa plus tendre jeunesse. Il fit la guerre de sept ans, et donna dans toutes les occasions des preuves d'intelligence et de bravoure. Ses services furent récompensés par le gouvernement des maisons royales de Versailles et de Marly, et par le bâton de maréchal de France, qu'il obtint en 1775. Il fit partie de l'assemblée des notables en 1787, et après la session il se retira chez lui, et ne s'immisça nullement dans les affaires politiques. Cette modération ne put cependant pas le sauver de la persécution des terroristes. Ceux-ci trouvaient mauvais en lui son nom, sa naissance, et même le costume de l'ancienne cour, que le duc se plaisait à conserver. Arrêté en 1793, avec son épouse, et enfermés dans les prisons du Luxembourg, ils furent quelques mois après traduits devant le tribunal révolutionnaire, « comme ennemis du peuple, » complices du traître Capet, et » distributeurs des sommes que » le tyran employait à soudoyer » les fanatiques ; » ils furent condamnés à mort, et exécutés le 27 juin 1794. Le maréchal avait alors soixante-dix-neuf ans, et la duchesse soixante.

NOBILIUS. *Voyez* FLAMINIUS.

NOBLE (Eustache Le), baron de Saint-George et de Tenelière, né à Troyes en 1643, d'une famille distinguée, s'éleva par son esprit à la charge de procureur-général du parlement de Metz. Il jouissait d'une réputation brillante et d'une fortune avantageuse, qu'il dissipa en peu de temps, lorsqu'il fut accusé d'avoir fait à son profit de faux actes. Il fut mis en prison au Châtelet, et condamné à faire amende honorable et à un bannissement de neuf ans. Le Noble appela de cette sentence, qui n'était que trop juste, et il fut transféré à la Conciergerie. Gabrielle Perreau, connue sous le nom de la *Belle Epicière*, était alors en cette prison, où son mari l'avait fait mettre pour son inconduite. Le Noble la connut, l'aima, et se chargea d'être son avocat. Après bien des aventures peu honorables à l'un et à l'autre, Le Noble fut banni de rechef pour neuf ans, mais quelque temps après il obtint la permission de revenir en France, à condition de ne point exercer de charge de judicature : pendant ce temps, il avait vécu avec la Perreau. Les malheurs de Le Noble ne l'avaient point corrigé. [ Dans ses dernières années, il vécut des secours de M. d'Argenson, depuis garde-des-sceaux, qui lui envoyait un louis chaque semaine. ] Il fut déréglé et dissipateur toute sa vie, qu'il termina dans la misère en 1711, à 68 ans. Il fallut que la charité de la paroisse Saint-Severin fît enterrer cet homme, qui avait fait gagner plus de 100 mille écus à ses imprimeurs. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, recueillis en 19 volumes in-12, par Brunet, imprimeur de Paris. On peut les diviser en trois classes : dans la première, nous placerons les ouvrages sérieux ; dans la deuxième, les ouvrages romanesques, et dans la troisième, les ouvrages poétiques. Dans le premier genre se trouvent : 1° l'*Histoire de l'établissement de la république de Hollande*. C'est un extrait, fait avec trop de précipitation et de partialité, de l'Histoire de Grotius, en 2 vol. in-12, Paris, 1689 et 1690.

Cet ouvrage fut proscrit par les Hollandais. 2° *Relation de l'état de Gênes*, Paris, 1685, in-12 : ouvrage superficiel; 3° *Traité de la monnaie de Metz*, in-12. L'auteur y donne un Tarif de sa réduction avec celle de France. 4° *Dissertation chronologique de l'année de la naissance de J.-C.*, Paris, 1693, in-12; 5° le *Bouclier de la France, ou les Sentiments de Gerson et des canonistes touchant les différends des papes et des rois de France;* cet ouvrage a aussi paru sous le titre de l'*Esprit de Gerson*. Tous ces boucliers, si multipliés depuis, ne sont que des épouvantails d'enfants; comme si l'Église n'avait pas plus souffert, et n'avait pas plus à craindre des entreprises de la puissance séculière que celle-ci de la part de l'Eglise. Si quelques pontifes ont commis quelques fautes en étendant leur pouvoir au-delà de ses bornes, on s'en est vengé sans modération, et pour maintenir quelque prérogative de l'autorité civile, on s'est efforcé de renverser tout l'édifice de la puissance spirituelle. « Dès que Rome, dit le » comte d'Albon, a voulu exiger » au-delà de ce qu'on lui devait, » on lui a refusé même ce qui » lui était dû; quand elle a » donné dans les abus, on l'a » menacée de la priver de l'usage » du pouvoir; quand à l'autorité » elle a joint les prétentions, on » lui a fait craindre de violentes » injustices. Le sacerdoce n'a jamais lutté contre l'empire, que » l'empire n'ait employé toutes » ses forces pour fouler le sacer- » doce; et au premier mouvement que les pontifes ont sem- » bl[illegible]ire pour porter la main » a[illegible]ptre des Césars, les Cé- » sars se sont efforcés pour s'é- » lever jusqu'au trône des pon- » tifes. » (*Voyez* SENKEMBERG.) 6° Une *Traduction des Psaumes* en prose et en vers, avec des réflexions et le texte latin à côté, ce qui forme un volume in-8° à trois colonnes; 7° *Entretiens politiques sur les affaires du temps*, ouvrage périodique plein de saillies heureuses et de plaisanteries basses. On a de lui dans le second genre : 1° *Histoire secrète de la conjuration des Pazzi contre les Médicis;* 2° *La Fausse comtesse d'Isambert;* 3° *Mylord Courtenai;* 4° *Epicharis;* 5° *Idegerte, reine de Norwége;* 6° *Zalima;* 7° *Mémoires du chevalier Balthasar;* 8° *Aventures provinciales;* 9° les *Promenades;* 10° *Nouvelles africaines;* 11° *Le Gage touché;* 12° L'*Ecole du monde*, ouvrage qui renferme beaucoup de bonne morale, mais écrit avec la légèreté propre à une production frivole; 13° l'*Histoire du détrônement de Mahomet IV*. Ces différents ouvrages sont moitié romanesques et moitié historiques. On y trouve de loin en loin quelques morceaux intéressants, mais le total n'en vaut ordinairement rien. On a de lui dans le troisième genre : 1° des *Traductions* rampantes, en vers, des *Satires de Perse* et de quelques *Odes d'Horace;* 2° des *Contes* et des *Fables*, en 2 vol. in-12. Cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, ne méritait pas tant d'empressement. Il y règne une prolixité froide, un ton familièrement bas, un style languissant. 3° Un *Poème* sur la *destruction du temple de Charenton;* 4° .... sur la *destruction de l'hérésie*, distribué en quatre livres; 5° des *Comédies*, qu'on ne joue plus; le bon comique y domine moins que la polissonnerie; 6°

des *Epîtres*, des *Stances* et des *Sonnets*, qui ne sont guère au-dessus du médiocre. Le Noble a encore traduit les curieux *Voyages* de Gémelli Carréri, Paris, 1727, 6 vol. in-12.

NOBLE (Pierre Le), substitut du procureur général du parlement de Rouen, mort en 1720, a donné un *Recueil de plaidoyers* sur des sujets utiles ou curieux.

NOBUNANGA, empereur du Japon, se distingua par sa valeur et ses victoires, reconnut les vertus des chrétiens et la sagesse de leur loi. Leur religion fleurit sous son empire; mais il ternit ses bonnes qualités par son orgueil, qu'il poussa jusqu'à se faire adorer comme un dieu. Il ne tarda pas d'en être puni. Ses sujets révoltés l'attaquèrent et le brûlèrent vif dans son palais avec son fils aîné, le 20 juin 1582. Une chose remarquable dans sa sacrilége apothéose, qui se fit dans un grand temple nouvellement érigé avec une solennité incroyable, c'est que tout l'empire y étant accouru, d'après des ordres sévères et menaçants, et pas un seul chrétien ne s'y étant trouvé, il ne témoigna aucun mécontentement contre eux. Un historien termine de la sorte la narration de sa mort tragique. « Telle fut » la fin du fier Nobunanga. Son » sort avait été jusque-là sem» blable à celui du superbe Nabu» chodonosor. Conquérant com» me lui, comme lui protecteur » de la véritable religion, il avait » voulu, comme lui, s'égaler à » Dieu; mais il n'eut pas comme » lui un châtiment de grâce, et » ne se reconnut pas. »

NOCÉTI (Charles), jésuite, né à Pontremoli dans le Génois, enseigna la théologie au collége Romain, fut donné pour coadjuteur au P. Turano, pénitencier de Saint-Pierre, et fut un des examinateurs des évêques. Il mourut à Rome en 1759. On a de lui : *Veritas vindicata*, en 2 vol. C'est une critique de la *Theologia christiana* du P. Concina, qui fit beaucoup de bruit: il y venge avec force ses confrères, attaqués par le dominicain, qui paraît avoir excédé en critique et en censure par un zèle quelquefois plus vif que réfléchi. Nocéti était bon poète, comme on le voit par ses *Eglogues* et par les *Poèmes* sur l'*arc-en-ciel* et l'*aurore boréale*. C'est dans ses poésies que le célèbre Boscowich trouva l'exhortation dont il fut frappé, et à laquelle il fut si docile. *Voy.* son article. [Les poésies latines de Nocéti se trouvent dans le *Recueil des Arcades*.]

NODOT (François), auteur qui n'est connu que par des *Fragments de Pétrone*, qu'il prétendit avoir trouvés à Belgrade en 1688, et qu'il publia à Paris en 1694. Il est bien difficile de se persuader que le latin de ces fragments soit celui du siècle de Pétrone. *Voyez* ce nom.

NOÉ, fils de Lameth, né l'an 2978 avant J.-C., fut juste, et trouva grâce devant le Seigneur, qui, voyant la malice des hommes, et la dépravation générale des mœurs qui couvrait d'abominations toute la terre, résolut d'abolir les criminels par un déluge général. Il ordonna à Noé de bâtir une arche pour se sauver du déluge, lui et toute sa famille, avec des bêtes et des oiseaux de toute espèce, mâles et femelles. Il marqua lui-même la forme, les mesures et les pro-

portions de ce grand vaisseau ; il devait être de la figure d'un coffre, long de 300 coudées, large de 50, et haut de 30 ; enduit de bitume, et distribué en 3 étages, dont chacun devait avoir plusieurs loges. Noé crut à la parole de Dieu, et exécuta ce qu'il avait commandé. Après qu'il eut fait porter dans l'arche toutes les choses nécessaires pour la vie des hommes et des animaux. Sept jours avant le déluge, Dieu lui ordonna d'y entrer avec sa femme, ses trois fils, leurs femmes, et des animaux de toute espèce. Ce grand vaisseau les contint sans peine, et se trouva parfaitement proportionné au grand nombre de créatures qu'il devait renfermer. (*Voyez* BOREL, PELLETIER, WILKINS.) Noé était alors âgé de 600 ans. Le jour de la vengeance étant venu, la mer se déborda de tous côtés, et il tomba une pluie horrible pendant 40 jours et 40 nuits. La terre fut inondée et tout périt, excepté ce qui était dans l'arche(1). Après que les eaux eurent couvert la face de la terre pendant 150 jours, Dieu fit souffler un grand vent, qui commença à faire diminuer les eaux. Sept mois après le commencement du déluge, l'arche se reposa sur le Mont-Ararath, près de la ville d'Erivan. Le dixième jour du dixième mois, les sommets des montagnes se découvrirent, et 40 jours s'étant passés depuis que l'on eut commencé à les apercevoir, Noé ouvrit la fenêtre de l'arche, et lâcha un corbeau, qui ne rentra plus. Il envoya la colombe, qui, n'ayant pu trouver où asseoir son pied, revint dans l'arche ; sept jours après, il la renvoya de nouveau, et elle revint portant dans son bec un rameau d'olivier, qui, dans ce chaos général, avait conservé la verdure de ses feuilles. Noé, déterminé à quitter l'arche, en sortit un an après qu'il y fut entré. On conçoit sans peine quel fut son étonnement quand il vit la surface de cette nouvelle terre, ravagée et dégradée d'une manière qui la rendait méconnaissable, et qui vérifiait par son aspect l'oracle du Seigneur, qui avait annoncé qu'elle serait détruite avec les hommes (*Dispergam eos cum terra*, Gen. 8). Le choc de tant de mers, qui *allaient et venaient*, suivant l'expression de l'Ecriture, avec une impétuosité et une violence inconcevable, et cela l'espace d'une année entière, a dû détruire et produire des choses sans fin et sans nombre. Voyons seulement l'effet d'une grande marée, de celle, par exemple, qui, en 860, transporta le Rhin dans le lit de la Meuse, et réforma toute la surface de la Hollande ; l'effet d'un simple tourbillon du courant d'air « qui » (au rapport de M. de Buffon), » creusa une fosse énorme, et » couvrit tout un village de la » terre emportée de cette fosse ; » en sorte que l'endroit dont la » terre avait été enlevée paraissait un trou épouvantable, et » que le village fut entièrement » enterré par cette terre transportée. » Eh ! qu'est-ce qu'une marée, qu'est-ce qu'un courant d'air contre toute la masse de

(1) De mauvais physiciens ont prétendu qu'il n'y avait pas assez d'eau dans la nature pour former une telle inondation ; mais le contraire a été plus d'une fois démontré. On sait que M. de Buffon, sans recourir à aucun agent surnaturel, a cru en trouver assez pour couvrir durant des siècles la surface du globe ; si son hypothèse n'a pas été accueillie des savants, ce n'a pas été à raison du défaut d'eau. On peut voir tout ce qui regarde le déluge, ses effets, ses monuments, etc., dans le *Catéchisme philosophique*, n° 271 ; dans l'*Examen impartial des Epoques de la nature*, n° 48 ; dans le *Journ. histor. litt.*, 1780, 1er mars et suiv.

l'Océan, poussé tout à coup hors de l'abîme qui lui servait de lit, grossi de tout ce qu'il y a d'eau dans l'air et dans la terre, et répandu sur le globe entier avec toute la violence que la main de Dieu peut imprimer au plus fougueux élément? — Le premier soin de Noé fut de dresser un autel au Seigneur, et de lui offrir en holocauste un de tous les animaux purs qui étaient dans l'arche. Dieu fit une alliance éternelle avec lui, et voulut que l'arc-en-ciel en fût comme le signe : soit que ce météore n'existât point avant le déluge, comme quelques auteurs le prétendent, soit que ne paraissant que dans les temps pluvieux, il fût plus propre que tout autre signe, à rappeler la promesse faite à Noé, et à le rassurer contre une nouvelle inondation. Cette grande catastrophe du globe, décrite dans les saintes lettres avec tous les caractères de la vérité, empreinte pour ainsi dire de tous les traits qui forment le tableau de la nature actuelle, s'est conservée dans le souvenir de toutes les nations. « Point de vérité » historique dit un critique mo» derne mieux prouvée que celle » du déluge. Bérose le Chal» déen nous parle de l'arche qui » s'arrêta vers la fin du déluge » sur une montagne d'Arménie. » Nicolas de Damas, dans le 96e » livre de ses Histoires, dit qu'au » temps du déluge, il y eut un » homme qui, arrivant avec » une arche ou un vaisseau sur » une haute montagne d'Armé» nie, échappa à ce fléau uni» versel, et que les restes de » cette arche se sont long-temps » conservés sur cette montagne. » Abydène, auteur d'une His» toire des Chaldéens et des As» syriens, donne de ce déluge » quantité de détails semblables » à ceux qu'en donne Moyse. » On'on lise le traité de Lucien » sur la déesse syrienne, on y » trouvera toutes les circonstan» ces de ce terrible événement » aussi clairement et aussi éner» giquement exposées que dans » le livre de la Genèse; ce qui » ne peut être que l'effet de la » tradition générale établie alors » chez les Orientaux. On verra » les mêmes choses dans le pre» mier livre des Métamorphoses » d'Ovide. Varron parle du temps » qui s'écoula depuis Adam jus» qu'au déluge, *ab hominum prin*» *cipio ad cataclismum*. Les Chi» nois disent qu'un certain Puen» Cuus échappa seul avec sa fa» mille du déluge universel. » Jean de Laët et Lescarbot rap» portent la tradition constante » du déluge parmi les Indiens » de l'Amérique. Boulanger con» vient que la plupart des usa» ges de l'antiquité sont autant » de monuments de la révolu» tion arrivée sur notre globe » par le déluge. Les divers dé» luges, dont les historiens et » les mythologistes ont fait men» tion, ne sont dans le fait que » celui de Noé, défiguré par des » traits qui n'empêchent pas » qu'on ne le reconnaisse très » distinctement, comme on peut » voir dans la savante disserta» tion que M. Walsch a publiée » sur ce sujet. » Après le déluge, Noé se mit à cultiver la terre, et il planta la vigne. Elle était connue avant ce temps-là; mais il fut le premier qui la planta avec ordre, et qui découvrit l'usage qu'on pouvait faire du raisin en exprimant sa liqueur. Ayant donc fait du vin, il en but, et comme il n'en avait point encore éprouvé la force, il s'enivra et s'endormit dans sa tente,

Cham, son fils, l'ayant trouvé découvert d'une manière indécente, s'en moqua, et en donna avis à ses frères, qui marchant en arrière, couvrirent d'un manteau la nudité de leur père. Noé à son réveil, apprenant ce qui s'était passé, maudit Chanaan, fils de Cham (*Voyez* ces noms), dont les descendants furent dans la suite exterminés par les Israélites, et bénit Sem et Japhet. Ce saint homme vécut encore 350 ans depuis le déluge, et mourut l'an 2029 avant J.-C., à l'âge de 950 ans. La vie de ses descendants est restée beaucoup au-dessous de son terme, tant par une suite naturelle des altérations que la terre avait essuyées dans toutes ses productions, que par une volonté directe du Seigneur, qui resserra les bornes d'une vie dont l'homme avait si étrangement abusé. *Voy.* Ménès.

†NOÉ (Marc-Antoine de), évêque de Lescar, issu d'une ancienne famille de Gascogne, naquit au château de la Grimaudière, près La Rochelle, en 1724. Il fit ses études à Paris, eut pour maître le célèbre Le Beau, et fut un de ses disciples les plus distingués. Se destinant à l'état ecclésiastique, il fit ses cours de théologie en Sorbonne. Au sortir de sa licence, il devint grand-vicaire de Rouen, et fut élu député à l'assemblée du clergé en 1762. Peu de temps après, le roi le nomma à l'évêché de Lescar. Il fut sacré en cette qualité en 1763. Il était à ce titre président des états du Béarn. Il sut joindre au zèle, à la douceur, à la charité d'un pontife, les talents d'un administrateur. Une épizootie effrayante se déclara dans son diocèse. Il sollicite des secours près du trône, et il les obtient. Il offre lui-même des sommes considérables, et fait un appel à ceux de ses diocésains qui sont en état de donner, et aux maisons religieuses. De prompts et suffisants secours secondent ses efforts généreux. A l'époque de la révolution, il fut nommé député aux états-généraux par les états particuliers du Béarn : il s'y rendit. Bientôt il s'aperçut de l'esprit qui allait y régner. Il protesta contre la réunion des trois ordres; et, fidèle à son mandat, il se retira dans son diocèse, dès qu'il crut que les instructions qu'il avait reçues de ses commettants étaient compromises. Bientôt son siége fut supprimé. Un bénédictin, nommé Sanadon, professeur de rhétorique à Pau, fut nommé évêque du départem. des Basses-Pyrénées, dans lequel est enclavé Lescar, et le siége fut transporté à Oleron. Cette suppression fut signifiée à M. de Noé. Ses diocésains voulaient résister à l'exécution du décret; il les arrête, fait un mandement contre cette intrusion, et obéit. Il alla d'abord en Espagne. La guerre l'ayant forcé d'en sortir, il se retira en Angleterre. En 1801, il donna la démission de son siége, pour faciliter l'exécution du concordat. Il revint en France, et fut, en avril 1802, nommé évêque de Troyes. A peine eut-il le temps de prendre possession de cet évêché, la mort l'ayant enlevé le 22 septembre de la même année, au moment où il allait, dit-on, être promu à l'une des plus éminentes dignités de l'Eglise. Quoiqu'il n'ait fait que paraître dans le diocèse de Troyes, il y fut vivement regretté. Il était d'un caractère aimable, et joignait à de grandes vertus, à des talents rares, une modestie encore plus grande et plus rare. Il aimait les

lettres, et les avait cultivées avec fruit. Il savait l'hébreu et le grec, avait étudié à fond les grands modèles de l'antiquité; il leur devait cette élégance de style, cette pureté qui fait le charme du peu d'ouvrages qu'il a laissés. On a de lui : 1° *Discours sur le jubilé de* 1775. Il est sagement écrit. On ignore s'il a été prononcé, ou seulement distribué comme une instruction pastorale; 2° *Discours prononcé à Auch, pour la distribution des guidons du régiment du roi*, 1781. C'est le chef-d'œuvre de l'auteur. Les pensées en sont nobles et justes, le style grave et élégant, le fond éminemment religieux. Le patriotisme y respire, mais c'est celui qui est fondé sur l'amour de l'ordre et sur la soumission aux lois. 3° *Discours sur l'état futur de l'Eglise.* Il avait été composé pour être prononcé devant l'assemblée du clergé en 1785. On sut qu'il contenait des idées singulières, qu'il y était question d'*un renouvellement* de la *défection de la gentilité*, d'un *nouveau règne de Jésus-Christ*. Cette doctrine, revêtue d'ailleurs de couleurs séduisantes, présentée sous l'appât d'une attrayante éloquence, se rapprochait trop du *millénarisme*, pour pouvoir être soufferte. On invita M. de Noé à ne point prononcer son discours. Depuis, il fut imprimé, suivi d'un *Recueil de passages* sur l'avénement intermédiaire de J.-C., avec des *Remarques*. Le P. Lambert, défenseur ardent du même système, avait fourni les passages et les remarques au chevalier de Noé, frère de l'évêque de Lescar, éditeur du discours. *Voyez* Dictionnaire des anonymes, n° 9446, et LAMBERT.) 4° *Lettre pastorale sur l'épizootie*, etc. Il l'écrivit au sujet de ce fléau, duquel il a été parlé cidessus. Elle est pleine d'onction; c'est le cœur, et un cœur plein du feu de la charité qui y parle. On a vu l'heureux résultat qu'elle obtint. 5° *Discours pour la confirmation*, prononcé à Londres en 1799. Il fit un grand effet, et a le même genre de mérite que les précédents. 6° *Traduction* d'un discours de Périclès, conservé par Thucydide, inséré dans la traduction d'Isocrate de l'abbé Auger. 7° des *Mandements*, parmi lesquels il faut distinguer celui du 10 mai 1791, au sujet de l'élection de l'évêque constitutionnel qui lui succédait. Il y prémunit son troupeau contre les dangers de l'intrusion et des innovations; il y explique les règles de l'Eglise. Tout cela est accompagné des exhortations les plus tendres et les plus paternelles. Il y prédit pour ainsi dire les maux dont depuis ce temps la religion a été affligée. Les souvenirs que M. de Noé avait laissés à Troyes engagèrent l'académie du département de l'Aube à faire de son éloge le sujet d'un de ses concours. Le prix fut remporté par Luce de Lancival, qui lui avait été attaché, et son discours est imprimé. On a réuni les œuvres de ce prélat dans une édition donnée à Londres, 1801, in-12. Il en a été faite une nouvelle à Paris, avec ce titre : *OEuvres de M. de Noé, ancien évêque de Lescar, mort évêque de Troyes; contenant ses discours, mandements et traductions, précédés d'une notice sur la vie et les écrits de ce prélat*, avec un *fac-simile* de son écriture, 1818, 1 vol. in 8°. M. de Noé, tandis qu'il était sur le siége de Lescar, avait été un des quatre évêques qui n'adhérèrent point aux actes du clergé de 1765, concernant

la bulle *Unigenitus*; mais on ne voit de sa part aucune démarche marquante en faveur du parti qui refusa de la reconnaître.

† NOEL DE LA MORINIÈRE (Simon-Barthélemi-Joseph), voyageur, naturaliste et icthyographe, naquit à Dieppe, le 16 juin 1765. Après avoir fait de bonnes études, Noël s'occupa de statistique et d'antiquités, mais s'adonna plus particulièrement à l'histoire naturelle des poissons et à la théorie pratique de la pêche. Il voyagea dans tous les ports de l'Europe, en Amérique, et visita les côtes de l'Afrique. Il parlait plusieurs langues étrangères, qui lui facilitaient des communications avec les différents peuples chez lesquels l'amenaient ses recherches. Ses écrits l'ayant fait bientôt connaître avantageusement, plusieurs académies savantes le reçurent dans leur sein, comme celle de Rouen, de Turin, de Paris, de Pétersbourg, de New-Yorck, de Philadelphie, etc., etc., etc. Il fut en outre nommé inspecteur-général des pêches. Le gouvernement français l'ayant envoyé au Cap-Nord pour observer les grandes pêches sur la côte septentrionale de la Norwège, il mourut à Drontheim, le 22 février 1822, âgé de 56 ans. On a inséré une *Notice* sur Noël dans les *Annales maritimes et coloniales*, par M. Bajot, 1822, n° 4, 2ᵉ partie, pages 373-83. On a de lui : 1° *Prospectus de l'Histoire naturelle du hareng et de sa pêche*, Rouen, 1789, in-4° ; 2° *Histoire naturelle de l'éperlan de la Seine-Inférieure ;* 3° *Premier Essai sur le département de la Seine-Inférieure*, ouvrage topographique, historique et pittoresque, Rouen, 1795, in-8° ; 4° *Deuxième Essai sur le département de la Seine-Inférieure*, 1797, in-8° ; 5° *Examen comparatif du pouvoir des Parques scandinaves et grecques sur Odin et Jupiter ;* 6° *Tableau historique de la pêche de la baleine*, Paris, 1808, in-8° ; 7° *Lettres sur les avantages qu'il y aurait à transporter et à naturaliser dans les eaux des rivières, des lacs et des étangs, ceux des poissons qui ne se trouvent que dans les uns ou les autres*, Rouen, 1801, in-8° ; 8° *Mémoire sur le projet du canal de Dieppe* (indiqué dans *La France littéraire*, de Ersch, 2ᵉ Supplém.) ; 9° *Tableau statistique de la navigation de la Seine, depuis la mer jusqu'à Rouen*, contenant les embouchures anciennes et modernes, 1803, in-8° ; 9° *Histoire générale des pêches anciennes et modernes, dans les mers et les fleuves des deux continents*, Paris, imprimerie royale, 1815, 1 vol. en deux tomes in-4°. La mort empêcha l'auteur de continuer cet ouvrage intéressant. Le volume qui a paru contient trois périodes qui embrassent plus de vingt-un siècles, et relatives à la pêche *ancienne* (grecque et romaine), pêche du *moyen âge* et pêche *moderne*. Tout l'ouvrage devait être porté à dix volumes. Le 1ᵉʳ et le 2ᵉ ne devaient être qu'une introduction ; le 3ᵉ aurait renfermé l'histoire des *phoques*, des *morses*, des *lamentins* et de leur pêche ; le 4ᵉ celle des *cétacées ;* le 5ᵉ celle des poissons *cartilagineux ;* les 6ᵉ, 7ᵉ, 8ᵉ et 9ᵉ, celle des poissons osseux ; le 10ᵉ aurait contenu les vues et réflexions de l'auteur sur l'état présent et futur des pêches. Il serait à souhaiter que quelqu'homme éclairé se chargeât de terminer un ouvrage aussi important pour une des branches les plus étendues du commerce et d'utilité publique.

NOMÉA, fille de Lamech et de Sella, sa deuxième femme, passe pour avoir inventé la manière de filer la laine et de faire la toile. Quelques-uns ont cru qu'elle avait épousé Noé, et d'autres qu'elle était la même que la Minerve des Grecs, nommée aussi *Nemanoun*.

NOÉMI, femme d'Elimelech, de la tribu de Benjamin, ayant été obligée de suivre son mari dans le pays des Moabites, l'y perdit, et maria ses deux fils Chélion et Mahalon, à Orpha et à Ruth, filles mohabites. Ces deux jeunes époux étant morts sans laisser d'enfants, Noémi résolut de retourner dans la Judée. Ruth ne voulut point la quitter, et elles arrivèrent ensemble à Béthléem, dans le temps que l'on commençait à couper les orges. Ruth alla glaner dans le champ de Booz, homme fort riche, et le proche parent d'Elimelech, qui l'invita à suivre ses moissonneurs et à manger avec ses gens. Ruth, de retour à la maison, ayant appris à Noémi ce qui s'était passé, celle-ci l'avertit que Booz était son proche parent, et elle lui donna un expédient pour le déterminer à l'épouser. Ruth suivit le conseil de sa belle-mère, et vint à bout de se marier avec Booz, dont elle eut un fils nommé *Obed*, qui fut un des ancêtres de J.-C. *Voyez* RUTH.

NOET, *Noetus*, hérésiarque du IIIe siècle, fut maître de Sabellius. Il enseigna que J.-C. n'était pas différent du Père; qu'il n'y avait qu'une seule personne en Dieu, qui prenait tantôt le nom de Père, tantôt celui de Fils, qui s'était incarnée, qui était née de la Vierge, et avait souffert sur la croix. Ayant été cité devant les prêtres, il désavoua d'abord ses erreurs. Il ne changea cependant pas d'avis, et ayant trouvé le moyen de faire adopter ses rêveries par une douzaine de personnes, il les professa hautement, et se fit chef de secte; il prit le nom de *Moyse*, et donna le nom d'*Aaron* à son confrère. Ses sectateurs s'appelèrent *Noëtiens*. Leurs erreurs étaient les mêmes que celles de Praxéas et de Sabellius.

NOGARET. *Voy*. VALETTE.

NOGARET (Guillaume de), chancelier de Philippe le Bel, qui le chargea d'aller signifier au pape Boniface VIII l'appel au futur concile, des bulles dont le roi se plaignait. Il s'acquitta de sa commission avec beaucoup de hauteur, de dureté (*voyez* BONIFACE VIII), et d'une manière très propre à faire oublier les torts du pape, quoique, par une injustice devenue générale, on s'obstine à déclamer contre les fautes des pontifes, et qu'on affecte de taire celles des rois. Les prétentions exorbitantes des uns sont-elles donc plus criminelles que les violences des autres? (*Voy*. GÉLASE II, LOUIS V empereur, LE NOBLE). [Nogaret, accompagné de Sciarra-Colonne, et de trois cents chevaux, s'était rendu à Anagni, où Boniface s'était réfugié, afin de l'enlever et le conduire au concile de Lyon, pour y être jugé: ce pape voulait publier une bulle qui déliait les sujets de Philippe du serment de fidélité. Les habitants d'Anagni défendirent le pontife et repoussèrent la troupe de Nogaret.] Celui-ci revint en France, où il eut les sceaux en 1307, et la place de chancelier l'année suivante. Il sollicita l'absolution pour les violences qu'il avait commises contre le

pape : il ne l'obtint qu'à condition de passer en la Terre-Sainte, et de n'en pas revenir; mais il mourut avant que de partir. « S'étant trouvé comme par » hasard, dit un historien estimé, » à la rencontre de quelques che- » valiers que l'on conduisait à la » mort, un de ceux-ci, qui pas- » sait les autres de la tête, l'a- » perçut, et lui cria de toutes ses » forces : *Considère, indigne mi-* » *nistre, l'effet de tes calomnies,* » *et de tes injustices criantes;* » *nous ne pouvons en appeler à ton* » *maître, puisqu'il est devenu,* » *avec le pape, notre plus redou-* » *table ennemi; mais nous en ap-* » *pelons au Juge des vivants et des* » *morts, plus équitable que ceux* » *qui abusent de son autorité;* » *c'est à son tribunal que nous te* » *citons aujourd'hui, pour y com-* » *paraître dans la huitaine.* Effet » surprenant de la vengeance di- » vine! Nogaret mourut subite- » ment le huitième jour, sans » avoir été attaqué ni frappé de » personne. » L'historien dont nous rapportons ici les paroles, ajoute : « Ce n'est ni d'après le » seul Meïer, ni d'après aucun » écrivain ennemi de la France, » que nous rappelons la fin tra- » gique de Nogaret; d'autres en » ont parlé. Belle-Forest dit que » s'il fut absous par le pape, il » n'échappa pas à la colère de » Dieu, et qu'il périt misérable- » ment. L'auteur de la Chroni- » que d'Asti, loué pour sa can- » deur et sa sincérité par Mura- » tori, et qui était contemporain, » rapporte cette mort ainsi que » nous l'avons racontée : Meïer » se trompe en la plaçant à l'an- » née 1307; car il est plus que » prouvé que Nogaret vivait en- » core en 1312. » *Voy.* MOLAY.

NOGAROLA (Isotta), fille savante de Vérone, vivait dans le XV^e siècle, possédait les langues, la philosophie, la théologie, et même les pères de l'Eglise. Le cardinal Bessarion fit exprès le voyage de Vérone pour s'entretenir avec elle. Isotta était en relation avec la plupart des savants de son temps. Ses lettres les charmaient par la profondeur du savoir et par les grâces du style. Elle mourut en 1468, à 38 ans, d'autres disent en 1466, et quelques-uns en 1446. Elle laissa un *Dialogue* sur la question : « Qui d'Adam ou d'Eve » avait péché le plus grièvement » en mangeant du fruit défen- » du? » Elle prit le parti de la première femme, contre Louis Foscara, qui défendit vivement le premier homme, et qui aurait pu mieux employer son temps. [La bibliothèque royale de Paris possède un *Recueil* de lettres de cette femme distinguée. Elle ne voulut jamais se marier. Paul Maffei, son directeur, lui dédia un *Traité de la virginité*. Scipion Maffei, de la même famille que le précédent, et auteur de la Mérope, cite Isotta avec éloge, dans sa *Verona illustrata.*]

NOGAROLA (Louis), Véronais, d'une famille illustre, se rendit très habile dans la langue grecque, et s'acquit beaucoup de réputation par ses Traductions de plusieurs livres grecs, en latin. Il parut avec éclat au concile de Trente, eut des emplois honorables dans sa patrie, et mourut à Vérone en 1559, âgé d'environ 50 ans. Scipion Maffei place sa mort en 1554. On a de lui divers ouvrages, entre autres : 1° *De Nili incremento dialogus*; 2° *De viris illustribus, genere italis, qui græce scripse-*

*runt;* 3° *Disputatio super reginæ Britannorum divortio;* 4° une *Traduction* en latin du livre *de l'Univers*, d'Ocellus Lucanus; 5° *Apostolicæ institutiones*, etc.

† NOGHERA (Jean-Baptiste), savant jésuite, naquit à Berbeno, dans la Valteline, le 9 mai 1719. Il fit ses premières études à Côme, et vint les continuer à Monza, sous la direction des jésuites, dont il embrassa l'institut le 14 octobre 1735, âgé seulement de 16 ans. Ses progrès furent grands et rapides sous ces habiles maîtres, qu'il égala bientôt. Il avait fait une étude particulière de l'éloquence. On le choisit pour en donner des leçons à Milan, aux jeunes jésuites, et plusieurs de ceux qu'il eut pour disciples se firent par la suite une réputation dans les lettres. L'éclat de son mérite et sa renommée se répandirent au loin; on l'appela à Vienne, où on lui confia une chaire d'éloquence sacrée. Malheureusemant il était destiné à voir la suppression d'une société à laquelle il n'était pas moins attaché par inclination que par devoir. Déjà elle était menacée, et obligée de se défendre. Noghera fut un de ceux que les supérieurs chargèrent de cette importante mission. Il s'en acquitta, sinon avec succès, du moins avec courage et talent. Ce qu'il a écrit pour cette cause est appuyé d'une logique forte, de raisons solides, et de traits d'une éloquence touchante. Après la bulle de dissolution de Clément XIV, le P. Noghera se retira à Berbeno, sa patrie, et continua d'y écrire en faveur de la religion et de l'Eglise, en établissant les vrais principes, et en combattant les nouvelles doctrines et la fausse philosophie. On a de lui : *Riflessioni sulla filosofia del bello spirito*, Bassano, 1778; 2° *Sulla natura umana, et sulla religione naturale*, Bassano, 1730, 2 vol. in-8°; 3° *Sulla religion rivelata, e particolarmente sul cristianesimo*, Bassano, 1773; 4° *Su i caratteri divini del cristianesimo e del suo autore*, Bassano, 1779; 5° *Riflessioni per discernere la vera Chiesa cristiana, frà tutte le sette che ne portano il nome*, Bassano, 1782; 6° *Sulla infallibilità della vera Chiesa cristiana, nel suo magistero*, Bassano, 1775; 7° *Sulla infallibilità del papa, nel suo magistero dogmatico*, Bassano, 1776; 8° *Sulla podestà della vera Cchiesa cristiana*, Bassano, 1778; 9° *Sugli spiriti di novità e d'antichità*, Bassano, 1779; 10° *Su i consigli evangelici, e su i lor professori*, Bassano, 1780; 11° *Pratiche della vera Chiesa cristiana*, Bassano, 1783, 3 vol. in-12; 12° *Riposta alla proposta : Cosa è il papa? con altra appendice al soggetto relativa*, Bassano, 1783; 13° *Riposta alla proposta : Cosa è un vescovo?* Bassano, 1784; 14° *Osservazioni sull' analisi del libro intitolato* le Prescrizioni di Tertulliano, Bassano, 1783. Critique sage et raisonnée de *Tamburini*, professeur de Pavie, et auteur de l'Analyse. 15° *Riflessioni sulla divozione e su i divoti*, œuvre posthume, Bassano, 1786; 16° *La moderna eloquenza sacra italiana*, Milan, 1752; Venise, avec des augmentations, 1753; Bassano, 1790; 17° *De causis eloquentiæ*, Bassano, 1786; 18° *Raggionamenti su i nuovi sistemi e metodo d'insegnare e d'imparare le belle lettere*, Bassano, 1787. Ces différentes œuvres im-

primées à part, ont été réunies en 17 vol. in-8°, Bassano, 1790. Dans celles qui concernent la religion, on remarque un esprit d'ordre, une clarté et une modestie admirables; pas une parole choquante contre les auteurs que le P. Noghera combat, mais point de ménagement pour l'erreur. 19° *Orazioni di Demostene, volgarizzate, e con annotazioni illustrate*, Milan, 1753. Cette traduction passe pour élégante et fidèle. A ces nombreux ouvrages, il faut joindre des *Mélanges* et des *Poésies italiennes* et *latines*. Noghera mourut en novembre 1784, âgé de 65 ans. Il possédait dans une grande perfection les langues latine, italienne et grecque. Théologien profond, littérateur très distingué, écrivain laborieux, il a bien mérité de la religion et des lettres. On trouve son *Eloge* parmi ceux des *hommes illustres du diocèse de Côme*, par le comte Giovio.

NOIR (Jean Le), fameux chanoine et théologal de Séez, était fils d'un conseiller au présidial d'Alençon. Il prêcha à Paris et en province avec réputation. Il eût pu continuer d'employer utilement ses talents, si une opposition, tout-à-fait déraisonnable aux décisions de l'Eglise ne l'eût brouillé avec son évêque, qui avait donné un mandement pour la publication du Formulaire. Il eut l'audace de l'accuser de plusieurs erreurs dans des écrits publics. Ses excès indignèrent les gens de bien. On nomma des commissaires pour le juger, et sur la représentation de ses libelles, il fut condamné, le 24 avril 1684, à faire amende honorable devant l'église métropolitaine de Paris, et aux galères à perpétuité. Quelques jours après ce jugement, les jansénistes, qui l'avaient égaré à ce point, firent courir une complainte latine, dans laquelle on disait, « qu'il était » *noir* de nom, mais *blanc* par » ses vertus et son caractère. » Cependant la peine des galères ayant été commuée, il fut conduit à Saint-Malo, puis dans les prisons de Brest, et enfin dans celles de Nantes, où il mourut en 1692. On a de lui plusieurs ouvrages remplis d'injures et d'emportements, dont l'énumération déshonorerait ce Dictionnaire, comme l'apothéose de ce fanatique a déshonoré celui de l'abbé de Barral.

NOLDIUS (Chrétien), né à Hoybia en Scanie, l'an 1626, fut nommé en 1650 recteur du collége de Landscroon, charge qu'il remplit pendant 4 ans. Il voyagea ensuite en Allemagne, en Hollande, en Angleterre et en France, et retourna dans sa patrie en 1657. Trois ans après, il obtint la place de gouverneur des enfants du seigneur de Gerstorff, grand-maître de la cour de Danemarck. Noldius devint en 1664 ministre et professeur de théologie à Copenhague, où il mourut en 1683. On a de lui plusieurs ouvrages; les principaux son : 1° *Concordantiæ particularum hebræo-chaldaicarum*; ouvrage estimé, dont la meilleure édition est celle d'Iéna, en 1734, in-4°; 2° *Historia Idumeæ, seu De vita et gestis Herodum diatribe*; 3° *Sacrarum historiarum et antiquitatum synopsis*; 4° *Logica*; 5° une nouvelle *Édition* de l'historien Josephe, etc. Noldius était en commerce de littérature avec le célèbre Dorschæus, et avec un grand nombre d'autres savants. C'est l'un des premiers qui

ont soutenu que *les diables ne peuvent faire aucun prodige, pour introduire ou autoriser le vice*, ce qui est vrai dans le cas seulement qu'il n'y aurait pas de moyen de dissiper l'illusion, et de reconnaître dans ses opérations le père du mensonge; puisque l'Ecriture nous apprend que les magiciens de Pharaon firent des merveilles surnaturelles, pour contredire les ordres que Moyse portait à Pharaon de la part de Dieu. *Voyez* le Catéchisme philosophique, p. 357, ou n° 312.

NOLIN (Denis), avocat au parlement de Paris, quitta le barreau pour s'appliquer à l'étude de l'Ecriture sainte. On a de lui : 1° *Lettres de N. Indès, théologien de Salamanque, où l'on propose la manière de corriger la version grecque des Septante, avec des eclaircissements sur quelques difficultés*, Paris, 1708, in-12; 2° deux *Dissertations*, l'une sur les bibles françaises jusqu'à l'an 1541; et l'autre sur l'Eclaircissement et phénomène littéraire et lettre critique de la Dissertation anonyme et des lettres de Richard Simon, touchant les antiquités des Chaldéens et des Egyptiens, in-12. Nolin mourut en 1710, après avoir mené une vie occupée et édifiante. Sa bibliothèque, choisie avec soin, fut après sa mort le partage des pauvres de sa paroisse, dont il avait été le consolateur et le père.

NOLLET (Jean-Antoine), physicien célèbre, diacre, licencié en théologie, maître de physique et d'histoire naturelle des enfants de France, professeur royal de physique au collége de Navare, naquit à Pimbré, diocèse de Noyon, le 17 novembre 1700, de parents honnêtes, mais peu accomodés des biens de la fortune. Ayant embrassé l'etat ecclésiastique, il se mit en devoir d'en remplir les fonctions, et à peine eut-il reçu le diaconat, qu'il sollicita et obtint une dispense pour prêcher; mais ce genre d'occupations ne fut pas celui où son goût le portait. L'amour des sciences l'emporta, et il se livra avec ardeur à l'étude de la physique, et fut reçu de la société des arts, établie à Paris sous la protection de M. le comte de Clermont. En 1734, il fit un voyage à Londres avec MM. du Fay, du Hamel, et de Jussieu. Son mérite le fit recevoir de la société royale sans qu'il eût brigué cet honneur. Deux ans après, il passa en Hollande, où il se lia étroitement avec s'Gravesande et Musschenbroëck. De retour à Paris, il reprit le cours de physique expérimentale qu'il avait ouvert en 1735, et qu'il a continué jusqu'en 1760. Ce sont ces cours de physique qui ont fait naître l'idée des cours particuliers en d'autres genres, tels que ceux de chimie, d'anatomie, d'histoire naturelle, etc. En 1738, M. le comte de Maurepas ayant fait agréer au cardinal de Fleury l'établissement d'une chaire publique de physique expérimentale à Paris, l'abbé Nollet en fut nommé le premier professeur. Au commencement de 1736, il fut reçu à l'académie royale des sciences, et au mois d'avril suivant, le roi de Sardaigne voulant établir une chaire de physique à Turin, appela l'abbé Nollet dans ses états. En 1744, il fut appelé à Versailles, pour donner à monseigneur le dauphin des leçons de physique expérimentale, auxquelles le roi et la famille royale assistèrent souvent.

Les qualités de son cœur et celles de son esprit lui méritèrent la confiance de ce prince, qui n'a pas cessé, jusqu'à sa mort, de donner à l'ingénieux physicien des preuves de la bienveillance la plus marquée. Au mois d'avril 1749, il fut envoyé en Italie pour y faire des observations sur l'état des sciences de cette contrée. Il enseigna ensuite la physique expérimentale au collége royale de Navarre, à la Fère et à Mézières. Ce célèbre et laborieux physicien, qui a rendu à la physique les services les plus importans, par les vues nouvelles dont il a enrichi cette science, mourut à Paris le 25 avril 1770. Il fut regretté du public éclairé, et de ses amis, du sein desquels il s'échappait secrétement pour aller secourir uue famille peu riche. Ses ouvrages sont : 1° plusieurs *Mémoires*, insérés dans ceux de l'académie des sciences; on en distingue un sur l'*ouïe des poissons*, qui est très estimé; 2° *Leçons de physique expérimentale*, 6 vol. in-12 : livre bien fait, et aussi agréable qu'utile; 3° *Recueil de lettres sur l'électricité*, 1753, 3 vol. in-12; 4° *Essai sur l'électricité des corps*, 1 vol. in-12; 5° *Recherches sur les causes particulières des phénomènes électriques*, 1 vol. in-12; 6° *L'art des expériences*, 3 vol. in-12, avec figures, 1770. *Voyez* MORIN Jean, natif de Meung.

† NOMSZ (Jean), poète hollandais, naquit à Amsterdam en 1738. Destiné au commerce, il le quitta afin de se livrer à la littérature dramatique, pour laquelle il avait un talent véritable. Il donna au théâtre d'Amsterdam plus de quarante pièces tant originales que traduites, qui toutes eurent un brillant succès. Nomsz eut à souffrir plusieurs revers de fortune, qu'il ne sut pas supporter avec la constance d'un noble caractère, et il s'abaissa jusqu'à contracter des habitudes indignes de sa réputation littéraire. Lors de la révolution française, il parut en adopter les principes avec chaleur : il s'en montra ensuite ennemi; d'abord enthousiaste de Buonaparte, il détesta ensuite jusqu'à son nom. Cette versatilité, une conduite peu réglée, et un esprit mordant, lui firent beaucoup d'ennemis, qu'il n'eut pas la prudence de ménager. Aussi, tandis qu'on applaudissait ses pièces au théâtre, on le fuyait jusque dans les rues, dans les lieux publics, et il devint enfin un homme tout-à-fait déconsidéré. Cependant il languissait dans la misère sans que l'administration du théâtre d'Amsterdam, auquel il avait fait beaucoup gagner, vînt à son secours. Malade, sans ressource, sans asile, il fut obligé, dans sa vieillesse, d'aller à l'hôpital, où il mourut en 1803, âgé de 65 ans. Il a laissé : 1° *Guillaume Ier, fondateur de la liberté hollandaise*, Amsterdam, 1779, in-4°; poème épique plein de beautés du premier ordre, qui font oublier quelques défauts; 2° *Mélanges*, ibid., 1782, in-4°. Ils contiennent des *Epîtres*, des *Satires*, des *Contes*, écrits d'un style rapide, mordant et plein de verve; 3° douze *Héroïdes patriotiques*, ibid., 1785, in-8° en deux parties; 4° *Tragédies*, qui parurent d'abord séparément, à mesure qu'elles furent jouées, et dont les plus remarquables sont : *Fernand-Cortez*, *Zoroastre*, *Antoine Hambrock*, *Kora* ou *Les Péruviens*, *Barthélemi Las-Casas*,

*Olden-Barnevelt*, *Marie de Leling*, etc. etc. Les règles ne sont pas exactement observées dans ces pièces, mais on y trouve un dialogue vif et naturel, une bonne entente du théâtre, beaucoup d'intérêt et de belles pensées; 5° *Tragédies* traduites du français : *Soliman II*, *Le comte de Warwick*, *L'Orphelin de la Chine*, *Gabrielle de Vergy*, *Zaïre*, *Athalie*, etc.; 6. *Comédies*, savoir : *Les Fougueux*, *Amour et Amitie contre la mode*, *Quelqu'un et personne*, *L'Homme de confiance*, *Le Vieil habit*, *Le Tartufe* (traduit du français); 7. plusieurs traductions en vers, entre autres des fables de la Fontaine, 4 vol. in-8°. Ouvrages en prose: 8° *Monographie de Charles-Quint*, de *Philippe II*, du *Duc d'Albe*, etc, etc. etc.; 9° *Contes moraux*, qui furent bien accueillis et qui méritaient de l'être; 10° *Mes récréations*; 11° *Principes pour l'acteur dramatique et pour le spectateur*, 12° *Abdallah*, conte dans le genre de *Zadig*, inséré dans une suite des numéros de la feuille périodique intitulée *Le Philosophe*. Cet infatigable écrivain a coopéré en outre à plusieurs feuilles hebdomadaires d'Hollande, qui obtinrent du succès. On trouvera de plus amples détails sur Nomsz dans l'excellente *Histoire de la poésie hollandaise*, par M. Vries, tom. II, page 292-297.

NOMPAR DE CAUMONT. *Voyez* FORCE.

NONIUS MACELLUS, grammairien et philosophe péripatéticien de Tivoli, florissait au III^e siècle, de J.-C., et fut un des plus savants hommes de son temps. Nous avons de lui un Traité de la propriété des mots latins, sous ce titres : *De proprietate sermonum*, dont les éditions de 1471 et 1476 sont très rares. Cs grammairien est estimé, parce qu'il rapporte divers fragments des anciens auteurs, que l'on ne trouve point ailleurs. Son traité fut réimprimé à Paris, en 1614, in-8°, avec des notes pleines d'érudition.

NONIUS (Ferdinand). *Voyz* NUNEZ.

NONNIUS, ou NONIUS (Pierre), en espagnol *Nunez*, médecin et mathématicien portugais, natif d'Alençar-do-Sal, fut précepteur de don Henri, fils du roi Emmanuel. Il enseigna les mathématiques dans l'université de Coïmbre, avec une réputation extraordinaire. On a de lui : 1° deux livres *De arte navigandi*, Coïmbre, 1573, in-fol., qui furent très-bien reçus à la cour du roi de Portugal, parce qu'ils servaient aux grands desseins qu'avait ce prince de pousser les expéditions maritimes en Orient; 2° *De crepusculis*, in-4°; 3° *Opera mathematica*, Bâle, 1592, in-fol., parmi lesquels on distingue un Traité d'algèbre qu'il estimait beaucoup, et qu'il dédia en 1564 à son ancien disciple, le prince Henri, cardinal-infant, etc. Nonnius mourut en 1577, à 80 ans. Il passa pour un des plus habiles hommes de son temps. Il possédait les hautes sciences; il savait les langues, et, ce qui est encore plus estimable, il ne devint pas orgueilleux de ses connaissances.

NONNIUS (Louis), médecin d'Anvers, au XVII^e siècle, se signala par son habileté dans son art, et par une érudition peu commune. On a de lui, 1° un excellent traité intitulé : *Diæteticon, sive De re cibaria*, Anvers, 1645, in-4°. Il y a dans cet ouvrage des

choses qui contribuent à l'intelligence des poètes latins. Il y parle des mets qui servaient aux plaisirs des tables des anciens. 2° *Ichthyophagia, sive de piscium esu commentarius*, Anvers, 1616, in-8°; ouvrage utile et agréable. Il y fait voir que le poisson est un aliment très salutaire aux personnes sédentaires, aux vieillards, aux malades, et aux gens de faible complexion, parce qu'il fait un sang de moyenne consistance, propre à leur tempérament. Un commentateur de l'Ecriture sainte a cru fortifier ses observations par la remarque suivante : *Solis piscibus et pane pavit bis populum prodigialiter Christus, et ipse a resurrectione semel pastus, non nisi pisce*. 3° Un *Commentaire* fort étendu en 1 vol. in-fol., 1620, sur les médailles de la Grèce, sur celles de Jules César, d'Auguste et de Tibère. Il contient les deux ouvrages de Goltzius sur le même sujet. 4° *Hispania, sive Populorum, urbium, accuratior descriptio*, Anvers, 1607, in-8° : description nécessaire pour la connaissance de l'ancienne Espagne; 5° un *Commentaire* sur la Grèce, les Iles, etc., de Goltzius; ouvrage très savant; 6° des *Poésies* assez faibles. On a encore différents morceaux de ce médecin dans le livre *De calculo* de Beverwyck, Leyde, 1638, in-12.

NONNUS, poète grec du v[e] siècle, de Panople en Egypte, est auteur, 1° d'un *Poème* en vers héroïques, en 48 liv., intitulé : *Dionysiaca*, grec et latin, *ex versione Lubini*, Hanau, 1605, in-8°; Leyde, 1610, in-8°; la 1[re] édit. à Anvers, chez Plantin, 1569, in-8°, est fort rare; 2° d'une *Paraphrase*, en vers, sur l'Évangile de saint Jean, 1677, in-8°, et dans la Bibliothèque des Pères. Cette paraphrase peut servir de commentaire. Elle est fort claire, mais très peu poétique.

† NONOTTE (Claude-François), jésuite célèbre par ses longues disputes avec Voltaire, et par son zèle à défendre, pendant plus de vingt ans, contre ce philosophe, la religion catholique, naquit à Besançon, en 1711, d'une ancienne et honnête famille. Il était frère puîné de Donat Nonotte, peintre de Louis XV. Ayant pris l'habit de la compagnie de Jésus et fait ses études avec distinction, il se consacra à la chaire évangélique, et prêcha à Amiens, à Paris, à Versailles avec une telle édification pour les fidèles, que le roi de Sardaigne l'appela à Turin, où il prêcha à la cour avec un égal succès, et reçut de Charles Emmanuel III les témoignages d'estime les plus flatteurs. C'est en 1762 que commença sa discussion polémique avec le philosophe de Ferney, par la publication du livre intitulé *Erreurs de Voltaire*, lequel est un examen exact de l'*Essai sur l'esprit et les mœurs des nations*, publié par le premier. L'abbé Nonotte y relève non seulement les principes irréligieux, mais les fausses citations et les faits apocryphes. On pouvait juger du degré d'importance que le philosophe attachait aux critiques de ses adversaires, par le plus ou le moins d'emportement de son caractère, naturellement irascible; et ceux qui eurent l'honneur d'exciter le plus sa bile, furent le journaliste Fréron, les rédacteurs du Journal de Trévoux, l'abbé Guenée, et l'abbé Nonotte. Il répondit à celui-ci par une *Lettre* facétieuse, et ensuite par des *Éclaircisse-*

*ments historiques, à l'occasion d'un libelle calomnieux contre l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, par M. *Damilaville* : c'était le nom d'un de ses amis. Ces *Eclaircissements* furent insérés d'abord dans l'*Essai de l'histoire générale*, au tome 8, édition de 1761-1763; et puis dans la *Suite d'Un Chrétien contre six Juifs*. Dans sa réponse, il n'épargna pas, selon sa coutume, les épithètes les plus grossières et les sarcasmes les plus injurieux. On raconte un fait assez singulier, qui précéda la publication de l'ouvrage de l'abbé Nonotte, qui fut imprimé à Avignon, chez Fez. Ce libraire, avant de le mettre en vente, écrivit, dit-on, à Voltaire, le 30 avril, pour lui offrir de supprimer l'édition moyennant une somme de mille écus. Voltaire, qui trouva dans cette circonstance une occasion de plaisanter sur le livre et sur l'auteur, n'accepta pas cet offre : il aima mieux employer le fiel de sa plume, et le distilla à longs flots. Malgré ses diatribes, l'ouvrage de l'abbé Nonotte eut plusieurs éditions, et fut traduit en allemand et en italien. L'auteur répliqua à son tour par une *Lettre d'un ami à un ami*, *sur les honnêtetés littéraires*, et par une *Réponse aux éclaircissements historiques*, qui mirent encore en mouvement la bile de l'auteur de *Candide*, et augmentèrent sa haine contre le christianisme, et surtout contre les jésuites. Après la suppression de cet ordre, l'abbé Nonotte se retira à Besançon. Il fut admis dans l'académie de cette ville, où il continua à travailler à la défense de la religion avec un zèle et un talent qui lui méritèrent un bref de Clément XIII, du 7 avril 1768. Dans ce bref, le pontife, en lui donnant des éloges pour ses louables efforts, l'exhortait à continuer la réfutation du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire; ce que l'abbé Nonotte fit avec un redoublement d'ardeur. Il était profondément versé dans l'histoire sacrée et profane, parlait avec facilité l'italien, avait une conversation aimable et spirituelle, et plaisait autant par la variété de ses connaissances que par l'enjouement de son esprit. Il est mort le 3 septembre 1773, âgé de quatre-vingt-deux ans. Il a laissé : 1° *Les Erreurs de M. de Voltaire*, Avignon, 1762, 2 vol. in-12; 2° *Lettre d'un ami à un ami sur les honnêtetés littéraires*; 3° *Réponse aux éclaircissements historiques et aux additions de Voltaire*, imprimées séparément, 1766 et 1767; 4° *Dictionnaire anti-philosophique*, *pour servir de commentaire et de correctif au Dictionnaire philosophique et autres livres qui ont paru de nos jours contre le christianisme*, 1768, in-8°. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions; on en cite une de 1780, qui a pour titre *L'Anti-Dictionnaire philosophique*; 5° *Dictionnaire philosophique de la religion, où l'on établit tous les points de la doctrine attaqués par les incrédules, et où l'on répond à toutes leurs objections*, 1774, 4 vol. in-12. Quelque soit le mérite de cet ouvrage, il subit des critiques, notamment de la part d'un prêtre appelant, Bon-François Rivière, connu sous le nom d'abbé Pelvect, qui publia en 1776 des *Lettres d'un Théologien à M***, où l'on examine la doctrine de quelques écrivains modernes contre les incrédules*. (Ces écrivains étaient quatre anciens jésuites, de la

Mare, Horis, Paulian et Nonotte). Il leur reproche des erreurs *sur le péché originel, sur les œuvres et le salut des infidèles, sur la liberté et la grâce, sur la morale*, etc., etc., c'est-à-dire sur les points où ses opinions, comme appelant, différaient des leurs. 6° *Les Philosophes des trois premiers siècles de l'Eglise*, ou *Portrait historique des philosophes païens qui, ayant embrassé le christianisme, en sont devenus les défenseurs par leurs écrits*. Paris, 1789, in-12. Cet ouvrage peut servir de tableau comparatif entre les philosophes anciens et les philosophes modernes. On lui attribue aussi : 7° *Principes de critique sur l'époque de l'établissement de le religion chrétienne dans les Gaules*, Avignon, 1789, in-12. Tous ces ouvrages réunis ont été publiés sous le titre d'*Ouvrages de l'abbé Nonotte*, Besançon, 1818, 7 vol. in-8°, et in-12, avec le portrait de l'auteur, qui avait été gravé par son frère Donat Nonotte (mort en 1785), doyen de l'académie de peinture. C'est d'après l'inscription placée au bas de ce portrait que l'on a relevé l'erreur où sont tombés les rédacteurs de la *France-Littéraire*, et Chaudon et Delandine, dans leur *Dictionnaire historique* (7e édit.), et qui appellent l'abbé Nonotte Claude-Adrien, et non *Claude-François*, qui étaient ses véritables noms.

NOODT (Gérard), professeur en droit à Nimègue, lieu de sa naissance, puis à Franeker, à Utrecht, et enfin à Leyde, où il mourut le 15 août 1715, à 68 ans. On a de lui des *Traités* sur des matières de jurisprudence, dont il donna un Recueil à Leyde, en 1724, in-fol. Son style est pur, mais trop concis. Barbeyrac a traduit en français et commenté les Traités de Noodt sur *le pouvoir des souverains*, et *la liberté de conscience*, Amsterdam, 1715, in-12. Dans le premier, Noodt parle de l'autorité des rois en républicain décidé; dans le second, il prêche une tolérance absolue, tant ecclésiastique que civile, et ne veut pas qu'on inquiète ceux qui s'efforcent d'introduire de nouvelles religions dans un état; il n'en excepte pas même l'idolâtrie déclarée.

NORADIN, célèbre sultan de Syrie et d'Egypte, fils de Sanguin (autrement Emaldeddin), soudan d'Alep et de Nitive, tué par ses eunuques au siége de Calgembar en 1145, partagea les états de son père avec Seiffedin, son frère aîné. La souveraineté d'Alep était tombée dans le partage de Noradin ; il l'augmenta par ses armes, et devint un des plus puissants princes d'Asie. C'était le temps des croisades ; Noradin signala sa valeur contre les croisés, défit Josselin, comte d'Edesse, se rendit maître de ses états et le fit prisonnier, après avoir vaincu Baudoin III, roi de Jérusalem et Raimond, prince d'Antioche, dans une bataille où ce dernier fut tué. [ Noradin fut battu à son tour par Baudouin, mais il prit sa revanche sur les autres princes croisés. Cependant ces derniers, s'étant coalisés, imposèrent à Noradin une trève qui fut souvent rompue de part et d'autres ]. Ce conquérant tourna ensuite ses armes contre le sultant d'Icone, qui fut vaincu à son tour. Celui d'Egypte, détrôné par Margan, ayant appelé Noradin à son secours, lui donna occasion de le dépouiller lui-même; ce qui n'est pas du tout

conforme à ce qu'on raconte de la générosité de Noradin. Il en fut bientôt puni. Gyracon, général de ses armées, se fit bientôt établir soudan d'Egypte au préjudice de Noradin son maître. Ce nouveau soudan mourut en 1170, et laissa pour successeur Saladin. Noradin mourut en 1174.

NORBERT (Saint), né l'an 1082 à Santen dans le duché de Clèves, d'une des plus illustres familles d'Allemagne, passa à la cour de l'empereur Henri V son parent. Il y brilla par les agréments de son esprit et de sa figure, et y plut par l'enjouement et la douceur de son caractère. La cour produisit sur ses mœurs l'effet qu'elle devait produire; elle les adoucit et les corrompit. Norbert, touché par la grâce, se retira du sein de la corruption, se démit de ses bénéfices, vendit son patrimoine, et en donna le prix au pauvres. Dégagé de tous les liens qui le retenaient dans le monde, il s'en alla de ville en ville prêcher le royaume de Dieu. Barthélemi, évêque de Laon, lui ayant donné un vallon solitaire nommé *Prémontré*, il s'y retira en 1120, et y fonda l'ordre des chanoines réguliers qui porte le nom de ce désert. Ses sermons, appuyés par ses exemples, lui attirèrent une foule de disciples; il leur donna la règle de saint Augustin, et l'habit blanc, qui était celui des clercs, mais tout de laine et sans linge. Cette nouvelle milice ecclésiastique gardait un silence perpétuel, jeûnait en tout temps, et ne faisait qu'un repas par jour et très frugal. Cet ordre fut confirmé six ans après, en 1126, par Honorius II. Il y avait alors huit abbayes fondées, outre Prémontré. Le saint instituteur fut appelé dans le même temps à Anvers pour combattre l'hérétique Tanchelin. L'archevêché de Magdebourg ayant vaqué, le clergé et le peuple le choisirent pour le remplir. Il appela ses chanoines dans cette ville, et leur vie austère édifia les habitants de Magdebourg. Le dessein de réforme que ce saint archevêque méditait inspira à quelques-uns une haine si violente, qu'ils attentèrent plusieurs fois à sa vie. L'occasion du concile de Reims en 1131 le rappela en France pour quelque temps; et après avoir eu la consolation de voir sa maison Prémontré peuplée de 500 religieux, il alla mourir dans sa ville épiscopal, en 1134. Grégoire XIII le plaça dans le catalogue des saints en 1582. Sa *Vie* a été écrite avec beaucoup de fidélité par Hugues, son premier disciple. Charles-Louis Hugo, abbé d'Estival, en a donné une édition enrichie de notes savantes, Luxembourg, 1704 (*voyez* HUGO). On en a une autre de Jean-Chrysostôme van der Sterre, abbé de Saint-Michel à Anvers, 1656, in-8° (1). Quoique cet ordre ait apporté divers adoucissemens à la première rigueur de son institution, c'est un de ceux qui honoraient le plus et servaient le plus utilement l'Eglise catholique. Si on excepte quelques maisons où l'esprit du siècle s'était introduit dans les dernières années, la régularité, l'application à l'étude, des mœurs pures, un zèle actif et éclairé, distinguaient encore les enfants de saint Norbert. Ils

(1) M. l'abbé Lécuy, dernier abbé général de Prémontré, et qui a fourni quelques bons articles à ce Dictionnaire, vient de publier une *Notice* sur saint Norbert, dans laquelle il donne des détails intéressants sur l'état actuel de cet ordre. On trouve à la fin une pièce de vers, sous le titre de *Planctus Norbertinus*, dans laquelle ce respectable vieillard exhale sa douleur sur les ruines d'une institution qui lui fut si chère.

avaient dans plusieus pays un grand nombre de cures à administrer, et ils s'acquittaient de cet emploi important avec beaucoup de fruit et d'édification. Il est naturel que des hommes qui ont pris dans le sein de la vie religieuse les grands principes de charité, de zèle, de désintéressement, qui sont à l'abri de toute appréhension pour l'avenir, et ne songent point à laisser d'héritage à leurs parents, soient excellemment propres aux fonctions pastorales. C'est sans doute cette considération qui, durant plusieurs siècles, a fait choisir les évêques dans les monastères. En vain dit-on que c'était des siècles d'ignorance, où parmi le clergé séculier on ne trouvait point de sujets capables ou dignes de l'épiscopat. Cela prouve au moins que la science et la vertu se conservent plus aisément et se nourrissent mieux dans la retraite et le silence des monastères, puisqu'elles y ont persévéré, tandis que l'ignorance et le vice couvraient la face de la terre. Du reste, ce n'est point dans les siècles d'ignorance que l'usage d'employer les religieux au service des églises a été établi. On lit dans la *Vie* de saint Eusèbe de Verceil, qu'il introduisit en Occident cette coutume que l'Orient avait depuis long-temps adoptée : *Primus in Occidentis partibus in eadem Ecclesia eosdem monachos instituit esse quos et clericos, ut esset in ipsis viris et contemptus rerum et accuratio Levitarum.* ( *Voyez* JONADAB. ) Du reste, quelque utile que soit cet ordre respectable, surtout dans ces temps de subversion et d'incrédulité, on ne doit pas croire qu'il ait échappé aux déclamations de la philosophie : tout au contraire, c'est par là même qu'il les a méritées ; et de quelque manière que se conduisent les hommes dévoués à la religion, le monde saura toujours les contrôler à sa mode. « Lorsque les moines, dit un critique » très judicieux, sont demeurés » dans la solitude, on leur a reproché de mener la vie des » ours ; lorsque des révolutions » fâcheuses les ont forcés de se » rapprocher des villes, on a imaginé que c'était par ambition ; » tandis qu'ils se sont bornés au » travail des mains et à la prière, » on a insisté sur leur ignorance ; » dès qu'ils se sont livrés à l'étude, on les a blâmés d'avoir renoncé à leur première profession, et l'on a prétendu qu'ils » avaient retardé le progrès des » sciences. Nos profonds raisonneurs ne pardonnent pas plus » la vie austère et mortifiée, dans » laquelle les moines orientaux » persévèrent depuis seize siècles, que le relâchement qui » s'est introduit peu à peu dans » les ordres religieux de l'Occident. S'ils sont pauvres, ils sont » à charge au peuple ; s'ils sont riches, on opine à les dépouiller ; » s'ils sont pieux et retirés, c'est » superstition, c'est fanatisme ; » s'ils paraissent dans le monde, » on dit que c'est pour s'y dissiper. Comment contenter des esprits bizarres qui ne peuvent » souffrir dans les moines, ni le » repos, ni le travail, ni la solitude, ni l'esprit de société, ni » les richesses, ni la pauvreté ? » *Voyez* saint FRANÇOIS, BURNET, EVRARD.

NORBERT (Le père), capucin, dont le vrai nom était Pierre Parisot, naquit à Bar-le-Duc, l'an 1697, d'un tisserand, à ce que dit Chevrier. Il fit sa profession

chez les capucins de Saint-Mihiel, en 1716. Le provincial allant à Rome, pour assister à l'élection d'un général en 1734, emmena avec lui le P. Norbert en qualité de secrétaire. Le capucin lorrain, avec l'air lourd, avait l'esprit intrigant. Les cardinaux, dont il se procura la bienveillance, lui firent avoir la place de procureur-général des missions étrangères. En 1736, il était à Pondichéri, bien accueilli par le gouverneur Dupleix, qui l'en nomma curé. [Fort de cette protection, il crut pouvoir satisfaire sa haine contre les jésuites, en les faisant exclure de tous les établissements français.] Son caractère inquiet et tracassier le fit bientôt destituer de son emploi, sur les représentations de M. l'évêque de Saint-Thomé, et du P. Thomas de Poitiers, supérieur-général des capucins de Madras et de Pondichéri, qui le qualifie de *brouillon*, de *mauvais génie*, d'*orgueilleux*, etc. Il en était venu jusqu'à fabriquer une approbation épiscopale pour un de ses libelles et à la signer du nom de l'évêque. De là il passa dans les îles de l'Amérique, d'où, après un séjour de deux ou trois ans il revint à Rome en 1744; mais il n'y séjourna pas long-tems, et fut obligé de se retirer à Lucques, où il fit paraître son ouvrage au sujet des rites malabares, en 2 vol. in-4°, sous le titres de *Mémoires historiques sur les missions des Indes*, que Benoît XIV condamna par un décret du 1er avril 1745, et dont M. de Belsunce, évêque de Marseille, dévoila en partie les impostures dans deux *Instructions pastorales*, l'une du 22, l'autre du 29 janvier 1745. L'abbé des Fontaines, surpris de cette levée de boucliers de la part d'un capucin, dont l'ordre passait pour attaché aux jésuites, lui appliqua ces mots connus: *Et tu quoque, Brute;* qu'il traduisit malignement ainsi : *Et toi aussi, Brute*. Les confrères du P. Norbert désaprouvèrent sa conduite et ses écrits. La crainte d'être exposé à des pénitences claustrales, peut-être encore l'inconstance ou quelque chose de plus, lui firent déserter son ordre. Il se retira chez les protestants, et demeura quelque temps en Hollande et en Angleterre. [Il y établit une fabrique de chandelles, puis une autre de tapisseries qui ne prospérèrent pas, malgré la protection que lui avait accordé le duc de Cumberland. Il en obtint des lettres de recommandation.] Il passa en Prusse, où il prit le nom de Cuvel, et puis dans le duché de Brunswick. Clément XIII espérant le ramener de ses égarements, lui accorda, en 1759, la permission de porter l'habit de prêtre séculier : il prit alors le nom de *Platel*, revint en France, passa derechef en Angleterre, et de là en Portugal, où ses écrits contre les jésuites lui obtinrent une pension du marquis de Pombal. (*Voy.* MALAGRIDA.) Enfin il revint en France faire réimprimer ses ouvrages en 6 vol. in-4°, 1768. Il mourut près de Commerci le 3 juillet 1769. Les personnes qui l'ont connu dans les dernières années de sa vie assurent que sa bile s'échauffait lorsqu'on parlait des jésuites, et qu'il ne pouvait entendre prononcer leur nom avec tranquillité: c'était une espèce de maladie qui, à quelques égards, semblait tenir à l'énerguménisme. Ceux qui désirent de voir des détails curieux sur la vie de

ce religieux errant, peuvent consulter le Mandement de l'évêque de Sisteron, du 24 avril 1745, et la lettre de Benoît XIV à l'archevêque de Césarée, nonce à Bruxelles, le 11 novembre 1747, où ce pape fait un détail frappant et curieux de toutes les fourberies et méchancetés de ce mauvais cénobite. Elle se trouve en entier dans le *Journ. hist. et litt.*, 1er juillet 1787, p. 540. On connaît cette épigramme faite par un homme qui apparemment n'était pas de ses amis :

Enfant de l'ordre séraphique,
Le destin me fit anglican,
Pour la seconde fois je deviens catholique,
Encore une disgrâce, et je prends le turban.

Chevrier a donné sa *Vie* en 1762, in-12.

NORDEN (Frédéric-Louis), capitaine de vaisseau, alla en Egypte, où il prit les dessins des monuments de l'ancienne Thèbes. Après avoir voyagé en Angleterre, il vint à Paris, où il mourut en 1742. Les *Mémoires* de cet habile voyageur ont été imprimés à Copenhague en 1755, 2 vol. in-fol., en français. Ils sont très curieux et très importants, surtout pour ceux qui aiment l'antiquité. On y voit les dessins des Monuments qui subsistent dans la Thébaïde.

† NORDENFLEICHT (Madame de), femme auteur, née à Stockolm en 1749, de parents illustres, qui lui firent donner une excellente éducation, parlait plusieurs langues modernes, et notamment le français, dont elle connaissait à fond la littérature. Ses talents, sa beauté, ses grâces et ses vertus lui firent donner le surnom flatteur de *Bague du Nord*. Elle écrivit un grand nombre de *poésies*, qui se distinguent par une diction pure, par l'expression, la verve et une piquante originalité d'idées. Cette dame mourut dans sa patrie le 29 juin 1793, âgée de 44 ans. Parmi ses ouvrages, on cite plus particulièrement deux poèmes, savoir : *Le passage des Belles*; c'est le nom de deux petits détroits dans la mer Baltique. L'auteur célèbre le hardi passage sur la glace, exécuté dans cet endroit par Charles-Gustave, en 1758, lorsqu'il alla combattre l'armée danoise. 2° *Apologie des femmes*; c'est une réponse à l'ouvrage de J. J. Rousseau, intitulé *Lettres sur les spectacles*, où ce philosophe prétend « que les » femmes n'ont ni le talent, ni » la force pour exceller dans les » sciences, et qu'elles en ont en» core moins pour gouverner les » peuples ». Bien que nous aimions à voir les femmes se livrer aux occupations propres à leur sexe, de préférence à celles qui paraissent leur devoir être étrangères, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer qu'au moment où Rousseau avançait cette opinion, deux impératrices régnaient avec gloire (Marie-Thérèse et Catherine II), l'une sur l'Allemagne et l'autre sur la Russie. Quoi qu'il en soit, Madame de Nordenfleicht combat avec autant de talent que de chaleur ce qu'elle croit une injure faite à son sexe.

† NORDIN (Charles-Gustave), antiquaire et évêque suédois, naquit à Stockholm en 1749. Il fit ses études à l'université d'Upsal, où il soutint une thèse *de Usu juris naturalis, ut vita civili*, 1771, laquelle lui valut le degré de *magister*. L'année suivante, et sous la présidence du célèbre Ihre, il en soutint et publia une autre plus importante, dont le

sujet était *Monumenta Pico-gothica vetustioris ævi falso meritoque suspecta*. Dans cette thèse, Nordin examine l'authenticité supposée du manuscrit runique, intitulé *Saga de Hialmar et Ramer*. Il fait espérer dans sa dissertation d'éclaircir d'autres points non moins curieux et discutés, tels que le *Bref* du pape Grégoire IV, au sujet de l'institution canonique d'Anschaire, en qualité d'archevêque; le *privilége* que Louis le Débonnaire accorda au même saint Anschaire; la *Bulle* du pape Agapet II, et *celle* de Sylvestre II, contenant la défense de faire usage des *runes* et d'autes actes peu autographes relatifs au Nord, etc. Mais cette suite importante n'a point paru, à cause sans doute des nouvelles études et des occupations successives de Nordin. Ses études prirent dès lors une direction inverse de celle qu'il avait suivie jusqu'alors, découvrant la vérité au milieu de documents apocryphes. Ce furent donc des faits apocryphes qu'il adopta ensuite malgré les lumières de la vérité. Il s'occupait à examiner les classiques latins, dans l'espérance d'y rencontrer quelques détails relatifs au Nord; il y trouva des interpolations du moyen âge, et finit par se persuader que Virgile, Horace, et autres auteurs latins avaient été falsifiés dans les couvents, et même qu'ils avaient été fabriqués par des moines. Le père Hardouin était déjà tombé dans la même erreur, qui fut aisément et victorieusement combattue; ce qui nous dispense de le faire. Nordin au moins eut grand soin de ne pas émettre cette opinion dans ses ouvrages, et il se contenta d'en faire la confidence à quelques amis intimes. On conçoit les motifs de cette prudence, mais on ne conçoit pas pourquoi il garda le même silence sur les importantes découvertes qu'il avait faites sur l'histoire de Suède. Nommé en 1775 lecteur au gymnase d'Hernosand, il se livra avec ardeur aux sciences ecclésiastiques; et, pour donner une idée de ses connaissances en théologie, il publia, en 1781, une dissertation sous le titre de *Lineamenta doctrinæ de illuminatione hominis irregeniti*. En même temps, Nordin avait imaginé un plan pour faire un *Corpus diplomaticum* de la Suède. Le gouvernement l'ayant su, l'appela à Stockholm pour composer ce grand ouvrage, en rassemblant les matériaux épars dans les archives et les bibliothèques. Pendant son séjour à Stockholm, il eut occasion de connaître le roi, dont il reçut un favorable accueil; en 1786, il fut nommé membre de l'académie suédoise, et de celle des belles-lettres. Il prononça, dans la seconde de ces académies, un discours sur les *Variations du langage suédois, depuis les temps les plus anciens jusqu'au roi Charles XI*. Il était persuadé que les Lapons étaient les plus anciens habitants de la Suède, et prouva que l'on trouve dans le suédois les traces du langage lapon, surtout dans les dénominations locales. Ihre, dans la préface du *Dictionnaire lapon*, se montra entièrement de l'avis de Nordin, qui a laissé dans ses manuscrits des preuves presque évidentes de cette affinité, ainsi que de savantes comparaisons entre le lapon et le latin. D'abord pasteur à Skelleftea, dans le diocèse d'Hernosand, puis prévôt de cet

évêché, il fut envoyé par le diocèse, comme son représentant, à la diète de Stockholm, où il soutint les dispositions du gouvernement au sujet des propositions ecclésiastiques. Le brevet d'historiographe de l'ordre du Séraphin fut sa récompense; et dans les diètes suivantes, il devint membre de divers comités, et entre autres du comité pour la révision des affaires de la banque. On disait qu'il ne flattait le pouvoir que dans son propre intérêt; ce soupçon se confirma, lorsqu'au moment où l'on cherchait à mettre des bornes à l'autorité royale, il s'en montra le zélé défenseur. Cependant on peut croire qu'il ne voyait point de meilleure garantie pour le repos public, que dans un pouvoir suprême et indivisible; et il était d'autant plus fondé dans cette opinion, qu'il avait été témoin oculaire de l'envahissement du sénat sur l'autorité royale, et de la manière despotique et vexatoire dont ce sénat gouvernait la nation. Il avait beaucoup d'influence sur l'esprit du roi Gustave, qui, en 1792, le nomma son conseiller. Ce prince ayant été assassiné peu de temps après, Nordin retourna dans sa prévôté et exerça de nouveau ses fonctions de lecteur. Quoiqu'il eût perdu son crédit à la cour, sa réputation de savant était toujours la même, et lui fit obtenir la cure de Nora, dans l'Angermanie; en 1800 il siégea à la diète de Norckœping, et prit ensuite le bonnet de docteur en théologie. Il fut encore, en 1803, du comité réuni pour la révision de la banque. Après cette époque, il travailla à la propagation de l'Evangile parmi les Lapons, et eut une grande part à l'érection de plusieurs chapelles dans les paroisses éloignées. Quand il fut, en 1808, nommé évêque d'Hernosand, il fit terminer la traduction, en langue laponne, de la Bible : le *nouveau Testament* avait déjà été traduit et publié en 1755. Pour faire plus promptement paraître cet ouvrage, il établit une imprimerie à Hernosand, ville la plus septentrionale de la Suède, et la moins éloignée du pôle. Cependant une conspiration secrète se formait à la cour de Stockholm. Elle éclata en 1809, pour détrôner le fils de Gustave III, et mettre en sa place son oncle, qui nomma pour son successeur le général français Bernadotte, quoiqu'il existât un fils du roi détrôné. Cette usurpation eut lieu presque au moment où l'on rétablissait en Europe le système de la *légitimité*. Nordin, dans cette occasion, assista encore à l'assemblée des représentants du royaume, coopéra à la nouvelle constitution, et le roi Charles XIII le décora de l'ordre de l'Étoile-Polaire. Quand les états eurent terminé leurs travaux, Nordin retourna à son diocèse, où il s'occupa de mettre en ordre sa riche bibliothèque. Il y avait réuni d'immenses matériaux pour l'histoire de Suède : des annales, des chroniques imprimées et manuscrites, des chartes, des généalogies, des nécrologies, des actes publics, tous les documents enfin qu'il avait pu recueillir dans les archives et les librairies du royaume, dont il avait déjà fait des extraits. Parmi ces écrits, il y avait des manuscrits originaux et fort curieux, tels que le pamphlet du comte Torstenson contre Charles XI, intitulé *La Pomme d'or; les Correspondances* du

règne de Frédéric, par Woltemar d'Amiens; *Anecdotes historiques*, etc., etc., outre les *Mémoires* que Nordin avait faits pour l'académie des belles-lettres, et contenant des recherches sur l'histoire du Nord, d'après Tacite, Jean de Brême, Rimbert, et Saxo. Cette collection, composée de 2,400 pièces, fut achetée par le prince royal (Bernadotte), aujourd'hui Charles XIV, roi de Suède, qui en fit présent à l'université d'Upsal, après la mort de Nordin, arrivée le 14 mars 1814 : il était âgé de 65 ans. Il y a une *Notice* sur ce savant, écrite par le baron d'Alderbeth.

NORÈS (Jason de), littérateur, poète et philosophe, né à Nicosie dans l'île de Chypre, fut dépouillé de ses biens par les Turcs, qui s'emparèrent de sa patrie en 1570. Il se retira à Padoue, où il enseigna la philosophie morale avec beaucoup de réputation. Le *Pastor Fido* de Guarini parut. Les pastorales étaient devenues la lecture à la mode dans toute l'Italie. Norès, qui ne goûtait pas ces sortes de productions, où il y avait pour le moins autant de licence que de génie, attaqua celle de Guarini, qui lui répondit par une satire imprimée à Ferrare en 1588. Norès répliqua en 1590, et le poète lui préparait une réponse encore plus violente, lorsque Norès mourut en 1590, de la douleur que lui causa l'exil de son fils unique, banni pour avoir tué un Vénitien dans une querelle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, les uns en italien et les autres en latin. Les principaux des italiens sont : 1° la *Poétique*, Padoue, 1588, in-4° : cette édition est rare; 2° un *Traité de la république*, 1578, in-4° : qu'il forme sur le modèle de celle des Vénitiens, ses souverains; 3° un *Traité du monde et de ses parties*, Venise, 1571, in-8°; 4° *Introduction aux trois livres de la Rhétorique d'Aristote*, Venise, 1584, in-4° : estimée; 5° *Traité de ce que la comédie, la tragédie et le poème héroïque peuvent recevoir de la philosophie morale*, etc. Ceux qu'il a écrits en latin sont : 1° *Institutio in philosophiam Ciceronis*, Padoue, 1576, in-8°; 2° *Brevis et distincta summa præceptorum de arte dicendi, ex libris Ciceronis collecta*, Venise, 1553, in-8° : bon ouvrage; 3° *De constitutione partium humanæ et civilis philosophiæ*, in-4°; 4° *Interpretatio in artem poeticam Horatii*, etc. On remarque dans tous ces ouvrages beaucoup de méthode et de clarté, une profonde érudition, des expressions heureuses, un style élevé, mais quelquefois emphatique.—Pierre de NORÈS, son fils, successivement secrétaire de plusieurs cardinaux, homme de lettres et homme d'affaires, a laissé divers ouvrages manuscrits, entre autres la *Vie* du pape Paul IV, en italien.

NORFOLCK (Le duc de). *Voy.* ELISABETH, reine d'Angleterre.

† NORFOLCK (Charles, duc de), comte de Surrey et d'Arundel-Castée, etc., naquit le 15 mars 1746, et fut élevé dans la religion catholique, pour laquelle il montra toujours de l'attachement. Son père, d'abord simple gentilhomme, hérita dans sa vieillesse des titres et de la fortune des ducs de Norfolck; et pour que son fils pût jouir des droits parlementaires, ainsi que de la charge de comte-maréchal, héréditaire dans sa fa-

mille, il l'obligea d'abjurer ce que les anglicans appellent *les erreurs de l'Eglise de Rome*. Lord Charles prit le titre de comte de Surrey en 1777, et l'année suivante le comté de Carslile le nomma membre à la chambre des communes, où il siégea toujours du côté de l'opposition ; il s'y montra un des plus ardents adversaires de lord North, qu'il contribua à faire expulser du ministère. Après la disgrâce de North, et sous le ministère du marquis de Buckingham, il fut nommé colonel d'un régiment de milices, et lord-lieutenant de Yorkshire. Lors de la nouvelle opposition, à la tête de laquelle se trouvait le célèbre Fox, il vota constamment dans ce parti, et contre le ministre Shelburne. Ancien ami du duc de Portland, lorsque ce seigneur entra dans le ministère, lord Norfolk accepta, en 1783, la place de commissaire de la trésorerie. A la fin de cette même année, Pitt fut nommé chancelier et premier lord de la trésorerie. Le comte de Surrey se rangea de nouveau du côte de l'opposition, et appuya fortement la motion de M. Dunning, relative à une réforme parlementaire. Ce changement de parti lui fit perdre son emploi dans la trésorerie; mais son père étant mort, il fut, comme héritier de ses droits et de ses titres, admis en 1786, dans la Chambre-haute, et exerça en même temps la charge de comte-maréchal. Toujours opposé aux projets des ministres, lors de la révolution française, il combattit vivement Pitt dans ses plans *d'entretenir la coalition européenne jusqu'à ce qu'elle eût subjugué la France*. A l'occasion du fameux procès d'Hastings, gouverneur général du Bengale, accusé des troubles sanglants qui avaient eu lieu dans l'Inde, le nouveau duc de Norfolck se prononça contre lui; mais lorsqu'il s'aperçut que ses collègues voulaient absoudre Hastings, il cessa de siéger dans la chambre, et se déclara ouvertement pour le parti populaire. Il fréquentait le club des Whigs, dont il devint président. Dans une de ces réunions, ayant porté (en 1798) un toast *à la majesté du peuple*, il fut destitué de ses charges de colonel et de lord lieutenant. Peu de temps après, Fox rentra au ministère, et lui fit rendre ces charges. En 1804 et en 1805, il se montra encore opposé à la guerre contre la France : cependant, lorsque Pitt eut entraîné la majorité de la chambre dans ses plans contre Napoléon, Norfolk vota pour les mesures proposées, à ce sujet, par l'habile ministre. Il déploya une grande éloquence dans le discours sur l'émancipation des catholiques irlandais, émancipation tant de fois débattue, et pour laquelle il se prononça. Il entama de nouveau cette question en 1814, et, dans un beau discours improvisé, il dit que l'émancipation des catholiques irlandais était « non-seulement » un acte de justice, mais même » un objet de sûreté pour l'Etat. » On sait qu'on a renouvelé deux ans après cette motion, et qu'elle n'a eu aucun succès. Vers la fin de sa carrière, et la dernière fois qu'il siégea au parlement (le 10 mai 1815), le duc de Norfolck quitta définitivement l'opposition, parla dans le sens du gouvernement, prouva la nécessité de la guerre contre Buonaparte (revenu de l'île

d'Elbe à Paris après sa première abdication ), et vota pour l'onéreux impôt sur la taxe des propriétés. Peu de mois après il fut attaqué d'une grave maladie qui le conduisit au tombeau, le 16 décembre 1815, à l'âge de soixante-neuf ans.

NORIS (Le cardinal Henri), né à Vérone en 1631, d'une famille originaire d'Irlande, montra dès son enfance beaucoup d'esprit et d'application à l'étude. Son goût pour les ouvrages de saint Augustin l'engagea à prendre l'habit des ermites qui portent le nom de ce père de l'Eglise. Le général, instruit de son mérite, l'appela à Rome. Ses talents le firent choisir pour professer dans différentes maisons de son ordre. Il s'en acquitta avec tant de succès, que le grand-duc de Toscane le prit pour son théologien et lui confia la chaire d'histoire ecclésiastique dans l'université de Pise. Le premier ouvrage qu'il donna au publique fut son *Histoire pélagienne,* imprimée à Florence en 1673, in-fol. Elle fit beaucoup de bruit. On lança une foule d'écrits contre lui; il répondit. La querelle s'échauffa, et fut portée au tribunal de l'inquisition. Son ouvrage y fut mis au creuset, et en sortit alors sans flétrissure. Mais, long-temps après, le grand inquisiteur d'Espagne le plaça, en 1747, dans l'index des livres proscrits. Benoît XIV s'en plaignit en 1748, dans une lettre à cet inquisiteur, qui n'y eut aucun égard; mais son successeur annula le décret en 1750. Clément XIII nomma Noris qualificateur du saint-office. Innocent XII le nomma bibliothécaire du Vatican, le fit consulteur de l'inquisition, et bientôt après cardinal en 1695. Il fut nommé deux ans après, pour travailler à la réforme du calendrier; mais il ne put pas s'occuper long-temps de ce grand ouvrage, qui n'était pas d'ailleurs dans son genre, et pour lequel il n'avait pas de talent bien prononcé. Il commençait à sentir les atteintes d'une hydropisie incurable. La mort l'enleva à la république des lettres en 1704, à 73 ans. Son esprit était plein de vivacité, et sa mémoire heureuse. Ses ouvrages ont été recueillis de 1729 à 1732, à Vérone, en 5 vol. in-fol. Les principaux sont : 1° *Historiæ pelagianæ libri duo;* 2° *Dissertatio historica de synodo quinta œcumenica;* 3° *Vindiciæ augustinianæ;* 4° *Dissertatio de uno ex Trinitate in carne passo;* 5° *Apologia monachorum Scythiæ, ab anonymi scrupulis vindicata;* 6° *Anonymi scrupuli circa veteres semi-pelagianorum sectatores, evulsi ac eradicati;* 7° *Responsio ad Appendicem auctoris scrupulorum ;* 8° *Responsiones tres ad anonymum qui Norisio jansenismum imputârat ;* 9° *Somnia Francisci Macedo de annis Augustini*, etc. ; 10° *Epochæ Syro-Macedonum* , imprimé séparément, in-fol. et in-4°. C'est avec le secours des médailles que l'auteur éclaircit les différentes époques des Syro-Macédoniens ; 11° *De duobus nummis Diocletiani et Licinii, dissertatio duplex* : production digne de la précédente ; 12° *Parænesis ad patrem Harduinum*. Le cardinal Noris avait relevé les extravagances de ce jésuite dans plusieurs de ses écrits; il le fait dans celui-ci d'une manière particulière. Ce n'est pas le seul homme contre lequel il ait écrit. Il aimait les guerres de plume ; sensible à la critique et aux éloges, il se permettait contre ses adversaires, même les plus di-

gnes d'estime, des railleries et des injures qui n'honoraient pas son savoir. Il appelle l'illustre Petau *un criard* (clamantem), le savant Sirmond *un bon vieillard* (bonum senem). L'on ne peut disconvenir qu'il n'eût du penchant pour les opinions extrêmes, et que la véhémence avec laquelle il les défendait ne lui ait fait dire bien des choses qui ne lui seraient point échappées dans des moments plus calmes. Les réponses à ses critiques sont aussi faibles par les raisons qu'elles sont dures, âpres, et malhonnêtes par la manière. On s'aperçoit sans peine que l'éducation lui a manqué, et que dans le cloître on a négligé de réparer ce défaut. 13° *Cænotaphia pisana Caii et Lucii Cæsarum*, in-f. Il y a une édition de l'*Histoire pélagienne* de Louvain, 1702, à laquelle on joignit cinq dissertations historiques, avec les écrits dont nous avons parlé aux n$^{os}$ 2 et 3. On a sa *Vie* par les Ballerini, frères. [Il y a une autre *Vie*, par Bianchini dans les *Vite degli arcadi*, dont Nicéron a donné une analyse dans le t. 3 de ses *Mémoires.*]

NORMANT (Alexis), célèbre avocat au parlement de Paris, était fils d'un procureur au même parlement. Né avec beaucoup d'élévation d'esprit, un discernement sûr et un amour sincère du vrai, il joignait à ces dons précieux de la nature le talent de la parole, une éloquence mâle, la beauté de l'organe et les grâces de la représentation. Avant de se charger d'une cause, il l'examinait en juge impartial, avec la plus grande sévérité. Quand il en avait senti l'injustice, il n'y avait nulle sorte d'autorité dans le monde qui pût l'engager à la défendre. Il devint le conseil des maisons les plus illustres, et l'arbitre des grands différends. Il excellait dans l'art de la conciliation, et portait le désintéressement au plus haut degré. Il mourut en 1745, à 58 ans.

† NORTH (Frédéric, comte de Guilford, lord), homme d'état d'Angleterre, naquit le 13 avril 1732. Il descendait de Dudley, quatrième lord North, écrivain et homme d'état distingué, père de Francis North, garde du grand sceau sous Charles II et Jacques II. Le jeune lord fit ses études avec beaucoup de succès à l'université d'Oxford; et en 1758, il fut reçu à la chambre des communes. L'année suivante, et à l'âge de vingt-sept ans, il fut nommé l'un des lords de la trésorerie, puis chancelier de l'échiquier en 1767; et trois ans après, il devint premier lord de le trésorerie. Ce fut sous son long ministère qu'eut lieu le grand événement si funeste à l'Angleterre, la perte de ses colonies américaines, dont on l'accusa d'être en grande partie l'auteur. On accordait avec justice à lord North des connaissances profondes daus les affaires publiques, et surtout en matière de finances; mais aussi on lui reprocha plusieurs fois un caractère faible et irrésolu dans les circonstances qui exigent d'un ministre une volonté ferme et inébranlable. Cependant, avant l'époque des troubles de l'Amérique, lord North avait formé un plan sage de conduite, et très utile à son pays; s'il ne l'exécuta pas en entier, ce fut moins sa faute que celle de circonstances indépendantes de sa volonté. Les principales bases de

ce plan étaient d'éteindre peu à peu la dette publique, de mettre des impôts sur le luxe, et de diminuer les taxes qui pesaient sur la classe pauvre et laborieuse. Mais la guerre d'Amérique vint mettre des entraves à ces louables projets. Depuis quelque temps, les Américains se plaignaient, au milieu de l'opulence, des impôts auxquels l'Angleterre les assujettissait. Dans le mois de mars 1770, leur mécontentement fut si prononcé, qu'il éveilla l'attention du gouvernement britannique. Lord North, croyant contenter tous les partis, proposa un bill portant révocation de tous les impôts mis sur les marchandises importées en Amérique, excepté le thé. Le bill fut adopté par la majorité des chambres, et parut d'abord produire le plus salutaire effet en Angleterre, et surtout en Amérique. Pendant deux ans, la tranquillité régna parmi les colons; le commerce prospérait en Angleterre, la dette publique diminuait, et lord North était l'objet de l'estime et de la reconnaissance générales. Malheureusement un incident vint détruire toutes ces prospérités. Plusieurs abus qui s'étaient glissés dans le gouvernement des Indes, portèrent lord North à faire adopter des mesures pour les faire cesser; il autorisa par un bill la compagnie à exporter les thés en Amérique, sans payer aucun frais. Une faute grave de la part du ministre fut, avant de proposer ce bill, de ne pas chercher à connaître l'esprit et les intérêts de chaque province de l'Amérique, afin d'y avoir égard. Aussi, tandis que le reste des colons reçut ce bill sans murmurer, ceux de Massachusset s'en plaignirent hautement. A ces premiers indices de révolte, se joignit le rapport du fameux Francklin, qu'on rendit public, et où il détaillait les mesures vexatoires que le gouverneur de la province avait déclaré vouloir employer. En attendant, et pour s'en venger, le peuple de Boston s'empara de quelques cargaisons de thé qu'on voulait débarquer, et les jeta dans la mer. Ce fut encore une faute que commit le ministre de ne pas faire usage, dans cette circonstance délicate, de mesures à la fois conciliatrices et répressives. Il en prit de si rigoureuses, que les habitants de Massachusset, se croyant traités en esclaves, se mirent en pleine révolte, et appelèrent à leur secours leurs concitoyens. Ils auraient mieux fait sans doute de recourir à la justice d'un roi naturellement bon, comme Georges III, plutôt que de braver son autorité; c'est pourquoi, si lord North commit une imprudence en voulant punir trop sévèrement, dans tous les colons de Massachusset, la faute de la populace de Boston, la rebellion de ces colons n'en était pas moins un crime. Quoi qu'il en soit, on tint en Amérique des assemblées provinciales, qui approuvèrent la conduite de Massachusset, et dans un congrès qui eut lieu à Philadelphie, on déclara que l'Angleterre ayant violé leurs libertés, en s'arrogeant le droit de les imposer, toutes les provinces feraient cause commune; et dès lors la révolte devint générale. Ainsi c'étaient les Indes orientales qui avaient porté la guerre dans les Indes occidentales, comme ayant donné lieu au bill

cause et principe de cette guerre; de sorte qu'au moment où le gouverneur général Hastings faisait verser des fleuves de sang au Bengale, à Bénarès, dans l'Indostan, etc., etc.; au moment où les plaines étaient devenues de vastes cimetières par suite des batailles livrées par Clive et Smith à l'indomptable Hyder-Aly, et cela afin d'augmenter les richesses de l'Angleterre et étendre son empire, c'était au moment, dis-je, où ces événements se passaient, que cette puissance était à la veille de perdre ses riches colonies, comme si la Providence, lorsque l'orgueilleux se croit au faîte des grandeurs humaines, voulait les anéantir d'un souffle. Ayant appris la révolte des Américains, le ministère anglais porta le parlement à décider, malgré l'énergique opposition du comte de Chatham, et même contre l'avis secret du lord North, que l'on emploierait la force des armes pour soumettre les Américains. Des personnes instruites ont assuré que cette décision avait été prise d'avance dans le cabinet secret connu sous le nom des *Amis du Roi*, où figuraient en première ligne le comte Butte et M. Jeckinson, depuis comte de Liverpool. Georges III céda aux insinuations de ce conseil, qui le dirigeait, et lord North obéit aux volontés du roi. La guerre contre l'Amérique était devenue nationale, par la raison que le commerce anglais et ses subordonnés considéraient les colonies comme une riche mine qu'ils exploitaient exclusivement et à volonté; cela devait cesser, si les Américains persistaient à opposer des obstacles aux mesures du gouvernement qui, pour ses propres intérêts, devait protéger ceux du commerce anglais, quelque onéreux qu'ils fussent aux habitants des colonies. Lord North, après avoir cédé à l'impulsion générale, prévoyant l'issue de la guerre, si une fois elle éclatait en Amérique, proposa, de son propre mouvement, un bill très conciliant, en ce qu'il faisait d'importantes concessions aux colons. Ce bill étonna l'opposition, fit murmurer les autres ministres, et notamment *le conseil secret* du roi. Aussi, on y mit tant d'amendements et de restrictions, que le bill n'étant plus le même, augmenta le mécontentement des Américains, qui le considérèrent comme une pomme de discorde, et propre à introduire parmi leurs concitoyens la guerre civile. Lord North aurait dû le prévoir, et puisque le bill ne passait point comme il l'avait conçu et présenté, il devait en retirer la motion, ce qui aurait prévenu de nouveaux malheurs. Nous renvoyons nos lecteurs à l'article Washington, pour connaître le commencement, les progrès et la fin de cette guerre, où la France prit une part très active, et contribua à établir l'indépendance des Américains. La défaite de lord Burgoyne à Saratoga fit que lord North proposa encore un nouveau plan de conciliation; mais il était trop tard : les Américains vainqueurs agissaient en maîtres, et leur congrès rejeta toute proposition, déclarant qu'il ne traiterait avec l'Angleterre, qu'après qu'elle aurait reconnu l'indépendance des colonies. C'était en 1779 : la Grande-Bretagne ayant à soutenir successivement la guerre

contre la France, l'Espagne, la Hollande et l'Amérique, se trouvait dans un embarras très pénible, et les ministres ne savaient quel parti adopter. Leur perplexité fut au comble quand on apprit, en 1781, que lord Cornwallis avait été forcé de se rendre aux troupes américaines avec 8,000 hommes. L'opposition, prodigieusement augmentée depuis les mauvais succès en Amérique, s'en prit aux ministres, dont elle provoqua le changement. Ses principaux membres firent la proposition d'une adresse au roi pour demander la paix avec l'Amérique; elle fut acceptée, et l'on crut qu'accablés par ce coup, les ministres allaient se retirer. En effet, lord North avait annoncé en plusieurs occasions qu'aussitôt que la majorité du parlement cesserait de sanctionner ses actes, il se retirerait du ministère; mais cette fois-ci il déclara qu'il ne voyait pas d'une manière évidente cette majorité contre lui, et il continua ses fonctions. Cependant l'opposition devint plus prononcée en 1782, et lord Cavendish demanda positivement, le 8 mars, le renvoi des ministres. Lord North ne se tint pas encore pour battu; en même temps, les membres modérés tentèrent une fusion entre les partis; mais leurs efforts furent vains. Le comte de Surrey allait reproduire la motion de lord Cavendish pour le renvoi des ministres; lord North l'interrompit, et annonça « qu'il n'y avait plus » d'administration...... » Ayant obtenu un sursis pour arrêter de nouvelles mesures, il prit, après ce terme, congé des communes, comme ministre, et les remercia de l'appui qu'elles avaient accordé si long-temps à son administration. Il serait injuste d'attribuer à lord North tous les malheurs qui, pendant son ministère, arrivèrent à la Grande-Bretagne. Dans les circonstances difficiles où il se trouva, il avait à lutter contre les autres ministres, contre le conseil secret du roi, contre l'opinion nationale, contre le roi lui-même, qui, suivant des principes irrévocables, crut devoir punir la rebellion des sujets contre leur prince légitime, quel que fût le motif ou le prétexte de cette rebellion. Peut-être lord North serait-il encore resté à sa place, si l'on eût appris, avant sa démission, la victoire importante que lord Rodney avait remportée sur le comte de Grasse, le 12 avril 1782; car elle aurait pu être avec raison considérée, en grande partie, comme un résultat de l'administration de lord North. Enfin, en 1783, l'indépendance de l'Amérique fut reconnue; lord North siégeait alors sur les bancs de l'opposition, dont il était un des chefs, ainsi que M. Fox; cependant ces deux hommes d'état différaient d'avis, sinon quant au fond, du moins quant à la marche des affaires. Mais l'un et l'autre votaient constamment contre le marquis de Buckingham et lord Shelburne, qui étaient à la tête de l'administration. Les partisans de lord North et de Fox étant parvenus à les réunir, tous deux ensemble renversèrent le ministère, et s'y placèrent eux-mêmes. Fox eut le département des affaires étrangères, et lord North celui de l'intérieur. Ils furent définitivement installés le 20 avril 1783; l'on donna au nouveau ministère le nom de *ministère de la coa-*

*lition*; il réunissait les hommes les plus éclairés de l'Angleterre; mais il ne se soutint que huit mois, et il fut renversé par le fameux bill de Fox. Ce bill, relatif au gouvernement et à l'administration de l'Inde, fut adopté à la chambre des communes, malgré l'opposition énergique de Pitt, et rejeté à celle des Pairs. Plusieurs bruits circulèrent dans cette occasion : on dit même que le roi avait fait connaître aux pairs, par le moyen de lord Temple, qui avait beaucoup d'influence sur eux, la désapprobation du bill. Fox en ayant été informé, s'éleva hautement contre ces menées, qu'il désigna par le nom de *clandestines* : le roi en parut fort piqué, et peu de jours après, le 18 décembre 1783, il envoya dire aux ministres de donner leur démission. On crut que Pitt avait eu quelque part à cette résolution, et l'on s'en convainquit, quand on le vit placé par le roi à la tête des affaires. Frappé tout à coup de cécité, lord North ne put suivre avec régularité les séances du parlement. Il s'y rendit cependant avec plus d'assiduité en 1787, lors de la discussion sur la révocation de l'acte du *Test*, en faveur des dissidents. Élevé aux écoles d'Oxford, il se déclara contre Beaufoi, auteur de la motion, et défendit avec chaleur les libertés de l'Eglise anglicane, qu'il regardait comme un des boulevards de la constitution britannique; la motion fut combattue aussi par Pitt, mais dans un but tout différent. Elle fut rejetée, et lord North ne figura plus au parlement qu'en 1789, lorsque l'aliénation mentale du roi donna lieu à Pitt de proposer une régence en faveur du prince de Galles (aujourd'hui Georges IV). Lord North, quoique aveugle, et ayant d'autres infirmités, montra dans cette occasion une force de caractère et un talent fort remarquable. Dans un discours improvisé, il s'écria... « Le » ministre n'est pas effrayé de » déléguer les grandes fonctions » du pouvoir exécutif, et il tres» saille de crainte, quand il s'a» git des plus petits emplois. » Disposez, dit-il, du pouvoir » civil et politique, des emplois » militaires, mais n'approchez » pas de la cour : commandez les » armées de terre et de mer, mais » ne touchez pas aux troupes du » roi. Que les chambres du par» lement aient à la fois le pou» voir exécutif et le pouvoir lé» gislatif; renversez les barrières » de la constitution, mutilez le » pouvoir souverain : vous pou» vez faire tout cela; mais gar» dez-vous de toucher aux pages, » aux valets de garde-robe, aux » gentilshommes inférieurs, aux » lords de la chambre, etc....... » Cela me rappelle (continua » lord North) les histoires que » me contait une vieille nour» rice sur les exploits des sorciè» res, elles pouvaient s'élever » dans les airs, agiter les élé» ments, soulever les tempêtes, » disposer de la pluie, des éclairs » et du tonnerre; elles pouvaient » faire tout cela sans la moindre » difficulté, mais un fétu oppo» sait à leur puissance une bar» rière insurmontable. » Tous ses efforts et ceux des autres membres de l'opposition furent inutiles; l'éloquence entraînante de Pitt fit adopter sa motion, et le prince de Galles fut déclaré régent. Dans la suite, et quoiqu'il eût hérité de la pairie (en 1790), par la mort de son père, le comte

de Guilfort, lord North ne s'occupa guère des affaires publiques. Il mourut le 5 août 1792, âgé de 60 ans environ. Lord North avait une éloquence persuasive; ses manières étaient douces et aimables, son esprit fin et pénétrant, et il avait cette gaîté piquante que les anglais appelent *wit humour*, ou gaîté spirituelle. Si, dans les troubles de l'Amérique, il céda à des volontés suprêmes, et se laissa entraîner par le torrent de l'opinion, il parvint pendant deux ans à faire cesser ces troubles, chercha à les terminer par un bill conciliateur, et, enfin, il n'est pas douteux qu'il améliora de beaucoup le système des finances. Contemporain et collègue de Pitt et de Fox, s'il n'égala pas ces deux grands hommes, il fit tout le bien qu'on lui permit de faire, et son cœur voulait sincèrement moins la gloire de dominer les chambres, que celle de la prospérité de son pays. Lord North s'était marié avec lady Anne Speke, héritière des Dillington. — Son fils, Frédéric North, comte de Guilfort et pair d'Angleterre, cultive les lettres avec succès. Sa fille aînée a épousé lord Glenbervic, pair d'Irlande, de l'illustre et ancienne famille des Douglas.

NORTHOFF (Levoldla), né dans le comté de la Marck le 21 janvier 1278, devint chanoine de l'église de Liége, et abbé séculier de Visé en 1322. Il présida à l'éducation d'Engelbert, fils du comte de la Marck, l'accompagna dans ses voyages en Italie, obtint des bénéfices à Rome, et passa le reste de sa vie au service des comtes de la Marck. Il était encore en vie en 1360. On a de lui *Origines marckanas, sive Chronicon comitum de Marcka et Altena*. Cet ouvrage, écrit d'un style barbare, a été corrigé, mis en bon latin et enrichi de notes savantes par Henri Meibomius, Hanovre, 1613, in-fol., puis inséré dans *Scriptores rerum germanicarum*, tom. 1^er^, édit. de 1688. Dithmare l'a donné dans *Scriptores rerum westphalicarum*, avec les variantes. On a encore de Northoff *Catalogus archiepiscoporum coloniensium*, publié dans le 2^e^ tome de *Rerum germanicarum scriptores*.

NORTHUMBERLAND. *Voy.* GRAY (Jeanne).

NOSTRADAMUS (Michel), fameux astrologue, né à Saint-Remy en Provence, l'an 1503, d'une famille autrefois juive, prétendait être de la tribu d'Issachar, parce qu'il est dit dans les Paralipomènes: *De filiis quoque Issachar viri eruditi, qui noverant omnia tempora.* Après avoir été reçu docteur en médecine à Montpellier, il parcourut la France et se maria à Agen. Devenu veuf, il retourna en Provence, et obtint une pension de la ville d'Aix, qu'il avait secourue dans un temps de contagion. Il se fixa ensuite à Salon, et s'y maria une deuxième fois. Le loisir dont il jouit dans sa nouvelle retraite l'engagea à se livrer à l'étude, et surtout à celle de l'astronomie. Il se mêla de faire des prédictions, qu'il renferma dans des *Quatrains* rimés, divisés en centuries. La première édition de cet ouvrage, imprimé à Lyon en 1555, in-8°, n'en contient que sept. Leur obscurité, le ton prophétique que le prédiseur y prend, l'assurance avec laquelle il y parle, joints à sa réputation, le

firent rechercher. Enhardi par ses succès, il en publia de nouvelles : il mit au jour en 1568 les huitième, neuvième et dixième *Centuries*, qu'il dédia au roi Henri II. Ce prince et la reine Catherine de Médicis voulurent voir l'auteur, et le récompensèrent. On l'envoya à Blois pour tirer l'horoscope des jeunes princes. Nostradamus se tira le mieux qu'il put de cette commission difficile ; mais on ne sait point ce qu'il dit. De retour à Salon, comblé d'honneurs et de biens, il reçut la visite d'Emmanuel, duc de Savoie, de la princesse Marguerite sa femme, et quelque temps après celle de Charles IX. Ce monarque lui fit donner 200 écus d'or, avec un brevet de médecin ordinaire du roi, et des appointements. Nostradamus mourut 16 mois après, en 1566, à Salon, regardé par le peuple comme un homme qui connaissait l'avenir. Outre ses douze *Centuries*, imprimées en Hollande, 1688, in-12, et réimprimées plusieurs fois avec la *Vie* de l'auteur, on a de lui quelques ouvrages de médecine. En 1656, on a publié in-12 : *Eclaircissement des véritables quatrains de maître Michel Nostradamus*, avec son apologie, et son portrait, sous lequel on lit ces vers :

> Vera loquor, nec falsa loquor, sed, munere cœli,
> Qui loquitur Deus est, non ego Nostradamus.

Jodelle en avait jugé tout autrement, lorsqu'il fit cette épigramme :

> Nostra damus cum falsa damus, nam fallere nostrum est ;
> Et cum falsa damus, nil nisi Nostra damus.

L'épitaphe qu'on lisait sur son tombeau, dans l'église des Cordeliers, lui est tout autrement honorable. En voici la traduction : « Ici reposent les os de » l'illustre Michel Nostradamus, » le seul digne, au jugement de » tous, de décrire, avec sa plu- » me presque divine, selon la » direction des astres, tous les » événements qui arriveront sur » la terre. Il a vécu 62 ans 10 » jours, et mourut à Salon l'an » 1566. Postérité, ne lui enviez » pas son repos. » Au commencement de l'an 1792, on a beaucoup parlé d'une de ses prophéties conçue en ces termes : « Plus » grande persécution sera faite » à l'Eglise chrétienne, qui n'a » été faite en Afrique (sous Gen- » séric et Hunnéric), et durera » ceste-ci jusqu'à l'an mil sept » cent nonante deux, que l'on » cuidera estre une renovation » du siècle. Après commencera » le peuple de se redresser, de » chasser quelques obscurs té- » nèbres, recevant quelque peu » de leur pristine clarté, non » sans de grandes divisions et » continuels changements. » Ce passage se trouve dans une lettre de Nostradamus à Henri II, datée de Salon, le 27 juin 1558, insérée dans les *Prophéties* de l'auteur, imprimées à Lyon, chez Pierre Rigaud. L'exemplaire de cette édition a été pendant huit jours déposé dans un endroit publiquement indiqué, où tous les curieux ont été invités à venir le voir. *Voyez* le *Journ. hist. et litt.*, 1er février 1792, p. 233. [Nostradamus était l'intime ami de Scaliger. Il dut sa grande réputation à un *Quatrain* dans lequel on supposa qu'il avait prédit la mort tragique d'Henri II, et qu'il écrivit lorsque, par ordre de Catherine de Médicis, il tira l'horoscope de ce prince. Cet horoscope se trouve dans le 35e qua-

train de la 1re *centurie*, et dit ainsi :

> Le lion jeune le vieux surmontera ;
> En champ bellique par singulier duel,
> Dans cage d'or les yeux lui crevera.
> Deux plaies une, puis mourir ; sort cruel !

On sait que, dans un tournois, Montgommeri creva les yeux, avec sa lance, au roi Henri II. Le meilleur ouvrage de Nostradamus, pour le temps où il écrivait, est le *Remède très utile contre la peste et toutes fièvres pestilentielles*. Paris, 1561, in-8°. Il a donné aussi une *Paraphrase de Gallien*, etc., et a laissé des *Mémoires*, depuis l'an 1080 à 1494.]

NOSTRADAMUS (Jean), frère puîné du précédent exerça longtemps et avec honneur la charge de procureur au parlement de Provence. Il cultivait les muses provençales, et faisait des chansons assez peu délicates, mais qui plaisaient dans un temps grossier. Il mourut en 1590. On a de lui : *Vies des anciens poètes provençaux*, Lyon, 1575, in-8°. Jean Giudice les a traduites la même année en italien Ces *Vies*, au nombre de soixante-seize, peuvent jeter un grand jour sur l'histoire de l'ancienne littérature. L'abbé Millot a profité de cet ouvrage pour donner son *Histoire littéraire des troubadours*, Paris, 1774, 3 vol. in-12.

NOSTRADAMUS (César), fils aîné de Michel, né à Salon en 1555, et mort en 1629, se mêla de poétiser. Le recueil de ses productions en ce genre parut à Toulouse en 1606 et 1608, 2 vol. in-12. Il laissa aussi une *Histoire et chronique de Provence*, Lyon, 1614, in-fol. C'est une compilation fort mal écrite, et qui n'est estimable que pour les recherches qu'elle renferme.

NOSTRADAMUS (Michel), appelé *le Jeune*, frère du précédent, se livra à l'astrologie comme son père. Il fit imprimer ses *Prophéties* dans un almanach, en l'année 1568. Ses oracles lui coûtèrent cher. Étant au siége du Poussin, en 1574, D'Espinay-Saint-Luc lui demanda quelle en serait l'issue. Nostradamus répondit que la ville serait brûlée; et pour faire réussir sa prédiction, il y mettait lui-même le feu. Saint-Luc l'ayant aperçu, en fut tellement indigné, qu'il lui fit passer son cheval sur le ventre et le tua. Il faisait passablement des vers provençaux.

NOSTRE, ou NÔTRE (André Le), né à Paris en 1613, mort dans la même ville en 1700, succéda à son père dans l'emploi d'intendant des jardins des Tuileries. Choisi par Foucquet pour décorer les jardins du château de Vaux-le-Vicomte, il en fit un séjour enchanté, par les ornements nouveaux et pleins de magnificence qu'il y prodigua. Le roi, témoin de son ouvrage, lui donna la direction de tous ses parcs. Il embellit par son art Versailles, Trianon, et fit, à Saint-Germain, cette fameuse terrasse qu'on voit toujours avec une nouvelle admiration. Les jardins de Clagny, de Chantilly, de Saint-Cloud, de Meudon, de Sceaux, le parterre du Tibre, les canaux qui ornent ce lieu champêtre à Fontainebleau, sont encore son ouvrage. Il demanda à faire le voyage d'Italie, dans l'espérance d'acquérir de nouvelles connaissances. Ce fut à Rome qu'il connut le chevalier Bernin, qui avait alors une pension de 2000 écus, pour travailler à la statue équestre de Louis XIV. Il engagea ce prince à faire venir cet ouvrage en

France, malgré la voix publique qui le blâmait Le pape Innocent XI, instruit de son mérite, voulut le voir, et lui donna une assez longue audience, sur la fin de laquelle Le Nostre s'écria, en s'adressant au pape : « J'ai vu » les plus grands hommes du » monde : Votre Sainteté et le » roi mon maître.—Il y a grande » différence, dit le pape ; le roi » est un grand prince victorieux ; » je suis un pauvre prêtre, ser- » viteur des serviteurs de Dieu. » Le Nostre, charmé de cette réponse, se jeta au cou du pape, et l'embrassa. C'était au reste sa coutume d'embrasser tous ceux pour lesquels il se sentait de l'admiration, et il embrassait le roi lui-même toutes les fois que ce prince revenait de ses campagnes. En 1675, Louis XIV lui ayant accordé des lettres de noblesse et la croix de Saint-Michel, voulut lui donner des armes ; mais il répondit qu'il avait les siennes, qui étaient trois limaçons couronnés d'une pomme de chou. « Sire, ajouta-t-il, » pourrais-je oublier ma bêche? » Combien doit-elle m'être chè- » re? N'est-ce pas à elle que je » dois les bontés dont Votre Ma- » jesté m'honore? »

NOTGER, issu d'une illustre famille de Souabe, embrassa la vie monastique à Saint-Gall, et s'y distingua tellement par son érudition, qu'il fut appelé dans le célèbre monastère de Stavelo, pour y enseigner les hautes sciences. Il fut ensuite élevé sur le siége épiscopal de Liége l'an 971. Il s'y distingua par toutes les vertus qui font l'ornement de l'épiscopat. Ce qu'il eut le plus à cœur, ce fut l'éducation de la jeunesse ; il ne crut point s'abaisser, en consacrant ses moments de loisir à enseigner les jeunes gens dans lesquels il trouvait des dispositions pour les lettres. On peut le regarder comme le second fondateur de la ville de Liége. Il la fit ceindre de murailles, et l'orna de beaux bâtiments. Les collégiales de Saint-Jean Évangéliste, de Sainte-Croix, de Saint-Denis à Liége ; l'église de Malines, celle d'Aix-la-Chapelle, etc., le comptent au nombre de leurs fondateurs. Il mourut l'an 1007. Aubert Le Mire croit qu'il a composé avec Hérigère, abbé de Lobbes, mort l'an 1007, l'*Histoire des évêques de Liége ;* mais il est plus que vraisemblable que Hérigère la composa seul, à la sollicitation de Notger. Elle est insérée dans les *Gesta pontificum leodiensium* de Chapeauville.

NOTKER (Saint), *le Bègue*, moine de Saint-Gall, mort le 6 avril 912, est auteur d'un *Martyrologe* publié dans les *Antiquæ lectiones* de Henri Canisius, mais pas en entier. On conserve quelques manuscrits de saint Notker dans la bibliothèque de Saint-Gall : 1° les *Vies* des saints Gall et Fridolin, abbés ; 2° *Paraphrase*, en langue teutonique, des *Psaumes*. Lambecius, pour en donner une idée, a inséré la paraphrase du premier psaume dans son *Commentaire de la Bibliothèque de Vienne*, liv. 2, ch. 5. On trouve plusieurs ouvrages de ce saint dans le *Novus Thesaurus monumentorum* de dom Pez, Augsbourg, 1721 à 1729, 5 vol. in-fol. Sigebert et Honorat confondent Notker avec Notger, évêque de Liége.

NOUE (François de la), surnommé *Bras-de-Fer*, gentilhomme breton, naquit en 1531 d'une maison ancienne. Il porta

les armes dès son enfance, et se signala d'abord en Italie. De retour en France, il embrassa le parti des calvinistes, prit Orléans sur les catholiques en 1567, conduisit l'arrière garde à la bataille de Jarnac en 1569, et se rendit maître de Fontenai, d'Oleron, de Marennes, de Soubise et de Brouage. A la prise de Fontenai, il reçut, au bras gauche, un coup qui lui brisa l'os. On lui coupa le bras à la Rochelle, et on lui en fit un de fer, dont il se servait très bien pour manier la bride de son cheval. Envoyé dans les Pays-Bas en 1571, il y surprit Valenciennes. A son retour en France, le roi le nomma général des troupes envoyées pour le siége de La Rochelle : il eut la perfidie et l'ingratitude de se servir de la confiance de son souverain pour fortifier le parti des rebelles. En 1578, il passa au service des états-généraux dans les Pays-Bas, fit prisonnier le comte d'Egmont à la prise de Ninove, mais il fut pris lui-même en 1580, et n'obtint sa liberté que cinq ans après. De retour en France, il guerroya contre les catholiques, et périt au siége de Lamballe en 1591. C'était un bon guerrier, mais qui fit rarement un bon usage de sa valeur, ayant presque toujours combattu pour des gens armés contre la religion et le souverain : il était d'ailleurs cruel, et signalait son fanatisme par des barbaries atroces exercées sur les catholiques. Il laissa des *Discours politiques et militaires*, 1587, in-4°, qu'il composa pendant sa prison : ils renferment beaucoup de choses contraires aux vérités révélées. [Pierre Coret en a dévoilé les erreurs et les paralogismes, de même que le P. Possevin. La Noue avait été fait prisonnier aux journées de Saint-Quentin, de Jarnac, de Montereau et aux Pays-Bas. Sans prétendre l'excuser sur l'appui qu'il donna aux huguenots, il est cité dans toutes les histoires du temps et les biographies comme un homme aussi brave que franc et généreux.]

NOUE (Odet de la), fils aîné du précédent, fut employé avec distinction au service de henri IV, et mourut vers 1618. Il est auteur de quelques *Poésies chrétiennes*, Genève, 1574, in-8°, où le génie manque autant que l'orthodoxie.

NOUE (Jean Sauvé de la), né à Meaux en 1701, se fit comédien, et travailla pour le théâtre. C'est à lui que l'on doit la belle tragédie de *Mahomet II*, dont Voltaire fut si jaloux, et la comédie intitulée *La Coquette corrigée*. Ses *OEuvres* ont été publiées à Paris en 1765, in-12. Il mourut en 1761.

† NOUET (Jacques), jésuite, né au Mans, en 1605. A l'âge de dix-huit ans, il entra chez les pères de la compagnie, fut professeur d'humanités, et se consacra ensuite à la prédication. Selon ce que rapporte Dupin, auteur de l'*Histoire ecclésiastique du dix-septième siècle*, le P. Nouet attaqua dans ses sermons le livre *de la fréquente Communion* du fameux Arnauld; mais comme ce livre avait été approuvé par des évêques, ceux-ci, conjointement avec d'autres prélats, firent comparaître le P. Nouet dans une assemblée qu'ils tinrent à Paris, et où il fut contraint de désavouer ce qu'il avait avancé contre l'ouvrage d'Arnauld. Après cette disgrâce, il devint recteur des colléges d'Alençon et d'Arras, place qu'il

exerça pendant vingt-cinq années. D'après Dupin, déjà cité, et d'où nous tirons ces faits, le P. Nouet fut un des plus ardents adversaires de Lenoir, contre lequel il publia cet ouvrage : 1° *Remercîments du consistoire de N. aux théologiens d'Alençon, disciples de Saint-Augustin.* Il dirigea aussi contre Pascal cet écrit : 2° *Réponse aux Provinciales.* On a encore de lui plusieurs livres ascétiques, qui parurent de 1674 à 1678, et qu'on lit encore avec fruit, savoir : 3° *Méditations sur la vie cachée, souffrante et glorieuse de Jésus-Christ*, 7 vol. in-12; 4° *la Vie de J.-C. dans les saints*, 2 vol.; 5° *l'Homme d'oraison*, 5 vol., réimprimés en 1767; 6° *La dévotion à Jésus-Christ*, 3 vol. in-4° Le P. Nouet mourut à Paris en 1680, âgé de soixante-dix-sept ans.

† NOUET (Nicolas-Antoine), astronome, naquit en Lorraine, le 30 août 1740, et entra dans l'ordre de Cîteaux, où il resta jusqu'à l'époque de la révolution, à laquelle l'on supprima toutes les communautés religieuses. Pendant plusieurs années, il fut connu sous le nom de *dom Nouet*, et comme un studieux astronome. Il vint à Paris en 1780, étudia sous Cassini, l'aida dans ses travaux avec deux autres élèves, et notamment dans les *Mémoires de l'académie des sciences*. Il y donna le calcul de la première elliptique de la planète *Uranus*. En 1784, il fut envoyé à Saint-Domingue pour y dresser la carte des débouquements et de la côte française de cette île. De retour à Paris, l'année suivante il publia, dans la *Connaissance des temps* (1786), les longitudes et les latitudes des villes de la France, d'après le sphéroïde aplati, suivant les calculs trigonométriques de Cassini. Après la réorganisation de l'administration de l'observatoire, par la convention nationale, Cassini et ses trois élèves demeurèrent simples professeurs. Le premier refusa toutes fonctions ; mais Nouet fut employé au dépôt de la guerre, en 1795, où il continua ses travaux astronomiques, et lia par de grands triangles les départements du Rhin à la France. Il exécuta les mêmes opérations en Savoie, où il se rendit en 1795, et trois ans après il fut de l'expédition d'Egypte. Ses travaux dans cette contrée sont consignés dans un mémoire sous le titre d'*Exposé des résultats des opérations astronomiques faites en Egypte depuis le 1er juillet 1798 jusqu'au 28 août 1800*. Cet exposé est imprimé dans le tome 1er de la *Description de l'Egypte*. Le tome 2 contient un autre *Mémoire* posthume relatif à des observations thermométriques et hygrométriques. Ce sont les seuls ouvrages de Nouet. Il donna en outre quelques conjectures sur les monuments d'Esué et de Denderah, ainsi que sur l'astronomie égyptienne et son antiquité; mais un horizon continuellement rembruni ne lui permit pas d'observer le lever héliaque de *Sirius*, qui annonçait aux anciens Égyptiens le débordement du Nil. Il revint à Paris en 1802, et préféra rester dans la place d'ingénieur au bureau de la guerre, plutôt que d'accepter celle d'astronome adjoint au bureau des longitudes. Peu de temps après, il se rendit encore en Savoie, comme directeur des opérations topographiques de la carte du Mont-Blanc. Il y mou-

rut le 23 avril 1811, âgé de soixante-onze ans. M. Delambre à donné une *Notice* sur Nouet. Quelque temps avant sa mort, on lui avait conféré le titre de colonel.

† NOUGARET (Pierre-Jean-Baptiste), littérateur ou plutôt compilateur infatigable, naquit à La Rochelle, le 16 décembre 1742. On ne croit pas qu'il eût fait aucune sorte d'étude, mais aimant la lecture, et ayant de l'imagination, il devint, comme plusieurs *génies* de nos jours, littérateur sans avoir appris les lettres, et faisait des vers sans savoir la poétique. A l'âge de 18 ans, il fit jouer sur le théâtre de Toulouse une comédie en un acte et en vers, intitulée l'*Incertaine*, imitée de l'*Irrésolu* de Destouches, et qui eut quelques succès. Ayant su qu'une héroïde qu'il avait publiée sur *Calas*, et dans laquelle il n'épargnait pas les éloges à Voltaire, avait été fort goûtée par celui-ci, assez ami de la flatterie, il fit le voyage de Ferney, où il reçut du philosophe un accueil très amical. Il lui dut aussi une certaine réputation, qui lui servit dans la suite pour vivre du produit de ses ouvrages. Peu de temps après, il passa par Lyon au moment où on imprimait la *Dunciade*. Nougaret s'avisa d'y faire une addition critique intitulée le *Basson, quatrième chant*, qui excita de justes plaintes de la part de Palissot. Il vint à Paris en 1763, où il lui prit envie de publier une *Suite* ou *supplément* à *la Pucelle* de Voltaire, qu'il s'efforça de surpasser dans les turpitudes dont ce poème abonde. Cet ouvrage le fit enfermer à la Bastille pendant quelques mois. Sa disgrâce lui donna un certain crédit, et le fit rechercher des libraires, aux gages desquels il fut toute sa vie. On a de lui une foule de compilations, sous le titre d'*Abrégés*, de *Beautés d'histoire* de presque toutes les nations de l'Europe, et d'autres ouvrages de sa façon, où tantôt il traitait des sujets moraux, tantôt il offrait des peintures obscènes. Après avoir loué les vertus d'un prince de la dynastie légitime, il faisait l'éloge de la révolution, et il calomniait les ministres de l'autel, presque au moment qu'il publiait les beautés de l'histoire ecclésiastique. On ne sait que conclure de ces contradictions, si ce n'est qu'il vendait aux libraires *la marchandise* littéraire qu'ils lui demandaient. Lors de nos troubles politiques, il fut employé dans plusieurs administrations ; et après la captivité de Louis XVI (10 août 1792), il fut nommé agent dans les départements, par le *Comité de sûreté générale*, pour la recherche *des complots royalistes*. On dit, et nous aimons à croire, qu'au lieu de persécuter les malheureux *suspects*, il leur rendit d'importants services. Il paraît que dans la suite il se rendit suspect lui-même; car étant devenu chef du bureau de surveillance à la commune, il fut renvoyé sur les dénonciations de Pache et Chaumette. Comme il s'était fait des amis, il obtint par leur moyen une pension de 2000 livres, lors du décret de la convention nationale (le 4 septembre 1795), qui accorda des récompenses à plusieurs gens de lettres. Nougaret est mort en juin, 1823, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. On pourrait citer plus de *cent*

ouvrages publiés par Nougaret; nous nous bornerons à indiquer les suivants, sans nous arrêter à la nomenclature de deux douzaines, à peu près, de comédies, vaudevilles, etc., etc., oubliées du vivant de l'auteur : 1° *L'art du théâtre en général*, 1765, 2 vol. in-12; 2° *Mille et une folies, contes français*, 1771, 4 vol. in-12. Ces contes ont eu plusieurs éditions, et ont été traduits en anglais. 3° *L'hommage de l'enfance, adressé au roi et à la reine*, par *Charlotte-Éléonore Nougaret, âgée de 6 ans*, 1774, in-8°; 4° *Anecdotes du règne de Louis XV*, 1776, in-12, réimprimées en 6 vol. in-12; 5° *Les astuces de Paris, anecdotes parisiennes*, 1776, 2 parties, in-12, réimprimées avec six autres titres différents, et plus connues sous celui de *Paris, ou le Rideau levé*, etc., traduit en Allemand et en Anglais. 6° *La Paysanne pervertie*, ou *les Mœurs des grandes villes*, 1777, 4 vol. in-12; 7° *Coup d'œil d'un Arabe, sur la littérature française*, ou *le Barbier de Bagdad rasant le Barbier de Séville*, 1786, in-8°; 8° *Léopold de Brunswick*, poëme, 1787, 2 vol. in-12; 9° *Hymnes pour toutes les Fêtes nationales*, précédées de *Réflexions sur le culte exclusif et les prêtres*, extraites d'*Helvétius*, *d'une prière à l'Être-Suprême*, *suivis de couplets patriotiques*, *destinés aux différentes fêtes de la république, et de poésies relatives à notre révolution*, 1796, in-12; 10° *Histoire des prisons de Paris et des départements*, 1797, 4 vol. in-12; 11° *Les jolis péchés d'une marchande de modes*, 1797, in-12; 12° *Parallèle de la révolution d'Angleterre en 1642, et de celle de France en 1789, suivi de poésies satiriques, relatives à la révolution française, d'epigrammes et de contes*, 1801, in-8°; 13° *Quels sont les moyens les plus propres à extirper l'indigence du sol de la république*, 1802, in-8°; 14° *Les Destinées de la France, sous la quatrième dynastie*, 1806, in-8°; 15° *Histoire du donjon de Vincennes*, 1807, 3 vol. in-8°; 16° *Anecdotes militaires anciennes et modernes de tous les peuples*, 1808, 4 vol. in-8°. Parmi les Beautés et les Abrégés publiés par Nougaret, nous citerons : 17° *Beautés de l'Histoire du règne des Bourbons, et sentiments de vertu et de bienfaisance de cette auguste famille, avec les principaux faits concernant tous les Rois qui ont occupé le trône de France. Ouvrage destiné à former le cœur et l'esprit de la jeunesse*, Paris, Lerouge, 1822, in-12; 18° *Beautés de l'Histoire d'Égypte ancienne et moderne*, etc., Paris, Cretté, 1823, in-12. Malgré ses nombreux ouvrages, et quoiqu'il ne manquât pas d'un certain esprit, Nougaret fut un écrivain médiocre, et dépourvu d'instruction.

NOULLEAU (Jean-Baptiste), né à Saint-Brieux en 1604, de parents distingués dans la magistrature, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et devint archidiacre de Saint-Brieux en 1639, puis théologal en 1640. Il prêcha avec applaudissement à Saint-Malo, à Paris et dans plusieurs autres villes. Son zèle pour le parti jansénien l'ayant engagé dans de fausses démarches, La Barde, son évêque, l'interdit de toutes fonctions ecclésiastiques dans son diocèse. Noulleau composa plusieurs écrits et factums pour sa défense; mais ne pou-

vant réussir à faire lever son interdit, il fit pendant trois ans sept lieues par jour, pour se rendre à Saint-Quel, dans le diocèse de Dol, afin d'y dire la messe en dépit de son évêque. Il mourut vers 1672. On a de lui : 1° *Politique chrétienne et ecclésiastique, pour chacun de tous messieurs de l'assemblée générale du clergé*, en 1665 et 1666, in-12; livre oublié; 2° *l'Esprit du christiasisme dans le saint sacrifice de la messe*, in-12; 3° *Traité de l'extinction des procès*, in-12; 4° *De l'usage canonique de l'Eglise*, in-12, etc.

NOURRY (Dom Nicolas le), né à Dieppe en 1649, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, en 1665, s'appliqua avec succès à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. Ce savant religieux, également estimable par ses mœurs et par ses connaissances, mourut à Paris en 1724, à 77 ans. A la piété tendre qui l'animait, il joignait un caractère bon et officieux. L'édition des œuvres de Cassiodore est le fruit de son travail et de celui de dom Garet son confrère. Il travailla, avec dom Jean Duchesne et dom Julien Bellaise, à l'édition des œuvres de saint Ambroise, qu'il continua avec dom Jacques Friches. On a de lui 2 vol., sous le titre d'*Apparatus ad bibliothecam patrum*, Paris, in-fol., 1703 et 1715. Le premier volume est rare, et le second plus commun. On les joint à la *Bibliothèque des pères* de Philippe Desponts, Lyon, 1777, 2 vol. in-fol., et avec l'*index* de Siméon de Sainte-Croix, Gênes, 1707, in-fol. Le tout forme trente vol. Il y en a qui y joignent *Bibliotheca patrum primitivæ Ecclesiæ*, Lyon, 1680, in-fol. La collection de dom le Nourry renferme des dissertations remplies de recherches curieuses et savantes sur la vie, les écrits et les sentiments des pères, dont il éclaircit un grand nombre de passages difficiles. On a encore de lui une dissertation sur le Traité *De mortibus persecutorum*, Paris, 1710, in-8° Il prétend mal à propos que ce Traité n'est point de Lactance. (*Voyez* ce nom.)

NOUSHIRVAN, roi de Perse, qui mourut, dit-on, en 579, a été célèbre pour ses vertus et sa sage administration. Saade rapporte de lui plusieurs traits admirables, et surtout de sages instructions à son fils, que l'abbé Fourmont nous a données, traduites d'un manuscrit turc. Mais il y a toute apparence que c'est une morale mise en action, et le portrait d'un roi tel qu'on voudrait qu'il fût. « Etant à la chasse, et pressé par la faim, il fit » préparer un repas du gibier » qu'il avait tué, mais il n'avait » point de sel. Il en envoya chercher au village le plus prochain, et défendit de le prendre sans le payer. *Quel mal arriverait-il*, dit un de ses courtisans, *si l'on ne payait pas un* » *peu de sel? Si le souverain*, » répond Noushirvan, *cueille* » *une pomme dans le jardin de* » *son sujet, le lendemain les courtisans dépouilleront l'arbre.* »

NOVARIM (Louis), religieux théatin de Vérone, mort dans sa patrie le 14 janvier 1750, à 56 ans, exerça les premiers emplois de son ordre. Il était habile dans l'hébreu et dans les autres langues orientales, et se fit aimer des princes et des savants de son temps. Il a compilé un grand nombre d'ouvrages; mais il n'y a mis ni choix ni discernement. Les principaux sont: 1° des *Com-*

*mentaires* sur les IV Evangiles et sur les Actes des apôtres, 4 vol. in-fol.; 2° *Eleta sacra*, 6 vol in-fol.; 3° *Adagia sanctorum patrum*, etc., 2 vol. in-fol.; 4° *Calamita de' cuori*, Vérone, 1647, in-16. C'est sous se titre singulier qu'il a écrit la *Vie* de J.-C. dans le sein de la sainte Vierge. 5° *Paradiso di Betlcemme*, Vérone, 1646, in-16. C'est la vie de J.-C. dans la crèche. Ces deux derniers sont recherchés pour leur singularité.

NOVAT, *Novatus*, prêtre de l'Eglise de Carthage au IIIe siècle, était un homme perfide, arrogant, dévoré d'une extrême avarice, et qui pillait effrontément les biens de l'Eglise, des pupilles et des pauvres. Il crut éviter la punition de ses crimes, en se séparant de son évêque. Il s'arrogea le droit d'ordonner diacre Félicissime, homme qui lui ressemblait, s'unit avec lui contre saint Cyprien, et prétendit qu'on devait recevoir les laps à la communion, sans aucune pénitence. Novat étant allé à Rome en 251, s'unit avec Novatien, et embrassa l'erreur de celui-ci, diamétralement opposée à celle qu'il avait soutenue en Afrique; cette union causa non-seulement le premier schisme, mais fit encore une hérésie. *Voyez* l'article suivant.

NOVATIEN, antipape en 251. Il était d'abord philosophe païen. Se trouvant dangereusement malade, il demanda le baptême, et on le lui conféra dans son lit. Étant relevé de sa maladie, il fut quelque temps après ordonné prêtre, contre les règles canoniques, et contre l'avis de son évêque. Son éloquence lui acquit une grande réputation. Cet ambitieux portait ses vues sur le siége de Rome, et fut si outré de se voir préférer Corneille après la mort du pape Fabien, qu'il publia contre le nouvel élu des calomnies atroces. S'étant uni avec Novat, ils firent venir trois évêques simples et ignorants, et les ayant fait boire, ils les obligèrent d'ordonner Novatien évêque de Rome. Cette ordination irrégulière produisit un schisme funeste, qui dégénéra en hérésie; car Novatien soutint que l'Eglise n'avait pas le pouvoir de recevoir à la communion ceux qui étaient tombés dans l'idolâtrie, et se sépara de Corneille. Ses premiers disciples n'étendirent pas plus loin la sévérité de leur discipline. Dans la suite, ils exclurent pour toujours ceux qui avaient commis des péchés pour lesquels on était mis en pénitence: tels étaient l'adultère, la fornication; ils condamnèrent ensuite les secondes noces. Il y avait encore des novatiens en Afrique du temps de saint Léon, et en Occident jusqu'au VIIIe siècle. Les novatiens prirent le nom de *Cathares*, c'est-à-dire *purs*; ils avaient un grand mépris pour les catholiques, et lorsque quelqu'un d'eux embrassait leur sentiment, ils le rebaptisaient. Novatien ne faisait que renouveler l'erreur des montanistes. (*Voy.* MONTAN.) A beaucoup d'orgueil, il joignait un caractère dur et austère. On lui attribue le *Traité de la Trinité*, le *Livre des viandes juives*, qui sont parmi les *OEuvres de Tertullien*, et une *Lettre* qu'on trouve parmi celles de saint Cyprien. C'est lui et non pas Novat qui a donné son nom aux hérétiques appelés *Novatiens*. Jackson a publié à Londres, en 1728, in-4°, une édition de tous les ouvrages de Novatien.

† NOVERRE (Jean-George), célèbre chorégraphe, naquit à Saint-Germain-en-Laye en 1727, et est considéré comme le créateur de son art. Il parcourut presque tous les théâtres de l'Europe, où ses ballets eurent le plus grand succès. Il mérita des pensions de Frédéric II, roi de Prusse, de Marie-Thérèse, de don Pedro, roi de Portugal; ce monarque le combla de bienfaits et de distinctions, et, ce qui est encore plus, il lui accorda la croix de l'ordre du Christ. On fait monter au nombre de plus de cent quarante les ballets de ce fécond compositeur, qui a laissé beaucoup d'élèves en France et en Italie. Un habile ministre et un grand général ne pourraient ambitionner plus d'honneurs que Noverre en obtint auprès de plusieurs cours de l'Europe. Il est mort dans sa patrie le 19 octobre 1810, âgé de 83 ans, et a laissé des *Lettres sur les arts imitateurs, et sur la danse en particulier*, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, et de beaucoup de matériaux qui n'ont pas été inutiles à M. Despréaux dans la composition de son *Poème de la danse*.

NOVES (Laure de), dame, et non demoiselle, comme le disent tous les dictionnaires, d'après le P. Nicéron, est plus connue sous le nom de la *belle Laure*. Elle naquit à Avignon ou dans un village circonvoisin, en 1308, d'Audifret de Noves, et fut mariée à Hugues de Sade, seigneur de Saumane. Son esprit, sa vertu, sa beauté et ses grâces lui soumettaient tous les cœurs. Le fameux Pétrarque, dont la famille avait été exilée de Toscane pendant les guerres civiles, s'était retiré à Avignon, et conçut une si vive affection pour Laure, qu'il l'aima vingt ans pendant sa vie, et conserva son amour dix ans après sa mort. Ce poète lui consacra sa muse, et fit à sa louange 318 *sonnets* et 88 *chansons*, auxquels elle doit sa célébrité. [Il l'avait vue pour la première fois le lundi du 6 avril 1327 de la semaine sainte, dans l'église de Sainte-Claire, et il la vit pour la dernière fois le 27 septembre 1347.] Laure était, dit-on, du nombre des dames qui composaient *la Cour d'Amour*. Cette cour était une assemblée de femmes de la première qualité, qui ne traitaient que de matières de galanterie, et qui décidaient gravement sur ces bagatelles, mais toujours d'une manière décente et honnête. Elle mourut de la peste à Avignon, en 1348, à quarante ans, et fut enterrée aux Cordeliers. On a débité beaucoup de fables sur cette dame illustre. Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, raconte que le pape Benoît XII voulut persuader à Pétrarque d'épouser Laure, lui promettant dispense pour garder ses bénéfices. Le poète l'ayant refusé, sous le frivole prétexte qu'il ne pourrait plus la chanter, Laure se maria à un autre. Villaret, continuateur de l'*Histoire de France*, qui a adopté ce conte, fait dire à Pétrarque qu'il ne voulait point de ce mariage, de peur que l'hymen n'éteignît son ardeur poétique. « N'ajoutez aucune foi, » dit le *Voyageur français*, tom. » 30, pag. 370, à ce que rapportent Fleury et Villaret, touchant ces deux personnages. » C'est une fable puisée dans des » auteurs peu instruits ou peut-être mal intentionnés. Avant » la prétendue offre de Benoît » XII, Laure avait déjà épousé

» Hugues de Sade, seigneur de » Saumane, à qui elle donna » plusieurs enfants. » Cette dame illustre était aussi vertueuse que belle. Quelques regards gracieux et quelques paroles honnêtes furent les seuls aiguillons dont elle se servait pour ranimer la verve du poète, quand elle la voyait se ralentir, et l'amour du poète était plutôt une affaire de chevalerie et d'enthousiasme que de passion et de désir. Laure fut mère de onze enfants, ce qui l'affaiblit tellement, qu'à 35 ans elle n'avait plus aucune trace de sa beauté. François Ier, passant à Avignon, ordonna de rétablir le tombeau de Laure; mais cet ordre ne fut pas exécuté. Voyez les *Mémoires de Pétrarque*, publiés à Avignon par M. l'abbé de Sade, en 3 vol. in-4°, 1764 et années suivantes. [On raconte que le duc de Luxembourg (depuis empereur sous le nom de Charles IV) ayant distingué Laure dans une des fêtes que lui donnait la ville d'Avignon, la baisa aux yeux et au front, témoignage honorable de respect dans un souverain et alors admis dans la chevalerie.]

NOVIOMAGUS (Jean), dont le nom de famille était *Bronchorst*, né à Nimègue vers l'an 1494, enseigna la philosophie à Cologne, fut fait recteur de l'école de Deventer, où il parut montrer du penchant pour les nouvelles erreurs, et mourut à Cologne l'an 1570. On a de lui : 1° *Sancti Dionysii Areopagitæ martyrium latine versum*. C'est la version d'une pièce apocryphe. 2° *Bedæ presbyteri opuscula*, Cologne, 1537, in-fol. C'est un recueil de toutes les œuvres du vénérable Bède sur la physique, sur le calendrier et sur la chronologie, continuée jusqu'à l'an 1531. Cette édition a été faite sur un ancien manuscrit : les notes qui l'accompagnent sont estimées. 3° *De numeris libri duo, quorum prior logisticen et veterum numerandi consuetudinem, posterior theoremata numerorum complectitur*, Paris, 1539; 4° une *Version latine* de la *Géographie* de Ptolomée, Cologne, 1540.

NOYER (Anne-Marguerite Petit, femme de M. du), naquit à Nismes vers l'an 1663. Sa mère était de la famille du P. Cotton, confesseur de Henri IV. Après avoir abjuré le protestantisme dans lequel elle était née, elle épousa M. du Noyer, gentilhomme de beaucoup d'esprit et d'une famille distinguée. Puis, revenant à ses erreurs, pour les professer librement, elle s'enfuit en Hollande avec ses deux filles. Sa plume lui fut une ressource dans ce pays de liberté, ou si l'on veut de licence. Elle écrivit des *Lettres historiques d'une dame de Paris à une dame de province*, en 5 vol. in-12. La dernière édition est en 12 vol. in-18, parce qu'on y a ajouté les *Mémoires* de madame du Noyer et une suite à ses lettres. Elle ramassait les sottises de la province, et on les prenait dans les pays étrangers pour les nouvelles de la cour. Elle mourut en 1720, avec la réputation d'une femme bizarre. Elle avait paru à la cour, où elle se couvrit de ridicule par sa hauteur, et avait vécu longtemps en province, où elle recueillit des risées par de faux airs de cour. Ses *Mémoires*, imprimés séparément en un vol. in-12, ne donnent pas une grande idée de la solidité de son caractère, quoiqu'elle les eût écrits en partie pour faire son apologie. On a

imprimé une satire contre elle, intitulée : *Le Mariage précipité*, comédie en trois actes en prose, Utrecht, 1713, in-12.

NOYERS (Hugues de), évêque d'Auxerre en 1183, fut informé de quelques désordres de Pierre de Courtenai, comte d'Auxerre, qui le forcèrent à l'excommunier. Le comte, pour s'en venger, chassa tous les ecclésiastiques de l'église cathédrale. L'excommunication, qui dura assez long-temps, fut enfin levée, à condition que le comte déterrerait un enfant qu'il avait enterré dans une salle de l'évêché, et qu'il l'apporterait pieds nus et en chemise dans le cimetière, ce qui fut exécuté à la vue de tout le peuple. Ces usages, sacrés dans des temps que nous nommons *barbares*, et qui aujourd'hui paraîtraient bien ridicules, avaient le précieux effet de punir et de contenir la violence des hommes scélérats et puissants. Hugues mourut en 1206.

NOYERS (Milès de), arrière-petit-neveu du précédent, fut fait maréchal de France en 1302 par Philippe le Bel, auquel il rendit de grands services. Il se démit de cet état pour être porte-oriflamme, et en cette qualité il se trouva l'an 1328 à la bataille de Cassel. L'avis qu'il donna à propos, avant l'action, à Philippe de Valois, près d'être enlevé par les Flamands, fut la cause du salut de ce prince et de la victoire. Il combattit aussi à la bataille de Créci en 1336. Il avait conseillé au roi de remettre le combat au lendemain. Son avis fut goûté, mais il ne fut pas suivi, et les Anglais furent vainqueurs. Il fut nommé exécuteur du testament de Louis le Hutin, et mourut en 1350.

NOYERS (des). *Voyez* SUBLET.

NUENARIUS, ou NEUENAR ou DE NOVA AQUILA (Herman), comte du Saint-Empire romain, né, en 1491, dans le duché de Juliers. Il est cité comme un protecteur éclairé des lettres. Prévôt de l'église métropolitaine de Cologne et de la collégiale d'Aix-la-Chapelle, Nuenarius fut envoyé par Charles I<sup>er</sup> d'Autriche, roi d'Espagne, pour solliciter la couronne impériale auprès des princes d'Allemagne, par laquelle ce prince conserva le nom de Charles-Quint, et mourut en 1530, à 39 ans, à la diète d'Augsbourg, assemblée par ordre de ce même empereur. On a de lui : 1° *De origine et sedibus priscorum Francorum*, Bâle, 1532, dans les *Sermones convivales* de Peutinger, édition d'Iéna, et dans *Divœus*, édition de Louvain, 1757; 2° *De Gallia belgica commentariolus*, Anvers, 1584. Il y a des remarques curieuses, que quelques critiques ont traitées trop lestement; 3° *Annotationes aliquot herbarum*, dans l'herbier d'Othon Bronsfeld, Bâle, 1540; 4° *Vita Caroli Magni per Eginhardum scripta*, Cologne, 1521. Il est le premier éditeur de cet ouvrage. 5° *Carmina aliquot, quibus historia mortis Jesu in septem horas distributa est*, Leipsick, 1592, avec les *Hymnes* de George Fabricius. On l'a accusé d'être l'auteur des *Litteræ obscurorum virorum*. (*Voyez* GRATIUS, REUCHLIN et HUTTEN.) Il y avait donné lieu : trompé par l'hypocrisie de Luther, il s'était déclaré son ami et son protecteur; mais dans la suite, ayant découvert la fourberie de cet hérésiarque, il fut un de ses plus zélés adversaires.

NUIT, déesse des ténèbres, fille du Ciel et de la Terre, épousa l'Érèbe, fleuve des Enfers, dont elle eut beaucoup d'enfants. On la représente ordinairement avec des habits noirs, parsemés d'étoiles, tenant à sa main un sceptre de plomb, et traînée dans un char d'ébène, par deux chevaux qui ont des ailes semblables à celles des chauves-souris.

NUMA POMPILIUS, législateur de Rome, né à Cures dans la Sabinie. Il fut élu par le sénat romain, pour succéder à Romulus, l'an 714 avant Jésus-Christ. Retiré à la campagne depuis long-temps, il ne s'occupait que de l'étude des lois et du culte religieux. Le mariage qu'il avait fait avec Tatia, fille de Tatius, roi des Sabins, et qui partageait la royauté avec Romulus, n'avait pu l'engager à quitter sa retraite pour venir jouir des honneurs qui l'attendaient à Rome. Il fallut, pour lui faire accepter le sceptre, que ses proches et ses compatriotes joignissent leurs instances à celles des ambassadeurs romains. Les Romains étaient naturellement féroces et indociles, il leur fallait un frein : Numa le leur donna, en leur inspirant l'amour pour les lois et le respect pour les dieux. Persuadé de cette vérité si importante et si féconde en conséquences, dont un philosophe (Plutarque) a fait depuis sa maxime favorite : qu'*on bâtirait plutôt une maison en l'air, que de fonder une république sans religion*, il tourna toutes ses pensées vers cet objet; mais, égaré lui-même, il ne pouvait qu'égarer les autres. Convaincu de la nécessité de la chose, il ne parvint point à en bien distinguer la nature, et à la dégager des erreurs dont l'ignorance et la corruption des hommes l'avaient chargée. [Il supprima les *célères* ou les 300 gardes dont Romulus s'était entouré, et s'occupa à former une milice sacerdotale, comme les Saliens, le collége des pontifes, les Vestales. Il consacra le culte du dieu *Terme*, et aux sacrifices sanglants il substitua les offrandes de fruits et les libations de vin. Il éleva un temple à la *Bonne Foi*, et le serment prononcé sur cette nouvelle divinité était le plus sacré de tous. Numa établit les *féciales*, ou ministres du droit des gens, fit de nouvelles lois pour le mariage, et en honneur de Janus, il reporta le commencement de l'année au mois de janvier : sous Romulus, elle commençait au mois de mars, et l'année n'en avait que dix; Numa y ajouta deux autres mois. Il entoura de murailles la ville de Rome, en agrandit l'enceinte, en y comprenant le mont Quirinal. Ayant affaire à un peuple ignorant, et afin de mieux consolider les réformes, il eut recours aux prodiges, et feignit même d'avoir des entretiens avec une nymphe Egérie.] Pour attacher de plus en plus les Romains à la culture des terres, il les distribua par bourgades, leur donna des inspecteurs et des surveillants. Il visitait souvent lui-même les travaux de la campagne, et élevait aux emplois ceux qu'il connaissait laborieux, appliqués et industrieux. Il se fit aimer de ses sujets en publiant un grand nombre de lois qui respiraient la sagesse. Il mourut l'an 672 avant J.-C., après un règne de 42 ans. Plusieurs auteurs ont cru que ce prince était parvenu à reconnaître l'existence d'un seul vrai Dieu; qu'il

en faisait mention dans ses livres; qu'il défendit de représenter la Divinité sous aucune forme corporelle, et qu'en conséquence les Romains n'eurent, pendant plus d'un siècle et demi, aucune statue dans leurs temples. Mais tout ce que nous apprenons du culte religieux de ce peuple ne sert point à confirmer cette opinion; et l'idée que l'histoire nous a laissée de Numa Pompilius la contredit ouvertement. Presque toutes ses institutions se ressentent des erreurs du paganisme; mais, quelque défectueuses, quelque supertitieuse même qu'elles puissent être, elles sont infiniment au-dessus du code de la philosophie irréligieuse. « Telle est, » dit Voltaire, la faiblesse du genre » humain, et telle est sa perversité, qu'il vaut mieux sans doute » pour lui d'être subjugué par » toutes les superstitions possibles, pourvu qu'elles ne soient » point meurtrières, que de vivre » sans religion. L'homme a toujours eu besoin d'un frein, et » quoiqu'il fût ridicule de sacrifier aux Sylvains, aux Naïades, » il était bien plus utile d'adorer » ces images fantastiques de la » Divinité, que de se livrer à l'athéisme. »

NUMÉNIUS, philosophe grec du IIe siècle, natif d'Apamée, ville de Syrie, suivait les opinions de Pythagore et de Platon, qu'il tâchait de concilier ensemble. Il prétendait que Platon avait tiré de Moyse ce qu'il dit de Dieu et de la création du monde. *Qu'est-ce que Platon*, disait-il, *sinon Moyse parlant athénien?* Numénius pouvait dire vrai; et l'on ne peut guère douter en lisant quelques passages de Platon, qu'il n'ait eu connaissance des Livres saints; mais rien n'empêche de croire que la tradition primitive, encore subsistante dans quelques-unes de ses parties, a pu instruire les philosophes de la création et du Dieu créateur, supposé que la raison, abandonnée à elle-même, ne puisse atteindre à cette connaissance. (*Voyez* PLATON, LAVAUR, OPHIONÉE, etc.) Il ne nous reste de Numénius que des fragments, qui se trouvent dans Origène, Eusèbe, etc. Ce philosophe était un modèle de sagesse.

NUMÉRIEN (Marcus Aurélius Numerianus), empereur romain, fils de Carus, suivit son père en Orient, étant déjà César, et il lui succéda, avec son frère Carin, au mois de janvier 282. Il fut tué par la perfidie d'Arius Aper, son beau-père, au mois de septembre suivant. Cet empereur possédait toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Les affaires de l'état étaient son unique occupation, et les sciences son seul amusement. (*Voyez* NEMESIEN.) Il se faisait beaucoup aimer de ses sujets et admirer des savants, qui l'ont fait passer pour le plus habile de son temps. [Aper poignarda Numérien dans sa litière, qu'il fit refermer après. Il l'accompagnait, comme si le prince eût été vivant, dans l'espérance de trouver une occasion favorable de se faire déclarer empereur; mais la puanteur du cadavre trahit son crime, et il en subit sur-le-champ la peine. *Voy.* APER.

NUMÉRIUS, gouverneur de la Gaule narbonnaise. *Voyez* DELPHIDIUS.

NUMITOR, était fils de Procas, roi d'Albe, et frère d'Amulius. Procas en mourant l'an 795 avant J.-C., le fit héritier de sa couronne avec Amulius, à condition

qu'ils règneraient tour-à-tour d'année en année; mais Amulius s'empara du trône, et donna l'exclusion à Numitor, dont il fit mourir le fils nommé Lausus. Il contraignit ensuite Rhéa Sylvia, fille unique de Numitor, d'entrer parmi les vestales. Cette princesse étant devenue enceinte malgré ces précautions, publia que c'était du Dieu Mars, et accoucha de Rémus et de Romulus, qui, après avoir tué Amulius, rétablirent Numitor sur le trône, l'an 754 avant J.-C. Ces commencements de l'histoire romaine, comme ceux de presque toutes les histoires, sont remplis d'obscurités, de faits défigurés et douteux.

NUNEZ, ou Nonius (Ferdinand), critique espagnol, connu aussi sous le nom de *Pincianus*, parce qu'il était de Pincia, près de Valladolid. Il florissait au XVe siècle, et introduisit le premier en Espagne le goût de l'étude de la langue grecque. Ce savant était modeste. Quoiqu'il fût de l'illustre maison des Guzman, il ne crut pas se déshonorer en professant les belles-lettres à Alcala et à Salamanque. Il mourut en 1552, dans un âge fort avancé, emportant dans le tombeau des regrets aussi vifs que sincères. On estime surtout ses *Commentaires* sur Pline, sur Pomponius Méla, et sur Sénèque. On lui doit aussi en partie la *Version* latine des Septante, imprimée dans la Polyglotte de Ximénès. Le roi Ferdinand le Catholique le mit à la tête de ses finances. [Pinciano écrivit aussi quelques ouvrages espagnols. On trouve des articles sur Nunez, dans les *Éloges des hommes savants*, par Teissier, et dans le *Dictionnaire* de Chantepie.]

NUNEZ. *Voyez* Nonnius.

NUZZI. *Voyez* Mario.

NYMANNUS (Grégoire), professeur d'anatomie et de botanique à Wittemberg sa patrie, mourut le 8 octobre 1638, à 45 ans, étant né le 14 janvier 1594. On a de lui : 1° un *Traité* latin *de l'apoplexie*, Wittemberg, 1629 et 1670, in-4°, estimé; 2° une *Dissertation* recherchée et curieuse *sur la vie du fœtus*, ibid., 1628, in 4°; Leyde, 1664, in-12. Ce docteur y prouve qu'un enfant vit dans le sein de sa mère par sa propre vie; et que, sa mère venant à mourir, on peut le tirer souvent de son sein encore vivant et sans l'offenser. Ce qui n'est pas contraire aux faits qui établissent qu'en certains cas le *fœtus* ne s'accroît que par une espèce de végétation et de mouvement animal émané de la mère. *Voyez* le Catéchisme philosophique, n° 167.

NYMPHES, déesses, filles de l'Océan et de Thétis, ou de Nérée et de Doris : les unes, appelées océanitides ou néréides, demeuraient dans la mer; les autres, appelées naïades, habitaient les fleuves, les fontaines et les rivières; celles des forêts se nommaient dryades et hamadryades, et n'avaient chacune qu'un seul arbre sous leur protection; les napées régnaient dans les bocages et les prairies, et les oréades sur les montagnes.

NYNAUD (Jean de), auteur peu connu, dont nous avons un livre curieux, et plein de choses singulières, mais aujourd'hui fort rare, sous ce titre : *De la lycantropie, transformation et extases des sorciers*. Paris, 1615, in-8°.

† NYON (Jean-Luc), l'aîné, libraire de Paris, né vers 1730,

s'est distingué par ses connaissances bibliographiques. On lui doit plusieurs *Catalogues* utiles, tels que ceux de la *Bibliothèque de Courtanaux*, 1782, in-8°; de la *Bibliothèque de la Vallière*, 2e partie, 1788, 6 vol. in-8°, qui manque pourtant d'une table des auteurs; de la *Bibliothèque de Malesherbes*, 1796, in 8°. Nyon est mort à Paris en 1799.

† NYSTEN (Pierre-Hubert), docteur en médecine, et médecin de l'hospice des Enfants-Trouvés, né à Liége, en 1771 d'une famille de négociants, fit ses études dans sa ville natale, et fut destiné au barreau; mais ses inclinations le portaient aux sciences médicales. Ses parents étant peu fortunés, son oncle, qui était chanoine de Liége, et qui avait pour lui beaucoup d'affection, lui fournit les moyens de se rendre à Paris. Il y arriva au moment où l'on réorganisait les Ecoles de Santé (en 1794). Son application à l'étude le fit remarquer de ses maîtres, et il obtint la place d'élève de première classe à *l'Ecole pratique*, d'où, en 1798, il passa à celle d'anatomie à la *Faculté de médecine*. Volta et Galvani venaient de découvrir le *Galvanisme*, qui fixa l'attention du jeune médecin, et il y étudia les différents dégrés de *contractabilité* des organes musculaires. En 1802, il fit partie de la commission que le gouvernement envoyait en Espagne pour y faire des observations sur la fièvre jaune, et à son retour il fut chargé d'examiner les maladies épidémiques qui se manifestaient en France. Dans les départements méridionaux, une semblable maladie détruisait presque tous les vers à soie; ce qui faisait un tort considérable aux manufactures, et par conséquent au commerce. Le gouvernement chargea encore Nysten de se porter sur les lieux et d'y étudier les causes de cette épidémie. Ses observations furent favorablement accueillies; mais tous ces travaux n'améliorant pas beaucoup sa fortune, il se consacra au soin des malades. Elève d'Hallé, sa protection le fit admettre comme médecin à l'hospice des *Enfants-Trouvés*. Il ne jouit pas longtemps de cet emploi, qui lui procurait une honnête aisance. Frappé d'une attaque d'apoplexie, il mourut le 3 mars 1818, âgé de 47 ans, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu. Ce savant praticien a laissé: 1° *Nouvelles expériences faites sur les organes musculaires de l'homme et des animaux à sang rouge*, Paris, Levrault, 1803, in-8°; 2° *Recherches sur les maladies des vers à soie*, Paris, 1808, in-8°; 3° *Nouveau dictionnaire de médecine, chirurgie, chimie, botanique, vétérinaire*, etc., avec l'étymologie, suivie de deux vocabulaires (latin et grec) par M. Capuron, 2e édition, entièrement refondue par Nysten et l'auteur de la première, Paris, 1810, in-8°; 4° *Dictionnaire de médecine et des sciences accessoires à la médecine*, Paris, 1814, in-8°, fait de concert avec M. Capuron; 5° *Traité de matière médicale*, par Schwilgué, 2e édition, 1809, 2 vol. in-8°; 6° *Recherches de physiologie et chimie pathologique*, C'est une suite de celles de Bichat *sur la vie et la mort*, Paris, 1811, in-8; 7° *Manuel médical*, 1814; 2e édition, 1816, in-8°; 8° un grand

nombre de bons morceaux, notamment les articles *Electricité*, *Galvanisme*, dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, dont il était collaborateur, etc., etc., etc.

# O.

O (François d'), seigneur de Frênes, né vers 1535, d'une famille illustre de Normandie, fut nommé par Henri III surintendant des finances. La difficulté des temps rendit son administration odieuse; car il paraissait continuellement quelque nouvel édit bursal : et cette situation de la chose publique contrastait d'une manière révoltante avec son luxe. Paris ayant ouvert ses portes à Henri IV, ce prince, trompé par les nombreux partisans d'O, que ses largesses lui avaient attirés, lui donna le gouvernement de cette ville. D'O mourut en 1594. Sully en parle fort désavantageusement.

OANNES, OANÈS, ou OEN, un des dieux des Syriens. On le représentait sous la figure d'un monstre avec deux têtes, des mains et des pieds d'homme, le corps et une queue de poisson. On croyait qu'il était sorti de la mer Rouge, et qu'il avait enseigné aux hommes les arts, l'agriculture, les lois, etc. C'est de là sans doute que Maillet, long-temps voisin de cette mer, a pris son système des poissons transformés en hommes, ou bien des hommes originairement poissons.

OATÈS (Titus), Anglais, né vers 1619, fils d'un tisserand, eut successivement deux espèces d'office ou de curé, dont il fut dépouillé pour crime de faux témoignage. Il s'enfuit d'Angleterre, et feignant d'être catholique, il fut reçu au séminaire anglais à Valladolid, mais il ne tarda pas d'en être chassé. Il eut le même sort au séminaire de Saint-Omer, où il fut pendant huit mois. De retour en Angleterre, il forma avec deux scélérats, nommés Tong et Digbey, un projet exécrable. Il accusa juridiquement, en 1678, les catholiques anglais d'avoir conspiré contre la vie du roi Charles II et des protestants anglais, de concert avec le pape, les jésuites, les Français et les Espagnols, pour établir par cet horrible attentat la seule religion catholique en Angleterre. Malgré l'absurdité de l'accusation, les preuves démonstratives de l'imposture, les variations des témoins, milord Stafford, d'autres personnes de mérite et quelques jésuites furent mis à mort, comme convaincus de crime de haute trahison, et l'on donna une pension au scélérat Oatès. Jugement qui nous apprend ce qu'il faut penser de plusieurs autres rendus dans le même pays, pour des sujets et des procédures toutes semblables. Sous le règne de Jacques II, la mémoire des suppliciés fut réhabilitée, et Oatès condamné comme parjure à une prison perpétuelle, à être fustigé par la main du bourreau quatre fois l'année, et mis ces jours-là au pilori. Ce châtiment fut exécuté jusqu'en 1689, que le prince d'Orange s'étant emparé de la couronne d'Angleterre, le fit sortir de prison et lui rendit sa pension. Ce malheu-

reux mourut à Londres le 23 juillet 1705. Les écrits qu'on lui a attribués sont de Tong et de Digbey, ses complices, car il était absolument incapable de rien composer. Ce fut à l'occasion de cette horrible et ridicule accusation, que le ministre Jurieu publia son livre de la *Politique du clergé*, auquel Arnauld répondit par l'*Apologie des catholiques*. Il y justifie les catholiques, et en particulier l'archevêque de Paris, le père de la Chaise et les autres jésuites. Cette Apologie était d'autant moins suspecte, qu'elle tendait à laver ceux qu'Arnauld regardait comme ses plus grands ennemis.

OBED, fils de Booz et de Ruth, père d'Isaïe et aïeul de David, naquit vers l'an 1275 avant J.-C.

OBEDEDOM, Hébreu distingué par ses vertus, de la tribu de Lévi, vers l'an 1045 avant l'ère chrétienne. Ce fut dans sa maison que David fit déposer l'arche d'alliance, lorsqu'il la faisait transporter à Jérusalem. David, frappé et épouvanté de la punition d'Oza, et ne se croyant pas digne de la recevoir auprès de lui, la fit porter chez Obededom, où elle ne resta que trois mois; mais David se rassura, ranima sa confiance dans le Seigneur, et s'apercevant que la famille d'Obededom était comblée de bénédictions, il fit transférer ce sacré dépôt à Jérusalem. Obededom est appelé gethéen dans l'Ecriture; non qu'il fut de Geth, qui était une ville des Philistins, mais parce qu'il y avait demeuré avec David.

†OBERHAUSER (Dom Benoît), bénédictin allemand, naquit à Weissenkirch, en Autriche, le 27 janvier 1719, et fit ses études, partie à Saltzbourg, partie à Vienne. Il embrassa la règle de Saint-Benoît en 1740, à l'abbaye de Lambach. Il était bon théologien, savant canoniste, et très capable d'enseigner. Il professa d'abord la philosophie à Saltzbourg, et ensuite le droit à Gurk et à Fulde. De nouvelles opinions commençaient alors à prévaloir dans les écoles d'Allemagne; Hontheim y avait préludé dans son *Febronius;* elles se répandirent dans les domaines de la maison d'Autriche. L'empereur Joseph II les favorisait, et des evêques avaient la complaisance de se prêter à ses vues. Oberhauser les avait adoptées. Il relevait les prérogatives et l'autorité des princes temporels, au préjudice des droits et de l'autorité de l'Eglise. Il enseignait cette doctrine dans ses leçons, l'établissait dans ses ouvrages, et la faisait soutenir dans des thèses publiques. Quelques-uns de ces écrits parvenus à Rome y furent mis à l'*index*. Clément XIII, informé de ces innovations, adressa au prince-évêque de Fulde un bref par lequel il lui enjoignait de destituer Oberhauser de sa chaire. Ce prélat invita le professeur à quitter Fulde; Oberhauser obéit, et se retira à Lambach dans sa maison de profession. De là il écrivit contre le P. Peck, bénédictin du monastère de Schwarzak en Franconie, qui lui avait succédé dans la chaire de Fulde, et qui y enseignait une doctrine opposée à la sienne. Le prince-évêque de Saltzbourg, qui partageait les opinions d'Oberhauser, le nomma son conseiller. Il mourut le 20 avril 1786. On a de lui: 1° *Prælectiones catholicæ*, etc. Il y attaque l'infaillibilité du pape, sa supériorité sur les conciles, ses

prétentions sur le temporel des princes, etc.; 2° *Apologia historico-critica divisarum potestatum*, Francfort-sur-le-Mein, 1771, in-8°, réimprimée à Vienne dans la collection canonique d'Eybel; 3° *Manuale selectorum conciliorum*, 1776, 1 vol. in-4°; 4° *Specimen cultioris jurisprudentiæ*, Leipsick, 1777. Cet ouvrage fut attaqué par le P. Schmidt, jésuite d'Heidelberg, et par le P. Hochstadt, capucin de Mayence. Le P. Oberhauser leur répondit par un opuscule intitulé: *Pagellæ volantes*; 5° un *Abrégé de Van Espen*, Saltzbourg, 1785, 5 vol. in-8°; 6° *De dignitate utriusque cleri*, Saltzbourg, in-8°. Il n'en parut que la première partie; la deuxième était prête à imprimer lorsque l'auteur mourut. 7° Un *Abrégé de Thomassin*, etc. Il y enseigne que les princes seuls ont d'eux-mêmes le droit d'imposer des empêchements dirimants au mariage, et que si l'Église en impose, c'est par leur concession. Ses écrits sont savants, mais il dispute avec aigreur et dureté.

† OBERHAUSER (Dom Bernard), bénédictin, né dans les états du prince-évêque de Saltzbourg, avait fait profession dans l'abbaye d'Estal en Bavière. Il enseigna la philosophie à Saltzbourg et Frisingue. L'abbaye d'Estal étant devenue vacante, il en fut élu abbé. On a de lui un cours de philosophie sous ce titre: *Biennium philosophiæ thomisticæ*, 1725, 4 vol. in-8°. Il en parut un supplément, 1729, in-4°.

† OBERLIN (Jérémie-Jacques), savant littérateur, naquit à Strasbourg le 7 août 1735. Il étudia dans cette université la philosophie, la théologie, dans laquelle il s'attacha aux parties philologique et archéologique; il était profondément versé dans les langues anciennes et modernes, dans les antiquités et la diplomatie. A l'âge de 22 ans, il soutint publiquement sur l'inhumation des morts une thèse qui avait pour titre: *Dissertatio philologica de veterum ritu condiendi mortuos*, Argentorati, 1757. Le savant Kenniot ayant fait recueillir dans toute l'Europe les variantes du texte hébraïque de la Bible, Oberlin fut chargé de collationner les quatre manuscrits qui sont conservés dans la bibliothèque de Strasbourg. Il publia quelque temps après dans ses *Miscellanea argentoratia* une *Description* des essais des variantes qui lui avaient été fournies. Il fut professeur et bibliothécaire de l'académie de Strasbourg, correspondant de l'institut de France, etc. Il mourut à Strasbourg le 10 octobre 1806. Ses principaux ouvrages sont 1° *P. Ovidii Nasonis Tristium libri* v; *ex Ponto libri* iv, *et Ibis; lectionis varietatem, eruditorum conjecturas, et clavem adjecit J.-J. Oberlinus*, Argentorati, 1776, 1778; 2° *Vivius Sequester, de fluminibus, fontibus, laoubus, nemoribus, paludibus, montibus, gentibus, quorum apud poetas mentio fit*, avec différentes leçons et commentaires, Argentorati, 1778, in-8°; 3° *Quinti Horatii Flacci carmina, curavit J.-J. Oberlinus*; 4° *C. Cornelii Taciti opera, ex recensione, Jos.-Aug. Ernesti, denuo curavit Oberlinus*, Leipsick, 1801, 2 vol. in-8°; 5° *Orbis antiqui monumentis suis illustrati prodromus*, Argentorati, 1772, in-4°; 6° *Rituum romanorum tabulæ*, ibid., 1784, in-8°; 7° *Artis diplomati-*

*cæ primæ lineæ*, ibid., 1788, in-8°; 8° *Litterarum omnis ævi fata, tabulis synopticis exposita*, ibid., 1789, in-8°; 9° *Exposé d'une découverte faite au Forum de Rome, par le chevaler de Fredenhein*, 1789, in-8°, avec figures; 10° *Essai d'annales de la vie de Jean Guttemberg, inventeur de la typographie*, Strasbourg, 1802. Il a aussi donné plusieurs autres ouvrages sur la langue allemande du moyen âge; un *Aperçu*, le premier qui ait paru, de la statistique de la ci-devant Alsace, par le moyen de l'*Almanach d'Alsace*, qu'il publia de 1782 jusqu'en 1792. On lui doit encore l'*Alsatia litterata*, dont les deux premières parties furent publiées en 1782 et 1786. On trouve dans le Magasin encyclopédique beaucoup d'articles intéressants de ce savant laborieux.

OBITECZKI (Jean), jésuite, né a Podiebrad, en Bohême, l'an 1618, mort à Giczin en 1679, s'est distingué par son zèle et ses connaissances. Il a laissé un ouvrage intitulé : *Annus dominicæ passionis*, Prague, 1670, un volume in-12, réimprimé, ibid., 16674.

OBIZZI (Lucrèce degli Orologi, femme d'Enée, marquis d'), dans le Padouan, s'est rendue aussi célèbre dans le XVII siècle par sa pudicité que l'ancienne Lucrèce; elle doit même lui être préférée à tous égards, ayant eu plus de fermeté et de vertu, et ayant dédaigné les tardifs repentirs de cette beauté romaine. Vers l'an 1645, pendant que le marquis d'Obizzi était à la campagne, un gentilhomme de la ville, éperdûment amoureux de la marquise, entra dans sa chambre, où elle était encore au lit avec son fils Ferdinand, âgé de cinq ans. Le gentilhomme prit la précaution de transporter l'enfant dans une chambre voisine, et sollicita ensuite la mère de condescendre à ses désirs. Mais n'ayant pu rien gagner ni par caresses, ni par menaces, il la poignarda. On fit arrêter le meurtrier, qui nia toujours son crime. On se contenta de le tenir en prison pendant quinze ans, au bout desquels il en sortit. Mais peu de mois après, le jeune marquis d'Obizzi vengea la mort de sa mère, en tuant son assassin d'un coup de pistolet. Il passa ensuite au service de l'empereur, qui le fit successivement marquis du Saint-Empire, commandant de Vienne, conseiller d'état et maréchal général de camp. Il mourut dans cette ville en 1710, après 50 ans de service.

OBRECHT (Ulric), habile professeur en droit à Strasbourg, né en 1646, était petit-fils de George Obrecht, également professeur en droit, mort en 1612, à 66 ans, après avoir publié quelques ouvrages. Le luthéranisme était la religion de leur famille. Ulric se fit catholique à Paris, entre les mains de Bossuet, et après la prise de Strasbourg par les Français, Louis XIV le fit préteur royal de cette ville en 1685. Les langues grecque, latine, hébraïque, les antiquités, l'histoire, la jurisprudence, lui étaient familières. Il parlait, dit-on, de tous les personnages de l'histoire, comme s'il avait été leur contemporain, de tous les pays comme s'il y avait vécu, et des différentes lois comme s'il les avait établies; le grand Bossuet, après avoir entendu l'auteur, l'appela un *Abrégé* de

toutes les sciences : *Epitome omnium scientiarum et homo omnium populorum*. On a de lui : 1° *Prodromus rerum alsaticarum*, in-4°, 1681 ; livre curieux pour l'histoire d'Alsace et de Strasbourg ; 2° *Excerpta historica de natura successionis in monarchia Hispaniæ*, en trois parties, in-4°. Il y prouve que la couronne d'Espagne est héréditaire, et, ce qui était bien moins certain, qu'elle appartenait de droit à Philippe V. 3° *Mémoire* concernant la sûreté publique de l'Empire ; 4° une *Edition* de Quintilien, avec des remarques, 2 vol. in-4° ; 5° *Version* de la *Vie* de Pythagore, par Jamblique. Ce savant mourut en 1701, consumé par un travail opiniâtre qui avait peu à peu affaibli ses forces.

OBREGON (Bernardin), instituteur des *Frères infirmiers minimes*, qui ont soin des malades dans les hôpitaux en Espagne, naquit à Las-Huelgas, prés de Burgos, en 1540, d'une famille ancienne. Bernardin vécut d'abord dans la dissipation qu'entraîne le parti des armes, qu'il avait embrassé ; mais un exemple de vertu dans un homme de la lie du peuple, qui le remercia d'un soufflet, toucha son cœur en 1568. Il renonça au monde et forma sa congrégation, qu'il instruisit autant par son exemple que par ses discours. Ce saint homme mourut dans son hôpital général de Madrid, le 6 août 1599. Le peuple appela *Obregons* les religieux établis par cet homme vertueux.

OBSEQUENS (Julius), écrivain latin, que l'on conjecture avoir vécu un peu avant l'empire d'Honorius, vers l'an 395 de J.-C., composa un livre *De prodigiis*, qui n'est qu'une liste de ceux que Tite-Lite a insérés dans son histoire. Obsequens emprunte souvent les expressions de cet historien, sans corriger ses erreurs. Il ne nous reste qu'une partie de cet ouvrage, auquel Conrad Lyscosthènes a fait des additions pour suppléer a ce qui manque dans l'original. Les meilleurs editions de Julius Obsequens sont celles où les additions de Lycosthènes sont distinguées du texte. C'est ainsi que Schœfferus dirigea l'édition qu'il en donna à Amsterdam en 1679. Elle a été réimprimée à Leyde, en 1720, in-8°, et on la joint aux auteurs *cum notis variorum*.

O'BRYEN (Thadée), Irlandais et prêtre catholique, naquit au comté de Corck, et vint en France après la capitulation de Limmerick, pour y achever ses études. Lorsqu'elles furent finies, il prit les ordres, et devint supérieur du collége des Irlandais à Toulouse. Retourné dans sa patrie, il y fut pourvu de la cure de Castlelyons. C'était un ecclésiastique zélé et vertueux. On a de lui une bonne *Réfutation* d'un ouvrage de Davis, docteur protestant, contre le catholicisme, 1716. Il reprit le même sujet en 1720. Il a aussi écrit *sur le jubilé* de 1725. Il mourut en 1747.

OCCAM, OCCHAM, ou OCKAM (Guillaume), théologien scolastique, de l'ordre des cordeliers, naquit vers la fin du XIII<sup></sup>e siècle à Surry en Angleterre, et fut disciple de Scot : mais il s'éleva dans la suite contre les opinions de son maître, et devint chef des *Nominaux* ; on appelait ainsi ceux qui expliquaient principalement les choses par la propriété des termes, et soutenaient que les mots et non les choses étaient

l'objet de la dialectique. Il s'acquit une si grande réputation, qu'on le surnomma *le Docteur invincible* : il imagina de nouvelles subtilités pour mettre aux prises de nouveaux champions de l'école, et fut un des plus ardents défenseurs de l'universel *a parte rei*. Il faut convenir cependant que ces subtilités ont pu contribuer à perfectionner la logique, a donner de la netteté et de la précision aux idées. (*Voyez* DUNS.) Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a eu tort de ridiculiser ces anciennes disputes, vu que nos plus illustres savants s'occupent de spéculations du même genre, et qui n'ont pas un but direct plus réel. « Il s'est élevé, dit un auteur » moderne, parmi les newto» niens une question fameuse : » savoir si la force centrifuge » est la même que la centripète » et la tangentiale *a parte rei*, » et seulement distinguée *per* » *conceptum præcisivum*, ou si » elle est réellement différente » des deux autres. Par les diffé» rents personnages qu'on a fait » faire à ces deux forces, on a » rendu cette question comme » inévitable, et l'on a vu en quel» que sorte reproduire la ques» tion arabique : *Utrum relatio* » *sit forma modalis, realiter,* » *modaliter distincta a funda*» *mento, termino et ratione fun*» *dandi*. Le jésuite Boscowich est » pour l'identité *a parte rei*, leur » accordant tout au plus une » petite distinction *sub conceptu*. » Les newtoniens du génie de » Scot, défendent la distinction » pur et simple *a parte rei*. Voyez » la *physica generalis* de Léopold » Bivald, Gratz, 1767, pag. 82. » Mais si Occam n'est pas répréhensible pour s'être occupé de ces querelles d'école, il l'est très-fort pour avoir oublié l'esprit de son état jusqu'à prendre avec une espèce de fureur le parti de Louis de Bavière contre le pape. Il écrivit en fanatique pour ce prince et son antipape Pierre de Corbario, contre Jean XXII, qui l'excommunia. Occam avait l'impudence de dire à Louis de Bavière : « Seigneur, prêtez-moi votre » épée pour me défendre, et ma » plume sera toujours prête à » vous soutenir. » Il aurait été beau en effet qu'il y eût une bataille pour faire adopter les idées des *Nominaux*. Occam fut accusé d'avoir enseigné avec Césène, que J.-C. ni ses apôtres n'avaient rien possédé, ni en commun, ni en particulier : assertion évidemment fausse ; car quoiqu'ils ne fussent pas riches, et qu'il possédassent très peu de choses, le peu qu'ils avaient leur appartenait. De là vint la fameuse question qu'on appela le *Pain des Cordeliers*. Il s'agissait de savoir si le domaine des choses qui se consumaient par l'usage, comme le pain et le vin, leur appartenaient, ou s'il n'en avaient que le simple usage sans domaine, leur règle ne leur permettant pas d'avoir rien en propre. Nicolas III avait arrêté qu'ils n'auraient que l'usufruit des biens qui leur seraient donnés, et que la propriété serait à l'Eglise romaine. Jean XXII révoqua la bulle de Nicolas III, dont quelques-uns abusaient pour prétendre que les apôtres n'avaient rien possédé en propre, et il sévit contre les réfractaires avec plus de rigueur que la chose ne semblait l'exiger. Occam mourut à Munich en 1247, absous, à ce que l'on croit, des censures ecclésiastiques. Il laissa des *Commentaires* sur le Maître

des sentences, un *Traité du sacrement de l'autel*, et d'autres ouvrages, Paris, 1476, 2 vol. in-fol., qui prouvent un esprit subtil, mais bizarre.

OCCASION, divinité allégorique qui préside au moment le plus favorable pour réussir dans une entreprise. On la représentait sous la figure d'une femme nue, ou d'un jeune homme chauve par derrière, un pied en l'air et l'autre sur une roue, tenant un rasoir d'une main et un voile de l'autre, et quelquefois marchant avec vitesse sur le tranchant d'un rasoir sans se blesser.

OCCHIALI. *Voyez* LOUCHALI.

OCÉAN, dieu marin, fils du Ciel et de Vesta, père des fleuves et des fontaines, épousa Thétis, dont il eut plusieurs enfants. Les anciens païens l'appelaient le père de toutes choses, parce qu'ils croyaient qu'elles en étaient engendrées; ce qui est conforme au sentiment de Thalès, qui établit l'eau pour premier principe : système que François van Helmont a renouvelé dans le dernier siècle, suivant la destinée ordinaire des spéculations humaines, qui est de périr pour renaître, et de renaître pour périr encore.

OCELLUS, ancien philosophe grec de l'école de Pythagore, était natif de Lucanie, ce qui lui a fait donner le nom de *Lucanus*. Il descendait d'une ancienne famille de Troie en Phrygie, et vivait long-temps avant Platon. Il composa un *Traité des rois et du royaume*, dont il ne nous reste que quelques fragments; mais le livre *de l'Univers*, ou *Achilles*, qu'on lui attribue, est parvenu tout entier jusqu'à nous, et il y en a plusieurs éditions en grec et en latin. Les meileures sont celles qui se trouvent dans les *Opera mythologica*, Cambridge, 1670, in-8°, ou Amsterdam, 1688, in-8°; et séparément, Amsterdam, 1661, in-8°. Boschius en a donné une traduction latine, Louvain, 1554. Valère-André et Foppens ont regardé, par une erreur assez plaisante, cette traduction comme celle d'un ouvrage de Lucien : *Ocellum Luciani*, De universi orbis natura, *latinum fecit*. Il s'efforce vainement d'y prouver l'éternité du monde. Le marquis d'Argens a traduit en français, et a commenté cet ouvrage en 1762, in-12. Son but n'est pas seulement d'éclaircir le texte, mais de répandre plus de jour sur les anciens systèmes. On souhaiterait un peu plus de correction dans le style, plus de sagesse et de solidité dans sa façon de penser. L'abbé Batteux a traduit depuis l'ouvrage d'Ocellus, dans son *Histoire des causes premières*, in-8°; sa version est regardée comme plus exacte que celle du marquis d'Argens.

OCHIN (Bernardin), moine ambitieux et apostat, appelé en latin *Ochinus*, et en italien Occhini (on l'appelle quelquefois OKIN, pour conserver la prononciation de l'italien et du latin), né à Sienne en 1487, il entra jeune chez les religieux de l'observance de Saint-François; mais il les quitta bientôt, et s'appliqua à l'étude de la médecine. Touché, au moins en apparence, d'un nouveau désir de faire pénitence, il rentra dans l'ordre qu'il avait abandonné, et s'y distingua par son zèle, sa piété et ses talents. La réforme des capucins venait d'être approuvée (*voy.* BASCHI); il l'embrassa en 1534, contribua beaucoup au progrès de cet ordre naissant, et

en fut général. Sa vie paraissait régulière et sa conduite édifiante. Ses austérités, son habit grossier, sa longue barbe, qui descendait jusqu'au-dessous de sa poitrine, son visage pâle et décharné, une certaine apparence d'infirmités et de faiblesse affectée avec beaucoup d'art, et l'idée que tout le monde avait de sa sainteté, le faisaient regarder comme un homme merveilleux. Ce n'était pas seulement le peuple qui en portait ce jugement, les plus grands seigneurs et les princes souverains le révéraient comme un saint. Lorsqu'il venait dans leurs palais, ils allaient au-devant de lui, et lui rendaient de grands honneurs, qu'ils accompagnaient de marques distinguées d'affection et de confiance. Cet hypocrite avait recours à toutes sortes d'artifices pour confirmer l'opinion si avantageuse que l'on avait conçue de lui. Il allait toujours à pied dans ses voyages; et lorsque les princes le forçaient de loger chez eux, la magnificence des palais, le luxe des habits et toute la pompe du siècle semblaient ne lui rien faire perdre de son amour pour la pauvreté et pour la mortification. On ne parlait que de sa vertu dans toute l'Italie, et cette réputation facilitait le progrès du nouvel ordre. Il était savant, quoiqu'il ne sut pas beaucoup de latin; et quand il parlait sa langue naturelle, il s'énonçait avec tant de grâce et de facilité, que ses discours ravissaient ses auditeurs. Lorsqu'il devait prêcher en quelque endroit, le peuple s'y assemblait en foule : les villes entières venaient pour l'entendre. On fut très surpris, quand on vit tout d'un coup cet homme si renommé, quitter le généralat des capucins, embrasser l'hérésie de Luther, et aller à Genève épouser une fille de Lucques, qu'il avait séduite en passant par cette ville. L'orgueil le précipita dans cet abîme. Il ne put résister au dépit de n'avoir point obtenu un chapeau de cardinal, qui avait toujours été l'objet de son ambition; il devint apostat et ennemi forcené du christianisme. Il assista à la fameuse conférence des déistes ou athées, assemblés à Vicence en 1546, où l'on convint des moyens de détruire la religion de J.-C., en formant une société qui, par des succès progressifs, amena à la fin du XVIII^e siècle, une apostasie presque générale. (Voyez les ouvrages intitulés : *Le Voile levé*, la *Conjuration contre l'Église catholique*, et le *Journ. hist. et littér.*, 1^er juin 1792, page 171.) Lorsque la république de Venise, informée de cette conjuration, fit saisir Jules Trévisan et François de Rugo, qui furent étouffés, Ochin se sauva avec les autres : la société ainsi dispersée n'en devint que plus dangereuse, et c'est celle qu'on connaît aujourd'hui sous le nom d'*Illuminés*, comme le prouve l'auteur des ouvrages que nous venons de citer. (*Voyez* MAIER Michel.) Ochin fut un de ceux qui se signalèrent le plus dans l'exécution du projet arrêté. Il versa des flots de bile sur tous ceux qui l'attaquèrent, comme on peut en juger par un écrit de Catarin contre lui, et par la réponse. Voici le titre de l'un et de l'autre : *Rimedio alla pestilente dottrina di Bern. Ochino, da Ambr. Catarino*, Rome, 1544, in-8.... *Riposta d'Ochino alle bestemmie d'Ambr. Catarino*, 1546,

in-8°. Ce séducteur passa ensuite en Angleterre, où il inspira aux jeunes gens du goût pour les nouvelles erreurs, et du mépris pour les plus anciennes pratiques de l'Église. La religion catholique étant rentrée dans ce royaume avec la reine Marie, il fut obligé de se retirer à Strasbourg, et de là, en 1555, à Zurich, où il fut ministre de l'Église italienne. Ses Dialogues en faveur de la polygamie lui firent perdre sa place. Après avoir erré de pays en pays, il se retira en Pologne, d'où il fut chassé en 1564. Il chercha un asile à Llaucow dans la Moravie, et il n'y trouva que la misère et l'opprobre. Il y mourut la même année, de la peste, à 77 ans, également haï des protestants et des catholiques. Un an avant sa mort, il avait publié trente *Dialogues*, traduits en latin par Castalion, Bâle, 1563, 2 vol. in-8°, dans lesquels il parle fortement en faveur de la polygamie. Une telle opinion, soutenue par un vieillard plus que septuagénaire, est assez singulière. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont il n'est pas fort nécessaire de donner le catalogue. Les principaux sont : 1° des *Sermons italiens*, en 5 vol. in-8°, Bâle, 1562, très rares et chers; 2° des *Commentaires* sur les Épîtres de saint Paul; 3° *Dialogo del purgatorio*, 1556, in-8°. Il est traduit en français et en latin; mais l'édition italienne est plus recherchée. 4° *Disputa intorno alla presenza del corpo di G. C. nel sacramento della cena*, Bâle, 1561, in-8°; le même en latin, avec un *Traité du libre arbitre*, in-8°; 5° *Sinceræ et veræ doctrinæ de cœna Domini defensio*, Zurich, 1556, in-8°; 6° *Il Catechismo*, 1561, in-8°; 7° *Liber adversus papam*, 1549, in-4°; 8° d'autres *Satires* sanglantes contre la cour de Rome et contre les dogmes catholiques. Tous les ouvrages de cet apostat sont peu communs. On peut en voir une liste plus détaillée dans le *Dictionnaire typographique*.

OCHOSIAS, fils et successeur d'Achab roi d'Israël, fut aussi impie que son père. Il commença à régner l'an 898 avant J.-C. La 2e année de son règne, il tomba d'une fenêtre et se froissa tout le corps. Il envoya consulter Béelzébuth, divinité des habitants d'Accaron, pour savoir s'il relèverait de cette maladie. Elie vint au-devant de ses gens par ordre du Seigneur, et les chargea de dire à leur maître, que puisqu'il avait mieux aimé consulter le dieu d'Accaron que celui d'Israël, il ne relèverait point de son lit; mais qu'il mourrait très certainement. Les gens d'Ochosias retournèrent sur leurs pas, et dirent à ce prince ce qui leur était arrivé. Le roi reconnaissant que c'était Elie qui leur avait parlé, envoya un capitaine avec 50 hommes pour l'arrêter. Cet officier, impie comme son maître, ayant parlé au prophète d'un ton menaçant et dérisoire, le saint homme, embrasé d'un zèle ardent pour l'honneur de Dieu, insulté en sa personne, lui demanda qu'il tirât une vengeance éclatante de l'insolence de ses ennemis, et il fut exaucé sur-le-champ. Un feu lancé du ciel consuma l'officier avec sa troupe. La même chose arriva à un second, que le malheur du premier n'avait pas rendu plus sage. Le troisième qui fut envoyé se jeta à genoux devant Elie, le pria de lui conserver la

vie. L'ange du Seigneur dit au prophète, qu'il pouvait aller avec ce capitaine sans rien craindre. Il vint trouver Ochosias, auquel il annonça sa mort prochaine en punition de son impiété. Il mourut l'an 896 avant J.-C. Joram son frère lui succéda.

OCHOSIAS, roi de Juda, dernier fils de Joram et d'Athalie, était âgé de 22 ans lorsqu'il commença à régner. Il marcha dans les voies de la maison d'Achab, dont il descendait par sa mère, fille de ce roi impie. Il alla à Ramoth de Galaad avec Joram, roi d'Israël, pour comcombattre contre Hazaël roi de Syrie; et Joram ayant été blessé dans le combat, retourna à Jezraël pour se faire traiter de ses blessures. Ochosias se détacha de l'armée pour aller lui rendre visite. Mais Jéhu, général des troupes de Joram, s'étant soulevé contre son maître, courut pour le surprendre à Jezraël, sans lui donner le temps de se reconnaître. Joram et Ochosias, qui ignoraient son dessein, allèrent au-devant de lui; le premier ayant été tué d'un coup de flèche, Ochosias prit la fuite. Jéhu le fit poursuivre, et ses gens l'atteignirent à la montée de Gauer, près de Jebblaan, et le blessèrent mortellement. Il eut encore assez de force pour aller à Mageddo, où ayant été trouvé, il fut amené à Jéhu, qui le fit mourir l'an 884 avant J.-C.

OCHUS. *V.* Darius-Nothus et Artaxercès.

OCKAM. *Voyez* Occam.

OCKLEY (Simon), ecclésiastique et orientaliste anglais, né à Excester en 1678, vicaire de Swavesay dans le comté de Cambridge, et en 1711, professeur de langue arabe à Cambridge, a publié, en 1706, *Introductio ad linguas orientales*. Il a donné aussi une *Histoire des Sarrasins*, avec un *Précis sur les Arabes, sur Mahomet et sa secte*, 1718, en anglais, traduite par Jault en français, 1748, 2 vol. in-12. *Description de la Barbarie*, Londres, 1713, in-8°, en anglais. Des notes sur plusieurs auteurs et quelques versions. Ses talents ne l'empêchèrent pas de devenir pauvre, et d'être confiné pour dettes dans une prison, où vraisemblablement il mourut vers 1720. [On cite encore d'Ockley une *Histoire de l'état présent des Juifs, dispersés sur le globe*, traduite de l'italien de Modena, Rabin Vénitien.]

† O'CONNOR (N.), naquit à Dublin vers 1760, partagea les mêmes principes que Napper-Tandy et Samuel Nelson, ses compatriotes, dans l'intention de soulever son pays contre la domination anglaise; il fut un des chefs des *defenders*, qui remplirent l'Irlande de troubles. O'Connor avait des intelligences secrètes avec les patriotes français; averti par eux que les républicains allaient tenter une descente sur les côtes d'Irlande, il leva des hommes pour la favoriser; mais ayant été découvert, il fut arrêté et condamné à mort le 31 août 1795.

OCTAVIE, petite-nièce de Jules César et sœur d'Auguste, fut mariée en premières noces avec Claudius Marcellus, et en secondes avec Marc-Antoine. Ce mariage fut le lien de la paix entre ce triumvir et Auguste. C'était une femme d'une rare beauté et d'un mérite encore plus rare. Marc-Antoine, loin d'y être sensible, se rendit en Egypte au-

près de Cléopâtre, dont il était éperdument amoureux. Octavie voulut arracher son époux à cette passion, en allant le trouver à Athènes; mais elle en reçut le plus mauvais accueil, et un ordre de s'en retourner à Rome. Auguste, outré de cet affront, résolut de s'en venger. La généreuse Octavie tâcha d'excuser son époux, dans l'espérance de renouer quelque négociation entre lui et son frère; mais tous ses soins furent inutiles. Après la défaite entière de Marc-Antoine, elle vécut auprès d'Auguste, avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite. Son fils Marcellus, qu'elle avait eu de son premier mari (jeune homme qui donnait de grandes espérances, et qui était regardé comme l'héritier présomptif de l'empire), épousa Julie fille d'Auguste; mais il mourut à la fleur de son âge. Octavie, plongée dans une profonde douleur, y succomba 11 ans avant J.-C. Cette perte fut un deuil public. Auguste prononça un *discours* funèbre, qui fut un éloge de ses vertus. Les gendres d'Octavie portèrent eux-mêmes son cercueil; et le peuple romain, toujours extrême en haine et en amour, et mêlant la superstition à toutes les passions, aurait rendu des honneurs divins à sa mémoire, si Auguste, plus sage en ce point que Marc-Aurèle, avait voulu le permettre. Elle avait eu avec Marc-Antoine, Antonia l'aînée, qui épousa Domitius Anobarbus; et Antonia la jeune, femme de Drusus, frère de Tibère.

OCTAVIE, fille de l'empereur Claude et de Messaline, fut fiancée à Lucius Silanus, petit-fils d'Auguste; mais ce mariage fut rompu par les intrigues d'Agrippine, qui lui fit épouser Néron à l'âge de 16 ans. Ce prince la répudia peu de temps après, sous prétexte de stérilité. Poppée, qu'il prit après elle, accusa Octavie d'avoir eu un commerce criminel avec un de ses esclaves. On mit à la question toutes les servantes de cette princesse. Quelques-unes ne pouvant résister à la violence des tourments, la chargèrent du crime dont elle était faussement accusée; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente. Cependant Octavie fut envoyée en exil dans la Campanie; mais les murmures du peuple obligèrent Néron de la faire revenir. On ne saurait exprimer la joie qu'on fit éclater dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princesse. [Néron lui-même, en fit relever les statues, les couronna de fleurs, porta son image en triomphe, et ordonna qu'on brisât les statues de son indigne maîtresse.] Poppée se crut perdue, si Octavie ne périssait; elle se jeta aux pieds de Néron, et obtint enfin sa mort sous divers prétextes. Octavie fut reléguée dans un île, où on la contraignit de se faire ouvrir les veines, à l'âge de 20 ans; et on lui coupa la tête, laquelle fut portée à son indigne rivale.

OCTAVIEN, antipape, de la famille des comtes de Frascati, se fit élire en 1159 par deux cardinaux, après la mort d'Adrien IV, et prit le nom de *Victor IV*. Il fut soutenu par l'empereur Frédéric Ier. Il convoqua un concile en 1660, à Pavie, où Alexandre III fut déposé. Ce pape, contraint de fuir en France, laissa le trône pontifical à l'usurpateur,

qui mourut à Lucques en 1164, également haï et méprisé.

OCTAVIUS. *Voy.* AUGUSTE.

ODAZZI (Jean), peintre et graveur, né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1721, apprit d'abord à graver de Corneille Bloëmaërt. Il passa de cette école dans celles de Cito-Ferri et du Bacici. Son mérite le fit recevoir à l'académie de Saint-Luc, et le pape lui donna l'ordre du Christ. Ce peintre était infatigable dans le travail, et peignait avec une rapidité singulière. Son dessin est correct; ses peintures à fresque sont surtout fort estimées. La plupart de ses ouvrages se voient à Rome; il a principalement travaillé pour les églises: la coupole du dôme de Velletri, peinte de la main de ce maître, est un morceau qui le place au rang des artistes distingués.

ODDI (Jacques degli), cardinal, d'une noble famille de Pérouse, naquit dans cette ville vers 1690, et occupa divers emplois importants, où il fit preuve de capacité et d'habileté dans le maniement des affaires. En 1745, à son retour de Portugal, où il avait été envoyé en qualité de nonce près de cette cour, il fut élevé par Benoît XIV à la dignité de cardinal. Il fut ensuite légat à Ravenne où il fit beaucoup de bien, protégea les lettres et se concilia l'estime générale par sa vertu, sa libéralité et l'esprit de justice qu'il portait dans l'administration. Nommé évêque de Viterbe, il se montra dans ce nouveau poste, pasteur aussi zélé que savant, aida les pauvres, maintint la discipline parmi son clergé, et n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à l'édification et à l'avantage de son troupeau. Ce pieux et estimable prélat mourut à Viterbe en 1770, âgé de 80 ans, et regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Il a laissé les ouvrages suivants: 1° *Constitutiones editæ in diœcesana synodo habita in cathedrali ecclesia Sancti-Laurentii viterbiensis, anno* 1662, Viterbe, 1763, in-4°. 2° *Viterbiensis synodi vindicatio*, ibid, 1764, in-4°.

ODDI (Nicolas degli), cardinal, et neveu du précédent, homme d'un mérite distingué, de beaucoup de sagesse et de prudence, et d'un talent rare, fut envoyé à la diète de Francfort après la mort de l'empereur François I^er^, et s'y comporta de manière à obtenir et à mériter les plus grands éloges. Il mourut en 1767 à Arezzo, au collége des jésuites, dans un temps et à un âge où il pouvait rendre encore les plus grands services à l'Église, qui fondait sur lui de justes espérances.

ODED, prophète, qui s'étant trouvé à Samarie dans le temps que Phacée, roi d'Israël, revenait dans cette ville avec 200 mille prisonniers que les Israélites avaient faits dans le royaume de Juda, alla au-devant des victorieux, leur reprocha leur inhumanité et leur fureur contre leurs frères que Dieu avait livrés entre leurs mains. Les soldats se laissèrent toucher par les paroles du prophète. La compassion et le désintéressement prirent tout à coup dans leurs cœurs la place de la cruauté et de l'avarice: ils rendirent la liberté aux captifs, et abandonnèrent le riche butin qu'ils avaient fait. II *Par.*, 28.

ODENAT, prince arabe, roi des Palmyréniens, naquit à Palmyre; il était issu d'une famille

royale, devint l'époux de la fameuse Zénobie, et fut ensuite empereur. Odenat s'était exercé dès son enfance à combattre les lions, les léopards et les ours. Après cette fameuse journée, où l'empereur Valérien fut pris et traité avec tant d'ignominie, par Sapor roi de Perse, l'an 260, l'Orient consterné tâcha de fléchir cet insolent vainqueur. Odenat lui envoya des députés chargés de présents, avec une lettre, dans laquelle il lui protestait qu'il n'avait jamais pris les armes contre lui. Sapor, indigné qu'un aussi petit prince eût osé lui écrire, et ne fût pas venu lui-même lui rendre hommage, déchire sa lettre, fait jeter ses présents dans la rivière, et jure qu'il ruinera bientôt tout son pays, et qu'il le fera périr lui et toute sa famille, s'il ne vient pas se jeter à ses pieds les mains liées derrière le dos. Odenat, indigné à son tour, prit le parti des Romains, et fit la guerre à Sapor avec tant de succès, qu'il lui enleva sa femme et ses trésors. Il ruina le parti de Quiétus, fils de Marcien, et demeura fidèle aux Romains. L'empereur Gallien crut ne pouvoir mieux récompenser ses services, qu'en l'associant à l'empire. En 264, il lui donna les titres de César et d'empereur, et celui d'Auguste à la reine Zénobie sa femme et à leurs enfants. Odenat fit mourir Baliste, qui s'était révolté, prit la ville de Ctésiphon, et se préparait à marcher contre les Goths, qui ravageaient l'Asie, lorsqu'il fut assassiné l'an 267 dans un festin, avec Hérodien son fils, à Héraclée dans le Pont. Zénobie gouverna après lui, sous le titre de reine d'Orient.

† ODENCO (Gaspard-Louis), célèbre antiquaire, né à Gênes en 1725. A l'âge de 18 ans, il entra chez les jésuites, et obtint une chaire de théologie à Rome, où il put se livrer à son goût pour les antiquités. Lors de la suppression de son ordre, il se retira à Gênes, sa patrie, y fut nommé bibliothécaire de l'université, et y mourut le 18 décembre 1810. On a de lui : 1° *Dissertazione sopra un'antica inscrizione novellamente scoperta*, Rome, 1756. L'inscription qui forme le sujet de cette dissertation, est relative à Kamenius, préteur triomphal du temps de Constantin, et septemvir du collége des Epulons. Ce Kamenius était de la famille Cesonia. 2° *Dissertationes et adnotationes in alliquot ineditas veterum inscriptiones et numismata*, etc., Rome, 1765. C'est un recueil d'inscriptions latines qui étaient échappées à l'examen de Grutler, Reinesius, Gudi, Fabretti, Muratori, Maffei, etc.

ODESDUN DE LA MESCHINIÈRE (Louis), prêtre de Chinon en Touraine, après avoir été employé par le clergé de France, en recueillit les *Mémoires*, dont il donna 2 vol. in-fol. en 1646; mais d'autres collections, plus amples et mieux faites, ont éclipsé la sienne. Il fit paraître aussi la même année une collection des *Conciles de France* tenus depuis celui de Trente, in-fol., qui sert de suite à ceux du P. Sirmond, 3 vol. in-fol., et auxquels on joint les *Suppléments* de la Lande, 1666, in-fol. Nous ignorons le temps de sa mort.

ODET DE COLIGNI. *Voyez* COLIGNI.

ODILLON (Saint), 5e abbé de Cluny, fils de Béraud le Grand, seigneur de Mercœur, naquit en Auvergne l'an 962. Dès son en-

fance il fit des progrès dans les lettres et dans la vertu. Le désir de mener une vie plus parfaite lui inspira la résolution de se retirer à Cluny. Saint Mayeul jeta les yeux sur lui pour lui succéder : Odillon fut le seul qui désapprouva ce choix. La réputation que lui firent ses vertus, vint jusqu'à l'empereur saint Henri, qui le pria de l'accompagner dans le voyage qu'il fit à Rome pour s'y faire couronner, et jouit plusieurs fois depuis de ses pieux entretiens. Son humilité était si grande, qu'il refusa l'archevêché de Lyon et le *Pallium* dont Jean XIX voulut l'honorer. Ce saint abbé mourut à Souvigni en 1049, à 87 ans, après avoir répandu son ordre en Italie, en Espagne et en Angleterre. Son caractère dominant était une bonté extrême, qui le fit appeler *le Débonnaire*. Son nom est immortel dans l'Eglise, par l'institution de la *Commémoration générale des trépassés*. Cette pratique passa des monastères de Cluny dans d'autres Eglises, et fut enfin adoptée par l'Eglise universelle. On raconte diversement la révélation qu'on dit y avoir donné lieu. Dans le doute, il est plus prudent d'attribuer cette institution à la piété de l'illustre abbé de Cluny, qu'à des visions incertaines. On a de lui, dans le recueil intitulé *Bibliotheca cluniacensis*, 1614, in-fol. : 1° la *Vie de saint Mayeul;* 2° celle de *sainte Adélaïde*, impératrice; 3° des *Sermons*, qui marquent une grande connaissance de l'Ecriture sainte ; 4° des *Lettres ;* 5° des *Poésies.* On trouve encore quelques *Lettres* de lui dans le *Spicilège* de D. d'Achery. Autant ce pieux écrivain fut soigneux de cultiver lui-même les bonnes études, autant le fut-il de les favoriser et d'exciter les talents dans son ordre. Pierre Damien a écrit sa *Vie.* — Il ne faut pas le confondre avec ODILON, moine de Saint-Médard de Soissons, dont on a un *Traité sur les translations des reliques des Saints*, dans les *Acta benedictinorum* de Mabillon. Celui-ci vivait à peu près dans le même temps que le premier.

ODOACRE, roi des Hérules, fut élevé en Italie. [Il était fils d'Edebon, ministre d'Attila et chef de la tribu des Scyres, qui fut détruite après la mort de ce tyran. Il réussit à réunir quelques compagnons d'armes avec lesquels il passa en Italie, et entra dans les gardes impériales, où il s'avança rapidement. Cette garde et l'armée romaine n'étaient composées alors que d'étrangers.] Une taille avantageuse, et beaucoup de hardiesse et de courage, lui firent un nom. L'empire romain touchait à sa fin. Les Hérules et autres barbares le prirent pour chef : une partie de l'armée romaine, mécontente de la tyrannie d'Oreste et de son fils Augustule, finit aussi par se mettre sous les ordres d'Odoacre. Oreste, à cette nouvelle, se sauva à Pavie, ville forte; mais Odoacre l'y poursuivit, prit la ville, la pilla, la brûla, et fit mettre à mort son ennemi. Le vainqueur passa de là à Rome, où il se fit proclamer roi d'Italie, et ensuite à Ravenne, où il trouva Augustule. Ce prince fut exilé dans la Campanie, après avoir été dépouillé des marques de la dignité impériale. Cette étonnante révolution, qui mit fin à l'empire romain, arriva en 476. La terre changeait alors de face; l'Espagne était habitée par les Goths,

les Anglais-Saxons passaient dans la Bretagne; les Français s'établissaient dans les Gaules, les Allemands s'emparaient de la Germanie, les Hérules et les Lombards restaient maîtres de l'Italie. C'est ainsi que les nations barbares, mais sobres et chastes, détruisirent la puissance des Romains, devenus un peuple mou et lâche, et dont les crimes avaient depuis long-temps préparé la ruine (on peut voir sur ce sujet l'excellent traité de Salvien : *De Providentia*, liv. 7. nº 224). Odoacre, maître de l'Italie, eut à combattre Théodoric. Il fut battu trois fois, et assiégé dans Ravenne en 490. Il n'obtint la paix qu'à condition qu'il partagerait l'autorité avec son vainqueur. Théodoric lui avait promis avec serment de ne lui ôter ni la couronne ni la vie; mais peu de jours après, l'ayant invité à un festin, il le tua de sa propre main, et fit périr tous ses officiers et tous ses parents, en 493. Odoacre était un prince plein de magnanimité et de douceur. Quoique arien, il ne maltraita point les catholiques. Il sut user modestement de sa fortune, et n'eut rien de barbare que le nom. S'il établit plusieurs impôts onéreux, il y fut forcé par la nécessité de récompenser ceux à qui il devait le sceptre.

ODON (Saint), né en 879, fut chanoine de Saint-Martin de Tours, sa patrie, en 899, moine à Baume en Franche-Comté en 909, et second abbé de Cluny en 927. Sa sainteté et ses lumières répandirent beaucoup d'éclat sur cet ordre. Le saint abbé était l'arbitre des princes séculiers et des princes de l'Eglise. Son zèle pour la discipline monastique, le fit appeler dans les monastères d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Périgord, de Tulles en Limousin, de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, de Saint-Julien à Tours, et dans plusieurs autres qu'il soumit à une exacte réforme. Appelé ensuite en Italie, il y donna le spectacle de ses vertus, et y forma plusieurs communautés nombreuses. Ce saint abbé mourut en 942, auprès du tombeau de saint Martin. On a de lui : 1º un *Abrégé des Morales de Saint Grégoire sur Job*; 2º des *Hymnes* en l'honneur de saint Martin; 3º trois livres du *Sacerdoce*; 4º la *Vie de saint Gérard*, comte d'Aurillac; 5º divers *Sermons*, etc. La *Bibliothèque de Cluny*, collection publiée par dom Marrier, 1614, Paris, in-fol., renferme les différents ouvrages de saint Odon. On trouve dans le même recueil la *Vie* du pieux abbé, écrite par un de ses disciples appelé *Jean*.

ODON (Saint), né en Angleterre de parents idolâtres, Danois d'origine, montra dès l'enfance du penchant pour le christianisme; ce qui lui occasiona des persécutions de la part de ceux dont il avait reçu le jour. Le duc d'Athelm, un des principaux seigneurs d'Angleterre, soulagea ses souffrances par toutes sortes de bienfaits; il fut baptisé, reçut ensuite les ordres sacrés, et jouit de la confiance de plusieurs rois. Il fut placé sur le siége épiscopal de Wilton, et ensuite sur celui de Cantorbéry en 492, après avoir reçu l'habit de l'ordre de Saint-Benoît; car c'était l'usage de ne mettre à la tête de ce grand diocèse que des hommes qui avoient professé la vie monastique. (*Voyez* saint NORBERT.) Il n'avait consenti qu'avec répugnance à sa première promotion,

et il s'opposa long-temps à la seconde. Il mourut le 4 juillet 961. On a de lui des *Constitutions ecclésiastiques* dans la Collection des conciles. Il est regardé comme un des principaux auteurs des lois publiées par Edmond et Edgard, rois d'Angleterre.

ODON, fils d'Herluin de Conteville, fut nommé l'an 1049 à l'évêché de Bayeux, par Guillaume le Bâtard, duc de Normandie. Il n'était âgé que d'environ 14 ans; mais les bonnes qualités qu'on voyait éclore en lui, et l'autorité du duc son frère utérin qui l'avait nommé, firent passer pardessus les règles prescrites par les canons. L'an 1066, Guillaume ayant résolu de conquérir par les armes le royaume d'Angleterre, dont Harold s'était emparé à son préjudice, l'évêque de Bayeux fit équiper à ses frais 100 vaisseaux, et voulut l'accompagner dans cette périlleuse entreprise. Le conquérant le fit son lieutetant pour gouverner ce royaume en son absence. Ebloui de l'éclat de ce poste important, Odon se livra à une prodigalité et à des dépenses inouïes; et pour fournir au luxe de sa table et de ses équipages, il accabla les peuples d'impôts excessifs, qui les firent révolter. Au lieu d'adoucir la colère du roi en leur faveur, il lui conseilla de les dépouiller de leurs terres, qui furent partagées entre les Normands, et il eut pour sa part jusqu'à 254 fiefs dans différents cantons, outre le château de Douvres et le comté de Kent, dont il avait déjà été gratifié. Il fut enfin arrêté par ordre du roi indigné de ses concussions, et conduit à Rouen, où il resta enfermé jusqu'à la mort de ce prince. Dès qu'il fut élargi, il se mit à la tête d'un gros parti pour arracher le sceptre à Guillaume le Roux, en faveur de son frère Robert; mais il ne réussit qu'à perdre tous les biens qu'il avait en Angleterre, et à être renvoyé avec mépris en Normandie. Le duc Robert, pour lequel il avait tout sacrifié, le prit pour son principal ministre. Il ne pouvait faire un plus mauvais choix. Ce prélat ambitieux remplit l'état de troubles par ses cabales, et manqua de le bouleverser; mais il n'est pas vrai, comme l'ont avancé quelques historiens, qu'il se soit oublié au point de donner la bénédiction nuptiale à Philippe roi de France et à Bertrade, que ce prince avait enlevée à son mari, Foulques, comte d'Anjou. Enfin, déchiré par les remords, et espérant réparer ses fautes par des actions courageuses et utiles, Odon s'enrôla dans la première croisade, et étant parti l'an 1096 avec le duc Robert pour la Terre-Sainte, il mourut en chemin l'année suivante, à Palerme en Sicile.

ODON, ou ODARD, évêque de Cambrai, né à Orléans, mourut en 1113. On a de lui une *Explication du canon de la messe*, Paris, 1640, in-4°, et d'autres traités, imprimés dans la bibliothèque des pères. Sa vie fut remplie par le travail et par les bonnes œuvres.

OEBALUS, fils de Cynortas, roi de Sparte Voyez *Gorgophone*.

OECOLAMPADE (Jean), naquit au village de Reinsberg, dans la Franconie, en 1482. Il apprit assez bien le grec et l'hébreu, et acquit diverses connaissances. L'amour de la retraite et de l'étude l'engagea à se faire religieux de Sainte-Brigitte dans le monastère de Saint-Laurent, près d'Ausbourg; mais il ne persévéra pas long-temps dans sa vo-

cation. Il quitta son cloître et se retira à Bâle. La prétendue réforme commençait à éclater; OEcolampade en adopta les principes, et préféra le sentiment de Zuingle à celui de Luther sur l'eucharistie. Il fut fait ministre à Bâle, et publia un Traité intitulé: *De l'exposition naturelle de ces paroles du Seigneur*, CECI EST MON CORPS, c'est-à-dire, selon lui, le *signe*, la *figure*, le *type*, le *symbole*. Les luthériens lui répondirent par un livre intitulé: *Syngramma*, c'est-à-dire *Ecrit commun*, composé, à ce qu'on croit, par Brentius. OEcolampade en publia un second intitulé : *Anti-Syngramma*, qui fut suivi de divers Traités contre le *libre arbitre*, l'*invocation des saints*, etc. A l'exemple de Luther, OEcolampade se maria, quoique prêtre, à une jeune fille dont la beauté l'avait touché. Voici comment Erasme le raille sur ce mariage. « OEcolampade » (dit-il) vient d'épouser une » assez belle fille; apparemment » que c'est ainsi qu'il veut mor- » tifier sa chair. On a beau dire » que le luthéranisme est une » chose tragique, pour moi je » suis persuadé que rien n'est » plus comique, car le dénoû- » ment de la pièce est toujours » quelque mariage, et tout finit » en se mariant, comme dans » les comédies. » Erasme avait beaucoup aimé OEcolampade avant qu'il eût embrassé la réforme. Il se plaignit que, depuis que cet ami était entré dans un parti, et qu'il eût quitté avec l'Eglise sa tendre dévotion pour embrasser l'aigre et sèche réforme, il ne le connaissait plus; et qu'au lieu de la candeur dont il faisait profession tant qu'il agissait par lui-même, il ne trouvait plus en lui que dissimulation et artifice. OEcolampade eut beaucoup de part à la ruine de la vraie religion, dans plusieurs cantons de la Suisse. Il mourut à Bale en 1531. On lit entre autres choses sur son épitaphe dans l'ancienne cathédrale : *Auctor evangelicæ doctrinæ, in hac urbe primus et templi hujus verus episcopus.* Expressions bien dignes de l'orgueilleux réformateur, mais bien au-dessous de la simplicité évangélique. Le mot *auctor*, du reste, exprimait admirablement la nouveauté de sa doctrine. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, in-fol., et d'autres ouvrages, fruits du fanatisme de secte.

OECUMÉNIUS, auteur grec du X^e^ siècle, selon la plus commune opinion. On a de lui des *Commentaires* sur les Actes des apôtres, les Epîtres de saint Paul, sur l'Epître de saint Jacques, etc., et d'autres ouvrages, recueillis avec ceux d'Arétas, par Frédéric Morel, Paris, 1631, en 2 vol. in-fol., grec-latin. Il ne fait presque qu'abréger saint Chrysostôme, et il le fait avec assez peu de choix.

OEDIPE, roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste. L'oracle avait prédit à Laïus que son fils le tuerait, et épouserait sa mère. Pour éviter de tels crimes, Laïus donna OEdipe, aussitôt après sa naissance, à un de ses officiers pour le faire mourir; mais cet officier, touché de compassion, l'attacha par les talons à un arbre. Un berger passant par là, prit l'enfant, et le porta à Polybe, roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils. L'oracle ayant menacé OEdipe des malheurs dont Laïus avait déjà été averti, il s'exila de Corinthe, croyant que c'était sa

patrie. Il rencontra Laïus dans la Phocide, sans le connaître, eut querelle avec lui et le tua. De là il alla à Thèbes, et y expliqua l'énigme du Sphinx. Jocaste, la reine, devait être le prix de celui qui vaincrait ce monstre, et il épousa ainsi sa propre mère. Les dieux, irrités de cet inceste, frappèrent les Thébains d'une peste, qui ne cessa que quand le berger qui avait sauvé OEdipe vint à Thèbes, le reconnut, et lui fit découvrir sa naissance. OEdipe, après ce terrible examen, se creva les yeux de désespoir, et s'exila de sa patrie. Etéocle et Polynice, si célèbres chez les Grecs, étaient nés du mariage incestueux d'OEdipe et de Jocaste, aussi-bien qu'Antigone et Ismène. L'abbé Gédoyn dit qu'OEdipe n'eut pas d'enfants de Jocaste; mais qu'il avait eu ces quatre là d'Euriganée, fille de Périphas. Les malheurs d'OEdipe ont fourni un sujet de tragédie à plusieurs poètes. Celle de Voltaire est la meilleure, quoique défectueuse à plusieurs égards.

OELHAF (Nicolas-Jérôme), théologien de Nuremberg, né en 1637, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne, et dans celles de Strasbourg et d'Utrecht. Il devint dans sa 38e année, pasteur à Lauffen, où il mourut en 1675. Il a écrit sur le *droit naturel* et sur la *prédestination*. Il a fait aussi une *Réfutation* du *Traité de l'état des ames après la mort*, etc. Ses ouvrages sont restés dans son pays.

OELHAF (Tobie), jurisconsulte, né à Nuremberg, fut vice-chancelier de l'académie d'Altorf, où il mourut en 1666, âgé de 65 ans. On a de lui des écrits sur les *monnaies*, sur les *formes* et les *espèces de républiques*, sur les *donations*, les *magistrats*, les *principes du droit*, les *appellations*, où il a semé beaucoup d'érudition.

OELHAF (Nicolas), médecin, a écrit en latin sur les *plantes* des environs de Dantzick, 1643; 1656, in-4°. Il y a eu d'autres savants du même nom.

OENOMAUS, philosophe et auteur grec du IIe siècle. Piqué d'avoir été trompé plusieurs fois par l'oracle de Delphes, il fit un *Recueil des mensonges* de cet oracle fameux. Eusèbe nous a conservé, dans sa *Préparation évangélique*, une partie considérable de ce Traité, où l'on voit que si le Démon s'est mêlé de rendre des oracles, comme l'on ne peut guère en douter (*voy.* BALTUS), il n'a pu donner à ses conjectures et à sa divination, la clarté, la précision, et surtout la certitude qui distinguent les oracles prophétiques.

OENOTRUS, un des fils de Lycaon, donna son nom à une contrée d'Italie où il vint s'établir. Quelques-uns rapportent le nom d'*OEnotrie*, qui fut donné à cette contrée, à un ancien roi des Sabins, nommé aussi *OEnotrus*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que du temps de Virgile on était persuadé que d'abord l'Italie avait été habitée par des OEnotriens, comme on le voit par ces vers :

> OEnotrii coluere viri, nunc fama minores
> Dixisse Italiam ducis de nomine gentem.

OEONUS, fils de Lycimius, frère d'Alcmène, ayant été tué par les fils d'Hippocoön, Hercule vengea sa mort sur le père et sur les enfants.

OFFA, roi des Merciens en Angleterre, succéda à Ethelbald son oncle, l'an 757 de J.-C. [La Mercie était le plus considérable des royaumes qui composaient

la l'*Heptarchie* anglaise. Offa fit une guerre opiniâtre aux six autres rois, afin qu'ils lui accordassent la suzeraineté. Il vainquit les Gaulois, et les repoussa jusque derrière la Saverne.] Il assassina lâchement Ethelbert, roi des Anglais orientaux, qu'il avait attiré chez lui, sous prétexte de lui faire épouser sa fille. Il eut des différends avec Charlemagne; mais Alcuin, moine savant et sage politique, les réconcilia. Offa fit faire un large fossé, pour la défense d'une partie de ses états, et après diverses conquêtes, il retourna à Dieu par une sincère pénitence. Enfin, il remit le trône à Egfrid, son fils. Il mourut peu de temps après, l'an 796. Ce prince, dans un voyage qu'il fit à Rome, augmenta le tribut établi par Ina pour l'entretien du collége anglais; mais il fut depuis aboli par Henri VIII, lorsqu'il se sépara de la communion de Rome.

OG, était roi de Basan, c'est-à-dire de cette partie de la Terre promise qui était au-delà du Jourdain, entre ce fleuve et les montagnes de Galaad. Les Israélites voulant entrer dans la Terre promise, Og, pour s'y opposer, vint au-devant d'eux avec tous ses sujets jusqu'à Edraï. Moyse le vainquit et le tua, passa au fil de l'épée tous ses enfants et tout son peuple, sans qu'il en restât un seul, conformément aux ordres de Dieu, qui voulait détruire ces nations abominables, dont les crimes justifient la punition, même selon les lumières naturelles. (*Voyez* Josué et un passage de Grotius dans l'article Montézuma.) Les Israélites se mirent en possession de son pays, ruinèrent soixante villes, et en exterminèrent tous les habitants. Og était seul resté de la race de Raphaïm. On peut juger de la taille de ce géant, par la grandeur de son lit, qu'on a conservé long-temps dans la ville de Rabbath, capitale des Ammonites. Il était de 9 coudées de long et de 4 de large; c'est-à-dire, de 15 pieds 4 pouces de long sur 5 pieds 10 pouces de large. Mais comme ce roi géant était sans doute couché à son aise, et que les anciens guerriers aimaient à exagérer leur grandeur par celle de leurs lits (*voy.* Quinte-Curce, livre 9, chap. 3), on peut croire qu'Og n'était pas plus grand que Goliath, qui avait environ 9 pieds. *Voyez* Goropius, Sloane.

† OGE, mulâtre de Saint-Domingue, se trouvait à Paris lors de la révolution, et fit partie du club connu sous le nom des *Amis des noirs*, qui le chargea, dit-on, d'aller opérer une révolution parmi les gens de couleur à Saint-Domingue. On le munit d'instructions secrètes, et d'une forte somme d'argent. Oge avait de l'intelligence et de l'audace; arrivé à sa destination, au commencement de l'automne de 1790, il publia une proclamation, préparée d'avance à Paris, dans laquelle il invitait les noirs à se mettre en état de révolte. Ceux-ci, qui n'y étaient que trop disposés, se rendirent en foule auprès d'Oge, qui se mit à leur tête, dévasta plusieurs établissements, et obtint d'abord des succès; mais le gouverneur Blanchelande ayant envoyé des troupes contre lui, ses gens l'abandonnèrent, et se cachèrent dans les bois. Oge se réfugia sur le territoire espagnol; mais à la demande du gouverneur français, on le lui livra avec plusieurs

de ses camarades. Tous furent exécutés. Oge ne se déconcerta point: quand il eut entendu son arrêt de mort, il prit une poignée de graines noires qu'il mit dans le creux de sa main, et les recouvrit de graines blanches. Après avoir secoué le tout, et les graines noires ayant repris le dessus, il les montra à ses juges, et leur dit en souriant : « Où » sont donc les blanches ? » Par ce trait de laconisme spartiate, Oge fit bien connaître l'état où il savait qu'était la révolte des noirs, qui bientôt après devint générale, et qui, grâce à une philantropie, au moins trop précipitée, coûta tant de sang, et la perte d'une riche possession en Amérique.

OGER *le Danois*, appelé aussi *Oger* et *Auctaire*, rendit de grands services à Charlemagne, et fut aussi aimé qu'estimé par ce prince et par sa cour. Le ciel lui ayant ouvert les yeux sur les prestiges du monde, il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il attira un de ses amis nommé Benoît. Ils moururent tous deux au IX^e siècle, avec de grands sentiments de piété.

OGIER (Charles), littérateur et poète latin, naquit à Paris en 1595, d'un procureur au parlement. Dégoûté de la profession d'avocat, qu'il avait d'abord embrassée, il suivit le comte d'Avaux, ambassadeur, en Suède, en Danemarck et en Pologne. De retour en France, il s'appliqua à différents ouvrages, et mourut à Paris en 1654 à 59 ans. On a de lui une relation de ses voyages sous ce titre : *Ephemerides sive iter danicum, suecicum, polonicum*, Paris, 1656, in-8°; elle offre bien des choses intéressantes sur les pays qu'il avait parcourus, sur leurs usages, leurs mœurs et les hommes célèbres qu'il avait visités. Ces *Ephémérides* sont entremêlées de vers. On en trouve aussi du même auteur à la fin du volume.

OGIER (François), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit le comte d'Avaux, lorsqu'il alla signer la paix de Munster en 1648. L'abbé Ogier s'était signalé dans une querelle de Balzac avec le P. Goulu, où il prit le parti du premier, puis se brouilla avec son protégé. Dégoûté de la dispute, il s'occupa à prêcher; mais il n'y eut que les succès que donne la vogue d'un moment. Cet écrivain mourut à Paris en 1670. On a de lui : 1° *Jugement et censure de la doctrine curieuse de François Garasse, jésuite*, 1623, in-8°; 2° *Actions publiques*, en 2 vol in-4° : ce sont de mauvais sermons, applaudis dans le temps; 3° des *Poésies* répandues dans différents recueils.

OGIER (Jean). *Voyez* GOMBAUD.

OGILBI (Jean), issu d'une famille noble d'Ecosse, entra chez les jésuites en 1597, âgé de 17 ans. Il se distingua dans sa patrie par son zèle pour la religion de ses pères, et fut mis à mort à Glascow en 1615, pour l'avoir défendue contre le schisme et l'hérésie. Les réponses qu'il fit à ses juges sont pleines de cette force et de cette dignité chrétienne qui distingua les premiers martyrs. Le P. Matthias Tanner, dans sa *Societas Jesu usque ad sanguinem militans*, raconte les circonstances de la mort de cet homme vraiment apostolique, d'une manière pleine d'élégance, d'intérêt et d'énergie. On peut

consulter aussi *Relatio incarcerationis et martyrii Joannis Ogilbei*, à Douai et ensuite à Ingolstadt, 1616, in-16.

OGILBI (Jean), en latin *Ogilvius*, littérateur et imprimeur, né à Edimbourg en 1600, s'appliqua à la géographie et à la littérature tant sacrée que profane. [Il avait d'abord été maître de danse; le comte de Stafford l'employa en cette qualité dans sa maison, et contribua à sa fortune. Il devint ensuite poète, et se trouvant à Dublin, il y éleva un théâtre qui prospéra. De retour à Londres, il publia plusieurs ouvrages qui le mirent à même de bâtir une maison, et d'y établir une imprimerie.] Ses principaux ouvrages sont : 1° *Biblia regia anglica*, Cambridge, 1660, grand in-folio. Cette édition magnifique est ornée de très belles gravures en taille-douce, et accompagnée du livre des *Prières* et des *Offices* anglais. Les curieux la recherchent pour sa beauté et sa rareté. 2° Une *Edition* de Virgile, avec des notes et de belles planches, qui la rendent chère, Londres, 1663, in-fol.; 3° un *Atlas*, qui lui mérita le titre de cosmographe du roi d'Angleterre; 4° plusieurs *Versions* en anglais d'auteurs anciens; 5° deux poèmes, la *Matrone d'Ephèse* et l'*Esclave romain*. Il mourut le 4 septembre 1676.

OGLETORPE (Jacques), général anglais, naquit à Westminster en 1688. Il entra au service à l'âge de 14 ans, fit la guerre de 1710, en qualité de simple enseigne, s'y distingua, et devint secrétaire du prince Eugène. Nommé membre du parlement en 1724, il y proposa plusieurs réglements sages, pour l'encouragement du commerce, et pour la réforme des prisons. En 1732, il fut envoyé en Amérique pour terminer les affaires de la colonie anglaise de la Nouvelle-Géorgie, où il fit bâtir la ville de Savannah. Il fit un second voyage dans ce pays, et essaya de s'emparer du fort Saint-Augustin, afin de pénétrer dans la Floride, appartenant aux Espagnols; mais il fut vigoureusement repoussé. Elevé au grade de major-général en 1745, il alla contre les rebelles, lors des premiers mouvements de l'Amérique septentrionale, et il mourut quelques mois après, en 1775, âgé de 87 ans.

OGNA SANCHA (1), comtesse de Castille, vivait vers l'an 990. Etant veuve, elle devint passionnément amoureuse d'un prince maure. Pour l'épouser, elle forma le dessein d'empoisonner son fils, Sanche Garcias, comte de Castille, qui pouvait s'opposer à son mariage. Garcias en fut averti. Il était à table, lorsqu'on lui présenta du vin empoisonné par l'ordre de cette princesse. Il dissimula ce qu'il savait, et par civilité la pria de boire la première. Ogna voyant son crime découvert, et désespérant d'en obtenir le pardon, but de ce qui était dans la coupe, et mourut peu de temps après. On dit que de là vient la coutume de Castille de faire boire les femmes les premières : ce qui s'observe encore aujourd'hui en divers endroits de l'Espagne.

OGYGES, fils de Neptune et d'Alistra, régna dans la Grèce, où il fonda plusieurs villes. De son temps, un déluge affreux sub-

(1) Dogna (ou Dòna) Sancha. L'on doit dire : Doña, qui équivaut au titre de madame ou dame; Sanche est le prénom.

mergea toute l'Attique et toute l'Achaïe. On en place l'époque communément à l'an 248 avant le déluge de Deucalion. Mais tous ces déluges de la mythologie ne sont que le vrai et universel déluge, défiguré par les poètes et les historiens des temps fabuleux, qui ont particularisé cette grande catastrophe du monde, en lui appliquant les circonstances de quelque inondation locale. *Voy.* DEUCALION.

OIHENART (Arnauld), avocat au parlement de Navarre au XVII<sup>e</sup> siècle, était natif de Mauléon. On a de lui : *Notitia utriusque Vasconiæ*, Paris, 1638 ou 1656, in-4°; c'est la même édition de ce livre fort savant, et qui n'eut pas autant de succès qu'il méritait.

OISEAU. *Voyez* LOYSEAU.

OISEAU (Jacques), né à Dantzick en 1631, d'une famille originaire de France, devint professeur de droit public et de droit des gens, dans l'université de Groningue. Il lia une étroite amitié avec Puffendorf, rassembla une belle bibliothèque, et entretint un commerce de littérature et d'amitié avec plusieurs savants. On a de lui quelques ouvrages qui marquent beaucoup d'érudition : 1° des *Corrections* et des *Notes* sur divers auteurs ; 2° un traité intitulé : *Thesaurus selectorum numismatum antiquorum, ære expressorum*, Amsterdam, 1677, in-4°; curieux, instructif et peu commun ; 3° *Catalogue* de sa *Bibliothèque*, imprimé en 1689, année de sa mort.

OISEL (Antoine L'). *Voyez* LOISEL.

OKAM. *Voyez* OCCAM.

OKIN. *Voyez* OCHIN.

OKOLSKI (Simon), dominicain polonais du XVII<sup>e</sup> siècle, auteur d'une histoire de sa nation, sous ce titre : *Orbis polonus*, Cracovie, 1641, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, aujourd'hui rare, est plein de savantes recherches sur l'origine des Sarmates et sur celle des plus anciennes familles polonaises, qui enlevèrent presque toute l'édition. Okolski devint provincial de son ordre en Pologne l'an 1649. Il mourut vers l'an 1651.

OKSKI (Stanislas), *Orichovius*, gentilhomme polonais, né dans le diocèse de Prémislaw, étudia à Wittemberg, sous Luther et sous Mélanchthon, puis à Venise sous Egnace. De retour en sa patrie, il entra dans le clergé et devint chanoine de Prémislaw. Son éloquence le fit surnommer le *Démosthènes polonais*. Mais son attachement aux erreurs de Luther causa de grands maux au clergé. Il fut excommunié par son évêque, et n'en devint que plus furieux. Enfin il rentra dans l'Eglise catholique au synode tenu à Varsovie en 1591, et fit imprimer sa *Profession de foi*. Depuis ce temps-là, il s'éleva avec zèle contre les protestants, et publia un grand nombre de livres de controverse. On a imprimé ses *Opuscules* en 1563, in-8°. On lui doit aussi les *Annales du règne de Sigismond-Auguste*, in-12, en latin, et *Institutio principis*. Son vrai nom était *Orzécowsky* ; mais on sait que dans la langue polonaise, et en général dans l'esclavone, mère de tant d'autres, plusieurs lettres semblent disparaître dans la prononciation, quoique les indigènes prétendent les faire sentir.

OLAF, *Olavus*, roi de Norvège à la fin du X<sup>e</sup> siècle, seconda le zèle de Leif, fils d'Éric

le Roux, pour la conversion des Groënlandais, et envoya dans ce pays des ecclésiastiques qui y formèrent une chrétienté florissante. *Voyez* GROENLAND dans notre *Dict. géogr.*, 1791. [Olaf ou Oleus avait fait plusieurs expéditions maritimes sur les côtes de France, d'Écosse et d'Angleterre. Il visita Constantinople : de retour en Norwége, il prit part à un soulèvement excité contre Haquin, tyran de ce pays, le mit à mort, et rentra dans le domaine de ses ancêtres, comme arrière-petit-fils d'Hérald Ier. ]

OLAHUS (Nicolas), né à Hermanstadt en 1493, d'une famille qui descendait des princes de la Moldavie, s'appliqua, sans presque aucun secours de maîtres, à l'étude des belles-lettres, et y fit de grands progrès. Il fut pourvu successivement de canonicats dans l'église de Cinq-Églises et dans celle de Strigonie : ses vertus et sa prudence dans les affaires le placèrent dans le conseil de Louis II, roi de Hongrie. Après la bataille de Mohatz, où ce prince perdit la vie, il fut fait gouverneur d'Albe-Royale. Charles-Quint ayant nommé Marie, reine douairière de Hongrie, veuve de Louis, au gouvernement des Pays-Bas, cette princesse choisit Olahus pour son ministre. Après avoir demeuré huit ans à Bruxelles en cette qualité, il fut nommé par Ferdinand, frère de Charles-Quint et roi de Hongrie, évêque de Zagrab et chancelier du royaume de Hongrie, et placé ensuite sur le siége d'Agrie en 1548. Il y déploya tout son zèle pour réparer les maux que l'hérésie avait faits dans ce vaste diocèse, et il eut la consolation de voir ses efforts couronnés d'un heureux succès. Pendant le fameux siége de cette ville en 1552, il anima les généraux et les soldats à la défendre courageusement contre l'ennemi du nom chrétien, et on peut dire que ses libéralités et ses discours ne contribuèrent pas peu à faire lever le siége de cette ville. Ferdinand le nomma à l'archevêché de Strigonie en 1553; il occupa ce siége pendant quinze ans, et s'appliqua sans relâche à faire fleurir dans son diocèse la religion avec toutes les vertus qu'elle produit. Il tint à cet effet deux conciles nationaux à Tyrnau, dont les actes ont été imprimés à Vienne en 1560, in-4°. C'est par sa munificence et celle de l'empereur que se forma le collége des jésuites de Tyrnau, le premier qui fut établi en Hongrie, alors en proie aux nouvelles hérésies et à tous genres de séductions : il fonda encore dans la même ville un séminaire pour les jeunes clercs. En 1562, il fut fait palatin du royaume : et après avoir couronné Maximilien en qualité de roi de Hongrie, il mourut à Tyrnau l'an 1568. On a de ce savant et pieux prélat : 1° une *Chronique de son temps*; 2° une *Histoire d'Attila*, Presbourg, 1538; 3° une *Description de la Hongrie*, Presbourg, 1735. On trouve sa *Vie* très détaillée dans l'*Histoire des palatins de Hongrie*, par le P. Muszka, jésuite, Tyrnau, 1752, in-fol.

OLAUS MAGNUS. *Voyez* MAGNUS.

OLAUS RUDBECK. *Voyez* RUDBECK.

† OLAVIDÈS (Don Pablo), littérateur espagnol, naquit à Lima, capitale du Pérou, en 1740, vint dans sa jeunesse en Espagne, et perfectionna ses études à Alcala de Hénarès et à Madrid.

Ses connaissances, la vivacité et les agréments de l'esprit qui distinguent les Péruviens, qu'on pourrait nommer les Andalous de l'Amérique, lui firent de puissants protecteurs. Il occupa des places importantes, suivit le comte d'Aranda dans son ambassade en France, en qualité de secrétaire de légation, et le servit avec zèle et avec succès. A son retour en Espagne, d'Aranda le recommanda à Charles III, qui créa Olavidès comte, et lui accorda l'intendance de Séville. Il y a eu peu d'hommes aussi féconds en projets qu'Olavidès. Il avait eu, en 1778, celui de réformer la déclamation théâtrale en Espagne, et d'établir des réglements pour les auteurs et les comédiens. Il avait commencé lui-même cette réforme; mais n'ayant pas reçu d'encouragements, il abandonna ce projet. Il en présenta un autre qui fut adopté, celui de défricher la Sierra-Moréna, montagne aride, aux confins de la Castille, de l'Estramadure et de l'Andalousie, laquelle avait près de trente lieues d'étendue sur cinq à six de large. Olavidès y appela des colons de toutes les nations, et surtout des Français et des Allemands. Les rochers qui en défendaient l'approche, les marais qui encombraient les vallons, disparurent par les soins actifs de l'intendant. Des routes, des hôtelleries, des hameaux, des villes même s'élevèrent dans un pays où naguère tout était inculte et presque inhabitable. Olavidès y établit des manufactures utiles, plusieurs à l'instar de celles de Lyon. Il appela des fabricants et des dessinateurs de cette ville. Tout commençait à prospérer, et les provinces voisines se ressentaient déjà de ces bienfaits, lorsque des malveillants et des envieux alarmèrent le roi sur les énormes dépenses qu'entraînait cet établissement, sans faire remarquer l'utilité qui en était le résultat. Ne pouvant empêcher les progrès de l'établissement, ces intrigants cherchèrent à l'anéantir, en perdant son fondateur, ce qui ne leur fut pas difficile. Olavidès était un *esprit-fort*, c'est-à-dire qu'il avait la faiblesse de ne rien croire et de ne rien respecter en matière de religion. Le saint-office lui avait fait faire plusieurs remontrances à cet égard; mais comptant sur l'appui de la cour, il les avait méprisées. Ses ennemis renouvelèrent ces accusations : elles parvinrent aux oreilles du roi, qui était extrêmement pieux. L'inquisition présenta ses plaintes, et Olavidès fut arrêté et enfermé dans les prisons de ce tribunal. Son établissement commença à dépérir : plusieurs colons, se croyant abandonnés, obtinrent des secours du gouvernement pour retourner dans leur pays. Ayant mieux réussi que ceux que Catherine II avait établis en Sibérie, ils ne furent pas au moins abandonnés ni livrés à leur désespoir. Olavidès avait des amis puissants, qui parvinrent à le faire évader de sa prison. Il se retira à Venise, où il composa son ouvrage de l'*Evangelio en triunfo*, etc., *Triomphe de l'Evangile*, ou *Mémoires d'un philosophe converti*. En moins de deux ans, ce livre eut huit éditions, fut traduit en italien, et en français par M. Buynand-des-Échelles, Lyon, 1805, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit avec force, est plein de sentiments chrétiens et renferme de grandes beautés.

Cependant il a le grand défaut qu'on pourrait reprocher à d'autres ouvrages célèbres sur des matières religieuses, qui ont paru de nos jours : le coloris en est très varié, les images frappantes, les pensées sublimes, mais tout cela est présenté dans un style poétique, et souvent même de roman. Des sujets aussi sérieux ne devraient être écrits qu'avec cette noble simplicité, cette éloquence qui naît du sujet même, et non de la trop brillante imagination de l'auteur. Ce qui éblouit ne touche pas, et au milieu d'une multitude de tableaux différents, de tropes et de figures, on trouve rarement la morale qui persuade et la véritable onction. Quoi qu'il en soit, le *Triomphe de l'Évangile* obtint à Olavidès la permission de retourner en Espagne. Il y vécut oublié dans une petite ville de l'Andalousie; sa conduite devint exemplaire, et il mourut en 1803, âgé de 63 ans. Il avait adressé au roi Charles III et à son successeur plusieurs *Mémoires* pour que son établissement de la Sierra-Moréna ne fût pas entièrement oublié. Ces monarques ont eu en partie égard à sa demande. En 1808, il y avait encore différents colons, et le voyageur y trouve des routes et des gîtes qui, excepté celles qui conduisent à Madrid, sont les plus praticables de toute l'Espagne.

OLBERT, ou ALBERT, né à Lerne, près de Thuin, dans le pays de Liége, vers la fin du Xe siècle, embrassa la vie monastique à Lobbes, fut envoyé dans le monastère de Saint-Germain-des-Prés à Paris, de là à Troyes et enfin à Chartres, où il se perfectionna dans les sciences divines sous Fulbert, évêque de cette ville. Olbert fut fait abbé de Gemblours, puis appelé pour être le premier abbé du monastère de Saint-Jacques, que l'on venait d'ériger à Liége, où il mourut l'an 1048. On a de lui : 1° un *Recueil de canons*, qu'il fit avec Burchard, évêque de Worms; 2° *Vie de saint Véron*, publiée par George Galopin. Il est encore auteur de plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été publiés.

OLDECORN (Édouard), plus connu en Angleterre sous le nom de *Hall*, né en 1561, dans la province d'Yorck, fit ses études à Reims et à Rome, où il reçut l'ordre de la prêtrise. Admis dans la compagnie de Jésus, et envoyé comme missionnaire en Angleterre en 1588, il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle et de succès pendant dix-sept ans dans la province de Worcester. La conjuration des poudres donna occasion de l'arrêter. On l'appliqua cinq fois à la question; mais on ne put apprendre, ni par son aveu, ni par aucun autre témoignage suffisant, qu'il eût eu connaissance de la conjuration. Il protesta toujours qu'il n'avait pas connu ce complot avant qu'il fût public, qu'il n'avait jamais approuvé ni pris la défense des coupables; mais cela ne l'empêcha pas d'être condamné au supplice des traîtres à Worcester, le 7 avril 1606. Il eut la consolation de réconcilier à l'Église un des criminels qui subit la mort avec lui, et qui mourut dans de grands sentiments de foi et de pénitence. Un nommé *Littleton* demanda publiquement pardon à Dieu et au P. Oldecorn de l'avoir injustement accusé de la conjuration. Nous avons pris

ces détails dans les *Mémoires* de M. Challoner, vicaire apostolique à Londres, imprimés en 1741. *Voyez* JACQUES VI, roi d'Écosse, et GARNET.

OLDENBURG (Henri), habile physicien et gentilhomme allemand, natif du duché de Brême, était consul à Londres pour la ville de Brême, dans le temps du long parlement de Cromwell. Il étudia dans l'université d'Oxford en 1656, et fut ensuite précepteur du lord Guillaume Cavendish. Lorsque la société royale de Londres fut établie, il en fut associé et secrétaire. Son goût pour les hautes sciences l'unit d'une étroite amitié avec Robert Boyle, dont il traduisit en latin plusieurs ouvrages, et cette amitié fut constante. Enfin, il mourut à Charlton dans la province de Kent, en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions philosophiques* des quatre premières années, en 4 tomes : savoir, depuis le n° 1[er], 1664, jusqu'au n° 136, 1667. [On remarque parmi les divers morceaux qui composent cette collection, la *Relation chronologique des éruptions du Vésuve; Divers exemples de la propriété de la nature dans les hommes et les brutes*. Il traduisit, en outre, une *Explication de l'Apocalypse*, *la Vie de la duchesse de Mazarin*, *etc.* ]

OLDENBURGER (Philippe-André), publiciste allemand, enseigna le droit et l'histoire à Genève avec réputation. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, publiés sous différents noms, entre autres : 1° *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, 1675, en 4 vol. in-8°; livre qui, quoique imparfait, est utile et curieux pour la connaissance des républiques et de leurs intérêts; 2° *Limnæus enucleatus*, in-folio, estimé et nécessaire pour l'étude du droit public de l'Empire; 3° *Notitia Imperii, sive Discursus ad instrumenta pacis, Osnabrugo Monasteriensis*, in-4°, sous le nom de *Philippus-Andreas burgoldensis*; 4° un Traité des moyens de procurer un état tranquille aux républiques, sous ce titre : *Tractatus de rebus publicis turbidis in tranquillum statum reducendis*. Tous ces ouvrages furent goûtés de ceux qui aiment l'érudition et les études politiques. L'auteur mourut à Genève en 1678.

OLDENDORP (Jean), natif de Hambourg, enseigna le droit à Cologne, puis à Marpurg, où il mourut le 3 juin 1567. Il était neveu du célèbre Albert Krantz; mais il n'eut pas le même attachement que lui à la religion catholique, qu'il quitta pour embrasser les nouvelles erreurs. On a d'Oldendorp divers écrits de jurisprudence, peu connus.

OLDHAM (Jean), Anglais, fils d'un ministre non-conformiste, se distingua par quelques *Traductions*, des *Satires* contre les jésuites, et d'autres poésies, et mourut en 1583, à 30 ans, de la petite vérole. Dryden, son ami, lui consacra un poème funèbre.

OLÉARIUS (Adam), né d'un tailleur d'habits, en 1603, à Aschersleben, petite ville de la principauté d'Anhalt, professa quelque temps à Leipsick avec beaucoup de succès. Il quitta ces fonctions pour passer dans le Holstein, où le prince Frédéric le nomma secrétaire de l'ambassade qu'il envoyait au czar et au roi de Perse. Cette course dura près de 6 ans, depuis 1633

jusqu'en 1639. Oléarius, de retour à Gottorp, fut fait en 1650 bibliothécaire, antiquaire et mathématicien du duc. Il remplit cette place avec applaudissement jusqu'à sa mort, arrivée en 1671, à 68 ans. Ce savant joignait à la connaissance des mathématiques, celle des langues orientales, et surtout du persan. Egalement propre aux choses utiles et aux arts agréables, il possédait la musique et jouait avec goût de plusieurs instrumens. On lui doit : 1° une *Relation* de son *Voyage* de Moscovie, de Tartarie et de Perse, en allemand, Sleswick, 1663, in-fol., aussi exacte que bien détaillée. On en a une traduction française par Wiquefort, dont la meilleure édition est celle de 1727, en 2 vol. in-fol.; une traduction en anglais par Jean Davies, Londres, 1666, in-fol.; et un abrégé en italien, Viterbe, 1658, in-4°; 2° une *Chronique* abregée du Holstein, in-4°; 3° la *Vallée des Roses de Perse*. C'est un recueil d'histoires agréables, de bons mots et de maximes, tirés des livres persans. 4° *Pinacotheca rerum naturalium gottorpiensis*, Sleswick, in-fol.

OLÉARIUS (Godefroi), docteur en théologie, et surintendant de Hall, mort en 1687, à 81 ans, est auteur d'un *Corps de théologie* à l'usage des luthériens. — Jean OLÉARIUS son fils, professeur de rhétorique, puis de théologie à Leipsick, fut l'un des premiers auteurs des journaux de cette ville, sous le titre d'*Acta eruditorum*. Il était né à Hall, en Saxe, en 1639, et il mourut à Leipsick en 1713, à 74 ans, après avoir exercé les emplois les plus distingués de l'université. On a de lui : 1° un *Introduction à la théologie*; 2° une *Théologie positive, polémique, exégétique et morale*, etc., etc.; tous ouvrages infectés des nouvelles erreurs. — Godefroi OLÉARIUS, fils de Jean, naquit à Leipsick en 1672, fut professeur en langue grecque et latine à Leipsick, puis en théologie, obtint un canonicat, eut la direction des étudiants, et la charge d'assesseur dans le consistoire électoral et ducal. Il mourut de phthisie en 1715, âgé de 43 ans. On a de lui : 1° *Dissertatio de adoratione Patris per Jesum-Christum*, in-4°, 1709. Il y réfute une des principales erreurs des sociniens, qui refusaient à J.-C. le titre et les fonctions de médiateur entre Dieu et les hommes. 2° Une bonne *Edition* de Philostrate, en grec et en latin, in-fol., Leipsick, 1709; 3° la *Traduction* latine de l'Histoire de la philosophie de Thomas Stanley, in-4°, Leipsick, 1721; 4° *Histoire romaine, et d'Allemagne*, Leipsick, 1699, in-8°. Ce n'est qu'un abrégé.

† O'LEARY (Arthur), capucin irlandais, né à Corck, sut se rendre recommandable par son zèle, son esprit sage et conciliant, et ses écrits. Il fit ses études au collége de Saint-Malo, en Bretagne, embrassa l'ordre de Saint-François, suivant l'institut des capucins, et après avoir prononcé ses vœux et pris les ordres, entra en qualité d'aumônier dans un régiment irlandais au service de France. S'étant dégoûté de cette place, il retourna en Irlande, et ouvrit à Corck, sa patrie, une chapelle catholique qu'il desservait. Lorsque le parlement irlandais adoucit les lois pénales contre les

catholiques, il publia un écrit intitulé : *La Loyauté prouvée et le serment défendu*. L'effet de cet écrit fut de rassurer les consciences des personnes qui hésitaient sur le serment qu'il fallait prêter, et de les déterminer à le faire. Il tint la même conduite pendant la guerre d'Amérique, lorsque les flottes françaises menaçaient l'Irlande. Il rappela alors, dans une *adresse* à ses compatriotes catholiques, qu'ils étaient sujets du roi d'Angleterre, et que rien ne les dispensait de demeurer fidèles au gouvernement. Il en fit autant en 1784, lors des troubles et des pillages qui eurent lieu dans le comté de Corck. On sut gré au P. O'leary de cette manière d'agir. Elle lui attira l'estime des gens honnêtes, lui valut des amis parmi les protestants, et jusque dans le parlement. Il vint se fixer à Londres et s'attacha à la chapelle catholique de Soho-Square, où il prononça l'*Oraison funèbre* de Pie VI, en 1800, devant un nombreux auditoire composé *de catholiques et de protestants* de tous les rangs. Il mourut à Londres le 8 janvier 1802. On a de lui : 1° *Défense de la divinité de Jésus-Christ et de l'immortalité de l'ame*, Corck, 1776, en réponse à un ouvrage d'un médecin écossais, intitulé : *Pensées sur la nature et la religion*, où toute espèce de religion était attaquée; 2° *Défense de sa conduite* (d'Oleary) *et de ses écrits*, contre Woodward, évêque anglican de Cloyne, 1782; 3° *Remarques sur la défense de l'association protestante de Weslay ;* 4° *Défense de sa conduite dans l'insurrection de Munster en 1787 ;* 5° *Examen de la controverse entre le docteur Carroll et MM. Warthon et Hopkins ;* 6° un *Essay on toleration*, etc. ; 7° des *Sermons* et des *Mélanges*.

OLÉASTER (Jérôme), habile dominicain portugais, natif du bourg de Azambuja, qui signifie *olivier*, assista au concile de Trente, en qualité de théologien de Jean III, roi de Portugal. Il refusa à son retour un évêché, fut inquisiteur de la foi, et exerça les principales charges de son ordre dans sa province. On a de lui des *Commentaires* sur le Pentateuque. La bonne édition de ce savant ouvrage, imprimé à Lisbonne, 1556-1558, 5 part. en un vol. in-fol., est recherchée. Il est rare d'en trouver toutes les parties exactement rassemblées, vu qu'elles parurent en différentes années. On a encore d'Oléaster des *Commentaires* sur Isaïe, Paris, 1622, in-fol. Le latin, le grec et l'hébreu étaient aussi familiers à Oléaster que sa propre langue. Il mourut en 1563, en odeur de sainteté.

OLEN, poète grec, plus ancien, dit-on, qu'Orphée, était de Xante, ville de Lycie. Il composa plusieurs *Hymnes*, que l'on chantait dans l'île de Délos aux jours solennels. On dit qu'Olen fut l'un des fondateurs de l'oracle de Delphes, qu'il exerça le premier les fonctions de prêtre d'Apollon, et qu'il rendait des oracles en vers; mais tous ces faits sont très incertains.

OLESNIKI (Sbignée), l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits, issu d'une noble et ancienne famille, fut secrétaire du roi Ladislas Jagellon. Ce fut en cette qualité qu'il suivit ce monarque dans ses expéditions militaires. Il fut assez

heureux pour lui sauver la vie en renversant d'un tronçon de lance un cavalier qui venait droit à ce prince. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de Cracovie et le chapeau de cardinal. Ladislas l'employa dans les ambassades et dans les affaires les plus importantes. Ce prince lui laissa en mourant, pour marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il avait reçu autrefois de la reine Hedwige, sa première femme, comme le gage le plus cher et le plus précieux de son amitié. Olesniki témoigna sa reconnaissance en faisant élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas, son fils aîné, qui fut depuis roi de Hongrie, et qui périt malheureusement à la bataille de Varna en 1444. Le cardinal évêque de Cracovie fit ensuite élire Casimir, frère du jeune Ladislas, et rompit l'élection où quelques Polonais avaient élu Boleslas, duc de Moscovie. Cet illustre prélat finit tranquillement ses jours à Sandomir, le 1er avril 1455, à 66 ans. Une régularité exemplaire, et une fermeté inflexible, qui n'avait en vue que les intérêts et la gloire de la religion, du roi et de sa patrie, formaient son caractère. Il laissa tous ses biens aux pauvres, dont il avait été le père pendant sa vie.

OLGIATI. *Voy.* LAMPUGNANI.

OLIER (Jean-Jacques), instituteur, fondateur et premier supérieur de la communauté des prêtres et du séminaire de Saint-Sulpice à Paris, était second fils de Jacques Olier, maître des requêtes. Il naquit à Paris en 1608. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il fit un voyage à Notre-Dame de Lorette. De retour à Paris, il se lia très étroitement avec Vincent de Paule, instituteur des Lazaristes. Son union avec ce saint lui inspira l'idée de faire des missions en Auvergne, où était située son abbaye de Pébrac. Son zèle y produisit beaucoup de fruits. Quelque temps après, le cardinal de Richelieu lui offrit l'évêché de Châlons-sur-Marne, qu'il refusa. Il projetait de fonder un séminaire pour disposer aux fonctions sacerdotales les jeunes gens qui embrassent l'état ecclésiastique, lorsqu'on lui proposa la cure de Saint-Sulpice. Après s'être démis de son abbaye, il accepta cette cure comme un moyen propre à exécuter ses desseins, et en prit possession en 1642. La paroisse de Saint-Sulpice servait alors de retraite à tous ceux qui vivaient dans le désordre. De concert avec les ecclésiastiques qu'il avait amenés avec lui de Vaugirard, où ils avaient vécu quelque temps en communauté, il travailla à la réforme des mœurs avec autant de succès que de zèle. Sa paroisse devint la plus régulière de Paris. On sait combien les duels étaient alors fréquents : il vint à bout d'en arrêter la fureur. Il engagea plusieurs seigneurs à faire publiquement dans son Eglise, un jour de Pentecôte, une protestation qu'ils signèrent, de ne donner ni d'accepter aucun cartel; ce qu'ils exécutèrent très fidèlement. Cet exemple fut suivi de plusieurs autres seigneurs, avant même que l'autorité du roi eût arrêté le cours de ce désordre. Au milieu de tant de travaux, il n'abandonna pas le projet de fonder un séminaire. Comme le nombre des prêtres de sa com-

munauté s'était très multiplié, il crut trouver une occasion favorable, et commença à les partager. Il en destina une partie à la direction du séminaire, pour la fondation duquel il obtint des lettres-patentes en 1645. L'autre partie continua à l'aider dans les fonctions du saint ministère. Quoique partagés pour deux objets différents, ces ecclésiastiques n'ont jamais formé qu'un même corps. Ce qu'il y a de remarquable dans cette œuvre, c'est que, depuis son établissement, on n'a jamais manqué de sujets, malgré le grand nombre qu'en exige l'étendue de la paroisse, le séminaire de Paris et ceux de la province, et quoiqu'ils n'y soient attirés par aucun intérêt, ni retenus par aucun engagement. En 1646, il fit commencer la construction de l'église de Saint-Sulpice; mais le vaisseau de cette église n'étant pas assez grand pour le nombre des paroissiens, il fit, de concert avec son successeur, jeter de nouveaux fondements en 1655, pour l'église que l'on voit aujourd'hui. Ce pieux fondateur s'étant démis de sa cure en 1652, se retira dans son séminaire, et travailla à faire de semblables établissements dans quelques diocèses, et à planter la foi à Mont-Réal en Amérique, par les missionnaires qu'il y envoya. Après s'être signalé par ces différents établissements, il mourut saintement en 1657, à 49 ans. Olier était un homme d'une charité ardente et d'une piété tendre. Il jouissait d'une grande réputation de science et de vertu; Bossuet l'appelle *virum præstantissimum ac sanctitatis odore florentem*. On a de lui quelques ouvrages de spiritualité, entre autres des *Lettres*, publiées à Paris, 1674, in-12, remplies d'onction, mais dans lesquelles on désirerait quelquefois une dévotion moins minutieuse et plus éclairée. Un *Traité des saints ordres*, 1676, réimprimé en 1817; un *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure*; une *Journée chrétienne*, etc., etc. Le P. Gyri a donné un court Abrégé de sa *Vie* en un petit vol. in-12, d'après des Mémoires que lui avait communiqués Leschassier, un des successeurs d'Olier, dans la place de supérieur du séminaire. [ Une *Vie* plus récente de M. Olier a été publiée en 1818 : elle est de M. Nagot, de Saint-Sulpice, à quelques changements près, dont on est redevable à l'illustre auteur de la Vie de Bossuet.]

† OLIER DE NOINTEL, ambassadeur de France à Constantinople, né vers 1630. Ayant entrepris un voyage dans l'Archipel, il en rapporta plusieurs pierres sur lesquelles il y avait des inscriptions. Après sa mort, arrivée en 1700, ces monuments, précieux pour l'histoire, passèrent au pouvoir de Thévenot, garde de la bibliothèque du roi, qui les transporta à sa maison de campagne au village d'Issy. Ses héritiers les vendirent à Baudelot de Dairval, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui les plaça dans les deux maisons où il demeura successivement, situées faubourg Saint-Marceau et faubourg Saint-Germain. Il les laissa par testament, en 1722, à l'académie dont il était membre, et on les voyait dans le dépôt de la rue des Petits-Augustins.

OLIMPO (Balthasar), poète italien du XVI^e siècle, dont on a *Pegasea, in stanze amorose*, Venise, 1525, in-8°; *La gloria d'Amore*, 1530, in-8°. Le recueil de ses *Œuvres*, avec les deux pièces précédentes, 1538 et 1539, a huit parties en 2 vol. in-8°. Dans la totalité, c'est très peu de chose.

OLIVA. *Voyez* GABRIELI.

OLIVA (Alexandre), général de l'ordre de Saint-Augustin, et célèbre cardinal, né à Sassoferrato, de parents pauvres, prêcha avec réputation dans les premières villes d'Italie. Son savoir, sa vertu, et surtout une modestie extrême au milieu des applaudissements, lui méritèrent l'amitié et l'estime de Pie II, qui l'honora de la pourpre, et le nomma à l'archevêché de Camerino. Ce pontife l'employa dans plusieurs négociations importantes, et il eut autant à se louer de sa dextérité que de sa prudence. Ce vertueux cardinal mourut à Tivoli en 1463, à 55 ans. On a de lui : 1° *De Christi ortu sermones centum ;* 2° *De cœna cum apostolis facta* ; 3° *De peccato in Spiritum sanctum*. Ces ouvrages sont des monuments de son érudition et de sa piété. Son caractère était fort doux, et il y avait autant d'agrément à vivre avec lui, que de plaisir à le lire.

OLIVA (Le P. Ferdinand Perez), savant littérateur espagnol, naquit à Cordoue en 1497, embrassa l'état religieux, fut attaché aux papes Léon X et Adrien VI, devint recteur de l'université de Salamanque, et puis précepteur de Philippe II. Il se distingua par ses connaissances dans les langues anciennes, traduisit plusieurs tragédies du grec, parmi lesquelles on cite *La Vengeance d'Agamemnon*, et *Hécube affligée :* on les trouve dans le *Parnasse espagnol*. Il a aussi composé deux *Tragédies*, des premières qui aient paru en Espagne; et trois autres ouvrages en forme de dialogues, savoir, *sur la dignité de l'homme*, *sur l'emploi des richesses*, et *sur la chasteté*. Il est mort en 1533, âgé de 36 ans. [Le plus célèbre des ouvrages du P. Oliva est son *Dialogue sur la dignité de l'homme*.]

OLIVA (Jean-Paul), jésuite, né à Gênes en 1600, d'une famille illustre, qui a donné deux doges à cette république, prêcha avec beaucoup de succès et d'éclat dans les principales villes d'Italie, et devant les papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IX et Clément X. Il fut élu général de son ordre en 1664, et mourut à Rome en 1681, à 82 ans. On a de lui : 1° un recueil de *Lettres*, estimées; 2° des *Sermons*, qui sont un monument de son éloquence; 3° des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture. Son Commentaire sur le septième chapitre du premier livre d'Esdras montre jusqu'où on doit porter le respect et la soumission envers ceux que Dieu nous a donnés pour maîtres, quels qu'ils puissent être.

OLIVA (Jean), né en 1689 à Rovigo dans les états de Venise, embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce en 1711. Son goût et son talent décidés pour la littérature le firent nommer à la place de professeur d'humanités à Assolo, qu'il occupa pendant 8 ans. Il alla à Rome en 1715, où il fut bien accueilli par Clément XI. Après la mort de ce pape, il eut la place de secrétaire du conclave; place qui lui procura la connaissance du car-

dinal de Rohan, qui se l'attacha, l'emmena à Paris et le fit son bibliothécaire en 1722. Le cardinal n'eut qu'à se louer de ce choix. Sa bibliothèque devint le centre de l'érudition et l'asile des savants étrangers. Trente-six années de recherches continuelles enrichirent prodigieusement le dépôt confié à l'infatigable abbé Oliva. Il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 mars 1757. On doit à sa plume laborieuse et savante : 1° un *Discours* latin, qu'il prononça dans le collége d'Asolo, *sur la nécessité de joindre l'étude des médailles anciennes à l'histoire des faits*; 2° une *Dissertation* sur la manière dont les études s'introduisirent chez les Romains, et sur les causes qui firent déchoir les lettres parmi eux; 3° une autre *Dissertation* sur un monument de la déesse Isis. Ces trois ouvrages ont été publiés à Paris, in-8°, 1758, chez Martin, sous le titre d'*OEuvres diverses de l'abbé Oliva*; 4° une *Edition* d'un manuscrit de Silvestri sur un ancien manuscrit de Castor et Pollux, avec la *Vie* de l'auteur, in-8°; 4° de plusieurs lettres du Pogge; qui n'avaient point encore paru; 6° un *Catalogue* manuscrit de la *bibliothèque du cardinal de Rohan*, en 25 volumes in-fol.; 7° *Traduction*, en latin, du Traité du choix et la méthode des études, de l'abbé Fleury.

OLIVARÈS (Gaspard de Guzman, comte d'), d'une illustre maison d'Espagne, acquit une grande faveur auprès de Philippe IV. Après avoir été son favori, il devint son premier ministre à la place du duc d'Uzeda, et jouit d'une autorité presque absolue pendant 22 ans. Son ministère ne fut pas heureux. L'Espagne se trouvant affaiblie par les guerres qu'elle soutenait contre les puissances voisines, les Catalans, excités par des émissaires français, profitèrent de cette circonstance pour se révolter. Les Portugais firent la même chose avec un succès plus durable, et reconnurent pour roi, l'an 1649, le duc de Bragance. Les Espagnols battus sur terre par les Français, et sur mer par les Hollandais, et n'éprouvant partout que des malheurs, s'en prirent à la négligence du ministre. Leurs plaintes parvinrent jusqu'au trône. On fut obligé de renvoyer, l'an 1643, le ministre, au moment où, délivré de son plus redoutable rival (le cardinal de Richelieu), il aurait pu rétablir les affaires du gouvernement. Olivarès allait être rappelé, s'il n'eût pas précipité ses espérances, dit Hénault : « Car » en voulant se justifier par un » écrit qu'il publia, il offensa » plusieurs personnes puissan- » tes, dont le ressentiment fut » tel, que le roi jugea à propos » de l'éloigner encore davantage, » en le confinant à Toro, où il » mourut bientôt de chagrin. » [Ce fut le comte d'Olivarès qui engagea Philippe IV, encore jeune, à se donner le titre de *Grand*, que la postérité a justement désavoué. Olivarès voulait annoncer par ce titre la gloire qu'il préparait à l'Espagne, et c'est à son administration que l'on a dû la décadence de ce royaume. Il voulut soutenir à la fois trois guerres désastreuses, en Italie, en Hollande et en Allemagne. Les Espagnols eurent quelques succès contre les Allemands, dont ceux remportés par le fameux Spinosa, dans les Pays-Bas furent détruits par la prise du Bré-

sil par les Hollandais. Ce fut en vain qu'il essaya de reconquérir le Portugal : les armées qu'il y envoya furent battues. En quittant le ministère, il laissa pour son successeur D. Louis de Haro, son neveu. Il mourut en 1643. Le comte de la Rocca a écrit l'*Histoire du ministère d'Olivarès*. — *La relation de sa disgrâce*, par Guidi, a été traduite en français par A. Felibien, Paris, 1650, in-8°. ]

OLIVE ( Pierre-Jean ), cordelier de Serignan dans le diocèse de Béziers, était un partisan zélé de la pauvreté et de la désappropriation des biens. Les religieux de son ordre, ennemis du joug qu'il voulait leur imposer, cherchèrent des erreurs dans son *Traité de la pauvreté* et dans son *Commentaire* sur l'Apocalypse. Ils crurent en avoir trouvé plusieurs, qui furent censurées sur leur dénonciation. Olive expliqua sa doctrine dans le chapitre général tenu à Paris en 1292, et ses accusateurs furent confondus. Il mourut à Narbonne l'an 1297, en odeur de sainteté.

OLIVET (Joseph-Thoulier d'), né à Salins en 1682, fut élevé par son père depuis conseiller au parlement de Besançon. Il entra de bonne heure chez les jésuites, où il avait un oncle distingué par son savoir. Après y avoir essayé ses talents en divers genres, comme poète, comme prédicateur, comme humaniste, il quitta cette compagnie célèbre à l'âge de 33 ans. Quelque temps avant sa sortie des jésuites, on voulut lui confier l'éducation du prince des Asturies; il aima mieux venir à Paris, vivre dans le sein des lettres. Il se fit en peu d'années une telle réputation, que lorsqu'il était occupé à rendre les derniers soins à son père mourant, l'académie française le choisit en 1723, quoique absent, par la seule considération de son mérite. L'étude de la langue française devint son objet de préférence, mais il n'oublia pas les langues anciennes. Il s'attacha surtout à Cicéron, pour lequel il conçut une admiration qui tenait de l'enthousiasme. La cour d'Angleterre lui proposa de faire une magnifique édition des ouvrages de cet orateur. Ayant montré au cardinal de Fleury les lettres qu'on lui écrivait à ce sujet, et oubliant les riches promesses de l'étranger, il consacra à l'éducation du dauphin, le travail qu'il eût offert au duc de Cumberland. Cet ouvrage long et pénible parut en 9 vol. in-4°, en 1740, à Paris, avec des *Commentaires* choisis, purement écrits et pleins d'érudition. L'abbé d'Olivet avait eu dès sa jeunesse les liaisons littéraires les plus étendues et les plus illustres. Il compta au nombre de ses amis l'évêque de Soissons et toute la maison de Sillery, le savant Huet, le P. Hardouin, le P. de Tournemine, Despréaux, Rousseau, le président Bouhier, etc. Newton et Pope le traitèrent à Londres comme Clément XI l'avait traité à Rome, avec une distinction qui supposait une haute estime. Il avait l'accès le plus familier chez le cardinal de Fleury; l'évêque de Mirepoix l'écoutait avec confiance. Il mourut le 6 octobre 1768. L'abbé d'Olivet était un excellent critique, un grammairien consommé. Savant sans pédanterie et sans faste, il n'avait pas moins de goût que de savoir. Ses ouvrages sont : 1° *Entretiens de Cicéron sur la na-*

*ture des dieux*, traduits en français 1765, 2 vol. in-12. Le président Bouhier eut part à cette version, dont les notes sont savantes. 2° La *Traduction* des Philippiques de Démosthènes et des Catilinaires de Cicéron, élégante et fidèle, conjointement avec le président Bouhier, 1765, in-12; 3° *Histoire de l'académie française*, pour servir de suite à celle de Pélisson, in-12 : ouvrage estimable pour les recherches. Le style en est simple, et l'on s'aperçoit que l'historien songe plus à instruire qu'à briller. Homme d'un caractère et d'un goût très austères, zélé partisan des anciens, il n'a pas été plus prodigue d'ornements que Pélisson. Tous deux ont pensé qu'une noble simplicité était la parure qui convenait le mieux à ce genre d'ouvrage. « Alors, dit un critique judi- » cieux, le grave sénat de la lit- » térature française n'était point » encore changé en théâtre, les » assemblées académiques n'é- » taient point encore devenues » des spectacles, où l'on applau- » dit, où l'on siffle, où les fem- » mes donnent le ton; et l'on ne » voyait point les quarante im- » mortels, obligés de mendier, » par de misérables pointes, les » acclamations d'une troupe » d'oisifs qui prétend qu'on l'a- » muse à sa manière : ils n'a- » vaient point à craindre, en » parlant raison, d'être inter- » rompus comme de vils his- » trions, par les huées d'un au- » ditoire qui ne veut que de » l'esprit. » 4° *Tusculanes* de Cicéron, dont trois sont traduites par l'abbé d'Olivet, et les deux autres par le président Bouhier; 5° *Remarques sur Racine*, in-12. (*Voyez* l'article de ce poète, et celui de l'abbé des FONTAINES.) 6° *Pensées de Cicéron, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, in-12. Toutes les traductions de l'abbé d'Olivet jouissent d'une estime générale. 7° *Prosodie française*, d'une grande utilité pour les étrangers et les nationaux. [ D'Olivet, quoique intimement lié avec le cardinal de Fleury, et l'évêque de Mirepoix, dispensateur des grâces, ne demanda jamais rien, et ne posséda qu'un petit bénéfice dans sa province. ]

OLIVETAN (Robert), parent du fameux Calvin, fit imprimer à Neufchâtel, en 1535, in-fol., une *Traduction* française de la Bible, la première qui ait été faite sur l'hébreu et sur le grec. Elle est écrite d'un style dur et barbare, et n'est pas fidèle. Le caractère de l'impression est gothique, et la diction ne l'est pas moins. Sa rareté est son seul mérite. Calvin passe pour avoir eu la plus grande part à cette traduction. Olivetan survécut peu à sa publication, et mourut l'année d'après, 1536. Quelques fanatiques de son parti publièrent qu'il fut empoisonné à Rome, mais c'est un conte qui n'a aucun fondement. On réimprima la *Bible* d'Olivetan à Genève, 1540, in-4°, revue par Jean Calvin et N. Malingre. Cette édition est encore plus rare que la première. On l'appelle la *Bible de l'Epée*, parce que c'était l'enseigne de l'imprimeur.

OLIVIER de Malmesbury, savant bénédictin anglais au XI$^{e}$ siècle, s'étant appliqué à la mécanique, voulut imiter Dédale et voyager dans les airs. Il s'élança du haut d'une tour; mais les ailes qu'il avait attachées à

ses bras et à ses pieds, n'ayant pu le porter qu'environ 120 pas loin de cette tour, il se cassa les jambes en tombant, et mourut à Malmesbury l'an 1060. Cette expérience, quoique malheureuse, prouve qu'il n'est point impossible à l'homme de se soutenir quelque temps en l'air. On sait que les efforts du célèbre Dante, de Bacville, de Paul Guidotti, d'un jésuite de Padoue, d'un théatin de Paris, etc., eurent aussi du succès; en 1782, le mécanicien Blanchard parvint à s'élever à une certaine hauteur. Il ne faut cependant pas conclure de là que nous planerons un jour dans les airs comme les aigles des Alpes; presque tous les hommes volants dont nous venons de parler périrent de leur chute, et la découverte ne produisit aucun bon résultat. M. Mongez, chanoine régulier de la congrégation de France, dans un *Mémoire sur l'imitation du vol des oiseaux*, lu à l'académie de Lyon en 1773, a très bien démontré que les efforts de l'homme n'atteindront jamais à cette dangereuse imitation, qui mettrait la plus destructive confusion dans toutes les affaires de ce bas monde. M. de la Lande, dans une *Lettre adressée* (en 1782) *aux auteurs du journal des savants*, a prouvé la même chose : *Pennis non homini datis*. Hor. *Voyez* DANTE Jean-Baptiste.

OLIVIER (François), président à Mortier au parlement de Paris, fut envoyé en qualité d'ambassadeur aux diètes de Spire en 1542 et 1544. François Ier lui donna en 1545 la place de chancelier de France; mais la duchesse de Valentinois lui fit ôter les sceaux, sous Henri II. Rappelé à la cour de François II en 1559, il s'y trouva lorsque l'empereur Ferdinand Ier envoya l'évêque de Trente en France, pour y demander la restitution de Metz, Toul et Verdun. La demande était juste, et l'ambassadeur de Ferdinand en avait fait convenir la plupart des membres du conseil; mais le chancelier, qui y présidait, déconcerta ses mesures, en proposant de trancher la tête à celui qui opinerait pour la restitution. Ce magistrat mourut à Amboise en 1560.

OLIVIER (Jean), oncle du chancelier de France dont on vient de parler, fut évêque d'Angers en 1532. De simple religieux étant devenu grand aumônier au monastère de Saint-Denis, et ensuite abbé de Saint-Crépin et de Saint-Médard de Soissons, il permuta cette dernière abbaye pour l'évêché d'Angers, où il partagea son temps entre les fonctions pastorales et les lettres. On a de lui un poème latin, intitulé *Jani Olivarii Pandora*, Paris, 1542, in-12; et Reims, 1618, in-8°, traduit en français par Gabriel Michel de Tours, in-12. Ce prélat gouverna son diocèse avec autant de zèle que de lumière, et fit le bien sans faste et sans ostentation; il mourut le 12 avril en 1540. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean OLIVIER, ou *Olivarius*, de Gand, professeur d'éloquence et de langue grecque à Douai, mort à Cambrai vers l'an 1624, qui nous a laissé plusieurs *Poèmes* estimés, et une bonne *Edition* de saint Prosper, enrichie de variantes, plus ample et plus correcte que celles qui avaient paru jusqu'alors, Douai, 1577,

et réimprimée plusieurs fois depuis.

OLIVIER (Séraphin), natif de Lyon, étudia à Bologne en droit civil et canon. Etant allé à Rome, il y fut connu par Pie IV, devint auditeur de rote, et exerça cet emploi pendant 40 ans. Grégoire XIII et Sixte V l'employèrent en diverses nonciatures. Clément VIII lui donna en 1604 le chapeau de cardinal, à la recommandation du roi Henri IV. Il fut évêque de Rennes, après la mort du cardinal d'Ossat. On a de lui : *Decisiones rotæ romanæ*, en 2 vol. in-fol., Rome, 1614; et Francfort, avec des additions et des notes, 1615. Olivier mourut en 1609, âgé de 71 ans.

OLIVIER (Claude-Matthieu), avocat au parlement d'Aix, né à Marseille en 1701, contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Marseille, dont il fut un des premiers membres. Inconstant et excessif en tout, après avoir donné 15 jours à étudier le Code et le Digeste, ou à se remplir des beautés des orateurs anciens et modernes, il en abandonnait 15 autres, souvent un mois entier, à une vie désoccupée et frivole. Il mourut en 1736, à 35 ans, après avoir publié : 1° l'*Histoire de Philippe roi de Macédoine, et père d'Alexandre le Grand*, 2 vol. in-12. Le style n'est nullement historique. Il est en général sec, décousu, et sur le ton de dissertation. On y rencontre cependant des morceaux pleins de feu et de tours originaux. 2° *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillais, pendant la 2e guerre punique*; 3° *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillais, durant la guerre contre les Gaulois*.

† OLIVIER (Le baron), général français, naquit vers 1740. Il entra comme soldat dans le régiment d'Aquitaine, embrassa le parti de la révolution, servit avec distinction dans les premières guerres de la république, et en 1793 il était général de brigade. Il fit en cette qualité la campagne d'hiver dans le Palatinat. Dans son séjour à Deux-Ponts il fut accusé de concussion, arrêté, et conduit à Metz. Après une captivité de plusieurs mois, il parvint à se justifier, et on l'employa à l'armée de la Moselle, et ensuite à celle de Sambre-et-Meuse, où il se fit remarquer dans plusieurs affaires importantes. Il défendit la tête du pont de Neuwied, contribua à la prise des redoutes et du village de Bendorff, et le 21 avril 1797, il s'empara de Wetzlar. L'année suivante, il obtint le grade de général de division, et fut envoyé à l'armée de Naples contre les insurgés de la Calabre. A la bataille de la Trebbia, sa division appuyait la gauche de la ligne de bataille, et il y fit des prodiges de valeur. Ayant, à la tête de sa division, chargé l'ennemi, au moment où il en triomphait, il fut atteint d'un boulet qui lui emporta une jambe. On le transporta à Plaisance; il y fut fait prisonnier par les Autrichiens, qui lui rendirent la liberté sur parole. En 1800, il fut nommé inspecteur-général aux revues, et grand-officier de la Légion-d'Honneur. Buonaparte le créa chevalier de la Couronne de Fer, et lui donna le commandement de la seizième division à Lille. Après avoir beaucoup contribué

en 1809, à l'organisation des gardes nationales de cette ville, il défendit avec elles le fameux chantier d'Anvers et les côtes de la Belgique. Il mourut le 24 septembre 1813, regretté des soldats qu'il aimait, et des habitants envers lesquels il s'était conduit avec modération.

† OLIVIER (N.), célèbre naturaliste, né en 1756, eut part en 1792 à un journal consacré au progrès des sciences naturelles, qui le fit connaître avantageusement. Il entreprit, en 1792, par ordre du gouvernement, un voyage en Asie, d'où il apporta des collections précieuses. Il revint en France en 1798, et peu de temps après il succéda à Bruguières, dans la section de zoologie, de l'institut. Il a laissé une *Histoire des insectes* très estimée, qui contient les différences spécifiques, la description, la synonymie, et la figure enluminée de tous les insectes connus. Olivier est mort en 1814.

† OLIVIER d'Avignon, né vers 1760, se signala par son courage, en plaidant pour la cause de son souverain légitime, lors des troubles du comtat Venaissin, causés par Jourdan *Coupe-tête*, et autres brigands que les jacobins y avaient envoyés, afin de désoler et de soumettre ce pays. Olivier fut nommé, en 1790, député extraordinaire de ce comtat auprès de l'assemblée nationale. Il y fit un tableau touchant et énergique des malheurs qui pesaient sur sa misérable patrie, et demanda, au nom de ses concitoyens, qu'on leur permît de rester sous la domination du pape. Les factieux ne virent dans cette mission, qui n'eut aucun succès, qu'une insinuation secrète de la cour de Rome, et persistèrent encore davantage dans leur projet de s'emparer d'Avignon, et ils ne tardèrent pas à y réussir. La mission d'Olivier ne servit qu'à exciter leur vengeance, et à redoubler les cruautés de la part de leur agent. Par une de ces perfidies assez communes à cette époque, Jourdan rassembla les victimes qu'il voulait immoler dans le palais appelé de *la Glacière*; Olivier était de ce nombre; il fut assommé à coups de barre, avec soixante autres personnes qui s'y trouvaient. (*V.* JOURDAN COUPE-TÊTE.)

OLLENIX. *Voy.* MONTBEUX.

OLYBRIUS (Anicius), empereur de l'ancienne et illustre famille des Anices, épousa Placidie, sœur de l'empereur Valentinien III, qui le nomma consul l'an 464, et l'envoya en Italie à la tête d'une armée. Le général Ricimer s'y était révolté contre l'empereur Anthémius. Le rebelle, au lieu de combattre Olybrius, le fit proclamer empereur au commencement d'avril 472, après avoir détrôné Anthémius. Olybrius resta paisible possesseur de l'empire d'Occident; mais il n'eut pas le temps d'exécuter rien de mémorable. Il mourut le 23 octobre, après un règne très court. Ce prince était recommandable par son courage, ses mœurs, sa piété et son patriotisme; il laissa une fille nommée *Julienne*, qui épousa le patrice Ariobinde; celui-ci refusa l'empire d'Orient, que voulait lui faire accepter le peuple de Constantinople, mécontent de la conduite de l'empereur Anastase.

OLYMPIAS, sœur d'Alexandre, roi des Epirotes, femme de

Philippe, roi de Macédoine, et mère d'Alexandre le Grand, est aussi connue par son esprit que par son ambition. Son époux l'ayant soupçonnée d'infidélité, la répudia, pour épouser Cléopâtre, nièce d'Attale. Olympias fut d'autant plus sensible à sa chute, que les cérémonies du mariage de sa rivale furent magnifiques. Attale eut l'imprudence de dire, au milieu d'un repas donné pendant le cours de ces fêtes brillantes : « Qu'il ne » lui restait plus qu'à prier les » dieux d'accorder un légitime » successeur au roi Philippe. » Alexandre, fils de Philippe, piqué de cette double insulte pour sa mère et pour lui : *Misérable!* lui dit-il, *me prends tu pour un bâtard ?* et lui jeta en même temps sa coupe à la tête. Après la mort de Philippe, à laquelle on soupçonna Olympias d'avoir eu part, elle accourut de l'Epire, où elle s'était réfugiée auprès du roi son frère, et vint insurger la Macédoine. Se rappelant avec indignation l'outrage qu'on lui avait fait, elle rassembla les membres épars de Pausanias, l'un des gardes et meurtrier de son mari, lui mit une couronne d'or sur la tête, et après lui avoir fait rendre les derniers devoirs, elle plaça l'urne qui contenait sa cendre à côté de celle du roi de Macédoine. Tous ses soins se bornèrent alors à gouverner son fils, qui n'aimait pas à l'être. Elle le railla quelquefois sur sa vanité. [Les honneurs qu'Olympias avait rendus aux restes du meurtrier de Philippe diminuèrent de beaucoup la tendresse d'Alexandre pour elle, et quand il partit pour la conquête de l'Asie, il lui ôta toute autorité, et laissa Antipater pour gouverneur du royaume.] Alexandre ayant prit le titre de *Fils de Jupiter* dans une lettre qu'il écrivait à sa mère, elle lui répondit : « Qu'ai-je fait pour que vous » vouliez me mettre mal avec » Junon? » Le conquérant macédonien étant mort, sa mère tâcha de recueillir une portion de son empire. Philippe Aridée et sa femme Eurydice excitèrent des troubles dans la Macédoine : Olympias les fit mourir cruellement l'un et l'autre. Elle ordonna encore le supplice de Nicanor, frère de Cassandre, et de cent des principaux Macédoniens attachés à son parti. Cassandre, outré de tant de cruautés, vint mettre le siége devant Pydne, où cette princesse s'était réfugiée. La ville se rendit, et Olympias fut condamnée à mort l'an 316 avant J.-C. Les parents de ceux qu'elle avait fait périr furent ses bourreaux.

OLYMPIODORE, moine grec, qui, selon la plus commune opinion, florissait vers l'an 990. On a de lui un *Commentaire* sur l'Ecclésiaste, publié en grec et en latin, par le père Fronton du Duc, dans l'addition à la Bibliothèque des pères, 1624. Ce Commentaire est court, mais savant et bien écrit. On attribue mal à propos à l'auteur une Chaîne de Commentaires sur Job ; elle est de Nicétas Serron. Plusieurs croient qu'Olympiodore était diacre de l'église d'Alexandrie ou de Constantinople, et qu'il est auteur des *Commentaires* sur le livre des Météores d'Aristote, 1551, in-fol., et sur les livres *Gorgias*, *Alcibiade et Phædon* de Platon, et d'une *Vie* de ce philosophe, où il y a bien des choses qui ne se trouvent que dans Diogène Laërce. Jac-

ques Windet a traduit cette *Vie* en latin, et l'a enrichie de savantes notes. — Il ne faut pas le confondre avec OLYMPIODORE de Thèbes en Egypte, païen, qui a écrit une *Histoire* depuis 407 jusqu'en 425, dédiée à Théodose le Jeune, dont parle Photius dans sa Bibliothèque.

OLYMPO. *Voyez* OLYMPO.

OMAR Ier, second calife des Musulmans après Mahomet son gendre, défit Ali, que Mahomet avait désigné pour son successeur, et succéda à Abubeker l'an 634 de J.-C. [Il avait d'abord été un de ses plus ardents persécuteurs; il manqua de tuer d'un coup d'épée sa sœur, parce qu'il l'avait trouvée lisant le Koran. L'ayant parcouru lui-même, il en adopta les doctrines et en devint si enthousiaste, qu'il soutint que Mahomet n'était pas mortel, lors même que le corps de ce faux prophète tombait en putréfaction.] Omar fut un des plus rapides conquérants qui aient désolé la terre. Il tourna ses armes contre les chrétiens en 635, s'empara de Damas, capitale de la Syrie, subjugua la Phénicie, où ses troupes commirent des violences inouïes pour établir le mahométisme: car ce n'est que par ce genre de prédication que cette secte s'est accrue. Dans le même temps, ses lieutenants s'avançaient en Perse, et défaisaient en bataille rangée le roi Isdegerde. Cette victoire fut suivie de la prise de Mœdaïn, capitale de l'empire des Perses. Amrou, un de ses lieutenants, battit les troupes de l'empereur Héraclius; Memphis et Alexandrie se rendirent; l'Egypte entière et une partie de la Lybie furent conquises. C'est dans cette guerre que fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaissances humaines, commencée par Ptolémée Philadelphe, et augmentée par tant de rois. Les barbares et ignorants vainqueurs ne voulaient d'autre science que celle de l'*Alcoran*. Omar marcha vers Jérusalem; il y entra victorieux en 638, après un siège de deux ans. L'entreprise de renouveler en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, rétabli ensuite par Trajan, et de rejoindre ainsi le Nil à la mer Rouge, fut tenté par un gouverneur d'Égypte, sous le califiat d'Omar, mais avec peu de succès. Rien ne résistait aux armes des Musulmans: ils poussèrent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique, et même, suivant quelques-uns, jusqu'aux Indes. C'était un torrent débordé qui ravageait tout, un fléau du ciel, comme les hordes d'Attila, envoyé pour châtier les chrétiens. Omar se bornait dans sa table et ses vêtements au seul nécessaire, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, et pratiquant toutes les austérités prescrites par l'*Alcoran*. Il fut assassiné à Jérusalem par un esclave persan l'an 644. Ce fut lui qui bâtit le Grand-Caire. Les Persans ont sa mémoire en exécration, parce qu'il a usurpé le califat sur Ali.

OMAR II, 13e calife de la race des Ommiades (*voyez* OMMIADES), succèda à son cousin Soliman, l'an 717 de J.-C. Il attaqua Constantinople avec toutes les machines et toutes les ruses de guerre imaginables; mais il fut obligé d'en lever le siége, et sa flotte ayant été submergée par une horrible tempête, il s'en vengea cruellement sur les chrétiens de son empire. Son fanatisme pour l'*Alcoran* était sangui-

naire et atroce. Ayant paru vouloir rouvrir la route du trône aux descendants d'Ali, il fut empoisonné par sa famille auprès d'Émèse, ville de Syrie, l'an 720 de J.-C., après un règne de deux ans cinq mois.

OMEIS (Magnus-Daniel), né à Nuremberg en 1646, obtint par son savoir la place de professeur en éloquence, en morale et en poésie à Altorf, où il mourut en 1708. On a de lui : 1° *Ethica pythagorica ;* 2° *Ethica platonica, cui accessit Speculum virtutum quotidie consulendum ;* 3° *Theatrum virtutum et vitiorum ab Aristotele omissorum ;* 3° *Juvenci Historia evangelica cum notis.*

OMER (Saint), ODOMARUS, né dans le val de Goldenthal, près de Constance, sur le haut Rhin, d'une famille noble et riche, se retira dans sa jeunesse au monastère de Luxeuil, et fut élu évêque de Térouane à la demande du roi Dagobert, en 636. Il travailla avec zèle à faire fleurir la religion dans son diocèse, et bâtit le monastère de Sithiu, auquel saint Bertin, qui en fut le second abbé, a donné son nom. Sa mort fut sainte comme sa vie ; elle arriva le 9 septembre 670, date sur laquelle néanmoins on n'est pas d'accord.

OMMIACH ou plutôt OMAYAH, prince arabe, souche de la dynastie des Ommiades, qui a long-temps régné sur les Turcs. On ne convient pas également du nombre des sultans qu'elle a donnés, ni de l'époque précise où elle s'est éteinte : mais sa plus longue durée ne peut être portée que depuis 652 jusqu'en 749. [Les califes Omiades ont formé deux branches : l'une en Syrie par Moawyah ; et l'autre en Espagne, l'an 756, par Abdel Rahma : elle fut détrônée par les Abbassides, issus d'Abbas, oncle de Mahomet.]

† O-MORAN (Joseph), général républicain, né à Delphin, en Irlande, vers 1750, d'une famille distinguée. Il vint jeune en France, et entra dans le régiment irlandais de Dillon. Ayant embrassé les principes révolutionnaires, il devint colonel, et fut nommé ensuite maréchal de camp sous Dumouriez. Il se distingua dans la guerre de la Belgique, et en 1792 fut élevé au grade de général de division. Il commanda à Condé et à Tournai, et reçut des éloges de la convention ; mais il échoua à Cassel, et cette même convention l'accusa d'ineptie, c'est-à-dire, d'après les principes des tyrans de la France, de n'avoir pas réussi, ce qui alors était un crime de *lèse-nation*. Arrêté le 16 août 1793, et conduit enchaîné à Paris, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 6 mars 1794. Il fallait à un général vaincre ou mourir sur-le-champ de bataille : pourvu qu'il obtînt des succès, la convention ne s'occupait nullement du nombre des morts. C'est par le sang prodigué des soldats et par celui de paisibles victimes qu'elle cimentait son anarchie et son pouvoir.

OMPHALE, reine de Lydie. Hercule conçut pour elle une passion si violente, que, pour lui plaire, il changea sa massue en quenouille, sa peau de lion en ajustement de femme, et s'amusa à filer auprès d'elle. C'est ainsi qu'un amour insensé dégrade les hommes, et les met au-dessous des lixes.

OMPHALIUS (Jacques), natif d'Andernach, dans l'électorat de

Cologne, fut un habile jurisconsulte, conseiller du duc de Clèves, et enseigna le droit à Cologne. Il mourut en 1570. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, qui contiennent un grand fonds de littérature, entre autres : 1° *De officio et potestate principis*, Bâle, 1550; 2° *De elocutionis imitatione et apparatu liber*, Paris, 1562; 3° *De usurpatione legum*; 4° *De civili politia*.

ONAN, fils de Juda, et petit-fils de Jacob. Juda ayant donné Thamar pour femme à Her, son fils aîné, celui-ci mourut sans avoir d'enfants; alors Juda fit épouser Thamar à Onan, son second fils, afin qu'il fît revivre le nom de son frère. Mais Onan empêcha par une action détestable que Thamar ne devînt mère, et le Seigneur le frappa de mort. De là vient le nom d'*onanisme*, donné à la masturbation. M. Tissot a fait voir dans un excellent Traité sur l'*onanisme* (Lausanne, 1765), les maux physiques que ce vice a produits. Avant lui un savant anglais avait montré la même chose dans un ouvrage dont le médecin suisse a profité.

ONÉSIME, Phrygien, esclave de Philémon, ami de saint Paul, fit un vol considérable à son maître, et s'étant sauvé, rencontra saint Paul à Rome. L'apôtre le convertit, et lui donna une lettre pour Philémon. Rien de plus touchant et de mieux dit que cette lettre, qui est placée dans le canon des livres saints; Erasme la regardait comme un chef-d'œuvre dans le genre épistolaire. Philémon, ravi de voir son esclave chrétien, le combla de biens en le mettant en liberté, et le renvoya auprès de saint Paul à Rome, auquel il fut très attaché. L'apôtre le fit encore porteur avec saint Thychique de lettre qu'il écrivit aux Colossiens, où il l'appelle son très cher et fidèle frère (*cum Onesimo charissimo et fideli fratre*), il l'employa dans le ministère de l'Evangile, et l'ordonna, au rapport de saint Jérôme (*Ep.* 62, *c.* 2), évêque de Bérée en Macédoine, où il couronna sa vie par le martyre. — Il paraît qu'il ne faut pas le confondre avec saint ONÉSIME, troisième évêque d'Éphèse, dont on trouve l'éloge dans la lettre que saint Ignace écrivit aux Éphésiens. Cependant, en supposant qu'Onésime ait survécu quarante ans à saint Paul, rien n'empêche, quant à la chronologie, d'adopter ce sentiment, qui est celui de Baronius et d'autres savants. Il est vrai que les Grecs placent son martyre sous Domitien, l'an 95; mais rien ne paraît constater suffisamment l'exactitude de cette date.

ONÉSIPHORE, disciple de saint Paul, souffrit le martyre avec saint Porphyre, et fut traîné à la queue d'un cheval. C'est au moins ce que nous apprennent les agiographes grecs d'après d'anciennes traditions. Il est plus certain qu'il fut cher à saint Paul, et qu'il lui rendit de grands services, ainsi que toute sa famille, comme l'on voit dans sa deuxième Épître à Timothée : *Det misericordiam Dominus Onesiphori domui qui me refrigeravit, et catenam meam non erubuit; sed cum Roman venisset, sollicite me quæsivit et invenit.*

ONGOSCHIO. *Voyez* FIDERI.

ONIAS I^er^, successeur de Jeddoa ou Joaddus, obtint le souverain pontificat l'an 324 avant J.-C. Pendant son gouvernement, Ptolémée, surnommé *Soter*, fils de Lagus, prit Jérusalem

par trahison, un jour de sabbat, que les juifs l'avaient reçu dans la ville comme ami.

ONIAS II, grand-prêtre, l'an 242 avant J.-C., était un homme de peu d'esprit et d'une avarice sordide. Il refusa de payer le tribut de 20 talents d'argent que ses prédécesseurs avaient toujours payé aux rois d'Égypte, comme un hommage qu'ils faisaient à cette couronne. Ptolémée Evergète, qui régnait alors, envoya à Jérusalem un de ses courtisans, pour demander les arrérages, qui montaient fort haut; menaçant cette ville, en cas de refus, d'abandonner la Judée à ses soldats, et d'y envoyer d'autres habitants à la place des Juifs. Ces menaces mirent l'alarme dans Jérusalem. Onias fut le seul qui ne s'en effraya point; et les Juifs allaient éprouver les derniers malheurs, si Joseph, neveu du grand-prêtre, n'eût détourné l'orage par sa prudence. Il se fit députer à la cour d'Égypte : il sut si bien gagner l'esprit du roi et de la reine, qu'il se fit donner la ferme des tributs du roi dans les provinces de Célésyrie et de Palestine. Cet emploi le mit en état d'acquitter les sommes dues par son oncle, et fut le salut de sa nation. Onias eut pour successeur Simon II, son fils.

ONIAS III, fils de Simon, et petit-fils d'Onias II, fut établi dans la grande sacrificature après la mort de son père, vers l'an 200 avant J.-C. C'était un homme juste, dont on voit le plus bel éloge dans le livre de l'*Ecclesiastique*, chap, 50. Sa piété et sa fermeté faisaient observer les lois de Dieu dans Jérusalem, et inspiraient aux rois mêmes et aux princes idolâtres, un grand respect pour le temple du Seigneur. C'est sous lui qu'arriva l'histoire d'Héliodore. Un Juif, nommé *Simon*, outré de la résistance qu'Onias apportait à ses injustes entreprises, fit dire à Séleucus, roi de Syrie, qu'il y avait dans les trésors du temple des sommes immenses, qu'il pouvait facilement faire passer dans le sien. Le roi, sur cet avis, envoya à Jérusalem Héliodore (*voyez* ce nom). Le perfide Simon, toujours plus animé contre Onias, ne cessait de le faire passer pour l'auteur de tous les troubles qu'il excitait lui-même. Onias, craignant les suites de ces accusations, se détermina à aller à Antioche pour se justifier auprès du roi Séleucus: ce prince mourut sur ces entrefaites. Antiochus Epiphanes, son frère, lui ayant succédé, Jason, frère d'Onias, qui désirait avec ardeur d'être élevé à la souveraine sacrificature, l'acheta du roi à prix d'argent, et en dépouilla son frère, qui se retira dans l'asile du bois de Daphné. Ce saint homme n'y fut pas en sûreté; car Ménélaüs, qui avait usurpé sur Jason la souveraine sacrificature, et pillé les vases d'or du temple, fatigué des reproches que lui en faisait Onias, le fit assassiner par Andronic, gouverneur du pays. Ce meurtre révolta tout le monde. Le roi lui-même, sensible à la mort d'un si grand homme, ne put retenir ses larmes, et la vengea sur l'auteur, qu'il fit tuer au même lieu où il avait commis cette impiété. Onias laissa un fils qui, se voyant exclu de la dignité de son père par l'ambition de Jason et de Ménélaüs, ses oncles, et par l'injustice des rois de Syrie, se réfugia en Egypte auprès du roi Ptolémée Philométor. Ce prince lui

accorda la permission de faire bâtir un temple au vrai Dieu dans la préfecture d'Héliopolis. Il appela ce temple *Onion*, et le construisit sur le modèle de celui de Jérusalem. Il y établit des prêtres et des lévites, qui faisaient le même service et pratiquaient les mêmes cérémonies que dans le vrai temple. Le roi lui assigna de grandes terres et de fort revenus, pour l'entretien des prêtres et pour les besoins du temple. Après la ruine de Jérusalem, Vespasien, craignant que les Juifs ne se retirassent en Égypte, et ne continuassent à faire les exercices de leur religion dans le temple d'Héliopolis, le fit dépouiller de tous ses ornements, et en fit fermer les portes.

ONIAL, Juif d'une vertu éminente, obtint de Dieu vers l'an 70 avant J.-C., par ses prières, la fin d'une cruelle famine qui affligeait ses compatriotes; mais il n'obligea que des ingrats. Voyant la guerre allumée pour le pontificat entre Hyrcan et Aristobule, il se retira dans une caverne, pour ne point prendre part à ces horreurs, l'un et l'autre parti étant composés de Juifs. Il fut cependant accusé d'être de celui d'Hyrcan. Comme on voulut le forcer à maudire Aristobule et les sacrificateurs attachés au temple, le saint homme fit cette prière: « Grand Dieu, » puisque ceux-ci sont vos peu- » ple, et ceux-là vos sacrifica- » teurs, je vous conjure de n'e- » xaucer ni les uns ni les autres! » Le peuple furieux l'accabla aussitôt de pierres; et ce crime fut puni peu après par le même fléau, dont Dieu, à sa considération, les avait délivrés (Flave Josèphe, *Histoire des Juifs*, livre 14, chapitre 3).

ONKELOS, surnommé le *Prosélyte*, fameux rabbin du 1er siècle, est auteur de la première *Paraphrase chaldaïque* sur le *Pentateuque*, qu'il intitula *Targum*. On lit dans le *Talmud*, qu'il fit les funérailles de Gamaliel, maître de saint Paul, et que, pour les rendre plus magnifiques, il y brûla des meubles pour la valeur de plus de 20,000 livres. C'était la coutume des Hébreux de brûler le lit et les autres meubles des rois après leur mort. On observait la même cérémonies aux funérailles des présidents de la synagogue, tel qu'était Gamaliel. [ Le *Targum* a été imprimé pour la première fois à Bologne en 1481. On le trouve dans toutes les *Polyglotes*. ]

ONOMACRITE, poète grec, que l'on croit auteur du poème des *Argonautes*, attribué à Orphée, vivait vers l'an 517 avant J.-C. Il fut chassé d'Athènes par Hipparque, un des fils de Pisistrate.

ONOSANDER, philosophe platonicien, dont il nous reste un Traité *Du devoir et des vertus d'un général d'armée*, que Rigault a publié en 1600, in-4°, en grec, avec une bonne traduction latine Blaise de Vigenère l'a traduite en français in-4° et sa version est rare: elle a paru à Paris en 1605. M. le baron de Zurlauden en a donné une plus récente, mais pas meilleure, dans sa *Bibliothèque militaire*, 1760, 3 vol. in-12. Il y en a une édition grecque et française à Nuremberg, 1762, in-fol., qui est estimée.

ONSEMBRAY. *Voyez* PAJOT.

OPHIONÉE, *Ophioneus*, chef des démons qui se révoltèrent contre Jupiter, au rapport de Phérécide, Scyrien (de Scyros). C'est un des endroits qui marquent que les anciens païens ont

eu quelques connaissances obscures de l'Ecriture sainte. Homère, en décrivant dans son *Iliade* le châtiment d'Até, que Jupiter chassa du ciel, représente quelque chose de semblable à la chute de Lucifer, que Dieu précipita dans les enfers. Platon avait appris des Egyptiens, que Jupiter avait chassé du ciel les démons impurs, et que ces démons tâchaient d'attirer les hommes dans l'abîme où ils étaient. Il faut porter le même jugement de Phérécide, lorsqu'il dit qu'Ophionée conduisait une troupe de démons qui s'étaient soulevés contre Jupiter; par où il fait connaître qu'il avait appris quelque chose de la révolte de Lucifer, désigné par le nom d'Ophionée, qui signifie *Serpentin*; car le Démon, comme nous l'apprend la Genèse, a premièrement paru sous la figure d'un serpent: soit qu'il en ait pris l'apparence corporelle, soit qu'il n'ait employé que l'organe du reptile de ce nom, comme la suite du récit nous le fait croire. » Peut-on s'étonner dit un critique, du pouvoir que le Démon » a eu sur l'organe de ce reptile, » vu ce que nous pouvons nous-» mêmes, avec un peu de temps » et de patience, sur différents » oiseaux. » Rawlegh, dans son *Histoire du monde*, observe que « les auteurs profanes nous of-» frent même une tradition, » quoique défigureé, de la chute » des anges rebelles, dans la fa-» ble des Titans, qui, ayant en-» trepris d'escalader le ciel pour » détrôner Jupiter, et régner à » sa place, furent précipités dans » les enfers, où il sont tourmen-» tés par un feu qui ne s'éteint » jamais. » (*Voyez* Asmodée.) Il est d'ailleurs certain que le paganisme a bâti plusieurs de ses fables sur le récit des auteurs sacrés; et il y a plusieurs rapports si manifestes, qu'il n'est pas possible de les méconnaître. L'auteur du premier livre des Machabées dit expressément que les nations ont pris les traits de leurs idoles dans les Livres saints: *Ex quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum*. Tertulien et presque tous les pères, M. Huet et un grand nombre de savants, ont montré dans le plus ample détail la vérité de cette assertion. M. Bergier, dans l'Encyclopédie méthodique, article *Auteurs profanes*, paraît pencher vers l'opinion contraire par des raisons bien peu dignes de son érudition et de sa logique. *Voy.* Mercure, Minerve, Ficin, Lavaur, Locman, Numénius, Platon, Ovide.

OPHNI et PHINÉES, enfants du grand prêtre Héli, furent aussi impies et aussi méchants que leur père était sage et vertueux. Ils faisaient violence aux femmes et aux filles qui venaient au temple, s'appropriaient les offrandes, et exigeaient des contributions pour rendre la justice ou plutôt l'injustice. L'Écriture les appelle *Fils de Bélial*. Mais Dieu arrêta et vengea tous ces crimes par les armes des Philistins dans la sanglante bataille d'Aphec, où Ophni et Phinées, quoiqu'ils eussent apporté l'arche, espérant par sa présence assurer la victoire aux Juifs, furent tués en combattant pour le défense de l'arche, même laquelle tomba au pouvoir de leurs ennemis.

OPILIUS (Aurélius), habile grammairien, auteur d'un ouvrage intitulé: *Libri Musarum*, florissait l'an 94 avant J.-C. Ce recueil n'est pas venu jusqu'à nous.

des sentences, un *Traité du sacrement de l'autel*, et d'autres ouvrages, Paris, 1476, 2 vol. in-fol., qui prouvent un esprit subtil, mais bizarre.

OCCASION, divinité allégorique qui préside au moment le plus favorable pour réussir dans une entreprise. On la représentait sous la figure d'une femme nue, ou d'un jeune homme chauve par derrière, un pied en l'air et l'autre sur une roue, tenant un rasoir d'une main et un voile de l'autre, et quelquefois marchant avec vitesse sur le tranchant d'un rasoir sans se blesser.

OCCHIALI. *Voyez* Louchali.

OCÉAN, dieu marin, fils du Ciel et de Vesta, père des fleuves et des fontaines, épousa Thétis, dont il eut plusieurs enfants. Les anciens païens l'appelaient le père de toutes choses, parce qu'ils croyaient qu'elles en étaient engendrées; ce qui est conforme au sentiment de Thalès, qui établit l'eau pour premier principe: système que François van Helmont a renouvelé dans le dernier siècle, suivant la destinée ordinaire des spéculations humaines, qui est de périr pour renaître, et de renaître pour périr encore.

OCELLUS, ancien philosophe grec de l'école de Pythagore, était natif de Lucanie, ce qui lui a fait donner le nom de *Lucanus*. Il descendait d'une ancienne famille de Troie en Phrygie, et vivait long-temps avant Platon. Il composa un *Traité des rois et du royaume*, dont il ne nous reste que quelques fragments; mais le livre *de l'Univers*, ou *Achilles*, qu'on lui attribue, est parvenu tout entier jusqu'à nous, et il y en a plusieurs éditions en grec et en latin. Les meileures sont celles qui se trouvent dans les *Opera mythologica*, Cambridge, 1670, in-8°, ou Amsterdam, 1688, in-8°; et séparément, Amsterdam, 1661, in-8°. Boschius en a donné une traduction latine, Louvain, 1554. Valère-André et Foppens ont regardé, par une erreur assez plaisante, cette traduction comme celle d'un ouvrage de Lucien: *Ocellum Luciani*, De universi orbis natura, *latinum fecit*. Il s'efforce vainement d'y prouver l'éternité du monde. Le marquis d'Argens a traduit en français, et a commenté cet ouvrage en 1762, in-12. Son but n'est pas seulement d'éclaircir le texte, mais de répandre plus de jour sur les anciens systèmes. On souhaiterait un peu plus de correction dans le style, plus de sagesse et de solidité dans sa façon de penser. L'abbé Batteux a traduit depuis l'ouvrage d'Ocellus, dans son *Histoire des causes premières*, in-8°; sa version est regardée comme plus exacte que celle du marquis d'Argens.

OCHIN (Bernardin), moine ambitieux et apostat, appelé en latin *Ochinus*, et en italien Occhini (on l'appelle quelquefois Okin, pour conserver la prononciation de l'italien et du latin), né à Sienne en 1487, il entra jeune chez les religieux de l'observance de Saint-François; mais il les quitta bientôt, et s'appliqua à l'étude de la médecine. Touché, au moins en apparence, d'un nouveau désir de faire pénitence, il rentra dans l'ordre qu'il avait abandonné, et s'y distingua par son zèle, sa piété et ses talents. La réforme des capucins venait d'être approuvée (*voy.* Baschi); il l'embrassa en 1534, contribua beaucoup au progrès de cet ordre naissant, et

en fut général. Sa vie paraissait régulière et sa conduite édifiante. Ses austérités, son habit grossier, sa longue barbe, qui descendait jusqu'au-dessous de sa poitrine, son visage pâle et décharné, une certaine apparence d'infirmités et de faiblesse affectée avec beaucoup d'art, et l'idée que tout le monde avait de sa sainteté, le faisaient regarder comme un homme merveilleux. Ce n'était pas seulement le peuple qui en portait ce jugement, les plus grands seigneurs et les princes souverains le révéraient comme un saint. Lorsqu'il venait dans leurs palais, ils allaient au-devant de lui, et lui rendaient de grands honneurs, qu'ils accompagnaient de marques distinguées d'affection et de confiance. Cet hypocrite avait recours à toutes sortes d'artifices pour confirmer l'opinion si avantageuse que l'on avait conçue de lui. Il allait toujours à pied dans ses voyages; et lorsque les princes le forçaient de loger chez eux, la magnificence des palais, le luxe des habits et toute la pompe du siècle semblaient ne lui rien faire perdre de son amour pour la pauvreté et pour la mortification. On ne parlait que de sa vertu dans toute l'Italie, et cette réputation facilitait le progrès du nouvel ordre. Il était savant, quoiqu'il ne sut pas beaucoup de latin; et quand il parlait sa langue naturelle, il s'énonçait avec tant de grâce et de facilité, que ses discours ravissaient ses auditeurs. Lorsqu'il devait prêcher en quelque endroit, le peuple s'y assemblait en foule : les villes entières venaient pour l'entendre. On fut très surpris, quand on vit tout d'un coup cet homme si renommé, quitter le généralat des capucins, embrasser l'hérésie de Luther, et aller à Genève épouser une fille de Lucques, qu'il avait séduite en passant par cette ville. L'orgueil le précipita dans cet abîme. Il ne put résister au dépit de n'avoir point obtenu un chapeau de cardinal, qui avait toujours été l'objet de son ambition; il devint apostat et ennemi forcené du christianisme. Il assista à la fameuse conférence des déistes ou athées, assemblés à Vicence en 1546, où l'on convint des moyens de détruire la religion de J.-C., en formant une société qui, par des succès progressifs, amena à la fin du XVIII[e] siècle, une apostasie presque générale. (Voyez les ouvrages intitulés : *Le Voile levé*, la *Conjuration contre l'Église catholique*, et le *Journ. hist. et littér.*, 1[er] juin 1792, page 171.) Lorsque la république de Venise, informée de cette conjuration, fit saisir Jules Trévisan et François de Rugo, qui furent étouffés, Ochin se sauva avec les autres : la société ainsi dispersée n'en devint que plus dangereuse, et c'est celle qu'on connaît aujourd'hui sous le nom d'*Illuminés*, comme le prouve l'auteur des ouvrages que nous venons de citer. (*Voyez* MAIER Michel.) Ochin fut un de ceux qui se signalèrent le plus dans l'exécution du projet arrêté. Il versa des flots de bile sur tous ceux qui l'attaquèrent, comme on peut en juger par un écrit de Catarin contre lui, et par la réponse. Voici le titre de l'un et de l'autre : *Rimedio alla pestilente dottrina di Bern. Ochino, da Ambr. Catarino*, Rome, 1544, in-8.... *Riposta d'Ochino alle bestemmie d'Ambr. Catarino*, 1546,

in-8°. Ce séducteur passa ensuite en Angleterre, où il inspira aux jeunes gens du goût pour les nouvelles erreurs, et du mépris pour les plus anciennes pratiques de l'Église. La religion catholique étant rentrée dans ce royaume avec la reine Marie, il fut obligé de se retirer à Strasbourg, et de là, en 1555, à Zurich, où il fut ministre de l'Église italienne. Ses Dialogues en faveur de la polygamie lui firent perdre sa place. Après avoir erré de pays en pays, il se retira en Pologne, d'où il fut chassé en 1564. Il chercha un asile à Llaucow dans la Moravie, et il n'y trouva que la misère et l'opprobre. Il y mourut la même année, de la peste, à 77 ans, également haï des protestants et des catholiques. Un an avant sa mort, il avait publié trente *Dialogues*, traduits en latin par Castalion, Bâle, 1563, 2 vol. in-8°, dans lesquels il parle fortement en faveur de la polygamie. Une telle opinion, soutenue par un vieillard plus que septuagénaire, est assez singulière. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont il n'est pas fort nécessaire de donner le catalogue. Les principaux sont : 1° des *Sermons italiens*, en 5 vol. in-8°, Bâle, 1562, très rares et chers ; 2° des *Commentaires* sur les Épîtres de saint Paul ; 3° *Dialogo del purgatorio*, 1556, in-8°. Il est traduit en français et en latin ; mais l'édition italienne est plus recherchée. 4° *Disputa intorno alla presenza del corpo di G. C. nel sacramento della cena*, Bâle, 1561, in-8° ; le même en latin, avec un *Traité du libre arbitre*, in-8° ; 5° *Sinceræ et veræ doctrinæ de cæna Domini defensio*, Zurich, 1556, in-8° ; 6° *Il Catechismo*, 1561, in-8° ; 7° *Liber adversus papam*, 1549, in-4° ; 8° d'autres *Satires* sanglantes contre la cour de Rome et contre les dogmes catholiques. Tous les ouvrages de cet apostat sont peu communs. On peut en voir une liste plus détaillée dans le *Dictionnaire typographique*.

OCHOSIAS, fils et successeur d'Achab roi d'Israël, fut aussi impie que son père. Il commença à régner l'an 898 avant J.-C. La 2e année de son règne, il tomba d'une fenêtre et se froissa tout le corps. Il envoya consulter Béelzébuth, divinité des habitants d'Accaron, pour savoir s'il relèverait de cette maladie. Elie vint au-devant de ses gens par ordre du Seigneur, et les chargea de dire à leur maître, que puisqu'il avait mieux aimé consulter le dieu d'Accaron que celui d'Israël, il ne relèverait point de son lit ; mais qu'il mourrait très certainement. Les gens d'Ochosias retournèrent sur leurs pas, et dirent à ce prince ce qui leur était arrivé. Le roi reconnaissant que c'était Elie qui leur avait parlé, envoya un capitaine avec 50 hommes pour l'arrêter. Cet officier, impie comme son maître, ayant parlé au prophète d'un ton menaçant et dérisoire, le saint homme, embrasé d'un zèle ardent pour l'honneur de Dieu, insulté en sa personne, lui demanda qu'il tirât une vengeance éclatante de l'insolence de ses ennemis, et il fut exaucé sur-le-champ. Un feu lancé du ciel consuma l'officier avec sa troupe. La même chose arriva à un second, que le malheur du premier n'avait pas rendu plus sage. Le troisième qui fut envoyé se jeta à genoux devant Elie, le pria de lui conserver la

vie. L'ange du Seigneur dit au prophète, qu'il pouvait aller avec ce capitaine sans rien craindre. Il vint trouver Ochosias, auquel il annonça sa mort prochaine en punition de son impiété. Il mourut l'an 896 avant J.-C. Joram son frère lui succéda.

OCHOSIAS, roi de Juda, dernier fils de Joram et d'Athalie, était âgé de 22 ans lorsqu'il commença à régner. Il marcha dans les voies de la maison d'Achab, dont il descendait par sa mère, fille de ce roi impie. Il alla à Ramoth de Galaad avec Joram, roi d'Israël, pour com-combattre contre Hazaël roi de Syrie; et Joram ayant été blessé dans le combat, retourna à Jezraël pour se faire traiter de ses blessures. Ochosias se détacha de l'armée pour aller lui rendre visite. Mais Jéhu, général des troupes de Joram, s'étant soulevé contre son maître, courut pour le surprendre à Jezraël, sans lui donner le temps de se reconnaître. Joram et Ochosias, qui ignoraient son dessein, allèrent au-devant de lui; le premier ayant été tué d'un coup de flèche, Ochosias prit la fuite. Jéhu le fit poursuivre, et ses gens l'atteignirent à la montée de Gauer, près de Jebblaan, et le blessèrent mortellement. Il eut encore assez de force pour aller à Mageddo, où ayant été trouvé, il fut amené à Jéhu, qui le fit mourir l'an 884 avant J.-C.

OCHUS. *V.* Darius-Nothus et Artaxercès.

OCKAM. *Voyez* Occam.

OCKLEY (Simon), ecclésiastique et orientaliste anglais, né à Excester en 1678, vicaire de Swavesay dans le comté de Cambridge, et en 1711, professeur de langue arabe à Cambridge, a publié, en 1706, *Introductio ad linguas orientales.* Il a donné aussi une *Histoire des Sarrasins*, avec un *Précis sur les Arabes*, *sur Mahomet et sa secte*, 1718, en anglais, traduite par Jault en français, 1748, 2 vol. in-12. *Description de la Barbarie*, Londres, 1713, in-8°, en anglais. Des notes sur plusieurs auteurs et quelques versions. Ses talents ne l'empêchèrent pas de devenir pauvre, et d'être confiné pour dettes dans une prison, où vraisemblablement il mourut vers 1720. [On cite encore d'Ockley une *Histoire de l'état présent des Juifs*, *dispersés sur le globe*, traduite de l'italien de Modena, Rabin Vénitien.]

† O'CONNOR (N.), naquit à Dublin vers 1760, partagea les mêmes principes que Napper-Tandy et Samuel Nelson, ses compatriotes, dans l'intention de soulever son pays contre la domination anglaise; il fut un des chefs des *defenders*, qui remplirent l'Irlande de troubles. O'Connor avait des intelligences secrètes avec les patriotes français; averti par eux que les républicains allaient tenter une descente sur les côtes d'Irlande, il leva des hommes pour la favoriser; mais ayant été découvert, il fut arrêté et condamné à mort le 31 août 1795.

OCTAVIE, petite-nièce de Jules César et sœur d'Auguste, fut mariée en premières noces avec Claudius Marcellus, et en secondes avec Marc-Antoine. Ce mariage fut le lien de la paix entre ce triumvir et Auguste. C'était une femme d'une rare beauté et d'un mérite encore plus rare. Marc-Antoine, loin d'y être sensible, se rendit en Egypte au-

près de Cléopâtre, dont il était éperdument amoureux. Octavie voulut arracher son époux à cette passion, en allant le trouver à Athènes; mais elle en reçut le plus mauvais accueil, et un ordre de s'en retourner à Rome. Auguste, outré de cet affront, résolut de s'en venger. La généreuse Octavie tâcha d'excuser son époux, dans l'espérance de renouer quelque négociation entre lui et son frère; mais tous ses soins furent inutiles. Après la défaite entière de Marc-Antoine, elle vécut auprès d'Auguste, avec tous les honneurs dus à son rang et à son mérite. Son fils Marcellus, qu'elle avait eu de son premier mari (jeune homme qui donnait de grandes espérances, et qui était regardé comme l'héritier présomptif de l'empire), épousa Julie fille d'Auguste; mais il mourut à la fleur de son âge. Octavie, plongée dans une profonde douleur, y succomba 11 ans avant J.-C. Cette perte fut un deuil public. Auguste prononça un *discours* funèbre, qui fut un éloge de ses vertus. Les gendres d'Octavie portèrent eux-mêmes son cercueil; et le peuple romain, toujours extrême en haine et en amour, et mêlant la superstition à toutes les passions, aurait rendu des honneurs divins à sa mémoire, si Auguste, plus sage en ce point que Marc-Aurèle, avait voulu le permettre. Elle avait eu avec Marc-Antoine, Antonia l'aînée, qui épousa Domitius Anobarbus; et Antonia la jeune, femme de Drusus, frère de Tibère.

OCTAVIE, fille de l'empereur Claude et de Messaline, fut fiancée à Lucius Silanus, petit-fils d'Auguste; mais ce mariage fut rompu par les intrigues d'Agrippine, qui lui fit épouser Néron à l'âge de 16 ans. Ce prince la répudia peu de temps après, sous prétexte de stérilité. Poppée, qu'il prit après elle, accusa Octavie d'avoir eu un commerce criminel avec un de ses esclaves. On mit à la question toutes les servantes de cette princesse. Quelques-unes ne pouvant résister à la violence des tourments, la chargèrent du crime dont elle était faussement accusée; mais la plupart des autres eurent la force de la déclarer innocente. Cependant Octavie fut envoyée en exil dans la Campanie; mais les murmures du peuple obligèrent Néron de la faire revenir. On ne saurait exprimer la joie qu'on fit éclater dans Rome pour ce rappel, ni les honneurs que le peuple fit à cette princesse. [Néron lui-même, en fit relever les statues, les couronna de fleurs, porta son image en triomphe, et ordonna qu'on brisât les statues de son indigne maîtresse.] Poppée se crut perdue, si Octavie ne périssait; elle se jeta aux pieds de Néron, et obtint enfin sa mort sous divers prétextes. Octavie fut reléguée dans un île, où on la contraignit de se faire ouvrir les veines, à l'âge de 20 ans; et on lui coupa la tête, laquelle fut portée à son indigne rivale.

OCTAVIEN, antipape, de la famille des comtes de Frascati, se fit élire en 1159 par deux cardinaux, après la mort d'Adrien IV, et prit le nom de *Victor IV*. Il fut soutenu par l'empereur Frédéric Ier. Il convoqua un concile en 1660, à Pavie, où Alexandre III fut déposé. Ce pape, contraint de fuir en France, laissa le trône pontifical à l'usurpateur,

qui mourut à Lucques en 1164, également haï et méprisé.

OCTAVIUS. *Voy.* AUGUSTE.

ODAZZI (Jean), peintre et graveur, né à Rome en 1663, mort dans la même ville en 1721, apprit d'abord à graver de Corneille Bloëmaërt. Il passa de cette école dans celles de Cito-Ferri et du Bacici. Son mérite le fit recevoir à l'académie de Saint-Luc, et le pape lui donna l'ordre du Christ. Ce peintre était infatigable dans le travail, et peignait avec une rapidité singulière. Son dessin est correct; ses peintures à fresque sont surtout fort estimées. La plupart de ses ouvrages se voient à Rome; il a principalement travaillé pour les églises: la coupole du dôme de Velletri, peinte de la main de ce maître, est un morceau qui le place au rang des artistes distingués.

ODDI (Jacques degli), cardinal, d'une noble famille de Pérouse, naquit dans cette ville vers 1690, et occupa divers emplois importants, où il fit preuve de capacité et d'habileté dans le maniement des affaires. En 1745, à son retour de Portugal, où il avait été envoyé en qualité de nonce près de cette cour, il fut élevé par Benoît XIV à la dignité de cardinal. Il fut ensuite légat à Ravenne où il fit beaucoup de bien, protégea les lettres et se concilia l'estime générale par sa vertu, sa libéralité et l'esprit de justice qu'il portait dans l'administration. Nommé évêque de Viterbe, il se montra dans ce nouveau poste, pasteur aussi zélé que savant, aida les pauvres, maintint la discipline parmi son clergé, et n'omit rien de ce qui pouvait contribuer à l'édification et à l'avantage de son troupeau. Ce pieux et estimable prélat mourut à Viterbe en 1770, âgé de 80 ans, et regretté de tous ceux qui l'avaient connu. Il a laissé les ouvrages suivants: 1° *Constitutiones editæ in diœcesana synodo habita in cathedrali ecclesia Sancti-Laurentii viterbiensis, anno* 1662, Viterbe, 1763, in-4°. 2° *Viterbiensis synodi vindicatio*, ibid, 1764, in-4°.

ODDI (Nicolas degli), cardinal, et neveu du précédent, homme d'un mérite distingué, de beaucoup de sagesse et de prudence, et d'un talent rare, fut envoyé à la diète de Francfort après la mort de l'empereur François I^er^, et s'y comporta de manière à obtenir et à mériter les plus grands éloges. Il mourut en 1767 à Arezzo, au collége des jésuites, dans un temps et à un âge où il pouvait rendre encore les plus grands services à l'Église, qui fondait sur lui de justes espérances.

ODED, prophète, qui s'étant trouvé à Samarie dans le temps que Phacée, roi d'Israël, revenait dans cette ville avec 200 mille prisonniers que les Israélites avaient faits dans le royaume de Juda, alla au-devant des victorieux, leur reprocha leur inhumanité et leur fureur contre leurs frères que Dieu avait livrés entre leurs mains. Les soldats se laissèrent toucher par les paroles du prophète. La compassion et le désintéressement prirent tout à coup dans leurs cœurs la place de la cruauté et de l'avarice: ils rendirent la liberté aux captifs, et abandonnèrent le riche butin qu'ils avaient fait. II *Par.*, 28.

ODENAT, prince arabe, roi des Palmyréniens, naquit à Palmyre; il était issu d'une famille

royale, devint l'époux de la fameuse Zénobie, et fut ensuite empereur. Odenat s'était exercé dès son enfance à combattre les lions, les léopards et les ours. Après cette fameuse journée, où l'empereur Valérien fut pris et traité avec tant d'ignominie, par Sapor roi de Perse, l'an 260, l'Orient consterné tâcha de fléchir cet insolent vainqueur. Odenat lui envoya des députés chargés de présents, avec une lettre, dans laquelle il lui protestait qu'il n'avait jamais pris les armes contre lui. Sapor, indigné qu'un aussi petit prince eût osé lui écrire, et ne fût pas venu lui-même lui rendre hommage, déchire sa lettre, fait jeter ses présents dans la rivière, et jure qu'il ruinera bientôt tout son pays, et qu'il le fera périr lui et toute sa famille, s'il ne vient pas se jeter à ses pieds les mains liées derrière le dos. Odenat, indigné à son tour, prit le parti des Romains, et fit la guerre à Sapor avec tant de succès, qu'il lui enleva sa femme et ses trésors. Il ruina le parti de Quiétus, fils de Marcien, et demeura fidèle aux Romains. L'empereur Gallien crut ne pouvoir mieux récompenser ses services, qu'en l'associant à l'empire. En 264, il lui donna les titres de César et d'empereur, et celui d'Auguste à la reine Zénobie sa femme et à leurs enfants. Odenat fit mourir Baliste, qui s'était révolté, prit la ville de Ctésiphon, et se préparait à marcher contre les Goths, qui ravageaient l'Asie, lorsqu'il fut assassiné l'an 267 dans un festin, avec Hérodien son fils, à Héraclée dans le Pont. Zénobie gouverna après lui, sous le titre de reine d'Orient.

† ODENCO (Gaspard-Louis), célèbre antiquaire, né à Gênes en 1725. A l'âge de 18 ans, il entra chez les jésuites, et obtint une chaire de théologie à Rome, où il put se livrer à son goût pour les antiquités. Lors de la suppression de son ordre, il se retira à Gênes, sa patrie, y fut nommé bibliothécaire de l'université, et y mourut le 18 décembre 1810. On a de lui : 1° *Dissertazione sopra un'antica inscrizione novellamente scoperta*, Rome, 1756. L'inscription qui forme le sujet de cette dissertation, est relative à Kamenius, préteur triomphal du temps de Constantin, et septemvir du collége des Epulons. Ce Kamenius était de la famille Cesonia. 2° *Dissertationes et adnotationes in aliquot ineditas veterum inscriptiones et numismata*, etc., Rome, 1765. C'est un recueil d'inscriptions latines qui étaient échappées à l'examen de Grutler, Reinesius, Gudi, Fabretti, Muratori, Maffei, etc.

ODESDUN DE LA MESCHINIÈRE (Louis), prêtre de Chinon en Touraine, après avoir été employé par le clergé de France, en recueillit les *Mémoires*, dont il donna 2 vol. in-fol. en 1646; mais d'autres collections, plus amples et mieux faites, ont éclipsé la sienne. Il fit paraître aussi la même année une collection des *Conciles de France* tenus depuis celui de Trente, in-fol., qui sert de suite à ceux du P. Sirmond, 3 vol. in-fol., et auxquels on joint les *Suppléments* de la Lande, 1666, in-fol. Nous ignorons le temps de sa mort.

ODET DE COLIGNI. *Voyez* COLIGNI.

ODILLON (Saint), 5e abbé de Cluny, fils de Béraud le Grand, seigneur de Mercœur, naquit en Auvergne l'an 962. Dès son en-

fance il fit des progrès dans les lettres et dans la vertu. Le désir de mener une vie plus parfaite lui inspira la résolution de se retirer à Cluny. Saint Mayeul jeta les yeux sur lui pour lui succéder : Odillon fut le seul qui désapprouva ce choix. La réputation que lui firent ses vertus, vint jusqu'à l'empereur saint Henri, qui le pria de l'accompagner dans le voyage qu'il fit à Rome pour s'y faire couronner, et jouit plusieurs fois depuis de ses pieux entretiens. Son humilité était si grande, qu'il refusa l'archevêché de Lyon et le *Pallium* dont Jean XIX voulut l'honorer. Ce saint abbé mourut à Souvigni en 1049, à 87 ans, après avoir répandu son ordre en Italie, en Espagne et en Angleterre. Son caractère dominant était une bonté extrême, qui le fit appeler *le Débonnaire*. Son nom est immortel dans l'Eglise, par l'institution de la *Commémoration générale des trépassés*. Cette pratique passa des monastères de Cluny dans d'autres Eglises, et fut enfin adoptée par l'Eglise universelle. On raconte diversement la révélation qu'on dit y avoir donné lieu. Dans le doute, il est plus prudent d'attribuer cette institution à la piété de l'illustre abbé de Cluny, qu'à des visions incertaines. On a de lui, dans le recueil intitulé *Bibliotheca cluniacensis*, 1614, in-fol. : 1° la *Vie de saint Mayeul;* 2° celle de *sainte Adélaïde*, impératrice; 3° des *Sermons*, qui marquent une grande connaissance de l'Ecriture sainte ; 4° des *Lettres ;* 5° des *Poésies*. On trouve encore quelques *Lettres* de lui dans le *Spicilége* de D. d'Achery. Autant ce pieux écrivain fut soigneux de cultiver lui-même les bonnes études, autant le fut-il de les favoriser et d'exciter les talents dans son ordre. Pierre Damien a écrit sa *Vie*. — Il ne faut pas le confondre avec ODILON, moine de Saint-Médard de Soissons, dont on a un *Traité sur les translations des reliques des Saints*, dans les *Acta benedictinorum* de Mabillon. Celui-ci vivait à peu près dans le même temps que le premier.

ODOACRE, roi des Hérules, fut élevé en Italie. [Il était fils d'Edebon, ministre d'Attila et chef de la tribu des Scyres, qui fut détruite après la mort de ce tyran. Il réussit à réunir quelques compagnons d'armes avec lesquels il passa en Italie, et entra dans les gardes impériales, où il s'avança rapidement. Cette garde et l'armée romaine n'étaient composées alors que d'étrangers.] Une taille avantageuse, et beaucoup de hardiesse et de courage, lui firent un nom. L'empire romain touchait à sa fin. Les Hérules et autres barbares le prirent pour chef : une partie de l'armée romaine, mécontente de la tyrannie d'Oreste et de son fils Augustule, finit aussi par se mettre sous les ordres d'Odoacre. Oreste, à cette nouvelle, se sauva à Pavie, ville forte; mais Odoacre l'y poursuivit, prit la ville, la pilla, la brûla, et fit mettre à mort son ennemi. Le vainqueur passa de là à Rome, où il se fit proclamer roi d'Italie, et ensuite à Ravenne, où il trouva Augustule. Ce prince fut exilé dans la Campanie, après avoir été dépouillé des marques de la dignité impériale. Cette étonnante révolution, qui mit fin à l'empire romain, arriva en 476. La terre changeait alors de face; l'Espagne était habitée par les Goths,

les Anglais-Saxons passaient dans la Bretagne; les Français s'établissaient dans les Gaules, les Allemands s'emparaient de la Germanie, les Hérules et les Lombards restaient maîtres de l'Italie. C'est ainsi que les nations barbares, mais sobres et chastes, détruisirent la puissance des Romains, devenus un peuple mou et lâche, et dont les crimes avaient depuis long-temps préparé la ruine (on peut voir sur ce sujet l'excellent traité de Salvien : *De Providentia*, liv. 7. nº 224). Odoacre, maître de l'Italie, eut à combattre Théodoric. Il fut battu trois fois, et assiégé dans Ravenne en 490. Il n'obtint la paix qu'à condition qu'il partagerait l'autorité avec son vainqueur. Théodoric lui avait promis avec serment de ne lui ôter ni la couronne ni la vie; mais peu de jours après, l'ayant invité à un festin, il le tua de sa propre main, et fit périr tous ses officiers et tous ses parents, en 493. Odoacre était un prince plein de magnanimité et de douceur. Quoique arien, il ne maltraita point les catholiques. Il sut user modestement de sa fortune, et n'eut rien de barbare que le nom. S'il établit plusieurs impôts onéreux, il y fut forcé par la nécessité de récompenser ceux à qui il devait le sceptre.

ODON (Saint), né en 879, fut chanoine de Saint-Martin de Tours, sa patrie, en 899, moine à Baume en Franche-Comté en 909, et second abbé de Cluny en 927. Sa sainteté et ses lumières répandirent beaucoup d'éclat sur cet ordre. Le saint abbé était l'arbitre des princes séculiers et des princes de l'Eglise. Son zèle pour la discipline monastique, le fit appeler dans les monastères d'Aurillac en Auvergne, de Sarlat en Périgord, de Tulles en Limousin, de Saint-Pierre-le-Vif à Sens, de Saint-Julien à Tours, et dans plusieurs autres qu'il soumit à une exacte réforme. Appelé ensuite en Italie, il y donna le spectacle de ses vertus, et y forma plusieurs communautés nombreuses. Ce saint abbé mourut en 942, auprès du tombeau de saint Martin. On a de lui : 1º un *Abrégé des Morales de Saint Grégoire sur Job*; 2º des *Hymnes* en l'honneur de saint Martin; 3º trois livres du *Sacerdoce*; 4º la *Vie de saint Gérard*, comte d'Aurillac; 5º divers *Sermons*, etc. La *Bibliothèque de Cluny*, collection publiée par dom Marrier, 1614, Paris, in-fol., renferme les différents ouvrages de saint Odon. On trouve dans le même recueil la *Vie* du pieux abbé, écrite par un de ses disciples appelé *Jean*.

ODON (Saint), né en Angleterre de parents idolâtres, Danois d'origine, montra dès l'enfance du penchant pour le christianisme; ce qui lui occasiona des persécutions de la part de ceux dont il avait reçu le jour. Le duc d'Athelm, un des principaux seigneurs d'Angleterre, soulagea ses souffrances par toutes sortes de bienfaits; il fut baptisé, reçut ensuite les ordres sacrés, et jouit de la confiance de plusieurs rois. Il fut placé sur le siége épiscopal de Wilton, et ensuite sur celui de Cantorbéry en 492, aprèsavoir reçu l'habit de l'ordre de Saint-Benoît; car c'était l'usage de ne mettre à la tête de ce grand diocèse que des hommes qui avoient professé la vie monastique. (*Voyez* saint NORBERT.) Il n'avait consenti qu'avec répugnance à sa première promotion,

et il s'opposa long-temps à la seconde. Il mourut le 4 juillet 961. On a de lui des *Constitutions ecclésiastiques* dans la Collection des conciles. Il est regardé comme un des principaux auteurs des lois publiées par Edmond et Edgard, rois d'Angleterre.

ODON, fils d'Herluin de Conteville, fut nommé l'an 1049 à l'évêché de Bayeux, par Guillaume le Bâtard, duc de Normandie. Il n'était âgé que d'environ 14 ans; mais les bonnes qualités qu'on voyait éclore en lui, et l'autorité du duc son frère utérin qui l'avait nommé, firent passer par-dessus les règles prescrites par les canons. L'an 1066, Guillaume ayant résolu de conquérir par les armes le royaume d'Angleterre, dont Harold s'était emparé à son préjudice, l'évêque de Bayeux fit équiper à ses frais 100 vaisseaux, et voulut l'accompagner dans cette périlleuse entreprise. Le conquérant le fit son lieutenant pour gouverner ce royaume en son absence. Ebloui de l'éclat de ce poste important, Odon se livra à une prodigalité et à des dépenses inouïes; et pour fournir au luxe de sa table et de ses équipages, il accabla les peuples d'impôts excessifs, qui les firent révolter. Au lieu d'adoucir la colère du roi en leur faveur, il lui conseilla de les dépouiller de leurs terres, qui furent partagées entre les Normands, et il eut pour sa part jusqu'à 254 fiefs dans différents cantons, outre le château de Douvres et le comté de Kent, dont il avait déjà été gratifié. Il fut enfin arrêté par ordre du roi indigné de ses concussions, et conduit à Rouen, où il resta enfermé jusqu'à la mort de ce prince. Dès qu'il fut élargi, il se mit à la tête d'un gros parti pour arracher le sceptre à Guillaume le Roux, en faveur de son frère Robert; mais il ne réussit qu'à perdre tous les biens qu'il avait en Angleterre, et à être renvoyé avec mépris en Normandie. Le duc Robert, pour lequel il avait tout sacrifié, le prit pour son principal ministre. Il ne pouvait faire un plus mauvais choix. Ce prélat ambitieux remplit l'état de troubles par ses cabales, et manqua de le bouleverser; mais il n'est pas vrai, comme l'ont avancé quelques historiens, qu'il se soit oublié au point de donner la bénédiction nuptiale à Philippe roi de France et à Bertrade, que ce prince avait enlevée à son mari, Foulques, comte d'Anjou. Enfin, déchiré par les remords, et espérant réparer ses fautes par des actions courageuses et utiles, Odon s'enrôla dans la première croisade, et étant parti l'an 1096 avec le duc Robert pour la Terre-Sainte, il mourut en chemin l'année suivante, à Palerme en Sicile.

ODON, ou ODARD, évêque de Cambrai, né à Orléans, mourut en 1113. On a de lui une *Explication du canon de la messe*, Paris, 1640, in-4°, et d'autres traités, imprimés dans la bibliothèque des pères. Sa vie fut remplie par le travail et par les bonnes œuvres.

OEBALUS, fils de Cynortas, roi de Sparte. Voyez *Gorgophone*.

OECOLAMPADE (Jean), naquit au village de Reinsberg, dans la Franconie, en 1482. Il apprit assez bien le grec et l'hébreu, et acquit diverses connaissances. L'amour de la retraite et de l'étude l'engagea à se faire religieux de Sainte-Brigitte dans le monastère de Saint-Laurent, près d'Ausbourg; mais il ne persévéra pas long-temps dans sa vo-

cation. Il quitta son cloître et se retira à Bâle. La prétendue réforme commençait à éclater; OEcolampade en adopta les principes, et préféra le sentiment de Zuingle à celui de Luther sur l'eucharistie. Il fut fait ministre à Bâle, et publia un Traité intitulé: *De l'exposition naturelle de ces paroles du Seigneur*, CECI EST MON CORPS, c'est-à-dire, selon lui, le *signe*, la *figure*, le *type*, le *symbole*. Les luthériens lui répondirent par un livre intitulé: *Syngramma*, c'est-à-dire *Ecrit commun*, composé, à ce qu'on croit, par Brentius. OEcolampade en publia un second intitulé : *Anti-Syngramma*, qui fut suivi de divers Traités contre le *libre arbitre*, l'*invocation des saints*, etc. A l'exemple de Luther, OEcolampade se maria, quoique prêtre, à une jeune fille dont la beauté l'avait touché. Voici comment Erasme le raille sur ce mariage. « OEcolampade » (dit-il) vient d'épouser une » assez belle fille; apparemment » que c'est ainsi qu'il veut mortifier sa chair. On a beau dire » que le luthéranisme est une » chose tragique, pour moi je » suis persuadé que rien n'est » plus comique, car le dénoûment de la pièce est toujours » quelque mariage, et tout finit » en se mariant, comme dans » les comédies. » Erasme avait beaucoup aimé OEcolampade avant qu'il eût embrassé la réforme. Il se plaignit que, depuis que cet ami était entré dans un parti, et qu'il eût quitté avec l'Eglise sa tendre dévotion pour embrasser l'aigre et sèche réforme, il ne le connaissait plus; et qu'au lieu de la candeur dont il faisait profession tant qu'il agissait par lui-même, il ne trouvait plus en lui que dissimulation et artifice. OEcolampade eut beaucoup de part à la ruine de la vraie religion, dans plusieurs cantons de la Suisse. Il mourut à Bale en 1531. On lit entre autres choses sur son épitaphe dans l'ancienne cathédrale : *Auctor evangelicæ doctrinæ, in hac urbe primus et templi hujus verus episcopus.* Expressions bien dignes de l'orgueilleux réformateur, mais bien au-dessous de la simplicité évangélique. Le mot *auctor*, du reste, exprimait admirablement la nouveauté de sa doctrine. On a de lui des *Commentaires* sur plusieurs livres de la Bible, in-fol., et d'autres ouvrages, fruits du fanatisme de secte.

OECUMÉNIUS, auteur grec du Xe siècle, selon la plus commune opinion. On a de lui des *Commentaires* sur les Actes des apôtres, les Epîtres de saint Paul, sur l'Epître de saint Jacques, etc., et d'autres ouvrages, recueillis avec ceux d'Arétas, par Frédéric Morel, Paris, 1631, en 2 vol. in-fol., grec-latin. Il ne fait presque qu'abréger saint Chrysostôme, et il le fait avec assez peu de choix.

OEDIPE, roi de Thèbes, fils de Laïus et de Jocaste. L'oracle avait prédit à Laïus que son fils le tuerait, et épouserait sa mère. Pour éviter de tels crimes, Laïus donna OEdipe, aussitôt après sa naissance, à un de ses officiers pour le faire mourir; mais cet officier, touché de compassion, l'attacha par les talons à un arbre. Un berger passant par là, prit l'enfant, et le porta à Polybe, roi de Corinthe, qui l'éleva comme son fils. L'oracle ayant menacé OEdipe des malheurs dont Laïus avait déjà été averti, il s'exila de Corinthe, croyant que c'était sa

patrie. Il rencontra Laïus dans la Phocide, sans le connaître, eut querelle avec lui et le tua. De là il alla à Thèbes, et y expliqua l'énigme du Sphinx. Jocaste, la reine, devait être le prix de celui qui vaincrait ce monstre, et il épousa ainsi sa propre mère. Les dieux, irrités de cet inceste, frappèrent les Thébains d'une peste, qui ne cessa que quand le berger qui avait sauvé OEdipe vint à Thèbes, le reconnut, et lui fit découvrir sa naissance. OEdipe, après ce terrible examen, se creva les yeux de désespoir, et s'exila de sa patrie. Etéocle et Polynice, si célèbres chez les Grecs, étaient nés du mariage incestueux d'OEdipe et de Jocaste, aussi-bien qu'Antigone et Ismène. L'abbé Gédoyn dit qu'OEdipe n'eut pas d'enfants de Jocaste; mais qu'il avait eu ces quatre là d'Euriganée, fille de Périphas. Les malheurs d'OEdipe ont fourni un sujet de tragédie à plusieurs poètes. Celle de Voltaire est la meilleure, quoique défectueuse à plusieurs égards.

OELHAF (Nicolas-Jérôme), théologien de Nuremberg, né en 1637, étudia dans plusieurs universités d'Allemagne, et dans celles de Strasbourg et d'Utrecht. Il devint dans sa 38e année, pasteur à Lauffen, où il mourut en 1675. Il a écrit sur le *droit naturel* et sur la *prédestination*. Il a fait aussi une *Réfutation* du *Traité de l'état des ames après la mort*, etc. Ses ouvrages sont restés dans son pays.

OELHAF (Tobie), jurisconsulte, né à Nuremberg, fut vice-chancelier de l'académie d'Altorf, où il mourut en 1666, âgé de 65 ans. On a de lui des écrits sur les *monnaies*, sur les *formes* et les *espèces de républiques*, sur les *donations*, les *magistrats*, les *principes du droit*, les *appellations*, où il a semé beaucoup d'érudition.

OELHAF (Nicolas), médecin, a écrit en latin sur les *plantes* des environs de Dantzick, 1643, 1656, in-4°. Il y a eu d'autres savants du même nom.

OENOMAUS, philosophe et auteur grec du IIe siècle. Piqué d'avoir été trompé plusieurs fois par l'oracle de Delphes, il fit un *Recueil des mensonges* de cet oracle fameux. Eusèbe nous a conservé, dans sa *Préparation évangélique*, une partie considérable de ce Traité, où l'on voit que si le Démon s'est mêlé de rendre des oracles, comme l'on ne peut guère en douter (*voy.* BALTUS), il n'a pu donner à ses conjectures et à sa divination, la clarté, la précision, et surtout la certitude qui distinguent les oracles prophétiques.

OENOTRUS, un des fils de Lycaon, donna son nom à une contrée d'Italie où il vint s'établir. Quelques-uns rapportent le nom d'*OEnotrie*, qui fut donné à cette contrée, à un ancien roi des Sabins, nommé aussi *OEnotrus*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que du temps de Virgile on était persuadé que d'abord l'Italie avait été habitée par des OEnotriens, comme on le voit par ces vers :

> OEnotrii coluere viri, nunc fama minores
> Dixisse Italiam ducis de nomine gentem.

OEONUS, fils de Lycimius, frère d'Alcmène, ayant été tué par les fils d'Hippocoön, Hercule vengea sa mort sur le père et sur les enfants.

OFFA, roi des Merciens en Angleterre, succéda à Ethelbald son oncle, l'an 757 de J.-C. [La Mercie était le plus considérable des royaumes qui composaient

la l'*Heptarchie* anglaise. Offa fit une guerre opiniâtre aux six autres rois, afin qu'ils lui accordassent la suzeraineté. Il vainquit les Gaulois, et les repoussa jusque derrière la Saverne.] Il assassina lâchement Ethelbert, roi des Anglais orientaux, qu'il avait attiré chez lui, sous prétexte de lui faire épouser sa fille. Il eut des différends avec Charlemagne; mais Alcuin, moine savant et sage politique, les réconcilia. Offa fit faire un large fossé, pour la défense d'une partie de ses états, et après diverses conquêtes, il retourna à Dieu par une sincère pénitence. Enfin, il remit le trône à Egfrid, son fils. Il mourut peu de temps après, l'an 796. Ce prince, dans un voyage qu'il fit à Rome, augmenta le tribut établi par Ina pour l'entretien du collége anglais; mais il fut depuis aboli par Henri VIII, lorsqu'il se sépara de la communion de Rome.

OG, était roi de Basan, c'est-à-dire de cette partie de la Terre promise qui était au-delà du Jourdain, entre ce fleuve et les montagnes de Galaad. Les Israélites voulant entrer dans la Terre promise, Og, pour s'y opposer, vint au-devant d'eux avec tous ses sujets jusqu'à Edraï. Moyse le vainquit et le tua, passa au fil de l'épée tous ses enfants et tout son peuple, sans qu'il en restât un seul, conformément aux ordres de Dieu, qui voulait détruire ces nations abominables, dont les crimes justifient la punition, même selon les lumières naturelles. (*Voyez* Josué et un passage de Grotius dans l'article Montézuma.) Les Israélites se mirent en possession de son pays, ruinèrent soixante villes, et en exterminèrent tous les habitants. Og était seul resté de la race de Raphaïm. On peut juger de la taille de ce géant, par la grandeur de son lit, qu'on a conservé long-temps dans la ville de Rabbath, capitale des Ammonites. Il était de 9 coudées de long et de 4 de large; c'est-à-dire, de 15 pieds 4 pouces de long sur 5 pieds 10 pouces de large. Mais comme ce roi géant était sans doute couché à son aise, et que les anciens guerriers aimaient à exagérer leur grandeur par celle de leurs lits (*voy.* Quinte-Curce, livre 9, chap. 3), on peut croire qu'Og n'était pas plus grand que Goliath, qui avait environ 9 pieds. *Voyez* Goropius, Sloane.

† OGE, mulâtre de Saint-Domingue, se trouvait à Paris lors de la révolution, et fit partie du club connu sous le nom des *Amis des noirs*, qui le chargea, dit-on, d'aller opérer une révolution parmi les gens de couleur à Saint-Domingue. On le munit d'instructions secrètes, et d'une forte somme d'argent. Oge avait de l'intelligence et de l'audace; arrivé à sa destination, au commencement de l'automne de 1790, il publia une proclamation, préparée d'avance à Paris, dans laquelle il invitait les noirs à se mettre en état de révolte. Ceux-ci, qui n'y étaient que trop disposés, se rendirent en foule auprès d'Oge, qui se mit à leur tête, dévasta plusieurs établissements, et obtint d'abord des succès; mais le gouverneur Blanchelande ayant envoyé des troupes contre lui, ses gens l'abandonnèrent, et se cachèrent dans les bois. Oge se réfugia sur le territoire espagnol; mais à la demande du gouverneur français, on le lui livra avec plusieurs

de ses camarades. Tous furent exécutés. Oge ne se déconcerta point: quand il eut entendu son arrêt de mort, il prit une poignée de graines noires qu'il mit dans le creux de sa main, et les recouvrit de graines blanches. Après avoir secoué le tout, et les graines noires ayant repris le dessus, il les montra à ses juges, et leur dit en souriant : « Où » sont donc les blanches ? » Par ce trait de laconisme spartiate, Oge fit bien connaître l'état où il savait qu'était la révolte des noirs, qui bientôt après devint générale, et qui, grâce à une philantropie, au moins trop précipitée, coûta tant de sang, et la perte d'une riche possession en Amérique.

OGER *le Danois*, appelé aussi *Oger* et *Auctaire*, rendit de grands services à Charlemagne, et fut aussi aimé qu'estimé par ce prince et par sa cour. Le ciel lui ayant ouvert les yeux sur les prestiges du monde, il se fit religieux dans l'abbaye de Saint-Faron de Meaux, où il attira un de ses amis nommé Benoît. Ils moururent tous deux au IXe siècle, avec de grands sentiments de piété.

OGIER (Charles), littérateur et poète latin, naquit à Paris en 1595, d'un procureur au parlement. Dégoûté de la profession d'avocat, qu'il avait d'abord embrassée, il suivit le comte d'Avaux, ambassadeur, en Suède, en Danemarck et en Pologne. De retour en France, il s'appliqua à différents ouvrages, et mourut à Paris en 1654 à 59 ans. On a de lui une relation de ses voyages sous ce titre : *Ephemerides sive iter danicum, suecicum, polonicum*, Paris, 1656, in-8° ; elle offre bien des choses intéressantes sur les pays qu'il avait parcourus, sur leurs usages, leurs mœurs et les hommes célèbres qu'il avait visités. Ces *Ephémérides* sont entremêlées de vers. On en trouve aussi du même auteur à la fin du volume.

OGIER (François), frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, et suivit le comte d'Avaux, lorsqu'il alla signer la paix de Munster en 1648. L'abbé Ogier s'était signalé dans une querelle de Balzac avec le P. Goulu, où il prit le parti du premier, puis se brouilla avec son protégé. Dégoûté de la dispute, il s'occupa à prêcher; mais il n'y eut que les succès que donne la vogue d'un moment. Cet écrivain mourut à Paris en 1670. On a de lui : 1° *Jugement et censure de la doctrine curieuse de François Garasse, jésuite*, 1623, in-8° ; 2° *Actions publiques*, en 2 vol in-4° : ce sont de mauvais sermons, applaudis dans le temps; 3° des *Poésies* répandues dans différents recueils.

OGIER (Jean). *Voyez* GOMBAUD.

OGILBI (Jean), issu d'une famille noble d'Ecosse, entra chez les jésuites en 1597, âgé de 17 ans. Il se distingua dans sa patrie par son zèle pour la religion de ses pères, et fut mis à mort à Glascow en 1615, pour l'avoir défendue contre le schisme et l'hérésie. Les réponses qu'il fit à ses juges sont pleines de cette force et de cette dignité chrétienne qui distingua les premiers martyrs. Le P. Matthias Tanner, dans sa *Societas Jesu usque ad sanguinem militans*, raconte les circonstances de la mort de cet homme vraiment apostolique, d'une manière pleine d'élégance, d'intérêt et d'énergie. On peut

consulter aussi *Relatio incarcerationis et martyrii Joannis Ogilbei*, à Douai et ensuite à Ingolstadt, 1616, in-16.

OGILBI (Jean), en latin *Ogilvius*, littérateur et imprimeur, né à Edimbourg en 1600, s'appliqua à la géographie et à la littérature tant sacrée que profane. [Il avait d'abord été maître de danse; le comte de Stafford l'employa en cette qualité dans sa maison, et contribua à sa fortune. Il devint ensuite poète, et se trouvant à Dublin, il y éleva un théâtre qui prospéra. De retour à Londres, il publia plusieurs ouvrages qui le mirent à même de bâtir une maison, et d'y établir une imprimerie.] Ses principaux ouvrages sont : 1° *Biblia regia anglica*, Cambridge, 1660, grand in-folio. Cette édition magnifique est ornée de très belles gravures en taille-douce, et accompagnée du livre des *Prières* et des *Offices* anglais. Les curieux la recherchent pour sa beauté et sa rareté. 2° Une *Edition* de Virgile, avec des notes et de belles planches, qui la rendent chère, Londres, 1663, in-fol.; 3° un *Atlas*, qui lui mérita le titre de cosmographe du roi d'Angleterre; 4° plusieurs *Versions* en anglais d'auteurs anciens; 5° deux poëmes, la *Matrone d'Ephèse* et l'*Esclave romain*. Il mourut le 4 septembre 1676.

OGLETORPE (Jacques), général anglais, naquit à Westminster en 1688. Il entra au service à l'âge de 14 ans, fit la guerre de 1710, en qualité de simple enseigne, s'y distingua, et devint secrétaire du prince Eugène. Nommé membre du parlement en 1724, il y proposa plusieurs réglements sages, pour l'encouragement du commerce, et pour la réforme des prisons. En 1732, il fut envoyé en Amérique pour terminer les affaires de la colonie anglaise de la Nouvelle-Géorgie, où il fit bâtir la ville de Savannah. Il fit un second voyage dans ce pays, et essaya de s'emparer du fort Saint-Augustin, afin de pénétrer dans la Floride, appartenant aux Espagnols; mais il fut vigoureusement repoussé. Elevé au grade de major-général en 1745, il alla contre les rebelles, lors des premiers mouvements de l'Amérique septentrionale, et il mourut quelques mois après, en 1775, âgé de 87 ans.

OGNA-SANCHA (1), comtesse de Castille, vivait vers l'an 990. Etant veuve, elle devint passionnément amoureuse d'un prince maure. Pour l'épouser, elle forma le dessein d'empoisonner son fils, Sanche Garcias, comte de Castille, qui pouvait s'opposer à son mariage. Garcias en fut averti. Il était à table, lorsqu'on lui présenta du vin empoisonné par l'ordre de cette princesse. Il dissimula ce qu'il savait, et par civilité la pria de boire la première. Ogna voyant son crime découvert, et désespérant d'en obtenir le pardon, but de ce qui était dans la coupe, et mourut peu de temps après. On dit que de là vient la coutume de Castille de faire boire les femmes les premières : ce qui s'observe encore aujourd'hui en divers endroits de l'Espagne.

OGYGES, fils de Neptune et d'Alistra, régna dans la Grèce, où il fonda plusieurs villes. De son temps, un déluge affreux sub-

(1) Dogna (ou Dõna) Sancha. L'on doit dire : Doña, qui équivaut au titre de madame ou dame; Sanche est le prénom.

mergea toute l'Attique et toute l'Achaïe. On en place l'époque communément à l'an 248 avant le déluge de Deucalion. Mais tous ces déluges de la mythologie ne sont que le vrai et universel déluge, défiguré par les poètes et les historiens des temps fabuleux, qui ont particularisé cette grande catastrophe du monde, en lui appliquant les circonstances de quelque inondation locale. *Voy.* DEUCALION.

OIHENART (Arnauld), avocat au parlement de Navarre au XVII^e siècle, était natif de Mauléon. On a de lui : *Notitia utriusque Vasconiæ*, Paris, 1638 ou 1656, in-4°; c'est la même édition de ce livre fort savant, et qui n'eut pas autant de succès qu'il méritait.

OISEAU. *Voyez* LOYSEAU.

OISEAU (Jacques), né à Dantzick en 1631, d'une famille originaire de France, devint professeur de droit public et de droit des gens, dans l'université de Groningue. Il lia une étroite amitié avec Puffendorf, rassembla une belle bibliothèque, et entretint un commerce de littérature et d'amitié avec plusieurs savants. On a de lui quelques ouvrages qui marquent beaucoup d'érudition : 1° des *Corrections* et des *Notes* sur divers auteurs ; 2° un traité intitulé : *Thesaurus selectorum numismatum antiquorum, ære expressorum*, Amsterdam, 1677, in-4°; curieux, instructif et peu commun ; 3° *Catalogue* de sa *Bibliothèque*, imprimé en 1689, année de sa mort.

OISEL (Antoine L'). *Voyez* LOISEL.

OKAM. *Voyez* OCCAM.

OKIN. *Voyez* OCHIN.

OKOLSKI (Simon), dominicain polonais du XVII^e siècle, auteur d'une histoire de sa nation, sous ce titre : *Orbis polonus*, Cracovie, 1641, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, aujourd'hui rare, est plein de savantes recherches sur l'origine des Sarmates et sur celle des plus anciennes familles polonaises, qui enlevèrent presque toute l'édition. Okolski devint provincial de son ordre en Pologne l'an 1649. Il mourut vers l'an 1651.

OKSKI (Stanislas), *Orichovius*, gentilhomme polonais, né dans le diocèse de Prémislaw, étudia à Wittemberg, sous Luther et sous Mélanchthon, puis à Venise sous Egnace. De retour en sa patrie, il entra dans le clergé et devint chanoine de Prémislaw. Son éloquence le fit surnommer le *Démosthènes polonais*. Mais son attachement aux erreurs de Luther causa de grands maux au clergé. Il fut excommunié par son évêque, et n'en devint que plus furieux. Enfin il rentra dans l'Eglise catholique au synode tenu à Varsovie en 1591, et fit imprimer sa *Profession de foi*. Depuis ce temps-là, il s'éleva avec zèle contre les protestants, et publia un grand nombre de livres de controverse. On a imprimé ses *Opuscules* en 1563, in-8°. On lui doit aussi les *Annales du règne de Sigismond-Auguste*, in-12, en latin, et *Institutio principis*. Son vrai nom était *Orzécowsky ;* mais on sait que dans la langue polonaise, et en général dans l'esclavone, mère de tant d'autres, plusieurs lettres semblent disparaître dans la prononciation, quoique les indigènes prétendent les faire sentir.

OLAF, *Olavus*, roi de Norvège à la fin du X^e siècle, seconda le zèle de Leif, fils d'Éric

le Roux, pour la conversion des Groënlandais, et envoya dans ce pays des ecclésiastiques qui y formèrent une chrétienté florissante. *Voyez* GROENLAND dans notre *Dict. géogr.*, 1791. [Olaf ou Oleus avait fait plusieurs expéditions maritimes sur les côtes de France, d'Écosse et d'Angleterre. Il visita Constantinople : de retour en Norwége, il prit part à un soulèvement excité contre Haquin, tyran de ce pays, le mit à mort, et rentra dans le domaine de ses ancêtres, comme arrière-petit-fils d'Hérald Ier.]

OLAHUS (Nicolas), né à Hermanstadt en 1493, d'une famille qui descendait des princes de la Moldavie, s'appliqua, sans presque aucun secours de maîtres, à l'étude des belles-lettres, et y fit de grands progrès. Il fut pourvu successivement de canonicats dans l'église de Cinq-Églises et dans celle de Strigonie : ses vertus et sa prudence dans les affaires le placèrent dans le conseil de Louis II, roi de Hongrie. Après la bataille de Mohatz, où ce prince perdit la vie, il fut fait gouverneur d'Albe-Royale. Charles-Quint ayant nommé Marie, reine douairière de Hongrie, veuve de Louis, au gouvernement des Pays-Bas, cette princesse choisit Olahus pour son ministre. Après avoir demeuré huit ans à Bruxelles en cette qualité, il fut nommé par Ferdinand, frère de Charles-Quint et roi de Hongrie, évêque de Zagrab et chancelier du royaume de Hongrie, et placé ensuite sur le siége d'Agrie en 1548. Il y déploya tout son zèle pour réparer les maux que l'hérésie avait faits dans ce vaste diocèse, et il eut la consolation de voir ses efforts couronnés d'un heureux succès. Pendant le fameux siége de cette ville en 1552, il anima les généraux et les soldats à la défendre courageusement contre l'ennemi du nom chrétien, et on peut dire que ses libéralités et ses discours ne contribuèrent pas peu à faire lever le siége de cette ville. Ferdinand le nomma à l'archevêché de Strigonie en 1553; il occupa ce siége pendant quinze ans, et s'appliqua sans relâche à faire fleurir dans son diocèse la religion avec toutes les vertus qu'elle produit. Il tint à cet effet deux conciles nationaux à Tyrnau, dont les actes ont été imprimés à Vienne en 1560, in-4°. C'est par sa munificence et celle de l'empereur que se forma le collége des jésuites de Tyrnau, le premier qui fut établi en Hongrie, alors en proie aux nouvelles hérésies et à tous genres de séductions : il fonda encore dans la même ville un séminaire pour les jeunes clercs. En 1562, il fut fait palatin du royaume : et après avoir couronné Maximilien en qualité de roi de Hongrie, il mourut à Tyrnau l'an 1568. On a de ce savant et pieux prélat : 1° une *Chronique de son temps*; 2° une *Histoire d'Attila*, Presbourg, 1538; 3° une *Description de la Hongrie*, Presbourg, 1735. On trouve sa *Vie* très détaillée dans l'*Histoire des palatins de Hongrie*, par le P. Muszka, jésuite, Tyrnau, 1752, in-fol.

OLAUS MAGNUS. *Voyez* MAGNUS.

OLAUS RUDBECK. *Voyez* RUDBECK.

† OLAVIDÈS (Don Pablo), littérateur espagnol, naquit à Lima, capitale du Pérou, en 1740, vint dans sa jeunesse en Espagne, et perfectionna ses études à Alcala de Hénarès et à Madrid.

Ses connaissances, la vivacité et les agréments de l'esprit qui distinguent les Péruviens, qu'on pourrait nommer les Andalous de l'Amérique, lui firent de puissants protecteurs. Il occupa des places importantes, suivit le comte d'Aranda dans son ambassade en France, en qualité de secrétaire de légation, et le servit avec zèle et avec succès. A son retour en Espagne, d'Aranda le recommanda à Charles III, qui créa Olavidès comte, et lui accorda l'intendance de Séville. Il y a eu peu d'hommes aussi féconds en projets qu'Olavidès. Il avait eu, en 1778, celui de réformer la déclamation théâtrale en Espagne, et d'établir des réglements pour les auteurs et les comédiens. Il avait commencé lui-même cette réforme; mais n'ayant pas reçu d'encouragements, il abandonna ce projet. Il en présenta un autre qui fut adopté, celui de défricher la Sierra-Moréna, montagne aride, aux confins de la Castille, de l'Estramadure et de l'Andalousie, laquelle avait près de trente lieues d'étendue sur cinq à six de large. Olavidès y appela des colons de toutes les nations, et surtout des Français et des Allemands. Les rochers qui en défendaient l'approche, les marais qui encombraient les vallons, disparurent par les soins actifs de l'intendant. Des routes, des hôtelleries, des hameaux, des villes même s'élevèrent dans un pays où naguère tout était inculte et presque inhabitable. Olavidès y établit des manufactures utiles, plusieurs à l'instar de celles de Lyon. Il appela des fabricants et des dessinateurs de cette ville. Tout commençait à prospérer, et les provinces voisines se ressentaient déjà de ces bienfaits, lorsque des malveillants et des envieux alarmèrent le roi sur les énormes dépenses qu'entraînait cet établissement, sans faire remarquer l'utilité qui en était le résultat. Ne pouvant empêcher les progrès de l'établissement, ces intrigants cherchèrent à l'anéantir, en perdant son fondateur, ce qui ne leur fut pas difficile. Olavidès était un *esprit-fort*, c'est-à-dire qu'il avait la faiblesse de ne rien croire et de ne rien respecter en matière de religion. Le saint-office lui avait fait faire plusieurs remontrances à cet égard; mais comptant sur l'appui de la cour, il les avait méprisées. Ses ennemis renouvelèrent ces accusations: elles parvinrent aux oreilles du roi, qui était extrêmement pieux. L'inquisition présenta ses plaintes, et Olavidès fut arrêté et enfermé dans les prisons de ce tribunal. Son établissement commença à dépérir: plusieurs colons, se croyant abandonnés, obtinrent des secours du gouvernement pour retourner dans leur pays. Ayant mieux réussi que ceux que Catherine II avait établis en Sibérie, ils ne furent pas au moins abandonnés ni livrés à leur désespoir. Olavidès avait des amis puissants, qui parvinrent à le faire évader de sa prison. Il se retira à Venise, où il composa son ouvrage de l'*Evangelio en triunfo*, etc., *Triomphe de l'Evangile*, ou *Mémoires d'un philosophe converti*. En moins de deux ans, ce livre eut huit éditions, fut traduit en italien, et en français par M. Buynand-des-Échelles, Lyon, 1805, 4 vol. in-8°. Cet ouvrage, écrit avec force, est plein de sentiments chrétiens et renferme de grandes beautés.

Cependant il a le grand défaut qu'on pourrait reprocher à d'autres ouvrages célèbres sur des matières religieuses, qui ont paru de nos jours : le coloris en est très varié, les images frappantes, les pensées sublimes, mais tout cela est présenté dans un style poétique, et souvent même de roman. Des sujets aussi sérieux ne devraient être écrits qu'avec cette noble simplicité, cette éloquence qui naît du sujet même, et non de la trop brillante imagination de l'auteur. Ce qui éblouit ne touche pas, et au milieu d'une multitude de tableaux différents, de tropes et de figures, on trouve rarement la morale qui persuade et la véritable onction. Quoi qu'il en soit, le *Triomphe de l'Évangile* obtint à Olavidès la permission de retourner en Espagne. Il y vécut oublié dans une petite ville de l'Andalousie; sa conduite devint exemplaire, et il mourut en 1803, âgé de 63 ans. Il avait adressé au roi Charles III et à son successeur plusieurs *Mémoires* pour que son établissement de la Sierra-Moréna ne fût pas entièrement oublié. Ces monarques ont eu en partie égard à sa demande. En 1808, il y avait encore différents colons, et le voyageur y trouve des routes et des gîtes qui, excepté celles qui conduisent à Madrid, sont les plus praticables de toute l'Espagne.

OLBERT, ou ALBERT, né à Lerne, près de Thuin, dans le pays de Liége, vers la fin du x^e^ siècle, embrassa la vie monastique à Lobbes, fut envoyé dans le monastère de Saint-Germain-des-Prés à Paris, de là à Troyes et enfin à Chartres, où il se perfectionna dans les sciences divines sous Fulbert, évêque de cette ville. Olbert fut fait abbé de Gemblours, puis appelé pour être le premier abbé du monastère de Saint-Jacques, que l'on venait d'ériger à Liége, où il mourut l'an 1048. On a de lui : 1° un *Recueil de canons*, qu'il fit avec Burchard, évêque de Worms; 2° *Vie de saint Véron*, publiée par George Galopin. Il est encore auteur de plusieurs autres ouvrages qui n'ont pas été publiés.

OLDECORN (Édouard), plus connu en Angleterre sous le nom de *Hall*, né en 1561, dans la province d'Yorck, fit ses études à Reims et à Rome, où il reçut l'ordre de la prêtrise. Admis dans la compagnie de Jésus, et envoyé comme missionnaire en Angleterre en 1588, il en remplit les fonctions avec beaucoup de zèle et de succès pendant dix-sept ans dans la province de Worcester. La conjuration des poudres donna occasion de l'arrêter. On l'appliqua cinq fois à la question; mais on ne put apprendre, ni par son aveu, ni par aucun autre témoignage suffisant, qu'il eût eu connaissance de la conjuration. Il protesta toujours qu'il n'avait pas connu ce complot avant qu'il fût public, qu'il n'avait jamais approuvé ni pris la défense des coupables; mais cela ne l'empêcha pas d'être condamné au supplice des traîtres à Worcester, le 7 avril 1606. Il eut la consolation de réconcilier à l'Église un des criminels qui subit la mort avec lui, et qui mourut dans de grands sentiments de foi et de pénitence. Un nommé *Littleton* demanda publiquement pardon à Dieu et au P. Oldecorn de l'avoir injustement accusé de la conjuration. Nous avons pris

ces détails dans les *Mémoires* de M. Challoner, vicaire apostolique à Londres, imprimés en 1741. *Voyez* JACQUES VI, roi d'Écosse, et GARNET.

OLDENBURG (Henri), habile physicien et gentilhomme allemand, natif du duché de Brême, était consul à Londres pour la ville de Brême, dans le temps du long parlement de Cromwell. Il étudia dans l'université d'Oxford en 1656, et fut ensuite précepteur du lord Guillaume Cavendish. Lorsque la société royale de Londres fut établie, il en fut associé et secrétaire. Son goût pour les hautes sciences l'unit d'une étroite amitié avec Robert Boyle, dont il traduisit en latin plusieurs ouvrages, et cette amitié fut constante. Enfin, il mourut à Charlton dans la province de Kent, en 1678. C'est lui qui a publié les *Transactions philosophiques* des quatre premières années, en 4 tomes : savoir, depuis le n° 1er, 1664, jusqu'au n° 136, 1667. [On remarque parmi les divers morceaux qui composent cette collection, la *Relation chronologique des éruptions du Vésuve*; *Divers exemples de la propriété de la nature dans les hommes et les brutes.* Il traduisit, en outre, une *Explication de l'Apocalypse, la Vie de la duchesse de Mazarin, etc.*]

OLDENBURGER (Philippe-André), publiciste allemand, enseigna le droit et l'histoire à Genève avec réputation. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages, publiés sous différents noms, entre autres : 1° *Thesaurus rerum publicarum totius orbis*, 1675, en 4 vol. in-8°; livre qui, quoique imparfait, est utile et curieux pour la connaissance des républiques et de leurs intérêts; 2° *Limnæus enucleatus*, in-folio, estimé et nécessaire pour l'étude du droit public de l'Empire; 3° *Notitia Imperii, sive Discursus ad instrumenta pacis, Osnabrugo Monasteriensis*, in-4°, sous le nom de *Philippus-Andreas burgoldensis*; 4° un Traité des moyens de procurer un état tranquille aux républiques, sous ce titre : *Tractatus de rebus publicis turbidis in tranquillum statum reducendis*. Tous ces ouvrages furent goûtés de ceux qui aiment l'érudition et les études politiques. L'auteur mourut à Genève en 1678.

OLDENDORP (Jean), natif de Hambourg, enseigna le droit à Cologne, puis à Marpurg, où il mourut le 3 juin 1567. Il était neveu du célèbre Albert Krants; mais il n'eut pas le même attachement que lui à la religion catholique, qu'il quitta pour embrasser les nouvelles erreurs. On a d'Oldendorp divers écrits de jurisprudence, peu connus.

OLDHAM (Jean), Anglais, fils d'un ministre non-conformiste, se distingua par quelques *Traductions*, des *Satires* contre les jésuites, et d'autres poésies, et mourut en 1583, à 30 ans, de la petite vérole. Dryden, son ami, lui consacra un poème funèbre.

OLÉARIUS (Adam), né d'un tailleur d'habits, en 1603, à Aschersleben, petite ville de la principauté d'Anhalt, professa quelque temps à Leipsick avec beaucoup de succès. Il quitta ces fonctions pour passer dans le Holstein, où le prince Frédéric le nomma secrétaire de l'ambassade qu'il envoyait au czar et au roi de Perse. Cette course dura près de 6 ans, depuis 1633

jusqu'en 1639. Oléarius, de retour à Gottorp, fut fait en 1650 bibliothécaire, antiquaire et mathématicien du duc. Il remplit cette place avec applaudissement jusqu'à sa mort, arrivée en 1671, à 68 ans. Ce savant joignait à la connaissance des mathématiques, celle des langues orientales, et surtout du persan. Egalement propre aux choses utiles et aux arts agréables, il possédait la musique et jouait avec goût de plusieurs instrumens. On lui doit : 1° une *Relation* de son *Voyage* de Moscovie, de Tartarie et de Perse, en allemand, Sleswick, 1663, in-fol., aussi exacte que bien détaillée. On en a une traduction française par Wiquefort, dont la meilleure édition est celle de 1727, en 2 vol. in-fol. ; une traduction en anglais par Jean Davies, Londres, 1666, in-fol.; et un abrégé en italien, Viterbe, 1658, in-4° ; 2° une *Chronique* abrégée du Holstein, in-4° ; 3° la *Vallée des Roses de Perse.* C'est un recueil d'histoires agréables, de bons mots et de maximes, tirés des livres persans. 4° *Pinacotheca rerum naturalium gottorpiensis*, Sleswick, in-fol.

OLÉARIUS (Godefroi), docteur en théologie, et surintendant de Hall, mort en 1687, à 81 ans, est auteur d'un *Corps de théologie* à l'usage des luthériens. — Jean OLÉARIUS son fils, professeur de rhétorique, puis de théologie à Leipsick, fut l'un des premiers auteurs des journaux de cette ville, sous le titre d'*Acta eruditorum*. Il était né à Hall, en Saxe, en 1639, et il mourut à Leipsick en 1713, à 74 ans, après avoir exercé les emplois les plus distingués de l'université. On a de lui : 1° un *Introduction à la théologie* ; 2° une *Théologie positive, polémique, exégétique et morale*, etc., etc.; tous ouvrages infectés des nouvelles erreurs. — Godefroi OLÉARIUS, fils de Jean, naquit à Leipsick en 1672, fut professeur en langue grecque et latine à Leipsick, puis en théologie, obtint un canonicat, eut la direction des étudiants, et la charge d'assesseur dans le consistoire électoral et ducal. Il mourut de phthisie en 1715, âgé de 43 ans. On a de lui : 1° *Dissertatio de adoratione Patris per Jesum-Christum*, in-4°, 1709. Il y réfute une des principales erreurs des sociniens, qui refusaient à J.-C. le titre et les fonctions de médiateur entre Dieu et les hommes. 2° Une bonne *Edition* de Philostrate, en grec et en latin, in-fol., Leipsick, 1709; 3° la *Traduction* latine de l'Histoire de la philosophie de Thomas Stanley, in-4°, Leipsick, 1721 ; 4° *Histoire romaine, et d'Allemagne*, Leipsick, 1699, in-8°. Ce n'est qu'un abrégé.

†O'LEARY (Arthur), capucin irlandais, né à Corck, sut se rendre recommandable par son zèle, son esprit sage et conciliant, et ses écrits. Il fit ses études au collége de Saint-Malo, en Bretagne, embrassa l'ordre de Saint-François, suivant l'institut des capucins, et après avoir prononcé ses vœux et pris les ordres, entra en qualité d'aumônier dans un régiment irlandais au service de France. S'étant dégoûté de cette place, il retourna en Irlande, et ouvrit à Corck, sa patrie, une chapelle catholique qu'il desservait. Lorsque le parlement irlandais adoucit les lois pénales contre les

catholiques, il publia un écrit intitulé : *La Loyauté prouvée et le serment défendu*. L'effet de cet écrit fut de rassurer les consciences des personnes qui hésitaient sur le serment qu'il fallait prêter, et de les déterminer à le faire. Il tint la même conduite pendant la guerre d'Amérique, lorsque les flottes françaises menaçaient l'Irlande. Il rappela alors, dans une *adresse* à ses compatriotes catholiques, qu'ils étaient sujets du roi d'Angleterre, et que rien ne les dispensait de demeurer fidèles au gouvernement. Il en fit autant en 1784, lors des troubles et des pillages qui eurent lieu dans le comté de Corck. On sut gré au P. O'leary de cette manière d'agir. Elle lui attira l'estime des gens honnêtes, lui valut des amis parmi les protestants, et jusque dans le parlement. Il vint se fixer à Londres et s'attacha à la chapelle catholique de Soho-Square, où il prononça l'*Oraison funèbre* de Pie VI, en 1800, devant un nombreux auditoire composé *de catholiques et de protestants* de tous les rangs. Il mourut à Londres le 8 janvier 1802. On a de lui : 1° *Défense de la divinité de Jésus-Christ et de l'immortalité de l'ame*, Corck, 1776, en réponse à un ouvrage d'un médecin écossais, intitulé : *Pensées sur la nature et la religion*, où toute espèce de religion était attaquée; 2° *Défense de sa conduite* (d'Oleary) *et de ses écrits*, contre Woodward, évêque anglican de Cloyne, 1782; 3° *Remarques sur la défense de l'association protestante de Weslay* ; 4° *Défense de sa conduite dans l'insurrection de Munster en 1787* ; 5° *Examen de la controverse entre le docteur Carroll et MM. Warthon et Hopkins* ; 6° un *Essay on toleration*, etc. ; 7° des *Sermons* et des *Mélanges*.

OLÉASTER (Jérôme), habile dominicain portugais, natif du bourg de Azambuja, qui signifie *olivier*, assista au concile de Trente, en qualité de théologien de Jean III, roi de Portugal. Il refusa à son retour un évêché, fut inquisiteur de la foi, et exerça les principales charges de son ordre dans sa province. On a de lui des *Commentaires* sur le Pentateuque. La bonne édition de ce savant ouvrage, imprimé à Lisbonne, 1556-1558, 5 part. en un vol. in-fol., est recherchée. Il est rare d'en trouver toutes les parties exactement rassemblées, vu qu'elles parurent en différentes années. On a encore d'Oléaster des *Commentaires* sur Isaïe, Paris, 1622, in-fol. Le latin, le grec et l'hébreu étaient aussi familiers à Oléaster que sa propre langue. Il mourut en 1563, en odeur de sainteté.

OLEN, poète grec, plus ancien, dit-on, qu'Orphée, était de Xante, ville de Lycie. Il composa plusieurs *Hymnes*, que l'on chantait dans l'île de Délos aux jours solennels. On dit qu'Olen fut l'un des fondateurs de l'oracle de Delphes, qu'il exerça le premier les fonctions de prêtre d'Apollon, et qu'il rendait des oracles en vers; mais tous ces faits sont très incertains.

OLESNIKI (Sbignée), l'un des plus grands hommes que la Pologne ait produits, issu d'une noble et ancienne famille, fut secrétaire du roi Ladislas Jagellon. Ce fut en cette qualité qu'il suivit ce monarque dans ses expéditions militaires. Il fut assez

heureux pour lui sauver la vie en renversant d'un tronçon de lance un cavalier qui venait droit à ce prince. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et obtint l'évêché de Cracovie et le chapeau de cardinal. Ladislas l'employa dans les ambassades et dans les affaires les plus importantes. Ce prince lui laissa en mourant, pour marque de sa bienveillance, l'anneau qu'il avait reçu autrefois de la reine Hedwige, sa première femme, comme le gage le plus cher et le plus précieux de son amitié. Olesniki témoigna sa reconnaissance en faisant élire à Posnanie, en 1434, le jeune Ladislas, son fils aîné, qui fut depuis roi de Hongrie, et qui périt malheureusement à la bataille de Varna en 1444. Le cardinal évêque de Cracovie fit ensuite élire Casimir, frère du jeune Ladislas, et rompit l'élection où quelques Polonais avaient élu Boleslas, duc de Moscovie. Cet illustre prélat finit tranquillement ses jours à Sandomir, le 1er avril 1455, à 66 ans. Une régularité exemplaire, et une fermeté inflexible, qui n'avait en vue que les intérêts et la gloire de la religion, du roi et de sa patrie, formaient son caractère. Il laissa tous ses biens aux pauvres, dont il avait été le père pendant sa vie.

OLGIATI. *Voy.* LAMPUGNANI.

OLIER (Jean-Jacques), instituteur, fondateur et premier supérieur de la communauté des prêtres et du séminaire de Saint-Sulpice à Paris, était second fils de Jacques Olier, maître des requêtes. Il naquit à Paris en 1608. Après avoir fait ses études en Sorbonne, il fit un voyage à Notre-Dame de Lorette. De retour à Paris, il se lia très étroitement avec Vincent de Paule, instituteur des Lazaristes. Son union avec ce saint lui inspira l'idée de faire des missions en Auvergne, où était située son abbaye de Pébrac. Son zèle y produisit beaucoup de fruits. Quelque temps après, le cardinal de Richelieu lui offrit l'évêché de Châlons-sur-Marne, qu'il refusa. Il projetait de fonder un séminaire pour disposer aux fonctions sacerdotales les jeunes gens qui embrassent l'état ecclésiastique, lorsqu'on lui proposa la cure de Saint-Sulpice. Après s'être démis de son abbaye, il accepta cette cure comme un moyen propre à exécuter ses desseins, et en prit possession en 1642. La paroisse de Saint-Sulpice servait alors de retraite à tous ceux qui vivaient dans le désordre. De concert avec les ecclésiastiques qu'il avait amenés avec lui de Vaugirard, où ils avaient vécu quelque temps en communauté, il travailla à la réforme des mœurs avec autant de succès que de zèle. Sa paroisse devint la plus régulière de Paris. On sait combien les duels étaient alors fréquents : il vint à bout d'en arrêter la fureur. Il engagea plusieurs seigneurs à faire publiquement dans son Eglise, un jour de Pentecôte, une protestation qu'ils signèrent, de ne donner ni d'accepter aucun cartel ; ce qu'ils exécutèrent très fidèlement. Cet exemple fut suivi de plusieurs autres seigneurs, avant même que l'autorité du roi eût arrêté le cours de ce désordre. Au milieu de tant de travaux, il n'abandonna pas le projet de fonder un séminaire. Comme le nombre des prêtres de sa com-

munauté s'était très multiplié, il crut trouver une occasion favorable, et commença à les partager. Il en destina une partie à la direction du séminaire, pour la fondation duquel il obtint des lettres-patentes en 1645. L'autre partie continua à l'aider dans les fonctions du saint ministère. Quoique partagés pour deux objets différents, ces ecclésiastiques n'ont jamais formé qu'un même corps. Ce qu'il y a de remarquable dans cette œuvre, c'est que, depuis son établissement, on n'a jamais manqué de sujets, malgré le grand nombre qu'en exige l'étendue de la paroisse, le séminaire de Paris et ceux de la province, et quoiqu'ils n'y soient attirés par aucun intérêt, ni retenus par aucun engagement. En 1646, il fit commencer la construction de l'église de Saint-Sulpice; mais le vaisseau de cette église n'étant pas assez grand pour le nombre des paroissiens, il fit, de concert avec son successeur, jeter de nouveaux fondements en 1655, pour l'église que l'on voit aujourd'hui. Ce pieux fondateur s'étant démis de sa cure en 1652, se retira dans son séminaire, et travailla à faire de semblables établissements dans quelques diocèses, et à planter la foi à Mont-Réal en Amérique, par les missionnaires qu'il y envoya. Après s'être signalé par ces différents établissements, il mourut saintement en 1657, à 49 ans. Olier était un homme d'une charité ardente et d'une piété tendre. Il jouissait d'une grande réputation de science et de vertu; Bossuet l'appelle *virum præstantissimum ac sanctitatis odore florentem*. On a de lui quelques ouvrages de spiritualité, entre autres des *Lettres*, publiées à Paris, 1674, in-12, remplies d'onction, mais dans lesquelles on désirerait quelquefois une dévotion moins minutieuse et plus éclairée. Un *Traité des saints ordres*, 1676, réimprimé en 1817; un *Catéchisme chrétien pour la vie intérieure;* une *Journée chrétienne*, etc., etc. Le P. Gyri a donné un court Abrégé de sa *Vie* en un petit vol. in-12, d'après des Mémoires que lui avait communiqués Leschassier, un des successeurs d'Olier, dans la place de supérieur du séminaire. [ Une *Vie* plus récente de M. Olier a été publiée en 1818 : elle est de M. Nagot, de Saint-Sulpice, à quelques changements près, dont on est redevable à l'illustre auteur de la Vie de Bossuet.]

† OLIER DE NOINTEL, ambassadeur de France à Constantinople, né vers 1630. Ayant entrepris un voyage dans l'Archipel, il en rapporta plusieurs pierres sur lesquelles il y avait des inscriptions. Après sa mort, arrivée en 1700, ces monuments, précieux pour l'histoire, passèrent au pouvoir de Thévenot, garde de la bibliothèque du roi, qui les transporta à sa maison de campagne au village d'Issy. Ses héritiers les vendirent à Baudelot de Dairval, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, qui les plaça dans les deux maisons où il demeura successivement, situées faubourg Saint-Marceau et faubourg Saint-Germain. Il les laissa par testament, en 1722, à l'académie dont il était membre, et on les voyait dans le dépôt de la rue des Petits-Augustins.

OLIMPO (Balthasar), poëte italien du XVIe siècle, dont on a *Pegasea, in stanze amorose*, Venise, 1525, in-8°; *La gloria d'Amore*, 1530, in-8°. Le recueil de ses *OEuvres*, avec les deux pièces précédentes, 1538 et 1539, a huit parties en 2 vol. in-8°. Dans la totalité, c'est très peu de chose.

OLIVA. *Voyez* GABRIELI.

OLIVA (Alexandre), général de l'ordre de Saint-Augustin, et célèbre cardinal, né à Sassoferrato, de parents pauvres, prêcha avec réputation dans les premières villes d'Italie. Son savoir, sa vertu, et surtout une modestie extrême au milieu des applaudissements, lui méritèrent l'amitié et l'estime de Pie II, qui l'honora de la pourpre, et le nomma à l'archevêché de Camerino. Ce pontife l'employa dans plusieurs négociations importantes, et il eut autant à se louer de sa dextérité que de sa prudence. Ce vertueux cardinal mourut à Tivoli en 1463, à 55 ans. On a de lui : 1° *De Christi ortu sermones centum*; 2° *De cœna cum apostolis facta*; 3° *De peccato in Spiritum sanctum*. Ces ouvrages sont des monuments de son érudition et de sa piété. Son caractère était fort doux, et il y avait autant d'agrément à vivre avec lui, que de plaisir à le lire.

OLIVA (Le P. Ferdinand Perez), savant littérateur espagnol, naquit à Cordoue en 1497, embrassa l'état religieux, fut attaché aux papes Léon X et Adrien VI, devint recteur de l'université de Salamanque, et puis précepteur de Philippe II. Il se distingua par ses connaissances dans les langues anciennes, traduisit plusieurs tragédies du grec, parmi lesquelles on cite *La Vengeance d'Agamemnon*, et *Hécube affligée* : on les trouve dans le *Parnasse espagnol*. Il a aussi composé deux *Tragédies*, des premières qui aient paru en Espagne; et trois autres ouvrages en forme de dialogues, savoir, *sur la dignité de l'homme*, *sur l'emploi des richesses*, et *sur la chasteté*. Il est mort en 1533, âgé de 36 ans. [Le plus célèbre des ouvrages du P. Oliva est son *Dialogue sur la dignité de l'homme*.]

OLIVA (Jean-Paul), jésuite, né à Gênes en 1600, d'une famille illustre, qui a donné deux doges à cette république, prêcha avec beaucoup de succès et d'éclat dans les principales villes d'Italie, et devant les papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IX et Clément X. Il fut élu général de son ordre en 1664, et mourut à Rome en 1681, à 82 ans. On a de lui : 1° un recueil de *Lettres*, estimées; 2° des *Sermons*, qui sont un monument de son éloquence; 3° des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ecriture. Son Commentaire sur le septième chapitre du premier livre d'Esdras montre jusqu'où on doit porter le respect et la soumission envers ceux que Dieu nous a donnés pour maîtres, quels qu'ils puissent être.

OLIVA (Jean), né en 1689 à Rovigo dans les états de Venise, embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé au sacerdoce en 1711. Son goût et son talent décidés pour la littérature le firent nommer à la place de professeur d'humanités à Assolo, qu'il occupa pendant 8 ans. Il alla à Rome en 1715, où il fut bien accueilli par Clément XI. Après la mort de ce pape, il eut la place de secrétaire du conclave; place qui lui procura la connaissance du car-

dinal de Rohan, qui se l'attacha, l'emmena à Paris et le fit son bibliothécaire en 1722. Le cardinal n'eut qu'à se louer de ce choix. Sa bibliothèque devint le centre de l'érudition et l'asile des savants étrangers. Trente-six années de recherches continuelles enrichirent prodigieusement le dépôt confié à l'infatigable abbé Oliva. Il le conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 19 mars 1757. On doit à sa plume laborieuse et savante : 1° un *Discours* latin, qu'il prononça dans le collége d'Asolo, *sur la nécessité de joindre l'étude des médailles anciennes à l'histoire des faits ;* 2° une *Dissertation* sur la manière dont les études s'introduisirent chez les Romains, et sur les causes qui firent déchoir les lettres parmi eux; 3° une autre *Dissertation* sur un monument de la déesse Isis. Ces trois ouvrages ont été publiés à Paris, in-8°, 1758, chez Martin, sous le titre d'*OEuvres diverses de l'abbé Oliva ;* 4° une *Edition* d'un manuscrit de Silvestri sur un ancien manuscrit de Castor et Pollux, avec la *Vie* de l'auteur, in-8°; 4° de plusieurs lettres du Pogge, qui n'avaient point encore paru ; 6° un *Catalogue* manuscrit de la *bibliothèque du cardinal de Rohan*, en 25 volumes in-fol. ; 7° *Traduction*, en latin, du Traité du choix et la méthode des études, de l'abbé Fleury.

OLIVARÈS (Gaspard de Guzman, comte d'), d'une illustre maison d'Espagne, acquit une grande faveur auprès de Philippe IV. Après avoir été son favori, il devint son premier ministre à la place du duc d'Uzeda, et jouit d'une autorité presque absolue pendant 22 ans. Son ministère ne fut pas heureux. L'Espagne se trouvant affaiblie par les guerres qu'elle soutenait contre les puissances voisines, les Catalans, excités par des émissaires français, profitèrent de cette circonstance pour se révolter. Les Portugais firent la même chose avec un succès plus durable, et reconnurent pour roi, l'an 1649, le duc de Bragance. Les Espagnols battus sur terre par les Français, et sur mer par les Hollandais, et n'éprouvant partout que des malheurs, s'en prirent à la négligence du ministre. Leurs plaintes parvinrent jusqu'au trône. On fut obligé de renvoyer, l'an 1643, le ministre, au moment où, délivré de son plus redoutable rival (le cardinal de Richelieu), il aurait pu rétablir les affaires du gouvernement. Olivarès allait être rappelé, s'il n'eût pas précipité ses espérances, dit Hénault : « Car » en voulant se justifier par un » écrit qu'il publia, il offensa » plusieurs personnes puissan» tes, dont le ressentiment fut » tel, que le roi jugea à propos » de l'éloigner encore davantage, » en le confinant à Toro, où il » mourut bientôt de chagrin. » [Ce fut le comte d'Olivarès qui engagea Philippe IV, encore jeune, à se donner le titre de *Grand*, que la postérité a justement désavoué. Olivarès voulait annoncer par ce titre la gloire qu'il préparait à l'Espagne, et c'est à son administration que l'on a dû la décadence de ce royaume. Il voulut soutenir à la fois trois guerres désastreuses, en Italie, en Hollande et en Allemagne. Les Espagnols eurent quelques succès contre les Allemands, dont ceux remportés par le fameux Spinosa, dans les Pays-Bas furent détruits par la prise du Bré-

sil par les Hollandais. Ce fut en vain qu'il essaya de reconquérir le Portugal : les armées qu'il y envoya furent battues. En quittant le ministère, il laissa pour son successseur D. Louis de Haro, son neveu. Il mourut en 1643. Le comte de la Rocca a écrit l'*Histoire du ministère d'Olivarès*. — *La relation de sa disgrâce*, par Guidi, a été traduite en français par A. Felibien, Paris, 1650, in-8°. ]

OLIVE ( Pierre-Jean ), cordelier de Serignan dans le diocèse de Béziers, était un partisan zélé de la pauvreté et de la désappropriation des biens. Les religieux de son ordre, ennemis du joug qu'il voulait leur imposer, cherchèrent des erreurs dans son *Traité de la pauvreté* et dans son *Commentaire* sur l'Apocalypse. Ils crurent en avoir trouvé plusieurs, qui furent censurées sur leur dénonciation. Olive expliqua sa doctrine dans le chapitre général tenu à Paris en 1292, et ses accusateurs furent confondus. Il mourut à Narbonne l'an 1297, en odeur de sainteté.

OLIVET ( Joseph-Thoulier d' ), né à Salins en 1682, fut élevé par son père depuis conseiller au parlement de Besançon. Il entra de bonne heure chez les jésuites, où il avait un oncle distingué par son savoir. Après y avoir essayé ses talents en divers genres, comme poète, comme prédicateur, comme humaniste, il quitta cette compagnie célèbre à l'âge de 33 ans. Quelque temps avant sa sortie des jésuites, on voulut lui confier l'éducation du prince des Asturies ; il aima mieux venir à Paris, vivre dans le sein des lettres. Il se fit en peu d'années une telle réputation, que lorsqu'il était occupé à rendre les derniers soins à son père mourant, l'académie française le choisit en 1723, quoique absent, par la seule considération de son mérite. L'étude de la langue française devint son objet de préférence, mais il n'oublia pas les langues anciennes. Il s'attacha surtout à Cicéron, pour lequel il conçut une admiration qui tenait de l'enthousiasme. La cour d'Angleterre lui proposa de faire une magnifique édition des ouvrages de cet orateur. Ayant montré au cardinal de Fleury les lettres qu'on lui écrivait à ce sujet, et oubliant les riches promesses de l'étranger, il consacra à l'éducation du dauphin, le travail qu'il eût offert au duc de Cumberland. Cet ouvrage long et pénible parut en 9 vol. in-4°, en 1740, à Paris, avec des *Commentaires* choisis, purement écrits et pleins d'érudition. L'abbé d'Olivet avait eu dès sa jeunesse les liaisons littéraires les plus étendues et les plus illustres. Il compta au nombre de ses amis l'évêque de Soissons et toute la maison de Sillery, le savant Huet, le P. Hardouin, le P. de Tournemine, Despréaux, Rousseau, le président Bouhier, etc. Newton et Pope le traitèrent à Londres comme Clément XI l'avait traité à Rome, avec une distinction qui supposait une haute estime. Il avait l'accès le plus familier chez le cardinal de Fleury ; l'évêque de Mirepoix l'écoutait avec confiance. Il mourut le 6 octobre 1768. L'abbé d'Olivet était un excellent critique, un grammairien consommé. Savant sans pédanterie et sans faste, il n'avait pas moins de goût que de savoir. Ses ouvrages sont : 1° *Entretiens de Cicéron sur la na-*

*ture des dieux*, traduits en français 1765, 2 vol. in-12. Le président Bouhier eut part à cette version, dont les notes sont savantes. 2° La *Traduction* des Philippiques de Démosthènes et des Catilinaires de Cicéron, élégante et fidèle, conjointement avec le président Bouhier, 1765, in-12; 3° *Histoire de l'académie française*, pour servir de suite à celle de Pélisson, in-12 : ouvrage estimable pour les recherches. Le style en est simple, et l'on s'aperçoit que l'historien songe plus à instruire qu'à briller. Homme d'un caractère et d'un goût très austères, zélé partisan des anciens, il n'a pas été plus prodigue d'ornements que Pélisson. Tous deux ont pensé qu'une noble simplicité était la parure qui convenait le mieux à ce genre d'ouvrage. « Alors, dit un critique judi» cieux, le grave sénat de la lit» térature française n'était point » encore changé en théâtre, les » assemblées académiques n'é» taient point encore devenues » des spectacles, où l'on applau» dit, où l'on siffle, où les fem» mes donnent le ton; et l'on ne » voyait point les quarante im» mortels, obligés de mendier, » par de misérables pointes, les » acclamations d'une troupe » d'oisifs qui prétend qu'on l'a» muse à sa manière : ils n'a» vaient point à craindre, en » parlant raison, d'être inter» rompus comme de vils his» trions, par les huées d'un au» ditoire qui ne veut que de » l'esprit. » 4° *Tusculanes* de Cicéron, dont trois sont traduites par l'abbé d'Olivet, et les deux autres par le président Bouhier; 5° *Remarques sur Racine*, in-12. (*Voyez* l'article de ce poète, et celui de l'abbé des FONTAINES.) 6° *Pensées de Cicéron, pour servir à l'éducation de la jeunesse*, in-12. Toutes les traductions de l'abbé d'Olivet jouissent d'une estime générale. 7° *Prosodie française*, d'une grande utilité pour les étrangers et les nationaux. [D'Olivet, quoique intimement lié avec le cardinal de Fleury, et l'évêque de Mirepoix, dispensateur des grâces, ne demanda jamais rien, et ne posséda qu'un petit bénéfice dans sa province.]

OLIVETAN (Robert), parent du fameux Calvin, fit imprimer à Neufchâtel, en 1535, in-fol., une *Traduction* française de la Bible, la première qui ait été faite sur l'hébreu et sur le grec. Elle est écrite d'un style dur et barbare, et n'est pas fidèle. Le caractère de l'impression est gothique, et la diction ne l'est pas moins. Sa rareté est son seul mérite. Calvin passe pour avoir eu la plus grande part à cette traduction. Olivetan survécut peu à sa publication, et mourut l'année d'après, 1536. Quelques fanatiques de son parti publièrent qu'il fut empoisonné à Rome, mais c'est un conte qui n'a aucun fondement. On réimprima la *Bible* d'Olivetan à Genève, 1540, in-4°, revue par Jean Calvin et N. Malingre. Cette édition est encore plus rare que la première. On l'appelle la *Bible de l'Epée*, parce que c'était l'enseigne de l'imprimeur.

OLIVIER de Malmesbury, savant bénédictin anglais au XI^e siècle, s'étant appliqué à la mécanique, voulut imiter Dédale et voyager dans les airs. Il s'élança du haut d'une tour; mais les ailes qu'il avait attachées à

ses bras et à ses pieds, n'ayant pu le porter qu'environ 120 pas loin de cette tour, il se cassa les jambes en tombant, et mourut à Malmesbury l'an 1060. Cette expérience, quoique malheureuse, prouve qu'il n'est point impossible à l'homme de se soutenir quelque temps en l'air. On sait que les efforts du célèbre Dante, de Bacville, de Paul Guidotti, d'un jésuite de Padoue, d'un théatin de Paris, etc., eurent aussi du succès; en 1782, le mécanicien Blanchard parvint à s'élever à une certaine hauteur. Il ne faut cependant pas conclure de là que nous planerons un jour dans les airs comme les aigles des Alpes; presque tous les hommes volants dont nous venons de parler périrent de leur chute, et la découverte ne produisit aucun bon résultat. M. Mongez, chanoine régulier de la congrégation de France, dans un *Mémoire sur l'imitation du vol des oiseaux*, lu à l'académie de Lyon en 1773, a très bien démontré que les efforts de l'homme n'atteindront jamais à cette dangereuse imitation, qui mettrait la plus destructive confusion dans toutes les affaires de ce bas monde. M. de la Lande, dans une *Lettre adressée* (en 1782) *aux auteurs du journal des savants*, a prouvé la même chose : *Pennis non homini datis*. Hor. *Voyez* DANTE Jean-Baptiste.

OLIVIER (François), président à Mortier au parlement de Paris, fut envoyé en qualité d'ambassadeur aux diètes de Spire en 1542 et 1544. François Ier lui donna en 1545 la place de chancelier de France; mais la duchesse de Valentinois lui fit ôter les sceaux, sous Henri II. Rappelé à la cour de François II en 1559, il s'y trouva lorsque l'empereur Ferdinand Ier envoya l'évêque de Trente en France, pour y demander la restitution de Metz, Toul et Verdun. La demande était juste, et l'ambassadeur de Ferdinand en avait fait convenir la plupart des membres du conseil; mais le chancelier, qui y présidait, déconcerta ses mesures, en proposant de trancher la tête à celui qui opinerait pour la restitution. Ce magistrat mourut à Amboise en 1560.

OLIVIER (Jean), oncle du chancelier de France dont on vient de parler, fut évêque d'Angers en 1532. De simple religieux étant devenu grand aumônier au monastère de Saint-Denis, et ensuite abbé de Saint-Crépin et de Saint-Médard de Soissons, il permuta cette dernière abbaye pour l'évêché d'Angers, où il partagea son temps entre les fonctions pastorales et les lettres. On a de lui un poème latin, intitulé *Jani Olivarii Pandora*, Paris, 1542, in-12; et Reims, 1618, in-8°, traduit en français par Gabriel Michel de Tours, in-12. Ce prélat gouverna son diocèse avec autant de zèle que de lumière, et fit le bien sans faste et sans ostentation; il mourut le 12 avril en 1540. — Il ne faut pas le confondre avec un autre Jean OLIVIER, ou *Olivarius*, de Gand, professeur d'éloquence et de langue grecque à Douai, mort à Cambrai vers l'an 1624, qui nous a laissé plusieurs *Poèmes* estimés, et une bonne *Edition* de saint Prosper, enrichie de variantes, plus ample et plus correcte que celles qui avaient paru jusqu'alors, Douai, 1577,

et réimprimée plusieurs fois depuis.

OLIVIER (Séraphin), natif de Lyon, étudia à Bologne en droit civil et canon. Etant allé à Rome, il y fut connu par Pie IV, devint auditeur de rote, et exerça cet emploi pendant 40 ans. Grégoire XIII et Sixte V l'employèrent en diverses nonciatures. Clément VIII lui donna en 1604 le chapeau de cardinal, à la recommandation du roi Henri IV. Il fut évêque de Rennes, après la mort du cardinal d'Ossat. On a de lui : *Decisiones rotæ romanæ*, en 2 vol. in-fol., Rome, 1614; et Francfort, avec des additions et des notes, 1615. Olivier mourut en 1609, âgé de 71 ans.

OLIVIER (Claude-Matthieu), avocat au parlement d'Aix, né à Marseille en 1701, contribua beaucoup à l'établissement de l'académie de Marseille, dont il fut un des premiers membres. Inconstant et excessif en tout, après avoir donné 15 jours à étudier le Code et le Digeste, ou à se remplir des beautés des orateurs anciens et modernes, il en abandonnait 15 autres, souvent un mois entier, à une vie désoccupée et frivole. Il mourut en 1736, à 35 ans, après avoir publié : 1° l'*Histoire de Philippe roi de Macédoine, et père d'Alexandre le Grand*, 2 vol. in-12. Le style n'est nullement historique. Il est en général sec, décousu, et sur le ton de dissertation. On y rencontre cependant des morceaux pleins de feu et de tours originaux. 2° *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillais, pendant la 2e guerre punique*; 3° *Mémoires sur les secours donnés aux Romains par les Marseillais, durant la guerre contre les Gaulois*.

† OLIVIER (Le baron), général français, naquit vers 1740. Il entra comme soldat dans le régiment d'Aquitaine, embrassa le parti de la révolution, servit avec distinction dans les premières guerres de la république, et en 1793 il était général de brigade. Il fit en cette qualité la campagne d'hiver dans le Palatinat. Dans son séjour à Deux-Ponts il fut accusé de concussion, arrêté, et conduit à Metz. Après une captivité de plusieurs mois, il parvint à se justifier, et on l'employa à l'armée de la Moselle, et ensuite à celle de Sambre-et-Meuse, où il se fit remarquer dans plusieurs affaires importantes. Il défendit la tête du pont de Neuwied, contribua à la prise des redoutes et du village de Bendorff, et le 21 avril 1797, il s'empara de Wetzlar. L'année suivante, il obtint le grade de général de division, et fut envoyé à l'armée de Naples contre les insurgés de la Calabre. A la bataille de la Trebbia, sa division appuyait la gauche de la ligne de bataille, et il y fit des prodiges de valeur. Ayant, à la tête de sa division, chargé l'ennemi, au moment où il en triomphait, il fut atteint d'un boulet qui lui emporta une jambe. On le transporta à Plaisance; il y fut fait prisonnier par les Autrichiens, qui lui rendirent la liberté sur parole. En 1800, il fut nommé inspecteur-général aux revues, et grand-officier de la Légion-d'Honneur. Buonaparte le créa chevalier de la Couronne de Fer, et lui donna le commandement de la seizième division à Lille. Après avoir beaucoup contribué

en 1809, à l'organisation des gardes nationales de cette ville, il défendit avec elles le fameux chantier d'Anvers et les côtes de la Belgique. Il mourut le 24 septembre 1813, regretté des soldats qu'il aimait, et des habitants envers lesquels il s'était conduit avec modération.

† OLIVIER (N.), célèbre naturaliste, né en 1756, eut part en 1792 à un journal consacré au progrès des sciences naturelles, qui le fit connaître avantageusement. Il entreprit, en 1792, par ordre du gouvernement, un voyage en Asie, d'où il apporta des collections précieuses. Il revint en France en 1798, et peu de temps après il succéda à Bruguières, dans la section de zoologie, de l'institut. Il a laissé une *Histoire des insectes* très estimée, qui contient les différences spécifiques, la description, la synonymie, et la figure enluminée de tous les insectes connus. Olivier est mort en 1814.

† OLIVIER d'Avignon, né vers 1760, se signala par son courage, en plaidant pour la cause de son souverain légitime, lors des troubles du comtat Venaissin, causés par Jourdan *Coupe-tête*, et autres brigands que les jacobins y avaient envoyés, afin de désoler et de soumettre ce pays. Olivier fut nommé, en 1790, député extraordinaire de ce comtat auprès de l'assemblée nationale. Il y fit un tableau touchant et énergique des malheurs qui pesaient sur sa misérable patrie, et demanda, au nom de ses concitoyens, qu'on leur permît de rester sous la domination du pape. Les factieux ne virent dans cette mission, qui n'eut aucun succès, qu'une insinuation secrète de la cour de Rome, et persistèrent encore davantage dans leur projet de s'emparer d'Avignon, et ils ne tardèrent pas à y réussir. La mission d'Olivier ne servit qu'à exciter leur vengeance, et à redoubler les cruautés de la part de leur agent. Par une de ces perfidies assez communes à cette époque, Jourdan rassembla les victimes qu'il voulait immoler dans le palais appelé de *la Glacière*; Olivier était de ce nombre; il fut assommé à coups de barre, avec soixante autres personnes qui s'y trouvaient. (*V.* JOURDAN COUPE-TÊTE.)

OLLENIX. *Voy.* MONTREUX.

OLYBRIUS (Anicius), empereur de l'ancienne et illustre famille des Anices, épousa Placidie, sœur de l'empereur Valentinien III, qui le nomma consul l'an 464, et l'envoya en Italie à la tête d'une armée. Le général Ricimer s'y était révolté contre l'empereur Anthémius. Le rebelle, au lieu de combattre Olybrius, le fit proclamer empereur au commencement d'avril 472, après avoir détrôné Anthémius. Olybrius resta paisible possesseur de l'empire d'Occident; mais il n'eut pas le temps d'exécuter rien de mémorable. Il mourut le 23 octobre, après un règne très court. Ce prince était recommandable par son courage, ses mœurs, sa piété et son patriotisme; il laissa une fille nommée *Julienne*, qui épousa le patrice Ariobinde; celui-ci refusa l'empire d'Orient, que voulait lui faire accepter le peuple de Constantinople, mécontent de la conduite de l'empereur Anastase.

OLYMPIAS, sœur d'Alexandre, roi des Epirotes, femme de

Philippe, roi de Macédoine, et mère d'Alexandre le Grand, est aussi connue par son esprit que par son ambition. Son époux l'ayant soupçonnée d'infidélité, la répudia, pour épouser Cléopâtre, nièce d'Attale. Olympias fut d'autant plus sensible à sa chute, que les cérémonies du mariage de sa rivale furent magnifiques. Attale eut l'imprudence de dire, au milieu d'un repas donné pendant le cours de ces fêtes brillantes : « Qu'il ne » lui restait plus qu'à prier les » dieux d'accorder un légitime » successeur au roi Philippe. » Alexandre, fils de Philippe, piqué de cette double insulte pour sa mère et pour lui : *Misérable!* lui dit-il, *me prends tu pour un bâtard ?* et lui jeta en même temps sa coupe à la tête. Après la mort de Philippe, à laquelle on soupçonna Olympias d'avoir eu part, elle accourut de l'Epire, où elle s'était réfugiée auprès du roi son frère, et vint insurger la Macédoine. Se rappelant avec indignation l'outrage qu'on lui avait fait, elle rassembla les membres épars de Pausanias, l'un des gardes et meurtrier de son mari, lui mit une couronne d'or sur la tête, et après lui avoir fait rendre les derniers devoirs, elle plaça l'urne qui contenait sa cendre à côté de celle du roi de Macédoine. Tous ses soins se bornèrent alors à gouverner son fils, qui n'aimait pas à l'être. Elle le railla quelquefois sur sa vanité. [Les honneurs qu'Olympias avait rendus aux restes du meurtrier de Philippe diminuèrent de beaucoup la tendresse d'Alexandre pour elle, et quand il partit pour la conquête de l'Asie, il lui ôta toute autorité, et laissa Antipater pour gouverneur du royaume.] Alexandre ayant prit le titre de *Fils de Jupiter* dans une lettre qu'il écrivait à sa mère, elle lui répondit : « Qu'ai-je fait pour que vous » vouliez me mettre mal avec » Junon? » Le conquérant macédonien étant mort, sa mère tâcha de recueillir une portion de son empire. Philippe Aridée et sa femme Eurydice excitèrent des troubles dans la Macédoine : Olympias les fit mourir cruellement l'un et l'autre. Elle ordonna encore le supplice de Nicanor, frère de Cassandre, et de cent des principaux Macédoniens attachés à son parti. Cassandre, outré de tant de cruautés, vint mettre le siége devant Pydne, où cette princesse s'était réfugiée. La ville se rendit, et Olympias fut condamnée à mort l'an 316 avant J.-C. Les parents de ceux qu'elle avait fait périr furent ses bourreaux.

OLYMPIODORE, moine grec, qui, selon la plus commune opinion, florissait vers l'an 990. On a de lui un *Commentaire* sur l'Ecclésiaste, publié en grec et en latin, par le père Fronton du Duc, dans l'addition à la Bibliothèque des pères, 1624. Ce Commentaire est court, mais savant et bien écrit. On attribue mal à propos à l'auteur une Chaîne de Commentaires sur Job ; elle est de Nicétas Serron. Plusieurs croient qu'Olympiodore était diacre de l'église d'Alexandrie ou de Constantinople, et qu'il est auteur des *Commentaires* sur le livre des Météores d'Aristote, 1551, in-fol., et sur les livres *Gorgias*, *Alcibiade et Phædon* de Platon, et d'une *Vie* de ce philosophe, où il y a bien des choses qui ne se trouvent que dans Diogène Laërce. Jac-

ques Windet a traduit cette *Vie* en latin, et l'a enrichie de savantes notes. — Il ne faut pas le confondre avec OLYMPIODORE de Thèbes en Egypte, païen, qui a écrit une *Histoire* depuis 407 jusqu'en 425, dédiée à Théodose le Jeune, dont parle Photius dans sa Bibliothèque.

OLYMPO. *Voyez* OLYMPO.

OMAR Ier, second calife des Musulmans après Mahomet son gendre, défit Ali, que Mahomet avait désigné pour son successeur, et succéda à Abubeker l'an 634 de J.-C. [Il avait d'abord été un de ses plus ardents persécuteurs; il manqua de tuer d'un coup d'épée sa sœur, parce qu'il l'avait trouvée lisant le Koran. L'ayant parcouru lui-même, il en adopta les doctrines et en devint si enthousiaste, qu'il soutint que Mahomet n'était pas mortel, lors même que le corps de ce faux prophète tombait en putréfaction.] Omar fut un des plus rapides conquérants qui aient désolé la terre. Il tourna ses armes contre les chrétiens en 635, s'empara de Damas, capitale de la Syrie, subjugua la Phénicie, où ses troupes commirent des violences inouïes pour établir le mahométisme: car ce n'est que par ce genre de prédication que cette secte s'est accrue. Dans le même temps, ses lieutenants s'avançaient en Perse, et défaisaient en bataille rangée le roi Isdegerde. Cette victoire fut suivie de la prise de Mœdaïn, capitale de l'empire des Perses. Amrou, un de ses lieutenants, battit les troupes de l'empereur Héraclius; Memphis et Alexandrie se rendirent; l'Egypte entière et une partie de la Lybie furent conquises. C'est dans cette guerre que fut brûlée la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, monument des connaissances humaines, commencée par Ptolémée Philadelphe, et augmentée par tant de rois. Les barbares et ignorants vainqueurs ne voulaient d'autre science que celle de l'*Alcoran*. Omar marcha vers Jérusalem; il y entra victorieux en 638, après un siège de deux ans. L'entreprise de renouveler en Egypte l'ancien canal creusé par les rois, rétabli ensuite par Trajan, et de rejoindre ainsi le Nil à la mer Rouge, fut tenté par un gouverneur d'Égypte, sous le califiat d'Omar, mais avec peu de succès. Rien ne résistait aux armes des Musulmans: ils poussèrent leurs conquêtes bien avant dans l'Afrique, et même, suivant quelques-uns, jusqu'aux Indes. C'était un torrent débordé qui ravageait tout, un fléau du ciel, comme les hordes d'Attila, envoyé pour châtier les chrétiens. Omar se bornait dans sa table et ses vêtements au seul nécessaire, ne se nourrissant que de pain d'orge, ne buvant que de l'eau, et pratiquant toutes les austérités prescrites par l'*Alcoran*. Il fut assassiné à Jérusalem par un esclave persan l'an 644. Ce fut lui qui bâtit le Grand-Caire. Les Persans ont sa mémoire en exécration, parce qu'il a usurpé le califat sur Ali.

OMAR II, 13e calife de la race des Ommiades (*voyez* OMMIACH), succèda à son cousin Soliman, l'an 717 de J.-C. Il attaqua Constantinople avec toutes les machines et toutes les ruses de guerre imaginables; mais il fut obligé d'en lever le siége, et sa flotte ayant été submergée par une horrible tempête, il s'en vengea cruellement sur les chrétiens de son empire. Son fanatisme pour l'*Alcoran* était sangui-

naire et atroce. Ayant paru vouloir rouvrir la route du trône aux descendants d'Ali, il fut empoisonné par sa famille auprès d'Émèse, ville de Syrie, l'an 720 de J.-C., après un règne de deux ans cinq mois.

OMEIS (Magnus-Daniel), né à Nuremberg en 1646, obtint par son savoir la place de professeur en éloquence, en morale et en poésie à Altorf, où il mourut en 1708. On a de lui : 1° *Ethica pythagorica*; 2° *Ethica platonica, cui accessit Speculum virtutum quotidie consulendum*; 3° *Theatrum virtutum et vitiorum ab Aristotele omissorum*; 3° *Juvenci Historia evangelica cum notis*.

OMER (Saint), Odomarus, né dans le val de Goldenthal, près de Constance, sur le haut Rhin, d'une famille noble et riche, se retira dans sa jeunesse au monastère de Luxeuil, et fut élu évêque de Térouane à la demande du roi Dagobert, en 636. Il travailla avec zèle à faire fleurir la religion dans son diocèse, et bâtit le monastère de Sithiu, auquel saint Bertin, qui en fut le second abbé, a donné son nom. Sa mort fut sainte comme sa vie; elle arriva le 9 septembre 670, date sur laquelle néanmoins on n'est pas d'accord.

OMMIACH ou plutôt Omayah, prince arabe, souche de la dynastie des Ommiades, qui a long-temps régné sur les Turcs. On ne convient pas également du nombre des sultans qu'elle a donnés, ni de l'époque précise où elle s'est éteinte : mais sa plus longue durée ne peut être portée que depuis 652 jusqu'en 749. [Les califes Omiades ont formé deux branches : l'une en Syrie par Moawyah; et l'autre en Espagne, l'an 756, par Abdel Rahma : elle fut détrônée par les Abbassides, issus d'Abbas, oncle de Mahomet.]

† O-MORAN (Joseph), général républicain, né à Delphin, en Irlande, vers 1750, d'une famille distinguée. Il vint jeune en France, et entra dans le régiment irlandais de Dillon. Ayant embrassé les principes révolutionnaires, il devint colonel, et fut nommé ensuite maréchal de camp sous Dumouriez. Il se distingua dans la guerre de la Belgique, et en 1792 fut élevé au grade de général de division. Il commanda à Condé et à Tournai, et reçut des éloges de la convention; mais il échoua à Cassel, et cette même convention l'accusa d'ineptie, c'est-à-dire, d'après les principes des tyrans de la France, de n'avoir pas réussi, ce qui alors était un crime de *lèse-nation*. Arrêté le 16 août 1793, et conduit enchaîné à Paris, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 6 mars 1794. Il fallait à un général vaincre ou mourir sur-le-champ de bataille: pourvu qu'il obtînt des succès, la convention ne s'occupait nullement du nombre des morts. C'est par le sang prodigué des soldats et par celui de paisibles victimes qu'elle cimentait son anarchie et son pouvoir.

OMPHALE, reine de Lydie. Hercule conçut pour elle une passion si violente, que, pour lui plaire, il changea sa massue en quenouille, sa peau de lion en ajustement de femme, et s'amusa à filer auprès d'elle. C'est ainsi qu'un amour insensé dégrade les hommes, et les met au-dessous des lixes.

OMPHALIUS (Jacques), natif d'Andernach, dans l'électorat de

Cologne, fut un habile jurisconsulte, conseiller du duc de Clèves, et enseigna le droit à Cologne. Il mourut en 1570. On a de lui plusieurs ouvrages en latin, qui contiennent un grand fonds de littérature, entre autres : 1° *De officio et potestate principis*, Bâle, 1550 ; 2° *De elocutionis imitatione et apparatu liber*, Paris, 1562 ; 3° *De usurpatione legum* ; 4° *De civili politia*.

ONAN, fils de Juda, et petit-fils de Jacob. Juda ayant donné Thamar pour femme à Her, son fils aîné, celui-ci mourut sans avoir d'enfants ; alors Juda fit épouser Thamar à Onan, son second fils, afin qu'il fît revivre le nom de son frère. Mais Onan empêcha par une action détestable que Thamar ne devînt mère, et le Seigneur le frappa de mort. De là vient le nom d'*onanisme*, donné à la masturbation. M. Tissot a fait voir dans un excellent Traité sur l'*onanisme* (Lausanne, 1765), les maux physiques que ce vice a produits. Avant lui un savant anglais avait montré la même chose dans un ouvrage dont le médecin suisse a profité.

ONÉSIME, Phrygien, esclave de Philémon, ami de saint Paul, fit un vol considérable à son maître, et s'étant sauvé, rencontra saint Paul à Rome. L'apôtre le convertit, et lui donna une lettre pour Philémon. Rien de plus touchant et de mieux dit que cette lettre, qui est placée dans le canon des livres saints ; Erasme la regardait comme un chef-d'œuvre dans le genre épistolaire. Philémon, ravi de voir son esclave chrétien, le combla de biens en le mettant en liberté, et le renvoya auprès de saint Paul à Rome, auquel il fut très attaché. L'apôtre le fit encore porteur avec saint Thychique de lettre qu'il écrivit aux Colossiens, où il l'appelle son très cher et fidèle frère (*cum Onesimo charissimo et fideli fratre*), il l'employa dans le ministère de l'Evangile, et l'ordonna, au rapport de saint Jérôme (*Ep.* 62, *c.* 2), évêque de Bérée en Macédoine, où il couronna sa vie par le martyre. — Il paraît qu'il ne faut pas le confondre avec saint ONÉSIME, troisième évêque d'Éphèse, dont on trouve l'éloge dans la lettre que saint Ignace écrivit aux Éphésiens. Cependant, en supposant qu'Onésime ait survécu quarante ans à saint Paul, rien n'empêche, quant à la chronologie, d'adopter ce sentiment, qui est celui de Baronius et d'autres savants. Il est vrai que les Grecs placent son martyre sous Domitien, l'an 95 ; mais rien ne paraît constater suffisamment l'exactitude de cette date.

ONÉSIPHORE, disciple de saint Paul, souffrit le martyre avec saint Porphyre, et fut traîné à la queue d'un cheval. C'est au moins ce que nous apprennent les agiographes grecs d'après d'anciennes traditions. Il est plus certain qu'il fut cher à saint Paul, et qu'il lui rendit de grands services, ainsi que toute sa famille, comme l'on voit dans sa deuxième Épître à Timothée : *Det misericordiam Dominus Onesiphori domui qui me refrigeravit, et catenam meam non erubuit ; sed cum Roman venisset, sollicite me quæsivit et invenit.*

ONGOSCHIO. *Voyez* FIDERI.

ONIAS I$^{er}$, successeur de Jeddoa ou Joaddus, obtint le souverain pontificat l'an 324 avant J.-C. Pendant son gouvernement, Ptolémée, surnommé *Soter*, fils de Lagus, prit Jérusalem

par trahison, un jour de sabbat, que les juifs l'avaient reçu dans la ville comme ami.

ONIAS II, grand-prêtre, l'an 242 avant J.-C., était un homme de peu d'esprit et d'une avarice sordide. Il refusa de payer le tribut de 20 talents d'argent que ses prédécesseurs avaient toujours payé aux rois d'Égypte, comme un hommage qu'ils faisaient à cette couronne. Ptolémée Evergète, qui régnait alors, envoya à Jérusalem un de ses courtisans, pour demander les arrérages, qui montaient fort haut : menaçant cette ville, en cas de refus, d'abandonner la Judée à ses soldats, et d'y envoyer d'autres habitants à la place des Juifs. Ces menaces mirent l'alarme dans Jérusalem. Onias fut le seul qui ne s'en effraya point; et les Juifs allaient éprouver les derniers malheurs, si Joseph, neveu du grand-prêtre, n'eût détourné l'orage par sa prudence. Il se fit députer à la cour d'Égypte : il sut si bien gagner l'esprit du roi et de la reine, qu'il se fit donner la ferme des tributs du roi dans les provinces de Célésyrie et de Palestine. Cet emploi le mit en état d'acquitter les sommes dues par son oncle, et fut le salut de sa nation. Onias eut pour successeur Simon II, son fils.

ONIAS III, fils de Simon, et petit-fils d'Onias II, fut établi dans la grande sacrificature après la mort de son père, vers l'an 200 avant J.-C. C'était un homme juste, dont on voit le plus bel éloge dans le livre de l'*Ecclesiastique*, chap, 50. Sa piété et sa fermeté faisaient observer les lois de Dieu dans Jérusalem, et inspiraient aux rois mêmes et aux princes idolâtres, un grand respect pour le temple du Seigneur. C'est sous lui qu'arriva l'histoire d'Héliodore. Un Juif, nommé *Simon*, outré de la résistance qu'Onias apportait à ses injustes entreprises, fit dire à Séleucus, roi de Syrie, qu'il y avait dans les trésors du temple des sommes immenses, qu'il pouvait facilement faire passer dans le sien. Le roi, sur cet avis, envoya à Jérusalem Héliodore (*voyez* ce nom). Le perfide Simon, toujours plus animé contre Onias, ne cessait de le faire passer pour l'auteur de tous les troubles qu'il excitait lui-même. Onias, craignant les suites de ces accusations, se détermina à aller à Antioche pour se justifier auprès du roi Séleucus : ce prince mourut sur ces entrefaites. Antiochus Epiphanes, son frère, lui ayant succédé, Jason, frère d'Onias, qui désirait avec ardeur d'être élevé à la souveraine sacrificature, l'acheta du roi à prix d'argent, et en dépouilla son frère, qui se retira dans l'asile du bois de Daphné. Ce saint homme n'y fut pas en sûreté; car Ménélaüs, qui avait usurpé sur Jason la souveraine sacrificature, et pillé les vases d'or du temple, fatigué des reproches que lui en faisait Onias, le fit assassiner par Andronic, gouverneur du pays. Ce meurtre révolta tout le monde. Le roi lui-même, sensible à la mort d'un si grand homme, ne put retenir ses larmes, et la vengea sur l'auteur, qu'il fit tuer au même lieu où il avait commis cette impiété. Onias laissa un fils qui, se voyant exclu de la dignité de son père par l'ambition de Jason et de Ménélaüs, ses oncles, et par l'injustice des rois de Syrie, se réfugia en Egypte auprès du roi Ptolémée Philométor. Ce prince lui

accorda la permission de faire bâtir un temple au vrai Dieu dans la préfecture d'Héliopolis. Il appela ce temple *Onion*, et le construisit sur le modèle de celui de Jérusalem. Il y établit des prêtres et des lévites, qui faisaient le même service et pratiquaient les mêmes cérémonies que dans le vrai temple. Le roi lui assigna de grandes terres et de fort revenus, pour l'entretien des prêtres et pour les besoins du temple. Après la ruine de Jérusalem, Vespasien, craignant que les Juifs ne se retirassent en Egypte, et ne continuassent à faire les exercices de leur religion dans le temple d'Héliopolis, le fit dépouiller de tous ses ornements, et en fit fermer les portes.

ONIAL, Juif d'une vertu éminente, obtint de Dieu vers l'an 70 avant J.-C., par ses prières, la fin d'une cruelle famine qui affligeait ses compatriotes; mais il n'obligea que des ingrats. Voyant la guerre allumée pour le pontificat entre Hyrcan et Aristobule, il se retira dans une caverne, pour ne point prendre part à ces horreurs, l'un et l'autre parti étant composés de Juifs. Il fut cependant accusé d'être de celui d'Hyrcan. Comme on voulut le forcer à maudire Aristobule et les sacrificateurs attachés au temple, le saint homme fit cette prière: « Grand Dieu, » puisque ceux-ci sont vos peu- » ple, et ceux-là vos sacrifica- » teurs, je vous conjure de n'e- » xaucer ni les uns ni les autres! » Le peuple furieux l'accabla aussitôt de pierres; et ce crime fut puni peu après par le même fléau, dont Dieu, à sa considération, les avait délivrés (Flave Josèphe, *Histoire des Juifs*, livre 14, chapitre 3).

ONKELOS, surnommé le *Prosélyte*, fameux rabbin du 1[er] siècle, est auteur de la première *Paraphrase chaldaïque* sur le *Pentateuque*, qu'il intitula *Targum*. On lit dans le *Talmud*, qu'il fit les funérailles de Gamaliel, maître de saint Paul, et que, pour les rendre plus magnifiques, il y brûla des meubles pour la valeur de plus de 20,000 livres. C'était la coutume des Hébreux de brûler le lit et les autres meubles des rois après leur mort. On observait la même cérémonies aux funérailles des présidents de la synagogue, tel qu'était Gamaliel. [ Le *Targum* a été imprimé pour la première fois à Bologne en 1481. On le trouve dans toutes les *Polyglotes*. ]

ONOMACRITE, poète grec, que l'on croit auteur du poème des *Argonautes*, attribué à Orphée, vivait vers l'an 517 avant J.-C. Il fut chassé d'Athènes par Hipparque, un des fils de Pisistrate.

ONOSANDER, philosophe platonicien, dont il nous reste un Traité *Du devoir et des vertus d'un général d'armée*, que Rigault a publié en 1600, in-4°, en grec, avec une bonne traduction latine Blaise de Vigenère l'a traduite en français in-4° et sa version est rare: elle a paru à Paris en 1605. M. le baron de Zurlauden en a donné une plus récente, mais pas meilleure, dans sa *Bibliothèque militaire*, 1760, 3 vol. in-12. Il y en a une édition grecque et française à Nuremberg, 1762, in-fol., qui est estimée.

ONSEMBRAY. *Voyez* PAJOT.

OPHIONÉE, *Ophioneus*, chef des démons qui se révoltèrent contre Jupiter, au rapport de Phérécide, Scyrien (de Scyros). C'est un des endroits qui marquent que les anciens païens ont

eu quelques connaissances obscures de l'Ecriture sainte. Homère, en décrivant dans son *Iliade* le châtiment d'Até, que Jupiter chassa du ciel, représente quelque chose de semblable à la chute de Lucifer, que Dieu précipita dans les enfers. Platon avait appris des Egyptiens, que Jupiter avait chassé du ciel les démons impurs, et que ces démons tâchaient d'attirer les hommes dans l'abîme où ils étaient. Il faut porter le même jugement de Phérécide, lorsqu'il dit qu'Ophionée conduisait une troupe de démons qui s'étaient soulevés contre Jupiter; par où il fait connaître qu'il avait appris quelque chose de la révolte de Lucifer, désigné par le nom d'Ophionée, qui signifie *Serpentin*; car le Démon, comme nous l'apprend la Genèse, a premièrement paru sous la figure d'un serpent: soit qu'il en ait pris l'apparence corporelle, soit qu'il n'ait employé que l'organe du reptile de ce nom, comme la suite du récit nous le fait croire. » Peut-on s'étonner dit un critique, du pouvoir que le Démon » a eu sur l'organe de ce reptile, » vu ce que nous pouvons nous-» mêmes, avec un peu de temps » et de patience, sur différents » oiseaux. » Rawlegh, dans son *Histoire du monde*, observe que « les auteurs profanes nous of-» frent même une tradition, » quoique défigurée, de la chute » des anges rebelles, dans la fa-» ble des Titans, qui, ayant en-» trepris d'escalader le ciel pour » détrôner Jupiter, et régner à » sa place, furent précipités dans » les enfers, où il sont tourmen-» tés par un feu qui ne s'éteint » jamais. » (*Voyez* ASMODÉE.) Il est d'ailleurs certain que le paganisme a bâti plusieurs de ses fables sur le récit des auteurs sacrés; et il y a plusieurs rapports si manifestes, qu'il n'est pas possible de les méconnaître. L'auteur du premier livre des Machabées dit expressément que les nations ont pris les traits de leurs idoles dans les Livres saints: *Ex quibus scrutabantur gentes similitudinem simulacrorum suorum.* Tertulien et presque tous les pères, M. Huet et un grand nombre de savants, ont montré dans le plus ample détail la vérité de cette assertion. M. Bergier, dans l'Encyclopédie méthodique, article *Auteurs profanes*, paraît pencher vers l'opinion contraire par des raisons bien peu dignes de son érudition et de sa logique. *Voy.* MERCURE, MINERVE, FICIN, LAVAUR, LOCMAN, NUMÉNIUS, PLATON, OVIDE.

OPHNI et PHINÉES, enfants du grand prêtre Héli, furent aussi impies et aussi méchants que leur père était sage et vertueux. Ils faisaient violence aux femmes et aux filles qui venaient au temple, s'appropriaient les offrandes, et exigeaient des contributions pour rendre la justice ou plutôt l'injustice. L'Écriture les appelle *Fils de Bélial*. Mais Dieu arrêta et vengea tous ces crimes par les armes des Philistins dans la sanglante bataille d'Aphec, où Ophni et Phinées, quoiqu'ils eussent apporté l'arche, espérant par sa présence assurer la victoire aux Juifs, furent tués en combattant pour le défense de l'arche, même laquelle tomba au pouvoir de leurs ennemis.

OPILIUS (Aurélius), habile grammairien, auteur d'un ouvrage intitulé: *Libri Musarum*, florissait l'an 94 avant J.-C. Ce recueil n'est pas venu jusqu'à nous.

OPITIUS, en allemand OPITZ (Martin), né en 1597 à Boleslaw, en Silésie, s'est fait un nom célèbre par ses poésies latines et encore plus par ses poésies allemandes. On a de lui en latin des *Sylves*, des *Épigrammes*, un *Poème du Vésuve*, les *Distiques de Caton*, etc. Ses vers allemands sont également naturels et brillants. Ils ont été recueillis à Amsterdam en 1698. Les latins l'avaient été en 1640 et 1681, in-8°. L'auteur mourut de la peste à Dantzick, le 13 août 1639, regardé comme le Malherbe des Allemands. [On cite aussi de ce littérateur un ouvrage estimable intitulé : *Aristarchus, sive de Comtemptu linguæ teutonicæ*, in-4°.]

OPITIUS (Henri), théologien luthérien, né à Altenbourg en Misnie, l'an 1642, fut professeur de langues orientales et de théologie à Kiel, où il mourut en 1712. On a de lui un grand nombre d'ouvrages sur les antiquités hébraïques : il ternit sa réputation en voulant établir le rapport de la langue grecque avec les langues orientales, selon la méthode que Wasmuth avait suivie, pour montrer la liaison que tous les dialectes de l'Orient ont entre eux. Cette envie bizarre d'assujettir la langue grecque aux mêmes règles que l'hébreu l'engagea à donner quelques livres ridicules. On ne recherche de lui que sa *Biblia hebraïca*, Kiel, 1719, in-4°, 2 vol.

OPMÉER (Pierre), né à Amsterdam en 1526, se distingua par son érudition et par son zèle pour la défense de la religion catholique. On a de lui en latin : 1° un *Traité de l'office de la messe ;* 2° l'*Histoire des martyrs de Gorcum et de Hollande*, Leyde, 2 vol. in-8° ; traduits ensemble en flamand, 1708. C'est l'histoire des catholiques les plus zélés, dont les Hollandais ont versé le sang ; 3° une *Chronique depuis le commencement du monde* jusqu'en 1569, avec des suppléments par Laurent Beyerlinck jusqu'en 1611, Anvers, 1611, 2 vol. in-fol. avec figures. Cet ouvrage est un des meilleurs qu'on ait en ce genre : le style en est net et fort intelligible. Opméer a le plus souvent puisé dans les sources ; tous ses ouvrages sont écrits en latin. Cet écrivain mourut à Delft en 1595, âgé de 69 ans.

OPORIN (Jean), imprimeur de Bâle, né en 1507, enrichit la république des lettres de plusieurs ouvrages imprimés avec une exactitude scrupuleuse, et ornés de *Tables* très amples. Il mourut en 1568, à 61 ans. On a de lui : 1° de savantes *Scolies* sur différents ouvrages de Cicéron ; 2° des *Notes* pleines d'érudition sur quelques endroits de Démosthènes ; 3° l'*Édition* de 38 poètes bucoliques.

OPPÈDE (Jean Meynier, baron d'), premier président au parlement d'Aix, où il naquit en 1495, est célèbre dans l'histoire par son zèle véhément contre les sectaires. Le parlement de Provence ordonna, en 1540, par un arrêt solennel, que toutes les maisons de Mérindol, occupées par les hérétiques nommés *Vaudois*, seraient démolies, ainsi que les châteaux et les forts qui leur appartenaient. Dix-neuf des principaux habitants de ce bourg furent condamnés à périr par le feu. Les Vaudois, effrayés, députèrent vers le cardinal Sadolet, évêque de Carpentras, prélat aussi savant que vertueux, qui les reçut avec bonté, et intercéda

pour eux. François Ier, touché par leurs représentations, leur pardonna, à condition qu'ils abjureraient leurs erreurs, mais ils n'en voulurent rien faire. Encouragés au contraire par la surséance de l'arrêt, ils couraient le pays en armes, profanant les églises, brûlant les images, détruisant les autels. D'Oppède en donna avis à la cour, et assura que ces rebelles, assemblés au nombre de seize mille, avaient dessein de surprendre Marseille; en conséquence il priait qu'on permît l'exécution de l'arrêt. Le roi ne balança pas, donna des troupes au président, et leur ordonna de lui obéir en tout. D'Oppède, le baron de la Garde et l'avocat-général Guérin fondirent sur Cabrières et Mérindol, tuèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, et brûlèrent, conformément à l'arrêt rendu par le parlement, tout ce qui servait de retraite à ces sectaires; le peu qui s'en échappa se sauva en Piémont. Le roi, par des lettres-patentes du mois d'août 1545, approuva tout ce qui s'était fait; mais on prétend que ce prince se repentit depuis de sa facilité, et qu'il ordonna en mourant à son fils de rappeler l'affaire à un sérieux examen. Il est certain qu'en 1551 le roi Henri II commit le parlement de Paris pour en juger. Jamais cause ne fut plus solennellement plaidée; elle tint cinquante audiences consécutives. Le président d'Oppède parla avec tant de force, qu'il fut renvoyé absous. Il toucha surtout beaucoup par son plaidoyer, qui commençait par ces mots : *Judica me, Deus, et discerne causam meam de gente non sancta.* Il tâcha de prouver qu'il n'avait fait qu'exécuter les ordres de François Ier contre les sectaires, et que le roi avait ordonné qu'en cas qu'ils refussassent d'abjurer l'hérésie, on les exterminât, comme Dieu avait ordonné à Saül d'exterminer les Amalécites; il s'étendit sur les maux que l'hérésie cause à l'état, en même temps qu'elle détruit la religion, et peignit par des couleurs vives et fortes celle des Vaudois, une des plus odieuses qui aient paru dans le monde. C'était un homme de probité et d'une intégrité incorruptibles; il exerça sa charge avec beaucoup d'honneur jusqu'à sa mort, arrivée en 1558. Les écrivains protestants, et après eux le président de Thou et Dupleix, disent que la justice divine le punit de sa cruauté, en le faisant mourir dans des douleurs horribles. Maimbourg dit « que » la vraie cause de ses douleurs » fut la trahison d'un opérateur » protestant, qui le sonda avec » une sonde empoisonnée pour » venger sa secte. » On a de lui une *Traduction* française *de* VI *Triomphes* de Pétrarque.

OPPENORT (Gilles-Marie), architecte, né à Paris en 1672, et mort dans la même ville en 1730, est regardé par les connaisseurs comme un génie du premier ordre dans l'art qu'il a professé. Le duc d'Orléans, régent du royaume, lui donna la place de directeur-général de ses bâtiments et jardins. Oppenort a laissé des dessins dont M. Huquier, artiste connaisseur, a gravé, avec beaucoup de propreté et d'intelligence, une suite considérable.

OPPIEN, poète grec, natif d'Anazarbe, ville de Cilicie, florissait dans le IIe siècle, sous le règne de l'empereur Caracalla. Ce poète a composé plusieurs

ouvrages, où l'on remarque beaucoup d'érudition, embellie par les charmes et la délicatesse de sa versification. Nous avons de lui cinq livres *de la pêche* et quatre *de la chasse*. Caracalla lui fit donner un écu d'or pour chaque vers du *Cynégéticon*, ou *Traité de la chasse*. C'est de là que les vers d'Oppien, dit-on, furent appelés *vers dorés*. Ce poète fut moissonné par la peste dans sa patrie, au commencement du IIIe siècle, à l'âge de 30 ans. La meilleure édition de ses *Poèmes*, imprimés dès 1478, in-4°, est celle de Leyde, 1597, in-8°, en grec et en latin, avec des notes de Rittershuys, pleines d'érudition. On a une traduction en mauvais vers français, par Florent Chrétien, du poème *de la Chasse*, 1575, in-4°; et en prose, par Fermat, Paris, 1690, in-12.

OPPIUS (Caïus), est auteur, selon quelques-uns, des *Commentaires* sur les guerres d'Alexandrie, d'Afrique et d'Espagne, attribués à Hirtius : cependant presque tous les exemplaires portent le nom de Hirtius, et, ce qui est certainement une bévue, de *Hirtius Pansa* ; et l'ouvrage est toujours cité sous ce nom. *Voyez* HIRTIUS.

OPPORTUNE (Sainte), abbesse de Montreuil, dans le diocèse de Séez, et sœur de Godegrand, évêque de ce siége. Elle mourut le 22 avril 770, après avoir passé sa vie dans les exercices de la pénitence, et fut enterrée près de son frère. Sa *Vie*, écrite par Adelme, se trouve dans les *Acta sanct.*, avril, t. 3. Nicolas Gosset en a donné une autre en français, 1655.

OPS. *Voyez* CYBÈLE.

OPSOPÆUS (Vincent), allemand, écrivain du XVIe siècle, dont nous avons en latin un poème bachique, intitulé : *De Arte bibendi*, Francfort, 1578, in-8°, qui plut à ceux de sa nation.

OPSOPÆUS (Jean), né à Bretten dans le Palatinat, en 1556, fut correcteur de l'imprimerie de Wechel, qu'il suivit à Paris, et auquel il fut fort utile par ses connaissances Son attachement aux nouveaux hérétiques le fit mettre deux fois en prison. Il se consacra à la médecine, et y fit de si grands progrès qu'étant de retour en Allemagne, on lui donna une chaire de professeur en cette science à Heidelberg. Il y mourut en 1596, à 40 ans. On a de lui divers *Traités* d'Hippocrate, avec des traductions latines, corrigées, et des remarques tirées de divers manuscrits, Francfort, 1587. On lui doit encore le recueil des *Oracles des Sybilles*, Paris, 1607, in-8°. — Son frère, Jean OPSOPÆUS, né en 1576, et mort en 1619, s'attacha à l'anatomie et à la chirurgie, et se fit une grande réputation par une pratique éclairée et heureuse.

OPSTRAET (Jean), né à Beringhen, dans le pays de Liége, en 1651, professa d'abord la théologie dans le collége d'Adrien VI, à Louvain, ensuite au séminaire de Malines. Humbert de Precipiano, archevêque de cette ville, instruit de son attachement à Jansénius et à Quesnel, le renvoya, en 1690, comme un homme dangereux. De retour à Louvain, il entra dans les querelles excitées par les nouvelles erreurs, et fut banni par lettre de cachet, en 1704, de tous les états de Philippe V. Revenu à Louvain deux ans après, lorsque cette ville

passa sous la domination de l'empereur, il fut fait principal du collége du Faucon. Il mourut dans cet emploi en 1720, après avoir reçu les sacrements, moyennant une déclaration de soumission à l'Église : cependant plusieurs colléges et corps de l'université refusèrent d'assister à son enterrement. Ce savant avait de l'esprit, de la lecture, et écrivait assez bien en latin lorsqu'il le voulait, même en vers, comme on le voit dans quelques satires contre les jésuites; mais souvent il s'accommodait exprès au style, plus précis et moins pur, des scolastiques. Ses lumières l'avaient rendu l'oracle des jansénistes de Hollande. On a de lui un grand nombre d'ouvrages en latin et en français, recherchés avec avidité par les partisans de Quesnel. Les principaux sont : 1° *Theses theologicæ*, 1706, où l'on trouve ce sarcasme digne de Luther : *Missæ non refrigerant animas in purgatorio, sed in refectorio ;* 2° *Dissertation théologique sur la manière d'administrer le sacrement de pénitence*, contre Steyaërt, in-12 ; 3° *La Vraie doctrine touchant le baptême laborieux*, 3 vol. in-12, contre le même ; 4° *Instructions théologiques* pour les jeunes théologiens; 5° *Le Bon Pasteur*, où l'on traite des devoirs des pasteurs. Ce livre a été traduit en français, par Hermant, curé de Maltot, près de Caen, en 2 vol. in-12. En 1764, l'évêque de Passau en fit faire une édition pour son clergé, mais avec des changements, corrections et additions : cette édition fut réimprimée à Bamberg, Wurtzbourg et Vicence. 6° *Le Théologien chrétien*, mis en français par Saint-André de Beauchêne, et imprimé à Paris, en 1723, sous ce titre : *Le Directeur d'un jeune théologien*, in-12; 7° *Instructions théologiques sur les actions humaines* (De Actibus humanis), en 3 vol. in-12; 8° *Théologie dogmatique, morale, pratique et scolastique*, en 3 v. in-12; 9° *Traité des lieux théologiques*, en 3 v. in-12 : c'est un des plus estimés; 10° *Dissertation théologique sur la conversion du pécheur*. Ce livre a été traduit en français, mais avec beaucoup de liberté, par l'abbé de Natte, et imprimé plusieurs fois sous ce titre : *Idée de la conversion du pécheur*. La dernière édition française est de 1732, en 2 v. in-12, avec un *Traité de la confiance chrétienne*, plus propre à ruiner cette vertu qu'à l'établir.

OPTAT (Saint), évêque de Milève, ville de Numidie en Afrique, sous l'empire de Valentinien et de Valens, a un nom célèbre dans l'Eglise, quoiqu'il n'y soit guère connu que par ses ouvrages. Il mourut vers 384. Saint Augustin, saint Jérôme, saint Fulgence, le citent avec éloge. « Optat (dit le premier) » pourrait être une preuve de la » vérité de l'Eglise catholique, » si elle s'appuyait sur la vertu de » ses ministres. » Nous n'avons d'Optat que VII *Livres du schisme des donatistes*, contre un ouvrage de Parménien, évêque donatiste de Carthage. L'ouvrage de saint Optat est une marque de son érudition et de la netteté de son esprit. Son style est noble, véhément et serré. La meilleure édition de ce livre est celle du docteur du Pin, Paris, 1700, in-fol.; Anvers, 1702. L'éditeur l'a enrichie de courtes notes au bas des pages, avec un recueil des actes des conciles, des lettres des évêques, des édits des em-

pereurs, et des actes des martyrs, qui ont rapport à l'histoire des donatistes, disposés par ordre chronologique jusqu'au temps de Grégoire-le-Grand. On trouve à la tête une préface savante et bien écrite, sur la vie, les œuvres et les différentes éditions d'*Optat*. Avant celle de du Pin, on estimait l'édition qu'en avait donnée Gabriel Aubespine, avec des notes, Paris 1631, et celle de Le Prieur, 1679.

ORANG-ZEB. *V.* AURENG-ZEB.

ORANGE (Philibert de Châlons, prince d'), né en 1502, quitta le service de François Ier en 1520, piqué, dit-on, de ce qu'à Fontainebleau le maréchal-des-logis de la cour, par ordre du roi, l'avait délogé pour faire place à un ambassadeur de Pologne. [A ce motif de couroux s'en joignit un autre plus puissant encore : François Ier prétendit au droit de suzeraineté sur la principauté d'Orange, et Philibert avait réclamé vainement contre ce droit. Il passa au service de l'empereur Charles-Quint.] Il perdit par ce changement sa principauté d'Orange, que le roi fit saisir, ainsi que le gouvernement de Bretagne, qu'il avait eu dès le berceau. L'empereur l'en dédommagea en lui donnant la principauté de Melphes, le duché de Gravina, plusieurs terres en Italie et en Flandre, et l'ordre de la Toison-d'Or. Il fit ses premières armes à la reprise de Tournai sur les Français en 1521, et commanda l'infanterie espagnole au siége de Fontarabie en 1522. Il s'embarqua l'année suivante pour passer en Italie; son vaisseau, par la maladresse du capitaine fut fait prisonnier par la flotte de Doria. Envoyé à la tour de Bourges, il y resta jusqu'au traité de Madrid, après la bataille de Pavie, traité par lequel l'empereur lui fit rendre sa principauté. Il fut général de l'armée impériale en 1527, après la mort du connétable de Bourbon, et perdit la vie le 3 août 1530, dans un combat en Toscane, près de Pistoie, où il commandait les troupes de l'empereur contre les Florentins, alors en guerre avec le pape. Il n'avait pas encore atteint l'âge de 28 ans, et ne laissa qu'une fille, qui porta ses titres et ses biens dans la maison de Nassau.

† ORANGE (Frédéric, prince d'), second fils du stathouder, né en 1768. Il déploya de bonne heure des talents militaires, qui lui méritèrent les éloges des généraux les plus expérimentés. Dans la guerre contre la France, il commandait un corps sous les ordres du prince héréditaire, et fut blessé le 13 septembre 1793. Plein de courage et d'intelligence, il continua à se distinguer dans la campagne de 1794, et deux ans après il passa au service d'Autriche en qualité de général major. Il se signala à la bataille de Wurtzbourg, livrée le 5 septembre 1795. Au siége de Kehl, il repoussa, le 8 octobre, l'ennemi dans la place, après lui avoir fait essuyer une perte considérable. Le 22 novembre, tous les postes autrichiens étaient en déroute complète, lorsqu'il arriva à la tête d'une compagnie hongroise. Le prince d'Orange s'élance sur l'ennemi, qui, croyant que le faible renfort que le prince amenait était une tête de colonne, s'arrête tout à coup, et donne ainsi le temps à la réserve d'arriver. Celle-ci attaqua vigoureusement les Français, et les poursuivit jusque dans leurs retranchements. Ce fut le prince

Frédéric qui, le 2 décembre, conduisit la première attaque contre les flèches de Kehl, les emporta d'assaut, et enleva quinze pièces de canon. Il obtint de nouveaux succès en 1797, et on lui confia en avril le commandement d'un camp qui devait couvrir Vienne. Après quelques mois, il passa en Italie, et mourut presque subitement, au commencement de la campagne de 1799. Sa perte fut généralement regrettée par l'armée autrichienne, dont il était aimé et estimé autant par ses talents que par la bonté et la douceur de son caractère.

ORANGE. *Voyez* NASSAU et GUILLAUME.

ORANTES (François), cordelier espagnol, mort en 1584, assista en qualité de théologien au concile de Trente, où il prononça un savant discours en 1562. Il fut ensuite confesseur de don Juan d'Autriche, puis évêque d'Oviédo en 1581. On a de lui, en latin, un *Livre contre les institutions de Calvin*, etc.

ORBELLIS (Nicolas de), cordelier, natif d'Angers, mort en 1545, laissa un *Abrégé de théologie selon la doctrine de Scot*, in-8°.

ORCAN. *Voyez* ORKAN.

ORDRIC VITAL, originaire d'Orléans, né en Angleterre en 1075, fut amené, à l'âge de 10 ans, en Normandie, et élevé dans l'abbaye d'Ouche (Saint-Evroult), après que son père, qui était prêtre et veuf, eût embrassé l'état monastique. Il en prit lui-même l'habit à 11 ans, et quoiqu'il eût reçu le sous-diaconat à l'âge de 16 ans, il ne fut élevé au sacerdoce que dans sa 33e année. Il passa toute sa vie dans l'état de simple religieux, n'étant occupé que de ses devoirs et de l'étude. Il mourut après 1143. Nous lui devons une *Histoire ecclésiastique* en 13 livres, que Duchesne a fait imprimer dans les *Historiæ Normanorum scriptores*, Paris, 1619, in-fol. Cet ouvrage contient, parmi quelques fables adoptées dans le siècle d'Ordric, beaucoup de faits très intéressants qu'on ne trouverait pas ailleurs, tant par rapport à la Normandie et à l'Angleterre, que par rapport à la France.

ORÉGIUS ou ORÉGI (Augustin, le cardinal), philosophe et théologien, né à Sainte-Sophie, bourg de Toscane, en 1577, de parents pauvres, alla à Rome pour y faire ses études; on le plaça dans une petite pension bourgeoise, où il éprouva les mêmes sollicitations que le patriarche Joseph, et ne fut pas moins fidèle à son devoir. Il fuit de la maison de son hôtesse, et eut le courage de passer une nuit d'hiver dans la rue, sans habits. Le cardinal Bellarmin, instruit de sa vertu, le fit élever dans un collége de pensionnaires de la première qualité, à Rome. Orégius fut chargé par le cardinal Barberin, d'examiner quel était le sentiment d'Aristote sur l'immortalité de l'âme; et c'est pour ce sujet qu'il publia, en 1631, son livre intitulé : *Aristotelis vera de rationalis animæ immortalitate sententia*, in-4°, où il tâche de prouver que ce philosophe a cru cette vérité si importante, appuyée sur les plus grandes raisons, comme sur les motifs les plus consolants: il faut convenir cependant que la flottante métaphysique de ce philosophe grec ne nous a rien laissé de bien lumineux sur ce sujet;

ni même rien qui puisse bien constater son propre sentiment. Le cardinal Barberin étant devenu pape sous le nom d'*Urbain VIII*, honora Orégius de la pourpre en 1634, et lui donna l'archevêché de Bénévent, où il mourut en 1635, à 58 ans. On a de sa plume les Traités *De Deo*, *De Trinitate*, *De angelis*, *De opere sex dierum*, et d'autres ouvrages, imprimés à Rome en 1637 et en 1642, in-fol., par les soins de Nicolas Orégius son neveu. Le cardinal Bellarmin l'appelait son *théologien*, et le pape Urbain VIII le nommait son *docteur*.

ORELLANA (François), né à Truxillo, en Aragon, est, comme on le croit communément, le premier Européen qui a reconnu la rivière des Amazones; il s'embarqua en 1539 assez près de Quito, sur la rivière de Coca, qui plus bas prend le nom de Napo. De celle-ci il tomba dans une autre plus grande, et se laissant aller sans autre guide que le courant, il arriva au cap du Nord, sur la côte de Guiane, après une longue navigation, Orellana périt 18 ans après, avec trois vaisseaux qui lui avaient été confiés en Espagne, sans avoir pu retrouver l'embouchure de sa rivière. La rencontre qu'il fit, en la descendant, de quelques femmes armées, dont un cacique indien lui avait dit de se défier, la fit nommer rivière des *Amazones*.

ORESME, (Nicolas), évêque de Lisieux, un des premiers écrivains du XIVe siècle, natif de Caen. Il devint docteur de Sorbonne, et grand-maître du collége de Navarre depuis l'an 1356 jusqu'à l'an 1361, doyen de l'église de Rouen, trésorier de la chapelle du roi, fut précepteur de Charles V, qui lui donna en 1377 l'évêché de Lisieux. On l'avait député à Avignon en 1363 vers le pape Urbain V, à qui il persuada de ne pas retourner à Rome. Oresme mourut à Lisieux en 1382. Ses ouvrages les plus connus sont : 1° un *Discours* contre les déréglements de la cour de Rome, qu'il prononça en présence d'Urbain V, en 1363. Fraucowitz a eu soin d'en augmenter son *Catalogue des témoins de la vérité*; collection infâme de tout ce qu'il a pu trouver d'injurieux contre le saint-siége. 2° Un beau traité : *De communicatione idiomatum*; 3° un *Discours* contre le changement de la monnaie, dans la Bibliothèque des pères; 4° un traité *De Antichristo*, imprimé dans le tome 9e de l'*Amplissima collectio* du P. Martenne : il est plein de réflexions judicieuses; 5° sa *Traduction française* de la Morale et de la Politique d'Aristote, qu'il entreprit, ainsi que la suivante, par ordre de Charles V; 6° celle du traité de Pétrarque, des *Remèdes de l'une et de l'autre fortune*. On le fait auteur d'une version de la Bible, que d'autres attribuent avec plus de vraisemblance à Des Moulins Guyard. *Voyez* ce nom.

ORESTE, roi de Mycènes, fils d'Agamemnon et de Clytemnestre, vengea la mort de son père par le conseil de sa sœur Electre, et n'épargna pas même sa propre mère, qui avait participé au meurtre. Quelque temps après, il alla en Epire, y poignarda Pyrrhus, au pied de l'autel où il allait épouser Hermione, et voulut enlever cette princesse; mais toujours agité des furies depuis son parricide, l'oracle lui ordonna d'aller dans la Tauride,

pour se purifier de ses crimes. Il partit, accompagné de Pylade, son intime ami, qui ne voulut jamais le quitter; et lorsqu'ils y arrivèrent, ils furent arrêtés par l'ordre de Thoas, roi de cette contrée, pour être sacrifiés. Oreste ayant été désigné pour l'être le premier, Pylade voulut inutilement prolonger la vie de son ami, en mourant à sa place; mais dans le moment qu'Oreste allait recevoir le coup de couteau, Iphigénie, sa sœur, prêtresse de Diane, le reconnut. Ils tuèrent Thoas et prirent la fuite. Pylade épousa Iphigénie, et Oreste Hermione, dont il gouverna les états. Il mourut de la morsure d'une vipère, vers l'an 1144 avant J.-C.

ORESTE, préfet d'Alexandrie. *Voyez* HYPATIE.

ORESTE, général romain. *Voy.* NÉPOS et GLYCÈRE.

ORESTE, tyran de Rome. *Voy.* AUGUSTULE et ODOACRE.

ORFANEL (Hyacinthe), dominicain espagnol, né à Valence en 1578, fut brûlé vif dans sa mission du Japon, en 1622. Il est auteur d'une *Histoire de la prédication de l'Evangile au Japon*, depuis 1602 jusqu'en 1621, Madrid, 1633, in-4°.

ORGAGNA (André de Ciccione), peintre, sculpteur et architecte, natif de Florence en 1329, mourut en 1389, âgé de 60 ans. C'est surtout comme peintre qu'il s'est rendu recommandable : il avait un génie facile, et ses talents auraient pu être plus brillants, si ce maître eût eu devant les yeux de plus beaux ouvrages que ceux qui existaient de son temps. C'est à Pise qu'il a le plus travaillé : il y a peint un *Jugement universel*, dans lequel il a affecté de représenter ses amis dans la gloire du paradis, et ses ennemis dans les flammes de l'enfer.

ORGEVILLE. *Voyez* MORAINVILLIERS.

ORIBASE DE PERGAME, né à Pergame, disciple de Zénon de Chypre, et médecin de Julien l'Apostat, qui le fit questeur de Constantinople. Il fut exilé sous les empereurs suivants, et rappelé dans la suite. Il mourut au commencement du v^e siècle. On a de lui un grand nombre d'ouvrages, imprimés à Bâle en 1557, en 3 vol. in-fol., et dans les *Artis medicæ principes* d'Etienne. Le plus estimé est son livre des *Collections*, entrepris à la prière de Julien. L'auteur, pour former ce recueil, avait puisé dans Galien et dans les autres médecins. Il était en 72 livres, dont il ne nous reste plus que 17. Son *Anatomie* parut à Leyde en 1735, in-4°.

ORICELLARIUS. *Voyez* RUCCELLAI.

ORICHOVIUS, ou ORZECHOVIUS. *Voyez* ORSKI.

ORIENTIUS, écrivain ecclésiastique, et évêque d'Elvire en Espagne, dans le vi^e siècle, cultiva la morale et la poésie. Dans la Bibliothèque des pères, et dans le Trésor du P. Martenne, on trouve de lui des *Avertissements aux fidèles*, en vers, dont la poésie faible est relevée par l'excellence des préceptes qu'il y donne.

ORIGÈNE, naquit à Alexandrie l'an 185 de J.-C., et fut surnommé *Adamantius*, à cause de son assiduité infatigable au travail. Son père, Léonide, l'éleva avec soin dans la religion chrétienne et dans les sciences, et lui apprit de bonne heure l'Ecriture sainte. Origène donna des preuves de la grandeur de son génie dès sa

plus tendre jeunesse. Clément Alexandrin fut son maître. Son père ayant été dénoncé comme chrétien et détenu dans les prisons, il l'exhorta à souffrir le martyre, plutôt que de renoncer au christianisme. A 18 ans, il se trouva chargé du soin d'instruire les fidèles à Alexandrie. Les hommes et les femmes accouraient en foule à son école. La calomnie pouvait l'attaquer : il crut lui fermer la bouche en se faisant eunuque, s'imaginant être autorisé à cette barbarie par un passage de l'Evangile pris *selon la lettre, qui tue*, comme s'exprime saint Paul, au lieu de le saisir *selon l'esprit, qui vivifie*. Après la mort de Septime-Sévère, un des plus ardents persécuteurs du christianisme, arrivée en 211, Origène alla à Rome, et s'y fit des admirateurs et des amis. De retour à Alexandrie, il y reprit ses leçons, à la prière de Démétrius, qui en était évêque. Une sédition qui arriva dans cette ville le fit retirer en secret dans la Palestine. Cette retraite l'exposa au ressentiment de son évêque. Les prélats de la province l'engagèrent, à force d'instances, d'expliquer en public les divines Ecritures. Démétrius trouva si mauvais que cette fonction importante eût été confiée à un homme qui n'était pas prêtre, qu'il ne put s'empêcher d'en écrire aux évêques de Palestine, comme d'une nouveauté inouïe. Alexandre, évêque de Jérusalem, et Théoctiste de Césarée, justifièrent hautement leur conduite. Ils alléguèrent que c'était une coutume ancienne et générale, de voir des évêques se servir indifféremment de ceux qui avaient du talent et de la piété, et que c'était une espèce d'injustice de fermer la bouche des gens à qui Dieu avait accordé le don de la parole. Démétrius, insensible à leurs raisons, rappela Origène, qui continua d'étonner les fidèles par ses lumières, par ses vertus, par ses veilles, ses jeûnes et son zèle. L'Achaïe se trouvant affligée de diverses hérésies, il y fut appelé peu de temps après, et s'y rendit avec des lettres de recommandation de son évêque. En passant à Césarée de Palestine, il fut ordonné prêtre par Théoctiste, évêque de cette ville, avec l'approbation de saint Alexandre de Jérusalem et de plusieurs autres prélats de la province. Cette ordination occasiona de grands troubles. Démétrius déposa Origène dans deux conciles, et l'excommunia; il alléguait : 1° qu'Origène s'était fait eunuque; 2° qu'il avait été ordonné sans le consentement de son propre évêque; 3° qu'il avait enseigné plusieurs erreurs, entre autres choses que le Démon serait enfin sauvé, et délivré des peines de l'enfer, etc. Origène se plaignit à ses amis des accusations qu'on formait contre lui, désavoua les erreurs qu'on lui imputait, et se retira en 231 à Césarée en Palestine. Théoctiste l'y reçut comme son maître, et lui confia le soin d'interpréter les Ecritures. Démétrius étant mort en 231, Origène jouit du repos. Grégoire Thaumaturge et Athénodore son frère se rendirent auprès de lui, et en apprirent les sciences humaines et les vérités sacrées. Une sanglante persécution s'étant allumée sous Maximin contre les chrétiens, et particulièrement contre les prélats et les docteurs de l'Eglise, Origène demeura caché pendant deux ans. La paix fut rendue à l'Eglise par Gordien,

l'an 237; Origène en profita pour faire un voyage en Grèce. Il demeura quelque temps à Athènes, et après être retourné à Césarée, il alla en Arabie, à la prière des évêques de cette province. Leur motif était de retirer de l'erreur l'évêque de Boatre, nommé *Bérylle*, qui niait que « J.-C. eût » eu aucune existence avant l'in» carnation, voulant qu'il n'eût » commencé à être Dieu qu'en » naissant de la Vierge. » Origène parla si éloquemment à Bérylle, qu'il rétracta son erreur et remercia depuis Origène. Les évêques d'Arabie l'appelèrent à un concile qu'ils tenaient contre certains hérétiques, qui assuraient que « la mort était com» mune au corps et à l'ame. » Origène y assista, et traita la question avec tant de force, qu'il ramena au chemin de la vérité ceux qui s'en étaient écartés. Cette déférence des évêques pour Origène, sur un point qu'on croit être la principale de ses erreurs, semble l'en justifier pleinement. Dèce ayant succédé, l'an 249, à l'empereur Philippe, alluma une nouvelle persécution. Origène fut mis en prison. On le chargea de chaînes; on lui mit au cou un carcan de fer et des entraves aux pieds; on lui fit souffrir plusieurs autres tourments et on le menaça souvent du feu; mais on ne le fit pas mourir, dans l'espérance d'en abattre plusieurs par sa chute, et à la fin il fut élargi. Il mourut à Tyr, peu de temps après, l'an 254, dans sa 69e année. Peu d'auteurs ont autant travaillé que lui; peu d'hommes ont été autant admirés et aussi universellement estimés qu'il le fut pendant longtemps. Personne n'a été plus vivement attaqué et poursuivi avec plus de chaleur qu'il l'a été pendant sa vie et après sa mort. On ne s'est pas contenté d'attaquer sa doctrine, on a attaqué sa conduite. On a prétendu que, pour sortir de sa prison, il fit semblant d'offrir de l'encens à l'idole Sérapis à Alexandrie; mais on peut croire que c'est une imposture forgée par ses ennemis, et rapportée trop légèrement par saint Epiphane. Ses ouvrages sont: 1° une *Exhortation au martyre*, qu'il composa pour animer ceux qui étaient dans les fers avec lui; 2° des *Commentaires* sur l'Ecriture sainte. Il est peut-être le premier qui l'ait expliquée tout entière. Il semble cependant qu'on peut douter si l'*Exposition sur l'Epître aux Romains* est de lui, puisqu'elle paraît d'un auteur latin, comme on voit dans ce passage: « *Sciendum primo est, ubi* NOS HABEMUS, *om» nibus qui sunt inter vos*, IN » GRÆCO HABETUR *omni qui est » inter vos.* » Les explications étaient de trois sortes: des *Notes* abrégées sur les endroits difficiles, des *Commentaires* étendus où il donnait l'essor à son génie, et des *Homélies* au peuple, où il se bornait aux explications morales, pour s'accommoder à la portée de ses auditeurs. Il nous reste une grande partie des Commentaires d'Origène; mais la plupart ne sont que des traductions fort libres. L'on y voit partout un grand fonds de doctrine et de piété. Il travailla à une édition de l'Ecriture à six colonnes. Il l'intitula *Hexaples*. La première contenait le texte hébreu en lettres hébraïques; la deuxième, le même texte en lettres grecques, en faveur de ceux qui entendaient l'hébreu sans le savoir lire; la troisième renfermait la

version d'*Aquila*; la quatrième colonne, celle de *Symmaque*; la cinquième, celle des *Septante*, et la sixième, celle de *Théodotion*. Il regardait la version des Septante comme la plus authentique, et celle sur laquelle les autres devaient être corrigées. Les *Octaples* contenaient de plus deux versions grecques qui avaient été trouvées depuis peu, sans qu'on en connût les auteurs. Origène travailla à rendre l'édition des *Septante* suffisante pour ceux qui n'étaient point en état de se procurer l'édition à plusieurs colonnes. 3° On avait recueilli de lui plus de mille *Sermons*, dont il nous reste une grande partie. Ce sont des discours familiers qu'il prononçait sur-le-champ, et des notaires écrivaient pendant qu'il parlait, par l'art des notes, qui s'est perdu. Il avait ordinairement sept secrétaires, uniquement occupés à écrire ce qu'il dictait. 4° Son livre des *Principes*. Il l'intitula ainsi, parce qu'il prétendait y établir des principes auxquels il faut s'en tenir sur les matières de la religion, et qui doivent servir d'introduction à la théologie. Nous ne l'avons que de la version de Rufin, qui déclare lui-même y avoir ajouté ce qu'il lui a plu, et en avoir ôté tout ce qui lui paraissait contraire à la doctrine de l'Eglise, principalement touchant la Trinité. On ne laisse pas d'y trouver encore des principes pernicieux. On croit y découvrir un système tout fondé sur la philosophie de Platon, et dont le principe fondamental est, que *toutes les peines sont médicinales*. On l'a accusé d'avoir fait Dieu matériel : mais il réfute si bien cette erreur, qu'il est raisonnable de donner un sens orthodoxe à quelques expressions peu exactes. Il dit que « Dieu n'est ni un » corps, ni dans un corps; qu'il » est une substance simple, in» telligente, exempte de toute » composition; qui, sous quel» que rapport qu'on l'envisage, » n'est qu'une ame et la source » de toutes les intelligences. Si » Dieu, dit-il, était un corps, » comme tout corps est composé » de matière, il faudrait aussi » dire que Dieu est matériel; et » la matière étant essentielle» ment corruptible, il faudrait » encore dire que Dieu est cor» ruptible. » 5° Le *Traité* contre Celse. Cet ennemi de la religion chrétienne avait publié contre elle son *Discours de vérité*, qui était rempli d'injures et de calomnies. Origène n'a fait paraître dans aucun de ses écrits autant de science chrétienne et profane que dans celui-ci, ni employé tant de preuves fortes et solides. On le regarde comme l'apologie du christianisme la plus achevée et la mieux écrite que nous ayons dans l'antiquité. Le style en est beau, vif et pressant; les raisonnements bien suivis et convaincants; et s'il y répète plusieurs fois les mêmes choses, c'est que les objections de Celse l'y obligeaient, et qu'il n'en voulait laisser aucune sans les avoir entièrement détruites. Il est remarquable que ces objections sont presque toutes les mêmes que les prétendus philosophes de ce siècle ont ressassées: pauvres copistes qui n'ont pas même le funeste mérite d'imaginer des erreurs et des blasphèmes, et qui, se parant de cette triste gloire, sont obligés de recourir à des sophistes oubliés depuis 15 siècles. A peine Origène était-il mort, que les disputes sur son orthodoxie

parurent se fortifier. Dans le IV[e] siècle, les ariens se servirent de son autorité pour prouver leurs erreurs. Saint Athanase, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze le défendirent, comme ayant parlé d'une manière orthodoxe sur la divinité du Fils. Saint Hilaire, Tite de Bostres, Didyme, saint Ambroise, Eusèbe de Verceil et saint Grégoire de Nysse, ont cité ses ouvrages avec éloge; mais Théodore de Mopsueste, Appollinaire et Césaire, ne lui ont pas été favorables; et saint Basile dit expressément (*de Spiritu sancto*, chap. 20) « qu'il » n'a pas pensé sainement sur la » divinité du saint Esprit. » Il fut condamné dans le cinquième concile général. Le pape Vigile le condamna de nouveau. Saint Epiphane, Anastase le Sinaïte, saint Jean Climaque, Léonce de Byzance, Sophronius, patriarche de Jérusalem, Antipater évêque de Bostres, s'élevèrent avec vigueur contre sa doctrine; le pape Pélage II dit que les hérésiarques n'ont rien enseigné de plus pernicieux qu'Origène. On trouve dans les actes du sixième concile un édit de Constantin Pogonat, et une lettre du pape Léon II, où il est compté avec Didyme et Evagrius parmi les *théomaques*, ou ennemis de Dieu. Le pape saint Martin I[er] le frappa d'anathème dans le premier concile de Latran, en 649. Saint Augustin, saint Jean de Damas et saint Jérôme ont écrit contre les origénistes. Dans le même siècle où s'éleva la dispute sur l'orthodoxie d'Origène, Jean de Jérusalem et Rufin firent son apologie, et saint Chrysostôme se joignit à eux. Saint Pamphile prit aussi sa défense. Théotime de Tomi refusa de le condamner, et Didyme tâcha de donner un sens catholique à ses passages sur la Trinité; d'autres, en condamnant les erreurs contenues dans ses livres, prétendirent qu'elles avaient été ajoutées par les hérétiques. Théophile d'Alexandrie accusa les moines de Nitrie d'origénisme, et les condamna dans un concile d'Alexandrie : son jugement fut approuvé par le pape Anastase. Dans le VI[e] siècle, l'empereur Justinien se déclara ennemi de sa mémoire, écrivit une lettre à Mennas contre sa doctrine, donna un édit contre lui l'an 640, le fit condamner dans un concile la même année à Constantinople, dont les Actes ont été recueillis avec ceux du cinquième concile général. On peut consulter sur ce sujet : 1° la *Vie de Tertullien*, et d'*Origène*, par le sieur de la Mothe (c'est-à-dire par Thomas, sieur du Fossé), imprimée à Paris en 1675; 2° les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique* de Tillemont, t. 3, où il justifie autant qu'il peut Origène : il dit qu'il n'a jamais été obstiné dans ses sentiments, nie qu'il ait offert de l'encens aux idoles, rejette la narration de saint Epiphane, de même que Baronius; mais le P. Pagi, Petau et Huet, ont pensé bien différemment. Un théologien ascétique a cru « que la science et » les vertus précoces d'Origène, » trop admirées et trop exaltées, » la démarche inconsidérée de son » père, qui allait baiser avec res» pect la poitrine de son enfant, » le bruit que ses actions et que » ses livres firent dans le mon» de, la considération que lui té» moignèrent les évêques, etc., » lui avaient enflé l'esprit et pré» paré une chute contre laquelle

» il n'y a que l'humilité et la » crainte du Seigneur qui puissent prémunir les hommes il» lustres par les dons de la na» ture et de la grâce. » 3° Du Pin, dans sa *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques ;* 4° Cellier, *Histoire des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, tomes 2 et 3, article PAMPHILE; 5° Doucin, jésuite, *Histoire de l'origénisme ;* 6° l'*Origenes defensus* du P. Halloix; 7° les *Origeniana* de l'illustre Huet, qui a publié ce qui reste des commentaires d'Origène sur le nouveau Testament, en grec et en latin, 2 v. in-fol., avec la *Vie d'Origène*, et des notes estimées. Cet ouvrage fut imprimé à Rouen en 1668. On en a fait une deuxième édition à Paris en 1679, une troisième en Allemagne en 1685. Dom de Montfaucon a donné les *Hexaples* en 1713, en 2 vol. in-fol. On a actuellement une édition complète des Œuvres d'Origène, en 4 vol. in-fol. Cette édition a été commencée par le P. Charles de la Rue, bénédictin, mort en 1739, et continuée par dom Charles-Vincent de la Rue, son neveu, qui a donné le quatrième et dernier volume à Paris en 1759, avec des notes sur plusieurs endroits des *Origeniana* de Huet. [ On trouve aussi les *Œuvres* d'Origène dans la *Bibliothèque des Saints-Pères*, publiée par Méquignon Havard, Paris, 1826 à 1827. ]

ORIGÈNE, dit l'*impur*, était Egyptien. Il enseigna vers l'an 290, que le *mariage était de l'invention du Démon ;* qu'il était permis de suivre tout ce que la passion pouvait suggérer de plus infâme, afin que l'on empêchât la génération par telle voie que l'on pourrait inventer, même par les plus exécrables moyens. L'impur eut des sectateurs qui furent rejetés avec horreur par toutes les Eglises. Ils se perpétuèrent cependant jusqu'au v° siècle.

ORIGÈNE, philosophe platonicien, disciple et ami de Porphyre, étudia la philosophie sous Ammonius. Il avait fait un *Panégyrique* de l'empereur Galien, que nous n'avons plus ; mais il ne sert pas moins à prouver que la lâcheté philosophique est toujours prête à encenser les tyrans.

ORIGNY ( Pierre-Adam d' ), mort le 29 septembre 1774, à Reims sa patrie, entra de bonne heure au service. Une blessure qu'il reçut à l'attaque des lignes de Weissembourg, en Allemagne, le contraignit de le quitter, après avoir obtenu une pension et la croix de Saint-Louis. Il s'adonna à l'étude de l'Histoire, et publia l'*Egypte ancienne*, et la *Chronologie des Egyptiens*, l'une en 1762, l'autre en 1765, chacune en 2 v. in-12. On y trouve des recherches laborieuses ; mais comme il tâche de faire valoir un système particulier, il avance bien des conjectures fausses et des idées insoutenables. M. Paw l'a quelquefois réfuté dans ses *Recherches sur les Egyptiens*, qui elles-mêmes offrent plus d'un sujet de réfutation. L'abbé Guerrin du Rocher a jeté depuis beaucoup de jour sur cette chronologie, dans son *Histoire véritable des temps fabuleux*. [ D'Origny mourut avant d'avoir terminé ses ouvrages sur l'Egypte : il avait 67 ans. ]

ORIOL (Pierre), natif de Verberie-sur-Oise en Picardie, chanoine régulier du Val-des-Ecoliers à Royallieu, dans la forêt

de Cuyse, à trois lieues de Compiègne, prieur de son ordre à Troyes, enseigna la théologie à Paris avec tant de réputation, qu'il fut surnommé *le Docteur éloquent*. On a de lui des *Commentaires* fort subtils sur le Maître des sentences, Rome, 1595 et 1605, 2 vol. in-fol., et un abrégé de la Bible, intitulé *Breviarium Bibliorum*, Paris, 1508 et 1685, in-8°. Ceux qui le font cordelier, archevêque d'Aix et cardinal, se trompent. On ignore l'année de sa mort : il vivait encore en 1345.

ORIOL. *Voy*. Auriol.

ORION ou Urion, était, selon la Fable, fils de Jupiter, de Neptune et de Mercure, qui étant allés loger chez le pauvre Hyrée (*voy*. ce nom), en furent bien reçus malgré son extrême indigence. Orion devint un grand chasseur. Diane, qu'il avait osé défier à qui prendrait le plus de bêtes sauvages, fit naître un scorpion, qui le mordit et le fit mourir; mais Jupiter le métamorphosa en une constellation, qui amène les pluies et les orages. On la distingue aisément par les étoiles qui brillent sur son baudrier.

ORITHYE, fille d'Erecthée et reine des Amazones, fut enlevée par Borée, et eut avec lui Zétès et Calaïs. — Il y eut une autre Orithye, reine des Amazones, célèbre par sa valeur et par sa vertu. Elle voulut venger ses sœurs, qui avaient été insultées par Hercule et par Thésée, mais le succès ne répondit pas à son courage.

ORKAN, fils d'Ottoman Ier, empereur des Turcs, succéda à son père en 1326. Il étendit considérablement les bornes du puissant empire que son père avait fondé. Il ouvrit l'Europe à ses successeurs, par la prise de Gallipoli et de plusieurs villes sur les Grecs, et par l'alliance qu'il fit avec l'empereur Jean Cantacuzène, qui lui donna sa fille Théodora en mariage. Cette imprudente démarche de Jean servit de prétexte à Orkan pour s'emparer de tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie, et même de plusieurs places en Europe : ce qui fut regardé en même temps comme une punition du ciel, offensé par une union contraire aux lois et à l'esprit du christianisme. Le règne d'Orkan fut long et glorieux [Les Turcs doivent à Orkan leurs premiers réglements civils et politiques. Il fut aidé dans ce travail par son frère puîné, Ala-Addyn Pacha. Il établit des distinctions entre les citoyens et les soldats; et ordonna que ceux-ci porteraient le turban blanc. En 1340, il établit la fameuse milice des *Janissaires*, si utile à la fois, et si funeste aux empereurs ottomans. Les dissensions qui régnaient entre l'empereur Andronic III et les princes feudataires de l'empire grec, ouvrirent à Orkan les portes de cette belle contrée. Ce fut alors que les grecs savants se réfugièrent en Italie, et répandirent dans toute l'Europe le goût des sciences et des lettres, que les barbares avaient anéanties. Ses deux fils, Soliman et Mourad, eurent une grande part dans ses conquêtes. Ils portèrent la désolation dans la Thrace et dans la Grèce. Le premier étant mort de maladie après la prise d'Andrinople, Orkan succomba à sa douleur en 1360, à 80 ans.]

ORLAND-LASSUS. *V*. Lassus.

ORLANDIN (Nicolas), jésuite, né à Florence en 1556, fut rec-

teur du collége de Nole, et mourut à Rome le 17 mai 1606. Il a composé en latin l'*Histoire de la compagnie de Jésus*, imprimée à Cologne en 1615, et à Rome en 1620, en 2 vol. in-fol. Pour compléter cet ouvrage, il faut y joindre les 4 vol. du P. Sacchini, le vol. du P. Jouvency, 1710, in-fol., et le vol. du P. Cordara, 1750, in-fol. Le latin d'Orlandin est pur et très élégant, son style nombreux et riche, plein de dignité et d'une cadence agréable. Comme l'auteur, homme de probité et d'un esprit juste, n'a travaillé que sur des Mémoires fournis par des gens instruits, et ordinairement par des témoins oculaires, sa narration ne doit pas être suspecte.

ORLÉANS (La Pucelle d'). *Voyez* JEANNE D'ARC.

ORLÉANS (Ducs d'). Voici les princes qui ont porté ce nom : Philippe II, fils de Philippe VI, dit de Valois, mort sans postérité en 1383. Louis, fils de Charles V, assassiné en 1407, eut ce titre (*voyez* LOUIS de France, duc d'Orléans); il eut un fils, nommé CHARLES. (*Voyez* ci-dessous). Le titre de *duc d'Orléans* passa successivement à deux fils de François Ier, dont le second fut Henri II...; à Gaston, 3e fils de Henri IV (*voyez* GASTON de France); et enfin à un fils de Louis XIII, nommé *Philippe*, mort en 1701, qui eut Philippe. (*Voyez* les deux PHILIPPE d'Orléans.) Le dernier fut père de Louis, *voyez* LOUIS d'Orléans, aïeul de Louis-Philippe, un des grands mobiles de la révolution française, et qui changea le nom d'Orléans contre celui *d'Égalité*.

ORLÉANS (Charles, duc d'), fils de Louis de France, duc d'Orléans, et de Valentine de Milan, porta le titre de *duc d'Angoulême* durant la vie de son père, qui périt victime de la trahison du duc de Bourgogne. Charles se trouva à la malheureuse bataille d'Azincourt en 1415, où il fut fait prisonnier. De retour en France, après avoir été retenu 25 ans en Angleterre, il entreprit la conquête du duché de Milan, qu'il croyait lui appartenir du chef de sa mère; mais il ne put se rendre maître que du comté d'Ast. (*Voyez* SFORCE François.) Ce prince aima les lettres et les cultiva avec succès. On a de lui, à la bibliothèque du roi, un recueil de poésies manuscrites dans lequel on découvre un vrai talent. Il mourut à Amboise en 1465. De Marie de Clèves, sa troisième femme, il eut, entre autres enfants, Louis, qui fut le roi LOUIS XII.

† ORLÉANS (Louis-Philippe-Joseph, duc d'), premier prince du sang, né le 13 avril 1747 à Saint-Cloud, de Philippe d'Orléans et de Louise-Henriette de Bourbon. Il eut pour précepteur le comte de Pont-Saint-Maurice, qui mit tous ses soins à lui former l'esprit et le cœur. Il sembla d'abord en profiter, et se montra sensible et bienfaisant. Quoiqu'il n'eût qu'effleuré les sciences, il avait de l'esprit naturel, et fit paraître beaucoup d'adresse dans tous les exercices du corps. Sa taille était au-dessus de la médiocre, sa figure agréable, et bien fait de sa personne. A peine sorti des mains de son précepteur, il oublia ses sages leçons, et se vit entouré d'une foule de jeunes seigneurs, qui souvent acquièrent les bonnes grâces des princes aux dépens de leur moralité et de leur honneur. Deux choses, l'une

plus blâmable que l'autre, signalèrent la première jeunesse de ce prince : un mépris absolu pour tout ce qui se faisait dans son pays, et un penchant excessif pour le plaisir et la dépense. Nommé duc de Chartres, il épousa peu de temps après Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon, fille du duc de Penthièvre, dont les mœurs douces et les sentiments vertueux formaient un contraste frappant avec les vices de son époux. Non content de s'y livrer lui-même, il y entraîna son beau-frère le prince de Lamballe, qui, d'une santé peu robuste, succomba bientôt à ses excès. On ne manqua pas d'accuser le duc de Chartres de l'avoir poussé dans ce désordre, afin de s'en défaire et de devenir l'unique héritier de la maison de Penthièvre. Il paraît certain que le prince mourut d'épuisement, et des suites d'une maladie honteuse qu'il avait contractée dans les mauvais lieux où le conduisait son beau-frère. L'anglomanie, le faste et les plaisirs jetèrent le duc de Chartres dans des prodigalités ruineuses; le libertinage changea ses manières, lui fit prendre un air presque grossier, et couvrit son visage de pustules rouges et virulentes. Comme il devait succéder à la place de grand-amiral que possédait son beau-père, pour mieux la mériter, il voulut faire une campagne navale. On était alors en guerre avec les Anglais pour l'indépendance de l'Amérique septentrionale. Il s'embarqua sur le *Saint-Esprit*, vaisseau de quatre-vingt-quatre canons, et commanda l'arrière-garde au combat d'Ouessant, en 1778. Une manœuvre subite plaça cette division en face de l'ennemi. Le comte d'Orvilliers, amiral, lui donna le signal de tenir le vent pour empêcher les Anglais de passer. Soit que le signal fût mal compris, soit que les commandants, voulant perdre le comte d'Orvilliers, feignissent de ne pas l'entendre, l'arrière-garde anglaise se sauva lorsqu'elle devait tomber au pouvoir des Français. On répandit le bruit que le duc de Chartres, dès le commencement du combat, s'était caché au fond de cale; d'autres démentirent cette assertion, le vaisseau où le duc se trouvait n'ayant jamais été en péril, ni même à la portée du canon : cependant la première opinion prévalut à la cour. Lorsque le duc de Chartres y parut, on l'accabla d'épigrammes, et, pour comble d'humiliation, au lieu d'obtenir la place de grand-amiral, il eut celle de colonel des hussards. Quelque indignation qu'un monarque pieux et sage comme Louis XVI eût pu concevoir pour la conduite désordonnée d'un prince de son sang, il était cependant trop juste pour lui faire une injure non méritée. Il faut convenir, ou que Louis se laissa trop facilement influencer par les ennemis du duc, ou que celui-ci était véritablement coupable de lâcheté. Quoi qu'il en soit, c'est de cette époque que date sa haine contre Louis XVI, haine qui peut-être causa tous les maux de la France, la chute du trône, et le sacrifice de quatre augustes victimes. L'aversion du duc de Chartres pour la reine remonte à une origine différente. Il s'était presque vu forcé, dit-on, de céder Saint-Cloud à cette princesse. Peu agréé à la cour, il chercha tou-

tes les occasions de se populariser. A la mort de son père, en 1785, il prit le titre de duc d'Orléans. On le vit alors monter sur un ballon, se donner en spectacle à la populace. Peut-être, par ce trait de courage téméraire, voulait-il prouver qu'il ne méritait pas le nom de lâche qu'on lui avait donné. Quelques années auparavant, il était descendu dans des mines. On prétendit que dans l'une et l'autre occasion, ayant montré une espèce de crainte, il avait voulu rendre tous les éléments témoins de sa lâcheté. Cependant, le duc d'Orléans n'attendait que le moment propice pour assurer sa vengeance contre la cour, et cette occasion ne tarda pas à se présenter. Lors de la première résistance des parlements aux ordres du ministre de Brienne, il assista à toutes les séances de ce corps relatives à l'impôt du timbre et à l'impôt territorial. Afin de se former un parti nombreux, le duc s'était fait nommer, après la mort du duc de Clermont, grand-maître de la franc-maçonnerie : il dispensait à pleines mains de l'or parmi le peuple; et dès le commencement des troubles, son palais était devenu le foyer des complots et des insurrections. Il ne sera pas inutile de rapporter ici un fait propre à convaincre qu'il existait une faction orléaniste bien avant la convocation des états-généraux. En 1787, et à la même époque des discussions des parlements avec la cour, des jeunes gens de *la basoche*, mêlés avec le peuple, et placés sur le Pont-Neuf, obligeaient tous les passants, soit à pied, soit en voiture, à fléchir le genou devant la statue équestre de Henri IV. On remarqua bien distinctement le duc d'Orléans, seul dans sa voiture à deux chevaux, passer dix ou douze fois sur ce même pont, sans qu'on le fît jamais descendre. Pendant ce temps, et lorsqu'il était vis-à-vis de la grille, il mettait la tête à la portière, et chantait chaque fois l'air si connu de *Vive Henri IV, vive ce roi vaillant!* que la multitude ne lui laissait pas achever, en criant à plusieurs reprises, *Vive d'Orléans! vive le successeur de Henri I.* Le gouvernement ne pensa pas même à punir les auteurs de ces cris séditieux. Le parlement s'était déclaré *forcé* à enregistrer l'impôt du timbre et l'impôt territorial, décision révoquée par un édit du roi, du 19 octobre 1787. Louis XVI indiqua en même temps une séance pour le 19 novembre, dans laquelle S. M. fit enregistrer le nouvel édit concernant les emprunts graduels pour les années 1788 et suivantes. Le duc d'Orléans se prononça contre l'enregistrement, et porta le parlement à y ajouter ces mots: « Par exprès commandement de » sa majesté. » Le lendemain il fut exilé dans son château de Rincy. Cette punition, d'ailleurs très juste, ne servit qu'à le populariser davantage, et à lui faire acquérir des prosélytes parmi les jeunes parlementaires. Il gagna en même temps les journalistes, et imagina le funeste projet de produire une disette factice. A cet effet, il accapara tous les grains, et toujours empressé à se rendre cher au peuple, il lui fit distribuer de nouvelles sommes, et pendant l'hiver rigoureux de 1788 à 1789, il fit allumer des feux, et servir des tables pour les pau-

vres de la capitale. On dit qu'il fut sur le point d'abandonner ses projets, dans l'espoir de marier sa fille à M. le duc d'Angoulême, et son fils à une fille du roi de Naples; mais sa haine et son ambition l'emportèrent. Tandis que des agents secrets tenaient en mouvement le peuple de Paris, d'autres mettaient en usage toutes les manœuvres parmi celui des provinces. C'est ainsi qu'il influença les élections des états-généraux, qui allaient s'ouvrir le 29 mai 1789. Il s'y fit nommer par le bailliage de Crépy, en Valois. Dès les premières séances, il se déclara contre les arrêts de la chambre, s'unit à celle du tiers-état, en entraînant avec lui plusieurs nobles décidés à suivre sa fortune. Pendant un discours qu'il avait essayé de prononcer le 17 juin, pour engager la noblesse à se réunir au tiers-état, la chaleur fut si excessive qu'il s'évanouit. C'est alors qu'en le déboutonnant pour lui faire prendre l'air, on découvrit un plastron dont il était couvert dans la crainte d'être assassiné. Cette précaution pouvait cependant ne lui être pas inutile, se trouvant presque toujours au milieu de toutes les révoltes. On le crut moteur de celle du faubourg Saint-Antoine, les 27 et 28 avril, lors de l'incendie de la fabrique de papiers peints de Réveillon, où périrent trente-six individus. La police reconnut parmi les figures sinistres mêlées avec le peuple plusieurs paysans de Villers-Cotterets, où le duc d'Orléans avait un riche domaine. Il est à remarquer que pendant l'émeute, la famille du duc vint à passer, et au lieu de lui faire aucune insulte, on la fêta, et on fit arrêter la gondole où se trouvait la duchesse (qui n'était certainement pas initiée aux projets de son mari) pour la saluer et l'applaudir. Le duc d'Orléans semblait en effet approcher de son but. Dès les premiers jours de juin l'enceinte de son palais et de son jardin retentissaient de son nom. C'est dans cette enceinte qu'il tenait ses conciliabules; il les transporta ensuite à Passy. A l'ouverture des séances de l'assemblée nationale, on lui avait offert le fauteuil de président; il le refusa, mais il était très-assidu aux séances. Le renvoi de Necker avait exalté toutes les têtes. (*Voyez* NECKER.) Le 12 juillet, les factieux rassemblés au Palais-Royal, appelaient à grands cris le duc d'Orléans; celui-ci descendit parmi la foule, et après avoir dit: « Eh bien! » mes amis, il n'y a qu'un moyen, » c'est de prendre les armes, » il se retira vite dans ses appartements. Cependant ce même jour on promena dans toutes les rues de Paris son buste à côté de celui de Necker, couverts d'un voile noir, suivis d'un peuple immense qui criait, *Vive monseigneur le duc d'Orléans!* Le jour d'après, on fit distribuer de nouveaux libelles contre la reine; c'était une arme dont depuis plusieurs mois le duc d'Orléans se servait pour rendre odieuse cette princesse. C'est aussi du Palais-Royal que le 14 juillet partit le cri d'aller attaquer la Bastille. Les jours affreux des 5 et 6 octobre furent un effet des manœuvres du duc d'Orléans. Malouet affirma devant les tribunaux l'y avoir vu lui-même. Il est certain qu'on y remarqua plusieurs de ses agents, et no-

tamment son secrétaire, qui n'était pas le moins actif des factieux. A cette accusation, qu'on porta devant le Châtelet, se joignit celle qu'il avait voulu faire interdire le roi, et mettre en jugement la reine. Le Châtelet le condamna; mais l'assemblée nationale s'empressa de l'absoudre. La Fayette lui intima, par ordre du roi, de se retirer en Angleterre. Mirabeau employa en vain les prières, les promesses, et même les menaces pour l'engager à rester. Il partit pour Londres, et après une absence de huit mois, il osa revenir à Paris. Il fut reçu par les jacobins avec des transports de joie. Il se rendit à l'assemblée, et prêta le serment de fidélité *à la nation, à la loi, et au roi.* Il publia quelque temps après un *Exposé de sa conduite pendant la révolution.* Il avait déjà fait paraître un autre *écrit* en faveur du divorce, qui ne manqua pas d'être applaudi par les novateurs. Par une de ces inconséquences qui peignent son vrai caractère, il écrivit à l'assemblée, après l'évasion du roi, le 20 juin 1791, une lettre dans laquelle il renonçait à la régence, en cas qu'on voulût la lui déférer. Cette irrésolution continuelle au moment de consommer son crime, et qui semblerait être un effet de sa timidité ou de ses remords, éloigna de lui tous ses partisans; Barnave surtout, qui détacha de la faction d'Orléans différents membres du côté gauche. Dans le mois d'août 1791, il insista sur ce que les princes de la famille royale ne fussent point privés des droits de citoyens, déclarant qu'il renoncerait plutôt à ses droits de prince du sang qu'à ceux de citoyen français. Les tribunes applaudirent beaucoup à ce dévouement *patriotique.* Peu après l'installation de la nouvelle législature, il envoya Pétion et Voidel à Londres, pour de nouveaux accaparements de grains; mais cette spéculation ayant manqué, il en fit une autre sur les sucres, qui donna encore occasion à plusieurs émeutes. Vers cette même époque, M. Thévenard, ministre de la marine, voulant rapprocher le duc d'Orléans de Louis XVI, nomma le premier grand-amiral. Il alla témoigner sa reconnaissance à M. de Molleville, successeur de M. Thévenard, devant lequel il protesta de son innocence contre les horreurs qu'on avait commises en son nom. M. de Molleville le crut, et lui facilita une entrevue avec le roi. Elle fut longue, et parut se terminer à la satisfaction des deux parties. Louis XVI lui-même dit qu'il croyait le prince disposé à réparer ses torts et le mal qu'il avait fait, « *auquel même*, ajouta S. M., *il est possible qu'il n'ait pas eu autant de part que nous avons cru.* » Peut-être cette réconciliation fut-elle sincère de la part du duc d'Orléans, au moment où il venait d'obtenir une place dont le refus avait été le principal motif de son inimitié envers Louis XVI. Quoi qu'il en soit, les gens de la cour se crurent autorisés à empêcher les suites heureuses de cette réconciliation. Peut-être l'ignoraient-ils, mais il était certainement à leur connaissance que le duc avait été nommé grand-amiral, ce qui était aussi une marque de réconciliation de la part du roi à l'égard de son cousin. Celui-ci se présenta peu de jours après (un dimanche de janvier 1792) au

lever du monarque; les courtisans qui, dans ces jours-là, étaient en très grand nombre au château, « lui prodiguèrent, dit » un écrivain, les injures les » plus humiliantes........ il fut » pressé, foulé, coudoyé; on lui » marcha sur les pieds, on le » poussa vers la porte. Descendu » chez la reine, où le couvert » était déjà mis, on cria à sa vue, » *Messieurs, prenez garde aux* » *plats*, comme s'il eût voulu » les empoisonner; lorsqu'enfin » il descendit l'escalier, les cra- » chats tombèrent sur lui, il en » reçut sur la tête et sur les ha- » bits...... » Il sortit du château, écumant de fureur; au lieu de se plaindre au roi et à la reine, il se plut à les croire complices des outrages qu'il venait de souffrir. Sa haine contre eux s'envenima de plus en plus, et elle devint irréconciliable; dès lors il s'attacha plus fortement au parti révolutionnaire. Pour se concilier l'amour des troupes, il demanda à servir dans l'armée de Luckner; mais la cour pénétra ses desseins, et s'y refusa. Il s'en plaignit à l'assemblée, et ses partisans s'agitèrent en sa faveur. Ils agirent encore davantage dans les journées des 20 juin et 10 août 1792; mais il n'osa consommer son crime : on aurait dit qu'il ne voulait retirer de ses manœuvres que le seul plaisir de faire du mal. Danton et Manuel l'engagèrent à changer son nom en celui de *Philippe Egalité*, nom qui fut enregistré à la commune, dont Manuel était procureur. Après ce nouveau dévouement patriotique, les jacobins le nommèrent en septembre député à la convention nationale, avec Marat, Danton, les deux Robespierre, Collot-d'Herbois, Camille Desmoulins, Manuel, Fréron, etc., et il fut, ainsi qu'eux, en butte aux dénonciations des girondins, qui crurent, ou plutôt firent semblant de croire que la députation et la municipalité de Paris voulaient placer d'Orléans sur le trône; aussi à la demande que fit la *Montagne* de mettre Louis XVI en jugement, ils opposèrent celle de l'expulsion de Philippe et de tous les Bourbons. Dans ce même mois de septembre eurent lieu les massacres dans lesquels périt la princesse de Lamballe; le duc d'Orléans fut encore soupçonné d'avoir eu part à cet assassinat, qui le délivrait de la charge annuelle de 600,000 francs que payait à la princesse la maison de Penthièvre, dont il devait être héritier. Poursuivi par la Gironde, il consulta Danton, Fabre d'Eglantine et autres jacobins, sur la conduite qu'il devait tenir dans le procès de Louis XVI; tous opinèrent qu'il devait voter *pour la mort*, ce qu'il fit d'une voix faible et avec une contenance mal assurée. Peu de jours auparavant, il avait réuni dans un grand repas les *maratistes*, et plusieurs députés qu'on croyait chancelants. Pour mettre le comble à tous ses torts, il eut le courage de paraître en cabriolet, sur la place Louis XV, le 21 janvier 1793, et d'assister au supplice de son monarque et de son parent; peu de temps après son épouse se sépara de lui. Le 4 mars, son beau-père étant mort, il courut à Vernon pour recueillir ce qu'il put de sa riche succession, dont Camille Desmoulins, Danton, Merlin de Thionville et autres jacobins le dépouillèrent en partie. Ils lui donnèrent pour prétexte qu'ils voulaient opérer en

sa faveur un mouvement populaire, qui n'eut cependant pas lieu, et ils répandirent qu'au moment décisif il n'avait osé se montrer à l'Hôtel-de-ville. Après avoir épuisé ses trésors, après qu'ils l'eurent associé à leurs crimes, et couvert de honte et de déshonneur, les jacobins l'abandonnèrent, ils lui reprochèrent d'avoir voté la mort de Louis XVI, lorsqu'eux-mêmes lui en avaient donné le conseil, qu'il eut la barbarie de suivre. Ce fut en vain qu'il essaya de ramener ses anciens partisans, et que le 4 avril il jura devant la Convention que « si son fils, » qui venait de fuir avec Du- » mouriez, était coupable, l'i- » mage de Brutus, qui se trou- » vait sous ses yeux, lui rappel- » lerait son devoir. » Le même mois Robespierre le fit rayer de la liste des jacobins, et il se trouva alors livré à toute la fureur de ses ennemis, ou, plutôt, de ses complices. Toutes les factions s'accusèrent réciproquement d'avoir eu des liaisons avec Philippe Égalité; car toutes avaient flatté son ambition et partagé ses richesses. Les dénonciations contre lui se multiplièrent; enfin, le décret de son arrestation fut prononcé le 7 avril 1793. Envain écrivit-il à l'assemblée conventionnelle, pour lui rappeler les services qu'il avait rendus à la révolution; il fut, avec toute sa famille et le prince de Conti, transféré dans les prisons de Marseille; le tribunal de cette ville l'acquitta, mais le comité de salut public défendit de le relâcher. Pendant sa détention, il se livra tellement à la débauche, que le prince de Conti adressa une lettre à la convention pour qu'on le séparât de lui. « Je préfère la mort, écrivait » ce prince, au supplice de res- » ter avec un tel homme. » Traduit à Paris devant le tribunal révolutionnaire, il répondit avec assez de sang-froid, et entendit son arrêt de mort avec une fermeté dont on ne le croyait pas capable, et qui l'accompagna jusqu'à l'échafaud. En entendant le peuple qui le huait et le maudissait, il leva les épaules, et dit : *Ils m'applaudirent, cependant !* Avant de monter sur l'échafaud, il s'entretint long-temps avec son confesseur. Il fut exécuté le 6 novembre 1793. Telle fut la fin d'un prince à qui les flatteurs et les vices ouvrirent le chemin du crime. Quoiqu'on ne veuille pas le considérer comme le principal auteur de la révolution, il est cependant hors de doute qu'il y figura un des premiers par as haine contre Louis XVI, par ses libelles contre la reine, par ses largesses qui excitaient le peuple à la révolte, et en se rendant, dès le commencement des troubles, le protecteur de toutes les innovations, l'appui et l'asile de tous les factieux. Pour remplir la tâche d'historiens fidèles, nous ajouterons que, d'après ce qu'en a écrit M. de Montjoie, il fut affable et bon pour ses serviteurs; il se jeta à l'eau pour en sauver un près de périr; et ses adversaires eux-mêmes ont démenti les actes de poltronnerie qu'on lui avait attribués. Il eut de son épouse trois fils et une fille.

† ORLÉANS (Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon-Penthièvre, duchesse d'), naquit le 13 mars 1753, du vertueux duc de Penthièvre, et de Marie-Thérèse-Félicité d'Este, fille de François-Marie d'Este, duc de Modène. La princesse Louise-Marie fut

élevée dans le monastère des bénédictines de la rue Montmartre, et n'en sortit que pour être mariée à l'âge de 16 ans (le 5 avril 1763), avec Louis-Philippe d'Orléans, alors duc de Chartres, et père du duc d'Orléans actuel. Jamais on n'avait vu d'union où les époux fussent plus opposés de caractère et de sentiment. Cependant, douce, complaisante, autant que vertueuse, la jeune princesse fit tout son possible pour se rendre agréable à son mari, et consentit même, pour lui plaire, à être, le 18 février 1776, reçue franc-maçon à la loge de la *Folie-Titon*. Mais elle fréquentait peu les réunions clandestines de ce soi-disant *Ordre*, dont le duc d'Orléans était grand-maître. La duchesse se montra avec avantage à la cour, et chaque fois qu'elle y venait, Louis XVI lui témoignait toujours beaucoup d'amitié et d'égard. Elle accompagna son époux dans différents voyages en Hollande, dans le midi de la France, à Naples et dans plusieurs autres capitales de l'Italie. Parmi les dames de sa cour, elle avait la célèbre madame de Genlis, qui a donné dans ses *Mémoires historiques*, quelques détail sur ces voyages. Peu de temps après son retour à Paris, la mort de son frère, le prince de Lamballe, la laissa héritière d'une immense fortune, qui passa dans la maison d'Orléans. Jusqu'alors elle avait eu beaucoup à souffrir de l'inconstance de son époux, dont la vie dissipée lui causait de vifs chagrins; mais élevée dans des principes chrétiens, et ayant pour modèle les vertus de son père, elle souffrait avec résignation. Cependant la révolution éclata, et les démagogues du jour, avides des richesses du duc d'Orléans, l'ayant entraîné dans des fautes, qu'il expia ensuite d'une manière bien funeste, la princesse eut besoin d'un grand courage, qu'elle puisait dans la religion. Au milieu des circonstances les plus difficiles, madame la duchesse d'Orléans sut se conduire d'une manière si sage et si prudente, que la calomnie n'osa jamais l'atteindre; et, bien qu'il fût notoire qu'elle ne partageait pas les opinions de son époux, les révolutionnaires respectèrent dans les temps les plus désastrueux, les biens de sa famille, sa personne, et ses enfants. Sa maison étant devenue le rendez-vous des chefs des factieux, elle se retira, le 10 février 1791, au château d'Eu, auprès de son père, où elle se vit arrêtée avec lui, lors du malheureux voyage de Louis XVI à Varennes. Quinze jours après, ayant recouvré la liberté, le duc de Penthièvre et madame la duchesse allèrent habiter Radepont, puis Anet, et enfin, au mois de juin 1792, ils se rendirent dans leur château de Bizzy, près de Vernon. Rien ne pouvait faire mieux l'éloge du père et de la fille que le respect et l'affection constante que leur témoignèrent leurs vassaux, et cela au moment où les nobles étaient opprimés, les prêtres persécutés, tout ordre bouleversé, et où la haine pour la famille royale était comme à *l'ordre du jour*. C'est dans ces moments de démagogie presque générale, que les habitants de Vernon, quoique séduits par les idées *d'indépendance* qui dominaient alors, plantèrent le plus bel arbre de la forêt devant la porte

du château, et sur lequel ils mirent plusieurs emblêmes de la liberté avec cette inscription *hommage à la vertu*. (*V*. Penthièvre.) La mort tragique de Louis XVI (le 21 janvier 1793) avait si douloureusement affecté le duc de Penthièvre, qu'il ne survécut à son auguste parent que quarante-deux jours, et mourut le 4 mars de la même année. Le farouche Robespierre tyrannisait la France, et la convention nationale ayant décrété, le 6 octobre, l'expulsion de tous les membres de la famille des Bourbons qui n'étaient pas mis en jugement, le comité dit de *sûreté générale*, envoya des gendarmes pour arrêter madame la duchesse d'Orléans, qui demeurait encore au château de Bizzy. Tous les habitants de Vernon se réunirent d'un mouvement spontané devant la porte du château, prêts à défendre la princesse, en déclarant que si la *citoyenne Égalité* était suspecte, ils sauraient bien la garder, mais qu'ils ne souffriraient pas qu'elle fût détenue ailleurs que chez elle. Les gendarmes se retirèrent, mais revinrent bientôt en plus grand nombre, et madame la duchesse n'ayant pas voulu permettre qu'on opposât la moindre résistance, fut emmenée, avec une seule femme de chambre, à Paris, et enfermée dans la prison du Luxembourg. M. le maréchal de Mouchy et son épouse y étaient aussi détenus, et il leur fut permis de tenir compagnie à la princesse. Elle ne jouit pas longtemps de cet adoucissement à sa captivité, et eut la douleur de les voir traîner à l'échafaud. Madame la duchesse d'Orléans resta seule, et s'attendait au même sort; elle fut oubliée des tyrans, et demeura ainsi jusqu'au 9 thermidor, jour de la chute de Robespierre. Sur ces entrefaites, la princesse fit la connaissance de M. Rouzet, député à la convention. Il avait été jeté dans la prison du Luxembourg, comme signataire de la *protestation* contre la journée du 31 mai, où les députés de la *Gironde* furent proscrits par ceux de la *Montagne*. Ce fut M. le duc de Nivernais qui lui donna pour conseil Rouzet, lequel dans la suite fut très utile à la princesse. Ce député fut rappelé à la convention en décembre 1794 (17 frimaire an 3.) La santé de la duchesse s'était beaucoup altérée; elle souffrait d'une maladie grave qui ne lui laissait pas la force de marcher, et l'ait obligé de se tenir toujours couchée sur une chaise longue, manquant souvent des secours les plus essentiels. Vaulland, membre du comité de sûreté générale, vint pour s'assurer de l'état de la princesse, et ne voulant pas se donner la peine de monter chez elle, il ordonna, avec la dureté digne d'un jacobin, qu'on l'amenât en sa présence. Aidée de quatre prisonniers qui la soutenaient avec leurs bras, elle descendit chez le concierge. Vaulland la vit, et donna des ordres pour qu'elle fût transportée dans une maison de santé, dite de Bel-homme. Elle y resta trois ans, depuis le 14 septembre 1794, jusqu'au 12 du même mois 1797, l'état de sa santé l'ayant empêchée de quitter cette maison plus tôt. Dans le mois de septembre 1795, époque à laquelle les députés Marec et Rouzet avaient obtenu du comité du salut public, l'é-

largissement de madame la duchesse, elle se rendit aux bains de Charonne, pour y rétablir sa santé, toujours chancelante. Dans cet intervalle, M. Rouzet agissait activement en faveur de la princesse, et un décret du corps législatif, adopté à l'unanimité par les deux conseils, ordonna la levée du séquestre mis sur ses biens, qu'elle recouvra le 24 juin 1797. Mais, un mois après, la journée du 18 fructidor (*V.* Augereau) ayant donné lieu à plusieurs proscriptions et à d'autres mesures violentes, le directoire décréta l'expulsion de France de la famille des Bourbons, et madame la duchesse de Bourbon, monseigneur le prince de Conti et madame la duchesse d'Orléans furent obligés de s'expatrier. Le directoire accorda néanmoins à cette dernière 100,000 francs de pension, en échange de ses biens nouvellement confisqués. M. Rouzet (*V.* ce nom), quoique membre de la convention nationale, n'avait pas voté la mort de Louis XVI, qu'il avait même cherché à sauver; aussi madame la duchesse d'Orléans, à qui ce député avait d'ailleurs rendu d'importants services, lui accorda toute sa confiance, et le mit ensuite à la tête de ses affaires. Il accompagna à Barcelone la princesse, qui fixa son séjour au charmant village de Sarria, à une demi-lieue de la ville, composé d'un grand nombre de maisons de plaisance. Mais comme dans la belle saison cet endroit est très fréquenté, la duchesse choisit pour demeure un autre village, celui dit de *Jesus*, non moins champêtre, mais plus solitaire, où elle avait pour voisin le prince de Conti. En 1801, elle quitta les environs de Barcelone, et se rendit à Figuières, où, l'année suivante, mademoiselle d'Orléans, sa fille, vint la joindre. La reine d'Étrurie, chassée de son trône, et revenant en Espagne, en 1807, chercher un asile à la cour de son père, fut reçue à Figuières par madame la duchesse d'Orléans. Le peuple de cette ville s'étant insurgé, le 12 juin 1808, contre les Français qui avaient envahi la péninsule, et s'étaient emparés de toutes les place fortes. Ces derniers lancèrent des bombes sur la ville, et ce fut précisément la maison de madame la duchesse d'Orléans qui en fut atteinte la première. Après avoir passé deux jours dans cette terrible situation, la princesse et mademoiselle d'Orléans parvinrent à sortir de Figuières, pendant la nuit, errèrent quelque temps dans les Pyrénées, jusqu'à ce que M. Rouzet, qui les accompagnait, leur eût trouvé dans ces lieux escarpés une maison plus abritée. Monseigneur le duc d'Orléans ayant appris la position difficile où se trouvaient sa mère et sa sœur, leur envoya un homme de confiance pour les faire sortir d'Espagne, où une guerre cruelle avait éclaté entre les habitants et les Français. Mademoiselle d'Orléans alla auprès de son frère, mais madame la duchesse préféra de se retirer à Mahon, dans l'île de Minorque. Elle y débarqua le 1er janvier 1809, et y demeura jusqu'au mois d'octobre, que monseigneur le duc d'Orléans vint la chercher pour l'emmener à Palerme, où elle assista au mariage de ce prince avec la princesse Amélie, fille de Ferdinand

IV, roi des Deux-Siciles. Madame la duchesse demeura quelques mois à Palerme, et retourna à Mahon le 21 janvier 1811. En 1814, à l'époque de la restauration, elle quitta cette ville pour revenir en France, débarqua à Marseille le 2 juillet, et suivit sa route pour Paris. Ayant eu le malheur de se casser une jambe, la princesse fut contrainte de garder le lit. Elle rentra en possession de ses biens non vendus, qui étaient encore très considérables, et Louis XVIII lui donna de l'argenterie et des meubles de la couronne pour le service de sa maison. Au retour de Buonaparte de l'île d'Elbe, elle se trouvait encore malade et hors d'état de quitter Paris. Buonaparte lui fit une pension de 300,000 francs, lui laissa les meubles de la couronne, mais redemanda l'argenterie, qu'on fut obligé de lui livrer. Après la seconde restauration, madame d'Orléans passait une partie de l'année dans sa belle maison de campagne d'Ivri-sur-Seine, et partageait son temps entre les exercices de piété et des actes de bienfaisance. La princesse ayant reçu par accident un violent coup au sein, ce coup lui causa une maladie grave qui termina ses jours le 23 juin 1821, à l'âge de 68 ans. Monseigneur le duc d'Orléans, madame la duchesse et mademoiselle d'Orléans reçurent ses derniers soupirs. Peu de personnes nées dans un haut rang ont obtenu autant d'hommages que cette princesse, et cela dans toutes les classes et dans tous les partis; car on respectait et l'on chérissait en elle non seulement une fille de nos rois, mais la bonté, la charité, toutes les vertus réunies ensemble. Les pauvres, en la perdant, l'ont pleurée comme la meilleure bienfaitrice que la mort leur ravissait. Son corps, après avoir été embaumé, a été transporté à Dreux, et déposé dans le tombeau que la princesse avait fait construire pour le duc de Penthièvre et pour sa famille. M. de La Fare, archevêque de Sens, a présidé à cette cérémonie, et a prononcé trois discours qui ont été imprimés, *à Dreux*, chez Guillot. Son *Oraison funèbre* a été prononcée, dans l'église métropolitaine de Paris, le 7 août 1821, par M. l'abbé Feutrier, vicaire-général de la grande-aumônerie, et imprimée à Paris, Leclerc, 1821, 2e édit., in-4° et in-8°, (3 feuilles.) Merou a gravé le portrait de la princesse, d'après un tableau peint par M. Dumerai. Cette gravure a été lithographiée. On a, en outre, publié un *Journal de la Vie de S. A. S. madame la duchesse d'Orléans, douairière, par E. Delille, son secrétaire intime*; orné du portrait de S. A. et du *fac simile* de son écriture, Paris, J.-J. Blaise, 1822, in-8° de 288 pages. On y trouve tous les détails sur la vie de cette princesse, et des extraits de son testament, parmi lesquels on remarque une pension de 1,000 francs pour le valet-de-chambre, qui fut la cause innocente de l'accident qui conduisit la princesse au tombeau. « On pourrait savoir un jour, » disait elle, que N*** est la » cause de mon accident, et quoique ce soit innocemment, il » pourrait peut-être devenir » malheureux; je veux qu'il » ait au moins de quoi se » mettre à l'abri de la mi-

» sère...... » Le portrait qui accompagne l'ouvrage précédent a été dessiné et gravé par M. Dien; on y remarque, ainsi que dans les autres portraits de la princesse, une ressemblance frappante avec la physionomie de Louis XIV, son bisaïeul. Cela paraîtra assez naturel, si l'on considère qu'il n'y avait que deux générations entre madame la duchesse d'Orléans et Louis XIV; c'est-à-dire le comte de Toulouse, fils légitimé de ce monarque, et le duc de Penthièvre, fils du comte de Toulouse. Madame la duchesse eut de son mariage avec Louis-Philippe d'Orléans, le duc de Montpensier, le comte de Beaujolais, qui n'existent plus; monseigneur le duc d'Orléans actuel, deux filles jumelles, mademoiselle de Chartres, décédée, et Louise-Marie-Adélaïde-Eugénie, aujourd'hui mademoiselle d'Orléans.

ORLÉANS, ou plutôt DORLÉANS (Louis), avocat au parlement de Paris où il était né en 1542, se signala par son zèle pour la ligue catholique contre la protestante, et contre les catholiques qui s'étaient joints à celle-ci. Il fut choisi pour avocat de la première, qui le députa aux Etats, où il parla avec véhémence. Il écrivit ensuite contre Henri IV, s'éloigna de sa patrie et n'y revint qu'après neuf ans; il fut mis en prison; mais Henri IV, qui lui avait donné un passe-port, le fit sortir. Orléans fit imprimer en 1604 un *Remercîment au roi*, dans lequel il lui parle en sujet fidèle et reconnaissant. Il mourut à Paris en 1629, à 87 ans. Prosper Marchand lui attribue la *Réponse des vrais catholiques français à l'avertissement des catholiques anglais, de Louis Orléans, pour l'exclusion du roi de Navarre de la couronne de France*, 1588, in-8° : ouvrage qu'il suppose avoir traduit du latin. L'auteur avance entre autre choses un fait fort extraordinaire contre Louis de Bourbon, prince de Condé, chef des calvinistes en France, qu'il accuse d'avoir fait frapper à son coin, une monnaie où il prenait le nom de Louis XIII, roi de France. Mais il faut que cette médaille ait été peu répandue, ou supprimée avec soin, car elle ne se trouve pas dans les cabinets : la chose était du reste conforme à l'esprit et aux entreprises des huguenots de ce temps-là. On a encore de lui : 1° *Défense des catholiques unis contre les catholiques associés aux réformés*, 1586, in-8°; 2° *Premier et deuxième avertissements des catholiques anglais*, 1590, in-8°; 3° *Banquet du comte d'Arète*, 1594, in-8° : satire contre Henri IV; 4° *Discours sur les ouvertures du parlement*, au nombre de 29; 5° Des *Commentaires* sur Tacite et sur Sénèque.

ORLÉANS (Pierre-Joseph d'), jésuite, né à Bourges en 1641. Après avoir professé les belles-lettres, il fut destiné par ses supérieurs au ministère de la chaire. S'étant depuis consacré à l'histoire, il travailla en ce genre, jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 31 mars 1698. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Histoire des révolutions d'Angleterre*, dont la meilleure édition est celle de Paris, 1693, 3 vol. in-4°, et 4 vol. in-12. Le P. d'Orléans avait une imagination vive, noble et élevée : elle paraît dans cet ouvrage, aussi estimé pour l'exactitude que pour la manière de l'auteur. Ceux qui

lui ont reproché de n'avoir pas supprimé ou déguisé les scènes sanglantes qui ont suivi le schisme de Henri VIII, et les diverses persécutions que les catholiques ont essuyées depuis cette époque, ont sans doute projeté de sacrifier l'histoire au fanatisme de la philosophie. 2° *Histoire des révolutions d'Espagne*, Paris, 1734, en 3 vol. in-4°, et 5 vol. in-12; avec la continuation par les PP. Rouillé et Brumoi. Cette histoire est digne de la précédente. Le style en est pur, élégant; les portraits brillants et corrects; les réflexions justes et ingénieuses; les faits bien choisis. Peu d'historiens ont saisi comme ce jésuite ce qu'il y a de plus piquant et de plus intéressant dans chaque sujet; 3° une *Histoire* curieuse *de deux conquérants tartares*, Chunchi et Cah-hi, qui ont subjugué la Chine, in-8°; 4° La *Vie du P. Cotton*, jésuite, in-4°; 5° les *Vies des bienheureux Louis de Gonzague et Stanislas Kostka*, in-12; 6° la *Vie de Constance*, premier ministre du roi de Siam, in-12; elle est infiniment préférable à celle que Deslandes publia en 1755 (*Voyez* CONSTANCE.); 7° Deux volumes de *Sermons*, in-12, qui, quoiqu'ils ne soient pas du premier mérite, offrent quelques traits éloquents; 8° un excellent petit *Traité* de controverse, intitulé : *Méthode courte et facile pour discerner la véritable religion chrétienne d'avec les fausses*. L'ordre, la clarté, la simplicité et l'évidence des réflexions, entraînent et persuadent tout lecteur que le préjugé n'aveugle pas. Nous n'avons rien de mieux en ce genre, à considérer la brièveté et le laconisme de l'ouvrage, sinon, peut-être, le petit traité de Lessius, *De capescenda vera religione*.

ORLEANS DE LA MOTTE (Louis-François-Gabrield') l'un des plus vertueux évêques du XVIII. siècle, naquit à Carpentras, l'an 1683, d'une famille noble. Successivement chanoine-théologal de l'Eglise de cette ville, grand-vicaire d'Arles, administrateur du diocèse de Senez, il fut nommé l'an 1733 évêque d'Amiens. Il ne dut cette dignité qu'à ses qualités personnelles; jamais, en effet, il n'avait approché de la cour, et la capitale (chose peut-être unique dans ce siècle) ne l'avait pas vu une seule fois. Ses vertus se manifestèrent avec un nouvel éclat après sa promotion. La principale fut son humilité. « Les » hommes (disait-il) nous louent » pour la moitié de notre devoir » que nous faisons, et nous de- » vons trembler pour l'autre moi- » tié que nous ne faisons pas. » Vivant sans faste et comme un simple prêtre, à peine avait-il les meubles nécessaires pour ses besoins. Il n'était que dépositaire de ses revenus, dont les pauvres étaient les usufruitiers, pour la plus grande partie. Dans les saisons les plus rudes, il rejetait tout adoucissement. « L'aspérité » des saisons (selon lui) est une » espèce de pénitence publique » que Dieu impose aux hommes; » il n'y a qu'une disposition an- » tichrétienne qui peut seule » chercher à en éviter les ri- » gueurs. » Ses visites pastorales dans les campagnes étaient pour lui une mission continuelle. Il prenait plaisir à s'entretenir avec le peuple laborieux, qui, selon un auteur moderne, expie les crimes des grands. Dans le temps des affaires des jésuites, il se distingua beaucoup en faveur de ces

religieux. Ce digne évêque, accablé sous le poids des années et des infirmités, mourut à l'âge de 91 ans, le 11 juin 1774. Comme un nouveau François de Sales, il alliait à l'aménité du caractère, la vivacité de l'esprit le plus aimable; bienfaisant, charitable comme lui, le plaisir de soulager les malheureux était un besoin pour son cœur : comme lui enfin, homme sans préjugés, prélat sans ambition, M. d'Orléans de la Motte fut tout à la fois le modèle des pasteurs, l'exemple de son clergé, l'apôtre de son diocèse, et les délices des gens de bien. La gravité pastorale et l'austérité chrétienne n'avaient point étouffé en lui la plaisanterie honnête, et même piquante, que l'occasion faisait briller pour un moment, comme une lueur rapide, sur sa bouche ingénue. Entre autres saillies vives qu'on lui attribue, nous rapporterons celles-ci. Des personnes accoutumées à venir chez lui, avaient pris l'habitude de se tourner le derrière vers la cheminée, après avoir relevé les basques de leurs habits, pour se chauffer plus à leur aise. Cette habitude, si fort adoptée par nos petits-maîtres, parut indécente au prélat. « Je savais bien (leur » dit-il avec son air enjoué) que » les Picards avaient la tête » chaude, mais je ne savais pas » qu'ils eussent le derrière froid. » — Le cardinal de Fleury, auquel M. de la Motte faisait une visite en passant par Versailles, lui demandait s'il venait de bien loin : « Sans faire beaucoup de » chemin (repondit-il) j'ai vu » en deux jours les deux bouts du » monde, la Trappe et la cour. » Gresset lui ayant demandé à quelle cause il fallait attribuer l'esprit irréligieux des écrivains du siècle : *c'est le cœur*, dit-il, *qui leur fait mal à la tête*. — Il demandait un jour à un prédicateur s'il faisait ses sermons. Celui-ci parut surpris et en quelque sorte offensé de ce que le prélat semblait le soupçonner de prêcher les sermons d'autrui. « Je vois bien, mon cher abbé » (lui dit alors M. de la Motte), » que vous ne comprenez pas ma » pensée; je vous demande si vous » faites ce que vous dites? Voilà » ce que j'appelle faire ses ser- » mons. » — Le saint évêque, dans sa vieillesse, avait la tête fort chauve. Un jour qu'il dînait chez un maréchal de France, ce seigneur, en le plaisantant sur le ton de l'amitié, lui conseillait de prendre perruque. « Je vou- « drais auparavant (répondit » M. de la Motte) savoir ce qu'en » pense madame la maréchale. » La dame répondit que la plus brillante perruque, à son avis, lui irait bien moins que son peu de cheveux. « S'il s'agissait de » quelques dispositions militai- » res (reprit alors le prélat) je » ne voudrais prendre conseil » que de M. le maréchal; mais, » en fait de toilette, on convien- » dra que je puis m'en tenir à » l'avis des dames. » — Une dame lui exposait ses inquiétudes occasionées par les diverses décisions des casuistes qu'elle avait consultés sur l'usage du rouge. « Je vous entends, madame, lui » répondit le saint évêque. Les » uns vous l'interdisent absolu- » ment, et ils vous paraissent » bien sévères; je le crois, les » autres vous le permettent sans » difficulté, et vous les trouvez » bien relâchés; cela est juste : » pour moi, qui aime qu'en » toutes choses on garde un juste

» milieu, je vous permets d'en » mettre d'un côté. ». — Ses *Lettres spirituelles* ont été imprimées à Paris, 1777, en 1 vol. in-12. Elles renferment le double avantage de l'instruction et de l'agrément. Tout y respire la candeur, la droiture, le désir du bien, et surtout de cette noble simplicité qui caractérisait cet illustre évêque. Ceux qui souhaitent de voir plus de détails sur la vie de ce respectable prélat, doivent lire l'*Eloge* qu'en a fait Louis-Charles de Machault, son successeur dans l'évêché d'Amiens, Mons, 1774, in-4°, ainsi que les *Mémoires pour servir à sa vie*, Paris, 1785, 2 vol. in-12; et sa *Vie* par l'abbé Proyart, Paris, 1788, 1 v. in-12.

ORLÉANS (le père d'). *Voy.* CHÉRUBIN.

† ORLOFF (Grégoire), favori de Catherine II, impératrice de Russie, né vers 1730, était fils d'un de ces Strélitz, troupe qui s'était révoltée à Moscou, et que Pierre Ier se plut à exécuter de sa propre main. Le père de Grégoire montra un sang-froid si extraordinaire au moment de recevoir le coup mortel, que le czar en fut surpris et lui fit grâce. Il eut cinq fils, Iwan, Alexis, Grégoire, Volodimir, et Théodore. Grégoire Orloff servait, comme simple soldat dans l'artillerie, vers la fin du règne de l'impératrice Elisabeth; et deux de ses frères étaient également soldats dans les régiments des gardes. Sa haute taille, ses beaux traits, sa physionomie martiale, ayant plu au prince Schouvaloff, grand-maître de l'artillerie, il le nomma son aide-de-camp. Il eut bientôt sujet de se repentir de ce choix, car la princesse de Kourakin, sa maîtresse, ayant eu occasion de voir Orloff, lui donna la préférence. Surpris ensemble par Schouvaloff, celui-ci chassa son rival, le destitua, et allait le faire exiler en Sibérie. Mais le bruit de cette aventure devenue publique par une imprudente jalousie, parvint jusqu'aux oreilles de Catherine, grande-duchesse, et qui vivait dans la retraite. Le portrait favorable qu'on lui fit du jeune Orloff, et sa disgrâce, l'intéressèrent vivement en sa faveur. Orloff se vit sauver par une main invisible, et une personne inconnue l'introduisit auprès de la princesse, à laquelle il inspira une violente passion. Orloff n'avait presque pas reçu d'éducation; mais il avait un esprit subtil, et surtout beaucoup d'audace et d'ambition. Catherine vit donc en lui l'homme qu'il lui fallait pour le grand projet qu'elle méditait depuis long-temps de détrôner son époux, qui régnait après la mort d'Elisabeth, sous le nom de Pierre III (*V.* ce nom.) Orloff se concerta avec ses quatre frères, qui avaient les mêmes espérances et le même caractère que lui, et ils opérèrent ensemble, sous les ordres de Grégoire, la fameuse révolution de 1762 (*V.* Catherine II), par suite de laquelle Pierre III fut chassé de son trône, poursuivi, enfermé dans une prison, où il fut étranglé par Alexis Orloff (*V.* l'art. suivant), tandis que Catherine prit seule les rênes du gouvernement. Tous les Orloff, d'obscurs et pauvres soldats qu'ils étaient, devinrent alors de riches et puissants seigneurs, par les faveurs dont les combla la nouvelle impératrice. Catherine II, souveraine des Etats qu'elle

devait à un crime horrible, ne prit pas même la peine de cacher ses liaisons intimes avec Grégoire Orloff. Elle le nomma aussitôt grand-maître de l'artillerie, fit bâtir pour lui un palais de marbre et graver sur le frontispice cette inscription : *Par l'amitié reconnaissante*. Cependant l'ambition d'Orloff n'était pas encore satisfaite. Il voulait partager le trône avec Catherine; mais celle-ci, extrêmement jalouse de son pouvoir, ne voulait y associer personne, de crainte de se donner un maître impérieux. Avant de connaître Orloff, Catherine avait eu des liaisons avec Stanislas Poniatowski (*V.* ce nom); et quand elle fut sur le trône, elle lui tint sa promesse de lui donner la couronne de Pologne. Cette circonstance excita la jalousie d'Orloff : il se plaignit hautement de la conduite de l'impératrice, tint même des propos indiscrets qui blessèrent l'amour-propre de Catherine, qu'il n'avait jamais aimé que par ambition. L'impératrice, entourée de conspirations, craignant ou aimant encore Orloff, cacha son courroux, mais elle le dissimulait mal toutes les fois qu'elle apprenait les infidélités de son favori. Enfin, gagné par ce dernier, le chancelier Bestucheff conseilla à Catherine d'épouser Orloff; mais celle-ci mécontente du favori, rejeta ce conseil. Ce refus ne découragea point Orloff; il voulait, à tout prix, avoir au moins, comme Stanislas, un royaume. Il porta d'abord ses regards sur celui d'Astracan, puis sur la Grèce, et, soit qu'elle approuvât ce projet, soit par politique, Catherine parut vouloir arracher aux Turcs cette ancienne et illustre contrée. A cette époque, la peste et la révolte exerçaient en même temps leurs ravages à Moscou. L'impératrice y envoya Orloff (en 1771), et sa mission fut couronnée d'un plein succès. Il sut arrêter les effets de l'épidémie et désarmer les révoltés. A son retour à Pétersbourg, il fut comblé de nouveaux honneurs : l'impératrice lui érigea un arc de triomphe avec cette inscription : *Moscou délivrée de la contagion, par Orloff*, fit frapper une médaille en son honneur, et lui fit présent d'nn médaillon enrichi des plus beaux diamants, avec le portrait de l'impératrice. Le favori le portait toujours à son cou, et il devint, par ordre de Catherine, héréditaire dans la famille des Orloff. Elle l'aimait toujours avec la même passion, et alla même jusqu'à lui proposer un mariage secret. L'orgueilleux favori eut l'imprudence de le refuser. Cette offense, qu'une femme pardonne difficilement, et encore moins une souveraine, irrita vivement Catherine. Le crédit d'Orloff commença à diminuer; il obtint cependant d'aller négocier la paix avec les Turcs; mais son absence donna à ses ennemis le loisir de le perdre dans l'esprit de Catherine, qui choisit un autre favori, dont le nom était Wassiltschikoff. Cette nouvelle parvint à Orloff, à Jokzani, au moment qu'il terminait sa mission. Il se rendit aussitôt à Pétersbourg, dans la certitude que sa seule présence ferait éloigner son rival et en imposerait à ses ennemis. Il fut trompé dans son attente. Arrivé aux portes de la ville, il fut arrêté, et conduit dans sa maison de campa-

gne. Le lendemain, l'impératrice lui fit demander la démission de toutes ses places : il s'y refusa obstinément. Catherine ne voulant pas user de la force avec un homme qu'elle avait aimé, entra en négociation avec lui, et lui accorda 100,000 roubles, le brevet d'une pension de 150,000, un magnifique mobilier, une terre de six mille paysans, le titre de prince de l'empire, à condition cependant qu'il voyagerait. Ses ennemis se réjouirent de son absence. Cinq mois après, il reparut à la cour, mais il ne put pénétrer jusqu'à l'impératrice, qui lui fit signifier l'ordre de se rendre à Réval; et, pour adoucir cet exil, elle lui envoya de riches présents, et combla de nouvelles faveurs les frères et les amis d'Orloff, moins par bienveillance que par crainte de nouvelles conspirations. Ne pouvant vivre loin de la cour et de ce trône qu'il ne cessait de convoiter, il revint à Pétersbourg, et cette fois-ci il fut admis en la présence de l'impératrice, qui le reçut avec assez d'amitié, et lui rendit tous ses titres. Cette cour, qui était pour lui comme un besoin d'habitude, et lui rappelait tant de souvenirs et de folles espérances, devint alors son supplice. Ne pouvant supporter de voir se succéder auprès de Catherine des rivaux jouissant, tour-à-tour, de ce grand crédit dont il était si jaloux, et qui avait été autrefois son partage exclusif, il se maria avec sa cousine, mademoiselle Zucowieff, et entreprit de nouveaux voyages. Il parcourut l'Allemagne, la France, l'Italie, la Suisse, étalant partout un faste, une grandeur qu'un souverain seul aurait pu égaler. Il perdit à Lausanne son épouse, qu'il aimait tendrement. La douleur qu'il ressentit de cette perte fut encore augmentée lorsque, de retour à Pétersbourg, il vit au comble des honneurs le prince et général Potenkim, nouveau favori de Catherine; la tête lui tourna, et il tomba en démence. Transporté à Moscou, il y mourut peu de temps après, en 1783, âgé d'environ cinquante ans. Telle fut la fin de cet orgueilleux parvenu, auquel le vice et un horrible assassinat sur son légitime souverain, frayèrent le chemin aux grandeurs, et qui trouva dans les tourments d'une ambition jamais satisfaite, la punition de ses erreurs et de son crime. On dit, dans le temps, que Potenkim l'avait fait empoisonner; mais il n'est pas croyable qu'il eût voulu se noircir d'un forfait inutile : Orloff n'était pas pour lui un rival à redouter. Le seul fils qu'il a laissé (Brolenski), il l'eut de Catherine, qui le fit élever avec un grand soin, mais il paraît que Brolenski ne sut pas en profiter, et ne fut ensuite qu'un ingrat.

† ORLOFF (Alexis), frère du précédent, surnommé le *Balafré*, à cause d'une blessure au visage qu'il avait reçue dans une rixe avec d'autres soldats, naquit vers 1734. Entreprenant et audacieux comme son frère, il avait en outre, une taille gigantesque et une force peu commune. Il seconda puissamment Grégoire (*V.* l'article précédent) dans le projet de renverser Pierre III, et de placer Catherine sur le trône. Doué d'une éloquence de caserne, ce fut lui qui, plus que tous ses autres frères, parvint à soulever la sol-

datesque et à opérer la révolution de 1762, que tout le monde prévoyait à Pétersbourg, excepté le malheureux Pierre. Il ne l'apprit que lorsque se rendant à son armée de Poméranie, on vint lui dire que sa propre épouse marchait contre lui, à la tête de 20,000 hommes. Tombé en son pouvoir, il est transporté à son palais de Pétersbourg; on lui arrache ses ordres, on le dépouille de ses habits, on le met presque nu, et on le force de signer son abdication. Alexis Orloff et deux de ses frères présidaient à cette infamie. L'empereur fut ensuite traîné dans un cachot. Cependant le peuple et les soldats étaient inquiets, et une partie semblait plaindre le sort de l'empereur. Catherine craignant une contre-révolution qui la chassât du trône qu'elle venait d'usurper, Alexis Orloff s'offrit à étrangler l'infortuné monarque. Sa proposition fut acceptée; mais il changea un moment d'avis, quant au moyen d'exécution. Arrivé à la prison, avec deux de ses frères et cinq autres conjurés, il présenta à l'empereur une potion empoisonnée. Pierre la but sans défiance; mais son visage ne paraissant subir aucune altération, on lui offrit une seconde potion, qu'il refusa. Alors, Alexis ne balança plus, il se jeta sur sa victime, et l'étrangla de ses propres mains. Ce ne fut cependant pas sans peine; car l'empereur qui, comme son assassin, avait une grande force de corps, lutta long-temps contre lui: les autres conjurés ayant secondé Alexis Orloff, Pierre succomba sous leurs efforts réunis. L'impératrice apprit cet assassinat sitôt qu'il eut été commis; et, le lendemain, elle fit annoncer officiellement que l'empereur était mort d'une *colique hémorroïdale*. Son corps fut transporté à Pétersbourg, et on s'empressa de lui donner la sépulture. Alexis reçut une magnifique récompense de Catherine, qui le nomma, ainsi que trois de ses frères, lieutenant-colonel. Il continua à servir l'impératrice avec zèle; mais n'ayant pas moins d'ambition que son frère Grégoire, qui était devenu grand-maître de l'artillerie, il sollicita et obtint le commandement d'une escadre envoyée dans la Méditerranée contre les Turcs. Alexis n'avait jamais servi sur mer; il ignorait même jusqu'aux premiers éléments de la manœuvre, il fut néanmoins créé amiral. Cependant, tandis que son plus jeune frère, Féodor, conduisait avec succès l'expédition du Péloponèse, Alexis, aidé des conseils de l'Anglais Elphinston, se dirigea, avec son escadre et des brûlots, vers la petite baie de Tschesmé, où se trouvaient dix vaisseaux de ligne turcs, et réussit à les brûler. Cette victoire, qu'il devait à l'expérience d'Elphinston, lui valut de la part de Catherine de riches présents, et le nom de *Tschesminski*. Elle lui fit, à son retour, le plus gracieux accueil, et le décora du grand-cordon de Saint-Michel. Fier de tant de distinctions, il demanda et obtint le commandement d'une nouvelle escadre, avec laquelle il se vantait de franchir les Dardanelles et de porter l'épouvante et la ruine dans le sein même de l'empire turc. En attendant, il fut chargé d'une autre mission, dont le meurtrier de Pierre III était digne. Il existait encore une princesse du sang

des czars, et qui donnait de l'ombrage à la nouvelle Sémiramis du Nord : c'était la princesse Tarakanoff, fille de l'impératrice Elisabeth, que le prince Radzivill, après l'avoir délivrée des persécutions de ses ennemis, avait fait conduire en Italie. Alexis Orloff fit ce voyage par terre, et parvint à découvrir la princesse, qui demeurait à Rome. Il s'introduisit chez elle, feignit de compatir à son sort, lui inspira de l'amour, et lui proposa de l'épouser, en lui faisant espérer qu'il la placerait sur le trône. Jeune, sans expérience, sans amis, sans protecteurs, et réduite presque à la misère, la princesse tomba dans le piége que lui tendait un perfide séducteur, et s'unit à lui par un mariage secret. Conduite à Livourne, où un vaisseau russe attendait les ordres d'Alexis Orloff, celui-ci mena son innocente victime dans le vaisseau, sous prétexte de la faire reconnaître par l'équipage, qui lui rendrait, disait-il, les honneurs dus à son rang. Arrivée à bord du vaisseau, elle connut toute l'horreur de sa situation. La princesse y fut retenue comme prisonnière, et transportée en Russie, où elle périt, dans une prison, à la fleur de son âge, par l'effet d'un pouvoir jaloux et de la plus noire trahison : c'était un nouvel exploit à ajouter aux fastes du règne de Catherine. Tel fut le résultat de la seconde campagne d'Alexis Orloff. Malgré la disgrâce de son frère Grégoire, il jouit constamment de la plus grande faveur auprès de la czarine. Grégoire étant mort, elle voulut qu'Alexis portât à sa boutonnière son portrait, comme l'avait fait son ancien favori. Lorsque l'impératrice eut fini sa carrière (en 1797), après un règne de trente-cinq ans, Alexis tomba dans une disgrâce complète. Paul Ier, fils et successeur de Catherine, fit exhumer les restes de Pierre III, son père, afin de leur rendre les honneurs dont les avait privés une odieuse politique; il exigea que ses assassins, dont deux étaient encore en vie, savoir, Baratinski et Alexis Orloff, tinssent le drap mortuaire. La cérémonie dura trois heures, et, pendant ce temps, tous les regards des spectateurs, dont le nombre était immense, se tinrent fixés sur les deux meurtriers, comme pour leur rappeler le crime qu'ils avaient commis autrefois. Objets de l'exécration générale, et que ne comprimait plus la terreur, les coupables étaient pâles, tremblans, et croyaient voir sans doute devant eux le cadavre meurtri de Pierre III, et l'image de l'ambitieuse Catherine. Telle fut la vengeance que Paul Ier exerça contre les assassins de son père, qui, pendant trente-cinq ans, avaient joui, au milieu des honneurs, d'une impunité révoltante. Le nouveau czar, après cette punition, se borna à exiler de ses états Baratinski et Alexis. On rapporte qu'avant que celui-ci ne quittât la Russie, l'empereur le fit venir en sa présence, et lui dit : « Pendant la cérémonie, » vous devez avoir éprouvé de » grands remords? — Sire, ré- » pondit Orloff, si je n'avais » pas agi comme j'ai fait, vous » ne me parleriez pas aujour- » d'hui en souverain, puisque » vous ne pouvez pas oublier que » Pierre III avait rendu un ukase » par lequel il déclarait que vous » n'étiez pas son fils. » Le lendemain, Alexis partit pour l'Alle-

magne, et se fixa à Leipsick. Après la mort tragique de Paul Ier (en 1801), il lui fut permis de demeurer à Moscou, où il est mort, en janvier 1808, à l'âge d'environ soixante-quatorze ans. — Féodor, le plus jeune des Orloff, plus instruit et mieux élevé que ses frères, fut mis à la tête de l'expédition contre les Turcs, dans le Péloponèse, au moment où son frère Grégoire voulait devenir roi de la Grèce. Excités à la révolte par de vaines et pompeuses promesses, les malheureux Grecs furent bientôt abandonnés, et livrés au glaive des infidèles, leurs cruels oppresseurs. — Ivan, l'aîné de tous, surnommé *le Philosophe*, avait l'esprit cultivé, et était moins entreprenant et moins ambitieux que les autres. Il fut nommé sénateur, après la mort de Pierre III. — Volodimir devint colonel des gardes. Sa fille unique a épousé le fils du général Panin.

† ORLOFF (Grégoire), comte, sénateur, conseiller et chambellan d'Alexandre, empereur de Russie, né à Pétersbourg, en 1777, a publié : 1° *Mémoires historiques, politiques et littéraires, sur le royaume de Naples ;* 2° *Histoire des arts en Italie ;* 3° un *Voyage en France*, Paris, 1823, 3 vol. in-8°. Tous ces ouvrages ont obtenu un succès mérité. M. le comte Orloff était membre de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg, de l'université de Moscou, de l'académie des sciences de Naples, etc., etc., etc. Il est mort à Paris en juillet 1826.

† ORME (Robert), historien anglais, naquit à Bombay en 1728, et passa aux Indes en qualité de secrétaire de cette compagnie. Nommé capitaine, il s'attacha à lord Clive, avec lequel il retourna dans ce pays, où il demeura plusieurs années. Il alla à Madras en 1755, et il fut nommé quatrième membre du conseil et commissaire-général. S'étant enrichi, il retourna en Angleterre, et publia son *Histoire militaire des transactions de la Grande-Bretagne dans les Indes*, dont le premier volume parut en 1763, le second en 1769, et le troisième, qui complète l'ouvrage, en 1779. La cour des directeurs le nomma historiographe de la compagnie. On a encore de cet auteur des *Fragments historiques de l'empire du Mogol sous le règne d'Aureng-Zeb.* Il mourut en 1781.

† ORMESSON (Louis-François de Paule Lefebvre d'), d'une illustre famille de magistrats, alliée à celle de saint François de Paule, par le mariage d'Olivier Lefebvre avec Anne d'Olesto, morte en 1579, petite-nièce de saint François de Paule. C'est d'après une telle origine que cette famille a adopté pour livrée des habits bruns, comme étant la couleur que saint François de Paule donna aux minimes, dont il fut le fondateur. Louis-François d'Ormesson naquit à Paris le 7 mai 1712 : le chancelier d'Aguesseau, son oncle, présida à ses études; il les fit avec éclat, et fut nommé avocat-général au Châtelet; en 1738 il occupa le même emploi au grand conseil, et ensuite au parlement dans la même année 1741. Élu président à mortier le 19 mai 1755, et doyen des présidents en 1780, il devint enfin premier président le 12 novembre 1788. Aussi éclairé qu'il était juste et conciliant, il servit souvent de médiateur entre la cour et les parlements. Le monarque avait une si grande

estime pour lui qu'il lui écrivit une fois pour lui recommander l'affaire d'un seigneur de sa cour, qui, cependant, malgré cette puissante recommandation, perdit son procès. Le roi ayant eu occasion de voir d'Ormesson: « Monsieur, lui dit-il, vous avez » donc fait perdre le procès à mon » protégé? — Sire, il était insoute- » nable sous tous les rapports. — » Je m'en étais bien douté, » ajouta le monarque; on ne » m'eût pas tant pressé si l'affaire » eût été bonne: vous n'avez pas » répondu à ma sollicitation, » mais vous avez répondu à mon » attente, je vous en estime da- » vantage. » Lors de l'exil des parlements, il s'attendait à être exilé bien loin, on l'insinua même au roi, qui dit: « Je ne » veux pas que mon voisin soit » envoyé loin de moi. » M. d'Ormesson demeurait à Orly près Choisy-le-Roi. Il mourut le 2 février 1789. Ce sage magistrat remplit tous les devoirs de fils, d'époux, de père; ses mœurs furent pures, et il montra toujours un cœur charitable et bon.

† ORMESSON DE NOYSEAU (Aimé-Louis-François de Paule Lefebvre d'), fils du précédent, naquit le 27 février 1753. Il fut reçu conseiller au parlement le 6 septembre 1770, et obtint, le 15 mars 1779, la survivance de la charge de président à mortier qu'il occupait lorsque son père fut élu premier président. Le mérite de celui-ci avait fait déroger à la loi qui ne permet pas que le père et le fils soient présidents tous deux à la fois; presque en même temps le roi le choisit pour son bibliothécaire. M. de Noyseau, ainsi que son cousin, donnèrent une preuve élcatante de probité et de désintéressement; un parent très éloigné, le marquis de Rosmadec, leur avait laissé une riche succession, et ils ne balancèrent pas à la céder aux héritiers légitimes. Tout le monde s'en étonna, excepté le premier président, qui croyait que l'action de son fils et de son neveu ne méritait aucun éloge, « n'é- » tant, disait il, qu'une action de » justice. » Nommé député aux états-généraux en 1789, par le département de Paris, M. de Noyseau se montra ennemi de toutes les innovations, et, dans l'assemblé nationale, il siégea constamment au *côté droit*, s'opposa toujours aux mesures arbitraires, et signa les protestations des 12 et 15 septembre 1791, contre les opérations politiques et religieuses de cette assemblée. Cette sage conduite l'avait rendu suspect aux jacobins, et c'est sur cette accusation qu'il fut arrêté en 1793; et, après avoir été détenu plusieurs mois, il fut livré au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort avec son respectable chef, M. de Saron, et autres parlementaires. Il périt avec eux le 20 avril 1764, âgé de 45 ans.

† ORMESSON (Henri-François de Paule Lefebvre d'), contrôleur-général des finances, cousin du précédent, naquit le 8 mai 1751. Il fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, conseiller ordinaire en 1774, et conseiller d'état en 1778. Il succéda à son père dans l'administration de la maison de Saint-Cyr, charge qui le mettait à même de travailler directement avec Louis XVI, dont il captiva l'estime et la bienveillance. Lorsque M. de Fleury donna, en 1783, sa démission de la place de con-

trôleur-général, M. de Vergennes proposa au roi, pour le remplacer, MM. Lefebvre d'Aurécourt, Calon et Foulon; mais Louis XVI choisit M. d'Ormesson en disant: « Pour le coup, on ne dira pas » que ce soit la cabale qui a » nommé celui-ci. » Jouissant de cent mille livres de rente, M. d'Ormesson voulut refuser les émoluments de sa place; mais ses amis lui ayant fait observer que ce désintéressement pourrait paraître de l'orgueil, il consentit à les accepter. Sous son administration, il y eut quelques retards au paiement de la caisse d'escompte, ce qui le détermina à demander sa retraite dans la même année 1783. Il rentra alors dans ses fonctions de conseiller d'état. Au commencement de la révolution, il fut nommé membre du conseil des finances, puis commandant dans la garde nationale de Paris, et enfin administrateur de ce département. Il fut élu maire en novembre 1792; mais il refusa cette place dangereuse, et put échapper aux persécutions révolutionnaires. M. Despagne ayant été dépouillé de tous ses biens, devenus nationaux, d'Ormesson lui offrit généreusement, en 1796, un asile dans sa propre maison. Il remplit quelques emplois municipaux sous le gouvernement consulaire, et mourut à Paris en 1811. Son fils était en 1816 maître des requêtes, *en service extraordinaire* à Lyon

† ORMESSON (Olivier Lefèvre d'), naquit en 1525, d'une famille ancienne, connue avant le règne de François Ier, et qui a donné ensuite, et sans interruption, d'illustres magistrats jusqu'à nos jours. Le chancelier l'Hôpital l'ayant fait nommer membre du conseil de Charles IX, il accompagna ce monarque dans la visite qu'il fit avec sa cour, de ses provinces. Selon la simplicité de ces temps là, d'Ormesson suivait le prince à cheval, ayant sa femme en croupe. Charles IX avait une si haute opinion de la capacité et de la probité de son conseiller, qu'il voulut lui confier le département de ses finances; mais les circonstances étant alors très difficiles, d'Ormesson refusa cette place: ce qui fit dire au roi: « J'ai mau» vaise opinion de mes affaires, » puisque les honnêtes gens ne » veulent pas s'en mêler...... » Quelques années après, sollicité de nouveau par le roi, il accepta enfin l'intendance et le contrôle-général des finances, qu'il quitta en 1557, après la mort du garde-des-sceaux. Nommé président de la chambre des comptes sous Henri III, il déclara, lors de la mort de ce prince, devant tous ses collègues réunis, qu'il reconnaissait Henri de Bourbon pour le seul et unique héritier légitime de la couronne: il exprima en même temps le vœu qu'il embrassât la religion catholique. Quand Henri IV fut monté sur le trône, il témoigna à d'Ormesson beaucoup d'affection et d'estime. Ce magistrat avait épousé Anne d'Alesso, nièce de Jean de Morvilliers, garde-des-sceaux, et petite-nièce de saint François de Paule, qui fonda l'ordre des Minimes, dont les d'Ormesson devinrent les plus zélés protecteurs. Vers la fin de sa carrière, il vécut dans la retraite jusqu'à sa mort, arrivée en 1600: il avait soixante-quinze ans.

† ORMESSON (André Lefèvre d'), second fils du précédent, naquit en 1576. Il fut conseiller au

parlement de Paris, puis conseiller d'état, et se rendit également recommandable par son intégrité et par ses lumières. Il devint le doyen de sa compagnie, et mourut le 2 mars 1665, âgé de quatre-vingt-neuf ans. De Nanteuil a gravé son portrait in-folio.

† ORMESSON (Olivier Lefèvre d'), fils d'André d'Ormesson, naquit à Paris, vers 1600, suivit les traces de son père et de son aïeul, et après avoir exercé plusieurs charges dans la magistrature, fut nommé conseiller d'état. Choisi comme rapporteur dans le procès de Fouquet, malgré la promesse qu'on lui fit d'une place aussi distinguée que lucrative, il opposa une ferme résistance à Colbert et à ses agents, qui voulaient la mort du surintendant. Ce noble courage lui attira de vives persécutions, qui cessèrent enfin, à cause de l'estime particulière que Louis XIV avait pour lui. Les *ordonnances* de ce monarque, qui forment encore aujourd'hui un des principaux éléments de notre Code, furent, en grande partie, composées par d'Ormesson. Il avait épousé Marie de Fourcy, appartenant à une famille très honorée dans l'ancienne magistrature, et qui jouissait de la considération générale. Ce que nous allons rapporter vient à l'appui de cette assertion. Le petit-fils d'Olivier Lefèvre, sur le point d'être admis au parlement, ayant été présenté, suivant l'usage, à Louis XIV, ce prince lui dit : « Vous ne pou» vez mieux faire que de pren» dre pour modèle le rapporteur » de Fouquet. » Il mourut le 4 novembre 1686, âgé d'environ quatre-vingt-cinq ans.

† ORMESSON (André Lefèvre d'), fils du précédent, naquit en 1644, et montra cette capacité et cette probité qui étaient comme héréditaires dans sa famille. Il avait eu pour précepteur le savant abbé Fleury, qui prit un grand soin de son éducation, et composa pour lui plusieurs de ses ouvrages, tels que l'*Histoire du droit français*, etc. André d'Ormesson remplit divers emplois importants, et entre autres celui d'intendant de Lyon, où il mourut en 1684, âgé de quarante ans.

† ORMESSON (Louis-François de Paule Lefèvre d'), fils du précédent et d'Éléonore Lemaître, naquit en 1681, et fut le premier des Ormesson qui ajouta à son nom celui de Paule, d'après l'alliance de sa famille avec celle de saint François de Paule V. Olivier Lefèvre d'Ormesson). Le duc d'Orléans, régent du royaume pendant la minorité de Louis XV, l'appela dans son conseil, et lui confia plusieurs missions. Il avait épousé la sœur du célèbre chancelier d'Aguesseau, et quand celui-ci fut exilé par le régent, pour n'avoir pas voulu adhérer à une injustice, d'Ormesson ne cessa pas pour cela d'être en correspondance avec son beau-frère; il ne le cacha même pas au régent, et celui-ci ayant dit en présence de sa cour, au moment où il était question d'une affaire assez dificile: « Je » serais bien aise d'avoir l'avis de » M. d'Agnesseau. — Eh bien, » monseigneur, répondit d'Or» messon, je me chargerai de le » demander au chancelier, parce » que je dois partir pour Fres» nes au sortir du conseil. » Il déclarait ainsi qu'il n'avait pas interrompu des liaisons avec un

homme disgracié, dont il semblait, par ce procédé, approuver la conduite courageuse. Cette franchise de la part de d'Ormesson, au lieu de déplaire au régent, fit qu'il l'en estima encore davantage. Peu de temps après, il fut nommé intendant des finances, et mourut le 20 mars 1756, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

ORNANO (Alphonse d'), maréchal de France et colonel général des Corses qui servaient en France, était Corse lui-même. Il était fils du fameux SAN-PIETRO Bastelica (*v.* ce nom), et avait été élevé comme enfant d'honneur, à la cour de Henri II. Malgré la réputation que celui-ci s'était acquise par ses exploits, le nom de *Bastelica*, après la mort de sa femme, devint si odieux, qu'Alphonse, son fils, fut contraint de le quitter, pour prendre celui d'*Ornano*, nom de la famille de sa mère. [Il avait combattu sous son père dans les guerres contre les Génois. Après la mort de Bastelica, il fut proclamé général des Corses, auxquels une amnistie ayant été accordée, Ornano vint en France, avec 800 compagnons d'armes qui s'attachèrent à sa fortune. Charles IX lui fit un bon accueil et l'employa dans ses armées; Ornano s'attacha ensuite à Henri III.] Il fut envoyé à Lyon après le massacre du duc de Guise, pour se saisir du duc de Mayenne; commission qu'un homme plus délicat n'eût point acceptée: il manqua son coup; au moment qu'il entrait par une porte, le duc s'enfuit par une autre. En 1594, il engagea Grenoble, Valence et les autres villes du Dauphiné, à se détacher de la Ligue, à laquelle il avait fait la guerre avec Lesdiguières. Il survint ensuite de si grandes querelles entre ces deux guerriers, qu'il fallut que Henri IV les séparât. D'Ornano demeura lieutenant du roi en Dauphiné; Lesdiguières le fut en Provence, après avoir reçu en 1595 le bâton de maréchal de France. — Son fils, Jean-Baptiste d'ORNANO, gouverneur de Gaston, frère unique de Louis XIII, fut fait maréchal de France à la sollicitation de son élève, se rendit dangereux par des intrigue et des menées sourdes, et mourut en prison à Vincennes, le 9 novembre 1626, pendant qu'on travaillait à son procès.

ORNANO (Vanina d'). *Voyez* SAN-PIETRO.

OROBIO (Isaac de Castro), fameux Juif espagnol, né au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, fut élevé dans la religion judaïque par son père et par sa mère, quoiqu'ils fissent profession extérieure de la religion catholique. Il étudia la philosophie scolastique, et y fit de si grand progrès, qu'il fut fait lecteur en mathématiques dans l'université de Salamanque. Orobio s'appliqua à la médecine, et l'exerça avec succès; mais avant été accusé de judaïsme, il fut mis dans les prisons de l'inquisition, où il resta pendant 3 ans sans rien avouer. Sa liberté lui ayant été rendue, il passa en France, et demeura quelque temps à Toulouse, exerçant la médecine, et professant extérieurement la religion catholique. Orobio, las de porter le masque, se retira à Amsterdam, quitta le nom de dom Balthasar, qu'il avait porté jusqu'alors, prit celui d'Isaac, reçut la circoncision, et mourut en 1687, dans l'indifférence de toutes les religions. Les trois petits écrits qu'il composa en latin, à l'occasion de la

fameuse conférence qu'il eut avec Philippe de Limborch sur la religion chrétienne, sont imprimés dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *De veritate religionis christianæ amica collatio, cum erudito Judæo*, Goude, 1687, in-4°. (*Voyez* LIMBORCH.) On a d'Orobio : *Certamen philosophicum adversus Spinosam*, Amsterdam, 1684, in-4°; *Prevenciones divinas contra la vana idolatria de las gentes* (contre le système de Spinosa), et d'autres ouvrages en manuscrit.

OROBES, roi des Parthes, succéda à son frère Mithridate, auquel il ôta le trône et la vie. Les Romains lui ayant déclaré la guerre, il vainquit Crassus, l'an 53 avant J.-C., prit les enseignes des Romains, et fit un très grand nombre de captifs. On ajoute qu'il fit fondre de l'or dans la bouche de ce général romain, pour lui reprocher son avarice insatiable, qui lui avait fait commettre tant d'injustices et de sacriléges. Les Romains se vengèrent de la défaite de Crassus sur Pacore, fils d'Orodes, qui manqua d'en perdre l'esprit. Comme le monarque parthe était alors vieux et hydropique, trente enfants qu'il avait eus de différentes femmes le sollicitèrent pour avoir sa succession. Phraate, l'aîné de tous, l'emporta sur ses frères. C'était un monstre. Il n'eut pas plutôt la couronne qu'il voulut empoisonner celui qui la lui avait donnée; mais le poison, bien loin de lui être mortel, fit évacuer, dit-on, son hydropisie. Alors l'indigne Phraate l'étrangla de ses propres mains, l'an 35 avant J.-C. Ainsi mourut Orodes, après 50 ans de règne : prince illustre par son courage, s'il n'avait souillé sa gloire par son ambition et sa cruauté.

OROMAZE, le principe ou le dieu du bien, selon Zoroastre, qui admettait un autre principe ou auteur du mal, nommé *Arimane*. Ce législateur représentait le bon principe comme environné de feu; c'est pourquoi il voulut qu'on entretînt un feu perpétuel en son honneur, et qu'on rendît un culte religieux au soleil. On voit que cette partie de la doctrine de Zoroastre n'était qu'une espèce de manichéisme. Mais tout ce que l'on raconte de la personne et des opinions de Zoroastre est très incertain. *V.* son article.

OROSE (Paul), prêtre de Tarragone, en Catalogne, fut envoyé par deux évêques espagnols, l'an 414, vers saint Augustin. Il demeura un an avec ce saint docteur, et fit auprès de lui de grands progrès dans la science des Écritures. Il alla de sa part, en 415, à Jérusalem, pour consulter Jérôme sur l'origine de l'ame. A son retour, il composa, par le conseil de l'illustre évêque d'Hippone, son *Histoire* en 7 livres, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 316 de J.-C. Le style en est clair et coulant. Il s'y applique surtout à prouver contre les païens, que les malheurs qui affligeaient le monde ne venaient point de ce que l'on méprisait les anciennes superstitions de l'idolâtrie. L'auteur n'est pas en garde contre les fables et les bruits populaires. La première édition est de 1471, in-fol. Les meilleures sont celles de 1615, in-12, Mayence, par le père André Schott, avec les notes de Laurent Lautius et de François Fabricius (*voyez* ce dernier nom), de 1738, publiée à Leyde

par Havercamp, et de 1767, in-4°. On a encore de lui : 1° une *Apologie du libre arbitre contre Pélage*; 2° une *Lettre à saint Augustin* sur les erreurs des priscillianistes et des origénistes.

† OROSIO, chef d'une tribu d'Indiens, appelée Penobscot, du nom de la rivière près de laquelle cette tribu habite. Depuis plusieurs années elle suit la religion catholique, et a une église de ce culte. Orosio gouverna long-temps son peuple avec une sagesse et une modération dignes des éloges des nations les plus policées. Lors de la guerre de l'indépendance, en 1776, il fit avec le gouvernement américain un traité qu'il observa religieusement. Il est mort à Oldtown, île de la rivière de Penobscot, en 1802, à l'âge avancé de 131 ans, ayant vécu dans trois siècles. Jusqu'au dernier moment de sa vie, il conserva ses facultés intellectuelles, et n'interrompit jamais ses exercices ordinaires. Sa femme est morte à l'âge de 115 ans, vers la fin de 1809.

ORPHANEL. *Voy.* ORFANEL.

ORPHÉE, fils d'Apollon et de Calliope, jouait si bien de la lyre que les arbres et les rochers quittaient leurs places, les fleuves suspendaient leur cours, et les bêtes féroces s'attroupaient autour de lui pour l'entendre. Eurydice, sa femme, étant morte de la morsure d'un serpent le jour même de ses noces, en fuyant les poursuites d'Aristée, il descendit aux enfers pour la redemander, et toucha tellement Pluton, Proserpine et toutes les divinités infernales, par les accords de sa lyre, qu'ils la lui rendirent, à condition qu'il ne regarderait pas derrière lui jusqu'à ce qu'il fût sorti des enfers. Ne pouvant commander à son impatience, il se retourna pour voir si sa chère Eurydice le suivait; mais elle disparut aussitôt. Depuis ce malheur, il renonça aux femmes. Son indifférence irrita si fort les Bacchantes, qu'elles se liguèrent contre lui, le mirent en pièces, et jetèrent sa tête dans l'Hèbre. Les Muses recueillirent ses membres dispersés, et leur rendirent les honneurs funèbres. Il fut métamorphosé en cygne par son père, et son instrument fut placé au nombre des constellations. Rien de plus beau, de plus touchant que l'histoire d'Orphée au 4e livre des *Géorgiques* : c'est le chef-d'œuvre de Virgile. On représente ordinairement Orphée avec une lyre ou un luth à la main. Les anciens lui attribuent la civilisation de quelques nations sauvages, c'est-à-dire devenues féroces et grossièrement vicieuses; car la nature de l'homme ne comporte pas l'état de sauvage proprement dit, comme M. de Buffon l'a démontré, et il est d'une fausseté ridicule de dire avec les philosophes modernes, que les hommes ont été originairement sauvages. Quelques savants ont cru voir dans Orphée des traits défigurés de quelques hommes illustres de l'ancien Testament; d'autres ont cru que l'histoire d'Orphée était un assemblage de diverses actions qu'il faut rapporter à des hommes différents. Quoi qu'il en soit, en attribuant à Orphée le talent de civiliser les sauvages, les païens observaient qu'il n'y avait que les moyens religieux qui pussent avoir cet effet, qu'Orphée n'a parlé que comme *prêtre et interprète de la Divinité*, et que ce n'est qu'en donnant aux

leçons morales une sanction surnaturelle, qu'il a réussi à dépouiller de leur férocité des hommes regardés comme des lions et des tigres ;

> Sylvestres homines sacer interpresque deorum
> Cædibus et victu fœdo deterruit Orpheus;
> Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
> Hor. *Art. poet.*

Saint Théophile, dans son troisième *Livre*, adressé à Autolycus, rapporte qu'Orphée ayant, pendant quelque temps, reconnu une multitude de dieux, n'en reconnut qu'un seul à la mort, dont il chanta les grandeurs par des vers que le P. Pétau rend ainsi :

> Unicus est per se existens, qui cuncta creavit,
> Inque his ipse extat : nulli e mortalibus unquam
> Lumine conspectus, mortales conspicit omnes....
> Magnum adeo præter regem non alter habetur....
> In cunctis Deus unus.

Nous avons sous son nom des *Hymnes* et d'autres pièces de poésie, dont la première édition est de Florence, 1500, in-4°; mais on les regarde communément comme supposées. Son *Poème des Argonautes* est, selon quelques-uns, d'Onomacrite, qui vivait du temps de Pisistrate, et, selon d'autres, de Musée. Platon parle des *Hymnes* d'Orphée dans le 8e livre des *Lois ;* Pausanias dit qu'elles étaient courtes, ce qui convient à celles que nous avons. Quelques critiques prétendent que les vers d'Orphée, rapportés par saint Justin, saint Clément d'Alexandrie et d'autres pères, sont d'un poète chrétien; mais il n'est pas croyable que des gens si instruits, qui vivaient au commencement du christianisme, aient pris l'ouvrage d'un contemporain pour celui d'un si ancien poète, moins encore qu'ils aient pu le citer sous le nom d'Orphée, sans devenir la risée des littérateurs païens. Comme l'histoire d'Orphée appartient en partie à la mythologie, il est difficile de dire dans quel temps il a vécu; il paraît certain qu'il est antérieur à Homère. Quelques-uns ont cru que ce n'était point un personnage réel; mais cette opinion doit se réduire à Orphée, affublé des anecdotes de la fable : car l'on ne peut guère douter qu'il n'y ait eu très anciennement un homme de ce nom qui a excellé dans la poésie.

ORPHIREUS. *Voy.* s'GRAVESANDE.

ORRERY. *Voy.* BOYLE.

ORSATO (Le comte Sertorio), *Ursatus*, littérateur et antiquaire, né à Padoue en 1617, d'une des premières familles de cette ville, fit paraître de bonne heure d'heureuses dispositions pour les lettres et pour les sciences. La poésie fut pour lui un amusement, et la recherche des antiquités et des inscriptions anciennes, une occupation sérieuse : c'est ce qui lui fit entreprendre plusieurs voyages en différentes contrées de l'Italie. Sur la fin de ses jours, il fut chargé d'enseigner la physique dans l'université de Padoue, et il s'en acquitta avec beaucoup de succès. Le doge et le sénat de Venise voulurent bien agréer l'hommage de son *Histoire de Padoue*. En leur présentant cet ouvrage, il leur fit un long discours, pendant lequel il lui survint un besoin naturel qu'il maîtrisa, et qui lui causa une rétention d'urine dont il mourut en 1678. On a de lui un très grand nombre d'ouvrages estimés, les uns en latin et les autres en italien. Les principaux de ceux qui sont en latin, sont : 1° *Sertum philosophicum, ex variis scientiæ naturalis floribus consertum*, 1635,

in-4°; 2° *Monumenta patavina*, 1652, in-fol.; 3° *Commentarius de notis Romanorum*, ouvrage utile et très rare avant qu'on l'eût réimprimé à Paris en 1723, in-12. On le trouve aussi dans le tome 11e de Grévius. 4° *Prænomina, cognomina et agnomina antiquorum Romanorum*; 5° *Deorum dearumque nomina et attributa*; 6° *Lucubrationes in quatuor libros meteororum Aristotelis*; 7° *Orationes et carmina*. Voici les principaux de ceux qu'il a composés en italien : 1° *Histoire de Padoue*, en 2 parties, 1678, in-fol.; 2° *Marmi eruditi*, Padoue, 1662 et 1719, in-4°, ouvrage curieux, aussi en 2 parties; 3° des *Poésies lyriques*, 1637, in-12; 4° des *Comédies* et d'autres pièces de poésie, etc.; 5° *Chronologia de' reggimenti di Padova*, avec des notes, 1666, in-4°.

ORSATO (Jean-Baptiste), habile médecin et antiquaire, né à Padoue en 1673, et mort en 1720, cultiva les belles-lettres et la médecine avec un succès égal. On a de lui : 1° *Dissertatio epistolaris de lucernis antiquis*; 2° un petit traité *De sternis veterum*; 3° *Dissertatio de patera antiquorum*. Il règne dans ces ouvrages une profonde érudition.

ORSI (Jean-Joseph), philosophe et poète, né à Bologne en 1652, de Mario Orsi, patrice de cette ville, étudia avec soin les belles-lettres, la philosophie, le droit et les mathématiques, et s'appliqua aussi à la poésie. Il avait surtout du goût pour la morale. Sa maison était une espèce d'académie, où plusieurs gens de lettres se rassemblaient régulièrement. En 1712, il alla s'établir à Modène, et y continua ses exercices académiques. Il se signala surtout dans les sonnets italiens. La netteté, la légèreté, le tour et la liaison des phrases, formaient le caractère des siens. Il mourut en 1733, à 81 ans. Il avait des sentiments de religion, qui avaient modéré son tempérament naturellement bilieux et emporté. On a de lui : 1° des *Sonnets* ingénieux, des *Pastorales* et plusieurs autres poésies; 2° *Considerazioni sopra la maniera di ben pansare del P. Bouhours*, Modène, 1735, 2 vol. in-4°; 3° des *Lettres*; 4° la *Traduction* de la *Vie* du comte Louis de Sale, écrite en français par le P. Buffier.

ORSI (Joseph-Augustin), cardinal, né à Florence en 1692, prit l'habit de Saint-Dominique, et profita des leçons et des exemples des hommes pieux et savants que renfermait cet ordre. Après avoir professé la théologie et rempli l'emploi de maître du sacré palais, il fut honoré de la pourpre romaine par Clément XIII, en 1759. Son élévation ne changea rien au caractère de son ame simple et modeste, ni à celui de son esprit uniquement occupé de l'étude et de son zèle pour la gloire de l'Eglise. Il est principalement connu par une *Histoire ecclésiastique* en 20 vol. in-4° et in-8°, un peu prolixe, mais très bien écrite, en italien. Le 20e volume de ce savant ouvrage a été publié en 1761, année de la mort de cet illustre cardinal. Il contient la fin du VIe siècle, depuis l'an 587 jusqu'à l'an 600. On voit quelle aurait été l'étendue de ce livre, si l'auteur l'avait poussé jusqu'à nos jours. Cette histoire est continuée par le P. Philippe-Ange Becchetti, du même ordre. Le tome 21 de cette continuation a paru à Rome

en 1779, in-4°, et renferme l'histoire de l'Église jusqu'à l'an 1179. On a encore de lui : *Infallibilitas romani pontificis*, 1741, 3 vol. in-4°. [Il a donné, en outre, plusieurs *Dissertations savantes* sur des matières de religion et de controverse.]

ORSINI. *Voy.* FULVIUS.

† ORTEGA (Don Casimiro Gomez de), célèbre botaniste espagnol, né à Madrid en 1730. A l'âge de 16 ans, il fut envoyé au collége de sa nation, établi à Bologne par le cardinal d'Albornos. Il étudia dans cette université les humanités, la philosophie, les mathématiques, les langues savantes, la chimie, et la botanique, et eut pour maître les savants Monti, Benasi, Aldobrandi, Laghi, Bassi, etc. Il se distingua par la rapidité de ses progrès dans toutes ces sciences, et par son talent à faire des vers latins et grecs. De retour à Madrid, son oncle Joseph Ortega le présenta à Charles III, qui le nomma professeur et directeur du Jardin des plantes de *Buen-Retiro*; les académies d'histoire et de médecine de Madrid l'admirent dans leur sein, et il fut aussi membre de l'académie des sciences de Paris, de celles de Londres, de Berlin, etc. Il mourut à Madrid, en novembre 1810. On a de lui : 1° *Elégie en grec et en latin, à l'occasion de la mort de Ferdinand VI, roi d'Espagne*, Bologne, 1758; 2° *Tentamen poeticum, seu de laudibus Caroli III Hispaniæ regis carmen*, Bologne, 1758; 3° *Commentarius de cicuta*, Madrid, 1769, qui a beaucoup servi à Vincenti, premier médecin du roi de Naples; il en fait lui-même l'aveu dans l'ouvrage qu'il a publié sur ce sujet; 4° *De nova quadam stirpe, seu cotyledonis, muzizoni, et pistormiæ descriptio, cum earum iconibus*, Madrid, 1773, in-4°; 5° *Tabulæ botanicæ, in usum prælectionum botanicorum*, ibid. 1778, in-4°; 6° *Méthode facile pour acclimater des plantes exotiques à peu de frais*, publiée par ordre du roi, ibid., 1779; 7° *Histoire naturelle de la malaguatte* (piper jamaycense), ibid., 1781; 8° *Tables botaniques, avec l'explication des plantes dont Tournefort fait mention dans ses Institutions*, Madrid, 1783, in-8°; 9° *Cours élémentaires de botanique théorique et pratique, à l'usage du jardin royal de botanique de Madrid, dans le Buen-Retiro*, de concert avec Casimiro Ortega, Antoine Palau, et Verdera, et publié par ordre du roi, ibid., 1785, 2 vol. in-8°. Parmi ses traductions en espagnol, on distingue : 10° *Voyage du commodore Byron autour du monde, enrichi de notes et d'une carte du détroit de Magellan*, traduit de l'anglais, Madrid, 1759, in-4°; 11° *Ouvrages de Duhamel du Monceau*, enrichis de notes, ibid, 1772-1773-1774; 12° *Eléments d'histoire naturelle et de chimie d'Adolphe de Guillemborg et de son maître J. Gotschalt Valerio*, traduit de l'anglais, ibid., 1775, in-8°; 13° *Expériences sur l'alcali volatil dans la guérison des asphyxiés*, par M. Sage, ibid., 1776, in-8°; 14° *Traduction* des ouvrages de M. Janin, seigneur de Comble-Blanche, ibid., 1782, etc.

ORTELIUS ou ORTELL (Abraham), célèbre géographe, né à Anvers en 1527, se rendit habile dans les langues et dans les mathématiques, et surtout dans la géographie. Il fut surnommé le *Ptolémée de son temps*. [Un

*Atlas*, qu'il publia, lui mérita d'être nommé géographe de Philippe II, roi d'Espagne. ] Orteil, qui n'avait pas d'ambition, prit pour devise un globe avec ces mots : *Contèmno et orno mente, manu.* Juste-Lipse, et la plupart des grands hommes du XVIe siècle, eurent des liaisons de littérature et d'amitié avec ce savant. Il mourut à Anvers en 1598, à 72 ans, sans avoir été marié. On a de lui d'excellents ouvrages de géographie : 1° *Theatrum orbis terrarum*, plusieurs fois imprimé, et augmenté par Jean-Baptiste Vrientius, qui l'a publié en latin, en espagnol et en italien : Michel Coignetus en a donné un Abrégé. [ Cet ouvrage a été la base de tous les autres publiés depuis sur la même science. ] 2° *Synonyma geographica*, 1578, in-4° ; cet ouvrage a été donné avec des additions sous le titre de *Thesaurus geographicus*, 1578 et 1596, in-fol. [ C'est un Dictionnaire que l'on consulte encore journellement et avec profit.] 3° *Aurei seculi imago*, 1598, in-4° ; c'est une description des mœurs et de la religion des Germains, avec des figures ; 4° *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, par Ortelius et Jean Viviane, 1588, in-8°, Iéna, 1684, avec les Opuscules de Conrard Peutinger ; 5° *Syntagma herbarum encomiasticum*, Anvers, 1614, in-4°. Juste-Lipse a fait à Otelius cette épitaphe, qui donne une idée bien favorable de ce savant :

Brevis terra eum capit,
Qui ipse orbem terrarum cepit,
Stilo et tabulis illustravit,
Sed mente contempsit
Qua cœlum et altum suspexit ;
Constans adversum spes aut metûs ;
Amicitiæ cultor, candore, fide, officiis ;
Quietis cultor, sine lite, uxore, prole ;
Vitam habuit quale alius votum.
Ut nunc quoque æterna ei quies sit,
Votis fave lector.

ORTIZ ( Alphonse), né à Tolède, au milieu du XVe siècle, mort vers 1530, s'appliqua à l'étude des matières ecclésiastiques. Sa science et son mérite lui procurèrent un canonicat dans la métropole de sa patrie. Le cardinal Ximénès l'honora de sa confiance, et le chargea de rédiger l'*Office mozarabe* : Ortiz s'en acquitta avec intelligence. Le rit romain avait été d'abord introduit en Espagne ; les Goths substituèrent à la liturgie de Rome celle qu'Urphilas avait composée d'après les liturgies orientales. Saint Léandre en fit une nouvelle d'après ces deux premières et d'après celle des Gaulois ; elle fut perfectionnée par saint Isidore son frère : l'Espagne ayant ensuite passé sous la domination des Sarasins ou Arabes, on donna le nom de *Mozarabique* à cette liturgie : elle fit place à celle de Rome dans le XIe et le XIIIe siècle. Le cardinal Ximénès voulant perpétuer la mémoire de ce rit particulier, qui était presque tombé dans l'oubli, et qui, comme toutes les anciennes liturgies, est une preuve sans réplique de la croyance et des usages de ces siècles reculés, fit imprimer à Tolède, en 1500, le *Missel mozarabe*, et en 1502 le *Bréviaire* ; ce sont deux petits volumes in-fol., très rares. Ortiz en dirigea l'édition, et orna chacun de ces ouvrages d'une préface aussi savante que curieuse. Il faut y joindre, pour la parfaite connaissance de cet office : 1° l'*Histoire du rit mozarabe*, en espagnol, sous le titre : *Breve suma y relacion de l'officio gotico mozarabe*, Tolède, 1603, in-4°, de 23 feuillets. Il est extrêmement rare. 2° *Joannis Pinii liturgia mozarabica*,

Rome, 1746, 2 vol. in-fol. Le P. Lesley, jésuite écossais, en avait donné une édition à Rome en 1740, in-fol.

ORTIZ (Blaise), parent et contemporain du précédent, chanoine de Tolède comme lui, fut considéré aussi pour ses lumières. Il s'est rendu célèbre par un ouvrage très curieux et peu commun, dont voici le titre : *Descriptio summi templi Toletani*, Tolède, 1549, in-8°. On trouve dans cette description un détail intéressant de tout ce qui concerne la magnificence, les ornements, les rites et les usages de cette église fameuse. L'ouvrage est curieux, surtout dans la partie où l'auteur décrit la chapelle que le cardinal Ximénès fit bâtir tout auprès, et dans laquelle il fonda des chanoines et des clercs pour célébrer journellement l'office mozarabe.

† ORTON (Job), théologien anglais, non-conformiste, naquit à Schrewsbury en 1717. Il embrassa l'état ecclésiastique, et exerça les fonctions pastorales pendant quelques années, dans deux congrégations, après quoi il renonça au ministère. Il est auteur de beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont : 1° *Vie du docteur Doddridge*; 2° *Sermon pour les vieillards*, in-12; 3° *Discours sur les devoirs du chrétien*, in-12; 4° *Discours sur plusieurs sujets de pratique*, in-8°; 5° *Méditations sur les sacrements*, in-12; 6° *Exposition pratique de l'ancien Testament*, 6 vol. in-8°. Cet ouvrage ne fut publié qu'après la mort de son auteur; 7° *Lettres pour l'édification des fidèles*. Orton mourut en 1783.

ORVAL (Gilles d'), né à Liége, fut ainsi nommé parce qu'il se fit religieux à Orval, célèbre monastère de l'ordre de Cîteaux réformé, dans le duché de Luxembourg. Il florissait dans le XIII$^{e}$ siècle. Nous avons de lui une *Histoire* des évêques de Tongres et de Liége, depuis saint Materne jusqu'à l'an 1256. Elle fait partie de la Collection des historiens de Liége qu'a donnée Chapeauville en 1622.

ORVILLE (Jacques-Philippe d'), naquit à Amsterdam en 1696, d'une famille originaire de France. Son goût pour les belles-lettres se perfectionna dans différents voyages, et dans la connaissance qu'il fit des savants, en Angleterre, en Italie, en Allemagne et en France. De retour dans sa patrie, il obtint en 1730 la chaire d'histoire, d'éloquence et de langue grecque à Amsterdam. Il s'en démit en 1742, pour travailler avec plus de loisir aux différents ouvrages qu'il avait commencés. Il mourut en 1751, à 55 ans. On a de lui : 1° *Observationes miscellaneæ novæ*. Ces observations avaient été commencées par des Anglais; elles furent continuées par Burman et d'Orville. Celui-ci en publia dix volumes avec son collégue, et quatre autres après que la mort le lui eut enlevé. On trouve dans ce recueil quelques ouvrages qui ne sont que de lui, parmi lesquels on distingue : 1° sa *Dissertation sur l'antiquité de l'île de Délos*, et ses *Remarques sur le roman grec de Chariton d'Aphrodise*; 2° *Criticæ Vannus in inanes Joannis Cornelii Pavonis paleas*, etc. C'est un ouvrage aussi savant que satirique contre M. Paw, littérateur d'Utrecht. [D'Orville prit part aux *éditions* de plusieurs classiques grecs et latins, qu'il enrichit de *Notes* et de *Variantes*.]—Son frère, Pierre

d'Orville, mort en 1739, s'était fait connaître par quelques *Poésies*.

OSBORN (François), écrivain anglais, mort en 1657, prit le parti du parlement durant les guerres civiles, et eut divers emplois sous Cromwel. On a de lui des *Avis à son fils*, et d'autres ouvrages en anglais.

OSÉE, fils de Béeri, un des douze petits prophètes, et le plus ancien de ceux qui prophétisèrent sous Jéroboam II, roi d'Israël, et sous Ozias, Joathan, Achaz et Ezéchias, rois de Juda, l'an 800 avant J.-C. Il fut choisi de Dieu pour annoncer ses jugements aux dix tribus d'Israël, et il le fit par des paroles et des actions prophétiques. Lorsque le Seigneur commença à parler à Osée, il lui commanda de prendre pour femme une prostituée. C'était pour figurer l'infidèle maison d'Israël, qui avait quitté le vrai Dieu pour se prostituer au culte des idoles. Le langage typique était alors en usage chez les Juifs et d'autres nations, et faisait une toute autre impression que de simples paroles. (*V.* Ezéchiel.) Osée épousa donc Gomer, fille de Debelaïm, dont il eut trois enfants, auxquels il donna des noms qui signifiaient ce qui devait arriver au royaume d'Israël. Le commandement fait à Osée a paru si extraordinaire à plusieurs interprètes, qu'ils ont cru que ce n'était qu'une parabole, et que cet ordre s'était passé en vision. Cependant saint Augustin l'explique comme un mariage réel avec une femme qui avait d'abord vécu dans le désordre, mais qui depuis s'était retirée de tout mauvais commerce. La *Prophétie* d'Osée est divisée en quatorze chapitres. Il y représente la synagogue répudiée, prédit sa ruine et la vocation des gentils; il parle fortement contre les désordres qui régnaient alors dans le royaume des dix tribus. Il s'élève aussi contre les déréglements de Juda, et annonce la venue de Sennachérib et la captivité du peuple. Il finit par tracer admirablement les caractères de la fausse et de la véritable conversion. Le style de ce prophète est pathétique et plein de sentences courtes et vives; très éloquent en plusieurs endroits, quelquefois obscur, par l'ignorance où nous sommes de l'histoire de son temps.

OSÉE, fils d'Ela, ayant conspiré contre Phacée, roi d'Israël, le tua, et s'empara de son royaume; mais il n'en jouit pleinement que 9 ans après l'assassinat de ce prince. Salmanasar, roi d'Assyrie, dont Osée était tributaire, ayant appris qu'il pensait à se révolter, et que, pour s'affranchir de ce tribut, il avait fait alliance avec Sua, roi d'Egypte, vint fondre sur Israël. Il ravagea tout le pays, et le remplit de carnage, de désolation et de larmes. Osée se renferma dans Samarie; mais il y fut bientôt assiégé par le monarque assyrien, qui, après trois ans d'un siége où la famine et la mortalité se firent cruellement sentir, prit la ville, massacra tous ses habitants, et la réduisit en un monceau de pierres. Osée fut pris, chargé de chaînes, et envoyé en prison. Les Israélites furent transférés en Assyrie, à Hala et à Habor, villes du pays des Mèdes, près la rivière de Gozan, où ils furent dispersés parmi des nations barbares et idolâtres, sans espérance de réunion. C'est ainsi que finit le royaume d'Israël, l'an 721

avant J.-C., 250 ans après sa séparation de celui de Juda.

OSIANDER (André), né en Bavière ou en Franconie l'an 1498, apprit les langues et la théologie à Wittemberg et à Nuremberg, et fut un des premiers disciples de Luther. Il devint ensuite professeur et ministre de l'université de Kœnisberg. Il se signala parmi les luthériens par une opinion nouvelle sur la *Justification*. Il ne voulait pas, comme les autres protestants, qu'elle se fît par l'imputation de la justice de J.-C., mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos ames. Il se fondait sur ces paroles, souvent répétées dans Isaïe et dans Jérémie : *Le Seigneur est votre justice*. Car telle est la suite naturelle des explications arbitraires de l'Ecriture sainte, et de l'esprit privé qui les dicte, qu'on y voit tout ce que l'on imagine. Selon Osiander, de même que nous vivons par la vie substantielle de Dieu, et que nous aimons par l'amour essentiel qu'il a pour lui-même, nous sommes justes par la justice essentielle qui nous est communiquée, et par la substance du Verbe incarné, qui est en nous par la foi, par la parole et par les sacrements. Dès le temps qu'on dressa la confession d'Augsbourg, il avait fait les derniers efforts pour faire embrasser cette doctrine par tout le parti, et il la soutint à la face de Luther, dans l'assemblée de Smalkalde. On fut étonné de sa hardiesse (comme si un sectaire n'avait pas tout le droit d'opposer ses opinions à celles d'un autre sectaire), mais comme on craignait de faire éclater de nouvelles divisions dans le parti, où il tenait un rang considérable par son savoir, on le toléra. Il avait un talent particulier pour divertir Luther. Il faisait le plaisant à table, et y disait des bons mots souvent très indécents et même impies. Calvin dit que, toutes les fois qu'il trouvait le vin bon, il en faisait l'éloge en lui appliquant cette parole que Dieu disait de lui-même : *Je suis celui qui suis*, Ego sum qui sum, ou ces autres mots : *Voici le Fils du Dieu vivant*. Il ne fut pas plutôt en Prusse, qu'il mit en feu l'université de Kœnigsberg, par sa nouvelle doctrine sur la justification. Cet homme turbulent, que Calvin représente comme un athée, mourut en 1552, à 54 ans. Son caractère emporté ressemblait à celui de Luther, auquel il plaisait beaucoup. Il traitait d'*ânes* tous les théologiens qui n'étaient pas de son avis, et il disait orgueilleusement qu'*ils n'étaient pas dignes de porter ses souliers*. Voilà les fondateurs du nouvel Evangile. Ses principaux ouvrages sont : 1° *Harmonia evangelica*, in-fol. ; 2° *Epistola ad Zwinglium de Eucharistia* ; 3° *Dissertationes duæ, de Lege et Evangelio et Justificatione* ; 4° *Liber de imagine Dei, quid sit*. Il est inutile de donner une idée de ces ouvrages, après avoir donné celle de l'auteur.

OSIANDER (Luc), fils du précédent, né en 1524, fut comme lui ministre luthérien, et hérita de son savoir et de son orgueil. Ses principaux ouvrages sont : 1° des *Commentaires* sur la Bible, en latin ; 2° des *Institutions de la religion chrétienne* ; 3° un *Abrége* en latin des Centuriateurs de Magdebourg, 1592 et 1604, in-4°. (*Voy.* Judex.) 4° *Enchiridia controversiarum religionis cum pontificiis calvinianis et anabap-*

*tistis*, à Tubingen, 1605, in-8°. Il mourut en 1604. — Il faut le distinguer de Luc OSIANDER, chancelier de l'université de Tubingen, mort en 1638, à 68 ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, entre autres : 1° *Justa defensio de quatuor quœstionibus quoad omnipræsentiam humanœ* CHRISTI *naturæ*. C'est une défense de l'*ubiquisme*, une des plus extravagantes erreurs des luthériens ; 2° *Disputatio de omnipræsentia* CHRISTI *hominis*, ouvrage qui a le même but ; 3° des *Oraisons funèbres* en latin ; 4° *De baptismo ; 5° De regimine ecclesiastico ; 6° De viribus liberi arbitrii*, etc.

OSIANDER (André), petit-fils du disciple de Luther, fut ministre et professeur de théologie à Wittemberg. On a de lui : 1° une *Edition* de la Bible avec des observations qui se ressentent de l'esprit de sa secte ; 2° *Assertiones de conciliis ; 3° Disputat. in lib. concordiœ ; 4° Papa non papa, seu papæ et papicolarum lutherana confessio*, Tubingen, 1599, in-8° ; 5° *Responsa ad Analysin Gregorii de Valentia, de Ecclesia*, etc. Tristes fruits du fanatisme qui troublait alors les têtes en Allemagne. Il mourut en 1617, à 54 ans.

OSIANDER (Jean-Adam), théologien de Tubingen, mort en 1697, tint la plume d'une main infatigable. On a de lui : 1° des *Observations* latines sur le livre de Grotius, *De jure belli et pacis ; 2° Commentaria in Pentateuchum, Josue, Judices, Ruth, et duos libros Samuelis*, 3 vol. in-fol. ; 3° *De jubilæo Hebræorum, gentilium et christianorum*, dans le tome 6 du Trésor de Gronovius ; 5° *Specimen Jansenismi* 6° *Theologia casualis, de magia*, Tubingen, 1687, in-4°, etc.

OSIO. *Voy.* OSIUS Félix.

OSIRIS, fils de Jupiter et de Niobé, régna sur les Argiens ; puis ayant cédé son royaume à son frère Egialée, il voyagea en Egypte, dont il se rendit maître ; il épousa ensuite Io ou Isis. Ils établirent d'excellentes lois parmi les Egyptiens, et y introduisirent les arts utiles. Tibulle regarde Osiris comme l'inventeur de la charrue :

> Primus aratra manu solerti fecit Osiris,
> Et teneram ferro sollicitavit humum.

Les Egyptiens l'adoraient sous divers noms, comme *Apis*, *Sérapis*, et sous les noms de tous les autres dieux. Les symboles ou les marques par lesquelles on désignait Osiris sont une mitre ou bonnet pointu, et un fouet à la main. Quelquefois, au lieu d'un bonnet, on lui mettait sur la tête un globe, ou une trompe d'éléphant, ou de grands feuillages. Assez souvent, au lieu d'une tête d'homme, on lui donnait une tête d'épervier, avec une croix, ou un T attaché à sa main par le moyen d'un anneau. Les Phéniciens et les Syriens lui ont donné le nom d'Adonis, qui signifie *Seigneur ;* et c'est sous ce nom que les Grecs ont adopté cette divinité, en le chargeant de nouveaux traits fabuleux, et l'assortissant à l'esprit de leur mythologie.

OSIUS, évêque de Cordoue en 295, était né en Espagne, l'an 257. Il eut la gloire de confesser J.-C. pendant la persécution de l'empereur Maximien-Hercule, qui le trouva inébranlable. La pureté de ses mœurs et de sa foi lui concilia l'estime et la confiance du grand Constantin, qui le consulta dans toutes les affai-

res ecclésiastiques. Osius profita de son crédit auprès de ce prince pour l'engager à convoquer (l'an 325) le concile de Nicée, auquel il présida, et dont il dressa le *Symbole*. L'empereur Constance ne respecta pas moins que son père cet illustre confesseur : ce fut à sa prière qu'il convoqua le concile de Sardique, en 347. Mais ce prince s'étant laissé prévenir par les ariens et les donatistes, devint l'ennemi déclaré de celui dont il avait été jusqu'alors l'admirateur. Il le fit venir à Milan, où il résidait, pour l'engager à favoriser l'arianisme. Osius reprocha avec force à l'empereur son penchant pour cette secte, et obtint la permission de retourner dans son Église. Les ariens en firent des plaintes à Constance, qui écrivit à ce respectable prélat des lettres menaçantes, pour le porter à condamner saint Athanase. Osius lui répondit par une lettre qui est un chef-d'œuvre de la magnanimité épiscopale. « J'ai confessé, dit-il, J. C. dans la persécution que Maximien, votre aïeul, excita contre l'Eglise ; si vous voulez la renouveler, vous me trouverez prêt à tout souffrir, plutôt que de trahir la vérité, et de consentir à la condamnatiom d'un innocent. Je ne suis ébranlé ni par vos lettres ni par vos menaces..... Ne vous mêlez pas, ajouta-t-il, des affaires ecclésiastiques ; ne commandez point sur ces matières, mais apprenez plutôt de nous ce que vous devez savoir. Dieu vous a confié l'empire, et à nous ce qui regarde l'Eglise. Comme celui qui entreprend sur votre gouvernement viole la loi divine, craignez aussi, à votre tour, qu'en vous arrogeant la connaissance des affaires de l'Eglise, vous ne vous rendiez coupable d'un grand crime. Il est écrit ; *Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* Il ne nous est pas permis d'usurper l'empire de la terre, ni à vous, seigneur, de vous attribuer aucun pouvoir sur les choses saintes. » L'empereur, nullement touché de ce langage, le fit encore venir à Sirmich, où il le tint un an comme en exil, sans respect pour son âge, qui était de 100 ans. Les prières ne produisant rien sur lui, on eut recours aux menaces et des menaces on en vint aux coups. Cet illustre veillard, accablé sous le poids des tourments et de l'âge, signa la confession de *foi arienne*, dressée par Potamius, Ursace et Valens, au second concile de Sirmich, l'an 357. Exemple encore moins étonnant qu'effrayant de la fragilité humaine, contre laquelle les plus longs triomphes ne doivent jamais nous rassurer. Dès qu'il eut acquiescé à ce qu'on prétendait, il obtint la liberté de retourner en Espagne, où il mourut bientôt après, mais en pénitent, et dans la communion de l'Église, comme saint Athanase et saint Augustin nous l'apprennent. A l'article de la mort, il protesta d'une manière authentique et par forme de testament, contre la violence qui l'avait abattu, anathématisa l'arianisme avec le plus grand éclat, et exhorta tout le monde à en concevoir la même horreur. On a dit de lui, et jusqu'au moment de sa chute rien n'a été plus vrai :

Religionis Atlas, vox et manus altera Pauli.

Le P. Michel Macédo, jésuite, a

tâché de justifier Osius, et de prouver la fausseté de la faiblesse qu'on lui attribue, dans une dissertation intitulée : *Osius vere innocens et sanctus*, Bologne, 1790, in-4°. Cette dissertation est bien écrite et pleine de recherches, mais l'on comprend qu'il est difficile de combatre un fait si long-temps avoué et reconnu, sans qu'il reste des doutes dans l'esprit des lecteurs même les plus dociles. [On accuse Osius d'avoir signé la condamnation de saint Athanase, mais ce dernier le justifie sur ce fait, quoique saint Hilaire soit d'un avis opposé ; cependant, l'éloignement où se trouvait saint Hilaire nous porterait à adopter l'opinion de saint Athanase, témoin oculaire et intéressé dans ce même fait. On appelait Osius *le père des évêques*, le président des conciles, telle était sa réputation de vertu et de savoir].

OSIUS ou Osio (Félix), né à Milan en 1387, savant dans les langues et les belles-lettres, se distingua par son éloquence. Il fut long-temps professeur de rhétorique à Padoue, où il mourut en 1631. On a de lui divers ouvrages en prose et en vers. Les principaux sont : 1° *Romano-Græcia ;* 2° *Tractatus de sepulchris et epitaphiis ethnicorum et christianorum ;* 3° *Elogia scriptorum illustrium ;* 4° *Oratione ;* 5° *Epistolarum libri duo ;* 6° des *Remarques* sur l'Histoire de l'empereur Henri VII par Mussoti ; 7° un *Recueil des écrivains de l'histoire de Padoue ;* 8 des *Remarques* sur l'Histoire du temps de Frédéric Barberousse, dans le tome 3. des Antiquités d'Italie de Burman. — Théodat Osius, son frère, est aussi auteur de divers *Traités*. Leur famille a produit plusieurs autres hommes distingués. Elle prétendait avoir été considérable dès le temps de saint Ambroise. C'est de cette branche qu'était sorti, selon eux, le cardinal Stanislas Osius, ou plutôt Hosius. *Voyez* ce nom.

OSMA. *Voy.* Pierre d'Osma.

OSMAN ou Othman, empereur des Turcs, fils d'Achmet Ier, succéda à Mustapha son oncle, qui avait été déposé en 1618, à l'âge de 12 ans. [Osman envoya une ambassade à Louis XIII pour réparer l'insulte que Mustapha Ier avait faite au baron de Sacy ambassadeur de France. Il alla ensuite combattre les Perses, accorda des secours aux Hongrois révoltés contre Ferdinand Ier, et envoya des flottes pour punir les Cosaques, dont les Polonais se déclarèrent les protecteurs.] Il marcha, en 1621, contre les Polonais, avec une armée formidable ; mais, ayant perdu plus de 80 mille hommes et 100 mille chevaux en différents combats, il fut obligé de faire la paix à des conditions désavantageuses. Il attribua ce mauvais succès aux janissaires, et résolut de les casser, pour leur substituer une milice d'Arabes. Cette nouvelle s'étant répandue, ils se soulevèrent, se rendirent au nombre de 30 mille à la place de l'Hippodrome, et renversèrent Osman du trône en 1622. On rétablit Mustapha, qui fit étrangler le jeune empereur le lendemain. Il n'y a que trop d'exemples d'un pareil forfait parmi les Turcs. Telle est la destinée de leur rois : du trône ils passent à l'échafaud ou à la prison. « Pendant que les princes » mahométans, dit Montesquieu, » donnent sans cesse la mort et » la reçoivent, la religion chez » les chrétiens rend les princes » moins timides, et par consé-

» quent moins cruels. Le prince » compte sur ses sujets, et les » sujets sur le prince. »

OSMAN II, empereur des Turcs, parvint au trône après la mort de son frère Mahomet V, en 1754, à l'âge de 56 ans. Son règne, peu fertile en événements, fut terminé par sa mort, arrivée le 20 novembre 1757. Il renouvela, sous des peines grièves, la défense à ses sujets de boire du vin.

OSMAN, connu long-temps sous le nom de *Père Ottoman*, était fils aîné d'Ibrahim, empereur des Turcs, et de Zafira, l'une des femmes de son sérail. Son père s'étant attiré par son mauvais gouvernement la haine de Riosem sa mère, et du mufti, ils conspirèrent contre lui, et saisirent le prétexte du vœu qu'il avait fait de consacrer à Mahomet le premier enfant qui lui naîtrait, et de l'envoyer circoncire à la Mecque, pour soustraire Osman à sa cruauté. Ayant réussi à faire équiper à cet effet la *grande Sultane*, montée de 120 canons, et escortée par neuf vaisseaux de guerre, Osman et Zafira s'embarquèrent et arrivèrent heureusement à Rhodes vers la mi-septembre 1644. Mais, ayant remis en mer, ils rencontrèrent sept vaisseaux de Malte, commandés par le chevalier du Bois-Boudran, qui, après un combat de cinq heures, se rendit maître de la flotte turque et de tout l'équipage. Le respect que les Turcs portaient à Zafira et à Osman, les richesses qu'ils avaient avec eux, et le grand nombre d'esclaves qui les accompagnaient, ne laissèrent point de doutes sur l'éminente qualité de leurs prisonniers, et bientôt l'aveu de quelques officiers indiscrets acheva de prouver la vraie condition d'Osman et de sa mère. Celle-ci étant morte le 6 janvier 1646, Ibrahim devint furieux, et déclara la guerre aux Maltais; la Canée fut prise sur les Vénitiens, sous prétexte qu'on y avait donné retraite aux Maltais, après la prise d'Osman; mais bientôt après, Ibrahim fut saisi et mis à mort par les conjurés. Osman, élevé dans les principes du christianisme par les pères dominicains, fut baptisé le 23 octobre 1656, reçut en 1658 le sacrement de confirmation, embrassa la même année l'institut de ces religieux, et prit le nom de *Dominique de Saint-Thomas*. Après plusieurs voyages en France et en Italie, où il fut reçu avec tous les honneurs dus au fils d'un empereur turc, et après avoir médité contre les infidèles, en faveur des princes chrétiens, de grands projets qui n'eurent point de suites, il mourut à Malte le 25 octobre *1675*, dans l'emploi de vicaire-général de tous les couvents de son ordre qui sont dans cette île. Le P. Dominique fut zélé catholique, bon religieux, prêtre exemplaire. Le P. Octavien Bulgarin, sous le titre de *Vita del. P. M. T, Domenico de S. Thomaso*. Quelques auteurs révoquent en doute certains détails de sa vie, mais nous ne croyons pas qu'on puisse contester ce que nous venons d'en dire.

OSMAN. *Voyez* OTHMAN.

OSMOND (Saint), né en Normandie, d'une famille noble, joignit à une grande connaissance des lettres beaucoup de prudence et les qualités guerrières. Après la mort de son père, qui était comte de Séez, il distribua aux églises et aux pauvres la plus grande partie de ses revenus, et suivit, l'an 1066, Guillaume le

Conquérant en Angleterre. Ce prince récompensa Osmond en le faisant comte de Dorset, puis son chancelier, et ensuite évêque de Salisbury. Osmond eut la faiblesse d'entrer dans le parti de ceux qui, par complaisance pour le roi, s'étaient déclarés contre saint Anselme; mais bientôt après il ouvrit les yeux, et, pénétré d'un sincère repentir, il voulut recevoir l'absolution de saint Anselme lui-même. Il corrigea la liturgie de son diocèse, la purgea de plusieurs termes barbares et grossiers, fixa les rites qui étaient incertains, suppléa à ce qui manquait, et mit tout dans un ordre commode. Cette liturgie, ainsi corrigée, devint dans la suite celle de presque tout le royaume d'Angleterre. Ce prélat, également recommandable par ses connaissances et par son zèle, mourut en décembre 1099, et fut canonisé 350 ans après par le pape Calixte III.

OSORIO (Jérôme), savant Portugais, naquit à Lisbonne en 1506. Il apprit les langues et les sciences à Paris, à Salamanque et à Bologne, et devint archidiacre d'Evora, puis évêque de Silves et des Algarves. L'infant don Louis, qui lui avait confié l'éducation de son fils, le récompensa de ses soins en lui procurant ces dignités. Ce savant s'exprimait avec tant de facilité et d'éloquence, qu'on le surnomma *le Cicéron du Portugal*. Il mourut à Tavila, dans son diocèse, le 20 août 1580, à 74 ans, en allant appaiser une sédition qui s'y était élevée. Ses mœurs et son érudition justifièrent l'estime dont les rois de Portugal l'honorèrent. Il nourrissait dans son palais plusieurs hommes savants et vertueux. Il se faisait toujours lire à table, et après les repas il recueillait les sentiments de ses convives sur ce qu'on avait lu. On a de lui : 1° des *Paraphrases* et des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Écriture sainte; 2° *De nobilitate civili*; 3° *De nobilitate christiana*; 4° *De gloria*. D'Alembert a prétendu que c'était un larcin fait à Cicéron, et que le traité *De gloria* de cet orateur, que nous n'avons plus, était celui qu'Osorio a publié; il ajoute que *plusieurs* morceaux de ce traité *paraissaient être au-dessus du style ordinaire de cet évêque*; mais cela prouve précisément combien peu d'Alembert se connaissait en style, et avec quelle légèreté il calomniait les hommes célèbres, infiniment éloignés des petits moyens qui formaient la politique de cet académicien. 5° *De regis institutione*; 6° *De rebus Emmanuelis, Lusitaniæ regis, virtute et auspicio gestis, libri* XII, 1575, in-fol., Lisbonne, traduit en français par Simon Goulard, sous le titre d'*Histoire de Portugal*, 1581-1587, in-fol. et in-8°; 7° *De justitia cœlesti*; 8° *De sapientia*, etc. Tous ces ouvrages, qu'on peut lire avec fruit, ont été recueillis et imprimés à Rome en 1592, en 4 tom. in-folio : cette édition est fort rare. Jérôme Osorio, son neveu et chanoine d'Evora, a écrit sa *Vie*.

OSSAT (Arnaud d'), cardinal, né en 1536 à Laroque-en-Magnoac, petit village près d'Auch, de parents pauvres, se trouva sans père, sans mère et sans bien à l'âge de neuf ans. Il ne dut son élévation qu'à lui-même. Placé au service d'un jeune seigneur de son pays, appelé *Castelnau de Magnoac*, de la maison de Marca, qui était aussi orphelin, il fit ses études avec lui; mais il

le surpassa bientôt et devint son précepteur. On les envoya à Paris en 1559, et on y joignit deux autres enfants, cousins germains de ce jeune seigneur. D'Ossat les éleva avec soin jusqu'au mois de mai 1562, que, leur éducation étant finie, il les renvoya en Gascogne. Il acheva de s'instruire dans les belles-lettres, apprit les mathématiques, et fit à Bourges un cours de droit sous Cujas. De retour à Paris, il suivit le barreau, et s'y fit admirer par une éloquence pleine de force. Ses talents lui firent des protecteurs, entre autres Paul de Foix, pour lors conseiller au parlement de Paris. Il obtint, par leur crédit, une charge de conseiller au présidial de Melun. Ce fut alors qu'il commença à jeter les fondements de sa fortune. Paul de Foix, devenu archevêque de Toulouse, et nommé ambassadeur à Rome par Henri III, emmena avec lui d'Ossat en qualité de secrétaire d'ambassade. Après la mort de ce prélat, arrivée en 1584, Villeroi, secrétaire d'état, instruit de son mérite et de son intégrité, le chargea des affaires de la cour de France. Le cardinal d'Est, protecteur de la nation française, le fut aussi de d'Ossat. [ A sa mort, il lui laissa un legs de 12,000 francs, et cette somme lui fut alors très utile, attendu qu'il n'avait pour tout bien que deux petits bénéfices. Une lettre qu'il avait écrite contre l'administration de Sully lui avait fait retrancher par ce ministre la pension dont il jouissait. Cependant les deux adversaires se raccommodèrent. ] Le roi lui fit offrir une charge de secrétaire d'état, qu'il refusa avec autant de modestie que de sincérité. Henri IV dut à ses soins sa réconciliation avec le saint-siége, et son absolution qu'il obtint du pape Clément VIII. Ses services furent récompensés par l'évêché de Rennes, par le chapeau de cardinal en 1598, enfin par l'évêché de Bayeux en 1601. Après avoir servi sa patrie en sujet zélé et en citoyen magnanime, il mourut à Rome en 1604, à 67 ans. Le cardinal d'Ossat était un homme d'une pénétration prodigieuse. Il sut allier, dans un degré éminent, la politique avec la probité, les grands emplois avec la modestie, les dignités avec le désintéressement. Nous avons de lui un grand nombre de *Lettres*, qui passent, avec raison, pour un chef-d'œuvre de politique. On y voit un homme sage, profond, mesuré, décidé dans ses principes et dans son langage. La meilleure édition est celle d'Amelot de la Houssaye, à Paris, en 1698, in-4°, 2 vol., et in-12, 5 vol. Le cardinal d'Ossat, disciple de Ramus, composa dans sa jeunesse, pour la défense de son maître, un ouvrage sous ce titre : *Expositio Arnaldi Ossati in disputationem Jacobi Carpentarii de methodo*, 1564, in-8°. Lors de cette composition, d'Ossat ne connaissait pas encore toute la méchanceté de Ramus, qui ne prit les armes de la révolte que trois ans après l'impression de cette pièce. Elle ne regardait d'ailleurs que des disputes grammaticales.

† OSSELIN (C.-N.), homme de loi, et député à la convention nationale, naquit à Paris en 1753. Il eut une jeunesse assez dissipée, et quelques écrits licencieux qu'il publia l'empêchèrent d'être admis dans la compagnie des notaires de Paris. Il plaida contre eux, mais il

perdit son procès. Il suivit les principes révolutionnaires, et se trouva souvent en contradiction avec lui-même. En 1789, il fut nommé membre de la municipalité, place qu'il remplissait encore le 10 août 1792. On le crut assez généralement un des directeurs de cette journée. Au mois de juillet, il avait pris la défense de Manuel et de Pétion, qu'on avait successivement destitués. Il fit ensuite partie du tribunal criminel chargé de faire le procès aux victimes du 10 août, qu'on accusait d'être les auteurs des massacres. Il se montra un des juges les plus modérés de ce tribunal, et cependant, quand il fut nommé à la convention, il s'unit aux ennemis de Louis XVI, et vota la mort de ce monarque. Osselin se déclara contre les girondins, et étant entré au comité de sûrete générale, il dénonça, le 24 mai 1793, la commission des douze, qui arrêtait les projets des jacobins, auxquels il fut dénoncé pour s'être montré trop favorable à quelques individus soupçonnés de conspiration, tels que Bonne-Carrière et autres. Il fit ensuite décréter que les jurés du tribunal révolutionnaires pourraient abréger les débats, en se déclarant assez instruits, et fut le rédacteur de la plupart des lois contre les émigrés. Il sauva cependant une femme émigrée, madame de Charry, qu'il tira des prisons et cacha chez son frère, curé de Versailles. Dénoncé sur ce fait, et jeté en prison, le tribunal révolutionnaire le condamna à être déporté. Son frère fut en même temps condamné aux galères. Osselin, déposé à Bicêtre en attendant son départ, fut accusé comme complice de la conspiration des prisons. Quand il eut appris cette nouvelle, il arracha un clou d'un mur de sa prison et se l'enfonça dans le côté; mais ayant survécu à cette blessure, il fut transporté sur un brancard, et à demi-mourant, devant le tribunal, où il entendit son arrêt de mort. Il fut décapité au mois de juin 1794, à l'âge de 40 ans.

OSSIAN, barde ou druide écossais au IIIe siècle, prit d'abord le parti des armes. Après avoir suivi son père Fingal dans ses expéditions, principalement en Irlande, il lui succéda dans le commandement. Devenu infirme et aveugle, il se retira du service, et pour charmer son ennui, il chanta les exploits des autres guerriers, et particulièrement ceux de son fils Oscar, qui avait été tué en trahison. Malvina, veuve de ce fils, restée auprès de son beau-père, apprenait ses vers par cœur, et les transmettait à d'autres. Ces poésies et celles des autres bardes ayant été conservées de cette manière pendant 1400 ans, M. Macpherson les recueillit dans le voyage qu'il fit au nord de l'Ecosse et dans les îles voisines, et les fit imprimer avec la version anglaise à Londres, en 1765, 2 vol. in-fol. L'abbé Melchior Cesarotti en a publié une version italienne à Padoue, 1772, 4 vol. in-8o. Elles ont été traduites depuis en français par M. Le Tourneur, 1777, 2 vol. in-8o, avec des notes, qui, ainsi que la traduction, furent bien accueillis du public. Nous devons aussi à M. Baour-Lormian d'heureuses imitations d'Ossian. Si les poésies des troubadours ont paru à M. l'abbé Millot dignes de voir le jour dans un siècle où l'on

parle tant de goût et de critique, on peut assurer qu'on aurait fait injure à celles des bardes en leur refusant la même gloire; les troubadours, poètes licencieux et méprisables, ne chantaient que des amours romanesques, et dévouaient pour l'ordinaire au vice les travaux d'une muse barbare; les bardes, plus sages et plus nobles, célébraient les exploits de leurs guerriers. (*Voy*. MACPHERSON.)

OSSONE. *Voyez* GIRON.

OSSUN. *Voyez* AUSSUN.

OSTERVALD (Jean-Frédéric), né en 1663 à Neufchâtel, d'une famille ancienne, fut fait pasteur dans sa patrie en 1699. Il forma une étroite amitié avec Jean-Alphonse Turretin de Genève, et deux ans après avec Samuel Werenfels de Bâle; et l'union de ces trois théologiens, qu'on apppela le *triumvirat des théologiens de la Suisse*, a duré jusqu'à la mort. Ostervald n'était pas celui des trois qui valait le moins. Ses talents, ses vertus et son zèle à former des disciples, et à rétablir la discipline ecclésiastique autant qu'elle pouvait s'assortir à la secte de Calvin, le rendirent le modèle des pasteurs calvinistes. Il mourut en 1747, et sa mort inspira des regrets à tous les bons citoyens. On a de lui un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : 1° *Traité des sources de la corruption*, in-12: c'est un bon traité de morale; 2° *Catéchisme, ou Instruction dans la religion chrétienne*, in-8°. Ce catéchisme, très bien fait dans son genre, si on excepte les matières relatives aux erreurs de l'auteur, a été traduit en allemand, en hollandais et en anglais. On l'a souvent attribué à Turretin, et cité sous son nom. Il paraît effectivement qu'il y a eu part. L'*Abrégé de l'Histoire sainte*, qui est à la tête, fut traduit et imprimé en arabe. 3° *Traité de l'impureté*, in-12, écrit avec beaucoup de sagesse, et dans lequel il n'apprend pas le vice en voulant le corriger, comme font souvent des moralistes indiscrets. 4° Une *Edition* de la bible française de Genève, avec des *Arguments* et des *Réflexions*, in-fol.; 5° un *Recueil de sermons*, in-8°. — Jean-Rodolphe OSTERVALD, son fils aîné, pasteur de l'Eglise française à Bâle, a donné au public un traité intitulé *Les Devoirs des communiants*, in-12, estimé des protestants.

OSTIENSIS. *Voyez* HENRI de Suze.

OSWALD (Saint), roi de Northumberland en Angleterre, fut obligé, après la mort d'Ethelfrid son père, de se réfugier chez les Pictes, et de là en Irlande, parce qu'Edwin, son oncle, s'était emparé de son royaume. Il se fit chrétien durant sa retraite, revint ensuite dans son pays, défit dans une grande bataille Cadawello, roi des anciens Bretons, qui y perdit la vie. Avant la bataille Oswald avait fait faire une grande croix de bois qu'il planta de ses propres mains, puis il cria à ses soldats de se prosterner devant cette croix, et de prier le Dieu des armées pour obtenir la victoire. Le lieu où l'on avait élevé cette croix fut appelé *Hevenfelth*, ou *Champ du ciel*, et ce fut le premier trophée érigé en l'honneur de la foi chrétienne dans ces contrées. Cette croix devint très célèbre dans la suite, au rapport de Bède et d'Alcuin. Durant plusieurs siècles, le sceau de l'abbaye de Durham représentait cette croix d'un côté, et avait pour revers la tête de saint Oswald. Le

saint roi, vainqueur de ses ennemis, rendit grâce à Dieu, s'appliqua à établir le bon ordre, à faire fleurir la religion de J.-C. dans ses états, et donna l'exemple de toutes les vertus d'un prince chrétien. Penda, roi de Mercie, lui ayant déclaré la guerre, Oswald arma pour le repousser; mais il fut tué dans la bataille de Marsefelth, en 642.

OSWALD (Erasme), professeur d'hébreu et de mathématiques à Tubingen et à Fribourg, mort en 1579, à 68 ans, publia une *Traduction* du nouveau Testament en hébreu, et d'autres ouvrages.

OSYMANDYAS, fameux roi d'Egypte, fut, selon quelques auteurs, le premier monarque qui rassembla un grand nombre de livres pour en faire une bibliothèque; qui, si le fait est vrai, aurait été la plus ancienne du monde. Il donna à cette curieuse collection le titre de *Pharmacie de l'ame*. On prétend que, de tous les monuments des rois de Thèbes, celui d'Osymandyas était un des plus superbes. Il était composé de la bibliothèque dont nous venons de parler, de portiques, de temples, de vastes cours, du tombeau du roi et d'autres bâtiments. On ne peut lire sans surprise ce que Diodore raconte de la magnificence de ce monument, et des sommes immenses qu'il avait coûté; mais l'on peut croire qu'il y a dans son récit, comme dans la description de toutes les merveilles antiques, beaucoup d'exagération. On peut en juger par les contes qu'on a faits sur cette ville de Thèbes, à laquelle on a ridiculement appliqué une partie de l'histoire de l'arche de Noé. (*Voy.* THÈBES dans le Dict. géog. de Feller.) On ne sait même quand vécut cet Osymandyas. Tout ce que Diodore en dit, c'est qu'il fut un des princes qui régnèrent entre Ménès et Myris; or il paraît certain que Ménès est le même que Noé. *Voyez* MENÈS.

OTACILIA (Marcia Otacilia Severa), femme de l'empereur Philippe, vers l'an 237, était chrétienne, et elle rendit son époux favorable aux chrétiens. Ses traits étaient réguliers, sa physionomie modeste, et ses mœurs furent d'autant plus réglées, qu'elle avait embrassé une religion qui inspire toutes les vertus. Le christianisme ne put cependant la guérir de l'ambition: elle était entrée dans les vues de Philippe, qui parvint au trône par le meurtre de Gordien. Cette voie de parvenir au pouvoir suprême était devenue si commune chez les Romains, qu'elle semblait avoir perdu de l'horreur qu'elle devait inspirer aux hommes les plus sauvages. Son époux ayant été tué, elle crut mettre son fils en sûreté dans le camp des prétoriens (qui, cependant venaient de proclamer Dèce), mais elle eut la douleur de le voir poignarder entre ses bras. Elle acheva ses jours dans la retraite. [Cette princesse était contemporaine d'Origène et de saint Hippoylte; elle reçut une lettre de chacun d'eux.]

OTHELIO (Marc-Antoine), *Othelius*, natif d'Udine, enseigna avec succès le droit à Padoue, jusqu'à l'âge de 80 ans. Ses écoliers lui donnaient ordinairement le nom de *Père*, qu'il méritait par son extrême douceur. Il mourut en 1628. On a de lui: 1° *Consilia*; 2° *De jure dotium*;

3° *De pactis*; 4° des *Commentaires sur le droit civil et canonique*.

OTHMAN ou OSMAN, troisième calife des Musulmans depuis Mahomet, monta sur le trône après Omar, l'an 644 de J.-C., dans sa 70e année. Il fit de grandes conquêtes, par Moavias (*voyez* ce nom), général de ses armées, et fut tué dans une sédition l'an 656. Attentif à la conservation de la foi musulmane, il supprima plusieurs copies défectueuses de l'*Alcoran*, et fit publier ce livre d'après l'original qu'Abubeker avait mis en dépôt chez Aysha, l'une des veuves du prophète. Ali, chef des révoltés, lui succéda.

OTHMAN Ier *Voyez* OTTOMAN.

OTHON (Marcus Salvius), empereur romain, naquit à Rome, l'an 32 de J.-C., d'une famille qui descendait des anciens rois de Toscane. Néron, dont il avait été le favori et le compagnon de débauches, l'éleva aux premières dignités de l'empire. Après la mort de Néron, l'an 68 de J.-C., il s'attacha à Galba, auprès duquel il rampa en vil courtisan. Othon se persuadait que cet empereur l'adopterait; mais Pison lui ayant été préféré, il résolut d'obtenir le trône par la violence. Sa haine contre Galba et sa jalousie contre Pison ne furent pas les seuls motifs de son projet. Il était accablé de dettes, contractées par ses débauches; et il regardait la possession de l'empire comme l'unique moyen de s'acquitter. Il dit même publiquement, que « s'il n'était au » plus tôt empereur, il était » ruiné sans ressource; et qu'à» près tout, il lui était indiffé» rent, ou de périr de la main » d'un ennemi dans une bataille, » ou de celle de ses créanciers, » prêts à le poursuivre en jus» tice. » Il gagna donc les gens de guerre, fit massacrer Galba et Pison, et fut mis sur le trône à leur place l'an 69. Le sénat le reconnut, et les gouverneurs de presque toutes les provinces lui prêtèrent serment de fidélité. Durant les changements arrivés à Rome, les légions de la basse Germanie avaient décerné le sceptre impérial à Vitellius. Othon lui proposa en vain des sommes considérables pour l'engager à renoncer à l'empire : tout fut inutile. Othon voyant son rival inflexible, marcha contre lui, et le vainquit dans trois combats différents; mais son armée ayant été entièrement défaite dans une bataille générale, livrée entre Crémone et Mantoue, il se donna la mort, l'an 69 de J.-C., à 37 ans. Etroitement lié avec Néron, il avait eu part à ses crimes ainsi qu'à ses plaisirs. Ses complaisances pour ce monstre de cruauté, et les voies affreuses par lesquelles il parvint à l'empire, ont fait penser à plusieurs historiens qu'il aurait plutôt été un tyran qu'un bon empereur. [ Il faut pourtant convenir que pendant son court gouvernement il avait donné des preuves de justice et de modération. Il condamna à mort l'infâme Tigellin, et reçut avec distinction les amis de Galba; il haïssait les guerres civiles, et il détrôna cet empereur parce qu'il était sûr de n'en point occasioner. Après son échec contre Vitellius, ses espérances n'étaient nullement perdues : tous ses soldats voulaient livrer un second combat, et ses généraux lui promettaient la victoire; mais il prévit une guerre

intestine, et il préféra de mourir.]

OTHON Ier, ou OTTON, empereur d'Allemagne, dit *le Grand*, fils aîné de Henri l'Oiseleur, naquit en 912, et fut couronné à Aix-la-Chapelle en 936. Le nouvel empereur ne fut tranquille sur le trône qu'après avoir essuyé des contradictions de la part de sa mère Mathilde. Cette princesse s'efforçait d'y placer son fils cadet Henri, sous prétexte qu'au temps de la naissance d'Othon, Henri l'Oiseleur n'était encore que duc de Saxe; au lieu que le jeune Henri était fils de Henri l'Oiseleur, roi d'Allemagne. Othon étant monté sur le trône, l'obligea de se retirer en Westphalie; il la fit revenir dans la suite à la cour, l'honora comme sa mère, et se servit utilement de ses conseils. La couronne devenue pour ainsi dire héréditaire aux ducs des Saxons, rendit ce peuple extrêmement fier. Eberhard, duc de Franconie, entreprit de les humilier par la force des armes; mais Othon l'humilia lui-même. Il fut condamné à une amende de cent talents, et ses associés à la peine du *harnescar*. Ceux de la haute noblesse qu'on condamnait à cette peine, étaient obligés de charger un chien sur leurs épaules, et de le porter souvent jusqu'à une distance de deux lieues. La petite noblesse portait une selle, les ecclésiastiques un grand missel, et les bourgeois une charrue. Othon sut non-seulement se faire respecter au dehors, mais il rétablit au dedans une partie de l'empire de Charlemagne; il étendit, comme lui, la religion chrétienne en Germanie par des victoires. Les Barbares une fois soumis, étaient instruits dans la foi, et recevaient avec reconnaissance une religion qui faisait leur bonheur. Les Danois, peuple indomptable, qui avaient ravagé la France et l'Allemagne, reçurent ses lois. Il soumit la Bohême en 950, après une guerre opiniâtre, et c'est depuis lui que ce royaume fut réputé province de l'Empire. Othon s'étant ainsi rendu le monarque le plus puissant de l'Occident, fut l'arbitre des princes. Louis d'Outre-Mer, roi de France, implora son secours contre quelques seigneurs français qui s'érigeaient en souverains et en petits tyrans. L'Italie, vexée par Béranger II, usurpateur du titre d'empereur, appelle Othon contre ce tyran. Othon paraît, et Béranger prend la fuite; mais l'empereur profite de cette occasion pour établir son autorité en Italie. Il marche vers Rome; on lui ouvre les portes, et Jean XII le couronne empereur en 962. Othon prit les noms de *César* et d'*Auguste*, et obligea le pape à lui faire le serment de fidélité. Othon confirma en même temps les donations de Pépin, de Charlemagne et de Louis le Débonnaire: ce qui était un peu contradictoire, puisque ces donations rendaient le pape souverain temporel et indépendant: mais cela peut s'entendre d'une fidélité d'alliance et d'attachement. Jean XII était dans le cas de faire prendre cette précaution. Il se ligua contre l'empereur avec Béranger même, réfugié chez des Mahométans, qui venaient de se cantonner sur les côtes de Provence. Il fit venir Adalbert, fils de ce Béranger, à Rome, tandis qu'Othon était à Pavie. Tout cela rendit Jean XII extrêmement odieux. Othon passa à Rome, fit

déposer le pontife, et élire Léon VIII à sa place en 963. Il est à croire, vu la religion et la piété sincère d'Othon, qu'il crut cette déposition permise et valide, à raison des vices de Jean et des vertus de Léon. (*Voyez* ces deux articles.) le nouveau pape, le sénat, les principaux du peuple, le clergé de Rome, solennellement assemblés dans Saint-Jean-de-Latran, furent contraints d'accorder à Othon et à tous ses successeurs le droit de nommer au saint-siége, ainsi qu'à tous les archevêchés et évêchés de ses royaumes. On fit en même temps un *Décret*, portant que « les em» pereurs auraient le droit de se » nommer tels successeurs qu'ils » jugeraient à propos. » Ce qui semble prouver que dans ce conflit de prétentions, les empereurs se regardaient comme dépendants de Rome, tandis qu'ils voulaient en être les maîtres. A peine Othon était retourné en Allemagne, que les Romains emprisonnèrent Léon, et prirent les armes contre l'empereur. Le préfet de Rome, les tribuns, le sénat, voulurent faire revivre les anciennes lois; mais ce qui dans un temps est une matière de gloire, devient dans d'autres une source de malheurs. Othon revole en Italie, prend Rome en 964, fait pendre une partie du sénat; le préfet de Rome est fouetté dans les carrefours, promené nu sur un âne, et jeté dans un cachot où il mourut de faim, et Benoît V, successeur de Jean XII, envoyé prisonnier en Allemagne. Les dernières années d'Othon furent occupées par une guerre contre les empereurs d'Orient. Il avait envoyé des ambassadeurs pour amener en Allemagne la fille de l'empereur grec, fiancée à son fils Othon II; mais le traître Nicéphore II fit assassiner les ambassadeurs, et s'empara des présents dont ils étaient chargés. Othon, à la tête d'une armée, se jeta sur la Pouille et la Calabre, qui appartenaient encore aux Grecs. L'armée de Nicéphore fut défaite, et les prisonniers renvoyés à Constantinople avec le nez coupé. Jean Zimiscès, successeur de Nicéphore, fit la paix avec Othon, et maria sa nièce Théophanie avec le jeune Othon II. L'empereur d'Allemagne mourut peu de temps après, en 973, avec la gloire d'avoir rétabli l'empire de Charlemagne en Italie; mais Charles fut le vengeur de Rome, au lieu qu'Othon en fut le vainqueur et l'oppresseur, et son empire n'eut pas des fondements aussi fermes que celui de Charlemagne. [Il civilisa l'Allemagne et l'Italie, où il établit le gouvernement municipal. Son fils Ludolphe, révolté contre lui parce qu'il s'était remarié, introduisit les Hongrois en Allemagne. Othon les en chassa après dix ans d'une guerre obstinée, et pardonna à son fils.] Othon avait d'ailleurs de grandes qualités, beaucoup de courage, une piété fervente, une extrême droiture, et un amour ardent pour la justice: sa colère et son ambition dérogeaient quelquefois à ses qualités, mais il y revenait dès que son âme reprenait sa situation naturelle. C'est à lui principalement que le clergé d'Allemagne est redevable de ses richesses et de sa puissance; il lui conféra des duchés et des comtés entiers, avec la même autorité que les princes séculiers y exerçaient. L'abbé Schmidt, dans une *His-*

*toire des Allemands*, ouvrage plein d'inexactitudes, de préjugés, de prédilections et de haines, a pris à tâche d'exalter ce prince dans ce qu'il a fait de mal, et de lui faire presque un crime de ce qu'il a fait de bien, de contourner ses actions et ses intentions, et de changer l'idée que nous en ont donnée les écrivains du temps, en paticulier Wittikind, moine de Corbie en Saxe, auteur équitable, impartial, parfaitement instruit des faits qu'il rapporte, contemporain et compatriote d'Othon. A qui croire? A des écrivains du XVIII<sup>e</sup> siècle, qui *raisonnent l'histoire* pour la faire servir à leurs vues, ou aux hommes sans prétention, qui ont écrit tout simplement les faits dont ils ont été témoins, ou qu'il rapportent d'après la connaissance publique, générale, non contestée, qu'on en avait de leur temps? [Voy. l'*Histoire des Allemands sous Othon le Grand*, par T. G. Voigtel, Halle, 1802, et l'*Hist. des répub. Ital.* par Sisdimon, t. 1.]

OTHON II, surnommé *le Sanguinaire*, succéda à Othon I<sup>er</sup>, son père, à l'âge de 18 ans, en 973. Sa mère Adélaïde profita de sa jeunesse pour s'emparer des rênes de l'état; mais Othon, lassé de la dépendance où elle le tenait, l'obligea de quitter la cour. A peine a-t-elle disparu, que la guerre civile est allumée. Le parti d'Adélaïde fait couronner empereur le jeune Henri, duc de Bavière. Harold, roi de Danemarck, et Boleslas, duc de Bohême, profitent de ces troubles. Othon, seul contre tous, réduit ses différents ennemis et punit les rebelles. Les limites de l'Allemagne et de la France étaient alors fort incertaines. Lothaire, roi de France, crut avoir des prétentions sur la Lorraine, et les fit revivre. Othon assembla près de 60 mille hommes, désola toute la Champagne et alla jusqu'à Paris. On ne savait alors ni fortifier les frontières, ni faire la guerre dans le plat pays; les expéditions militaires n'étaient que des ravages. Othon fut battu à son retour, au passage de la rivière d'Aisne. Geoffroi, comte d'Anjou, le poursuivit sans relâche dans la forêt des Ardennes, et lui proposa, suivant les règles de la chevalerie, de vider la querelle par un duel. Othon refusa le défi, croyant sa dignité au-dessus d'un combat avec Geoffroi. Enfin l'empereur et le roi de France firent la paix en 980; et par cette paix, Charles, frère de Lothaire, reçut la basse Lorraine avec quelque partie de la haute. Pendant qu'Othon s'affermissait en Allemagne, les Grecs ligués avec les Sarrasins ravageaient l'Italie et inquiétaient le pape. Benoît VII eut recours à Othon, qui repassa les Alpes, et fit d'abord tout plier devant lui : mais, après quelques combats heureux, il fut défait par la trahison des Italiens qui servaient dans son armée en 982, fait prisonnier, acheté par un marchand d'esclaves, et rançonné par l'impératrice Théophanie sa femme, avant d'avoir été reconnu. On touchait au moment d'une grande révolution; mais les Grecs et les Arabes était désunis, Othon eut le temps de rassembler les débris de son armée, et de faire déclarer empereur à Vérone son fils Othon, qui n'avait pas trois ans. Il retourne encore à Rome et y meurt en 983, suivant les

uns, d'une flèche empoisonnée; suivant d'autres, de déplaisir; enfin, suivant quelques-uns, d'un poison que lui fit prendre sa femme. Ce prince, dont le règne ne fut que de dix années, n'égalait point son père; il avait moins de grandes qualités, et le peu qu'il en possédait était terni par son caractère cruel et perfide. On prétend que, lorsqu'il arriva à Rome, il invita à dîner quelques sénateurs partisans de Crescentius (*voyez* ce nom), et les fit tous égorger au milieu du repas. Il faut convenir que si ce trait est réel, il pouvait être en quelque sorte nécessité par les trahisons et les atrocités toujours renaissantes de cette faction.

OTHON III, fils unique du précédent, surnommé *le Roux*, né en 980, avait à peine atteint l'âge de trois ans quand son père mourut. Les états d'Allemagne, prévoyant les troubles qui arrivèrent quelque temps après, se hâtèrent de le faire sacrer à Aix-la-Chapelle en 983. Henri, duc de Bavière, rebelle sous Othon II, le fut sous Othon III. Il s'empara de la personne du jeune empereur, usurpa la régence durant sa minorité; mais les états la lui enlevèrent, et la donnèrent à la mère de ce prince. L'Italie fut encore déchirée par les factions sous ce règne. Crescentius remplit Rome de troubles et de désordres. Othon, appelé en Italie par le pape Jean XV, chasse les rebelles, et est sacré par Grégoire V, successeur de Jean XV, qui venait de mourir. A peine fut-il de retour en Allemagne, que Crescentius chassa de Rome le pape Grégoire V, et mit à sa place l'antipape Jean XVI. Celui-ci, de concert avec le rebelle, projetait de rétablir les empereurs grecs en Italie. Othon, obligé de repasser les Alpes, assiège Rome, la prend, dépose l'antipape et le fait mutiler. Crescentius, attiré hors du château Saint-Ange, sur l'espérance d'un accommodement, eut la tête tranchée en 998, avec douze de ses gens. Grégoire V, que l'empereur avait rétabli, mourut en 999. Othon III fit élire à sa place Gerbert, son précepteur, archevêque de Ravenne, qui prit le nom de *Silvestre II*. Ce fut à la prière de ce pontife que l'empereur donna cette même année à l'Eglise de Verceil la ville même de Verceil, avec toute la puissance publique. Othon, de retour en Allemagne, passa en Pologne, et donna au duc Boleslas le titre de roi. Il se rendit de nouveau en Italie. En 1001, il manqua de périr à Rome, en voulant dissiper une troupe de séditieux. Il fut obligé de fuir, et revint avec des troupes venger l'affront qu'il avait reçu. Il mourut au château de Paterno, dans la Campanie, en reprenant le chemin de l'Allemagne l'an 1002, à 22 ans, après un règne de 19. Il avait épousé Marie d'Aragon. *Voyez* ce nom.

OTHON IV, dit *le Superbe*, fils de Henri le Lion, duc de Bavière, et de Mathilde, sœur de Richard *Cœur de Lion*, roi d'Angleterre, fut élevé à la cour de son oncle, qui lui assigna plusieurs domaines, en échange desquels il obtint le comté de Poitiers, et l'Aquitaine. Othon avait beaucoup de partisans en Allemagne, et après la mort de Henri IV, une partie des électeurs le proclamèrent empereur, tandis qu'une

autre partie choisit Philippe, duc de Souabe, appuyé par Philippe-Auguste. Richard soutient les droits de son neveu : l'Italie et l'Allemagne se partagent entre les deux prétendants; et la guerre civile désole ces deux pays. Enfin, Philippe ayant été assassiné par le duc de Bavière, Othon épouse Béatrix, fille de l'empereur mort, et appaise toutes les dissensions. Ainsi, élu empereur en 1197, il fut reconnu par toute l'Allemagne en 1208. Pour s'affermir sur le trône, il alla recevoir la couronne impériale en Italie. Le pape Innocent III la lui donna, après lui avoir fait jurer qu'il lui abandonnerait ce que la comtesse Mathilde avait laissé au saint-siége, et nommément la Marche d'Ancône et le duché de Spolette, Malgré ce serment, Othon réunit à son domaine les terres de Mathilde. Le pape le menaça de l'excommunication; l'empereur, à la tête d'une armée, s'empara de la Pouille. Alors Innocent lance ses foudres. L'archevêque de Mayence, à qui il adressa cette excommunication, la publia en Allemagne, et invita les princes à procéder à une nouvelle élection en faveur de Frédéric, roi de Sicile, fils de Henri VI. Othon vole en Allemagne pour appaiser les troubles, convoque la diète de Nuremberg, et après avoir déclamé beaucoup contre le saint-siége, il se soumet au jugement des princes et leur abandonne l'Empire. Frédéric, appuyé par Innocent III, et par le roi de France Philippe-Auguste, se fit couronner à Mayence, et toute l'Allemagne se joignit à lui. Othon IV, trop faible pour lui résister, quoique soutenu par l'Angleterre, se retira dans ses terres de Brunswick. L'espérance de renverser le principal appui de Frédéric II, le fit entrer dans la ligue du comte de Flandre contre le roi de France; mais son armée fut entièrement défaite à la bataille de Bouvines, en 1124. Cette perte ruina ses affaires, et ne lui permit plus de songer à celles de l'empire. Il s'enferma dans le château de Hantzbourg, où il mena une vie privée jusqu'à sa mort, arrivée en 1218. Il fut plus heureux dans la retraite que sur le trône, sur lequel il n'avait eu ni assez de courage, ni assez de prudence.

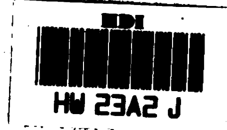
OTHON ou Hatton, archevêque de Mayence, est célèbre par une histoire qu'on trouve dans presque tous les annalistes allemands. On prétend que, dans une famine, il fit enfermer beaucoup de pauvres qui, pressés par la faim, lui demandaient l'aumône, et les fit brûler vifs, les appelant *ses souris et ses rats*. Dieu punit sa cruauté; car les rats et les souris l'incommodèrent tellement, qu'il fut obligé de se réfugier dans une tour qu'il fit bâtir au milieu du Rhin, et qu'on appelle encore aujourd'hui *Mausthurn* (tour des souris). Cette précaution fut inutile; les souris l'y poursuivirent. Le P. Serarius, dans son ouvrage de *Rebus onoguntinis*, a tâché de prouver la fausseté de cette histoire; mais il fut vivement attaqué dans une savante Dissertation qui parut dans le Journal de Verdun. Lenglet du Fresnoi a placé la même histoire dans ses *Tablettes chronologiques;* le fameux Misson, qui certainement n'était pas trop porté à croire aux miracles, assure qu'on ne peut la combattre

par des raisons solides. (*Voyage d'Italie*, t. 1, p. 58.) Pour détruire l'argument tiré de l'invraisemblance, il amène l'exemple de Popiel II, roi de Pologne, et diverses histoires rapportées par Pline et par Varron. Enfin, si Dieu a rempli de grenouilles le palais d'un roi superbe et obstiné (*Edidit terra illorum ranas in penetralibus regum ipsorum*, ps. 104), il n'est pas ridicule de croire qu'il a puni un prince cruel et avare par des souris. La ville de Cosa, qui n'était pas fort éloignée de Montalte en Italie, fut tellement dévastée par les souris, que ses habitants furent obligés de l'abandonner, comme le rapporte Rutilius Nomatianus Gallus :

> Dicuntur cives quondam migrare coacti
> Muribus infestos deseruisse domos.

Les îles des Bermudes ont été également infestées de rats qui parurent et disparurent sans qu'on sût d'où ils étaient venus, ni ce qu'ils étaient devenus. *Voyez* BERMUDES dans le Dictionnaire géographique.

FIN DU TOME DOUZIÈME.


HW 23A2 J

